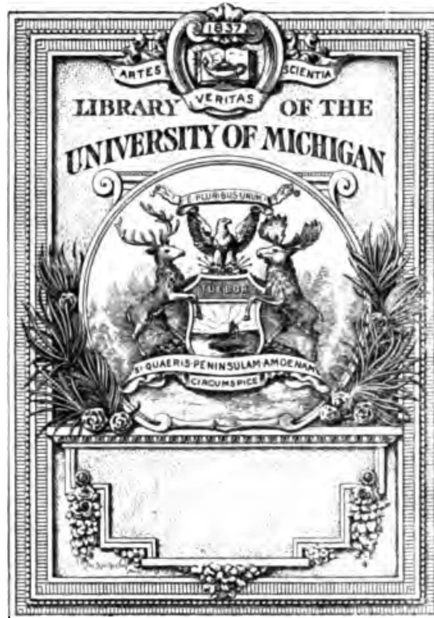

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DOUZIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1905

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1905

LA MEURINE[1]

PERSONNAGES

JEAN DE MARCENAY
LANGELETTE
THIBAULT
BOURDAIS
PREMIER PAYSAN
DEUXIÈME PAYSAN
TROISIÈME PAYSAN
RENÉE
MAÎTRESSE DESMARES
MADAME THIBAULT
MARIE
QUATRIÈME PAYSAN
UNE PAYSANNE
UN DOMESTIQUE

ACTE PREMIER

Un salon à la campagne. — Au fond, grande porte avec perron. Portes à droite et à gauche, au premier plan. — La pièce est toute en désordre. Des meubles sont entassés les uns sur les autres, principalement près de la porte à gauche, dont ils obstruent presque l'entrée. — Un jour gris d'automne.

SCÈNE PREMIÈRE

BOURDAIS, LES PAYSANS.

Plusieurs paysans endimanchés vont et viennent, examinent curieusement la pièce, pendant que Bourdais remet en place quelques meubles.

PREMIER PAYSAN, *montrant un tas de meubles.* — D'où viennent-ils donc, ces beaux meubles-là ?

BOURDAIS, *rangeant un meuble.* — Ils viennent des chambres

1. Enlevé, il y a quelques mois, dans des circonstances particulièrement douloureuses, l'auteur des *Respectables*, de *Mon Enfant*, de *la Bonne Hôtesse* et de tant d'autres pièces applaudies, n'a pas eu le temps de faire représenter l'œuvre très originale que nous publions aujourd'hui. Peut-être y manque-t-il la dernière « mise au point » de l'avant-scène. Mais, à défaut de cette mise au point, à défaut aussi de la rude satire, du comique violent et amer qui, tout d'abord, firent la réputation et le succès d'Ambroise Janvier, on trouvera en ces trois actes, non seulement la forte saveur de terroir, mais encore et surtout l'âpre mélancolie, le pessimisme pathétique, par où *les Appeleurs* s'imposèrent à l'attention et à l'estime des lettrés.

d'en haut... On était en train de les mettre dehors, comme tout le mobilier, pour les vendre, quand le commissaire-priseur a dit qu'on n'aurait pas le temps aujourd'hui.,. et il a fallu les rentrer.

DEUXIÈME PAYSAN. — En v'là un remue-ménage!... Alors la vente va durer plus d'un jour?

BOURDAIS. — Comptez-y! On ne vend aujourd'hui que les animaux, la cave et les meubles du rez-de-chaussée. Restent pour demain ceux des appartements du dessus.

PREMIER PAYSAN. — C'est ce qui a le plus de valeur, à ce qu'il paraît, et de beaucoup.

UNE PAYSANNE. — Ça doit être!... des fauteuils comme ça!... C'est du joli, vous savez, et du bon : les revendeurs de la ville achèteront ça cher!

PREMIER PAYSAN. —Sûrement!... Et il faut que votre maître soit joliment à sec, pour laisser saisir par l'huissier de si beaux meubles!

BOURDAIS. — Que voulez-vous? C'est l'histoire de bien de ces messieurs qui habitent Paris. Ils aiment, comme monsieur le comte, la grande vie, exposent leur fortune... et crac!...

PREMIER PAYSAN. — Heureusement pour lui qu'il est encore dans la force de l'âge.

DEUXIÈME PAYSAN. — Qu'il est garçon, qu'il n'a pas de famille...

PREMIER PAYSAN. — N'empêche que tout ça est bien fâcheux pour vous, Bourdais, qui allez être sans place.

BOURDAIS. — Bah! je n'en chômerai pas, de place!... On n'ignore pas que monsieur le comte de Marcenay tenait à sa chasse, que, si je suis resté trois ans garde chez lui, c'est que je savais défendre son gibier et prendre les braconniers comme personne!... Et puis, il se peut que je reste ici, que je m'arrange avec le nouveau propriétaire.

PREMIER PAYSAN. — Pour ça, faut qu'il y en ait un!

BOURDAIS. — Oh! il y en aura un bientôt... Une terre aussi belle, pensez donc!... Si les gens des environs ou de la ville du Mans n'en veulent point, quelqu'un de plus loin viendra bien acheter...

PREMIER PAYSAN. — Vous dites ça!... il ne se présente guère d'amateurs, depuis plus d'un mois que la propriété est en vente.

LA PAYSANNE, *d'un air mystérieux*. — On sait la cause...

BOURDAIS. — Des bêtises, ma chère dame, des bêtises!

DEUXIÈME PAYSAN. — Des bêtises, c'est possible... ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'on finira par adjuger la terre sur saisie, comme les meubles...

BOURDAIS. — N'allez pas si vite!... Il doit venir tantôt même une dame pour visiter.

UNE PAYSANNE. — Ah!... Qui donc?

BOURDAIS. — Je ne sais pas son nom. Le clerc du notaire vient de me dire, en passant à bicyclette, qu'elle se présenterait avec un mot de lui. *(Au troisième paysan, qui s'est assis dans un fauteuil.)* Eh bien, c'est ça! ne vous gênez pas!... asseyez-vous dans les fauteuils de monsieur le comte!

TROISIÈME PAYSAN. — Tiens! c'est-i' pas mon droit? Ils sont à vendre, ces fauteuils-là! Si ça me plaît de voir comment on s'y trouve!...

DEUXIÈME PAYSAN. — Sûr que c'est notre droit!

TROISIÈME PAYSAN, *avec de grands gestes.* — Comme de circuler dans toute la maison, vous entendez bien, aujourd'hui, que c'est la vente publique! de se promener, le chapeau sur la tête, dans le salon où auparavant on ne nous aurait pas seulement fait asseoir, d'examiner, de tâter tout ce qui est à vendre, jusqu'au linge, jusqu'aux matelas!... Et je suis entré ici, moi, rien que pour ça, rien que pour l'agrément de me balader à mon aise dans la maison d'un noble!... Ah! ces messieurs de la haute! Ils ont tort de faire les grands tant qu'ils possèdent de la monnaie, parce qu'un temps vient souvent après où on les rattrape, où on les méprise à son tour!

UNE PAYSANNE. — Et c'est vraiment ben naturel, du moment qu'ils ne sont plus riches!

BOURDAIS. — Attendez donc que monsieur le comte soit rentré pour lui dire un peu tout ça.

PREMIER PAYSAN. — Je le lui dirais, s'il voulait faire le malhonnête!... je le lui dirais comme je vous le dis!

BOURDAIS. — Essayez donc! *(Paraît au fond maîtresse Desmares.)* Tiens! v'là maîtresse Desmares!

SCÈNE II

LES MÊMES, MAITRESSE DESMARES

MAÎTRESSE DESMARES, *entrant.* — Salut, la compagnie!

LES AUTRES. — Salut, maîtresse Desmares... salut!

BOURDAIS. — Vous v'là venue aussi aux Rochettes.

MAÎTRESSE DESMARES. — Oui, mon gars, me v'là venue aussi aux Rochettes.

DEUXIÈME PAYSAN. — Vous avez dans l'idée d'acheter quelque chose à la vente?

MAÎTRESSE DESMARES. — Non, ce n'est point ça que j'ai dans

l'idée... J'y ai seulement de rôder un peu par ici, comme je le fais chaque fois que les Rochettes changent de maître, environ tous les quatre ou cinq ans... Je sais bien qu'elles n'en changent pas encore aujourd'hui, mais c'est tout comme, puisqu'on enlève les meubles pour les vendre et qu'il ne se passera pas longtemps avant que le propriétaire s'en aille, pareillement aux meubles, avant que ça finisse aussi mal pour M. de Marcenay que pour tous les autres qui étaient ici avant lui.

LA PAYSANNE. — Ça, c'est vrai ! et je croirais ben volontiers ce qu'on dit, que vous leur avez jeté un sort, à tous, maîtresse Desmares. *(Bourdais hausse les épaules.)*

MAÎTRESSE DESMARES. — On pourrait dire... t'as beau, Bourdais, hausser les épaules !... on pourrait dire qu'ils ont commencé par se le jeter à eux-mêmes et à leur château, quand autrefois... il y aura le 15 du mois prochain vingt-sept ans... ceux qui étaient alors propriétaires des Rochettes ont décidé de soutenir le procès contre nous rapport au ruisseau de Saint-Hubert ; quand ils nous ont volé l'eau dont on arrosait nos prés et qui faisait marcher notre moulin... de l'eau à laquelle les Desmares avaient toujours eu droit, de père en fils.

BOURDAIS. — Encore une fois, maîtresse Desmares, puisque les propriétaires des Rochettes avaient leurs titres, des titres qui prouvaient clair comme le jour qu'ils pouvaient rétablir le barrage sur le ruisseau !...

MAÎTRESSE DESMARES. — De mauvais titres, tu entends, mon gars, des titres qui ne valaient plus rien, du moment qu'il y avait trente ans passés que nous utilisions cette eau-là !

BOURDAIS. — D'abord, il n'y avait pas trente ans... ça a été prouvé...

MAÎTRESSE DESMARES, *regardant fixement Bourdais.* — Ne t'avise pas de soutenir ça en face de moi, Bourdais, ne t'en avise pas !...

BOURDAIS, *un peu effrayé.* — C'est bon, c'est bon !... ne continuons pas là-dessus... Vous pensez être dans votre droit, d'autres pensent le contraire.

TROISIÈME PAYSAN. — Les gens du peuple sont toujours dans leur droit contre les riches.

BOURDAIS. — Taisez-vous donc ! vous, « l'orateur » ! comme on vous appelle dans le bourg.

MAITRESSE DESMARES. — Oui, mes amis, ça saute aux yeux, depuis que les propriétaires des Rochettes barrent le ruisseau et profitent d'une injustice, ils sont tous frappés de malheur, les uns après les autres. Monsieur Lantrac, contre qui nous avons commencé le

procès, a perdu ses deux fils en moins de six mois : à preuve les deux croix avec les dates, qu'on voit dans le cimetière, les deux croix, Bourdais, que je vas souvent regarder... Monsieur Maufrignon, qui a succédé à monsieur Lantrac, est devenu fou, un an après son entrée, et sa dame a revendu vite la terre... La marquise de Semiéville, qui avait dit un jour... notre domestique l'a entendu... qui avait dit un jour, comme nos oies passaient sur la route, toutes couvertes de boue : « En voilà qui auraient grand besoin de l'eau de Saint-Hubert !... » a eu sa petite fille, huit jours après, noyée dans le ruisseau même... Dites donc qu'il n'y a pas dans tout cela des effets du bon Dieu !

TROISIÈME PAYSAN, *avec emphase*. — Il n'y a pas de bon Dieu ! Il y a la justice immanente.

MAÎTRESSE DESMARES. — Après la marquise de Semiéville est venu monsieur Lobérol, le minotier, dont la dame est morte, on n'a jamais trop su comment, et qui s'est pendu là, contre cette croisée, comme on allait l'arrêter pour avoir imité une signature sur des billets. Enfin le comte de Marcenay, qui a acheté après monsieur Lobérol, est ruiné... Oui, ils y passent tous... Oui, je vous le garantis, cette maison où nous v'là est une vraie meurine... Tu sais ce que c'est, Bourdais, qu'une meurine : une place dans les bois où tu auras beau semer et planter des arbres, pas un ne viendra. Eh ben, également ici... tout meurt, tout devient à rien. Ni les personnes ni leurs affaires ne réussissent... Et aussi longtemps que je vivrai, ça sera pareil ! Et quand je serai morte, je crois que je reviendrai en esprit, encore plus méchante, encore plus acharnée ! Une rancune comme la mienne, voyez-vous, ça ne doit pas s'arrêter avec la vie, ça doit continuer même après, tant c'est fort !

BOURDAIS, *riant*. — Savez-vous que si j'étais le propriétaire, je pourrais vous appeler devant la justice pour avoir répandu des bruits comme ceux-là, des bruits qui empêcheraient bientôt le monde d'acheter ma terre ?

MAÎTRESSE DESMARES. — Eh bien, qu'il m'appelle devant la justice, le propriétaire, et je demande à aller en prison si une seule des choses que j'avance sur les Rochettes n'est pas la pure vérité !... et je prouve à monsieur de Marcenay lui-même que ses affaires ont mal tourné, depuis qu'il les habite.

BOURDAIS. — Un ou deux mois par an, pour chasser la perdrix rouge et la bécasse, ça ne devrait pas compter.

MAÎTRESSE DESMARES. — Si, ça compte... et ça suffit. Tu le vois bien, Bourdais, tu le vois bien par ce qui lui arrive.

BOURDAIS. — Ce qui lui arrive !... il ne s'en fait guère de bile, allez ! Je vous le dis parce que je le sais... Ah ! c'est un lascar, mon-

sieur le comte, qui conserve, au milieu de sa débâcle, un fameux estomac. Il n'a jamais été plus en train, m'a conté son valet de chambre, que le jour où il avait perdu son va-tout à la Bourse, et il a beau avoir habité les Rochettes, je vous réponds qu'il se tirera toujours d'affaire, par la raison qu'il a un aplomb pas ordinaire, qu'il ne recule devant rien.

MAÎTRESSE DESMARES. — Attendons.

PREMIER PAYSAN. — Le fait est que, du temps qu'il était officier, il a été brave comme pas un, dans les expéditions de Madagascar et de la frontière du Maroc.

DEUXIÈME PAYSAN. — Il est arrivé de Paris hier soir, à ce qu'on m'a dit, avec son ami, monsieur Langelette...

PREMIER PAYSAN. — Qui, lui non plus, à ce qu'il paraît, ne pèse pas lourd comme argent.

BOURDAIS. — Et ce matin, ils sont partis tous deux en chasse, comme si de rien n'était.

LES AUTRES. — En chasse!...

BOURDAIS. — Pardi oui, et je jurerais que monsieur le comte n'a pas tiré moins bien qu'à l'ordinaire!

LA PAYSANNE. — En chasse !... quand on crie chez lui les enchères!

BOURDAIS. — Voilà l'homme, ma chère dame, voilà l'homme tout entier!

DEUXIÈME PAYSAN. — Faut-il tout de même avoir un front!

TROISIÈME PAYSAN. — Le front d'un noble qui ne respecte même pas son propre argent, autant dire son propre honneur...

BOURDAIS. — Allons! le v'là reparti, l'autre!... Mais, vous savez, si vous avez le droit de circuler ici, vous n'avez pas celui d'y fumer.

TROISIÈME PAYSAN. — Pourquoi donc pas? Y a-t-il écrit ici : *Défense de fumer*? dites? c'est-i' écrit quelque part?

BOURDAIS. — On verrait, si monsieur le comte était là, on verrait si vous garderiez votre pipe.

TROISIÈME PAYSAN. — Oui... qu'on verrait! *(Paraît, au fond, un paysan.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, UN PAYSAN.

LE PAYSAN. — Dites donc, Bourdais! il y a à la grille d'entrée une dame qui vous demande.

BOURDAIS. — Ah! bon! ce doit être la dame qui vient pour visiter. *(Il sort par le fond, avec le paysan.)*

MAÎTRESSE DESMARES. — Une qui aura son tour d'avoir des malheurs, je vous le jure bien, si elle achète !

PREMIER PAYSAN. — Tout de même, maîtresse Desmares, il y a du vrai dans ce que racontait Bourdais sur monsieur de Marcenay, et on peut dire que celui-là échappe à son sort, puisqu'il n'en a point de tracas.

MAÎTRESSE DESMARES. — Ne croyez donc point ce que Bourdais raconte !

TROISIÈME PAYSAN. — Non, ne le croyez point, et il a beau faire le fendant, mossieu le comte de Marcenay, je suis sûr qu'il serait rudement vexé, s'il nous trouvait comme ça dans son salon, le chapeau sur la tête et la pipe à la bouche...

LA PAYSANNE, *vivement*. — Le v'là, le v'là qui revient de la chasse, lui et monsieur Langelette !

PREMIER PAYSAN, *même jeu*. — Allons-nous-en ! allons-nous-en ! *(Il se précipite ainsi que les autres paysans, vers la porte, à droite.)*

DEUXIÈME PAYSAN. — Pas par là ! il peut nous voir... *(Il se précipite vers l'autre porte, à gauche, et sort avec les autres paysans.)*

MAÎTRESSE DESMARES, *au troisième paysan, qui sort le dernier*. — Tiens, vous qui parliez si haut, vous vous sauvez comme les autres.

TROISIÈME PAYSAN. — Ah dame ! il a son fusil !... et vu la brutalité des nobles !...

SCÈNE IV

MAITRESSE DESMARES, seule.

Je le saurai bien, si c'est vrai que sa vente ne le touche point, si c'est vrai qu'il échappe à son sort !... *(Elle se dissimule derrière les meubles entassés. — Entrent, par le fond, Jean et Langelette.*

SCÈNE V

JEAN, LANGELETTE, puis UN PAYSAN.

Jean s'arrête, un instant, près de la porte, regardant à la cantonade, pendant que Langelette se débarrasse de son fusil et de sa cartouchière en fredonnant une chanson de route

JEAN, *descendant*. — Hein ! crois-tu qu'il y en a là-bas, sous le hangar, de ces sales paysans, de ces corbeaux qui se disputent mes dépouilles !

LANGELETTE. — Et sont-ils assez stupéfaits de nous voir rentrer tranquillement de la chasse, comme deux bons rentiers ignorant ce que c'est qu'un huissier et une saisie !...

JEAN. — ... laquelle, tu vois, quand une installation a cessé de plaire, simplifie admirablement les choses, épargne tous les ennuis de vente à l'amiable ou de déménagement... Aussi ai-je le ferme espoir que le bienfaisant officier ministériel qui a saisi les meubles meublants ne tardera pas, requis par quelque créancier hypothécaire, à pratiquer la même opération sur la baraque et ses dépendances, de façon à m'en débarrasser aussi prestement.

LANGELETTE. — Sois tranquille, il ne tardera pas. Toutefois, puisque nous parlons affaires...

JEAN. — Non, non... je t'ai défendu...

LANGELETTE. — Pardon, tu m'as formellement promis de me laisser parler et de m'écouter, après la chasse. Je prétends donc que si, au lieu de laisser saisir et vendre cette terre par autorité de justice, tu te remuais un peu plus pour trouver un acquéreur de gré à gré, tu gagnerais à coup sûr cinquante ou cent mille francs.

JEAN. — Mais je me remue et je n'en trouve pas, d'acquéreur de gré à gré ! Je n'en trouve pas !... Les Parisiens jugent la Sarthe trop loin et les propriétaires du pays sont tous aussi à sec que toi et moi !

LANGELETTE. — Cela me paraît cependant difficile !

JEAN. — Ajoute à ça que les Rochettes ont, par suite d'une série de hasards, une réputation bien établie de maison maudite.

LANGELETTE. — Oui, je sais... les histoires de la mère Desmares... Mais de pareilles sottises n'ont de prise que sur les paysans.

JEAN. — Tu crois ça !... va donc voir si en plein Paris tu trouveras un locataire pour l'appartement où vient de se commettre un crime !

LANGELETTE. — Permets : j'ai loué un entresol autrefois dans ces conditions-là, mais sans pouvoir obtenir de réduction sérieuse. L'horreur du crime, il est vrai, était tempérée par la gaieté de nombreux adultères... Même, je me suis empressé d'en commettre une nouvelle série, inspiré par le local.

JEAN. — Ce qui prouve que tu es un esprit fort !

LANGELETTE. — Et pas seulement un esprit !...

JEAN. — Certes ! Mais tout ton courage, quelque viril qu'il soit, n'empêchera pas les terreurs, les superstitions, les phobies de tout genre de dominer la faible humanité. Elle n'est, en somme, notre pauvre race, composée que de mystiques, depuis le sauvage qui croit à son gris-gris, jusqu'aux adeptes des religions les plus élevées, en passant par les spirites, les libres penseurs qui consultent les tables tournantes ou les chiromanciennes, et les gens du monde qui

se détournent d'un des leurs en s'imaginant qu'il a le mauvais œil ! Ne sachant rien, l'homme a peur de tout, et on pourrait le définir « le plus poltron des animaux ».

LANGELETTE. — C'est vrai. Il n'a pas seulement, comme l'animal, peur de ce qu'il voit et de ce qu'il entend, mais encore de ce qu'il invente.

JEAN. — Voilà pourquoi je ne vends pas les Rochettes !... Ces grandes pensées émises, il ne nous reste plus qu'à nous rhabiller pour le voyage et à prendre ce soir même le train de Paris, avec la satisfaction d'avoir démoli les dernières perdrix rouges de la propriété.

LANGELETTE. — Pardon... Avant tout, je veux boire, moi ! J'ai une soif !

JEAN. — Ah diable ! on a vendu la cave !... Mais nous trouverons bien moyen de nous désaltérer tout de même. *(Sonnant et appelant.)* Holà ! ho ! quelqu'un !... Soyons Porte-Saint-Martin, dans le sombre château du malheur !

LANGELETTE, *après avoir appelé de même.* — Les voûtes résonnent, mais les varlets n'apparaissent point.

JEAN. — Ça ne m'étonne pas ! Ils sont capables de se cacher, les varlets ! Ils ont honte, figure-toi, ils ont honte de ce qu'on vend leur maître.

LANGELETTE. — Touchant préjugé social !... Mais j'aperçois un manant... *(A un paysan qui passe au fond.)* Hé ! là-bas ! mon ami, je vous prie...

LE PAYSAN, *sur le seuil.* — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

LANGELETTE. — Vous allez nous acheter deux bouteilles de bière.

JEAN. — Des miennes, tenez, de celles qu'on vient de vendre.

LANGELETTE. — Et deux verres, allez !... Faisons des folies pendant que nous y sommes !

LE PAYSAN. — On va vous avoir ça, messieurs. *(Il sort.)*

JEAN. — Dépêchez-vous, nous crevons de soif !

LANGELETTE, *descendant.* — En attendant que nous crevions de misère !...

JEAN. — Hein ? Langelette, qu'est-ce qui te prend ?... C'est toi qui fais entendre des paroles amères !

LANGELETTE. — Que veux-tu, mon cher Jean ? j'espérais toujours que tu ne liquiderais pas trop mal cette terre, qu'une fois les hypothèques payées il te resterait assez d'argent pour aller au moins un an ou deux, et, comme je vois qu'il n'en sera rien, je suis, malgré tout, inquiet de ton avenir.

JEAN. — Et du tien !

LANGELETTE. — Oh ! du mien !... Je ne doute pas que si tu reviens à meilleure fortune, je n'y revienne par cela même !... Depuis que nous avons fait campagne ensemble aux « chass' d'Af' », une trop grande amitié nous unit pour que le premier qui sortira du fossé ne tende pas la main à l'autre.

JEAN. — Sois-en sûr, vieux frère !... aussitôt sauvé, je te sauve également.

LANGELETTE. — Merci d'avance !... Mais comment te sauveras-tu, toi d'abord, de cette dèche affreuse ?

JEAN. — Bah ! je trouverai bien... Je m'établirai bandit... bandit légal, dans les affaires.

LANGELETTE. — Mon cher Jean, mon cher Jean, dis que tu te mettras entre les mains de bandits !... Ne me traîne pas, je t'en prie, à ta suite, d'aventure en aventure; aie pitié de moi : je vieillis, je me fatigue, je veux que tu deviennes tranquille, rangé, car je veux le devenir à mon tour... et pour ça il faut... eh bien, oui, pardonne-moi mon insistance, il faut que tu te maries..., là !

JEAN. — Ah ! nous y revenons !... Et il faut que je me marie, n'est-ce pas, avec un sac ?

LANGELETTE. — Je ne dis pas un « paquet » : je ne veux pas t'imposer une corvée trop pénible... Ah ! si j'avais tes moyens de séduction, ton prestige, ton titre, si je m'appelais le comte Jean de Marcenay..., comme je me dévouerais tout de suite, dans l'intérêt commun !... Mais je suis, hélas ! le rossignol des agences matrimoniales, le rebut de tous les partis !...

JEAN. — Mon pauvre Langelette ! tu n'espères pas me prendre par l'attendrissement ?... Puis, réfléchis un peu... Crois-tu donc qu'avec les huissiers à mes trousses j'inspire confiance aux familles ?

LANGELETTE. — Laisse les familles, occupe-toi des femmes. Elles sont à toi quand tu le veux bien.

JEAN. — Tu essaies de tous les moyens : après l'attendrissement, la flatterie !

LANGELETTE. — Je ne te flatte pas. Je suis aussi sincère que sérieux. Tu es, par excellence, l'homme à femmes : tu as le don, tu as l'œil pour les tomber. Tu me rappelles un peu Pranzini, l'assassin célèbre qui les hypnotisait d'un regard.

JEAN. — Et tu prétends ne pas me flatter !... Mais sois heureux, on apporte la bière...

LANGELETTE. — Enfin !... *(Entre le paysan, apportant des bouteilles et des verres.)*

SCÈNE VI

JEAN, LANGELETTE, UN PAYSAN, puis BOURDAIS.

LE PAYSAN. — Voilà, messieurs, voilà! J'ai fini par trouver tout ce qu'il vous fallait.

JEAN. — Bien... débouchez-nous ça... Tenez, voici pour vous...

LE PAYSAN. — Oh! merci bien, monsieur le comte. *(Il tire de sa poche un couteau à tire-bouchon et se met à déboucher les bouteilles.)*

JEAN. — Mais où diable sont donc les domestiques?... Où est Bourdais?... Courez le chercher et envoyez-le-moi.

LE PAYSAN. — C'est qu'il fait visiter la propriété à une dame...

LANGELETTE. — Bah!

JEAN. — A une dame!... Quelle dame?

LE PAYSAN. — Ah! je ne sais pas... *(Entre Bourdais par la droite.)* Tenez, le v'là qui va vous dire...

JEAN. — Il paraît, Bourdais, que vous faites visiter la propriété à une dame...

LANGELETTE. — A une dame qui vient pour acheter?

BOURDAIS. — Oui, messieurs. Je l'ai menée partout dans le parc et dans le château, excepté dans cette pièce... où on nous a dit que ces messieurs étaient... *(Le paysan est sorti, par le fond, pendant cette dernière réplique.)*

JEAN. — Et qui est-ce?

BOURDAIS. — Voici sa carte. Elle désirerait voir monsieur le comte.

JEAN, *lisant.* — Madame veuve Hamelin.

LANGELETTE, *à part, vivement.* — Hein?

BOURDAIS. — Elle hésitait à demander aujourd'hui un entretien, en voyant vendre comme ça par justice tout le mobilier du château, mais je lui ai répondu que monsieur le comte n'était pas homme à se troubler pour si peu.

JEAN. — Bien dit, Bourdais! Allez la prévenir que je suis à sa disposition. Si elle veut se donner la peine d'entrer ici, je pourrai encore lui offrir un fauteuil.

BOURDAIS. — Tout de suite, monsieur le comte : le temps d'aller la chercher... Elle est en train de visiter les communs avec la fille de basse-cour. *(Il sort.)*

SCÈNE VII

JEAN, LANGELETTE.

LANGELETTE. — Je connais, figure-toi, je connais!...

JEAN. — Ah!

LANGELETTE. — Pas personnellement, mais je suis farci de renseignements... Madame Hamelin, qui habite à Paris, rue Galilée...

JEAN, *interrompant*. — Avant tout, dis-moi : est-elle riche? Peut-elle payer cette terre un bon prix?

LANGELETTE. — Ah! je crois bien : riche à millions!

JEAN. — Bon!... Puisse-t-elle aussi ne pas être superstitieuse, pour le cas où elle apprendrait...

LANGELETTE. — Il sera trop tard, une fois le marché conclu. Puis, n'aie pas peur, c'est une femme à l'esprit des plus solides.

JEAN. — Comment es-tu aussi informé?

LANGELETTE. — J'ai un ami qui a songé à demander sa main, mais il y a vite renoncé. Cette veuve sans enfants, qui serait un superbe parti, ne veut rien entendre, vit murée dans sa douleur : son mari, qui était grand entrepreneur de chemins de fer en Espagne, a été tué, il y a trois ans, d'une façon atroce, sous ses yeux, dans un soulèvement ouvrier.

JEAN. — Ah! ah! c'est une sentimentale.

LANGELETTE. — Une sentimentale aussi raisonnable qu'inflexible... Tiens, la vois-tu là-bas, près du pilier?

JEAN. — Oui, je vois... oui... *(Après une pause.)* Elle est bien, mais ce n'est pas mon genre... Elle me laisse absolument froid... C'est une femme pour pasteurs protestants... Néanmoins, puisque l'occasion se présente d'affoler cette bourgeoise à l'esprit pondéré, de consoler cette veuve inconsolable...

LANGELETTE. — Non, non, celle-là, n'y pense pas.

JEAN. — Peut-être irai-je, pour combler tes vœux, jusqu'à l'épouser.

LANGELETTE. — Non, je te dis, non! Celle-là fait exception : tu auras toutes les femmes, sauf celle-là... Avec elle, tu perdras ton temps!

JEAN. — Langelette, je devine ton jeu : tu me mets au défi pour me lancer sur elle.

LANGELETTE. — Pas du tout! je t'en donne ma parole... mais cette maîtresse femme, sérieuse comme les chiffres, qui a refusé les gens les mieux cotés, ne prendra jamais un type impossible comme toi, dont elle a vu vendre les meubles... jamais! Tâche seulement de lui caser les Rochettes.

JEAN. — Écoute : je te fais le pari... nous sommes le 17 octobre... le pari qu'avant un an je serai son heureux époux, à cette maîtresse femme.

LANGELETTE. — Avant un an?... Qu'est-ce que nous parions?

JEAN. — Cinquante louis.

LANGELETTE. — Cinquante louis! tope!... Puisses-tu, mon Dieu! les avoir dans un an!

JEAN, *vivement.* — J'en aurai bien d'autres!... Allons, file! voici celle qui doit restaurer ma fortune... Tu es sûr, au moins, qu'elle a, pour cette grande œuvre, les millions nécessaires?

LANGELETTE. — Cinq ou six, au bas mot... Mais, avec tout ça, je n'ai pas encore bu... *(Il se dirige vers les bouteilles.)*

JEAN, *le poussant à droite.* — Tant pis! sauve-toi! *(Langelette sort à droite. — En même temps paraît, au fond, Renée, introduite par Bourdais.)*

SCÈNE VIII

JEAN, RENÉE.

RENÉE, *saluant.* — Monsieur...

JEAN, *même jeu.* — Madame... Daignez, je vous en prie, me pardonner cette tenue de chasse dans laquelle je vous reçois... J'eusse été trop désolé, en allant la quitter, de vous faire attendre... *(Geste aimable de Renée.)* Daignez également agréer toutes mes excuses pour l'état lamentable de cette pièce et prendre la peine de vous asseoir. Par bonheur, ces fauteuils sont encore là...

RENÉE. — C'est moi, monsieur, qui dois être confuse de me présenter dans une circonstance aussi fâcheuse, mais votre garde m'a assuré que je ne serais pas importune, et comme il semblait dire que vous n'étiez pas très affecté de vos ennuis...

JEAN. — Que voulez-vous, madame!,.. Il faut faire contre fortune bon cœur.

RENÉE, *souriant.* — Et vous le faites courageusement, d'après ce que je vois. *(Il s'incline en souriant légèrement.)* Pour en venir à l'objet de ma visite, j'ai appris à Paris, où j'habite, que votre propriété était à vendre; je me suis renseignée sur sa valeur, et, la maison d'habitation me convenant assez, je vous prierai de me dire votre prix.

JEAN. — Mon Dieu, madame, ne serait-ce point plutôt à vous à me dire le vôtre?

RENÉE. — Soit, monsieur!... Eh bien, par suite de l'enlèvement du mobilier, qui certainement avait une valeur importante, je ne saurais vous offrir plus de trois cent mille francs.

JEAN, *avec un geste de désappointement.* — Oh! madame, trois cent mille francs pour trois cents hectares!

RENÉE. — Il y en a cent de terres incultes, de landes.

JEAN. — N'importe, je ne saurais vendre à ce prix. Je ne céderai pas à moins de trois cent cinquante mille francs.

RENÉE, *se levant.* — Alors, monsieur, n'en parlons plus.

JEAN. — Trois cent vingt-cinq. C'est mon dernier mot.

RENÉE. — Non, monsieur, non, trois cent mille, pas un sou de plus.

JEAN, *après un effort.* — Oserai-je vous demander si vous paierez comptant?

RENÉE. — Je paierai comptant.

JEAN. — Eh bien, madame, j'accepte... *(Avec un sourire triste.)* Je ne saurais me plaindre d'être quelque peu étranglé par vos mains.

RENÉE, *souriant.* — Oh! monsieur!... ceux que j'ai étranglés se portent bien, je vous assure... Alors, c'est une affaire conclue. L'acte sera passé, si vous le voulez bien, devant le notaire du pays, qui a en son étude les titres de propriété et qui désintéressera les créanciers hypothécaires.

JEAN. — Soit! devant le notaire du pays.

RENÉE. — Il suffit. Nous n'avons donc plus qu'à attendre le rendez-vous qui nous sera fixé pour la signature de l'acte, à moins que vous ne préfériez envoyer votre procuration.

JEAN. — Je verrai cela. Et maintenant que nous avons échangé nos paroles, qui valent, n'est-ce pas? toutes les signatures *(geste d'acquiescement de Renée)*, me permettrez-vous, madame, au risque d'être indiscret, de vous poser une ou deux questions?

RENÉE. — Parlez, monsieur.

JEAN. — Puis-je savoir comment, de Paris, vous avez appris que cette terre était à vendre dans le fond de la Sarthe, et quel est le motif qui vous la fait acheter?

RENÉE. — Mon Dieu, voici : mon mari m'avait souvent parlé de la campagne où, étant enfant, il passait ses vacances près de son oncle, monsieur Lantrac, un des anciens propriétaires, et, ayant eu connaissance, par des amis que j'ai au Mans, de la mise en vente des Rochettes, j'ai eu l'idée de les acheter, d'habiter moi-même l'endroit où mon mari avait vécu dans sa jeunesse.

JEAN. — Ah! bien! je m'explique!... Et vos amis du Mans ne vous ont pas raconté?... Vous n'avez pas entendu parler des bruits qui courent sur cette maison... de la réputation que les paysans lui ont faite?

RENÉE. — Ah! oui, oui, j'ai entendu dire... mais je n'ai aucune superstition, et, en aurais-je, que cela ne m'arrêterait pas.

JEAN, *souriant.* — Madame, vous êtes donc bien hardie?

RENÉE. — Je suis assez malheureuse pour ne plus redouter le malheur.

JEAN. — Oh! pardon! Je ravive quelque douleur cruelle... je suis allé trop loin dans mes questions...

RENÉE. — Non, rassurez-vous. La cause de ma douleur n'a, d'ailleurs, rien de secret! Peut-être vous souvenez-vous d'avoir lu, il y a trois ans, dans les journaux, le récit de la mort de monsieur Hamelin, qui était constructeur de chemins de fer en Espagne...

JEAN, *feignant de chercher.* — Il y a trois ans... Non, madame, non, je ne me souviens pas... Il a été victime d'un accident?

RENÉE. — Il a été massacré devant moi, sous mes yeux, pendant une grève... hideusement massacré.

JEAN. — Ah! madame!... J'ai assisté, étant officier, à des grèves et je me doute...

RENÉE. — Oui, n'est-ce pas? vous devinez la scène épouvantable.

JEAN. — Que je vous plains!

RENÉE. — Vous le pouvez!... Il y a certaines morts auxquelles on songe avec attendrissement, dont on se console à force de pleurer, tandis que celle-là... le souvenir affreux en demeure toujours présent...

JEAN. — Avez-vous au moins été vengée?...

RENÉE, *d'une voix sourde et dure.* — A peu près. (*Se levant.*) Mais nous avons assez parlé de moi, monsieur... Il est temps que je parte...

JEAN, *après un moment d'hésitation, avec force.* — Eh bien, non!... madame, vous ne partirez pas sans que je vous aie prévenue...

RENÉE. — De quoi?

JEAN. — Sans que je vous aie mise en garde... Vous allez rire, vous moquer de moi... N'importe!... Vous saurez ce qui depuis un instant m'obsède, me tourmente... Voici : quelque horrible qu'ait été ce drame, par quelques épreuves que vous ayez passé, ne dites pas que vous n'en craignez plus d'autres... Et dussé-je vous paraître puéril, absurde, ridicule, dussiez-vous me traiter de fou, je vous engage, au nom de ce qui vous reste de plus cher, je vous engage moi-même à ne pas acheter cette maison!

RENÉE. — Comment!...

JEAN. — Oui, j'en suis sûr!... elle est bien celle du malheur, de la ruine, de la mort. Ici même, contre cette croisée, un homme s'est pendu. Là-bas, un cadavre d'enfant a été trouvé. Moi-même, en arrivant ici, je haussais les épaules, j'attribuais au hasard cette série d'événements, mais depuis... Ah! depuis, je sais que la légende était une vérité. Vous voyez en effet un homme ruiné, saisi, réduit

aux dernières extrémités, qui, par un sot amour-propre, fait parade de sa misère en feignant l'insouciance, mais qui, au fond, songe avec terreur au lendemain... et au passé que, dans ces murs il sent partout planer sur lui, autour de lui, un homme enfin dont l'esprit est frappé à juste titre, un homme réellement malheureux.

RENÉE. — Monsieur, je vous plains à mon tour... je compatis, croyez-le bien... Et alors, pénétré de ces idées-là, vous ne voulez pas que, moi, j'achète ?

JEAN. — Non, pas vous.

RENÉE. — Parce que ?...

JEAN, *avec émotion.* — Parce que... eh bien, parce que je préfère qu'un autre soit ici victime de cette fatalité mystérieuse... parce que... plus je vous vois, plus je vous entends, plus vous m'inspirez de respectueuse sympathie, plus je suis sous le charme...

RENÉE, *riant légèrement.* — Oh! monsieur, je vous en prie!...

JEAN. — Je dis ce que je ressens, d'une façon peut-être un peu brusque, en termes un peu audacieux que vous voudrez bien excuser...

RENÉE. — Alors, comme ça, à première vue, et sur une simple impression, vous me demandez d'annuler cette vente?...

JEAN. — Oui, madame, j'ai, moi, contrairement à vous, la faiblesse d'être superstitieux et...

RENÉE. — Eh bien, non, monsieur, non!... Et, à vous parler franc, je ne puis vraiment croire...

JEAN. — Que je sois sincère?...

RENÉE. — Sans doute!... Mettez-vous à ma place : je ne tiens pas, en faisant la modeste, à m'attirer des compliments, mais...

JEAN. — Mais l'évidence est là... Je me refuse à signer un acte, à recevoir une somme qui pourtant... Ne me forcez pas, madame, à vous en dire plus.

RENÉE. — Allons, soit! Si vous ne me connaissez pas, je sais, moi, qui vous êtes... On m'a renseignée sur le comte de Marcenay, sur ses quelques travers, mais aussi sur ses qualités, sur sa bravoure, et il est trop galant homme pour mystifier une femme. *(Mouvement de protestation de Jean.)* Je suis donc très réellement touchée de votre sollicitude, quelque étrange qu'elle soit, pour une inconnue; mais, comme je ne saurais partager des craintes presque enfantines, comme, d'autre part, je tiens à l'exécution de notre contrat et que j'ai votre parole...

JEAN. — Je vous la reprends, au risque de vous sembler foncièrement déloyal.

RENÉE. — Pourtant, monsieur...

JEAN. — Non, veuillez ne pas insister : ma décision est irrévocable.

RENÉE. — Et alors, si vous ne trouvez pas pour votre terre un autre acquéreur, si, en vente publique, elle n'atteint pas le prix que je vous en ai offert, vous aurez, dans la situation pénible où vous vous débattez, fait ce sacrifice ?...

JEAN. — Laissons cela, de grâce ! Il est des femmes qui inspirent un dévouement immédiat. Vous êtes de celles-là, madame.

RENÉE. — Et aussi de celles-là qui n'admettent pas qu'on les oblige malgré elles... J'ai, du reste, un moyen d'en sortir.

JEAN. — Un moyen ?... Ah ! je comprends, je devine... Vous vous proposez... oui, n'est-ce pas ? c'est bien cela... d'acheter lors de la vente publique, ou bien sous quelque prête-nom, et d'entrer ici malgré moi... Madame, madame, ne défiez pas ainsi le sort ; que votre scepticisme ne raille pas ma crédulité. Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, a dit un personnage célèbre, que n'en peut contenir toute notre philosophie. Écoutez celui qui vous parle, qui veut vous soustraire à un danger certain, simplement parce qu'il vous a vue.

RENÉE. — J'écouterais volontiers celui qui me parle, si, d'après ses aveux mêmes, je ne le savais pas ruiné ; mais, tant que je craindrai de lui causer un préjudice...

JEAN. — Madame, encore une fois, laissons là les chiffres et les calculs. Un de mes aïeux, soldat comme tous les miens, comme je le fus moi-même, prétendait que plus le péril est grand, plus il se faut exposer : « C'est le moyen, disait-il, de ne pas avoir peur ! L'orgueil raffermit le courage... » Comme, sur le champ de bataille d'Eylau, ses cuirassiers baissaient la tête, il la leur fit relever par ces mots : « Haut les casques, mes enfants ! la mitraille n'est pas... de la boue !... » Et il ajoutait que, dans les luttes de la vie quotidienne, on devait aussi relever le front, porter toujours un hausse-col... Je tâche, madame, d'employer sa méthode : plus je suis exposé, plus je m'avance ! Plus je m'appauvris, plus je suis prodigue ! Et, quelque vulgaire, quelque piètre que soit un sacrifice d'argent, je sens que si j'avais le bonheur d'en faire un pour vous, gratuitement, sans aucun espoir, j'aurais une fierté, un contentement de moi-même qui me rendrait toute mon énergie ; je regagnerais en force morale ce que je perdrais en gros sous !

RENÉE. — Voilà des théories qui ne manquent pas d'originalité ni de noblesse et, puisque vous tenez tellement à les mettre en pratique, je me résigne à vous en donner l'occasion : je vous pardonne d'avoir contrarié mes projets et je renonce à cette terre...

JEAN. — Merci, madame.

RENÉE. — Tout en me félicitant, monsieur. de m'être trouvée en rapport avec un homme aux sentiments si généreux, j'ose dire si chevaleresques, sans aucune ironie.

JEAN. — Voilà de bien grands mots, madame, et je ne mérite pas tant d'éloges. J'avoue cependant que je ne suis, grâce à Dieu, ni un prosaïque ni un utilitaire; j'avoue que j'aime à rendre un hommage désintéressé à la femme qui m'en semble digne, ne fît-elle, comme vous, que passer un instant dans ma vie, dussé-je, comme c'est probablemant le cas, dussé-je ne jamais la revoir.

RENÉE. — Pourquoi? J'espère qu'à Paris...

JEAN. — Oh! madame, je ne tarderai pas à m'expatrier pour de longues, très longues années... Là-bas, toutefois, aux pays lointains, je me rappellerai bien souvent celle qui, par un après-midi d'automne, m'apparut idéalement séduisante en sa grâce un peu sévère, et si ce n'était trop de fatuité, je formerais un vœu : oui, le vœu que vous ayez parfois, à l'heure de la rêverie, une pensée pour cet être bizarre, pour ce fou qui, de bonne foi, crut vous préserver du malheur.

RENÉE. — Une femme n'oublie jamais une aventure aussi flatteuse pour elle... et, sans croire au surnaturel dont vous parlez, je conviens que je me suis plu à vous écouter, comme à lire quelque conte bleu... Mais il se fait tard, le jour baisse... Voici le moment de nous quitter.

JEAN. — Voulez-vous me permettre de vous reconduire jusqu'à votre voiture?

RENÉE. — Non, restez. Il me semble qu'une entrevue comme celle-ci ne doit pas se terminer par une banale politesse. Nous sommes sous une impression jolie, gardons-nous d'y rien changer.

JEAN. — En effet, il faut laisser aux événements toute la beauté possible : toute leur mélancolie aux départs, tout leur prestige aux souvenirs.

RENÉE. — Vous achevez ma pensée... Adieu, donc, monsieur.

JEAN. — Adieu, madame. *(Elle sort, laissant tomber un regard sur Jean qui s'incline. Il la suit des yeux, debout près de la porte. Le jour baisse de plus en plus. Paraît Langelette, à droite.)*

SCÈNE IX

JEAN, LANGELETTE.

LANGELETTE. — Je l'ai vue qui partait. Eh bien?...

JEAN, *descendant*. — Eh bien, ça y est!... Prépare tes cinquante louis. Elle sera, avant un an, comtesse de Marcenay...

LANGELETTE. — Jean ! tu es grand comme le monde !... Mais que je boive enfin !... *(Il boit avidement.)*

JEAN. — Moi aussi, j'en ai besoin ! *(Il boit.)* Ah ! mon cher... quelle scène !... Je m'emballais, figure-toi, je me montais la tête, je finissais par croire que c'était arrivé...

LANGELETTE, *après avoir bu.* — Ça va mieux ! J'avais une soif !... Maintenant, dis-moi d'abord... as-tu vendu ta terre ?

JEAN. — J'ai fait mieux ! j'en tire des millions, sans la vendre !... Je te conterai tout ça en route... Nous n'avons que le temps de ne pas manquer le train... dépêchons...

LANGELETTE. — D'autant plus que nous retrouverons ta conquête à la gare !... Son cocher a dit à Bourdais qu'elle prenait comme nous l'express.

JEAN. — Ah ! non, non !... alors ne le prenons pas !...

LANGELETTE. — Pourquoi ?

JEAN. — Parce que je ne veux pas qu'elle me revoie, du moins d'ici quelque temps, dans la vie courante... Parce qu'il faut, pour que le travail se fasse en elle, que je devienne lointain, vaporeux...

LANGELETTE. — Lointain, vaporeux ?...

JEAN. — Oui, je dois faire en sorte que nous nous rencontrions par hasard, que ce soit elle, tu m'entends, elle qui au besoin me fasse signe, qui vienne à moi... Je t'expliquerai... tu verras quel plan admirable... En attendant, nous allons dîner, Dieu sait comment !... On a vendu ma batterie de cuisine...

LANGELETTE. — En ne te laissant qu'une casserole !... Mais n'aie pas peur, mon capitaine ! on sait se débrouiller aux « chass' d'Af » !... Viens choisir le meilleur gibier, dont nous confectionnerons un riche rata ; puis tu me raconteras ta campagne.

JEAN. — Elle n'est qu'à demi glorieuse, en somme... contre une femme !...

LANGELETTE. — Les relations entre hommes et femmes, a dit Chamfort, sont un commerce guerrier.

JEAN. — D'où souvent des blessures, quelquefois même des morts.

LANGELETTE. — La guerre, naturellement, la guerre !... *(Il rassemble, ainsi que Jean, son fusil et ses affaires de chasse, en fredonnant sa chanson de route ; après quoi, tous les deux sortent par la droite. — Paraît, à gauche, surgissant de derrière les meubles, maîtresse Desmares ; dans la demi-obscurité, elle traverse la pièce, écoutant la chanson qui s'éloigne. Puis le silence se fait. Maîtresse Desmares, restée seule, sort lentement par le fond.)*

ACTE DEUXIÈME

Même décor, mais la pièce n'est plus en désordre, elle est élégamment meublée. — Vases garnis de fleurs. — L'aspect général est riant et le soleil brille au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, RENÉE.

Renée arrange une draperie autour d'un tableau placé sur un chevalet : Jean la contemple.

RENÉE. — Fait-elle bien, cette draperie?...

JEAN, *descendant*. — Très bien... très bien... *(Disposant les plis.)* Attends!... ceci un peu plus bouffant... là... ça y est... Oui, elle fait très bien ainsi : le rouge sombre s'harmonise à merveille avec l'étoffe claire du fond.

RENÉE. — En effet, à merveille. *(Regardant autour d'elle.)* Je trouve, d'ailleurs, toute cette pièce ravissante.

JEAN, *souriant*. — Naturellement! C'est toi qui l'as meublée.

RENÉE. — C'est ça, dis que je suis vaniteuse ! Conviens, voyons, conviens qu'il y a une différence énorme entre les Rochettes d'aujourd'hui et celles du temps où tu étais garçon.

JEAN. — Je crois bien!... D'abord, au temps où j'étais garçon, il advint que le mobilier fut vendu, ce qui dépare toujours quelque peu une maison.

RENÉE. — Ça!... forcément!

JEAN. — Puis les Rochettes sont aujourd'hui habitées par une fée qui les a, d'un coup de sa baguette, changées en palais enchanté...

RENÉE. — Poète, va!...

JEAN. — Oh! poète... bien insuffisant, tandis que toi, artiste, décorateur, tapissier admirable!...

RENÉE. — Et débrouillard, et actif!... Songes-tu qu'en trois semaines j'ai pu achever toute cette installation!

JEAN. — En effet, nous sommes arrivés ici quinze jours après notre mariage.

RENÉE. — Le 16 juin... calcule... J'ai donc mis juste trois semaines... sans dérangement, sans bousculade...

JEAN. — On dirait que les meubles se sont placés d'eux-mêmes! Cela tient du prodige.

RENÉE. — Comme tout ce qui se passe dans notre existence, depuis notre première rencontre... Tu n'as jamais eu l'idée d'écrire des romans?

JEAN. — Ma foi, non, et l'aurais-je, que je la repousserais de toutes mes forces. On est si vite appelé homme du monde quand on veut devenir homme de lettres !...

RENÉE. — Il y aurait pourtant, à mon humble avis, une histoire curieuse et attachante à faire avec la nôtre, une histoire où interviendraient un grand amour, pas mal de péripéties et toujours un peu de fantastique.

JEAN. — Mais oui, et cela ferait un tout fort harmonieux.

RENÉE. — On ne pourrait guère adresser qu'un reproche à l'auteur, celui de donner un trop grand rôle au hasard, car, avouons-le, il nous a toujours servis, le hasard, et d'une façon merveilleuse.

JEAN. — Disons « la Providence », veux-tu ?... Ayant quitté l'armée, je n'ai plus à craindre d'être mal noté.

RENÉE. — Disons « la Providence », et remercions-la : car c'est bien elle, elle seule qui, après m'avoir un jour conduite ici, nous a sans cesse, partout, remis en présence... *(Ouvrant une boîte qui est sur la table.)* Tiens, reconnais-tu ça ?... *(Elle passe à Jean une photographie.)*

JEAN. — Je crois bien !... Biarritz !... le bois de pins où nous nous sommes retrouvés !... Quelle bonne idée tu as eue d'apporter cela ici !... Voici la petite maison, la barrière... le chemin par où tu venais quand je t'ai aperçue.

RENÉE. — Je vois encore ton émotion, ta stupeur !...

JEAN. — Dame ! j'étais si loin de m'attendre !...

RENÉE. — Et, à ce moment-là, tu ne cherchais, m'as-tu dit, qu'à m'oublier, méchant !

JEAN. — Sans doute, je faisais pour ça l'impossible, dans la désolante situation pécuniaire où j'étais... Aussi ai-je eu, au bout de huit jours, l'énergie formidable de te quitter, toi et Biarritz !

RENÉE. — Heureusement, elle nous a encore réunis, la même Providence, jetés l'un contre l'autre, à Paris, aux Champs-Élysées, par certain soir d'hiver.

JEAN. — Le 12 février, à quatre heures un quart.

RENÉE. — Oh ! tu l'as retenue, cette date !

JEAN. — Non sans raison !

RENÉE. — Quand je pense que, vingt-quatre heures plus tard, tu devais t'embarquer pour Buenos-Ayres !...

JEAN. — Mais je n'ai pas pu, ce soir-là, je n'ai pas pu renoncer à la joie de te voir, de t'entendre.

RENÉE. — Et tu n'as pas regretté, quelques jours après, d'avoir différé ton départ ?...

JEAN. — Oh ! certes non, je ne l'ai pas regretté, puisque, devinant mes scrupules, tu ne tardais pas à me dire, avec la plus tendre

ironie : « Vous qui avez été si héroïque en refusant de me vendre votre terre, le seriez-vous assez pour l'habiter avec moi ? »

RENÉE. — Oui : tu ne te décidais pas à parler... alors, moi, je me suis décidée, et, comme font souvent les femmes, je masquais mon émotion sous un peu de moquerie... Mais voilà que nous repartons encore sur le passé...

JEAN. — Puisque c'est ton grand plaisir, puisque tu n'aimes rien tant que de te souvenir avec moi !... As-tu, là, d'autres vues de Biarritz?...

RENÉE, *cherchant parmi les photographies.* — Justement, voici... Non, ce n'est pas ça... attends.

JEAN, *qui regarde par-dessus son épaule.* — Qu'est-ce que tu tenais là ? Montre...

RENÉE. — Ce sont les Rochettes, que j'ai photographiées l'autre jour... Hein ? sont-elles bien venues ?...

JEAN. — Admirablement !... Ah ! la belle épreuve !... Éclairées par ce soleil, elles ont un aspect de gaieté, de fête...

RENÉE. — Dire que tu avais de si effroyables préventions contre elles !... que tu les regardais comme un endroit maudit !...

JEAN. — Mais elles se sont totalement dissipées, mes préventions ; elles ont fait place à un fétichisme passionné, dès que cette maison si décriée m'est apparue comme la cause, la véritable cause de notre bonheur... Et elle l'est, n'en doute pas, elle l'est bien !...

RENÉE. — C'est possible !

JEAN. — C'est sûr ! voyons !... elle l'est sûrement !... On a, d'ailleurs, constaté maintes fois de ces revirements inexplicables sans les phénomènes occultes...

RENÉE. — Es-tu enfant !... Plus je vais, plus je m'aperçois que tu es un grand enfant ! et nerveux ! et impressionnable !...

JEAN. — Pourquoi pas « poltron » tout de suite !

RENÉE. — Non, non ! rassure-toi !... Au contraire !... Tu es un « emballé », voilà le mot, un perpétuel « emballé », dans l'action comme dans le raisonnement... Toutefois, je te l'accorde, nous lui devons, à cette maison, la même gratitude qu'à un être vivant et conscient. C'est grâce à elle que nous nous sommes connus, que nous nous sommes aimés, que nous voici l'un à l'autre...

JEAN. — Assurément !... Et comme nous nous y sentons bien !... « Quelle chance, me dis-je à chaque instant, que nous puissions aujourd'hui l'habiter !... qu'autrefois, je n'aie trouvé personne à qui la vendre !... »

RENÉE. — Et que tu ne sois parvenu d'aucune façon à t'en défaire !... Sans compter que j'ai pu ainsi mesurer ton sacrifice, voir ce que tu avais perdu en refusant de me la céder !...

JEAN. — C'est ça! va!... répète-moi encore que j'ai été sublime!

RENÉE. — Ne ris pas! A notre époque, l'argent est plus que jamais la pierre de touche. C'est surtout dans les questions d'argent que se manifestent, que se prouvent les sentiments d'honneur, de délicatesse, et c'est grâce à l'argent qu'il m'a été donné, dans cette même pièce, à cette même place, de pouvoir apprécier les tiens...

JEAN. — Ah! non! non! je t'en prie, ne revenons pas là-dessus!

RENÉE. — C'est que jamais, j'en suis certaine, c'est que jamais femme au temps où nous vivons n'eut une pareille aventure... Je me vois encore entrant ici, parlant d'abord affaires, un peu gênée sous ton regard... j'entends tes paroles qui commencent par m'étonner, puis qui me troublent, qui m'émeuvent...

JEAN. — En effet, la situation ne manquait pas d'imprévu; même, comme tu dis, de romanesque...

RENÉE. — Et il m'enchante, cet imprévu, je l'adore, ce romanesque! C'est cette scène-là, entre toutes, que je préfère évoquer, c'est à celle-là que je me reporte sans cesse, comme au plus doux souvenir de mon existence. Sais-tu, du reste, qu'une femme doit être singulièrement fière de produire une telle impression, sans coquetterie, sans nul effort?...

JEAN, *attirant Renée*. — Oui, ma chérie, sois fière, sois heureuse!... Et, puisque tu fus si contente de ton Jean, donne-lui encore sa récompense, la récompense de tes lèvres...

RENÉE. — Prends-la!

JEAN. — Tu me dis ça presque avec résignation!

RENÉE. — Avec tendresse, je t'assure, avec une grande tendresse... Je suis une tendre, tu le sais, une aimante, plutôt qu'une passionnée.

JEAN. — Oh! ça dépend!... Tu l'es bien, passionnée, dès qu'il s'agit de tes haines, même de tes rancunes.

RENÉE. — Oui, je l'avoue.

JEAN. — C'est là que tu te rattrapes!

RENÉE, *riant*. — Eh bien! cela rétablit l'équilibre!... Qu'en dis-tu?

JEAN. — Si tu veux!... N'empêche qu'il ne fait pas bon te blesser, t'égratigner seulement.

RENÉE. — Ah! mais non: aussi prends garde!

JEAN. — N'aie pas peur, je serai toujours bien gentil, bien sage.

RENÉE. — Et bien franc, bien droit.

JEAN. — Bien amoureux, tu n'y tiens pas?

RENÉE. — Cela ne vient qu'après.

JEAN. — Tu me laisseras t'aimer tout de même, dis?... t'aimer

tant que je voudrai... car je t'aime, je t'adore!... *(Il attire de nouveau Renée.)*

RENÉE, *se dégageant.* — Fais attention... Voici ton ami Langelette...

JEAN. — ... Qui revient triomphant de la pêche, avec un énorme poisson!... *(Paraît, au fond, Langelette, portant sur l'épaule des cannes à pêche. Il tient suspendu par les ouïes un brochet.)*

SCÈNE II

LES MÊMES, LANGELETTE.

LANGELETTE, *sur le seuil, montrant le poisson.* — Hein? qu'en dites-vous, de celui-là?

RENÉE. — Oh! superbe!

JEAN. — Magnifique!

LANGELETTE. — Oui, qu'en dites-vous de celui-là, madame, vous qui m'appelez pêcheur de dots en eau trouble?

JEAN, *à Renée.* — Tu l'as appelé pêcheur de dots?

RENÉE. — Mon Dieu, oui...

LANGELETTE. — Et en eau trouble!... tout ça parce que je recherche dans le mariage un certain confortable...

RENÉE. — Mais je vous ai pardonné, Langelette, vos abominables théories... Et je vous pardonne encore plus, maintenant que vous nous avez pêché ce beau brochet.

LANGELETTE. — Je vais le porter à l'office, recommander l'assaisonnement... *(Allant pour sortir.)* Ah! je suis un pêcheur de dots!... Le fait est que si je pouvais en attraper une...

RENÉE. — Bah! nous y arriverons!...

LANGELETTE. — Dieu vous entende, mon bon ange!... Car elle est mon bon ange, tu sais! *(Il sort.)*

SCÈNE III

JEAN, RENÉE.

JEAN. — Comment ça, « son bon ange »?... Tu aurais conçu l'idée de marier Langelette?...

RENÉE. — Peut-être bien... Il m'a fait part, ce matin, avant déjeuner, de ses ambitions... peu relevées...

JEAN. — Ah! il ne perd pas de temps!... à peine ici depuis deux jours!... Et tu n'as pas bondi d'horreur?... tu ne lui as pas témoigné ton dégoût?

RENÉE. — Si, mais que veux-tu! il m'a tellement amusée avec le récit de ses échecs auprès d'un tas de femmes laides et riches, il m'a fait rire tant et si bien que j'ai été désarmée, que, dans ma coupable indulgence, je lui ai même fait espérer mon appui.

JEAN. — Et, ma foi, tu as bien fait!... S'il n'a pas des instincts très nobles, c'est le meilleur garçon du monde, sous ses apparences de cynisme... Il m'est dévoué comme un chien depuis des années, il professe pour toi un véritable culte...

RENÉE. — Je suis fixée, va, sur le personnage, et je crois que je puis, sans commettre une mauvaise action, unir ce pitre inoffensif à une créature de la même espèce, telle que madame Porfirio Pedro, cette Mexicaine mûre qui me prend pour confidente et me répète sans cesse que le célibat lui pèse.

JEAN. — Madame Porfirio Pedro!... N'hésite pas! n'aie aucun scrupule!... les monstres ne reproduisent pas!

RENÉE. — Après tout, je serai charitable à deux êtres inférieurs..., à deux de ces êtres qui pullulent autour de nous!... C'est une si belle exception qu'un amour comme le nôtre, un amour que rien n'entache!

JEAN. — Tu l'as dit... *(Renée porte la main à son cœur.)* Eh bien, qu'est-ce que tu as? tu souffres?

RENÉE. — Ce n'est rien, ça va mieux... ça passe.

JEAN. — Que ressens-tu?

RENÉE. — Une sorte d'angoisse, d'étouffement... J'avais déjà eu ça ce matin.

JEAN. — Il faudra consulter...

RENÉE. — C'est passé!... là!... je n'ai plus rien!... *(riant.)* Mais crois-tu, hein? que ces pauvres Rochettes gagneraient encore en mauvais renom, si j'y mourais!...

JEAN. — Ne dis pas de bêtises!...

RENÉE. — Sois tranquille! j'y suis heureuse : j'entends y vivre!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LANGLETTE.

LANGLETTE. — Avec votre permission, chère hôtesse, on mettra le brochet au vin rouge, au vieux vin de Mâcon.

RENÉE. — Parfait, parfait!...

JEAN. — Ah! tu vas bien, toi, dès qu'il s'agit de satisfaire ta fantaisie culinaire ou matrimoniale!

LANGLETTE. — Le malheur, mon cher, est que j'ai bien de la

peine à contenter les deux, aimant la cuisine riche et les femmes de même... Enfin, pour l'instant, l'existence me sourit. Vous avez ici un excellent chef et, à Paris, certaine amie non moins fortunée que sensuelle...

JEAN. — Est-il assez abject!

LANGELETTE, *à Renée*. — Ne l'écoutez pas! c'est du dépit!... Au cirque, voyez-vous, le clown sérieux est parfois jaloux du moindre succès d'Auguste ou de Chocolat.

RENÉE. — Comment! Vous appelez Jean un clown?

JEAN. — Il oublie comment le clown traite Auguste!

LANGELETTE. — Ne vous fâchez pas: je retire ma comparaison... Mais je n'en vis pas moins dans l'espoir que, grâce à votre influence, cette Mexicaine passionnée voudra bien un jour se livrer avec moi à quelques cabrioles...

JEAN. — ...légitimes...

LANGELETTE. — Bien entendu!... sans ça, je ne saute pas.

RENÉE. — Taisez-vous, monstre d'homme!... Et gardez-vous, lorsque vous ferez votre cour, d'avoir ce ton et ces allures. Vous aurez l'air, j'espère, grave et convaincu.

LANGELETTE. — Ne craignez rien, j'aurai le ton juste, la mesure... Je suis un grand comédien, vous savez... Nous avons, Jean et moi, fait partie de plusieurs troupes... mondaines.

RENÉE. — Ah!... Et Jean? est-il aussi bon comédien que vous?...

LANGELETTE. — Lui? oh!... prodigieux, bien plus fort que moi!...

RENÉE. — Bah!...

JEAN. — En tout cas, je ne suis pas un paillasse de ton genre!... Et méfie-toi : à force de vouloir faire rire ma femme avec tes pantalonnades, tu commences à la dégoûter.

LANGELETTE. — Ah! ne me dis pas ça!... *(A Renée.)* Madame, chère madame, tranquillisez-moi, jurez-moi que vous me conservez votre bienveillance, votre appui tutélaire.

RENÉE. — Rassurez-vous! il vous est acquis... Je ferai en sorte de vous apparier avec quelque madame qui ne saurait souffrir d'un mariage comme celui que vous lui réservez... Quant à moi, je vous le déclare, Langelette, j'aimerais mieux être fille publique que de me voir mariée de la sorte. La fille, au moins, est l'objet d'une passion, bestiale sans doute, mais d'une passion, tandis que, souvent, la malheureuse épousée par intérêt n'inspire même pas un désir...

LANGELETTE. — Elle a l'illusion de l'inspirer, madame; elle en a la délicieuse illusion, grâce à un talisman qu'elle possède et qui n'est autre que l'argent... l'argent, seul fétiche assez puissant pour

rendre les femmes belles et les hommes amoureux. *(Changeant de ton.)* Ah! j'y pense!... A propos d'argent, j'ai reçu ce matin, — événement trop rare, — une lettre chargée que j'attendais avec l'impatience d'un étudiant au Quartier latin, et je vais pouvoir te remettre enfin, en m'excusant du retard, les cinquante louis que je te dois.

JEAN. — Quels cinquante louis?

LANGELETTE. — Ceux de notre pari, du pari que tu m'as gagné.

JEAN. — Que je t'ai gagné ?...

LANGELETTE. — Oui, que nous avions fait autrefois, ici même.

JEAN. — Ici même ?...

LANGELETTE. — Au mois d'octobre, le jour où madame est venue.

JEAN. — Ah ! oui, oui... je me souviens ! *(Il fait, à part, un geste d'impatience.)*

RENÉE, *à Langelette.* — Le jour où je suis venue... De quoi s'agissait-il donc ?

JEAN. — D'une histoire sans aucun intérêt. *(A Langelette.)* Garde tes cinquante louis, je n'en veux pas.

LANGELETTE. — Pardon, pardon... ils sont à toi, tu vas les prendre.

JEAN. — Je te les prête.

LANGELETTE. — Oh ! alors... *(remettant le billet dans sa poche.)* je te les rendrai quand, à mon tour, je conduirai ma fiancée à l'autel. Une belle journée que celle-là !... Un nouveau triomphe de l'amour !

JEAN. — Ah ! je t'en prie, en voilà assez !

RENÉE. — Oui, Langelette, oui, vous nous avez assez amusés comme ça !

LANGELETTE. — Il suffit, princesse ! Votre bouffon s'incline et obéit. *(Entre un domestique, par la gauche.)*

SCÈNE V

Les Mêmes, le Domestique.

LE DOMESTIQUE, *entrant.* — Bourdais, le garde, est là qui demande à voir madame la comtesse.

RENÉE. — Ah ! bien. *(Le domestique sort.)* Je vous laisse, il faut que j'aie une conférence avec Bourdais.

JEAN. — Une conférence ? encore ! ... Je t'ai déjà vue, l'autre jour...

Qu'est-ce que tu peux bien comploter ainsi, en compagnie de ce garde-chasse ?

RENÉE, *riant.* — Ah! voilà!... C'est un secret. *(Elle sort à gauche.)*

SCÈNE VI

JEAN, LANGELETTE.

JEAN. — Maintenant, dis donc, toi!... auras-tu bientôt fini de m'échauffer les oreilles avec tes pitreries imbéciles et tes sous-entendus blessants ?

LANGELETTE. — Ah ! Jean!... t'aurais-je donc réellement froissé? Je te fais toutes mes excuses.

JEAN. — Si tu m'as froissé!... Comment! tu me rappelles en présence de Renée que j'ai eu tout d'abord avec elle des procédés de cabotin, tu manques de tact au point de vouloir me remettre, et devant elle, l'argent d'un pari ignoble...

LANGELETTE. — Oh! ignoble!... Songe que, ce jour-là, nous plaisantions.

JEAN. — Comme des mufles !

LANGELETTE. — Allons donc!... Tu ne connaissais pas celle dont tu te moquais... à ce moment-là, elle ne t'était rien, tu ne lui devais rien...

JEAN. — Ce n'est qu'une faible excuse... On ne se joue pas ainsi d'une femme que l'on veut faire sienne. On agit en galant homme, et non pas en sauteur !

LANGELETTE. — Voilà des mots!...

JEAN. — Des mots dont je ne sens que trop la justesse, maintenant que j'ai pour Renée une passion et un respect que tu ne saurais concevoir.

LANGELETTE. — Pardonne-moi, je te savais fortement épris, mais pas à ce point-là... Comme, depuis ton mariage, tu m'avais quelque peu lâché...

JEAN. — Parce que, plus j'aimais sincèrement, plus j'avais honte de me retrouver en face de toi, parce qu'avec ta tête de loustic je revoyais sans cesse le triste début, la tare originelle de mon amour.

LANGELETTE. — Crois-tu qu'il t'a changé, ton amour, crois-tu?

JEAN. — Tu peux le dire!... Car, en vivant près de Renée, je reviens chaque jour davantage aux sentiments de dignité, de probité morale, comme il arrive dans les unions vraiment belles et vraiment absolues, où l'âme élevée reforme l'âme inférieure !

LANGELETTE. — Mes compliments!... Moi, je me trouve fort bien tel que je suis.

JEAN. — Tu n'es pas difficile !

LANGELETTE. — Puis, vois-tu, à modifier ainsi son caractère, on s'aperçoit de ce qu'il était auparavant..., ce qui n'est pas toujours flatteur ni agréable.

JEAN. — Le fait est qu'en songeant au passé j'ai singulièrement honte, et plus d'une fois j'ai failli, pour me décharger d'un poids très lourd, me jeter aux pieds de Renée, lui avouer de quelle façon je m'étais conduit envers elle.

LANGELETTE. — Garde-t'en bien ! Telle que je la connais...

JEAN. — Ne crains rien, j'ai senti que je lui causerais une telle déception, une telle douleur...

LANGELETTE. — Assurément !... Mais vois-tu ce que c'est que de vouloir s'amender ? Règle générale, absolue : ne jamais devenir meilleur.

JEAN. — C'est bon, tais-toi, sacripant !... Restons-en là sur ce sujet et, à l'avenir, si tu veux que notre vieille amitié reste intacte, évite de faire jamais allusion à une histoire que je te conseille d'oublier... Est-ce dit ?...

LANGELETTE. — Sois tranquille !... Je l'enterrerai avec bien d'autres, et plus jamais il n'en sera question, mon cher Jean, je te le jure.

JEAN. — Il suffit. *(Entre Renée.)*

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉE.

RENÉE. — Là, c'est fait !... J'ai tous mes renseignements...

JEAN. — Je ne te demande pas lesquels, ne possédant plus ta confiance.

RENÉE. — Si, rassure-toi... je ne te disais rien, craignant de ta part quelque objection, mais maintenant tu vas tout savoir... Figurez-vous, Langelette, que nous avons près d'ici une vieille paysanne, la veuve d'un meunier, qu'on appelle maîtresse Desmares...

JEAN. — Il ne connaît que ça !

LANGELETTE. — Mais oui : une bonne femme qui veut mal de mort à tous les habitants des Rochettes, depuis qu'on lui a gagné un procès à propos de certain cours d'eau.

RENÉE. — Eh bien, j'ai chargé Bourdais de s'informer quel pouvait être, à peu près, le montant du préjudice que lui a causé ce procès.

JEAN. — Est-ce que tu comptes l'indemniser ?... Désormais, je ne

redoute, et pour cause, ni ses malédictions ni ses maléfices... Puis, il n'est pas mince, le préjudice, depuis tant d'années, et le procès, je t'assure, fut gagné à bon droit.

LANGELETTE. — C'est ce qu'on dit de tous les procès qu'on gagne !

RENÉE. — Et on a parfois tort de le dire !... Aussi ai-je résolu d'apaiser notre farouche voisine, en lui versant une somme... Je ne veux pas que personne, dans le pays, nous en veuille. J'entends, étant heureuse, que tout le monde le soit autour de nous !

JEAN. — A merveille ! Ne te gêne pas, je t'en prie, enrichis, si le cœur t'en dit, maîtresse Desmares... mais tu sais qu'elle est loin d'être dans la misère !

RENÉE. — Je sais, je sais, elle a un peu de bien, de quoi vivre... Mais elle m'intéresse tellement, cette vieille intransigeante qui vit depuis tant d'années figée dans sa haine si typique de paysanne !... dans cette haine implacable et impersonnelle qu'elle voue indistinctement à tous les propriétaires d'ici !

LANGELETTE. — Soyez sûre qu'au fond elle est complètement folle. On a même parlé autrefois de l'enfermer.

JEAN. — En effet.

RENÉE. — C'est bien ça !... Parce qu'elle sait haïr !... parce que la civilisation, la veulerie moderne ne lui ont pas affadi le caractère !

JEAN. — Hein ? quelle femme terrible j'ai là !

LANGELETTE. — Aussi terrible que la mère Desmares !

RENÉE. — Vous me flattez, car je l'estime, cette ennemie mortelle, je l'estime d'autant plus qu'elle nous hait, et j'aurai grand plaisir, ma foi, à me réconcilier avec elle... Avant-hier, j'ai passé devant sa maison. Elle était là, assise près de la porte, regardant fixement du côté des Rochettes. Alors, je me suis approchée bravement et je lui ai dit : « Bonjour, maîtresse Desmares, je voudrais bien causer un de ces matins avec vous : j'aurai une proposition à vous faire. » Et elle m'a répondu : « Le jour que vous voudrez, madame... Vous devez être poussée par le sort, pour venir me chercher comme ça... »

JEAN. — Oh ! oh ! voilà des paroles...

LANGELETTE. — Impressionnantes... Elle enfonce joliment les pythonisses de la foire de Neuilly !

RENÉE. — Je lui ai fait dire hier que je l'attendrais à cette heure-ci... Elle doit être arrivée... Sonne donc, je te prie.

JEAN. — Tout cela m'inquiète, tu sais !... Tu vas chez les sorcières, tu les fais venir... A quand un petit tour au sabbat ?

LANGELETTE. — Je retiens une place, dites donc, sur votre manche à balai !

RENÉE. — Vous ne méritez pas cette faveur. *(Paraît le domestique.)* Est-ce qu'une paysanne, maîtresse Desmares, n'est pas venue me demander ?...

LE DOMESTIQUE. — Je venais avertir madame la comtesse : elle arrive à l'instant.

RENÉE. — Eh bien, faites la entrer. *(Le domestique sort.)*

LANGELETTE. — Si je lui demandais de me dire la bonne aventure?...

RENÉE. — Non... allez-vous-en, vous êtes un mauvais plaisant... et emmenez mon mari : je veux être seule pour cette négociation.

JEAN, *à Renée.* — Ne sois pas trop longtemps avec ta sinistre mégère. Tu sais que nous devons faire une promenade sur la lande : tu nous prendras à l'étang.

LANGELETTE. — Où je vais vous faire encore une pêche mirifique.

RENÉE. — C'est entendu : à l'étang ! *(Jean et Langelette sortent, par le fond. — En même temps, paraît à gauche maîtresse Desmares, introduite par le domestique.)*

SCÈNE VIII

RENÉE, MAITRESSE DESMARES.

RENÉE. — Entrez, maîtresse Desmares, entrez !... Venez, venez vous asseoir là.

MAITRESSE DESMARES. — Vous êtes ben trop honnête, madame.

RENÉE. — Nous avons à causer, ma chère voisine, nous avons à causer toutes les deux.

MAITRESSE DESMARES. — De quoi, s'il vous plaît ?

RENÉE. — D'affaires qui remontent un peu loin... du procès que vous avez eu autrefois avec plusieurs de nos prédécesseurs, d'abord avec M. Lantrac...

MAITRESSE DESMARES. — Un procès qui lui a coûté ses deux garçons, madame.

RENÉE. — Oh ! vous vous figurez ça [illegible] je crois, mon [illegible] tout simplement, je ne vous le cache pas, [illegible] au hasard

MAITRESSE DESMARES. — Au hasard [illegible] Et [illegible] des autres propriétaires ? .

RENÉE. — Allons, allons, maîtresse Desmares [illegible] l'injustice est quelquefois [illegible]
elle ne l'est jamais à ce point-là

MAITRESSE DESMARES. — [illegible] par [illegible]
qu'il est passé

RENÉE. — Je vous en prie, n'espérez pas me convaincre... Eh bien, donc, comme je tiens à ce que vous ne gardiez pas éternellement rancune à ces pauvres possesseurs des Rochettes, qui ont trouvé, en somme, une situation toute faite et qui ne vous ont personnellement causé aucun préjudice...

MAÎTRESSE DESMARES, *interrompant*. — Madame, ils sont les successeurs, et, conséquemment...

RENÉE, *même jeu*. — Je vous en prie... Donc, comme je tiens à ce que la paix se fasse entre nos deux maisons, je vous demande, maîtresse Desmares, de me dire à combien vous estimez l'indemnité qui peut vous être due.

MAÎTRESSE DESMARES. — L'indemnité en argent?

RENÉE. — En argent, oui, maîtresse Desmares.

MAÎTRESSE DESMARES. — Madame, je vas vous dire... Que ce soit un effet de votre bonté de m'écouter... je vas vous dire... Nous avons bien perdu à être privés d'eau: d'abord toutes les pratiques de notre moulin, qui ne pouvait plus marcher toute l'année, à peine six mois sur douze; ensuite près de la moitié du foin des prés, qui ne donnent plus guère que huit charretées au lieu de quinze... Mais vous garderez tout de même votre argent, vu qu'il ne compte plus pour rien, quand je pense à la perte de mon homme qui est mort, les sangs tournés par une si grande injustice! Toutes les sommes que vous pourriez me donner ne me le rendraient point. On dit que nous autres, gens de la campagne, nous mettons la monnaie par-dessus tout; pourtant nous sommes quelquefois, autant que vous autres, gros d'honneur: il y en a encore parmi nous qui refusent l'argent pour les choses qui ne comportent point de marché, et la mort, ça ne se paie point!

RENÉE. — J'approuve et je respecte vos sentiments, maîtresse Desmares, oui, je les respecte, je les admire, je vous le dis bien franchement. Je vous ferai toutefois observer qu'on la paie, la mort, dans les accidents de chemin de fer, de mine, et que vous pourriez très bien accepter...

MAÎTRESSE DESMARES. — Non, madame, non, n'allez pas par là : le chemin de fer ou la mine qui tue les gens n'est point leur ennemi; il n'y a point de honte à accepter son argent, tandis que celui du monde qui vous a cherché tant de raisons...

RENÉE. — Permettez, on ne vous en cherche plus... Vous ne pouvez plus avoir de griefs contre moi, dès l'instant que je reconnais...

MAÎTRESSE DESMARES. — Madame, quand défunt mon homme a été pour mourir et que le curé lui a demandé de pardonner à ceux des Rochettes, il n'a pas seulement refusé, au risque de perdre son

âme et d'aller en enfer, vu que le curé n'a pas pu, dans ces conditions, lui donner l'absolution et lui apporter le bon Dieu, mais il a encore voulu que je lui jure de ne jamais leur pardonner non plus et même de leur faire jusqu'à ma mort tout le mal que je pourrais, quand bien même ils voudraient entrer en arrangement et reconnaître nos droits... Eh bien, madame, depuis plus de vingt ans j'ai tenu ma parole et ce n'est pas aujourd'hui que je vas y manquer!

RENÉE. — Comment! comment! alors vous voulez me faire du mal... à moi, qui non seulement n'ai aucun tort envers vous, mais qui vous offre encore de réparer ceux d'autrui, car je vous offre...

MAÎTRESSE DESMARES. — Ça vient trop tard : mon homme est mort.

RENÉE. — Ah! l'on ne m'avait pas trompée... Vous êtes bien toute d'un bloc!...

MAÎTRESSE DESMARES. — Oui, madame, toute d'un bloc, et vous feriez plutôt que de m'amener à céder, entrer du bois blanc dans la pierre de taille, et je saurai venger mon homme sur tous ceux qui habitent les Rochettes, sur tous ceux qui barrent le ruisseau.

RENÉE. — C'est bien, je vois... vous avez une idée fixe, une idée qui vous a faussé le cerveau... Mais comment, par quel moyen avez-vous pu ou pouvez-vous le venger, votre homme? Seriez-vous donc pour quelque chose dans les événements qui se sont succédé ici?

MAÎTRESSE DESMARES. — Madame, tous les jours, chaque fois que sonne l'*Angelus*, je reste près de la cheminée ou assise devant ma porte, et ma pensée va vers ceux à qui je souhaite un malheur par chaque grain d'un chapelet sur lequel je dis des paroles... Ça vous fait rire?... Eh bien! essayez, quand vous voudrez du mal à quelqu'un, essayez de lui en souhaiter tous les jours, une ou deux heures durant, de tout ce que vous avez de force, et vous verrez s'il ne lui en arrive pas... comme il vous en arrivera bientôt à vous-même!

RENÉE. — Ma bonne femme, faites attention... vous dardez sur moi des yeux... je finirai par croire ceux qui disent que vous êtes folle... que vous avez réellement la folie de la haine, de la haine qui ne raisonne plus, qui ne distingue plus...

MAÎTRESSE DESMARES. — Pardon, pardon, je raisonne et je distingue... la preuve c'est que, tout en conservant mes idées contre vous, je vais vous rendre un service... un service, par exemple, où il n'entre point de bonté, mais de la malice, je ne m'en cache pas, de la malice et du venin... Je vais vous conter comment vous, qui êtes... ça se sait dans le pays... qui êtes, bien sûr, amoureuse, vous avez épousé un homme qui ne vous aimait point... qui n'en voulait qu'à votre bourse...

RENÉE. — Allons donc ! qu'est-ce qui vous donne le droit de dire ça ?

MAÎTRESSE DESMARES. — Mes oreilles, mes oreilles qui l'ont entendu causer, lui et son ami, monsieur Langelette... J'étais là, tenez, là, embusquée derrière les meubles, le jour que vous êtes venue au mois d'octobre pour acheter les Rochettes et qu'il vous a dit, avec toute sorte de compliments et de cajoleries, de bien vous en garder, vu que la maison portait malheur... Vous avez cru bonnement qu'il vous parlait comme il pensait, qu'il vous sacrifiait son argent. Pas du tout!... il voulait gagner le vôtre, il se moquait de vous à force...

RENÉE. — Est-ce possible !

MAÎTRESSE DESMARES. — Oui, à force... « Oh ! cette bourgeoise, — qu'il disait à monsieur Langelette, — tu vas voir comme je vas l'affoler... cette veuve inconsolable, comme je vas la consoler !... »

RENÉE. — Vous inventez ! vous mentez !... Il ne savait même pas qui j'étais !

MAÎTRESSE DESMARRES. — Il ne savait pas ?... Monsieur Langelette venait de le renseigner sur votre mari tué par des ouvriers en Espagne, sur votre fortune de cinq ou six millions au bas mot... De sorte que M. de Marcenay a pu jouer devant vous l'innocent, avoir l'air de vous trouver à son goût, sans que vous deviniez la ruse... Et, auparavant, il avait parié avec monsieur Langelette qu'il vous aurait épousée dans un an ; il avait parié cinquante louis !...

RENÉE, *anéantie.* — Ah !...

MAÎTRESSE DESMARES. — Cinquante louis, je vous dis le chiffre !... Et c'était une pitié de voir une femme comme vous attrapée comme un gibier dans un piège !... Et je vous réponds qu'à l'heure qu'il est il rit encore à vos dépens... il se sert de vos millions en vous faisant croire qu'il vous aime, tellement au fond il a du vice, tellement il est fourbe et patelin !

RENÉE. — Ah ! *(Entre Jean par le fond.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN.

JEAN. — Eh bien ! que se passe-t-il donc ?... Nous t'attendons là-bas... Mais tu es toute pâle... tu sembles tout émue...

RENÉE. — C'est que j'apprends des choses... C'est que j'apprends de quelle façon vous m'avez épousée...

JEAN. — De quelle façon je vous ai ?...

RENÉE. — Oui, je l'apprends par cette femme, qui me rapporte vos conversations avec votre Langelette, le jour où je suis tombée ici,

il y a quelques mois, dans un guet-apens... Elle me révèle les jolis propos que vous teniez avant que je fusse entrée, pour la première fois, dans cette pièce...

MAÎTRESSE DESMARES. — Et après... quand vous avez été sortie.

JEAN. — Que rabâche cette vieille folle?

MAÎTRESSE DESMARES. — Oh! vous ne me ferez point peur!... on n'a point peur quand on dit comme moi la vérité.

RENÉE. — Dites-la-moi, continuez à me la dire... Donc, quand j'ai été sortie?...

MAÎTRESSE DESMARES. — Ah! quand vous avez été sortie, ils se sont encore moqués de vous en buvant de la bière... et ils sont partis en chantant... tra la la! tra la la!... comme deux mauvais gars en goguette, deux vauriens qui ont fait un coup!

JEAN, *à maîtresse Desmares.* — Vous allez vous taire et prendre la porte...

RENÉE, *s'interposant, à maîtresse Desmares.* — Continuez!...

MAÎTRESSE DESMARES. — Et monsieur de Marcenay a dit qu'il ne courrait point après vous tout de suite, qu'il tirerait ses plans, vous comprenez, pour vous rencontrer plus tard, comme par hasard, pour que ce soit vous qui lui fassiez signe...

JEAN, *à Renée.* — Vous ne m'empêcherez pas de la jeter dehors!...

MAÎTRESSE DESMARES. — Oh! je peux m'en aller, maintenant que j'en ai dit assez à votre dame, maintenant qu'elle sait ce que vous êtes .. Vous tâcherez, quand je serai partie, de lui persuader que tout ça n'est point vrai, mais ça lui restera malgré tout dans l'idée, et il y aura la brouille chez vous, en attendant qu'il y ait mieux! *(Elle sort.)*

SCÈNE X

RENÉE, JEAN

Pendant que maîtresse Desmares sort, Renée défaille, en portant la main à sa poitrine.

JEAN. — Ah! la vieille gueuse!... *(Venant à Renée.)* Mon Dieu! tu souffres?...

RENÉE. — Laissez-moi... ne me touchez pas.

JEAN. — Tu veux que j'appelle?...

RENÉE. — Non... Je ne veux rien.

JEAN. — Est-ce la même douleur que tantôt?

RENÉE. — Dispensez-vous de prendre intérêt à ma santé... Votre mobile est trop évident.

JEAN. — Renée!... Tu ne vas pas croire plus longtemps cette abominable femelle!... Elle brode, elle invente... Il est toujours facile de donner un sens à des paroles en l'air, de créer ainsi des malentendus monstrueux.

RENÉE. — Et les faits?... ils ne viennent pas, dans le cas actuel, à l'appui des paroles?... il ne suffit pas, ce pari dont votre acolyte voulait s'acquitter tantôt, ici même, devant moi, avec une telle impudence!... ce pari qui donne bien le niveau exact de votre basse et vulgaire infamie?

JEAN. — Mon infamie!... D'abord, ce pari, je l'avais fait étourdiment, sans te connaître, avant de t'avoir même parlé, et tout à l'heure j'ai tancé d'importance cet idiot de Langelette... Puis comment ne comprends-tu pas que la Desmares... elle nous le criait elle-même en sortant... ne cherche qu'à nous brouiller, dans sa haine sauvage?... Elle est assez intelligente pour tirer parti d'une phrase, d'un mot...

RENÉE. — Mais incapable de citer des détails, d'imaginer des choses qu'elle ne pouvait soupçonner... Vous n'avez assisté qu'à une partie de son récit.

JEAN. — Aussi bien j'en ai assez de ce poids qui me gêne et m'étouffe! Je pourrais discuter, me défendre, te convaincre peut-être... j'aime mieux tout avouer... Il y a trop longtemps que j'ai le remords d'avoir mal agi à l'origine. Il me tardait de soulager ma conscience, d'implorer ton pardon.

RENÉE. — Alors vous convenez que vous m'avez épousée par dérision et par calcul?

JEAN. — Non, non, il n'y a rien de cela, je te le jure! Le premier jour, j'ai calculé, j'ai ri stupidement; mais, plus tard, je t'ai appréciée, adorée...

RENÉE. — Plus tard! Taisez-vous, je n'en crois rien!... Mais quand même?... Oubliez-vous donc que le souvenir de notre première entrevue dominait tout ce qui put arriver plus tard!... Oubliez-vous que je vous ai aimé, moi, pauvre sotte! pour votre premier geste, pour vos premiers mots qui n'étaient que votre premier mensonge!... Ne savez-vous pas que, naïve et niaise, je m'étais follement laissé prendre à l'étrangeté apprêtée, au romanesque truqué de cette aventure sentimentale!... Si je vous disais que, plus tard, je n'écoutais vos protestations d'amour que d'une oreille distraite, pour me reporter sans cesse à cette heure où, dans mon illusion ridicule, je m'étais figurée être devant une sorte de héros moderne!... Hélas! je n'étais qu'une malheureuse dupe, et vous n'étiez, vous, qu'un impudent phraseur!...

JEAN. — Il n'en a pas été longtemps ainsi... tu m'as vite inspiré l'amour le plus violent, le plus sincère...

ARVÉE. — Où cela ? quand cela ?

JEAN. — Mais dès que je t'ai retrouvée!... Il n'a pas fallu plus d'une ou deux rencontres...

ARVÉE. — Rencontres prévues, combinées par vous, dans lesquelles vous feigniez avec aplomb la surprise, tout en suivant un plan savamment préparé... Non, non, vous ne me persuaderez pas : si je vous avais inspiré l'amour que vous dites, il y a longtemps que vous auriez, dans un élan de repentir, confessé spontanément votre vilenie, sans y être contraint et forcé.

JEAN. — Plusieurs fois je fus sur le point... Par malheur, je n'en ai pas eu le courage !

ARVÉE. — Vous l'auriez eu, si vous aviez été autre que vous n'êtes; vous ne m'auriez pas laissée, dans nos effusions les plus intimes, évoquer un souvenir qui aurait dû vous être odieux...

JEAN. — Il vous était si doux!... Je craignais tant de vous détromper, de vous perdre !...

ARVÉE. — Mais vous n'avez pas hésité à jouer jusqu'au bout de la même corde, et tout à l'heure, ici, vous en jouiez encore !... Ce début singulier de nos relations, cette scène adroite, ce prétendu coup de foudre, voilà ce que vous vous complaisiez à exploiter toujours !

JEAN. — Au contraire, j'ai mille fois souffert, cruellement, d'en parler.

ARVÉE. — En tout cas, je prétends, j'affirme qu'on n'aime pas une femme, tant qu'on tire avantage envers elle d'un procédé qui, en lui-même, était indigne, tant qu'on renouvelle ainsi, chaque jour, l'insulte d'autrefois !...

JEAN. — C'est vrai, en cela j'ai été coupable; mais la passion obscurcit le sens moral, et, quand vous osez affirmer que je ne vous aime pas...

ARVÉE. — J'en ai le droit.

JEAN. — Allons donc! quelle folie !... Est-ce que tu ne vois pas, est-ce que tu ne sens pas...

ARVÉE. — Ah! je vous en prie!... Vous avez trop bien menti tout d'abord pour qu'à l'avenir je puisse jamais vous croire... Car mentiez-vous bien, le fameux jour !... Sembliez-vous assez convaincu !... Comme il avait raison, ce Langelette, de vous appeler grand comédien, grand clown... Oui, car vous avez vraiment accompli là un magnifique tour de force... Rien n'y manquait, le truc était insoupçonnable, la mise en scène parfaite... Et cette présence d'esprit, cette habileté de langage !... L'improvisateur valait le comédien !... Mais si vous espérez que j'ajouterai foi désormais à vos inventions et à vos parjures...

JEAN. — A mes parjures!... Vous appelez parjures mes tendresses, mes désirs, mes étreintes...

RENÉE. — Est-ce que je n'ai pas tout lieu de les croire intéressées, vos étreintes?... L'argent, dans le ménage, ne m'appartient-il pas?...

JEAN. — Oh! cette accusation!...

RENÉE. — Elle n'est que trop justifiée!... Et moi, à qui rien ne répugnait plus que l'idée d'une spéculation dont je serais victime! moi pour qui c'était la suprême horreur!... Oh! tenez! quand je songe qu'en me prenant dans vos bras vous avez dû vous applaudir d'avoir à la fois la femme et la dot, je ressens une aversion, un dégoût!... Si encore j'avais à me plaindre d'une véritable trahison, d'une injure sanglante... non, je me trouve en présence d'une fourberie banale, d'une farce plate et vile!...

JEAN. — Renée! Renée!...

RENÉE. — D'une offense qui, pourrait-on dire, s'accroît en raison de sa mesquinerie!... Et moi qui, dans ma bêtise inouïe, traitais de grand enfant le plus avisé des sceptiques!... Moi qui croyais avoir épousé un homme au cœur loyal, à l'âme généreuse!... J'ai fait erreur, mon cher!

JEAN. — La colère vous égare. Demain, quand vous serez de sang-froid...

RENÉE. — Demain et les jours suivants et jusqu'à ma mort, je serai la même. Nombre de femmes, je le sais, auraient la honteuse faiblesse de se résigner tôt ou tard; mais moi, humiliée comme je viens de l'être, et fière comme je le suis...

JEAN. — Dites orgueilleuse, car, plus je vous entends, plus je vois que votre soi-disant amour pour moi n'était que de l'orgueil, de l'orgueil satisfait d'avoir aussitôt séduit un homme, de l'avoir subjugué d'une parole et d'un regard; oui, tenez, il n'y a en vous qu'un sentiment, l'orgueil!

RENÉE. — Peut-être!... En tout cas, il prime chez moi tous les autres! Et ne comptez pas en triompher jamais!... Je suis de celles-là, et je m'en fais gloire, que l'on ne reconquiert pas par les sens, dont l'homme, à aucun prix, n'est le maître... Vous n'aviez pu devenir le mien jusqu'à présent; songez à ce que vous m'êtes maintenant que je vous connais, que je vous juge!...

JEAN. — Sur un seul fait!...

RENÉE. — Sur mille présomptions qui s'ensuivent, qui ne me laissent plus douter de ce que vous étiez... Un coureur de dots!... un autre Langelette, plus hypocrite et plus faux!... Ah! d'une fausseté!... toutes les notes! toute la lyre!... tantôt esbrouffeur, matamore, fanfaron d'héroïsme; tantôt doucereux, enjôleur, caressant...

tout cela en vue de bien vivre et de me faire payer l'arriéré de vos dettes!...

JEAN. — Allez! allez! adressez-moi les plus cruelles injures!...

RENÉE. — Oui, la révélation vient d'avoir lieu, pleine et entière! Oui, Langelette, c'est vous; vous, c'est lui!... Du reste, qui se ressemble s'assemble! comment ne me l'étais-je pas dit?... comment n'avais-je pas déjà deviné les deux compères, le maître clown et Auguste, Robert-Macaire et Bertrand, les deux mauvais gars dont parlait la Desmares?... Et comment avais-je pu m'avilir au point de promettre mon concours à votre digne compagnon!... Mais, heureusement, je me ressaisis, je redeviens ce que j'étais, et il saura, le triste sire qui voulait me prendre pour complice, il saura comment je traite ceux qui, rien qu'un instant, m'ont vue au-dessous de moi-même!...

JEAN. — Je vais lui dire qu'il vous épargne sa présence, qu'il parte au plus vite. *(Il sort rapidement.)*

RENÉE, *seule*. — Ah! quelle désillusion!

ACTE TROISIÈME

Une semaine s'est écoulée. — Même décor, au déclin du jour.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, RENÉE, puis UN DOMESTIQUE.

Renée est assise dans un fauteuil : — aspect d'une malade — Entre Jean.

JEAN. — Comment vous sentez-vous?

RENÉE. — Un peu mieux, je vous remercie.

JEAN. — En reconduisant le médecin, je lui ai demandé de me parler franchement et je vous jure qu'il m'a dit...

RENÉE. — Ne jurez pas : vos serments me sont suspects.

JEAN. — Comme vous voudrez!... Donc il m'a dit ne voir aucun danger. Néanmoins de sérieuses précautions sont à prendre. Il a reconnu nettement, vous l'avez compris à quelques-unes de ses paroles, que vous étiez surtout en proie à une souffrance morale et vous avez entendu la recommandation qu'il vous a faite, en termes précis quoique discrets, d'employer toute votre énergie à vous distraire, à sortir de vos pensées.

RENÉE. — Il est amusant, ce médecin! il est de ceux qui ordonnent aux gens d'être heureux.

JEAN. — Cela n'est peut-être pas si bête!...

RENÉE. — Mais, dans beaucoup de cas, c'est impossible... à commencer par le mien.

JEAN. — Impossible peut-être, pour l'instant, mais il faut songer que toute douleur s'apaise et que...

RENÉE. — Ne dites pas de pauvretés, je vous en prie... Vous ne cessez vraiment d'en dire... Qu'est donc devenue votre éloquence habituelle? Vous procédez maintenant par clichés...

JEAN. — Et vous par sarcasmes.

RENÉE. — Non, le mot n'est pas exact : le sarcasme est une forme de la colère, et je ne suis plus en colère... Depuis huit jours que ce divorce moral s'est produit entre nous, que j'ai pu réfléchir à ses motifs et à ses suites, j'en arrive peu à peu à l'indifférence... Dût cette consolation vous paraître médiocre, vous ne comptez plus pour moi, et déjà, je m'en rends bien compte, déjà je ne souffre plus par vous.

JEAN. — Je ne saurais me plaindre de cette indifférence, m'estimant trop heureux qu'elle remplace chez vous la haine!... Toutefois, si, grâce à Dieu, vous ne souffrez plus par moi, je continuerai, moi, à souffrir par vous... car, outre que j'ai le remords de vous avoir offensée et déçue, je sens que je suis cause de l'état où vous êtes.

RENÉE. — Non, mon ami, vous n'en êtes pas cause : ne vous vantez pas.

JEAN. — Renée! Renée! vous avez des méchancetés gratuites...

RENÉE. — C'est juste... je passe un peu les bornes... Je vous rappellerai donc simplement que mon mal s'était déjà déclaré avant notre explication.

JEAN. — Qui l'a aggravé, j'en suis sûr.

RENÉE. — Pas tant que ça!... Ne poussez pas ainsi les choses au tragique!... J'ai eu, sous le coup de la surprise, un moment de fureur, mais je me suis assez vite calmée : la preuve, c'est qu'après avoir été sur le point de vous fuir je suis toujours ici, près de vous.

JEAN. — C'est la maladie qui vous a retenue.

RENÉE. — Et aussi la raison. « En vérité, — me suis-je dit, — si toutes les femmes qui n'ont pas été épousées par amour plantaient là leur mari, où en serait la société?... » Et comme, d'un autre côté, vous ne vouliez ni séparation ni divorce, comme les tribunaux trouveraient plaisant et risible le seul grief que je puisse invoquer contre vous, je me suis résignée à attendre ici ma fin.

JEAN. — Votre fin?

RENÉE. — Oui, la fin de ma vie... Je suis fort malade, je le sens.

JEAN. — C'est faux ! La preuve...

RENÉE. — Oh ! non ! je vous en supplie, pas de ces phrases, pas de ces réconforts inutiles... D'ailleurs, en ce moment, je vais mieux. Il y a une rémission. Tenez, je respire très à mon aise.

JEAN. — La crise, vous ne direz pas le contraire, diminue chaque jour de durée . Voulez-vous faire un tour de parc ?

RENÉE. — Je verrai plus tard.

JEAN. — N'attendez pas que la fraîcheur tombe. Le soir approche... Venez donc tout de suite.

RENÉE. — Plus tard, vous dis-je. Puis je préfère aller seule, avec ma femme de chambre... *(Sonnant.)* Cela me fait penser que je l'avais chargée de faire une course...

JEAN. — Vous n'oublierez pas, l'heure venue, de prendre votre potion..

RENÉE, *avec impatience.* — Non, je n'oublierai pas, non. *(Paraît le domestique.)* Envoyez-moi Marie.

LE DOMESTIQUE. — Bien, madame. *(Il sort.)*

JEAN. — Vous savez que le médecin vous prescrit également...

RENÉE, *même jeu.* — Je sais, je sais... mais, à ce propos, écoutez-moi. écoutez-moi une fois pour toutes... Je viens d'être un peu dure pour vous, je vais l'être encore davantage... je vous en demande pardon à l'avance, mais tant pis ! il le faut ! je n'y tiens plus . Bref, en deux mots, voici : rien n'est plus pénible, plus irritant, lorsqu'on souffre, que les conseils, les prévenances, les soins des gens pour qui l'on n'a qu'une sympathie... relative. Rien ne doit être plus affreux qu'une agonie sous l'œil d'un ennemi, même d'un ancien ami auquel on ne saurait pardonner... Donc abstenez-vous de me témoigner tant d'intérêt, et surtout ne vous occupez pas de ma santé... au nom du ciel ! ne vous en occupez pas !

JEAN. — Pourtant, si vous souffrez, je ne saurais m'empêcher...

RENÉE. — Arrangez-vous ! faites effort ! mais pas de ces paroles doucereuses, pas de ces attentions, pas de ces soins !.. *(Se montant.)* Vous entendez, je ne veux à aucun prix de vos soins !

JEAN. — Et vous souteniez que je vous devenais indifférent !... mais vous me haïssez plus que jamais !

RENÉE. — Vous tirez là une conclusion bien prompte...

JEAN. — Et vous vous résigniez, disiez-vous, à vivre près de moi ! . Autant me chasser ouvertement, sans user de moyens aussi cruellement perfides...

RENÉE. — Vous exagérez : je ne vous chasse pas... je vous propose un mode d'existence...

JEAN. — Intolérable !... M'interdire le moindre mot, la moindre

marque de compassion, quand je vous vois malade, c'est un raffinement de vengeance !... N'ayant pas pu ou pas voulu partir, vous voulez que ce soit moi qui parte ! *(Changeant de ton.)* Mais je m'emporte, j'oublie qu'il faut vous ménager... Veuillez excuser ma violence !.,. Je ferai tout pour me conformer à vos exigences, tout ! Mais je ne veux pas vous laisser ici, seule dans cette maison, je ne veux pas! Du reste...

RENÉE. — Du reste, quoi ? *(Entre Marie.)*

JEAN, *montrant Marie qui entre.* — Tout à l'heure...

SCÈNE II

JEAN, RENÉE, MARIE.

MARIE. — Madame me demande ?

RENÉE. — Eh bien, Marie, êtes-vous allée là-bas, comme je vous l'avais dit?

MARIE. — Oui, madame.

RENÉE. — Et vous n'êtes pas venue me rendre compte...

MARIE. — Je pensais rendre compte à madame, ce soir, dans sa chambre.

RENÉE. — Non. Dites tout de suite... Donc vous êtes allée là-bas ?

MARIE. — Oui, madame, j'y étais à midi, au moment même où sonnait l'*Angelus*.

RENÉE. — Et vous l'avez vue?

MARIE. — Oui, madame, j'ai pu la voir par-dessus la haie : elle était devant sa porte...

JEAN. — Vous parlez de la Desmares ?

RENÉE. — D'elle-même. *(A la femme de chambre.)* Et que faisait-elle ? quel air avait-elle ?

MARIE. — Elle avait l'air mauvais, oh ! très mauvais ! et elle parlait tout bas : on lui voyait remuer les lèvres.

RENÉE. — Avez-vous pu distinguer si elle avait un chapelet entre les doigts ?

MARIE. — Oui, madame, elle en avait un.

JEAN. — Il suffit. En voilà assez là-dessus. Laissez-nous ! *(La femme de chambre sort.)*

SCÈNE III

JEAN, RENÉE.

JEAN. — Voilà maintenant que vous envoyez votre femme de chambre surveiller les grimaces et les momeries de cette vieille misérable !...

RENÉE. — Que voulez-vous ? il est assez naturel que je m'intéresse à la façon dont elle me fait du mal, car je commence, vous savez, à croire qu'elle m'en fait réellement... Je ne serais pas étonnée de devoir ma souffrance physique à ses maléfices, comme je dois à ses révélations la perte de mon bonheur... Il est possible qu'elle dise vrai, que la haine tenace, invétérée, soit une force qui agisse à distance...

JEAN. — Cette idée vous hante, c'est clair.

RENÉE. — Il est certain que j'ai été atteinte de cette crise cardiaque d'une façon inattendue, que jusqu'alors je n'avais jamais rien ressenti d'analogue, et j'ai remarqué qu'aux heures où notre implacable ennemie concentrait toute sa volonté pour me souhaiter malheur et mort mon état empirait souvent.

JEAN. — Ah ! vous avez remarqué ?...

RENÉE. — Parfaitement ! Aussi suis-je maintenant assez portée à croire que les histoires de sorcellerie et d'envoûtement du moyen âge n'étaient peut-être pas si absurdes, qu'on n'a sans doute pas tort d'appeler cette maison d'un nom si expressif... car savez-vous, c'est ma femme de chambre qui me l'a appris hier, comment on la nomme dans le pays ?... « La Meurine », l'endroit où tout meurt... les personnes, leurs espoirs, leurs affections, leurs amours, tout !

JEAN. — On pourrait en dire autant de chaque habitation humaine, étant donnée la loi universelle de malheur, et peut-être, avec nos vues bornées, prenons-nous pour une exception ce qui n'est qu'une règle. Mais l'homme ne se résigne pas aisément devant la fatalité, et nous-mêmes, Renée, nous ne resterons pas davantage là où elle nous accable. *(Mouvement de Renée.)* Oui, nous partirons d'ici, du moment que vous avez en tête ces idées qui, je m'en doutais, obsédaient votre cerveau depuis plusieurs jours et qui arrivent, je l'avoue, à s'emparer du mien...

RENÉE, *riant nerveusement.* — Ha ! ha ! ha ! non, je vous en prie !... vous n'allez pas reprendre le couplet d'autrefois !

JEAN, *continuant.* — Le médecin vient de m'assurer que vous pourriez très bien supporter le voyage. J'ai déjà, sans vous le dire, tout réglé pour notre départ, et je vous arracherai de cet odieux endroit où votre santé périclite, où les faits et les pensées même se déforment, où, dans notre solitude et notre désarroi moral, nous finissons par nous suggestionner... Je vais donc, n'est-ce pas, Renée ? m'occuper sur-le-champ des préparatifs...

RENÉE. — Des vôtres, si vous voulez, mais pas des miens, car je reste.

JEAN. — Comment ! quand vous avez vous-même l'esprit frappé, quand vous croyez à des influences...

RENÉE. — Il me plaît de m'y exposer... Toutes ces choses sont d'une tristesse puérile, soit!... mais inquiétante et infinie, comme certains chagrins irraisonnés d'enfant... Et puis, je suis retombée, voyez-vous, dans la torpeur où j'étais, après la mort de mon premier mari, quand je ne souhaitais, comme un animal blessé, qu'une retraite pour y mourir... et bientôt les passants diront, à l'aspect de cette demeure où je me serai cloîtrée: « Quelle est donc cette femme qui vit ainsi, toute seule et loin de son mari, dans la maison maudite? N'y a-t-il point là-dessous quelque drame ignoré?... » jusqu'au jour où ils apprendront qu'elle n'est plus là, l'isolée volontaire, qu'elle s'est éteinte, minée par un mal mystérieux, à l'heure même où sonnait l'*Angelus*.

JEAN. — Ma pauvre amie! voilà que vous vous montez la tête avec des visions et des phrases! voilà que votre imagination vient renforcer votre orgueil, et que vous voulez, n'est-ce pas? à la mode scandinave, mourir en beauté!... Mais non, vous ne vous éteindrez point ici, comme vous le rêvez, dans un isolement funèbre, car j'ai résolu de vendre cette terre qui m'appartient en propre, car, il y a plusieurs jours déjà que, prétextant des raisons futiles de convenance et d'affaires, j'ai chargé le notaire du pays de me chercher un acheteur.

RENÉE. — Mais vous n'en trouverez pas!

JEAN. — Que si! à force de concessions... Pour un prix infime, ridicule, encore moindre que celui de la dernière mise à prix, le notaire m'a dit avoir sous la main des acquéreurs tout prêts. Il vous faudra bien alors céder la place à d'autres, vous en aller et vous guérir...

RENÉE. — Me guérir! Le mauvais génie de l'endroit a accompli son œuvre, et partout avec moi j'emporterai mon mal...

JEAN. — Non, Renée, vous connaîtrez encore la joie de vivre, et mon dévouement humble et discret vous fera des jours très doux, si doux que vous en viendrez à m'absoudre et à ne plus douter de moi... Admettez seulement, admettez qu'au lieu de découvrir ma vilenie un mois après notre mariage, vous n'en ayez reçu la révélation qu'au bout de plusieurs années de bonheur, n'auriez-vous pas été moins implacable? La constance de mon amour n'eût-elle pas été la garantie de ma sincérité? Eh bien, de même, plus tard, quand il m'aura été permis de vous aimer longtemps, vous finirez par être convaincue que je vous aime... Votre pauvre cœur souffrant se dilatera dans la confiance et guérira dans la joie... Renée! Renée! ne refusez pas de me mettre à l'épreuve! Accordez-moi un délai, un sursis, une grâce provisoire! Vous avez devant vous un homme qui pleure! Ayez pitié de mon désespoir en ne m'empêchant pas de vous sauver!

RENÉE, *émue*. — C'est pourtant vrai que vous pleurez!... Mon Dieu! mon Dieu! Je ferais tous mes efforts pour oublier l'injure, si je pouvais être sûre que vous ne me mentez plus...

JEAN. — Ah! voilà donc un mot, une lueur...

RENÉE. — ... Et que vous êtes un peu celui que j'avais rêvé!... Mais je vous ai vu si habile comédien, je sais si bien que les larmes peuvent être trompeuses!...

JEAN. — Je promets de renoncer absolument à vous, de m'exiler, de disparaître, le jour où je mériterais de nouveau votre réprobation... Oui, si vous avez jamais à me reprocher une seule faute, un seul manque de franchise envers vous...

RENÉE. — Envers n'importe qui!... je suspens immédiatement l'épreuve; notre rupture, cette fois, sera définitive... Non, il ne faut pas que le moindre mensonge ravive mes méfiances; autrement, l'idée me reviendrait que vous me soignez par calcul, que vous travaillez à me guérir dans un intérêt matériel... *(Mouvement de Jean.)* Bref, il est nécessaire que je vous croie devenu tout autre, pour que je vous rende mon estime.

JEAN. — Vous me la rendrez, j'ose l'affirmer. Il est des conversions morales aussi définitives que les conversions religieuses. Pénétrées d'un grand amour, qu'il soit terrestre ou divin, les âmes sont entièrement changées.

RENÉE. — Je prends acte... *(Entre, par le fond, le domestique.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. — Il y a là des gens qui viennent de la part de monsieur Leroy, le notaire.

JEAN, *à Renée*. — Sans doute pour acheter. *(Au domestique.)* Combien sont-ils?

LE DOMESTIQUE. — Ils sont deux, un homme et une femme.

JEAN, *au domestique*. — Faites-les entrer. *(Le domestique sort.)* Vous, Renée, pendant que je traite avec eux, occupez-vous de notre départ. Il me tarde de vous emmener d'ici... Je vous supplie de partir ce soir même... Je passerai pouvoir ou j'enverrai quelqu'un pour les derniers règlements de comptes...

RENÉE. — Mais ces gens qui viennent acheter, savent-ils ce qui les menace ici? Connaissent-ils de réputation la Meurine?

JEAN. — Assurément! L'acquéreur, m'a dit le notaire, est un riche cultivateur, encore plus avide que ses congénères et qui, en sa qualité d'esprit fort, traite tous ces bruits de balivernes... Ce doit être sa femme qui l'accompagne.

RENÉE. — Ainsi, ils accourent vers le piège, appâtés par le gain.

JEAN. — Ça les regarde! Ils sont prévenus.

RENÉE. — Vous en êtes sûr?

JEAN. — Encore une fois, je vous en réponds. Ils veulent acheter malgré tout... Du reste, désirez-vous assister à l'entretien?

RENÉE. — Non, je n'y tiens pas... Je ne tiens pas à les voir un seul instant, ces gens qui vont nous remplacer dans cet endroit que nous fuyons; je partirai d'ici sans leur avoir dit un seul mot. Vous êtes là pour les éclairer, pour répondre à toutes leurs questions.

JEAN. — Elles rouleront sur le rapport des terres et le prix des fermages, et nous serons, nous, délivrés sous peu d'une pénible obsession... Les voici. Allez, Renée, allez donner les ordres.

RENÉE. — C'est convenu, je vais me tenir prête à vous suivre.

JEAN. — Merci.

RENÉE. — Seulement, n'oubliez jamais vos promesses!

JEAN. — Jamais! *(Renée sort à gauche, en lui lançant un regard à la dérobée.)* Enfin, je vais m'en défaire, de cette maison funeste!... *(Entrent, par le fond, Thibault et madame Thibault, tous les deux en grand deuil.)*

SCÈNE V

JEAN, THIBAULT, MADAME THIBAULT.

THIBAULT et MADAME THIBAULT, *entrant et saluant.* — Monsieur...

JEAN, *saluant aussi.* — Monsieur... madame... Veuillez prendre la peine de vous asseoir et me dire l'objet de votre visite... que je crois d'ailleurs deviner, puisque vous venez de la part de monsieur Leroy.

THIBAULT. — Oui, monsieur, oui, nous venons, ma femme et moi, pour l'affaire que vous supposez... Je m'appelle Thibault; je suis établi, pour l'instant, à une dizaine de lieues d'ici, près de Saint-Calais, où je fais l'élevage et le commerce des bestiaux. Leroy, avec qui je suis depuis longtemps en relations, m'a fait savoir que vous désiriez vendre les Rochettes, et il m'a dit votre dernier prix, que je ne trouve pas exagéré. Si donc il vous plaisait de passer marché avec nous... *(Pendant qu'il parle, madame Thibault inspecte la pièce d'un œil anxieux.)*

JEAN. — Volontiers...

THIBAULT. — Le terrain me paraît très propice aux herbages. Le château, il est vrai, est bien beau et bien grand pour des gens comme

nous ; mais, en n'habitant qu'une aile, nous arriverions peut-être à diminuer les charges...

JEAN. — C'est une idée très pratique. Pour l'enlèvement du mobilier, pour toutes les questions secondaires, monsieur Leroy aura mes pouvoirs, et, puisque nous sommes d'accord sur le prix...

THIBAULT. — Pardon, monsieur, si je vous interromps, mais ma femme, avant de conclure définitivement, aurait à vous dire un mot... Les femmes ont, comme ça, leurs idées...

JEAN. — Madame, je vous écoute...

THIBAULT, *à madame Thibault, interdite.* — Eh bien, va !... Elle ne sait pas trop comment s'y prendre... Eh bien, va donc !...

MADAME THIBAULT, *très intimidée.* — Mon Dieu, monsieur... vous allez peut-être me trouver bien singulière... mais... voilà... nous avons eu dernièrement le malheur de perdre un petit garçon.

JEAN. — En effet, madame, vous êtes en grand deuil.

MADAME THIBAULT. — Il nous en reste un autre... un autre qui n'est pas très fort... Si je le perdais, j'en mourrais ou j'en deviendrais folle... Alors, comme on nous a raconté certaines choses sur les Rochettes, certaines choses si drôles, si inquiétantes !... je me permets de vous demander...

JEAN. — Quoi donc ?

MADAME THIBAULT. — De vous demander... si, personnellement, vous vous êtes aperçu... de quoi que ce soit.

JEAN. — De quoi que ce soit ?...

THIBAULT. — Elle veut savoir, monsieur, excusez-la... elle est tellement superstitieuse !... elle veut savoir si, pendant le temps que vous avez été ici... il ne vous est rien arrivé, comme aux précédents propriétaires, de contrariant, de fâcheux...

JEAN. — De fâcheux ?... Ah ! j'y suis ! j'y suis !... Comment ! madame ajoute foi aux histoires...

THIBAULT. — Comprend-on ça, monsieur, à notre époque !

MADAME THIBAULT. — Je l'avoue : c'est plus fort que moi !...

THIBAULT. — Oui, monsieur, oui, c'est plus fort qu'elle !... Elle a peur, figurez-vous, pour le petit qui nous reste... Elle se frappe...

MADAME THIBAULT, *toujours balbutiant.* — Et j'ai pensé que monsieur le comte de Marcenay aurait l'honnêteté de nous renseigner... de nous dire... s'il n'a pas une raison sérieuse de vendre sa propriété... Quoique n'ayant pas d'enfants, monsieur, vous devez vous représenter combien on a peur, combien on tremble quand on en a perdu un... (*Elle pleure.*)

THIBAULT, *s'empressant auprès de madame Thibault.* — Allons ! allons ! ne t'attendris pas ! ne te fais pas encore du mal !...

JEAN. — Et rassurez-vous ! Toutes ces histoires sont des sornettes, des insanités ! *(Avec force, et comme à lui-même.)* Oui, des insanités sans nom !...

MADAME THIBAULT, *relevant la tête.* — Alors, bien vrai, monsieur, vous faites, on peut le dire, exception ici ? Vous n'y avez pas eu, comme les autres, des malheurs ?

JEAN. — Mais non, madame, mais non !... Je n'ai eu, depuis que j'habite ici, aucun malheur qui puisse compter. Rien en ce qui nous concerne, ma femme et moi, ne justifie les sottises que débitent des gens troublés par une sorcière de village...

THIBAULT. — Là, tu entends...

MADAME THIBAULT. — On nous a rapporté que madame de Marcenay était malade, que le médecin venait souvent...

JEAN. — Madame, il y a malade et malade... et grâce à Dieu, ce qu'a madame de Marcenay est insignifiant...

MADAME THIBAULT. — On ajoute que, depuis quelque temps, vous n'êtes pas très bien ensemble...

THIBAULT. — Ah ! tu vas trop loin !... tu vas devenir indiscrète !... *(A Jean.)* Encore une fois, excusez-la, monsieur, depuis la perte du petit, elle ne se possède plus, elle est si nerveuse !...

JEAN. — Mais non, je vous en prie, n'empêchez pas madame de parler...

MADAME THIBAULT, *s'animant.* — Non, ne m'empêche pas... Tu veux, toi, terminer l'affaire... parce qu'elle te convient... Tu ne vois que l'intérêt, que l'argent... L'argent t'aveugle, te sèche les yeux... Tu n'as pas pleuré, tu n'as pas souffert moitié autant que moi, le jour où notre enfant est mort...

THIBAULT. — Ah ! si j'avais prévu ça ! si j'avais pu m'attendre à une sortie pareille !...

MADAME THIBAULT, *à Jean.* — Expliquez-moi encore, monsieur, pourquoi, n'étant pas malheureux ici, vous partez avec tant de hâte... pourquoi vous vendez n'importe à quel prix...

THIBAULT. — Ah ! je regrette bien de t'avoir amenée... Tu m'avais cependant promis de ne poser qu'une question...

MADAME THIBAULT, *s'animant de plus en plus.* — Oui, je t'avais promis ça, parce que je voulais venir avec toi, parce que je voulais savoir, et je saurai...

JEAN, *souriant.* — Calmez-vous, madame, calmez-vous... Je vais vous donner en deux mots les raisons de notre départ... D'abord, je vous le dirai franchement, si je ne vends pas plus cher, c'est que je n'espérais pas mieux et que cette propriété est grevée d'hypothèques dont il me tarde d'opérer le remboursement afin de n'avoir

plus à payer des intérêts coûteux... J'ajouterai que madame de Marcenay songeait depuis longtemps à se rapprocher de sa famille, qui habite la Normandie...

MADAME THIBAULT. — Et elle part, ayant à peine fini l'installation nouvelle, laissant des travaux inachevés comme ceux que je viens de voir dans le parc?...

JEAN, *même jeu.* — Mon Dieu, oui!... on nous propose d'acheter dans l'Orne une propriété dont ma femme avait envie, et nous préférons abandonner celle-ci, même après y avoir fait des frais...

THIBAULT. — Là, puisqu'il faut qu'on t'explique tout!... Monsieur de Marcenay a même bien de la bonté...

JEAN, *même jeu.* — Mais non, mais non... Bref, je puis affirmer à madame qu'ici notre bonheur n'a pas été troublé. C'est même par suite de certaines circonstances, c'est même à cette maison que je dois d'avoir une femme que j'adore: ainsi l'on pourrait dire, en se plaçant sur le terrain même de la superstition, que nous avons assainı la demeure, interrompu la mauvaise série!...

THIBAULT. — Es-tu contente? qu'est-ce qu'il te faut de plus?

MADAME THIBAULT. — Évidemment, monsieur de Marcenay ne tromperait pas une mère...

JEAN. — Non, madame.

MADAME THIBAULT. — Je me proposais d'interroger aussi madame de Marcenay, qui, en sa qualité de femme, compatirait encore mieux à mes craintes; mais ce serait vous faire injure, et vous me paraissez si franc, si sincère...

THIBAULT. — Monsieur l'est, je t'en réponds; monsieur n'en a pas que l'air... Donc, puisque te voilà tranquille, nous allons, n'est-ce pas, conclure?...

MADAME THIBAULT, *avec hésitation.* — Mon Dieu, puisque tu y tiens. *Pendant ces dernières répliques, Renée est apparue, à gauche, très pâle et se contenant à peine).*

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENÉE

RENÉE, *s'avançant.* — Non, madame, n'achetez pas! Empêchez votre mari d'acheter!

JEAN. — Vous écoutiez!

RENÉE. — Certes! car je pressentais ce qui allait se passer... *(A madame Thibault.)* Non, n'achetez pas: notre maison est vrai-

ment maudite... Je suis moi-même très malade, très éprouvée de toutes façons...

MADAME THIBAULT, *vivement.* — Viens-t'en, viens-t'en vite... Rien que d'être entrés ici, ça pourrait nous porter malheur...

THIBAULT. — Je vous demande pardon, mais, quand les femmes ont une idée en tête... Elle a peur pour l'autre petit...

MADAME THIBAULT, *entraînant Thibault.* — Viens-t'en ! viens-t'en ! *(Thibault et madame Thibault sortent rapidement.)*

SCÈNE VII

JEAN, RENÉE.

RENÉE, *d'une voix triste et sourde.* — Je n'ai pas longtemps attendu avant de vous retrouver tel que vous êtes, tel que vous serez toujours : un menteur que rien n'arrête. Je vous ai vu, en outre, atrocement égoïste...

JEAN, *même jeu.* — A cause de vous, uniquement à cause de vous !... Dans mon trouble d'esprit, dans mon anxiété croissante, je ne voulais pas que le mauvais sort continuât plus longtemps à vous poursuivre.

RENÉE. — Et vous avez voulu que cette femme, que cette mère fût victime à votre place.

JEAN. — A votre place, à vous !... Et pour me justifier, je me donnais de mauvaises raisons, je tâchais — contradiction absurde et lamentable ! — de chasser de mon esprit la superstition même qui me faisait mentir.

RENÉE. — Et, à mesure que vous parliez, toutes mes méfiances me revenaient, encore plus fortes qu'auparavant, et, plus que jamais, vous n'êtes à mes yeux qu'un triste comédien, qu'un trompeur éhonté...

JEAN. — En effet, je me suis mépris sur mon propre compte : je ne suis pas changé comme je me figurais l'être... Aussi je me condamne moi-même à vous quitter, sentant que ma présence ne fait qu'aggraver votre mal, que mes soins vous sont odieux..., réduit à vous abandonner quand je sacrifierais ma vie pour vous secourir.

RENÉE. — Oui, partez... partez sans retard !... je serai mieux, quand vous ne serez plus là... Tout est prêt pour le départ... Partez seul, il le faut.

JEAN. — Je ne vous demande qu'une grâce : promettez-moi de fuir, vous aussi, la Meurine. C'est elle, c'est encore elle qui est cause

de cette dernière catastrophe... C'est elle qui vous fait tout ce mal : donc promettez-moi...

RENÉE. — Je verrai, je réfléchirai... Partez toujours.

JEAN. — Et si, plus tard, beaucoup plus tard... je ferai en sorte de n'être jamais très loin de vous... si, plus tard, dis-je, vous aviez un sentiment d'indulgence, de pitié pour celui qui vous donna une courte illusion de bonheur...

RENÉE. — C'est possible ! Un cœur meurtri peut quelquefois s'émouvoir au souvenir d'une vie brisée. Partez... Laissez-moi... *(Jean va pour sortir à droite ; il s'arrête un instant sur le seuil et envoie un baiser vers Renée qui, accoudée à la table, ne se détourne pas. Il sort. Moment de silence. On entend au dehors le premier tintement de l'*Angelus *: Renée tressaille, soulève légèrement la tête, puis la laisse retomber entre ses mains, tandis que l'*Angelus *continue à sonner dans le lointain.*

AMBROISE JANVIER

PARTIE CARRÉE A NAPLES

(JANVIER 1812)

La formule du Grand Empire, telle qu'elle s'est présentée par la suite à l'esprit de Napoléon, demeurait encore indécise et vague, aussi bien en 1806, lorsque, par lui, Louis et Joseph furent appelés aux trônes de Hollande et des Deux-Siciles, qu'en 1807, lorsque Jérôme reçut de lui son royaume de Westphalie, qu'en 1808, même, lorsque sur ses décrets Joseph opta pour les Espagnes et que Murat fut avancé de Dusseldorf à Naples. Rien n'était défini des rapports entre l'Empereur et les rois qu'il créait. Nul lien n'était établi de subordination ou de vassalité; seulement une alliance était stipulée, mais telle qu'entre États indépendants. Cette indépendance avait seule pu faire admettre par l'Europe des changements de dynastie accomplis sans qu'elle fût consultée, avait seule pu faire subir par les nations des souverains qui, s'ils leur étaient imposés par une puissance étrangère, leur apportaient du moins, avec la conservation de leur nationalité, un régime préférable à l'annexion pure et simple.

Mais de cette indépendance, reconnue par la Russie à Tilsitt, par l'Autriche à Presbourg, découlait, pour les rois nouvellement élus, le droit d'entretenir des relations directes avec les puissances, d'établir une représentation diplomatique, de conclure même des traités et des conventions en tant que les

stipulations n'en seraient pas contraires à celles de leurs traités avec l'Empire français.

De là, pour Napoléon, des inquiétudes continuelles, pour Louis des tentations qui ne devaient pas peu contribuer à lui faire perdre sa couronne, pour Murat des facilités qui le conduisirent à la défection.

Aux inconvénients résultant de la présence d'un corps diplomatique près des rois napoléoniens, Napoléon, par irréflexion ou par impatience, avait ajouté à Naples une occasion de difficultés inextricables. L'usage veut que les cours unies par un lien de famille étroit échangent des ambassadeurs qui, par leur titre et quel que soit le rang de la puissance qui les accrédite, reçoivent un traitement de faveur et prennent le pas sur les ambassadeurs même des grandes puissances. Ils représentent, en effet, la personne de leur souverain et ont droit, au titre de consanguinité, à des égards que ne peuvent réclamer des souverains non parents. Si, entre ambassadeurs du même caractère, il n'est point de doute sur la préséance de l'ambassadeur de famille, comment en subsisterait-il sur le rang supérieur qu'il doit occuper par rapport aux ministres plénipotentiaires, lesquels représentent le gouvernement, non la personne de leur souverain. Entre les ministres, avant le règlement fait au Congrès de Vienne, le 19 mars 1815, le rang s'établissait par l'alternance et la réciprocité, selon les règles posées par les traités.

Au début, Napoléon avait compris que, dans les cours napoléoniennes, pour assurer à la France le premier rang, il devait entretenir des ambassadeurs; aussi avait-il nommé M. d'Aubusson La Feuillade à Naples et M. de La Rochefoucauld en Hollande. Mais, en octobre 1809, les querelles naissantes avec Murat l'avaient déterminé à rappeler M. d'Aubusson et à ne laisser qu'un chargé d'affaires : si, en novembre 1810, sur les instances de Murat et de Caroline, il avait consenti à relever la légation, il n'avait assigné au baron Durant que le titre de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire. La chose était sans inconvénient tant que les puissances du même ordre que l'Empire français, telles que la Russie et l'Autriche, se contentaient d'entretenir des chargés d'affaires qui ne pouvaient prétendre au pas sur un

ministre; elle devenait périlleuse dès que la Russie et l'Autriche accréditaient des ministres, comme il arriva dans les premiers jours de septembre 1811.

Dès lors, un choc était inévitable, sinon avec l'Autrichien, le comte Mier, qui avait pour instruction d'observer, de garder la plus grande réserve, et de s'insinuer peu à peu dans la confiance de Murat, au moins avec le Russe, le prince Serge Dolgorouki, qui arrivait à Naples pénétré de la grandeur de son souverain, convaincu de l'imminence d'une guerre et plein d'un hautain mépris pour tout ce qui était Bonaparte. Il venait de Hollande où il avait assisté à la déchéance de Louis et avait reçu ses suprêmes confidences. Physiquement très grand, très fort, taillé en Hercule, il était par tempérament porté aux violences et plus encore, disait-on, après les repas où il ne se ménageait point. Il se croyait de l'esprit, et se plaisait à des formes de dérision ironique qui eussent exigé plus de finesse et plus de frottement mondain.

C'était d'ailleurs un soldat qui passait pour brave, tout comme ses cousins, ceux qui, au temps d'Austerlitz, jouissaient de la faveur intime de l'empereur Alexandre : il avait de leur tournure d'esprit, haïssait autant qu'eux la France, la Révolution et Bonaparte et portait la même présomption d'invincibilité dans son attitude, ses gestes, son port de tête et sa physionomie. Murat n'était pas un roi à ses yeux, certes point une majesté, pas même un maréchal : c'était Joachim tout court. Il lui savait gré de la réserve qu'il gardait à son égard, « n'ayant, comme il écrit, aucune intention d'être dans sa familiarité »; sur les affaires mêmes de sa mission, comme l'envoi d'un ministre de Naples à Pétersbourg, il portait le même dédain : « Mesurant, écrit-il, la distance immense qu'il y a entre un empereur de Russie et un roi de Naples, j'ai supposé qu'il était fort indifférent à l'Empereur, mon auguste maître, qu'il y ait ou non à sa Cour un envoyé de Joachim ».

***

Dès son arrivée à Naples, lors de sa première entrevue avec le ministre de France, il l'avait prié de le mettre au fait de

l'étiquette usitée à la cour de Naples et de lui indiquer les moyens de pouvoir, conformément à l'article XXVIII du traité de Tilsitt, établir entre eux « une réciprocité et une égalité parfaites ». C'étaient bien les termes du traité, mais ils ne visaient point Naples. « Le cérémonial, était-il dit, des deux cours des Tuileries et de Saint-Pétersbourg, entre elles et à l'égard des ambassadeurs, ministres et envoyés qu'elles accréditeront l'une près de l'autre, sera établi sur le principe d'une réciprocité et d'une égalité parfaites ». Il y aurait donc eu matière à discussion, mais Durant ne discute point ; à Dolgorouki lui disant qu'il regrette de ne pas le voir revêtu du caractère d'ambassadeur, ce qui épargnerait tout embarras, il répond qu'il serait fort aise de faire ce qui serait agréable à son collègue de Russie, pourvu qu'il y fût autorisé par l'Empereur ; il ajoute qu'il est naturel que le roi accorde à sa cour des préférences au ministre de France, et que d'ailleurs, comme il se trouve à cette cour trois envoyés de cours impériales, un arrangement entre eux serait fort embarrassant. L'entretien, qui est resté fort courtois, tombe, et Durant peut penser que, à l'exemple de Mier, Dolgorouki accepte la situation, après avoir formulé pour le principe cette sorte de protestation.

Mais Dolgorouki n'a rien retiré et il ne se tient pas pour battu. Pour prendre sa revanche de ce que « les ministres de France et d'Autriche ont imaginé de passer avant lui à la première audience diplomatique », il imagine, à la suivante, « d'imiter l'exemple de plusieurs envoyés russes dans les cours étrangères qui se trouvaient dans le même cas que lui ; il rompt l'ordre établi et se place à l'opposite de la place occupée par le ministre de France, c'est-à-dire à la droite du roi qui, commençant sa tournée par la gauche, ne l'aborde qu'après s'être entretenu avec le baron de Durant et le comte de Mier ».

Cette satisfaction toute platonique qu'il s'est donnée ne lui suffit pas longtemps et, à un déjeuner de chasse à Carditello, ayant reçu une place « au-dessous de celle qui lui appartenait », il aborde le marquis de Gallo, ministre des Affaires étrangères et lui demande des explications positives. De là, « une discussion sur les préséances ». « J'y développai mes

droits, écrit Dolgorouki à sa cour, avec cette véhémence qui appartient au représentant d'un grand monarque ; je donnai en même temps des preuves de cet esprit de conciliation qui préside à toutes mes démarches en me contentant de l'assurance que me donna alors le marquis de Gallo que le roi ne s'était pas mêlé de la distribution des places et avait désiré un pêle-mêle et que, aux audiences diplomatiques, Sa Majesté parlerait à celui des envoyés qui entrerait le premier. Il ajouta même que le roi désirait d'autant plus qu'une réciprocité s'établît entre nous que cela le mettait à même de poursuivre la tournée diplomatique d'après l'ordre primitivement établi et que la manière dont je me plaçais gênait Sa Majesté. »

La phrase : « celui des envoyés qui entrerait le premier », était grosse de conséquences, mais Murat n'avait pas été sans en méditer le sens. Impatient de la domination que son beau-frère prétendait exercer sur lui, il cherchait tous les moyens de secouer le joug, d'affirmer son indépendance, de se prouver à lui-même qu'il était souverain par la grâce de Dieu et égal à l'Empereur. Admettre que le ministre de France eût, de droit, le pas sur les autres ministres accrédités à sa cour, c'était reconnaître la subordination de sa couronne ; c'était renoncer peut-être à la représentation diplomatique des grandes puissances, lesquelles pouvaient ne pas admettre que, à titre égal, leurs envoyés fussent primés par le ministre de France. Durant a bien jugé cet état d'esprit lorsqu'il écrit : « Le roi a beaucoup de peine à réduire les idées qu'il s'était faites de sa domination et à reconnaître la suzeraineté du Grand Empire. La chose et le mot, le fond et la forme lui sont également sensibles. »

Murat — et Dolgorouki en juge ainsi — lui a donc adressé « une invitation à prendre sa place ». Il y a mieux : « Un personnage fort avant dans les bonnes grâces du roi est envoyé au ministre de Russie, lui fait des insinuations et lui confie que les instructions du baron de Durant portaient de prendre sur lui le pas, toutes les fois qu'il le pourrait, mais de le lui céder s'il le voyait disposé à le lui disputer. »

Ainsi arrive-t-on au 1er janvier.



A l'occasion du nouvel an, Joachim-Napoléon Ier reçoit, dans la salle du trône, les hommages des Grands Corps de l'État et des autorités de la capitale. Selon l'étiquette décrétée par l'Empereur, et adoptée ensuite à La Haye, à Cassel et à Madrid, le roi est entouré des grands officiers, des officiers et des dames de sa Cour, — celles-ci quoique la reine soit à Paris. Un huissier tient la porte ; un maître des cérémonies annonce et le grand-maître présente au roi les Corps, à mesure qu'ils se présentent dans l'ordre réglé. Au moment où le maître des cérémonies annonce le Corps diplomatique, une forte mêlée se produit à la porte et le premier, le prince Serge Dolgorouki paraît dans la salle, prenant le pas sur les ministres de France et d'Autriche. Les autres suivent : ministre de Bavière, chargés d'affaires d'Italie et d'Espagne, secrétaires des légations de France, de Russie et d'Autriche. Murat a perçu un tumulte au fond de la salle ; il prononce seulement : « Messieurs, je n'attribue tout cela qu'à votre empressement à me voir. Le reste ne me regarde pas. » Puis, pour dire quelque chose, en faisant le tour du cercle, il parle des éruptions du Vésuve.

Que s'est-il passé ? Lorsque le Corps diplomatique, réuni dans le Salon des ambassadeurs, s'est mis en marche, précédé du maître et de l'aide des cérémonies, pour se rendre dans les appartements du roi, Dolgorouki, prenant résolument la droite, a marché rapidement pour entrer le premier dans la Salle du trône. Il touchait à la porte. A ce moment « Durant l'a poussé rudement par derrière en disant : Ah ! pour cela, ça ne sera pas ». Dolgorouki a riposté à la poussée par une plus forte et a passé. C'est là sa version. Durant reconnaît qu'il a voulu arrêter Dolgorouki ; mais celui-ci, ayant bousculé l'huissier qui tenait la porte, a donné à Durant des coups de poing, a mis la main à la garde de son épée, et, écartant le maître des cérémonies, est entré dans la salle. Dolgorouki ne nie pas le geste, mais il affirme « qu'il n'a serré son épée contre lui que pour la dégager d'entre ses jambes où elle s'était embarrassée au passage de la porte ».

Mier, le témoin le mieux placé, a vu les deux ministres se donner mutuellement des coups de poing. « Il est de l'intérêt du prince Dolgorouki, écrira-t-il à sa cour, de soutenir qu'il n'a pas porté la main à la garde de son épée, mais moi je l'ai vu de mes propres yeux : je puis me tromper, mais je crois qu'il l'a même tirée de quelques pouces. » Gallo, après l'enquête faite par le grand-maître des cérémonies, écrira à Dolgorouki : « Sa Majesté ne devait pas s'attendre à voir qu'avant que le Corps diplomatique ne fût appelé et introduit dans la salle d'audience par le grand-maître des cérémonies, dans les formes ordinaires et régulières, vous auriez forcé la porte de la salle, en repoussant de côté l'huissier qui en faisait le service et que, dans la discussion entamée ensuite sous cette porte avec le ministre de France pour prendre le pas, vous auriez pu vous oublier au point de porter la main sur la garde de votre épée, en attitude de menacer ledit ministre à la présence de Sa Majesté. »

Les faits sont donc reconnus et les témoignages concordent : bousculade de l'huissier, bourrades données à Durant et reçues de lui, geste menaçant et significatif.

Le cercle rompu, Durant vient à Dolgorouki et lui dit que c'est le moment de tirer cette affaire au clair. Dolgorouki répond qu'il n'a pu entrer aucune personnalité dans la reprise de la place qui lui appartenait. « C'est, dit Durant, que cela a l'air d'un commencement d'hostilité. » Dolgorouki réplique par l'article XXVIII du traité de Tilsitt et la réciprocité parfaite. Durant répond que cela peut avoir lieu partout, mais pas à la cour d'un roi, beau-frère de l'Empereur. A quoi Dolgorouki riposte qu'il n'y a que des ambassadeurs de famille et jamais des envoyés. L'explication est courtoise, mais, en quittant le ministre de Russie, Durant, accompagné du maréchal Pérignon, gouverneur de Naples, va solliciter du roi une audience immédiate et il demande réparation de l'insulte faite à l'Empereur en la personne de son représentant.

Murat est cruellement embarrassé : il a encouragé les prétentions de Dolgorouki, et l'acte de Dolgorouki, s'il n'eût pas été si brutal, ne serait pas pour lui déplaire ; d'autre part, il n'entend pas se brouiller de nouveau avec l'Empereur, avec lequel il vient à peine de se réconcilier mal que bien ; et

il ne voudrait pas davantage reconnaître au ministre de France un droit de préséance à sa cour. Il s'en tire en passant sous silence l'insulte faite à Durant et en prenant à son compte, comme une injure à sa personne royale, que, dans son palais, en sa présence, Dolgorouki ait bousculé un huissier et porté la main à son épée. Le marquis de Gallo sera chargé d'annoncer au ministre de Russie que le roi va porter plainte contre lui à l'empereur Alexandre et qu'il lui interdit sa cour.

Durant est rentré à la légation de France, l'ancien palais du nonce apostolique, rue de Tolède. Tout de suite il écrit à Dolgorouki : « Mon prince, quelle que soit l'opinion de nos gouvernements sur ce qui s'est passé ce matin entre nous, en portant la main à la garde de votre épée, vous vous êtes permis un geste de menace envers moi, dont il m'est impossible de ne pas vous demander raison. Je ne doute pas de votre empressement à me l'accorder. »

La démarche surprend le Russe. Elle est sans précédent qu'il sache dans les annales diplomatiques. Elle est inattendue de la part de cet homme déjà marqué d'âge, « petit et chétif », aux allures de bureaucrate : Durant a quarante-deux ans. Il est né le 10 novembre 1769 à Paris, où son père était receveur général des entrées ; lui-même avait eu la survivance de cette place, lorsqu'elle fut supprimée en 1791. Il est allé au Havre étudier le commerce, a spéculé, n'a point été heureux, est revenu à Paris où il a été nommé inspecteur général de la fabrication des assignats. Présenté au ministre des Affaires étrangères, Lebrun-Tondu, il a été envoyé, le 17 mai 1793, secrétaire de légation à Stuttgart. Il est parti pour rejoindre son poste, a appris à Metz le rappel de la légation, et s'est fait attacher comme adjoint au corps du génie. Après treize mois de service en cette qualité à l'armée du Rhin, il a passé l'examen d'officier et a été employé comme tel jusqu'au 1er vendémiaire an IV (23 septembre 1795) où un mémoire qu'il avait adressé au Comité de Salut public l'a fait rechercher par le Commissaire des Relations extérieures et nommer secrétaire de légation à Copenhague. Rappelé presque aussitôt à Paris, il a été sous-chef, puis chef de division au Ministère ; de là, en 1805, ministre à Dresde, puis à

Stuttgart, enfin à Naples. Ce n'est point là carrière de bretteur, mais Durant est de ces hommes qui, ayant l'honneur de représenter une grande nation, en portent si haut la conscience qu'ils sont prêts à y sacrifier leur vie. Battu devant le salle du trône d'un roi napoléonien par ce colosse moscovite, il reprenait ses avantages en l'appelant sur un terrain où l'épée égaliserait leurs forces, et il se donnait le beau rôle en répondant par un cartel à une surprise de crocheteur. L'inspiration qu'il avait eue était d'autant meilleure que Dolgorouki parut décliner la rencontre, s'excusant d'avoir rien eu de personnel dans ce qui s'était passé « et regrettant de ne pouvoir faire toute satisfaction possible à M. le baron de Durant tant qu'il ne serait pas déchargé du caractère diplomatique dont il était revêtu ».

***

On en était là, lorsque, le 2 janvier au matin, un nouvel incident se produisit. Le général Exelmans, qui, depuis le départ du général Lanusse, remplissait par intérim les fonctions de grand-maréchal du palais du roi de Naples, a écrit à Dolgorouki : « Prince, comme général français et sujet de l'empereur Napoléon, je n'ai pu voir sans une juste indignation les procédés que vous avez eus hier pour le ministre de France, et, si les devoirs que j'avais alors à remplir ne m'en eussent empêché, j'aurais eu l'honneur de vous demander sur-le-champ une entière réparation de l'offense que vous avez faite à mon souverain en la personne de son ministre; mais j'espère que vous me ferez, prince, l'honneur de me l'accorder aujourd'hui aux Bagnols ou tout autre lieu que vous choisirez; je m'y rendrai avec une seule personne de mes amis, mes pistolets et mon épée, à l'heure qui vous paraîtra la plus convenable. »

C'était aller contre les règles; mais Exelmans ignorait que Durant se fût déjà mis en avant. Soldat à quinze ans, colonel à trente, général à trente-deux, il venait, après trois années de cruelle captivité, de s'échapper des prisons anglaises et il avait hâte de se retrouver le fer en main contre les ennemis de la France. « Je sais qu'on ne peut être plus brave que

vous », lui avait dit l'Empereur en le décorant de l'aigle d'or, et ce n'était point une vaine parole. Ce Russe avait insulté la France et l'Empereur : Exelmans relevait l'insulte. Il trouvait cela si naturel qu'il n'eût pu penser qu'il agirait autrement. Puis, il faut le dire : appelé et retenu à Naples par un sentiment qui n'avait rien de banal, il s'indignait que le roi n'eût point ressenti comme lui l'offense faite à l'Empereur, et, déjà exaspéré des machinations sourdes auxquelles il assistait depuis son retour, il saisissait l'occasion de se laver de toute complicité. Exelmans était, depuis l'an VIII, aide de camp de Murat; en 1808, il venait d'épouser mademoiselle de Ravignan, toute jeune et charmante et qu'il adorait, lorsqu'il avait dû suivre en Espagne le grand-duc de Berg. Pris par les guerrilleros, traîné de prison en prison, de Valence aux Baléares, puis transporté en Angleterre dans un des dépôts de prisonniers, il avait passé pour mort. Caroline s'était occupée avec une tendresse maternelle de la jeune veuve; elle l'avait emmenée à Naples, l'avait faite dame du palais, avait veillé sur sa conduite et ses sentiments avec une attention qui étonne. Lorsqu'on apprit qu'Exelmans vivait, elle avait tout mis en œuvre pour le faire échanger. Aussi, lorsque, après son évasion, Exelmans était accouru à Naples pour revoir sa femme, il n'avait pu refuser ses services à son ancien général qui l'avait fait grand-écuyer et chargé en même temps des fonctions de grand-maréchal. Seulement, il ne se doutait pas du guêpier dans lequel il tombait : tout de suite, il avait été en lutte ouverte avec Maghella, Zurlo, les chefs du parti italique, qui poussaient Murat à se séparer de la France; il s'accordait mal avec le roi lui-même; l'occasion lui était donc favorable pour se dégager par un coup d'éclat, se rendre impossible à Naples et rejoindre en France sa jeune femme que la reine venait d'y emmener.

Voilà donc Dolgorouki à la tête de deux cartels; mais il traite l'un comme l'autre : « Monsieur le général, répond-il à Exelmans, je ne m'attendais pas à discuter avec vous lequel des deux, de M. le ministre de France ou de moi a été insulté hier à la cour de S. M. le roi de Naples et encore moins à vous rendre raison de la manière dont j'ai soutenu les droits de réciprocité que Sa Majesté l'Empereur, mon auguste sou-

verain, et S. M. l'empereur Napoléon ont stipulés pour leurs représentants par le traité de Tilsitt. Néanmoins, j'aurais sur-le-champ adhéré à votre demande si, comme vous ne l'ignorez certainement pas, monsieur le général, le caractère diplomatique dont je suis revêtu n'y mettait un obstacle, respecté d'après le droit des gens de toutes les nations policées. J'ai d'ailleurs contracté, envers M. le baron de Durant, des engagements antérieurs que je tiendrai dès que j'aurai reçu de mon auguste cour le rappel que je lui demande par le courrier que je lui expédie à cet effet. Souffrez donc, monsieur le général, que ce ne soit qu'alors, et, après avoir au préalable satisfait M. le baron de Durant, que je réponde à votre provocation. »

C'était là du persiflage qui eût eu du succès à l'Hermitage vingt ans auparavant; mais il fallait le soutenir de beaux coups d'épée : sans doute Dolgorouki s'y prépare-t-il puisqu'il sollicite l'envoi de ses lettres de recréance « pour qu'il lui soit permis d'avoir l'inappréciable bonheur de combattre seul en champ clos les Durant, les Exelmans et tous ceux qui, probablement pour punir en lui le respect dû aux traités et son zèle à soutenir les droits de son légitime souverain, vont se présenter encore », mais en même temps, il ne semble point très rassuré puisqu'il écrit au chancelier de Russie : « Le cartel d'Exelmans est un vrai guet-apens. »

Le 3, au matin, Dolgorouki reçoit du ministre des Affaires étrangères de Naples, communication officielle des résultats de l'enquête ordonnée par le roi : sur les témoignages des officiers de la cour qui étaient présents et « des autres membres du corps diplomatique », Gallo lui fait savoir « qu'il est indispensable de se plaindre de sa conduite à Sa Majesté l'empereur, son souverain, et qu'en attendant sa décision, le roi juge convenable que le ministre de Russie s'abstienne d'intervenir à sa cour ». Gallo entre ensuite dans des explications au sujet de la préséance, qui peuvent paraître étrangement contradictoires : « Si le roi, dit-il, ne règle pas la préséance des ministres accrédités près de sa personne, il a cependant le droit de reconnaître et d'accorder dans sa cour, au ministre de France, les prérogatives qui, de tout temps et dans toutes les cours, sont généralement reconnues aux ministres de

famille. Les rapports intimes et particuliers qui lient Sa Majesté et ses États à la France, les liens précieux formés par la reconnaissance et par le sang qui unissent Sa Majesté à l'auguste personne de S. M. l'empereur Napoléon doivent justifier, près de toutes les puissances de l'Europe, les distinctions particulières que le roi accorde au ministre de S. M. l'empereur des Français. »

C'est la donner belle à Dolgorouki. Les privilèges reconnus aux ambassadeurs de famille, répond-il, n'ont jamais été admis pour les simples envoyés; aucune déclaration du roi n'a été publiée à ce sujet; la conduite que Dolgorouki a suivie lui a été dictée par l'article XXVIII du traité de Tilsitt; et, aux témoignages invoqués des membres du corps diplomatique, il oppose une série de déclarations contradictoires : Mier, le ministre d'Autriche, s'est retranché derrière son caractère, « un ministre n'étant redevable qu'envers sa cour de lui rendre compte de ce qu'il voit et entend »; l'envoyé de Bavière n'a rien vu; le chargé d'affaires d'Italie pas davantage et, pour le chargé d'affaires d'Espagne, il est myope. Donc, lorsque Gallo allègue, sans d'ailleurs en apporter la preuve, les dires des ministres, il est sans doute imprudent.

Ayant pris ainsi l'avantage sur Gallo, Dolgorouki ne se sent pourtant pas rassuré sur l'issue finale; il éprouve le besoin de recevoir un avis autorisé, et, ne pouvant le demander à Pétersbourg, ce qui exigerait des mois, il imagine de s'adresser à l'ambassadeur de Russie à Paris, le prince Kourakin. Il lui écrit, le met au courant des faits et se prépare à lui expédier le baron de Holland, secrétaire de sa légation. Mais, au passeport qu'il délivre à Holland, le visa de la légation de France est nécessaire. Il s'adresse donc à Durant pour l'obtenir, lui disant que ses dépêches « ont pour objet les engagements qu'il a pris avec lui ». Durant, en renvoyant le passeport visé, répond que, « puisque Son Excellence a bien voulu lui faire part de l'objet de cette expédition, il ne peut s'empêcher de lui exprimer quelques regrets de ce qu'elle a jugé cette marche indispensable pour le règlement d'une affaire qui aurait dû être déjà terminée ». C'est là, présenté en termes courtois, un nouveau cartel auquel Dolgorouki peut d'autant moins se dérober qu'une rencontre avec Durant

lui semble, sans doute, moins sérieuse que le « guet-apens » d'Exelmans.

« J'ai cru, répond-il, monsieur le baron, en acceptant votre défi, devoir vous faire observer la position respective où nous nous trouvions, mais, tenus comme nous le sommes tous les deux à la même responsabilité, si cette considération n'en est pas une pour vous, votre exemple me suffit et j'attends que vous m'indiquiez le jour, le lieu et le choix des armes qui vous conviennent. »

Le lendemain 4, Durant répond : « Mon prince, c'est moi qui vous remercie d'avoir bien voulu accélérer le moment d'une explication malheureusement indispensable. Je serai demain, à neuf heures précises du matin, à l'entrée de la gorge qui descend au lac d'Agnano. J'aurai avec moi mon épée et deux témoins. »

***

Il était temps que cette solution intervînt, car, faute d'accepter le nouveau cartel de Durant, le ministre de Russie allait se trouver dans la position la plus singulière pour un homme d'honneur.

Le 3, en effet, M. Constantin de Benckendorff, qui avait rempli à Naples les fonctions de chargé d'affaires jusqu'à l'arrivée de Dolgorouki et qui y était resté jusqu'à ce qu'il eût reçu une nouvelle destination, avait provoqué le général Exelmans, « à titre de gentilhomme russe et de second du prince Dolgorouki ». A la vérité, il avait ajouté : « J'ose espérer qu'après vous être mesuré avec le prince, vous voudrez bien m'accorder les facilités de m'acquitter d'un devoir sacré pour moi » ; mais Exelmans, prévoyant que sans doute il aurait quitté Naples avant peu, avait répondu « qu'il vaudrait mieux terminer sans délai ». « D'ailleurs, avait-il ajouté courtoisement, j'ai trop d'estime pour le prince Dolgorouki pour croire que son honneur coure le moindre risque dans tout ceci. » Benckendorff avait aussitôt répliqué par un rendez-vous pour le jour même, « à trois heures après midi, au lac d'Agnano, l'épée à la main et avec un seul ami ».

Ainsi, Benckendorff, simple gentilhomme de la chambre,

époque où sa sagesse est occupée à calmer les fermentations (?) diplomatiques et non à leur offrir un nouvel élément. » L'empereur n'insistait point sur l'incorrection qu'avait commise le roi de Naples en défendant sa cour et en interdisant les fonctions diplomatiques au ministre de Russie. Il s'était contenté de faire signifier au chargé d'affaires de Naples que « le roi, s'il avait sujet de plaintes contre le ministre de Sa Majesté Impériale, devait lui en porter plainte .. L'Empereur, avait il fait ajouter, a le droit de représailles, mais il n'en usera pas : il charge le chancelier de l'empire d'annoncer à M. de Brancia qu'il peut continuer ici l'exercice de sa qualité de chargé d'affaires et qu'il sera reçu à la Cour avec les mêmes égards dont il a joui jusqu'à présent. »

Par le même courrier envoyé de Pétersbourg à Vienne, qui portait à Dolgorouki l'expression du mécontentement de l'empereur, le ministre des Affaires étrangères expédiait une note à l'adresse du marquis de Gallo où, sans commentaire, il le priait de faire délivrer les passeports nécessaires au prince Dolgorouki, à M. de Benckendorff et à leur suite, et lui annonçait que « Sa Majesté l'empereur venait de nommer M. le chambellan baron de Budberg pour se rendre à Naples en qualité de chargé des affaires de Russie ».

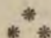
Le 21 mars, le courrier arriva de Vienne à Naples ; le 22, les communications furent faites à Gallo qui s'empressa de délivrer les passeports et le 24, après avoir déposé des cartes chez Durant et chez tous les membres du corps diplomatique, Dolgorouki et Benckendorff quittèrent Naples.



L'empereur Napoléon avait été instruit assez tard de l'incident et il l'avait été bien moins par les dépêches de Durant, qui avait affecté de tenir l'insulte comme personnelle et la rencontre comme un acte privé, que par les dépêches de Dolgorouki à Kourakin, communiquées par celui-ci, et par les dépêches de Gallo au chargé d'affaires de Naples à Pétersbourg interceptées à la poste. — Murat n'avait pas alors d'ambassadeur à Paris. Campo-Chiaro avait été renvoyé sans audience par l'Empereur et le duc de Carignano n'était pas encore

Alors, Exelmans, venant à Dolgorouki, lui dit que, lorsqu'il lui avait écrit, le caractère diplomatique dont il était revêtu lui avait échappé et qu'il désirait qu'il n'en fût plus question. Sur quoi, Dolgorouki, à l'en croire, répliqua que, comme ce n'était pas lui qui avait provoqué, il serait toujours aux ordres du général dès qu'il aurait présenté ses lettres de recréance. Exelmans répondit que la provocation devait être regardée comme non avenue et il tendit la main à Dolgorouki en signe de réconciliation.

A ce moment, comme tout était fini, parut le général Carascosa, commandant la place de Naples, qui, en vertu des ordres de son souverain, déclara aux Russes et aux Français « que Sa Majesté le roi de Naples ne souffrirait pas que personne d'entre eux se battît dans son royaume ». Restriction de pure forme : Quand Murat avait déclaré, sur le moment même, que « le reste ne le regardait pas », il avait mis l'épée en main aux deux ministres et, s'il devait faire enregistrer la protestation, ce ne pouvait être qu'après le combat.



Restait à savoir comment les deux souverains prendraient la conduite de leurs agents. Déjà le prince Kourakin avait fait connaître à Dolgorouki son opinion : suivant lui, le ministre de Russie aurait pu prévenir l'altercation qu'il avait eue le 1er janvier, « au moyen d'arrangements faits préalablement à l'amiable avec l'envoyé de France, semblables à ceux qui avaient été faits à Vienne entre lui, Kourakin, et le comte Andréossi ». L'empereur Alexandre, renseigné à la fois par son ambassadeur à Paris et par le chargé d'affaires de Naples à Pétersbourg, M. de Brancia, n'attendit pas, pour prendre sa décision, qu'il eût reçu le mémoire que Dolgorouki lui envoyait. Il chargea son ministre des Affaires étrangères de lui faire connaître son mécontentement : « L'Empereur, lui fit-il écrire le 11 février, ne veut pas, mon prince, que je vous laisse ignorer qu'il n'a pas approuvé la conduite que vous avez tenue le jour de l'an. Il est persuadé que vous auriez pu vous épargner toutes les suites qu'elle a eues et Sa Majesté Impériale voit avec regret un incident de ce genre se produire à une

époque où sa sagesse est occupée à calmer les fermentations (?) diplomatiques et non à leur offrir un nouvel élément. »
L'empereur n'insistait point sur l'incorrection qu'avait commise le roi de Naples en défendant sa cour et en interdisant les fonctions diplomatiques au ministre de Russie. Il s'était contenté de faire signifier au chargé d'affaires de Naples que « le roi, s'il avait sujet de plaintes contre le ministre de Sa Majesté Impériale, devait lui en porter plainte .. L'Empereur, avait il fait ajouter, a le droit de représailles, mais il n'en usera pas ; il charge le chancelier de l'empire d'annoncer à M. de Brancia qu'il peut continuer ici l'exercice de sa qualité de chargé d'affaires et qu'il sera reçu à la Cour avec les mêmes égards dont il a joui jusqu'à présent. »

Par le même courrier envoyé de Pétersbourg à Vienne, qui portait à Dolgorouki l'expression du mécontentement de l'empereur, le ministre des Affaires étrangères expédiait une note à l'adresse du marquis de Gallo où, sans commentaire, il le priait de faire délivrer les passeports nécessaires au prince Dolgorouki, à M. de Benckendorff et à leur suite, et lui annonçait que « Sa Majesté l'empereur venait de nommer M. le chambellan baron de Budberg pour se rendre à Naples en qualité de chargé des affaires de Russie ».

Le 21 mars, le courrier arriva de Vienne à Naples ; le 22, les communications furent faites à Gallo qui s'empressa de délivrer les passeports et le 24, après avoir déposé des cartes chez Durant et chez tous les membres du corps diplomatique, Dolgorouki et Benckendorff quittèrent Naples.



L'empereur Napoléon avait été instruit assez tard de l'incident et il l'avait été bien moins par les dépêches de Durant, qui avait affecté de tenir l'insulte comme personnelle et la rencontre comme un acte privé, que par les dépêches de Dolgorouki à Kourakin, communiquées par celui-ci, et par les dépêches de Gallo au chargé d'affaires de Naples à Pétersbourg interceptées à la poste. — Murat n'avait pas alors d'ambassadeur à Paris. Campo-Chiaro avait été renvoyé sans audience par l'Empereur et le duc de Carignano n'était pas encore

arrivé. — Napoléon avait pris son parti d'autant plus vite qu'il avait appris de son ministre des Relations extérieures que Kourakin donnait entièrement tort à Dolgorouki. « Il ne s'occupe pas de la question de préséance, rapportait Maret, et blâme l'entreprise violente du ministre de Russie et il craint que Votre Majesté ne se trouve offensée dans la personne du roi de Naples et dans celle de son ministre. »

S'il ne donnait aucun tort à Durant et le louait même, le duc de Bassano, par contre, blâmait sévèrement, dans son rapport à l'Empereur, la conduite qu'avait tenue Exelmans et la lettre qu'il avait écrite : « Les motifs donnés dans cette lettre, écrivait-il, sont aussi déplacés que la démarche elle-même, parce que le général se présente comme Français pour venger l'insulte faite à son souverain dans la personne de son ministre. » L'Empereur n'en jugea pas ainsi : dès le 24 décembre, il avait rappelé Exelmans à son service, et l'avait placé au poste d'extrême confiance de major des chasseurs à cheval de la Garde. Exelmans ignorait qu'il fût l'objet de cette faveur lorsqu'il avait mis l'épée à la main pour la cause de l'Empereur; il en mérita d'autres : la guerre éclatée, Napoléon le fit, le 9 juillet, passer, en la même qualité de major, aux grenadiers à cheval; le 6 septembre, la veille de la Moskowa, il le nomma général de division et baron de l'Empire.

Ce n'était point là le côté diplomatique de la question : celle-ci, l'Empereur l'a envisagée sous quatre aspects différents : « Le langage à tenir à Paris, a-t-il dit, est que Dolgorouki, étant militaire, a voulu chercher querelle à Durant, qui est homme de plume ; que, si cela continuait, il faudrait envoyer pour ministres des spadassins. »

Naples ensuite : « Vous écrirez à mon ministre à Naples qu'il a bien fait de ne pas céder le pas et qu'il ne doit le céder à personne à Naples. Écrivez au marquis de Gallo que j'approuve le parti qu'a pris le roi d'interdire sa présence au prince Dolgorouki et de demander le rappel de ce ministre ; que c'est en effet la seule réponse à faire à la conduite ridicule et injurieuse qu'il a tenue, en maltraitant l'huissier, en passant devant le maître des cérémonies avant qu'il eût pris les ordres du roi, etc. Cette lettre doit être fort calme, fort indifférente et d'un langage fort bref. » Si ces satisfactions

n'avaient pas été spontanément données par Murat, si Dolgorouki avait continué à être reçu à la Cour et à être reconnu pour ministre. Durant d'ailleurs eût dû quitter Naples sur-le-champ.

Puis l'Europe : « Faites, écrit l'Empereur à Bassano, un petit récit de cet événement que vous enverrez à mes ministres pour qu'il serve à leur conversation. Vous vous contenterez de leur écrire en ces termes : Je vous envoie un paragraphe d'une lettre du baron Durant. Gardez cela pour vous. Je vous l'envoie pour que, si l'on vous en parle, vous sachiez ce qui s'est passé. Suivra le détail fort simple de l'insulte du prince Dolgorouki faite à l'huissier dans la salle du trône, de la déclaration du roi qui interdit sa présence au prince Dolgorouki. »

Enfin, pour en finir avec « cet embrouillamini de Naples », il y a la Russie. « Je n'ai rien à répondre au prince Kourakin, dit l'Empereur. Je veux affecter de ne pas envoyer de courrier à Pétersbourg. Il faut simplement mettre à la poste la dépêche du marquis de Gallo au chargé d'affaires de Naples afin que la cour lise le paquet. N'en écrivez rien au comte Lauriston. Laissez aller les choses comme elles veulent. Le chargé d'affaires de Naples recevra la lettre, il la montrera au comte Lauriston, il fera ce qu'il voudra, peu m'importe. Le silence le plus absolu me paraît être ce qu'il y a de plus convenable. »

Quoiqu'il sente que sa cause n'est pas bonne — autrement prendrait-il tant de précautions et insisterait-il comme il fait sur l'insulte faite à un huissier? — quoiqu'il sache bien que le traité de Tilsitt aussi bien que les usages diplomatiques lui donnent tort, il n'en approuve pas moins Durant qui les a enfreints ; et quant à Tassoni, chargé d'affaires du royaume d'Italie à Naples, qui a déclaré par écrit n'avoir rien vu de la scène, il le mande à Paris pour rendre compte de sa conduite. « Il s'est assez mal conduit, dit-il, pour que je le destitue. Ce n'était pas à lui à rester neutre dans une circonstance où il s'agissait de la dignité de ma couronne. » Sa conclusion est qu'il déclare : « La prééminence est due à mes ministres, à Naples comme dans tous les États de la Confédération, à titre de suzeraineté. »

On pourrait lui répondre qu'aucun acte public n'a proclamé cette confédération, qu'aucun n'a établi cette suzeraineté ; que celle-ci pas plus que celle-là n'est reconnue par l'Europe ni par les rois vassaux ; que, justement, c'est contre cette suzeraineté qu'a lutté Louis en Hollande, que luttent Joseph en Espagne et Murat à Naples : que cette ambiguïté même sur les rapports de l'Empereur avec les souverains napoléoniens constitue le point le plus faible du système impérial ; mais, de cela il est aussi fortement convaincu que qui que ce soit. Ce ne sera qu'au lendemain de victoires telles qu'il se les promet qu'il pourra donner au Grand Empire, édifié peu à peu par des conquêtes et des traités successifs, l'unité qui lui est nécessaire et la constitution définitive qu'il attend.

Sa déclaration, ses ministres la tiendront jusque-là en portefeuille. Il faut glisser sur le droit qu'on n'a pas, sur les précédents qui sont contraires. Il faut se trouver heureux si le ministre de France à Naples a soutenu avec habileté des prétentions aussi contestables, s'il en a couvert les suites, en prenant l'initiative de réclamer la réparation personnelle d'une injure qu'il relevait à son compte, s'il s'est donné — et a donné à son souverain — le beau rôle, lui, homme de plume, en montrant, dans un combat singulier qu'il a deux fois recherché, une bravoure calme et une figure intrépide. Et Durant a ainsi prouvé que, pour un diplomate, à des jours, la meilleure des dépêches ne vaut pas un coup d'épée.

FRÉDÉRIC MASSON

PRÈS DU SOL[1]

VII

Cette même année, à la rentrée d'octobre, Paul Bouguin, recommandé par le maire de Cos, conseiller général, fut nommé instituteur-adjoint à Rigny. — L'année d'avant, il avait enseigné, pour ses débuts, dans un hameau éloigné, en montagne, où les habitants étaient arriérés et les communications difficiles, et il préférait avoir un poste aux environs, à cause surtout de la petite maigriote aux cheveux fous qui lui prodiguait ses faveurs.

Après la Toussaint, Maria Vaureil commença d'aller travailler chez madame Desvaux, la couturière de Rigny : elle voulait y faire un stage de quelques mois pour se perfectionner dans l'art de la couture : une bonne ménagère doit être experte en tout. Elle arrivait, le matin, vers huit heures, apportait son « goûter » dans un petit panier, comme au temps de ses années d'école, et regagnait Jonçay à la nuit tombante.

Madame Desvaux était la femme du menuisier : elle habitait sur la place, en face de la croix, tout près de l'auberge Rambert, où Paul prenait pension. En passant pour aller

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre

déjeuner, il souriait à Maria et à ses compagnes de travail, qui levaient les yeux vers ce beau blond toujours gai et pas fier, et lui rendaient son sourire. Lorsqu'il disposait d'un moment, il entrait dans l'échoppe où travaillait Desvaux, échangeait quelques phrases avec lui, puis pénétrait dans l'atelier de couture, — atelier moins clair, moins propre, moins vaste que celui de sa mère à Cos. — Quand les trois ouvrières et les quatre apprenties étaient présentes, il n'y avait plus la place de s'y retourner. Néanmoins, et peut-être plus encore en raison du manque d'espace, Paul semblait s'y plaire. C'est qu'il était là dans son élément. Dès sa prime jeunesse, il avait aimé à tâter les étoffes, à jouer avec les bobines de fil, à frôler les ouvrières. Précocement, longtemps avant l'âge de la puberté, il avait trouvé un plaisir voluptueux à respirer l'arome de leurs chignons, à glisser sa main dans leurs nuques lorsqu'elles étaient penchées sur leur ouvrage, à palper leurs formes, à sentir le contact de leur peau fraîche. C'est ainsi qu'il était devenu de bonne heure le séducteur type, pour qui l'art des phrases ensorceleuses et des attouchements grivois n'a plus de secret. Il eut vite fait de devenir le grand ami des trois filles du bourg qui étaient les ouvrières attitrées de madame Desvaux. Mais à Maria il s'abstenait de débiter des fadaises.

Lucie était à Montcenin, pensionnaire chez la receveuse des postes, qui l'initiait aux arcanes de son métier. A sa sortie de Sainte-Anastasie, Lucie s'était d'abord mise au travail de couture avec l'intention de succéder à sa mère; mais, à la suite d'un séjour qu'elle avait fait avec son frère chez cette receveuse de Montcenin, leur cousine, elle s'était engouée de l'administration, avait eu le grand désir de devenir fonctionnaire aussi. Deux ou trois fois par an, elle écrivait à Maria de longues missives affectant la forme de journal intime; dans l'intervalle, elle lui adressait des cartes postales illustrées avec quelques phrases amicales.

Un jour, Paul entra dans l'atelier de couture, une lettre à la main.

— Mademoiselle Maria, j'ai à vous donner d'excellentes nouvelles de ma sœur. Elle est allée dimanche en promenade avec la receveuse et son mari ; ils ont dîné à la campagne

chez un propriétaire vigneron, qui a un fils charmant : elle ne s'ennuie pas, comme vous voyez !... Ah ! elle me charge de vous embrasser en son nom : vous permettez, n'est-ce pas ? que je fasse tout de suite la commission ?

— Mais vous l'avez très bien faite, je vous remercie...

— Non, puisque je dois vous embrasser de sa part.

Maria, toujours craintive et timide, balbutia, rougissante :

— C'est vous qui le dites, monsieur Paul... Elle n'a pas mis ça.

— Mais si, je vous assure, c'est écrit en toutes lettres ici.

Il s'approcha, montra de loin la missive, et, d'un ton de prière :

— Allons, tout de même... puisque c'est vrai...

— Non... Vous ne me faites pas voir : ce n'est pas vrai... laissez-moi tranquille.

— Ah ! mon Dieu, en voilà des façons, pour un malheureux bécot ! — fit l'une des ouvrières ; — il ne veut pas te manger, bête : laisse-toi donc embrasser et que ce soit fini !...

Mais elle fixait les yeux sur sa besogne, semblant très résolue à ne rien accorder. Alors le jeune homme, d'un mouvement souple et gracieux, s'agenouilla près d'elle, l'embrassa bien fort, aux rires du groupe amusé, tandis qu'elle, toute confuse, écarlate, ayant conscience d'être ridicule, s'efforçait de rire aussi...

Quand elle s'en allait, vers quatre heures, il se trouvait à l'entrée du bourg, revenant de mettre en route les élèves de la campagne. Alors, il faisait quelques pas avec elle, l'accompagnait même parfois jusqu'à la Vernette, par mesure d'hygiène, disait il, pour prendre un peu d'exercice. Maria, gênée de sa présence, ne lui parlait guère et marchait très vite, afin qu'il renonçât à la suivre. Il en vint à se demander s'il n'y aurait pas moyen d'amadouer cette petite sauvage.

A Jonçay, les soirées d'hiver étaient monotones. Vaureil fumait sa pipe en écossant des haricots ; Clémence filait du chanvre au rouet ; Maria tricotait ou cousait. Tous trois étaient installés autour du foyer et travaillaient à la lumière pâlotte d'une petite lampe à essence posée sur un guéridon mal raboté. Il y avait bien une grosse lampe à pétrole qui faisait davantage clair, mais la petite était moins coûteuse d'entre-

tien et on s'en contentait le plus souvent, malgré l'avis de Maria qui ne pouvait la souffrir.

— Il faut t'habituer à l'économie, ma fille, — disait Vaureil, sentencieux.

Clémence s'opposait aussi à l'emploi de la grosse lampe, sous prétexte que leur travail, à tous les trois, ne suffirait pas à payer l'éclairage. D'ailleurs on se couchait tôt.

Dans ces moments d'intimité paisible, Vaureil s'épanchait librement, parlait de ses projets, de ses espoirs. Il y avait trois pièces de la propriété du père Pinel qu'il convoitait ardemment, et, d'une façon grossière et brutale, il formulait sa pensée :

— Quand un des vieux d'en bas aura levé les jambes, ça se vendra sûrement, et, s'il y a moyen, j'achèterai le petit Champ du jardin, le Champ des fougères et le Pré fleuri : ça ferait bien mon affaire...

Maria était toujours profondément choquée de cette phrase où il établissait que la mort des voisins lui serait une cause de satisfaction personnelle.

Quand il en avait fini avec ces discours-là, Vaureil ne tardait guère à se laisser envahir par la somnolence ; et le silence régnait, lamentable, seulement troublé par le tic tac de l'horloge et le *cri-cri* d'un grillon familier.

Quelquefois, quand la Nette n'était pas allée en journée, elle venait passer la soirée chez les Vaureil. Elle économisait ainsi sa lumière et son bois, car Lacroix, qui faisait des draînages pour le château, se couchait régulièrement une demi-heure après être rentré, dès qu'il avait mangé son assiette de soupe et fumé sa pipe. La Nette renseignait les Vaureil sur les petits événements du pays. Ils savaient par elle que tel colon allait quitter sa ferme à la Saint-Martin, que tel autre avait des dettes partout, que tel mariage se mijotait dans l'ombre, que telle femme était enceinte, que telle fille se conduisait mal, que telle personne allait mourir, et bien d'autres choses encore... Elle parlait aussi de ses enfants, et en particulier de son Jacques, soldat dans un régiment d'infanterie à Langres, et de sa Francine, toujours travailleuse et sage.

— Si les parents y consentaient, — disait-elle, — je crois bien que Jean Peyrat la prendrait pour femme ; mais ils ne voudront jamais ! Ils n'ont que lui d'enfant et ils sont les plus

riches métayers du Gérain : de tous les côtés ils ont de l'argent placé : je crois même qu'ils cherchent à acheter une petite propriété...

Elle dit, un autre soir :

— Jean Peyrat, voilà un garçon pour toi, Maria ! Il faudra que je te l'amène.

Maria revit l'individu au visage glabre, aux yeux clignotants, au menton proéminent, qui l'avait insultée, étant ivre, le soir de la fête.

— Je vous en prie, Nette, ne vous donnez pas cette peine : la Francine n'a rien à craindre de moi à ce sujet, je vous l'affirme!

— La Francine n'est pas assez bête pour mettre son idée sur lui, je pense : il est bien trop riche...

Ainsi les veillées étaient plus animées et se prolongeaient plus qu'à l'ordinaire quand la Nette était là. La « quenouillée » de chanvre de Clémence s'amincissait et le fil gris s'enroulait à la bobine alourdie qui tournait plus difficilement.

Les Lacroix étant illettrés, quand Jacques écrivait, la mère venait tout de suite faire lire la lettre à Clémence ou à Maria, et le soin des réponses leur incombait aussi ; — réponses brèves et banales écrites sous la dictée malhabile de la Nette : le temps, la santé, les petites misères en faisaient l'invariable fond. Jamais la voisine n'avait parlé de la déclaration d'amour de Jacques, qu'elle ignorait ou feignait d'ignorer.

En somme, la vie de Maria était très monotone. Elle n'avait pas d'amies intimes ; ses meilleures camarades, c'étaient les couturières du bourg, ses compagnes de travail chez madame Desvaux ; encore ne pouvait-elle s'intéresser à leurs propos frivoles où dominaient les médisances, les railleries méchantes, les développements d'espoirs romanesques et chimériques. Mesdemoiselles Maugenest, les filles de l'adjoint, la jugeaient trop paysanne, et les autres paysannes la trouvaient trop distinguée. Mesdemoiselles Maugenest devenaient de plus en plus prétentieuses : Marguerite cultivait la mandoline, Alice s'essayait à la peinture. Au surplus elles servaient de demoiselles de compagnie à madame

Breuron. Aux rares instants où elles conversaient avec Maria, elles causaient modes, littérature, théâtre, musique, d'après leurs journaux, leurs livres ; elles étalaient leur savoir, écrasaient de leur supériorité cette petite voisine arriérée qui, souffrant d'avoir l'air sot, ne chercha plus qu'à les éviter.

Maria trouvait surtout longues les soirées des dimanches. Il faut que les heures de repos soient occupées comme les autres : elles sont lourdes d'ennui si l'on n'a pas pour les employer un plaisir, une distraction quelconque. Maria faisait de la dentelle au crochet, ce qui est un petit travail récréatif et permis. Elle aurait aimé à lire, mais elle n'avait ni journaux ni livres et ne savait où s'en procurer. Son père, du reste, n'eut pas toléré qu'elle dépensât de l'argent à ces fantaisies inutiles.

XIII

Or, Paul Bouguin offrit un jour à Maria de lui prêter des livres. Il y avait à Cos une bibliothèque populaire gratuite; le jeune homme y puisait largement, et, comme il passait chez ses parents les deux jours de congé hebdomadaires, il lui était facile d'être toujours fourni. Maria accepta l'aubaine avec empressement; et dorénavant elle eut toujours un volume en cours de lecture.

Le soir, quand le père était au lit, Maria dévorait en hâte quelques pages, jusqu'au moment où la mère, ayant fait sa prière, couvrait le feu et insistait pour la faire coucher. Elle obéissait de mauvaise grâce, ennuyée de n'avoir pu davantage poursuivre sa lecture.

Mais elle se rattrapait le dimanche: elle rentrait tout de suite après la messe et, sitôt rangée sa toilette de sortie, elle s'installait au coin du feu, lisait toute la soirée.

Paul mettait d'ailleurs du discernement dans son rôle de pourvoyeur: il prenait garde de ne pas donner à la jeune fille de livres trop osés qui l'eussent offusquée, choquée. Même il prit à cœur de former son goût, de l'habituer à ne pas considérer uniquement l'intrigue, de lui découvrir l'intérêt réel

et les beautés de la pensée écrite. Et ses conseils ne furent pas absolument perdus.

Un roman d'Alphonse Daudet, *Jack*, que Maria lut parmi les premiers, lui arracha des larmes sincères et contribua à la faire réfléchir.

« C'est bien vrai — songeait-elle — qu'il y a des êtres sur qui la fatalité semble s'acharner : du jour même de leur naissance ils sont des parias, et la vie n'est pour eux qu'un martyre continuel. Souvent les mieux intentionnés, les meilleurs, les plus sages souffrent — comme Jack — de leurs intentions, de leur bonté, de leur sagesse. »

Passant en revue les familles de Rigny sur qui elle possédait le plus de renseignements, elle concluait que toutes avaient leur lot de souffrance imméritée.

« Et la cause en est souvent dans la façon d'agir ou de penser de ceux pour qui les autres ont le plus d'affection ou dont ils attendent le plus de bonheur ! Il y a des époux qui souffrent l'un par l'autre, des parents qui souffrent par leurs enfants, des enfants malheureux par leurs parents, quelquefois même — ô ironie ! — par l'excès d'amour de leurs parents. Chaque créature a sa croix, chaque famille a sa plaie... On s'attache bien pourtant à sauver les apparences : on blague, on rit, on se montre gai pour voiler sa mélancolie, pour dissimuler sa misère. Mais, derrière le masque d'optimisme, il n'y a partout que discorde et souffrance !... »

Pendant les heures calmes de la veillée, Maria philosophait ainsi mentalement. Quand ses parents lui parlaient, elle semblait sortir d'un songe, était rarement capable de répondre sans faire répéter la question. Elle commençait à connaître le terrible dédoublement du moi, cet apanage des êtres dont la vie intime est puissante : elle faisait des rapprochements entre l'état moral des héros entrevus dans ses livres et le sien propre, et se découvrait journellement de nouvelles impressions identiques aux leurs et, conséquemment, de nouvelles causes de souffrance morale. Elle finissait par confondre dans une même réprobation les idées mesquines de ses parents et leur bon sens pratique. Elle croyait que son père devenait de plus en plus égoïste, autoritaire et grossier, que sa mère tournait au rôle d'inconsciente machine à travail, alors que c'était elle

seulement qui changeait, qui se laissait prendre à la magie du beau style, s'imprégnait d'idées étrangères et méprisait la vie matérielle.

Le père et la mère n'étaient pas sans s'apercevoir du changement.

— Il n'y a que tes doigts qui agissent, Maria! — faisait parfois Vaureil. — Tu es dans les nuages : au diable tes sacrés livres! Je ne voudrais pas qu'il en entre un à la maison...

Quand Paul venait à l'atelier des couturières, Maria en avait du plaisir ; et, quand il se trouvait sur la route, le soir, elle ne hâtait plus le pas pour le quitter. C'est qu'il était maintenant le bon complice avec qui seul elle pouvait causer de certaines choses. Ils échangeaient leurs jugements, se citaient les épisodes qui les avaient le plus frappés dans chaque ouvrage. Lui fut content de voir qu'elle s'initiait à la beauté littéraire ; — satisfaction de professeur dont les leçons ont fructifié, vanité de mâle heureux d'orner l'esprit d'une belle jeune fille, et peut-être aussi arrière-pensée de ce genre :

« Ce ne serait pas si bête de me faire aimer par l'amie de ma sœur et de l'épouser plus tard!... »

Dans les romans, il est toujours question d'amour : tout naturellement, ils en vinrent à deviser sur l'amour et le mariage. Ils étaient d'accord pour professer qu'il doit y avoir entre les fiancés affinités morales, estime et amour, et d'accord aussi pour constater que ces conditions essentielles ne sont pas souvent réunies. Paul avait même une définition brutale :

— Le mariage n'est souvent qu'un marché où deux adversaires sont aux prises ; une affaire conclue dans un esprit de mauvaise foi réciproque, avec la complicité des familles, des amis... Souvent même les intéressés ne jouent que le rôle de figurants. Ils ne se sont jamais vus ; et, après trois ou quatre rencontres où tout est non seulement banal, mais truqué, hypocrite, ils s'unissent pour la vie!... Dans l'intimité du ménage, les caractères se dévoilent enfin, et la déception est souvent cruelle! Il faut bien avouer que c'est le contraire qui serait étonnant...

Maria reconnaissait la vérité de tout cela ; elle était ravie d'entendre Paul tenir ces raisonnements sérieux ; elle en

concevait de l'admiration pour le jeune homme, et ses regards plus tendres la laissaient deviner.

Lui, cependant, avec sa verve de beau parleur, poursuivait :

— Oui, la connaissance préalable me semble être la condition essentielle de tout bon mariage. Et, l'acte accompli, les époux, fixés sur leurs qualités et leurs défauts, devraient se tracer à eux-mêmes une règle de conduite et s'en écarter le moins possible... L'un et l'autre, bien entendu : car le mariage ne doit pas être l'association d'un maître et d'une esclave, mais de deux égaux... Je suis féministe : j'éprouve un profond mépris pour les hommes qui, trop mielleux avant, sont trop méchants après. C'est d'un monstrueux égoïsme qu'un mari agisse selon son bon plaisir et ne puisse supporter que son épouse en fasse autant. Je ne vois pas qu'un ouvrier ait le droit de se montrer brutal envers sa bourgeoise parce qu'elle dépense trop en frivolités de toilette ou en friandises pour les enfants, quand lui dépense bien davantage à l'auberge et en tabac. Je ne vois pas que le fainéant puisse exiger de sa femme qu'elle soit courageuse, le bavard qu'elle soit discrète, le vaniteux qu'elle soit modeste, le grincheux qu'elle soit rieuse et d'humeur égale, etc... Au reste, si je n'admets pas le mari potentat, je n'admets pas non plus qu'il soit l'adorateur soumis aux caprices de son idole : son vrai rôle est d'être le guide sérieux, l'ami qui persuade et non le maître qui commande, le très affectueux compagnon qui, considérant l'amour éthéré comme fiction de poète, accepte de bonne grâce et sans en être affecté les réalités de la vie commune... L'effort vers le mieux, la tolérance réciproque sont la vraie sagesse du mariage. Dans les inévitables malentendus, d'un côté comme de l'autre, s'expliquer sans emballement, se rappeler que douceur fait plus que violence, céder si l'on n'est pas certain d'avoir raison, tout est là. C'est ainsi, et seulement ainsi, que l'harmonie, la tranquillité, sont possibles.

— Si l'on réfléchissait à toutes les conséquences du mariage, ou si l'on observait seulement autour de soi les anciens ménages qui ne mettent guère en pratique vos si justes théories, je crois bien — dit Maria — que personne ne se marierait.

— Assurément, les exemples abondent de mariages mal-

heureux ; les fiancés le savent bien, mais ils espèrent toujours pour eux-mêmes un sort meilleur. La nature a doué chacune de ses créatures d'une somme d'illusion que la connaissance des déboires d'autrui ne peut guère entamer... Et puis, voyez-vous, Maria, trop réfléchir à l'avenir est chose mauvaise ; il ne faut, à mon avis, ni se réjouir d'avance des joies possibles, ni s'affecter des malheurs probables. Chaque événement se produit à son heure et il est toujours temps de s'en réjouir ou de s'en affecter, le moment venu : ce n'est point vivre sagement que de spéculer sur les émotions futures.

Paul, ce jour-là, monta jusqu'aux Saurêts, où il allait demander des boutures à Ressot le jardinier. C'était une soirée de mars, lumineuse et douce. Les prairies du château avaient verdi, et, dans les bouchures, les bourgeons d'épines se muaient en feuilles. La Vernette roulait des eaux presque limpides, en dépit de leur senteur schisteuse. Des violettes, des pervenches, des coucous, de petites marguerites ornaient le rebord des fossés. Et les moineaux piaillaient d'amour.

Malgré les invites de la nature et l'occasion propice, le garçon n'essaya pas de faire dévier la conversation du général au particulier : il se serait fait scrupule d'avoir de mauvais desseins sur Maria ; et, pour sa vague pensée de mariage possible, il jugeait préférable de s'en tenir à cette conversation amicale, jugeant avec raison qu'il s'imposait ainsi, plus que par une cour banale, à l'esprit de la jeune fille.

Après Pâques, les beaux jours d'avril, à Jonçay, faisant succéder les besognes multiples à l'accalmie de l'hiver, Maria cessa d'aller travailler chez madame Desvaux. Paul la regretta ; et, au fond d'elle-même, elle regretta Paul.

XIV

— Il faut pourtant que l'on commande l'armoire et le lit de la petite ! On ne peut pas retarder ça plus longtemps : elle

a déjà trouvé des amoureux : un de ces quatre matins, elle voudra se marier et son ménage ne sera pas prêt.

Harcelé par ce raisonnement de Clémence, Vaureil s'était enfin décidé à faire exécuter aux bâtiments les réparations reconnues urgentes et sans cesse ajournées.

Il s'agissait d'abord de supprimer le four de la maison d'habitation et de bâtir, à la place, une belle chambre neuve où l'on installerait les meubles de Maria ; puis, de construire dans la cour un petit local spécial contenant le nouveau four et où l'on pourrait placer une chaudière pour cuire les pommes de terre des cochons ; enfin, de restaurer les toitures, le grenier, les crépis.

Des charretiers amenèrent de Cos de la pierre et de la chaux, et Vaureil avec ses vaches alla querir du sable dans la Vernette, au pont, près de Rigny.

Les maçons vinrent au début d'avril. Ils s'occupèrent d'abord d'édifier en bordure de la rue, non loin de l'acacia, le petit local pour le four.

Cela mettait dans le hameau une animation inaccoutumée. La mère Lamoine, Raspaut, le père Pinel, la Nette, quand elle ne travaillait pas hors de chez elle, venaient successivement, chaque jour, rôder autour du chantier, dans la cour encombrée de matériaux, où l'on aspirait l'odeur du mortier frais. Les maçons demandaient toujours quelque chose, et cela faisait rager Vaureil, obligé, pour leur complaire, de délaisser ses travaux de culture, d'esquinter ses vaches à des charrois multiples. D'ailleurs, il était encore plus fâché quand l'entrepreneur, qui avait d'autres constructions en train, arrêtait temporairement la besogne.

A la fin du mois, un après-midi de grand vent, Maria, seule à la maison, cousait. Ses parents étaient au labour. Pas de maçons : les murs du petit local étaient d'ailleurs à hauteur de charpente et les charpentiers s'obstinaient à ne pas venir.

Soudain parut à la porte un soldat, en capote bleue, avec une musette brune en sautoir

-- Bonsoir, Maria, — fit-il timidement, tirant l'entrousse.

— Tiens ! bonsoir, Jacques, — répondit-elle après quelques secondes d'hésitation.

C'était, en effet, Jacques Lacroix. Il était pâli, la barbe non faite, l'air plus gauche que jamais dans son accoutrement de pioupiou. Il arrivait à l'improviste, en congé de convalescence d'un mois, à la suite d'un séjour à l'hôpital pour une bronchite; il n'avait pas annoncé sa maladie, craignant d'effrayer sa mère plus que de raison.

— J'ai trouvé porte close chez nous : tu ne pourrais pas me dire où sont mes parents?

— Oh! si : ton père travaille à l'écorçage dans les taillis des Saurêts, et ta mère doit être à Villiers pour une lessive.

— C'est embêtant : je vais être obligé de compter les clous jusqu'à ce soir.

— Eh bien, tu attendras là!... Assieds-toi donc : tu es sûrement fatigué d'avoir fait un pareil voyage en sortant de maladie... Et il t'a fallu venir à pied de Cos.

— Je suis un peu fatigué, oui, mais je vais avoir le temps de me reposer.

Il baissait la tête et tortillait avec ses doigts l'extrémité de la courroie de sa musette. Les tourterelles, dans leur cage de bois, roucoulèrent.

— Tu vois, elles vivent encore, mes pensionnaires, — dit Maria.

— Je le vois, — répondit-il. Et il s'assit.

— Dis-moi, — reprit la jeune fille, — tu as peut-être faim?

— Oh! non, j'ai mangé à Maleville.

— Ça ne fait rien : il y a longtemps!... Et quand on relève de maladie, on a toujours faim.

Bien qu'il protestât, elle découvrit le foyer et fit cuire sur les braises deux œufs sur le plat, qu'elle lui servit avec un reste de lard, du fromage et de la confiture de poires; elle alla aussi chercher un pichet de vin.

La vérité était que Jacques avait très faim, n'ayant mangé à Maleville qu'un bâton de chocolat et deux sous de pain, faute de ressources pour se restaurer à l'auberge : aussi fit-il honneur au repas improvisé. A la fin, comme Maria lui apportait un biscuit pour tremper dans son vin, il dit, très ému :

— Mais, ma pauvre Maria, tu es donc bien bonne... Si tes parents n'étaient pas aussi riches, tu aurais peut-être voulu de moi...

— Il ne faut plus songer à moi pour le mariage, Jacques, — balbutia-t-elle : — mais, sois tranquille, tu en trouveras bien d'autres qui me valent.

— Jamais je n'en aimerai une autre comme je t'aurais aimée.

Entra Castor, précédant d'une dizaine de pas Vaureil et Clémence, qui revenaient des champs avec les vaches liées. Jacques s'en fut à leur rencontre, le képi à la main.

Après les salutations premières, il ajouta :

— La porte de mes parents était fermée, je suis venu me réfugier chez vous.

— Tu as bien fait, — dit Clémence.

Mais Vaureil, moitié ironique, moitié sérieux, inclinant la tête, fermant un œil, comme toujours lorsqu'il voulait faire l'intéressant, se prit à le tancer de la belle manière :

— Je ne te défends pas d'entrer chez nous, mais c'est inutile que tu fasses les yeux doux à Maria, tu sais : elle n'est pas pour toi, je te le déclare tout net. Et, puisque l'occasion s'en présente, je tiens à te dire que j'ai admiré ton toupet d'oser ainsi lui écrire : n'y reviens pas, hein? si tu veux que nous restions amis...

Le pauvre garçon manipulait son képi entre ses gros doigts.

— Mais je n'ai pas insisté, monsieur Vaureil !

Tout penaud, il alla prendre sa musette à la maison et se retira, prétextant son intention de dire bonjour aux Pinel et d'aller ensuite au-devant de sa mère.

Maria en voulut à son père d'avoir accueilli de cette façon un malheureux soldat malade et harassé de fatigue, et, pour un moment, leur hôte. Jacques ne s'attarda guère à Jonçay. Peut-être souffrait-il du voisinage de la jeune fille, qu'il aimait et à laquelle il n'osait plus même parler ; peut-être se reconnaissait-il gêneur au foyer de ses parents, car sa mère refusait d'aller travailler comme de coutume, disant qu'elle devait le soigner un peu. Or, il savait bien que la misère leur était un ennemi toujours assaillant, contre lequel ils avaient besoin de lutter sans la moindre trêve. Toujours est-il qu'il partit dès le surlendemain pour Saint-Ponayre, où habitaient ses anciens maîtres et l'une de ses sœurs aînées, et qu'il passa chez ceux-là une bonne partie de sa convalescence.

Quand le petit local du four fut terminé, les Vaureil y transportèrent la table, l'armoire, les ustensiles de ménage, et en firent leur cuisine provisoire; les lits furent installés dans la grange avec le reste du mobilier. La maison évacuée devint la proie des maçons, qui l'éventrèrent : elle apparut béante, son pignon démoli. Et la cour restait encombrée de matériaux ; et toujours quelque chose manquait...

— Quelle ruine et quel embarras! — disait souvent Vaureil.

Très mécontentes de leur installation provisoire, Clémence et Maria se plaignaient aussi. A vrai dire, le local du four était une bien petite cuisine, d'autant que les maçons y déposaient leurs paniers le matin et venaient y faire chauffer leur soupe à huit heures et à midi; et la grange était une peu confortable chambre à coucher.

Mais enfin, l'avant-veille de la « Bonne-Dame-d'Août », ils purent réintégrer la maison agrandie et restaurée. La nouvelle chambre, destinée à Maria, était coquette avec ses murs blancs, ses carreaux rouges, sa petite cheminée de bois peinte en noir, les solives bien propres qui sentaient le neuf. D'ailleurs, la grande pièce, retapée, avait bon air aussi : on avait blanchi les murs, réparé le carrelage et refait le plancher du grenier; la vieille poutre noire et la pierre de la cheminée, d'un jaune fumeux, tranchaient seules parmi les teintes fraîches du reste.

On remit les vieux meubles à leur place dans cette grande pièce; et, dans l'après-midi, Vaureil s'en fut à Rigny avec la charrette à vaches pour prendre chez Desvaux le lit et l'armoire de Maria.

— Voyez donc, Nette, mon ménage qui arrive! — dit la jeune fille joyeusement à la mère Lacroix, qui cueillait des haricots dans son jardin.

Vaureil et Desvaux, aidés par les femmes, descendirent avec précaution les meubles, qu'on établit aussitôt dans la chambre neuve. Ils étaient en noyer, de l'ordinaire style Renaissance : on les déclara magnifiques.

— Je voudrais bien — dit la Nette — avoir les pareils pour ma Francine!

Maria répondit, un peu malicieuse :

— C'est inutile, son futur a tout ce qu'il faut.

Elle pensait à Jean Peyrat, le garçon à la figure glabre et au menton proéminent qui lui avait tant déplu. La voisine le comprit et riposta tout de suite :

— Bête, va!... Parler d'un garçon comme ça pour la Maria!... Il est pour toi, je te l'ai bien déjà dit.

XV

Ce même été, un vent de mort passa sur Jonçay. Ce fut d'abord le père Lamoine, le vieux paralytique, qui s'éteignit enfin, achevé par une nouvelle attaque. On en conclut partout qu'il était bien débarrassé, et sa vieille eut du mal à dissimuler sa joie.

Moins de deux semaines après, ce fut le tour de la mère Pinel. Un simple rhume, trop négligé, tourna en bronchite, la mit bien vite, à cause de son catarrhe, dans un état inquiétant. Pourtant elle persistait à faire péniblement son travail d'intérieur, ne se souciait même pas de se préparer quelque tisane et ne voulait pas entendre parler de médecin.

— Oh ! bien, s'il fallait prendre une consultation et se droguer chaque fois qu'on est malade, on n'en finirait pas...

Elle voulut même, un samedi qu'elle était très souffrante, s'occuper de cuire les trois miches de pain que la Nette lui avait pétries. Mais quand le pain fut sorti, elle se coucha, n'en pouvant tout à fait plus. Elle eut une très mauvaise nuit ; le lendemain elle ne put se tenir levée : elle avait d'épouvantables suffocations, des faiblesses. Alors elle comprit qu'elle allait mourir, et, dans un moment de relâche, elle dit à son mari :

— Mon pauvre vieux, tu devrais bien faire télégraphier à notre garçon à Cresset : ça me ferait tant plaisir de le revoir encore une fois !... S'il ne vient pas à temps, dis-lui qu'il m'a fait verser bien des larmes, mais que je lui pardonne tout, à condition qu'il ait soin de toi, à présent... Ah ! quel ennui je vais te causer, de partir dans un pareil moment !... Si j'avais seulement duré quelques semaines encore, jusqu'après

la moisson!... le temps est si précieux, à cette époque, et les ouvriers si chers!...

Une suffocation l'arrêta. Ce fut le commencement de l'agonie: elle mourut vers deux heures, la nuit suivante, sans avoir pu reconnaître son fils arrivé au crépuscule.

Le père Pinel engagea la Nette pour tenir provisoirement son ménage.

XVI

Un dimanche de septembre, Vaureil, étant allé chez le notaire de Vazeuil, eut à faire, au retour, de très graves confidences.

— Tu ne sais pas, Clémence, M. Ravier m'a dit...

Il s'interrompit, regarda tour à tour Clémence, qui pliait des vêtements, et Maria, assise, qui jouait avec la chatte noire sans paraître faire attention. Il reprit, d'un ton plus mystérieux :

— Surtout, pas un mot, ni l'une ni l'autre!... c'est bien entendu?... M. Ravier m'a dit que l'endroit du père Pinel allait se vendre avant qu'il soit longtemps. Le garçon continue à manger barre et barrillon! Le vieux ne peut plus parvenir à payer les intérêts : il y a des hypothèques pour une somme supérieure à la valeur de la propriété; et il y a aussi des billets... Le notaire dit que ça va se vendre par justice avant la fin de l'année.

Clémence, apitoyée, répondit :

— Pauvre père Pinel! il aura peut-être une bien triste fin de vie...

— Ça, oui! — dit Vaureil, indifférent; — je ne sais trop ce qu'il va devenir, une fois tout ça vendu... Mais, après tout, il a bien cherché ce qu'il trouve à présent : s'il n'avait pas tant poussé son garçon à faire le gros monsieur, il n'en serait pas là.

Maria ne caressait plus la chatte, mais elle demeurait assise, les bras tombants, silencieuse, et ses grands yeux couleur de ciel avaient une étrange fixité. Cela lui était pénible d'apprendre qu'on allait le dépouiller, ce brave père Pinel, si

gai et si bon, qu'on allait vendre la terre qu'il avait tant travaillée, la maison où il avait si longtemps vécu, qu'il allait quitter Jonçay et qu'il serait malheureux...

— Enfin, ça va être le moment d'essayer de nous agrandir un peu.

Cette phrase du père vint troubler la mélancolique rêverie de la jeune fille. Il n'avait, lui, nul serrement de cœur à la pensée de ce départ : il allait pouvoir saisir une portion des dépouilles des vieux avant même qu'ils eussent tous deux « levé les jambes ». Et il faisait, une fois de plus, l'énumération des pièces convoitées : le Champ du jardin, le Champ des fougères et le Pré fleuri. Accoudée au pied du lit, Clémence écoutait, très attentive. Elle dit :

— C'est que nous n'avons guère d'argent ; la construction a coûté beaucoup et nous ne pouvons pas nous mettre au dernier sou : il faut bien garder quelque chose pour quand nous marierons la petite !

— *Té*, nous pouvons faire plus de cinq mille francs en rassemblant tout... Quant à la petite, au lieu de lui fournir une dot importante, nous lui assurerons un revenu annuel : ça n'en vaudra que mieux... Et puis, si elle attend encore un peu, nous en aurons vite gagné, de l'argent !... Pas vrai, Maria ?

— Oui, oui, — fit la jeune fille d'une voix blanche, sans trop comprendre.

Les poussins piaulaient à la porte : ce lui fut un prétexte pour s'esquiver.

— Je vais leur donner à manger, maman, — dit-elle en sortant.

Elle n'y pouvait plus tenir : le tranquille égoïsme de ses parents la révoltait. Les poussins la suivirent docilement jusqu'à l'étable à débarras, où elle leur jeta du petit grain. Elle s'en fut ensuite soigner les lapins ; il y en avait une fameuse bande : cinq, demi-adultes, plus dix jeunes, sortis du nid depuis deux semaines, qui venaient se former en cercle autour de leur mère, au beau milieu de la cabane, et attaquaient avec un appétit féroce le tas de luzerne et de feuilles de choux. Leur repas était fertile en épisodes comiques : deux ou trois broutaient la même feuille, qu'ils cherchaient à s'enlever mutuel-

lement; d'autres se dressaient sur le derrière pour atteindre un brin d'herbe ; et, le moindre bruit les faisait s'interrompre, dresser les oreilles, se sauver tous, car ils étaient très poltrons. Pendant ce temps, la mère mangeait sans cesse. gravement, avec un air de condescendance pour les enfantillages de sa progéniture. Maria s'amusait, d'habitude, à les observer, mais elle avait en ce moment l'esprit trop troublé pour s'intéresser à ce tableau gentil.

Au jardin, où elle se rendit alors, rien non plus ne put la distraire : ni les raisins mûrissants, ni les géraniums en pleine terre, ni les reines-marguerites, ni les résédas n'eurent le pouvoir de retenir son attention. Elle consentit pourtant à caresser Castor : il la regardait de ses bons yeux tendres qui voulaient être consolateurs.

XVII

En un jour de mélancolie intense, le père Pinel annonça lui-même à la Nette la vente prochaine de sa propriété par autorité de justice. D'ailleurs, les allées et venues du notaire, de l'huissier, et la double visite d'un avoué de Maleville, ne pouvaient laisser de doutes à personne.

Or, Francine avait apporté à sa mère des vêtements à raccommoder, que celle-ci lui reporta, justement, quelques jours après avoir ouï les confidences du vieillard. Sachant que les Peyrat parlaient depuis longtemps d'acquérir « un endroit », elle profita de cette occasion pour leur faire part de la nouvelle; elle ajouta que cette « locaterie » de Pinel pourrait sans doute faire leur affaire. Les Peyrat dirent qu'en effet ils se lassaient d'être métayers, qu'ils emploieraient volontiers leur avoir à acheter une petite exploitation où ils s'installeraient ; ils ajoutèrent qu'il leur serait dur de quitter la commune du Gérain, mais ils lui demandèrent néanmoin toute sorte de renseignements sur l'étendue de la propriété, l'état des bâtiments et la valeur du terrain. La Nette comprit à leurs questions qu'ils essaieraient probablement d'être acquéreurs.

— Je crois que les maîtres de la Francine vont taper sur

l'endroit du père Pinel, — dit-elle aux Vaureil, le lendemain. — Si jamais ils devenaient nos voisins, ce serait pour le coup, Maria, que nous te marierions avec le Jean !

Maria répondit comme de coutume qu'elle ne voulait pas de lui, qu'elle le laissait à sa camarade... Mais une secrète inquiétude perçait sous le ton enjoué de ses paroles : elle eut comme un pressentiment que des calamités se préparaient pour elle.

XVIII

De grand matin, Vaureil et sa fille étaient sur la route, menant à Hirson, pour la vendre, leur vache Brunette qui avait un petit veau de huit jours. Ils étaient partis vers trois heures, car la distance était longue, quatre lieues passées. Maria, en voiture, avec le petit veau qui beuglait, tirait fréquemment sur les guides pour empêcher Charlot de prendre le trot. Vaureil, à pied, touchait la vache, et cela ne lui donnait pas grand'peine, car la pauvre bête suivait de près la voiture, levant la tête vers son petit, auquel elle répondait.

Ils furent à Cos vers cinq heures. Ensuite, la route se peupla, car cette foire d'Hirson était importante : ils distinguaient dans l'obscurité des formes de bêtes vaguement blanchâtres.

La nuit d'octobre était sombre et la fraîcheur devint pénétrante à mesure qu'approchait l'aurore. Les kilomètres sont longs à tirer, dans cette obscurité et cette fraîcheur des nuits finissantes, pour la conduite aux foires des animaux étonnés. La brume se mit : lorsqu'ils traversèrent la Ryse, au delà de Cos, elle enveloppait déjà d'une épaisse draperie la rivière et ses abords ; elle forma bientôt une trame humide et très dense qui voilait tout, — le ciel et l'horizon, les arbres et les haies du bord de la route, et ce qui allait devant et ce qui venait derrière. — Derrière et devant, le nombre des groupes de bêtes augmentait : il en sortait de tous les chemins adjacents : bœufs, vaches, taureaux qui mugissaient, moutons qui bêlaient, cochons qui grognaient, tout cela conduit par des gens qui criaient.

La vache étant demeurée en retard, Maria put s'intéresser à l'aventure d'un pauvre vieux bonhomme arrêté au bord de la route avec deux cochons gras. Elle le connaissait un peu, car il habitait entre Cos et Rigny. Il lui raconta qu'il était parti à dix heures du soir, prévoyant qu'il aurait bien des misères, mais espérant tout de même arriver au petit jour. Tout d'abord, ça n'avait pas été trop mal; mais, au pont de la Ryse, l'un des cochons s'était couché. Après un moment, sous les coups, il s'était décidé à se lever, à repartir; il avait marché encore un tantinet, d'une allure plus lente, ses courtes jambes vacillant, comme trop faibles pour conduire plus loin la masse de lard qu'elles portaient : et il avait fini par s'étaler de nouveau, là où il était encore. Depuis une grande heure il répondait par un grognement d'indifférence et de lassitude aux coups et aux objurgations de son maître; il semblait être devenu insensible à la souffrance, il opposait la force d'inertie aux corrections et aux reproches. Son compagnon s'était couché aussi, et maintenant, gagné par l'engourdissement, il paraissait, comme l'autre, incapable de poursuivre.

Le malheureux vieillard parlait d'aller querir dans le voisinage une voiture. Mais il ne savait où s'adresser. Et il se lamentait, se désolait, sans agir.

La circulation était sans cesse plus considérable. Dans un roulement monotone de voitures, dans un tintement de sonnailles, passaient marchands, fermiers, bouchers et charcutiers, tous ceux qui avaient intérêt à être au champ de foire dès l'ouverture. Chaque fois que survenait une voiture, Maria détournait beaucoup la sienne, dans la crainte qu'elle ne fût accrochée. Elle ne regardait pas tous ces gens emmitouflés qui filaient dans le brouillard. Cependant, sous l'épaisseur des brumes, perçait peu à peu la lumière du jour, terne et triste.

A Hirson, vers sept heures, dans la rue qui aboutissait au champ de foire, les Vaureil, avec leur équipage et leur vache, cheminaient parmi le défilé bruyant du bétail. Les groupes se croisaient, se confondaient et se séparaient à grand'peine. Les vaches, avec des beuglements de chagrin,

couraient après leurs veaux ; les taureaux, accouplés par des cordes, s'emmêlaient ; les porcelets se perdaient au milieu des troupeaux de moutons. Des bouviers, avec leurs bâtons aiguillonnés, frappaient et piquaient à tort et à travers, en criant fort, et les bergères faisaient entendre leurs plaintives mélopées d'appel :

— Papin !... mon gros !... Papin [1] !...

L'agitation de ce fouillis d'êtres dans la brume matinale était lugubre.

Au champ de foire, il y avait déjà du monde. Les premiers arrivants avaient attaché leurs bêtes aux barres de fer disposées parallèlement de distance en distance, et les survenants se bousculaient pour tâcher d'avoir un endroit favorable.

— Place, s'il vous plaît ! — lançait fréquemment Vaureil, qui tenait l'âne par la bride et se frayait un passage avec difficulté.

Derrière Maria, qui touchait la vache, on criait aussi : « Place ! » ou bien : « Attention ! » Chaque fois, elle se retournait, craintive ; des bêtes étaient près de la bousculer. Elle se garait à grand'peine ; et, cinq pas plus loin, la scène se renouvelait.

Après de multiples hésitations sur le choix de l'emplacement, Vaureil finit par s'arrêter : il étala sur le sol une poignée de paille mise à dessein dans la voiture et descendit le veau, qu'il attacha à un support des grandes barres de façon à lui laisser la faculté de se coucher sur cette paille ; puis il défit la corde qu'il avait enroulée le matin autour des cornes de la Brunette et l'établit aussi à proximité.

Alors Maria, bien malaisément, regagna avec Charlot l'allée latérale, puis la rue, et enfin l'*Hôtel de la Croix-Blanche*, où elle dételа et d'où elle se sauva bien vite pour rejoindre son père, parce que le garçon d'écurie lui décochait des propos grivois.

Au foirail, l'arrivée des bêtes continuait toujours ; les rangs se serraient ; il n'y avait plus de place autour des barres d'attache. Déjà les transactions s'engageaient et c'était un brouhaha prodigieux, un murmure confus de foule ani-

1. Vieille formule qu'emploient toutes les bergères.

mée, que venaient scander de temps en temps les cris forts des retardataires non casés et les mugissements plaintifs des jeunes veaux auxquels leurs mères répondaient. Parce qu'ils jetaient le trouble, les survenants étaient regardés de travers. Quelques-uns entravaient la circulation et ceux qui marchaient derrière et ceux qui étaient installés par là se fâchaient. Mais tout cela se distinguait mal dans l'épaisse trame brumeuse.

— Non, non, je ne me trompe pas : je dis bien quarante-deux pistoles... quatre cent vingt francs, si vous préférez... et je ne la vendrai pas à moins.

Vaureil répondait à un premier amateur, — un garçon, encore adolescent, sorte d'albinos à figure sournoise, qui venait de lui faire observer que «quarante-deux pistoles », ce n'était pas un prix possible pour sa vache, et qu'il devait sûrement se tromper.

— Eh bien, vendez-la à d'autres! — fit l'albinos en tournant les talons.

Il en vint d'autres, en effet, et avec chacun la bataille s'engagea à coups d'arguments. Les demandeurs s'efforçaient d'amoindrir la bête en proclamant ses défectuosités : — le devant mince, la tête trop allongée, les cornes mal placées, pas assez de pis, sans compter que ses mauvais pieds trop larges devaient la rendre sujette aux boiteries... Et le veau n'était pas fameux !

Vaureil répliquait et faisait valoir les qualités de sa Brunette :

— Je vous dis, moi, qu'elle a un dessus comme on en voit peu, et des hanches parfaites (il montrait, à mesure, avec son bâton). Regardez ça, voyez cette largeur d'épaules... et la cuisse est-elle bonne, oui ou non?... Et c'est une bête qui peut être vendue de confiance, vous savez !... je ne lui connais pas de défauts : elle est douce comme un mouton, tranquille au pacage comme pas une; pour le travail, elle est aussi forte qu'un bœuf, et, pour le lait, elle peut contenter les plus difficiles.

Elle était, à la vérité, très mauvaise laitière, et c'était même pour ce motif qu'il la vendait. Les années précédentes, sitôt

sevré son veau, elle avait retenu son lait et tari en un mois, complètement. Mais, à la foire, rien n'est mauvais de ce qui n'est pas visible. Au reste, l'acheteur, qui fait de la moindre défectuosité apparente un vice capital, sait à quoi s'en tenir et prend pour ce qu'elles valent les affirmations du vendeur.

Les marchands demandaient la Brunette avec la belle assurance que donne l'habitude; ils la jugeaient d'un coup d'œil et filaient plus loin. Les cultivateurs qui avaient besoin d'une vache pour leur cheptel s'arrêtaient davantage. Il en était d'inexpérimentés, de peu hardis, qui examinaient longuement la bête avant de s'informer du prix. Un petit jeune homme maigre déclarait avoir besoin d'une vache qui fût à la fois bonne travailleuse et bonne laitière, car il entrait, pour la Saint-Martin, dans une propriété sise à proximité de Saint-Ponayre, et il considérait la vente du lait, que sa femme porterait au bourg après chaque traite, comme une grande source de bénéfices. Ayant ouï d'un air très sérieux ces explications, Vaureil jura ses grands dieux qu'il ne saurait mieux tomber. Après un examen approfondi, suivi d'une pause de réflexion, le petit jeune homme offrit trois cent cinquante francs, puis s'en fut sans insister.

Maria observait et s'ennuyait; elle frissonnait, d'ailleurs, en dépit du grand fichu de laine dont elle était enveloppée comme d'un châle. Pourtant la brume se fondait en une multitude de petites gouttelettes claires, et des rayons de soleil commençaient à se jouer au travers. Bientôt la jeune fille put distinguer le foirail entier, et elle s'intéressa à en regarder successivement les différentes parties. A gauche et en avant étaient les bovins, — une infinité de bêtes de tout âge et de toutes catégories : bœufs gras et bœufs de travail sous le joug, vaches attachées, taureaux accouplés avec des cordes, ou libres par groupes. A droite, les veaux de lait étaient alignés au long du mur en un seul rang pressé. — En arrière régnait la gent porcine. C'était d'abord toute une série de bandes de nourrains et de petits gorets vifs et remuants : quelques-uns, très indisciplinés, s'échappaient, allaient se mêler aux bandes voisines, d'où l'on avait mille peines à les tirer. Plus loin, les porcs gras étalaient nonchalamment sur le sol leurs masses pesantes. C'était pour eux la clôture de

cette heureuse période pendant laquelle ils avaient mangé tout leur soûl et dormi en conséquence; leur triste martyre final commençait : marches pénibles, longs jeûnes précédant l'égorgement. Sur cet étalage de chair grasse veillaient des hommes à l'air minable, des femmes aux vêtements souillés : — métayers à qui la vente du lot de cochons assurerait de l'argent à toucher au règlement de fin d'année, petits locataires et petits fermiers comptant depuis des mois sur la recette de cette journée pour le paiement du terme à la Saint-Martin proche.

Entre l'emplacement des bovins et celui des porcs, un large passage était ménagé vers une annexe éloignée de cent mètres et réservée aux moutons, aux chevaux. Dans ce chemin, perpétuellement, circulaient des gens que leurs affaires appelaient à l'un ou l'autre endroit, et ceux, plus nombreux, qui n'avaient rien à faire qu'à observer, les dilettantes, les curieux. Aux ordinaires blouses bleues se mêlaient les pardessus, les peaux de chèvre luisantes des aristocrates du monde rural.

Il y eut un long temps d'accalmie, pendant lequel Vaureil se désolait, disant n'avoir pas de chance, désespérant de trouver un acheteur. A côté, l'albinos à figure sournoise venait de vendre très cher une petite vache maigriote, parce qu'il avait su fasciner un grand rougeaud à l'air simplet. Et, sans désemparer, avisant un vieux bonhomme à barbe blanche qui vendait une fort belle vache, il réussit à embobeliner celui-là comme le précédent et à lui acheter sa bête très bon marché.

Cet albinos secondait son père, lequel était à la fois fermier et marchand. C'était le plus roublard des spéculateurs de la région : il roulait les uns et les autres, grâce à son coup d'œil très sûr, qui lui faisait apprécier, à première vue la valeur exacte d'une bête, grâce aussi à son formidable bagou et enfin parce qu'il était toujours au courant des variations de prix. Parasite menant large vie et s'enrichissant aux dépens des producteurs toujours grugés, il était connu dans un rayon de dix lieues; on le craignait, on l'admirait un peu, mais personne ne l'aimait. Le fils marchait sur les traces du père et promettait d'être digne de lui...

— Je mets trente-six : voulez-vous la vendre, oui ou non?

Cela s'adressait à Vaureil. C'était le petit jeune homme de

Saint-Ponayre qui revenait à la charge ; il s'efforçait de prendre un air très entendu, disant tout bas son prix, puis le proclamant bien fort, comme font parfois les marchands. Mais on voyait que cette science du marchandage était factice : dans sa façon d'opérer, dans le ton de sa voix, une gaucherie embarrassée se révélait qui trahissait son inexpérience. Il s'en retourna encore, après avoir insisté longtemps : il s'en retourna devant les serments répétés de Vaureil affirmant qu'il venait d'en refuser trente-neuf pistoles et qu'il ne la vendrait pas à moins de quatre cents francs.

— Eh bien, il fallait en profiter, vous savez!... Ce n'est pas moi qui vous la paierai trente-neuf, — fit-il en s'éloignant.

Cette affirmation de Vaureil était une grosse malice, car personne ne lui en avait offert plus de trois cent cinquante francs.

— Pas de veine! — disait-il à sa fille, — je n'ai jamais été attaqué sérieusement.

Neuf heures sonnaient en ville : on commençait à sortir les bêtes vendues ; le bon moment des affaires était passé. Survint un commerçant à qui la Brunette plut pour un appareillage : il la demanda tout d'abord pour trois cent trente francs, puis, de pistole en pistole, après une discussion d'une demi-heure et deux ou trois feintes d'abandon, il monta jusqu'à trois cent soixante-dix. Mais il se sauva tout de suite après avoir énoncé ce dernier prix.

Alors Vaureil regretta de ne pas la lui avoir « jetée au cou » : il craignit d'être obligé de la vendre à perte ou de la ramener.

Heureusement, revint le jeune homme de Saint-Ponayre : il était, cette fois, accompagné de sa femme, une petite blondinette au teint rose, l'air très enfant. Il lui montrait les différentes vaches qu'il avait remarquées, lui expliquant ce qu'il trouvait à chacune de bien et de mal et quel prix en demandait le vendeur. Elle les regardait avec une gentille moue, la petite blonde, ayant l'air de penser :

« Est-ce donc bien vrai que me voilà maîtresse de maison et qu'il me faut donner mon avis pour l'achat des vaches, moi qui jusqu'à présent ne m'étais inquiétée de rien au monde que de mes toilettes et des papotages du bal de chez nous! ... »

Et ils finirent par se décider à prendre la Brunette. Après avoir longuement hésité, discuté, tergiversé, après avoir subi les attestations de Vaureil jurant plus fort que jamais qu'il en avait refusé davantage, qu'elle donnait du lait comme pas une et qu'elle était parfaite, ils l'achetèrent pour trois cent quatre-vingts francs.

Pendant toute la durée du débat, Maria n'avait cessé de faire la moue devant le cynisme de son père qui persistait à affirmer, à clamer des choses fausses. Quand le couple se fut éloigné, Vaureil déclara, l'air satisfait :

— J'espérais pourtant bien en faire quatre cents francs!... mais les affaires vont si mal qu'il faut encore être content de ça... Et puis je suis bien aise d'en être débarrassé, de cette charogne !.

— C'est ennuyeux pour ces pauvres gens, — fit Maria; — eux qui désirent beaucoup de lait ils tombent justement sur une vache qui ne leur en fournira pas du tout... Pourquoi, papa, ne l'as-tu pas vendue au marchand, qui l'aurait emmenée loin? Il eût mieux valu agir ainsi que de tromper des gens du pays.

— Mais tu sais bien que le marchand ne m'en a pas donné aussi cher qu'eux !...

— Je sais bien!... mais eux, nous sommes exposés à les revoir souvent, et ils se fâcheront quand ils auront été à même de constater ce qu'elle est... Et puis, pourquoi leur as-tu dit tant de mensonges?

Elle était gentille, la petite, toute rouge et tremblante d'émotion dans la révolte de son cœur honnête. Mais combien son père était dans le vrai lorsqu'il répondit :

— Que veux-tu, ma fille!... à la foire, chacun fait ce qu'il peut!...

Eh oui! à la foire, et ailleurs, chacun fait ce qu'il peut pour gagner le plus d'argent possible, sans être arrêté par de vains scrupules quant au choix des moyens!

— Vous ne me connaissez pas? ça m'étonne, diable m'étrangle!... Je vais pourtant à toutes les foires de Cos, de Cresset, de Vazeuil et d'Hirson... Je suis le père Peyrat, du Gérain; nous avons votre voisine pour servante.

— Ah! c'est vous Peyrat!... Ma foi non, je ne vous connaissais pas...

C'était sur le champ de foire toujours, quelques minutes après la vente de la Brunette, que Vaureil et Peyrat liaient ainsi conversation. Peyrat était un grand au dos voûté, à la figure pleine et au sourire niais, avec une moustache et des favoris roux. Il était très paysan, écorchait le français plus que Vaureil et introduisait dans chacune de ses phrases, comme argument sans réplique, un : « diable m'étrangle! » puissamment articulé: — à tel point que, dans sa commune, si quelqu'un parlait de Peyrat, un autre reprenait aussitôt : « Ah! oui... diable m'étrangle!... » Cette expression suffisait même à le désigner.

Maria, qui était à quelques pas, n'entendait rien de la conversation et regardait sans intérêt cet homme à barbe rousse qui parlait à son père. Mais elle eut soudain un tressaillement de les voir rejoints par un grand garçon à figure glabre qui fumait une cigarette : elle reconnut tout de suite Jean Peyrat, l'amoureux de Francine, le bêta de la foire de Cos, l'ivrogne du bal Grenier ; et elle comprit que le vieux était son père et qu'on s'entretenait, dans le groupe, de la propriété du père Pinel.

Une heure après, comme ils attendaient sur la route, vers les dernières maisons d'Hirson, au lieu indiqué par l'acheteur pour prendre livraison de la vache, Vaureil confirma la supposition de sa fille :

— Tu sais, la Nette avait raison : Peyrat, du Gérain, va donner sur l'endroit du père Pinel!... Il m'a parlé, à ce sujet tout à l'heure, sur le foirail : comme c'est un peu grand pour sa bourse, il serait tout disposé à me céder une pièce ou deux; ça ferait notre affaire à tous... Si ça réussit, dans un an nous aurons les Peyrat pour voisins; tu te marieras avec le garçon et, un jour, vous posséderez presque tout Jonçay!

— Oh! ça, non! il me déplaît trop! — fit Maria vivement.

Le petit cultivateur de Saint-Ponayre et sa blondinette arrivaient avec la voiture à baudet du beau-père, sur laquelle ils hissèrent le veau après l'avoir fait teter, puis ils soldèrent et s'en furent.

— A présent, ma fille, il nous faut aller manger! — dit Vaureil.

— Dame! j'ai bien faim, — répondit-elle.

Ils regagnèrent Hirson, croisant des bêtes qu'on déplaçait ou qu'on ramenait invendues. Les entours de la gare leur apparurent bondés de bétail, — une large tache blanche piquée de points bleus, comme le champ de foire le matin. — L'embarquement se poursuivait à la fois sur le quai ordinaire et sur deux quais mobiles, sans que la masse stagnante d'animaux eût l'air de diminuer. Les wagons étaient sur le point de manquer; on avait télégraphié à Lancy pour en avoir d'autres, mais ils ne seraient pas là, sans doute, avant quatre heures de l'après-midi : des malheureux allaient être obligés d'attendre jusqu'à la nuit avec leurs bêtes.

Pour manger, Vaureil et Maria se rendirent à l'*Hôtel de la Croix-Blanche*, où était leur âne. Il était midi, le moment de la pire cohue : toutes les salles étaient envahies et ce ne fut qu'au bout d'un long quart d'heure qu'ils purent se caser dans un recoin de la cuisine. Une serveuse leur apporta sans plus tarder des assiettes et du vin, mais ils durent bâiller encore dix minutes avant d'obtenir du pain et un ragoût impossible, un ramassis de débris de table d'hôte mélangés et amalgamés par la cuisinière dans une ample terrine de cuivre d'où elle tirait les portions de ceux qui mangeaient à bon marché. Pendant ces longs préludes, Maria avait pu voir de quelle façon l'on procédait, et l'appétit lui en était à moitié passé. Elle goûta cependant au ragoût, mais préféra bientôt grignoter du pain sec. Elle se trouvait contre la porte de la grande salle, où deux cents campagnards déjeunaient. Comme eux, presque tous étaient partis avec des bêtes au milieu de la nuit et ils avaient très faim. D'ailleurs ce déjeuner d'auberge, où la viande figurait, leur semblait un festin et ils bâfraient avec appétit les fricots nageant dans une sauce ignoble, les rôtis à demi cuits : ce spectacle distrayait la jeune fille.

— Prends donc encore de la viande!

— Non, papa, j'en ai assez.

Vaureil se mit alors à sucer, un à un, le reste des débris; puis il versa dans son assiette la sauce noirâtre figée au fond

du plat, dans laquelle il émietta un gros morceau de pain, et cela fit une sorte de soupe épaisse qu'il happa avec sa fourchette.

Maria s'intéressait maintenant aux faits et gestes de la patronne, qui rudoyait les serveuses, s'efforçait de faire prendre patience aux entrants et s'avançait vivement avec un drelindin de ses poches gonflées de monnaie lorsqu'un partant cognait pour l'addition.

C'était le retour. Charlot marchait vite, car il suivait un poney noir qu'il ne voulait pas quitter. La route était sillonnée d'équipages ruraux : — voitures massives enduites de terre et de poussière que traînaient de grosses poulinières peu trotteuses, jeunes pouliches à demi dressées qui s'effrayaient, baudets en grand nombre. — Charlot rejoignait aux côtes le poney noir, qui le distançait en plaine ; une vieille jument grise venait derrière ; puis une pouliche baie, à très vive allure. Mais le poney bientôt prit une route perpendiculaire et Charlot se calma : sans paraître le moins du monde offusqué, il se laissa dépasser par la vieille jument grise, par la pouliche baie, et par d'autres chevaux, et par d'autres ânes. De pauvres gens s'en allaient à pied, s'aidant de leurs bâtons. A chaque roulement nouveau, ils levaient les yeux, espérant que des places restaient libres et qu'on allait les inviter à monter. Mais les voitures étaient généralement bondées : elles passaient, et les malheureux piétons, toujours déçus, continuaient leur marche. Après Cos, les Vaureil rencontrèrent deux femmes de Rigny, qui avaient vendu leurs chèvres.

— On pourrait bien les amener, papa ? — fit Maria.

— S'il n'y en avait qu'une, je ne dis pas, mais deux, c'est impossible : nous serions trop serrés.

Un peu plus loin, elle intercéda de nouveau en faveur d'un homme de Vazeuil qui s'en allait seul et paraissait très fatigué. C'était à une descente et l'âne trottait vite ; le père tourna la tête et murmura hypocritement :

— Je regrette, mais tant pis ! il est déjà trop loin derrière... Si tu me l'avais dit plus tôt...

Il n'aimait pas à se gêner, à fatiguer son âne pour rendre service.

Maria fut froissée de ce mauvais vouloir; des pensées tristes la hantèrent : elle eut peur de l'avenir...

Au sommet de la côte des Saurêts, elle eut tout de même une contemplation admirative pour le vallon familier; elle regardait toutes ces chaumières, toutes ces fermes dont elle savait les noms, maisons de pauvres disséminées dans l'océan des cultures, et le grand clocher gris de Vazeuil portant bien haut sa flèche au-dessus des chênes verts, et le clocher moderne de Fléchaux, ajouré, prétentieux, blanchâtre; et elle regardait aussi à gauche, par delà une indistincte vallée, la colline du bois des Fées, que le soleil couchant empourprait une fois de plus.

Son père aussi avait, d'un coup d'œil, pris possession du vaste panorama; il le prouva par une réflexion avisée :

— Dis donc, petite, quelqu'un qui aurait tout ça!...

— Oui, il serait très riche! — répondit-elle, mécontente.

Le charme était rompu...

Le paysage, d'ailleurs, allait se rétrécissant à mesure que Charlot descendait la côte rapide; quand l'équipage atteignit la rue de Jonçay, il ne s'étendait pas au-delà des prés riverains du Bizon, sur les bords duquel les hauts peupliers commençaient à secouer leurs feuilles d'or... La nuit était près de tomber lorsqu'ils arrivèrent.

XIX

Un dimanche de novembre, Peyrat, sa femme et son fils vinrent à Jonçay pour examiner la propriété du père Pinel. Vaureil les attendait; il les fit dételer dans sa cour et logea leur jument à la place habituelle de Charlot, dans l'étable à débarras. Et tout de suite ils partirent ensemble, visitant d'abord les bâtiments que le père Pinel, attristé et malade, leur montra en détail, puis, successivement, avec grande attention, les pièces de culture et les prés.

— La terre paraît rude, diable m'étrangle! — faisait parfois Peyrat; — c'est argileux, montueux, dur à travailler; ça ne doit pas être bon pour les pommes de terre.

Vaureil leur faisait voir, en même temps, sa propriété ; et, là, par contre, Peyrat s'extasiait toujours :

— Joli champ, diable m'étrangle !... Voilà un pré qui doit pousser... !

Et la mère et le fils outraient les éloges...

Quand ils furent de retour à Jonçay, Vaureil leur offrit d'entrer chez lui pour boire un verre de vin.

La table était garnie ; sur une nappe immaculée s'exhibaient la soupière et les assiettes fleuries des jours de fête. Vaureil dit, feignant l'étonnement :

— Ah ! ça tombe bien, le goûter est prêt. Vous allez manger la soupe avec nous, sans cérémonie...

C'était lui qui avait absolument tenu à faire préparer un peu d'extra, pour les inviter à manger. Il y avait la potée au jambon, une omelette et un morceau de veau rôti avec de la salade. La mère Peyrat, une petite femme à la bouche renfoncée, sans dents, qui parlait en un bredouillement mielleux, s'installa à table la première :

— Ma foi, puisque vous vous êtes mis en frais, nous allons rester : ça nous permettra de faire mieux connaissance... Venez donc vous asseoir à côté de moi, mam'selle Maria.

— Oui, tout à l'heure, madame Peyrat.

— Oh ! je ne suis pas une dame et je déteste les manières. Appelez-moi Hélène : c'est par ce nom d'Hélène qu'on m'appelle toujours.

Elle causa beaucoup, beaucoup, pendant le repas ; elle parla de sa servante, de ses fruits et de ses poulets, puis elle fit l'éloge de son fils, un si brave garçon et qui l'aimait tant !

— Certainement, madame, — dit-elle en se tournant vers Clémence, — certainement, s'il était parti pour être soldat, j'en serais morte de chagrin.

Elle était parvenue, en effet, à force de courbettes et de lèchements de pieds, à faire réformer Jean, — qui avait tiré au sort cette même année. — Des messieurs puissants avaient daigné intervenir en sa faveur. C'avait été d'abord leur propriétaire, qui était l'ami d'un ex-député auprès duquel il avait agi, puis le curé, qui connaissait un oncle du médecin militaire, puis le neveu d'un beau-frère de Peyrat, qui était domestique chez le cousin d'un conseiller de préfecture.

Grâce au bon vouloir adroitement exploité de ces trois personnages, Jean avait été réformé, on ne savait pour quelle infirmité bénigne, — varices ou myopie, — qui ne le gênait aucunement.

Tout de suite Hélène eut soin d'avertir les Vaureil de cette particularité, de dire que c'était uniquement par protection que son fils n'avait pas été soldat, mais qu'il n'avait sûrement rien de fâcheux dans son organisme. Et elle multipliait les racontars pompeux et ineptes, empreints d'un sentimentalisme pleurnicheur, qui exaspéraient Maria.

— Diable m'étrangle, c'est bien vrai! — confirmait le père, de temps en temps.

Jean ne rougissait pas des éloges; il les amplifiait, au contraire.

— Ma mère a raison de tenir à moi : je travaille pour elle autant que la servante!... Je m'occupe des volailles, des lapins, même de battre le beurre, et je sais aussi traire les vaches.

Il parla de sa force, des luttes où il avait toujours été vainqueur, des prouesses qu'il avait accomplies à faucher, à charger les gerbes, à porter des sacs lourds aux machines. Il avait réduit une pouliche méchante, que personne ne pouvait approcher, et dressé pour un voisin deux jeunes bœufs que lui et ses gens avaient abandonnés. Ces narrations étaient ornées de mots ambitieux et de blasphèmes fréquents.

Maria songeait :

« Il est menteur, prétentieux, sot et bavard... Il est pire que mon père pour étaler ses mérites, pour se targuer de choses qu'il n'a point faites, j'en ai la certitude... Il s'exprime plus mal, il blasphème davantage et sa conversation est peut-être encore moins relevée!... »

Jean en arrivait à conter ses exploits de fin danseur, de joueur malin, de buveur émérite :

— Nous avons bu un jour, à six, trente bouteilles de vin blanc, sans parler des gouttes avant et après... Les autres étaient soûls à ne plus pouvoir marcher : eh bien! moi, je n'avais pas encore trop de mal.

La mère comprit que ces histoires de beuveries monstres pourraient impressionner défavorablement les Vaureil; aussi s'empressa-t-elle d'ajouter :

— Certes, il s'est amusé comme tous les jeunes gens, mais il a cela de bon que jamais il ne se met en ribote... D'ailleurs, ce n'est pas son habitude de boire autant qu'il a l'air de dire ; ce n'est pas un ivrogne, bien loin de là !...

Aussitôt la jeune fille eut cette pensée :

« Ce n'est pas du vin blanc, sans doute, qu'il avait bu l'année dernière, pour la « Bonne-Dame », lorsqu'il faisait le tour de la salle de danse en insultant tout le monde !... »

Plus Jean Peyrat donnait libre cours à sa verve, plus elle le trouvait stupide et grossier, et sa répulsion pour lui s'en accroissait. Le garçon, à la fin, remarqua qu'elle restait silencieuse et maussade, les yeux baissés sur son assiette ; alors il lui adressa la parole directement :

— Vous n'allez guère au bal, je crois bien, mam'selle Maria ; vous devez vous ennuyer, le dimanche !

— Moi ?... non, pas trop... et pas du tout quand j'ai des livres... Lire est un de mes plus grands plaisirs... Et vous ?

— Moi, à part les almanachs, pour voir les changements de lune, je n'ai pas touché un livre depuis ma sortie de l'école... Je n'aime pas m'abrutir à lire... et puis ça ne sert à rien !

— Mais si ! ça amuse et ça instruit... Les romans sont des histoires de personnages qui n'existent pas, j'en conviens, mais on en peut tirer malgré tout des leçons pour soi-même... C'est bien aussi utile de lire, en tout cas, que de boire à six, en moins d'un jour trente bouteilles de vin blanc !

Devant ce coup droit qu'elle lui portait, Jean fut, un instant, abasourdi ; ses yeux clignotèrent plus encore que de coutume, ses lèvres se pincèrent, tout son visage glabre grimaça.

Il y eut un silence pénible, que vint troubler fort à propos le roucoulement d'une des prisonnières, dans la cage de bois accrochée au mur, près de la porte. Les Peyrat s'intéressèrent.

— Ce sont des colombes ? — demanda Hélène.

— Non, ce sont des tourterelles des champs.

— Elles sont gentilles.

— Pour ce qui est d'être jolies, assurément qu'elles le sont, — répondit Vaureil, — mais c'est leur seule qualité, elles sont d'un petit bénéfice, je vous en réponds !

Jean acquiesça promptement :

— Avec le grain qu'elles mangent, il vaudrait mieux nourrir une poule !

Et Maria eut de nouveau une petite méchanceté :

— A la bonne heure, monsieur !... Je vois que vous êtes pratique.

Le père Peyrat regarda l'horloge :

— Ça tourne, diable m'étrangle !.. On ne s'ennuie pas, mais il faut pourtant parler de partir, surtout qu'il ne fait pas un joli temps...

Il n'était encore que trois heures, mais d'épaisses nuées grises voilaient le ciel ; le vent de Bloux soufflait fort ; la pluie était possible et l'obscurité du soir allait tomber bientôt.

Néanmoins, avant de prendre congé, les Peyrat s'entendirent définitivement avec Vaureil au sujet de la propriété du père Pinel. Puisqu'il n'y avait pas moyen de faire autrement que de s'adresser à ces gens de loi qui grugent le pauvre monde, ils décidèrent d'aller sans tarder à Maleville pour charger un avoué de les représenter lors de la vente. D'ailleurs, Peyrat seul devait être en nom : si le bien lui était alloué, il céderait à Vaureil, avant que les actes définitifs fussent dressés, le Champ des fougères et le Pré fleuri.

ÉMILE GUILLAUMIN

(La fin au prochain numéro.)

UN MARIAGE PRINCIER

EN PORTUGAL

— 1886 —

I

Un matin de janvier 1886, le ministre de France à Lisbonne reçut une visite inattendue : M. Cyrillo Machado, attaché au ministère portugais des Affaires étrangères, venait demander le visa pour un passeport destiné au prince royal, Don Carlos, duc de Bragance. Le jeune attaché s'excusait de ne pouvoir répondre aux questions qui lui étaient posées : il ne savait rien des motifs du voyage de Son Altesse.

Le soir, dans un salon, le ministre des Affaires étrangères parla de l'incident. A l'entendre, rien de mystérieux dans ce déplacement : simple excursion de touriste et d'homme d'étude. Le prince royal passerait une huitaine de jours à Paris, où il n'avait pas encore mis le pied : il était curieux de connaître nos mœurs démocratiques, nos habitudes administratives, notre société républicaine. Du reste, Paris ne serait que sa première étape : il irait probablement à Rome, puis à Vienne. Le prince n'avait-il pas vingt-deux ans ? Le temps était venu pour lui de parcourir le monde européen et de s'en faire connaître...

Après le départ du ministre, les langues se délièrent. Tournée d'agrément, excursion de touriste ? C'est bien de cela qu'il s'agit ! Le duc de Bragance se rend en France pour rencontrer la princesse Amélie d'Orléans, fille aînée du

comte de Paris... Dans la soirée du 17 janvier, le duc de Bragance quitta Lisbonne, emmenant avec lui le vicomte de Seisal, officier d'ordonnance du roi, fils d'un ancien ministre de Portugal en France, gentleman accompli, habitué de nos boulevards. Il prit la ligne de la *Beira Alta*, qui venait d'être achevée, mais n'était pas encore livrée à l'exploitation. C'était la voie la plus courte ; en la suivant, on évitait Madrid, où l'incognito n'aurait pu que difficilement être conservé.

***

Deux jours après, le voyageur arrivait à Paris. Sur sa demande, aucune réception officielle ne lui fut ménagée. Les reporters eux-mêmes ne cherchèrent point à violer la consigne. Sans surveillance gênante, il put aller et venir, faire les visites et nouer les relations qu'il avait en vue. Ouvrez les journaux de l'époque : vous n'y trouverez pas vingt lignes consacrées à l'hôte princier, et pas une allusion au projet dont Lisbonne s'entretenait à voix basse. A Paris, en province, on ne se préoccupait alors que de politique intérieure. Aux élections législatives du 4 octobre précédent, les républicains s'étaient vus en minorité. Bien que cet échec eût été réparé aux scrutins de ballottage, les monarchistes et les bonapartistes, encore coalisés sous le nom de conservateurs, ne désarmaient pas : ils ne perdaient pas une occasion de proclamer que le pays se détachait de la République. Les prétendants n'observaient plus la réserve qu'ils s'étaient imposée après les tentatives avortées de 1873 et de 1877. Tantôt à Chantilly, tantôt à Eu, le comte de Paris tenait cour plénière, donnait des instructions, que des feuilles dévouées propageaient dans les départements. A la Chambre des députés, des lieutenants zélés le compromettaient par des déclarations imprudentes. De la Suisse, où il résidait depuis trois ans, le prince Jérôme Napoléon lançait manifestes et protestations. A Paris, le prince Victor avait réuni les présidents des comités bonapartistes : ceux-ci disaient très haut que le moment d'agir était venu, et ils se faisaient la main, en organisant des conférences dans les grandes villes. Le clergé se signalait de nouveau par une opposition active. Durant la période électorale, son

influence s'était exercée, sur tous les points, contre les candidats républicains. Depuis lors, il ne quittait plus l'attitude de combat. « L'intervention du clergé dans nos luttes politiques est, pour tous tous les esprits sages, un sujet de sérieuses préoccupations ; chacun a compris qu'une telle situation ne saurait se perpétuer, et que *le problème de la séparation des Églises et de l'État* ne tarderait pas à s'imposer irrésistiblement... » Qui tenait ce langage comminatoire ? Le président du Conseil, M. de Freycinet lui-même, dans la déclaration lue au parlement le 16 janvier 1886.

L'administration était en désarroi : « Certains fonctionnaires en sont arrivés, disait encore la déclaration ministérielle, à se considérer comme affranchis de toute obligation envers l'État, en dehors de leur devoir professionnel ; non seulement ils n'apportent pas leur appui aux institutions au nom desquelles ils exercent leur mandat, mais ils se croient permis de les combattre ouvertement... »

Enfin, le nouveau ministre de la Guerre, — c'était le général Boulanger, — se voyait contraint, dès son arrivée au pouvoir, de procéder à des actes de rigueur, au déplacement de certaines brigades. Et, comme on lui en demandait compte à la Chambre des députés, il déclarait qu'il ne laisserait pas « introduire dans l'armée des coteries politiques, qui croyaient bon de faire en tout de l'opposition à la République ».

Quelques députés républicains prirent l'initiative d'une réaction, qui leur apparaissait comme une mesure de salut public. Le 16 février, MM. Duché, Viette, Crozet-Fourneyron et plusieurs autres déposèrent sur le bureau de la Chambre un projet de loi ayant pour objet le retrait des actes qui avaient rouvert le territoire français à la famille Bonaparte et aux princes de la maison de Bourbon. Ne jugeant pas le péril aussi menaçant, le gouvernement demanda à la Chambre de repousser le projet : « Nous attendrons, ajouta M. de Freycinet, des circonstances plus pressantes pour agir contre les prétendants Croyez bien que, le cas échéant, le gouvernement serait le premier à agir ! Vous pourriez compter sur sa vigilance et son énergie... »

Le 4 mars, la Chambre rejeta le projet de loi ; mais elle se déclarait « convaincue que le gouvernement prendrait, contre

les membres des familles ayant régné en France, les mesures nécessitées par l'intérêt de la République. »

Sur ces entrefaites, le duc de Bragance nouait les accords qui faisaient l'objet de son voyage. Les cercles de Lisbonne étaient bien informés : à peine arrivé, il avait été reçu chez le comte de Paris et présenté à la princesse Amélie. Les deux jeunes gens s'étaient vite appréciés et entendus. Bientôt on parla de leurs fiançailles comme d'un fait certain. De haute taille et de gracieuse tournure, la princesse Amélie était dans le frais éclat de la vingtième année. Amazone intrépide, marcheuse infatigable, elle avait rapporté d'Angleterre, où elle avait passé sa première enfance, le goût du plein air et des exercices physiques. Mais elle avait grandi sur le continent. Il suffisait de la voir pour reconnaître en elle une vraie Française et une Parisienne accomplie. On la disait instruite, musicienne, curieuse des choses d'art et de science, appliquée aux lectures sérieuses. Sa vivacité d'esprit, sa bonne humeur et sa modestie enjouée lui gagnaient les cœurs.

Le 7 février, M. d'Andrade Corvo, ministre de Portugal à Paris, se rendit à l'Élysée et au quai d'Orsay, pour faire part des fiançailles au président de la République et au président du Conseil. Il ajouta, suivant ses instructions, que l'union d'une princesse française avec le prince royal ne pouvait que consolider les bons rapports des deux pays : telle était la conviction du roi Don Luiz.

M. Grévy se plut à déclarer que le mariage portugais devait être accueilli en France avec sympathie. M. de Freycinet n'hésita pas à dire que l'union d'une Française avec l'héritier du trône serait *un lien de plus entre les deux nations.* Transmise sans retard à Lisbonne, la phrase y fit fortune. Dans la soirée même, plusieurs feuilles parisiennes notèrent les démarches du ministre de Portugal; les agences télégraphiques en portèrent aussitôt la nouvelle sur les bords du Tage. Le 8 février, le chef du ministère portugais fit connaître aux Cortès que la main de la princesse Amélie d'Orléans avait été demandée et obtenue par S. A. R. Don Carlos de Bragance. A la Chambre des pairs comme à la Chambre des députés, la nouvelle fut accueillie avec une faveur sur laquelle les présidents ne manquèrent pas d'insister.

Conformément aux traditions, le nonce à Lisbonne se fit l'interprète du corps diplomatique, qui désirait présenter ses félicitations aux souverains. L'audience solennelle eut lieu au palais d'Ajuda, le 18 février. Aucun discours n'y fut prononcé. Le roi et la reine se bornèrent, comme en un cercle ordinaire, à passer devant les visiteurs, pour causer un instant avec chacun d'eux. Appelé à son tour à formuler ses compliments, le ministre de la République française fit allusion à la nationalité de la fiancée comme à un gage nouveau d'entente entre les deux pays : « C'est aussi mon sentiment, répondit le roi, en élevant la voix. J'ai chargé mon ministre à Paris de le dire, et j'ai appris avec satisfaction que ses déclarations y ont été accueillies dans le même esprit. »

Après le cercle diplomatique, les ministres portugais se réunirent en conseil, sous la présidence du roi. Leur délibération fut longue. On apprit, le soir, qu'ils étaient démissionnaires. Aucun d'eux n'avait laissé pressentir ce coup de théâtre quelques heures auparavant. A vrai dire, le cabinet semblait, depuis des mois, à bout de forces. Cinq ans de pouvoir l'avaient usé. On lui reprochait surtout des fautes d'administration financière, qui creusaient un déficit permanent. La semaine précédente, il avait proposé des augmentations d'impôts. La masse des contribuables avait alors fait entendre de vives protestations. M. Luciano de Castro, chef du parti progressiste, eut à former un nouveau cabinet.

Cependant le duc de Bragance continuait à jouir à Paris de la tranquillité qu'il y avait trouvée le premier jour : après quelques entrefilets sur ses fiançailles, les journaux avaient cessé d'en parler. Le 23 février, le comte de Paris et sa fille quittèrent Paris pour aller passer quelques semaines de villégiature à Cannes. Le duc de Bragance les y accompagna; mais, le 5 mars, il retournait en Portugal. C'était la veille que le projet de loi relatif à l'expulsion des prétendants avait été repoussé par notre Chambre des députés sur la demande du ministère.



Accompagné du président du Conseil et du ministre des Affaires étrangères, le roi se rendit au devant de son fils jus-

qu'à Entrocamento, au point où la ligne de la Beira-Alta rejoint la voie de Madrid. A l'arrivée du train en gare de Lisbonne, se trouvaient la reine, les infants, les dames du palais, les officiers de la Couronne, les ministres et les hauts fonctionnaires. Dans les rues, les troupes faisaient la haie. Malheureusement, l'heure était matinale et la pluie tombait à flots. La manifestation fut privée d'un grand concours de populaire. La nouvelle des fiançailles n'avait pas réussi jusqu'alors, — il faut bien le constater, — à secouer le calme naturel de la population. Cependant les journaux monarchistes s'y évertuaient, par des séries d'articles sur la généalogie de la fiancée et sur les fastes de sa maison. En revanche, les feuilles républicaines, — qui ont leur franc-parler sur les bords du Tage, — rééditaient de vieilles médisances contre les princes d'Orléans, sans négliger les traits qui pouvaient, en provoquant les susceptibilités françaises, éveiller des inquiétudes dans le royaume. Prose perdue! Les Portugais n'entendaient pas se départir de leur flegmatique placidité.

Deux jours après son retour, le duc de Bragance reçut, à son tour, les membres du corps diplomatique. C'était la première fois que le jeune prince tenait cercle. Il se tira de l'épreuve avec une rondeur toute militaire.

Au ministre de la République française, il dit : « Je reviens enchanté de mon voyage en France. Je suis très touché de l'accueil et des égards que j'y ai trouvés. Veuillez en faire part à votre gouvernement et lui exprimer ma gratitude. »

Le 15 mars, le gouvernement royal saisit les Cortès d'un projet de loi portant à 220 000 francs de rente la dotation du prince royal, et mettant à la disposition du roi un demi-million pour les frais du mariage.

Cette proposition ne pouvait rencontrer, dans les deux Chambres, que les objections de l'infime minorité républicaine. Le vote n'en était donc pas douteux. Le 17 mars, avant même l'ouverture des débats, M. de Serpa Pimentel partait, muni des pouvoirs nécessaires pour la signature du contrat. M. de Serpa Pimentel avait figuré dans plusieurs combinaisons ministérielles. C'était un vieillard aimable, fin, justement apprécié et respecté en Portugal. A Paris, on le tenait en grande considération, comme négociateur du der-

nier traité de commerce et de la Convention avec l'État libre du Congo. On n'ignorait pas non plus chez nous qu'il conservait la direction d'un des grands journaux de Lisbonne, le *Jornal do Commercio*. Aussi les correspondants de la presse parisienne avaient-ils eu le soin de signaler un article que cette feuille avait publié, quelques jours auparavant, au sujet des prétendants français et des rigueurs dont ils étaient menacés :

Qu'importe au Portugal que les princes français vivent en France ou qu'ils soient exilés? Ce sont là des choses qui n'intéressent légitimement que le peuple français. Je ne crois pas que l'Espagne, actuellement sous la direction d'un ministère libéral, veuille faire mauvaise mine à Paris pour le compte des d'Orléans. Ce serait une absurdité énorme de penser que le Portugal pourrait se livrer à des manifestations de telle nature à l'égard d'une nation avec laquelle il vit en bons rapports, et cela au profit de princes d'une dynastie étrangère, qui n'intéressent d'aucune manière le plus obscur des citoyens portugais.

Quel est le gouvernement qui se hasarderait, en procédant de la sorte avec le gouvernement français, à faire cause commune avec les partis réactionnaires de l'Europe?

M. de Serpa, l'homme de confiance du roi, faisait donc passer le souci des bonnes relations avec la France avant le désir d'être agréable aux nouveaux alliés de son souverain. Et la signification de ces lignes était d'autant plus claire qu'elles paraissaient au moment même où l'ancien ministre se rendait à Paris.

Aux Cortès, le projet de dotation donna lieu à des débats qui occupèrent plusieurs séances. Un député républicain de Lisbonne, M. Consiglieri Pedroso, s'efforça d'attribuer un caractère politique à l'alliance avec une princesse d'Orléans. D'après lui, c'était une imprudence :

La famille d'Orléans, disait-il, a régné sur la France et demeure en opposition avec le régime constitutionnel de cette puissance. C'est au moment où le Portugal est en litige avec la République française, au moment où il a besoin de se concilier le bon vouloir des hommes d'État français, au moment où la politique coloniale commande la prudence et la circonspection, c'est à ce moment qu'on veut faire une fête nationale de l'union du prince don Carlos avec l'enfant d'une famille qui sera peut-être, à bref délai, expulsée du territoire français! N'est-ce pas étrange? Mais tout est étrange en cette

affaire !... Les conséquences de tant d'erreurs ne se feront pas attendre. Un député progressiste n'a-t-il pas dit récemment en pleine Chambre, sans être démenti, que la Guinée est irrévocablement perdue pour le Portugal ?...

Un royaliste indépendant, M. Diaz Ferreira, formula d'autres objections : la Charte fixe d'une manière immuable les dotations de la famille royale, et la situation du pays commande une économie sévère. Le ministre des Finances, M. Marianno de Carvalho, se chargea de répondre. La France n'avait pu, d'après lui, qu'éprouver un sentiment de satisfaction en voyant « une aussi noble nation que le Portugal, une aussi illustre maison que la maison de Bragance, faire choix de la princesse Amélie : il ne peut qu'être agréable à la France de voir une Française appelée éventuellement au trône de Portugal... Pour les limites de la Guinée, l'honorable député imagine des difficultés et des conflits là où il n'en existe pas... » Au dire du ministre, le projet de loi n'avait rien de contraire à la Constitution et se justifiait par des motifs de haute convenance. « La France et les États-Unis ne marchandent jamais les moyens quand il s'agit du *decorum* national. Il n'en sera pas autrement en Portugal. Tous les partis monarchistes se trouveront unis pour assurer l'éclat qui convient aux institutions royales !... »

Les députés ne ménagèrent pas les applaudissements à l'orateur du gouvernement. Il s'y mêlait un peu d'ironie à l'adresse de M. Marianno de Carvalho, ancien franc-tireur de l'opposition. Le projet de dotation fut voté, à la Chambre des députés, par soixante-dix voix contre quatre. A la Chambre des pairs, il ne rencontra d'opposant qu'un républicain, M. Latino Coelho, mandataire des établissements scientifiques.

Dans le courant d'avril, on annonça que les publications du mariage venaient d'être faites à la mairie d'Eu. La célébration devait avoir lieu à Lisbonne le 22 mai.

II

Le roi voulait que le mariage de son très aimé fils *(sobre todos muito amado e prezado filho)* fût entouré de toute la pompe

traditionnelle. Le programme des fêtes ne comprenait pas moins de cinq jours de gala, avec congé pour les administrations publiques, salves d'artillerie dans les forts et sur les bâtiments de guerre, pavois, illuminations, feux d'artifice, etc. : le 22 mai, bénédiction nuptiale à la cathédrale ; le 23, cercle tenu par les nouveaux époux au palais de Belem et, le soir, représentation lyrique à San Carlos ; le 24, cercle de cour, puis dîner au palais d'Ajuda ; le 25, revue militaire ; enfin, le 26, courses de chevaux, puis bal de cour. La princesse Amélie devait être accompagnée en Portugal par ses parents et par ses oncles, le duc d'Aumale et le duc de Chartres. Leurs appartements étaient préparés au palais *das Necessidades*. C'était jadis le palais de la reine Donna Maria II ; depuis son avènement, le roi Don Luiz habitait Ajuda ; aujourd'hui (1905), le roi Don Carlos réside aux *Necessidades* : la tradition veut qu'un souverain portugais n'occupe jamais la demeure de son prédécesseur immédiat.

Plusieurs cours étrangères avaient notifié l'intention de se faire représenter par un prince du sang : l'Italie par le duc d'Aoste, l'Angleterre par le prince Georges. Il était aussi question d'ambassadeurs extraordinaires.

Ces grands jours devaient soulever des questions délicates d'étiquette et de préséance. Le ministre de la République française allait, durant toute une semaine, se trouver en présence du prétendant à la couronne de France. En principe, rien de plus simple à déterminer que son attitude. A l'exemple de son gouvernement, il ne pouvait que faire montre de dispositions sympathiques pour l'union du prince royal avec une Française ; mais il devait aussi prendre garde de n'être mêlé à aucune démonstration qui fût de nature à reconnaître aux princes d'Orléans un autre caractère que celui de citoyens français. Dans l'application, que de difficultés à prévoir !

Bien avant la semaine d'épreuve, sa vigilance fut éveillée par des propos de salon. On disait que, dès l'arrivée à Lisbonne du comte de Paris, une audience lui serait demandée par les membres du corps diplomatique. Quelques-uns d'entre eux en avaient déjà entretenu leur doyen. Cette visite leur paraissait s'imposer comme un acte de convenance. Ils ne réfléchissaient pas que le futur allié du roi était doublé

d'un prétendant français ; que sa clientèle ne manquerait pas de présenter leur démarche collective comme la reconnaissance de ses revendications par les cours étrangères ; que le ministre de la République ne pourrait s'y associer ; et qu'enfin leur manifestation provoquerait des commentaires auxquels il était préférable de ne pas fournir un prétexte, dans l'intérêt même de ceux auxquels on avait le désir d'être agréable. Le ministre de France n'hésita pas à se rendre a son tour chez le doyen du corps diplomatique, Mgr Vincent Vannutelli, archevêque de Sardes.

Jeune encore, de très haute stature, gentilhomme de race, diplomate éprouvé par des missions antérieures à La Haye, à Bruxelles, à Constantinople et à Saint-Pétersbourg, Mgr Vannutelli achevait de conquérir ses titres à la pourpre romaine[1]. Par ses manières affables, par la sûreté de son commerce, par son tact et sa bonté, il avait gagné la confiance et les respectueuses sympathies de tous. Dans les salons, il animait les conversations par son humeur enjouée, et il ne se faisait jamais prier pour prendre place à une table de whist. Dans les rues, les femmes et les enfants s'empressaient autour de lui pour baiser son anneau pastoral. Mais sa modestie s'accommodait mal de ces démonstrations ; il s'y dérobait volontiers. De préférence il se faisait conduire hors de la ville, en landau fermé ; sa constitution d'athlète réclamait beaucoup d'exercice. C'était plaisir de le voir gravir, d'un pas ferme, les allées désertes de la *Tapada*, dominant de sa grande taille ses deux aimables secrétaires, Mgr Tonti et Mgr Guidi, essoufflés à le suivre.

Mgr Vannutelli accueillit le ministre de France en ami, le fit asseoir et se plaça tout près, devant lui, courbé dans son fauteuil, comme à son ordinaire, les coudes sur les genoux, les yeux dans les yeux. L'entretien ne fut pas long.

— Vous savez, Monseigneur, que plusieurs cours vont être représentées aux fêtes du mariage par des princes du sang ? Avez-vous arrêté vos projets sur les démarches de courtoisie que nous aurons à remplir à leur égard ?

1. Mgr Vannutelli est actuellement (1905) membre du Sacré Collège, préfet de la Congrégation du Concile et évêque de Palestrina.

— Il y a le temps d'y songer, monsieur le Ministre !... Plus de deux semaines encore !...

— Cependant quelques-uns de nos collègues se demandent déjà s'il ne conviendra pas de faire une visite collective au père de la princesse Amélie.

— Oh ! un bruit en l'air !... Une question à examiner, tout au plus !...

— C'est le cas de recourir aux précédents, Monseigneur, selon la méthode chère aux diplomates... L'année dernière, au mois de septembre, le prince royal de Danemark a épousé une princesse d'Orléans. Les membres du corps diplomatique à Copenhague se sont aussi posé la question de savoir s'ils demanderaient une audience collective au duc de Chartres, père de la fiancée...

— Eh bien ?

— Ils en ont écarté l'idée, se rendant compte que leur collègue de France ne pouvait prendre part à une manifestation dont le principe même est inadmissible pour le représentant de la République... Peut-être ont-ils considéré de plus qu'ils rendraient un mauvais service aux princes d'Orléans en les traitant comme membres d'une famille régnante.

— Ce précédent, mon cher Ministre, vous en êtes sûr ?

— Je le garantis... Et, vous le voyez, les conditions étaient identiques.

— Je ne l'oublierai pas.

— Du reste, Monseigneur, il est une autre considération qui vous touchera plus directement... On annonce que le roi d'Italie se fera représenter par son frère au mariage du duc de Bragance, son neveu. Le corps diplomatique demandera-t-il une audience au duc d'Aoste ?... Je ne vois pas bien, je l'avoue, le représentant du Saint Père reçu par l'envoyé du Quirinal !... Ferons-nous donc, pour le comte de Paris, plus que pour le duc d'Aoste, ex-roi d'Espagne ?...

— N'insistez pas, mon cher collègue !... Je vous répète que la question n'est pas posée.

— Mais, si elle vient à se poser, permettez-moi de penser qu'elle est résolue d'avance.... conformément aux précédents.

— Eh oui ! conclut le nonce en souriant les précédents font loi.

Après ce colloque mi-juridique, mi-politique, il ne fut plus question d'audience collective. Les plus zélés des ministres étrangers convinrent de s'en tenir, pour le comte de Paris comme pour les princes délégués, à une visite individuelle. Il était temps qu'une règle prévalût; les événements pressaient.

Le 13 mai, le yacht royal d'Italie *Savoia*, escorté par le cuirassé *Italia*, remontait le Tage et jetait l'ancre devant Lisbonne. Deux superbes bâtiments, dont la marine italienne était fière, à juste titre : l'un coquet, de couleur claire, luxueusement aménagé; l'autre massif, sombre, d'aspect formidable avec ses huit cheminées noires, ses tourelles blindées et ses monstrueux canons. L'élégance de l'un faisait valoir la force de l'autre, qui réalisait le type achevé du plus puissant vaisseau que l'on connût alors. Vraiment, le pavillon italien faisait bonne figure, sur le Tage, à côté des vieux cuirassés des escadres d'Amérique, d'Espagne et d'Angleterre.

La *Savoia* avait à bord le prince Amédée, duc d'Aoste. Chacun des membres du corps diplomatique, — y compris le ministre espagnol, dont la situation ne laissait pas que d'être délicate au regard de l'ex-roi d'Espagne, — se fit inscrire chez le prince et fut reçu par lui. Le nonce seul s'abstint, comme on l'avait prévu. Avec le ministre de France, le duc d'Aoste commença par causer de l'événement du jour. Mais l'entretien dévia bientôt sur les relations franco-italiennes, qui commencaient à se troubler. Déjà l'on voyait poindre les malentendus qui devaient, durant quinze ans, porter de si regrettables préjudices aux intérêts des deux peuples. C'était le temps où M. Rouvier, délégué spécial du gouvernement de la République, faisait la navette entre Paris et Rome, pour négocier un accord transactionnel qui prévînt la rupture en matière de navigation.

Après le duc d'Aoste, arriva le fils du prince de Galles, le prince Georges, qui venait de Gibraltar. On annonça ensuite la princesse Clémentine de Saxe-Cobourg-Gotha et son fils, le prince Ferdinand, à la fois parent du roi de Portugal et des princes d'Orléans. Dans le même temps se succédèrent des attachés militaires, des artistes, des reporters,

des touristes. Durant une semaine, ce fut le défilé d'une foule cosmopolite, d'où émergeaient des figures connues ou des personnages célèbres. On n'attendait plus que les princes d'Orléans.

Avant de partir pour Lisbonne, le comte de Paris avait célébré les fiançailles de sa fille par une soirée. Le 15 mai, dans les salons de l'hôtel Galliera, s'étaient réunis non seulement les amis personnels des princes et les représentants de l'ancienne noblesse, mais aussi tous les partisans connus d'une restauration. Dans la liste des invités figuraient, avec les clients déclarés de la Maison d'Orléans, des généraux et des officiers supérieurs, nombre de hauts fonctionnaires et de magistrats, et même les chefs du corps diplomatique. Un souverain n'aurait pu faire mieux, la veille de son couronnement. La réception fut des plus brillantes et se prolongea fort avant dans la nuit. On exprima des vœux pour la fiancée. On eut, pour ses parents, des témoignages multipliés de respect et de dévouement. Cependant on s'abstint de tout discours, de tout manifeste.

La presse montra moins de prudence. Dès le lendemain, les feuilles royalistes donnèrent des comptes rendus dithyrambiques de la fête. Emportés par l'enthousiasme, certains panégyristes n'hésitèrent pas à insérer des commentaires compromettants ; on lisait dans *le Figaro* du 16 mai, sous la signature de M. de Granlieu :

La circonspection a disparu devant le patriotisme, et, une fois de plus, nous avons vu que le Prince réfléchi, dont la réserve a été si souvent critiquée, sait passer du silence à l'action, quand il croit l'heure venue. Peut être ne s'est-il pas mis en avant aussi souvent que l'eussent désiré beaucoup d'amis de la monarchie ; mais, du moins, il faut reconnaître que, chaque fois qu'il s'est décidé à agir, il l'a fait avec une sûreté et une résolution dignes d'inspirer pleine confiance en l'avenir...

Là-dessus, grand tapage dans les cercles radicaux. A quel titre le comte de Paris s'était-il permis de convoquer les ambassadeurs accrédités près la République ? Pourquoi ces invitations aux généraux, aux magistrats, aux fonctionnaires ? Provocation intolérable ! Complot machiné par les conserva-

teurs incorrigibles, qui continuent d'abuser de la magnanimité d'un régime trop débonnaire!... La presse avancée réclamait une répression immédiate. Si le parlement ne se fût trouvé en vacances, nul doute que l'incident n'eût fait l'objet d'une interpellation. On exprimait le regret d'avoir repoussé, deux mois auparavant, le projet de loi Duché-Viette. On mettait le ministère en demeure de préparer, pour la rentrée des Chambres, une proposition qui en consacrât les rigueurs.

Étonnées d'abord, puis inquiètes, les feuilles royalistes plaidèrent les circonstances atténuantes, s'appliquant à enlever tout caractère politique à l'incident. « En recevant ses amis dans sa maison, à l'occasion du mariage de sa fille, le comte de Paris avait-il fait autre chose que ce que font les pères de famille, même ceux qui ne sont pas des princes?... Il aurait, en vérité, manqué d'égards au souverain d'une nation amie, s'il avait eu l'idée de donner un caractère presque clandestin à cette fête de mariage... »

La masse républicaine du pays se montrait peu sensible à ces arguments. Les rumeurs gagnaient les départements et prenaient, de jour en jour, un caractère plus menaçant. Les échos en devaient suivre les princes au cours de leur voyage.

***

Pour se conformer à l'usage, la fiancée aurait dû se rendre par mer à Lisbonne. C'est ainsi que la reine Marie-Pie avait fait son entrée dans le royaume, quand elle était venue d'Italie. Le Tage couvert de barques pavoisées; la nef royale amenant la jeune épousée; les galères de la cour, avec leurs soixante rameurs; les grondements des salves; les hourras des matelots; l'agitation de la foule; la ville en amphithéâtre; le ciel bleu; le soleil radieux : on imagine l'éclat d'un pareil tableau, et l'on comprend que les Portugais tiennent à en perpétuer la tradition.

Mais Madame la comtesse de Paris avait tenu, disait-on, à ce que sa fille arrivât en santé et en beauté; elle avait craint le mal de mer, et la poésie de la traversée avait cédé la place à la prose du chemin de fer. Outre les avantages d'un voyage

rapide et confortable, la ligne de la Beira réservait à la jeune princesse l'occasion d'admirer, tout un jour, les sites les plus pittoresques de sa nouvelle patrie. Au sortir des solitudes du Léon espagnol, c'est un ravissement de saluer, au passage, la riante vallée du Mondégo, les cimes sauvages de la serra d'Estrella, la blanche cité d'Inez de Castro et les vieux cèdres de Bussaco. A l'une des stations, un des notables du pays formula, sous une forme amusante, les hommages de ses concitoyens. Craignant sans doute que la langue portugaise ne fût pas encore familière à la noble voyageuse, il avait traduit en français sa harangue :

Altesse!

Autant moi que mon petit secrétaire que voici, nous sommes complètement à Vos ordres. Et ce n'est pas seulement le complément d'un devoir; c'est plus quelque chose : c'est une manifestation, bien insuffisante, du respect et de l'affection pour Vous du peuple que je représente ici. — C'est que c'est la vérité!

Ce peuple, dont toutes les fibres tressaillent d'enthousiasme pour la monarchie, et qui déjà prépare des illuminations ravissantes pour solenniser Votre auspicieux mariage avec M. Charles, fait des vœux, — il même me l'a dit ce soir, lorsque je faisais la ronde, — pour que votre futur règne dans le Portugal soit bon et brillant, ainsi que le promettent Votre joli visage et Votre taille enchanteresse, qu'il, du reste, n'avait jamais vus encore. — C'est que c'est la vérité!

Je ne veux pas vous retarder davantage, parce que Vous avez d'avoir faim; et moi, j'ai à faire la police de la gare. Et, à propos, ne reparez pas aux défauts de ladite police; car ma spécialité (demandez-le à M. Ernest Xavier), ce sont les chevaux, les chiens et la chasse aux lièvres. — C'est que c'est la vérité!

Le voyage s'acheva, sans autre incident, dans l'après-midi du même jour (19 mai). Aucune solennité n'avait été préparée pour l'arrivée des princes à Lisbonne, les fêtes officielles ne devant commencer que le 22 mai, jour du mariage. La famille royale les attendait à la gare. Quelques ministres portugais, avec les officiers de cour, pas un diplomate étranger, si ce n'est le ministre du Brésil, dont la présence était motivée par la venue de la princesse de Joinville, sœur de l'empereur Don Pedro. Après l'échange des compliments, les souve-

rains et leurs hôtes gagnèrent le palais *das Necessidades*. La princesse Amélie prit place dans le premier landau découvert, à gauche de la reine, en face du comte de Paris et du duc de Bragance. Dix autres voitures suivaient, emportant le roi, la comtesse de Paris, la princesse de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Chartres, le duc d'Orléans et la princesse Hélène d'Orléans, les princes portugais, les officiers d'ordonnance et les dames du palais.

Une foule tranquille et sympathique se pressait sur le passage du cortège. Chacun voulait voir la princesse Amélie, qui portait une toilette bleue et blanche, aux couleurs portugaises. De la gare aux *Necessidades*, le chemin est long, par les quais et les rues montantes. Mais, en dépit d'une bise assez aigre, la journée finissait dans une atmosphère d'apothéose.

Dans cette même soirée du 19 mai, une dépêche de Paris avisa le ministre de France qu'il venait d'être accrédité, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour représenter le président de la République au mariage princier. Les autres puissances avaient déjà muni leur ministre de lettres spéciales. L'Espagne avait accrédité trois ambassadeurs extraordinaires.

La soirée de l'hôtel Galliera et le bruit soulevé par cette manifestation avaient probablement fait hésiter le ministère français. Peut-être avait-il attendu aussi d'être fixé sur l'attitude que la cour du Portugal prendrait à l'égard du comte de Paris. Sur ce point, les assurances qu'il pouvait désirer, sans toutefois les demander, lui parvinrent sous une forme qui sauvegardait toutes les susceptibilités. On sait de quelle manière M. Grévy et M. de Freycinet avaient accueilli la notification du mariage. Depuis lors, le ministre portugais des Affaires étrangères, M. de Barros Gomes, en avait exprimé sa gratitude au représentant de la France à Lisbonne. A plusieurs reprises, tous deux avaient causé officieusement de la prochaine arrivée des princes d'Orléans. Il résultait de leurs entretiens que la Cour était résolue à ne pas dépasser, dans la réception réservée au comte de Paris, la mesure des égards dus à l'allié de la famille royale. La situation se trouvant ainsi définie avec netteté, la République avait pu se faire représenter par un ambassadeur extraordinaire.

M. de Barros Gomes apporta ses compliments à l'ambassadeur :

— Je reviens d'Ajuda, dit-il. J'ai fait part à Sa Majesté de la décision de votre gouvernement. La nouvelle en a été extrêmement agréable : je suis chargé de vous le dire. Le roi tient même à vous recevoir dès demain, afin que vos prérogatives soient reconnues par tous, le jour suivant, pour les cérémonies du mariage.

— Demain, mes lettres de créance ne seront pas encore arrivées.

— Il n'importe. Il suffira d'en dire un mot dans votre discours.

— Un discours est donc nécessaire ?

— Il s'agit d'une réception solennelle. Les discours sont de règle, comme les carrosses de gala, l'escorte de cavalerie, les maîtres des cérémonies et le reste !

— Soit. Dans une heure vous aurez la minute de mon discours.

— Et, ce soir même, je vous communiquerai la réponse de Sa Majesté...

La rédaction du discours ne laissait pas que d'être assez délicate. L'ambassadeur devait prévoir que, dans l'état des esprits en France, les intransigeants ne lui pardonneraient pas une politesse envers une princesse d'Orléans ; mais les hommes de bonne foi ne méconnaîtraient pas les intentions de l'orateur, connu pour bon républicain et dont la carrière s'était faite sous les auspices de Gambetta, de Jules Ferry et de Spuller. Il était d'ailleurs certain de n'encourir aucun désaveu, s'il composait son texte avec des formules consacrées déjà. « Une union qui devait établir un lien de plus entre les deux pays » : personne ne se méprendrait sur le sens de la phrase, surtout si le roi, dans sa réponse, insistait sur « la faveur avec laquelle l'opinion, en Portugal, accueillait la nationalité de la future épouse ».

L'accord s'établit dans ces conditions entre le ministre de France et le gouvernement portugais, le temps faisant défaut pour soumettre les textes à l'examen du gouvernement de la République.

Le lendemain, dans l'après-midi, deux voitures monumen

tales s'arrêtaient devant le palais d'Abrantès, deux carrosses dorés, suspendus par d'immenses ressorts, attelés de huit mules, avec cochers et valets poudrés, reliques vénérables des magnificences royales des XVIIe et XVIIIe siècles. De l'un d'eux, descendait le comte das Alcaçovas, revêtu de son riche uniforme de maître des cérémonies. Il se faisait annoncer à l'ambassadeur, et lui notifiait que, « suivant les ordres de Sa Majesté, il allait l'accompagner à l'audience publique et solennelle, accordée par l'auguste souverain ». Bientôt le cortège s'ébranlait dans l'ordre réglé par le protocole : la voiture vide de l'ambassadeur ; la voiture vide du comte introducteur; le carrosse vide de l'État; le premier carosse de cour, avec les secrétaires de l'ambassade et le commandant Barry[1], alors attaché militaire à Madrid et à Lisbonne; le second carrosse de cour, avec l'ambassadeur et le comte das Alcaçovas; enfin un peloton de lanciers.

Long parcours! Trois kilomètres au pas, dans une voiture à laquelle les ressorts impriment des mouvements continus de tangage et de roulis!... Déployé devant le palais d'Ajuda, un régiment d'infanterie rend les honneurs. Une musique militaire accueille les arrivants aux accords de l'hymne national. Dans la matinée, on a délibéré pour savoir si l'on jouerait *la Marseillaise*. Des précédents ont été retrouvés à temps par les jurisconsultes de la couronne : les échos du château royal ne seront pas éveillés en sursaut par notre chant révolutionnaire... Mais les envoyés d'Espagne devront, comme leur collègue de France, se contenter de l'hymne mélancolique du Portugal.

L'ambassadeur, reçu par le ministre des Affaires étrangères et par le grand-maître des cérémonies, est conduit dans la salle du Trône, où l'ont précédé le roi, en grande tenue de général, et la reine, en toilette de soirée avec le manteau de cour.

Derrière les souverains, sont rangés les officiers de service et les dames d'honneur. Premier salut à l'entrée ; second salut, après quelques pas ; présentation par le ministre. Ces rites accomplis, au milieu d'un profond silence, l'ambassa-

1. M. Barry est actuellement (1905) général.

deur monte un des degrés du trône et donne lecture de son discours :

Sire,

M. le président de la République m'a fait parvenir des lettres spéciales, qui m'accréditent en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour le représenter près de Votre Majesté au mariage de Son Altesse le prince royal.

C'est à la fois un témoignage du vif intérêt que M. le président de la République porte à tout ce qui touche la famille de Votre Majesté, et de la sympathie avec laquelle mon gouvernement envisage une union qui doit établir un lien de plus entre les deux nations.

Votre Majesté a bien voulu me faire connaître qu'Elle apprécie de même les conséquences de cet heureux événement pour les relations de la France avec le Portugal. Je suis heureux d'avoir une occasion nouvelle de L'en remercier, en Lui présentant l'hommage respectueux de mes félicitations.

Le roi répond en ces termes :

Monsieur l'ambassadeur,

En vous accréditant dans un moment solennel auprès de ma personne, en qualité de son ambassadeur extraordinaire, M. le président de la République française donne un nouveau témoignage, pour moi très agréable, de l'intérêt que lui inspirent les destinées de la famille royale.

J'y vois en même temps une nouvelle affirmation de la cordialité des relations des deux pays, qui joignent à la communauté de race de puissantes affinités intellectuelles et une sympathie si souvent manifestée dans le cours de leur existence séculaire, glorieuse pour tous deux à de nombreux et divers titres.

Il m'est donc agréable d'entendre de votre bouche, Monsieur l'ambassadeur, que, dans l'opinion du gouvernement représenté par vous, l'heureux événement qui va être célébré en Portugal constituera un nouveau lien entre les deux pays.

Pour ma part, je l'ai toujours entendu ainsi, et je suis sincèrement heureux de pouvoir confirmer, à cette occasion, l'espoir que j'ai de voir cette cordialité toujours croissante s'affirmer dans les relations entre le Portugal et la France. Vous pouvez voir, Monsieur l'ambassadeur, une preuve très solennelle que cet espoir est fondé, dans la faveur extrême avec laquelle l'opinion a accueilli en Portugal la nationalité de la future épouse de mon très cher fils.

Quant à vous, Monsieur l'ambassadeur, je vous remercie encore des félicitations que vous m'avez adressées en votre nom et des vœux

tales s'arrêtaient devant le palais d'Abrantès, deux carrosses dorés, suspendus par d'immenses ressorts, attelés de huit mules, avec cochers et valets poudrés, reliques vénérables des magnificences royales des XVIIe et XVIIIe siècles. De l'un d'eux, descendait le comte das Alcaçovas, revêtu de son riche uniforme de maître des cérémonies. Il se faisait annoncer à l'ambassadeur, et lui notifiait que, « suivant les ordres de Sa Majesté, il allait l'accompagner à l'audience publique et solennelle, accordée par l'auguste souverain ». Bientôt le cortège s'ébranlait dans l'ordre réglé par le protocole : la voiture vide de l'ambassadeur ; la voiture vide du comte introducteur; le carrosse vide de l'État; le premier carosse de cour, avec les secrétaires de l'ambassade et le commandant Barry[1], alors attaché militaire à Madrid et à Lisbonne; le second carrosse de cour, avec l'ambassadeur et le comte das Alcaçovas; enfin un peloton de lanciers.

Long parcours! Trois kilomètres au pas, dans une voiture à laquelle les ressorts impriment des mouvements continus de tangage et de roulis!... Déployé devant le palais d'Ajuda, un régiment d'infanterie rend les honneurs. Une musique militaire accueille les arrivants aux accords de l'hymne national. Dans la matinée, on a délibéré pour savoir si l'on jouerait *la Marseillaise*. Des précédents ont été retrouvés à temps par les jurisconsultes de la couronne : les échos du château royal ne seront pas éveillés en sursaut par notre chant révolutionnaire... Mais les envoyés d'Espagne devront, comme leur collègue de France, se contenter de l'hymne mélancolique du Portugal.

L'ambassadeur, reçu par le ministre des Affaires étrangères et par le grand-maître des cérémonies, est conduit dans la salle du Trône, où l'ont précédé le roi, en grande tenue de général, et la reine, en toilette de soirée avec le manteau de cour.

Derrière les souverains, sont rangés les officiers de service et les dames d'honneur. Premier salut à l'entrée ; second salut, après quelques pas ; présentation par le ministre. Ces rites accomplis, au milieu d'un profond silence, l'ambassa-

1. M. Barry est actuellement (1905) général.

deur monte un des degrés du trône et donne lecture de son discours :

Sire,

M. le président de la République m'a fait parvenir des lettres spéciales, qui m'accréditent en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour le représenter près de Votre Majesté au mariage de Son Altesse le prince royal.

C'est à la fois un témoignage du vif intérêt que M. le président de la République porte à tout ce qui touche la famille de Votre Majesté, et de la sympathie avec laquelle mon gouvernement envisage une union qui doit établir un lien de plus entre les deux nations.

Votre Majesté a bien voulu me faire connaître qu'Elle apprécie de même les conséquences de cet heureux événement pour les relations de la France avec le Portugal. Je suis heureux d'avoir une occasion nouvelle de L'en remercier, en Lui présentant l'hommage respectueux de mes félicitations.

Le roi répond en ces termes :

Monsieur l'ambassadeur,

En vous accréditant dans un moment solennel auprès de ma personne, en qualité de son ambassadeur extraordinaire, M. le président de la République française donne un nouveau témoignage, pour moi très agréable, de l'intérêt que lui inspirent les destinées de la famille royale.

J'y vois en même temps une nouvelle affirmation de la cordialité des relations des deux pays, qui joignent à la communauté de race de puissantes affinités intellectuelles et une sympathie si souvent manifestée dans le cours de leur existence séculaire, glorieuse pour tous deux à de nombreux et divers titres.

Il m'est donc agréable d'entendre de votre bouche, Monsieur l'ambassadeur, que, dans l'opinion du gouvernement représenté par vous, l'heureux événement qui va être célébré en Portugal constituera un nouveau lien entre les deux pays.

Pour ma part, je l'ai toujours entendu ainsi, et je suis sincèrement heureux de pouvoir confirmer, à cette occasion, l'espoir que j'ai de voir cette cordialité toujours croissante s'affirmer dans les relations entre le Portugal et la France. Vous pouvez voir, Monsieur l'ambassadeur, une preuve très solennelle que cet espoir est fondé, dans la faveur extrême avec laquelle l'op[illegible] en Portugal la nationalité de la future épouse de [illegible] fils.

Quant à vous, Monsieur l'ambassadeur, je vous remercie encore des félicitations que vous m'avez adressées en votre nom et des vœux

que vous faites pour le bonheur de ma famille, et je suis bien aise de vous marquer une fois de plus ma bienveillance royale.

Les discours terminés, les souverains s'approchent de l'ambassadeur, pour engager un entretien moins solennel. Le roi tient à redire combien il est sensible aux témoignages de sympathie qui lui sont donnés. La reine désire que ses remerciements soient transmis au président de la République. Aucune allusion n'est faite aux princes d'Orléans. La réception prend fin sur une série de nouvelles révérences, et l'ambassadeur est reconduit à son hôtel avec le même cérémonial qu'à l'aller.

Pendant l'audience royale, le duc d'Aumale et le duc de Chartres ont fait porter leur carte au palais d'Abrantès. Le comte de Paris s'est abstenu. Il ne veut pas connaître le représentant officiel de la République. De la part de tout autre citoyen français, cette réserve serait tenue pour une faute vénielle de convenance ; de la part du comte, elle va être considérée comme un acte de prétendant.

L'ambassadeur quitte l'uniforme, revêt un costume civil, et se rend immédiatement au palais *das Necessidades*. Dans le salon d'attente, il se rencontre avec le comte de Seisal et un autre officier du duc de Bragance. Là, devant eux, il remet ses cartes pour le duc d'Aumale et le duc de Chartres ; mais il ne s'inscrit pas sur le registre ouvert pour le comte de Paris et qui lui est présenté par l'huissier de service.

Le télégraphe ne manquera pas, le soir même, de signaler à Paris ces incidents. Demain matin, les journaux royalistes commenceront à malmener l'ambassadeur discourtois. Mais, par compensation, les feuilles radicales demanderont la tête du traître, qui ose célébrer comme un événement favorable, l'union du prince portugais avec une princesse d'Orléans.

III

Le mariage religieux a lieu le 22 mai, à la cathédrale, à *la Sé*, comme on a coutume de dire à Lisbonne.

Les détails de la solennité ont été minutieusement réglés par décret, d'après l'antique cérémonial. En bon courtisan, le soleil est au rendez-vous. Ciel bleu, atmosphère tiède et calme. Une de ces ineffables journées de printemps, qui font du Portugal un Éden et de Lisbonne une cité d'Orient.

A midi, les souverains sortent d'Ajuda, pour se rendre à *la Sé*. Un détachement de cavalerie ouvre la marche. Après, caracolent les grands dignitaires du palais avec leurs insignes (*Porteiros da canna, Reis de armas, Passavantes*). Le roi et la reine, avec le prince royal et l'infant Don Auguste, paraissent ensuite, dans un carrosse doré du XVIIe siècle, traîné par huit mules. Le grand écuyer chevauche à la portière de droite; le commandant de la garde royale, à gauche. Derrière se groupent, aussi à cheval, les officiers de l'état-major du roi et des altesses.

Sept autres carrosses dorés suivent à la file, portant la grande-maîtresse, les dames d'honneur, les chambellans et les hauts fonctionnaires du palais. Un second détachement de cavalerie forme l'arrière-garde. On imagine l'éclat de cette procession, qui se déroule au soleil, tout le long des quais; les curieux empressés sur le passage; les jupes rouges des *varinas*[1] et les bonnets verts des *gallegos*[2]; le scintillement des *azulejos*[3]; les drapeaux aux fenêtres; les oriflammes aux mâts des navires; les eaux miroitantes du Tage; les fumées des salves; et, pour toile de fond, les silhouettes vaporeuses de Palmella se profilant sur l'azur.

Un quart d'heure plus tard, un autre cortège quitte le palais *das Necessidades*. Dans la première voiture, la princesse Amélie, en satin blanc tout uni, avec le voile garni de dentelles et les fleurs d'oranger. Elle est accompagnée de ses parents et de l'infant Don Alphonse, frère du fiancé. Derrière, sept carrosses emmenant les autres princes d'Orléans et les princes délégués, avec les personnes de leur suite.

Sur le parvis de la cathédrale, le roi et la reine sont attendus par le cardinal-patriarche, monseigneur Neto, assisté

1. Marchandes de poisson, originaires de la ville d'Ovar.
2. Portefaix de la Galice.
3. Faïences qui revêtent les murs.

1er Novembre 1905.

de ses flabellifères et des membres du chapitre. Ils remontent la nef, sous un dais porté par des conseillers municipaux. gagnent le trône érigé dans le chœur, à gauche de l'autel. Les archers de la garde royale font la haie. Les princes d'Orléans sont reçus par le duc de Bragance et conduits dans le chœur, à droite de l'autel. Les invités emplissent l'église depuis longtemps. Par ordre de la reine, toutes les dames portent la mantille blanche. Le corps diplomatique est groupé dans une tribune, près du chœur, du côté de l'évangile. En face, les ministres, les conseillers d'État, les cardinaux, les évêques. Dans des tribunes spéciales, les duchesses et les dames de haute noblesse, les membres des Cortès, les représentants de l'armée, de la magistrature et de l'administration. Le reste de la nef est occupé par le peuple (*o povo*).

Au fond, l'autel étincelant de lumières et de dorures, le patriarche et les prélats revêtus de riches chasubles. A gauche, le roi, en tenue de général, et la reine, en robe bleue, avec le manteau de cour tombant des épaules, tout brodé de diamants et de perles. A droite, les princes. Au milieu du chœur, la robe blanche de la fiancée et l'uniforme du fiancé. Dans la nef, des toilettes claires, des mantilles, des bijoux et des ors ; le murmure de la foule ; les rayons colorés qui tombent des vitraux ; la fumée de l'encens : un tableau qui tenterait le pinceau d'un Véronèse.

La cérémonie religieuse commence par la célébration de la messe *pro sponso et sponsa*. Puis les fiancés se lèvent et s'approchent du cardinal-patriarche, qui se tient debout, devant l'autel. Celui-ci va les interroger tour à tour, pour savoir si chacun d'eux consent au mariage. Avant de répondre, le prince royal sollicite l'assentiment du roi et de la reine ; il s'incline devant eux et leur baise la main. La princesse fait un mouvement pour s'agenouiller devant son père, qui la retient et l'embrasse. Les fiancés reviennent au milieu du chœur et prononcent la formule solennelle. Le patriarche procède à la bénédiction des anneaux, que les époux échangent.

A ce moment, la basilique est ébranlée par les salves, qui éclatent dans les forts de la ville et sur les vaisseaux de guerre. Le patriarche remonte à l'autel et donne la bénédiction nuptiale aux nouveaux époux, qui vont ensuite, la main dans la

main, se placer près du trône, à côté des souverains. Et le prélat entonne le *Te Deum*, continué par les musiciens et les chantres de la chapelle royale. La cérémonie est terminée.

Les souverains et les princes, reconduits par le clergé jusqu'à la porte du temple, remontent en voiture. Les seize carrosses dorés s'ébranlent à la file. Toute la population de Lisbonne et des campagnes voisines s'est distribuée sur le parcours. Il est plus de six heures quand le cortège atteint le palais de Belem, qui sera désormais la résidence du prince royal. La journée s'achève dans la splendeur d'un coucher de soleil, qui prolonge la fête du ciel et de la terre.

A son retour au palais d'Abrantès, l'ambassadeur parcourt les journaux arrivés de France dans l'après-midi. Il y voit que la question des princes a été examinée de nouveau au conseil des ministres. Le gouvernement incline maintenant vers des mesures d'expulsion, surtout en ce qui concerne le comte de Paris. Une décision définitive à ce sujet sera prise avant le 25 mai, date de la réouverture des Chambres. Quel préambule à l'entrevue qui aura lieu, demain, entre la fille du prétendant et l'envoyé de la République !



Le 23 mai, moins de vingt-quatre heures après la célébration de leur mariage, les époux ont à tenir un cercle officiel, qui se prolongera tout l'après-midi. Les membres du corps diplomatique passent les premiers. On les range dans le grand salon : d'un côté, les dames, en robe décolletée avec traîne ; de l'autre, les chefs de mission et leurs secrétaires en uniforme. Leurs Altesses paraissent, suivies des officiers et des dames de leur maison. Le prince est en tenue militaire ; la princesse porte une superbe traîne de cour en velours rouge brodé d'or, qui fait ressortir l'élégance de sa haute taille et la fraîcheur de son teint. Toutes les têtes s'inclinent. Avec ensemble, les dames font la révérence. On n'entend que le froufrou des soies et le cliquetis des décorations. Mais aussitôt le prince s'avance vers le nonce, tandis que la princesse, souriante et calme, avec l'aisance gracieuse d'une Parisienne, va vers la doyenne du corps diplomatique.

sitions qui ont permis au gouvernement de la République de se faire représenter au mariage. S'il ne dépend que de leur volonté, les derniers jours de fêtes ne seront troublés par aucun incident. Mais voici que se présente une difficulté.

Il paraît qu'au dîner, ce soir, le comte de Paris doit tenir la droite de la reine. Le représentant de la République se demande s'il peut accepter une place inférieure. C'est une question qu'il croit bon de signaler au grand-maître des cérémonies :

— Mais, dit celui-ci, vous ne pensez pas à primer ?...

— L'ambassadeur de France doit passer avant tous ses compatriotes.

— Avant l'allié du roi, avant le père de la princesse royale ?

— Citoyen français et, de plus, prétendant : deux raisons pour que l'ambassadeur ne lui cède point le pas !... Du reste, aucune difficulté ne proviendra de mon fait. Je me sens pris, fort à propos, d'une migraine si douloureuse que vous voudrez bien m'excuser près de Sa Majesté, ce soir, si...

— Non, non ! Pas cela !...

— Peut-être y aurait-il un autre moyen d'arranger les choses...

— Dites, je vous prie !

— Ne serait-il pas possible de dresser deux tables : l'une, officielle, présidée par Sa Majesté, où les représentants étrangers auraient leur rang hiérarchique ; et l'autre, la table de famille, si l'on peut dire, présidée par la reine, où le comte de Paris occuperait la place d'honneur ?

— Cette combinaison suffirait ?

— Du moins, la forme serait ainsi sauvegardée.

— Sauvons la forme !... Je vais parler au roi, et je suis persuadé qu'il sera fait selon vos désirs... Et votre migraine, monsieur l'ambassadeur ?

— Elle est partie ! Vous êtes un grand médecin !...

Le soir, en effet, deux tables sont disposées dans la grande salle à manger du palais d'Ajuda. A la première, la table officielle, présidée par le roi, les princes et les princesses de famille régnante, les ambassadeurs et les ministres, suivant l'ordre des préséances. A la seconde, la reine, le comte de

ques mots d'une voix retentissante. Les étrangers s'inquiètent de cet intermède imprévu. Les Portugais, qui s'y attendent, ne bronchent pas. C'est le président de la Chambre municipale de Lisbonne, qui, suivant la tradition, propose un *virat* pour le roi. Tous les assistants se lèvent et poussent un *hourra* formidable. Même cérémonie pour la reine, pour le prince royal, pour la princesse. Le héraut municipal ne s'arrête pas là : il tient à associer les alliés des souverains à sa manifestation de loyalisme et de courtoisie ; et le voici qui lance un *virat* en l'honneur du comte de Paris !... Cette fois l'ambassadeur de la République, qui est au premier rang de la loge diplomatique, reste assis. La chose est aussitôt signalée à Paris par les reporters, qui le guettent. Demain, les feuilles royalistes le traduiront au tribunal des honnêtes gens pour lèse-convenances.

Lundi, 24 mai.

Aujourd'hui, le programme est chargé pour les souverains : dans la journée, réception des grands corps de l'État et de toutes les personnes admises à la cour ; ce soir, dîner de cent quatre-vingts couverts, puis cercle. Durant douze heures consécutives, Leurs Majestés auront à se dépenser en sourires, en paroles obligeantes et en poignées de main...

A midi, les membres du corps diplomatique sont déjà réunis au palais d'Ajuda. Le roi s'entretient successivement avec les chefs de mission. « Rien n'a manqué à ces belles journées, dit-il à l'ambassadeur de France. Ma satisfaction est complète... Votre gouvernement a contribué à faciliter les choses. Je lui suis très reconnaissant de ce qu'il a fait pour moi et pour le Portugal... Je tiens à l'amitié de la France, et je ne permettrais rien qui pût lui faire douter de la mienne. Vous voyez sur ma poitrine, à la meilleure place, votre médaille militaire : j'ai voulu ainsi honorer la France et son ambassadeur. »

Majestueuse et souriante, constellée de diamants qui scintillent sur le velours rouge de sa toilette, la reine Marie-Pie trouve pour l'ambassadeur de France des mots gracieux et délicats. Les souverains demeurent fermes dans les dispo-

Mercredi 26 mai.

Des courses de chevaux occupent l'après-midi. L'hippodrome est disposé sur le faîte d'une colline, à l'ouest de Lisbonne. Vers le nord, ce ne sont que landes sauvages, vallées profondes, terres arides et tourmentées. Mais, de l'autre côté, quel panorama! Au fond, les faubourgs de la capitale, la *mer de paille*, le cours majestueux du Tage; là-bas, la tour de Bugio, qui en commande l'entrée, et l'océan, dont les eaux se confondent avec le ciel; sur la rive gauche du fleuve, les grèves de Trafaria, les falaises d'Almada, les *quintas*, les orangeries, les ondulations de la campagne verte et, bien loin, les montagnes de Sétubal. Malheureusement, le vent d'ouest fait rage. La pluie est menaçante et le jour lugubre. Sous le reflet des nuées sombres, qui roulent éperdument, le site prend un aspect farouche. Ce n'est plus le Portugal : c'est un coin de Bretagne sous les giboulées.

Les spectateurs désertent. Il ne reste bientôt que les fervents de sport et les gens du pays.

Le soleil couché, la tempête s'apaise. Dans la sérénité de la nuit étoilée, une file interminable de voitures gravit la montée du château royal. A onze heures, les salons d'Ajuda sont remplis. Quelques-uns font observer que la salle du trône reste fermée. C'est là pourtant que les grands bals de la cour sont donnés d'ordinaire. Pourquoi, aujourd'hui, cette exception à la règle?...

Autre surprise! — Au moment où les souverains font leur entrée, le maître des cérémonies distribue le programme du quadrille d'honneur, qui ouvrira la soirée. L'ambassadeur de France est invité à y prendre part et devra offrir le bras à la femme du ministre de Belgique, madame la baronne Greindl. La reine et le comte de Paris feront vis-à-vis au roi et à la comtesse de Paris.

Voilà, soulevée de nouveau, la grave question de préséance! L'ambassadeur de la République peut-il accepter un rang secondaire en face du prétendant?... Cette fois il s'y résigne, sans hésiter. Que les parents des jeunes époux ouvrent le bal de noce et y tiennent les places d'honneur, affaire de famille.

Mais l'ambassadeur ne sera-t-il pas, à propos de quadrille, accusé de haute trahison?

Sans doute, les questions de préséance ont été pour quelque chose dans le choix des salons où l'on dansera ce soir. Si le bal avait eu lieu, comme les autres fois, dans la salle du trône, le roi se serait vu dans l'obligation de ranger autour de lui chacun de ses hôtes, suivant l'ordre hiérarchique. Quelle place aurait-il donnée au comte de Paris? Ici, pas de trône, pas de rangs officiels, pas d'équivoques possibles!...

Le quadrille d'honneur commence dans les conditions prescrites. Le prince royal danse avec la princesse Hélène, qui fait ses débuts dans le monde, timide et charmante, à l'aube radieuse de la quinzième année. Ils ont pour vis-à-vis la princesse royale et le duc d'Aoste. Puis viennent l'infant Don Alphonse et l'ambassadrice de France, en face du duc de Chartres et de l'ambassadrice d'Espagne; le prince Georges d'Angleterre et la duchesse de Palmella; le duc Ferdinand de Saxe-Cobourg et la princesse de Joinville; l'infant Don Auguste et la comtesse de Buttler; l'ambassadeur d'Espagne et la marquise Oldoini; l'ambassadeur de France et la baronne Greindl; le duc Philippe d'Orléans et la marquise de Funchal.

Après le quadrille d'honneur, le bal devient général. Leurs Majestés circulent à travers les groupes. Le roi retient longuement l'envoyé français: il se plaît à constater que, du commencement à la fin, tout s'est passé de la manière la plus régulière, comme on le souhaitait pour les relations amicales des deux pays. Puis, sur un signe de Sa Majesté, les envoyés espagnols s'approchent. La conversation passe à d'autres sujets, à la revue de la veille, à des questions militaires. Pour terminer, Don Luiz annonce aux ambassadeurs qu'il a décidé de leur conférer le grand-cordon d'un de ses ordres.

Après le bal, souper. Vers trois heures du matin, les souverains se lèvent. Les convives se rangent sur leur passage.

Au moment où la reine arrive devant l'ambassadeur et l'ambassadrice de France, le comte de Paris, qui donne le bras à Sa Majesté, se penche et chuchote rapidement quelques mots

— Je vous remercie, monsieur l'ambassadeur, de ce que vous avez dit, l'autre jour, à ma fille.

L'ambassadeur, surpris, est encore incliné, quand la reine s'éloigne avec son cavalier. Il n'a pas eu le temps de lever les yeux, ni l'embarras de formuler une réponse... Aura-t-on vent de l'aventure à Paris?... Non! Le secret n'en sera divulgué qu'au siècle suivant, dans les lignes qu'on vient de lire.

Le soleil est levé quand l'ambassadeur rentre au palais d'Abrantès. Sur son bureau, il trouve un paquet de dépêches arrivées durant la nuit. Les agences de Paris annoncent que les Chambres ont repris leur session, le 25 mai. La question des prétendants occupe tous nos parlementaires. D'après *le Temps*, les dispositions des députés sont devenues tout à fait belliqueuses. On attend, pour aujourd'hui même, 27 mai, le dépôt du projet de loi autorisant l'expulsion. Ces nouvelles ne seront pas sans produire un contre-coup à Lisbonne... Il est temps que les fêtes prennent fin.

Jeudi, 27 mai.

Dans le programme officiel, aucune mention n'est consacrée à la *tourada* de cet après-midi, ni à la *girandola* sur le Tage. Ce sont des *extras* dus à l'initiative privée. Les souverains et leurs hôtes ne s'en montrent pas moins exacts au rendez-vous fixé, vers quatre heures, au *campo de Santa Anna*.

C'est là que s'élève le vieux cirque de bois, où, chaque dimanche, des courses de taureaux réunissent les amateurs. Pour la solennité du jour, les loges sont tapissées de *colchas* anciennes[1], avec les écussons des plus nobles familles. A tous les mâts, des drapeaux et des oriflammes. Sur tous les gradins, des toilettes claires. De la verdure et des fleurs. Tout l'ensemble éclairé par les rayons obliques du soleil, sous le *velum* du ciel bleu...

Dans l'arène, les toréadors professionnels sont remplacés par des gentilshommes, qui portent les costumes du siècle passé et montent de fringants coursiers. Parmi eux on applau-

1. Couvertures de lit en toile brodée de soies multicolores.

dit Carlos Relvas, le plus intrépide des *aficionados*, et aussi Alfredo Tinoco avec son petit cheval blanc, dont les prouesses sont légendaires sur toutes les places de la péninsule. Hérauts d'armes, cavaliers, maîtres de camp, *andarilhos*, *moços de forcado*, *moços de curro* et *moços de gaiola*, tous vêtus richement, défilent en bon ordre, pendant que les trompettes lancent de joyeuses sonneries. C'est un cortège somptueux. Rien ne manque à cette restitution des courses d'un autre âge.

Bientôt le champ se vide. Il y reste un *picador* avec les *andarilhos*. Un taureau noir apparaît, hésite un moment, puis se précipite sur le cavalier, qui l'évite par une volte savante. Le combat s'engage entre la bête redoutable et les hommes agiles. Les spectateurs s'animent. Des braves et des cris se mêlent à de sourds mugissements. On voit des gens qui se démènent, des bras qui font le moulinet, des chapeaux et des éventails qui volent. Du reste, aucun frisson mélodramatique, aucun tableau répugnant ne gâte le plaisir de la séance. En Portugal on ne tue pas le taureau, dont les cornes sont garnies de tampons ou de gaines. Ces précautions n'empêchent pas l'animal furieux de bousculer un cheval sur le sable, ni de lancer un homme en l'air. Et l'on ne peut se défendre d'une poignante émotion, quand il emporte au galop l'audacieux toréador, qui s'est jeté volontairement entre les deux cornes. Que d'applaudissements alors! Que de bouquets, de cigares et d'oranges, pour le héros qui a fait *pegas*!...

Avant la fin, un mouvement inattendu se produit dans la loge royale. Les souverains et leurs hôtes se lèvent, causent debout quelques minutes et disparaissent... Et l'on voit la princesse royale, qui reprend sa place en s'essuyant les yeux... Les princes d'Orléans gagnent directement le chemin de fer et prennent le train du soir pour Madrid. Le roi et la reine les accompagnent jusqu'à la gare. Leur départ n'a pas été annoncé officiellement. Sans doute on a voulu prévenir toute manifestation, et l'on a réussi.

A cette heure même, l'agence Havas apporte à Lisbonne la nouvelle attendue. Le projet de loi relatif à l'expulsion des princes a été déposé aujourd'hui par le gouvernement de la République sur le bureau de la Chambre des députés. Ce projet, qui va être discuté et probablement voté d'urgence.

ne comprend que deux articles : le premier confère au ministre de l'Intérieur le droit d'interdire le séjour sur le territoire de la République aux membres des familles ayant régné sur la France ; le second édicte, pour les cas d'infraction à la loi, des pénalités qui s'élèvent jusqu'à cinq ans de prison.

Quelle impression ces nouvelles vont-elles produire à Belem et à Ajuda ? Les représentants étrangers en seront vite informés, puisqu'ils doivent revoir le roi dans la soirée. Ils ont reçu de la cour une invitation à se rendre au musée de la ville, pour assister, des terrasses, au feu d'artifice qui sera tiré sur le Tage.

A la tombée de la nuit, le fleuve se couvre de lumières. Des feux s'allument sur les collines de l'autre bord. Tous les bâtiments à l'ancre s'illuminent. Des milliers de barques balancent des lanternes multicolores, dont l'éclat se multiplie, par reflet, sur l'onde battue par les rames. Les vaisseaux de guerre se dessinent en lignes flamboyantes. Puis le canon gronde, les fusées sifflent, les soleils tournent. Il semble que l'air et l'eau s'embrasent sous une pluie d'étincelles. Les invités du musée prennent grand plaisir à ce tableau féerique.

Le roi paraît souriant, de bonne humeur, le cigare aux doigts, et souhaite familièrement le bonsoir à ses hôtes... Don Luiz a-t-il connaissance des nouvelles de Paris ? Veut-il montrer que ses dispositions n'en sont pas modifiées ? A deux reprises, il vient, avec la même affabilité, entretenir l'envoyé français ; il plaisante, il est le premier à rire de son portrait, qui apparaît en traits de feu sur le Tage, et qui ne le flatte guère...

Tout est bien qui finit bien.

*
* *

Non. Tout n'est pas fini pour l'ambassadeur. A Paris, on connaît maintenant son discours au roi ; on dit qu'il a déposé sa carte chez le comte de Paris !... Mais, d'autre part, on raconte qu'il s'est permis des impertinences à l'égard des princes ; que, notamment, il est resté assis, à leur entrée, quand tous ses collègues se levaient... Dans les partis extrêmes, c'est un *tolle*. Les journaux de droite oublient le dis-

cours de l'ambassadeur, qui lui avait d'abord attiré leurs éloges. Ils s'indignent maintenant de son attitude et le condamnent pour crime de lèse-majesté. A gauche, c'est le même air, sur un autre ton. *La Justice*, *la Lanterne* et *l'Intransigeant* exigent qu'il cède la place à un meilleur serviteur de la République. Toutes les feuilles radicales s'étonnent que l'on n'ait pas encore réglé le compte de « ce parfait orléaniste ».

Mais, au *Matin*, Aurélien Scholl s'en amuse :

... L'ambassadeur n'est pas allé trop loin dans son « compliment ». Toutes les fois qu'un Portugais épouse une Française, — ou un Français une Portugaise, — cette union établira un lien de plus entre les deux nations...

Supposons que l'ambassadeur ait compris ses instructions tout autrement. Il arrive à la Cour, et, aussitôt introduit dans les salons, il bourre une pipe Gambier et lance des spirales de fumée au nez des grandes dames des bords du Tage. Puis, prenant la parole au nom du président de la République française, il adresse au roi les paroles suivantes : « Despote étranger, vous mariez votre fils avec une demoiselle dont le père ne tardera pas à être expulsé. Il reçoit trop de monde. Le grand-père de mademoiselle Amélie nous a embêtés pendant dix-sept ans. On lui a fait son affaire en 48, et, comme il nous serait désagréable de recommencer cette petite fête, le gouvernement a placé le citoyen Philippe d'Orléans sous la surveillance de la police. » Se tournant vers les mariés : « Et vous, jeunes gens, tenez-vous pour avertis ! Si le beau-père conspire, on le mettra à votre charge. Maintenant, soyez heureux : je m'en bats l'œil. »

Après quoi, l'ambassadeur extraordinaire se serait retiré, en chantant à tue-tête :

N'y avait que des moll's à c'te noc'là !

En agissant ainsi, notre ambassadeur se serait évidemment posé plus haut dans l'esprit des hommes indépendants. Mais l'attitude qu'il a cru devoir prendre à la cour de Lisbonne est mieux faite pour continuer la bonne entente des deux pays.

Cependant aucune instruction de son gouvernement n'est parvenue à l'ambassadeur depuis une semaine. Il apprend que sa conduite est commentée à la Chambre des députés, et que le président du Conseil est appelé à s'en expliquer. Enfin un télégramme arrive au palais d'Abrantès :

Vos moindres gestes, dit le ministre, ont le privilège de fixer l'attention de la presse. L'Europe les commente. Je puis avoir

à répondre à certaines questions précises. Ayez l'obligeance de me renseigner sur les deux points suivants : 1° Dans la soirée d'honneur, avez-vous invité à danser la comtesse de Paris ? — 2° Lors de l'entrée du comte et de la comtesse de Paris dans la loge où le corps diplomatique était réuni, tous vos collègues se sont-ils levés et vous-même êtes-vous resté assis ? Voilà, vous le reconnaîtrez, de bien gros événements sur lesquels il convient que l'univers soit édifié.

M. de Freycinet ne pouvait marquer plus spirituellement qu'il ne prenait pas au tragique les réquisitoires des folliculaires et qu'il entendait couvrir son agent. Celui-ci répondait sur le même ton. Sa conscience était en paix.

Durant la semaine des fêtes, il avait à sauvegarder la dignité de son gouvernement et les bonnes relations de la République française avec le Portugal. A l'égard des princes d'Orléans, son attitude a été ce qu'elle aurait été à l'égard de tous autres citoyens français. Dans ses rapports avec les souverains du Portugal, il a répondu de son mieux à la courtoisie qu'ils avaient eux-mêmes pour la France. A-t-il réussi dans cette mission délicate ? Il croit pouvoir s'en flatter, sans trop d'outrecuidance, puisqu'à Lisbonne il est resté longtemps encore, et que la même bienveillance lui a été continuée à Belem comme à Ajuda. N'a-t-il pas vu juste et dit vrai, quand il a parlé du mariage princier comme d'un événement heureux pour les deux pays ? S'il en fallait des preuves nouvelles, on les trouverait dans le voyage que les deux époux, devenus souverains du Portugal, ont fait en France l'an dernier, dans la visite que le Président de la République vient de leur rendre, dans les démonstrations unanimes de respectueuse sympathie que ces rencontres ont provoquées à Lisbonne comme à Paris.

BILLOT

LETTRES A MA NIÈCE

CLIII

Croisset, mardi 3 h., 13 juin 1876.

Ma chère Caro,

Me voilà revenu dans mon pauvre vieux Croisset, que j'ai trouvé en très bon état, et prêt à y piocher de toutes mes forces.

Mon voyage s'est passé dans la compagnie d'Anglais stupides qui ont joué aux cartes tout le temps; je lisais des journaux qui relataient les funérailles de ma vieille amie[2], et le trajet ne m'a pas semblé long.....

Émile m'attendait. Avant de défaire mes cantines, il a été me tirer une cruche de cidre que j'ai entièrement *vuidée*, à sa grande terreur, car il me répétait : « Mais monsieur va se faire mal ! » — Elle ne m'a point fait de mal.

Au dîner, j'ai revu avec plaisir la soupière d'argent et le vieux saucier; le silence qui m'entourait me semblait doux et bienfaisant. Tout en mangeant, je regardais les bergeries au-dessus des portes, ta petite chaise d'enfant, et je songeais à notre pauvre vieille, mais sans peine et plutôt avec douceur. Je n'ai jamais eu de *rentrée* moins pénible.

Puis j'ai rangé ma table. Je me suis couché à douze heures, j'ai dormi jusqu'à neuf. Ce matin j'ai fait un tour dans le

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre, 1er et 15 octobre. — Dans la *Revue* du 15 octobre, p. 109, au lieu de « Montmartre », lire « Montparnasse ».

2. George Sand.

jardin, et j'ai causé avec Chevalier qui m'a fait des récits pittoresques des inondations, et je vais me remettre tout à l'heure à mon *Histoire d'un Cœur simple*.....

Adieu, pauvre chère fille; bonne santé, bon moral, bonne peinture.

Ton vieux affectueux,

G. F.

CLIV

Samedi soir, 6 h., 17 juin 1876.

Chère Caro,

Encore une mort! Ce matin j'ai reçu le billet de faire part de celle d'Ernest Lemarié.....

Bien que je ne visse jamais cet ancien camarade, sa mort me fait de la peine. Nous avions été ensemble en pension, au collège et à l'École de droit; enfin, pendant toute notre jeunesse, nous ne nous étions guère quittés. Ce n'est plus maintenant qu'un souvenir. Il faudrait se cuirasser dans un égoïsme impénétrable et ne songer qu'à la satisfaction immédiate de sa propre personne: ce serait plus sage, mais ce n'est pas possible, pour moi du moins.

Avant-hier, j'ai eu la visite de monsieur et madame Lapierre et hier j'ai dîné chez eux; ils ont poussé la générosité jusqu'à me faire cadeau de quatre bondes de Neufchâtel! primées au grand concours régional. J'ai reçu un autre cadeau, un livre du *FAUNE*[1] et ce livre-là est charmant, car il n'est pas de lui. C'est un conte oriental intitulé *Vathek*, écrit en français à la fin du siècle dernier par un mylord anglais. Mallarmé l'a réimprimé avec une préface dans laquelle ton oncle est loué.....

J'ai écrit une page et ce soir j'en aurai préparé trois autres.

Voilà tout, pauvre chérie, je n'ai plus rien à te dire si ce n'est que je t'aime bien fort et songe à toi dans ma solitude.

VIEUX.

CLV

Croisset, samedi midi, 1er juillet 1876.

..... Ton projet va donc se réaliser : le voyage en com-

1. C'est ainsi que souvent mon oncle appelait Stéphane Mallarmé, en souvenir de son poème, l'*Après-midi d'un Faune*.

pagnie de la chère Flavie. Tant mieux! Mais tâche de ne pas t'*exalter* à Lourdes. Continue à réserver ta foi pour des choses plus élevées.....

Le bon Laporte est venu me voir hier dans l'après-midi, pendant que Marguerite[1] accouchait. Émile est dans le ravissement d'avoir un fils, — joie que je comprends, que je trouvais autrefois très ridicule et que maintenant j'envie. Dans la jeunesse on est vert et dur, on s'attendrit plus tard, et enfin l'on arrive à être blet comme une poire d'Édouin, — triste régal. — Pourtant je ne suis pas encore trop avachi, et je lutte comme un forcené contre les difficultés de mon *Cœur simple* qui augmentent de jour en jour.....

Il est temps d'aller me plonger dans la Seine. — Si ça pouvait me faire dormir! mais j'ai le bourrichon monté. La nuit, les périodes qui roulent dans ma cervelle, comme les chars d'empereur romain, me réveillent en sursaut par leurs cahots et leur grondement continu.

Allons, encore un bon baiser de ta

NOUNOU

CLVI

Samedi, 5 h. [illegible], 8 juillet 1876.

Pauvre loulou,

Je me doutais bien que tu ferais un voyage pénible, jeudi, à cause de l'extrême chaleur, et que ma poulotte arriverait quasi liquéfiée dans la patrie de Rabelais[2]. Donne de ma part une pensée de respect et d'adoration devant la maison qu'on montre pour la sienne. La description que tu me fais de celle où tu gîtes présentement est alléchante. Un tel lieu doit plaire à un [illegible] (artiste) comme toi. — As-tu emporté un album, de quoi faire un croquis en voyage?

En voulant remonter la marée, il y a huit jours (et elle était violente), Monsieur Vieux s'est donné un effort dans la hanche gauche. Pendant plusieurs jours j'en ai boité. Maintenant il n'y paraît plus et hier j'ai recommencé mes exer-

1. Ma femme de chambre, qui avait épousé le domestique [illegible].
2. J'étais alors à Chinon, chez une amie.

autrement, tu aurais répondu à une question que je t'ai adressée dans la dernière.

N.-B. — Que sont devenus, où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. — Je n'ai pas assez de plaisirs dans le monde pour me refuser celui-là!.....

Je continue à piocher roide, — le moins : huit à dix heures par jour. — Depuis deux ou trois nuits, je dors un peu mieux, Dieu merci! et mes maux de tête ont disparu. — Ma journée de dimanche, mes « parties de plaisir », comme dirait l'Espagnol[1], ne m'ont pas été favorables : car, lundi, je n'ai pu travailler; j'étais triste et bête. D'où je conclus que la distraction ne distrait pas : elle fait qu'on s'aperçoit de sa fatigue, voilà tout. — Dans une quinzaine, peut-être une huitaine, je serai au milieu de ma seconde partie. Aussi serait-il plus sage de rester dans mon antre jusqu'à la fin de janvier? J'y suis, à peu près, résolu : de cette manière-là, j'arriverais à Paris n'ayant plus que peu de pages à écrire pour en avoir fini, et tout serait terminé au commencement de mars. Suis-je assez vertueux, avoue-le! Mais quels dérèglements quand j'apparaîtrai dans la capitale! que de champagne! quelles actrices!.....

Procure-toi le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre : tu y liras un article de Renan que je trouve incomparable comme élévation d'esprit et hauteur morale. De plus : dans une élucubration du sieur Montégut sur « les romanciers contemporains », tu verras que ladite revue revient joliment sur le compte de Vieux. On nie tous mes livres, et on ne cite même pas *Salammbô*! mais, à propos de *Madame Bovary*, je suis comparé à Cervantès et à Molière, — ce qui est d'une bêtise dégoûtante. — N'importe! ce revirement me semble comique.....

Et la peinture? Tu sais bien, Loulou, que pour orner le grand panneau de l'escalier tu *me dois* un Vénitien, quelque chose de royal et d'*archicoloré*.....

Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse très fort.

BON NÈGRE.

1. Surnom donné à un cousin.

Encore un mois de cet exercice, puis je le recommencerai, à propos d'*Hérodias* !

Quand vous embarquez-vous pour Lourdes?

Pas trop d'exaltation !

Et pense toujours à ta vieille

NOUNOU

qui te chérit et t'embrasse.

Puzzle va très bien et ne me quitte pas.

Quant au *Cœur simple*, c'est aussi bonhomme que *Saint Julien* est effervescent, et je crains que tu n'éprouves une déception, étant une personne qui aime les choses à plumet.

CLVIII

Croisset, samedi 6 h., 22 juillet 1876.

..... Tu me dis que, dans tes promenades champêtres, tu te livres à la *rêverie* : mauvaise occupation! très mauvaise! Autant que possible, il ne faut jamais rêver qu'à un objet en dehors de nous : autrement, on tombe dans l'océan des tristesses. Crois-en un vieux plein d'expérience.....

J'ai reçu de madame Brainne une lettre très spirituelle où elle me fait une description des énormités qu'elle voit à Marienbad et des prodiges de dégraissement qui s'y opèrent, ajoutant que si je l'avais accompagnée j'aurais eu, là, une belle occasion de perdre mon ventre.

J'en ai reçu ce matin une autre de mon disciple Guy[1] et je vais lui répondre par une lettre *sévère* : le jeune homme s'amuse trop. Il ferait mieux de lire Rabelais, que je relis (encore) depuis que tu es à Chinon.....

Mardi j'ai eu à déjeuner Pouchet et Pennetier; il y a huit jours, j'avais été au Muséum lui demander des renseignements sur les perroquets, — et actuellement j'écris devant un « amazone » qui se tient sur ma table, le bec un peu de côté et en me regardant avec ses yeux de verre.....

Voilà tout, pauvre chat. Je continue à travailler ferme : mon

1. Guy de Maupassant.

cices natatoires, mais avec plus de modération. — Je travaille beaucoup, cependant je n'avance guère. Croirais-tu que depuis trois semaines j'ai fait sept pages? Et mes journées sont longues, pourtant! N'importe! je crois que ça ne sera pas mauvais? Mais, dans le commencement, je m'étais emballé dans de trop longues descriptions. J'en enlève de charmantes : la littérature est l'art des sacrifices.....

J'ignore absolument ce qui se passe dans le monde, ne recevant aucun journal et n'en sentant pas le besoin. Quelquefois, seulement, Émile me prête *le Petit Moniteur*, quand il y trouve une chose qu'il croit intéressante pour son maître.....

Adieu, pauvre chère fille.

Un bon bec de ta

NOUNOU

CLVII

Vendredi, 6h., 14 juillet 1870.

Mon pauvre chat,

..... J'ai gardé un souvenir très vague de Chinon. D'après ce que tu m'en dis, c'est un pays en sucre? Tu as bien fait de défendre le grand Sheik, le patriarche de toute la littérature française depuis trois cents ans, l'incomparable bonhomme ayant nom Rabelais. Ah! les bourgeois, y compris les bourgeoises!

Leur bêtise va parfois jusqu'à l'homicide. Hier, on a retiré de l'eau, à Dieppedalle, un homme qui n'était pas tout à fait noyé. M. H..., prodiguant ses soins, l'a fait pendre par les pieds pour qu'il dégorgeât son eau, ce qui l'a achevé net.....

Demain j'irai à Rouen pour voir des perroquets empaillés, et M. le Maire, car la souscription Bouilhet revient sur l'eau.

Rien de neuf.

> Je travaille beaucoup et redoute le monde.
> Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde.
>
> (CAMILLE DOUCET)

Pour écrire une page et demie, je viens d'en surcharger de ratures *douze!* M. de Buffon allait jusqu'à quatorze!

Encore un mois de cet exercice, puis je le recommencerai, à propos d'*Hérodias* !

Quand vous embarquez-vous pour Lourdes ?

Pas trop d'exaltation !

Et pense toujours à ta vieille

NOUNOU

qui te chérit et t'embrasse.

Puzzle va très bien et ne me quitte pas.

Quant au *Cœur simple*, c'est aussi bonhomme que *Saint Julien* est effervescent, et je crains que tu n'éprouves une déception, étant une personne qui aime les choses à plumet.

CLVIII

Croisset, samedi 6 h., 22 juillet 1876.

..... Tu me dis que, dans tes promenades champêtres, tu te livres à la *rêverie* : mauvaise occupation ! très mauvaise ! Autant que possible, il ne faut jamais rêver qu'à un objet en dehors de nous : autrement, on tombe dans l'océan des tristesses. Crois-en un vieux plein d'expérience.....

J'ai reçu de madame Brainne une lettre très spirituelle où elle me fait une description des énormités qu'elle voit à Marienbad et des prodiges de dégraissement qui s'y opèrent, ajoutant que si je l'avais accompagnée j'aurais eu, là, une belle occasion de perdre mon ventre.

J'en ai reçu ce matin une autre de mon disciple Guy[1] et je vais lui répondre par une lettre *sévère* : le jeune homme s'amuse trop. Il ferait mieux de lire Rabelais, que je relis (encore) depuis que tu es à Chinon.....

Mardi j'ai eu à déjeuner Pouchet et Pennetier ; il y a huit jours, j'avais été au Muséum lui demander des renseignements sur les perroquets, — et actuellement j'écris devant un « amazone » qui se tient sur ma table, le bec un peu de côté et en me regardant avec ses yeux de verre .....

Voilà tout, pauvre chat. Je continue à travailler ferme : mon

1. Guy de Maupassant.

Cœur simple sera fini à ton retour. Jamais je n'ai été curieux de voir l'ensemble d'une de mes œuvres comme cette fois-ci.

Saint-Martin m'attend dans sa barque : je vais me baigner. Je *jouis* de Croisset plus que les autres étés ; pourquoi ? En nageant, monsieur contemple les îles, les coteaux, enfin monsieur est bien. Il ne lui manque que la mine de la bonne petite nièce

que j'embrasse.

G. F.

CLIX

Jeudi 3 h., 3 août 1876.

..... Le matin, j'avais eu le bon Laporte, qui m'a prêté le livre d'un chantre de Couronne pour m'instruire dans les processions, et un autre de médecine, où je puise des renseignements sur les pneumonies. — Actuellement, j'ai donc, sur ma table, autour du perroquet : le bréviaire du susdit chantre, ton paroissien, les quatre volumes du paroissien appartenant à ton époux, de plus : l'eucologe de Lisieux, ayant appartenu à ton arrière-grand'mère. Mais je commence à *tomber sur les bottes*. La fin est dure ! Heureusement que je n'ai plus que six pages !

Sans l'eau froide je n'aurais pas été aussi vigoureux depuis deux mois. Sais-tu que mes nuits ordinaires n'excèdent pas cinq ou six heures, au plus ? et je ne dors pas dans le jour. Émile en est esbahi. — J'ai peur de retomber à plat quand j'aurai fini ? Mais non ! il faudra se remonter le coco pour *Hérodias*.....

Ta vieille NOUNOU

..... J'ai fait samedi une re-demande au Conseil municipal. Il doit s'en occuper prochainement et cette fois nous avons chance de réussir.

Si le monument[1] se fait et qu'il y ait une inauguration, Monsieur Vieux prononcera un discours dont il a trouvé le sujet ! « De la haine de la littérature », ou plutôt de l'envie qu'excite la supériorité intellectuelle. Et je me promets de

1. De Louis Bouilhet.

mettre les pieds dans le plat! d'être violent, impitoyable, près de cracher un joli glaviot à la face de la médiocratie.

La mère X... (de Quevilly), qui se promène sur le quai, me regarde baigner et *m'admire* (sic).

Elle trouve que j'ai « l'air d'un sultan » (mot à Saint-Martin).

CLX

Croisset, lundi 5h., 7 août 1876

Je continue à hurler comme un gorille dans le silence du cabinet, et même, aujourd'hui, j'ai dans le dos ou plutôt dans les poumons une douleur qui n'a pas d'autre cause. A quelque jour, je me ferai éclater comme un obus : on retrouvera mes morceaux sur ma table. Mais, avant tout, il faut finir ma Félicité d'une façon splendide! Dans une quinzaine (ou peut-être avant), ce sera fait. Quel effort!.....

Tout à l'heure, je vais aller m'esbattre comme un triton dans les ondes de la Séquane, où, nageant ores sur le ventre, ores sur le dos, emmy les nefs, à la marge des isles bordées de feuillages, ie cuyde ressembler aux Dieux marins des tapisseries de haulte lisse. Puis, m'estant fait revestir par ung mien valet, prendrai-ie ung potaige et viandes substantielles, n'oultrepassant le réconfort nécessaire que ie alambiqueray en mon estomach à l'aide de caoué et petun avec tout petit de alcool des Arabes : — tellement qu'en pleine teneur de mes esprits animaulx me remettray-ie à la forge, dans ma librairie, iusques au lever du soleil comme ung alquimiste, me pollicitant la palme du langaige françoys, si ie adviens à couler la vraie nature des choses dans un moule ciceronian.

Adieu mon nepveu et ma niepce.

Votre

AVUNCULE

Cette page est pour ton époux, amateur de telles folastreries et idiomes antiques.

CLXI

Croisset, jeudi 10 août 1876.

Il me reste quatre pages à écrire pour avoir fini mon conte ; je vais en commencer la préparation ce soir. Bref,

j'espère, vers le 20, l'avoir terminé et recopié...... Mon intention serait de ne pas revenir à Paris avant le jour de l'an afin d'activer *Hérodias*.....

Mon ardeur à la besogne frise l'aliénation mentale. Avant-hier, j'ai fait une journée de dix-huit heures! Très souvent, maintenant, je travaille avant mon déjeuner, ou plutôt je ne m'arrête plus. Car même en nageant je roule mes phrases, malgré moi. — Faut-il te dire mon opinion? Je crois que (sans le savoir) j'avais été malade profondément et secrètement depuis la mort de notre pauvre vieille. Si je me trompe, d'où vient cette espèce d'éclaircissement qui s'est fait en moi, depuis quelque temps? C'est comme si des brouillards se dissipaient. Physiquement, je me sens rajeuni. J'ai lâché la flanelle (comble de l'imprudence!) et actuellement je n'ai même pas de chemise, ayant pris pour modèle les hommes *de la carue*[1].....

Espérons que vous me reviendrez tous les deux florissants. Alors on avisera au syndicat, et la vie ne sera pas encore trop mauvaise: j'en ai le pressentiment.

Adieu, pauvre fille chérie, je t'embrasse avec toute ma tendresse.

Ta NOUNOU

CLXII

Croisset, jeudi 17 août 1876.

Hier, à une heure de nuit, j'ai terminé mon *Cœur simple*, et je le recopie. — Maintenant, je m'aperçois de ma fatigue, je souffle, oppressé comme un gros bœuf qui a trop labouré.....

..... Plus je vais et plus je me sens plein d'un dédain inexprimable pour les bourgeois, sans compter les bourgeoises. Les puces de Julio me semblent aussi importantes dans le monde que les trois quarts de l'espèce humaine.

..... Le 25, Tourgueneff viendra écouter mon conte; j'en fais une copie (deuxième exemplaire) pour qu'il l'emporte. — Grâce à la paresse de ce cher Moscove, *Saint-Julien* ne paraîtra russifié qu'en novembre. Je comptais sur quatorze cents francs, qui sont retardés. — Quant à lui (Tourgueneff), il a été volé de

1. Association de marins.

cent cinquante mille francs par un intendant et m'annonce cette perte (une bonne partie de son avoir) avec une grâce inimaginable, sans la moindre récrimination contre le coquin, en vrai gentilhomme.....

Si la chaleur *torride* continue, je ne sais pas comment on fera pour manger, il n'y a plus rien! Un chou-fleur, plein de chenilles, coûte trente sols. Il en est de même de la salade: « on ne peut pas en approcher ». J'ai admiré cette expression dite de concert par Saint-Martin et par Émile, qui sont les deux seules personnes avec lesquelles je dialogue et que je ne trouve pas plus bêtes que beaucoup de messieurs bien.

Maintenant que j'en ai fini avec Félicité, Hérodias se présente et *je vois* (nettement, comme je vois la Seine) la surface de la mer Morte scintiller au soleil. Hérode et sa femme sont sur un balcon d'où l'on découvre les tuiles dorées du Temple. — Il me tarde de m'y mettre et de piocher furieusement cet automne . . .

Ta nounou

. . . Je vous plains! car, moi aussi, j'ai connu l'embêtement radical des villes d'eaux[1]. — Et je n'y étais pas pour mon compte. Réfléchissez à cette beauté morale et qu'elle vous soit un encouragement à tolérer vos douleurs.

La table d'hôte, hein? la cloche! et tout le reste! Cette vie de bestiaux qu'on mène ensemble a quelque chose qui vous ravale. — C'est le rêve moderne, mon bon! Démocratie, égalité.

CLXIII

Lundi matin, 4 septembre 1876.

. . . Je vais bien et même très bien! sauf, que je ne dors plus *du tout* — Vais-je devenir comme j'étais cet été?..... *Hérodias* avance, j'espère dimanche avoir fini la première partie

Que je te plains de tes embarras domestiques! N'importe, pauvre chère fille, il ne faut pas les prendre au sérieux. Du moment que ces choses-là ne nous font pas souffrir *immédia-*

1. Nous étions alors, mon mari et moi, aux Eaux Bonnes.

tement, on n'y DOIT plus penser : tâchons de nous tenir à l'état Olympique. Et, quoi que tu en dises (en me donnant des conseils d'hygiène morale), le Présent est tout ce qu'il y a de moins important, car il est trop court, insaisissable ; le vrai, c'est le Passé, et l'Avenir : — thèse à développer, sujet d'entretien.....

As-tu vu Damis[1] ? Est-ce lui qui t'a prêté la correspondance de Balzac ? Je voudrais bien qu'Ernest me l'apportât, à un de ses prochains voyages.....

Deux bons baisers sur tes jouettes,

Ton VIEUX.

CLXIV

Samedi 3 h., 9 décembre 1876.

..... Je n'éprouve d'ailleurs aucun besoin de distraction, et me trouve très bien dans mon pauvre Croisset, que j'aime de plus en plus : on y est si tranquille ! Or, je n'éprouve plus que ce besoin-là : la tranquillité (phrase où il y a un peu « d'exagération », car j'éprouve bien d'autres besoins ; c'est pour dire que ce besoin-là est constant) ! — Elle se résume pour moi en deux points : 1° qu'on ne m'agace pas les nerfs ; 2° que je n'aie pas la cervelle troublée par des idées étrangères à la sacro-sainte littérature.

Aussi ai-je fini la première partie d'*Hérodias* ; elle est même recopiée, — et, dès ce soir, je me mets à la seconde.....

Tu me dis que Balzac devait me resssembler. J'en suis sûr. Théo prétendait souvent qu'à m'entendre parler, c'était tout comme, — et que nous nous serions chéris. — A-t-il été assez calomnié pendant sa vie, ce pauvre grand homme ! Il passait pour immoral, infâme, etc., comme si un observateur *pouvait* être méchant ! La première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. Or, s'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses vous échappent. Un bon cœur donne tant d'esprit !

Le Père Didon a raison, « le moyen de guérir l'âme est de mettre le corps en bon état » ; — mais, avec la robe qu'il

1. Surnom donné à Guy de Maupassant.

porte. il n'aurait pas eu cette idée-là, il y a cent ans, ni peut-être même cinquante?

As-tu un peu repris les globules et les tissus? ces chers tissus! Puisque ton ménage commence à se débrouiller, il faut se remettre aux fortes études. Moi, je ne lis rien du tout, sauf, après mon dîner, du La Bruyère ou du Montaigne, pour me retremper dans les classiques..... Et j'ignore tellement ce qui se passe dans le monde que jeudi dernier seulement j'ai appris la chute du ministère! événement dont je me fiche comme de colin-tampon. — Tout à l'heure, en déjeunant avec « qui dit, dit-il »[1], je me faisais cette réflexion : ce paysan est moins stupide que les trois quarts des bourgeois, lesquels sont toujours à s'agiter *d'après* le journal, et qui tournent comme des girouettes, tous les matins, selon ce que *on* dit. — Voilà ce qui me soutient encore : la haine des bourgeois. J'ai beau ne pas en voir; n'importe! quand j'y songe, je bondis.

Penses-tu que mardi prochain Vieux aura cinquante-cinq ans!

Qu'as-tu fait du châle et du chapeau de jardin de ma pauvre maman? Je les ai cherchés dans le tiroir de la commode et ne les ai pas trouvés : — car j'aime de temps à autre à revoir ces objets et à rêver dessus. Chez moi, rien ne s'efface.

Adieu, pauvre fille.

Ta vieille

NOUNOU.

..... La reine de Hollande[2] m'a fait dire qu' « elle regrettait beaucoup » de ne m'avoir pas vu à son dernier voyage! Ça, c'est tout à fait de l'*élite*! même plus que de l'*élite*!

CLXV

Croisset, vendredi 2 h., 15 décembre 1876

Mon Caro,

Tu es bien gentille, mais tu lis mes épîtres sans attention.

1. Notre fermier de Pissy

2. La reine Sophie, cousine de la princesse Mathilde

autrement, tu aurais répondu à une question que je t'ai adressée dans la dernière.

N.-B. — Que sont devenus, où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman ? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. — Je n'ai pas assez de plaisirs dans le monde pour me refuser celui-là !.....

Je continue à piocher roide, — le moins : huit à dix heures par jour. — Depuis deux ou trois nuits, je dors un peu mieux, Dieu merci ! et mes maux de tête ont disparu. — Ma journée de dimanche, mes « parties de plaisir », comme dirait l'Espagnol [1], ne m'ont pas été favorables : car, lundi, je n'ai pu travailler ; j'étais triste et bête. D'où je conclus que la distraction ne distrait pas : elle fait qu'on s'aperçoit de sa fatigue, voilà tout. — Dans une quinzaine, peut-être une huitaine, je serai au milieu de ma seconde partie. Aussi serait-il plus sage de rester dans mon antre jusqu'à la fin de janvier ? J'y suis, à peu près, résolu : de cette manière-là, j'arriverais à Paris n'ayant plus que peu de pages à écrire pour en avoir fini, et tout serait terminé au commencement de mars. Suis-je assez vertueux, avoue-le ! Mais quels dérèglements quand j'apparaîtrai dans la capitale ! que de champagne ! quelles actrices !.....

Procure-toi le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre : tu y liras un article de Renan que je trouve incomparable comme élévation d'esprit et hauteur morale. De plus : dans une élucubration du sieur Montégut sur « les romanciers contemporains », tu verras que ladite revue revient joliment sur le compte de Vieux. On nie tous mes livres, et on ne cite même pas *Salammbô* ! mais, à propos de *Madame Bovary*, je suis comparé à Cervantès et à Molière, — ce qui est d'une bêtise dégoûtante. — N'importe ! ce revirement me semble comique.....

Et la peinture ? Tu sais bien, Loulou, que pour orner le grand panneau de l'escalier tu *me dois* un Vénitien, quelque chose de royal et d'*archicoloré*.....

Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse très fort.

BON NÈGRE.

1. Surnom donné à un cousin.

CLXVI

Croisset, mercredi 5 h., 20 décembre 1876.

Mon loulou,

. . . Valère[1] doit venir à Croisset la veille du jour de l'an (de dimanche en huit) afin de nous souhaiter la bonne année, à minuit, — mais il partira dès le matin pour rendre ses devoirs à sa bourgeoise. — Il m'a parlé de *l'Ami Fritz*[2], qui l'a attendri. Quant aux auteurs, je suis de ton avis; leur tempérament me déplaît et ils m'ont toujours embêté avec leur Alsace!

Lis donc la prière à Minerve, de Renan (*Revue des Deux Mondes*, 1er décembre): c'est cela qui n'est pas bourgeois! — Mes amis les X..., qui m'ont prêté ce numéro, m'en ont parlé avec un enthousiasme modéré, mais enfin ils m'ont dit l'avoir lu. Or, ils ne l'*avaient pas coupé*! c'est d'une belle force! — La princesse Mathilde m'a écrit qu'elle n'y comprenait goutte!. . . A cause de l'article que le même numéro contient sur moi, Laporte l'avait acheté pour me le donner. Quel ami!

. . . Je m'étais trompé, ce n'était pas le châle que je cherchais, mais un vieil éventail vert qui servait à maman dans notre voyage d'Italie. Il me semble que je l'avais mis à part, avec son chapeau, — auquel j'ai été faire une visite, dès que j'ai su sa place.

Ah! chère Caro, tu dis que je suis sensible! Oh! oui! Dieu seul le sait! — Je dors un peu mieux, depuis trois jours. M'étant aperçu que mes atroces maux de tête provenaient de mes insomnies, je m'astreins maintenant à ne pas me coucher passé deux heures, et non à cinq comme dimanche dernier. La nuit, dans le silence du cabinet, monsieur se monte tellement le bourrichon qu'il arrive à « la fine frénésie et fureur ». — Après tout, il n'y a que ça de bon: mais il ne faut pas que la mécanique en claque.

Vers le 8 ou le 10 janvier, j'espère avoir fini la deuxième partie d'*Hérodias*: de cette manière, j'arriverai à Paris avec la

1. Surnom donné à Laporte.
2. Représenté alors à la Comédie-Française.

troisième bien en train. — Le Moscove ne m'a pas encore répondu quant à l'époque de la publication russe..... Il lambine, il remet! Après tout, c'est moi qui suis peut-être *insociable*?

Qui t'a prêté le volume d'Huxley? quel est son titre? Parle-moi de tes études! Elles m'intéressent doublement, car je compte t'exploiter pour « Bouvard et Pécuchet », qui feront absolument ce que tu fais. — Ainsi, note ce qui te semble embrouillé.

Pourquoi ne fais-tu pas venir G. Pouchet? (Invite-le à dîner.) Il ne trouvera pas drôle du tout ton désir de t'instruire.

Un peu d'orthographe ne te nuirait pas, mon bibi! car tu écris *aplomb* par deux *p* : — « morale et physique sont d'*applomb* ». — Trois *p* marqueraient encore plus d'énergie. Pauvre fille, ça m'a amusé, parce que ça te ressemble.....

Ta vieille

NOUNOU.

CLVII

Jour de Noël, 4 h. [1876].

Eh bien, moi aussi, je me suis livré aux distractions! j'ai été cette nuit à la messe, à Sainte-Barbe, chez les bonnes religieuses, où j'ai conduit Noémie et madame Chevalier[1]. Voilà! N'est-ce pas d'un beau romantisme? Et je m'y suis plu beaucoup, pour dire le vrai.....

Mes belles résolutions de me coucher de bonne heure n'ont pas tenu! *C'est plus fort que moi.* Depuis quatre jours, je ne fais pas autre chose que de relire mes *douze* pages, auxquelles je trouve toujours un coup de pouce à donner, si bien que je me trouve en retard d'une semaine. Des explications du Moscove, il résulte que si j'ai fini le 15 février (ou même le 30?) mon volume peut paraître cet été. — Je ne bâcle pas la besogne pour cela, bien entendu.....

Adieu, chérie, deux forts bécots de ta vieille

NOUNOU.

CLXVIII

Croisset, dimanche 3 h., 31 décembre 1876.

Allons, ma pauvre fille, que 1877 vous soit léger! Vous

1. Sa bonne et la femme du fermier.

savez ce que je vous souhaite, — c'est-à-dire ce que je me souhaite. car votre bonheur est le mien!

Autrefois, ce jour-là (le jour de l'an), Julie, nous ayant pris par la main, moi et ta mère, nous allions d'abord : chez madame Lenôtre, qui nous engouffrait dans son bonnet en nous embrassant, puis chez le père Langlois[1], chez monsieur et madame Bapeaume, chez madame Lormier, chez madame Enault, et chez la mère Legras, pour finir par madame Lepoittevin[2], autant d'intérieurs différents et de figures que je revois nettement! La longueur des boulevards m'ennuie encore! Nous avions nos quatre petites fesses coupées par le froid, et nos dents tenaient dans les morceaux de sucre de pomme à ne pouvoir les en retirer! — Quel tapage chez ton grand-père! la porte ouverte à deux battants dès sept heures du matin! des cartes plein un saladier, des embrassades tout le long de la journée, etc., et demain zéro, solitude absolue. — c'est comme ça!

Je passerai mon temps à préparer la fin de ma seconde partie, qui sera ratée — ou sublime. — Je ne suis pas sans grandes inquiétudes sur *Hérodias* : il y manque je ne sais quoi? Il est vrai que je n'y vois plus goutte! mais pourquoi n'en suis-je pas *sûr*, comme je l'étais de mes deux autres contes? Quel mal je me donne!

Hier, pour rafraîchir ma pauvre caboche, j'ai fait une promenade à Canteleu. Après avoir marché pendant deux heures de suite. Monsieur a pris une chope chez Pasquet, où on récurait tout pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre M. Bouilhet », et il a gémi plusieurs fois. — Le temps était si beau, le soir, la lune brillait si bien qu'à 10 h. je me suis re-promené dans le jardin, « à la lueur de l'astre des nuits ». — Tu n'imagines pas comme je deviens « amant de la nature » ; je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un plaisir que je n'ai jamais eu. Je voudrais être vache pour manger de l'herbe[3].

1. Hyacinthe Langlois.

2. Mère de son ami Alfred Le Poittevin et grand'mère de Guy de Maupassant.

3. Passage cité dans Souvenirs intimes [illegible]

J'ai lu la correspondance de Balzac. Eh bien, c'est pour moi une lecture *édifiante*. Pauvre homme ! quelle vie ! comme il a souffert et travaillé ! quel exemple ! Il n'est plus permis de se plaindre quand on connaît les tortures par où il a passé, — et on l'aime. — Mais quelle préoccupation de l'argent ! et comme il s'inquiète peu de l'Art ! *pas une fois* il n'en parle ! Il ambitionnait la Gloire, mais non le Beau. D'ailleurs que d'étroitesses ! légitimiste, catholique, collectivement rêvant la députation et l'Académie française ! Avec tout cela, ignorant comme un pot et *provincial* jusque dans la moelle : le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott.

J'aime mieux la correspondance de Voltaire : — l'ouverture du compas y est autrement large !.....

Adieu, je vous embrasse tous les deux et toi cent fois, ma pauvre chère fille.

Ta vieille

NOUNOU.

CLXIX

Croisset, dimanche 2h., 7 janvier 1877.

Mon loulou,

.....Sans doute tu as vu le bon Laporte et il t'aura conté ses tristes affaires ? *Elles m'ont navré !* Le pauvre garçon a eu un mot exquis, après me les avoir dites : « C'est un rapport de plus entre nous deux. » Comme s'il était content de sa ruine, qui le fait me ressembler.....

Décidément, je suis *amoureux* de la mère Grout ! Toute la famille était réunie mardi, quand j'ai été voir Frankline et lui remettre le Balzac. On n'imagine pas une chose plus charmante que la manière dont elle regardait ses enfants et caressait la main de son fils ! j'en étais attendri jusqu'aux moelles.

Après quoi, j'ai été au cimetière.....

Puis dîner chez les Lapierre. — Mes anges sont bien futiles ! je crois qu'elles aiment, en moi, l'homme ; mais quant à l'esprit, je m'aperçois même que souvent je les choque, ou que je leur parais insensé. — Tout cela m'a fait perdre deux jours ! Néanmoins, je compte avoir fini ma deuxième partie d'aujourd'hui en quinze. Je préparerai la troisième ; puis, tu me reverras.....

Zola m'a écrit, au nom de tout le petit cénacle, une lettre très aimable : — je lui gâte son hiver ; — on ne sait plus que faire le dimanche. Dans le dernier dîner, ils ont porté un toast en mon honneur...

Et tu n'as pas encore lu la *Prière à Minerve* de Renan ! Cela me choque. Il me semble que *mon élève* devrait faire les lectures que je lui prescris. — Sabatier ne partage pas absolument mon enthousiasme : tant pis pour lui !

Voici un verset d'Isaïe que je me répète sans cesse, et qui m'*obsède*, tant je le trouve sublime. « Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles ! » — Creuse-moi ça. Songes-y ! quel horizon ! quelle bouffée de vent dans la poitrine !

Du reste, je suis perdu dans les prophètes.

Adieu, pauvre chat. Deux bons baisers de

Ta NOUNOU qui te chérit.

CLXX

Croisset, vendredi 5h, 11 janvier 1877.

... Ma deuxième partie sera achevée dans trois ou quatre jours. Donc, au 3 février, le plan de la dernière sera bien développé et peut-être en aurai-je écrit la moitié ?

Il est vrai que je travaille *sans discontinuer*, à table et dans mon lit. Car je ne dors presque plus du tout... .

Après une pioche aussi violente que celle où je suis plongé (car, depuis un an, sauf quinze jours au mois de septembre, monsieur a été dans une création permanente), je serai bien aise de prendre *a little entertainment*.

Donc, préparez-vous à me combler de douceurs, et surtout à avoir de bonnes mines ! Il faudra être folichon pour récréer Vieux. — Je tâcherai de ne pas m'impatienter à propos de la cuisinière, mais je redoute d'avance le tapage des voitures ! Le silence absolu qui m'entoure est, je suis sûr, une grande cause d'exaltation intellectuelle. Pour que l'imagination soit libre, il faut ne sentir aucun poids sur soi.

Tu continues toujours à te livrer à la physiologie. Très bien ! Ma joie serait de te voir *enfoncer* « un bon docteur » quelconque, ce qui ne te sera pas difficile dans quelque

temps, ces messieurs étant généralement d'une ignorance crasse. Voilà la vraie immoralité : l'ignorance et la bêtise. — Le diable n'est pas autre chose ; il se nomme légion.

Je m'étonne que tu n'aies pas compris la grandeur et la vérité de la *Prière à Minerve* : elle résume l'homme intellectuel du XIXe siècle. Quant au reste de l'article, ce n'est que bien, — et encore ? La vie manque à ces souvenirs. *On ne voit pas* les personnages. — Ton observation sur saint Paul n'est pas juste, car Renan ne dit rien qui ne soit parfaitement historique.

« Le Dieu inconnu » est une ânerie de l'apôtre, — révérence parler.....

C'est le 26 courant la fête de saint Polycarpe ; je le fêterai mentalement, étant un autre

SAINT — moi-même
et qui te bécote.

CLXXI

Croisset, mercredi soir 11 h., 17 janvier 1877.

..... Laporte est venu aujourd'hui..... Il est décidé, s'il ne trouve rien, à rester (quand même) à Couronne et à y vivoter n'importe comment pour ne pas quitter sa maison, — ce que je comprends parfaitement : à un certain âge, le changement d'habitude, c'est la mort.

Il venait de me quitter quand Lapierre est venu. Pendant deux heures et demie j'ai pris des notes qu'il me dictait sur une dame, à propos d'un roman inspiré par lui le jour que nous avons été ensemble au Vaudreuil : la conclusion *que j'avais imaginée* se passe maintenant ! J'avoue que cela m'a flatté. — J'avais préjugé que la dame finirait par un mariage riche et catholique : c'est ce qui se conclut présentement. Voilà une preuve de jugement, hein ?

Aussi n'ai-je rien fait de toute la journée ! — ce dont j'enrage : car je voudrais bien avoir tout fini pour le 15. Quand j'arriverai à Paris, il ne me restera que le grand morceau final, sept ou huit pages ! Donc, il me sera impossible d'être à Paris avant le 3. J'en suis à compter les minutes ! Tant pis pour madame Regnier. — « Tout pour les dames », ça se dit ; mais « l'art avant tout », ça se pratique.

Ce matin, j'ai eu une conversation exquise avec mamzelle Julie. En parlant du vieux temps, elle m'a rappelé une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur. C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était, en parlant d'une dame : « elle était bien fragile… orageuse même! » *Orageuse* après *fragile* est plein de profondeur. [1]

Guy m'a envoyé un article de lui sur la Poésie française au XVI[e] siècle que je trouve excellent.

Pourquoi méprises-tu les portraits de tes Ancêtres? Ils s'abîment au grenier : je vais les accrocher dans le corridor. — Premièrement, ça fera un peu de couleur; et puis, ils sont si naïfs que ça vous entraîne dans des rêveries historiques, lesquelles ne manquent pas de charme.....

Maintenant, ma Caro, il ne faut pas se coucher, mais se mettre au Festin de Macharous! Ce sera un fort « gueuloir », comme disait mon pauvre Théo.

Écris-moi de vraies lettres.

Ta vieille NOUNOU

CLXXI

Croisset, dimanche 2 h., 21 janvier 1877.

Je suis en train d'appendre aux murs les portraits de tes aïeux. — Voir *Hernani*, acte III, scène VI. — Et j'ai, pour m'aider, le fils Senard [2] comme page espagnol.....

A propos de portraits, j'ai envie de mettre la miniature de mon grand-père Fleuriot au coin de ma cheminée, sous la petite photographie représentant ton profil napoléonien que j'aime tant, mon cher loulou! Je me fie à tes connaissances picturales pour savoir si on peut la réparer, et si cela serait cher? Tes relations artistiques te permettent de faire cela, à bon compte.

Je me suis promené deux heures, à Canteleu, avant-hier; il faisait tellement beau qu'à un moment j'ai défait ma douillette d'ecclésiastique, je suis resté en gilet, adossé contre les barreaux de défunt « Lhuintre fils aîné ». Tout à l'heure j'ai

1. Passage cité dans Souvenirs intimes. (Correspondance, t. I, p. XI.)

2. Menuisier.

marché une grande heure dans le jardin et dans les cours, en contemplant la diversité de feuillages fauves et en humant le brouillard, avec délices.

Monsieur est entré ce matin dans son lit à cinq heures, n'était pas endormi à six et fut réveillé à neuf par cette fin de phrase : « un sultan des bords de l'Euphrate, des marins d'Eziougaber !..,.. »

NOUNOU

CLXXIII

Dimanche 1h., 28 janvier 1877.

Loulou,

..... Je viens d'expédier mon pantalon au chemin de fer, mais je ne comprends pas que Masquillier ait besoin d'un modèle, puisqu'il me fait des pantalons de ce genre-là depuis trente-cinq ans environ ?

Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Prout : quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille.

Achète-moi deux éponges de géant, de l'eau de Cologne, de l'eau dentifrice et de la pommade, ou plutôt de l'huile qui sent le foin (rue St-Honoré ?). De plus : commande-moi quatre paires de gants gris perle et deux de Suède à deux boutons. Il me semble qu'on pourrait accrocher la tête de renne, dans ma salle à manger, entre les deux portes.....

Je suis malade de la peur que m'inspire la *danse de Salomé* ! Je crains de la bâcler ? Et puis, je suis à bout de forces : il est temps que ça finisse et que je puisse dormir. — Il me restera encore deux ou trois pages quand tu me verras : j'ai besoin de contempler une tête humaine fraîchement coupée.

Je t'embrasse en tombant sur les bottes.

VIEUX.

(A suivre.)

CONTES SARDES[1]

LES DEUX JUSTICES

Dans un misérable village sarde, le plus pauvre des habitants s'appelait Quirico Oroveru, surnommé Barabbas, parce qu'une fois, à la représentation d'un mystère, il avait joué le rôle de ce personnage.

Zio Chircu[2] Barabbas était plus pauvre que les mendiants. Il ne possédait qu'une seule chemise, un seul caleçon de toile, une seule culotte d'orbace[3] et un bonnet qu'il s'était fait lui-même avec une peau de lièvre; il n'avait pas de boutons à sa chemise; il n'avait pas de gilet, pas de manteau, pas de chaussettes; il n'avait pas de souliers, — ce qui était la pire misère pour un homme de ce pays-là.

Cependant il était sain et robuste, et son beau type rappelait celui des Celtes : taille haute, cheveux roussâtres, yeux toujours souriants. Mais était-ce sa faute si on l'avait élevé comme ça, si on lui avait appris seulement à couper du bois dans la forêt, à l'apporter en ville et à le vendre? Il ne savait pas d'autre métier. D'ailleurs, il était inoffensif comme un lézard et naïf comme un enfant de sept ans. Tout son patrimoine, outre la susdite garde-robe, consistait en une médaille

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 septembre.
2. Forme sarde du prénom Quirico.
3. Gros drap de laine tissé par les femmes sardes.

d'argent qu'il avait au cou depuis son plus jeune âge, une hache, une corde en crin de cheval qu'il avait tressée lui-même, et un couteau de poche.

Malgré tout, il était souvent de bonne humeur et vivait plus tranquille que M. Saturnino Solitta, le richard dont la vaste maison neuve semblait bâtie avec de la neige où l'on aurait mis çà et là, pour ornement, des bandes de ciel. *Zio* Chircu passait presque toutes ses journées dans la forêt, si belle à toutes les heures et en toutes les saisons, — soit quand les yeuses se couvraient de fleurs d'un or pâle, soit quand les midis bleus de l'été pesaient sur elle, soit quand elle se taisait, toute verte et humide sur le fond perlé du ciel automnal, soit quand les branches pliaient sous le givre cristallisé par le froid. — Le bûcheron cognait toujours. *Toc, toc, toc*, disait continuellement le bois frappé par la hache. *Chiù, chiù, chiùùù*, répondait là-bas, près de la fontaine verdoyante, un oiseau sylvain. Rien de plus. En travaillant, *zio* Chircu priait, ou bien il pensait à porter son bois dans les maisons qui payaient le mieux, ou bien il rêvait à s'acheter une paire de souliers.

Il avait environ quarante-cinq ans, lorsqu'un jour deux hommes habillés de bleu turquin, avec des boutons jaunes sur leur tunique, l'interpellèrent dans le bois.

— Que faites-vous? — lui demandèrent les hommes.

— Vous ne le voyez pas? — répondit-il en s'arrêtant, courbé sous sa charge, mais la face haute.

— Est-ce que vous possédez des terrains dans la forêt, vous?

Il se mit à rire, puis allongea et regarda un de ses pieds nus.

— Je n'ai pas même de souliers!

— Alors vous êtes en contravention... A moins qu'on ne vous ait autorisé à couper du bois?

— Non, personne. Je prends la permission moi-même: sans quoi, je mourrais de faim.

— Eh bien, alors, vous êtes en contravention.

— Être en contravention, qu'est-ce que ça veut dire?

— Ça veut dire que vous aurez à payer une amende ou à faire de la prison.

Zio Chircu n'eut plus envie de rire, et même son visage s'assombrit.

— Mais voilà trente ans que je coupe du bois, et jamais on ne m'a dit que je devais cesser et mourir de faim.

Les deux gardes forestiers parurent s'émouvoir.

— Que voulez-vous, mon cher! A présent, la loi est ainsi, et il faut s'y soumettre. Pour cette fois, nous vous laisserons aller; mais tâchez que nous ne vous rencontrions plus...

Ils le rencontrèrent maintes fois encore, si bien qu'un jour ils lui saisirent sa charge et lui dressèrent procès-verbal. Ces gardes n'étaient pas méchants; ils avaient même pitié du pauvre homme. Mais qu'y pouvaient-ils? Leur devoir était d'exiger le respect de la loi.

Zio Chircu n'en continua pas moins son métier, mais avec une extrême prudence. Il s'enfonçait dans les lieux les plus sauvages, là où l'on n'entendait pas même le *chiù chiù* de l'oiseau sylvain. Et le *toc toc* de l'arbre secoué par la hache résonnait plus timidement, avec des pauses : c'était comme si, de temps à autre, l'arbre frémissant eût été saisi de peur et se fût mis aux écoutes.

Zio Chircu fut cité devant le juge de paix du district et condamné à une forte amende; car tous les témoins, propriétaires de la forêt, déclarèrent que cet homme était un des plus grands et des plus acharnés dévastateurs du taillis.

Comme il n'avait pas le moyen de payer l'amende, il serait obligé d'aller en prison. Cela lui semblait un horrible rêve, et il souffrait comme il n'avait jamais souffert de sa vie. En quelques jours, il vieillit de dix ans; il devint encore plus sale et plus déguenillé qu'autrefois; et ses yeux s'obscurcirent... Ah! non, il ne voulait pas aller en prison, au moins tant que la belle saison durerait! Et il ne voulait pas non plus y aller dans la mauvaise : car c'était en hiver que le bois se vendait le mieux. Alors il se concerta avec un autre homme du pays et il prit la campagne : il en avait l'habitude, et peu lui importait de ne pas rentrer au village. Il coupait le bois, et l'autre homme l'emportait, le vendait. Mais cet homme le volait de la moitié; et *zio* Chircu était contraint de se taire.

Il se sentait profondément malheureux. Il devait aller dans

des cantons éloignés, et, le plus souvent, il coupait son bois la nuit, quand la lune descendait sur la forêt solitaire : au *toc toc* de la hache résonnant dans le mystérieux silence du clair de lune répondait le *hou hou* de la chouette, qui tantôt semblait venir des sombres profondeurs de la futaie et tantôt semblait descendre des transparences pâles du ciel.

Ainsi passa l'automne, puis l'hiver; et le printemps arriva. *Zio* Chircu était extrêmement misérable, presque nu, avec les cheveux et la barbe embroussaillés; et parfois il souffrait la faim, mais il ne voulait pas se rendre. Non, non; il ne s'était pas rendu pendant les grands froids de l'hiver, et il était beaucoup moins disposé encore à se rendre maintenant que le soleil répandait une délicieuse tiédeur dans les clairières parfumées de cyclamens et de violettes. Il se rendrait l'hiver prochain : il avait bien le temps !

Or, un jour qu'il traversait une lande pour aller d'un bois à un autre, la fortune parut lui sourire. Il trouva sous un buisson un gros portefeuille rouge, deux porte-monnaie, une pochette et des papiers que la rosée avait un peu détrempés. Il examina sa trouvaille : d'argent, point; mais peut-être que les papiers avaient de l'importance, et peut-être qu'on le récompenserait quand il les rapporterait... Il ramassa donc le tout et continua son chemin ; et ensuite, lorsqu'il vit l'ami qui se chargeait de vendre le bois, — cet ami-là savait lire, — lui conta l'aventure.

— Le diable nous protège ! — s'écria l'ami, en observant *zio* Chircu d'un regard soupçonneux ; — tout cela appartenait à monsieur Saturnino Solitta !

Zio Chircu eut un frisson de peur et d'horreur : M. Saturnino Solitta avait été assassiné, peu de temps auparavant, tandis qu'il revenait de Cagliari où il avait vendu et embarqué un troupeau de porcs gras. Sans nul doute, l'assassin, après avoir pris l'argent, s'était débarrassé du portefeuille, des porte-monnaie, de la pochette et des papiers en les jetant sous le buisson.

— Ça, c'est des traites ; et ça, c'est du papier qui vaut de l'argent monnayé, vois-tu ! — dit l'ami, qui avait été domestique dans une maison riche. — Si tu vas dans un

magasin, on te le changera tout de suite. Ça se nomme un chèque.

— Mais je ne veux pas y aller! On croirait que je suis l'assassin.

— Eh bien, si tu n'y vas pas, tu es un imbécile. Au bout de deux ou trois mois, par exemple, comment veux-tu qu'à Nuoro quelqu'un se rappelle encore cette histoire-là?... Tu entres comme si tu étais un domestique; tu fais tes emplettes; tu prends la monnaie qu'on te rend, et tu reviens parfaitement tranquille.

— Mais... ne serait-ce pas... une espèce de vol?

— Le diable t'écorche, imbécile que tu es! Comment serait-ce un vol, puisque le propriétaire n'existe plus?... Le vol, il a été commis par l'homme qui lui a envoyé une balle au travers du cou. Pourvu que ce ne soit pas toi!...

— Sacré farceur! — s'écria *zio* Chircu riant, avec une telle franchise que cela démentait absolument l'étrange soupçon de l'autre.

— Eh bien, alors, pourquoi te serait-il interdit de changer ce chèque?... Et, dans tous les cas, tu peux dire que tu l'as trouvé. Je suis là, ce me semble, pour en rendre témoignage... Tu es trop bête, ma parole! Ne vois-tu pas que tout ce que tu portes sur le dos est en loques?

— Ah! c'est vrai!... Mais, justement, lorsqu'ils me verront en loques, ne se défieront-ils pas de moi?... Du reste, après tout ce que tu m'as dit, je n'ai plus de scrupules.

— Eh bien, je te prêterai mes souliers, ma capote, mes chaussettes.

— Et aussi ta veste et ton bonnet?

— Tu veux donc tout l'habillement?

— Oui, si tu consens à me le prêter.

— Mais alors... comme récompense...

— Bien entendu, je te récompenserai en achetant pour toi quelque chose. Que désires-tu que je t'achète?

— Ce qu'il te plaira.

Pendant quelque temps, *zio* Chircu Barabbas se sentit moins malheureux que d'habitude. Il pensait aux belles emplettes qu'il ferait, aux souliers, à la veste, à la hache neuve.

Et il achèterait aussi des choses à manger, du pain, du vin, du lard. Dans le tréfonds de son âme, il avait bien certains doutes et certaines appréhensions; mais, en somme, c'était un objet trouvé; et, le cas échéant, il avait l'ingénuité de croire qu'il lui suffirait de dire la vérité pour se délivrer de tout ennui.

Chaque fois que son associé venait chercher le bois, celui-ci l'encourageait; et, un jour, il finit par lui dire qu'après tout si *zio* Chircu avait peur, il irait lui-même changer le chèque. Mais *zio* Chircu, se rappelant les filouteries sur la vente du bois, n'avait plus confiance en cet homme : il jugea prudent de se rendre lui-même à Nuoro.

Il alla tout droit chez un cordonnier pour s'acheter une paire de gros souliers en cuir jaune, avec de gros clous qui luisaient comme de l'argent et de longs lacets en cuir noir. Il les essaya, les laça, les délaça, puis chaussa de nouveau les souliers de son ami, qui serraient beaucoup ses énormes pieds bruns. Et son cœur battait, lorsqu'il tira de sa ceinture le chèque du mort. Le marchand prit le chèque, l'examina; pas un muscle de son visage ne bougea; et pourtant, à cette minute, il décida du sort de ce pauvre Barabbas.

— Je n'ai pas de quoi changer, — dit-il. — Mais, si vous voulez attendre un moment, j'enverrai chez mon voisin, qui le changera.

Zio Chircu ressentit une légère inquiétude, mais il laissa faire.

En attendant, il jugea bon d'ôter encore une fois les souliers de son ami et de rechausser les souliers neufs, plus commodes, quoique un peu trop lourds.

« Ils sont durs comme la peau du diable, — pensait-il en les palpant, courbé jusqu'à terre ; mais j'y mettrai un peu de graisse et ils deviendront souples... Comme ils sont beaux, mais là, vraiment beaux !... »

Le commis que le marchand avait dépêché pour changer le chèque ne revenait pas; et le marchand, inquiet, nerveux, s'avançait à chaque minute sur le pas de la porte et regardait au loin. Enfin le commis reparut; et derrière lui entra tout de suite un monsieur fort bien habillé, avec de grosses lèvres rouges; et, derrière le monsieur, entrèrent deux agents de

police. *Zio* Chircu eut la sensation que son cœur se refroidissait ; il devina ce qui allait se passer et, pendant une seconde, il eut peur. Mais il pensa aussitôt : « Je dirai la vérité, et l'affaire s'arrangera. »

Tout cela s'était fait très vite.

— De qui tenez-vous ce papier ? — demanda le monsieur aux grosses lèvres.

— Je l'ai trouvé, — répondit avec respect le bûcheron, qui s'était mis debout et qui avait toujours à la main les souliers de son ami.

— Où l'avez-vous trouvé ?

Il raconta de quelle manière.

— Mon brave homme, — dit le monsieur d'un air assez aimable, peut-être par crainte que ce grand gaillard sauvage ne se rebellât, — donnez-vous donc la peine de venir avec nous pour mieux expliquer votre cas à monsieur l'inspecteur.

Et *zio* Chircu les suivit docilement, avec l'illusion qu'il lui suffirait de dire la vérité pour être cru. Mais, dans son for intérieur, il éprouvait une anxiété mystérieuse, un secret pressentiment de choses épouvantables.

Au bureau, le monsieur et les policiers changèrent de ton. *Zio* Chircu fut de nouveau interrogé, rudement, cette fois, par un autre monsieur, pâle et chauve ; puis il fut déshabillé, fouillé. On trouva sur lui les objets qui avaient appartenu au mort, et aussitôt il fut considéré comme l'assassin de Saturnino Solitta.

On le jeta en prison : on le soumit à de longs et cruels interrogatoires. Chaque jour, des messieurs venaient, les uns vieux, avec des lunettes, les autres jeunes, avec la barbe blonde : et ils lui posaient mille questions étranges, et ils voulaient absolument qu'il leur dît quand et comment il avait tué M. Saturnino Solitta.

— Mais je n'ai tué personne ! — répondait-il. — Ces objets-là, je les ai trouvés ; et je ne savais pas même ce que c'était... Un ami m'a conseillé de me servir du chèque ; et, comme j'avais grande envie d'avoir une paire de souliers, j'ai suivi son conseil... Si vous ne me croyez pas, moi demandez-le-lui !

On fit venir l'ami, on l'interrogea. L'homme reconnut qu'il avait prêté ses vêtements, — dont il réclamait la restitution, — qu'il avait aussi prêté ses chaussures; mais il protesta qu'il ne savait rien, qu'il n'avait rien conseillé.

« La canaille, l'impudent! pensait, à part soi, *zio* Chircu. Ah! j'aurais dû m'en douter, après ce qui est arrivé pour le bois... »

Afin de se venger, il dit au juge :

— S'il ne m'a rien conseillé, il ne m'a pas non plus prêté ses nippes.

Il calculait : « Au moins, de cette façon, elles ne lui seront pas rendues. » Mais ensuite il se repentit et se dédit. Non, il ne voulait pas offenser davantage la bonté du Seigneur : car il était certain que sa disgrâce lui était advenue parce qu'il avait déjà péché en s'appropriant le bien d'autrui.

Pendant ses longues heures de cellule, il éprouvait la nostalgie instinctive des grands bois solitaires, du libre ciel, et il se sentait malheureux, très malheureux. Il se rappelait l'époque où il se cachait dans le maquis, les souffrances qu'il y avait endurées; et il lui semblait qu'alors il avait péché en se plaignant : car sa dure vie de cette époque-là était un bonheur, en comparaison de la tristesse présente... Et pourtant il ne se faisait pas encore une juste idée des maux qui l'attendaient. Il espérait toujours qu'on le mettrait en liberté d'un moment à l'autre; et, chaque nuit, en s'endormant, il croyait entendre le *toc toc* de la hache retentir dans le silence de la forêt, accompagné par le cri lent et mélancolique de la chouette...

Beaucoup de temps passa. Personne ne se souvenait de *zio* Barabbas, personne ne venait le voir, personne ne lui envoyait ni un cigare, ni un litre de vin, ni un pain, ni une chemise propre, tandis que le plus misérable des prisonniers recevait parfois quelque chose. Et même, ces messieurs aux lunettes brillantes, qui faisaient peur à regarder, ou ceux à la barbe blonde, ou ceux au front chauve et au teint livide, avaient oublié le pauvre Chircu.

Mais, un jour, on lui remit une feuille, en partie imprimée, en partie manuscrite. Il se la fit expliquer, le cœur tremblant : c'était l'arrêt par lequel la chambre du conseil le renvoyait en cour d'assises. Après quoi, il reçut la visite d'un

avocat, — un jeune homme qui, selon les heures, paraissait verdâtre, ou bilieux, ou indifférent. — Ce jeune homme, lui aussi, voulait à toute force que *zio* Chircu lui racontât comment il avait assassiné M. Saturnino Solita.

— Dites-moi la vérité, — répétait-il. — Aux avocats, il faut confesser toute la vérité... Ensuite on arrange les choses.

A certains moments, *zio* Barabbas eut la tentation de déclarer qu'il avait tué Solitta, tant il lui semblait plus facile de se tirer d'affaire en avouant ce prétendu crime qu'en affirmant la vérité. Mais, lorsque la face verdâtre de l'avocat n'était plus devant lui, il recommençait à espérer le triomphe de la vérité. D'ailleurs, ses compagnons de prison lui disaient que les jurés étaient d'honnêtes gens, qui avaient un cœur humain et non un cœur de pierre comme les magistrats...

Vint le jour de l'audience. *Zio* Chircu s'éveilla presque gai : il avait rêvé qu'il était dans la forêt à couper du bois, près d'une rivière : et un oiseau de marais, tout noir, avec de longues pattes vertes comme du jonc, modulait un chant étrange, sur la branche d'un saule.

L'ami qui vendait le bois fut au nombre des témoins. Lui et les autres déposèrent que l'accusé était un homme sauvage, sournois, insociable.

Le ministère public le dépeignit comme « une bête des forêts, qui avait longuement prémédité son crime, qui avait guetté sa victime au passage, un fauve qui se tapit dans la jungle, prêt à bondir sur sa proie ». — Textuellement.

Zio Barabbas contemplait, frappé d'épouvante, ce monsieur en lunettes à qui jamais il n'avait fait aucun mal : et il en éprouvait toujours plus de terreur. Pour se donner du courage, il tournait les yeux vers les jurés, villageois pacifiques, bedonnants, d'aspect débonnaire : et cette vue lui rendait un peu d'espérance.

L'avocat prit la parole. Il était plus vert que jamais. Lorsqu'il avait un élan oratoire, cela se traduisait par un grincement de dents qui produisait l'effet plus fâcheux.

Bref, le pauvre homme fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il pleura des larmes amères, il regarda encore une fois les jurés, ces hommes gras, pacifiques, d'aspect dé-

bonnaire; il se rappela son rêve, sa confiance aveugle dans le triomphe de la vérité; et il se dit que tout ce qui paraît bon est mensonge.

Pour le réconforter, son avocat lui fit signer un pourvoi en cassation. Mais *zio* Chircu n'avait plus confiance, ne croyait plus en la justice, n'espérait plus rien. Son cœur se recroquevilla, devint sec et amer comme une prunelle sauvage; il cessa de prier, de pleurer.

Et on l'emmena loin, très loin, dans une saline; on lui rasa les cheveux, la barbe, les moustaches; on l'habilla de rouge et on lui riva une chaîne au pied. Dans les premiers temps, il était au désespoir : le spectacle de la mer immense augmentait la profonde nostalgie de ce pauvre homme, accoutumé à vivre dans des lieux couverts et sans horizon.

Mais, avec le cours des années, il s'habitua, se résigna : ses souvenirs se brouillèrent; et même, quelquefois, en songeant que sa vieillesse, au pays, se serait écoulée dans la plus noire des misères, il éprouvait une sorte de satisfaction à se dire que, maintenant, il n'avait plus à se préoccuper du lendemain.

Seulement, il était devenu vicieux : il avait perdu l'innocence conservée jusqu'au jour de sa condamnation; il blasphémait et, à l'occasion, volait et s'enivrait comme le plus vil des galériens. Il ne pensait plus à Dieu; ou, s'il y pensait quelquefois, c'était avec colère, comme à un être monstrueux qui avait laissé s'accomplir sur une de ses créatures la plus infâme des injustices.

Zio Barabbas se lia d'amitié avec un de ses compagnons d'infortune, avec un autre Sarde, petit vieillard qui ne lui arrivait guère qu'à la ceinture, et qui avait une face joufflue et rouge dans laquelle s'enfonçaient deux petits yeux d'un bleu très vif. Ce vieillard était d'un village voisin de celui où était né *zio* Chircu, et il s'appelait *zio* Pretu.

C'était un bout d'homme jovial, sans scrupules et grand hâbleur; mais, après qu'il avait fait croire à ses codétenus les choses les plus merveilleuses, il éclatait de rire et avouait que ses histoires n'étaient que des bourdes. Lorsque *zio* Chircu fut amené au bagne, il n'y avait déjà plus personne qui ajoutât foi aux récits de *zio* Pretu. D'ailleurs, si par hasard

celui-ci disait la vérité, il parlait avec un accent tel qu'on ne pouvait s'empêcher de le croire; mais la vérité, *zio* Pretu ne la disait pas souvent, ni à beaucoup de personnes.

Quand *zio* Pretu eut acquis toute la confiance de *zio* Chircu, il lui raconta son histoire, en peu de mots et avec ce rare accent persuasif.

— Écoute. Je suis de tel village. Je vivais à mon aise, tu sais: j'avais des vaches, des ruches, des champs ensemencés de blé et de fèves. Mais je voulais être encore mieux. Je connaissais un prêtre riche, si riche qu'il possédait même des couverts d'or; et, avec quelques camarades, nous allâmes le voler. Comme il criait, nous lui serrâmes le cou, et il resta mort. Mais voilà qu'au plus beau moment survient la Justice. *Poum! poum!* coups de fusil par-ci, coups de fusil par-là. Nous dûmes fuir; malheureusement, un des nôtres demeura entre les mains des soldats; et il révéla nos noms, le lâche! Je fus donc obligé de prendre le maquis; et, pour que la Justice ne mangeât pas mon avoir, je commençai par vendre tout ce qui m'appartenait; je mis l'argent dans une cruche et j'enterrai la cruche. Un peu plus tard, on m'arrêta.

— Et le butin? — demanda *zio* Chircu.

— Ah! je m'en étais servi pour me nourrir, tandis que je me cachais. Mais, je te le dis franchement, ces bouchées-là me semblaient amères.

Et le vieillard cracha au loin. Puis, il demanda à *zio* Chircu:

— Et ton histoire, à toi?

— Oh! moi aussi, — répondit l'autre avec amertume, — je suis au bagne pour avoir volé, pour avoir assassiné un homme. Toutefois, il y a une différence: ces crimes-là, on me les a imputés, mais je ne les ai pas commis.

— Ça, c'est injuste. Moi, j'ai vraiment assassiné le mien, il n'y a pas à dire le contraire. Et je m'en suis bien repenti: car j'ai perdu tout ce que je possédais.

— Tu n'as pas de famille? — demanda *zio* Chircu, pensant à la cruche.

— Au diable la famille! Mes parents m'ont abandonné comme un chien; et ils peuvent crever comme des chiens, je ne m'en soucie guère...

Donc, *zio* Chircu et *zio* Pretu se lièrent d'une amitié qui

dura de longues années et qui fut pour ces malheureux une sorte de réconfort. Ils portaient l'un et l'autre la chaîne, ils étaient compatriotes, ils parlaient souvent de leur terre lointaine; et, ce qui contribuait encore à les unir, c'était la conviction qu'ils devaient l'un et l'autre mourir là-bas, numéros perdus dans la blanche désolation des salines fouettées par la mer et par le soleil...

Le caractère de *zio* Chircu avait complètement changé. Il était devenu hargneux et querelleur. A certains moments d'humeur noire, il insultait son vieux compagnon, et peu s'en fallait qu'il ne le frappât. Alors le petit vieillard se mettait à rire et lui disait :

— Numéro tel, si tu fais le méchant, je ne te dirai pas où j'ai caché ma cruche.

L'autre se fâchait plus fort :

— Que le diable t'écorche ! Quand même tu me le dirais, quel bien cela me ferait-il ?

— Tu aurais du moins le plaisir de le savoir aussi.

— Que le diable t'enfourche ! que le diable te mette au saloir !... Ne m'irrite pas davantage, numéro tel !

Quand ils s'appelaient *numéros* au lieu de s'appeler par leurs noms, c'était la plus grave injure qu'ils pouvaient échanger entre eux.

Un jour que *zio* Chircu était de bonne humeur, il dit à *zio* Pretu :

— Pourquoi n'écris-tu pas à quelqu'un ? Il déterrerait la cruche et t'enverrait de l'argent : tu pourrais vivre mieux, t'acheter ceci, t'acheter cela.

— Une corne ! Ils garderaient tout... Je connais le monde mieux que tu ne le connais.

— Mais... alors...

— Alors ?... Je devine ce que tu veux dire. Eh bien, quand je serai à l'article de la mort, je révélerai ma cachette à un pauvre... Oui, à un pauvre !... De cette façon, il priera pour mon âme.

Et les semaines, les mois, les années passèrent. Les cheveux de *zio* Chircu devinrent gris ; sa poitrine se creusa, sa taille diminua. Quant à *zio* Pretu, il était presque décrépit : mais

il ne paraissait pas plus vieux que son compagnon, et il continuait à raconter des bourdes et à en rire. S'il débitait ses histoires avec une intarissable faconde, c'était plus pour s'amuser lui-même que pour amuser les autres.

Or, un certain jour, il se produisit un fait extraordinaire. *Zio* Chireu fut appelé chez le directeur de l'établissement pénitentiaire. Il y alla, un peu ému, parce que jamais rien de pareil n'était arrivé. Le directeur lui dit :

— Maintenant que tant d'années se sont écoulées, maintenant que vous êtes vieux, vous pouvez enfin avouer la vérité. Avez-vous, oui ou non, commis le crime?... Dites la vérité, toute la vérité. Cela vous sera profitable : nous solliciterons votre grâce, et vous aurez peut-être la chance d'aller mourir dans votre pays.

Zio Chireu nia encore, avec une énergie farouche :

— Non! quand même je devrais vivre autant d'années qu'il y a de grains de sable dans la mer et les passer ici jusqu'au bout, non, je n'ai assassiné personne! Non, non et non!

On le fit sortir. Il rejoignit *zio* Pretu, qui l'attendait avec un peu d'anxiété, et il lui conta la chose rageusement.

— Diable! — fit le vieux, — tout ça est injuste. Moi, j'ai réellement assassiné le prêtre, il n'y a pas à dire le contraire; et, si on m'appelle, j'avouerai encore; et, si on veut me gracier, on me graciera... Mais qu'on tourmente un pauvre diable comme toi, ah! non, ça, ce n'est pas juste!

Le jour suivant, *zio* Chireu fut appelé de nouveau à la Direction et interrogé une seconde fois. Le sang lui montait à la tête, encore un peu, il se serait jeté sur le directeur.

— Eh bien, puisque c'est ainsi, — lui dit le directeur, changeant de ton, — sachez que le vrai coupable a été découvert. Ou plutôt, non, il n'a pas été découvert : c'est lui qui vaincu par le remords, a confessé son crime; mais c'est la même chose. Réjouissez-vous donc et préparez-vous à partir d'ici car on vous libérera bientôt.

Après quoi, on le fit sortir. Il se retira, tout tremblant; et, revenu près de *zio* Pretu, il pleura comme jamais l'autre ne l'avait vu pleurer.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— On a découvert le vrai coupable ! — répondit *zio* Chircu, sanglotant et répétant les paroles du directeur, — ou plutôt, non : c'est lui qui, vaincu par le remords, a confessé son crime ; mais c'est la même chose. Il faut que je me prépare à partir d'ici.

Zio Pretu se mit à pleurer pareillement. Tous les deux, ils pleuraient de douleur et de joie mêlées.

— Que vais-je devenir? — demanda *zio* Pretu.

— Et moi, comment ferai-je? — demanda *zio* Chircu. — La liberté est belle, et je retrouverai ma bonne réputation ; mais je suis vieux, je ne pourrai plus travailler, je ne pourrai plus gagner ma vie ; et je n'ai personne.

— Les gens du pays te viendront en aide.

— Mais je ne veux pas vivre d'aumônes, moi !

Et, avec un triste sourire où il y avait un peu d'ironie :

— Pourquoi — reprit-il — ne me dirais-tu pas où tu as caché ta cruche?

Le visage de *zio* Pretu s'illumina.

— En effet, pourquoi non? Tu es un pauvre... Eh bien, je vais te le dire. Du reste, j'y avais déjà songé... Mais tu te souviendras de moi dans tes prières?

— Oh ! mes prières, je ne me les rappelle plus ! — s'écria *zio* Chircu, saisi. — J'ai oublié Dieu ; mais Dieu, lui, ne m'a pas oublié. Il a voulu seulement me soumettre à une épreuve; et moi, j'ai vécu en païen !...

Le jour du départ, *zio* Pretu dit à son camarade l'endroit où il avait caché sa cruche. Ils se séparèrent tristement. C'était la dernière douleur que devait éprouver *zio* Pretu ; mais le vieillard trouvait un peu de consolation à penser que, avant de mourir, il pouvait rendre service à un pauvre homme sur qui Dieu avait appesanti sa main. Quant à *zio* Chircu, il s'en alla le cœur joyeux, songeant à sa réputation reconquise et à son avenir assuré.

Lorsqu'il rentra dans son village, on lui fit d'abord beaucoup d'aumônes, avec lesquelles il put vivre quelque temps. Il pensait toujours à la cruche du forçat; mais il ne pouvait se mettre en route pour la chercher : car il se sentait

débile, incapable de faire un long trajet, et, avant de se rendre à l'endroit indiqué, il devait refaire ses forces.

Peu à peu, on s'habitua à le voir; et les aumônes devinrent moins copieuses, les témoignages de sympathie moins empressés. Finalement on le négligea, on ne pensa plus à lui.

Alors il se mit en route et partit à la recherche de la cruche. Son cœur battait fort, à mesure qu'il reconnaissait les lieux où il avait vécu avant son infortune. Beaucoup de futaies avaient été essartées; quelques-unes entièrement défrichées; mais entre les sureaux du ruisseau vibrait encore le *chiù chiù* des oiseaux de marais; la note égale et lente du coucou sortait encore des buissons de lentisque; et ces voix remémoraient au vieux Barabbas une infinité de choses anciennes.

Une étrange mélancolie l'oppressait. Il se représentait combien il était devenu méchant depuis le jour lointain de son malheur et combien il avait désespéré de la miséricorde divine. Il songeait à son vieux compagnon de bagne, et il se demandait instinctivement si *zio* Pretu n'était pas meilleur que lui-même, cet homme qui avait commis un crime et qui l'expiait avec résignation, en accomplissant des actes de bonté... Ah! non, non, ce n'était pas possible qu'il retrouvât la cruche! Il ne méritait pas cette chance, car il avait trop péché, trop désespéré... Puis, il se repentait de désespérer encore, et il priait, et il continuait son chemin avec plus de courage.

Vers le soir, il parvint au lieu que lui avait indiqué le forçat. C'était un bosquet de peupliers, dans un site désert, loin de toute habitation. La nuit descendait, limpide, scintillante d'étoiles pures; les peupliers se dressaient dans le ciel, sur leurs minces troncs clairs, comme d'énormes fleurs d'argent, le sol, mollement tapissé de feuilles, exhalait une vague senteur humide.

Zio Barabbas avait apporté avec lui le fer d'une petite pioche. Il la tira de dessous son caban; il tâta longuement la terre, dans l'obscurité, en quête d'un manche quelconque; il rencontra une branche, l'adapta au fer de la pioche. Et il attendit le lever de la lune.

Son cœur battait fort : il s'agissait pour lui de tout le

temps qui lui restait à vivre et qu'il serait réduit à passer dans la plus cruelle misère si l'aide de Dieu lui manquait. Il s'assit sur l'herbe et cacha son visage entre ses mains.

Ah! combien, combien il avait péché! Mais il se repentait amèrement, et il comprenait que, même s'il ne retrouvait pas la cruche, il ne devait pas se plaindre : car ce serait le juste châtiment de ses fautes.

La lune se leva; les feuilles mouillées des peupliers resplendirent comme de l'argent; la senteur humide se fit plus distincte.

Zio Barrabbas s'agenouilla et commença de piocher. Dans le silence profond de la solitude, il avait peur du bruit — le seul — qu'il faisait lui-même. Extraite par la pioche, la terre sortait du trou, molle, noire, odorante, et se répandait sur les genoux du piocheur courbé de plus en plus.

Enfin, la pioche heurta un corps dur et rendit un son métallique. *Zio* Barabbas plongea son bras dans le trou, sentit l'anse de la cruche; puis il continua de creuser avec une ardeur furieuse, et bientôt la cruche fut dehors. Il la prit, la secoua. Dans l'intérieur, les monnaies tintèrent.

Alors il fit le signe de la croix et, la face tournée vers le ciel, il remercia la miséricorde divine.

Il ressemblait à un vieux sauvage en adoration devant la lune.

GRAZIA DELEDDA

Traduit de l'italien par G. HÉRELLE.

DÉBUTS DE SOLDAT[1]

LA GUERRE CARLISTE

II

La route de Zumarraga à Villaréal d'Alava est très mouvementée. On y chemine constamment entre de hautes falaises ou à travers des vallées très abruptes, tapissées de noyers, de pommiers et de marronniers séculaires. Partout des eaux vives et une verdure somptueuse.

Muni de ma feuille de route, je logeais chez l'habitant. J'étais bien accueilli. Les sentiments de dévouement à la cause carliste se traduisaient à mon égard par des attentions délicates et des prévenances souvent touchantes. Mais si, d'aventure, mon domestique bavard et maladroit trahissait ma qualité de Français, aussitôt mes hôtes devenaient froids et méfiants; quelquefois il m'était difficile d'obtenir d'eux, même au double de leur valeur, les aliments nécessaires et le picotin de mon cheval. Dans les Provinces, on nous détestait et l'on ne s'en cachait guère : les haines de la guerre napoléonienne y subsistaient encore, couvant au fond des cœurs. Dans cette équipée au pays carliste, de toutes mes mésaventures, discussions orageuses, duels, refus d'obéissance de la part de mes cavaliers, aucune qui n'ait eu pour origine ma nationalité. Lorsque je passais dans les recoins de la montagne où la tradition place quelques-unes des atrocités commises par les

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.



cabecillas de 1808 sur nos soldats isolés ou prisonniers, mes compagnons de route manquaient rarement de s'étendre sur ces crimes en détails complaisants, parfois enthousiastes.

J'arrivai, le 6 juin, à Villaréal. C'est un gros bourg d'Alava qui commande un des débouchés de la montagne sur les plaines de la Zadorra, affluent de l'Èbre. Mon régiment, les *Cruzados del Cid*, y était encore cantonné en entier. Je me rendis directement chez le colonel, don Jacinto Baldicia. Son accueil aimable m'enchanta. C'était un grand diable, très sec, grisonnant, une figure de reître que coupait en deux une longue moustache. Des yeux très bons adoucissaient l'air un peu farouche que lui donnaient ses traits anguleux.

— Vous m'êtes signalé par le quartier royal comme un jeune débauché, fort peu religieux et très querelleur, *señor teniente*, monsieur le lieutenant. De débauches et de religion nous n'avons pas ici grand temps de nous occuper ; mais pour la dernière qualité qui vous est attribuée, si vous voulez bien, nous la traduirons par batailleur, ce qui fera merveilleusement mon affaire. Nous sommes, nous autres cavaliers, en nombre si faible en face de l'ennemi qu'il faut que chacun de mes hommes compte double, et chacun de mes officiers quadruple. Je ne crains donc pas les jeunes casse-cous très endiablés. Si vous êtes de ceux-là, soyez le bienvenu.

— *Señor coronel*, je ne suis pas entré dans l'armée carliste par conviction seulement. Si j'ai tout quitté en France, parents, études, avenir peut-être, c'est pour mettre sabre au clair et trouver des occasions de belles rencontres. Je puis donc vous assurer que rien ne pouvait me rendre plus heureux que la chance d'être placé sous les ordres d'un chef qui prise avant tout, chez les siens, l'action endiablée selon l'expression que Votre Grâce a bien voulu employer. Son sentiment répond très complètement à mes ambitions.

— *Valgame Dios ! señor teniente*, je crois que nous sommes faits pour nous entendre ! Vous êtes placé au quatrième escadron, capitaine Rila. Vous commandez le deuxième peloton. Présentez-vous à votre monde. Allez, à trois heures, offrir vos hommages à S. A. R., le comte de Caserta, qui nous honore de sa présence, et au général Mongrovejo qui commande la division de Castille. Puis, faites préparer votre paquetage et

vos armes et donnez double ration d'avoine à votre cheval. A sept heures vous dînerez avec moi. A neuf heures, lorsque la nuit sera noire, vous partirez en reconnaissance avec votre escadron, vers Vitoria.

Aussitôt pris, aussitôt pendu. Voilà qui était pour me plaire On ne lambinait pas ici comme au quartier royal. J'allais enfin faire mes premières armes. Le capitaine Rila, mon nouveau chef, me reçut d'une façon assez bourrue. Il lui déplaisait, comme je le compris vite, de voir un de ses pelotons commandé par un blanc-bec qui n'avait d'autre titre à cet honneur qu'un stage de quelques semaines au quartier royal. De plus, j'étais Français, et Rila ne ressentait aucune sympathie pour notre nation.

A déjeuner, je fis la connaissance du premier lieutenant, un brave homme qui avait servi près de vingt années dans le rang et qui, tout de suite, me prit sous sa protection. L'*alferez* était, lui aussi, un vieux sous-officier, très rude en service, dur aux hommes et à lui-même, inflexible sur les questions de discipline, mais très respectueux de toute supériorité de naissance ou d'éducation. Me prenant pour un important hidalgo, il se mit tout de suite à mon entière disposition. Son emploi, qui répondait en quelque sorte à celui d'adjudant dans l'armée française, l'avait rendu habile à reconnaître toutes les « ficelles » et à déjouer les plus fines « carottes » : son aide me fut souvent précieuse.

Mon peloton, avec lequel j'entrai en contact à l'appel d'une heure, se composait d'une cinquantaine de gaillards moustachus, tannés, vigoureux, d'apparence très militaire. Ceci n'avait du reste rien qui dût étonner : les autres corps de toutes armes de l'armée du prétendant étaient composés surtout de volontaires des Provinces; mais mon régiment tout entier provenait de l'armée libérale qu'il avait abandonnée, un certain jour, pour passer avec armes et bagages du côté carliste. Dès l'abord, j'augurai bien de ces mâles visages, de ces attitudes respectueuses quoique décidées : elles faisaient un frappant contraste avec ce que j'avais vu jusqu'alors. Mais il me sembla qu'on m'observait avec quelque méfiance. Ma jeunesse, les insignes de la garde que je portais sur le dolman, une ignorance entière des détails élémentaires du métier, inspi-

raient évidemment à ces vieux soldats des réflexions qui n'étaient pas en ma faveur.

Ma visite au comte de Caserta et au général Mongrovejo me prit quelques minutes à peine. Tous deux étaient dans une salle de la maison commune lorsque je demandai à être introduit. Le prince se tenait debout devant une glace haut placée et inclinée de façon à réfléchir l'image des personnes qui entraient. Pendant que je saluais le général, il m'examinait curieusement, quoiqu'en me tournant le dos. Lorsque je m'approchai de lui, il me fit lentement face et répondit avec quelque hauteur à ma profonde inclinaison. Il me demanda ce que je savais des projets de l'état-major général, et, voyant que j'en ignorais tout, il me congédia sans façon.

Le soir, à table, chez le colonel Baldicia, je fus présenté aux deux chefs d'escadron. L'un d'eux était Breton ; je l'avais entrevu déjà à la Cour. Il avait quitté l'armée française, où il servait en qualité de capitaine de hussards, certainement afin de combattre pour la bonne cause, mais beaucoup aussi parce qu'un besoin irrésistible d'aventures, de guerre, de batailles, de chevauchées tragiques l'emportait. Ses prouesses étaient légendaires. Mon régiment était si fier de ses exploits qu'on en avait oublié sa nationalité. Son frère, également officier de cavalerie démissionnaire, servait dans le 2e régiment, de « Bourbon », où il commandait un escadron. Comme son aîné, mais à un degré moindre, il avait su se faire pardonner de n'être pas Espagnol par un entrain endiablé et un courage qui tenait un peu de la folie. Ces deux exemples me tranquillisèrent sur l'opinion que mes hommes auraient de moi dès les premiers engagements.

Parmi les autres convives, se trouvait le deuxième cadet de mon escadron. Il n'était pas encore « gradué » lieutenant, quoique sortant de l'école de cavalerie où, à vrai dire, il n'avait fait qu'un stage de quelques mois. Je me trouvais d'emblée son supérieur. Il était en patrouille dans la journée et je n'avais pas eu l'occasion de le voir. C'était un beau garçon, d'allure énergique, le regard très droit, un timbre de voix caressant. Je me sentis immédiatement pour lui une réelle inclination. Mais je ne tardai pas à m'apercevoir que mon avancement injustifié, les fleurs de lis brodées au col et aux

retroussis de mes manches, mon accent étranger, l'impressionnaient désagréablement. Nous étions assis côte à côte; son attitude fut courtoise, mais un peu sèche. Malgré mes avances, je n'arrivais pas à l'amener à cet abandon qui naît si facilement entre jeunes gens. Il était de bonne famille bourgeoise de Madrid et s'appelait Carlos S...

Après le repas, pendant lequel une partie des convives ne cessa de fumer entre chaque plat, quelques-uns entre chaque bouchée, mon officier breton me prit à part :

— Mon jeune ami, me dit-il sans autre préambule, votre histoire avec le prince C..., — vous vous rappelez, à la Fonda de Sistiaga, lorsque vous le vouliez pourfendre? — m'a donné de vous la meilleure idée. Vous m'êtes très sympathique. Je vais vous le prouver en vous mettant au courant du milieu dans lequel vous tombez, l'ignorant tout autant que si vous nous arriviez de la lune. Le colonel et moi mis à part, tout le régiment va vous détester; c'est peut-être déjà fait. Garde du corps, lieutenant avant la lettre, Français, c'est trop de bonnes raisons à la foi. Être Français eût déjà amplement suffi. Donc, d'ici quinze jours, — j'espère que vous ne serez pas tué d'ici là, — on va vous rendre la vie tellement intenable qu'à coup sûr il vous faudra déguerpir. Le colonel et moi, si vous le méritez, nous ferons de notre mieux pour vous éviter quelque traitement fâcheux. Quoi que nous fassions, nous n'empêcherons pas les mille petites piqûres d'épingles dont vous cribleront les officiers, l'insoumission voulue des cavaliers ou leur inertie à exécuter vos ordres. Je ne connais qu'un moyen de vous tirer d'affaire : soyez, si c'est possible, plus hardi, plus brave que vos camarades. Ce sont de fins connaisseurs en courage et en audace, et des admirateurs faciles de qui possède ces qualités. Étonnez-les et ils viendront à vous aussi sûrement qu'ils vont dès maintenant s'en éloigner. Quant à vos hommes, choisissez le moment où vous serez seul avec eux, très près de l'ennemi, et cassez la tête au premier qui ne marchera pas. Le remède est souverain. Si, après cela, vous vous montrez digne de leur vaillance qui est réelle, ils vous seront fidèles et peut-être dévoués jusqu'à la mort. Seulement, je dois vous en prévenir, le remède n'est pas sans danger; si vous l'administrez mal à propos, il peut vous valoir *quatro tiros*.

Quatro tiros! quatre coups de feu, façon courante de fusiller les gens! Délicat en effet était sur ce point le conseil du commandant, et je me promis de ne pas le suivre. Nous partîmes le soir. La nuit était très noire. Nous cheminions par quatre sur la grande route qui descend le long des flancs des monts d'Arlaban et conduit à Vitoria. Les fourreaux de sabre étaient attachés à la selle, les étriers garnis de tortillons de paille, toutes les pièces d'armement et d'équipement ajustées de façon que notre marche fût silencieuse. Les larges accotements de la voie royale étaient fourrés d'un épais gazon qui amortissait le bruit des pas de nos chevaux. Bientôt nous tournâmes à droite, dans un chemin de terre. Après une bonne heure, nous faisions halte, nous nous formions en bataille. Mon escadron dessinait ainsi une longue traînée sombre qui se confondait avec les buissons et les haies.

En avant, le capitaine Rila avait détaché quelques cavaliers qui s'étaient perdus dans l'obscurité. Des arbres régulièrement espacés s'alignaient à courte distance devant nous.

— La route d'Orduña, me dit mon sergent à voix basse.

A ce moment, le capitaine passait sur le front. De peloton en peloton, il expliquait qu'une compagnie des chasseurs de la Reine, de l'armée libérale, devait aller en reconnaissance, cette nuit même, dans la direction de la Peña. Partie à huit heures de Vitoria, elle ne tarderait pas à défiler sur la route, devant nous. On la chargerait en flanc, on la culbuterait et on la sabrerait. Au cas où l'affaire ne réussirait pas, rendez-vous à la croisée de la route de Villaréal et du chemin de terre.

La lune, pendant ce temps, apparaissait sur le sommet des montagnes de l'Alava, aplatie, pâlote, jetant sur la plaine une lumière incertaine. Nous avions mis à la main nos sabres dont nous tenions les lames, longues et très larges, abaissées derrière la cuisse pour en masquer les reflets. L'air était calme dans cette plaine unie; pas un souffle de vent. Aucun bruit, sauf parfois un aboiement lointain, le pépiement d'un oiseau endormi ou l'ébrouement d'un cheval qui faisait cliqueter la gourmette. Mais voici qu'on entend une rumeur venant du sud; des aboiements furieux, de plus en plus nombreux la couvrent.

— Ils traversent Zaitegui, dit le capitaine Rila qui était

devant moi, ramassé sur son andalous trapu. Dans dix minutes nous les tiendrons.

Nos vedettes rentrent. Leurs silhouettes se détachent des abris derrière lesquels elles se masquaient ; elles dessinent des ombres fantastiques, très longues. Silencieuses, elles s'approchent tour à tour du capitaine, rendent compte et se tassent dans le rang. Un tintement de ferraille heurtée se perçoit maintenant très distinctement : il est accompagné d'un murmure continu et du claquement sourd des espadrilles. La bande blanche dont la chaussée raye la plaine sur notre gauche diminue visiblement, d'une façon régulière : déjà, entre les arbres, se dessine une bordure noire dentelée d'où de petites clartés jaillissent par instant. Des exclamations étouffées, des conversations à voix basse, la toux d'un fantassin que la poussière suffoque : tous ces bruits très nets. Nos chevaux se réveillent et redressent leurs lourdes encolures, le nez au vent.

Une pointe de quelques fantassins se profile d'abord, puis une tête de colonne épaisse. Elle avance tranquillement. Le cavalier qui la précède, le capitaine sans doute, fume une cigarette ; on voit très bien, par intervalles, un point rouge se ranimer puis s'éteindre après chaque aspiration. Les files se détachent, encadrées par les arbres. Il sort de là des chuchotements, des rires, des éclats de *papelitos* qui s'allument. Mais un coup de sifflet assourdi passe sur nos rangs ; les sabres se redressent, les chevaux rassemblés dans les jambes serrées partent au trot, puis au galop.

Nous nous abattons dans un grondement du sol, comme une trombe, dans le flanc de la compagnie qui s'éparpille sous le choc. D'abord quelques coups de feu, puis la pétarade d'une tirerie à l'aventure, incertaine du but. Des hurlements, des vociférations, parfois le bruit sourd du sabre qui s'abat sur le cuir des shakos ; des cliquetis de fer. Un clairon sonnait *l'alerta* ; sa fanfare aiguë cesse brusquement dans un cri de douleur. Des corps semés sur la route, tordus, allongés ; des gens qui fuient à travers champs, poursuivis par des cavaliers, la lame haute, des chevaux mâtés. On voit des gestes fous qui se détachent subitement dans la lueur lunaire très pâle, des ombres équestres qui s'engloutissent au milieu des

groupes épars de fantassins, tas noirs pailletés de points brillants et de flammes rouges.

Enfin, claire et vibrante, retentit la sonnerie du ralliement de l'escadron. Nos cavaliers galopent dans la vaste plaine, sabrant les fuyards à grands coups de leurs larges épées. Quelques hommes de mon peloton se joignent à moi. Comme nous nous orientons pour regagner la chaussée, j'aperçois un paquet compact de soldats ennemis qui file sans bruit, à travers champs, dans la direction de Vitoria. La lune, maintenant haute, fait miroiter les shakos et tire des baïonnettes des reflets bleuâtres. D'un geste du sabre je les désigne, et nous partons à fond de train. A peine quelques détonations, et, déjà, le détachement est renversé, piétiné; les fantassins s'essaiment en criant. Nous nous égayons de nouveau à leur poursuite.

Mais la trompette a retenti une seconde fois, impérieuse. Nous abandonnons à regret la chasse, et, au petit galop, nous rejoignons le gros de l'escadron complètement rassemblé. Le capitaine Rila, que j'allai saluer avant de me replacer à la tête de mon peloton, me dit alors, en guise de compliment :

— *Señor teniente*, la sonnerie du ralliement indique pour tous qu'on doit, sans plus tarder, se rallier à moi. Tenez-vous-le pour dit.

Et de fait, il était temps que nous vidions les lieux. Des clameurs confuses venaient du fond de la plaine où s'étendait la ligne des avant-postes libéraux. Les survivants de la compagnie des chasseurs de la Reine se reformaient, à l'abri des clôtures des jardins de Zaitegui. Des coups de fusil tirés au jugé crépitaient le long des haies, les balles sifflaient au-dessus de nos têtes et cassaient avec un bruit sec les branches des arbres. Sans commandement, d'instinct, tant le dressage de notre troupe était parfait, l'escadron se forme à droite par quatre et tourne à travers champs, exactement au point où le capitaine vient de franchir le fossé. En silence, au trot allongé, nous suivons la silhouette de notre chef qui se découpe, très noire, dans la lumière argentée qui baigne la campagne.

Pendant le rassemblement, on avait fait un appel sommaire; personne ne manquait, mais trois hommes et cinq chevaux étaient blessés. Non loin de Villaréal, un s'effondre sous son

cavalier qui, accoutumé à de semblables éventualités, lui enlève en un tour de main harnachement et paquetage, charge le tout sur sa tête et nous suit au pas de course.



Le surlendemain, mon peloton était d'*avanzadas* pour la journée entière. Je devais parcourir les hauteurs qui dominent les abords de Vitoria et commandent les premières lignes ennemies ; il fallait battre l'estrade sur tout ce front, afin de renseigner le général sur les déplacements et les mouvements des troupes libérales. Pour remplir cette mission, il m'avait paru indispensable d'être muni de la carte de la région. Mon capitaine, à qui j'en avais demandé un exemplaire, m'avait ri au nez. Sur ces entrefaites, je rencontrai le colonel à qui j'exprimai mon désir. Il parut un instant interloqué par cette requête inattendue : puis, se reprenant :

— Mais, *caro mio*, nous connaissons tous le pays dans ses moindres recoins ; qu'est-ce que nous ferions d'une carte ?

Nous étions en selle à trois heures du matin. On nous avait approvisionnés d'un demi-litre de vin, d'une tranche de pain et d'un petit saucisson très pimenté, bourré d'oignons. Il paraît qu'avec cela nous pouvions passer vingt-quatre heures, l'estomac très à l'aise. Avant le départ, nous avions donné à nos chevaux un fort picotin ; ça leur suffirait jusqu'au lendemain, m'avait-on affirmé.

J'avais placé en avant du peloton, en éclaireurs, deux cavaliers dégourdis et un vieux caporal qui avait souvent battu la contrée, dont il connaissait à merveille les moindres accidents. Au soleil levant, nous débouchions sur une crête reliée à la plaine de Vitoria par une longue pente dénudée, coupée par endroits d'épais buissons. Nous mîmes pied à terre pour examiner à loisir le panorama qui s'étendait devant nous.

Tout au fond, sur une légère éminence, s'étalait la capitale de l'Alava avec ses hautes maisons noires, au-dessus desquelles s'élevaient des flèches élancées et des tours de clochers. Une légère brise du sud-est nous apportait l'harmonie chantante des cloches qui sonnaient l'office du matin. Pendant que je scrutais avec ma lorgnette la belle et paisible campagne qui

entoure la ville où rien ne décelait pour l'instant la présence de toute une armée, une voix claire modulait, non loin de moi, dans le silence de cette fraîche matinée, une mélopée caressante : *Campanas de mi campanario, aldea mia... me voy. Adios*[1]. C'était une des vedettes qui, gagnée par la poésie du tableau déroulé à ses pieds, exprimait ainsi la sensation de calme apaisant que nous éprouvions tous. Tout d'abord, agréablement bercé par la caresse mélodieuse et par le charme que le lieu prêtait au chant, je laissai faire. Mais je songeai bientôt que cette voix pouvait trahir notre présence; aussi ordonnai-je au sergent d'aller faire taire l'oiseau, le *pajaro*. A peine en avais-je donné l'ordre, qu'autour de moi j'entendais mes hommes murmurer. L'un d'eux me sembla protester avec plus d'animation que ses camarades.

Je fis un pas vers lui :

— Eh bien, que veux-tu ? Qu'as-tu à dire?

— *Señor teniente*, Frascuelo ne fait pas de mal ; pourquoi lui ordonner de se taire ?

— Mauvais soldat, pourquoi parles-tu quand ton chef commande ?

— *Me cuadro delante de Usted*[2], car vous portez les insignes du grade, *señor teniente ;* mais vous n'êtes pas mon chef. Un Français ne saurait être mon chef !

— *Canalla !* je suis ton chef par la grâce de Sa Majesté don Carlos Setimo, que Dieu garde !

Et comme une sorte de murmure d'approbation avait accompagné les paroles de révolte :

— Retenez tous ce que je vais vous dire. Devant l'ennemi, si Dieu veut que nous ayons une rencontre, le premier qui n'obéira pas à mes ordres, celui-là, *le hago saltar la tapa de los sesos*[3] *!*

Et je caressais, furieux, la crosse de mon revolver.

Mais, malgré mon assurance, je sentais que je n'en impo-

1. Cloches de mon clocher, ô mon village, je pars. Adieu.

2. Expression militaire difficile à rendre en français. C'est avec cette phrase : « Je prends la position militaire devant vous », que le soldat indique sa déférence à l'égard des chefs.

3. Je lui fais sauter la cervelle.

sais guère à ces vieux reîtres, dont le plus jeune était certainement d'un lustre au moins plus âgé que moi. Jetant de mon côté de mauvais regards, ils se forment par petits groupes et chuchotent à voix basse, pendant que, me portant de quelques pas en avant, je cherche à reprendre mon sang-froid pour observer la plaine.

Le soleil était déjà haut lorsque je vis, soudain, déboucher d'un village voisin de Vitoria une troupe de cavaliers. Elle venait dans notre direction. Bientôt, à la lorgnette, on pouvait se rendre compte de sa force, un escadron environ. C'étaient des hussards de Pavia, au spencer rouge, avec lesquels les *Cruzados del Cid* avaient eu affaire dans plusieurs rencontres. Je commande aussitôt : « A cheval ! »

Masqués par un bouquet d'arbres rabougris et touffus, nous distinguons très nettement hommes et chevaux. On les compte facilement : environ cent vingt. Ils se rapprochent de nous en colonne par deux, au pas, très à l'aise sur la route de terre qui conduit à Salvatierra, dans l'est. Encore peu éloignés de leurs avant-postes, ils ne prennent aucune précaution de sûreté. On rit dans le rang à gorge déployée, on bavarde, on s'interpelle ; quelques-uns chantent ; à peu près tout le monde fume. Bientôt ils défileront au pied de la côte au sommet de laquelle nous nous tenons cachés. En quelques mots, j'explique à mes hommes mes intentions :

— Nous ne comptons que quarante et un sabres ; mais, en tombant par surprise sur le flanc des hussards, nous les culbuterons, nous en aurons facilement raison. Nous allons obliquer à droite pour nous dégager des broussailles ; lorsque je lèverai mon sabre, nous partirons au galop, bien serrés, botte à botte, sans nous désunir après le choc.

L'entreprise était hasardeuse : un contre trois ! Mais nous avions bien quelques chances pour nous. Je comptais qu'elle séduirait mon monde. Aussi, un flot de sang me vint-il aux yeux lorsqu'après avoir appuyé et ayant commandé à mi-voix : *Desvainar !*[1], je ne vis que le sergent tirer son sabre. Près de moi l'homme qui tout à l'heure m'avait dénié le droit de commander me regardait en ricanant. Les hussards ennemis

1. Dégainez. Sabre main !

approchaient ; la tête de l'escadron allait arriver à notre hauteur. Je vis rouge. D'un geste rapide, je tirai mon revolver et ajustai l'homme :

— Dégaine, ou tu es mort !

Il baissa la tête et dégaina, et avec lui tout le peloton qui avait les yeux fixés sur nous. Il était temps. Lâchant mon revolver, retenu au cou par un cordon, je lève le sabre. Nous partons, dévalant la pente, entraînés dans une glissade vertigineuse sur l'escadron distant de cent mètres à peine. Nous nous abattons sur lui au milieu d'un tourbillon de poussière. Dans un choc formidable, les chevaux culbutent, se renversent les uns sur les autres, entraînant leurs cavaliers ; c'est une mêlée indescriptible. Le mien avait heurté du poitrail et jeté bas celui d'un soldat du premier rang contre lequel j'étais lancé ; puis il était venu s'effondrer sur la croupe d'une bête du second rang qui s'abattait avec son cavalier. Je le relève juste au moment où un troisième hussard, qui avait eu le temps de dégainer, me porte un coup de pointe de côté qui me passe sous le bras. D'un revers de taille, je le désarçonne, et je me trouve sur l'autre flanc du peloton ennemi, face à un officier qui me décoiffe d'un coup de revolver. A demi aveuglé par la poudre, je sens cependant ma lame entrer avec une sorte de frémissement gras dans les chairs de ce nouvel assaillant, et aussitôt, elle m'est brusquement arrachée de la main par le mouvement contraire de nos chevaux ; elle me retombe violemment sur la cuisse, pendue au poignet par la dragonne.

Avec moi, presque tout mon peloton a traversé l'escadron. Rompus en deux tronçons, effarés, les hussards de Pavia galopent en deux groupes, tandis que leur centre écrasé, disloqué, s'émiette en animaux isolés et en cavaliers désarçonnés, fuyant à l'aventure.

Mes *cruzados* se serraient derrière moi, ralliés, botte à botte, comme je le leur avais prescrit. Je leur montre de la pointe le peloton qui fuit, capitaine en tête, dans la direction du nord, vers nos lignes, pour gagner du large et se rabattre ensuite sur Vitoria. Le peloton de queue, lui, s'égrène sur la route, tirant du côté de la ville dans une course folle. Il ne s'agit plus pour nous que de couper la retraite à la première fraction. A l'allure que la peur lui a fait prendre, elle se dis-

loquera bientôt ; nous n'avons qu'à la suivre au petit galop pour cueillir les retardataires ; puis, lorsqu'elle tournera vers la plaine, nous gagnerons au plus court et nous la sabrerons.

C'est ce qui arriva. Mais j'avais laissé prendre à l'ennemi trop de champ : quoique démoralisé et bien affaibli, il me présente tout à coup, dans une conversion subite, une belle ligne de plastrons rouges, brodée des flammes noires des talpacks. La rencontre fut rude encore. En abordant le capitaine qui galopait en tête, le sabre haut, je sentis un choc violent sur la main de bride que j'avais sans doute instinctivement relevée, et je me trouve tout de suite bordé de deux cavaliers ; un grand coup de plat s'abat sur ma hanche gauche, tandis que je pare à droite une estocade, à laquelle je riposte par une allongée de taille qui enfonce sur ses yeux le bonnet du hussard.

Les deux troupes se sont traversées. L'ennemi continue à galoper droit devant lui, vers ses avant-postes. Dans la poursuite, nous lui jetons bas quelques traînards. Mais déjà des détachements d'infanterie se montrent sur plusieurs points et nous saluent de décharges, heureusement inoffensives. Nous tournons bride, et nous allons ramasser sur le théâtre de l'engagement les dépouilles. Les hussards que nous rencontrons désarçonnés et courant la campagne sont impitoyablement sabrés. Plusieurs nous attendent tranquillement, la carabine à l'épaule ; ils ne font feu que lorsque nous sommes presque sur eux. Je perds ainsi un homme tué raide et deux blessés. Nous ramenons à Villaréal onze chevaux, dix-huit carabines et une quinzaine de sabres. En outre du cavalier tué, j'avais sept hommes atteints, dont deux très légèrement qui pouvaient continuer leur service.

Après l'action, quelle ne fut pas ma stupeur en remarquant que le gant blanc de ma main gauche était rouge de sang. Quatre de mes doigts étaient fortement entaillés. Apparemment, c'était le cadeau que m'avait décoché au passage le capitaine de hussards. Cette blessure n'avait rien de grave et fut vite guérie ; mais elle me rendait intéressant, en affichant notre heureux coup de main. Mes *cruzados* en étaient très fiers. Je crois inutile de souligner qu'à partir de ce jour, eux et moi,

nous vécûmes dans la meilleure entente, très en confiance, prêts à nous faire écharper les uns pour les autres. Quant à Robledo, le cavalier indiscipliné que j'avais menacé de mort, il devint mon ordonnance, mais pour peu de temps. Au moment où j'allais rentrer en France, il eut la tête fracassée par un coup de fusil, dans un dernier engagement avec l'ennemi.

Le général, mon colonel et le commandant de C... me félicitèrent chaudement. Mon capitaine, au contraire, me fit remarquer assez rudement que j'avais outrepassé mes instructions, ce qui n'était pas d'un officier discipliné. Les autres officiers, le cadet de S.... en particulier, me firent froide mine. J'ai pensé depuis, d'après des lambeaux de conversation surpris, que ces messieurs avaient espéré que mes hommes seraient complètement immaniables et qu'ils m'obligeraient à quitter promptement le régiment. Ils laissèrent maladroitement percer leur dépit.

Jusque dans les derniers jours de juillet 1875, nous vécûmes ainsi d'alertes, de surprises données et rendues, de combats singuliers entre détachements qui se heurtaient au tournant d'une colline ou au débouché d'un chemin creux. Il y eut cependant quelques affaires relativement importantes où, tour à tour, carlistes et alphonsistes obtinrent l'avantage. C'est à la suite d'une de celles-ci que se passa l'atroce boucherie de Villaréal dont je fus en partie témoin. Les nouvelles qui nous venaient de l'est, des montagnes de l'Aragon, étaient mauvaises. Le général carliste Dorregaray, après divers succès partiels, ne pouvait se maintenir à Cantavieja; se rabattant sur Téruel, il cherchait à gagner l'Èbre. Plus loin, en Catalogne, la Seo d'Urgel était assiégée et serrée de près. Mongrovejo, pour soutenir l'effort de Dorregaray et faire diversion, avait poussé toute sa division sur les dernières crêtes qui commandent Vitoria. Le 19 juin, au cours de ce mouvement, nous avions éprouvé un léger échec à la Puebla et aux Conchas de Tayo. En revanche, le 20 juin, près de Mercadillo, nous attaquions la brigade libérale Muriel et nous l'obligions à lâcher pied, après lui avoir fait éprouver des pertes considérables.

Dans les premiers jours du mois de juillet, vers le 3 ou

le 4, si mes souvenirs sont précis, le général en chef alphonsiste Quesada avait poussé la division Loma jusqu'à Salinas, à l'ouest de Vitoria, vers notre extrême gauche ; il en avait délogé un de nos bataillons de volontaires d'Alava. Le général Perula, à qui don Carlos venait de donner le commandement en chef de l'armée du Centre, réunissait alors toutes nos forces sur les positions qui s'étendent de Subijana à Nauclares. Il comptait, en les portant en avant, couper Vitoria des routes de l'Èbre. Nous garnissions toutes les hauteurs qui commandent la vallée de la Zadorra.

Nous culbutâmes d'abord la gauche ennemie ; mais les Navarrais, qui tenaient notre aile droite, assaillis à l'improviste par le régiment de lanciers *Numancia*, que commandait le fameux colonel Contreras, avaient été pris d'une inexplicable panique : toute la ligne carliste avait dû battre en retraite. Perula, profitant de l'accalmie que ce succès avait provoquée dans l'armée libérale, file par Salvatierra sur Logroño, qu'il bombarde. Dans le même temps, le général ennemi Quesada, qui suppose notre ligne Villaréal-Orduña-Salvatierra dégarnie, marche droit sur Villaréal. Le 29 juillet, il attaque à fond. Le régiment de cavalerie de *Borbon* et le mien doivent mettre pied à terre et faire le coup de feu dans les tranchées. Les libéraux, quatre fois plus nombreux, s'emparent d'abord de Villaréal. Mais nous tenons énergiquement dans les tranchées qui dominent la place. Quatre assauts successifs menés contre nous échouent ; les troupes de Quesada se retirent en désordre, et nous réoccupons la ville.

Nous y avions laissé un assez grand nombre de blessés que nous avions confiés à la charité des habitants. Nous les retrouvâmes cloués au plancher à coups de poignard ; les maisons qui les abritaient étaient en flammes. Une enquête sommaire prouva, tout de suite, que la responsabilité de cet acte d'incroyable barbarie incombait à un certain nombre de familles de Villaréal, *guiris*, libérales, avérées. Quant aux incendiaires, mon régiment, sautant à cheval au moment où Quesada battait en retraite, les avait enlevés dans le faubourg. C'était un des détachements de l'arrière-garde ennemie. A tous, le compte était bon. Tout ce monde, deux cents personnes peut-être, soldats et bourgeois pêle-mêle, furent pous-



sés dans le cimetière. Dans l'enclos funèbre, on les partageait en petits groupes, et les bataillons alavais les fusillaient. Ils furent achevés jusqu'au dernier, dans une horrible tuerie. Peut-être n'échappa-t-il que celui dont je vais conter le sort. J'étais, avec mon peloton à pied, à l'entrée du cimetière, dont je devais garder l'entrée. Un groupe de malheureux condamnés était entassé autour de la croix monumentale qui s'élève sur de hautes assises de pierre, au croisement des allées. Serrés les uns contre les autres, pour la plupart déjà blessés, plusieurs cherchaient, en s'aplatissant derrière les cadavres qui couvraient les marches, à se garantir des coups de feu isolés qui les décimaient lentement et comme à plaisir ; d'autres, fièrement résignés, se tenaient debout, les bras croisés ; quelques-uns, fous de terreur, couraient en tous sens, heurtant les tombes, culbutés par une balle, jetés, cassés en deux, sur la grille d'un mausolée.

Tout près de l'endroit où je me tenais, il y avait une tombe béante, fraîchement ouverte. Un jeune officier libéral courait de mon côté, les yeux hagards, les bras étendus, comme pour me supplier; il heurte le bourrelet de terre fraîche et trébuche. Pour se retenir, il saisit la bélière de mon sabre, du mouvement instinctif de sa main tendue en avant. Cette secousse inattendue me fait perdre l'équilibre : nous culbutons au fond de la fosse, moi sur lui.

— Restez couché ! Pour Dieu ! ne bougez plus, lui dis-je à voix basse, dès que j'eus pris conscience de ce qui venait de m'arriver.

Quoique secoué par des convulsions d'épouvante, le pauvre diable n'a pas perdu tout sang-froid ; il s'allonge dans la boue, pendant que, d'un prompt rétablissement, je me hisse au dehors. Tout ceci avait à peine duré quelques secondes. Mes hommes, d'abord ébahis de cette soudaine disparition, avaient été pris ensuite d'une insurmontable hilarité en me voyant reparaître pâle, défait, souillé de terre grasse, un peu grotesque. Au milieu des scènes de meurtre qui se déroulaient sous nos yeux, ils ne songeaient plus au malheureux, cause première de l'incident qui les amusait si fort.

Cependant la nuit venait ; quelques rares coups de feu détendaient, dans un dernier tressaillement, les corps qui

remuaient encore. L'obscurité commençait à cacher ce champ de supplices. Elle allait aussi me permettre de sauver mon prisonnier.

Une heure après, accompagné de Robledo, je revenais au cimetière, dont les portes étaient restées toutes grandes ouvertes ; qui s'en serait échappé ? J'allais, flânant en curieux, la cigarette à la bouche, surveillant l'entrée. Pendant ce temps, en un tour de main, Robledo enlevait les vêtements civils d'un cadavre. Nous nous approchâmes alors de la tombe et j'appelai doucement :

— *Señor oficial !* M'entendez-vous ? Je suis l'officier carliste que vous aviez entraîné dans votre chute. Prenez ces vêtements, hâtez-vous de vous habiller et venez avec nous.

Lorsque nous sortîmes du cimetière, nous étions accompagnés d'un honnête bourgeois, à la démarche un peu hésitante, le large béret rabattu sur le nez, à la mode d'Alava. En échange du serment sacré « sur l'âme de la très Sainte Mère de Dieu et du cœur de Jésus » de l'oublier aussitôt passées nos lignes, je lui donnai le mot d'ordre. Ainsi muni, il quittait tranquillement la ville par un chemin de traverse, qui rejoignait la route de Vitoria au-dessous de nos avant-postes.



Ces scènes de massacre étaient fréquentes dans les deux partis. C'étaient habituellement les représailles des actes de sauvagerie commis par les fanatiques qui se sont fait un renom d'horreur et de terreur pendant cette guerre. Quelles complaintes sanglantes n'écrirait-on pas sur l'incendie d'Abarzuza, sur les exploits de José Samaniego, sur ceux du boiteux de Cirauqui et de tant d'autres ! J'ai vécu quelques-unes de ces scènes terrifiantes. Elles m'ont laissé comme un voile rouge d'effroi au cerveau et une douloureuse étreinte au cœur.

El Cojo de Cirauqui, le boiteux de Cirauqui, s'appelait de son nom de famille Tirso Lacalle. Au début de la guerre civile, une soixantaine de partisans de don Carlos, originaires de la région, avaient été cernés dans l'église de son village. Sommés de se rendre, ils y consentirent moyennant promesse de vie sauve ; mais aussitôt les portes ouvertes, ils étaient mas-

sacrés jusque sur les marches de l'autel. Tirso Lacalle, qui avait assisté à cette trahison, résolut de les venger. Réunissant quelques compagnons déterminés, il tint, pendant toute la guerre, la région montagneuse qui s'étend entre Vitoria, Asasua et Pampelune, et devint l'effroi des troupes libérales auxquelles il ne faisait aucun quartier.

Un jour, pendant une reconnaissance, je rejoignis sa bande au moment où il se disposait à fusiller une vingtaine de soldats de ligne que sa *partida* avait enlevés. Je n'avais avec moi que quelques cavaliers. Je demandai au *Cojo* la vie des prisonniers. D'abord j'avais supplié ; maintenant je menaçais. Aussitôt mes hommes et moi nous étions couchés en joue par les bandits. Je ne sais pas encore aujourd'hui à quel heureux hasard nous dûmes d'être épargnés. Mais, sous nos yeux, commença l'effroyable assassinat.

De retour au cantonnement, encore violemment ému, je racontai cet attentat au général, à qui je demandai instamment l'autorisation de retourner sur les lieux avec tout mon peloton, pour purger notre parti de cette bête fauve. Il se contenta de hausser les épaules. Puis, après le compte rendu de ma reconnaissance, il me renvoya à mon escadron, en me priant de garder pour moi la nouvelle de ce nouveau crime.

Deux autres *cabecillas*, José Samaniego et son lieutenant Jergon[1], étaient tous deux de très basse extraction. Leur audace en fit rapidement des chefs de bande fameux, mais, je dois le dire, aussi redoutés des populations carlistes que des soldats libéraux. C'étaient deux brutes cruelles que j'eusse sabrées avec moins de scrupules encore que *El Cojo*, si je m'étais trouvé en face d'elles. Officiellement, les chefs du parti carliste les désavouaient ; on prétendait qu'ils s'en servaient en dessous main. Cependant, quels affreux misérables ! Samaniego punissait, chez les femmes, la tiédeur des sentiments politiques en leur coupant les cheveux au ras de la tête ; quant aux hommes, ils étaient assommés, poignardés ou passés par les armes.

Il y a, dans les montagnes d'Estella, un gouffre qu'on appelle le trou d'Izgusquiza. C'est une faille profonde de plus

1. *Jergon*, paillasse.

de cent pieds, qui bâille subitement entre deux falaises par une ouverture étroite, à demi masquée dans les buissons du plateau. Très bas, au fond, cascade entre les pointes aiguës des roches un torrent dont les eaux s'engouffrent, écumantes, dans une caverne qu'il a creusée sous la montagne.

Samaniego avait traîné sur ce plateau désert quelques centaines de prisonniers et d'otages. Serré de près par les troupes libérales, il songea à s'en défaire; mais il importait qu'aucun coup de feu ne donnât l'éveil à l'ennemi. Conduites au bord de l'abîme, ses victimes étaient invitées à sauter sur l'autre rive où elles auraient vie sauve et pourraient fuir. Ceux qui refusaient de se hasarder étaient jetés dans le gouffre à coups de crosse. Quelques-uns parmi les plus agiles arrivaient, d'un élan désespéré, à atteindre les broussailles qui garnissaient l'arête opposée, mais celles-ci, ployant sous le poids, se déracinaient, les corps tournoyaient dans le vide, heurtaient les parois et s'écrasaient enfin sur les rochers. L'écume du torrent se colorait subitement de rouge. D'autres restaient accrochés au-dessus de l'abîme, les mains ensanglantées par les épines, jusqu'à ce qu'épuisés ils s'abandonnassent à la mort. Bien peu réussirent à s'enfuir. L'un d'eux m'a affirmé que plus de deux cents personnes, dont plusieurs femmes, avaient ainsi péri dans le trou d'Izgusquiza.

C'est en ce temps-là que les miquelets de Saint-Sébastien, contre-guerillas libérales, faisaient rôtir les pieds des habitants des *caserios*[1] pour les amener à trahir les détachements carlistes; parfois cette torture avait simplement pour but d'apprendre où le fermier dissimulait ses maigres économies.

Dans les premiers jours d'août, mon régiment fut envoyé à Orduña pour surveiller la plaine de l'Èbre et les abords du plateau. Le 5, nous étions cantonnés dans un misérable hameau, à Vechuco, sur les derniers contreforts de la Peña de Gorbea dont les sommets arrondis et boisés se dressaient très haut derrière nous. En avant, la vallée de l'Èbre dénudée par les cultures, descend dans un moutonnement de ressauts qui dévalent en s'affaissant jusqu'à la plaine. Sur la droite, loin de nous, les grands pans rouges des falaises d'Or-

1. Fermes de la montagne.

duña émergent, abruptes, des prairies vertes; le trait blanc de la route de Madrid les raye de longs zigzags blancs. Quelques *caserios* sur les flancs de la montagne, avec, tout autour, de frais bouquets d'arbres. Dans le lointain, çà et là, des groupes de toits rouges et des clochers miroitants; puis, derrière, l'horizon embué du grand fossé du fleuve.

Mon peloton avait passé la nuit en grand'garde dans un vallon étroit où plusieurs chemins convergeaient vers un unique lacet. A l'aube naissante, nous avions échangé quelques coups de feu avec des vedettes ennemies qui s'étaient profilées tout à coup sur les crêtes voisines. Mais elles avaient disparu aussitôt découvertes. J'avais alors en vain battu l'estrade à plusieurs kilomètres en avant, sur tout le front. Nous n'avions rien vu de suspect.

Cependant, lorsqu'au jour nous grimpons vers Vechuco, partout, au-dessous de nous, des traînées noires mouvantes, semblables à des exodes silencieux de fourmilières, s'étirent le long des premières pentes.

En haut, les bérets des fantassins de notre division dessinent des traits rouges; les lignes blanches de ceux des bataillons d'Alava se détachent, lumineuses; plus loin, sur le fond d'ocre, s'estompe la tache bleu foncé des Basques. Par place, là où les troupes étaient mélangées, on eût dit que, dans les champs, les coquelicots et les bleuets avaient étouffé toute autre végétation; ailleurs, de la frondaison épaisse jaillissaient, comme de larges fleurs pâles, les coiffures d'Alava piquées dans la verdure. A côté de cette avant-ligne se profilait, sur une crête, une batterie d'artillerie encore attelée, hésitante sur l'emplacement à occuper, les chevaux et les mulets pêle-mêle, comme si quelque grave à-coup venait de se produire.

J'avais rejoint mon régiment. Nous étions formés en bataille, à pied, la bride au coude, derrière un mur ébréché qui ne nous masquait qu'imparfaitement.

Vers huit heures, du sommet d'un mamelon lointain, jaillit une flamme au milieu d'un nuage épais de fumée; une détonation assourdie retentit. Puis on perçoit, venant sur nous, un ronflement puissant, allant grandissant, et, tout de suite, l'ébranlement du sol et une violente détonation; une pluie de

pierres et de plâtras s'abat sur le régiment. Un deuxième obus, puis un troisième suivent à courts intervalles, puis d'autres encore. Les chevaux se cabrent et tirent sur la bride; les hommes commencent à s'émouvoir. La batterie voisine répond, sans arriver à attirer sur elle le feu de l'ennemi. Notre régiment se porte en arrière et sur la droite, dans un emplacement mieux couvert. Au moment où mon peloton, qui est en queue, va suivre le mouvement, le colonel me rejoint au galop et m'ordonne, de la part du commandant de la division, d'explorer les abords de notre flanc gauche. Je m'incline, je fais « à droite », et nous filons le long de la crête.

Nous descendions un chemin creux, à pente très raide, lorsqu'à un tournant, nous butons dans un encombrement de mulets, ruant, se défendant, refusant avec entêtement de traîner les deux canons qu'ils attèlent; empêtrés par les traits, le derrière obstinément appliqué contre les avant-trains, ils barrent complètement le passage très étroit. Au milieu de cette cohue s'agite un petit jeune homme ratatiné, maigre, bilieux, qui sue la colère par tous les pores; il agite désespérément des bras trop longs, sur lesquels brillent les insignes de lieutenant.

— Ordre du général! Place! place! ai-je beau crier.

Ses canonniers et lui ne m'accordent pas la moindre attention. On continue à s'escrimer à coups de fouet contre les mulets, qui s'affolent et se serrent, têtus, les uns contre les autres, décochant des ruades sournoises aux conducteurs.

— Mais, monsieur, pour Dieu, laissez passer mon peloton service urgent!

Et comme je ne recevais toujours pas de réponse, je commençais à m'échauffer.

— Êtes-vous donc aussi complètement idiot que vos mulets, artilleur du diable! m'écriai je.

Ah! cette fois, la réponse vint, et tout de suite.

— Monsieur, fit le lieutenant en se jetant de mon côté et en dégainant, je vais vous couper les oreilles!

Il avait prononcé cette phrase furieusement, dans un fausset étranglé et comique mais avec un accent français si caractéristique que je lui dis aussitôt dans notre langue maternelle.

— Oh, pardon! Vous êtes Français! Veuillez excuser mon emportement.

Subitement calmé, le lieutenant baissait son sabre :

— Ouf! Cela repose d'entendre parler une langue honnête par un homme civilisé. Hélas! oui, monsieur, je suis Français; et je me demande ce que je suis venu chercher ici.

Puis, en s'épongeant le front avec son mouchoir, il se nomme :

— D... de L..., candidat à Saint-Cyr.

Cette similitude touchante de situations, et aussi la nécessité de passer au plus vite, me font lui offrir l'aide de mes hommes pour dépêtrer sa section.

— Voulez-vous me permettre de vous aider à débrouiller votre détachement? Le temps passe et, sans doute, comme c'est mon cas, vous avez des ordres urgents à exécuter.

Plusieurs de mes hommes, anciens muletiers, mettaient pied à terre. A grands renforts d'objurgations gracieuses, de qualifications câlines et de compliments flatteurs, entremêlés tout à coup d'épouvantables jurons et surtout d'appels et de claquements de langue familiers, ils ont vite fait de calmer les mulets et de les ranger. A peine le temps pour D... de L... et moi d'échanger quelques paroles.

— Au revoir, bonne chance!

Et lui, grimpant péniblement, moi dévalant le chemin creux à toute allure, nous nous perdîmes de vue. Pas une fois je n'entendis parler de lui pendant mon séjour en Espagne.

Cinq ans plus tard, j'étais sous-lieutenant d'infanterie de marine, à Pontanézen, près de Brest, où une partie de mon régiment était casernée. Nous attendions la promotion annuelle de Saint-Cyr. Au moment des présentations, un des nouveaux officiers vint à moi, familièrement. L'incident de la Peña d'Orduña m'était si bien passé de l'esprit, que je ne reconnus pas tout d'abord le bouillant lieutenant d'artillerie carliste qui avait voulu me couper les oreilles. Son caractère emporté et pointilleux lui avait valu à l'École une série d'affaires fort désagréables, plusieurs duels et un retard d'une année.

Je vis D... de L... une troisième fois, et d'une façon tout aussi imprévue. C'était au Soudan, près de Kita, en 1884 : il avait succombé pendant la nuit précédente à une

lumière, puis il disparaissait subitement, et cela par éclats parfois si rapides qu'il devenait impossible de viser. Il n'était du reste pas en possession du bel équilibre qui convient en pareil cas; de même que les lumières, il vacillait. Cette constatation m'était de quelque réconfort, quoique mon tir en dût être plus incertain. J'éprouvai, en levant le bras, une vive douleur dans l'épaule et dans le côté. Mon revolver ne m'avait jamais paru si lourd. Le duel commença.

De temps en temps, une flamme illuminait la face de l'artilleur et dessinait nettement sa main; une balle sifflait tout près de moi. Je ripostais comme je pouvais. A la cinquième cartouche, mon partenaire s'écroule dans l'ombre, derrière les chandelles. Nous accourons bouleversés. Mais le misérable ronflait à terre, paisiblement étendu, avec des aspirations sonores qui lui gonflaient la poitrine d'un mouvement régulier...

Je me retirai très mortifié; mes camarades, plus encore.

***

L'autorisation de quitter l'armée et de me rendre à Zumarraga, au ministère de la Guerre, pour solliciter mon licenciement, me parvint au commencement de septembre. Suivi de mon inséparable ordonnance, je parcourus à petites étapes la route qui, d'Azpeitia, gagne Zumarraga, puis Tolosa. Un congé illimité me fut accordé sans difficulté pour « aller en France soigner mes blessures ». De solde, il ne fut point question. En revanche, j'appris avec plaisir que je venais d'être nommé chevalier de la Croix-Rouge du Mérite militaire pour faits de guerre et que j'avais été récemment placé en tête de liste pour être titularisé dans le grade de lieutenant dont je remplissais depuis trois mois les fonctions.

La Fonda de Sistiaga, où je descendis en arrivant à Tolosa, était toujours le lieu de réunion de la fleur des émigrés, des courtisans et des gardes. La première personne que j'y rencontrai, après avoir assisté, dans la vaste écurie du rez-de-chaussée, à l'installation de mon cheval, fut l'excellent *padre* à qui je devais le très rapide accomplissement de mes désirs guerriers. J'eus le mauvais goût, après lui avoir respectueuse-

le sol. Vers onze heures, un aide de camp arrive, bride abattue, près de notre brigadier et lui transmet un ordre.

— *A caballo! Desvainar!* A cheval! Sabre main!

Ces commandements retentissaient coup sur coup. Aussitôt mon régiment s'ébranle, allant droit devant lui, pendant que le régiment de Bourbon oblique à droite et s'arrête ensuite pour nous laisser prendre nos distances. Mon escadron se trouvait en tête. Devant le rang, le colonel Baldicia, le commandant, mon capitaine, le lieutenant en premier et moi; sur les flancs, l'*alferez* et les sous-officiers.

Nous atteignons bientôt la crête où combattent les fantassins au béret rouge de la division de Castille. Tout de suite, nous sommes fouettés par les balles. Notre colonel connaissait son terrain, car il débouchait sûrement, familièrement, sans tâtonner, en homme qui sait où il va. Nous galopions doucement, en bon ordre, sur une interminable pente découverte, à l'extrémité de laquelle une ligne de tirailleurs ennemis était indiquée par un moutonnement bas de fumée blanche. Au centre, paraissait se grouper une masse imposante qui formait une grande tache sombre. Notre direction était droit sur cette masse. Derrière, un village, allongé perpendiculairement au front, ouvrait sa rue étroite, bordée de hautes maisons.

Déjà quelques-uns de nos cavaliers sont tombés. Le susurrement des balles, le bruit mat du plomb qui frappe la terre de coups sourds, se précipitent; les détonations et le crépitement de la fusillade roulent sans trêve. Notre galop s'allonge, les chevaux s'affolent et commencent à pointer, les hommes sont courbés sur l'encolure, les yeux mauvais, les lèvres pincées, l'épée basse. Un cheval sans cavalier galope tout près du colonel et répond par des ruades furieuses aux coups de pointe que celui-ci lui décoche pour s'en débarrasser.

Les tirailleurs ennemis avaient disparu dans la fumée épaisse, mais la masse sur laquelle nous allions grandissait, s'étendait; elle se hérissait d'un quadruple scintillement de baïonnettes. J'apercevais des rangs à genoux presque cachés sous la haie des fusils. Il passait, tout à coup, comme une traînée de flamme sur toutes ces pointes brillantes. Une nappe de plomb s'abattait sur notre régiment; des malédictions et des cris retentissaient autour de moi.

Enfin nous traversons le rideau de fumée âcre qui nous masque le but. Devant moi, tout près, apparaissent, tragiquement grandis, des alignements d'hommes aux visages convulsés, des étages de baïonnettes tendues, au bout desquelles jaillissent des souffles de feu.

Aveuglé, étourdi, inconscient, je m'engouffre dans cette fournaise, les sens perdus. Vaguement, je me rappelle avoir frappé à tour de bras, du tranchant et de la pointe; ensuite, de m'être accroché à pleine main à la crinière de mon cheval, désarçonné, assommé d'un coup, avec la sensation qu'un mur s'écroulait sur ma tête. J'avais été jeté bas par une baïonnette qui m'avait embroché les reins. La pointe effleurant l'épine dorsale m'avait donné au cerveau la commotion sous laquelle je m'étais abattu, sans connaissance. Quand je revins à moi, j'étais étendu, le nez contre terre, au milieu de cadavres ennemis, parmi lesquels gisaient aussi des dolmans bleus. Des blessés geignaient et appelaient. Je ne ressentais qu'une grande faiblesse et une insurmontable lourdeur de tête. En m'appuyant sur mon sabre que j'avais au poignet, lié par la dragonne, je pus me soulever. Le combat continuait, ardent sur la gauche; à droite, nous avions refoulé l'ennemi. Non loin du théâtre de la charge, à l'abri des maisons, mon régiment était tassé contre les murs; en avant, des cavaliers à pied parcouraient le terrain et relevaient leurs camarades.

Après avoir examiné ma blessure, le chirurgien la déclara simple séton, sans aucun danger de complications; il s'extasiait sur elle, il la trouvait admirable, il soulignait d'exclamations la chance inouïe que j'avais de me tirer d'un tel coup à si bon compte. De fait, lorsque après un pansement sommaire j'eus rejoint mon corps, et que le brave Robledo m'eut amené mon cheval qui était sorti de l'aventure sans une égratignure, je prétendis reprendre de suite ma place, à la tête de mon peloton. Le colonel ne s'y opposa que pour la forme, mon capitaine était tout près de croire que c'était la chose la plus naturelle du monde. Nous n'eûmes plus à donner ce jour-là. Ce fut heureux, j'avais trop présumé de mes forces. Si l'on avait dû fournir une nouvelle carrière, je ne serais sans doute pas allé loin. Mon régiment lui même était très éprouvé, mon escadron avait particulièrement

souffert ; dans mon peloton, il n'y avait plus que dix-huit hommes et quinze chevaux valides.

*
* *

Le 6 août, nous cantonnions à Orduña. Quelques jours de repos m'y donnèrent la force de reprendre du service, quoique ma blessure ne fût pas encore fermée. Cette ville a conservé un certain cachet des temps lointains où elle jouait un rôle important dans les Provinces ; elle en gardait alors les marches du côté de l'Espagne. On y voit plusieurs maisons auxquelles les nobles perrons de pierre et les balcons en fer forgé donnent une belle allure seigneuriale.

Dans les loisirs dont nous jouîmes pendant ce mois d'août, je pus constater à diverses reprises que le deuxième cadet de mon escadron ne m'avait pas encore pardonné d'être Français et, sans doute, de lui avoir enlevé, bien involontairement du reste, le commandement qu'il espérait. C'était, à tout sujet, de désagréables altercations. Très agacé par cette tactique visiblement hostile, je finis par lui déclarer que son attitude à mon égard était souverainement blessante et que je ne la tolérerais plus, car ma patience était à bout.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait fallu tant de temps pour lasser cette patience, *señor Frances*.

— Pensez-vous donc, *señor Hidalgo*, qu'un Espagnol l'eût perdue plus tôt?

— Personne ici n'en doute, réplique le cadet, en jetant un regard circulaire sur nos camarades qui semblaient approuver.

— Eh bien, monsieur l'Hidalgo, rattrapons le temps perdu. Et, si vous le voulez bien, nous irons dans le jardin de l'hôtel. Là, je vous prouverai, s'il en est besoin encore après trois mois de cette dure campagne, que les Français savent allier à un courage égal plus de courtoisie, moins de jalousie et de rancune que les Espagnols.

Sous les deux gros noyers du jardin, dolmans bas, nous nous escrimâmes vigoureusement. Dès la première reprise, ma blessure me faisait souffrir. Mon adversaire, qui s'en apercevait, s'efforçait visiblement d'en profiter pour me porter un mauvais coup ; aussi quittai-je subitement le jeu de taille

que nous tenions, et je lui allongeai, dans une attaque rapide, un grand coup de pointe à travers l'épaule droite. Quoique assez sérieusement touché, de S... voulait bravement continuer. On nous sépara à temps, car je m'énervais. Sous l'étreinte d'une douleur croissante, je commençais à caresser l'idée, pour en finir, de lui trouer d'un coup droit la poitrine, qu'il me présentait constamment découverte.

Une heure après, le colonel me faisait appeler. Après une verte semonce, il m'ordonnait de partir le soir même pour Miravalles avec le demi-escadron dont, depuis la mort du lieutenant en premier, j'avais le commandement. De ce point, je devais surveiller les mouvements du corps ennemi massé à Bilbao. Pendant quelques jours, je m'employai de mon mieux à cette tâche ; puis, de nouvelles instructions me chargèrent de la surveillance de la côte, entre Motrico et Zaraus : les croisières de l'escadre libérale la tenaient sous la constante menace d'un débarquement. Durant mon court séjour à Miravalles, il m'arriva une aventure assez mortifiante en elle-même et qui fut bien près de tourner fort mal.

De Miravalles, nous nous rendîmes à Durango. Là, je devais recevoir des ordres définitifs. Dans cette petite ville, on travaille d'une façon remarquable l'acier, que l'on incruste d'or et d'argent ; cet art, sans doute une relique des temps mauresques, y est poussé à un admirable point de perfection. L'achat seul des petites merveilles que produisent les ouvriers de Durango vaut le voyage. La beauté des sites d'une nature bouleversée, gracieuse parfois, grandiose souvent, toujours verdoyante et fraîche, au milieu de laquelle se cache la vieille cité, dans une étroite vallée, en fait un pèlerinage charmant.

Lorsque nous arrivâmes sur la côte du golfe de Gascogne, à Ondarroa, après avoir suivi de mauvais chemins de montagne, l'escadre ennemie croisait au large. Nous passâmes une quinzaine de jours à en surveiller les mouvements, errant incessamment sur la plage ou par les sentiers de chèvres qui bordent les falaises, de Lequeitio à Orio. C'étaient d'incessantes alertes. Chaque manœuvre insolite des navires nous semblait le prélude d'un débarquement. Comme un vol de pigeons-courriers, mes cavaliers filaient aussitôt le

long de la côte pour prévenir les postes militaires et les habitants.

Les journées de repos et les nuits tranquilles étaient rares. Les hommes, brisés de fatigue, s'endormaient sur le pommeau de la selle; les chevaux, presque constamment harnachés, surmenés par des courses répétées et des stationnements interminables, étaient à demi fourbus. Quant à moi, j'étais à bout de résistance et de forces ; ma blessure s'envenimait ; elle n'était pas fermée et je n'avais guère les moyens de me soigner. Au trot ou au galop, je souffrais parfois à crier. Aussi, tout en rendant compte de l'état d'épuisement du détachement, je demandais pour moi-même l'autorisation de rentrer en France. Entre temps, nous avions failli être écrasés, à Zumaya, dans l'auberge de la plage où nous cantonnions pendant nos courts moments de répit.

La baie très profonde que forme la rivière Urola est sûre, assez vaste, commode. Elle marquait le centre des positions carlistes. Par la vallée d'Azpeitia qui y débouche, on peut remonter facilement en plein milieu du réduit montagneux du Guipuzcoa et vers Tolosa. Cette position était défendue par des batteries dont l'une, juchée au haut de la falaise, surplombait notre cantonnement. L'escadre libérale prenait souvent celle-ci à partie. C'est dans un de ces duels au canon que fut tué l'amiral Sanchez Barcaistégui, à bord du *Colon*, navire léger sur lequel il montait lorsqu'il voulait nous reconnaître de près. Depuis cet événement, c'étaient la *Numancia* et la *Victoria*, deux cuirassés de premier rang auxquels nos projectiles de vingt-cinq livres étaient peu redoutables, qui préparaient les démonstrations offensives.

Donc, un dimanche de la fin d'août, après le dîner, nous nous reposions dans la grande salle de l'auberge ; nos chevaux étaient logés dans l'écurie attenante. La flotte libérale, sous vapeur, stationnait depuis le matin à l'entrée de la baie. L'alarme avait été donnée, les batteries étaient prêtes à faire feu. Tout le long de la côte, fantassins réguliers, *tercios* (gardes territoriaux), volontaires et paysans, garnissaient les tranchées. Dès ce moment, la cavalerie n'était plus de saison ; nous en profitions pour jouir à notre tour de l'hospitalité confortable de l'Hôtel de la Plage.

Un sergent et moi, nous étions assis devant une table chargée de ces excellentes gourmandises qui complètent le savoureux chocolat espagnol : huit ou dix *cruzados*, attablés autour de grands pots de cidre, fumaient des cigarettes. Nous devisions tranquillement, heureux de ce bien-être inaccoutumé, jouissant de la détente des nerfs et des muscles, lorsqu'un épouvantable tonnerre, accompagné d'une formidable détonation éclate au-dessus de nos têtes. Nous sommes renversés par un ébranlement violent : il semble qu'un cyclone s'est abattu sur le toit et que tout l'édifice croule. Le plafond de la salle s'effondre sous le poids des étages supérieurs, les fenê res volent en éclats, les murs se gercent. Nous fuyons éperdus sous une pluie de tuiles, de plâtras et de décombres. C'était le bombardement qui commençait. Un obus de gros calibre du cuirassé *Victoria*, qui était tombé sur l'hôtel, avait causé cette débâcle.

Presque aussitôt, un deuxième projectile s'applique avec un ronflement de train express contre la falaise où il éclate, lançant aux alentours une avalanche de pierrailles et de terre. Notre écurie, heureusement, est restée intacte. Nous en sortons avec peine nos chevaux qui renâclent, pour aller prendre, derrière l'église abritée par la saillie des rochers, une position moins dangereuse. Cet événement me valut le dernier désagrément dont ma qualité d'étranger m'ait fait pâtir en Espagne.

La soirée avait été très mouvementée par une violente canonnade entre nos batteries et les navires ennemis. Ceux-ci cherchaient à deviner nos rassemblements de troupes ; ils fouillaient de temps à autre par des salves d'obus, les divers coins du village et les anfractuosités du rivage ; les détachements, de garde étaient ainsi obligés à de continuels déplacements, qui n'étaient pas sans danger. A la nuit noire, le feu cessa. Ce fut pour nous un soulagement intense que ce profond silence succédant au continuel grondement des obus, aux détonations répétées, aux éclatements bruyants, aux bruits de chute des éclats et des débris de toute sorte.

Mais les nerfs étaient très surexcités. Tout de suite, durant le souper en plein air, aux chandelles, derrière une masure où plusieurs officiers s'étaient donné rendez-vous, la conversation s'en ressentit. Les fantassins avaient perdu quelques hommes

au début du bombardement ; ils reprochaient aux artilleurs de n'avoir pas observé les déplacements des vaisseaux à temps, pour les prévenir par leur feu dès qu'ils étaient venus à portée. Les artilleurs répliquaient que messieurs de l'infanterie n'y entendaient rien : seule leur maladresse à défiler leurs hommes avait occasionné des pertes qui eussent pu être facilement évitées. La discussion s'échauffait. J'eus le tort d'ajouter mon mot; mon peloton et moi avions failli être écrasés par un obus tiré à si courte distance par la *Victoria* que la batterie ouest eût pu, en réponse, démolir le pont de ce cuirassé si elle avait été prête à faire feu. Nous étions à la fin du repas. On avait bu plusieurs bouteilles de champagne, retirées des décombres de l'hôtel. Les têtes étaient montées ; on me le fit bien voir.

— *Señor*, me dit un des officiers d'artillerie en se levant tout congestionné de fureur et de vin, les mendiants ont-ils, en France, l'habitude d'insulter ceux qui leur font la charité ?

Ce reproche n'était vraiment pas fondé ; depuis mon incorporation aux *Cruzados del Cid* je n'avais pas encore reçu un *chavo*[1] de solde. J'eusse pu faire cette réponse. Mais ma plaie me causait de vifs élancements ; elle me rendait l'insulte moins supportable. Je me dresse brusquement, mon verre à la main. D'un geste brutal, j'en lance le contenu au visage de l'artilleur qui, la barbe toute saupoudrée de gouttelettes, se jette sur moi en hurlant de colère. On nous sépare au milieu d'un cliquetis de verres qui se cassent, de vaisselle qui dégringole, dans une clameur de jurons et de menaces.

Excités comme nous l'étions tous, l'affaire ne pouvait pas traîner. Nous avions dégainé ; mais un officier d'infanterie, mon voisin, fit observer que je souffrais de la blessure que j'avais reçue dernièrement au service de Sa Majesté et que la partie ne saurait être égale. Il proposait le revolver. Il faisait nuit noire. On nous plaça à quinze pas, l'arme au poing. A droite et à gauche, une chaise avec une bougie plantée dans un goulot de bouteille. La lueur vacillante qui encadrait ainsi mon adversaire lui donnait l'aspect d'un fantôme sortant d'un trou d'ombre ; il apparaissait tout à coup en pleine

1. Quart d'un sou.

lumière, puis il disparaissait subitement, et cela par éclats parfois si rapides qu'il devenait impossible de viser. Il n'était du reste pas en possession du bel équilibre qui convient en pareil cas; de même que les lumières, il vacillait. Cette constatation m'était de quelque réconfort, quoique mon tir en dût être plus incertain. J'éprouvai, en levant le bras, une vive douleur dans l'épaule et dans le côté. Mon revolver ne m'avait jamais paru si lourd. Le duel commença.

De temps en temps, une flamme illuminait la face de l'artilleur et dessinait nettement sa main; une balle sifflait tout près de moi. Je ripostais comme je pouvais. A la cinquième cartouche, mon partenaire s'écroule dans l'ombre, derrière les chandelles. Nous accourons bouleversés. Mais le misérable ronflait à terre, paisiblement étendu, avec des aspirations sonores qui lui gonflaient la poitrine d'un mouvement régulier...

Je me retirai très mortifié; mes camarades, plus encore.



L'autorisation de quitter l'armée et de me rendre à Zumarraga, au ministère de la Guerre, pour solliciter mon licenciement, me parvint au commencement de septembre. Suivi de mon inséparable ordonnance, je parcourus à petites étapes la route qui, d'Azpeitia, gagne Zumarraga, puis Tolosa. Un congé illimité me fut accordé sans difficulté pour « aller en France soigner mes blessures ». De solde, il ne fut point question. En revanche, j'appris avec plaisir que je venais d'être nommé chevalier de la Croix-Rouge du Mérite militaire pour faits de guerre et que j'avais été récemment placé en tête de liste pour être titularisé dans le grade de lieutenant dont je remplissais depuis trois mois les fonctions.

La Fonda de Sistiaga, où je descendis en arrivant à Tolosa, était toujours le lieu de réunion de la fleur des émigrés, des courtisans et des gardes. La première personne que j'y rencontrai, après avoir assisté, dans la vaste écurie du rez-de-chaussée, à l'installation de mon cheval, fut l'excellent *p*[illegible] à qui je devais le très rapide accomplissement de mes désirs guerriers. J'eus le mauvais goût, après lui avoir respectueuse-

ment demandé des nouvelles de sa santé, de m'enquérir auprès de lui de Paquita, l'aimable chambrière qui nous servait jadis.

— *Muy bien, muy bien*[1], *señor cadete!* me répondit-il sans embarras, mais sans me demander ce qu'il était advenu de moi pendant un si long temps. Je vous baise respectueusement les mains, *señor cadete;* excusez-moi, je suis pressé.

Gradué lieutenant, la politesse eût voulu qu'il m'appelât *señor teniente*; c'était sa petite vengeance, me semblait-il, de me qualifier de cadet. Mais il m'avait « respectueusement baisé les mains » : je ne pouvais vraiment pas me plaindre. Cependant j'appris, encore une fois à mes dépens, qu'il n'était pas prudent, à la Cour du bon roi Carlos, de traiter légèrement les gens d'église. Lorsque, dans la soirée, je me rendis à la place pour faire viser mon ordre de route, un aide de camp me remit un large pli, timbré du quartier royal. Dans l'enveloppe, une lettre de service et un nouveau pli cacheté. La première m'invitait à porter le second, dans les plus brefs délais, au commandant de la forteresse de Santiagomendi. Il m'était enjoint de me mettre à la disposition de cet officier, pour le cas où il aurait quelque communication urgente à faire parvenir aux postes-frontière. J'alléguai en vain que mon état de santé et ma blessure envenimée m'obligeaient à quelque repos. Rien n'y fit. Le commandant de la place, auquel j'avais porté ma plainte, m'assura très galamment de l'ennui qu'il éprouvait à exiger, selon les ordres qu'il avait reçus, que je partisse le lendemain matin au lever du soleil. Le bon *padre* m'avait promptement répondu : du tac au tac, oserai-je dire.

J'avais perdu la partie; il ne me restait qu'à m'exécuter correctement. C'est ce que je fis. Le 14 septembre au soir, je pénétrais dans l'enceinte du fort de Santiagomendi. Juché sur un sommet, il commande la vallée encaissée de la rivière Uruméa qui passe à Saint-Sébastien; il tenait sous le feu de son artillerie l'ensemble de fortins et de batteries qui formaient le camp retranché de la capitale libérale. La ville d'Hernani était en quelque sorte à notre merci, et nos canon-

1. Très bien, très bien!

niers ne se faisaient pas faute de le lui rappeler de temps à autre en défonçant quelques toits à coups d'obus. La forteresse se composait d'un épais retranchement en terre, casematé sur une partie du front avec de solides madriers et des fascines ; des traverses et un cavalier, également blindés, complétaient l'ouvrage. Comme armement, des pièces Whitworth de moyen calibre, la plupart de vingt-cinq livres, et quelque artillerie légère du système Plasencia. En arrière de la hauteur principale, des baraquements abritaient les bataillons de *tercios* chargés de garder un système très compliqué de tranchées. Au loin, du côté de la mer, le puissant ouvrage de San Marcos, occupé par nous, profilait ses crêtes, souvent noyées dans des nuages épais de fumée.

La nuit que je passai à Santiagomendi fut particulièrement troublée. Une tempête continuelle de fer et de feu s'était abattue sur nous. Les guetteurs ne suffisaient plus à donner l'alarme, tant les coups étaient précipités. Les projectiles s'engouffraient dans le terre-plein, venant de trois directions différentes. Nos canons, pour ne pas consommer inutilement leurs munitions, restaient silencieux ; ils laissaient le bombardement sans réponse. Les heures d'obscurité furent longues, lourdes à tous. Dès onze heures du soir, un obus énorme était tombé sur une traverse déjà écrêtée par les coups précédents ; il l'avait défoncée et, éclatant au milieu de la casemate, il avait tué ou blessé une dizaine d'hommes. Plusieurs autres abris furent ainsi démolis. Chacun de nous craignait que le tour du sien ne vînt bientôt.

Au jour, nous n'eûmes guère le temps de constater les dégâts. De la Renteria, de Saint-Sébastien, d'Irun, d'Hernani des colonnes d'infanterie s'étiraient, s'allongeaient, puis elles gravissaient bientôt les contreforts des positions de San Marcos et de Santiagomendi ; tout de suite le combat s'engageait, violent, avec nos troupes accourues en hâte. L'artillerie carliste, sans se préoccuper du feu que les batteries adverses dirigeaient sur elle, tirait sur les assaillants. Du haut des parapets, on suivait aisément toutes les phases de l'action, particulièrement celles qui se déroulaient à nos pieds, vers Hernani. On voyait distinctement, à la lorgnette, les fantassins [illegible] déployés. Par moment leur feu cessait, et l'on entendait monter un

grand cri dans l'air calme : c'était une tentative d'assaut. Un déploiement d'infanterie se dessinait subitement, avançant rapidement de notre côté ; les éclairs des baïonnettes allumaient sur les masses sombres de vives clartés. La fusillade redoublait alors dans les tranchées, qui disparaissaient sous les flocons bleuâtres, moutonnants, serrés. Puis les clairons sonnaient sur tout le front ennemi dont les fractions, disloquées et ramenées en arrière par l'intensité et la justesse du feu de nos *tercios*, couraient se reformer à l'abri d'un vallon dans lequel, du haut du fort, notre vue plongeait.

De petits tas sombres allongés, des cadavres, sèment maintenant la prairie verte ; ils jalonnent les emplacements où les lignes noires la découpaient, tout à l'heure, en larges bandes. Parfois, un obus tombe au milieu des centres de ralliement. Un gros nuage de fumée blanche indique le point de chute autour duquel s'étoilent les groupes fuyants.

Vers midi, les batteries ennemies cessent de tirer ; les troupes libérales battent en retraite dans toutes les directions. L'attaque a échoué. On entend cependant, crépitante et proche, une rapide tirerie dans la direction d'Oyarzun. Le général alphonsiste Trillo s'est de nouveau emparé de la malheureuse ville qu'il avait enlevée par surprise au petit jour, et qu'un retour offensif des volontaires guipuzcoains nous avait rendue dans la matinée.

La soirée fut calme. A Santiagomendi, on travaillait sans relâche à réparer les ouvrages endommagés par la terrible canonnade de la nuit. Une vingtaine d'hommes étaient hors de combat, et l'affût d'une pièce Whitworth brisé. Il y avait, devant l'entrée de ma casemate, un large gâchis de sang, de boue et de lambeaux de chair ; une jambe couverte d'un pantalon en lambeaux d'où sortait un pied botté et éperonné, une tête enfouie dans la fange sanglante ; on ne voyait de celle-ci qu'une sorte de calotte de cheveux noirs et ras. C'était tout ce qui restait du sous-officier, chef de la pièce voisine ; un obus l'avait aplati sur le sol et réduit en une informe bouillie, au moment où il commandait la manœuvre.

La nuit suivante, ce fut un continuel remue-ménage ; on s'attendait à une nouvelle attaque. Des estafettes arrivaient à toute heure du dehors, apportant des nouvelles. Vers quatre

heures, le commandant me fit appeler. Il me fallait filer tout de suite, aussi vite que possible, à Lastaola, où je remettrais au chef de poste l'ordre d'évacuer et de se rabattre soit sur nous, soit sur Vera, suivant que l'une ou l'autre direction serait libre.

— Brûlez l'étape, *señor teniente*, car une attaque de nos postes-frontière par la garnison d'Irun renforcée est imminente. Votre mission accomplie, je vous laisse libre de rentrer en France, conformément aux instructions que j'ai à votre sujet.

Suivi de Robledo, qui s'était refusé à rentrer à Tolosa avant que j'eusse franchi la frontière, je galopais à travers monts et vallées ; bientôt nous atteignions le versant gazonné qui étale sa verdure vers la Bidassoa. Nous courions sur les flancs du mont San Martial. A gauche, venant de Fontarabie et d'Irun, de petits détachements de miquelets bleus s'essaimaient sur un large front, perpendiculairement à la frontière ; ils avançaient rapidement. L'alarme était donnée au poste de Lastaola, planté au-dessous de nous sur son mamelon arrondi, car nous voyions les volontaires en garnir les tranchées. Encore quelques minutes et nous les joignions sans encombre. Déjà nous gravissions la hauteur qui y conduit ; nous laissions souffler nos chevaux qui avaient pris le pas, lorsque, tout à coup, surgissent à notre droite et tout contre nous, émergeant d'un bouquet de broussailles, une douzaine de soldats ennemis. A peine ai-je conscience de leur présence que déjà nous sommes littéralement fusillés. Robledo, qui marchait à ma droite, roule par terre, frappé de plusieurs balles, la tête fracassée.

Mon cheval, touché à la hanche, fait un violent écart et part à fond de train sur la gauche, me conduisant tout droit, dans un emballement fou, sur la ligne épaisse des libéraux qui viennent d'Irun. Par des efforts désespérés, en pesant de tout le poids de mon corps sur la bride, j'arrive à le redresser un peu. Il dévale maintenant les pentes, roulant sur les épaules, l'avant-main abandonnée ; je me tiens presque couché sur la palette, le corps rejeté en arrière pour le dégager un peu et pour éviter, si la chose est possible, la catastrophe d'une chute.

Toujours des coups de feu, des appels, des cris.

J'ai tenu, pendant quelques instants, au milieu des balles qui sifflaient, le rôle, plus angoissant qu'on ne peut penser, de la bête à l'hallali, si angoissant que je frissonne encore chaque fois que ces minutes me reviennent à la mémoire. Les miquelets ne faisaient pas de prisonniers. Ceux qui me poursuivaient avaient rompu les rangs. Sans répondre au feu qui partait des tranchées carlistes, ils allaient, lancés à toutes jambes après leur proie, le corps en arrière, dégringolant la côte. Lorsqu'un d'eux, essoufflé, s'arrêtait, il m'ajustait; aussitôt une détonation, puis un susurrement aigu tout proche.

La direction que nous suivions nous portait sur la Bidassoa, un peu en avant de Béhobie. Je voyais la rivière s'élargir; ses berges se précisaient à vue d'œil et les îlots de sable détachaient leurs contours du milieu du lit en partie desséché. En face, sur l'autre rive, une bordure de pantalons rouges : la France.

Mon cheval frémissait de toute sa chair ; son souffle précipité, haletant, énorme, écartait mes jambes en dilatant sa carcasse dans un rythme cassé. C'était la fin. Tout à coup, la pauvre bête s'écroule dans une carrière de sable qui s'ouvre sous ses pieds; je suis violemment lancé sur la berge, d'où je roule, étourdi, jusque sur le bord de l'eau. Je me relève et me mets à courir. L'eau, parfois, me bat aux genoux et ralentit mon allure ; ailleurs, je tombe dans un trou, au milieu d'un grand éclaboussement, redressé tout de suite par la frayeur des balles qui écorchent la surface et tracent de longs ricochets miroitants.

Derrière moi, des cris et des jurons.

En avant, les soldats aux képis rouges sont très émoustillés par cette chasse à l'homme. Leurs exclamations et leurs rires m'arrivent très distincts.

Enfin je touche la berge française. Au-dessus de moi, j'entends l'officier, qui commande, s'écrier :

— Dites donc, les hommes, est-ce que vous aurez bientôt fini de gueuler ?

***

Je fus conduit le soir même à Bayonne, et présenté le lendemain au consul d'Espagne. Ce personnage me proposa de

me faire bénéficier de la loi de l'*indulto*. Il m'expliquait que, moyennant serment de fidélité à don Alphonse, je conserverais mon grade et ma décoration; en revanche, je serais tenu de servir plusieurs années à Cuba. Moi, j'arguais de ma qualité de Français; je demandais qu'on me laissât regagner en paix mes pénates. Mais personne ne voulait admettre ma nationalité. « Connu le truc! » m'avait dit l'adjudant de place. Tout le monde croyait si bien au « truc » que, finalement, malgré mes protestations, je fus interné à Avignon. Il est vrai que je n'étais détenteur d'aucun document français, tandis que ma sacoche était bourrée de papiers à en-tête de don Carlos, où j'étais cérémonieusement qualifié du nom très espagnol et très ronflant dont les circonstances m'avaient affublé.

J'arrivai à Avignon quinze jours après avoir franchi la frontière. Dans la cité des papes, il y avait un grand nombre de mes compagnons d'armes casernés au château; ils paraissaient attendre sans impatience la fin de la guerre. Je n'eus ni le temps ni le désir de lier grandement connaissance avec eux, car, le lendemain, je recevais simultanément de mon père et d'un de mes oncles qui demeurait dans les environs de Lyon, les moyens matériels et légaux de continuer ma route.

Les deux semaines que j'avais passées très tranquille à Bayonne, dans l'attente d'une décision des autorités et d'un ordre de route, avaient été d'un effet curatif merveilleux sur ma blessure ; elle ne demandait, pour guérir, que du repos et quelques soins de propreté. Lorsque j'arrivai à Lure où mon père avait été récemment appelé à un nouveau poste, elle était entièrement cicatrisée. Il ne me restait plus, comme traces et comme souvenir de cette équipée absurde que deux bourrelets de chair rouge, marques indélébiles que je porte ourlées de chaque côté des reins.

LIEUTENANT-COLONEL FÉROZ

LES CONFÉRENCES
DE PORTSMOUTH

Pendant cinq semaines, l'attention de l'univers fut concentrée sur la petite ville américaine de Portsmouth, où les représentants de la Russie et du Japon essayaient de mettre fin à la guerre désastreuse qui, pendant dix-huit mois, avait dévasté l'Extrême-Orient. L'attention avec laquelle l'univers suivit ces conférences s'explique et par les circonstances tout à fait exceptionnelles dans lesquelles furent menées les négociations et par les grands intérêts qui étaient en jeu. On savait que le traité devait non seulement mettre fin aux opérations militaires, mais en même temps créer un nouvel état de choses en Extrême-Orient. Et le monde admirait l'initiative généreuse du président Roosevelt, qui avait proposé aux deux belligérants de se réunir sur le sol hospitalier des États-Unis.

Le 5 septembre, le traité fut conclu : avant la ratification de cet acte et sa publication officielle, il est impossible de porter sur lui un jugement complet et impartial. Toutefois l'intérêt universel que ce traité a provoqué fait désirer dès à présent quelques éclaircissements sur sa portée juridique et diplomatique. En apportant mes observations au sujet de cet acte, je dois prévenir le lecteur qu'il n'attende pas de moi la moindre révélation sur la marche des négociations ou sur les facteurs réels qui ont fait aboutir à la conclusion du traité. Mes remarques auront un caractère presque pédagogique; je

voudrais seulement tirer quelques leçons de la méthode que les conférences de Portsmouth ont suivie et qui, malgré tout, a conduit à la paix.

Les précédents ont une importance décisive en matière diplomatique ; il me paraît absolument nécessaire de prévenir, dans la mesure de mes faibles forces, les conflits et les malentendus qui pourraient se produire un jour, si d'autres puissances essayaient de traiter dans la situation où se trouvaient la Russie et le Japon.



Au mois de mai 1905, le président des États-Unis adressait à l'empereur de Russie et à l'empereur du Japon des lettres pour leur exprimer sa conviction intime que le moment était venu où les deux puissances belligérantes devaient se demander s'il n'était pas possible de mettre fin à la guerre et de conclure la paix. En cette initiative de M. Roosevelt, quelques-uns ont voulu voir une intervention déplacée, presque illégale. Je me permets de croire que la démarche du président Roosevelt était absolument conforme aux généreuses et nouvelles idées qui ont reçu la consécration la plus solennelle à la conférence de La Haye en 1899. A cette conférence, les représentants de vingt-cinq puissances de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie ont signé, dans l'article 8 de la Convention de La Haye, l'engagement moral de ne pas protester contre les bons offices d'un État neutre en cas de conflits internationaux.

C'était la délégation américaine qui, à la conférence de La Haye, avait proposé que les neutres fussent toujours autorisés à proposer leurs bons offices afin d'aplanir les difficultés ou de prévenir la guerre. Puis la délégation française avait adopté et développé cette idée qui reçut enfin sa sanction dans l'article 27 de la Convention de La Haye. Étant donnés ces précédents et stipulations formels de 1899, il est incontestable que l'initiative du président Roosevelt était parfaitement justifiée, non seulement en équité, mais aussi en jurisprudence. D'ailleurs, il faut constater le fait réjouissant que cette initiative fut immédiatement appuyée par l'empereur

allemand et par l'approbation universelle de toutes les nations civilisées : qu'il me soit permis d'exprimer le vœu qu'en des circonstances pareilles l'initiative du président Roosevelt reste pour l'avenir une grande leçon et un grand exemple!

Sur la proposition du président des États-Unis, la Russie et le Japon nommèrent leurs plénipotentiaires et les envoyèrent à Portsmouth.

Le 16 août, commencèrent les négociations. Deux circonstances pouvaient avoir sur elles une influence prépondérante : l'absence d'un armistice entre les forces de terre et de mer belligérantes, au moment de l'ouverture de la conférence de Portsmouth; l'ignorance absolue où l'on était des conditions que le Japon voulait imposer à la Russie. Ces deux circonstances ont joué un tel rôle dans la conduite des négociations que je crois nécessaire de m'y arrêter quelque peu.

D'abord la question de l'armistice. Si l'on parcourt l'histoire des négociations ayant pour but de conclure la paix entre des nations belligérantes, il est incontestable que presque jamais ne commencèrent des négociations sérieuses en vue de la paix sans que l'on eût préalablement arrêté les opérations de guerre. On pourrait proclamer comme un principe reconnu de droit international qu'une suspension d'armes ou un armistice doivent toujours précéder les négociations de paix. Si l'on parcourt seulement l'histoire moderne, et si l'on prend les traités conclus depuis le commencement du siècle dernier, on voit qu'une suspension d'armes précéda toute négociation diplomatique pour la paix. En 1866, quand l'Autriche et la Prusse décident de mettre fin à la guerre de Bohême, une suspension d'armes précède les pourparlers de Nikolsbourg. En février 1871, MM. Thiers et Jules Favre se réunissent à Ferrières avec le comte de Bismarck pour discuter la possibilité de la paix entre la France et l'Allemagne; une suspension d'armes fut la première condition pour que ces pourparlers diplomatiques aboutissent au traité de Versailles. La même règle a été observée par les autres puissances et particulièrement par la Russie et la Turquie en 1878. D'ailleurs, les négociations diplomatiques pour la paix devraient-elles jamais courir le risque d'être interrompues par de nouveaux faits d'armes des armées en campagne?

Ce principe est si rationnel que l'exception créée par les conférences de Portsmouth ne devra jamais l'ébranler; au contraire, cette exception même prouve la portée pratique et l'utilité incontestable de ce principe. Il suffit de rappeler que, pendant le voyage des plénipotentiaires russes et japonais vers l'Amérique, les forces du Japon ont été débarquées dans l'île de Sakhaline et qu'une grande partie de ce territoire russe fut conquise par les Japonais qui en changèrent le nom. Jusqu'à cette occupation de Sakhaline, les Japonais n'avaient pas en leur possession la moindre partie du territoire russe : c'est l'absence d'armistice qui leur a permis cette conquête pour exiger ensuite de la Russie la cession de cette terre. Si l'armistice ou une suspension d'armes avaient été conclus avant l'ouverture des conférences, cette conquête n'aurait pas pu avoir lieu... Il est trop évident que des négociations menées en des conditions si susceptibles de changement doivent, à chaque instant, provoquer des surprises pour les représentants des deux parties.

Mais, pour montrer toute la portée pratique de ces observations, il faudrait tenir compte encore d'autres surprises qui auraient pu surgir pendant les conférences. Supposons que les représentants des deux puissances se fussent mis d'accord sur les stipulations du traité, mais qu'à la veille de la signature, l'armée japonaise eût remporté un nouveau succès sur l'armée russe. N'est-il pas évident que cette nouvelle victoire aurait pu changer complètement la situation, provoquer de nouvelles exigences et empêcher en fin de compte toute signature même du traité? Inversement, supposons que le général Liniévitch ait pu battre les armées japonaises à la veille de la signature, il est certain que cette victoire russe aurait influé d'une manière décisive sur les résolutions prises par le gouvernement russe, et la signature aurait été entravée.

Aucune de ces deux hypothèses ne s'est produite. Les deux armées russe et japonaise restèrent dans leurs campements, quelques escarmouches seulement eurent lieu. Grâce à cette suspension d'armes en fait, les opérations militaires n'ont pas renversé les combinaisons des diplomates, mais cette suspension ne fut due qu'à la nature et au climat de la Mandchourie. Jusqu'aux premiers jours de septembre, les

pluies torrentielles empêchèrent absolument toutes opérations des deux armées : grâce seulement à cette condition climatérique, la suspension d'armes exista de fait, non de droit.

L'autre circonstance exceptionnelle était l'ignorance complète où la Russie et tout le monde étaient sur les conditions du Japon. Jusqu'alors, quand une nation vaincue se voyait forcée d'entrer en pourparlers diplomatiques, l'adversaire ne faisait pas un secret de ses exigences ; il les communiquait immédiatement. De cette manière, dès l'ouverture, les négociations avaient un programme fixe, et les représentants des deux nations cherchaient un moyen d'aboucher les exigences de l'une des parties avec les besoins ou les désirs de l'autre : une conférence de paix, qui généralement traite les intérêts les plus importants des nations, ne devrait jamais être une boîte à surprises ; tout devrait être prévu et préparé sérieusement.

Les conditions japonaises étaient inconnues avant les conférences de Portsmouth. Le gouvernement japonais avait refusé catégoriquement de communiquer préalablement ses désirs et ses exigences à qui que ce fût. Il est presque certain que même son alliée, l'Angleterre, n'avait pas connaissance des sacrifices que le Japon comptait imposer à la Russie. Ainsi nul ne connaissait les intentions réelles d'un des deux belligérants, de celui qui, favorisé par le sort des armes, pouvait ou voulait imposer sa volonté. Cette obscurité devait provoquer non seulement des surprises, mais aussi des discussions dangereuses. J'ai mille raisons d'insister sur la nécessité où sont, où devraient être les gouvernements décidés à prendre part à une conférence internationale, de se mettre préalablement d'accord sur le programme ou sur les points à examiner, afin de prévenir des malentendus réciproques. Cette règle générale doit être appliquée à toutes les conférences internationales ; mais à une conférence de paix, la nécessité d'un programme préalable est plus impérieusement imposée non seulement par la raison mais aussi par la force des choses.



Après avoir signalé à l'attention des lecteurs ces observations préliminaires, je me bornerai à retracer en quelques

mots la marche des négociations. Ayant pris part, quoique modestement, à cette œuvre de Portsmouth, il est évident que je m'abstiendrai de critiquer qui que ce soit ou de faire des révélations. Pour la critique, le moment n'est pas encore venu ; quant aux révélations, je n'en ai ni le désir, ni le droit. D'ailleurs, il ne reste pas beaucoup de secrets à garder, vu le fait incontestable qu'il est presque impossible de cacher quoi que ce soit aux mille yeux et oreilles de la presse américaine, sur le rôle de laquelle je prends la liberté de dire quelques mots.

Jusqu'à présent, c'était un axiome dans le monde diplomatique que le secret absolu sur la marche des pourparlers à une conférence ou à un congrès est la condition *sine qua non* de leur succès. Aussi, à tous les congrès internationaux, dès la première séance, les délégués des gouvernements représentés se donnaient toujours leur parole mutuelle de garder le secret absolu. Le même engagement fut pris par les représentants de la Russie et du Japon à la première conférence de Portsmouth. Dans les pays européens, l'observation de cet engagement était presque toujours possible ; aux États-Unis d'Amérique, l'expérience a prouvé le contraire. C'est un fait avéré que les négociations les plus secrètes de Portsmouth furent toujours divulguées et immédiatement publiées par les journaux américains. Les *pressmen* ou correspondants des journaux américains ne connaissent pas de secret. Pour eux, le public a le droit de savoir tout ce qui l'intéresse, et comme les conférences de Portsmouth attiraient l'attention non seulement du peuple américain, mais du monde entier, la presse américaine crut de son devoir de prendre toutes les mesures possibles afin de tenir le public au courant.

Je suis persuadé que jamais, dans aucun autre pays et pendant aucune autre conférence internationale, la presse n'a joué un rôle aussi important. Je crois de mon devoir d'ajouter que jamais peut-être la presse n'a joué un rôle si bienfaisant. En effet, comme l'univers entier et les États-Unis particulièrement désiraient du plus grand cœur que la guerre cessât et que la paix se fît, la presse américaine, dès le commencement, s'était mise au service de cette idée généreuse. Au

début, les sympathies américaines penchaient peut-être un peu vers le Japon ; mais bientôt la presse tint la balance impartiale entre les deux nations belligérantes. Du moment qu'elle comprit que la Russie avait le droit d'exiger le respect de ses intérêts et de sa dignité, elle changea immédiatement son attitude : elle sentit que seulement à condition de respecter les justes exigences de la Russie, la paix pourrait se faire. La presse américaine devint une arme de paix et de concorde, et c'est avec le plus grand plaisir que je lui rends cet hommage, en lui exprimant, en même temps, tous mes sentiments de gratitude personnelle.

Et la conclusion que je voudrais tirer est celle-ci : l'observation du secret diplomatique doit rester la règle générale : mais il y a des circonstances où ce principe doit céder à une autre manière d'agir.



Avant l'ouverture des conférences, les représentants de la Russie et du Japon allèrent à Oyster Bay pour rendre hommage au président Roosevelt, qui s'était chargé de les présenter les uns aux autres. Sur des croiseurs américains, les deux délégations partirent de New-York pour Oyster Bay. Pendant ce voyage, les particularités américaines se firent voir de nouveau. En Europe, les signes d'approbation sont les drapeaux, les applaudissements, les exclamations de différents genres. En Amérique, drapeaux et cris sont aussi les signes extérieurs de l'approbation, mais en même temps les sifflets les plus extraordinaires sont un témoignage de sympathie. Pendant le voyage des délégations russe et japonaise vers Oyster Bay, les sifflets déchirants de toutes les fabriques des bords du fleuve et des foules assemblées poursuivirent les négociateurs.

Puis, sur le yacht *Mayflower*, qui appartient au gouvernement américain, la délégation russe fit son voyage jusqu'à Portsmouth ; la délégation japonaise se trouvait sur un autre yacht américain, le *Dolphin*. Le 9 août, les deux délégations arrivèrent à Portsmouth et, dans une procession bien américaine, parmi les sifflets et les drapeaux, les représentants des

deux puissances belligérantes furent cordialement reçus par les habitants de cette ville sympathique.

Le 10 août, eut lieu l'ouverture de la Conférence. Le lendemain 11 août, les représentants du Japon communiquèrent enfin aux représentants de la Russie les conditions que le gouvernement japonais désirait imposer à la nation russe. Les douze points de la note japonaise étaient connus le lendemain, non seulement des journaux américains, mais du monde entier. Il est presque inutile de répéter, après mille récits et discussions, que, de ces douze points, les représentants de la Russie en écartèrent immédiatement quatre. La réponse russe, remise aux Japonais le lendemain, fit une grande impression non seulement par la promptitude avec laquelle elle avait été rédigée, mais aussi par son ton catégorique et inébranlable.

Pendant trois semaines de pourparlers, les représentants des deux puissances constatèrent l'absolue impossibilité d'aboutir au résultat désiré, c'est-à-dire à la paix. Il y avait surtout deux pierres d'achoppement : la demande du Japon que la Russie lui cédât l'île de Sakhaline et le refus de la Russie de payer une indemnité de guerre. Ces deux demandes japonaises rencontraient un refus absolu de la part de la Russie. L'insuccès des conférence paraissait inévitable. C'est alors que le président des États-Unis, en se basant sur les principes de la Convention de La Haye, se crut de nouveau appelé à intervenir. Il proposa, en premier lieu, qu'une commission de neutres fixât, d'une manière non obligatoire pour les deux parties, le chiffre de l'indemnité à payer par la Russie. Cette proposition fut immédiatement écartée, vu son caractère évidemment peu pratique. La seconde intervention du président fut plus heureuse : elle eut plus d'effet. Le Japon retira sa demande d'indemnité et l'empereur de Russie, animé du sincère désir de mettre fin à cette malheureuse guerre, consentit à céder au Japon la partie sud de Sakhaline. C'est le 29 août que cet accord heureux fut constaté ; pendant les six jours suivants, les stipulations du traité furent rédigées définitivement par une commission nommée *ad hoc*. Enfin, le 5 septembre, la paix fut conclue une batterie placée devant la maison de la Conférence tira dix-neuf coups de canon.

Ce traité de paix venait après une guerre qui présenta des particularités tellement bizarres et exceptionnelles qu'il serait impossible d'en trouver de pareilles dans l'histoire des relations internationales. Pendant dix-huit mois, une guerre acharnée et grandiose s'est poursuivie. Des batailles presque sans exemple quant au nombre des troupes engagées et à l'intensité du feu d'artillerie furent livrées. Cependant ces grandioses opérations avaient pour théâtre, non pas les territoires des deux États belligérants, mais celui d'un État neutre. Et cette neutralité de la Chine avait été solennellement confirmée au commencement de la guerre par les deux puissances belligérantes ainsi que par les grandes puissances neutres. Jamais une guerre n'a été menée dans de telles conditions par des nations civilisées.

Ces particularités de la guerre devaient évidemment déterminer le caractère de la paix. Des quinze articles du traité de Portsmouth, plus de la moitié traite de la Corée et de la Chine, deux États qui n'étaient nullement belligérants, mais formellement et de droit neutres. Les seules clauses relatives à l'île de Sakhaline, aux pêcheries sur les côtes de la Sibérie et à la reprise des relations commerciales entre la Russie et le Japon ont directement et exclusivement rapport aux deux États contractants. Il faut avouer que c'est là aussi un fait tellement bizarre qu'il serait difficile d'en trouver un exemple dans les traités conclus jusqu'à présent entre les États du monde civilisé et chrétien.

Qu'il me soit permis d'exprimer ma conviction intime, inébranlable, que non seulement ce traité restera pour l'avenir une base solide de concorde entre la Russie et le Japon, mais qu'il constituera en même temps un lien indissoluble d'amitié entre la Russie et les États-Unis d'Amérique. La nation russe n'oubliera jamais l'initiative généreuse qu'a su prendre l'illustre président de la grande République, et elle sera toujours reconnaissante au peuple américain pour l'hospitalité cordiale et sympathique que ses représentants ont trouvée sur le sol des États-Unis.

F. DE MARTENS.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA REBELLE[1]

I

La pluie et le soleil brillaient ensemble sur les ardoises grises du Sénat. Rue de Médicis, l'asphalte miroitait ; les arbres nus secouaient des gouttes cristallines. Une vitre, au dernier étage d'une maison, s'alluma. L'averse, inégale et fraîche, dans le crépuscule d'argent, était déjà printanière.

Josanne, brune, svelte et vive, avec sa robe de drap noir, sa toque noire, sa cravate de tulle blanc, semblait la première hirondelle de ce printemps qui allait venir.

Elle tenait sa jupe de la main gauche et, de la main droite, son parapluie ouvert. L'étoffe souple, tirée, tendue de côté, moulait la jolie taille et les jolies hanches. Le volant du jupon, en taffetas plissé, découvrait les minces bottines. Toute la personne de Josanne avait un air de hardiesse défensive, la libre allure qui révèle la fille émancipée ou la femme sans époux, — seule dans la rue, seule dans la vie...

Pourtant, les yeux de Josanne, le sourire de Josanne, sous la voilette, étaient tristes et tendres, un peu languissants. L'amour avait touché ces yeux et ce sourire.

Un jeune homme qui flânait tourna la tête : « Gentille... oh ! gentille !... » Un monsieur mûr suivit la passante : il parlait d'un petit dîner « chez Foyot, d'une soirée... à

l'Odéon... Puis, il expliqua ses convoitises. Josanne, sans fureur, répondit :

— Imbécile!...

Le jeune homme s'en alla, content. L'homme mûr s'en alla, vexé. Josanne gagna les arcades de l'Odéon. Il pleuvait encore, et soudain, un bec de gaz allumé, jaune et clignotant, attrista le crépuscule.

Six heures...

Un enfant blond et bouclé, pareil à l'amour en guenilles, offrit les violettes de son panier :

— M'selle, fleurissez-vous!...

Josanne, de ses doigts gantés, mania les bouquets ronds, couchés sur la fougère humide : des feuilles de lierre, dures et veinées, comme ciselées dans le fer, formaient une étoile sombre, à cinq pointes, autour des violettes pâles.

— C'est de la Parme, m'selle, ct c'est trois sous.

Josanne donna les trois sous, choisit un bouquet. Elle fermait les paupières en respirant le parfum et elle songeait :

« Tout le monde m'appelle mademoiselle, ce soir... Et moi-même, je me sens très jeune. Pourquoi?... »

Elle savait bien pourquoi, et ses yeux, d'un bleu plus foncé que les violettes, s'émurent devant l'image évoquée :

« Maurice!... »

Elle attendait son amant...

Aux bureaux du *Monde féminin*, revue d'art, de littérature et de modes, où Josanne était, tout humblement, secrétaire de la secrétaire de la rédaction, elle avait trouvé un billet de Maurice Nattier :

Je dois aller chez ma mère vers cinq heures, et je dînerai à Passy, chez Lamberthier... L'Odéon est sur mon chemin et sur le vôtre : attendez-moi devant le bureau des omnibus à six heures. Je serai exact, cette fois... Mille tendresses de votre ami...

Sous les initiales de la signature, il y avait un *post-scriptum* :

Accordez-moi pourtant le quart d'heure de grâce...

Josanne avait compris : Maurice viendrait à six heures et demie, — s'il venait!

Que de fois, pendant ces quatre années, si tristes, de leur liaison, que de fois elle l'avait attendu ainsi, dans un bureau d'omnibus, dans un jardin public, dans une église, comptant les minutes sous le regard amusé des passants !... Que de fois elle était partie, pleurante, humiliée, parce qu'il n'était pas venu !... Il l'aimait, pourtant, — quand il était là, — il l'aimait à sa façon négligente et douce, un peu lâche : et il était trop faible pour se reprendre, trop prudent pour se donner tout à fait, jaloux de sa maîtresse et regrettant presque qu'elle ne lui fournît point le prétexte d'une rupture...

Ils s'étaient rencontrés, cinq ans plus tôt, dans le salon très bourgeois de madame Grancher, la femme d'un négociant en soieries. Maurice avait remarqué tout de suite cette grande brune, souple et bien faite, les yeux bleus sous des cils noirs, les dents nacrées, les mains fines. Elle avait toujours la même robe en tulle noir uni, qui l'enveloppait d'ombre vaporeuse, et toujours une rose pourpre à sa ceinture. Isolée parmi les jeunes filles, oubliée par les dames mûres et importantes, évitée par les jeunes gens qui cherchaient des dots autour de la table à thé, elle demeurait impassible, rencoignée dans la pénombre, l'air détaché et dépaysé... Un soir, à dîner, Maurice se trouva près d'elle. Il parla, pour parler, — pour la faire parler surtout, — de tout et de rien, d'une pièce à succès, d'un livre récent, de la mode et du Salon de peinture. Tout jeune ingénieur, il se piquait de goût littéraire ; il se délassait des chiffres en écrivant des vers ; il fréquentait les bureaux des petites revues, et rappelait à tout propos qu'Édouard Estaunié est sorti de Polytechnique. Il avait de l'esprit, et plus que de l'esprit, — une grâce incomparable, et on pouvait dire de lui ce que madame de Motteville raconte d'Henriette d'Angleterre, qu'il semblait toujours « demander le cœur ».

La jeune femme à la rose entendit trop bien ce langage ; elle sourit, elle s'égaya, elle embellit ; elle eut des mots imprévus, drôles et charmants, et Maurice, qui connaissait tous les milieux parisiens, pensa : « D'où vient-elle ?... Elle n'est pas de ce monde-là... » Après le dîner, il interrogea madame Grancher. La bonne dame haussa les épaules :

— Vous la trouvez spirituelle ?... Je ne croyais pas... Ce

n'est pas précisément une amie, c'est la maîtresse de piano de ma fille, Josanne Valentin...

— Josanne?

— Un nom ridicule, n'est-ce pas?... Son père s'appelait José... José Daniel... C'était une espèce de journaliste qui est mort en laissant sa femme dans la misère... Une bien brave femme!... La petite devait entrer à l'école de Sèvres; elle faisait des études pour cela... Mais le chimiste de l'usine Malivois s'est toqué d'elle, et il l'a épousée.

Maurice cherchait des yeux le chimiste de l'usine Malivois. Madame Grancher déclara :

— Une fière bêtise qu'ils ont faite!... Josanne n'avait pas le sou et Pierre Valentin pas de santé... Il a une terrible maladie d'estomac depuis trois ans. Et, l'an dernier, il est devenu neurasthénique; il perd la mémoire, il ne sait plus ce qu'il veut; il a pris tout le monde en grippe... Et ça ne serait rien, s'il pouvait travailler, mais il ne peut plus...

— Alors?...

— Alors, c'est la misère, ou peu s'en faut. Et Josanne tâche de gagner sa vie... Je l'ai prise comme professeur pour Madeleine, mais, n'est-ce pas? elle ne vaut pas une ancienne élève du Conservatoire. Elle tapote, voilà tout!... Je la garderai encore un an... Il faut bien faire quelque chose pour les autres... Elle n'est pas mal, cette petite! Je l'invite quand il y a du monde. Ça la distrait, et puis, si on veut danser, elle tient le piano.

Madame Grancher n'avait pas détruit le prestige de la jeune femme à la rose... Maurice Nattier, élevé dans les jupons d'une maman timorée, répugnait aux aventures faciles. A vingt-quatre ans, il avait encore quelque fraîcheur d'âme, le désir naïf d'une grande passion. Littéraire et romanesque, il se croyait sentimental...

Ce fut un amour discret, délicat, qui embauma la vie obscure de Josanne comme les violettes invisibles embaument les bois, au printemps. Ce fut un amour chaste et puéril, tout fier de ressembler aux amours qu'on voit dans les livres... Maurice ne connut pas le mari de Josanne. Il n'entra jamais dans le petit logement de la rue Amyot, où le malade ne voulait recevoir personne, sauf l'usinier Malivois et des méde-

cins. Malgré les confidences de Josanne, il oublia tout ce qui pouvait assombrir leur joie, tout ce qui composait l'arrière-plan de leur vie amoureuse, toutes les choses navrantes, répugnantes et tragiques que Josanne elle-même voulait oublier...

Enfin, il la conduisit à Bellevue, dans le pavillon où sa mère et lui passaient l'été. C'était un jour de mars : la dernière neige fondait dans les chemins creux; les bois gris s'étoilaient de primevères... Au crépuscule, quand ils partirent, le ciel était rose et froid, une seule étoile brillait. Josanne, appuyée au bras de son amant, murmura :

— Je suis heureuse... Et je n'ai pas de remords, tu sais! oh! non, et pas de honte...

C'était vrai : elle n'avait pas de honte... Elle se plaisait à le dire, naïvement. Elle le disait même un peu trop, et cela choquait Maurice. Il était de ces hommes qui ne peuvent estimer leur maîtresse que si elle éprouve ou feint d'éprouver le plus dramatique repentir, parce que cette attitude les rassure. N'est-ce pas l'intérêt collectif de tous les hommes — qui seront tôt ou tard des maris — d'entretenir dans la conscience féminine cette conviction que l'amour illégitime est toujours une faute et comporte une déchéance?...

Maurice pensait :

« Josanne a des qualités admirables, mais elle n'a pas de sens moral... »

Et quelquefois, moitié rieur, moitié sérieux, il l'appelait « anarchiste! »

Il n'était pas un anarchiste, lui!... Il avait, très profondément, le sentiment de l'ordre, le respect des choses établies, le désir d'être « comme tout le monde ». Dans l'effervescence passagère de ses vingt-quatre ans, il avait accepté, avec orgueil, cet espoir d'un grand amour qui le grandirait devant lui-même. Les livres l'avaient grisé... Il affectait alors de mépriser les bourgeois! Et qu'était-il, pourtant, ce garçon fait pour la vie régulière et sage, incapable de manquer aux devoirs officiels de l'honnête homme, mais d'une âme si timorée et d'un cœur si prudent, qu'était-il, sinon un jeune bourgeois égaré dans une passion romantique?... Et comment pourrait-il jamais comprendre Josanne Valentin?...

Elle ne ressemblait pas à la mère de Maurice, ni à ses tantes, ni à ses cousines, ni aux amies de sa famille, ni aux femmes qu'il rencontrait dans les salons corrects. Elle ne ressemblait pas davantage aux maîtresses qu'il avait eues et aux maîtresses qu'avaient ses camarades. Ni bourgeoise, ni bohème, — mais plus bohème, pensait-il, que bourgeoise. — Elle dérangeait toutes les idées qu'il s'était faites ; elle l'étonnait, le décevait, l'enchantait, l'irritait tout ensemble. Pauvre, elle ne se plaignait pas de la pauvreté ; contrainte au travail, elle éprouvait une fierté ingénue et déclarait cependant qu'elle n'avait aucun mérite ; liée à un malade, à un maniaque, elle se dévouait avec une patience inlassable, qui n'allait point sans tendresse. Elle disait : « J'ai adopté mon mari. Je ne l'abandonnerai jamais... » Elle avait un amant et elle ignorait le remords. Elle expliquait toutes les contradictions de son cœur et de sa vie en disant : « Je ne peux pas vivre sans bonheur. Et la volupté du sacrifice ne me suffit pas... Je ne suis pas une sainte ; je ne suis pas une héroïne : je suis une femme, très femme... »

Elle ne fut pas heureuse longtemps, la pauvre Josanne. Un jour, dans la petite chambre où Maurice la recevait, elle eut une crise de sanglots.

— Qu'as-tu ? — demanda-t-il effrayé. — Tu as du mal, ou du chagrin ?

— Je ne sais pas... Je suis épouvantée de ce qui m'arrive, et malgré tout... cela m'émeut... cela me trouble le cœur... Et j'ai si peur de te le dire !

— Quoi ?

— O mon chéri, je crains... Je... je suis enceinte.

Elle attendait des paroles d'amour, des paroles de pitié, le geste tendre qui protège. Elle croyait que Maurice allait dire : « Je suis libre ; dispose de moi ; dispose de nous. » Sans doute, elle ne pouvait pas quitter Pierre Valentin... Mais c'était le devoir de Maurice de ne pas consentir — pas tout de suite ! — au suprême mensonge que la nécessité leur imposait. Elle espérait vaguement qu'il protesterait, qu'il se révolterait, qu'il chercherait — et trouverait — avec elle, quelque moyen d'éviter la honte de la supercherie, l'obligation du partage...

Il dit seulement :

— Nous n'avons pas de chance !... Je ne me doutais pas... car... enfin... tu aurais dû prévoir... Tu n'es pas une jeune fille !... Que faire, à présent ?... Ton mari acceptera-t-il ?...

Elle frémit, mais, redevenue maîtresse d'elle, elle répondit :

— Sois tranquille. Il ne t'arrivera aucun ennui : je m'arrangerai...

Alors il la consola, il la cajola. Elle restait glacée, et elle ne savait plus si elle aimait encore Maurice...

C'était fini. Tout le charme romanesque de leur liaison disparaissait : l'idylle tournait au drame. Maurice n'était pas fait pour ces choses-là... Il se fit envoyer en Allemagne par le grand ingénieur Lamberthier, son patron. Et il voyageait encore quand le petit Claude vint au monde...

Josanne était délivrée depuis cinq semaines quand il la revit, dans leur petite chambre. Elle entra, pâlie, maigrie, toute faible d'avoir monté l'escalier. Elle avait dans ses yeux plus grands comme un souvenir des douleurs récentes, et l'ombre de la mort qui l'avait touchée. Dans ses bras, gauche et craintive, elle portait son fils, — leur fils.

Cette fois, Maurice pleura. Il dit :

— Pardonne-moi... Pardonnez-moi tous deux...

Et Josanne avait pardonné : elle voulait le prix de ses souffrances.

II

La demie de six heures sonna. Pour la dixième fois, Josanne faisait le tour des galeries, s'arrêtant parfois pour feuilleter des revues et des livres. Les commis, en souriant, la dévisageaient.

« Mon Dieu !... pourvu qu'il vienne !... Il faut que je sois rentrée à sept heures. Pierre a besoin de moi... Et le petit !... Il était bien pâlot, ce matin !... La femme de ménage brûlera le dîner ou cassera des assiettes, comme l'autre jour... J'aurai une scène, sûrement. Ah ! Maurice !... Maurice !... »

Elle avait les pieds glacés, les joues ardentes, et la colère chauffait sa tristesse, l'enfiévrait.

Autour de l'Odéon, la nuit, la pluie, le glouglou du ruisseau gonflé, l'éclaboussement des flaques... Des gens se réfugiaient sous les arcades, pour s'abriter et, des parapluies mouillés, l'eau dégoulinait sur le dallage.

Six heures trois quarts...

Josanne, la tête vide, les jambes fléchissantes, s'accotait à l'éventaire de la librairie Marpon. Les livres, dans leur robe jaune ou blanche, sollicitaient la curiosité des passants. Quelques-uns s'ornaient de dessins galants ou de photographies d'après nature. Ce n'était que jupons troussés, bas noirs, pantalons, corsets délacés, gorges au vent, — le déshabillé plus obscène que le nu, la pornographie pénible et sans grâce.

— Ça, l'amour? — pensait Josanne...

Elle n'était pas bégueule ; la franchise d'un trait, la nudité d'un mot ne l'offusquaient point, mais elle aimait : elle avait la délicate pudeur de la femme amoureuse, et la volupté lui paraissait une chose secrète et redoutable qu'elle et son amant connaissaient seuls.

Elle prit un roman, au hasard, le feuilleta, le referma. Elle parcourut un volume de critique qui l'ennuya et un recueil de poèmes mystiques bêtes comme des fleurs en papier...

« *La Travailleuse*... C'est le livre que j'ai vu sur la table de mademoiselle Bon... Encore un roman féministe... ou antiféministe... C'est la mode ! »

Non, ce n'était pas un roman : c'était une longue et minutieuse étude sur les professions et métiers féminins. Il y avait beaucoup de chiffres, et des notes, et des citations, et des tableaux statistiques.

Josanne lut quelques pages au hasard : *l'Ouvrière d'usine... l'Employée... la Femme et les Carrières libérales... la Concurrence féminine et ses Conséquences économiques... Esquisse d'une nouvelle moralité féminine.*

Cela, c'était le dernier chapitre, la conclusion :

... Que le travail des femmes soit un bien ou un mal, je l'ignore, et l'avenir seul nous le dira, mais c'est une nécessité que la femme subit sans l'avoir désirée, c'est un fait qui s'impose et qu'il nous faut accepter avec toutes ses conséquences. Et la plus importante de toutes, c'est la révolution morale qui paraît être l'effet et non la cause de la révolution économique.

Ce n'est point parce que la femme s'est affranchie moralement qu'elle a souhaité conquérir son indépendance matérielle. A l'usine, à l'atelier, au magasin, au bureau, à l'école, au laboratoire elle eût préféré, peut-être, l'amour protecteur de l'homme et les tendres servitudes du foyer. Mais l'homme a fermé son foyer à la fille pauvre... Et la fille pauvre, qui répugne à se vendre et ne consent pas à mourir de faim, a essayé de vivre hors du foyer, sans le secours de l'homme. Elle est donc allée où elle pouvait gagner sa vie, dans le domaine réservé de tout temps à l'activité féminine, et elle a envahi bientôt le domaine réservé à l'activité masculine... Elle a mis son orgueil à donner tout son effort, à employer toutes ses énergies, à développer sa personnalité. Et elle s'est aperçue, alors, qu'elle avait mérité, qu'elle pouvait conquérir autre chose que le pain quotidien, les vêtements et le logis : l'indépendance morale, le droit de penser, de parler, d'agir, d'aimer à sa guise, ce droit que l'homme avait toujours pris, et qu'il lui avait refusé toujours.

Mais l'homme s'est avisé que cette prétention de la femme était dangereuse pour l'ordre établi, l'équilibre de la société, la famille, les mœurs, la religion... Trop tard !... Si toutes les travailleuses ne sont pas des affranchies, toutes, déjà, sont des rebelles... Rebelles à la loi que les hommes ont faite, aux préjugés qu'ils entretiennent, à l'idéal suranné qu'ils imposent à leurs compagnes... Les femmes ont rompu le fil de laine que filèrent les aïeules et qui, si léger, fut partout si lourd aux âmes mal résignées : elles ont laissé la quenouille, l'aiguille et le miroir — et avec eux les vertus passives et les vaines frivolités. Elles ne pensent plus qu'il suffise d'être une femme chaste pour être une honnête femme, et elles ne se croient pas déchues parce qu'elles ont aimé plusieurs fois. .

On voit s'ébaucher déjà cette morale féminine qui ne sera plus essentiellement différente de la morale masculine. La femme, que le christianisme a lentement façonnée au sacrifice et à la résignation, commence à se croire dupe. Dieu ne la console plus ; l'homme ne la nourrit plus. Il lui faut compter sur elle-même, et, puisque le travail, bon gré mal gré, l'a faite libre, elle réclamera bientôt tous les bénéfices de la liberté.

Les termes du contrat conjugal seront changés par cela même que la femme pourra vivre sans le secours de l'homme, élever seule ses enfants. Elle ne demandera plus la protection et ne promettra plus l'obéissance. Et l'homme devra traiter avec elle d'égal à égale — disons mieux : de compagnon à compagne, d'ami à amie. — Leur union ne subsistera que par la tendresse réciproque, l'accord toujours renouvelé des pensées et des sentiments, la fidélité libre et volontaire, et cette parfaite sincérité qui permet l'entière confiance. Déjà les ménages sont nombreux où le mari trouve dans sa femme son associée,

sa confidente, la collaboratrice de ses travaux, la complice dévouée de ses ambitions. Aucune femme, plus que la Française, n'est apte à ce beau rôle...

Ici, l'auteur examinait les transformations probables du mariage, déjà modifié, très profondément, par le divorce... Josanne devinait, à l'ironie discrète de certaines phrases, qu'il n'avait pas beaucoup de respect pour les vieilles formes et les vieilles formules, et que les « réalités vivantes » l'intéressaient bien autrement que les entités sacro-saintes.

« Quel est ce monsieur que les préjugés n'aveuglent pas?... »

Elle regarda le nom : « Noël Delysle... » Et tout de suite, sans aucune raison, elle imagina un homme au visage sérieux et fin, prunelles bleues et barbe grise, qui habitait une antique maison, près de la Sorbonne...

Elle ne sentait plus l'ennui de l'attente, et la fatigue de rester debout, elle oubliait Maurice... Elle pensait :

« Comme c'est vrai, tout ça!... Je demanderai le livre à mademoiselle Bon. »

Mademoiselle Bon s'occupait des syndicats, des congrès, des mutualités, des œuvres d'assistance, tandis que Josanne, au *Monde féminin*, faisait un peu de tout, de la mode, de la bibliographie, la « Petite Correspondance » et les « Menus de la semaine ».

Néanmoins, elle s'intéressait aux idées, et la question dite « féministe » lui était devenue familière... Elle avait l'esprit net et hardi, l'imagination généreuse, avec un sang chaud, et des nerfs vibrants, qui la disposaient à l'enthousiasme... Mais, très Française et très Parisienne, elle avait le sens du ridicule et l'horreur des déclamations. Elle ne se payait point de mots et, jusque dans les contradictions de sa vie, elle demeurait sincère avec elle-même.

Il lui semblait discerner, dans le livre de ce Noël Delysle, la marque d'un esprit pareil au sien. Elle se reconnaissait un peu dans la « rebelle » dont il esquissait le portrait... Elle se disait :

« Voilà un homme qui me comprendrait, qui ne me jetterait pas la première pierre... J'ai accepté le servage domes-

tique ; je n'ai pas rompu tout à fait le « fil de laine ». mais je me suis sentie maîtresse de mon cœur et de ma personne... Ce n'est pas un vil sentiment d'intérêt, ce n'est pas la crainte de l'opinion qui me retiennent dans ce mariage, dans ce triste mariage où je porte un double fardeau... Je ne veux pas quitter mon pauvre Pierre, mais je ne peux pas vivre sans bonheur, je ne peux pas... »

Elle lut encore :

Rêver la liberté de l'amour, en conservant le mariage sous des formes nouvelles, moins rigoureuses, délivrer les hommes et les femmes de l'obligatoire hypocrisie, reconnaître leur droit d'arranger leur vie comme il leur plaît en acceptant toutes les responsabilités de leurs actions, mettre dans les relations des sexes plus de loyauté, plus d'indulgence, est-ce donc encourager la débauche ? Est-ce détruire la pudeur de la femme ? Non. Qu'une femme connaisse le prix de sa personne, la gravité du don qu'elle fait, qu'elle ait de l'amour et des conséquences de l'amour une idée claire, haute, grave, si cette femme a l'esprit et le corps sains, elle sera bien armée contre les tentations de débauche... Et si elle se trompe dans son choix, elle saura que son erreur n'est pas infamante, qu'elle ne la traînera pas, toute sa vie, comme un boulet, et qu'elle pourra mériter l'estime et l'amour d'un honnête homme.

Cela suppose une totale révolution de nos mœurs ?... Mais elle est à moitié faite, elle se fait tous les jours, cette révolution ! Que de préjugés disparus, déjà !... La réprobation des « honnêtes gens » ne frappe plus ni l'enfant naturel ni la femme divorcée ; on tolère, on excuse certaines unions libres, et telle femme s'est acquis par le prestige du talent le droit de vivre à son gré, — ce droit qu'on reconnaissait naguère aux grandes actrices seulement !... Ce sont les symptômes d'un état de choses qui...

— Madame veut acheter ce livre ? — demanda un commis qui trouvait sans doute que la lecture avait trop duré.

Josanne devint pourpre... Elle répondit spontanément :

— Oui.

— C'est trois francs ..

Trois francs ! Et l'on était à la fin du mois... Josanne sentit la pointe d'un remords ; mais elle ouvrit son porte-monnaie. Le commis enveloppait le livre.

— Merci... Dites-moi l'heure, maintenant.

— Sept heures moins cinq, madame...

Maurice ne viendrait pas!... Josanne entrevit, dans un éclair, le petit logement de la rue Amyot : — Pierre, abruti d'éther, sur le divan, l'enfant dormant dans sa petite chaise, et le feu qui baisse, et la lampe qui file, et la femme de ménage qui grogne, parce que son homme l'attend...

« Misérable femme que je suis!... Mon mari, mon fils m'attendent... Ah! cinq minutes encore... Maurice!... Je veux voir Maurice!... Je ne peux pas m'en aller comme ça.... »

Ses yeux se remplirent de larmes. Des gens se retournèrent... Elle eut un réveil de fierté :

« Non! je ne resterai pas ici une minute de plus!... C'est trop lâche! »

III

— Josanne!

Elle s'arrêta. Maurice Nattier, descendu d'un fiacre, l'appelait.

— Venez, je vous emmène!... Allons, vite!

— Mais...

— Mais quoi?... Je dîne à Passy. Nous causerons en route, et la voiture vous reconduira chez vous... Eh bien? vous ne voulez pas? vous êtes fâchée?... C'est parce que je suis en retard?... Ce n'est pas ma faute, je vous jure... Ma mère m'a retenu... J'ai téléphoné à votre journal pour vous avertir de ne pas m'attendre, mais vous veniez de partir.

Elle dit tristement :

— Vous vous étiez résigné bien vite à ne pas me voir!

— Josanne, mon amie...

— Maintenant il est trop tard. Il faut que je rentre...

— Quelle malchance!... C'est que je ne sais plus, moi, quand je serai libre...

Elle leva sur lui ses yeux désolés :

— Eh bien, j'irai avec vous, un moment... jusqu'à la Seine.

— Allons!

Il la fit monter avant lui, et, pendant qu'il donnait l'adresse

au cocher, elle le regardait avidement, blond, pâle, mince dans la lourde pelisse sombre.

— Josanne, mon petit, tu m'en veux?

— Oui, — dit-elle, — oui, je t'en veux! Tu n'as pas de cœur, tu n'as pas de tact, tu n'as pas...

— Là! là!... comme tu es méchante, ce soir!...

— Tu m'humilies à plaisir, tu te moques de moi... L'autre jour, je t'ai attendu, au journal : tu m'as envoyé une dépêche... Ce soir, tu as téléphoné pour remettre notre rendez-vous... Tu ne m'écris plus jamais!... Ah! je suis lasse de tout, lasse de toi, lasse de l'amour, lasse de la vie!...

— Eh bien, vraiment, tu es gentille, mon petit!... En voilà, un accueil!... Moi qui ai bousculé maman, bâclé trois lettres et congédié très impoliment un ami, pour me rendre libre!... Non, tu es extraordinaire!... Je te donne de ma vie tout ce que je peux te donner. Est-ce ma faute si cette part est restreinte? Que diable! il n'y a pas que l'amour dans l'existence! Il faut se faire une raison! Tu as ton ménage, ton journal; moi, j'ai mes affaires, ma famille, mes relations...

— Mais tu es libre, toi! Et moi, je suis tenue, serrée par mille liens... Et cependant je trouve le moyen de te voir, de t'écrire... Ah! non, laisse-moi, je ne veux pas que tu m'embrasses, je veux que tu me répondes!

— Quoi? Que puis-je te dire? Tu souffres?... Me crois-tu donc très heureux? C'est la fatalité de notre situation. Nous avons fait une folie... Oh! je ne la regrette pas! Mais c'était une folie tout de même... J'aurais dû être plus fort, plus maître de moi!... J'aurais dû m'éloigner... Que de malheurs évités!... Tu vois : je ne suis pas injuste, puisque j'avoue mes torts.

— Mais tu n'es pas heureux! dit-elle dans un sanglot. C'est cela, Maurice, qui est épouvantable!... Après tout ce que j'ai supporté, — et sans me plaindre! — pour l'amour de toi, je t'entends dire que tu es malheureux... Malgré tout, je ne regrette pas de t'avoir aimé... Je regrette seulement que tu ne m'aies pas aimée davantage...

— Je t'ai beaucoup aimée, Josanne...

— Ah! pas assez, puisque tu as des regrets!... Mais, dis-moi, sincèrement, qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, qui t'ait déplu?...

Me reproches-tu quelque chose?... Je t'ai fidèlement aimé, mon chéri; je n'ai pas encombré ta vie; je ne t'ai rien demandé, que ta tendresse... Tu n'as su de mes chagrins et de mes souffrances que ce que je ne pouvais pas, absolument pas, te cacher... L'enfant même... oh! laisse-moi te parler de lui!... je croyais qu'il serait un lien entre nous, un lien si fort!...

— Mais je ne te reproche rien, ma pauvre Josanne!... Tu as été parfaite... Cependant... Tu parles de l'enfant!... N'aurait-il pas mieux valu, pour toi, que ce petit ne vînt pas au monde?... Et, pour moi, quelle responsabilité!

— Tu ne l'as jamais aimé, cet enfant! — dit-elle en se dégageant. — Tu n'as pas voulu le connaître...

— Josanne!... Pouvais-je m'introduire chez toi?... Ton mari ne veut recevoir personne... Et toi-même, aurais-tu été bien contente de me voir dans ce rôle : l'ami de la maison?... Tu es trop délicate...

— Je ne sais pas... L'amour n'a pas tant de scrupules! dit Josanne en rougissant. Oui, j'ai regretté parfois...

— Pourtant, tu ne détestes pas ton mari!...

— Non, je ne le déteste pas. J'ai une grande affection pour lui... Je lui suis dévouée... Mais toi, toi, je t'aime...

— Comment peux-tu accorder tout ça? — dit Maurice. — Tu es sincère, évidemment,.. Et si j'étais jaloux...

— Ah! tu ne l'es pas, c'est une justice à te rendre!...

— Ne sois pas ironique... Je ne peux pas être jaloux de Valentin, voyons!... C'est un malade, un malheureux... Tu m'as expliqué cent fois la nature de tes sentiments...

— Ne me parle pas de mon mari! — dit Josanne avec une sourde colère. — Cela m'afflige, m'irrite et m'humilie...

— Alors, parle-moi de toi, de nous... Ne me fais pas ces yeux méchants!... Ma petite Jo...

Il l'attirait.

— Ne tourne pas la tête... Viens là!... Plus près!... Tu vois, je suis le plus fort, je te tiens!... Ah! comme j'aime ton baiser!...

Il cédait au charme sensuel... L'ombre, le contact de la femme, la querelle même et la nervosité de Josanne avivaient son désir. Il devenait presque tendre.

— Écoute, mon mignon, je ne suis pas si féroce que tu crois!... Je sens si bien que tu m'aimes!... Et quand tu es là, mes scrupules et ma mauvaise humeur, tout s'envole. Oh! je tiens à toi, beaucoup, beaucoup...

Elle lui rendait ses baisers, enivrée, triste et honteuse.

— Tu sais, — disait-il tout bas, lèvres sur lèvres, — je chercherai pour nous une autre petite chambre.

— Ce ne sera plus notre chambre. Pourquoi n'as-tu pas renouvelé la location? Quel regret pour moi!

— Je voyageais. J'ai oublié la date.

— Cela m'a fait tant de peine! J'ai cru...

Elle n'osa pas dire : « J'ai cru que tu voulais espacer nos rencontres, me préparer à la rupture. »

— L'hôtel?... oh! cela me fait honte!... je n'aime pas ça.

— Mais pour une fois encore, avant que je trouve un nouveau logis... après-demain, voudras-tu?...

Elle ne répondit pas, mais elle mit des baisers sur les yeux, sur les joues, sur les lèvres de Maurice.

— Tu viendras?

— Oui.

Sa joie n'était pas franche; elle gardait une sorte d'appréhension.

— Maurice...

— Chérie?...

— Rien.

Elle avait une question sur les lèvres: « Que veux-tu de moi? l'amour, ou le plaisir? Ce n'est pas la même chose... J'ai besoin de baisers et de caresses, parce que je suis jeune et ardente, comme toi. Mais je ne les goûte que dans l'amour, et il ne me suffit pas d'être désirée... Je veux être aimée... »

Cette fois encore, elle n'osa point parler. Après cinq ans d'intimité physique, elle conservait ces gênes secrètes, ces pudeurs d'âme qui s'évanouissent seulement dans l'amour heureux. Elle se surveillait; Maurice se défendait; la volupté seule leur donnait l'illusion, trop brève, de l'harmonie sentimentale. Ils étaient amant et maîtresse; ils n'avaient pas su être amis.

Soudain, prenant le bouquet de violettes à sa ceinture, elle le pressa contre sa bouche, puis contre la bouche de Maurice.

— Prends... Tu garderas ces fleurs dans ta poche, ce soir, et tu les toucheras de temps en temps, et tu sentiras mon baiser au bout de tes doigts.

— Oui, ma jolie... Quelles gentilles pensées tu as toujours!

Elle souriait doucement.

— Tu dînes chez Lamberthier?

— Oui. Nous causerons d'une grosse, grosse affaire, très compliquée, très ennuyeuse, qui m'obligera peut-être à quitter Paris... oh! pas pour longtemps.

— Explique-moi.

— Tu n'y comprendrais rien.

— Mais si!

— Mais non; il s'agit d'un pont qu'une compagnie de chemins de fer veut établir sur la Dordogne. C'est Lamberthier qui construit le pont. Les travaux sont commencés. Mais il y a des complications...

— Alors?...

— Alors, Lamberthier va m'envoyer sur les lieux pour examiner les travaux...

— Tu resteras là-bas?...

— Trois semaines...

— Tu t'ennuieras?

— Le moins possible! J'irai à Bordeaux. Lamberthier a une sœur mariée, à Bordeaux : une femme très chic, très riche, qui reçoit beaucoup. Elle m'a invité, déjà.

— Elle est jeune, cette dame?

— Ni jeune, ni vieille : elle a une fille de vingt ans!

— Jolie, la fille?

— Qu'est-ce que ça te fait?

— Bien sûr, ça m'est égal... Je disais ça en l'air, pour parler...

Du bout des doigts, Maurice essuya la buée qui voilait les glaces.

— Nous sommes sur le pont de la Concorde...

— Ah! mon Dieu!... Je descends!...

— Non, reste! Je prendrai le Métro...

Ils s'embrassèrent.

— Qu'as-tu là?... Un livre?...

— Oui, je l'ai acheté tout à l'heure : *la Travailleuse*, par Noël Delysle. Tu ne connais pas ?

— Le bouquin ? Non.

— L'auteur ?

— Vaguement... Il fait de la sociologie, ou de la politique, ou peut-être les deux... Enfin il travaille dans les choses assommantes...

— Il est vieux ?

— Qu'est-ce que ça te fait ?... Veux-tu que je demande des renseignements ?... Est-ce pour un mariage ?...

— Tu es bête !... Bonsoir, mon chéri !

— Bonsoir... Je t'enverrai un « bleu », demain, pour fixer...

— C'est entendu.

Il descendit et paya le cocher :

— Ramenez madame, 3, rue Amyot.

Le fiacre tourna, repartit. Josanne sentit quelque chose sous son pied... C'était le bouquet de violettes, que Maurice avait oublié en s'en allant.

IV

Le fiacre laissa Josanne au coin de la rue Lhomond et de la rue Amyot.

Elle monta, d'une haleine, les cinq étages de la maison et s'arrêta sur le palier, étouffant de fatigue et d'angoisse, l'oreille tendue aux moindres bruits. Derrière la porte à un seul battant, une voix furieuse éclata :

— Fichez-moi la paix, vieille folle !

— Mon Dieu ! — soupira Josanne. — Pierre se dispute avec Marie... Il n'a pas dîné !... Quelle scène, tout à l'heure !...

Tremblante, elle mit la clé dans la serrure, ouvrit doucement.

— Voilà madame, — dit une autre voix, — vous vous arrangerez avec elle... Moi, j'sais rien. J'ai rien vu...

La femme de ménage parut dans l'étroit vestibule, que le gaz, baissé par économie, éclairait mal. Son corps massif

barrait l'entrée de la cuisine; elle secouait sa tête indignée au chignon noir et gris.

— Qu'y a-t-il, Maria? — fit Josanne.

— C'est m'sieur qui réclame après son éther... Il crie depuis une heure... Il a pas voulu manger c'te potage américain... c'te résidu de bouillon qui coûte si cher!... Et puis il a dit que l'œuf était pas frais... Un œuf que j' vas chercher à la vacherie de la rue de la Clef, où que je le prends, pour dire, sous la poule!... Après ça, il m'a demandé son éther, vu qu'il avait des crampes d'estomac... J'ai point trouvé la clé de la boîte à pharmacie... Alors il m'a *agonisée* de sottises... Il dit que j'ai caché la clé, exprès... Comme si j'étais une personne à faire des malices à mes patrons!...

— Mais le petit, Maria, a-t-il dîné?

— L' gosse est au lit... Il dort... Faut que j' m'en aille... Quoi qu'il dirait mon *borgeois*?

Maria Touret, dite la Tourette, dénoua les cordons de son tablier bleu.

— La soupe de madame est au chaud, et le ragoût-z-aussi... J'ai porté le linge à couler... Bonsoir, madame.

— Bonsoir, Maria...

La femme de ménage regarda Josanne avec pitié. Elle n'avait pas servi chez des princes... Elle était native de la rue Mouffetard et elle manquait de manières. Mais c'était une brave créature, attachée aux Valentin, et qui admirait madame, tout en plaignant monsieur.

Josanne, débarrassée de son chapeau et de sa jaquette, passa dans la salle à manger vide, éclairée par la suspension, puis dans la chambre mi-obscure, où l'on entendait le petit souffle de l'enfant.

— Ah! te voilà! — dit Pierre.

Couché sur le lit, il ne bougeait pas. Elle balbutiait:

— Je suis très en retard... Pardonne-moi... J'ai... On m'a retenue... Alors, j'ai pensé que Maria...

— J'ai failli la flanquer à la porte, Maria!... Sale, bavarde et paresseuse!... Tu l'as bien choisie!... Mais tu ne m'écoutes jamais... Je n'ai aucune autorité chez moi... Ma femme me donnera toujours tort, même contre la servante!... Évidemment, je ne suis bon à rien, donc je n'ai rien à dire...

— Oh ! Pierre ! tu sais bien...

— J'embête tout le monde... Je suis une charge pour toi...

— Pierre, tu n'as pas le droit de parler ainsi !... Tu es malade : je te soigne le mieux que je peux, et pas seulement par devoir... par affection... Ai-je l'air de te reprocher...

— Non, tu n'as pas l'air, mais au fond... Quoi ? tu vas pleurer... Voilà les femmes !... Tu ferais mieux de chercher la clé que Maria a perdue...

— Quelle clé ?

— La clé de la boîte à pharmacie...

— Mais...

— Quoi, mais ! Ah ! je comprends... Tu l'as cachée... Tu ne veux pas que je prenne mon éther, qui me soulage... qui m'endort... Dis la vérité : tu l'as cachée, cette clé...

— Oui, je l'ai cachée. Le médecin m'a dit...

— Je me f... du médecin. La clé !

— Je t'en supplie, mon Pierre... sois raisonnable !... Voudrais-je te faire du mal !... Recouche-toi... calme-toi...

— Vas-tu me donner la clé, sacré tonnerre !

La lumière de la suspension, par la porte entr'ouverte, éclairait un peu la chambre, le chevet du lit sans rideaux, la forme maigre, aux grands bras, de l'homme irrité...

— Chut ! tu vas réveiller l'enfant ! — dit Josanne, effrayée.

Elle ouvrit l'armoire, prit une clé derrière une pile de linge.

— Voilà... Fais ce que tu veux... Je ne serai pas responsable...

— Oui, s'il m'arrive malheur, tu t'en laves les mains !... Grand merci !...

Elle ne protesta pas. Depuis si longtemps, elle subissait des scènes pareilles, qui se terminaient toujours de la même façon ! Après des cris, des violences, des menaces de « se f... par la fenêtre », Pierre s'apaisait, s'attendrissait, implorait le pardon de sa femme... Il criait qu'il lui devait tout, qu'elle était un ange, et lui une brute, qu'il l'adorait, qu'il ne pouvait se passer d'elle, mais qu'il ne lui serait pas à charge longtemps... Il rappelait leurs fiançailles, le début de leur mariage... Quelquefois l'émotion de ces souvenirs gagnait la jeune femme... Et elle laissait dans chacune de ces crises un peu

de cette énergie qui lui était si nécessaire... Pierre l'affolait, la détraquait...

Il avait eu, toujours, un caractère instable, inquiet, avec la crainte de maux imaginaires et la terreur de la mort... Il rêvait, souvent, qu'il assistait à sa propre agonie et à ses funérailles, et ce cauchemar — symptomatique chez les gens malades de l'estomac — le laissait, pour des jours entiers, taciturne et sombre... Sans cesse il modifiait son régime, refusant le lait, suspectant la qualité des aliments... Le boucher, l'épicier et la crémière étaient des malfaiteurs publics!... Le pharmacien méritait le bagne!... Le médecin n'était qu'un âne... Quant à la Tourette, complice des fournisseurs déshonnêtes, elle priait le bon Dieu pour que monsieur crevât!...

Tous les matins, Valentin se regardait dans la glace :

— Ah! je suis frais! — disait-il parfois. — Et cet imbécile de docteur qui me soigne pour une gastro-entérite!... Il ne voit donc pas que je suis jaune!... Regarde, Josanne, n'est-ce pas que je suis jaune?... Non?... J'étais sûr que tu dirais non... J'ai le teint jaune paille, oui, parfaitement!... Et cela signifie que j'ai un cancer...

Un autre jour, il avait une embolie, ou une néphrite, ou une maladie de la moelle... Il se voyait paralytique, dans un fauteuil roulant... Perpétuellement occupé de ses maux, il se plaignait de n'être pas assez plaint. L'inaction forcée, dans la gêne croissante, lui était doublement douloureuse. Il supportait mal que sa femme travaillât, que sa vieille tante de Chartres, mademoiselle Miracle, se dépouillât pour les aider... Et, en même temps, il exigeait des médicaments rares et coûteux, une nourriture délicate, des soins assidus, et, menaçant Josanne de se tuer pour la délivrer de sa présence, il obtenait d'elle tout ce qu'il voulait, le possible et l'impossible...

Elle était sans force contre ce chantage sentimental qui s'exerçait jusque dans les crises de passion physique, lorsque Pierre, après une longue indifférence, s'avisait d'être amoureux et jaloux... Dans les bras de cet homme qu'elle avait aimé d'amour, qu'elle aimait encore d'une tendresse quasi maternelle, Josanne éprouvait une répulsion invincible, une révolte de tous ses sens. Son corps, frais et pur, exécrait le corps malade... Mais, pitoyable au chagrin de Pierre, elle ne

savait pas, elle ne pouvait pas se refuser !... Après les affreuses nuits, son désir s'en allait, irrésistible, vers Maurice, et elle se croyait, non pas avilie, mais lavée, par des caresses saines et franches, par une volupté qui, pour les deux amants, était de l'amour...

Pourtant elle revenait à son mari : elle tenait à lui comme à une partie d'elle-même, — un être en qui sa propre vie se prolongeait par la longue habitude commune. — Souffrant et malheureux, il n'avait qu'elle : elle ne l'abandonnerait jamais...

Étendu sur le lit, Pierre gardait le flacon débouché sous ses narines. L'odeur de l'éther se répandait, écœurant Josanne... Elle murmura :

— Assez, Pierre !... Tu seras plus mal, après...

Il se plaignit d'une douleur qui le pinçait à la nuque, d'un frémissement dans la colonne vertébrale...

— Mes pieds et mes mains sont glacés... Touche !... Oh ! oui, frictionne-moi, comme ça... Encore !... Mon sang ne circule pas... J'ai les muscles de la figure figés...

Elle frottait, massait fortement les mains de son mari. Il gémissait, par intervalles :

— Là... là... Tu ne sais pas bien... Donne-moi la boule d'eau chaude...

Elle courut à la cuisine, alluma le gaz, fit chauffer l'eau... Pierre se calmait peu à peu. Il s'informa du journal, de madame Foucart, la directrice, de mademoiselle Bon, de la petite soiriste Flory, une farceuse !... Il s'aperçut tout à coup que sa femme défaillait de lassitude et de faim.

— Mais tu n'as pas mangé, ma pauvre amie !... Va dîner, vite !... Maria t'a gardé ta part.

Josanne mangea, en cinq minutes, un reste de soupe et de ragoût, un fruit, une cuillerée de confiture. Puis elle mit un tablier sur sa robe noire, enleva le couvert, balaya les miettes tombées autour de la table... Elle accomplissait ces humbles besognes comme des devoirs ennuyeux, mais nécessaires, et qui ne l'abaissaient pas... La pauvreté, qu'elle avait connue, aimable et gaie, chez ses parents, qu'elle retrouvait, morne et terrible, dans son ménage, n'avait pas détendu les ressorts de

son caractère... Josanne lui devait un accroissement d'orgueil et de volonté, la conscience de son énergie, toujours plus de patience et toujours plus de courage...

Quand la salle à manger fut en ordre, elle éteignit la lampe de la suspension, alluma une autre petite lampe, et rentra dans la chambre, où Pierre l'appelait.

— Josanne, viens-tu?... Il est neuf heures et demie...

— Je le sais...

— Tu te couches?

— Non: je dois travailler ce soir... J'ai la « Petite Correspondance » à finir, et la « Chronique de la Mode ».

— Laisse donc ça... Tu te lèveras demain de bonne heure.

— Non! non!... J'ai autre chose à faire demain matin. Je ne veux pas mettre le journal en retard... Il y a du grabuge, là-bas!... Foucart et sa femme sont inquiets... Ils redoutent la concurrence, les nouveaux magazines : *Femina*... *La Vie heureuse*... Foucart a dit : « Nous les enfoncerons... Oui, nous ferons un *trust*... » Mais des collaborateurs sont partis, des abonnés se sont désabonnés... Si tu voyais la rage de Foucart!... Quelle boîte!... Dire qu'on est bien content de trouver ça!...

Elle ôta sa jupe et sa blouse, dégrafa son corset.

— Où est mon peignoir?... Tiens, sur le pied du lit, depuis ce matin!... Vraiment, la Tourette n'a pas d'ordre...

— Bah! — dit Pierre, — c'est une brave femme, après tout!...

Soulevé sur le coude, il regardait Josanne. La lumière, tamisée par un abat-jour de papier rose, l'enveloppait toute d'un chaud reflet... Droite, un peu cambrée, elle rattachait en arrière l'agrafe du jupon noir qui collait à ses hanches et s'évasait autour de ses chevilles. Et, préoccupée de son travail, du journal, de l'humeur des Foucart, elle ne s'apercevait pas que son geste faisait saillir sa gorge ferme sous la mince chemise, et que l'épaulette de ruban mauve glissait...

Elle s'animait en parlant; ses yeux bleu d'ardoise se veloutaient de l'ombre des cils; ses dents parfaites brillaient... Elle leva ses bras nus pour assurer une épingle dans son chignon, puis elle se pencha pour atteindre son peignoir de molleton rouge. Pierre lui saisit le poignet, au vol :

— Écoute, Josanne...

— Quoi !... Tu n'es pas bien ?...

— Mais si, très bien... Écoute !

Il s'assit au bord du lit. L'étincelle du désir passa dans ses yeux gris... Sa face creuse, sabrée de rides verticales, s'illumina d'un sourire. Ses cheveux lisses collaient à ses tempes... Sa moustache avait une odeur d'éther.

— Laisse-moi, Pierre ! — murmurait Josanne, d'une voix qui suppliait et qui avait peur. — Le médecin ...

— Ne pense donc pas au médecin ! Je vais mieux. Et tu es si jolie, comme ça, avec tes grands yeux, tes bras blancs...

Il l'étreignait, roulant sa tête sur la douce poitrine nue, et le parfum de la femme l'affolait.

Mais Josanne, ce soir-là, ne dominait pas sa répugnance. Elle se raidissait... Pierre la repoussa :

— Je te dégoûte donc !... Parce que je suis malade ?... parce que je suis laid ?... Tu ne me pardonnes pas ça, d'être malade et laid !... Tu as raison. L'amour, ça ne me va plus ! Je suis grotesque... Oh ! rassure-toi ! Je ne te violenterai point...

Il pleura de rage.

— La seule joie qui me reste, tu me la refuses !... Va ! je n'invoquerai pas mes droits de mari... Je te voulais comme autrefois, quand tu m'aimais... Ah ! tu seras bientôt libre ! Je ne t'importunerai plus... Je mourrai. J'irai pourrir dans un coin et tu prendras un autre mari... ou un amant... un jeune, qui ne te dégoûtera pas...

Elle cria, désespérée :

— Tais-toi ! tais-toi !... C'est abominable de me parler ainsi... Je ne veux pas que tu meures... Je ne veux pas...

— Josanne !

Il la couvrit de caresses violentes, qu'elle subissait en gémissant, les yeux fermés, les lèvres serrées...

Longtemps elle demeura muette, la nausée aux lèvres, près de cet homme qui s'endormait... Puis elle passa son peignoir, emporta la lampe dans le salon. La table était chargée de livres, de journaux et de lettres : — des lettres d'abonnées qui demandaient des conseils pour rajeunir leurs toilettes et leurs figures.

Josanne, assise à sa table, écrivit :...

LES MODES DE PRINTEMPS

Les draps bourrus, les gros lainages mouchetés qui composèrent nos costumes d'hiver sont remplacés par la serge fine. L'alpaga uni ou fantaisie va triompher...

Le porte-plume glissa de ses doigts. Ses larmes chaudes tombèrent sur la page blanche. Sa poitrine sembla se rompre dans un sanglot :

— Quelle vie, mon Dieu! quelle vie!...

V

Il n'était pas quatre heures de l'après-midi. M. Isidore Foucart et madame Madeleine Foucart, fondateurs-directeurs du *Monde féminin*, madame Lagny, secrétaire de la rédaction, les reporters et les reporteresses, les dessinateurs et les photographes, les courtiers de publicité, les fournisseurs, tous ces gens d'inégale importance qui, de cinq heures à sept heures, dans l'éclat des lampes électriques, le crépitement du téléphone, le brouhaha des conversations, entraient, sortaient, parlaient, écrivaient, et composaient le « plus grand magazine du monde », — et les quatre ou cinq revues secondaires qui le complétaient, — tous étaient encore à leurs plaisirs ou à leurs affaires.

Dans le vaste appartement de la rue Saint-Honoré, il n'y avait guère que le caissier, les employés d'administration, peut-être mademoiselle Bon, — qui dirigeait la petite revue *l'Assistance féminine*, — et Josanne Valentin.

La secrétaire de la rédaction était une personne très distinguée, très mondaine, amie particulière des Foucart. Depuis quelques mois, elle soignait une élégante neurasthénie, et Josanne la remplaçait, — car Josanne, n'ayant pas d'attributions bien définies, était l'employée à tout faire qui passe de l'administration à la rédaction, de la rédaction au service des primes, du service des primes à la correspondance... Et,

comme elle avait l'esprit souple, — sinon le caractère, — elle réussissait à peu près partout.

Le petit bureau qu'elle occupait gardait quelques traces du passage de mademoiselle Flory, qui l'avait occupé naguère, avant de se consacrer à la « Soirée parisienne », aux comptes rendus des grandes réunions sportives, et au bonheur d'un M. Dupont. Une grosse toile bleu de lin, à frise blanche, couvrait les murs ; il y avait une bibliothèque et une table laquées de gris, un vaste cartonnier tendu de cretonne comme ceux où l'on met les gants et les voilettes. Des photographies, des affiches étaient fixées à la tenture par des punaises ; des articles découpés, barrés de crayonnages bleus, débordaient la table, jonchaient le tapis, rouge éteint. Entre l'encrier et le pot à colle, une branche de mimosa, élancée hors d'un cristal glauque, égrenait ses boules légères, toutes duveteuses de pollen doré.

Le soleil de mars, tiède et pâlot, touchait obliquement le store de toile écrue. On entendait le roulement des voitures, le *tac-tac* d'une machine à écrire, derrière le mur. Dans l'antichambre, les grooms causaient à haute voix, et riaient, sans vergogne.

Josanne travaillait. Sa blouse de soie groseille, son col empesé, pâlissaient son joli visage... Joli ?... Qui sait ?... Un visage de moderne Parisienne, au petit nez frémissant, aux grands yeux, au front bombé sous la volute basse des cheveux sombres, — une figure comme Helleu les dessine, d'un crayon si vif et si libre, en trois tons de blanc, rouge et noir... On ne voyait pas les traits de Josanne : on voyait le sourire à fleur de lèvres, et le battement des cils, et la fossette du menton et l'enroulement soyeux du haut chignon romantique...

Elle posa sa plume, bâilla, regarda l'heure... La besogne banale l'ennuyait. Elle pensa à son mari qui, depuis quelques jours, était plus malade, à la note du pharmacien, au menaçant terme d'avril... Elle pensa que Maurice, à Bordeaux, l'oubliait. Deux lettres, en quinze jours !.. Et la tristesse de vivre l'accabla.

Elle regarda le calendrier accroché dans un coin : « 21 mars »... Le printemps commençait... Elle se sentit plus triste encore. Elle n'aimait plus le printemps.

Comme elle se penchait pour ramasser une lettre, la soie trop mûre de sa blouse craqua. Elle se redressa, consternée, chercha l'accroc. C'était la couture de la manche qui avait cédé. Il faudrait donc acheter une autre blouse ? Celle-ci avait fait son temps... Josanne songea d'abord à réparer l'accident. Elle ferma la porte au verrou, prit du fil et une aiguille dans le tiroir de sa table, et, la blouse enlevée, elle examina la malencontreuse déchirure... Oui, cela pouvait s'arranger... Acheter une autre blouse avant la fin du mois, c'eût été une folie. Pourtant Josanne avait des larmes dans les yeux. Elle avait beau être raisonnable, elle était femme, elle était coquette, et ça l'ennuyait d'être moins bien habillée que les camarades... Sa pauvre blouse groseille !... Quelle différence avec les délicieux corsages de Flory !... Josanne soupira ; puis elle pensa aux chroniques qu'elle rédigeait, à la tête que feraient ses lectrices si elles pouvaient l'apercevoir, raccommodant sa blouse dans les somptueux bureaux du *Monde féminin*, et elle se mit à rire, toute seule, consolée par la drôlerie de la situation.

Rhabillée, elle revint à son travail. Elle rédigeait les quelques lignes de légende qui devaient accompagner les illustrations d'un article... L'heure passa. Bientôt les pas, les voix, la rumeur coutumière emplirent l'antichambre et les bureaux voisins. Toutes les cinq minutes, quelqu'un frappait. Les rédactrices, les dessinateurs, ne trouvant personne, relançaient madame Valentin :

— Eh bien, madame ?... J'attends mes épreuves.

— Ma nouvelle ?... Quand passera-t-elle donc ?

— M. Foucart a-t-il vu mon dessin ?

Josanne répondait brièvement :

— Vous êtes « en pages ».

Ou bien :

— Je ne sais pas... Le numéro d'après-demain est sur le marbre... Votre nouvelle passera dans le prochain.

— Mais, madame !...

— Adressez-vous à M. Foucart. Il est arrivé. Je l'entends.

La voix nasale de M. Foucart résonnait à travers les cloisons, portant la terreur dans l'âme des rédactrices, des

employés et des grooms. M. Foucart exécutait une malheureuse :

— Le dessin de modes et l'art, ça n'a pas le moindre rapport, mademoiselle... Il faut qu'on voie tout, tout, absolument tout, les petits plis de la jupe et les fleurs de la broderie... Et pas d'ombres, ou presque pas !... Allongez-moi la bonne femme, les jambes, la taille, hardiment !... La tête petite, le ventre plus rentré... Quoi ? quoi ?... Le document photographique ?... Eh bien, c'est un document, pas autre chose ! Ne copiez pas, inspirez-vous !... Allongez, allongez la bonne femme... Savez-vous qu'Hédergen, le grand photographe, fait poser ses modèles debout sur un petit banc ? La robe traînante cache les pieds du banc... Et quel chic !... Hein ? quoi ? vous dites que ça n'est pas « nature »?... Et après ?... Le dessin de modes et la nature, mademoiselle, ça n'a pas le moindre rapport...

Le trille exaspérant du téléphone retentissait.

— Mademoiselle Flory !...

— Monsieur Bersier !...

— Madame Valentin !...

Josanne accourait. Le récepteur passait de main en main...

— Allô !... allô !...

Une dame, engoncée dans ses zibelines, arrêtait Josanne, la forçait à quitter l'appareil.

— Madame, j'attends depuis une heure... Je veux voir madame Foucart...

— Mais, madame, adressez-vous...

— Je viens pour une réclamation... Je n'ai pas reçu la prime...

— Madame, ce n'est pas moi qui...

— Je veux qu'on me rembourse mon abonnement... Je m'abonnerai à la *Vie heureuse* qui vient de paraître, ou à *Femina*...

— Madame, je vous conseille d'écrire à monsieur Foucart...

Preste, Josanne esquivait la dame, qui se précipitait sur le petit Bersier, un tout jeune rédacteur frais comme la rose et rasé à l'anglaise. D'un air très grave il écoutait les doléances de la plaignante, qui réclamait un éventail de sept francs soixante-quinze, offert en prime aux abonnées d'un an.

Par le téléphone, un photographe déclarait :

— C'est vous, madame Valentin?... Je suis allé chez mademoiselle Brémond. Elle m'a prêté la photographie... où elle est représentée, à l'âge de dix mois, sur les genoux de sa mère... C'est pour votre série des « Grandes actrices en bas âge »...

— Eh bien, faites un cliché tout de suite. Vous savez que nous donnons, en même temps, dans le prochain numéro, un article spécial sur les débuts et la carrière de mademoiselle Brémond... Vous l'avez photographiée chez elle, dehors, au théâtre, en automobile?...

— Je n'ai pas pu...

— Comment?

— Cette photographie qu'elle m'a remise est indécente... Mademoiselle Brémond, sur les genoux de sa mère, est toute nue, et...

— A dix mois, ça n'a pas d'importance...

— Je vous assure qu'on la reconnaît...

— On reconnaît quoi?

— Tout!... Et elle me proposait une autre photographie « récente », en travesti, dans la même pose, pour la « comparaison! » Et elle se tordait...

— Brémond a des plaisanteries bien délicates!

— Je lui ai dit que le *Monde féminin* pénètre dans les familles et qu'il doit ménager la pudeur de ses abonnées...

— Alors!

— Elle m'a dit : « Vous m'ennuyez! Vous n'aurez pas ma fiole... »

— Et Bersier qui fait un article où il vante l'excellente éducation de la spirituelle divette!...

— J'ai insisté... Elle a crié : « Rien! rien! vous n'aurez rien!... Fichez le camp! »

— Et vous avez...

— Pas tout de suite!... J'ai tâché de lui faire comprendre... Je lui ai dit... Allô!... allô!...

— Allô!... Eh bien?...

— Elle m'a répondu...

Le mot se perdait dans un grésillement de friture. Josanne riait...

— Je vais voir madame Foucart...

Elle tendait le récepteur à Bersier...

— Où est la dame à la prime?

— Le crampon?... Je l'ai dirigée sur Jean Favrel, notre éminent secrétaire d'administration... Qu'est-ce que vous racontiez dans le téléphone?... Vous riez... Ça vous va bien! Pourquoi ne riez-vous pas toujours?

— Parce que la vie n'est pas gaie...

— Quand vous riez, vous êtes jolie... Allô! allô!... Oui, c'est moi, Bersier...

Josanne frappait à la porte de Madeleine Foucart.

— Quoi?... Que voulez-vous? C'est exaspérant...

— Madame...

La directrice, assise dans un fauteuil anglais, derrière un bureau anglais, leva sa tête aux cheveux d'un roux foncé, aux yeux durs, aux lèvres molles. C'était une femme de quarante-cinq ans, un peu trop grasse, désirable encore et qui « se défendait ».

Sortie on ne savait d'où, enrichie on savait comment, elle avait fait de tout : des livres, de la peinture, une exploration au Spitzberg, du reportage à l'américaine. Elle avait dirigé un théâtre, fondé des œuvres charitables, ouvert des souscriptions pour des sinistrés — et, vers la quarantaine, elle s'était jetée dans le féminisme comme d'autres se jettent dans la dévotion.

Mariée avec Isidore Foucart, elle avait créé un journal de modes, *la Parisienne*, puis une petite revue, *l'Assistance féminine*, et, deux ans plus tard, *le Monde féminin*, « le plus grand magazine de l'univers ». Habilement, elle avait spéculé sur la curiosité des snobs et la vanité des gens célèbres. Les rédacteurs vantaient les bébés et les toutous, la charité élégante et les prouesses sportives, les vertus domestiques des reines, la modestie des poétesses, les mariages des comédiens. Dans *le Monde féminin*, toutes les femmes étaient jolies; presques toutes étaient vertueuses; tous les hommes étaient « talentueux »; les plus rosses avaient des « âmes d'enfants ». Hommes et femmes, ils étaient tous riches; ils exhibaient, dans des « intérieurs » suaves, des costumes du grand tailleur ou du grand couturier. Et leurs effigies, leurs biogra-

Par le téléphone, un photographe déclarait :

— C'est vous, madame Valentin?... Je suis allé chez mademoiselle Brémond. Elle m'a prêté la photographie... où elle est représentée, à l'âge de dix mois, sur les genoux de sa mère... C'est pour votre série des « Grandes actrices en bas âge »...

— Eh bien, faites un cliché tout de suite. Vous savez que nous donnons, en même temps, dans le prochain numéro, un article spécial sur les débuts et la carrière de mademoiselle Brémond... Vous l'avez photographiée chez elle, dehors, au théâtre, en automobile?...

— Je n'ai pas pu...

— Comment?

— Cette photographie qu'elle m'a remise est indécente... Mademoiselle Brémond, sur les genoux de sa mère, est toute nue, et...

— A dix mois, ça n'a pas d'importance...

— Je vous assure qu'on la reconnaît...

— On reconnaît quoi?

— Tout!... Et elle me proposait une autre photographie « récente », en travesti, dans la même pose, pour la « comparaison! » Et elle se tordait...

— Brémond a des plaisanteries bien délicates!

— Je lui ai dit que le *Monde féminin* pénètre dans les familles et qu'il doit ménager la pudeur de ses abonnées...

— Alors!

— Elle m'a dit : « Vous m'ennuyez! Vous n'aurez pas ma fiole... »

— Et Bersier qui fait un article où il vante l'excellente éducation de la spirituelle divette!...

— J'ai insisté... Elle a crié : « Rien! rien! vous n'aurez rien!... Fichez le camp! »

— Et vous avez...

— Pas tout de suite!... J'ai tâché de lui faire comprendre... Je lui ai dit... Allô!... allô!...

— Allô!... Eh bien?...

— Elle m'a répondu...

Le mot se perdait dans un grésillement de friture. Josanne riait...

— Je vais voir madame Foucart...

Elle tendait le récepteur à Bersier...

— Où est la dame à la prime?

— Le crampon?... Je l'ai dirigée sur Jean Favrel, notre éminent secrétaire d'administration... Qu'est-ce que vous racontiez dans le téléphone?... Vous riez... Ça vous va bien! Pourquoi ne riez-vous pas toujours?

— Parce que la vie n'est pas gaie...

— Quand vous riez, vous êtes jolie... Allô! allô!... Oui, c'est moi, Bersier...

Josanne frappait à la porte de Madeleine Foucart.

— Quoi?... Que voulez-vous? C'est exaspérant...

— Madame...

La directrice, assise dans un fauteuil anglais, derrière un bureau anglais, leva sa tête aux cheveux d'un roux foncé, aux yeux durs, aux lèvres molles. C'était une femme de quarante-cinq ans, un peu trop grasse, désirable encore et qui « se défendait ».

Sortie on ne savait d'où, enrichie on savait comment, elle avait fait de tout : des livres, de la peinture, une exploration au Spitzberg, du reportage à l'américaine. Elle avait dirigé un théâtre, fondé des œuvres charitables, ouvert des souscriptions pour des sinistrés — et, vers la quarantaine, elle s'était jetée dans le féminisme comme d'autres se jettent dans la dévotion.

Mariée avec Isidore Foucart, elle avait créé un journal de modes, *la Parisienne*, puis une petite revue, *l'Assistance féminine*, et, deux ans plus tard, *le Monde féminin*, « le plus grand magazine de l'univers ». Habilement, elle avait spéculé sur la curiosité des snobs et la vanité des gens célèbres. Les rédacteurs vantaient les bébés et les toutous, la charité élégante et les prouesses sportives, les vertus domestiques des reines, la modestie des poétesses, les mariages des comédiens. Dans *le Monde féminin*, toutes les femmes étaient jolies, presques toutes étaient vertueuses; tous les hommes étaient « talentueux »; les plus rosses avaient des « âmes d'enfants ». Hommes et femmes, ils étaient tous riches; ils exhibaient, dans des « intérieurs » suaves, des costumes du grand tailleur ou du grand couturier. Et leurs effigies, leurs biogra-

Et, cette fois, pour vous récompenser, je double les vingt-cinq francs des « notices »... Bonsoir.

— Bonsoir et merci, monsieur, — dit Josanne en riant. — Bonsoir, madame...

Elle s'en alla, joyeuse... Cette fabrication de notices bibliographiques n'avait rien de commun avec la critique littéraire; mais, cette fois, Josanne avait des choses à dire qu'elle dirait fort bien! Et M. Noël Delysle verrait qu'elle l'avait compris...

« Cinquante francs au lieu de vingt-cinq!... Quelle chance!... J'achèterai une autre blouse!... »

VI

C'est le dimanche matin. L'odeur vanillée du chocolat emplit l'étroit logement, et Josanne, tôt levée, en frottant les meubles, chante. Elle est gaie, ce matin-là...

A tous les étages de la maison, les portes battent, les fourneaux chauffent, les tapis pendent sur l'appui des fenêtres, les balais cognent les planchers. Et, tandis que l'homme et les mioches paressent au lit, — délivrés pour un jour du bureau, de l'atelier, de l'école, — la femme, qui n'a jamais de vacances, commence le branle-bas dominical.

— Pour sûr que madame a du mérite!...

La Tourette, dans un coin de la salle à manger, devant le poêle, prépare le bain du petit.

— Madame, qu'est savante, faire tout ça!... Et sans chigner!... Monsieur, quand on le connaît, on voit bien qu'il n'a pas de méchanceté... la crème des crèmes, la bête du bon Dieu, quoi! Et s'il n'était pas malade...

— Il est bien malade, Maria!

— Oui... oui... Mais faut de la vertu, vrai, pour le supporter... Madame qu'est jolie...

— Oh! jolie!...

— Y en a bien, à la place de madame, qui diraient : « Zut!... assez!... bonsoir!... » Après des ans et des ans que ça dure!... J'estime, monsieur qu'est savant, et puis honnête, un homme sérieux... Mais j'dis que madame a du mérite...

maigri... C'est dommage qu'elle s'esquinte pour ce chimiste qui ne veut pas mourir... »

Sa femme lui expliqua l'aventure du photographe et de mademoiselle Brémond. Calme, il répondit :

— Je verrai Brémond. Quant au photographe... Qui m'a fichu un pareil idiot !... Depuis le temps qu'il fait son métier, il devrait savoir manier les femmes.

— Tout de même, il y a un trou dans le numéro de dimanche... Et nous n'avons plus le temps de préparer les photographies de *Madame Vernol chez elle*...

— Faites passer une nouvelle...

— Il faudrait des coupures...

Foucart tirait sa moustache cuivrée.

— Dites donc... vous... ma petite Valentin... vous avez de la bibliographie toute prête...

— Mais non, monsieur !... Les notices bibliographiques sont pour le 5 avril...

— Elles passeront le 25 mars, voilà tout.

— Mais... je n'ai pas fini...

— Bah ! vous ajouterez n'importe quoi. Vous démarquerez les « Prières d'insérer » des libraires...

Il avisa un livre sur la table de sa femme :

— Tenez, feuilletez ça... Écrivez quelques lignes un peu aimables pour l'auteur. C'est un de mes amis... Il sera enchanté...

— *La Travailleuse* ! s'écria Josanne en prenant le livre. Mais je le connais, ce livre... Je l'ai lu... Je l'ai même acheté...

— Fichtre ! vous achetez des livres, vous !... Je le dirai à Delysle quand il reviendra d'Italie...

Il se tourna vers Madeleine :

— Vous vous rappelez Noël Delysle ? Je l'ai un peu connu à l'École de droit... Et nous avons dîné avec lui, je ne sais où... au ministère des Colonies, peut-être... Un grand, brun, froid comme un Anglais... Il revenait du Canada... Il a eu plusieurs missions...

Madame Foucart n'avait aucun souvenir de Noël Delysle...

— Alors, ma petite Valentin, nous comptons sur vous... Demain, à la première heure, votre copie à l'imprimerie...

ton populaire sur la beauté des enfants de l'amour, et elle pense :

« Mon petit Claude..., mon plus grand péché !... Je n'ai pas honte de toi. Je ne peux pas regretter que tu sois au monde... »

Dans son bain, le petit s'irrite. Il réclame son chocolat. Josanne l'enveloppe de serviettes chaudes, le frictionne, nu, au creux de ses genoux. Un orgueil joyeux gonfle sa poitrine, et, baisant la chair de sa chair, Josanne est mère comme elle fut amante, — sans remords, ingénument.

— Maria, faites déjeuner Claude et laissez reposer monsieur. Il a bien dormi. Je suis contente... Vous nettoierez les vitres et vous laverez le carrelage de la cuisine. Moi, je vais au marché.

Josanne est prête. Elle a mis une vieille jupe de cheviotte bleue, soigneusement nettoyée, un boléro pareil, une ceinture de cuir fauve. Une voilette de tulle brodé pare son grand « canotier » pelucheux. Et cette toilette, qui ne vaut pas soixante francs, n'est pas laide... Les ouvrières parisiennes portent des robes qui ressemblent à celle-ci, des chapeaux qui ressemblent à celui-là, — mais non point comme Josanne, avec cet air de distinction, cette allure de « dame » qu'elle garderait sous un sarrau de brunisseuse.

Elle tient, dans sa main gantée, le filet à provisions. Tous les matins, elle fait son marché, elle-même, pour économiser les vingt ou trente sous que la Tourette gâcherait. Car la Tourette, semblable à tant de ménagères du peuple, achète avec indolence et marque un goût répréhensible pour le « tout fait », la charcuterie, les légumes bouillis, — haricots, épinards, qu'on débite chez les crémières.

Dehors, pas un souffle : un ciel blanc, ouaté, que le soleil chauffe à l'envers. L'air est tiède, trop tiède, et le printemps précoce fermente dans cette tiédeur. Par-dessus les murailles des jardinets, les branches se haussent, gonflées de sève, avec de petites feuilles roulées, pointues comme des ongles verts et des bourgeons cotonneux ou gluants, bruns et pourpres.

Ce n'est pas Josanne, c'est Pierre qui a choisi d'habiter ce

sombre quartier d'écoles et de couvents : rue des Irlandais, rue Amyot, rue Lhomond, rue Tournefort, — rues grises, le jour, et, la nuit, toutes noires, avec des réverbères de province. — Là seulement, Pierre Valentin a trouvé le compagnon désiré de son ennui : le silence. Le silence tombe, glacé, de la coupole funéraire du Panthéon ; il habite les porches verdâtres des collèges, les impasses barrées de chaînes, les masures aux fenêtres grillées. Un fiacre qui passe est un événement. On rencontre, au crépuscule, de vieux messieurs qui ont des redingotes de savants, des figures de prêtres, et des chapeaux gibus sur leurs cheveux blancs trop longs. D'où sortent-ils?... Où vont-ils?... Pierre voit partout des jésuites laïcisés, — mais Josanne est bien sûre que ces gens sont des personnages de Balzac qui reviennent. Le fantôme du père Goriot descend parfois la montagne Sainte-Geneviève pour rentrer à la pension Vauquer...

Josanne a fini par l'aimer, ce quartier triste... Car elle a cette grâce, ce bonheur d'être une imaginative, et de transfigurer la réalité. Son père, humoriste sentimental et poète, disait naguère : « Ma fille a un papillon bleu dans le cerveau... » La vie sérieuse, la vie tragique a fortifié la raison, tendu la volonté de Josanne, mais le papillon bleu de la fantaisie palpite encore sur ses rêves, sur ses chagrins, sur ses amours.

Voir tout en beau, c'est la sagesse. Josanne se fait des joies avec les plus humbles choses, — un ruban, un livre, une fleur. — Elle s'est fait, presque, du bonheur avec le médiocre amour de Maurice, dans les minutes où elle a pu oublier le passé, oublier l'avenir, vivre le présent. Et c'est le secret de sa résistante jeunesse. Josanne aura toujours quinze ans, par quelque aspect de son visage mobile, par quelque mouvement naïf de son cœur.

Elle s'en va, vive et légère, balançant son filet. La voici dans la rue du Pot-de-Fer ; la voici dans la rue Mouffetard... Elle s'amuse à retrouver, après le Paris de Balzac, le Paris d'Eugène Sue... La rue Mouffetard, sinistre et joyeuse, bruyante, odorante, grouillante, hideusement belle comme un *vicolo* de l'ancienne Naples... Josanne qui, d'abord, s'en effraya, l'observe maintenant avec une curiosité passionnée.

Tout l'intéresse : les couloirs tortueux des bâtisses, peintes en ocre ou en lie de vin, le soleil qui tape de côté, les jeux de l'ombre ; la variété des boutiques, les industries du pavé, les types, les propos, les coins de vie populacière... Sans doute, elle préférerait le Bois de Boulogne ou le Parc Monceau, pour sa promenade matinale... Mais quoi ! lorsqu'on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a... Les préjugés bourgeois, la fausse délicatesse n'embarrassent pas Josanne...

Elle achète son beurre chez la crémière au teint de lait, aux cheveux blonds comme le beurre, qui boite un peu — telle « Gervaise » de l'*Assommoir*. — Elle apprend que la marchande de « frites » est à l'hôpital, que la vieille au mouron « a tombé » dans la rue et que la fille du tripier se marie demain : on fera une noce épatante... Plus loin, devant l'église Saint-Médard, au seuil de la bicoque où demeura Jean Grave, elle cherche la marchande de pommes de terre, une rousse qui est toujours enceinte... La femme est là, près de son panier, tout efflanquée, les joues terreuses, un nourrisson très sale sur le bras... Accouchée depuis neuf jours, de son sixième !... Josanne, qui a le don d'attirer les confidences, doit entendre le récit des couches, que suit l'annonce du mariage de la rousse avec « c'te gouape de Martin »...

— Compliments !

— Y a pas de quoi, allez, ma chère femme !... C'est pas pour le mariage, c'est pour avoir la layette et les cent sous par mois des dames charitables du Cintième... et les galoches des bonnes sœurs pour mon aîné... Et puis, comme il est protestant, Martin, on aura aussi quèque chose des protestants... Faut vivre !

« Cela ne suffit pas, pour recevoir une layette, cent sous par mois et des galoches, cela ne suffit pas d'avoir mis au monde six enfants !... Il faut le mariage !... Et cette pauvre imbécile qui va donner des droits légaux sur elle à cette « gouape » de Martin !... Comme les femmes sont bêtes, ou abêties ! Ames de servantes !... Ames d'esclaves !... »

Josanne pense à mademoiselle Bon, l'ardente féministe :

« Je lui raconterai cette histoire... Et, dans l'*Assistance féminine*, elle dira leur fait aux « dames charitables du Cintième »...

Quelle rage de fourrer la morale partout... jusque dans la charité !... A qui profitera-t-elle, la morale, dans le cas présent ?... Ni aux enfants, ni à la mère, mais à cette « gouape » de Martin !... »

Josanne remonte la pente raide de la rue Lhomond, un peu essoufflée... Elle a chaud... Le filet pèse à son bras.

A l'angle de la rue Vauquelin, un jeune homme fait les cent pas sur le trottoir. Il se retourne... Mais déjà elle l'a reconnu :

— Maurice !...

VII

Elle a honte de sa robe, de ses gants raccommodés, de ce filet qu'elle tient. Mais, tout de suite, d'instinct, elle sent que Maurice ne voit rien d'elle, rien que son visage anxieux. Il est pâle. Il balbutie. La concierge lui a dit que madame Valentin était partie pour faire son marché... Depuis une heure, il rôde de la rue Amyot à la rue Lhomond...

Tout l'amour obstiné, tout le brave amour de Josanne frémit dans le cri qu'elle jette :

— Tu as besoin de moi !

— Non... non... Je voulais seulement vous voir... vous expliquer.

— Qu'y a-t-il ?... Des choses graves !

— Cela dépend.

— Mon Dieu !

Il la rassure :

— Voyons ! calmez-vous !... Soyez raisonnable !...

Et, brusquement :

— Personne ne peut nous rencontrer ? vous êtes sûre ?... Il ne faudrait pas...

— Ah ! qu'est-ce que ça fait ?

— Je crains pour vous.

— Ça m'est bien égal qu'on me rencontre !... Maurice, je t'en prie, dis-moi...

Côte à côte, ils remontent la rue Lhomond.

— Écoutez, ma chérie, il m'arrive un gros ennui… et même deux gros ennuis… D'abord, je repars ce soir…

— Mais tu es arrivé?…

— Lundi dernier…

— Et je ne le savais pas! Oh! Maurice!

— J'ai eu mille choses à faire. A cause de ce pont, tu comprends? Il y aura des expertises, des rapports, un tas d'histoires. Et ça finira par un procès… Lamberthier repart avec moi. Il a décidé ça brusquement., hier… Alors, je n'ai pas voulu m'en aller sans m'excuser, sans vous dire adieu. Je n'osais pas vous écrire chez vous. Je ne pouvais pas vous écrire au journal, puisque c'est dimanche. Je suis donc venu, à tout hasard.

Josanne hoche la tête. Maurice est bien bon! Mais elle ne sait pas, elle ne peut pas le remercier. Non, elle ne trouve pas les mots. Ses mains sont froides. Son cœur bat, à grands coups qui lui font mal. Et quelque chose — émotion?… pressentiment? — l'étrangle…

— Tu… vous… vous reviendrez bientôt?

— Je ne sais pas.

Ils marchent encore, en silence.

— Et l'autre ennui que vous avez?…

Maurice ne répond pas. Il réfléchit, cherche une phrase, une phrase adroite, vague et décisive pourtant. Mais Josanne lui saisit le bras, sans peur d'être vue, à quelques mètres de la rue Amyot.

— Parle! parle!… C'est abominable!… Tu vois bien que je meurs…

Un ouvrier qui passe, une concierge au seuil d'une porte, tournent la tête. Maurice entraîne Josanne dans la rue Rataud, barrée par des chaînes et toujours déserte, entre deux longs murs de jardins. Là, ils seront seuls : elle pourra crier, s'évanouir… Mais elle ne criera pas; elle ne s'évanouira pas. Il le sait. Dix fois, à des heures critiques, il a éprouvé l'énergie de cette femme. Elle recevra le coup sans broncher.

— Voilà. Pendant une absence, ma mère a trouvé tes lettres, toutes tes lettres.

— Eh bien?…

— C'est une.femme d'autrefois, ma mère, une femme très

pieuse, un peu rigoriste; elle a été élevée au couvent; elle s'est mariée en province... Alors elle a pris les choses au tragique, tu comprends! Elle m'a fait des reproches terribles, que je me suis faits à moi-même cent fois. Et...

— Et...

— Pour elle, pour toi aussi, Josanne, il faut que je parte... pas pour toujours peut-être, mais pour quelque temps, pour longtemps. Il faut...

Il n'ose achever. Josanne a compris. Elle ne crie pas, elle ne s'évanouit pas; mais sa figure s'est décolorée tout d'un coup, et creusée, et tirée. Ses yeux se dilatent, noircissent. Ses lèvres s'ouvrent, comme si l'air lui manquait.

— C'était donc ça! c'était donc ça!...

Le lourd filet échappe à sa main tremblante. Elle se baisse pour le ramasser, prévenant le geste de Maurice, et elle répète encore :

— C'était donc ça !...

— Ma pauvre Josanne...

Le sentiment de sa lâcheté gêne Maurice intolérablement. Un peu d'amour encore émeut son cœur et sa chair, et cette attitude de bourreau lui fait honte... Il voudrait persuader Josanne, la ranger au parti de ses intérêts, et qu'elle-même l'excusât, au nom de la morale qu'il invoque, morale conventionnelle, morale bourgeoise, incarnée fort exactement dans la personne de madame Nattier.

Mais la persuader, comment?... Il n'a jamais eu aucune influence sur elle. Jamais il n'a su lui imposer ses idées, ses goûts, ses opinions, ses préjugés... Et il voudrait qu'elle dît, maintenant : « Tu as raison... », — lorsque tout en elle proteste contre la lâcheté de l'homme, son hypocrisie, son injustice...

Il essaie pourtant :

— Je vous le dis, ma chérie, en conscience : cela peut-il durer?... N'êtes vous pas triste, lasse, honteuse quelquefois, de ce rôle que nous jouons?... Ah! si vous étiez libre, je vous aurais prise avec moi, aimée, adorée... Mais vous n'êtes pas libre... Vous avez des devoirs, un mari que vous soignez avec un dévouement admirable, et que vous ne pouvez pas, que vous ne voulez pas quitter...

— Qu'en savez-vous? — dit-elle âprement. — Vous ne me l'avez jamais demandé...

— Josanne, vous n'auriez pas consenti...

— Non. Mais vous deviez peut-être me le demander, puisque le mensonge vous pesait tant!... Oui, avant de bouleverser notre vie, vous auriez pu chercher, avec moi, le moyen de concilier vos scrupules et notre amour... les devoirs que vous a donnés notre amour... Mais vous vous êtes décidé, seul, brusquement...

— Si je vous avais revue, avant de me décider, Josanne, j'aurais été, comme toujours, faible... oui, faible et amoureux... Je me suis défié de moi-même... et, maintenant, j'ai pris mes précautions contre mon cœur... J'ai promis à ma mère...

— Ah! vous avez promis... Soit!... nous rentrons dans l'ordre... Votre conscience délicate se rassure... Je ne peux pas quitter mon mari... Je ne peux pas le quitter... Quelle chance pour vous!... Si j'étais moins dévouée à ce malade, vous auriez une maîtresse et un enfant sur les bras! Et votre maman ne serait pas contente!... Mais mon « dévouement admirable » simplifie tout...

— Josanne...

— Oui, vous avez raison, et votre mère aussi a raison... Je ne peux pas quitter mon mari, et vous me renvoyez à son chevet, d'un beau geste!

— Ainsi, vous accepteriez de vivre, toujours, dans le mensonge, dans les transes, dans les drames!... Moi, je ne peux plus... Je veux les conditions normales de la vie qui me permettront de travailler, de préparer l'avenir... Je vous parais odieux, vil et terre à terre... Réfléchissez : vous-même, délivrée de ce tourment perpétuel, de cette hantise de l'amour, vous serez plus paisible et plus forte... Je vous ai donné si peu de bonheur que vos regrets passeront bien vite...

— Plus vite que vous ne croyez!... Mais épargnez-moi vos exhortations, je vous prie... Je saurai fort bien...

Elle fait bonne contenance, et ne baisse pas les yeux... Mais, soudain, son ironie se brise dans un sanglot :

— Voilà... oui... c'est fini... Je m'y attendais... Mais je ne pensais pas que ce serait pour aujourd'hui... C'est fini!... Je

vous ai aimé, je me suis donnée à vous, sans calculer, sans raisonner sur le bien et sur le mal, de tout mon cœur, et pour toujours... Et puis... j'ai eu ce petit enfant... Rappelez-vous ! comme vous aviez peur !... Et moi, je ne voyais pas le danger, ni la honte... Je ne voyais que ça : un enfant de vous !... Ah ! j'ai tout supporté, tout, ce que vous savez et ce que vous ne savez pas, les pires tortures de la chair et de l'âme, parce que je me disais : « Je l'aimerai tant ! Il me pardonnera de n'être que sa maîtresse... Il voudra m'aider, me consoler... Et, même séparée de lui, je ne serai plus seule contre la vie... » Voilà ce que je me disais... Et maintenant...

— Josanne !

Il a un élan vers elle, aussitôt réprimé. Et, frappant le pavé de sa canne, il jure entre ses dents :

— C'est horrible, tout ça... J'ai passé une nuit atroce... J'ai cru que je n'aurais pas le courage de venir... Tout ce que tu me dis, je me le suis dit à moi-même... Je n'ai rien, rien à te reprocher... Je t'estime, au fond, plus que tu ne penses, et je t'aime plus que tu ne crois... Et ce n'est pas ta faute si nous n'avons pas eu de bonheur... Je n'ai mis, dans ta vie, que le désordre, l'angoisse et la souffrance... Peut-être ne suis-je qu'un lâche !... Peut-être mon cœur est-il médiocre... Mais je sens que ma mère a raison : je ne suis pas fait pour cette existence ; je ne peux plus...

Josanne comprend que la décision de Maurice est réfléchie, solide, inébranlable. Discuter, gémir, à quoi bon ?

Elle dit seulement :

— Notre fils ?

Maurice détourne les yeux. L'émotion le prend à la gorge ; ses nerfs vont le trahir... Il faut que cette scène finisse. Et pourtant il n'ose pas s'en aller. Il voudrait dire une parole d'adieu, presque tendre, qui rassurât sa conscience et qui ne l'engageât pas. Mais que dire à cette femme blême, chancelante, et si pitoyable dans sa robe usée, avec ce fardeau vulgaire qu'elle porte : le repas du ménage, la vie du ménage, le boulet du ménage !... Comme tout cela est misérable, et tragique, et navrant !

Ils restent, un instant, muets, regardant l'herbe qui verdit les pavés... Un vent tiède agite des branches fleuries, par-

dessus le mur de l'École normale... Une cloche sonne à la Congrégation du Saint-Esprit.

Des souvenirs se lèvent des arbres, des pierres, au rythme de la cloche... Là, dans cette même rue, un soir d'hiver, sous la pluie, Josanne et Maurice s'arrêtèrent pour unir leurs bouches. Le reflet des réverbères tremblait dans les flaques. Une cloche tintait... Et d'autres souvenirs, épars, surgissent : la villa de Meudon... un matin de neige, au Bois... la petite chambre avec ses rideaux de reps bleu et sa pendule de bronze, — cinq ans d'un triste amour qui meurt !...

Et soudain Josanne murmure :

— Qu'est-ce que je vais devenir ?

Il ne répond pas. Il a cette pudeur de ne pas répondre des phrases vaines... Ce qu'elle deviendra ? il le sait : elle soignera son mari ; elle écrira des articles de mode ; elle vivra une vie pauvre et chétive...

Il accepte qu'elle vive cette vie... La femme est faite pour le dévouement...

Et c'est fini. Josanne s'en va. Elle n'interroge plus, elle ne regarde plus Maurice ; elle s'en va lentement, la tête haute, le buste raidi, — avec son lourd filet dans sa main droite.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

LE NECKAR

HEILBRONN-STUTTGART[1]

28 octobre 1838.

Mon cher ami[2],

De Morbach à Heilbronn, la vallée du Neckar est comparable à la vallée du Rhin, en plus petit et en plus charmant. La route côtoie la rivière; c'est un ravissant voyage, dans cette saison surtout, quand la magnifique tenture rougeâtre des bois, dorée par un pâle soleil, s'agrafe de toutes parts sur l'horizon.

Dans les champs, les colzas jaunes, les navettes blanches, le panache vert bronze de la betterave se mêlent aux vignes frileuses qui tremblent à la bise d'octobre. Le riverain du Neckar entrecoupe ses cultures de carrés de concombres et de potirons, comme s'il voulait écrire dans le paysage le vers de Virgile :

... tortusque per herbam
Cresceret in ventrem cucumis.

Çà et là, près des petits cours d'eau vive qui se jettent dans

1. Fragment inédit extrait du volume *le Rhin*, — *lettres à un ami*, — qui paraîtra prochainement, dans la belle édition nouvelle des Œuvres de Victor Hugo. Parmi d'autres pages, pareillement inédites, M. Paul Meurice a bien voulu choisir, à l'intention de nos lecteurs, cette précieuse lettre où on y peut reconnaître, chemin faisant, la source des *Burgraves*, qui vinrent au jour quatre ans et demi après, en mars 1843.

2. On sait que ces lettres furent adressées à Louis Boulanger.

la rivière en frissonnant, des groupes de femmes, armées de grands couteaux de bois, secouent au vent les longs cheveux du chanvre.

Puis les hameaux s'éloignent, le pays devient sauvage, les corbeaux planent sur les sillons fauves, un lièvre effaré traverse la route, les oreilles dressées, et s'enfonce dans la campagne où bientôt on ne sait plus si c'est un lièvre qui court ou un oiseau qui vole. La brise fraîchit, les arbres grelottent. Par instants apparaît, au milieu des luzernes, à quelques pas du chemin, une croix de pierre si richement ciselée qu'on croirait voir sortir de terre la pointe d'une flèche de cathédrale enfouie. Le semeur marche à grands pas et gesticule tragiquement dans la plaine solitaire, comme un poète qui fait son cinquième acte.

Puis, ce sont de graves laboureurs piquant leurs bœufs et conduisant leur charrue en longue redingote blanche et en calotte de prêtre; des voyageurs piétons traînant leur bissac sur une façon de petit haquet à deux roulettes; des rouliers pittoresques, coiffés d'un bonnet de chauffeur ou d'un chapeau de sénateur de l'empire français, menant de grands chariots évasés dont les quatre roues tournent sous des espèces d'ogives et dont les huit chevaux balancent à leurs oreilles de petites cymbales de cuivre.

De temps en temps un poteau aux couleurs du Freischütz, rouge et noir, vous rappelle que vous êtes chez le roi de Wurtemberg.

A tous les coudes de la vallée, de gros bourgs s'arrondissent autour de la rivière et s'y mirent. Quelques-uns prennent des airs de petits ports de mer. Des coques de bateaux pontés qu'on calfate fument au bord de l'eau.

Dans les jardins, pleins de dahlias, d'œillets et de roses, on voit s'élancer du milieu des sorbiers plus rouges que verts une colonne isolée surmontée d'un pigeonnier. Des colombes et des pigeons se perchent dans ce chapiteau. C'est de l'art roman fait par la nature.

Au bord de la route, près des carrières, on rencontre par intervalles des groupes de cinq ou six hommes, sérieux, propres, rêveurs, fumant de longues pipes, vêtus d'une veste ronde et d'une culotte courte mi-parties de gris et de brun,

traînant une grosse pierre avec un air de supériorité nonchalante, et suivis d'un soldat silencieux, le fusil sur l'épaule. Ces messieurs sont des forçats.

Dans les villages, ce sont des rues cahotées qui suivent toutes les fantaisies de la montagne; quelquefois un torrent au milieu de la rue : des maisons penchées, surplombant, joyeuses, vivantes, ayant chacune son porche, son pont, et son effroyable gargouille de fer-blanc à barbes d'écrevisse, qu'on dirait dessinée par Callot et prête à faire rage autour de saint Antoine. De grands lions de pierre, la gueule béante, les griffes ouvertes, se dressent sur les vieilles fontaines sculptées, au milieu des rires, et des chansons des laveuses. Les poules, mêlées aux commères, secouent gaiement le coquelicot qu'elles ont sur la tête. Les grappes de maïs qui sèchent aux fenêtres font aux masures des guirlandes d'or. Sur les auberges se hérissent de grands oiseaux en filigrane de fer doré, tenant à leur bec une façon de souricière dans laquelle est enfermé un bœuf, un cheval, un ours ou un sanglier. Ce sont les enseignes.

Comme je passais à Wimpfen, un colporteur coiffé comme Mandrin et culotté comme Janot, installé devant la porte, offrait à deux familles anglaises émigrant en Italie, dont les calèches relayaient, des Manuels de voyage, des Guides et des Itinéraires. J'ai ouvert un de ces Guides et j'y ai lu qu'un magicien suspendu dans une cage ne peut plus faire de mal. Renseignement utile aux voyageurs.

Sur les montagnes, partout des ruines, des châteaux, des forteresses, les aires des anciens burgraves. Quelquefois, à Gundelsheim comme à Neckarsteinach, trois ou quatre dans le même horizon. La route, la rivière et la vallée sont tenues en échec de toutes parts. Parfois, sur les crêtes, des villes du XV[e] siècle avec leurs pignons taillés, leurs bannières au vent, leurs beffrois et leurs flèches, qui semblent poser pour Otto Venius ou Breughel de Velours.

Où il n'y a pas de villes, il y a des seigneuries. Les tours carrées et rondes se dressent fièrement. Cependant le XVIII[e] siècle a passé là. En maint endroit, il a peint les vieux donjons en rose et en vert clair et il leur a posé sur le front, en guise de clochers, des dames-jeannes énormes.

Les burgraves tenaient le Neckar comme ils tenaient le Rhin. comme ils tenaient la Moselle, comme ils tenaient la Kinzig, la Murg, la Lahn et la Sayn. Au moyen âge, dans ces mêmes vallées où court l'excellente route d'à présent, il n'y avait que d'âpres sentiers de bœufs et de mulets où les marchands de Saint-Gall, de Mayence et de Dusseldorf cheminaient par caravanes, inquiets, attentifs, armés jusqu'aux dents, souvent escortés à leurs frais par des reîtres de l'empereur ou par des condottieri de la Hanse rhénane. Ils ôtaient à leurs mules leurs grelots et leurs sonnettes, et se glissaient silencieusement, la nuit, quand il n'y avait pas de lune, le long des rivières, entre les deux haies de forteresses qu'il leur fallait franchir. Mais les burgraves veillaient de leur côté : ils rassemblaient dans la haute cour de leur burg leurs paysans-bandits, puis ouvraient leur porte brusquement, abaissaient leur pont. et tombaient comme un flot du haut de leur rocher sur la troupe des marchands. Si l'escorte était vaillante et nombreuse, il y avait combat, et la caravane passait, mais il fallait recommencer dix lieues plus loin. Si l'escorte faiblissait, les voyageurs se rendaient, le burgrave emmenait dans son antre bêtes et gens, gardait les marchandises et rançonnait les marchands. Ceux qui avaient résisté étaient pendus aux créneaux de son burg. — Comme je l'ai déjà dit, cette chevalerie pillarde a duré six siècles.

L'empereur Rodolphe et le palatin Frédéric sont les deux grands aigles qui ont exterminé ces éperviers.

J'ai pris à Heidelberg, pour l'excursion que je fais en ce moment, un de ces fiacres de grandes routes qu'on appelle voiturins. J'ai choisi une de ces petites calèches de montagne, traînées par un seul cheval, où il n'y a que deux places, celle du voyageur et celle du cocher. Avec une carriole de ce genre et aucun bagage, on grimpe comme les chèvres et l'on peut aller partout. Mon cocher est un jeune gaillard vigoureux qui porte vaillamment la pluie et le brouillard, mais qui a une façon bizarre de mener sa bête. Son fouet n'est pour lui qu'un ornement. Il conduit son cheval en lui montrant le poing, en lui faisant des grimaces et en lui tirant la langue. Le cheval comprend et va.

Du reste il s'appelle Adam et, chaque matin, tout en che-

minant, je le vois déjeuner avec une pomme que lui a sans doute donnée l'Ève de l'auberge où nous avons passé la nuit.

Sa feuille de figuier est un monstrueux carrick à triple collet.

Comme la Murg, comme la Nahe, le Neckar, admirablement limpide d'ailleurs, est une rivière rouge. Par moments, l'eau, en s'arrondissant sur les bancs de roches basses, brille au soleil comme de l'ambre liquide. Cela tient aux milieux que la rivière traverse : toutes les montagnes du Neckar, du moins celles que j'ai vues, depuis Heidelberg jusqu'à Heilbronn, sont des formations de grès couleur de rouille. Je crois y avoir remarqué des veines de granit, de porphyre et de tourmaline. Ce grès, qui porte toutes ces terres, toutes ces villes et toutes ces forêts, s'appelle dans le pays « la base morte rouge » (*Rothe-todte-Liegende*).

C'est de ce grès vermeil, rehaussé par le grès blanc de Heilbronn, qu'est faite l'architecture de Heidelberg. Il a donné son nom à la résidence palatine. Heidelberg signifie *montagne de grès*.



Heilbronn est une ancienne et curieuse petite ville, à peu près inconnue, située dans les montagnes au bord de l'eau.

Il y a là, dans un coin parfaitement dédaigné des visiteurs, une belle église du XVe siècle couronnée d'un joli clocher de la Renaissance, tout en granit et tout à jour. J'ai vu dans l'église une foule de tombes, et un dessus d'autel gothique fleuri, accosté de deux clochetons, qui est tout un édifice et qui meuble l'abside du haut en bas. Les clochetons ont des cariatides d'un motif original : les colonnettes qui en supportent le petit escalier intérieur sont trop courtes, et le sculpteur a rempli le vide qu'elles laissent entre leur base et le sol par de petits maçons de pierre suant sang et eau pour les soutenir. Cela fait des deux côtés du clocheton deux groupes exquis. La chaire, qui est du XVIe siècle, est une espèce de gros buisson de marbre qui s'appuie, sans lui rien ôter de sa fière attitude, sur un grand chevalier armé de pied en cap.

Dans la place qui avoisine l'église, place entourée de

pignons et de tourelles, se développe, au-dessus d'un vaste perron hérissé de statuettes d'anges et de statues de gendarmes, le frontispice d'une Maison de ville du xve siècle. Ce frontispice, peint et doré à neuf en ce moment, se compose presque entièrement de l'épanouissement d'une grosse horloge à trois étages, comme celle de la collégiale de Francfort. L'effet est rare et singulier. Le soleil, la lune et les étoiles vont et viennent avec un bruit mystérieux aux fenêtres de cette façade.

Ajoutez à cela de vieilles tours à bossages sur le Neckar, un pont couvert avec ses trappes et ses charpentes, trois ou quatre autres belles églises gothiques dont on a fait des hangars, comme si Heilbronn était Paris ; une sombre halle à piliers du xive siècle ornée de l'aigle éployée, qui est le blason de la ville ; deux ravissantes fontaines de la Renaissance, à colonne et à bassin, et force maisons du meilleur temps et du meilleur style à croisées-croix et à frontons volutés.

J'en ai remarqué une qui était ornée d'une architecture peinte dans le goût des fonds de Paul Véronèse, avec des musiciens empanachés jouant du cor et de la flûte derrière les balustres du premier étage. Toute cette devanture était d'un ensemble amusant et vif.

Tant de belles choses, cette belle nature et ce bel art, n'empêchent pas notre sotte et laide maçonnerie de plâtre et de carton-pierre de germer et de croître à Heilbronn, autour de la place même de l'hôtel de ville. Ces maisons blanches toutes neuves, *à l'instar de Paris*, paraissent ennuyer fort les gargouilles de l'église qui les regardent en bâillant.

***

Ludwigsburg, comme Mannheim, comme Philippsburg, comme Carlsruhe, est une de ces froides villes, commencées sous Louis XIV et finies sous Louis XV, qui sont à Versailles ce que Campistron est à Racine. Les arbres y sont beaux. L'architecture ennuyeuse a beau faire, elle ne peut empêcher les arbres d'être beaux.

Si Stuttgart n'avait pas cette beauté, il n'en aurait guère

d'autres. La montagne, la vallée, la rivière et la forêt, voilà à peu près toute la parure de Stuttgart.

Le vieux palais des comtes de Wurtemberg, qui est d'une grande et noble masse, a été badigeonné en jaune, et converti, à ce qu'il m'a semblé, en hôpital. La cour du xvᵉ siècle, à arcades surbaissées, est encore charmante. Sur la porte de l'ancienne salle des gardes on lit : APOTHEKE. Les matassins de Pourceaugnac ont remplacé les pertuisaniers des ducs de Wurtemberg et de Teck. Molière après Shakespeare. Pourquoi pas?

L'église, qui avoisine la statue de Schiller, a d'assez beaux profils. Les deux clochers à faîtages coniques se composent bien avec l'abside. L'espèce de vieux bedeau propre aux oratoires luthériens m'en a ouvert la porte et j'y suis entré.

C'est encore là un de ces intérieurs protestants qui font ressembler une église à une école. Partout des bancs, une table au milieu. Cela peut être raisonnable, mais c'est laid. Quelques vieilles tombes catholiques apparaissent encore çà et là sous toute cette menuiserie huguenote.

Au fond de l'église, dans tout ce qui a été le chœur, j'ai vu un spectacle qui m'a étonné. Des escabeaux vermoulus, des bancs, des planches, des échelles, des baquets, deux ou trois vaches de cuir, quelques coffres défoncés, des statuettes et des bas-reliefs brisés jetés sur des tas de plâtras et de poussière; et, au milieu de toutes ces balayures, sous la cendre et les toiles d'araignées, trois cénotaphes d'ébène, avec tableaux et dorures, du xviiᵉ siècle, six sarcophages de granit sculpté, du xiiiᵉ au xvᵉ, et enfin onze tombes de la Renaissance adossées à un mur ténébreux sous une hideuse tribune-échafaud en sapin qui en coupe les frontons et en masque les épitaphes.

Ces monuments, que j'entrevoyais à peine dans cet intérieur d'écurie mal tenu, ce sont les tombeaux des comtes de Wurtemberg, des ancêtres du roi actuel.

Une de ces tombes, qui est du xivᵉ siècle, est un magnifique sépulcre. Quatre hommes d'armes à genoux portent sur leurs épaules les quatre coins d'une épaisse et large lame sur laquelle est couché le prince mort. Les tombeaux de la Renaissance ont chacun leur statue debout sous une ferme et pure

archivolte et taillée vaillamment en plein bloc à grands coups de marteau. Cela fait onze comtes qui semblent dans cette ombre parler entre eux à voix basse d'un air indigné. Ils ont sous leurs pieds chaussés de fer onze lions qui les regardent et qui se taisent. Le premier, le seul qu'on puisse bien voir, c'est le comte Ulrich, le sombre convive du *repas sans pain*. Au-dessus de sa tête on avait gravé son épitaphe . *Comes Wirtembergæ ac Montis Peligardi*[1]... Une grosse poutre plantée au milieu des arabesques du tombeau empêche d'en lire davantage.

Les églises, même les plus dévastées, sont des livres toujours ouverts. Au moment où je me retournais en disant à voix haute : « Est-ce possible ! » j'ai lu, dans le monceau même des décombres, sur un retable d'autel rompu et jeté au rebut, ces trois mots écrits en lettres d'or : *Omnia possibilia sunt*.

J'étais triste, il faisait froid, il pleuvait, j'avais trouvé la statue de Schiller médiocre, j'étais outré du délaissement de ces tombes, et j'écoutais à peine mon pauvre bon vieux guide qui me montrait cependant une fort belle chaire flamboyante du xv[e] siècle. Ce brave homme se faisait de l'allemand et du français combinés une langue à lui qui n'était plus ni du français ni de l'allemand. C'était je ne sais quoi de fantasque, de figuré et d'inintelligible. Ainsi, en me parlant des rois de Wurtemberg, qui sont rois par la grâce de Napoléon, il me disait que le roi actuel Wilhelm, n'est que le second roi; le premier s'appelait Frédéric ; et il ajoutait que « le roi actuel était géborné [2] en 1781 » et qu'il n'y avait guère « que dix ans que son père était gestorbé [3] ».

Une heure après, je quittais Stuttgart et je me dirigeais vers Wildenbruch par la route des montagnes.

VICTOR HUGO

1. De 1397 à 1793, les comtes — puis ducs — de Wurtemberg furent comtes de Montbéliard (en latin, *Mons Peligardi*, en allemand, *Mömpelgard*).

2. De l'allemand *geboren* (né).

3. De l'allemand *gestorben* (mort).

L'ENLÈVEMENT

DE

M. LE PREMIER

L'année 1707 avait commencé tristement pour la France. La guerre de la Succession d'Espagne en était à la période des grands revers. Désastre aux Pays-Bas, désastres en Italie et en Espagne, nos armées refoulées et nos frontières menacées : telle était la situation. La ruine avait suivi la défaite; plus de la moitié de la nation ne mangeait pas à sa faim, quand elle mangeait, et la misère en habit doré avait fait son entrée dans le palais de Versailles, où le grand roi, à sec d'argent et ayant déjà supprimé les étrennes de ses enfants, se vit réduit à rogner la somptueuse pension de retraite qu'il servait depuis seize ans à madame de Montespan. Les douze mille louis de l'ancienne maîtresse furent réduits d'un tiers, d'après Saint-Simon, des deux tiers, d'après Dangeau, et cette économie fit grande impression à titre de symptôme.

A la cour, le mot d'ordre était de paraître gai. L'hiver de 1707 fut très brillant à Versailles et à Paris. Les gens couraient de plaisir en plaisir, les uns s'amusant véritablement, les autres en faisant semblant : « Notre princesse, écrivait madame de Maintenon à propos de la duchesse de Bourgogne, fait tous ses efforts pour se divertir, et ne parvient qu'à se fatiguer et à s'étourdir[1] ». Madame de Maintenon, qui

1. Lettre du 10 avril 1707, à madame des Ursins. (A. Geffroy, *Madame de Maintenon d'après sa correspondance*, 1887, 2 vol.)

n'essayait pas de s'étourdir, disait dans la même lettre : « Pour moi, je sèche de douleur ». Mais aux bals masqués donnés à Sceaux par la duchesse du Maine, on avait compté « jusqu'à huit cent cinquante carrosses de masques venus de Paris[1] », sans y être forcés le moins du monde, puisqu'ils s'étaient invités eux-mêmes, selon l'usage du temps. Avec les énormes carrossées d'alors, cela faisait, au bas mot, quatre ou cinq mille personnes qui s'étaient trouvé l'envie d'aller à plusieurs lieues de Paris, de nuit et par des chemins boueux, montrer leur costume et regarder celui des autres. Et elles s'amusaient, puisqu'elles recommençaient.

Il se peut qu'en l'absence de journaux, et avec un gouvernement buté par système à cacher au pays tout ce qu'il pouvait, Paris ne se rendît pas compte de la gravité de la situation. Il n'en était pas de même à Versailles et à Marly, où les nouvelles des armées transpiraient toujours. La cour de France en savait assez sur l'état de nos affaires pour être devenue extraordinairement nerveuse. Il suffisait d'apercevoir Chamillart, le ministre de la guerre, à une heure insolite, pour que tout le palais fût en rumeur ; chacun jetait sa serviette ou ses cartes et se précipitait aux nouvelles.

Dans cette disposition des esprits, un événement singulier, survenu vers la fin de mars, causa une vive impression à Versailles. L'émoi gagna rapidement Paris et la province, avec des retentissements qui se prolongèrent jusque dans les pays étrangers.

***

Parmi les troupes ennemies qui avaient pris leurs quartiers d'hiver aux Pays-Bas, à deux pas de notre frontière, se trouvait un régiment de dragons dont le colonel, « très bon et très hardi partisan[2] », était bel et bien Français. Il était de Tourcoing et avait nom Pierre Guethem. C'était par hasard qu'il servait dans l'armée des Alliés. Les choses s'étaient arrangées comme cela, et l'on n'y regardait pas de si près au

1. Dangeau, *Journal*, 8 mars 1707 (Paris, 1854-1860, 19 vol.).

2. Saint-Simon, *Mémoires*, édition de Boislisle (collection des Grands Écrivains), t. XIV, p. 354.

XVIIe siècle. Bien des gens avaient à peine l'idée de patrie et flottaient d'un pays à l'autre au gré des événements. On lit dans les *Mémoires* de la Grande Mademoiselle, qu'en 1674, lors de la reddition de Dôle à Louis XIV, la garnison, composée de Suisses et d'Allemands, eut permission de se retirer en Italie, « mais ils prirent quasi tous parti parmi nos troupes... il n'y eut que les officiers qui s'en allèrent[1]. » Les officiers eux-mêmes ne s'en allaient pas toujours, et personne ne songeait à s'en étonner. Les sans-patrie engendrent les soldats de métier, et ce n'est pas le moindre de leurs méfaits. Les contemporains de Pierre Guethem ne voyaient rien à reprendre à sa carrière ; elle n'avait rien qui leur parût extraordinaire : elle ressemblait à beaucoup d'autres.

Il avait commencé par être simple valet de pied chez le prince de Conti. Quand son jeune maître partit en paladin (1685) pour aider l'Autriche à repousser l'envahisseur turc, Guethem le suivit en Hongrie et se découvrit sur le champ de bataille une âme de soldat ; on montre encore à Tourcoing un guidon de soie jaune enlevé par lui aux infidèles[2].

Les Turcs battus, il quitta le prince de Conti pour s'engager dans les violons de l'électeur de Bavière. Il fut ensuite l'un des chasseurs que ce prince entretenait pour le fournir de gibier. Survint la ligue d'Augsbourg et la guerre contre la France : Guethem trouva tout simple de rester où il était, fut nommé capitaine et fit campagne avec les Bavarois. Le métier militaire lui plaisait ; il l'adopta, s'y distingua, et passa en 1703 au service de l'Empereur, avec le grade de lieutenant-colonel. Au bout de trois ans, sa fantaisie le mena en Hollande, et il y fut nommé colonel, mais colonel d'un régiment qui n'existait pas. A lui de le créer ; à lui de trouver des hommes et de les équiper en vue de la course de partisans. La guerre de la succession d'Espagne était commencée ; c'était la France qu'il s'agissait d'envahir et de saccager et, dans la France, c'était tout d'abord le pays natal de Pierre Guethem. Il n'hésita pas : il n'avait plus de pays. Aidé d'un autre Français, le major de la Motte, Guethem fit

1. Édition Chéruel (1859), tome IV, p. 365.

2. Note de M. A. de Boislisle au tome X des *Mémoires* de Saint-Simon. Nous ferons d'autres emprunts à ces notes ; on y trouve tout.

si bien qu'au mois de mars 1707, il attendait à Courtrai, avec huit cents chevaux, le moment de se jeter sur nous. Personne ne l'en estimait moins : il y a différentes manières d'être brave homme, selon les époques.

Un soir qu'il causait après boire avec des camarades, l'entretien tomba sur les exploits des partisans. La cavalerie légère était alors d'une audace qui n'a jamais été surpassée. A la première nouvelle de guerre, nos provinces de l'Est et du Nord étaient inondées de coureurs ennemis, jusqu'à mi-chemin de Paris et davantage; il y en avait dans tous les bois, et Louis XIV ne dédaignait pas toujours, dans sa première jeunesse, de leur donner la chasse de sa personne ; c'était amusant. Le passage d'une armée française les dérangeait à peine, fût-elle commandée par Turenne. Ils s'évanouissaient, et reparaissaient derrière nos troupes. En 1657, le roi, son armée, Turenne et la cour de France se trouvant tous ensemble à Sedan ou dans le voisinage, Colbert ne put leur amener de l'argent que sous la protection d'une escorte considérable. Le convoi était encore loin de Reims que les partisans bourdonnaient déjà tout autour. Ils n'étaient pas devenus moins entreprenants en 1707. C'était toujours la même engeance, ne craignant et ne respectant rien ; Pierre Guethem s'en vantait, surtout après boire, et on l'offensait d'en douter.

Le soir en question, la conversation s'anima, et il en vint à parier qu'il irait avec ses dragons enlever quelque grand personnage sur la route de Paris à Versailles. On le prit au mot. Lui, le lendemain, ne voulut pas avoir l'air de reculer, et se mit à organiser son raid. Il tira de son régiment vingt-neuf hommes de choix, dont un capitaine, dix lieutenants et deux maréchaux des logis[1], les déguisa en voyageurs inoffensifs et alla demander des passeports aux généraux des alliés. On lui en donna trois, « de dix hommes chacun », avec la mention « *Pour aller à l'ennemi*[2] », destinée, en cas de malheur, à empêcher les partisans d'être confondus avec les voleurs de grand chemin, auxquels ils ressemblaient tant à plusieurs égards.

Guethem répartit ses gens en trois pelotons « de dix

1. *Archives de la Guerre*, vol. 1998, p. 319.
Mercure galant de mars 1707.

hommes chacun », et leur donna ses instructions. Le thème général du raid était le suivant : des marchands de chevaux, venant de Flandre, se rendent aux environs de Paris. Ils font des achats en route, mais ils n'emmènent pas leurs bêtes ; ils les laissent dans des endroits convenus, et annoncent qu'ils les prendront en repassant : ce sont les relais qui leur permettront, au retour, de regagner la frontière à toute bride avec leur prisonnier.

Il fallut ensuite se partager les rôles. L'un des pelotons eut ordre de ne point dépasser la forêt de Chantilly. Le second dut percer jusqu'à Saint-Ouen, aux portes de Paris, et y attendre les événements. La partie ardue de l'entreprise fut réservée au troisième peloton et à son chef, le colonel Guethem. Celui-ci se proposait de le mener à Sèvres, et d'y faire son coup aux abords du pont.

Quand tout fut dit, les trois pelotons partirent par des routes différentes. Mars commençait à peine. Les arbres sans feuilles ne fournissaient point de couverts ; on était vu de partout. Nous allons suivre dans sa course le détachement de Guethem, le plus important par son rôle, et le seul, d'ailleurs, sur lequel on possède des détails.

Le colonel avait pris avec les siens par Ath, d'où ils piquèrent sur la frontière française. D'après une *Note* conservée au ministère de la Guerre[1], ils « passèrent l'Escaut sous le Vieux-Condé, vers Mortagne, avec des bateaux de toile cirée, leurs chevaux à la nage ». La traversée des rivières allait être l'une de leurs principales difficultés. Les ponts, extrêmement rares, étaient naturellement situés dans des villes ou à des passages très fréquentés. Ce n'étaient pas des endroits pour des partisans, quelque bien déguisés qu'ils fussent. Restaient les bacs et les gués. J'ai sous les yeux de vieilles cartes[2] où les bacs sont marqués. Il y en avait beaucoup dans les provinces qui avoisinent Paris. Sur l'Oise, trois bacs entre Compiègne et Pont-Sainte-Maxence, qui ne sont qu'à cinq ou six lieues l'un de l'autre. Un bac entre Pont-Sainte-Maxence et

1. [illegible], p. [illegible]
2. [illegible] par [illegible] Paris, [illegible]

Creil, et la carte oublie celui de Verneuil, qui en faisait deux pour moins de trois lieues. De vrais marchands de chevaux n'auraient jamais été en peine de franchir l'Oise. Mais tout devient compliqué avec un passeport sur lequel est écrit : « *Pour aller à l'ennemi.* »

L'Escaut passé, Guethem se dirigea du côté de Bouchain, en évitant le plus possible les villes et les villages. Un premier relais fut posé « chez Jacques Dubiez, au Pourcelet, près de l'abbaye de Vigoigne, entre Valenciennes et Saint-Amand [1] ». Sur la route de Paris, galopait déjà le messager par lequel le comte de Saillant, gouverneur de Namur [2], informait le roi Louis XIV « qu'il était entré en France un parti des ennemis pour faire quelque coup de conséquence [3] ». Le roi reçut la lettre, et il n'en fut rien de plus. Personne ne s'en inquiéta à Versailles. Personne ne prit aucune mesure contre les dangereux maraudeurs signalés sur notre territoire. On était tellement accoutumé à ce genre d'alerte, que l'on n'y prêtait plus grande attention. Il n'y avait pas six mois que Chamillart, ayant reçu un avertissement du même genre, avait dérangé inutilement d'Argenson, le lieutenant de police. Chamillart lui avait écrit :

Versailles, 5 octobre 1706.

J'apprends que le sieur Muno, partisan pour les ennemis à Bruxelles, a formé le dessein de pénétrer avec quatre cavaliers et deux guides jusqu'à Paris, sur le pied de voyageurs, dans le dessein de piller les voitures publiques et d'enlever quelqu'un qui puisse, par sa rançon, les dédommager des frais de leur voyage; quoique ce projet me paraisse fort difficile à exécuter, j'ai cru cependant devoir, par précaution, vous envoyer le portrait qu'on me fait de ces sept personnes, afin que vous puissiez prendre les mesures nécessaires pour les faire arrêter, s'ils osaient entrer dans Paris [4].

D'Argenson n'avait pas trouvé Muno, et personne n'avait été enlevé. Il en serait de même avec ce Guethem. Le moyen

1. *Archives de la Guerre*, vol. 1998, p. 319. Chamillart au comte de Montbron, gouverneur de Courtray; lettre du 28 mars 1707.

2. Namur appartenait alors à la France.

3. Marquis de Sourches, *Mémoires*, X, p. 280 (Paris, 13 vol. 1082-1893).

4. F. et L. Ravaisson, *Archives de la Bastille*, XI, p. 368 (Paris, 18 vol. 1866-1903).

de croire que des coureurs ennemis arriveraient sans encombres jusqu'aux lieux habités par la cour de France!

Cependant Guethem suivait sa pointe, choisissant les chemins détournés et ayant soin de marcher par tout petits paquets. Il franchit la Somme à Saint-C... (nom illisible dans la *Note* du Ministère de la Guerre), laissa Roye à deux lieues sur sa droite, fila entre Clermont et Compiègne, et vint passer l'Oise au bac de Boran, à six lieues au-dessous de Creil, sans avoir été inquiété une seule fois. Il avait acheté des chevaux tout du long de la route et installé trois nouveaux relais, dont les emplacements sont ignorés. Il comptait en poser un dernier à la Morlaye, très petit village, presque un hameau, situé à dix lieues[1] de Paris, dans le grand carrefour formé par le bois de Bonnet et les forêts de Lys, de Chantilly et de Coye. La Morlaye est aujourd'hui très connu par ses écuries d'entraînement. Il y a deux cents ans, l'endroit était assez sauvage. Guethem y laissa six chevaux, achetés à des paysans et confiés à un garçon du pays. C'était tout ce qu'il avait pu trouver avec l'aide de l'un de ses lieutenants, ancien maquignon, qui connaissait parfaitement bien toute cette partie de la France.

En quittant la Morlaye, les partisans traversèrent le bois de Bonnet. Ils entraient dans la zone la plus fréquentée du parcours, à cause de la proximité de la capitale, la plus surveillée et la plus dangereuse. Guethem redoubla de prudence. Il contourna Saint-Denis et Saint-Ouen, se faufila entre les villages de Villiers et de Neuilly et arriva à la hauteur du château de Madrid. Le Bois de Boulogne était alors enclos, et ne descendait pas jusqu'à la Seine. Guethem passa entre le Bois et la rivière et amena heureusement sa troupe au pont de Sèvres, d'où elle se dissémina dans les environs. L'ancien maquignon, Bostal (encore un Français, celui-là), descendit avec trois autres officiers dans un cabaret de Sèvres. Cinq hommes couchèrent au village de Passy, « dans une auberge... à l'enseigne de *l'Empereur dans la lune*[2] ». La plupart changèrent souvent de gîte les jours suivants. Il y eut des partisans ennemis logés à Saint-Cloud et à Auteuil sans que

1 Exactement quarante et un kilomètres.

2 *Mémoires* de Saint-Simon, XIV, p. 355, Note de M. A. de Boislisle.

d'Argenson, le lieutenant de police, en eût vent. Versailles reçut plus d'une fois leur visite; ils allaient voir les curiosités et regardaient souper le roi. Bostal les conduisait, à cause de sa familiarité avec le pays, mais il revenait toujours à son même cabaret. Il allait être la cheville ouvrière du second acte de la pièce, et Sèvres était un poste d'observation unique.

Les deux autres pelotons n'avaient pas été moins chanceux, ou moins bien menés, que celui du colonel. Le premier s'était égrené sans bruit autour de Chantilly. Le second attendait des ordres à Saint-Ouen. Guethem avait le droit d'être fier de lui-même et de ses hommes. En pleine guerre, et dans une saison défavorable, ils avaient fait plus de soixante lieues en terre française et préparé leur retraite à notre nez, sans éveiller un soupçon ni essuyer une question indiscrète. Ils savaient admirablement leur métier. Cela dit, on se demande à quoi servait la maréchaussée, mère de notre gendarmerie[1]? Elle n'est pas nommée une seule fois dans les nombreux documents de l'époque où il est question du colonel Guethem et de sa téméraire entreprise. Si l'on ne savait son existence d'ailleurs, on pourrait croire que, sous Louis XIV, il n'existait pas de police en province. C'était tout comme; voilà la vérité. La suite de l'histoire achèvera de le prouver,

***

L'un des premiers soins du colonel fut d'aller acheter au faubourg Saint-Antoine une petite voiture légère, de celles que l'on appelait des *chaises roulantes*, et de l'envoyer rejoindre le relais de chevaux de la Morlaye. Il fallait prévoir le cas où son prisonnier serait trop vieux, ou de trop haut parage, pour lui faire courir la poste pendant soixante lieues. Guethem avait de très hautes ambitions. Pourquoi n'enlèverait-il pas un prince du sang? Pourquoi pas le duc de Berry, qui était toujours par monts et par vaux? Pourquoi pas son père, le Grand Dauphin, qui venait souvent chasser le daim dans le Bois de Boulogne? Et l'idée n'était pas si sotte. Louis XIV disait plus tard qu'elle aurait réussi « très facile-

1. La maréchaussée prit le nom de gendarmerie pendant la Révolution.

ment[1] », si le colonel avait su s'y tenir, et madame de Maintenon en donnait la raison : « Nos princes... sont toujours dehors et... n'aiment pas la grande suite[2] ».

Tandis que son chef mettait en action *Perrette et le Pot au lait*, le lieutenant Bostal flânait dans les rues de Sèvres et sur le pont, attentif aux passants et aux habitudes de chacun, ou bien il se faisait le cicerone de ses camarades, et en profitait pour glaner des renseignements. Il avait un beau-frère portier à Versailles, chez M. de Pontchartrain, secrétaire d'État de la marine. Innocemment ou non, ce beau-frère, qui s'appelait Lannois, lui facilitait ses entrées dans les maisons où il y avait à ouvrir les yeux et les oreilles. Il l'avait présenté, entre autres, à l'écuyer de son propre maître, « sous prétexte de lui vendre des chevaux que l'écuyer avait trouvés trop fatigués[3] », et tous les laquais de M. de Pontchartrain connaissaient à présent Bostal, ce qui ne devait pas lui être inutile.

Ces manèges durèrent une dizaine de jours, au bout desquels Guethem crut sage de ne pas traîner davantage et prit ses dispositions pour en finir. Les Parisiens n'auront pas de peine à se représenter la scène, s'ils veulent bien se souvenir que le cadre en était infiniment plus agreste, moins bâti et moins habité, que celui avec lequel ils sont familiers. La plaine de Billancourt était encore la campagne, et « Monseigneur » chassait le loup sur les coteaux d'en face. En revanche, la route de Paris à Versailles par le pont de Sèvres était la plus passante de tout le royaume. Elle servait jour et nuit aux communications entre la capitale du pays et son gouvernement, et aux relations entre la cour de France et le monde parisien, ces deux têtes rivales de la société française depuis que la royauté s'était imprudemment claquemurée dans Versailles. C'était de quoi lui assurer un mouvement énorme.

Le pont de Sèvres était en bois, « et fermé aux deux bouts par des barrières avec portiers[4] », qui restaient habituelle-

1. Marquis de Sourches, volume X, p. 280.
2. *Lettre* du 27 mars 1707, à madame des Ursins.
3. Bibl. nat., Mss Clairambault, [illegible], fol. [illegible]
4. Saint-Simon, XIV, p. [illegible], Note de M. A. de Boislisle.

ment ouvertes. Quand on traversait la Seine en venant de Versailles, on rencontrait d'abord, à gauche et presque au débouché du pont, le chemin de Boulogne, village de blanchisseuses, entouré de cordes à sécher le linge. Un peu plus loin était une ferme appartenant à l'abbaye de Saint-Victor[1]. Plus loin encore et toujours à main gauche, le cabaret du Point du Jour, qui a donné son nom à un quartier de Paris.

Le coup de force avait été fixé au mercredi 23 mars. Vers la fin de l'après-midi, Guethem se mit en embuscade avec huit de ses hommes[2], un peu au delà de la ferme. Bostal se promenait à cheval sur le pont et à l'entrée de Sèvres. Il devait prévenir les siens par un coup de sifflet s'il voyait poindre sur la route de Versailles la livrée d'un grand personnage; les siens devaient le rappeler par un signal semblable si, au rebours, le grand personnage arrivait par la route de Paris. On ne s'explique point que ses allées et venues n'aient pas attiré l'attention; c'est l'un des points mystérieux de cette aventure.

Il se trouva que le Grand Dauphin revenait justement avec ses deux fils de chasser le daim au Bois de Boulogne. Les trois princes passèrent à quelques pas de l'embuscade; mais ils n'étaient pas seuls, la nuit n'était pas tombée et la route était couverte de monde. Les attaquer eût été folie; les partisans remirent à une autre fois.

Le lendemain, nouveau guignon. A leur arrivée au rendez-vous, il y avait beau temps que Monseigneur et le duc de Berry étaient rentrés de la chasse, après avoir pris un loup « dans la plaine de Billancourt[3] ». Le coup était encore manqué. Guethem, dépité, se résigna à en rabattre et à se contenter, faute de mieux, d'un grand seigneur ou d'un grand dignitaire. Le hasard lui fit la partie belle. Il lui amena successivement, par la route de Paris, le chancelier[4], le duc

1. L'abbaye de Saint-Victor était située à Paris, entre la rue du même nom et la Seine.

2. Dix ou douze, et même davantage, d'après certains récits. Dans ce cas, il aurait été rejoint par une partie du peloton de Saint-Ouen.

3. *Mémoires* de Sourches, X, p. 280. D'après Dangeau, XI, p. 324, le loup aurait été pris sur la rive gauche, presque à la tête du pont.

4. Louis Phélypeaux, comte de Pontchartrain, chancelier de 1699 à 1714.

d'Orléans, neveu du roi, un officier de gendarmerie, et « une chaise dans laquelle étaient M. de Brancas et son frère [1] ». Ce fameux chef de partisans ne sut pas saisir la balle au bond. Il eut des objections à tout. Le chancelier passait trop tôt : il faisait encore jour. Le duc d'Orléans, que personne n'avait reconnu, avait un équipage trop mesquin ; « ils méprisèrent sa chaise de poste », dit Saint-Simon [2]. L'officier était un trop piètre gibier : les faux marchands l'arrêtèrent pour lui demander son nom, et, ayant ouï qu'il s'appelait « le sieur de Tournemire, officier de gendarmerie, ils le laissèrent aller [3] ». MM. de Brancas, qui payaient davantage de mine, auraient eu probablement l'honneur d'être choisis, sans un coup de sifflet de Bostal et l'apparition d'un carrosse à six chevaux, qui venait de traverser le pont, précédé d'un cavalier portant un flambeau. Les partisans se jetèrent sur ce carrosse sans marchander davantage, « et crurent avoir trouvé merveilles quand ils virent, à la lueur du flambeau, un carrosse du roi et ses livrées, et dedans un homme avec un cordon bleu par-dessus son justaucorps [4]... »

Ils arrêtèrent d'abord le cavalier, dont ils éteignirent le flambeau, puis le postillon, le cocher et un « palefrenier qui suivait, monté sur le septième cheval qui suit toujours les attelages du roi, afin qu'on puisse s'en servir en cas de besoin [5]. » En même temps, Guethem prenait l'homme au cordon bleu par la manche, lui déclarait qu'il l'arrêtait de la part du roi, le tirait dehors sans écouter ses protestations qu'il y avait méprise, ni, ensuite, ses offres d'argent, et le forçait à monter sur « le septième cheval [6]. » On vit alors que le prisonnier était âgé et affaissé. Des coups de sifflet rappelèrent Bostal, indispensable pour diriger la fuite ; mais tout cela ne s'était pas fait sans bruit. On commençait à s'écrier

1. Bibl. nat., Mss [illegible]. Il s'agit de Louis Antoine, comte puis duc de Brancas, et de Marie Joseph de Brancas, marquis d'Oise.

2. *Mémoires*, XIV, p. [illegible].

3. Mss [illegible].

4. Saint-Simon, [illegible] : Il y avait alors deux manières de porter le cordon bleu, insigne de l'Ordre du Saint-Esprit : en dessous du justaucorps, ou par-dessus.

5. *Mercure*, [illegible] mars 1707.

6. Mss [illegible]. Même récit dans le *Mercure*.

dans les environs qu'il y avait des voleurs dans la plaine de Billancourt, de sorte que les portiers du pont, entendant cette rumeur et voyant Bostal arriver à toute bride, lui fermèrent leurs barrières au nez. Il fallut déguerpir sans lui. Les partisans partirent au grand galop dans la direction de Longchamp, entraînant leur « cordon bleu », qui essayait inutilement de « raisonner ». On lui répondait que ce n'était pas le moment et qu'on s'expliquerait plus tard; qu'on ne lui ferait du reste aucun mal.

Quelques minutes après, leurs chevaux étaient empêtrés dans les cordes des blanchisseuses de Boulogne. La nuit était complète. Ils perdirent beaucoup de temps à se tirer de là, et s'égarèrent encore du côté de Saint-Ouen. Cependant le colonel faisait causer son prisonnier, et découvrait que celui qu'il avait pris pour un prince était tout bonnement « M. le Premier », autrement dit le marquis de Beringhen, premier écuyer du roi Louis XIV, fils et petit-fils de valets de chambre des rois Henri IV et Louis XIII, très honnête homme, très aimé, mais bien loin d'être la poule aux œufs d'or rêvée par ceux qui l'enlevaient. Sans compter qu'il était accablé de telles « incommodités », qu'il y aurait cruauté à lui faire courir la poste longtemps. Guethem prit galamment son parti et entoura le bonhomme d'attentions. M. le Premier apprit de son côté en quelles mains il était et en fut rassuré; son père avait aussi servi l'Allemagne et la Hollande par circonstance. Vainqueurs et vaincu étaient dans les meilleurs termes en arrivant à la Morlaye.

Sauf les erreurs de route, rien, jusqu'ici, n'avait troublé leur fuite. Les vraies difficultés allaient commencer. M. le Premier était brisé; on le mit dans la chaise roulante, grande cause d'embarras et de retards. Les chevaux étaient rendus de fatigue, et il n'y en avait que six au relais. Allait-on rallier en route le peloton de Chantilly? Allait-il fournir une escorte fraîche? Autant de questions auxquelles il est impossible de répondre. On sait seulement qu'au départ de la Morlaye, Guethem prit à travers la forêt de Chantilly et que, parvenu sur la lisière opposée, il entendit le tocsin dans tous les villages. Il comprit que la poursuite avait commencé.



On ne pouvait pas dire que la scène de l'enlèvement eût été bien jouée. Plusieurs maladresses avaient été commises, dont la plus grosse fut de refuser à un valet de chambre que M. le Premier avait avec lui la permission de suivre son maître. Cet homme s'était jeté sur le cheval du porte-flambeau et demandait à être emmené, « mais ils le menacèrent de lui casser la tête s'il ne se retirait [1] », et ils commandèrent en même temps au cocher du carrosse de s'en retourner à Versailles. Le cocher obéit en grande hâte, et l'alarme fut ainsi donnée au Palais dès neuf heures du soir. L'enlèvement avait eu lieu à huit heures. Guethem n'avait qu'une heure d'avance.

Le valet de chambre courut d'abord avertir le duc de La Rochefoucauld [2], à qui sa faveur donnait un facile accès auprès du roi. « Ce duc, rapporte un anonyme [3], alla gratter à la porte de la chambre de madame de Maintenon, où était le roi, qui ouvrit lui-même la porte. Comme cette liberté n'est permise à aucun des courtisans, Sa Majesté se douta bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire. » M. de La Rochefoucauld lui dit l'affaire. Il est intéressant de savoir comment s'y prit Louis XIV pour délivrer un homme d'une douzaine de cavaliers ennemis, au cœur même de son royaume.

Le roi s'empressa de demander ses ministres. Chamillart était à sa maison de Villeneuve-l'Étang. Torcy [4], secrétaire d'État des Affaires étrangères, était parti pour Paris avec l'intention d'y coucher. Pontchartrain était aussi à Paris, mais devait en revenir après l'Opéra. Le seul La Vrillière, qui n'était plus guère ministre que de nom [5], se trouvait à Versailles. Par bonheur, Pontchartrain entra au Palais sur ses

1 Marquis de Sourches, *Mémoires*, X, p. 279.

2 C'était le fils de l'auteur des *Maximes*.

3 Bibl. Nat., Mss *Clairambault, loc. cit.*

4 Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, neveu du grand Colbert.

5 Louis Phelypeaux, marquis de la Vrillière, avait succédé à son père dans la charge de secrétaire d'État chargé du département des affaires générales de la religion réformée. Saint-Simon fait remarquer que sa charge était tombée à rien depuis la révocation de l'édit de Nantes.

talons[1]. Le roi leur donna ses instructions, qui furent communiquées par courriers à Chamillart et à Torcy.

Louis XIV s'était rappelé tout de suite, en écoutant La Rochefoucauld, la dépêche du gouverneur de Namur[2] sur ces coureurs ennemis qui se vantaient d'aller faire un beau « coup » en France. Il n'avait pas douté que le guet-apens de Sèvres ne fût un plat de leur métier, et il avait cherché un moyen de leur couper la retraite. Celui qu'il adopta nous fait l'effet d'un bien grand moyen, en proportion du but à atteindre; mais le roi n'avait peut-être pas le choix.

A cause de la guerre, nos places du nord et de l'est étaient bondées de troupes, les unes en garnison, les autres en quartiers d'hiver. Louis XIV mit ces masses en mouvement, sur un espace de plus de quatre-vingts lieues, pour le seul objet de délivrer son premier écuyer, et sans être le moins du monde sûr de réussir. Chamillart écrivit la dépêche suivante, destinée aux commandants de dix-sept places, dont Cambrai, Mézières, Metz et Nancy[3] :

« A Versailles, ce 24 mars 1707 à minuit. »

Monsieur,

Le roi vient d'apprendre que M. le Marquis de Beringhen, son premier écuyer, a été enlevé aujourd'hui, sur les huit heures du soir, entre Sèvres et Paris dans son carrosse par douze ou quinze hommes à cheval. Comme il y a lieu de croire que c'est un détachement d'un parti ennemi qui a fait ce coup-là et que l'on ne sait point quelle route il aura prise pour son retour, Sa Majesté m'ordonne de vous dépêcher ce courrier pour vous informer de cette fâcheuse aventure, et vous faire savoir que son intention est que vous donniez tous les ordres qui dépendront de vous, dans l'étendue de votre commandement, pour essayer de le joindre dans sa retraite, que vous fassiez

1. Les représentations théâtrales commençaient et finissaient beaucoup plus tôt que de nos jours.

2. Voir plus haut, page 780.

3. La liste complète existe encore aux *Archives de la Guerre*, vol. 1998, p. 182. En voici le texte : — « État des lieux où l'on a écrit pour arrêter le parti qui a pris M. le marquis de Beringhen : à Verdun, Metz, Phalsbourg, Sarrelouis, Nancy, Thionville, Luxembourg, Trèves, Mézières (avec ordre d'avertir à Philippeville, Givet, Sedan — et sur la Semoy), Rocroy (avec ordre d'avertir à Mariembourg), Guise, Avesnes, Landrecies, Saint-Quentin, Ham, Péronne, Cambrai (à M. de Montbron, avec ordre d'avertir dans son département). » François, comte de Montbron, lieutenant général depuis 1677, était gouverneur de Cambrai. La Semoy est un affluent de la Meuse.

arrêter à tous les passages[1] les gens suspects qui pourraient s'y présenter en troupe ou séparément, battre l'estrade dans les bois et le long des rivières et partout où vous croirez qu'ils pourraient passer et que vous donniez cet avis aux autres commandants des postes qui sont à portée de vous afin qu'ils s'y conforment.

Je suis..., etc.[2].

Signé : CHAMILLART.

A une heure du matin, un essaim de courriers étaient en route avec ce pli. Guethem aurait eu maintenant cinq heures d'avance, sans les parents, amis et subordonnés de M. le Premier, qui s'étaient lancés à la découverte dès la première nouvelle de son malheur. Le roi leur avait donné de ses gardes du corps, pour les soutenir au besoin, et ils avaient pris « les uns ... la route de Normandie, et les autres celles d'Allemagne et de Flandre[3] ». Cette dernière était la bonne ; mais tous ces poursuivants revinrent bredouille. Aucun ne retrouva les traces des fuyards. Aucun ne rapporta la plus petite nouvelle. Le seul service qu'ils rendirent fut de jeter l'émoi dans les campagnes, d'où les sonneries de tocsin qui accueillirent Guethem à la sortie de la forêt de Chantilly. Elles étaient alors le plus rapide des moyens de communication. On les entendait voler de clocher en clocher, avertissant les paysans qu'il se passait quelque chose. Je les ai encore ouïes dans mon enfance, et je n'ai pas oublié combien leur langage mystérieux frappait les imaginations.

On crut un instant, à Versailles, que l'on allait avoir des renseignements par un quidam arrêté à Sèvres. C'était Bostal, devenu suspect, à la réflexion. On l'avait pris au moment où Pontchartrain passait à Sèvres en revenant de l'Opéra. Bostal avait eu l'idée, digne de Scapin, « de se réclamer de lui comme beau-frère de Lannois, son portier... Les laquais dirent effectivement qu'ils le connaissaient et l'avaient vu souvent à Versailles[4] ». Mais cela ne réussit pas ; Pontchartrain l'envoya en prison. On eut alors beau le presser de

1. C'est à dire les ponts ou les bacs : les endroits où l'on passait les rivières

2. *Archives de la Guerre*, Vol. 1998, p. [illegible].

3. *Mercure galant*, mars 1707.

4. Mss Clairambault.

questions, il fut impossible d'en tirer un mot, et Louis XIV dut se coucher sans en avoir appris plus long sur un événement qui lui était souverainement désagréable.

Le vieux monarque savait qu'il allait être la fable de l'Europe, et il avait pu juger, par le saisissement de son entourage, de ce que la France allait éprouver en apprenant que l'on n'était plus en sûreté sur la grand'route de Paris à Versailles et que c'était pur hasard si le Dauphin n'avait pas été enlevé à la place du premier écuyer. Plusieurs personnes de la cour en étaient malades. On lit dans une lettre de madame de Maintenon à madame des Ursins, écrite le 27 mars et que nous avons déjà citée :

Vous croyez bien, madame, que l'idée de voir un de nos princes enlevé a mis les Français dans quelque émotion. La fièvre me prit une demi-heure après cette nouvelle; madame la duchesse de Bourgogne eut un frisson qui lui dura vingt-quatre heures, car elle est sensible, tendre et peureuse [1].

Le roi ne souffrait pas seulement dans son orgueil au spectacle de ces femmes affolées. Il y avait là un symptôme qui ne pouvait pas lui échapper. Cette ridicule histoire de Beringhen, en révélant son impuissance à maintenir la sécurité dans son royaume, avait plus fait pour détruire la confiance que les grandes défaites de l'année précédente. Les champs de bataille de Ramillies et de Turin étaient si loin ! On n'avait pas la fièvre en y pensant. Mais le pont de Sèvres devenu un coupe-gorge, voilà qui touchait toute la cour et tout Paris.

Le lendemain 25 mars, dans l'après-midi, Chamillart se fit amener le prisonnier de Sèvres à Villeneuve-l'Étang. Cette fois, Bostal ne se fit pas prier pour parler. Il en ajouta plutôt, insinuant que son parti avait envisagé l'enlèvement du « principal de la cour », ce qui était assurément une vantardise : Louis XIV ne marchait jamais sans escorte, et tout le monde le savait. Chamillart, indigné, « voulut le menacer et le traiter de voleur ; mais il répondit fièrement qu'il n'était pas un vo-

1. A. Geffroy, *Madame de Maintenon.*

leur, qu'il était officier des troupes du roi Charles VI[1], et que le même traitement qu'on lui ferait, les gens de son parti le feraient à celui qu'on venait de nommer M. le Premier[2] ». Il n'en fut pas moins expédié le soir même à la Bastille, accompagné d'une lettre où Pontchartrain le recommandait aux précieux offices du terrible Saint-Mars :

Versailles, 25 mars 1707.

Le roi envoyant à la Bastille Bostal, un des complices de l'enlèvement de M. le marquis de Beringhen, Sa Majesté veut que vous le fassiez mettre dans un cachot en arrivant, sans qu'il puisse avoir communication avec qui que ce soit, de vive voix ou par écrit ; que vous l'intimidiez par toutes les voies que vous croirez capables de le faire parler, et enfin que vous le traitiez de la manière que vous dira M. d'Argenson, qui a ordre de l'aller incessamment interroger[3].

Pour qui connaît Saint-Mars et sait ce que parler veut dire dans la langue officielle du temps, Bostal était dans un bien mauvais pas.

Le même jour, on eut enfin des nouvelles des fuyards. Les chevaux épuisés qu'ils avaient abandonnés à la Morlaye avaient été découverts. L'un des partisans s'était perdu en traversant la forêt, avait été pris par les gens du prince de Condé et leur avait raconté que M. le Premier, « ne pouvant plus aller à cheval », avait été mis dans une chaise roulante. « Cela les retardera beaucoup », ajoutait Dangeau dans son *Journal*. Le parti s'était arrêté pour laisser reposer son prisonnier « incommodé », et « cette halte avait duré au moins trois bonnes heures[4] ». On avait « pris dans la route trois ou quatre cavaliers dont les chevaux n'avaient pu suivre étant trop fatigués[5] ». Toutes ces nouvelles étaient encourageantes ; mais la cour ne reprenait point confiance. Elle se demandait si les courriers de Chamillart arriveraient à temps « pour faire

1. L'archiduc Charles, fils de l'empereur Léopold, couronné roi d'Espagne à Vienne en 170[illegible].

2. Marquis de Sourches, M[illegible] X, p. 28[illegible].

3. [illegible] de la Bastille, XI, p. [illegible]

4. Mer[illegible]

5. Id. [illegible]

monter à cheval la cavalerie de la frontière[1] », et la réponse lui paraissait à tout le moins fort incertaine.

Les alarmistes avaient raison. Avec cinq heures d'avance sur la dépêche royale et des relais, Guethem devait gagner son pari, et il l'aurait fait, sans le pauvre état de santé de son prisonnier. La pitié qu'il en éprouva le conduisit à des pertes de temps répétées. Il fit une seconde halte pour lui envoyer chercher des œufs frais dans un village, une troisième, qui dura sept heures, pour le laisser dormir à l'aise; les partisans avaient « décroché et baissé le derrière[2] » de la voiture pour permettre à M. le Premier de s'étendre commodément. Une quatrième halte fut de deux heures. Tant et si bien que l'on n'avançait pas, et que Guethem répétait à Beringhen : « Monsieur, vous êtes mon prisonnier, mais je serai bientôt le vôtre[3]. » Le samedi 26, le lever du jour les trouva au delà de Ham, marchant à travers champs dans la direction de Péronne. Le colonel n'avait plus avec lui que trois officiers, dont l'un menait la chaise; le reste du peloton, composé de huit hommes, avait pris un autre chemin, dans la pensée de détourner l'attention sur lui, car les choses se gâtaient.

La marche avait été longtemps d'une facilité inexplicable. En dépit du tocsin, en dépit des courriers du roi et des poursuivants de bonne volonté, ce cortège, de physionomie suspecte, avait retraversé en paix l'Ile-de-France. Personne ne s'en était occupé, même lorsque les partisans, pour éviter un détour et gagner du temps, avaient imprudemment franchi la Somme sur un pont gardé par des « gardes-sel ». — « On les laissa passer sans leur rien demander[4]. » La dépêche de Chamillart avait pourtant donné l'éveil et mis les troupes sur pied. Un régiment de cavalerie, qui avait ses quartiers d'hiver à Ham, avait battu la campagne pendant toute la nuit du 25 au 26, et Guethem s'en était bien aperçu, puisqu'il avait essayé de lancer nos soldats sur une fausse piste.

Malheureusement pour lui, les premières lueurs de l'aube révélèrent des traces de roues à un maréchal des logis qui

1. Marquis de Sourches, *Mémoires, loc. cit.*
2. *Mercure galant, loc. cit.*
3. Dangeau, *Journal.*
4. *Mercure galant, loc. cit.*

suivit la piste, aperçut la chaise et chargea sans hésitation avec ses hommes. Le reste se passa en douceur et avec élégance. Guethem se rendit : il n'avait plus que cela à faire. Beringhen se hâta de parler des attentions dont il avait été l'objet et recommanda de ne point faire de mal à ses compagnons. Il avait à cœur de rendre au colonel ses politesses. Le soir, ils soupèrent ensemble à Ham, après une bonne journée de repos.

Le même soir, à dix heures, le roi Louis XIV, soupant à Versailles devant un cercle de courtisans, leur lisait deux lettres de M. le Premier, apportées par un exprès à Chamillart et à madame de Beringhen. Ces lectures étaient une habitude de Louis XIV. Il apprenait ainsi au public ce qu'il voulait que l'on sût ; les communications du roi étaient le *Journal officiel* du temps. Celle du 26 releva beaucoup le colonel Guethem dans l'opinion de la cour de France. Les deux lettres de M. le Premier ne tarissaient pas en éloges sur son compte, et le roi prenait la peine d'attirer l'attention sur ce partisan si « honnête homme ».



Le 27, Chamillart écrivit une nouvelle lettre aux « commandants des frontières ». On y sent le soulagement du monde officiel d'en avoir fini avec cette sotte histoire :

L'entreprise du sieur Guethem, autant bien concertée qu'elle pouvait l'être, par les mesures qu'il avait prises pour son retour, après avoir enlevé M. de Beringhen, premier écuyer du roi, jeudi au soir, ayant marché toute la nuit et s'étant servi des relais qu'il avait placés en différents endroits, ne lui a pas réussi ; il a été coupé par les ordres que le roi avait donnés par plusieurs courriers qu'il avait fait dépêcher, une lieue en delà de la ville de Ham, où il a été pris avec ceux de son escorte, et M. le Premier mis en liberté. Cette entreprise, aussi folle que téméraire, fera beaucoup de bruit parmi les ennemis et dans les pays étrangers lorsqu'elle se répandra dans sa première vue, puisqu'elle s'était passée à deux lieues de Versailles, mais elle ne lui fait pas beaucoup d'honneur par la manière dont elle a fini. J'ai été bien aise de vous en informer, et de vous mettre en état d'en informer le public[1].

1. *Archives de la Bastille*, XI, p. 369

Une autre lettre, adressée au Président Rouillé, notre agent à Bruxelles, montre notre ministre de la guerre un peu honteux d'avoir dérangé toute une armée pour arrêter quatre hommes. Chamillart y annonce la délivrance de Beringhen par un régiment de Ham, et ajoute : « J'ai grand regret au mouvement des autres troupes qui est devenu inutile, mais en pareille occasion, on ne saurait trop faire[1]. »

Le lundi 28, sur les huit heures du soir, M. le Premier arriva à Versailles et vint droit au palais. Son accident en avait fait le héros du jour : « La foule était si grande, qu'il eut beaucoup de peine à passer après être descendu de carrosse[2]. » Le roi était chez madame de Maintenon. Beringhen fut admis dans le sanctuaire et traité à merveille par le roi, qui « lui fit conter toute son aventure[3] ». Au sortir de là, il fut fêté de la cour entière.

L'histoire semblait finie. Le naturel des Français en décida autrement. La cour et la ville s'engouèrent soudain du colonel Guethem et de ses officiers. M. le Premier les avait ramenés avec lui et se faisait un devoir de les régaler. Sa maison, ses voitures, ses gens et sa bourse étaient à la disposition de Guethem, qui était ravi de voir Paris, et très flatté de faire « spectacle » dès qu'il paraissait quelque part. A l'Opéra et à la Comédie, la salle n'avait d'yeux que pour lui et les siens. Aux promenades, « on le courait[4] ». Dans les salons, c'était à qui l'approcherait, et « les gens les plus distingués » venaient le complimenter de son audace. Louis XIV lui-même, si maître de soi, et qui avait tant de raisons d'en vouloir à Guethem, s'était laissé emporter par le torrent.

Beringhen eut permission d'amener son hôte à une revue que le roi passait à Marly. Les troupes étaient rangées au lieu dit le Trou d'Enfer. Louis XIV parut devant elles, accompagné de Jacques III, le pseudo-roi d'Angleterre, du Grand Dauphin, des ducs de Bourgogne et de Berry et d'une suite brillante. Le colonel Guethem, monté sur un cheval des écuries royales, contemplait cette pompe. Beringhen le présenta

1. *Archives de la Bastille*, XI, p. 370.
2. *Mercure galant*, *loc. cit.*
3. Saint-Simon, *Mémoires*, XIV, p. 358.
4. Id., *Ibid.*, XIV, p. 358.

à son souverain devant toute la noble assemblée, et le roi lui dit : « Monsieur le Premier se loue fort des traitements qu'il a reçus de vous; on ne saurait faire la guerre trop honnêtement ». Guethem avait de l'esprit, dit Saint-Simon qui s'y connaissait. Il répliqua : « Sire, je suis si étonné de me trouver devant le plus grand roi du monde, et qui me fait l'honneur de me parler, que je n'ai pas la force de lui répondre[1] ». On ne pouvait mieux dire; Guethem avait déjà pris le ton du parfait courtisan.

Après une dizaine de jours de ces délices, on lui demanda où il lui plairait d'être prisonnier sur parole, en attendant d'être échangé. Il choisit la ville de Troyes et partit, chargé de présents : « On lui a donné deux cents louis d'or pour son voyage », annonçait la *Gazette d'Amsterdam*[2]. Les officiers pris avec lui furent internés à Sens. Le seul Bostal paya pour tous. Chamillart n'avait pas dit ce qu'il était devenu, de peur que Guethem ne le réclamât, et il comptait le laisser se morfondre longtemps à la Bastille, où il n'était assurément pas dans un des cachots de luxe pour fils de famille et danseuses de l'Opéra.

C'était la petite vengeance du ministre de la guerre pour les tracas que lui avait causés, et que lui causait encore, l'attaque du pont de Sèvres. Chamillart était très humilié de ne pas avoir réussi à mettre la main sur les partisans des pelotons de Chantilly et de Saint-Ouen. Ils étaient quinze ou vingt qui fuyaient dans une direction connue; ils passèrent à travers le filet de troupes de la frontière sans y laisser un seul homme — à moins qu'ils ne fussent restés en France sous des déguisements. Ni l'un ni l'autre n'était rassurant, et les femmelettes de la cour et de la ville, les femmelettes mâles aussi bien que les autres, donnaient la comédie au monde par leurs frayeurs et leurs précautions. Nombre de gens n'osaient plus se trouver par les chemins après le coucher du soleil. Même en plein jour, ils s'attendaient toujours à être enlevés.

Personne n'eut autant de sujet de maudire l'enlèvement de

1. Dangeau, *Journal*, XI, p. 332.
2. *Note* de M. de Boislisle, aux *Mémoires* de Saint-Simon, XIV, p. 359.

Beringhen que les princes du sang. Leur rêve à tous était toujours de se débarrasser des gardes du corps attachés à leurs pas et si gênants pour chasser, ou pour aller et venir en général. Le danger qu'ils avaient couru au pont de Sèvres incita Louis XIV à augmenter leurs escortes : « Le roi, dit le marquis de Sourches, avait fait donner douze gardes à cheval au roi d'Angleterre et à Monseigneur, au lieu de huit qu'ils avaient auparavant, et aux ducs de Bourgogne et de Berry, huit au lieu de quatre qu'ils avaient eu jusqu'alors[1] ». Huit hommes sont plus difficiles à perdre que quatre. « Les parties de chasse des princes, dit Saint-Simon, devinrent pendant quelque temps plus contraintes, jusqu'à ce que, peu à peu, tout eût repris son ancien cours ». Les gens cessèrent d'avoir peur. Le bruit causé en France et à l'étranger par l'enlèvement de M. le Premier s'éteignit, et la province resta avec sa police pour rire, incapable d'arrêter un Guethem, même avec l'aide d'une armée.

ARVÈDE BARINE

1. *Mémoires*, vol. X, p. 324, note 3.

LETTRES A MA NIÈCE[1]

CLXXIV

Nuit de mercredi, 6 juin 1877.

Ma chérie,

Je crois que l'air de Croisset te fera du bien et qu'il est temps pour ta santé de humer la campagne. — On est si tranquille ici! Ça vous remet le système! et enfin j'y travaille! Bouvard et Pécuchet sortent des limbes, de plus en plus. Depuis deux jours, j'ai fait une excellente besogne. Dans de certains moments, ce livre m'éblouit par son immense portée. Qu'en adviendra-t-il? Pourvu que je ne me trompe pas complètement et qu'au lieu d'être sublime, il ne soit niais? Je crois que non, cependant! quelque chose me dit que je suis dans le vrai! Mais, c'est tout l'un ou tout l'autre. Je répète mon mot : « Oh! je les aurai connues, les affres de la littérature! ».....

Je t'embrasse fort.

VIEUX.

CLXXV

Saint-Gratien, mercredi, 29 août 1877.

Mon loulou,

..... Ici, chez la Bonne Princesse, je me repose profondément, car je ne fais rien, absolument rien! Je me couche tôt pour me lever tard — et, dans l'après-midi, je pique de forts chiens

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre, 1er, 15 octobre et 1er novembre.

sur mon divan. — Je lis çà et là un livre pour me distraire, ce qui me fait oublier momentanément *Bouvard et Pécuchet*. Puis, à 4 h., on fait un tour de promenade, en voiture ou en bateau.....

Ici il a fait, depuis deux jours, des chaleurs excessives — et des clairs de lune admirables, bien qu'ils ne valent pas ceux qui brillent sur la rivière au vieux Croisset. — Croirais-tu qu'il me tarde d'y être revenu! et de revoir et d'embrasser ma chère Caro.

Ton vieux

VIEILLARD DE CROMAGNON[1].

CLXXVI

Paris, jeudi 6 septembre 1877.

Mon pauvre chat,

Je suis bien content du ton de ta dernière lettre (celle de mardi), que je viens de lire en rentrant de Saint-Gratien. — J'y retournerai peut-être, mais je n'y coucherai plus. Est-ce moi qui deviens insociable ou les autres qui bêtifient? je n'en sais rien ; mais la société du « monde », actuellement, m'est intolérable! L'absence de toute justice m'exaspère! et puis le défaut de goût! le manque de lettres et d'esprit scientifique!

Mon intention est de partir d'ici à la fin de la semaine, de dimanche en huit. Aussitôt rentré à Croisset, j'en repartirai pour les régions visitées par Bouvard et Pécuchet. Déjà, je voudrais en être revenu, re-installé à ma table, et en train d'écrire. — Voilà le vrai. — Charpentier, que je n'ai pas encore vu, se propose (je le sais par un de ses convives) de faire un nouveau tirage des *Trois Contes* et de *Saint Antoine*! — ce qui me flatte davantage.

Puisque tu te livres à la littérature légère jusqu'au point de lire du Féval, je te recommande *les Amours de Philippe*, par Octave Feuillet. Lis cela! afin que je puisse rugir avec

1. On connaît la découverte faite auprès de Cromagnon (Dordogne), dans une grotte, en 1868, d'ossements humains appartenant à une race fossile. Mon oncle comparait sa vie solitaire de Croisset à celle qu'avait menée les habitants des cavernes. — Il signait aussi parfois : « le Préhistorique ».

toi! Voilà un livre *distingué*. Tout s'y trouve! C'est « charmant ».

La mort du père Thiers m'embête. J'ai peur qu'un grand nombre de bourgeois, par peur de Gambetta, ne votent pour cet idiot de maréchal. Notre divin X... a empêché au Havre une conférence sur « la Configuration géologique de la terre ». Et on veut que je ne sois pas toujours indigné.....

Nouvelle scie qu'on me fait pour l'Académie française! Cette fois, elle vient d'Augier! — Pas si bête, moi, j'ai des « Principes ».....

Ta vieille

NOUNOU

CLXXVII

Mardi, 11 h., 11 septembre 1877.

Mon loulou,

..... J'ai vu l'enterrement de Thiers. C'était quelque chose d'inoui et de *splendide*! Un million d'hommes sous la pluie, tête nue! De temps à autre, on criait : « Vive la République! » Puis « chut! chut! » pour n'amener aucune provocation. On était très recueilli et très religieux. La *moitié* des boutiques fermées. Le cœur m'a battu fortement et plusieurs personnes comme moi étaient fort pâles. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée. Nous en recauserons. — Le philosophe Baudry est devenu *énergumène*. Il voudrait exiler X... en Californie, avec un Rabelais et un manuel de géologie, pour avoir interdit les conférences de MM. Réville et Siegfried. Les gens autrefois les plus modérés sont maintenant les plus furieux. Généralement, on est suffoqué par la bêtise de Mac-Mahon. Je regrette que tu n'aies pas lu les journaux de la semaine dernière : ils étaient curieux.....

Je te bécote fortement.

VIEUX

CLXXVIII

Bayeux, lundi matin, 17 septembre 1877.

..... Nous nous levons à 6 h. du matin (*sic*) et nous nous couchons à 9 h. du soir. Toute la journée se passe en courses! la plupart en petites voitures découvertes, où le froid nous

coupe le museau. — Hier, au bord de la mer, c'était insoutenable. — Nous avons passé quatre jours à Caen et dans les environs. — Le soir, nous sommes arrivés ici par une forte pluie. — Nous nous portons *très* bien et ne perdons pas notre temps. La seule débauche de la table est celle du poisson et des huîtres !

Laporte est « aux petits soins ». Quel brave garçon ! Son activité brûlante me talonne pour que je finisse ici ma courte épître. Je te raconterai mon voyage plus longuement. Tu as su, sans doute, nos tribulations du départ..... Demain, nous nous mettrons à la recherche de l'emplacement du Veau d'or[1].....

CLXXIX

Falaise, samedi matin, 22 septembre 1877.

..... Hier j'ai revu, avec ravissement (le mot n'est pas trop fort) Domfront et ses environs. Aujourd'hui je vais me promener en voiture aux alentours de Falaise. C'est là le pays de Bouvard et Pécuchet. Demain sera sans doute consacré à la même occupation. Puis j'irai à Séez, à Laigle et à la Trappe. — Je t'assure que je ne perds pas mon temps ! Monsieur est toujours levé *drès* 7 heures et se trimbale toute la journée en prenant des notes. J'ai vu des choses qui me serviront beaucoup. — Bref, ça va bien ; j'ai bonne *maine* = mine, et un appétit qui effrayait Valère !.....

Bonne pioche picturale, mon pauvre chat, bonne santé et bonne humeur ! Il me tarde de te revoir.....

Ton VIEILLARD DE CROMAGNON.

CLXXX

Croisset, jeudi 2 h., 29 novembre 1877.

Mon loulou,

..... Depuis ton départ, j'ai écrit à peu près cinq pages. Il

1. Voir *Bouvard et Pécuchet*, pp. 142-143 : « En 1715, relate dom Martin, un sieur Héribel exhuma, aux environs de Bayeux, plusieurs vases d'argile pleins d'ossements, — et conclut (d'après la tradition et les autorités évanouies) que cet endroit, une nécropole, était le mont Faunus, où l'on a enterré le Veau d'or.

» Cependant le Veau d'or fut brûlé et avalé : — à moins que la Bible ne se trompe ! »

m'en faut encore huit, avant de faire mes paquets et, j'ai, de plus, bien des lectures à débrouiller.....

A cela près, je continue mon existence de « petit père tranquille », d'autant mieux que Chevalier a tué sa tourterelle.

Bidault, notaire, croit que je travaille tout au plus *une heure* par jour! Il a exprimé cette opinion à ton époux. — Vraiment, les bourgeois vous supposent trop de génie.....

A propos d'imbéciles, je pense à Mac-Mahon et aux jacques qui l'admirent. Comment, la bonne Flavie, elle aussi, croit à ce « sauveur »? Elle est sur la pente de la décadence, c'est triste.....

Bouvard et Pécuchet vont bien. Le chapitre suivant se dessine dans ma tête, et pour celui que je fais, il me semble que je le tiens.....

Ta NOUNOU.

CLXXXI

Croisset, dimanche, 3h, 9 décembre 1877.

Le brouillard blanchit mes vitres, comme une décoction de chaux. Pas un bruit, pas un souffle. Julio dort sur mon tapis et je viens de finir mes notes sur l'archéologie celtique. Ouf! A cinq heures, je vais prendre *uny* bain pour tâcher de calmer monsieur et faire qu'il puisse dormir.

Mercredi prochain, anniversaire de ma naissance, Valère viendra dîner avec moi. Il apparaîtra par le bateau de 2h. et nous travaillerons ensemble tout l'après-midi et toute la soirée. — Il m'est fort utile pour le classement des notes qui figureront dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. — M'occupent-ils, ces deux imbéciles-là! Quelle pioche! Par moments, je me sens comme broyé sous la masse de ce livre! — Je ne crois pas être arrivé au point que je voulais, dans trois semaines? N'importe! je serai à Paris au jour de l'an, pour embrasser ma pauvre fille.

Ta lettre de ce matin m'a fait plaisir. Tu m'y parais de meilleure humeur. Comment, dans la même semaine, Opéra, Opéra-Comique et Conservatoire! Voilà une existence!.....

Tous les matins, j'ouvre le *Bien public* avec l'espoir de la

démission de Bayard ! Il tient bon ! Je finis par le trouver sublime, mais ce sublime-là est embêtant.

Adieu, pauvre Caro, je t'embrasse bien fort.

Ta vieille NOUNOU.

CLXXXII

Croisset, nuit de mardi 18 décembre 1877.

Mon loulou,

Je compte partir de jeudi à dimanche de la semaine prochaine ; — je ne sais pas encore le jour ? tout dépendra de *Bouvard et Pécuchet*, — mais tu peux, dès maintenant, commencer les préparatifs pour recevoir ton vieux. Franchement, il est un peu éreinté. Sais-tu, depuis trois mois (le commencement d'octobre), combien j'ai pris de jours de congé ? *un*, celui où j'ai été à Rouen pour le buste du père Pouchet[1]. Il est vrai que je ne crois pas ma besogne actuelle mauvaise, et je me *ronge* afin d'avoir fini mon celticisme à l'époque fixée : — c'est bête d'avoir fixé une époque.....

Oui, j'ai été content du renfoncement de Bayard. Est-il possible de caler d'une façon plus lourde ? Quel message ! C'est un chef-d'œuvre d'arrogance pour ceux qui l'ont dicté.....

Le jeune X... emplit la ville du bruit de ses débauches : il porte « le déshonneur dans les maisons », mais interdit Rabelais, c'est bien.

Oh ! misérables ! où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous !

Bardoux est « au pinacle »[2] : je lui ai envoyé un mot de félicitations. — Avez-vous pensé à lui expédier vos cartes de visite ? ou même, toi, un mot aimable ? Cela me semble exigé par la bienséance.

Et puisque nous parlons d'amabilité, allez-vous en avoir excessivement pour le vieillard de Cromagnon ? Serez-vous gentils ? M'entourerez-vous de fleurs et de jeunes filles ? (Que deviennent-elles, tes jeunes filles ?) Et surtout ayez soin, pen-

1. Inauguré le mois précédent.

2. Il venait d'être nommé ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

dant les repas, d'être spirituels et de me divertir par une foule de joyeux devis, menus propos, farces, historiettes, rapprochements ingénieux, etc.

Mais je verrai ta bonne chère mine, c'est le principal.

Adieu, pauvre chat.

Ta NOUNOU
te bécote.

N'étaient toi et les besoins de la littérature, je resterais ici indéfiniment, car je m'y trouve de mieux en mieux et n'éprouve pas du tout le besoin de la capitale.....

CLXXXIII

Croisset. — 1878

Oui, mon loulou, j'ai eu grand plaisir à me retrouver dans mon pauvre vieux cabinet. Je me promène dans le jardin qui est maintenant splendide, je contemple la verdure et les fleurs et j'écoute les petits oiseaux chanter.

Ma « bonne » qui est très gentille et très douce est dans le ravissement de la « campagne ».....

Hier soir *enfin* je me suis remis à *Bouvard et Pécuchet*! Il m'est venu plusieurs bonnes idées. Toute la médecine peut être faite dans trois mois, si je ne suis pas dérangé. Les Affaires me semblent en bonne voie? et peut-être allons-nous, bientôt, sortir de notre gêne et de notre inquiétude...

Quelle chaleur! on tombe sur les bottes. — Ernest t'a-t-il raconté l'histoire du père Bréant mordu par son âne? Ils ont pendu l'âne pour le punir, comme les Carthaginois crucifiaient les lions.

Je te plains, pauvre chat, d'être à Paris. On est si bien à Croisset! Quelle paix! Et puis, plus de redingote à mettre! plus d'escalier à monter! Mais, la semaine prochaine, je vais perdre encore trois ou quatre jours! J'en enrage, d'avance. Espérons que c'est la fin.

Là-dessus, bonne nuit, chère Caro : je retourne à ma page. Serviteur!

Ta NOUNOU te bécote.

CLXXXIV

Paris, mardi matin. [1878.]

Mon loulou,

..... Avant de porter la féerie à la *Revue philosophique*, je tente une dernière fois de la donner à un théâtre. Weinschenck, directeur de la Gaîté, m'a promis de la lire dès que j'aurai retiré le manuscrit des mains de notre « sympathique ministre », personnage volatil et insaisissable.

Aujourd'hui, à 3h., j'ai rendez-vous avec Lemerre pour les poésies de Bouilhet et pour *Salammbô*. — Tu vois que je suis dans « les affaires », — que le tonnerre de Dieu écrase! car c'est un beau sujet d'abrutissement et d'humiliation.

Mais, dans quelques jours, je serai revenu dans mon vieil asyle, et je reprendrai *Bouvard et Pécuchet* — avec violence, et j'exciterai ma chère fille à la peinture : *car il n'y a que ça*, l'Art!

J'ai mis de côté, pour te le montrer, un article abominable (mais juste), paru hier dans *l'Événement*, contre Maxime Du Camp. Il m'a fait faire des « réflexions philosophiques » et j'ai eu envie de *faire dire une messe* — d'action de grâces, pour remercier le Ciel de m'avoir donné le goût de l'Art pur. — A force de patauger dans les choses soi-disant sérieuses, on arrive au crime. Car l'histoire de la Commune de Du Camp vient de faire condamner un homme aux galères; c'est une histoire horrible. J'aime mieux qu'elle soit sur sa conscience que sur la mienne. J'en ai été malade toute la journée d'hier. Mon vieil ami a maintenant une triste réputation, une vraie tache! S'il avait aimé le *style*, au lieu d'aimer le bruit, il n'en serait pas là.....

Je t'embrasse

Ton VIEUX,

CLXXXV

Croisset, nuit de lundi. [Décembre 1878.]

Il est bien tard et mon feu s'éteint, n'importe! je veux écrire à ma chère fille afin d'avoir d'elle une épître.

Ton mari a dû te donner de mes nouvelles avant-hier et Tourgueneff m'a promis d'aller te voir aujourd'hui.

Son départ pour la Russie m'attriste beaucoup, car il ne sait quand il reviendra? Il a peur d'avoir dans sa jolie patrie des désagréments politiques, c'est-à-dire d'être colloqué dans ses terres, indéfiniment. Nous avons passé ensemble vingt-quatre heures charmantes : quel brave homme et quel artiste!

Il m'a redonné du cœur pour *Bouvard et Pécuchet*, — ce dont j'ai grand besoin : car, franchement, je tombe *sur les bottes*, ma pauvre cervelle n'en peut plus! Il faudra que je me repose! (depuis tant d'années je travaille sans relâche!) mais quand sera-ce? *Ma religion* n'avance pas : jamais je ne verrai donc la fin de ce gredin de chapitre qui est d'une composition infernale. Et puis je suis *déchiré* entre la Foi et la Philosophie, voulant être aussi sympathique à l'une qu'à l'autre, c'est-à-dire qu'il y en ait pour les deux bords.

L'histoire du Père Didon ne me surprend nullement, — au contraire! et elle renforce mes théories : du moment que vous vous élevez, *on* (l'éternel et exécrable *on*) vous rabaisse. — C'est pour cela que l'Autorité est haïssable essentiellement. Je demande ce qu'elle a jamais fait de bien dans le monde? Aussi ton bonhomme d'oncle est-il révolutionnaire jusque dans les moelles!

Mais quelle réclame pour mon loulou que le portrait du Révérend! Médite-la et soigne-le.....

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

Ton VIEUX.

CLXXXVI

Croisset, nuit de vendredi, Décembre 1878.

Chérie,

..... Depuis dimanche matin, ma solitude est absolue. Aussi, je pioche raide! avant-hier trois pages! et aujourd'hui une! J'espère, au jour de l'an, n'en avoir plus que sept à écrire de mon satané chapitre! Je me demande si personne a jamais travaillé et vécu comme moi? Je trouve que je tourne au *phénomène*. — Ma seule distraction consiste, tous les soirs, après mon dîner, à causer du vieux temps avec Julie. Aujourd'hui, elle m'a parlé de Marmontel et de *la Nouvelle*

Héloïse, — chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs][1].....

Quant à ton voyage, pauvre fille, ne te gêne pas : je hais l'oppression et les anniversaires sont une bêtise. — N'ayant point encore de calendrier, j'ignore l'époque; cependant, si les jours gras sont trop loin, le temps va me paraître bien long, avant d'embrasser la nièce! Et puis, vers le milieu de février, j'ai envie de donner un festival aux amis de Paris (il a été raté l'année dernière) et je leur dois bien ça : car je dîne chez eux, souvent, sans leur rendre jamais leur politesse.

(As-tu lu l'article splendide de Zola, paru il y a eu mardi huit jours? — Tâche de te le procurer. — Et que dis-tu de madame Roger qui me l'a copié et envoyé aujourd'hui même?).

.....Pour ce qui est de la peinture, malgré l'avis de Bonnat, fais le portrait du Père Didon (si tu t'en sens les forces, bien entendu), et travaille autre chose que les têtes : — il ne s'agit pas de réussir, mais de se perfectionner. — Quel soulagement quand tu vas être toute seule dans ton atelier, comme une petite mère tranquille! — Oui, « l'Art est un Dieu jaloux », tu as raison : j'en sais quelque chose, moi qui lui ai tant sacrifié — à l'art! et encore à quoi, ou mieux à qui? A loulou.....

Ah! les Thermopyles, avec ce bon Pouchet, c'est un rêve[2]! mais, dans dix-huit mois, ne serai-je pas trop vieux pour l'accomplir? Ça me ferait pourtant du bien de prendre un peu d'air et de reposer mon malheureux cerveau.....

Ta vieille NOUNOU t'embrasse.

CLXXXVII

Nuit de samedi. [Janvier 1879.]

..... Non! Vieux n'est pas gai! Vieux n'est pas gai! Il serait temps d'avoir des idées plus folichonnes. Quand sera-ce? Quand le « soleil reluira », comme tu dis; — mais reluira-t-il?

Je crois que la métaphysique ne contribue pas médiocre-

1. Passage cité dans *Souvenirs intimes* (*Correspondance de Gustave Flaubert,* t. I, p. XL).

2. Il désirait écrire la bataille des Thermopyles, et, d'abord, visiter l'endroit.

ment à ma *sombreur*? Ce défilé d'absurdités est vraiment attristant! J'ai rarement travaillé sur des matières plus ardues. C'est un « cassement de tête », — comme disent les bonnes gens, et j'en ai encore pour longtemps! — Ce bon Pouchet m'a envoyé un nouvel ouvrage sur Berkeley: j'en alterne la lecture avec celle de Kant — et d'un résumé de philosophie matérialiste par Lefébure, lequel déchire ces pauvres sceptiques. — Pour me récréer, j'étudie le *Catéchisme de persévérance* de Gaume et la *Gymnastique* d'Amoros: voilà tout!

Ce brave Père Didon voulant suivre mes conseils! encore un *disciple* de plus! C'est drôle.

Parmi les cartes de visites, envoie-moi celle de Zieger, pour que je sache son adresse. C'est le mari de l'Alboni. Je tiens à lui rendre sa politesse.

.....J'ai reçu des lettres du jour de l'an de la Princesse (qui s'informe de toi), de Goncourt et de Daudet (celle-là exquise et farce).....

Le temps est doux et Monsieur brûle moins de bois. Il va présentement se coucher: — car les yeux me cuisent et ma pauvre cervelle n'en peut plus.....

Ta vieille NOUNOU.

CLXXXVIII

Croisset, jeudi 2 h., 16 janvier 1879.

Comment, chérie, je te dois plusieurs lettres? Ton reproche est aimable, mais injuste. — Et, à propos de lettres, je suis *tanné* d'en écrire! j'ai envie de publier dans les journaux que je ne répondrai plus à aucune: quatre aujourd'hui! six hier! autant avant-hier! mon temps est mangé par ce gribouillage imbécile.

Avec tout ça, *Bouvard et Pécuchet* n'avance pas: je succombe sous la théologie! Et je t'assure, loulou, qu'il faut avoir la tête forte et vaste pour coordonner et rendre plastiques toutes les questions qui sont à traiter dans ce gredin de chapitre-là! J'en viendrai à bout, je crois? mais quand sera-t-il fini, ce chapitre IX? — ne le sais! et il se pourrait très bien que je n'*allasse* à Paris qu'au milieu de l'été prochain?

Pour ne plus penser pendant deux ou trois heures à la

Religion (car j'en rêve la nuit, et à mes repas j'en mange avec mon fricot) j'ai invité Fortin à dîner pour aujourd'hui.

Monsieur commence à ne plus dormir, — bien que tous les jours je m'astreigne à une demi-heure de promenade. — N'importe, le physique et le moral sont bons.

Ah! ma chère Caro, ma chère fille, j'en ai gros sur le cœur, pourtant! et je voudrais bien me soulager!

Je satisfais mon besoin de tendresse en appelant Julie après mon dîner, et je regarde sa vieille robe à damiers noirs qu'a portée maman. Alors je songe à la bonne femme jusqu'à ce que les larmes me montent à la gorge. — Voilà mes plaisirs : ma vie est rude, franchement.

La tienne n'est pas douce, non plus, pauvre chérie, — mais tu es jeune, toi, par conséquent plus forte. — Je te remercie bien de ta gentille lettre de ce matin : elle m'a un peu desserré le cœur. La vente[1] se fera-t-elle lundi? j'en doute. Ce sera encore remis à plus tard! Et en attendant, comment vivre?

Au milieu de ces tristesses, je continue ma métaphysique : Kant, Hegel, Leibnitz. Ce n'est pas drôle, et j'en suis *accablé*. Hier j'ai travaillé quatorze heures. — Je suis solide, apparemment.....

C'est ce soir la première de *l'Assommoir*[2]. Je voudrais bien y être, mais?... ainsi de suite. — Enfin, attendons la vente. Je prendrai de quoi être un peu libre de mes actions, pendant quatre ans. Et puis, après, à la grâce de Dieu! Mais quant à cela, j'y suis *résolu*, par exemple, et là-dessus je ne céderai pas, — car je ne *peux* plus vivre dans des conditions pareilles.....

Ce que tu me dis de madame X... m'afflige, mais ne m'étonne pas : le Vice est toujours puni ; la Vertu aussi.

Quant à la pauvre mère Tardif, tant mieux pour elle de n'être plus de ce monde (il ne faut plaindre la mort que des heureux, c'est-à-dire celle de fort peu de gens). Je me rappelle avec douceur les moments que j'ai passés chez elle autrefois et j'ai envie « de faire dire une messe à son intention », sérieusement.....

Maintenant, je vais reprendre l'examen de Leibnitz par Con-

1. Mon mari s'était décidé à vendre sa scierie.

2. Elle fut remise au surlendemain.

dillac, — lequel vaut mieux que sa réputation, — puis relever mes notes dans le traité des *Apparitions*, de dom Calmet, etc.

Et je t'embrasse bien tendrement.

Ta vieille NOUNOU.

CLXXXIX

21 janvier 1879.

Chérie,

Ne t'inquiète pas de la féerie : tant pis pour d'Osmoy !

Commences-tu à y voir clair dans ton déménagement ? n'es-tu pas bien fatiguée, pauvre loulou? Enfin tu as fait ce que tu as voulu : tu as loué ton appartement !

..... Nous ne pouvons rien dire, ni faire aucun projet, même à courte échéance, tant que la vente n'aura pas eu lieu ! Il me tarde bien qu'elle soit terminée ! Quand ce sera fini, j'aurai toujours quelques milliers de francs qui me permettront d'attendre la fin de *Bouvard et Pécuchet*. — La gêne où je me trouve m'irrite de plus en plus, et cette incertitude permanente me désespère. Malgré des efforts de volonté gigantesques, je sens que je succombe au chagrin. Il est temps que ça finisse. — Ma santé serait bonne si je pouvais dormir. J'ai maintenant des insomnies persistantes : que je me couche tard ou de bonne heure, je ne puis plus m'endormir qu'à 5 h. du matin. — Aussi ai-je mal à la tête toute l'après-midi. — Je lis et je prends des notes démesurément. Hier soir, je me suis promené sur le quai au clair de lune, malgré le froid qui était violent, mais la beauté de la nuit était irrésistible, et tout à l'heure, après mon déjeuner, j'ai fait un grand tour dans le jardin. Mais ma compagnie m'attriste. Mieux vaut celle des bouquins.

Vendredi et samedi, mon état nerveux et mental (*sic*) m'a fait peur. Je rabâche intérieurement les mêmes récriminations ! et je me roule dans le chagrin sans discontinuer. Puis je me remets à mes livres. Je tâche de composer mon chapitre. Alors, comme l'imagination est en jeu, au lieu de s'appliquer à des êtres fictifs, elle s'applique à moi. Et ça recommence !

Inutile de se plaindre ! Mais il est encore plus inutile de vivre ! Quel avenir ai-je maintenant ? A qui même parler? Je vis tout seul comme un méchant, et ce n'est pas près de

finir : car il faudra bien que j'aille à Paris, pendant deux mois, cette année, si je veux finir *Bouvard et Pécuchet*, et alors vous reviendrez ici, — de sorte que je serai peut-être jusqu'au milieu de mai sans voir ma pauvre fille. — Quant à vivre tous les trois dans le petit logement de Paris, cela est matériellement impossible (n'y ayant pas même de chambre pour la cuisinière). Au moins ici rien ne m'agace, et là-bas il n'en serait pas de même.

C'est ton anniversaire, ma pauvre Caro ? Tu es née au milieu des larmes, ça t'a porté malheur ! Allons, adieu : je m'attendris trop, — mais je suis bien las de faire des efforts, de me tendre, de *vouloir*, et pourquoi ? à quoi ça sert-il ? à qui cela fait-il du bien ?

Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

CXC

Nuit de mardi, 1h. [1879.]

..... La lecture de l'encyclique du S. P. m'a pourtant beaucoup réjoui : — lis-la, et tu verras de quelle manière il entend le progrès social. — J'ai fini aujourd'hui le catéchisme de l'abbé Gaume. C'est énorme. Il y a, dans la seconde partie, un petit cours d'histoire qui est soigné. Ce sont là des intermèdes à mes lectures philosophiques. Si elles durent encore deux ou trois mois, je serai d'une force honnête, — mais je vais avoir bientôt épuisé tout ce qui peut me servir à la Bibliothèque de Rouen. — Depuis deux jours, je prépare mon chapitre; mais je ne suis pas près de l'écrire !

Voilà deux fois que tu me parles de ton « bon moral », ma chère fille : est-ce vrai ? Ordinairement, on ne se vante pas de ces choses-là ! Moi, je voudrais pouvoir en dire autant, et le travail n'y fait rien. La tristesse me ronge, voilà le vrai. Fortin ne veut pas me donner d'opium, prétendant que ça me congestionnerait trop. Cependant je voudrais bien dormir : car dimanche j'ai fait une promenade (mauvaise hygiène pour ma cervelle) et ce matin j'ai pris un bain. Vais-je être calme dans mon lit ? Problème.

Est-ce toujours mardi prochain la vente de la scierie ? A ce moment-là verrai-je ton mari ? Le bon Tourgueneff m'a écrit

qu'il viendrait au commencement de la semaine prochaine. Je ne compte pas dessus. Cependant sa lettre était bien tendre.....

Tous les jours j'apprends la mort de quelqu'un que j'ai connu et fréquenté. — Depuis huit jours voici la liste : Marc Fournier, Flammarion, Latour, *Préault*! etc!.....

Je t'embrasse,

VIEUX.

CXCI

Lundi soir, 6h. Janvier 1879.

Mon loulou,

J'ai peur que *le Nouvelliste* n'insère un entrefilet qui te donnerait de l'inquiétude : je me suis donné samedi en glissant sur le verglas une *très forte entorse* avec fêlure du péroné, — mais je n'ai pas la jambe cassée.

Fortin (que j'ai attendu 48 heures) me soigne admirablement. Laporte vient me voir très souvent et couche ici. Suzanne me soigne très bien. Je lis et je fume dans mon lit, qu'il me va falloir garder pendant *six semaines*!

Je serais *très contrarié* si un de vous deux se dérangeait pour venir. Ça n'en vaut pas la peine, *je ne le veux pas* : inutile de dépenser son argent à ça. Mon accident est le moindre de mes soucis et le plus léger de mes chagrins, — ou plutôt n'est pas un chagrin, — une simple contrariété. — Quand je me serai fait faire une planche idoine pour écrire dans mon lit, je t'enverrai plus de détails ; — après-demain, sans doute.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle, qui n'a pas beaucoup de chance.

CXCII

Jeudi, 11h. Janvier 1879.]

Ma pauvre fille,

..... Ce qui m'a le plus vexé dans mon accident, c'est *le Figaro* : quels imbéciles! Et Lapierre avait eu l'attention de n'en rien dire, sachant mon horreur pour ce genre de *réclames*! Oui, Villemessant a cru peut-être m'honorer, me faire plaisir et me servir ; — loin de là! je suis IIIIIindigné : je

n'aime pas à ce que le public sache rien de ma personne. « Cache ta vie », maxime d'Epictète.

Hier j'ai reçu quinze lettres ; ce matin douze. Et il faut y répondre ou y faire répondre. Quelle dépense de timbres!

Mon moral est excellent, *meilleur* qu'auparavant *(sic)*. Laporte s'étonne de ma patience, de mon caractère angélique. Mais ces choses-là ne révoltent ni mon esprit, ni mes nerfs, ni mon cœur : donc je n'en souffre pas, — voilà le vrai. — Je me suis fait faire une table et tu admirerais mes petites inventions.

Comment peins-tu le père Cloquet? en robe ou en redingote?

Je t'attends samedi, mon loulou ; ça me fera bien plaisir de te voir arriver, mais grande peine de te voir partir.

Amitiés à Ernest. *Que fait-il*? Voilà qui est plus sérieux que ma guibole cassée.

Ton vieil éclopé et grabataire,

G. F.

CXCIII

Dimanche, 1h. [1879.]

L'île en face est couverte d'eau ; le vent remue les flots ; le soleil, de temps à autre, paraît entre les nuages, — et je regarde la rivière avec ma lorgnette. — A 4h. 1/2, j'attends le bon Laporte. Demain, on me met ma botte en dextrine. Senard me confectionne une paire de béquilles, et mardi je me lèverai ; mais il ne faut pas que je m'attende à descendre l'escalier avant quinze jours. — Si je posais mon pied à terre, l'os traverserait ma peau, paraît-il.

J'irais très bien, si je n'avais des démangeaisons abominable par tout le corps : — c'est une petite affection nerveuse, dit Fortin. — Ça m'empêche de dormir! Malgré tout, je reste « un petit père tranquille ». — Dans mes insomnies, je ne songe qu'aux maudites *affaires*!!! et à l'avenir! Quel supplice que cette incertitude! C'est si loin de la manière dont j'ai été élevé! Quelle différence de milieux! Mon pauvre bonhomme de père ne savait pas faire une addition et jusqu'à sa mort je n'avais pas vu un papier timbré. Dans quel mépris nous vivions du commerce et des affaires d'argent, et quelle sécurité ! quel bien-être !.....

J'ai eu cette nuit un cauchemar *affreux*, — à cause de ma jambe. — Je rampais sur le ventre et Paul (le concierge) m'insultait. Je voulais lui prêcher la religion (*sic*) et tout le monde m'avait abandonné. Mon impuissance me désespérait. J'y pense encore. La vue de la rivière, qui est splendide, me calme peu à peu.

Le départ de Mathilde ne m'afflige pas, — au contraire. — Quand tu auras plus d'expérience, tu seras convaincue qu'il ne faut *jamais* renvoyer les domestiques, à moins qu'ils ne vous exaspèrent : — on va toujours de mal en pis.

Nouvelles des portraits, s. v. p.....

Je te bécote.

TA NOUNOU

CXCIV

Jeudi soir, 5h. 1879.)

Ma chérie,

..... Depuis vingt-quatre heures enfin je ne souffre plus — et je suis réinstallé dans mon cabinet, où je prends des notes sur le spiritisme et la religion.....

Ta comparaison du « chêne séculaire » battu par l'ouragan m'a fait rire : elle est juste, appliquée à moi, car un chêne contient plusieurs bûches — et j'en deviens une, belle.

Pauvre chère enfant, comme ta vie me fait de la peine! Tu es bien courageuse, bien raisonnable! et je t'en aimerais plus, si c'était possible.....

Croirais-tu ce fait de *la Sœur*[1]. Lundi, il m'avait quitté par le bateau de 11h. et devait revenir par celui de 6h. 1/2 : comme la chaussée de Couronne était couverte d'eau, il a retiré son pantalon et a marché nu-pieds dans l'eau pour rejoindre le passager. La Seine était furieuse; le sieur Saint-Martin refusait « le monde ».

Voilà un ami, celui-là! qui s'expose à se noyer ou tout au moins à une fluxion de poitrine pour ne pas manquer à un rendez-vous, peu utile, en somme!

Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX

1 Surnom décerné à Laporte, pour les soins dévoués qu'il donnait à mon oncle.

CXCV

Samedi, 2 h. [1879.]

Mon loulou,

Voici la *vérité vraie*. J'ai voulu te cacher l'histoire, pour ne pas te donner d'angoisses ou tout au moins d'impatience. En résumé, et d'abord, j'ai eu tort, une fois de plus, de suivre les conseils *des autres* et de me méfier de mon jugement; — mais je suis incorrigible, je crois toujours au jugement des autres! puis je m'en trouve mal. — Donc, je commence.

Au commencement de janvier, Taine m'a écrit pour me dire que M. de Sacy allait bientôt mourir et que Bardoux ne demandait qu'à me donner sa place[1] : — 3 000 f. et le logement. — Bien que le logement me tentât (il est splendide), je lui ai répondu que cette place ne me convenait pas, puisqu'un séjour forcé à Paris avec 3 000 f. de rente me rendrait plus pauvre que je ne le suis à Croisset et que j'aimais mieux ne passer que deux ou trois mois à Paris. — De plus, la Princesse et madame Brainne m'ont dit que mes amis s'occupaient de me faire avoir « une position digne de moi ».

Deuxième acte, le lundi. — Dès que vous avez été partis, Tourgueneff a pris une figure solennelle et m'a dit : « Gambetta vous demande si vous voulez la place de M. de Sacy : 8 000 f. et le logement! Répondez-moi tout de suite! » A force d'éloquence et de tendresse (le mot n'est pas trop fort), et secondé en cela par Laporte, il a vaincu les répugnances que j'ai à devenir fonctionnaire! L'idée que je vous serais moins à charge est, au fond, ce qui m'a décidé, — et, après une nuit d'insomnie, je lui ai répondu : « Faites! » Tout devait se faire en silence et on ne devait t'initier qu'après une conclusion.

Vingt-quatre heures après, lettre de Tourgueneff me disant qu'il s'est trompé, — que la place n'est que de 6 000, mais qu'il croyait devoir continuer ses démarches.

Or, Gambetta n'avait rien promis du tout : — Goncourt lui avait demandé pour moi une sinécure, ainsi que les Charpen-

1. M. de Sacy était administrateur de la Bibliothèque Mazarine.

tier, lesquels s'étaient monté le bourrichon ; ils avaient écrit à madame Adam, toute disposée en ma faveur.

Autre lettre : la place n'est plus de six mille, mais de quatre !

Là-dessus, Cordier[1] est venu me voir, et s'est montré tout dévoué : il a parlé de moi à Paul Bert, qui lui a dit qu'il ferait tout pour moi, et au père Hugo, qui, séance tenante, a écrit une chaude recommandation à Ferry.

Article du *Figaro* — et départ de Tourgueneff pour la Russie. — On m'avait prévenu, un peu auparavant, que M. Senart[2], ayant contribué au ministère, réclamait la place pour son gendre, auquel elle revient *de droit*.

Lundi dernier, lettre de Baudry me demandant *enfin* de mes nouvelles et m'apprenant le mariage de sa fille..... Il me dit qu'il fait des démarches pour la place de M. de Sacy, ne parle pas du tout de celles qu'on fait pour moi. Taine lui en avait parlé, mais « elle ne me convient pas du tout ». De plus, il s'apitoye sur mon sort, et en veut à Bardoux de ce qu'il ne m'a pas donné celle de Troubat : 3 000 f. et séjour forcé à Compiègne ! charmante perspective ! — Ledit philosophe est un sot. S'il m'avait écrit franchement : « Je vous en prie, tenez-vous tranquille, je vous demande cela comme un service », ma gentilhommerie native m'eût forcé à lui laisser le champ libre. Je lui ai fait répondre par Laporte que j'étais trop souffrant pour lui écrire, et qu'il aurait de moi des explications quand je pourrais tenir ma plume : — à Normand, Normand et demi !

Voilà où en sont les choses. Mais je suis *sûr* qu'il sera nommé, et j'en serai pour ma courte honte ! Je passerai pour un sot intrigant : voilà ce qu'on m'aura fait gagner ! — De plus, l'article du *Figaro* (on m'écrit maintenant pour me demander des éclaircissements là-dessus — comme, hier, madame Achille — et il faut répondre ! *vois-tu la scie* !) m'aura fâché avec madame Adam. Tourgueneff m'a écrit de Berlin pour « s'excuser » : il ne sait pas d'où peut venir cette élucubration qui contient des choses vraies — et des fausses aussi.

1 Ancien député de la Seine-Inférieure, sénateur inamovible.

2 Député de Seine-et-Oise ; — avait jadis, comme avocat, défendu l'auteur de *Madame Bovary*.

J'avoue qu'elle m'a fait verser des larmes rouges. — On publie ma misère! Et ces misérables me plaignent. Ils parlent de ma «bonté». Que c'est dur! que c'est dur! je n'en mérite pas tant! Maudit soit le jour où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre! — Sans ma mère et Bouilhet, je n'aurais jamais imprimé. Comme je le regrette maintenant! — Je demande à ce qu'on m'oublie, à ce qu'on me f... la paix, à ce qu'on ne parle jamais de moi! Ma personne me devient odieuse. Quand donc serai-je crevé pour qu'on ne s'en occupe plus? — Tu veux que je te dise la vérité, ma chère fille: eh bien, la voilà. Mon cœur éclate de rage et je succombe sous le poids des avanies.

..... *Le Figaro*, pour les besoins de sa polémique, me traîne dans la fange! Après tout, c'est bien! j'ai été lâche, j'ai manqué à mes principes (car moi aussi, j'en ai), et j'en suis puni. Il ne faut pas se plaindre, mais j'en souffre, — oui, cruellement, pas de pose. — Toute la dignité de ma vie est perdue. Je me regarde comme un homme souillé! — Oh! les Autres! les éternels Autres! Et tout cela, pour n'avoir pas l'air d'un entêté, d'un orgueilleux! dans la peur de paraître « poser ».....

Fortin a visité ma jambe hier et, lundi, me refera une autre botte de dextrine. Je ne pourrai pas marcher avant un mois, et « ce sera bien joli », dit-il. Je boiterai pendant trois ou quatre ans. Cette perspective ne me désole pas du tout! Quant à pouvoir monter des escaliers de Paris, principalement le nôtre, cette année, la chose me paraît douteuse? J'en suis tout consolé d'avance. — Et, d'ailleurs, *avec quel argent* irais-je et vivrais-je à Paris? J'ai besoin d'y vivre au moins deux mois pour mon travail: eh bien, mon travail s'en passera, forcément. — Souvent, d'ailleurs, il me semble que je ne pourrai plus écrire? On a tant frappé sur ma pauvre cervelle que le grand ressort est cassé. Je me sens fourbu; je ne demande qu'à dormir, — et je ne peux pas dormir, parce que j'ai sur toute la peau des démangeaisons *abominables* (sans qu'on y voie de plaques ni de rougeurs). Fortin prétend que c'est une affection nerveuse des papilles de la peau. — De plus, j'ai mal aux dents ou plutôt à la seule dent d'en haut qui me reste: comique! comique! mais comique qui ne me fait pas

rire. — Tel est le bonhomme. — Ajoute à cela que mes lectures philosophiques et religieuses me soulèvent le cœur de dégoût, tant je trouve l'aplomb de ces messieurs outrecuidant. Mais la palme, comme bêtise et comme impudence, appartient aux apologistes modernes. Quels ânes! ou quelle mauvaise foi!

Voilà, ma chérie, tu ne diras pas, cette fois, que je ne suis pas « ouvert ».....

L'avalanche de lettres diminue, Dieu merci! Cependant, depuis l'histoire de la Bibliothèque, pas de jour ne s'est passé que je n'en aie au moins cinq ou six à écrire : — quel abrutissement! — Il ne m'est pas même permis d'avoir la jambe cassée : il faut qu'on me tourmente dans mon lit! Il y a aujourd'hui juste un mois qu'est arrivé mon accident : eh bien, pas un jour, ou à peu près, ne s'est passé sans qu'on ne m'ait dit, fait ou écrit quelque chose de pénible! — insciemment, soit! mais le coup n'en a pas moins porté.

J'attends le 21 mars avec impatience pour voir ma pauvre fille. — D'ici là, ne perds pas de temps.

Je t'embrasse.

VIEUX.

Je suis bien content du succès de Guy et *fâché* que tu n'aies pas été à la première[1] pour me remplacer.

CXCVI

Mardi matin 11 février 1879.

Ce n'est pas drôle, pauvre chérie! mais ce pouvait être pire? et j'*aime mieux ça*! C'est fini, nous savons à quoi nous en tenir.

Nous voilà au fond de l'abîme! *est-ce bien le fond*? Il s'agit d'en sortir maintenant, c'est-à-dire de pouvoir subsister? — Quels sont « les projets qui seront sages et auxquels tu espères que j'accéderais »? — Je me perds dans le vide, et rêvasse anxieusement. — J'en ai fait, de mon côté, qui me semblent bien impraticables (comme de donner des leçons! etc., etc.).

1. La première représentation de l'*Histoire du Vieux Temps*, « scène en vers », jouée au Troisième-Théâtre-Français, le 19 février 1879, — publiée dans le volume intitulé *Des Vers* (1880).

Il y a une économie que nous pouvons réaliser, c'est : que je n'habite plus du tout Paris. Le sacrifice en est fait dans mon cœur. Ce ne serait pas toujours bien gai ; mais au moins, *ici*, je serai *tranquille*. Oh ! la tranquillité ! le repos ! le repos absolu !

Sans doute, Laporte m'avait parlé de F..., mais j'avais mal compris, n'ayant pas toujours la tête à moi, maintenant. — Tu me dis que « les nôtres en valent bien d'autres ». Je suis même convaincu que la mienne valait beaucoup ; mais on n'emploie pas un rasoir à fendre du bois, ni un cheval de course à charrier des moellons : les machines délicates se détériorent plus facilement que les grossières, je me sens ébréché et fourbu. — N'importe ! c'est un soulagement de savoir que Flavie ne perdra rien. Quant à Raoul-Duval et Laporte, *comment ferons-nous ?* Voilà ce qui me tourmente. Réponds-moi là-dessus.

Et je persiste à ne pas comprendre quelle garantie je puis offrir à F..., puisque je n'ai plus rien. Il me demande ma parole: je la lui donne, mais je ne pourrai tenir ma promesse et je le sais. Je suis donc un coquin ? — Dans quel état doit être ton pauvre mari !.....

J'ai reçu ce matin l'*Histoire du Vieux Temps*, de mon disciple, avec une dédicace qui m'a été au cœur. — Les lignes imprimées en ton honneur sont charmantes de tact et de délicatesse, ne trouves-tu pas ?

A 3h. 1/2, je vais avoir la visite de Popelin, qui repartira demain matin. Je vais tâcher d'avoir l'air gai, pour le bien recevoir.....

Le 28 est de vendredi en quinze ! Le 29, j'espère embrasser ma pauvre fille, et causer avec elle un peu longuement.....

Bonne pioche ! et tâche d'être forte pour trois.

VIEUX.

CXCVII

Vendredi 3h. [Mars 1879.]

Ma chère fille,

Il n'y a pas à hésiter, j'adopte la seconde combinaison : je peux très bien vivre sans Paris et n'y avoir pas de logement.

Vous me réserverez dans quelque coin un lit, — voilà tout ce que je demande. — et quand j'aurai un peu d'argent je me donnerai une petite vacance. — Avec la maison de Croisset, 6 000f. *servis régulièrement* et ce que je pourrai décrocher d'autre part, l'existence sera possible.

J'ai tout lieu de croire qu'on va *m'offrir* une pension? et je l'accepterai, bien que j'en sois *humilié* jusqu'à la moelle des os (aussi je désire là-dessus le secret le plus absolu). Espérons que la presse ne s'en mêlera pas! Ma conscience me reproche cette pension (que je n'ai méritée nullement, quoi qu'on dise) : parce que j'ai mal entendu mes intérêts, ce n'est pas une raison pour que la patrie me nourrisse! Pour calmer ce scrupule, et vivre en paix avec moi-même, j'ai imaginé un moyen que je te communiquerai et que tu approuveras, j'en suis sûr, — car tu es un honnête homme, chose plus rare qu'une honnête femme, — ma chère enfant! ma pauvre fille!

Si cela se fait, comme je l'espère, je pourrai attendre la mort en paix.

Quand tu viendras ici dans quinze jours, nous viderons à fond plusieurs petites questions secondaires ; mais voilà la plus importante décidée, conclue, n'est-ce pas?

..... En résumé, j'aime mieux la vie la plus chétive, la plus solitaire et la plus triste, que d'avoir à penser à l'argent. Je renonce à tout, pourvu que j'aie la paix, c'est-à-dire ma *liberté d'esprit*.

Espérons en tes succès picturaux : vois-tu ma joie? notre joie, si tu allais être très remarquée au Salon! Au prix où est la peinture, tu peux gagner beaucoup d'argent. Mais le moyen d'en gagner, c'est de ne pas peindre en vue d'en gagner. Le succès matériel ne doit être qu'un résultat, et jamais un but : autrement, on perd la boule, on n'a même plus le sens pratrique. — Faisons *bien*, puis advienne que pourra. Ah! ah! moi aussi, j'ai des *principes*. J'en ai même trop pour mon bonheur.

Je suis bien content que le portrait du Père Didon marche bien. Es-tu sûre maintenant d'être prête pour le 28?

Adieu, ma pauvre Caro, écris-moi le plus souvent que tu pourras.

Ta vieille NOUNOU.

CXCVIII

Mercredi. [1879.]

A la bonne heure! au moins voilà une vraie lettre! c'est-à-dire longue!

Et d'abord, ma chérie, j'ai vu hier, dans *le XIX*[e] *Siècle*, une nouvelle qui doit te faire plaisir : le Salon n'ouvrira pas avant le 15 mai, ou peut-être avant le 30. Cela te donne du temps. — Tu ne m'as pas dit ce que Bonnat pense du portrait du Père Didon.

Quant à la *Mazarine*, je n'y pense pas plus que s'il n'en eût jamais été question. Je regrette que tu aies prié madame Charpentier d'aller chez Gambetta : ton zèle t'a entraînée trop loin. Enfin, c'est fini, *n i* ni! Seulement, c'est une leçon pour l'avenir. La raison devrait me faire regretter cette place, mais les nerfs de mossieu sentent différemment. — Voilà.

Je suis comme toi : je ne demande qu'à être tranquille (et le souhait est ambitieux). Aussi, quand rien du dehors ne m'arrive, je me trouve très bien. La vue de la rivière et le chant des poules me suffisent comme distraction *(sic)*. Jamais je n'ai moins désiré Paris. J'y pense même rarement. D'ailleurs, je ne pourrai pas monter un escalier parisien avant deux mois. Ainsi tout est pour le mieux. — Je voudrais bien me remettre à écrire, mais franchement je crois que ce me sera impossible? et je *recule* devant ce moment. J'ai eu et j'ai encore trop de tourments : ma tête n'est pas libre, je le sens! Joli résultat! — et à qui ai-je été utile, en définitive?.....

Adieu, pauvre chérie.....

VIEUX

CXCIX

Vendredi soir 11h. [1879.]

Ma chérie,

Si, dans ta conscience, tu ne trouves pas bien le portrait du Père Didon, il ne faut pas le soumettre au jury. — Peut-être as-tu eu l'ambition trop haute? Mais j'ai mauvaise opinion d'un artiste qui, étant jeune, n'a pas une ambition trop haute : pour faire bien un sonnet, il faut avoir tenté un poème épique.

Au reste, demande l'avis franc de Bonnat. — A-t-il vu le portrait de M. Cloquet?.....

Ma jambe, que je ménage beaucoup, est toujours enflée le soir! Quand pourrai-je aller à Paris? où j'ai tant besoin, pour mon travail!

Maintenant, je refais, pour la troisième fois, les tables de mon dossier intitulé philosophie : ce sont les notes de mes notes, que je coordonne, pour dresser le plan de mon chapitre! Depuis quinze jours je ne m'occupe pas à autre chose! Quelle besogne! — Et je suis taquiné fortement par le mal de dents, si bien que je viens d'écrire à Gally pour le prier de m'apporter ses outils! La Providence ne m'étouffe pas sous les roses! mais je ne l'accuse point, étant convaincu de la nécessité des choses.

Je vais donc revoir ma pauvre fille! quand? et pour combien de temps? Le vieux Croisset te fera du bien. Il y a beaucoup de primevères et de violettes; leur vue te délassera, te détendra les nerfs.

Embrasse ton mari pour moi et quatre bécots sur tes joues.

VIEUX

CC

Mercredi soir, 9 avril 1879.

..... Sais-tu ce qu'ont fait mes deux anges après le repas? un somme! L'une (madame Pasca) sur mon divan, et l'autre (madame Lapierre) dans un fauteuil! Pendant qu'elles dormaient j'ai travaillé à ma table, tranquillement, comme un petit père tranquille : rien de plus vertueux et de plus commode! Leurs provisions de bouche étaient d'ailleurs excellentes et abondantes : — il m'en est resté jusqu'au surlendemain.

Ton Vieux a eu, ce matin, une colère violente au spectacle du premier numéro de *la Vie moderne*, — rédacteur en chef Bergerat, éditeur Charpentier : — tu n'imagines pas une infection pareille. C'est encore plus ignoble que la *Vie parisienne*, cette m... à la vanille! Mon premier mouvement a été d'écrire une lettre d'injures à ces messieurs, en les priant d'ôter mon nom de dessus la couverture, car elle le salit,

mais j'ai eu peur d'avoir l'air de *vouloir poser* ! et je me suis abstenu. — N'importe ! j'en suis encore *indigné (sic)*.

La lecture de la *Correspondance inédite de Berlioz* m'a remonté : — *lis-la*, je t'en prie ; — voilà un homme ! et un vrai artiste ! quelle haine de la médiocrité ! quelles belles colères contre l'infâme bourgeois ! quel mépris de *on* ! Cela vous enfonce les lettres de Balzac, de 36 000 coudées ! Je ne m'étonne plus de la sympathie que nous avions l'un pour l'autre. — Que ne l'ai-je mieux connu ! je l'aurais adoré ! — Sens-tu la beauté des funérailles de Villemessant ? embaumement comme celui d'un Pharaon, messe dite par un évêque, la gare du chemin de fer transformée en chapelle ardente, « retour des cendres » à Paris, et demain quel enterrement !..... Mais il disposait d'une « immense publicité » : inclinons-nous.

Et Pinard[1] ! mon ennemi, ce saint homme..... que mademoiselle Delaporte a mis à la sienne (de porte) vu ses manières trop galantes, oui ! Pinard, l'ancien ministre, communiant dimanche dernier à Notre-Dame avec monseigneur le duc de Nemours, n'est-ce pas beau ? — Tout cela (sans compter le reste) me donne envie de crever, puisque c'est plus fort que nous .....

Ne vous préoccupez pas de mon arrivée à Paris : — le monde m'attire de moins en moins et je ne sais quand je me résignerai à monter dans un wagon. L'idée même de franchir mon seuil m'est désagréable. Il se pourrait bien que je reculasse mon voyage jusqu'à l'automne ? Je finirai par ressembler au chanoine de Poitiers dont parle Montaigne et qui n'était pas sorti de sa chambre depuis trente ans « par l'incommodité de sa *mélancholie* ».

Adieu, pauvre fille, je te bécote,

VIEUX.

CCI

Samedi 11 h. [Avril 1879.]

Voici le reçu signé et paraphé.....

Cet *acte de commerçant* que j'accomplis régulièrement tous

1. Avait requis jadis contre l'auteur de *Madame Bovary*.

les mois, sans en comprendre le sens pratique, m'exaspère de plus en plus : — on ne refait pas son tempérament. — N'en parlons plus! mais c'est dur! une jambe cassée n'est rien à côté, ni même un mal de dents : je me les ferais toutes arracher avec une volupté reconnaissante à la condition qu'on ne me parlerait plus d'argent, tonnerre de D... ! Le reçu de notre locataire m'est même désagréable à signer (*sic*).....

Hier, Monsieur a fait maigre et s'en est bien trouvé : j'ai eu la tête très lucide toute la journée... Pas un bruit sur le quai, pas un bateau sur la rivière, rien, silence absolu et aucune lettre à écrire! aussi ai-je travaillé jusqu'à deux heures du matin. Résultat : une page et la préparation de deux autres. — C'est là ce qu'il me faut : l'écartement de toute manifestation extérieure et j'ose dire de toute relation humaine. — Je suis de moins en moins pressé d'aller à Paris. D'ailleurs, ma jambe enfle dès que je marche un peu, et hier soir elle me faisait souffrir ; je crois que c'est un rhumatisme qui se porte sur l'articulation?

Cependant je voudrais bien voir le portrait de ma pauvre fille[1] sur la cimaise.....

Je t'embrasse,

VIEUX

CCII

Vendredi minuit. Avril 1879.

Eh bien, oui, j'ai été hier dîner rue de la Ferme avec ma *sonne* (madame Lapierre avait invité personnellement Suzanne) — La voiture m'a extrêmement gêné : le mouvement des roues, les cahots me faisaient mal dans le pied, et le grand air m'étourdissait. Seul, je n'aurais pas continué.

On m'a reçu avec des honneurs choisis car c'était la Saint-Polycarpe. — Lapierre s'était déguisé en Bédouin, madame Lapierre en Kabyle, et le chien de madame Pasca avait des rubans dans les poils du museau. Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. Au dessert, on a apporté un gâteau de Savoie ayant cette devise : « Vive saint Polycarpe! » Toast avec du champagne, après quoi madame Pasca

1. Le p[illegible] au Salon.

a déroulé un grand morceau de papier et a lu des vers à ma louange, composés par Boisse (qui était le seul convive avec Houzeau). — Les amphitryons ont été bien aimables, mais..... crevettes pas fraîches! Tu sauras que je m'en gorge tous les jours (de crevettes), ne pouvant plus manger de viande. Fortin m'appelle plus que jamais « une grosse fille hystérique », — et comme il m'est poussé un clou abominable en plein visage, il m'a purgé ce matin. — Au commencement de la semaine, j'ai eu mal aux yeux au point d'employer un collyre. — Voilà, et je dis comme Oreste :

Oui, je te loue, o ciel! de ta persévérance.

Mais tous ces maux-là ne sont rien près des autres, c'est-à-dire qu'ils n'arrivent pas jusqu'à l'âme...

J'ai reçu le livre d'Anatole France et *le Figaro* contenant l'élucubration de Zola[1]. — Tu as dû toi-même recevoir, ce matin, un article sur son article? La fin est louangeuse pour moi et cruelle pour lui, mais il devient trop grotesque : quel mauvais goût que de parler toujours de soi!

Je suis en train de corriger les épreuves de *Salammbô* pour Lemerre : eh bien, franchement, j'aime encore mieux ça que *l'Assommoir*.

Avant-hier, visite de monsieur et madame Censier. Censier[2] *gobe* Zola, le gobe complètement, — œuvres et théories, — tant le succès en impose aux Bourgeois!!!

Et le père Harel regrette Villemessant! « C'est une perte! » *(sic)*.....

Je t'embrasse.

Ton

NONAGÉNAIRE.

1. Un article sur le naturalisme.
2. Conseiller à la Cour de Rouen.

(La fin au prochain numéro.)

L'ACHAT
DES ACTIONS DE SUEZ

— 1875 —

L'Angleterre est en train de conquérir l'Égypte depuis près de trente ans. Quand on écrira l'histoire complète de cette lente conquête, il faudra dire le rôle qu'y jouèrent les armes, la diplomatie et le banquier. C'est le banquier qui entra en scène le premier. Son rôle fut bref. Nathan de Rothschild ne fit que paraître et disparaître ; mais son intervention fut décisive. Grâce à lui, l'Angleterre se procura, moyennant 100 millions de francs, 176 602 actions de la Compagnie de Suez que le vice-roi d'Égypte était en train de vendre à Paris. Je me bornerai à exposer ici aussi clairement que possible et sans commentaires, comment et pourquoi cette grande affaire financière a été conclue.



Le mardi 16 novembre 1875, dans la matinée, l'agent et consul général d'Angleterre au Caire, le major général Stanton, reçut du *Foreign Office* un télégramme ainsi conçu :

Le gouvernement de Sa Majesté a été avisé qu'un syndicat de capitalistes français offrait au khédive de lui acheter sa participation

dans le canal de Suez, et que les difficultés de Son Altesse étaient telles qu'il était possible qu'elle acceptât.

Veuillez en conséquence vous assurer de l'exactitude de cette information.

DERBY

Stanton représentait le Gouvernement de la reine auprès d'Ismaïl depuis près de dix ans; il était familier avec les hommes et les affaires d'Égypte. Au reçu du télégramme de lord Derby, il se mit immédiatement en quête de Nubar, alors président du conseil des ministres; c'est seulement dans l'après-midi qu'il put le rencontrer. Nubar ne cacha pas qu'en effet des banques françaises ou commanditées par des Français, offraient au khédive d'acheter les 177 642 actions de Suez qu'il possédait. Stanton témoigna vivement de sa surprise que le Gouvernement égyptien n'en eût pas informé aussitôt le Gouvernement anglais, car le khédive devait bien imaginer que l'abandon de sa participation financière dans le canal de Suez ne pouvait laisser l'Angleterre indifférente. D'ailleurs, ajouta Stanton, si le khédive veut vendre ses actions, c'est sûrement l'Angleterre qui lui en donnera le meilleur prix. Nubar répliqua que le Gouvernement égyptien avait un besoin très urgent de 75 à 100 millions, mais que rien ne le contraignait à vendre les titres pour se procurer cette somme; il suffisait que les banques consentissent au trésor khédivial une avance de 75 à 100 millions, garantie par le dépôt des 177 642 actions. Le télégramme de lord Derby ne faisait pas allusion à une proposition d'avance sur titres; Stanton fut peut-être quelque peu déconcerté; mais il exigea de Nubar et du ministre des finances, Sadik Pacha, la promesse que les négociations avec les banques seraient suspendues jusqu'au moment où le *Foreign Office* aurait fait connaître son avis au sujet de l'avance sur titres. Nubar promit seulement que les pourparlers seraient interrompus pendant quarante-huit heures, c'est-à-dire jusqu'au jeudi 18 novembre.

Aussitôt Stanton alla solliciter du khédive une audience, qui lui fut accordée pour le soir même, à neuf heures. Stanton y renouvela l'expression de son étonnement de n'avoir pas été informé des négociations avec les banques, puis demanda la confirmation de l'assurance que les négociations ne

seraient pas reprises avant le jeudi soir. Ismaïl répéta que le Gouvernement égyptien n'avait nullement le projet de vendre les actions de Suez et que les pourparlers seraient suspendus pendant deux jours. Puis, se ravisant, Ismaïl demanda à l'agent britannique s'il n'avait pas quelque proposition à lui soumettre. La question n'était pas ironique. Stanton avait affirmé à Nubar que personne ne ferait au Gouvernement égyptien de meilleures conditions que l'Angleterre; il était donc assez naturel qu'Ismaïl pensât que Stanton apportait, au nom de son Gouvernement, des propositions fermes, ou tout au moins quelque suggestion précise. Mais, à la question d'Ismaïl, Stanton ne put rien répondre.

Le lendemain matin, mercredi, en attendant la réponse de Londres, Stanton retournait chez Nubar. On était alors au 17 novembre; avant le 30, le khédive devait se procurer les 75 ou 100 millions nécessaires pour acquitter les bons à l'échéance de décembre. Nubar insista de nouveau sur le besoin pressant d'argent qu'éprouvait le trésor; il ajouta, dans sa prévoyance attristée, que si les banques consentaient l'avance sur les actions du canal, il était bien à craindre que celles-ci ne fussent à jamais perdues; jamais l'incomparable gaspilleur d'argent qu'était Ismaïl ne parviendrait à rembourser ses créanciers. De cet entretien, Stanton dut emporter la conviction que le Gouvernement égyptien, modifiant ses dispositions premières, inclinait maintenant plutôt vers la vente que vers l'avance sur titres. Il s'empressa de le télégraphier à Londres.

A minuit, le jeudi 18, expirait irrévocablement la suspension des négociations avec les banques. A huit heures du soir, Stanton reçut la réponse du Gouvernement britannique. Lord Derby, qui l'avait rédigée, prescrivait à l'agent britannique d'informer le khédive que le Gouvernement était disposé à *acheter* les 177 642 actions « à des conditions raisonnables ». Muni de cet ordre, Stanton courut au palais. Reçu aussitôt, il exposa les intentions de l'Angleterre. Sur quoi, d'après ce que Stanton a raconté, Ismaïl se confondit en remerciements à l'adresse de l'Angleterre, « sa plus sincère amie », mais il lui était alors impossible d'agréer cette offre, car il voulait procéder à une conversion générale de la dette flottante et, pour y parvenir, il se voyait dans la nécessité de donner ses

actions en garantie des engagements nouveaux qu'il allait souscrire; si plus tard il modifiait ses plans, s'il se résignait à vendre ses titres, c'est l'Angleterre qui aurait la préférence.

Que se passa-t-il du vendredi 19 au lundi 22? Je ne sais; mais le mardi 23, Stanton télégraphiait au *Foreign Office* que le vice-roi consentait à vendre à l'Angleterre ses 177 642 actions moyennant cent millions de francs et, dans la soirée du même jour, lord Derby expédiait à Stanton un télégramme lui disant que le Gouvernement britannique acceptait le prix proposé, lequel serait payé au vice-roi par la maison de Rothschild, de Londres. La dépêche ne parvint à Stanton que le 24 au matin : il brûlait d'annoncer à Ismaïl lui-même l'acceptation de l'Angleterre; mais l'heure était trop matinale : au palais, il ne put voir que Nubar, Sadik et le garde des sceaux; il les mit au courant; le lendemain 25, le marché était signé. Dix jours à peine avaient suffi à la diplomatie anglaise pour étudier le problème et le résoudre. Dès le 26, les titres étaient au consulat britannique. Tels sont les incidents de cette courte négociation. Avant d'exposer la convention qui en fut le résultat, et la liquidation financière qui la dénoua, je dois examiner trois points qu'il importe d'éclaircir : Pourquoi l'Égypte consentait-elle à vendre ses actions? Pourquoi la France s'abstenait-elle de les acheter? Pourquoi l'Angleterre tenait-elle tant à les acquérir?

***

« Ceux qui ont vu se rappellent, ceux qui n'ont pas vu n'imagineront jamais ce que fut la féerie égyptienne durant les douze années splendides[1] », qui commencent à la mort de Saïd et qui finissent avec l'année 1875. Mais ce que tout le monde sait, ce sont les centaines de millions et les milliards qu'Ismaïl a gaspillés pour en offrir le spectacle à l'Europe émerveillée. Quand arriva l'automne de 1875, la féerie était à son déclin. Nul n'était encore las pourtant des plaisirs et profits qu'elle offrait depuis si longtemps à tant d'appétits divers. Mais l'argent, qui s'offrait naguère encore si joyeusement,

1. Vicomte E. M. de Vogüé, *Le Rappel des ombres*. Paris, A. Colin, 1900.

devenait soupçonneux : pour qu'il vînt d'Europe en Égypte, ne fût-ce que pour un très court séjour, il fallait le payer extrêmement cher : le taux de 18 p. 100 était fort ordinaire. Tout à coup, au milieu de ces soupçons naissants, l'Europe d'abord incrédule, puis stupéfaite, indignée, apprend que le suzerain du khédive, le Sultan, renonce à payer à ses créanciers l'intérêt qu'il leur a promis. Et, instinctivement, toute la finance dirige ses regards vers le Caire, se demandant si le vassal sera plus loyal.

C'est le 7 octobre, à la bourse du soir, que la dépêche annonçant la catastrophe turque parvint à Alexandrie. Sur le moment, la place fut toute désemparée, mais elle se ressaisit assez vite. Ismaïl, prévenu de la surprise que Constantinople ménageait à l'Occident, avait eu peur que la nouvelle ne causât à Alexandrie des désastres irréparables. Il avait donc renforcé autant qu'il le pouvait les disponibilités du Trésor et il les offrit d'une main assez libérale pour que la liquidation pût être opérée sans de trop grosses difficultés. Mais il y avait l'échéance de décembre : elle était de quatre-vingts à cent millions et on ne pouvait imaginer avec quelles ressources Ismaïl, si rusé et si retors qu'il fût, réussirait à y faire face. Au Caire, à Alexandrie, on offrait en masse des bons à courte échéance avec un escompte de 25 ou 30 p. 100 et personne n'en voulait. Où trouver de nouveaux prêteurs? Quel gage leur offrir?

Saïd avait engagé les revenus du Delta pour l'emprunt de 1862 ; puis Ismaïl avait abandonné à ses prêteurs successivement les recettes douanières, les péages, tous les droits affermés sur le sel et le poisson salé, la taxe sur les moutons, la taxe de l'huile, les droits sur les bois et les barques, les recettes des chemins de fer de la Basse-Égypte, le produit des contributions personnelles et indirectes, et une grande partie de l'impôt de moukabala. Morceau par morceau, le royaume presque tout entier avait été donné en garantie. Le vice-roi se demandait avec angoisse comment il pourrait payer les grosses dettes qu'il avait souscrites avec tant d'insouciance. Il savait bien qu'à Paris on s'occupait de le secourir et que, pour alléger ses charges financières, on projetait de transformer en dette à lointaine échéance l'énorme dette flottante. Mais Paris

était loin; et puis, les créanciers, les amis d'hier, étaient devenus très défiants; les négociations traînaient en longueur; et la fatale échéance de décembre approchait. Ismaïl pouvait, il est vrai, imiter son suzerain le sultan, et, comme lui, faire faillite à ses promesses. Ismaïl, qui n'était pas homme à blâmer une pareille conduite, en balançait peut-être les avantages et les inconvénients quand un Français avisé vint lui soumettre une solution plus honorable, en l'engageant tout simplement à vendre les 177 642 actions de Suez qui restaient dans ses caisses. Ismaïl y avait probablement déjà songé; mais il avait conservé jusque-là une tendresse particulière pour l'œuvre de notre illustre compatriote et il hésitait beaucoup à se séparer de ces morceaux de papier qui demeuraient pour lui le signe palpable de ses droits sur le canal.

Mais que valaient-elles pour lui, ces actions? A ce moment-là, elles ne lui rapportaient rien : ni argent, puisque naguère il en avait aliéné les coupons pour un quart de siècle; ni influence dans la gestion de la Compagnie, puisque ces actions sans dividende ne lui donnaient pas le droit de participer aux assemblées générales.

Quand, en novembre 1858, M. de Lesseps constitua la grande Société du Canal, il offrit au public les 400 000 actions de 500 francs qui en représentent encore aujourd'hui tout le capital social. Les Français prirent un peu plus de la moitié de ces titres, soit 207 111; l'Empire ottoman en souscrivit 96 517; l'Espagne, les Pays-Bas, la Tunisie, le Piémont, etc., 10 866. Quant au reste, soit 85 506 actions, il avait été réservé au public de l'Angleterre, des États-Unis, de la Russie et de l'Autriche-Hongrie. Mais, dans ces pays, pas un seul souscripteur ne se présenta. Le khédive Saïd avait déjà la presque totalité des 96 517 actions qui représentaient la part de l'Empire ottoman dans la souscription; il eut la générosité et l'habileté de prendre les 85 506 actions qui restaient. Quand la répartition générale fut opérée entre les divers souscripteurs, on constata que le vice-roi s'était engagé à verser 88 821 000 francs pour 177 642 actions [1].

1. Les bonnes dispositions du khédive étaient manifestes; malheureusement, ses disponibilités budgétaires étaient médiocres; et il lui aurait été bien difficile de faire face aux lourds engagements qu'il avait assumés, si la Compagnie n'était

Une dizaine d'années plus tard, en 1869, au moment où le canal entièrement terminé allait être ouvert aux marines du monde, la Compagnie et le gouvernement khédivial durent reviser plusieurs clauses de l'acte primitif de concession. La Compagnie renonça aux privilèges fiscaux que la concession de 1856 lui avait accordés; en sus, elle abandonna son droit d'exploiter gratuitement les carrières du domaine public; elle consentit à partager avec le Trésor égyptien le prix de 10 314 hectares de terre dont la vente était décidée; elle céda au vice-roi tous les hôpitaux qu'elle avait construits dans l'isthme pour les ouvriers, la carrière et le port de Mex, les magasins de Damiette et de Boulaq, etc. En retour, le Gouvernement égyptien s'engagea à payer à la Compagnie une somme de trente millions. Mais, sur ces trente millions, la Compagnie savait qu'il n'y fallait pas compter. Sans doute, Ismaïl aurait pu, pour se libérer, rendre à la Compagnie quelques dizaines de milliers des actions qu'il avait trouvées dans l'héritage de Saïd.

Mais, en ces heures du début qui ne furent pas exemptes de difficultés, la négociation de ces paquets de titres n'eût pas été très aisée. Et puis si le khédive se fût défait d'une grande partie de ses actions de Suez, il eût été d'autant moins attaché à l'œuvre de M. de Lesseps; or, il importait au plus haut point de le conserver comme gros actionnaire de l'entreprise, afin d'être sûr qu'il en resterait le protecteur fidèle. De son côté, Ismaïl tenait à conserver dans la gestion de la Compagnie une grande participation administrative et financière. Ismaïl garda donc ses titres. Il fut seulement convenu qu'en paiement de sa dette il remettrait immédiatement à la Compagnie autant de coupons semestriels de ses actions qu'il serait nécessaire pour payer les trente millions en capital et en intérêts, à raison de 10 p. 100 l'an. Il dut abandonner cinquante semestres, c'est-à-dire qu'il renonça, au profit de la Compagnie, à toucher des dividendes pendant vingt-cinq ans. Le premier coupon des actions khédiviales que la Compagnie

entrée en arrangement avec lui, et [illegible] en alléger le poids. La Compagnie ne lui réclama pas de versements en numéraire, elle se contenta de [illegible] obligations du Trésor égyptien qu'elle négocia au mieux de ses intérêts (conventions d'Alexandrie du 6 août 1869 et du Caire du [illegible] mars [illegible]).

devait encaisser à son compte personnel fut celui du 1er janvier 1870, le dernier celui du 1er juillet 1894. Par conséquent, en 1875, les 177 642 actions étaient dépourvues de coupons et, pour une vingtaine d'années, absolument improductives.

Peu d'années auparavant, l'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie (24 août 1871) avait décidé que les détenteurs d'actions privées de coupons ne pouvaient pas prendre part aux assemblées générales. Ainsi le khédive, propriétaire de près de la moitié du capital social, se trouvait exclu, en tant qu'actionnaire, de toute participation à la gestion de la Compagnie[1] : jusqu'en 1895, ses titres ne devaient apporter par eux-mêmes ni argent dans ses caisses, ni influence à sa politique. Mais Ismaïl conservait toujours vis-à-vis de la Compagnie deux prérogatives importantes : en premier lieu, le pouvoir de nommer le directeur de la Compagnie et le droit de déléguer auprès d'elle un commissaire spécial, chargé de veiller à l'exécution du cahier des charges ; en second lieu, la faculté de prélever 15 p. 100 sur les bénéfices nets de la Société. Sur le bénéfice total, le khédive, en qualité d'actionnaire possédant 177 642 titres, prélevait 31 p. 100, et comme autorité concédante 15 p. 100 : en vendant ses actions, il ne cédait que les deux tiers environ de sa participation financière dans l'entreprise[2].



Quelle aubaine pour ces nations d'Occident qui, dans leurs rêves de conquête, ont toujours songé aux pays du Nil et dont l'ouverture du canal venait de rallumer les convoitises! Les enchères eussent été disputées avec ardeur si le vendeur avait été un peu moins pressé d'en recevoir le prix. Mais il

1. Ismaïl protesta naturellement contre cette décision du 24 août 1871. Néanmoins on ne la rapporta pas officiellement. Seulement, pour éviter un conflit, il fut convenu qu'Ismaïl déléguerait son droit de vote à M. de Lesseps.

2. Mais il convient d'observer que le khédive, en restant actionnaire, conservait le droit de prendre part aux assemblées générales, tout au moins à partir du 1er juillet 1894, droit que sa participation de 15 p. 100 ne pouvait lui conférer à aucun titre.

fallait se décider vite et payer comptant. L'Angleterre avait à la fois l'audace et l'argent : elle l'emporta. Pourtant la France avait été avisée avant l'Angleterre, mais elle refusa des propositions singulièrement plus avantageuses que celles que l'Angleterre accepta ensuite. Il y a ici des responsabilités assez lourdes : il faut les déterminer en examinant pourquoi la France s'est abstenue.

L'idée d'acheter les actions du khédive est née à Paris même, au commencement de novembre 1875. Elle appartient à un ancien banquier d'Alexandrie, M. Édouard Dervieu[1] : étant resté pendant près de dix ans à la tête d'une importante banque à Alexandrie, il connaissait bien la détresse du khédive et l'étrange personnage qu'était Ismaïl ; dans la société en commandite Dervieu et Cie, Ismaïl avait eu une part de deux millions et demi de francs. M. Édouard Dervieu avait laissé à Alexandrie son frère et ancien collaborateur, M. André Dervieu, qui avait fondé une nouvelle maison de banque. Il lui écrivit, dans les premiers jours de novembre 1875, que, si le khédive consentait à vendre ses actions, il lui serait facile de trouver acquéreur à Paris, mais à une condition, c'est que le Gouvernement égyptien paierait un intérêt pendant les dix-neuf ans qui restaient à courir pour atteindre la période des dividendes. M. André Dervieu se rendit au Caire, où il recevait aussitôt de son frère une dépêche en langage chiffré.

Paris, 11 novembre. — Pas doute qu'avec option quelques jours trouverons acquéreurs pour totalité actions Suez ; nécessaire obtenir 12 p. 100 par an, avec garantie spéciale, par exemple douanes de Port-Saïd ou 15 p. 100 appartenant au khédive dans bénéfices du canal. Financièrement et politiquement, l'opération sera tentante pour groupes financiers Paris.

M. André Dervieu, ainsi muni de propositions fermes, alla trouver le ministre des Finances, Sadik. D'extraction très basse, Sadik avait débuté comme employé de dernière catégorie dans l'administration des domaines, puis, rapidement, avait été élevé au grade d'inspecteur des provinces. La faveur du prince l'avait fait bey, puis pacha et, en 1868, ministre

1. Je n'aurais pu écrire cette partie de mon récit si M. Édouard Dervieu n'avait mis à ma disposition, avec une gracieuseté dont je tiens à le remercier, tous les documents qu'il possédait.

des Finances. Son intelligence et sa ruse, son empressement à tout faire lui avaient permis de rendre à Ismaïl certains services de mauvais aloi, que le vice-roi avait fort appréciés. Il y avait déjà sept ans passés que Sadik gérait les finances de l'Égypte ; aux yeux d'Ismaïl, lui seul par conséquent était responsable des embarras de la situation présente, et devait coûte que coûte trouver les moyens d'en sortir. Sadik était donc fort inquiet de l'échéance de décembre, pour lui-même et pour l'Égypte : il fit bon accueil à M. André Dervieu, entra vite dans ses vues et, comme il fallait se hâter, le conduisit lui-même auprès d'Ismaïl, qui écouta avec beaucoup d'attention l'exposé de M. Dervieu ; puis, ayant réfléchi longuement, il consentit à traiter. Le prix de vente qu'il demandait était quatre-vingt-douze millions de francs ; la redevance qu'il paierait pendant dix-neuf ans pour remplacer les coupons aliénés serait, non pas 12 p. 100 comme le désirait M. Dervieu, mais 8 p. 100 ; le paiement de cette redevance serait garanti par le revenu des douanes de Port-Saïd. M. Dervieu n'était pas en mesure d'accepter sur-le-champ l'offre que lui faisait Ismaïl ; mais Ismaïl, bienveillant, lui laissa l'option jusqu'au 16.

L'affaire débutait à souhait : le prix de quatre-vingt-douze millions n'était pas très élevé ; l'intérêt de 8 p. 100 par an était un peu faible, eu égard au crédit de l'Égypte, mais la garantie des douanes de Port-Saïd en assurerait l'exact paiement. D'ailleurs, on obtiendrait peut-être, par des négociations adroites, une diminution de prix, une augmentation de l'intérêt et même quelque garantie subsidiaire. Mais il fallait se hâter.

A Paris, M. Édouard Dervieu se mit en campagne afin de réunir les fonds : il courut d'abord à la Société Générale (13 novembre) qui, à cette époque, était beaucoup plus préoccupée des affaires du Pérou que des finances égyptiennes. Mais comme elle avait quinze à dix-huit millions de bons du Trésor khédivial et comme l'opération proposée par M. Dervieu semblait avantageuse, les représentants de la Société déclarèrent qu'ils participeraient volontiers à l'achat des actions, sans pouvoir cependant s'en faire les promoteurs sur la place de Paris. Satisfait à demi, M. Dervieu s'éloignait des bureaux de la Société Générale quand une dépêche du Caire

l'informa que l'*Anglo-Egyptian Bank*, ayant eu vent de l'option accordée par Ismaïl, avait tout de suite avisé Sadik que les puissants « amis » qu'elle avait à Paris, elle aussi, adresseraient incessamment au Gouvernement égyptien une proposition ferme. M. Dervieu n'hésita pas ; il se rendit immédiatement chez le plus riche, le plus puissant de ces « amis de Paris », rue des Capucines, au Crédit Foncier de France.

Il faut remonter un peu haut pour comprendre les rapports intimes qui s'étaient établis entre la banque du Caire et notre grand établissement hypothécaire de Paris. L'origine de ces relations explique une des principales causes du succès de l'Angleterre, car les « amis de Paris », de l'*Anglo-Egyptian Bank* furent les adversaires du projet Dervieu : ce sont eux qui, appuyés par le Gouvernement français, ont le plus efficacement contribué à son échec.

Fondée en 1862 au capital de quarante millions, l'*Anglo-Egyptian Bank* était avant tout l'agent du Crédit Foncier de France et du Crédit Agricole en Égypte. Le Crédit Agricole, créé en 1861 par l'Empire sur le modèle et sous la direction du Crédit Foncier de France, n'eut pendant longtemps qu'une existence très médiocre. Les opérations de crédit qu'il fit avec les agriculteurs ou dans l'intérêt de l'agriculture lui apportèrent tantôt des bénéfices insignifiants, tantôt des pertes : on se livra à des opérations antistatutaires, dont la plus importante porta sur les valeurs égyptiennes : titres de l'emprunt 1873, bons de la Daira, bons du Malich, etc... Le Crédit Agricole achetait ces valeurs par l'intermédiaire de l'*Anglo-Egyptian Bank* et en payait le prix au moyen de fonds que lui prêtait le Crédit Foncier, le Crédit Foncier ne refusait rien au Crédit Agricole, les deux établissements étant dirigés par le même personnel. Pour garantir le Crédit Foncier de ses avances, le Crédit Agricole lui remettait en gage les titres égyptiens qu'il avait achetés, et c'est ainsi que de 1873 à 1876 le portefeuille du Crédit Foncier s'emplit de près de cent quatre-vingts millions de valeurs égyptiennes qui venaient du Crédit Agricole, qui les tenait de l'*Anglo-Egyptian Bank*.

Ce groupe pouvait coaliser de grands intérêts ; le Crédit Foncier et le Crédit Agricole, en effet, n'étaient pas seuls engagés dans les affaires financières d'Égypte. Le Crédit Lyonnais

possédait très peu de bons du Trésor égyptien, mais il avait fait d'assez nombreux prêts sur titres égyptiens ; il est vrai qu'il n'avait prêté que 60 p. 100 de la valeur des titres et que, dès qu'il pressentit la crise, avec sa prudence coutumière, il exigea de ses clients des garanties supplémentaires. La Banque de Paris avait, elle aussi, en portefeuille des titres de l'emprunt de 1873, une vingtaine de millions, disait-on, qui avaient été déposés dans ses caisses au nom de l'*Anglo-Egyptian Bank*, et sur lesquels la Banque de Paris avait avancé 50 p. 100 de leur valeur nominale. La Société Générale, le Comptoir d'Escompte, le Crédit Industriel, la Société des Dépôts et Comptes courants, etc., ainsi que les représentants de la haute banque, les Mallet, les André, les Heine, les Pillet-Will, etc., tous plus ou moins, possédaient en propre ou avaient accepté en garantie des masses de titres égyptiens dont ni les uns ni les autres ne savaient plus comment se défaire. On ne se tromperait guère en évaluant à un demi-milliard les capitaux parisiens, engagés à cette époque dans les placements égyptiens.

Quand M. Édouard Dervieu, quittant les bureaux de la Société Générale, se rendait au Crédit Foncier de France, il n'ignorait pas qu'il allait frapper à la porte de son plus redoutable adversaire. Il y allait néanmoins, parce qu'il tenait à connaître exactement le programme de cet adversaire et à lui exposer loyalement ses propres projets. Il rencontra le gouverneur, M. Frémy, et les deux sous-gouverneurs : le baron de Soubeyran et M. Leviez. Il les mit au courant de son projet. C'est M. de Soubeyran qui lui répondit. Grand seigneur, député influent à l'Assemblée nationale, financier que ses témérités mettaient en vue, M. de Soubeyran ne put s'empêcher d'émettre tout d'abord des doutes sur la réalité de l'option qu'Ismaïl avait laissée à la maison Dervieu ; il lui semblait invraisemblable que le vice-roi eût traité une affaire aussi importante avec des banques de second ordre. Puis, ayant insisté sur la nécessité pour tous les groupes financiers de Paris de s'entendre, il exposa son propre plan. Il était simple.

D'après lui, l'Égypte serait toujours solvable, parce qu'elle était riche ; tant que le Nil coulerait, l'Égypte paierait ses dettes ; néanmoins, il fallait que l'Égypte fût guérie de la

plaie dont elle se mourait : la manie d'emprunts de son vice-roi. Aussi le premier point du programme était la suppression de cette faculté d'emprunter. Le second était la consolidation de la dette flottante. Saïd et surtout Ismaïl avaient souscrit principalement des effets à court terme, qu'il fallait, faute de fonds à l'échéance, renouveler indéfiniment. En transformant ces dettes à courte échéance en une dette à long terme, on pourrait alléger les charges du budget égyptien et donner dans l'avenir quelque stabilité à la cote des titres de l'emprunt nouveau. Mais, pour cette conversion générale de la dette égyptienne, il fallait de solides garanties aux souscripteurs nouveaux. Dans ces garanties, M. de Soubeyran faisait figurer les actions de Suez, qui avaient une grande valeur, quoique les revenus en fussent délégués pour dix-neuf ans encore. Ainsi, interdiction au khédive de faire de nouveaux emprunts, consolidation générale de la dette égyptienne, affectation des 177 642 actions de Suez à la garantie de la nouvelle dette consolidée, tel était, en trois mots, le programme de M. de Soubeyran, qui tenait absolument à ce que le vice-roi conservât ses actions, afin de les donner en garantie à ses futurs créanciers : M. Dervieu, au contraire, les voulait acheter immédiatement.

M. de Soubeyran aperçut vite la supériorité que le projet Dervieu avait sur le sien. Il devinait bien qu'au milieu de novembre 1875, ce qui préoccupait avant tout Ismaïl, ce n'étaient pas les événements financiers de 1876 ni les grands plans de trésorerie qu'on méditait à Paris et qui ne pouvaient aboutir avant plusieurs mois ; c'était uniquement le moyen de pourvoir à l'échéance de décembre. Ce moyen, M. Dervieu l'avait trouvé et Ismaïl l'avait agréé. Au contraire, le souci de M. de Soubeyran était de trouver une combinaison qui rendît aux titres égyptiens, accumulés dans les banques parisiennes et principalement au Crédit Foncier, la valeur qu'ils avaient perdue. Mais à Ismaïl cette combinaison n'apportait pas un centime des cent millions qu'il lui fallait trouver dans un délai de quinzaine.

M. de Soubeyran, convaincu que le vice-roi n'hésiterait pas un instant, demanda si l'on ne pourrait pas fondre ces projets en un seul. M. Dervieu observa que c'était l'échec

assuré de l'un et de l'autre : jamais Ismaïl ne souscrirait à la renonciation de sa faculté d'emprunter. Mais M. de Soubeyran ne voulut entendre aucune raison. Il déclara à M. Dervieu que l'*Anglo-Egyptian Bank*, toute-puissante au Caire, s'était ralliée au projet de conversion et que Mr Oppenheim y avait formellement adhéré : dans ces conditions, ajoutait M. de Soubeyran, le vice-roi ne peut recevoir aucune proposition émanant d'un groupe sérieux, ni à Paris ni à Londres.

En quittant M. de Soubeyran, M. Dervieu avait maintenant la certitude que le groupe du Crédit Foncier, non seulement ne l'aiderait pas dans son entreprise, mais chercherait à le faire échouer. Il s'en alla conter ses premières démarches à M. Ferdinand Barrot, qui était l'agent politique du khédive à Paris et à M. Ferdinand de Lesseps. L'un et l'autre furent d'avis que l'achat des actions rencontrant sur la place de Paris une hostilité imprévue, il fallait, pour la vaincre, obtenir d'Ismaïl une prorogation du délai d'option. On la lui demanda ; il l'accorda pour trois jours ; elle devait donc expirer le 19 novembre.

M. Dervieu, moins confiant, mais ayant toujours la même ardeur, continua ses démarches. Chacun lui promettait son concours, aussi bien les établissements de crédit que les représentants de la haute banque, mais aucun, ni banque, ni banquier, ne donnait une adhésion ferme en indiquant la somme qu'il était prêt à fournir. Sur ces entrefaites, le 17 novembre, dans la soirée, M. Dervieu reçut du Caire un télégramme qui l'informait que le consul d'Angleterre avait eu des entrevues avec Ismaïl, avec Nubar et avec Sadik, et que, dans leurs conversations, il avait été question des actions de Suez. Il n'y avait plus un instant à perdre. M. Dervieu se rendit donc au domicile de M. Demachy, qui s'était chargé de recueillir les adhésions de la haute banque. Il y avait grande réception ce soir-là chez M. Demachy. L'affaire fut néanmoins examinée à nouveau. M. Demachy promit de faire des démarches actives auprès de ses amis dès le lendemain matin, tout en reconnaissant que le succès était bien douteux ; car, pour mettre d'accord tous les intéressés et recueillir une centaine de millions, il faudrait bien une quinzaine de jours. En réalité, l'attitude du Crédit Foncier avait paralysé presque toutes les

bonnes volontés. Le Gouvernement seul avait le pouvoir de briser la résistance; mais voudrait-il en user?

Le lendemain 18 novembre, dans l'après-midi, presque à l'heure où M. Édouard Dervieu télégraphiait à son frère l'insuccès de ses efforts, des événements très importants se passaient à Londres et au Caire. A Londres, le Gouvernement britannique se décidait à acquérir les actions du vice-roi et lord Derby faisait part de cette décision à Stanton. Au Caire, quelques instants avant l'arrivée du message de lord Derby, M. André Dervieu signait avec Ismaïl un contrat d'avance sur titre de 85 millions. Le vice-roi venait en effet de renoncer à la vente définitive de ses actions : par une avance sur titres, il comptait se procurer assez rapidement tout l'argent qu'exigeait l'échéance du 1er décembre, puis, dans quelque mois, quand cette avance serait remboursée, il pourrait donner les titres en garantie au groupe du Crédit Foncier, pour la conversion générale.

Cette avance de 85 millions était faite pour trois mois, l'intérêt annuel serait de 18 p. 100 ; les garanties étaient non seulement les actions de Suez, mais encore la participation de 15 p. 100 dans les bénéfices annuels du canal ; dans le cas où les 85 millions ne seraient pas remboursés à l'échéance convenue, actions et participation deviendraient la propriété du syndicat qui aurait consenti l'avance. D'autre part, le khédive paierait, pour remplacer les coupons aliénés, un intérêt annuel de 10 p. 100 sur le prix d'achat ; enfin, le paiement de cet intérêt de 10 p. 100 serait garanti par le produit de la douane de Port-Saïd. Par prudence, une prudence que sûrement il jugeait excessive, M. Dervieu avait stipulé que la validité du prêt était subordonnée à la ratification du syndicat de Paris ; l'acte de ratification devait être signé, par devant M. Ferdinand Barrot, avant le 26 novembre.

La première combinaison, l'achat des actions, avait donc échoué. La seconde combinaison, l'avance sur titres avec promesse ferme de vente, allait être tentée par M. Dervieu avec plus d'ardeur encore M. Dervieu, en effet, recommença ses démarches. M de Lesseps lui apporta le concours le plus actif. Mais tous les efforts de l'un et de l'autre furent vains. M. de Lesseps supplia de la façon la plus pressante le minis-

tre des Affaires étrangères, M. Decazes, d'intervenir auprès du ministre des Finances pour faire cesser l'opposition du Crédit Foncier. Il lui fit remarquer, ce qui était presque inutile, — tant cela était manifeste, — que l'avance sur titres dissimulait une vente réelle, que dans trois mois les capitalistes français seraient sûrement propriétaires des 177 642 actions khédiviales et de la participation de 15 p. 100 et auraient de plus, pendant dix-neuf ans, une créance bien garantie sur le gouvernement égyptien. Il n'omit pas, dans cette énergique prière au ministre des Affaires étrangères, de montrer combien il avait été habile de donner à la vente l'apparence d'une avance sur titres, qui ne pouvait froisser en rien les susceptibilités de l'Angleterre. M. Decazes résista à la parole entraînante et vraiment séductrice de M. de Lesseps. Pourquoi cette réserve obstinée?

***

M. Decazes était trop intelligent pour ne pas apprécier la haute valeur politique du projet de M. Dervieu; mais il craignait que la réalisation de ce projet ne refroidît le renouveau d'amitié entre la France et l'Angleterre. Aujourd'hui, après vingt-neuf ans écoulés, nous avons quelque peine à comprendre pourquoi M. Decazes craignait que l'Angleterre ne tînt pour un procédé désobligeant l'achat, plus ou moins adroitement dissimulé, des actions khédiviales par nos capitalistes. Aussi sommes-nous fort enclins à porter un jugement sévère, et même très sévère, sur la timidité de notre diplomatie dans toute cette affaire. Mais il importe de se bien souvenir de ce qu'était la situation générale de l'Europe et de la France à cette date: dans ce même cabinet du quai d'Orsay, où M. Decazes, en ce mois de novembre 1875, était en butte aux sollicitations de M. de Lesseps, il avait reçu, six mois auparavant, dans la matinée du 5 mai, des mains de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris, une note qui n'était peut-être pas un véritable ultimatum; mais dans le fond c'était certainement la menace d'une guerre imminente.

A Berlin, chez Bismarck, chez de Moltke et dans tout le parti militaire prussien, la France, vaincue hier, paraissait

redevenir trop puissante : on parlait de l'abattre de nouveau, et sans aucun délai, car tout retard lui permettant d'acquérir une force nouvelle enlevait à ses adversaires une chance de réussite. M. Decazes n'ignorait pas les sentiments de Berlin à notre égard. Il voyait ou devinait les pièges que la diplomatie bismarckienne nous tendait. Il employait à les déjouer toutes les ressources de son esprit et toute la fermeté de son caractère. Il gagnait ainsi un temps précieux, et notre diplomatie poursuivait dans les cours européennes la coalition des sympathies autour de notre juste cause. Comment, au printemps de 1875, Bismarck, exaspéré par les progrès de la France et déconcerté par la correction même de notre attitude en vint à dénoncer les remaniements que l'Assemblée nationale opérait dans notre organisation militaire comme des actes d'hostilité directe à l'égard de l'Allemagne, je n'ai pas à le redire ici en détail. Mais, à cette date, la France n'était pas encore préparée à rentrer en lutte avec son vainqueur : M. Decazes, sans douter de l'énergie de la défense, voulait tout essayer pour éviter que le pays fût soumis à des épreuves qui pouvaient être glorieuses, mais qui certainement eussent été bien sanglantes.

Il négociait donc. Il négocia surtout avec Saint-Pétersbourg et avec Londres. On sait combien fut décisive l'intervention du tsar Alexandre auprès de l'empereur d'Allemagne et comment elle contraignit Bismarck et de Moltke à renoncer à leurs projets belliqueux. On sait moins que l'Angleterre, elle aussi, agit à Berlin en faveur de la paix. Son action, très réservée au début, fut ensuite plus ferme : « Vous pouvez compter sur moi, disait lord Derby, le 6 mai, à notre chargé d'affaires ; vous pouvez compter que le Gouvernement ne manquera pas à son devoir. Je vous donne à cet égard toutes les assurances que peut vous donner le ministre d'un souverain constitutionnel. » Et le 7 mai, lord Derby invitait lord Odo Russell, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, à appuyer par les plus énergiques déclarations les conseils pacifiques de l'empereur de Russie. Lorsque cette dépêche du 9 mai était expédiée de Londres, la paix était déjà assurée, grâce à la prière quelque peu impérieuse du tsar. L'expression de la sympathie du Gouvernement britannique pour la France était donc un peu

tardive[1]. Elle avait néanmoins une grande valeur ; car c'était un avertissement sérieux pour l'avenir. Le Gouvernement français l'apprécia à son prix, et M. Decazes invita notre chargé d'affaires à transmettre à lord Derby l'expression de toute sa gratitude. On se congratulait à Saint-Pétersbourg, on se congratulait à Londres ; on respirait à Paris ; mais, à Berlin, l'exaspération était à son comble. Bismarck manifestait sa colère presque sans contrainte ; il s'arrangeait de manière à ne plus rencontrer notre ambassadeur : leurs rapports personnels se bornaient à des échanges de cartes de visite.

On comprend que, dans de telles circonstances, ayant en face de lui un adversaire aussi puissant et aussi colérique, M. Decazes attachait une grande importance au maintien des sympathies russe et anglaise pour la France et évitait avec soin toute imprudence qui pût en affaiblir la vivacité. Aussi, quand M. de Lesseps survint au quai d'Orsay avec le projet Dervieu, M. Decazes pressentit bien que l'Angleterre, quoiqu'elle ne pût faire aucune objection de droit, serait froissée si les actions du khédive passaient toutes dans des mains françaises. Pressé par M. de Lesseps, partagé entre le désir de procurer à la France une influence tout à fait prépondérante dans la gestion du canal de Suez et la crainte d'irriter les susceptibilités de l'Angleterre, M. Decazes résolut de faire auprès du Gouvernement britannique une démarche bien inattendue, et qui perdit tout. Le 19 novembre, il expédia à notre chargé d'affaires à Londres, M. Gavard, une dépêche pour demander à lord Derby si le gouvernement anglais aurait des objections à un achat des actions du khédive par un groupe de capitalistes français. Cette dépêche n'a pas été publiée, naturellement. Si extraordinaire qu'elle paraisse, il est néanmoins impossible d'en mettre en doute la teneur : il est avéré que l'ordre a été donné et exécuté. Nous n'avons pas certes l'aveu de M. Decazes sur ce point ; mais il y a trois témoignages concordants qui sont absolument décisifs.

Le premier est celui de lord Derby. La dépêche du 19 novembre parvint à Londres le lendemain, samedi, dans la

1. On sait que la reine Victoria écrivit elle-même à l'empereur d'Allemagne un message en faveur de la paix (20 juin 1875).

matinée. M. Gavard fit dans l'après-midi la démarche qui lui était prescrite et, dans la soirée, lord Derby faisait part à lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre à Paris, de son entretien avec notre chargé d'affaires. La dépêche de lord Derby commence ainsi : « M. Gavard est venu cet après-midi et, au cours d'une conversation sur différents sujets, il a fait allusion au bruit que le khédive négociait la vente de ses actions de Suez à la Société Générale ou à une autre Compagnie française. *Il a demandé si le Gouvernement de Sa Majesté aurait quelque objection à cette transaction.* » Le second témoignage est celui de Disraëli. Il est encore plus précis. Dans le discours qu'il prononça à la Chambre des communes le 8 février 1876, Disraëli, alors premier ministre, fit connaître en ces termes la démarche de M. Gavard : « Le 20 novembre, le ministre de France, non pas l'ambassadeur qui était absent, mais un gentleman que nous connaissons et que nous estimons hautement, M. Gavard, eut l'instruction formelle (*was absolutely instructed*) de voir lord Derby, je ne dirai pas pour le pomper (*to pump him*) (rires), *mais pour pressentir si l'Angleterre tolérerait l'achat par une Compagnie française.* »

Voilà les deux témoignages du Gouvernement anglais ; voici maintenant celui de notre chargé d'affaires lui-même. Après la mort de M. Gavard, survenue en juillet 1893, on trouva dans ses papiers des notes sur les principales questions qu'il avait traitées pendant son séjour à Londres. On lit dans une de ces notes : « J'avais reçu, le matin du 20 (novembre), un mot du duc Decazes qui me demandait de pressentir *l'effet que produirait sur le Gouvernement anglais la vente des actions du khédive à la Société Générale.* »

Le triple témoignage de lord Derby, de Disraëli et de M. Gavard lui-même ne laisse place à aucun doute. En style ordinaire, M. Decazes demandait : l'Angleterre donne-t-elle son assentiment à l'acquisition des actions du khédive par des Français ? Lord Derby comprit ainsi la question et y répondit en termes nets qui équivalaient à un refus catégorique. Il eut des paroles très flatteuses pour M. de Lesseps, pour les ingénieurs, pour les capitalistes qui avaient consacré au percement du canal leur talent, leurs persévérants labeurs et leur argent. L'ouverture du canal était l'honneur de la France.

Mais comme en fait c'était l'Angleterre qui en avait presque tout le profit, à cause de sa nombreuse flotte et à cause des Indes, elle devait veiller à ce que le canal fût exploité, non dans l'intérêt des actionnaires français, mais conformément à l'intérêt général, qui était principalement l'intérêt britannique. Or, dans l'administration de la Compagnie, l'influence de M. de Lesseps et des Français ne pouvait être balancée que par l'autorité du khédive et comme, en réalité, c'était dans la possession de ses actions que le khédive puisait son droit d'intervention, l'Angleterre estimait qu'il était nécessaire qu'il les gardât : « Aussi, dit lord Derby, serions-nous certainement opposés à ce que ses actions tombassent dans les mains d'une Compagnie française. » Lord Derby admit que les objections qu'il opposait à la vente proprement dite ne seraient peut-être pas valables s'il s'agissait d'une avance ordinaire sur titres ; mais il spécifia avec soin que, si l'avance sur titres était consentie sans que le khédive eût la faculté de rembourser *à toute époque* les sommes prêtées, une pareille avance offrirait les mêmes inconvénients qu'une aliénation pure et simple, et, en conséquence, il formulait les mêmes objections contre l'une et contre l'autre opération.

Que pouvait répliquer M. Gavard ? Il ne connaissait bien ni la situation financière d'Ismaïl, ni les prérogatives que les actes organiques de la Compagnie conféraient au vice-roi d'Égypte, ni les projets des groupes français. Il crut que lord Derby était dans la même ignorance que lui et il ne vit dans ses paroles que l'expression d'un avis de principe. Il se trompait étrangement. Son erreur durait encore quand vingt-cinq jours plus tard, le 14 décembre, il rencontra, à l'Athæneum Club, Mr Oppenheim, qui s'était fait une sorte de spécialité des emprunts égyptiens. Le diplomate et le banquier en arrivèrent vite à causer de la vente des actions du khédive à l'Angleterre ; c'était une nouvelle, déjà vieille de presque trois semaines, mais encore fort commentée. Dans le cours de cette conversation, Mr Oppenheim donna l'assurance à M. Gavard que lord Derby ne savait absolument rien des négociations engagées lors de l'entretien du 20 novembre au *Foreign Office*. M. Gavard le crut. Pourtant, Mr Oppenheim ne disait pas la vérité, et sciemment sans doute, peut-être

pour laisser croire à M. Gavard que si, dans l'entrevue du 20 avec lord Derby, sa perspicacité n'avait pas pressenti quelque projet dissimulé, c'est qu'aucun projet n'existait encore : le procédé était gracieux, un peu trop gracieux. Mais lord Derby, le 20 novembre, était au courant : c'est quarante-huit heures auparavant que le khédive était informé par le major général Stanton que le Gouvernement anglais était disposé à acheter les actions ; le major général Stanton en avait été avisé par un télégramme signé le 18 par lord Derby lui-même.

Dès le 21 novembre, M. Decazes avait la réponse de l'Angleterre. Avant la démarche de M. Gavard, le Gouvernement français avait le droit d'ignorer les désirs de l'Angleterre ; il lui était donc loisible d'accorder son appui à l'achat au comptant ou à terme des actions du vice-roi. Mais après la réponse si nette de lord Derby, non seulement M. Decazes ne pouvait plus favoriser aucun projet d'achat par des groupes français, mais il était désormais presque obligé de décourager toutes les tentatives.

Outre cette raison diplomatique, il y avait une raison financière. Notre ministre des Finances, M. Léon Say, n'était pas favorable au projet Dervieu. Il soutenait le grand programme du Crédit Foncier et de l'*Anglo-Egyptian Bank* ; non pas peut-être qu'il le jugeât excellent, mais il croyait, avec M. de Soubeyran, que de sa réalisation dépendait le salut du Crédit Foncier ; il se sentait responsable de la gestion de ce grand établissement. Cette responsabilité, nul doute que M. Léon Say ne la sentît à ce moment peser assez lourdement sur lui. Le Crédit Foncier devait avoir en portefeuille à cette époque près de cent quatre-vingts millions de valeurs du Trésor égyptien que la faillite du vice-roi aurait réduites à bien peu de chose ; en face de cet actif compromis, figurait au passif de la Société un capital social de quatre-vingt dix millions seulement. Si la crise s'était produite, comment le Gouvernement français aurait-il excusé les spéculations maladroites qui l'avaient amenée ? Le Gouvernement s'est en effet réservé la nomination des directeurs de notre grand établissement hypothécaire, du gouverneur et des deux sous-gouverneurs. Et non seulement il les nomme,

mais il a le droit, à tout moment, de faire vérifier leur gestion par l'Inspection générale des finances.

Notre ministre des Finances sentait peser encore une autre responsabilité sur lui. Le plan Soubeyran devait, non seulement tirer le Crédit Foncier d'une situation fâcheuse, mais de plus conserver aux centaines de millions de titres égyptiens accumulés dans le portefeuille des banques parisiennes la valeur qu'ils étaient sur le point de perdre. Ce plan Soubeyran était à la fois le salut du Crédit Foncier et des banques. Le ministre des Finances se crut obligé de soutenir un projet auquel on attribuait une telle vertu. Et voilà comment M. Léon Say, pour des raisons financières, et M. Decazes pour des raisons diplomatiques tombèrent d'accord pour faire échouer le projet Dervieu.

***

C'est le *Times* du 26 novembre qui apprit à l'Angleterre et au monde que le Gouvernement britannique avait acheté pour cent millions de francs les 177 642 actions que possédait le vice-roi d'Egypte. Qui avait suggéré cette idée vraiment inouïe de faire de l'État anglais, non pas le simple commanditaire, mais l'associé d'une grande entreprise commerciale, dirigée par des Français et opérant en territoire turc? Quelles raisons puissantes avaient pu déterminer le cabinet britannique à accepter immédiatement cette idée, et à la réaliser sur-le-champ, en l'absence du Parlement, à l'insu du pays?

La légende, et même l'histoire[1] attribuent cette combinaison singulière non pas à un diplomate avisé, ni même à un homme d'affaires, mais à un journaliste, Mr Frederick Greenwood, le fondateur et l'éditeur de la *Pall Mall Gazette*[2]. Dans son nu-

1. *A History of our own times, by Justin Mac Carthy*, vol. V, chap. 62.

2. Mr Frederick Greenwod a écrit, dans sa retraite de Putney, où il vit depuis longtemps, une étude sur Beaconsfield que l'*Encyclopædia britannica* (tome XXVI) a tout récemment publiée. Mr Greenwood y raconte que, dans la matinée du 15 novembre 1875, l'éditeur de la *Pall Mall Gazette* (c'était lui-même, mais Mr Greenwood ne se désigne pas plus clairement) alla trouver lord Derby au *Foreign Office* pour l'informer qu'un syndicat français était en train d'acheter les actions du khédive; il ajouta que le seul moyen d'empêcher la négociation était

méro du 8 décembre 1875, le *World* racontait, en effet, qu'un jour Mr Greenwood se rencontra avec le banquier Mr Henry Oppenheim ; la conversation s'étant engagée sur l'Égypte, le banquier dit au journaliste que le khédive cherchait à emprunter de l'argent à Paris sur ses actions de Suez et qu'il était vraiment regrettable que le Gouvernement anglais ne saisît pas l'occasion qui s'offrait de les acheter. Mr Greenwood en tomba facilement d'accord et proposa d'entretenir de cette affaire lord Derby, pendant que, de son côté, Mr Oppenheim voudrait bien « jeter de l'eau froide » sur les projets parisiens. Mr Greenwood se rendit donc auprès de lord Derby. Celui-ci, frappé par les avantages qu'offrait à l'Angleterre l'achat des actions, soumit ses vues à Disraeli, à lord Salisbury, alors ministre des Indes, et au chancelier de l'Échiquier, sir Stafford Northcote. Quant aux autres ministres, aux « béotiens » du cabinet, on ne leur dit rien de cette grande affaire. L'entente établie entre les quatre ministres, Mr Oppenheim fit observer que si l'Angleterre achetait, il fallait qu'elle payât comptant. Là-dessus on fit venir le baron Lionel Nathan de Rothschild, « un des rares amis de Disraeli pouvant signer un chèque à vue de cent millions ». Le baron consentit à avancer cette somme au Gouvernement de la Reine, et l'affaire fut ainsi arrangée. Le promoteur de l'affaire, ou plus exactement les promoteurs seraient donc, d'après le *World*, Mr Henry Oppenheim et Mr Greenwood. L'idée première appartiendrait même à Mr Oppenheim seul.

Le récit du *World* mettant ainsi en cause Mr Oppenheim et Mr Greenwood parut dans le numéro publié le 8 décembre au matin. Dans l'après-midi du même jour, le journal de Mr Greenwood, la *Pall Mall Gazette*, rectifiait la note du *World* et déclarait que « précisément parce que le but de l'opération n'était pas commercial ce n'était pas dans un cer

par l'Angleterre [illegible] Mr Greenwood [illegible] [illegible] Mr Greenwood [illegible] le Disra[illegible] [illegible] que l'on [illegible]

veau de commerçant qu'elle était née, — certainement pas dans celui de Mr Oppenheim, comme il serait le premier à le reconnaître ». Était-ce dans celui de Mr Greenwood ? Le journal de Mr Greenwood ne l'a pas dit ni même insinué. Chacun peut donc adopter ou rejeter la vraisemblable légende, à laquelle Mr Justin Mac Carthy a donné le crédit d'une constatation historique. Quant au rôle de Mr Oppenheim, je crois que le *World* l'a exactement défini quand il a dit qu'il consistait à jeter de l'eau froide *(throw cold water)* sur les projets parisiens. Mr Oppenheim, fortement engagé dans les affaires financières d'Égypte, était tenu au courant de tout ce qui se passait à Paris par ses correspondants et surtout par le groupe du Crédit Foncier ; il connaissait le grand programme de M. de Soubeyran et le projet de M. Dervieu. Quand il vit que le Gouvernement anglais était acheteur et que la maison Rothschild faisait l'office de courtier, sa tâche fut nettement délimitée : d'une part, retarder encore la marche déjà lente du groupe du Crédit Foncier, et, d'autre part, enlever à M. Dervieu tous les concours et appuis. Mr Oppenheim n'eut pas des efforts prolongés à faire ; en quelques jours, la négociation poursuivie entre le Caire et Londres était terminée.

Au fur et à mesure que la nouvelle se répandit, on s'accorda à voir dans toute cette affaire la main fantasque, mais adroite de Disraëli. Pourtant un des journaux officieux du ministère avait déclaré tout de suite, c'est-à-dire quelques heures après la publication de la dépêche, « que c'était, non pas la main de Disraëli qui avait mené l'opération, mais la nécessité ». Lord Derby a expliqué deux fois, à huit jours d'intervalle, à notre chargé d'affaires (le 20 novembre) et à notre ambassadeur à Londres (le 27), en quoi consistait exactement la *nécessité* pour l'Angleterre d'enlever aux capitalistes français les 177 642 actions du khédive. Actuellement, calculait lord Derby, l'Angleterre a contre M. de Lesseps deux garanties : l'autorité du vice-roi d'Égypte et celle du sultan de Turquie, en tant que suzerain du vice-roi. Que peut valoir aujourd'hui l'action du sultan ? Quelle en sera la durée dans l'avenir ? Nul ne peut le prévoir. Il ne saurait en tout cas être bien prudent de compter longtemps sur son efficacité. Reste l'autorité du khédive. Elle peut être beaucoup

plus sérieuse. Mais si le khédive se défait de ses actions, il abandonne un moyen très énergique d'influencer la Compagnie; par suite, l'Angleterre n'a plus aucune garantie contre M. de Lesseps, surtout si les actions sont achetées par des capitalistes français : « La France possède 220 000 actions sur les 400 000 qui ont été émises; c'est assez. » Telle fut l'explication de lord Derby.



Si le gouvernement britannique tenait à avoir des garanties, ou plutôt des armes, contre M. de Lesseps et la Compagnie du canal, il y avait, en premier lieu, une raison commerciale : la Compagnie, étant maîtresse de ses tarifs, avait la faculté de gêner le transit du canal; ce transit était presque entièrement anglais. En second lieu, il y avait une raison politique, une raison de sécurité pour l'Inde et l'Australie : la Compagnie, en effet, détenait la clef de la porte qui conduit directement aux possessions anglaises. La raison commerciale avait alors pour les hommes d'État anglais une importance que nous avons un peu oubliée. Des difficultés sérieuses venaient de mettre aux prises la Compagnie de Suez et les compagnies de navigation; en ce conflit fort grave, la diplomatie anglaise s'était coalisée avec celle de toutes les nations maritimes contre la diplomatie française, que soutenait plus ou moins la diplomatie russe, au sujet du tarif de transit perçu par la Compagnie. Il faut se rappeler la gravité de ce conflit, car nul doute que, pour les ministres de la reine, le souvenir de ces luttes récentes n'ait contribué à une décision qui, dans leur esprit, devait en prévenir à jamais le retour.

D'après l'acte de concession du 5 janvier 1856, la Compagnie était autorisée à percevoir un droit de navigation « qui ne pouvait excéder dix francs par tonneau de capacité des navires » (article 17). Que signifiait cette expression *tonneau de capacité*? La législation anglaise l'entendait d'une façon, la législation française l'entendait d'une autre, la législation espagnole l'entendait encore différemment, etc... Pour éviter de longues discussions, la Compagnie avait décidé au début

que la taxe de transit serait calculée d'après le tonnage indiqué sur les papiers de bord (règlement de navigation du 17 août 1869). Nul n'ignorait combien cette règle de perception était défectueuse, ni quelles inégalités elle établissait entre les navires des diverses nations; mais l'application en était commode, et d'ailleurs provisoire; on espérait que les nations maritimes allaient s'entendre pour une règle uniforme de jaugeage. Les événements de 1870 ayant ajourné la réalisation de cette espérance, une commission technique que la Compagnie chargea de fixer les règles pour déterminer le vrai tonnage des navires, émit l'avis que la méthode anglaise de Moorsom était la plus pratique et qu'il fallait considérer comme tonnage imposable celui que la législation anglaise appelle le *gross tonnage*. La Compagnie adopta l'avis de la commission et, à la date du 17 mars 1872, publia un règlement nouveau d'après lequel, à partir du 1er juillet suivant, les navires seraient imposés en raison du tonnage tel que la méthode Moorsom le détermine.

La publication de ce règlement fut bien accueillie; on en félicita même la Compagnie : il apportait une amélioration très appréciable, puisqu'il détruisait l'inégalité entre les navires des différentes nations. Mais on oublia vite ce sérieux avantage : le nouveau règlement conduisait à une augmentation de taxe de 30 à 50 p. 100. Au premier abord, il semble que, tout en adoptant la méthode Moorsom, M. de Lesseps aurait pu réduire de 40 p. 100 environ le tarif maximum de 10 francs et ramener à 6 fr. 50 ou 7 francs la taxe; le transit à travers le canal eût été plus équitablement imposé, sans l'être plus lourdement. Mais la Compagnie traversait alors une crise financière; il lui fallut donc maintenir le tarif de 10 francs.

D'amères protestations s'élevèrent bientôt contre le règlement nouveau; les compagnies de navigation étrangères sollicitèrent l'intervention de leurs diplomaties auprès du Gouvernement français pour qu'il obtînt de M. de Lesseps le rappel de ce règlement du 17 mars 1872; la Compagnie française des Messageries maritimes intenta une action judiciaire contre la Compagnie de Suez, prétendant que, d'après l'acte de concession de 1856, le tonnage passible de la redevance

de 10 francs était bien celui que mentionnaient les papiers de bord. Le Tribunal de commerce de la Seine donna gain de cause à la Compagnie des Messageries maritimes[1]; mais quatre mois et demi plus tard, la Cour d'appel de Paris, par un arrêt fortement motivé[2], réforma ce jugement, débouta purement et simplement la Compagnie des Messageries maritimes et la condamna à la totalité des dépens de première instance et d'appel. Tant que la Cour d'appel ne se fut pas prononcée, la diplomatie européenne chôma un peu; elle se réveilla après la publication de l'arrêt.

La diplomatie française prit en main la cause de la Compagnie de Suez; la diplomatie des nations maritimes soutenait les intérêts des compagnies étrangères: on ne pouvait guère s'entendre, les prétentions des parties étant absolument contradictoires; la Compagnie de Suez, forte de son droit, continuait à percevoir la taxe de 10 francs sur le *gross tonnage*, conformément au règlement de 1872. On proposa de coaliser en une conférence internationale toutes les puissances maritimes, et de faire modifier d'office par le sultan la convention de 1856 qui avait établi le droit de 10 francs : l'Angleterre, la principale intéressée, en serait la tête.

L'Angleterre organisa, dirigea tout, de la meilleure foi du monde et avec la parfaite inconscience d'un homme d'affaires, qui ne connaît d'autre limite à son activité que celle des forces sur lesquelles il peut s'appuyer. Une commission internationale avait été nommée et se réunit à Constantinople. Cette conférence ne devait que rechercher le meilleur procédé de jauger exactement les navires : l'Angleterre obtint de la complaisance intéressée des puissances maritimes qu'on lui imposât une attribution nouvelle, celle d'interpréter le texte du *firman* de concession relatif à la taxe de 10 francs. La France ne pouvait admettre que pareille mission fût donnée à la conférence : d'un contrat régulier intervenu entre le vice-roi d'Égypte et la Compagnie de Suez, des tiers n'avaient aucune qualité pour fixer le sens. Les délégués français reçurent l'ordre de ne pas participer aux travaux de la con-

1. Jugement du [illegible] octobre [illegible]

2. Arrêt du [illegible] mars [illegible]

férence, qui poursuivit néanmoins sa double tâche et la termina même assez vite.

Pour déterminer la capacité utilisable des navires, elle préconisa la méthode Moorsom, déjà adoptée par la Compagnie de Suez depuis le 17 mars 1872. Pour la taxe, elle « fut d'avis qu'on pouvait régler le mode de perception par une transaction » : le tonnage imposable ne serait plus le *gross tonnage* taxé en vertu du règlement du 17 mars 1872, mais le *net tonnage*. Le volume du *net tonnage* étant bien inférieur à celui du *gross tonnage*, le droit de 10 francs allait se trouver singulièrement réduit. C'eût été la faillite immédiate de la Compagnie. Les puissances ne voulurent pas assumer la responsabilité d'une iniquité aussi flagrante; après avoir diminué le tonnage imposable, elles augmentèrent, au moins pour un certain temps, la taxe : d'après leur projet de transaction, la Compagnie de Suez devait être autorisée à percevoir, en sus du droit ordinaire de 10 francs, une surtaxe temporaire qui serait de 3 francs au début, mais qui diminuerait au fur et à mesure que le trafic se développerait. Cette surtaxe serait définitivement abolie quand le *net tonnage* aurait, dans le courant d'une année, atteint 2 600 000 tonnes. Toutes les Puissances signèrent le rapport où était consignée la double résolution de la conférence, même la France, qui s'inclinait devant la loi des plus forts. L'Angleterre triomphait (18 décembre 1873).

Il fallait maintenant faire exécuter par M. de Lesseps ce projet qui modifiait une des dispositions les plus importantes de son contrat de concession. M. de Lesseps n'était pas homme à mettre bas les armes à la première sommation. Aussi, quand le khédive, sur l'ordre du sultan, lui demanda d'adhérer à la transaction et de l'exécuter dans l'espace de trois mois, il opposa un refus catégorique. Le Gouvernement français lui conseilla de céder à cette volonté de l'Europe entière, que la Porte, qui avait délivré le firman de concession, avait fait sienne. Ces conseils diplomatiques furent superflus. Il demeura inflexible ; il menaça même, paraît-il, d'interrompre le service du canal. Le nouveau cabinet anglais, à peine arrivé aux affaires, s'impatientait déjà ; un télégramme comminatoire invita la Porte à faire appliquer les clauses de la transaction, et, le 16 avril 1874, le grand vizir, au nom du sultan,

autorisa le vice-roi « à user de tous les moyens et de toute la force nécessaires pour assurer la stricte application, à la date fixée, du tarif ». Dix mille hommes s'en allèrent camper le long du canal, sous les ordres du général américain Stone ; le commodore Mac Kilopp, qui était au service de l'Égypte, partit pour Port-Saïd avec quelques forces navales. La date du 29 avril marquait la limite du dernier délai pour la mise en vigueur du nouveau tarif : le 25, M. de Lesseps télégraphiait du Caire à Paris : « Considérant les ordres donnés par la Porte pour prendre possession du canal, et sous protestation réservant tous droits des actionnaires, notre service appliquera à partir du 29 le tarif du droit spécial de navigation avec surtaxe, imposé par la Porte. »

La Compagnie était vaincue ; mais il avait fallu deux ans à la diplomatie anglaise, aidée par la diplomatie de dix puissances maritimes et appuyée finalement par dix mille hommes de troupe, pour briser la résistance de M. de Lesseps. La lutte contre la Compagnie avait été engagée par le gouvernement libéral de Gladstone ; ce fut le gouvernement conservateur de Disraëli qui porta les derniers coups, en avril 1874. Quand dix-huit mois plus tard, en novembre 1875, ce même gouvernement achetait au khédive la moitié du capital de la Compagnie, cette acquisition singulière était une des conséquences directes de la lutte close au printemps de 1874.

Lord Derby avait exigé de la Porte l'emploi de la force contre la Compagnie. Nul doute qu'il ne l'ait requis à regret. L'usage de pareils moyens en de semblables circonstances ne convenait guère à son tempérament : quelques jours avant la soumission de M. de Lesseps, au moment où Ismaïl faisait rassembler des Bédouins sur les rives du canal, il insinuait à notre ambassadeur à Londres qu'il serait vraiment désirable que les puissances s'entendissent pour l'acquisition du canal. Une partie de la presse anglaise, espérant que la Compagnie allait faire faillite, conseillait de racheter l'entreprise à vil prix. Mais lord Derby désirait la liberté de la voie de Suez, et il lui semblait que, si le canal était la propriété des États maritimes et géré par leurs représentants, la liberté du transit serait garantie, toute cause de conflit ayant disparu. Ce souci et cet espoir étaient encore vifs chez lord Derby quand, seize

mois plus tard il négociait l'achat des actions du khédive. Il entrevit là une occasion unique, non pas d'internationaliser l'administration comme il l'avait désiré naguère, mais, ce qui était mieux encore, de l'angliciser. Les canons de Gibraltar garantissaient le libre accès de la Méditerranée; il importait aussi que, d'une façon ou de l'autre, on lui assurât la libre sortie dans la mer Rouge. Possédant presque la moitié du capital-actions de la Compagnie, le Gouvernement anglais aurait le droit d'élever la voix : on ne serait certes pas toujours contraint de lui obéir; mais on ne pourrait jamais se dispenser de l'écouter.

En réalité, quelle force nouvelle apportait à l'Angleterre la possession des actions de la Compagnie? Absolument aucune. L'entreprise dirigée par M. de Lesseps était, en effet, purement commerciale; la Compagnie n'avait qu'un seul droit : celui d'exploiter conformément au cahier des charges le canal qu'elle avait percé. Par conséquent, en temps de paix, l'Angleterre ne pouvait exercer en qualité d'actionnaire, et eût-elle possédé toutes les actions émises, que les prérogatives concédées à la Compagnie; et, en tant que nation, elle n'avait d'autres droits que ceux dont jouissait n'importe quelle nation. Mais en temps de guerre? Le vice-roi d'Égypte, qui a la propriété du canal[1] et qui est souverain légitime du territoire, consentirait-il à laisser passer les navires de guerre anglais? Si ce vice-roi était hostile à l'Angleterre, il s'y opposerait sans prendre garde aux actions ensevelies à Londres dans les caisses de l'Échiquier. L'Angleterre pourrait bien essayer de forcer le passage; mais à quoi, dans cette tentative, lui servirait la propriété des 177 642 actions? Supposons qu'un des États voisins de la France, pour des raisons de stratégie, achetât des actions de la Compagnie du Nord ou de l'Est : notre diplomatie prendrait sans doute quelque ombrage d'une conduite aussi étrange, mais nos officiers en souriraient : aux militaires, une action de chemin de fer n'est bonne qu'à allumer les feux du bivouac.

Mais si une action n'a aucune utilité pour une armée en

1. Le canal est, en effet, la propriété du khédive; la Compagnie en a seulement la jouissance comme concessionnaire, pour une période qui expire le 17 novembre 1968.

campagne, son acquisition par un État peut avoir néanmoins une signification considérable. La presse anglaise ne s'y trompa pas : elle pensa que l'Angleterre signifiait à l'Europe son intention de mettre la main sur le canal et de se réserver l'Égypte. Ismaïl avait bien déclaré autrefois qu'il entendait que le canal fût à l'Égypte, et non l'Égypte au canal. Mais en Europe, et surtout en Angleterre, cette fière parole était oubliée, et Ismaïl n'avait plus maintenant assez d'autorité pour la faire entendre à nouveau, même sous la forme vaine d'un souhait. La presse anglaise exprimait-elle exactement les projets du cabinet ? C'est presque certain : la question d'Orient se rouvrait alors, et l'Angleterre, en manifestant sa prédilection pour l'Égypte, écartait par avance la compétition qu'elle devait craindre de la France en cas de partage de l'Empire ottoman. Tel était vraisemblablement le but ou le rêve de Disraëli et de lord Salisbury.

En Angleterre, ce fut une explosion de joie dans tous les partis : le peuple anglais sentit tout de suite ce qu'avait de hardi la décision de son gouvernement, et il comprit qu'elle marquait une victoire sur un grand rival. La France fut attristée et blessée. La presse conservatrice essaya bien d'affaiblir la portée de l'acte de Disraëli ; elle ne put y réussir. M. de Lesseps rassurait ses associés et l'opinion publique, en proclamant que l'Angleterre se bornait à prendre, en 1875, la part d'actions qui lui avait été réservée en 1858, au moment de l'émission, et dont alors elle n'avait pas voulu. Il exprimait aussi l'espoir que désormais les agents britanniques ne causeraient plus de difficultés à la Compagnie ; puis, avec ce puissant optimisme de l'homme fort qui ne boude pas inutilement contre la mauvaise fortune, il ajoutait, dans une circulaire : « Je considère donc comme un fait heureux cette solidarité puissante qui va s'établir entre les capitaux français et anglais pour l'exploitation purement industrielle et nécessairement pacifique du canal maritime universel. »

Mais les journaux d'opposition s'exprimaient comme le font d'ordinaire les journaux d'opposition ; la *République française*, alors dirigée par Gambetta, disait, le 29 novembre : « L'organe officieux (il s'agissait du *Moniteur*

universel) fera donc sagement de reconnaître que le ministre a fait preuve, dans cette circonstance, d'un aveuglement dont on ne trouve d'équivalent que dans les plus tristes jours de la diplomatie impériale. Il rendra, en outre, un véritable service à ce ministre, dûment averti, mais imperturbablement incrédule, en l'engageant à chercher un autre exercice à sa maladresse. » Et le 1er décembre, le même journal, revenant sur l'affaire de Suez, commençait un article en ces termes : « M. le duc Decazes n'a pas encore donné sa démission. » La *Gazette de France* tint à peu près le même langage : « Les ministres de Napoléon n'ont été ni plus mal instruits ni plus mal inspirés. M. le duc Decazes n'a rien à leur envier. Il les égale aujourd'hui par son imprévoyance. » Quant aux vrais sentiments du public français, John Lemoinne les exprimait à la fin d'un article du *Journal des Débats* : « O peuple français! comme tu sais bien tirer les marrons du feu! » et le *Temps* disait : « Le Gouvernement anglais a eu connaissance des combinaisons projetées en France, il les a discutées, il y a fait des objections impérieuses, et ensuite il a fait pour son propre compte ce qu'il n'eût pas permis au gouvernement français de faire. Les deux puissances n'apparaissent pas sur un pied d'égalité. L'Angleterre interdit quelque chose et elle impose autre chose... » La France a éprouvé surtout un sentiment d'humiliation, de fierté blessée, et la souffrance lui en a été infligée à un moment où sa sensibilité était particulièrement vive. Elle savait bien qu'elle n'avait pas de droits à faire valoir sur les biens du vice-roi d'Égypte; mais elle avait au moins des titres qui devaient lui assurer un privilège de préemption.

En Allemagne, on ne pouvait qu'être satisfait du succès de l'Angleterre, puisque c'était la France qui éprouvait le revers. On espérait bien, d'ailleurs, que l'affaire créerait entre les deux nations une mésintelligence durable. Un des organes de Bismarck, la *Correspondance politique*, disait : « On voit avec plaisir l'Angleterre reprendre son action en Orient et surtout se dégager de son alliance avec le Gouvernement français, alliance si contraire à ses traditions politiques. » Bismarck fit connaître son opinion à lord Odo Russell, l'ambassadeur anglais à Berlin, en le recevant le lundi suivant : « Votre

gouvernement, dit-il, a fait à Suez ce qu'il fallait et au moment qu'il fallait. »

On fut très mécontent à Saint-Pétersbourg de voir l'Angleterre commencer toute seule le règlement de la question d'Orient. Le *Journal de Saint-Pétersbourg* mettait sous les yeux de ses lecteurs l'article de M. Paul Leroy-Beaulieu, publié dans le *Journal des Débats* du 29 novembre, où le savant professeur rectifiait les informations anglaises sur les conséquences financières et commerciales de l'opération, et une étude que la revue hebdomadaire *The Economist* venait de publier à Londres, et où ressortaient clairement les inconvénients actuels et prochains de cet achat des actions. La *Gazette de Moscou*, dans le langage le plus violent, flétrissait la politique de Disraëli. Le bruit courut que la Russie allait protester officiellement. On disait que Thiers pressait le prince Orloff pour obtenir cette protestation, en l'assurant que l'Autriche y adhérerait. L'Angleterre réussirait peut-être à s'entendre avec l'Allemagne, mais leur influence ne pourrait contre-balancer celles de la Russie, de l'Autriche et de la France unies. Il n'est pas démontré que Thiers ait tenu le langage qui lui fut prêté.

Le résultat diplomatique de l'opération a été bien caractérisé par M. Léon Say, qui était alors ministre des Finances. Quatre jours après l'achat, il écrivait à l'un de ses oncles, M. Cheuvreux : « On parle toujours de l'achat des actions de Suez par l'Angleterre. Quoi qu'on dise et fasse, c'est un coup malheureux porté à l'alliance anglo-française, et, par le mécontentement qu'en a la Russie, c'est un resserrement de l'alliance anglo-prussienne. Notre attitude sera celle d'un *ami attristé* ; ce sera, je pense, la *formule* de notre *attitude* pour parler à la façon des diplomates. » (Lettre du 29 novembre 1875.)

Au bout de quelques semaines, quand on fut un peu mieux informé de l'affaire, dans le Royaume-Uni et ailleurs, l'enthousiasme et le mécontentement s'apaisèrent. D'abord on se rendit compte que l'Angleterre n'était pas encore maîtresse du canal de Suez et encore moins de l'Égypte. D'ailleurs les orateurs du Gouvernement anglais ne manifestaient pas de grandes ambitions immédiates : ils cherchaient surtout à per-

suader aux électeurs anglais et à l'Europe, que l'achat des actions avait été décidé uniquement pour empêcher la France de dominer une affaire commerciale, à la gestion de laquelle tout le commerce de l'Angleterre était grandement intéressé.

Lorsque le 8 février 1876, le Parlement reprit ses travaux, l'Europe était donc un peu tranquillisée, et si le peuple anglais était moins enthousiaste, il était encore très content. Disraëli obtint sans peine les crédits qu'il demandait : la convention fut ratifiée.

Cette convention, signée le 25 novembre par le major général Stanton et par Sadik Pacha, est fort courte. Elle se borne à régler trois points : d'abord elle transfère au Gouvernement anglais la propriété de toutes les actions de Suez qui appartiennent au khédive. Le nombre de ces actions n'était pas de 177 642 comme on l'avait cru pendant toute la durée des pourparlers, et notamment quand le prix avait été arrêté, mais de 176 602. Nubar n'avoua la différence, soit 1 040 titres, que quand l'affaire fut définitivement conclue, c'est-à-dire exactement dans la matinée du 24 novembre, quand Stanton apporta tout joyeux la nouvelle que le *Foreign Office* acceptait les conditions posées par Ismaïl. Le prix du marché, qui avait été fixé à 100 millions de francs ou 4 millions de livres sterling, subissant une réduction proportionnelle aux titres manquants, fut ramené à 3 976 582 livres sterling. La convention détermine ensuite la manière dont cette somme sera payée au vice-roi : 25 millions le 1er décembre, et le reste dans le courant de décembre et de janvier, aux époques que fixeraient d'un commun accord le Gouvernement égyptien et MM. Nathan de Rothschild et fils, de Londres qui étaient chargés de verser le prix total du marché. Enfin, comme les 176 602 actions étaient improductives pendant dix-neuf années encore, le Gouvernement égyptien prenait l'engagement de payer à l'Angleterre, chaque année, jusqu'en 1894, un intérêt de 5 pour cent sur le prix d'achat, soit exactement 5 010 493 fr. 50.

Il avait été spécifié dans le texte du contrat qu'il ne serait rien versé tant que les actions resteraient à la disposition du Gouvernement égyptien. Aussi dès le 26 novembre, à la pre-

mière heure, Sadik expédiait au consulat d'Angleterre sept grandes caisses contenant les 176 602 petits morceaux de papier. Stanton fit fermer les caisses en sa présence : puis, en attendant qu'on pût en vérifier minutieusement le contenu, elles furent dûment scellées avec le cachet du ministre des Finances d'Égypte, celui du consulat général, et celui du tribunal consulaire anglais. Le comptage et la vérification des titres furent faits les jours suivants par le vice-consul anglais, M. Morris, et un délégué de Sadik.

Le Gouvernement britannique s'occupa du transport de ces actions en Angleterre. Dès les premiers jours de décembre, l'Amirauté donnait l'ordre au transport *Malabar*, qui revenait des Indes, de s'arrêter à Alexandrie pour en prendre livraison. Le *Malabar* devait passer à Alexandrie vers le milieu du mois. Dès que Stanton apprit qu'il avait franchi le canal, il fit chauffer un train spécial et partit du Caire avec les précieux titres qu'il avait fait enfermer dans quatre caisses doublées de zinc. Il arriva trop tôt : le *Malabar* n'était pas encore signalé. Mais Stanton n'était pas homme à perdre son temps à garder des colis : il confia les quatre caisses, ainsi qu'un sac de dépêches pour le *Foreign Office*, au capitaine Willoughby, l'agent du gouvernement des Indes en Égypte. A une heure de l'après-midi, le *Malabar* faisait son entrée dans le port d'Alexandrie, prenait immédiatement livraison des caisses et des dépêches, et, avant le soir, avait regagné la haute mer, faisant voile vers Portsmouth où il parvint le 31 décembre, et le 1er janvier un fonctionnaire de la Trésorerie recevait des mains du commandant les quatre colis. Le même jour, ils étaient déposés à la Banque d'Angleterre.

Ainsi fut exécutée la première clause de la convention. La seconde était relative au paiement des cent millions. C'est la maison Nathan de Rothschild et fils, de Londres, qui en fut chargée. Nathan de Rothschild, depuis quarante ans, présidait avec habileté à ses heureuses destinées ; il était à peu près du même âge que son coreligionnaire Disraeli. Une vieille et étroite amitié les unissait l'un à l'autre[1] et le Gou-

1. Ces deux amis se ressemblaient sans doute assez moralement, puisque lord Palmerston, envoyant à son frère sir William Temple le roman de *Coningsby*, qui

vernement anglais n'avait pris une décision ferme d'achat qu'après avoir entendu Nathan de Rothschild. On avait besoin de causer avec lui pour deux raisons : d'abord, on ne savait pas bien exactement ce qu'étaient les actions; on ignorait leur valeur commerciale dans l'avenir ; on avait même des doutes sur l'étendue des pouvoirs qu'elles conféraient dans la gestion de la Compagnie[1]. D'autre part, il fallait payer comptant les 100 millions que demandait Ismaïl. Il y avait bien de l'argent dans les caisses de l'Échiquier; mais on n'y pouvait toucher sans une autorisation expresse du Parlement ; or le Parlement était en vacances et ne devait être convoqué qu'en février. Nathan de Rothschild donna les renseignements et accepta de payer les cent millions. Aucun marché en forme ne constata l'engagement qu'il prit. Néanmoins, de part et d'autre, on ne négligea aucune précaution pour que dans la suite il ne put s'élever aucune contestation. On échangea deux lettres dont voici la substance.

W. Smith, secrétaire financier de la Trésorerie, écrivit à MM. de Rothschild, à la date du 25 novembre, que le Gouvernement de Sa Majesté avait résolu d'acheter les actions du vice-roi d'Égypte, mais comme le prix d'achat devait être versé dans un court délai et comme il n'y avait pour le moment aucune autorité parlementaire pour y pourvoir, « le Gouvernement de Sa Majesté avait décidé d'accepter votre proposition d'être ses agents *(to accept your proposal to act as their agents)* et d'avancer la somme nécessaire *(and to advance the sum required).* » La maison Rothschild mettrait à la disposition du

venait de paraître, lui écrivait (5 juin 1844) : « Je vous envoie *Coningsby*, le dernier roman de D'Israëli, qui mérite d'être lu ; c'est parfaitement écrit. Plusieurs des personnages sont d'admirables portraits. Vous reconnaîtrez Croker dans *Rigby*, lord Hertford dans *Monmouth* .. *Sidonia*, je présume, est le portrait de l'auteur lui-même ». Or, Sidonia, c'était Nathan de Rothschild, et non pas Disraëli. Palmerston se trompait ; mais sa méprise est intéressante à noter.

1. La convention du 25 novembre fut signée sans que ces doutes fussent dissipés, car, douze jours après, le 6 décembre, lord Derby en invitant le colonel Stokes à se mettre à la disposition de M. Stephen Cave, qui partait pour accomplir en Égypte sa mission, lui écrivait : « Le gouvernement de Sa Majesté désire que vous confériez avec l'Agent et Consul général de Sa Majesté en Égypte au sujet du récent achat par la Grande-Bretagne des actions de Suez que possédait Son Altesse le khédive et que vous fournissiez *un rapport sur la situation qu'occupera le Gouvernement de Sa Majesté en tant que possesseur de ces actions* et sur toutes les mesures qu'il serait désirable de prendre pour assurer l'entier bénéfice de l'achat. »

Gouvernement égyptien vingt-cinq millions le 1er décembre et le reste dans le courant de décembre et de janvier. « En échange de ces services, ajoutait Mr W. Smith, vous aurez la faculté de réclamer au Gouvernement de Sa Majesté une commission de 2 1/2 p. 100 sur les cent millions que vous entreprenez de fournir. » En sus de cette commission, la maison Rothschild recevrait un intérêt annuel de 5 p. 100 calculé sur le montant des sommes avancées et sur le temps qui s'écoulerait entre la date à laquelle la maison Rothschild les verserait au Gouvernement égyptien et celle à laquelle elle en serait remboursée par le Gouvernement anglais. Le même jour, dans sa réponse, la maison Rothschild rappelait les conditions du marché et souscrivait l'engagement de les remplir.

Je n'ai pas à rechercher quels arrangements M. de Rothschild prit avec le khédive pour s'acquitter le plus commodément possible des lourds engagements qu'il avait contractés : il est clair que la totalité du prix n'a pas été payée en espèces sonnantes et trébuchantes; grâce aux bons offices de Nathan de Rothschild, certains portefeuilles de banques se sont à cette époque gaiement allégés des bons du Trésor égyptien qui les encombraient. Mais ce sont là des détails sur lesquels je veux d'autant moins m'appesantir que je suis obligé d'insister un peu sur les rapports qui se sont établis entre la Trésorerie anglaise et la maison Rothschild à la suite de l'accord du 25 novembre.

Le 8 février 1876, dans le discours qu'il prononça lors de la discussion de l'adresse à la Chambre des communes, Disraëli dit textuellement : « La maison Rothschild n'a pas fait purement et simplement une avance de 4 millions de livres (100 millions de francs). Nous lui avons dit : « Voulez-vous acheter ces actions sur notre engagement de demander à la Chambre des communes de les reprendre de vos mains? » Ainsi fit-elle. Ceci était un grand risque, et je crois qu'elle n'aurait pas fait l'affaire si elle n'avait senti qu'elle était de la plus haute importance pour le pays ». Les paroles du premier ministre caractérisaient bien la nature d'une convention qui aurait pu être conclue entre le Gouvernement et Rothschild. Le Gouvernement aurait pu demander à Rothschild d'acheter dans un but patriotique les actions de Suez que des

capitalistes de France convoitaient alors; Rothschild aurait accédé à ce désir, mais aurait exigé de Disraëli la promesse que, dans le plus bref délai, il demanderait au Parlement l'argent nécessaire pour lui racheter les actions que le khédive lui aurait vendues. Il y aurait eu ainsi deux opérations bien distinctes : Rothschild aurait acquis les actions pour qu'elles ne tombassent pas dans des mains françaises; puis, un peu plus tard, quand le Parlement aurait été réuni, l'Angleterre les aurait rachetées à Rothschild. S'il en avait été ainsi, l'affaire eût été réglée au point de vue constitutionnel de la façon la plus correcte. Le Gouvernement, en effet, n'eût pas excédé ses pouvoirs ; les prérogatives du Parlement eussent été intégralement respectées, puisque toute liberté eût été laissée aux Chambres de racheter les actions.

Mais Disraëli ne disait pas la vérité ; il savait parfaitement que les actions avaient été achetées directement par le consul général d'Angleterre au Caire, et que la maison Rothschild n'était pas intervenue à l'acte de vente. Il n'ignorait pas que, dans tous les documents officiels émanant du *Foreign Office* ou de la Trésorerie ou même de la maison Rothschild, il était dit que la maison Rothschild serait simplement l'*agent* du Gouvernement britannique pour le paiement au khédive ; la somme à payer était qualifiée invariablement d'*avance* faite au Gouvernement anglais. Disraëli savait tout cela, mais il se croyait dans la nécessité de tromper le Parlement, ou tout au moins l'opposition libérale. La vérité est qu'il s'était livré sans beaucoup réfléchir à une opération extraordinaire et même extravagante, en escomptant la fidélité de son parti, mais sans songer à la constitution anglaise. Cette violation de la coutume constitutionnelle ne troublait pas la conscience de Disraëli. Il se sentait devenir un grand dictateur parlementaire, comme l'avaient été avant lui Palmerston et Gladstone, pouvant tout faire et tout dire. Il craignait un peu néanmoins l'opposition libérale : il aurait voulu un vote enthousiaste; or, dans quelques jours, quand on devrait payer la commission aux Rothschild, il était évident que l'intervention de ces banquiers dans l'affaire, pour nécessaire qu'elle fût, n'en serait pas moins critiquée, et avec d'autant plus de malveillance qu'elle était libéralement salariée.

Disraëli laissa d'abord la Chambre des communes dans l'ignorance et déclara seulement que l'acquisition avait été faite par les Rothschild : la question posée au Parlement était simplement de savoir si l'Angleterre les leur rachèterait ou les leur laisserait pour compte.

Lord Derby, à l'ouverture de la Chambre des lords, aurait dû faire une déclaration identique. Mais ce collègue de Disraëli n'était pas homme à être son complice, même dans une petite supercherie parlementaire. Et voici quelles paroles fort véridiques, mais un peu naïves, il prononça à la Chambre des lords : « Maintenant je n'ai pas besoin de déclarer, ce que le noble comte (lord Granville) admet et, ce qui en vérité est tout à fait évident, que bien que le Gouvernement puisse être lié, il n'a pas lié et ne pouvait pas lier le Parlement dans cette affaire. Nous avons pris sur nous le risque et la responsabilité d'acheter ces actions. Techniquement, nous avons fait tout ce que nous pouvions faire et je pense qu'en tout cas nous sommes indemnes de tout soupçon de timidité déplacée. » Lord Derby déclarait que si le cabinet était lié par des engagements formels, le Parlement n'était point tenu de les ratifier. Lord Derby était vraiment bien honnête.

Les actions de Suez, quoi qu'ait pu dire Disraëli, ont bien été depuis le 25 novembre 1875 la propriété de l'Angleterre : la maison Rothschild n'aurait pu les lui revendre, puisqu'elles ne lui avaient jamais appartenu. Les relations qui ont existé entre la Trésorerie anglaise et la maison Rothschild ont été simplement celles que crée toute avance d'argent entre un banquier et l'un de ses clients. Le client a largement rémunéré le banquier. Celui-ci devait recevoir une commission de 2 1/2 p. 100 sur le prix du marché et, en plus, un intérêt de 5 p. cent par an pour l'avance qu'il ferait au gouvernement anglais. La maison Rothschild a ainsi reçu :

1° Commission de 2 1/2 p. 100.	Fr.	2 505 246 75
2° Intérêt de l'avance à 5 p. 100.	. . .	1 322 551 30
Total. . . .		3 827 798 05

C'est-à-dire que pour une avance de 100 millions environ pendant 96 jours (durée moyenne), l'Angleterre, qui a un des

crédits les plus solides qui soient au monde, a alloué à son banquier un intérêt au taux de 14,47 p. 100 par an.

La troisième et dernière clause de la convention obligeait le khédive à payer à l'Angleterre un intérêt de 5 p. 100 sur le prix du marché, tant que les actions vendues n'auraient pas droit aux dividendes annuels, c'est-à-dire jusqu'à la fin de 1894. Cette clause a été exécutée sans difficultés. Le prix étant exactement de 100 209 869 fr. 50; le khédive devait à l'Angleterre un intérêt annuel de 5 010 493 fr. 50 payable par moitié le 1[er] juin et le 1[er] décembre. Le khédive versa jusqu'au terme fixé les semestrialités promises. Deux incidents seulement à noter durant cette période. Lors du premier paiement (1[er] juin 1876), on décompta mal les intérêts et on envoya à Londres 182 292 francs de trop; l'erreur fut réparée quand on expédia la semestrialité de décembre. L'autre incident fut une courte interruption dans le service des intérêts : par un décret khédivial du 27 juillet 1885, l'intérêt de toutes les dettes de l'Égypte fut réduit d'un demi pour cent pendant deux ans (du 1[er] décembre 1884 au 30 novembre 1886). En présence de la détresse financière du pays qu'elle administrait, l'Angleterre, complaisante, n'exigea même pas le paiement des intérêts réduits qui lui étaient dus, à la date précise de leur échéance. Elle patienta un peu; mais elle reçut la totalité de ces intérêts, bien entendu calculés au taux de 5 p. cent, même pour la période de décembre 1884 à novembre 1886[1].

Ainsi fut intégralement exécutée cette convention du 25 novembre 1875, dont la conclusion est encore aujourd'hui un sujet d'orgueil pour tous les Anglais.

***

Si l'on juge l'opération comme une affaire de bourse (une *stock jobbing transaction*, a-t-on dit avec mépris dans l'opposition parlementaire), il faut reconnaître qu'elle a été fort heu-

1. En voici la preuve puisée dans les comptes de l'Échiquier :

En 1884,	l'Égypte devait	5 010 493 fr. 50	et paya	néant.
En 1885	—	5 010 493 fr. 50	—	9 519 955 fr. 80
En 1886	—	5 010 493 fr. 50	—	4 509 444 fr. 05

reuse. Les actions ont coûté à l'Angleterre, en 1875, une centaine de millions; elles valent aujourd'hui en bourse près de huit cents millions; c'est, en capital, un gain de sept cents millions. D'autre part, si l'Angleterre n'a reçu que 5 p. 100 du prix d'achat de 1876 à 1894, et ce n'est pas là d'ailleurs un intérêt mesquin, elle en reçoit, depuis 1895, 16 à 17 p. 100. L'achat des actions a donc été très fructueux pour la Trésorerie anglaise. Il l'eût été bien davantage encore pour elle si le vice-roi n'avait pas mis à la vente de ses actions des conditions plus onéreuses que celles qu'il avait faites à MM. Dervieu. Ismaïl avait consenti à céder ses actions aux banquiers français moyennant quatre-vingt-douze millions; il les vendit cent millions à l'Angleterre. Pendant dix-neuf ans, pour remplacer les dividendes, il avait accepté de servir à nos compatriotes 8 p. 100 du prix d'achat; il ne promit à l'Angleterre qu'un intérêt de 5 p. 100. Le cabinet de Saint-James ne fut certes pas dupe de cette majoration de prix. L'Angleterre n'achetait pas, en effet, de simples valeurs de bourse comme peut le faire un bourgeois et comme l'aurait fait le groupe de capitalistes parisiens. L'acquisition devait lui conférer un droit de contrôle sur toute la gestion du canal, sur les finances et sur la politique de l'Égypte. Je ne m'étendrai pas longuement sur la manière dont l'Angleterre usa des prérogatives qu'elle venait d'acquérir.

Avec la Compagnie, la tactique de l'Angleterre était fort simple au début : le Gouvernement anglais n'avait pas à cette époque à concilier des intérêts devenus contraires depuis lors, ceux du commerce britannique et ceux de l'Échiquier. Aujourd'hui, si la Compagnie entreprenait de très grands travaux ou si elle réduisait beaucoup les taxes de navigation, le commerce qui transite par le canal en profiterait, mais les dividendes en seraient diminués et l'Échiquier, en tant qu'actionnaire, y perdrait. Mais jusqu'en 1895, les actions achetées n'ayant droit à aucun dividende, le Gouvernement pouvait sans crainte faire prévaloir dans les conseils de la Compagnie les vœux du commerce et de la navigation britannique. La navigation réclamait des améliorations immédiates en même temps qu'un abaissement des tarifs. Le Gouvernement anglais savait que ces améliorations devaient être onéreuses pendant

quelques années, mais qu'elles seraient ensuite rémunératrices. Donc, en les faisant sur-le-champ, ce seraient les actionnaires ordinaires qui supporteraient les inévitables pertes du début ; puis, quand le trafic, grâce à ces améliorations, serait devenu plus fructueux, l'Angleterre viendrait présenter ses coupons pour participer aux profits. Ainsi, l'Échiquier lui-même avait grand intérêt à la réalisation la plus prochaine des vœux du commerce britannique.

Juridiquement, l'Angleterre ne pouvait mettre au service de ces grands intérêts que les droits, c'est-à-dire les votes appartenant à un actionnaire qui possède 176 602 actions. Ces droits n'étaient pas bien considérables. En effet, d'après l'article 51 des statuts de la Compagnie, tout propriétaire de vingt-cinq actions a une voix aux assemblées générales ; mais le même actionnaire ne peut avoir plus de dix voix. Par conséquent, les 176 602 actions donnaient à l'Angleterre seulement dix voix. C'était peu. Disraëli ni Derby ne connaissaient vraisemblablement pas cet article 51, quand ils s'étaient décidés à acheter les actions. Et l'attribution de ces dix voix à l'Angleterre pouvait même être contestée. L'Angleterre avait, en effet, acheté au vice-roi des actions dont les coupons de dividendes avaient été aliénés pendant vingt-cinq ans (de 1869 à 1894). Or, le détenteur de pareils titres a-t-il le droit de prendre part aux assemblées générales ? Peut-il voter ?

La Compagnie de Suez en avait délibéré autrefois et sa réponse avait été négative. L'assemblée générale du 24 août 1871 avait, en effet, décidé que les « actions égyptiennes ne pouvaient être représentées aux assemblées générales pendant tout le temps qu'elles sont privées de leurs coupons. » Il est vrai que cette délibération, comme elle modifiait les statuts, ne pouvait être exécutoire sans avoir été approuvée par le vice-roi, et Ismaïl avait tout naturellement refusé de ratifier l'acte qui l'aurait dépossédé de son vote. Mais de part et d'autre, à cette époque, on voulut éviter un conflit. On transigea : la délibération du 24 août 1871 ne fut pas rapportée ; seulement il fut convenu qu'Ismaïl conserverait les dix voix que lui conférait la propriété de ses 176 602 actions et qu'il déléguerait son droit de suffrage à M. de Lesseps. D'où, en résumé, l'Angleterre avait dépensé cent millions pour pos-

séder 176 602 actions qui ne donnaient que dix voix, et ces dix voix étaient déléguées pendant dix-neuf ans à M. de Lesseps.

Telle était la situation en droit. Elle fut autre en fait. M. de Lesseps était trop avisé pour ne pas faire de grandes concessions à la nation dominatrice, qui était devenue sa principale associée. Dès le 8 décembre 1875, dans une conversation avec lord Lyons à l'ambassade d'Angleterre, il renonçait de bonne grâce à la délégation que lui avait donnée Ismaïl : le Gouvernement anglais pourrait donc voter ; mais il ne disposerait naturellement que du maximum statutaire de dix voix. Ce n'était pas assez : l'Angleterre prétendit avoir, dans le Conseil d'administration, des délégués. Il était quasi impossible de se plier à cette exigence. Les statuts de la Compagnie veulent, en effet, que tout membre du Conseil d'administration soit personnellement propriétaire de cent actions au moins : or, les représentants que choisirait le Gouvernement anglais ne seraient vraiment propriétaires d'aucune des 176 602 actions achetées, puisque tous ces titres appartenaient au Royaume-Uni. En droit, l'argument était dirimant. En fait, la Compagnie dut renoncer vite à l'opposer à la volonté impérieuse de l'Angleterre ; après quelques pourparlers, la prétention du gouvernement britannique fut admise : trois places d'administrateurs furent réservées à ses délégués. Quelques années plus tard, après la reculade de la France en Égypte en 1882, le grand commerce maritime du Royaume-Uni livrera à son tour un violent assaut à la Compagnie et obtiendra d'elle, grâce à une pression qui ressemblait à de la violence, l'admission de sept autres membres de nationalité anglaise dans le Conseil d'administration.

Ainsi installée au sein même de la Compagnie, l'Angleterre arriva assez vite au double but qu'elle poursuivait : sous sa pression, la Compagnie entreprit des travaux considérables, qui coûtèrent plus de cent millions, mais grâce auxquels la navigation put franchir le canal beaucoup plus rapidement ; d'autre part, les tarifs furent sensiblement diminués ; il fut même décidé qu'à l'avenir une partie importante des bénéfices annuels serait consacrée à la réduction de la taxe. La Compagnie n'était pas systématiquement opposée à

toute dépense de travaux d'amélioration, ni à tout abaissement de tarif; seulement, elle n'aurait désiré effectuer l'une et l'autre que quand sa situation financière le permettrait; l'Angleterre, nu-propriétaire d'actions et n'étant pas encore admise au partage des dividendes, brisa la résistance de la Compagnie dans l'intérêt de son grand commerce maritime: le canal fut approfondi et élargi.

La Compagnie porta allègrement, grâce au transit croissant, le poids des charges que lui imposait prématurément son associée : elle devait même trouver quelque compensation à la perte d'une partie de son indépendance. Dès le début il fut manifeste qu'associée au Royaume-Uni elle était à l'abri des grandes crises financières, si élevées que fussent désormais les dépenses qu'on lui imposerait, et si réduites que fussent les taxes qu'elle percevrait. Il était à présumer aussi que, dans tous les cas où les intérêts anglais ne seraient pas contraires aux siens, la Compagnie pourrait à l'avenir compter sur l'appui efficace d'un puissant État. Le Gouvernement anglais eut soin d'en aviser aussitôt, par l'organe du *Times*, les actionnaires français, inquiets des conséquences de l'opération. Trois jours après l'achat, on lisait dans le *Times* : « Il est évident que la position d'une compagnie dont le principal propriétaire est la première puissance maritime et commerciale du monde est tout autre chose que celle d'une compagnie composée d'une multitude de petits actionnaires français... Toute éventualité qui porterait atteinte aux droits de la Compagnie trouvera devant elle, non plus une faible association d'actionnaires, mais toute une nation qui peut se faire respecter. » En somme, l'achat des actions par l'Angleterre a pu diminuer un peu l'indépendance de la Compagnie, mais il a plutôt accru sa force.

Dans le sein de la Compagnie, il n'y a pas eu de conflit sérieux entre l'élément français et l'élément anglais, grâce au tact de tous les administrateurs : elle n'a donc pas beaucoup souffert de sa double nationalité. Néanmoins, la vigilance des administrateurs français ne s'est pas endormie dans cette paix franco-anglaise : ils semblent, surtout depuis que la conférence internationale de 1888 a neutralisé le passage à travers l'isthme, chercher à « internationaliser » la haute direction

de la Compagnie, à la « neutraliser » aussi. L'œuvre de M. de Lesseps, purement française, ou, pour parler avec plus de précision, franco-égyptienne au début, est devenue en 1875 une entreprise franco-anglaise ; depuis, elle paraît devenir une grande institution internationale : le Conseil d'administration a maintenant l'air d'une conférence diplomatique, où sont représentées les quatre grandes nations maritimes dont le pavillon flotte le plus souvent au-dessus des eaux immobiles du canal, l'Angleterre, l'Allemagne, la France et la Hollande. On ne saurait donc s'étonner d'y voir M. Anslijn[1], ancien consul général des Pays-Bas, l'attaché commercial de l'ambassade britannique à Paris, sir Austen Lee, et parmi les membres français, aux côtés du prince d'Arenberg, président de la Compagnie, le vicomte de Vogüé qui commença sa courte carrière diplomatique à Constantinople et au Caire, le baron de Courcel qui termina brillamment la sienne par l'ambassade de France à Londres, et M. Casimir-Perier qui est venu récemment apporter au Conseil l'autorité et le prestige de son nom. Et c'est ainsi que l'on s'est avancé d'un pas vers la réalisation du rêve de lord Derby : l'exploitation du canal de Suez par un syndicat représentant les grandes puissances maritimes de l'Europe.

CHARLES LESAGE

1. M. Anslijn est décédé au commencement de cette année.

ROME AU XXe SIÈCLE

Alexandre de Humboldt écrivait de Rome à Wolfgang Gœthe, le 13 août 1804 : « Il y a deux choses auxquelles je pense avec horreur : qu'on puisse bâtir des maisons dans la Campagne romaine, et transformer Rome en une ville comme les autres. Si un fol amoureux de l'ordre venait à gouverner Rome, je m'en irais tout de suite. Mais comme la divine anarchie règne à Rome, et qu'autour d'elle s'étend un désert divin, les ombres du passé peuvent s'y mouvoir. » Depuis cent ans, l'opinion des étrangers sur notre ville n'a guère changé. La plupart sont contents de trouver dans la Rome d'aujourd'hui le confort, la sûreté et la salubrité, et ils sont heureux de lire, au moins dans les statistiques, que de 1881 à 1901, la mortalité annuelle causée par la malaria est descendue de 21 à 1 par 10 000 habitants. Mais les plus passionnés de Rome et des Romains défunts, oublient généralement de s'occuper, si peu que ce soit, de nous, les Romains vivants, qui dépassons maintenant le demi-million.

***

De Sixte-Quint à Napoléon, pendant plus de deux siècles, Rome n'avait guère changé d'aspect. De la rue Giulia aux bords

du bas Tibre, son centre s'était transporté vers le Corso et le haut Tibre : mais le cachet monumental, sévère et un peu triste, que le grand pape architecte lui avait donné, était resté intact dans les travertins de Domenico Fontana (1543–1607) et de son neveu Carlo Maderna (1556-1629). Pendant tout le siècle suivant, Gian Lorenzo Bernini (1589-1680), Francesco Borromini (1599-1667), Carlo Fontana (1634–1714) et Carlo Rainaldi (1611-1691) ne firent que développer et exécuter le programme, ce que nous appellerions aujourd'hui le « plan régulateur », de Sixte-Quint. Il l'avait minutieusement tracé lorsque, étant cardinal Peretti, il avait été mis en disgrâce et tenu à l'écart par son prédécesseur Grégoire XIII. On raconte que, passant en carrosse devant la villa Peretti, derrière Sainte-Marie-Majeure, et voyant des maçons en train d'y construire une maison, Grégoire XIII grommela : « S'il fait bâtir, il n'est pas pauvre » et le soir même il lui supprima la rente qu'on avait alors coutume de servir aux cardinaux sans fortune. Le « grand moine », comme le pape lui-même nommait Peretti, ne s'émut point et continua sa bâtisse en empruntant cinq cents écus à un Espagnol auquel il donna en récompense, dès qu'il fut pape, l'archidiaconat de Tolède.

Sixte-Quint ne régna pas longtemps (de 1585 à 1590). Mais dans ces cinq ans de pontificat, au dire d'un contemporain, il vécut de *pierre*. Il traça la rue Sixtine entre la colline du Pincio et celle du Quirinal, le carrefour des Quatre-Fontaines en haut du Quirinal, la place qui entoure la basilique de Sainte-Marie-Majeure, à l'intérieur de laquelle il édifia et décora somptueusement une Chapelle Sixtine pour y être enseveli sous un grand mausolée, la rue Merulana qui conduit directement de Sainte-Marie-Majeure à Saint-Jean de Latran, la place Saint-Jean, la porte Saint-Laurent et la porte Pia que Pie IV avait commencée sur les dessins de Michel-Ange. Devant Saint-Pierre, Saint-Jean, Sainte-Marie-Majeure et à l'extrémité du Corso, devant Sainte-Marie-du-Peuple, il redressa quatre obélisques, esclaves païens contraints de porter la croix victorieuse : le premier, que Caligula avait transporté d'Héliopolis à Rome dans le Cirque du Vatican, l'autre, que Constant avait amené de Thèbes au Cirque Massimo et qui

gisait sous terre, brisé en trois morceaux; le troisième qui s'élevait devant le mausolée d'Auguste; le quatrième enfin qu'Auguste même avait aussi érigé au Cirque Massimo, pour commémorer la conquête de l'Égypte.

Sur la place Saint-Jean-de-Latran, Sixte-Quint bâtit un édifice à double portique pour la Scala Santa, que l'impératrice Hélène avait rapportée de la maison de Pilate, douze cents ans auparavant. Il construisit encore un grand palais sur les ruines des nombreuses maisons du moyen âge, qui avaient logé la cour pontificale depuis l'époque de Constantin jusqu'à l'exode en Avignon; enfin il donna à la basilique de Saint-Jean la façade latérale et le portique à l'entrée duquel, justement sous son pontificat, les chanoines érigèrent une statue de bronze à Henri IV, pour remercier ce roi converti d'avoir donné au Chapitre la riche abbaye de Clérac. Enfin il voulut achever, au sommet du Quirinal, une autre résidence papale, habitée aujourd'hui par le roi d'Italie, et y amener, des Monts Albains, l'Acqua Felice qu'il avait achetée vingt-cinq mille écus au comte Marzio Colonna et dont la fontaine décore toujours la place des Thermes.

Dans le Vatican même, il construisit le palais pontifical actuel, et, coupant en deux l'ancienne et vaste cour de Bramante, il créa la Bibliothèque, réunit la Chapelle Grégorienne à la Chapelle Sixtine et, en vingt-deux mois, termina enfin la Coupole de Saint-Pierre. Ce fut encore lui qui, le premier, institua des lavoirs publics et un refuge de mendicité. Aimant du même amour les monuments anciens et les modernes, il restaura la Colonne Antonine et la Colonne Trajane, comme pour marquer par les pointes visibles des obélisques et des colonnes triomphales, la direction des nouvelles voies et les centres des quartiers les plus populeux. Et il accomplit tous ces prodiges avec ses ressources personnelles, sans augmenter d'un sou les impôts. Les temps sont changés : on va moins vite aujourd'hui et cela coûte plus cher.

Pendant deux siècles, la face de Rome ne changea plus.

Le comte de Tournon, préfet du Tibre dans les dernières années de l'Empire, voulut enfin remanier le plan de la ville. Comme Sixte-Quint, il n'eut que cinq ans pour agir, et il ne dépensa que cinq millions. Le goût se portait vers l'antiquité;

la conservation des anciens monuments semblait aussi importante que l'édification de nouveaux. Ses collaborateurs surent aimer son rêve : tout d'abord le pape Pie VII, qui a donné son nom à une partie du Musée du Vatican faisant suite au « Bras Pie-Clémentin » déjà commencé par Pie VI ; puis les architectes Sterne, Valadier, Camporese, les archéologues Ennio Quirino Visconti, Giuseppe Antonio Guattani, Carlo Fea, le peintre Vincenzo Camuccini, le sculpteur Antonio Canova, et dans l'administration le duc Braschi, le prince Gabrielli, le baron Daru.

Le néo-classicisme impérial regardait l'antiquité comme la source de toute inspiration politique, lyrique, artistique. Le culte pour ce que Rome avait été, au détriment de ce que Rome pouvait devenir, date des fouilles et des plans du comte de Tournon. Pour plaire au monde, nous devions désormais vivre avec précaution, sans heurter l'arc, la colonne, l'église, la maison de nos ancêtres plus glorieux que nous ; si nous avions cent francs à dépenser, nous devions en donner quatre-vingt-dix pour conserver ces reliques, et seulement dix pour nous préparer un petit lit où reposer nos têtes inutiles. Nous devînmes définitivement le Musée de l'Europe : et ce fut un bien, car nous ne savions pas alors comment devenir quelque chose de mieux.

Durant ces cinq années, furent commencées les fouilles régulières dans les vallées du Forum et du Colisée ; les trois colonnes du temple de Vespasien, gisant aux pieds du Capitole, furent relevées sur de nouvelles bases ; les hangars appuyés au porche du temple de Saturne, les maisonnettes adossées à la colonne de Phocas, et les magasins de fourrage autour de l'arc de Titus furent démolis ; on découvrit jusqu'au niveau de la Voie Sacrée les fondations du temple d'Antonin et Faustine ; après avoir enlevé la piste d'une école d'équitation et une boutique de forgeron, on mit à jour le dallage en marbre jaune et vert de la basilique de Constantin, plus loin les bases du temple de Vénus et Rome, plus loin encore la surface plane tout autour du Colisée dont les galeries furent explorées, l'arène ouverte, et enfin les arcades extérieures, qui tombaient en ruine, soutenues par un grand éperon de briques. Le Forum de Trajan exploré, on l'entoura

d'une place, en démolissant un monastère et deux églises. En revanche, d'autres églises furent restaurées : le petit temple rond de Mater Matuta, vulgairement dit temple de Vesta, et le Panthéon, Sainte-Marie-des-Anges près des Thermes de Dioclétien, Sainte-Marie-en-Cosmedin, Saint-Étienne-le-Rond, et même Saint-Pierre.

La ville moderne fut embellie, non agrandie, parce que la population peu nombreuse occupait à peine les maisons existantes. Les derniers jardins et les dernières fontaines qui aient été dessinés avec une somptuosité vraiment romaine le furent sous l'impulsion des Français : les quatre bassins autour de l'obélisque, les deux hémicycles d'arbres et de trophées autour de la place du Peuple, et la promenade du Pincio, sur la pente de laquelle, en descendant vers la place, l'architecte Valadier songeait à disposer des fontaines magnifiques. Aussitôt après la porte du Peuple, à cette même époque, le mari de Pauline Bonaparte décorait de ruines pittoresques, de fontaines, de bosquets et d'avenues, la villa Borghèse, dont les fêtes de nuit étaient chantées par le plus grand poète d'alors, Vincenzo Monti. Sur le Cœlius, derrière le Colisée, on planta des arbres ; sur le Palatin, les jardins Farnèse furent restaurés et soutenus par une longue muraille dominant le Forum, et les morts eux-mêmes furent abrités par le doux mystère des bois et réjouis par les fleurs, car le cimetière oriental de Saint-Laurent-hors-des-Murs fut agrandi et orné d'arbres et d'allées, et un cimetière occidental, plus loin que Saint-Pierre, vers la *Pineta* Sacchetti, fut commencé et malheureusement abandonné avant d'être fini, de sorte qu'aujourd'hui, après un siècle, on remet timidement à l'étude cet ancien projet.

En réalité, tous les plans de notre renouvellement urbain ont été tracés sous la vive et prévoyante direction de l'Empereur. Alors on parla des quais du Tibre. Le quai de la rive gauche devait commencer à la place du Peuple ; un premier tronçon, de quinze cents mètres, serait bordé d'un parc ; il devait continuer en ligne droite jusqu'à Ripetta, et en ligne courbe jusqu'au pont Saint-Ange, en abattant, chose qu'on n'a pas encore terminée, toutes les masures qui grouillent autour de ce pont. Un deuxième tronçon. de treize cents

mètres, serait arrivé jusqu'au Ponte Sisto, un troisième jusqu'aux Marmorate ; les tournants un peu brusques auraient été comblés avec les terres provenant des fouilles du Forum. Le quai de droite, au contraire, commençant au pont Saint-Ange, aurait été construit dans le Tibre même jusque sous le Janicule, en évitant ainsi tous frais d'expropriation. D'après les devis de l'ingénieur Navier, ce projet devait coûter dix millions, c'est-à-dire le sixième de la dépense dont on parle aujourd'hui.

On résolut aussi de faire, du château Saint-Ange au Vatican, une place triangulaire, en démolissant les maisons du Borgo Vecchio et du Borgo Nuovo, ce qui aurait permis de voir du pont la Basilique et la Colonnade, qu'on aurait dû prolonger sur deux lignes parallèles jusqu'au Château. Sous le nom de Promenade Archéologique, on projetait un chemin circulaire de quarante mètres de large autour du Colisée, et l'on aurait ouvert au public tous les espaces libres entre le Cœlius, le Palatin, le Capitole et l'Aventin, de manière à faire de cette « Zone Monumentale » une Pompéi somptueuse. Le Transtevère, enfin, aurait été traversé et assaini par une avenue large de quarante mètres et longue de huit cent cinquante, du pont Sublicio à Sainte-Marie-en-Transtevère.

Voilà ce que fit ou voulut faire l'administration napoléonienne du comte de Tournon. Pour réaliser un tel plan, le cardinal Ercole Consalvi, secrétaire de Pie VII, fut obligé de lutter contre l'esprit de la Restauration, qui voyait dans tout nouvel édifice et dans le style même des décorations un reflet de la gloire impériale, contre les privilèges féodaux qui étaient ressuscités, contre la mauvaise volonté du Sacré-Collège, contre la timidité même du pape. Et il fut vaincu.



Après le 11 septembre 1870, le Gouvernement italien continua à se débattre au milieu des indécisions et des équivoques à travers lesquelles il était entré dans Rome, — sans le vouloir. Si, le 12 septembre, Pie IX n'avait pas prié le ministre Lanza de lui envoyer des troupes dans la cité Léonine pour garantir l'ordre, la cité Léonine serait peut-être encore au

pape. Peu de temps après, les troubles apaisés, Lanza voulait retirer ces troupes, et, comme le raconte le général Cadorna dans son livre sur la *Délivrance de Rome*, le cardinal Antonelli dut lui adresser une pétition pour qu'il les y laissât. Ce fut seulement quand le Gouvernement prit possession du palais du Quirinal, que l'indignation des catholiques intransigeants décida (1er novembre) le pape à lancer l'excommunication majeure sur tous ceux qui avaient participé au renversement du pouvoir temporel. Ricasoli, dans l'espoir de calmer ses adversaires, insistait pour faire de Rome une capitale purement honoraire. Mais quand, sur 167 000 électeurs inscrits, le plébiscite donna 133 000 voix contre 1 500 en faveur de l'annexion à l'Italie, les ministres prirent courage et entrèrent à Rome. Au dernier moment, Lanza hésitait encore, et proposait de renvoyer à l'été suivant le transfert de la capitale...

A Rome, le commerce était très pauvre, les industries rares, leurs produits tous de consommation locale; la propriété foncière étant dans les mains de peu de personnes, l'agriculture même était primitive près de la ville, et tout à fait abandonnée dans les grands domaines lointains. Les mêmes maux subsistent encore aujourd'hui, au bout de trente-quatre ans. Non que, dès cette époque, le Gouvernement ne les vît pas; mais cette fois encore il n'osa pas les regarder en face, et il tomba dans l'équivoque des remèdes non proportionnés à la maladie. Les sommes allouées par l'État en faveur de la commune de Rome ont, depuis trente ans, dépassé 250 millions de lires. Mais ces allocations commencèrent trop tard, en 1876, et furent toujours dépensées sans observer les plans établis, depuis les pauvres 250 000 lires, inscrites au budget de 1876, jusqu'aux 16 669 554 lires inscrites au dernier budget.

Cependant tous les impôts avaient été appliqués avec sévérité : la bienfaisance, l'état civil, les services sanitaires, qui grevaient auparavant le budget de l'État, furent mis du jour au lendemain à la charge de la commune. Londres représente le 10,90 p. 100 des habitants du royaume entier, Paris 6,97, Vienne 6,37, Madrid 2,89, Berlin 2,11, Copenhague 19,51, Christiania 10,25 et Bruxelles 2,74. Au 31 décembre 1871,

Rome représentait 0,91 p. 100 des habitants de toute l'Italie : 244 344 habitants sur 26 801 154 Italiens. Aujourd'hui encore, elle n'arrive qu'à 1,43, avec une population de 462 783 âmes. Malgré cela, le Gouvernement croyait que l'honneur d'être la capitale du royaume, entraînant l'affluence de nouveaux habitants, même temporaires, et faisant surgir de nouvelles industries et de nouvelles richesses, devrait donner à la commune des ressources suffisantes pour accomplir par elle-même sa tâche difficile. Le 11 octobre 1875, dans une lettre ouverte adressée au maire, qui voyait déjà le déficit augmenter et certains travaux urgents compromis, Marco Minghetti, président du Conseil, répondait par ces paroles, qui aujourd'hui paraîtraient stupéfiantes : « L'idée que le Gouvernement doive venir en aide à la capitale plutôt qu'à toute autre ville est contraire à toutes nos opinions. Par cela seul qu'elle est le siège du Gouvernement, la capitale a de si grands avantages qu'elle se trouve dans de meilleures conditions que toutes les autres villes. »

Aujourd'hui, avec toutes les subventions, la ville de Rome a vingt-six millions de recettes et vingt-neuf millions huit cent mille francs de dépenses dont la moitié — quatorze millions et demi — sont employés à payer les intérêts, les impôts et les annuités de l'amortissement de ses dettes. Que serait-il advenu si le Gouvernement avait gardé encore quelques années les illusions de Marco Minghetti? La municipalité fut la première à vouloir les dissiper. Trois ans après, le maire écrivait au ministre qu'il espérait en l'avenir, mais qu'il était contraint de désespérer du présent : « Donnez-nous les moyens de devenir une capitale digne du génie et de la grandeur de l'Italie; le jour où nous pourrons tirer de nos propres ressources le profit nécessaire, nous pourvoirons nous-mêmes à nos dépenses. » Garibaldi lui-même parla dans ce sens : quelques mois après, le Gouvernement admettait que « Rome ne pouvait pas renaître dans les étroites limites d'une mairie ». Le discours de la couronne prononcé le 17 février 1880 par le nouveau roi Humbert, annonça des projets d'embellissement et d'assainissement pour Rome « qui ne pouvait pas accueillir l'Italie nouvelle seulement parmi les souvenirs de ses anciennes gloires ».

En 1881 une loi, — que personne n'a jamais respectée, — essayait de remédier aux difficultés et mêlait, sans déterminer la durée ni l'étendue de leurs pouvoirs respectifs, l'action du Gouvernement et celle de la ville; cette loi inventait « le plan régulateur ». Elle accordait naïvement cinquante millions comme concours de l'État aux dépenses de la Ville, en établissait le paiement en vingt ans, à raison de deux millions et demi par an, et stipulait même les travaux que la commune devrait exécuter. Le Gouvernement devait présenter chaque année à la Chambre un rapport sur la marche de ces travaux. C'était l'âge de l'or et de la foi. Au bout de vingt-trois ans, on n'a pas encore commencé la nouvelle Chambre des députés que le Gouvernement promettait à la Ville dans cette loi.

Le Palais de Justice et l'Hôpital polyclinique ne sont pas achevés. Cinquante-sept couvents ou maisons religieuses supprimés, qui valaient plus de trente-quatre millions et avaient été occupés provisoirement par l'État pour des casernes ou des bureaux, avec promesse de les restituer à la Ville dès que de nouvelles casernes mieux aménagées et plus hygiéniques seraient construites, sont encore entre les mains de l'autorité militaire; on a bâti seulement trois écoles communales qui, d'ailleurs, regorgent d'élèves. L'article 7 de cette loi oubliée permettait à la commune de faire dévier le fleuve Aniene, au-dessus de Tivoli, pour créer à Rome et à l'entour une force motrice considérable à l'usage de l'industrie. Les cascades de Tivoli et leur sonore poésie légendaire sont encore intactes sous la protection du temple de la Sibylle — et malheureusement, l'oisiveté industrielle de Rome persiste.

Les lois suivantes (1890 et 1902) ont procédé par à-coups à la transformation édilitaire, scolaire, industrielle, financière, et même politique de Rome. Le député Boselli, rapporteur de la dernière loi « pour Rome », définit ainsi les lois antérieures et — nous le voyons maintenant — la sienne elle-même : « Toutes ces lois ont subvenu à des besoins immédiats et sont arrivées trop tard pour établir en un système toutes les modifications nécessaires. Il en est résulté une complication d'intérêts et de rapports entre le Gouvernement et la municipalité, embarrassants pour l'un, inefficaces pour l'autre, pleins

d'incertitudes, de demi-termes, d'expédients, et désormais plus dangereux qu'utiles ». Il y a un an, le président du Conseil, M. Giolitti, et le ministre des Finances, M. Luzzatti, aidés de nombreuses commissions et sous-commissions, ont fait enfin voter à la Chambre une nouvelle loi qui, de leur propre aveu, n'a pas l'air d'être définitive. Au budget municipal, dont plus de la moitié est absorbée par les dettes, cette loi promet une prochaine conversion de la dette de cent cinquante millions, et une plus grande part aux droits de l'octroi qui est régi par l'État, c'est-à-dire un surplus de quatre ou cinq millions par an, qui suffirait à combler le déficit actuel, mais non à débarrasser à jamais la Ville de ces dettes mortelles ni à permettre d'améliorer les services publics qui, des écoles aux hôpitaux, sont plus arriérés que dans aucune autre ville d'Italie. Il faudra faire une autre loi. Et l'on recommencera sans jamais rien achever.



Néanmoins, en dehors de tout plan et de toute loi, Rome a changé d'aspect, en trente ans, avec une rapidité extraordinaire. Ce fut le ministre Sella qui pensa le premier, aussitôt après 1870, à la salubrité de la partie haute de la ville tournée vers l'orient, c'est-à-dire du côté de la porte Pia et de la porte Salaria, et même au delà. Dans la rue du Vingt-Septembre qui commence à la place du Quirinal et finit à la porte Pia, on inaugura la nouvelle zone en construisant le ministère des Finances, édifice peu solide et guère monumental. Le mont Viminal fut envahi le premier ; puis les nouvelles rues droites, sans arbres le long des trottoirs, sans fontaines et sans verdure sur les places, montèrent, monotones, à la conquête du mont Esquilin, au delà de la villa Negroni, de la villa Massimo et de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, jusqu'au sommet du tertre qui descend en pente raide vers le Colisée.

C'était vers 1880. La loi sur le plan régulateur, l'affluence des nouveaux habitants qui semblait ne plus devoir jamais s'arrêter, une prospérité fictive due à la spéculation, la soif de fortunes rapides qui dévora non seulement les nouveaux

venus, mais jusqu'à l'aristocratie la plus « noire » et la plus fidèle au Vatican (à commencer par les Borghèse et par l'administration du Denier de Saint-Pierre), toutes ces causes poussèrent les constructions au delà de toute prudence. De la porte Pia, elles envahirent la villa Patrizi ; en dehors de la porte Salaria, une partie de la villa Albani; entre la porte Salaria et la porte Pinciana, la villa Ludovisi qui était la plus ombreuse et la plus majestueuse de toutes les villas romaines et que Victor-Emmanuel avait louée pour sa femme morganatique, la comtesse Rosina di Mirafiori. Le quartier de l'Esquilin rejoignit la place du Latran, la porte Saint-Jean elle-même la basilique lointaine de Sainte-Croix de Jérusalem et la porte Majeure ; débouchant enfin par la porte Saint-Laurent, il arriva aux limites de notre cimetière, avec des palais à escaliers de marbre et des salles si vastes qu'aujourd'hui leurs humbles habitants les subdivisent en petites pièces et s'y nichent dans les coins.

Toujours sur la gauche du Tibre, on développait avec de fausses idées d'hygiène et de bon marché le nouveau quartier du Testaccio, appelé quartier populaire, quoique la spéculation le rendît bientôt trop cher pour le peuple. Enfin sur la droite du Tibre, entre ce fleuve et les flancs du mont Vatican et du mont Mario, les prés du château Saint-Ange étaient divisés en îlots rectangulaires, et dans des rues sans arbres, mal pavées et mal éclairées, des maisons énormes et bâties en moellons montaient, obstruant la vue de la villa Madama (madame Marguerite, fille de Charles-Quint) et de la plus haute colline de Rome, et de ses petits cyprès, « peignes des nuages », que Gœthe et Shelley avaient aimés et chantés.

Les monts Parioli au nord, l'Aventin au sud, le Janicule au sud-ouest, s'élevèrent de trois côtés comme des digues pour arrêter cette invasion de plâtre et de ciment.

Émile Zola a décrit dans les meilleures pages de *Rome* la crise édilitaire qui, vers 1885, termina tragiquement cette ère de folie. L'abondance de la demande avait élevé le prix de la main-d'œuvre, des matériaux et surtout des terrains de construction à des chiffres invraisemblables. Les terrains étaient devenus l'objet de marchés à la Bourse; après avoir passé par une série d'acquéreurs et de vendeurs fictifs, ils

arrivaient au véritable constructeur, mais à un prix tel que celui-ci ne les achetait qu'à crédit. La maison construite, il était obligé d'en augmenter les loyers au point que la demande de logements diminuait tout d'un coup, la population et la richesse n'ayant d'ailleurs pas augmenté, de 1880 à 1885, comme dans les dix premières années.

Tout le crédit reposait sur des lettres de change : les spéculateurs payaient les terrains en billets, les matériaux en billets, la main-d'œuvre en billets. Et toutes ces valeurs étaient escomptées par les banques d'émission, à commencer par la Banque Romaine, aujourd'hui en faillite après des scandales sociaux et politiques et des procès à l'infini ; les banques, à leur tour, espéraient les voir acquitter par les débiteurs quand ceux-ci, ayant complèment bâti les maisons, pourraient obtenir du Crédit Foncier un bon prêt hypothécaire, même à 4,50 ou 5 p. 100 d'intérêt... Quels loyers permettraient jamais de payer, dans ces conditions, tant de dettes fiduciaires et de si gros intérêts?

En proportion des offres considérables de logements, c'était peu de chose que les démolitions du quartier juif ou Ghetto, celles des bords du Tibre pour la construction des quais, celles du nouveau Corso Vittorio-Emmanuele entre le pont Saint-Ange et la place de Venise, ou de l'ancien Corso élargi en face de la place Colonna, ou du nouveau Tritone au flanc du Quirinal, ou du bas de la rue Cavour entre le Viminal et l'Esquilin! Tout cela, c'était à peine 5 p. 100 de la superficie totale de la vieille ville; les habitants, qui en avaient été chassés, plutôt petits bourgeois qu'ouvriers, revenaient bientôt habiter dans les nouvelles maisons dont on ne pouvait guère augmenter les loyers. Ainsi l'émigration des quartiers démolis vers les quartiers neufs avait été momentanée Car, au fond, nous autres Romains, il faut l'avouer, nous n'aimons que la vieille Rome, étendue sur le Champ-de-Mars entre les collines du Pincio et du Quirinal, le Capitole et le Tibre, et nous sommes encore du même avis que Strabon, qui déjà au temps d'Auguste déclarait méprisable le reste de la ville, quoique plus vaste et plus somptueux, en comparaison de la région délicieuse qui se reflétait dans le Tibre.

*
* *

A l'égard des antiquités, même à cette époque, au milieu de la fièvre du neuf et de la poussière des plâtres, on agit avec une prudence qui toucha parfois au respect religieux.

C'est le sous-sol de Rome qui a l'histoire la plus attrayante. Les douze régions urbaines de l'empire étaient, au moyen âge, devenues des jardins et des vignes. La terre avait fini par descendre dans les petites vallées intermédiaires, laissant les cimes à découvert : l'obélisque devant Sainte-Marie-Majeure, au sommet du Viminal, repose sur le sol primitif ; un peu plus loin, dans la rue Cavour, il faut creuser presque à dix-huit mètres pour atteindre ce sol ; la rue Nationale, au coin de la villa Aldobrandini, est encaissée entre trois couches primitives sur une longueur de trois mètres environ, mais tout à coup, cent pas plus loin, au carrefour de la Consulta, la couche des ruines sur laquelle s'appuie la rue est à plus de treize mètres de profondeur.

Par égard pour ce sous-sol, la nouvelle Rome a tracé ses nouvelles rues et ses nouveaux quartiers avec plus de respect que n'en mettaient les anciens à de semblables ouvrages : l'empereur Titus, en effet, édifia ses Thermes sur la Maison d'Or de Néron, et le pape Pascal bâtit Saint-Clément sur les restes de la basilique de Constantin, laquelle, à son tour, avait été élevée sur une maison du IIe siècle, sur un temple de Mithra et sur un vaste monument de l'époque républicaine. Et ce ne sont là que deux exemples pris entre mille. Les hommes dont on a tant vanté le culte de l'antiquité ont fait pis que les Barbares, et sûrement pis que nous. Sous Nicolas V, dont la chapelle à fresques est une des plus délicates reliques du Vatican du XVe siècle, on ouvrait des carrières de pierres dans le Forum et dans le Colisée, et la Chambre apostolique, qui donnait ces autorisations, retenait pour elle 33 p. 100 de la valeur des marbres extraits : en neuf mois, un seul entrepreneur, le Lombard Giovanni Foglia, retira du Colisée 2 532 voiturées de travertin. Et on continua de la sorte jusqu'à Sixte-Quint qui, dans sa rage

de construire, commença par raser tous les monuments anciens qu'il rencontra dans sa villa de l'Esquilin. Les armoiries de Pie IV Médicis, sur la porte Pia, sont taillées dans un énorme chapiteau découvert près du palais de la Valle : l'architecte était Michel-Ange ! Les granits de Sant' Andrea della Valle, proviennent du portique de Pompée. La chapelle Cesi à Sainte-Marie de la Paix et le lion du vestibule de la villa Médicis sont extraits de chapitaux et de colonnes du temple de Jupiter Capitolin. La chapelle que Grégoire XIII érigea à Saint-Pierre, sur les dessins de Michel-Ange, a emprunté ses marbres au mausolée d'Adrien. Au palais Farnèse, aujourd'hui ambassade de France, les travertins viennent en grande partie du Colisée qui en avait déjà fourni à Paul II pour le palais de Venise et au cardinal Riario pour la Cancelleria ; les colonnes de marbre vert antique de la loggia centrale sortent des anciens Thermes des Acque Albule. Pour restaurer l'Arc de Constantin, Clément XII dépouilla de ses corniches la basilique d'Antonin. Bernini lui-même se bâtit un palais à Sant' Andrea delle Fratte avec des marbres et des pépérins des thermes de Licinius Sura...

Aujourd'hui municipalité, gouvernement, architectes, particuliers, tout le monde est plus sage et plus respectueux : aucun monument ancien n'a été détruit par la nouvelle Rome en ces trente-quatre ans de rénovation pourtant fébrile et désordonnée. Il est vrai, l'aspect de la ville a bien changé, et cette transformation fait plus crier les étrangers et soupirer les poètes que si l'on avait abattu le portique d'Octavie, en conservant les ignobles ruelles du Ghetto ; si l'on eût démoli le Palais Massimo, chef-d'œuvre de Peruzzi, sans ouvrir devant lui le grand Corso Vittorio Emanuele ; si l'on eût supprimé les restes des murs de Servius Tullius à la montée de Magnanapoli (Balnea Pauli), mais sans tracer à leur côté la nouvelle rue Nationale...

La disparition de nombreuses villas patriciennes, l'éventrement du Ghetto et de ses ruelles fétides, où des loques pendaient jusque sur les murs de la synagogue, enfin la construction des quais le long du Tibre, voilà les trois choses qui ont surtout ému les amoureux de la vieille Rome et les étrangers. Oui, il est certain que nous avons été peu soucieux du carac-

tère solennel ou pittoresque que le hasard des siècles avait donné à notre ville.

En regardant les cartes d'avant 1870, Rome apparaît ceinte d'une couronne de chênes et de lauriers. Nous avons abattu la couronne, et nous ne l'avons même pas, hélas, remplacée par une couronne américaine de grandes cheminées d'usines ! Voici une liste de villas massacrées et de souvenirs morts avec leurs ombrages : la villa Ludovisi et les jardins de Salluste, dont existent encore huit niches grandioses d'un nympheum du côté de la porte Salaria; la villa Patrizi et une partie de la villa Torlonia, hors la porte Pia; la villa Negroni, puis la villa Massimo, aujourd'hui occupée par la gare; la villa Strozzi, où s'élève le théâtre Costanzi; les jardins sur les ruines des Thermes de Titus et de Trajan, dont les peintures inspirèrent Raphaël pour les capricieuses décorations de ses loges; les prés et les jardins du Testaccio, entre le cimetière protestant et le Tibre, où les *Minenti* (de *minorenti*, petites gens, artisans et boutiquiers) et leurs femmes, vêtues de velours noir et de soie rouge, parées de fleurs et de *scioccaglie* d'or, allaient boire le vin des « castelli », danser le *saltarello*, chanter et jouer du tambourin, pour célébrer les *Ottobrate*, ou fêtes d'octobre, chères à Gœthe et à Byron.

Les bords du Tibre étaient moins somptueux et tout aussi pittoresques, mais leur réfection était nécessaire pour le salut de la ville nouvelle. Sur les arches visqueuses des égouts aux briques rouges et aux pierres noires, du pont de Ripetta au pont Quattro Capi, s'élevaient, sous un manteau de pariétaires et de mousses, des maisons basses, étroites et fragiles, ouvrant sur l'eau les yeux de leurs mille petites fenêtres fleuries. Chaque printemps les revêtait de verdure. Des loggias, des balcons et des treilles, soutenues par des pilastres grossiers ou par quelque ancienne colonne de marbre étaient suspendus sur ces putrides murailles obliques sous lesquelles grondaient toutes les eaux sales de Rome. Vers le pont Saint-Ange, le palais Altoviti, datant du XV[e] siècle, semblait un gentilhomme au milieu d'une bande de mendiants et d'estropiés : jusqu'en 1882, le roi et la reine venaient contempler de sa loggia l'embrasement du château Saint-Ange le soir de la fête nationale.

fut recueilli à cinq cent cinquante mètres plus bas, ayant ainsi avancé de trente-neuf mètres par siècle.

Disposé autour du cloître de Michel-Ange et de ses cyprès, le musée des Thermes de Dioclétien renferme les trésors patinés par l'eau « blonde » du Tibre et tous ceux qu'on a récemment retirés d'autres démolitions et d'autres fouilles : bustes, urnes, stucs et fresques découverts en 1880 à la villa Farnèse; le *Pugilateur* en bronze, trouvé en 1884 dans les fondations du Théâtre National; l'*Hermaphrodite*, déterré en 1879 à l'endroit où s'élève le théâtre Costanzi; les Tables de bronze de la confrérie des Arvales; les pièces d'orfèvrerie lombarde du VIIe siècle, provenant de Castel Trosino; enfin l'*Adolescent agenouillé* de la villa de Néron à Subiaco, peut-être le plus beau marbre grec qui soit à Rome. Pour le prix de quatorze cent mille francs, on a ajouté à ce musée la collection Boncompagni, fondée au commencement du XVIe siècle par le cardinal Ludovico Ludovisi, neveu de Grégoire XV, et augmentée du Trône d'Aphrodite, trouvé dans les terrassements de la rue Veneto. Il y a encore dans ce musée quelques fragments de cette *Ara Pacis*, consacrée en l'an IX par Auguste, laquelle est disséminée entre la villa Médicis et le Vatican à Rome, les Offices à Florence, le Louvre à Paris, et dont l'emplacement, les bases architectoniques et beaucoup d'autres parties ont été retrouvées, sous le palais Fiano, au Corso.

Dans la villa du « Papa Giulio », en dehors de la porte du Peuple, on fondait, en 1888, un musée très riche de tombes, de poteries, de bijoux étrusques et de statues, de vases et terres cuites d'origine grecque. Dans le palais Corsini, qui avait vu mourir, en 1659, l'étrange fille de Gustave-Adolphe de Suède, la reine Christine, et qui avait été acheté par l'État en 1894 pour l'académie des Lincei, on installait la collection de tableaux laissée à la ville de Rome par le prince Torlonia, et, à l'ancienne collection Corsini, célèbre pour ses estampes, on réunissait les dépôts du Mont-de-Piété, et les restes de la collection Sciarra; la nouvelle galerie était confiée à l'érudition et au goût d'Adolfo Venturi.

En 1876, au Collège Romain, un musée d'ethnographie préhistorique était adjoint au musée Kircher, fondé en 1601

impériaux, véritables documents stratigraphiques et anecdotiques de l'histoire de Rome, — de la petite église et des fresques du VIe et du VIIIe siècle dans Santa Maria Antiqua, jusqu'à la fontaine de Juturne, où les Dioscures venaient abreuver leurs chevaux fabuleux, — de la base de la statue équestre de Domitien, que Stace disait être six fois plus grande que nature, jusqu'à la vaste nécropole antérieure à Romulus au coin du temple d'Antonin et Faustine, — Giacomo Boni, avec peu de moyens et la vague protection des autorités, malgré l'hostilité déclarée de tous les archéologues étrangers, trop souvent établis à Rome comme en pays conquis, a élargi la vie du Forum, dans l'espace et dans le temps, au delà de toute espérance.

En même temps, la *Forma Urbis* (le plan de la ville que Septime Sévère, modifiant les deux plans antérieurs d'Auguste et de Vespasien, avait fait graver en cent quarante tables et afficher sur les murs extérieurs du bureau des archives) a été retrouvée en mille morceaux et reconstituée dans le palais des Conservateurs au Capitole. Sous la direction des professeurs Gatti et Lanciani, tout le mont Palatin a été fouillé avec ordre et patience, et bientôt, dans les terrains libres entre le Septizonium et le cirque Massimo, on verra, pour le plaisir des promeneurs et des artistes, des parterres de fleurs analogues à ceux qui restent des jardins Farnèse et qui décorent la cime occidentale à l'ombre des chênes-pins. En 1875, on a entrepris les fouilles de l'arène du Colisée, qui a été isolé de toute part, et l'on a mis à découvert le dallage en travertin qui l'entoure.

En 1883, on a enlevé au Panthéon les deux petits clochers de Bernini, « les oreilles d'âne », et, en 1894, on a démoli les masures adossées à son abside.

Les travaux pour la régularisation du cours du Tibre amenèrent au jour des trésors inespérés. Malheureusement, ces travaux n'ont pas été faits dans un but archéologique, mais seulement pour niveler le fond à neuf pieds de profondeur : des objets de grande valeur doivent y être encore enfouis à vingt ou trente pieds, ou sont lentement descendus vers la mer, comme ce fragment des annales des *Salii Palatini* qui, étant tombé du parapet de la Regola à la fin du IVe siècle,

fut recueilli à cinq cent cinquante mètres plus bas, ayant ainsi avancé de trente-neuf mètres par siècle.

Disposé autour du cloître de Michel-Ange et de ses cyprès, le musée des Thermes de Dioclétien renferme les trésors patinés par l'eau « blonde » du Tibre et tous ceux qu'on a récemment retirés d'autres démolitions et d'autres fouilles : bustes, urnes, stucs et fresques découverts en 1880 à la villa Farnèse ; le *Pugilateur* en bronze, trouvé en 1885 dans les fondations du Théâtre National ; l'*Hermaphrodite*, déterré en 1879 à l'endroit où s'élève le théâtre Costanzi ; les Tables de bronze de la confrérie des Arvales ; les pièces d'orfèvrerie lombarde du VIIe siècle, provenant de Castel Trosino ; enfin l'*Adolescent agenouillé* de la villa de Néron à Subiaco, peut-être le plus beau marbre grec qui soit à Rome. Pour le prix de quatorze cent mille francs, on a ajouté à ce musée la collection Boncompagni, fondée au commencement du XVIe siècle par le cardinal Ludovico Ludovisi, neveu de Grégoire XV, et augmentée du Trône d'Aphrodite, trouvé dans les terrassements de la rue Veneto. Il y a encore dans ce musée quelques fragments de cette *Ara Pacis*, consacrée en l'an IX par Auguste laquelle est disséminée entre la villa Médicis et le Vatican à Rome, les Offices à Florence, le Louvre à Paris, et dont l'emplacement, les bases architectoniques et beaucoup d'autres parties ont été retrouvées, sous le palais Fiano, au Corso.

Dans la villa du « Papa Giulio », en dehors de la porte du Peuple, on fondait, en 1888, un musée très riche de tombes, de poteries, de bijoux étrusques et de statues, de vases et terres cuites d'origine grecque Dans le palais Corsini, qui avait vu mourir, en 1659, l'étrange fille de Gustave-Adolphe de Suède, la reine Christine, et qui avait été acheté par l'État en 1894 pour l'académie des Lincei on installait la collection de tableaux laissée à la ville de Rome par le prince Torlonia et, à l'ancienne collection Corsini, célèbre pour ses estampes, on réunissait les dépôts du Mont-de-Piété, et les restes de la collection Sciarra ; la nouvelle galerie était confiée à l'érudition et au goût d'Adolfo Venturi.

En 1876, au Collège Romain un musée d'ethnographie préhistorique était adjoint au musée Kircher, fondé en 1601

Le projet de l'Hôpital polyclinique, en dehors de la porte Pia, derrière le champ de manœuvre appelé Castro Pretorio, fut dessiné par l'architecte Giulio Podesti, et il a déjà coûté dix-neuf millions sans être encore terminé. Sur cent soixante mille mètres carrés, il y en a plus de cinquante mille de constructions qui, peu à peu, dans cet état d'abandon, se trouvent ne plus être en rapport avec les rapides progrès de la science et les exigences des services médicaux. Tout a l'air d'être prêt, depuis les cuisines jusqu'aux buanderies, mais l'administration des hôpitaux ne peut pas compléter l'ameublement, parce que la manutention exigerait une dépense de personnel et d'argent qu'elle n'aura jamais.

Au bord du Tibre, non loin du château Saint-Ange, le Palais de Justice non plus n'est pas encore fini au bout de vingt ans. Énorme, massif, incommode, conçu dans le style « rustique » mêlé de classique, avec de grandes arcades au premier étage, qui devront être coupées en deux étages par des fenêtres postiches, avec une foule d'attiques et d'ornements invraisemblables, il a été baptisé par un de nos spirituels chroniqueurs : une masse de travertin en proie au tétanos. Il a aussi grandi au hasard, à tel point qu'en le construisant, l'architecte Guglielmo Calderini a dû supprimer un étage du projet initial, à cause des affaissements du sol.

Une loi spéciale vient de confier à l'un de nos plus grands architectes, Ernesto Basile, de Palerme, la construction d'une nouvelle Chambre des députés, sur l'emplacement un peu agrandi du palais actuel de Montecitorio.

Il ne faut pas oublier les noms d'autres architectes dans cette soi-disant rénovation édilitaire : Virginio Vespasiani et son fils Francesco, les architectes favoris de Pie IX et de Léon XIII, qui ont fait les réparations grandioses, mais dépourvues de toute idée archéologique, de Saint-Jean et de Saint-Laurent; Antonio Cipolla qui, dans la Caisse d'épargne, sur le Corso, de style toscan du XVe siècle, et l'église protestante de Saint-Sylvestre, s'est montré le plus puriste de tous; Gaetano Koch, qui a érigé le palais de la Banque d'Italie en un style libre, à la Charles Garnier, les deux édifices circulaires de l'Exèdre de Termini, et, dans un bon style du XVIe siècle, le palais de briques et de travertin appartenant

aujourd'hui à la Reine mère; Francesco Azzurri, qui a construit le théâtre National, avec sa belle entrée non proportionnée à la salle; Pio Piacentini, l'auteur du palais des Beaux-Arts qui, malheureusement, ne répond pas à son but; Carimini, qui a dessiné le couvent franciscain de la rue Merulana, dans un style du XVe siècle, à la Baccio Pintelli; De Angelis, le théâtre Quirino, la galerie Sciarra et le palais des magasins Bocconi sur le Corso; Raffaele Ojetti, le palais Odescalchi, de style toscan à double cintre, rappelant le palais Riccardi et le couvent de Saint-Chrysogone, en style plus romain du XVe siècle; Canevari, le ministère des Finances, au sous-sol si peu sûr que depuis vingt ans il a toujours l'air d'être en construction; Bernich, l'Aquarium; Carnevali, avec la galerie Pascucci, rue Nationale; Guj, les infidèles restaurations du petit palais de la Farnesina, Corso Vittorio-Emmanuele; Giovenale, une riche maison du XVIe siècle (villino Folchi) rue Veneto; Petrucci, le palais Massimo, près de la gare, et bien d'autres moindres.



A ces œuvres, quelques-unes bonnes et la plupart médiocres, l'administration du Capitole n'a su donner ou imposer aucune suite d'idées esthétiques, aucune sévérité de jugements, ni somptuosité dans les plans des quartiers neufs, ni fantaisie pittoresque et luxueuse autour des monuments à conserver. Et les rues et places créées dans ces trente dernières années atteignent une superficie de quatre millions et demi de mètres carrés! Il serait cruel de citer trop d'exemples. Le plus récent est donné par la place dite de Venise où, en face du palais forteresse de la République vénitienne, maintenant propriété de l'Autriche, on laisse bâtir une caricature éclatante de cette glorieuse architecture du Sangallo, avec des magasins au rez-de-chaussée et un cinquième étage caché derrière les créneaux. Chaque rue, chaque pont, chaque avenue, semble avoir été décidé au hasard; les arbres mêmes, où ils n'ont pas été détruits (il n'y a plus que quatorze mille arbres dans Rome et autour de Rome), ont tous été coupés à trois mètres du sol, que ce soient des platanes ou des peupliers.

des ormes ou des acacias, de sorte qu'on dirait une file d'estropiés dans un établissement orthopédique.

Et cela vient de ce que, faute d'un budget bien réglé, l'administration du Capitole a dû, pendant des années, improviser des plans partiels afin d'obtenir de l'État de nouvelles subventions ou de nouveaux prêts. L'argent reçu, les plans étaient abandonnés; quelques millions étaient employés à percer des rues inutiles ou à commencer des démolitions qui devaient ensuite rester quinze ou vingt ans inachevées; mais la plus grande partie allait d'urgence payer les services ordinaires et les arriérés des salaires. Deux ou trois ans après, on retombait dans les mêmes fautes. Et jamais le Parlement ne demandait pourquoi et comment avait été dépensé l'argent donné deux ans auparavant dans un but déterminé; et jamais le conseil municipal ne perdait son temps à avouer que les nouveaux remèdes seraient aussi provisoires que les anciens.

De cette façon, de 1883 à 1891, la commune a dépensé 128 730 367 lires pour exécuter une partie des travaux qui lui étaient imposés par la loi du « plan régulateur »; mais jusqu'à aujourd'hui, elle a aussi dépensé, pour le service de l'emprunt à l'État, 136 194 071 lires : c'est-à-dire que si les travaux avaient été exécutés régulièrement et consécutivement, en vingt ans la ville aurait pu non seulement éviter l'emprunt de 150 millions consenti par le Gouvernement, mais épargner des millions sur la dépense totale. L'État a prêté à la ville au taux de 5,77 p. 100. Cela paraît fabuleux, mais ce sont des chiffres établis l'année passée par le rapport du maire au Gouvernement. Et chaque habitant de Rome paie 59,28 lires d'impôts communaux, tandis que chaque habitant de Bologne en paie 50,11, de Venise 25,09, de Florence 35,93, de Turin 33,09, de Naples 34,77.

Et dans ce fanatisme de rénovation urbaine, tous les autres problèmes ont été oubliés. Nous ne parlons pas des travaux d'embellissement qui, comme à la place Colonna, au centre de la ville, ont été abandonnés depuis vingt ans, après une première démolition, pour courir exproprier d'autres palais et percer d'autres rues bien droites; ni des hôpitaux qui, sous prétexte qu'on doit inaugurer un jour ou l'autre la Polyclinique, sont les plus encombrés et les plus vieux de

l'Italie; ni de l'éclairage parcimonieux, des théâtres fermés, des égouts manquant dans tous les quartiers excentriques, des jardins qui existent seulement à la périphérie de la ville, de l'eau et des tramways monopolisés par des compagnies tyranniques et sans contrôle, des « maisons populaires » promises depuis vingt ans à chaque loi et à chaque nouveau budget et qui ne sont même pas commencées, tandis que les loyers ont augmenté comme jamais après 1870, et que depuis 1887 les propriétaires refusent toute amélioration dans les maisons sujettes aux futures expropriations.

Pour parler seulement des écoles, songez donc qu'aujourd'hui, pour suivre la proportion des autres pays civilisés, — c'est-à-dire un élève par sept habitants — nous devrions avoir, sur un demi-million d'habitants, soixante-dix mille élèves dans les écoles communales élémentaires. Il n'y en a pas trente mille. Vingt mille environ (les statistiques manquent, bien entendu) fréquentent les écoles libres, et les autres courent les rues. Faute de place, on refuse au mois d'octobre d'admettre de nouveaux élèves dans des classes mal chauffées, mal éclairées, mal meublées, qui regorgent d'enfants — si toutefois les maîtres ne manquent pas. Et tous les ans, la ville doit payer 300000 francs de loyer pour les locaux scolaires, avec toutes ces dettes et toutes ces combinaisons financières, personne n'a jamais songé à capitaliser ces 300000 francs annuels et avec cet argent faire construire des écoles convenables. Le 44 p. 100 des habitants de la province romaine ne sait ni lire ni écrire. Et voilà l'accusation la plus grave qu'il faut faire à l'administration d'une ville à laquelle l'ancienne histoire et la vie nouvelle imposaient avant tout le souci de former la conscience et l'intelligence des générations modernes comme un exemple pour le reste de la nation.



J'ai exposé le plus clairement possible la situation édilitaire et financière de la Rome nouvelle et ses rapports avec le Gouvernement depuis que cette ville est devenue la capitale de l'Italie. J'ai oublié, autant que j'ai pu, le tumulte des partis politiques. Ce n'est pas seulement l'orgueil et ce n'est

pas seulement la lourde charge d'un passé trop différent et trop glorieux qui nous a empêchés jusqu'à présent de faire bien. Pour que l'aspect de la ville nouvelle fût digne de l'ancienne, il aurait fallu d'autres hommes. L'art est ici, plus que partout ailleurs, le signe extérieur de l'esprit social. Si un peuple ne peut pas toujours avoir le régime politique qu'il mérite, il a toujours l'art qu'il mérite. Quand l'Italie est arrivée à Rome, elle était déjà lasse de son long effort vers l'unité. Elle s'est jetée sur Rome comme sur un lit de repos plutôt que comme sur un trône. Et la génération qui a succédé à la génération vive, ardente et confiante qui a fait l'Italie, a été veule, ennuyée, sceptique. Pendant trente ans, sinon quarante, c'est-à-dire depuis le jour où Florence a été proclamée notre capitale, nous avons été gouvernés par des hommes plus souvent glorieux de ce qu'ils avaient fait que de ce qu'ils auraient pu faire.

L'Italie nouvelle commence avec les nouvelles générations qui, délivrées de l'ancien esclavage et de la fatigue du passé, veulent édifier l'avenir avec méthode : la nouvelle Rome ne commence que maintenant. On a voulu y accélérer la vie et la rénovation avec une précipitation excessive pour la solennelle lenteur de notre race; les erreurs sont venues plutôt des bonnes intentions d'hommes faibles que des mauvais agissements d'hommes violents. Les Italiens, accourus à flots de toutes les contrées du royaume, le cœur gonflé d'ambitions pour eux-mêmes et pour la patrie, ont dû attendre aussi une génération pour s'acclimater, pour se former un esprit capable de comprendre Rome. Pendant des années, c'était une agglomération hétérogène et confuse, plutôt qu'une population convergeant sciemment vers un but. On peut dire aujourd'hui que la transformation est accomplie chez les hommes. Par cela même, elle ne pourra s'accomplir que demain dans les choses. Mais il faudra bien fixer le but glorieux et y tendre avec persistance. Les idées qui durent vingt-quatre heures, les lois qui durent cent jours, les bâtiments qui durent dix ans ne sauraient convenir à Rome, la Ville éternelle.

UGO OJETTI

PRÈS DU SOL[1]

XX

Au premier janvier, Francine ne vint pas comme à l'ordinaire souhaiter la bonne année à ses parents ; elle écrivit seulement une courte lettre, où elle donnait pour excuse de son abstention l'état de santé précaire de sa bourgeoise.

Mais, huit jours plus tard, sa mère reçut d'elle une seconde lettre qui l'étonna et lui fit tout de suite pressentir un malheur. Elle se rendit tout éplorée chez les Vaureil, et Maria lut à haute voix ces lignes dont l'écriture maladroite marquait, en plus de l'inexpérience coutumière, l'hésitation, l'émotion.

Le Gérain, 8 janvier.

Mes chers parents,

J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer : j'ai commis une faute. *(Il y avait là des traces de larmes sur le papier.)* C'est avec le garçon de la maison, Jean Peyrat. Il me promettait le mariage ; mais, à présent que je suis enceinte, il refuse de m'épouser ; il en est d'ailleurs empêché par ses parents, qui me trouvent trop pauvre. Mon cher père, ma bonne mère, pardonnez-moi. Je ne puis pas rester davantage dans cette maison ; venez donc me chercher dimanche avec une voiture pour transporter ma commode.

Pardon ! pardon ! pardon !

Votre fille qui vous embrasse.

FRANCINE LACROIX.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 octobre et 1er novembre. — Dans la *Revue* du 1er novembre, page [illegible], ligne [illegible], au lieu de « Maria », lire « Francine ».

La Nette fut abasourdie par ce coup imprévu :

— Eh bien, en voilà une affaire!... Pitié des anges, c'est-il malheureux!... Moi qui me réjouissais tant d'être sortie des plus grandes peines!... Nous arrivions à joindre les deux bouts bien comme il faut, depuis que les enfants étaient partis. C'était notre seul bon moment, car bientôt nous serons vieux et ce sera la misère encore. Mais nous étions trop tranquilles : c'était visible que ça ne durerait pas!...

Des larmes coulaient sur ses grosses joues hâlées :

— La vieille Lamoine n'a pas fini d'en dire!... Et le père, comment lui annoncer ça, au père?... Oh! ma pauvre Maria, qu'a-t-elle été faire là, ta camarade!...

Maria songeait que cet événement était la suite naturelle et logique des amours de Jean et de Francine; elle ne se sentait aucune velléité de blâmer son amie, comprenant qu'elle était bien plus une victime qu'une coupable. Une victime, oui, après tant d'autres, sur le grand chemin commun de la pauvreté et de la fatalité. Placée trop jeune dans les fermes, elle avait été exposée à entendre toutes sortes de conversations luxurieuses et grossières, de ces conversations qui sont comme un piment destiné à exciter les mauvais instincts. De bonne heure, le bal et ses intrigues l'avaient intéressée; elle avait été très fière d'être adulée et courtisée par le fils du maître : les empressements, les paroles douces et les belles promesses qu'il lui avait prodiguées, avaient trouvé un écho en son pauvre cœur naïf, avide d'illusions, et elle s'était laissé prendre...

En rentrant de son travail, le soir, vers six heures, Lacroix posa son panier sur la commode, comme il en avait l'habitude, quitta le sac jeté sur ses épaules en guise de pèlerine, puis sa blouse, qu'il mit sur le dos d'une chaise, près du poêle, pour la faire sécher, car d'un ciel couleur de suie était tombée tout l'après-midi une pluie fine d'hiver. Alors seulement il vit que la Nette avait les yeux rouges et une physionomie de chien battu.

— Allons, bon! — dit-il, — il est arrivé quelque chose : je parie que Jacques est malade?

— Il ne s'agit pas de Jacques, mais de la Francine : elle est enceinte.

Le père ne fit pas d'éclat : son visage de travailleur fataliste conserva son expression habituelle d'énigmatique placidité ; à peine si une flamme passa dans ses yeux sombres.

Quand sa femme lui eût donné les quelques explications que contenait la lettre, il dit simplement :

— Eh bien ! il vaut mieux qu'elle nous ait prévenus que si elle avait eu, comme d'autres, l'idée de se détruire ou de détruire son enfant.

La Nette se rassura un peu : elle avait craint qu'il n'entrât dans une de ses terribles fureurs, d'autant plus redoutées qu'elles étaient plus rares.

— Oui, — dit-elle, — mais il nous faudra élever son petit, et ce sera la misère encore.

— *Tè !* est-ce qu'il y a pour nous dans la vie autre chose que de la misère ?

Puis il se mit à manger la soupe et les pommes de terre cuites à l'eau de tous les soirs, et il alluma son brûle-gueule, qu'il fuma auprès du poêle en se séchant les pieds.

Le dimanche matin, avec la charrette et l'âne de Vaureil, il alla chercher sa fille.

Ils furent à Jonçay vers midi. Francine était amaigrie et changée ; elle avait perdu la fraîcheur de ses joues et toute sa belle gaieté d'autrefois. Son père ne lui avait pas adressé la parole en route, et ce dédain muet lui avait paru plus amer que des reproches. A l'entrée de la ruelle qui desservait les vieilles maisons, Maria, accourue, lui tendit les bras : elle s'y précipita en sanglotant, bien heureuse tout de même de cette sympathie.

— C'est donc vrai, chérie, que tu me parles encore : j'avais tant crainte de te faire horreur !

Et Maria, pleurant aussi, de répondre :

— Oh ! par exemple, tu me juges donc bien méchante !

— Veux-tu venir jusque chez nous ? Tu tâcheras d'apaiser ma mère : j'ai peur qu'elle ne me reçoive mal.

La mère Lamoine était devant sa porte, aux aguets, de même que Raspaut, l'innocent, le visage terreux de celui-ci

resta impassible, mais la trogne rouge et branlante de la première sembla rayonner de satisfaction.

— Ah! te voilà! — fit la Nette à sa fille, avec une froideur qui ne présageait rien de bon.

— Oui, maman.

Et elle s'avança pour l'embrasser.

— Non, non!... Ote-toi de là : tu me fais honte.

Alors Maria essaya d'intervenir :

— Ne soyez donc pas méchante, Nette!... Elle est bien assez malheureuse!

Mais la mère, tournant le dos pour aller aider son mari à décharger la commode, répondit d'une voix cassante :

— Je ne suis pas méchante, puisque je la reçois...

Puis soudain, quand le meuble fut en place et que Lacroix fut parti avec l'équipage, elle invectiva sans mesure contre la pauvre Francine ; elle vida, dans un flot de paroles courroucées, toute l'amertume amassée dans son cœur depuis la réception de la lettre désolée, annonçant la faute.

Maria n'osait plus rien dire et Francine pleurait avec de grands sanglots...

Deux jours après, Francine, un peu calmée, conta à sa camarade tous les épisodes qui avaient précédé son départ du Gérain. D'abord l'aveu à Jean lorsqu'il ne lui avait plus été permis de conserver de doutes sur son état, l'aveu suivi de la demande du mariage réparateur. Après une moue, il avait eu cette réponse lâche : « Il y a longtemps que j'en ai parlé à mes parents : ils ne veulent pas. Et, sachant cela, ils voudront encore bien moins. »

Et Jean, dorénavant, avait évité les occasions d'être seul avec elle. Cela avait duré près de trois mois, jusqu'au jour où la mère, prévenue, lui avait dit méchamment : « Je sais que tu es prise : tant pis pour toi, ma fille, mais nous ne pouvons pas admettre que Jean perde sa situation pour te faire plaisir... Et puis, d'ailleurs, tu courais les bals et les fêtes : c'est lui ou c'est un autre... Je ne peux plus te garder là, tu comprends, à cause de ta position : écris à tes parents qu'ils viennent te chercher au plus tôt. »

Et toutes les supplications, toutes les larmes de la pauvrette

n'avaient pu prévaloir contre le tranquille égoïsme de la mère, contre l'indifférence veule du père, contre la cynique inconscience du fils.

Quand son père était venu la chercher, il avait bien fait une scène au père Peyrat, qu'il avait trouvé seul à la maison, — Jean et sa mère étant allés à la première messe, où ils s'attardaient à dessein sans doute : « C'est vous qui avez empêché votre garçon de l'épouser. Mais vous vous en repentirez, soyez sûr : je vais lui envoyer une carte du juge de paix et nous verrons comment ça se passera. — Diable m'étrangle, diable m'étrangle, non, ce n'est pas moi ! » avait bredouillé Peyrat, très ennuyé au fond.

— Il avait bien raison d'ailleurs ! — déclara Francine ; — il n'a pas de volonté, lui : sa femme le mène par le bout du nez : c'est elle qui règle tout, qui gouverne tout à la maison. Sans elle, Jean ne m'aurait peut-être pas laissée, mais elle a autant d'autorité sur le garçon que sur le père ; et c'est avec toi, j'en suis convaincue, qu'elle a l'intention de le faire marier.

— Pardi, c'est bien combiné d'avance, — fit la Nette, qui venait d'entrer. — Il y a longtemps que je te l'ai dit, Maria, qu'ils achèteraient ici et que le garçon deviendrait ton mari...

— L'épouser, moi ? non jamais, non jamais ! — répliqua Maria, indignée.

Mais la Nette reprit, implacable et triste comme le Destin :

— Oh ! ma fille, on ne fait pas toujours ce qu'on veut et l'on fait bien souvent ce qu'on ne voudrait pas.

XXI

La vente eut lieu le 20 janvier et Peyrat fut acquéreur. Vaureil revint de Maleville rayonnant : il aurait ses deux pièces (Il avait renoncé au Champ du jardin

Le lendemain Maria alla voir le père Pinel, toujours souffrant. Son visage, si rose et si gai jadis, était maintenant amaigri, pâli, sillonné de rides et voilé de mélancolie. Il fixa son regard vacillant sur les beaux yeux clairs de la visiteuse

— Ah ! ma fille, ma pauvre fille ! — prononça-t-il.

Elle appréciait la grande tristesse que renfermaient ces simples mots, mais elle ne trouvait pas de phrases consolatrices. Il poursuivit :

— Je gagerai qu'on a l'intention de te marier avec le garçon qui va venir habiter ici.

— Quoi, vous aussi, père Pinel ! — s'écria-t-elle. — On dirait que tout le monde s'accorde pour me dire ça... Eh bien non, cent fois non, je n'en veux pas !

— Je souhaite qu'on te laisse libre de refuser, — conclut le vieillard gravement.

Le soir, quand Maria fut couchée, ce propos revint à sa pensée ; elle le rapprocha de celui tenu par la Nette : « On ne fait pas toujours ce qu'on veut et l'on fait bien souvent ce qu'on ne voudrait pas... » Elle les trouva identiques et il lui sembla qu'à l'horizon de sa vie de gros nuages noirs s'amoncelaient... Ce mariage avec Jean, elle comprit qu'il allait paraître avantageux à ses parents, puisqu'il aurait pour conséquence de la faire rester près d'eux, de sceller en un seul bloc, pour l'avenir, les deux petites propriétés voisines. Elle eut peur, bien peur de n'être pas assez forte pour résister à leur volonté ; et elle eut la vision de ce que pouvait être la réalité de demain : — les Peyrat habitant Jonçay, elle mariée au fils, à ce Jean qu'elle détestait et méprisait ; Francine, hier la maîtresse de son mari, et l'enfant, fruit de leur commune faute, vivraient à côté, dans ce même hameau ; l'abandonnée, la pauvre, serait là, témoin journalier et reproche vivant de leur union ; l'abandonnée, la pauvre, chassée de la maison par une mère hypocrite et rusée, avec l'assentiment du fils lâche, prétentieux et sot, élèverait l'enfant toute seule, sous les yeux de ces égoïstes...

XXII

Quelques jours après, la cousine Jeanne, de Vazeuil, vint à Jonçay avec sa mère pour inviter les Vaureil à son mariage, qui devait se faire dans le courant de février.

Boursat, le petit brun, son ex-amoureux, était au régiment depuis plus d'un an. Jeanne dit :

— Nous nous sommes écrit pendant six mois; puis Ramet s'est présenté... C'est un garçon de domaine, qui aura bien quelque chose plus tard; il plaisait à mes parents : ma foi, j'ai envoyé promener le soldat et je me marie avec celui-là... Pourtant ça m'a vraiment fait de la peine de laisser Boursat : il était bon diable et dansait joliment bien!... Mais, tout de même, attendre encore deux ans, c'était long; et puis si, par hasard, il m'avait laissée, lui, à son retour...

— Tu as raison, — dit Clémence, — tu seras plus sûre comme ça. Mais ta sœur Henriette doit être fâchée de te voir passer la première?

— Qu'est donc devenu Gagnère, ce grand blond qui la courtisait? — demanda Maria.

— Il est marié, à Fléchaux... Elle comptait bien sur lui cependant : il a été cause qu'elle en a refusé plusieurs. Maintenant elle n'en trouve plus, et elle aura bientôt vingt-quatre ans. C'est ce qui m'a fait réfléchir : ça ne vaut pas cher, les garçons!

Clémence tua bien vite un poulet pour faire déjeuner les inviteuses. Jeanne et Maria, dans la chambre neuve, devisèrent un moment.

— Tu sais, — dit Jeanne, — que je te réserve comme cavalier un ami de mon futur mari, un jeune homme à la hauteur, dont j'espère que tu me feras compliment.

Elle causait avec une aimable désinvolture, se montrait aussi peu sentimentale que possible et étalait naïvement sa grande joie de se marier. Mais elle ne voulut pas dire à sa cousine le nom du cavalier qu'elle lui promettait.

Pour cette noce, Maria désira une robe neuve, que sa mère lui accorda sans se faire prier. Seulement, madame Desvaux, la couturière de Rigny, étant très pressée, la jeune fille dut lui prêter son concours pour la confection de cette robe. Pendant huit jours elle retourna travailler dans les mêmes conditions que l'hiver précédent.

Ce fut à l'atelier de couture, durant cette période, qu'elle eut connaissance de deux faits sensationnels autant que roma-

nesques, l'un concernant Paul Bouguin, le second M. Albert Breuron.

Paul était parti en novembre pour accomplir son année de service, sans savoir qu'il avait laissé enceinte la maigriote aux cheveux fous. Venu en permission au jour de l'an, il avait profité d'un rendez-vous qu'elle lui avait accordé dans sa chambre selon la coutume. Mais le père était survenu sans tarder : — le coup avait été prémédité en famille, disait-on... Toujours est-il qu'il se trouva avoir un revolver tout chargé :

— Promets de l'épouser, ou je te tue!

Et Paul avait promis; il avait même écrit et signé sa promesse sur une feuille de papier timbré, au bas de la reconnaissance du délit d'amour. Et le mariage devait avoir lieu à Pâques, avant le baptême; des démarches étaient déjà faites auprès de l'administration militaire pour obtenir les autorisations requises.

M. Albert Breuron avait passé les mois d'octobre et de novembre aux Saurêts. Il y était resté longtemps seul, car madame Breuron mère était partie dès la Toussaint pour prendre à Cannes ses quartiers d'hiver. — Seul, pas tout à fait : car mademoiselle Marguerite Maugenest, la fille aînée du comptable, n'avait fait, paraît-il, aucune difficulté pour continuer auprès du fils le service de compagnie qu'elle avait coutume de remplir auprès de la mère.

Une semaine après le départ de M. Albert, Marguerite avait filé à Maleville, chez une amie de pension, avaient dit ses parents, — bien plus loin, assurait la rumeur publique : — elle n'était pas encore revenue.

Aux Saurêts, M. Maugenest, raide et digne, le visage sévère sous la barbe grise touffue, ne manifestait rien de ses préoccupations intimes; mais sa femme et sa fille avaient des figures contristées, chagrines. Et puis des mots échangés à 'intérieur de la maison avaient été perçus par des oreilles indiscrètes. Les clabauderies des domestiques avaient filtré vite hors de l'enceinte du château. Maintenant tout le monde savait à quoi s'en tenir sur les relations du maître et de la fille de l'intendant : on disait que les tourtereaux parcouraient

l'Italie, terre classique des fugues amoureuses; et l'on disait encore que si Peyrat avait eu la locaterie de Pinel, c'est à cela qu'il le devait, qu'autrement M. Albert eut certainement été acquéreur, pour ne pas laisser s'installer là un destructeur possible de gibier.

Ces choses s'ajoutaient au reste pour montrer à Maria les hypocrisies, les vilenies de la vie. Paul, ce beau garçon intelligent et instruit qu'elle eût été disposée à aimer, voilà qu'il était pris par une autre, par une autre qu'il méprisait sans doute, mais qu'il devait subir : et c'était son devoir de le faire, puisqu'il l'avait rendue mère. Elle songea aux belles théories qu'il émettait au cours du précédent printemps. Oh! ce qu'on rêve, et puis, après, ce qu'on fait, quand arrive l'heure!...

Et M. Albert Breuron, le bourgeois bien pensant, qui avait la prétention de donner le bon exemple, et qui trouvait logique de séduire, d'enlever la fille de son intendant!... De haut en bas, quelle que fût leur situation et quel que fût leur degré d'intelligence, ils étaient donc tous les mêmes!...

La jeune fille, heureusement, était occupée par la pensée de la noce prochaine et par ses préparatifs de toilette : cela lui était une distraction salutaire. D'ailleurs personne ne lui parlait plus de Peyrat.

XXIII

Au jour fixé, Clémence et sa fille se rendirent à Vazeuil avec Charlot; — Vaureil demeurait, à cause des bêtes. — A l'arrivée, dès sa descente de voiture, Maria eut cette surprise de voir s'avancer, glabre et solennel, Jean Peyrat. C'était lui, le mystérieux ami du marié, le garçon « à la hauteur » dont avait parlé Jeanne. Il y avait eu tout un complot d'ourdi, complot dont faisaient partie Vaureil et Clémence, pour assurer entre Jean et Maria ce rapprochement forcé de deux jours : on espérait faire tomber ainsi les préventions de la jeune fille à l'égard de son futur voisin, lequel se posait déjà en soupirant.

Maria eut peine à réprimer un cri d'étonnement antipathique. Le garçon était en grande tenue : sa cravate rose tranchait violemment sur sa chemise immaculée; son veston battant neuf, ouvert à dessein, laissait voir, étendue sur le gilet, une grosse chaine de montre en doublé avec breloque; ses bottines trop étroites lui serraient les pieds de telle sorte qu'il avait l'air de marcher sur des épines, et son chapeau mou, trop haut de fond, changeait l'aspect de son visage, le faisait ressembler à un jocrisse... Il avait dans toute sa personne, et au suprême degré, l'air gauche des paysans en tenue de cérémonie.

« S'il marchait sur une douzaine d'œufs, il n'en écraserait pas treize! » — songea Maria, qui connaissait les proverbes locaux.

— Mademoiselle, — dit-il, — il paraît qu'on a décidé que nous serions ensemble : quelle bonne surprise, hein !

— En effet! — répondit-elle froidement.

Et elle pensait :

« Oh! oui, pour une surprise, c'en est une!... et une fameuse, encore!... »

Il continua, faisant le geste de friser sa moustache duveteuse :

— C'est que, vous savez, dans ces occasions-là, il vaut bien mieux qu'on se trouve avec quelqu'un de connaissance ; on a tout de suite plus de hardiesse et l'on s'amuse davantage.

— C'est bien possible, — fit-elle encore à voix basse, les yeux fixés au sol.

Il gémit sur l'absence de Vaureil et demanda à la mère et à la fille si elles n'avaient pas eu froid en voiture. Mais ces questions, pourtant naturelles, Maria les jugeait bêtes et banales.

Dans le cortège, pendant le trajet de la ferme au village, Jean s'efforça plus encore d'être intéressant, spirituel. Il voulait faire de belles phrases et tombait dans un chaos déplorable; les non-sens, les adjectifs pittoresques et les mots écorchés revenaient, à chaque instant, orner ses périodes prétentieuses. A un moment donné, il tira sa montre du gousset, et, gravement :

— Faudrait qu'on marcherait plus vite pour arriver à l'heure de la messe !

Il croyait ainsi très bien s'exprimer, ayant fait un effort mental considérable pour éviter de dire selon son habitude : « Faudrait que j'marchions... »

Au dîner, la sottise de Jean et son manque absolu de tact, d'éducation, de sens moral même, se trahirent plus encore. Il est vrai que Maria avait à sa gauche un employé de postes de Maleville, cousin du marié, dont l'aisance et la désinvolture aggravaient, par contraste, la gaucherie et la stupidité de l'autre.

Au milieu du repas, un commerce s'établit entre la jeune fille et le postier au sujet de certains romans qu'ils avaient lus l'un et l'autre. Cela ne faisait guère l'affaire de Peyrat, qui ne pouvait participer à la conversation. Dépité, il dit très fort, pour la galerie :

— Les livres, moi, je n'y comprends rien; je suis été élevé au travail.

Mais sa phrase malicieuse n'eut pas d'effet. Au dessert, il crut se rattraper en chantant quelques chansons grivoises qui lui avaient toujours semblé irrésistibles. Mais la mère du postier, qui avait son franc parler, déclara carrément que ces chansons-là, bonnes entre jeunes gens, étaient tout à fait inconvenantes en société... Et toutes les autres personnes qui pensaient de même, mais n'osaient émettre leur avis en premier lieu, s'empressèrent d'appuyer l'observation. Le malheureux se rassit, maugréant et riant jaune, son visage glabre au menton proéminent contorsionné d'une vilaine grimace.

Vers minuit, au cours du bal, il eut l'occasion de causer à part avec Maria, et, après quelques préambules mal tournés, sérieusement, il lui proposa le mariage. Il insista sur sa situation, la fortune de ses parents, l'héritage d'un oncle à recueillir encore.

— Ne vous y trompez pas, mam'selle, si mon père a consenti à remettre des champs au vôtre, c'est à seule fin de ne pas le contrarier : il aurait bien pu garder la propriété entière sans avoir besoin d'emprunter pour la payer. D'ailleurs, quand nous laisserons, à la Saint-Martin, notre ferme du Gérain, nous aurons encore beaucoup d'argent à prendre sur le cheptel.

Maria écoutait d'un air détaché et las. Tous les événements de la journée, les deux longs repas, la séance de bal, le bruit, toutes choses auxquelles elle n'était pas habituée, lui avaient fait une tête bourdonnante et vide de pensées. Il ne lui semblait pas que ce fût à elle que s'adressait Jean Peyrat. Pourtant ce qu'il lui disait était bien prévu : elle savait qu'il le lui dirait, un jour ou l'autre...

— Nos parents sont d'accord, je dois vous en prévenir ; ils en ont parlé, de notre mariage ; à tous il plaît... Je voudrais bien connaître aussi ce que vous en pensez...

Elle fit une réponse machinale :

— J'ai besoin de réfléchir, vous comprenez : dans une quinzaine, je vous écrirai...

Puis, comme il s'efforçait d'obtenir d'elle quelque chose de plus affirmatif, elle dit avec une fermeté dont elle ne se serait pas crue capable.

— Que voulez-vous, il est peut-être vrai que nos fortunes sont équivalentes, mais, pour le caractère, je ne crois pas qu'il y ait de rapport entre nous... D'ailleurs, c'est avec une autre que vous devriez vous marier...

Et elle lui tourna le dos, alla rejoindre sa cousine Henriette, qui la lorgnait de loin.

Le lendemain matin, Peyrat se conduisit plus que jamais comme un goujat. Après le bal, il s'était remis à boire avec deux imbéciles, et cela jusqu'au jour ; il était donc abêti doublement par l'ivresse et par l'insomnie. Dans la cour de la ferme, au moment où s'organisait le cortège pour aller querir les mariés, qui avaient reçu l'hospitalité nuptiale dans un domaine voisin, il chercha une querelle d'Allemand au postier, lequel s'entretenait de la lenteur du progrès dans les campagnes.

— Vous dites cela pour moi : vous voulez me faire passer pour un idiot, je l'ai bien vu hier déjà... Mais je ne suis pas plus bête que vous, n... de D... !

Il le regardait avec un air mauvais de brute en colère, gesticulait, levait le poing comme pour le frapper :

— Je ne suis pas d'humeur à endurer que vous vous f... de moi, vous m'entendez !

Maria, avec d'autres jeunes filles, survint au moment où le postier répondait, très calme :

— Mon ami, je ne sais pas en quoi j'ai pu vous blesser; si je l'ai fait, c'est bien involontairement et je le regrette, mais je crois plutôt que vous êtes saoul et je vous conseille d'aller cuver votre vin ailleurs.

— Saoul !... saoul !... il dit que je suis saoul !...

Il voulait continuer, prenant acte de cette appréciation pour se fâcher davantage. Mais, voyant les filles former le cercle autour d'eux, il s'apaisa :

— Après tout, ce n'était peut-être pas pour moi, ce que vous disiez tout à l'heure ; mais, quand même, s'il n'y avait pas tant de monde, je vous apprendrais à dire que je suis saoul !

Il en coûta à Maria de reprendre le bras de Peyrat titubant.

Il se montrait entreprenant, l'embrassait, l'appelait « ma petite femme » : elle était furieuse.

Et jusqu'à l'heure du départ, à chacune de ses naïvetés, à chacune de ses sottises, à chacune de ses maladresses, elle se disait résolument :

« Devenir la femme de cet être-là, non, jamais !... »

Au lieu de les rapprocher comme le souhaitaient les parents, ces deux jours d'intimité les avaient éloignés plus encore.

XXIV

Sur la table ronde achetée depuis peu pour achever de meubler la chambre neuve, Maria avait étalé un cahier d'un sou à couverture coloriée, et elle griffonnait à la hâte, de son écriture longue et penchée d'ex-pensionnaire. Elle avait acheté ce cahier, au temps où Paul Bouguin lui prêtait des livres, pour copier les pensées qui la frappaient et qu'elle tenait à conserver. Il y avait encore beaucoup de pages blanches, et la jeune fille, mélancolique et tourmentée, avait eu subitement l'idée de leur confier son chagrin : — cela peut-être lui serait une consolation de noter, comme Lucie Bouguin, ses impressions journalières ; seulement, elle le ferait pour elle seule et en toute sincérité.

Le cœur lui battait fort, comme si c'eût été commettre une action très vilaine d'étaler ainsi ses pensées intimes, — et puis elle craignait d'être surprise par sa mère. — Elle écrivit :

Jeudi 14 février. — Je suis rentrée hier de la noce de ma cousine Jeanne, où j'ai eu pour cavalier Peyrat, qui s'est déclaré. Maintenant, je ne vais plus avoir une minute de tranquillité, j'en suis certaine. Maman s'est mise à m'entretenir de lui pendant notre trajet de retour ; mon père, le soir, a recommencé ; puis, ce matin encore, en déjeunant. Pour eux, mon bonheur est là ; maman ne pense qu'à me garder auprès d'elle ; mon père ne songe qu'à la belle propriété que je posséderai un jour : les deux exploitations de Jonçay réunies, un vrai domaine... Ce résultat lui paraît très enviable ; mais ça ne me dit rien, à moi, et je n'accepterai jamais d'épouser un personnage sans conscience et qui m'est antipathique affreusement.

Clémence, qui filait dans la cuisine, cria :

— Tu n'en finis donc pas, de faire le ménage ce matin, Maria !... Tu sais bien que les oies grasses n'ont pas encore eu d'avoine.

A la voix de sa mère, la jeune fille, bien vite, rangea dans le tiroir de son armoire le cahier, l'encre et le porte-plume : elle s'en fut donner l'avoine aux oies grasses.

Elle écrivit pourtant de nouveau le lendemain, le surlendemain et les jours suivants. Par crainte d'être surprise, elle s'efforçait de choisir un moment où son séjour dans la chambre pouvait sembler naturel. D'ailleurs, à la moindre alerte, elle s'interrompait, dissimulait vite les objets révélateurs et recommençait à un autre instant plus favorable. Elle écrivit ainsi une série de tristes notices quotidiennes :

Vendredi 15 février. — Je ne sais plus quelle attitude adopter. Pendant toute la veillée d'hier soir, mon père n'a fait que parler de Peyrat. Comme les autres fois, j'ai répondu qu'il ne me plaisait pas, qu'au surplus ce serait très mal de l'enlever à Francine : mon père a pris alors sa voix sourde et brutale des mauvais instants pour me dire que j'étais une drôle de fille, une fille sans raison, difficile à contenter et ne ressemblant pas aux autres, mais qu'il saurait bien me faire passer ces manières-là et me contraindre à agir si cela devenait nécessaire...

Oh ! comme ces mauvaises phrases me sont entrées dans le cœur

et qu'elles m'ont fait mal ! Je suis restée interdite et tremblante et je me suis mise à pleurer.

Samedi 16. — Il y a eu une accalmie à la veillée d'hier et ce matin : j'ai attribué cette trêve — car ce n'est certainement qu'une trêve — à mon air morose et à ma mine déconfite. N'ayant pas eu à me défendre, j'ai beaucoup réfléchi et j'en suis arrivée à cette conclusion que mon père avait raison, en somme, lorsqu'il me disait que j'étais une drôle de fille, difficile à contenter, et ne ressemblant pas aux autres. Oui, tout le malheur vient de ce que je ne suis pas comme les autres. Mes parents ont eu grand tort de m'envoyer deux ans à Sainte-Anastasie, car sans cela j'aurais continué de fréquenter mes camarades d'école, et mes idées sans doute seraient pareilles aux leurs. Je n'aurais pas connu Lucie, ni Paul ; je n'aurais pas lu ni discuté sur des sujets élevés, et peut-être cela eût-il été préférable... Car, ce qu'il faut, c'est une éducation et des goûts conformes à ceux du milieu où l'on doit vivre. Or je me suis engagée dans un sentier de traverse au lieu de suivre la voie normale... Je crois que beaucoup de mes compagnes m'ont enviée parce que j'allais en pension, parce que, fille unique de parents aisés, j'avais la faculté de me faire acheter plus souvent qu'elles des toilettes neuves. Aujourd'hui je les envie presque à mon tour, ces heureuses qui vont au bal le dimanche, y trouvent des adorateurs et peuvent librement parmi ceux-là choisir leur mari. Mais elles n'en ont sans doute pas conscience de leur bonheur, car il est une chose dont j'ai pu me convaincre : c'est que le bonheur de chacun est seulement visible pour les autres, ce qui revient à dire qu'il n'existe guère. Le bonheur est un oiseau qui toujours vole et que chacun s'imagine voir se poser sur ses voisins.

Et puis... et puis... je viens d'écrire une sottise... Cette pauvre Francine était une de celles qui me disaient que j'avais de la chance ; elle était une de celles qui jouissaient de ces plaisirs que j'étais tentée d'envier tout à l'heure. Qu'en est-il résulté ? La honte du déshonneur et un infini désespoir pour elle et sa famille !

Dimanche 17. — Les hostilités ont repris ce matin : mon père m'a demandé si c'était aujourd'hui que j'envoyais ma réponse. J'ai riposté que rien ne pressait, étant donné que j'avais déclaré à Jean qu'il me fallait au moins une quinzaine pour réfléchir. Alors il m'a fait une nouvelle morale et j'ai pleuré, pleuré... Je crois voir le visage digracieux de Peyrat, je crois entendre sa voix, ses phrases d'autant plus sottes qu'elles sont plus prétentieuses, ses jurons, ses blasphèmes et sa façon d'affirmer son dédain pour les livres : je me demande si l'on peut dire que cet être-là a une âme !... Non, jamais je ne me ferai à l'idée d'être sa femme !...

Ce soir, je suis allée voir ma camarade, la pauvre Francine La-

Maria eut peine à réprimer un cri d'étonnement antipathique. Le garçon était en grande tenue : sa cravate rose tranchait violemment sur sa chemise immaculée ; son veston battant neuf, ouvert à dessein, laissait voir, étendue sur le gilet, une grosse chaine de montre en doublé avec breloque ; ses bottines trop étroites lui serraient les pieds de telle sorte qu'il avait l'air de marcher sur des épines, et son chapeau mou, trop haut de fond, changeait l'aspect de son visage, le faisait ressembler à un jocrisse... Il avait dans toute sa personne, et au suprême degré, l'air gauche des paysans en tenue de cérémonie.

« S'il marchait sur une douzaine d'œufs, il n'en écraserait pas treize ! » — songea Maria, qui connaissait les proverbes locaux.

— Mademoiselle, — dit-il, — il paraît qu'on a décidé que nous serions ensemble : quelle bonne surprise, hein !

— En effet ! — répondit-elle froidement.

Et elle pensait :

« Oh ! oui, pour une surprise, c'en est une !... et une fameuse, encore !... »

Il continua, faisant le geste de friser sa moustache duveteuse :

— C'est que, vous savez, dans ces occasions-là, il vaut bien mieux qu'on se trouve avec quelqu'un de connaissance ; on a tout de suite plus de hardiesse et l'on s'amuse davantage.

— C'est bien possible, — fit-elle encore à voix basse, les yeux fixés au sol.

Il gémit sur l'absence de Vaureil et demanda à la mère et à la fille si elles n'avaient pas eu froid en voiture. Mais ces questions, pourtant naturelles, Maria les jugeait bêtes et banales.

Dans le cortège, pendant le trajet de la ferme au village, Jean s'efforça plus encore d'être intéressant, spirituel. Il voulait faire de belles phrases et tombait dans un chaos déplorable ; les non-sens, les adjectifs pittoresques et les mots écorchés revenaient, à chaque instant, orner ses périodes prétentieuses. A un moment donné, il tira sa montre du gousset, et, gravement :

— Faudrait qu'on marcherait plus vite pour arriver à l'heure de la messe !

Il croyait ainsi très bien s'exprimer, ayant fait un effort mental considérable pour éviter de dire selon son habitude : « Faudrait que j'marchions... »

Au dîner, la sottise de Jean et son manque absolu de tact, d'éducation, de sens moral même, se trahirent plus encore. Il est vrai que Maria avait à sa gauche un employé de postes de Maleville, cousin du marié, dont l'aisance et la désinvolture aggravaient, par contraste, la gaucherie et la stupidité de l'autre.

Au milieu du repas, un commerce s'établit entre la jeune fille et le postier au sujet de certains romans qu'ils avaient lus l'un et l'autre. Cela ne faisait guère l'affaire de Peyrat, qui ne pouvait participer à la conversation. Dépité, il dit très fort, pour la galerie :

— Les livres, moi, je n'y comprends rien ; je suis été élevé au travail.

Mais sa phrase malicieuse n'eut pas d'effet. Au dessert, il crut se rattraper en chantant quelques chansons grivoises qui lui avaient toujours semblé irrésistibles. Mais la mère du postier, qui avait son franc parler, déclara carrément que ces chansons-là, bonnes entre jeunes gens, étaient tout à fait inconvenantes en société... Et toutes les autres personnes qui pensaient de même, mais n'osaient émettre leur avis en premier lieu, s'empressèrent d'appuyer l'observation. Le malheureux se rassit, maugréant et riant jaune, son visage glabre au menton proéminent contorsionné d'une vilaine grimace.

Vers minuit, au cours du bal, il eut l'occasion de causer à part avec Maria, et, après quelques préambules mal tournés, sérieusement, il lui proposa le mariage. Il insista sur sa situation, la fortune de ses parents, l'héritage d'un oncle à recueillir encore.

— Ne vous y trompez pas, mam'selle, si mon père a consenti à remettre des champs au vôtre, c'est à seule fin de ne pas le contrarier : il aurait bien pu garder la propriété entière sans avoir besoin d'emprunter pour la payer. D'ailleurs, quand nous laisserons, à la Saint-Martin, notre ferme du Gérain, nous aurons encore beaucoup d'argent à prendre sur le cheptel.

Maria écoutait d'un air détaché et las. Tous les événements de la journée, les deux longs repas, la séance de bal, le bruit, toutes choses auxquelles elle n'était pas habituée, lui avaient fait une tête bourdonnante et vide de pensées. Il ne lui semblait pas que ce fût à elle que s'adressait Jean Peyrat. Pourtant ce qu'il lui disait était bien prévu : elle savait qu'il le lui dirait, un jour ou l'autre...

— Nos parents sont d'accord, je dois vous en prévenir ; ils en ont parlé, de notre mariage ; à tous il plaît... Je voudrais bien connaître aussi ce que vous en pensez...

Elle fit une réponse machinale :

— J'ai besoin de réfléchir, vous comprenez : dans une quinzaine, je vous écrirai...

Puis, comme il s'efforçait d'obtenir d'elle quelque chose de plus affirmatif, elle dit avec une fermeté dont elle ne se serait pas crue capable.

— Que voulez-vous, il est peut-être vrai que nos fortunes sont équivalentes, mais, pour le caractère, je ne crois pas qu'il y ait de rapport entre nous... D'ailleurs, c'est avec une autre que vous devriez vous marier...

Et elle lui tourna le dos, alla rejoindre sa cousine Henriette, qui la lorgnait de loin.

Le lendemain matin, Peyrat se conduisit plus que jamais comme un goujat. Après le bal, il s'était remis à boire avec deux imbéciles, et cela jusqu'au jour ; il était donc abêti doublement par l'ivresse et par l'insomnie. Dans la cour de la ferme, au moment où s'organisait le cortège pour aller querir les mariés, qui avaient reçu l'hospitalité nuptiale dans un domaine voisin, il chercha une querelle d'Allemand au postier, lequel s'entretenait de la lenteur du progrès dans les campagnes.

— Vous dites cela pour moi : vous voulez me faire passer pour un idiot, je l'ai bien vu hier déjà... Mais je ne suis pas plus bête que vous, n... de D... !

Il le regardait avec un air mauvais de brute en colère, gesticulait, levait le poing comme pour le frapper :

— Je ne suis pas d'humeur à endurer que vous vous f... de moi, vous m'entendez !

Maria, avec d'autres jeunes filles, survint au moment où le postier répondait, très calme :

— Mon ami, je ne sais pas en quoi j'ai pu vous blesser; si je l'ai fait, c'est bien involontairement et je le regrette, mais je crois plutôt que vous êtes saoul et je vous conseille d'aller cuver votre vin ailleurs.

— Saoul !... saoul !... il dit que je suis saoul !...

Il voulait continuer, prenant acte de cette appréciation pour se fâcher davantage. Mais, voyant les filles former le cercle autour d'eux, il s'apaisa :

— Après tout, ce n'était peut-être pas pour moi, ce que vous disiez tout à l'heure ; mais, quand même, s'il n'y avait pas tant de monde, je vous apprendrais à dire que je suis saoul !

Il en coûta à Maria de reprendre le bras de Peyrat titubant.

Il se montrait entreprenant, l'embrassait, l'appelait « ma petite femme » : elle était furieuse.

Et jusqu'à l'heure du départ, à chacune de ses naïvetés, à chacune de ses sottises, à chacune de ses maladresses, elle se disait résolument :

« Devenir la femme de cet être-là, non, jamais !... »

Au lieu de les rapprocher comme le souhaitaient les parents, ces deux jours d'intimité les avaient éloignés plus encore.

XXIV

Sur la table ronde achetée depuis peu pour achever de meubler la chambre neuve, Maria avait étalé un cahier d'un sou à couverture coloriée, et elle griffonnait à la hâte, de son écriture longue et penchée d'ex-pensionnaire. Elle avait acheté ce cahier, au temps où Paul Bouguin lui prêtait des livres, pour copier les pensées qui la frappaient et qu'elle tenait à conserver. Il y avait encore beaucoup de pages blanches, et la jeune fille, mélancolique et tourmentée, avait eu subitement l'idée de leur confier son chagrin : — cela peut-être lui serait une consolation de noter, comme Lucie Bouguin, ses impressions journalières ; seulement, elle le ferait pour elle seule et en toute sincérité.

« Si... vous... croyez... tout ce qu'elle dit!... Il n'est pas de moi, son enfant... »

Maman apportait la soupe, et la mère Peyrat entra à sa suite. Je crois que Jean fut bien aise de cette diversion. Pour moi, j'étais disposée à lui dire d'autres vérités. Mais ensuite, en présence de sa mère et de mes parents, je me suis efforcée d'être aimable, voulant, pour les contenter mieux, avoir l'air d'accepter de bonne grâce les événements. Et puis, vrai, cela m'avait soulagée de dire un peu son fait au garçon! S'il avait le moindre sens moral, il se retirerait; mais de lui il n'y a rien à espérer; on me livre à lui, il m'accepte, voilà tout : je ne suis qu'une marchandise dont on trafique. Il m'a embrassée, au départ, en me promettant de revenir dans quinze jours.

Mes parents sont enchantés. Avec les Peyrat, ils vont aller mercredi à Maleville pour signer les actes définitifs qui les feront propriétaires de la locaterie voisine.

Lundi 25. — Je suis allée ce matin voir le père Pinel, que la Nette m'avait dit être malade et très affecté : je l'ai trouvé qui pleurait dans sa cuisine. Il souffre de douleurs aux jambes; il ne peut circuler comme d'habitude et cela le fait s'apitoyer davantage sur son sort malheureux. Il m'a fait part de la grande peine qu'il éprouvait de quitter Rigny : — car il s'en va habiter chez son fils, à Cresset; Dieu sait comment il sera traité là-bas, le pauvre vieux! — Il m'a reparlé de Peyrat, qu'il a vu hier : « Tu seras forcée de te marier avec lui malgré tout; je te l'ai bien dit dès le commencement. — Ce ne sera pas par sympathie pour lui, en tout cas! » ai-je répondu ; « ce sera bien uniquement pour contenter mes parents. » Il a repris : « Oh! tu n'as pas besoin de me le dire, ma fille!... » Et il m'a enveloppée d'un bon regard de pitié, qui m'a prouvé qu'il mesurait l'étendue de mon sacrifice, qu'il entrevoyait le grand déchirement de mon cœur!

Francine, que j'ai vue ce soir, m'a dit que j'avais bien fait de répondre oui aux Peyrat. La malheureuse est toujours fort triste, son père continuant de ne rien lui dire et sa mère de lui faire entendre des reproches acrimonieux. Elle trouve le temps long et souhaite d'être au jour de la délivrance, qu'elle n'attend guère avant deux mois... Et ensuite que deviendra-t-elle?...

Mardi soir 26. — J'ai été reprise, la nuit dernière, d'une violente douleur de dents. Pendant la longue insomnie qu'elle a provoquée, j'ai recommencé de pleurer et de retourner ma misère sous toutes ses faces. Vrai, il me semble que j'aurai une révolte de tout mon être quand il me faudra appartenir à cet homme!... Oh! une idée m'est venue que je n'ose écrire... que je vais écrire pourtant, car j'espère bien que ces lignes ne seront jamais lues que par moi-même... En cherchant le moyen d'échapper à l'avenir qui m'attend

et qui me fait si peur, je n'ai trouvé que cela de définitif et de pratique : mourir. Oui, l'idée de la mort s'est mise à rôder autour de moi comme un grand oiseau noir, messager funèbre venu de loin et qui touchait au but. Cela me semblerait si doux de disparaître !... Oh! la joie de voir s'ouvrir soudain, en avant de moi, un abîme où j'irais m'anéantir !... Il y a des jeunes filles qui se tuent parce qu'on les empêche d'épouser le fiancé de leur rêve : moi, je me tuerais volontiers pour ne pas épouser un être qui me répugne. Vraiment, il me semble que j'aurais ce courage, n'était le double chagrin qu'éprouveraient mes parents de ma perte et de se dire qu'ils l'ont eux-mêmes causée... Et puis le catéchisme dit que Dieu le défend... Non, pas cela : il me faudrait mourir d'une maladie ou bien d'un accident...

Pour essayer à tout prix de réagir contre ces pensées funèbres, je suis allée, dans la soirée d'aujourd'hui, à la prière du Carême, à Rigny. J'aime l'église à cause de l'atmosphère de calme et de mystère qui tombe des vieilles voûtes. Dès l'entrée ma pensée est comme enveloppée dans un suaire très épais et j'oublie instantanément tous les soucis, tous les chagrins de ma vie ordinaire. Puis les accents de l'orgue, le costume, les chants et les gestes de l'officiant, les cantiques que chantent les petites filles de l'école, tout concourt à me communiquer une impression de douceur et d'apaisement. Le soir surtout, au moment de l'adoration, quand on a chanté le *Tantum ergo* et que l'encens a monté en spirales bleuâtres vers la voûte, j'ai eu des ravissements de paradis; il m'a semblé que mon âme s'élevait avec la fumée odorante et que mon corps allait s'anéantir sur les dalles. J'étais légère, heureuse, sans trouble aucun.

Hélas! à la sortie, le chagrin momentanément banni ne s'est pas fait faute de revenir, et le grand oiseau noir a recommencé de voler...

Mercredi matin 27. — Mes parents sont partis, ce matin, à cinq heures pour Cos, où ils devaient rejoindre les Peyrat et où ils ont dû prendre tous ensemble le premier train pour Maleville. J'ai fait toute seule le pansage; j'ai eu bien de la besogne jusqu'à neuf heures. Néanmoins, en dépit de l'activité qu'il m'a fallu déployer, mes pensées funèbres sont revenues. Je suis dans un tel état de désespérance qu'il me semble qu'à l'occasion je provoquerais l'accident libérateur...

XXV

— Maria !... Maria !...

Vite Maria ferme le cahier, met toutes choses en place : c'est Francine qui vient la relancer pour lui montrer la première

brassière qu'elle vient de confectionner à l'intention de l'enfant attendu... Pauvre Francine ! elle avait repris pour un instant son sourire d'autrefois ; elle oubliait toute l'infinie tristesse de sa situation, les fâcheries de sa mère et les reproches muets de son père, dans la joie d'agiter comme un drapeau, au bout de son bras levé, le délicat petit vêtement destiné au bébé futur. En la fille insoucieuse et gaie qu'elle était hier, voilà que se révélait une mère affectueuse et sérieuse. Quel triste avenir l'attendait, cet enfant, ce paria qui naîtrait le plus pauvre parmi les très pauvres et marqué du stigmate originel de l'illégitimité ? Quelle vie de travail et de misères, pleine de vicissitudes, serait la sienne ? Pourtant sa mère, qu'il rendait déjà si malheureuse, dont il chargerait d'un poids bien lourd l'existence entière, souriait en travaillant pour lui.

Maria palpa, admira la mignonne brassière blanche et, très calme, s'intéressa à l'énumération des diverses pièces du trousseau que Francine voulait préparer. Un grand quart d'heure, les deux jeunes filles causèrent presque joyeusement, dans la cuisine ensoleillée.

Car les frimas de la précédente semaine n'étaient plus qu'un mauvais souvenir : la neige avait disparu et, comme par un miracle point rare d'ailleurs en cette saison, le ciel s'était éclairci et le soleil brillait vif et chaud. C'était une de ces premières journées de lumière qui sont toujours favorablement accueillies ; elles sont pourtant trompeuses : elles avivent l'espoir du vrai printemps, encore très éloigné.

— Tiens, puisqu'il fait si beau, je vais aller laver, — dit Maria, reconduisant Francine qui se retirait.

Elle assembla, dans un panier, des chaussettes, une jupe, deux tabliers et le pantalon de travail de son père : elle ferma la porte et mit la clé dans un trou du mur, puis elle se dirigea, suivie de Castor, vers le lavoir, — une mare rectangulaire, bien entretenue, dans le bas de leur « chaumat ». — Sortant de la grange par un trou rond ménagé dans la porte à son usage, la minette noire se joignit à eux.

Maria se sentait joyeuse, d'habitude, à ces premiers jours fleurant le renouveau. Mais rien en ce moment ne pouvait l'égayer. Elle eut un regard vague pour le paysage encore hivernal que baignait la grande lumière : les bouchures, les

arbres en paraissaient plus noirs; par contre, le hâle avait blanchi les guérets d'automne; des génisses s'ébaudissaient dans les jachères nues; il y avait dans l'air des évolutions d'oiseaux, des vols de papillons dorés, des manœuvres de moucherons; de timides violettes se montraient en bonne exposition; le gazon du pré était encore sans vie, mais il y avait çà et là des cercles de petites marguerites aux pétales roses et blancs.

Le lavoir formait enclos; des haies vives l'entouraient pour empêcher les vaches d'en détériorer les bords à l'époque du pâturage. Maria prit le « cabas » garni de paille, qu'on remisait vers la bouchure, et le disposa près d'une des planches de lavage, pour s'y agenouiller. Oh! que l'eau était limpide et calme! Le soleil se jouait dans sa masse liquide comme dans un miroir et tous les mystères d'en dessous se dévoilaient. On pouvait distinguer dans le fond vaseux de petits morceaux de bois sec enfoncés verticalement, des brins de paille, des plantes, des feuilles.

Avant de la souiller, cette eau si transparente et si belle, Maria regarda s'y refléter son visage pâli, ses beaux yeux gris bleu, doux et tristes. Castor et la minette noire, qui s'étaient approchés, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, contemplèrent aussi avec étonnement leur image renversée. Maria sourit de leur trouble; pour les rassurer elle les caressa un instant tous deux: alors ils se frottèrent à elle avec des gestes de satisfaction.

Mais la jeune fille se laissa reprendre bientôt par son rêve intérieur. Elle se souvenait qu'elle avait eu, certain jour de l'avant-dernier été, un vertige passager à regarder ainsi sa figure dans ce miroir cristallin. Sans inquiétude, à cette époque, elle n'avait que le désir de s'amuser et elle se faisait des grimaces pour le plaisir de les voir se reproduire. Mais ce vertige était survenu, pendant lequel elle s'était sentie attirée par les exquises transparences: elle avait failli se laisser glisser, se livrer à elles.

Et, à mesure qu'elle s'évoquait mieux, qu'elle se précisait davantage, cette scène de l'autre été, un désir violent la poignait: oh! songer que cette eau limpide pouvait la rendre insensible à toutes les misères et à toutes les douleurs, la

guérir en une minute de sa détresse présente, lui donner la tranquillité pour jamais !

Afin de chasser l'idée envahissante, elle trempa dans le clair liquide le pantalon boueux de son père ; elle frotta, frotta, détacha toute la boue amoncelée qui à mesure descendait, salissait l'eau où nulle image ne se voyait plus ; mais l'idée néanmoins persistait, grandissait...

Elle considérait encore ce qu'allait être sa vie, une suite continuelle de déboires et de dégoûts : alors ne vaudrait-il pas mieux ?...

Oh ! cette fois, qui lui inspirait cette pensée nouvelle si tentante ? Quelle puissance supérieure intervenait pour lui montrer qu'elle avait là une occasion unique de mourir en laissant croire à un accident ?

Ayant la volonté ferme de résister, elle frottait avec rage le pantalon crasseux de son père ; mais son cerveau restait actif malgré tout, actif et très lucide.

« On croirait à un accident... *C'est un étourdissement qui l'a prise, sans doute !* dirait-on, lorsqu'on me découvrirait, en voyant les vêtements à moitié lavés... Et l'on me plaindrait... Et l'on plaindrait aussi beaucoup mes parents... »

Elle en arrivait à éprouver presque un contentement, comme s'il s'agissait d'un bon tour à leur jouer, à tous ; et elle était, en apparence, paisible, comme si ces choses effroyables eussent concerné quelqu'un d'indifférent.

Ses parents, ils l'aimaient bien, c'était sûr, mais ils se consoleraient dans le travail, qui était leur vraie religion.

« Un accident, après tout, ils n'auront pas la douleur de se dire qu'ils en sont cause... »

Dieu ?... C'est à celui-là qu'elle songeait maintenant, à celui-là auquel on ne peut rien cacher. Il défend, lui, de se donner la mort ; il veut qu'on supporte la vie, même pénible et misérable, et qu'on se borne à lui offrir ses peines et ses misères, en souvenir de la Passion de Jésus...

Elle continuait à travailler avec ardeur, sans s'interrompre ; le pantalon était lavé : elle le tordit et le déposa à côté d'elle, sur un peu de paille tirée de sa caisse.

Et voici que lui revient une autre pensée mauvaise :

« Si le catéchisme dit bien vrai, personne n'évitera l'enfer,

ou du moins il y aura si peu de sauvés!... Les protestants, les juifs, les mahométans, les bouddhistes, les fétichistes, tous ceux qui ne sont pas chrétiens seront damnés. Parmi les chrétiens, beaucoup ne vont pas à la messe, et l'enfer les attend; bien d'autres qui n'y vont que quelquefois, par habitude, auront le même sort; et d'autres encore, qui suivent régulièrement les cérémonies du culte, mais qui sont avares, intempérants, impurs, blasphémateurs, menteurs, vaniteux, égoïstes, fourbes ou inhumains... Si n'ont accès au ciel que les très bons et les très purs, ceux qui suivent à la lettre les préceptes indiqués par le catéchisme, eh bien, le ciel sans doute est encore presque vide!... Mais quoi! Dieu est grand, juste, miséricordieux, et il me pardonnera ce moment d'oubli pour lequel il trouvera tant de circonstances atténuantes... Et puis, peut-être Dieu n'a-t-il jamais existé que dans l'imagination des hommes? Peut-être la mort est-elle la clôture de tout... « Quand je serai crevé! » disait souvent Lacroix d'un air naturel, détaché, indifférent. Et cette perspective n'effrayait aucunement le vieux fataliste : crever lui semblait la conclusion logique d'une vie pendant laquelle il lui avait toujours fallu travailler comme une brute... »

Les deux tabliers étaient lavés et posés sur le pantalon; il ne restait plus que la jupe et les chaussettes. Maria s'interrompit et Castor s'approcha, la voyant inactive. Elle le caressa machinalement.

— Va te coucher, mon vieux Castor, va rejoindre la minette.

Docile, le chien s'en fut taquiner la chatte noire qui dormait roulée en boule au bord de la haie, — elle eut un ronflement fâché parce qu'il lui tirait la peau du cou, — mais des aboiements s'entendirent du côté de Siraudin qui le firent sortir de l'enclos, courir dans cette direction en aboyant aussi.

La jeune fille restait agenouillée dans son « cabas », le battoir à la main, mais, envahie toute d'une torpeur mauvaise, elle ne se remettait pas au travail. L'eau, calme de nouveau, reprenait peu à peu sa limpidité. Le visage de Maria, immobile et comme extatique, commençait à y réapparaître. Elle ne s'en apercevait guère, des souvenirs de sa vie passée, sous forme d'images très douces, se présentaient à son esprit, c'étaient des épisodes d'enfance, des scènes de Sainte-Anastasie, le

déjeuner chez les Bouguin, dans leur maison de Cos, puis la fête de Rigny, la lettre d'aveux de Jacques, les conversations philosophiques de Paul... Elles se succédaient, les images, avec une précision et une rapidité incroyables ; il y en avait même de très insignifiantes, sans rapport aucun avec la grande obsession qui la poignait toute...

Et tout à coup, sans réflexion nouvelle, dans un accès subit de volonté presque irraisonnée, elle donna des genoux une brusque secousse qui fit culbuter dans la mare la caisse de bois : et, à la suite du « cabas », elle s'enfonça, tête première, dans la transparence de l'eau...

XXVI

Le matin, dans le train qui les conduisait à Maleville, les Peyrat et les Vaureil, très gais, parlèrent d'avenir.

— Diable m'étrangle, — dit Peyrat, — nous allons les marier pour la Saint-Jean, les enfants.

Hélène appuya, de sa voix insinuante et traînante :

— Mais oui, nous emmènerons la petite au Gérain pour quelques mois.

Clémence répondit vivement, effrayée déjà à la pensée de cette séparation momentanée :

— Oh! pour la Saint-Martin, ce sera bien assez tôt ; elle est si jeune encore!

Et Vaureil partagea l'opinion de sa femme.

Les Peyrat avaient à côté d'eux un petit sac de toile plein de pièces de cent sous et ils faisaient des plaisanteries là-dessus :

— C'est ça un bagage de valeur!... ne l'oublions pas sur la banquette, surtout!...

A la descente du train, le père Peyrat le prit sous son bras et, gêné par ce fardeau précieux, il marcha en queue du groupe, ridiculement.

Chez l'avoué, où ils se rendirent aussitôt, une déception cruelle les attendait. Dans ces ventes par autorité de justice, un délai est accordé aux surenchérisseurs possibles. Le délai

pour la vente Pinel était expiré de la veille au soir seulement. Or, à la dernière heure, une surenchère de deux mille francs avait été portée par M. Albert Breuron, le châtelain des Saurêts, rentré d'Italie depuis peu. Quelque bonne âme, le garde Vincent, probablement, lui avait fait observer qu'il serait utile, rapport au gibier, d'empêcher un étranger indépendant de venir se fixer là ; et l'homme riche, goûtant ces avis, n'avait pas hésité à faire le nécessaire pour devenir possesseur de ces quelques parcelles enclavées dans son fief.

— Vous pouvez, si bon vous semble, surenchérir encore! dit l'avoué aux acheteurs évincés.

Mais Vaureil répondit sentencieusement :

— Un pot de terre ne peut lutter contre un pot de fer : du moment que M. Albert s'est mis en tête d'avoir ça, il n'y a qu'à tout laisser tranquille.

Hélène se lamentait :

— Ah! tant de peines, de démarches et de frais pour ne pas aboutir! Que c'est donc malheureux, mon Dieu!... Et notre pauvre argent qui était placé et que nous avons tout fait rentrer : qu'allons-nous en faire, à présent?

— Diable m'étrangle, jamais ça ne s'est vu, un tour pareil! — monologuait le père : — oui, c'est une farce, oui, bien sûr!

Dans la rue, il s'aperçut qu'il avait oublié chez l'avoué son petit sac de pièces d'argent, déposé en entrant sur une chaise. Il courut bien vite le chercher et recommença de le serrer sous son bras, sans prêter attention aux sourires et aux railleries des passants intrigués.

Ils allèrent déjeuner dans un restaurant de quatrième ordre et reprirent le train d'une heure pour Cos, aussi consternés qu'ils étaient gais le matin.

— C'est Maria qui va être contente! — dit Clémence à Vaureil, lorsqu'ils furent sur leur voiture à âne, entre Cos et Rigny ; — maintenant, ce n'est plus la peine qu'on l'oblige à se marier avec Peyrat, car il ne lui plaît pas du tout, c'est sûr...

— Oh! non... Elle en trouvera bien d'autres mieux de son goût.

En passant devant les Saurêts, Vaureil, si respectueux d'habitude, laissa échapper une phrase coléreuse :

— Ça envahit tout, ces gens-là ; quelle race!... Ça ne devrait quand même pas être permis d'avoir de pareilles fortunes.

— Qu'est-ce que tu veux! il y a bien toujours eu des messieurs riches, — dit Clémence, résignée.

A l'arrivée, ils eurent tout de suite une surprise de voir toutes les portes closes, celles des étables comme celles de la maison. Dans la cour, il n'y avait que Castor qui, couché près de l'entrousse, les vint recevoir et leur manifesta toute sa joie.

— Maria?... où est donc Maria? — s'écria la pauvre mère, qui pâlit.

Aussitôt descendue, elle secoua la porte, la trouva fermée; mais, sans peine, elle découvrit la clé dans le trou de mur du poulailler, là où on la mettait toujours lorsqu'on délaissait un moment la maison. Instinctivement, elle regarda sur la haie du jardin, sachant que sa fille avait dû laver : les effets n'étaient pas étendus.

« Maria est sans doute au lavoir », — songea-t-elle.

Mais cela, à la réflexion, lui parut bien étrange. C'est le matin toujours qu'on va laver, avant de faire le brin de toilette quotidien : ce n'était pas naturel que la petite eût attendu si tard. Et puis les volailles assemblées piaulaient, ayant l'air d'avoir très faim : elle ne leur avait donc pas distribué leur ordinaire provende de l'après-midi?

L'inquiétude de Clémence augmentait; elle était agitée par toute sorte de pressentiments mauvais et, d'une voix changée, elle dit à son mari, qui venait de mettre l'âne en place :

— Je ne sais pas du tout où est la petite... J'ai peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose.

Sans trop s'émouvoir, Vaureil, très fort, héla sa fille :

— Maria!... Maria!... Hé! Maria!...

Rien ne répondait. Le visage de la mère devenait livide : son cœur avait de gros tressauts et un poids lourd oppressait sa poitrine. Très vite elle traversa la cour, s'en alla chez les Lacroix. Francine était seule, encore occupée à ses langes.

— Pourrais-tu me dire où est la Maria, Francine?

— Ma foi, non !... Nous avons causé un peu, ce matin, vers dix heures ; quand je l'ai quittée, elle se disposait à aller laver : je ne l'ai pas revue depuis.

Dans une crise d'angoisse qui la rendait folle, Clémence se reprit à courir. Elle traversa le pré, pénétra dans l'enclos du lavoir et aperçut le corps de sa fille flottant à la surface de l'eau calme : alors, poussant un cri terrible, elle tomba près du bord, évanouie...

On fit à Maria de belles funérailles ; il y eut sur son cercueil une couronne artificielle en perles blanches et des couronnes de mousse, de lierre et de violettes, très fraîches.

Personne ne songea à la possibilité d'un suicide, sauf peut-être le père Pinel, qui eut des soupçons, mais se garda bien d'en faire part. Toutes les circonstances concordaient d'ailleurs pour prouver qu'il y avait eu accident : le « cabas » qui flottait sur l'eau, ainsi que le battoir, les effets à moitié lavés étalés sur le bord, en deux tas distincts... C'avait bien été la surprise d'un évanouissement, d'une mort en pleine activité, au milieu de la tâche inachevée.

Et, dans ce vallon où elle avait vécu, le printemps revint mettre son attrait coutumier : il y eut de la verdure, des fleurs et des chants d'oiseaux, et des moissons et des fruits... Rien n'était changé. Seulement les pauvres parents étaient inconsolables d'avoir perdu leur fille...

ÉPILOGUE

Deux années entières ont passé, un printemps nouveau règne encore, qui déploie pour les vivants ses magnificences et fait monter une sève nouvelle au cœur des vieux arbres.

C'est au milieu du jour, le lundi de Pâques, et il fait beau. à Jonçay, dans la cuisine ensoleillée des Vaureil, circule un enfantelet blond et rose, qui gazouille beaucoup en un vocabulaire étrange, inconnu des profanes : c'est le petit Joseph, le

bébé de Francine. Il parcourt seul les cinquante mètres qui séparent la maison de ses grands-parents de celle des Vaureil. Il vient souvent, et ses naïfs étonnements, son babillage, la surveillance constante qu'il demande, sont à Clémence une distraction salutaire; elle a toujours pour lui une bonne tasse de lait, une tartine de beurre ou de gelée de fruits. Et il en fait encore une maman, de cette bonne femme qui le gâte. On a bien tenté de l'habituer à l'appeler Clémence, mais il a trouvé le mot trop compliqué ; il articulait : « Mence », « Mence », et il a jugé plus pratique de dire maman.

Cela lui fait bien des mamans, à ce chérubin : — la vraie, d'abord, qu'il ne voit guère, la Nette, sa grand'mère, qui l'élève, et Clémence, qui le choie.

Sa vraie maman est partie, un mois après l'avoir mis au monde, pour nourrir un autre bébé dont les parents sont millionnaires. Elle est tantôt à Paris, tantôt à Biarritz, et vient seulement passer quelques semaines, à l'automne, au château des Saurêts, car sa maîtresse est la nièce de madame Breuron : — c'est celle-ci qui l'a fait placer. — Pendant ce séjour, Francine peut quelquefois voir son enfant, à elle, celui à qui elle pense toujours en soignant le petit millionnaire couvert de falbalas : elle le mange de caresses, lors de ses trop brèves entrevues. Le reste du temps, elle écrit régulièrement, chaque mois, en envoyant vingt-cinq francs.

Cela dédommage sa mère, qui a été obligée de tout délaisser, les épis, les lessives, les journées dans les auberges : elle est maintenant sédentaire, cloîtrée dans sa maison. Cette chaumière des Lacroix est aujourd'hui la seule habitée des cinq de la rangée : la mère Lamoine s'est réfugiée chez l'une de ses filles, Raspaut est mort au cours du dernier hiver...

Vaureil est parti de grand matin à la foire de Cresset. Depuis la catastrophe, il est devenu, à l'excès, taciturne, sombre et farouche. Présent, il travaille du matin au soir sans relâche ; il mange vite et silencieusement et repart aussitôt, aussi acharné à la besogne que s'il avait dix enfants à faire vivre. Mais il passe aux foires la moitié de sa vie : il fait le commerce des cochons. Il rentre avec cinq ou six porcelets entassés dans l'arrière de sa voiture ; il les garde quelques jours, puis les conduit de même à une autre foire où il

les revend avec un maigre bénéfice ; — quelquefois même sans bénéfice aucun. — Cela lui est un dérivatif : la route, l'animation du champ de foire, le repas d'auberge, sont autant d'épisodes qui le distraient.

Clémence a pris un air de madone douloureuse ; elle reste confinée dans son intérieur, vaquant machinalement à ses occupations ordinaires. Elle ne va plus guère au marché de Cos : elle vend ses denrées aux épiciers-merciers qui passent avec leurs charrettes. Mais, à Rigny, elle assiste à tous les offices des morts et, au cimetière, certaine tombe encore fraîche compte parmi les mieux soignées : elle entretient au pied de la stèle de pierre blanche un jardinet où croissent des pensées, des œillets, des roses ; et c'est son unique réconfort...

— Allons, mon chéri, il faut venir, que je fasse ta toilette : je vais te mettre la belle robe rouge que ta maman de Paris a envoyée.

Joseph est dans les bras de Clémence, et c'est sa grand' mère qui vient le chercher.

— C'est que, vous savez bien, Clémence, c'est ce soir la bénédiction des petits enfants et je vais y mener ce monsieur.

— Ah ! oui, c'est ce soir... Il fait bien beau : tant mieux pour ces pauvres bambins !.. Moi je vais rester là : c'est trop gai pour moi, cette cérémonie.

La Nette part avec le petit, et Clémence, restée seule, se laisse dominer, une fois de plus, par la puissance de sa tristesse infinie. Mais l'idée lui vient de fêter à sa manière ce lundi de Pâques. Elle entre dans la chambre, la pauvre mère douloureuse, dans cette chambre neuve qui, depuis la mort de Maria, reste à peu près toujours close. Il y fait sombre, il y fait frais et une odeur d'humidité s'en exhale. Elle ouvre la fenêtre, les volets : un flot de bonne lumière inonde la pièce et vient se jouer sur les panneaux ternis des meubles. Pour qu'il pénètre partout, ce beau soleil bienfaisant, elle découvre le lit, enlève et secoue les couvertures, la couette de plumes, le matelas. Puis elle ouvre l'armoire, la belle armoire neuve, qui recèle tous les vêtements, tous les objets ayant appartenu à sa fille. Les yeux mouillés de larmes, elle

les remue, elle les déplie, ces vêtements, pour leur faire prendre l'air et voir si les mites ne viennent pas les détruire : elle vérifie successivement toutes les robes, toutes les jupes, tous les corsages, et chaque pièce lui rappelle des épisodes qui la font pleurer plus fort. A présent, c'est les tiroirs qu'elle ouvre : ils sont bondés de petites choses familières, où la mère croit voir flotter des parcelles d'âme de la chérie. Voici la dentelle au crochet qu'elle faisait, à ses moments perdus, pour en garnir des taies d'oreiller ; voici des gants, des cravates, des rubans, un porte-monnaie, un chapelet, un paroissien et une jolie petite boîte, avec couvercle garni de coquillages, que lui avait envoyée Lucie, au premier janvier ; voici ses livres d'école, ses cahiers, ses porte-plumes, ses crayons. D'un geste machinal, Clémence prend le cahier qui se trouve en tête, qui est jeté là de travers, comme négligemment, alors que les autres sont superposés en une pile symétrique. Ah! oui, elle le reconnaît : c'est le cahier que Maria a acheté après son retour de pension et où elle s'amusait quelquefois à écrire. Clémence l'ouvre, au hasard ; une date, au haut de la page, la fait tressaillir : « C'était dix jours avant sa mort ! » — songe-t-elle.

Et voilà qu'elle se met à lire, la mère. Toute l'agonie de cette pauvre âme, exposée au jour le jour dans ces pages, s'offre à elle avec une inflexible évidence ; elle lit jusqu'au bout, malgré ses larmes, malgré ses sanglots, malgré son oppression croissante.

Je suis dans un tel état de désespérance qu'il me semble qu'à l'occasion je provoquerais l'accident libérateur...

Elle reste longtemps les yeux fixés sur ces lignes dernières, et voilà que le drame du lavoir s'évoque soudainement, clair, précis, ne permettant pas, hélas ! de douter : elle a cette vision de l'enfant désespérée qui se précipite dans l'eau, sa tâche à moitié accomplie, pour faire croire à un accident !

Un cri rauque s'échappe de sa poitrine ; son visage se contracte, prend une expression d'indéfinissable torture ; ses larmes s'arrêtent : — la douleur, au degré suprême, n'a plus

d'épanchement: — son sang se glace; elle faiblit, mais ne s'évanouit pas: elle tombe seulement dans une sorte de prostration physique, mais son cerveau est conscient, ses pensées lucides. Elle comprend que douce était la souffrance subie jusqu'à présent, comparée au châtiment qu'elle va endurer désormais : désormais le remords, comme une tache indélébile, va être imprimé dans son cœur; elle aura toujours cette idée désespérante qu'elle a eu sa part de responsabilité dans la détermination de sa fille, qu'elle l'a poussée au suicide, de connivence avec son mari, sous prétexte de faire son bonheur!...

Des abois de Castor vieillissant la tirent de sa torpeur : elle se lève et, par la fenêtre, voit un homme qui approche; vite elle essuie ses yeux, remet le cahier dans le tiroir, qu'elle referme, puis revient à la cuisine pour recevoir l'arrivant.

Cet arrivant, un grand et fort jeune homme au teint bronzé, à la moustache noire, c'est Jacques Lacroix.

Rentré du service depuis septembre, Jacques est engagé de nouveau dans cette ferme de Saint-Ponayre où il a passé sa jeunesse et où il est estimé. Venu la veille à Jonçay pour voir ses parents, il tient à dire bonjour à Clémence avant de s'en retourner.

— C'est toujours les tourterelles du Pré de la fontaine que vous avez là? — demande Jacques, pour dire quelque chose.

— Oui, c'est les mêmes, — répond Clémence, qui se prend à sangloter. — Elle en avait bien soin, je t'assure... A présent, c'est moi qui leur donne à manger, et, chaque fois, je ne puis m'empêcher de pleurer, parce que je pense à elle.

— Vous avez eu bien du malheur, — dit le jeune homme, très ému.

— Oh! oui, — fait-elle, — plus que notre part!

Elle continue de sangloter, avec quelques larmes pénibles. Pour Jacques s'évoquent aussi des souvenirs du passé : il revoit l'image gracieuse de celle qui fut la compagne de ses jeux et l'héroïne de son unique rêve amoureux, une angoisse l'étreint; il pleure aussi.

Un long moment, ils demeurent silencieux, la mère accablée

par le coup que l'atroce découverte vient de lui asséner, le garçon s'attendrissant à l'idée de la disparue.

— Tu l'aimais bien, toi aussi, mon pauvre Jacques! — dit Clémence.

Et, mentalement :

« Ah! si nous te l'avions promise, elle serait peut-être encore là, mon Dieu!... »

Et lui, tortillant son chapeau dans ses mains calleuses :

— Oh! ça, oui, sûr que je l'aimais bien!...

Puis, brusquement, pour ne pas prolonger cette scène triste :

— Allons, il faut que je m'en aille... au revoir, madame Vaureil.

— Tu n'es pas bien pressé... veux-tu boire une petite goutte?

— Non, non, merci.

Et il se sauve sans plus attendre, pendant que Clémence se laisse retomber sur une chaise, accablée...

Mais les vaches commencent à beugler dans l'étable : il est l'heure du pansage, et, sans s'attarder davantage à son chagrin, la pauvre mère remet toutes choses en place, clôt de nouveau la pièce, puis, ayant endossé une camisole, une vieille jupe et un tablier de toile, elle s'en va leur donner la pâture habituelle.

Eh! oui, malgré ce dernier écroulement, il lui faudra bien continuer son train-train ordinaire, se partager entre le ménage, les bêtes et les travaux des champs.

Maintenant, c'est le crépuscule : elle est revenue à la cuisine, toutes les bêtes pansées, les étables fermées. Il est temps qu'elle fasse la soupe, car Vaureil va bientôt rentrer.

Du passé, rien jamais ne peut revivre. Il peut subsister, tenace et douloureux dans les âmes meurtries; il ne saurait empêcher la nature de continuer son travail, dont l'unique but est la perpétuation des espèces, ni les humains d'être pris par les nécessités du présent. Les mêmes illusions fleurissent aux cœurs de vingt ans; les désabusés travaillent tout de même, forcément, pour la pâture et le gîte, ou bien par habitude, pour occuper le temps, chasser l'idée fixe, et ils sourient parfois à l'avenir, en prenant part aux ébats des petits enfants.

Quand la marmite est pendue à la crémaillère, au-dessus de la flamme vigoureuse et claire, une pensée subite vient s'imposer à l'esprit de Clémence. Pourquoi laisserait-elle subsister le cahier révélateur, qui tomberait un jour ou l'autre en des mains étrangères ? Puisqu'il était trop tard pour éviter le mal, ne valait-il pas mieux que le secret restât enseveli en elle, en attendant d'être enseveli avec elle?... En informer le père ? Comment, avec sa brusquerie rogue, prendrait-il la chose?... Se sentant coupable, il se porterait peut-être aux pires extrémités... Non, il valait mieux qu'il continuât d'ignorer, comme tous...

Elle retourne dans sa chambre, ouvre de nouveau l'armoire, le tiroir, emporte le cahier à couverture coloriée et le jette dans le feu... La flamme jaillit, un instant, plus haute ; le papier se transforme en inconsistances petites parcelles noires, qui disparaissent à leur tour... Plus rien ne subsiste, à présent, de Maria Vaureil ; elle est anéantie doublement : l'eau a chassé la vie de son corps, dont on ne voulait pas lui laisser la maîtrise ; le feu a consumé les dernières manifestations de son âme. L'histoire de sa fin dramatique restera à jamais ignorée. La vie va continuer, pareille...

ÉMILE GUILLAUMIN

QUESTIONS EXTÉRIEURES

FINANCE ET DIPLOMATIE

Après tant de « révélations » sur la rivalité personnelle et politique qui mit aux prises MM. Delcassé et Rouvier, sur les orageuses séances du Conseil des ministres, qui aboutirent à la démission de M. Delcassé, sur le rôle de l'empereur allemand en ces affaires françaises, et sur l'humiliante panique dont furent saisis les chefs de notre gouvernement, il est temps peut-être de rechercher quelques-unes des causes profondes qui nous jetèrent en cette crise. De mai à novembre 1905, on a pu lire dans nos journaux nombre de théories sur nos relations internationales. La plus systématique, je crois, et la plus claire fut énoncée dans *Gil Blas* du 9 mai, par M. Eugène Destez, en un court article intitulé *les Deux Écoles*, dont voici quelques extraits :

La lutte entre M. Rouvier, président du Conseil, et M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, semble vouloir entrer dans une phase nouvelle. Cet antagonisme devait fatalement éclater à la pleine lumière, étant données, non pas les divergences d'opinions des deux hommes politiques, mais leurs différences radicales de conception en ce qui touche les grandes questions économiques...

Les causes intimes des conflits [entre les peuples] se trouvent localisées en un même foyer : le régime économique des pays qui se combattent en vue d'atteindre un objectif commun : l'argent... Les nations tendent, ainsi que les individus, vers un bien-être plus grand,

que la richesse financière seule peut leur permettre d'atteindre. De ces tendances générales est née, tout naturellement, une école de diplomatie nouvelle. M. Rouvier, en tant que président du Conseil, constitue un prototype de cette école nouvelle, alors que M. Delcassé a voulu, quand même, demeurer l'homme des formules surannées... M. Delcassé est le formaliste, M. Rouvier est l'homme d'affaires dans toute la netteté du terme.

M. Rouvier a appris la lutte à cette rude école des Levantins, natures complexes et fuyantes, avec lesquelles la prompte décision et le sens pratique des choses sont les armes indispensables. Une longue carrière politique au travers de jours troublés a complété son éducation, l'a cuirassé d'un scepticisme de trempe solide qui lui interdit l'émotion aux heures difficiles et lui laisse la pleine disposition de soi-même... M. Rouvier, non pas président du Conseil, mais ministre des Finances, a compris que, sur le terrain financier et pacifique, le chemin à parcourir serait court qui permettrait à la France de dire qu'il ne s'accomplira pas une grande affaire financière sur le marché, sans elle. C'est là une conception devant laquelle M. Delcassé est resté hermétiquement fermé...

M. Rouvier ne possède ni idées personnelles préconçues, ni idées générales absolues. Il est l'homme des circonstances; voilà pourquoi jamais aucun événement ne le trouvera désarmé, pourquoi il restera toujours à la hauteur de sa tâche, grâce à sa souplesse d'action et à sa fécondité d'idées.

M. Rouvier apporte, dans ses procédés de gouvernement, la « diplomatie économique », alors que M. Delcassé n'a jamais voulu tenir compte du facteur économique en matière de diplomatie.

Qu'on le veuille ou non, l'argent est la plus puissante de toutes les forces du monde; les nécessités économiques dominent, indiscutablement, la vie des peuples. Et cette force, tandis que M. Rouvier cherche en toutes circonstances son meilleur point d'application, M. Delcassé, lui, affecte de l'ignorer.

En ce parallèle, il est trop visible que toutes les sympathies de l'auteur vont à l'un des personnages : M. Rouvier lui-même, s'il avait tenu la plume, aurait été plus équitable pour l'œuvre de M. Delcassé, combien — hélas ! — est peu fondé le reproche d'avoir « ignoré » pendant sept ans les exigences des financiers ! De ce long ministère, qui nous fut utile et glorieux, les seules fautes difficiles à oublier vinrent, au dedans comme au dehors, de faiblesses envers la finance. Pour ne rappeler qu'une affaire importante, nous avons,

tous, encore présentes à l'esprit les conditions que la finance mit à l'accord franco-anglais : le maintien des dettes égyptiennes au taux actuel, alors qu'une conversion immédiate eût permis d'abaisser grandement ce taux, pour le bénéfice du peuple et du gouvernement égyptiens. Et en Turquie, n'est-ce pas une politique vraiment financière, qui depuis cinq ans a fait de nous les complaisants d'Abd-ul-Hamid, les détrousseurs de concessions sur le cadavre de l'Arménie, et qui nous a conduits au corps-à-corps avec Guillaume II, notre rival dans les bonnes grâces du Sultan? n'est-ce pas là une application magistrale des théories énoncées plus haut?

Il faut donc rendre à chacun son dû : pendant sept années, M. Delcassé fut toujours accessible, trop accessible parfois, aux doléances et suggestions des financiers. Mais durant les ministères Waldeck-Rousseau et Combes, — tout changea avec le ministère Rouvier, — il semble qu'il n'ait d'ordinaire fait aux intérêts de la finance que la part qu'il jugeait équitable, la part qui lui semblait conforme et utile aux autres intérêts de la nation. J'ai dit trop clairement ma pensée là-dessus pour qu'il me soit nécessaire d'y revenir. Je doute cependant que l'on puisse nier mon souci d'une « diplomatie économique » : je fus le premier, presque le seul, à déplorer l'inertie — tranchons le mot : la désertion — de notre politique dans la récente affaire de Panama ; s'il se fût trouvé à la tête de notre gouvernement un Ferry ou un Palmerston, si nos ministres des Finances et des Affaires étrangères n'eussent pas reculé devant cette épithète de « panamiste », qui désormais ne rapportait que des insultes, ce n'est pas deux cents, c'est trois ou quatre cents millions de francs que les États-Unis auraient dû rembourser à l'épargne française. J'aurais voulu qu'à Panama on défendît un bien vraiment national, acquis par notre travail, que l'on récupérât les sommes effectivement et utilement dépensées, et que l'on sauvât la fortune de notre petite épargne.

Je ne méconnais donc pas que la France est la première capitaliste du monde actuel; que Paris peut et doit être le marché de l'or; que nous avons trente milliards exposés dans l'univers en placements plus ou moins sûrs; et qu'il n'est pas de peuple, blanc, noir ou jaune, qui, par ses fonds publics ou

ses sociétés industrielles, ne soit notre débiteur. Et je ne méconnais pas davantage que tout gouvernement français a, parmi ses devoirs essentiels, la protection, la défense, l'aide continuelle, bref, le maintien et l'affermissement de cette richesse nationale. Plus un gouvernement se targue chez nous de générosité démocratique, et plus il devrait accorder de soins à ce chapitre de ses devoirs.

Tous ces placements, en effet, ne sont pas le monopole de quelques rentiers, banquiers, boursiers et gens d'affaires : c'est la majorité, c'est la masse de notre peuple qui, par le travail quotidien et par la manie vertueuse de l'épargne, a constitué cette richesse dont les revenus vont à tous les Français, surtout aux plus méritants, aux plus humbles. Que demain quelque cataclysme mondial engloutisse ces trente milliards : mille ou dix mille de nos gens riches y laisseront peut-être tout ou partie de leur fortune ; mais dix ou vingt millions de petites gens, de vieilles et pauvres gens, seront ruinés, privés du nécessaire, jetés au désespoir et à la faim.

Protéger et guider notre épargne au dehors, en garantir les placements, en défendre les revenus, grand devoir de notre diplomatie assurément, mais non pas le plus grand ni le seul. Avant d'être riche, il faut être, avant de conserver les capitaux, il faut conserver l'existence de la nation. En mettant les choses au pire, il pourrait arriver que les placements de notre épargne fussent engloutis, une France pauvre serait encore la France. Car ce ne sont pas les plaies d'argent, même les plus profondes, qui sont les plaies mortelles, et ce n'est pas l'argent qui donne toujours, aux nations et aux individus, l'existence la meilleure, je veux dire la plus heureuse et la plus digne.

Si nous avions à choisir pour l'avenir de notre peuple entre la vie somptueuse de l'Espagne conquérante, — aux siècles où les pays de l'or, les Eldorados des deux mondes en faisaient le coffre-fort de l'Europe, où sur tous ses quais roulait l'argent des galions, — et la pauvre, l'indigente vie de la Grèce salaminienne, de l'Écosse puritaine ou de l'Allemagne bismarckienne, quel homme d'État, vraiment digne de ce titre, pourrait hésiter ? qui même parmi nos politiciens aurait, en public, le front d'hésiter ?

La dignité et la noblesse de notre vie nationale doivent passer avant la richesse du particulier et de la nation. Notre peuple a toujours pensé que bonne renommée vaut pour lui mieux que ceinture dorée. Quand, de toutes parts, nous arrivent les témoignages de cordiales sympathies, quand les nations occidentales rivalisent dans leurs démonstrations d'amitié, au lendemain des voyages présidentiels à Londres, à Rome, à Madrid, à Lisbonne, il me paraît inutile d'insister sur ce premier principe que la France tient d'abord à l'affection et au respect du genre humain. C'est là vérité banale, en apparence, truisme, lieu commun dont usent, en toute occasion, même les plus « levantins » de nos orateurs et de nos politiciens, et, pour garder l'oreille de notre peuple, ils doivent ajouter encore que l'indépendance et l'intégrité de la patrie, le maintien de nos traditions nationales d'humanité, de liberté, de sympathie pour les faibles, d'attachement aux droits de l'homme et des peuples, sont parmi leurs soucis primordiaux... Mais autre chose est de proclamer une vérité; autre chose de la pratiquer et, surtout, de la comprendre.

Puisque l'on nous parle des « nécessités qui dominent la vie des peuples », il faudrait bien voir que ces nobles formules ne sont pas de vains mots, que la politique de principes n'est pas seulement la plus honnête et la seule avouable, mais qu'elle est aussi la plus avantageuse, la plus nécessaire, et que, seule, elle peut faire vraiment les affaires de la nation, lui donner sécurité et prospérité.

***

Pour la sécurité nationale, on pense avoir presque tout fait quand on a garni de troupes nos frontières, de coupoles blindées nos forteresses, de munitions nos arsenaux, armé de bons fusils et de beaux canons nos régiments, d'énormes cuirassés et d'innombrables torpilleurs nos côtes métropolitaines et coloniales. C'est bien en fait la première condition de notre sécurité : les toasts de Guillaume II en prouveraient l'importance vitale aux plus incrédules; seuls, peuvent encore la nier quelques dilettantes en servage d'utopies ou en adoration per-

pétuelle devant les dogmes et les hommes d'outre-Rhin. Mais cet attirail guerrier ne suffit pas.

A cette besogne militaire, on pense que la diplomatie ajoute le couronnement suprême par un habile travail d'ententes, d'alliances, d'amitiés ou de neutralités, par un double et triple réseau de combinaisons défensives. Seconde condition, presque aussi nécessaire que la précédente ; à elles deux, elles permettent d'escompter sans trop d'alarmes l'avenir tout proche : un bon chien de garde et quelques bons voisins écartent d'ordinaire les brigands et les loups, même à l'orée de cette forêt sauvage qui s'appelle l'Europe... Mais ces deux conditions réunies ne donnent encore qu'une sécurité provisoire, précaire, et, si les financiers trouvent toujours, outre leur sûreté personnelle, leur bénéfice aussi bien en ces syndicats de peuples, — qui ne vont jamais sans quelque emprunt public ou privé, — qu'en ces commandes d'armes, — qui ne se traitent jamais sans le courtage des banques et sociétés de crédit, — peut-on dire que cette politique nécessaire soit toujours favorable à la prospérité de la nation ?

La sécurité parfaite et la prospérité durable exigent quelques autres facteurs, que la finance le plus souvent ignore, dédaigne ou même contrecarre, mais qui, tous, me semblent découler d'une règle générale de conduite, dont la nécessité va s'imposant davantage aux peuples comme aux individus.

Le résultat le plus net de toute notre civilisation moderne, des relations plus nombreuses, plus rapides et plus intimes entre les compartiments et les communautés de notre planète, des montagnes percées, des océans franchis, des continents reliés par le télégraphe et la navigation, des marchés et des bourses chaque jour plus solidaires, bref le résultat le plus net de notre science appliquée à la transformation de l'univers est aussi de transformer l'humanité, de l'amalgamer tout entière en une sorte de grand corps unique, où les peuples les plus divers et les plus éloignés, devenus membres ou organes, auront, ont déjà chacun son rôle à jouer, sa tâche particulière : rôle important ou secondaire, tâche obscure ou glorieuse, mais rôle toujours utile, et tâche nécessaire. Dans le présent déjà, dans le proche avenir surtout, c'est cette utilité — je ne dis pas, cette grandeur — du rôle mondial

qui fait et fera la valeur des nations et, par suite, leur seule chance de durée et de bonheur.

Car à ce grand corps de l'humanité mondiale, président les mêmes lois qu'à chacun des organismes individuels ou sociaux dont le secret fut livré à nos recherches scientifiques : les membres sans emploi s'atrophient ; les organes inutiles disparaissent. Mal logée sur la planète trop étroite, pressée au dehors par les éléments hostiles, au dedans par le besoin d'une justice plus équitable et par le désir d'une vie moins pénible : l'humanité demain ne pourra, ne voudra plus nourrir que les peuples qui lui servent ; elle se libérera de ceux qui l'exploitent ou la gênent. Au banquet de la vie mondiale, il faut que chacun paie sa place en monnaie d'aloi ; ceux là seuls garderont toujours leur rang, que l'humanité jugera indispensables à son bonheur.

Sommes-nous indispensables à la vie de l'humanité, au bonheur du monde ? de toute notre énergie, avec toutes les facultés et toutes les ressources dont la nature nous a pourvus, nous efforçons-nous de devenir plus indispensables encore à cette vie et à ce bonheur ? Cet examen de conscience nationale s'impose à chacun des peuples, mais plus impérieusement à nous autres, Français. Car il est, à mes yeux du moins, une vérité indiscutable que, sous mille formes, trop souvent peut-être, j'ai répétée aux lecteurs de cette *Revue*[1] : c'est que la nature a mis notre France en telle situation géographique, et l'histoire a mis notre peuple en telle situation morale, que nous tenons à Paris le carrefour central des routes et des intérêts de l'humanité. Plus les hommes, les marchandises et les idées circuleront à travers les continents et les mers, par-dessus les frontières pacifiées, entre les nations et les races conciliées, plus notre France devra percevoir les bénéfices, mais mieux aussi elle devra comprendre les devoirs de cette grande charge.

Si nous venions jamais à négliger ces devoirs ; si notre France cessait d'être le foyer accueillant et réconfortant pour toutes les idées généreuses, pour tous les hommes de paix et d'équité, et le passage libre, commode, pour toutes les

1. Voir *Transpyrénéens* du 1er juin et *Politique française* du 1er juillet 1905.

transactions pacifiques, pour toutes les relations d'échanges et de pensée : soyons sûrs que notre descendance ne conserverait pas longtemps ce pays privilégié ; elle en serait chassée ou dépossédée par la coalition des forces envieuses et par le mécontentement de l'humanité complice. Nous ne savons pas suffisamment, ou nous n'avons pas toujours présente à l'esprit cette pensée, que notre « douce » France est une terre privilégiée entre toutes, que sa situation, son climat, ses productions, l'harmonieux et avantageux système de ses côtes, de ses fleuves, de ses plaines et de ses monts en ont fait la plus « humaine » des contrées, aussitôt que le travail de la civilisation s'en est emparé. Le vieux Strabon — qui pourtant connaissait et décrivait les régions bénies de la Méditerranée levantine, hellénique, romaine et espagnole — exprimait déjà son admiration de cet organisme composé à souhait « comme en vertu d'une prévision intelligente », et nos politiques devraient lire et relire et méditer l'introduction géographique que mon maître Paul Vidal de Lablache a mise à l'*Histoire de France* d'Ernest Lavisse. Ils comprendraient mieux, je crois, quelques-uns de nos devoirs nationaux et de nos risques : on ne légitime, on ne conserve longtemps ses privilèges que par l'intelligence de leurs obligations et l'accomplissement de leurs charges.

Dès aujourd'hui, si nous voulons vivre, nous devons considérer que notre intérêt est dans la prospérité de l'univers. Notre travail national n'a chance d'être estimé et bien payé que par une humanité riche, pacifique. Notre idéal, comme notre caractère national, n'a chance d'être compris que par des hommes moins asservis à l'oppression de la nature et de la souffrance. Nous sommes un peuple de luxe et de gaieté. Nous pouvons fournir le monde de douceurs et de « braveries » ; mais ni sur notre terre, ni dans notre sol, nous ne trouverions à le fournir de quelqu'une de ces marchandises qui répondent aux besoins vitaux de la foule : notre champ de blé, nos trous à charbon, nos minières, nos troupeaux, nos forêts, et même notre vignoble, peuvent-ils faire concurrence aux champs et aux troupeaux américains, aux houillères et aux mines anglaises ou yankees, aux forêts polaires et équatoriales, et même au vignoble méditerranéen ? Nous ne pro-

duisons que petitement, mais bellement, non pour la bête humaine, mais pour l'homme civilisé : aux progrès de la civilisation, est lié le progrès de notre richesse.

On nous dit que cette richesse même est notre meilleur moyen de servir l'humanité et de transformer le monde parce que « l'argent est la plus puissante de toutes les forces ». J'admets, si l'on veut : laissons aujourd'hui de côté l'œuvre, — plus étendue et plus profonde à mon gré, — de nos lettres, de nos sciences, de nos arts, tout le travail de notre esprit et de nos mains ; ne considérons que la puissance de notre richesse. Nous avons une énorme réserve d'énergie en nos capitaux, et nous avons en notre épargne une source presque intarissable d'argent liquide. Il est d'un intérêt national, aussi bien que mondial, que cette énergie ne dorme pas, que cette source ne se perde pas sans bénéfice pour nous-mêmes et pour les autres. La finance rend donc à la nation et à l'humanité un très grand service, en dirigeant au dehors le trop-plein de notre épargne et en exigeant de cette richesse exportée le maximum de revenus. Est-ce à dire que la direction et le contrôle des seuls financiers doivent présider à cet exode, et que leurs seuls désirs ou besoins doivent ordonner ces placements? Est-ce à dire surtout que la vie internationale doit être soumise à leurs combinaisons?

Par métier, la finance accepte tous les revenus, d'où qu'ils viennent. Elle a toujours partagé l'indifférence de cet empereur-financier, pour qui les fermages n'avaient aucune odeur. Dans le ventre ouvert des Arméniens et des nègres, dans le sang des Russes et des Japonais, parmi les cris et les malédictions des peuples, dans la bourse de l'aigrefin ou dans le salaire du travailleur, partout, d'une main toujours adroite, elle pêche l'argent, — pourvu qu'il soit au titre légal. Par métier aussi, la finance prête à toutes gens qu'elle croit solvables, aux égorgeurs comme aux bienfaiteurs de nations, aux entrepreneurs de ruines et de misères, aux gâcheurs de vie et de liberté, comme aux ouvriers de bonheur et de progrès, comme aux champions de vérité et de justice, aux avant-gardes et aux batteurs d'estrade de la civilisation, comme aux matamores, traînards et goujats de l'arrière-queue... Est-il de notre intérêt national, est-il aussi de l'intérêt humain qu'une

force française, la plus puissante des forces françaises (disent les financiers) soit à travers le monde appliquée au service de toutes les affaires?

Une France, qui mettrait ses efforts à devenir une usurière, prêteuse à la petite semaine, tentatrice des jeunes peuples et pourvoyeuse des vieux absolutismes, n'exciterait bientôt que le mépris et la haine des hommes : pour vivre et prospérer, il nous faut l'amitié du genre humain; notre richesse, comme nos autres énergies, ne doit travailler qu'aux entreprises d'affranchissement et de progrès, aux seules affaires de grand jour et de bonne foi; elle ne doit toucher de salaire que d'un labeur effectif et efficace, en cherchant avec notre profit le bénéfice matériel et moral de nos clients.

Aussi je vois bien comment, par la finance, notre diplomatie peut nous gagner l'humanité. Mais jamais je ne pourrai admettre que, par notre diplomatie, la finance entreprenne d'exploiter les nations. Faire « dire par la France qu'il ne se traitera pas une affaire sur le marché sans elle! » Mais je voudrais au contraire que la France proclamât aux quatre coins du monde que jamais sa signature et sa responsabilité ne sont engagées dans une affaire louche ou véreuse, que jamais le drapeau national ne couvrira les entreprises de financiers marrons, que jamais le canon national ne se fera le recouvreur de leurs créances. Et je ne doute pas qu'une telle politique, servant les intérêts généraux de la nation, serve mieux encore les intérêts particuliers de l'épargne.

* * *

Finance et épargne : termes souvent unis mais non pas inséparables ; associés indispensables l'un à l'autre, mais dont chacun peut avoir la prétention de mener l'autre au but de ses propres désirs. Les financiers parlent très haut dans les conseils de notre France démocratique : étant les procureurs de l'épargne, qui est la nation, ils se disent les tuteurs de la démocratie, et nous voyons dame Finance envahir les ministères au nom de l'intérêt universel. A mon gré, le travail d'aujourd'hui, qui, tout en nourrissant la nation, construit l'épargne de demain, aurait beaucoup plus de droits à sur-

veiller la machine gouvernementale. Même en admettant cette vue des financiers, on ne saurait confondre les nécessités de la finance avec les besoins de l'épargne.

Notre épargne, surtout la partie démocratique de cette épargne, désire, sans doute, retirer de ses placements au dehors le maximum de revenus; mais elle veut, avant tout, des placements assurés, de tout repos, de longue durée. Si toujours elle pouvait choisir en connaissance de cause, jamais elle n'hésiterait, entre un faible, très faible revenu et un placement risqué : sobre, regardant au loin vers l'avenir, plaçant pour ses fils ou ses neveux autant que pour elle-même, elle aimerait toujours mieux vingt, trente, quarante années de coupons à 2 p. 100 et le remboursement de ses actions, que cinq ou dix années de coupons à 10 p. 100 et le risque de son capital.

Prenez maintenant les cotes de la Bourse et suivez les oscillations des valeurs au cours des vingt années dernières. A travers toutes les crises de la politique intérieure et mondiale, où sont restés les placements les plus durables et les plus sûrs que nous ayons faits au dehors, sinon en ces affaires de grand jour et de bonne foi, en ces entreprises de civilisation et de progrès, dont nous parlions tout à l'heure? Pense-t-on que notre épargne ne serait pas satisfaite et tranquille, si son portefeuille n'était garni que de *Suez*, par exemple, ou de *Chemins lombards*?

Mais ces placements assurés, durables, ne sont pour la finance que l'objectif secondaire ; les gros revenus mêmes, qu'elle se vante de nous procurer, sont avant tout pour elle moyens d'appât. Intermédiaire d'un jour entre l'épargne française et l'emprunt étranger, tenancière du pont qu'elle jette de l'un à l'autre, la finance veut d'abord toucher son droit de péage, sa commission, et la plus grosse qu'il se peut. Que notre épargne trouve au dehors du 4 et du 5 p. 100 et qu'elle ne le paie que 96 ou 98 francs : la finance, à coup sûr, ne peut que s'en réjouir, parce que les affaires lui arrivent en nombre et qu'avec les transactions, ses péages se multiplient. Mais l'importance pour le financier est d'acheter 92 ou 94 francs le titre d'emprunt que l'épargne lui rachètera 96 ou 98. Or, quels sont les emprunteurs qui, forcés de subir

les conditions de la finance, lui laissent les commissions les plus fortes? Quels sont les titres qui, ne pouvant s'offrir d'emblée au grand public, doivent se concilier d'abord la complice réclame des gens de Bourse?

Ce sont les emprunteurs douteux ou décriés, les Abd-ul-Hamid, les rois Milan, les khédives Ismaïl (je ne puis citer que les prodigues « classés » et les bandits notoires), ce sont les affaires chancelantes ou risquées, *Sucreries du Sahara* ou *Chantiers du pôle* (je ne puis citer que des entreprises imaginaires), que la finance est encline à choisir. Maîtresse de notre diplomatie, sur quels clients étranges elle étendrait notre protection, et de quels titres elle gonflerait notre portefeuille! Si l'on veut un exemple restreint, mais concret, voyez seulement ce que cette politique financière a fait à Constantinople, depuis qu'en notre ambassade s'est installé l'un de ses fidèles. Entre l'Homme malade qui s'en va, perd pied, succombe sous l'avarie et la sénilité, et les jeunes nations, chrétiennes et musulmanes, qui s'éveillent, surgissent et seront les maîtresses demain, quel client semblons-nous avoir adopté depuis cinq ans? quel protégé semblons-nous défendre contre la force des choses et contre l'indignation des hommes? Le jour où l'Europe, toute l'Europe, même l'Allemagne, vient heurter à la Porte et exiger un peu de justice en faveur des Macédoniens, n'est-ce pas une honte, un désastre national que nous ne venions que les derniers, de mauvaise grâce, en serre-files, et qu'au lieu d'un ambassadeur, parlant haut et clair le langage de l'équité, nous n'ayons là-bas qu'un chargé d'affaires, faisant de son mieux peut-être, mais ne pouvant pas faire ce que la France devrait? Et le jour prochain où croulera cette ruine ottomane, sera-ce un bénéfice pour notre épargne que notre argent soit allé à la police, à la garde, aux gaspillages du Sultan, au lieu d'aller aux routes, aux écoles aux champs et aux villes du Crétois, du Macédonien, de l'Arménien, ou même de l'Albanais et de l'Arabe?

La finance elle même se rend bien compte que ni la nation ni l'épargne ne sauraient admettre ou supporter longtemps ses façons d'agir, si l'on n'offrait à l'une de gros revenus et quelques garanties, si l'on ne donnait à l'autre quelques bonnes paroles

Pour les revenus, notre épargne, comme on sait, n'a pas de prétentions exorbitantes : ne pouvant obtenir chez nous que le 2 1/2 ou le 3 du 100, elle appelle gros revenu le 4 1/2 ou le 5, que les financiers ne sont jamais en peine de lui promettre ni même de lui trouver au dehors. Mais pour les garanties, notre épargne est plus exigeante, et la finance, plus embarrassée. Ah! si l'on pouvait annoncer et prouver à tous que la diplomatie et la force de la nation seront toujours au service des capitaux engagés, que notre flotte se mettra en route et nos ambassadeurs en uniforme, dès qu'une créance, quelle qu'en soit la valeur intrinsèque et morale, semblera en péril, combien le problème serait simplifié! combien les affaires deviendraient plus commodes!

Le malheur est que la majorité de notre peuple veut réserver sa force et ses relations pour d'autres besognes. Elle entend soutenir et protéger, au dehors comme au dedans, les droits et placements de tous les citoyens, faire rendre justice à chacun, exiger les dettes reconnues, pourvu qu'elles aient été librement et loyalement contractées et que le créancier ait touché l'argent, tout l'argent de son billet. Mais elle n'entend pas se prêter aux jeux et tours des négriers et fournisseurs de sérail, des naufrageurs de bourse ou des usuriers et *sarafs* à la mode levantine... A défaut de la garantie nationale, ne pourrait-on pas en découvrir quelque autre?

***

On lisait dans la *Semaine financière* du journal *le Temps*, à la date du 16 juillet 1905 :

M. Rouvier n'a pas déçu les espérances qu'avait fait concevoir son acceptation de la direction des Affaires extérieures. Il a su tirer d'une situation délicate, qu'il n'avait pas créée, un parti très honorable. Il l'a fait en homme pratique, clairvoyant, puisque tout en conservant à la France le rôle et les avantages spéciaux que lui confère sa mitoyenneté avec le Maroc, il lui a assuré la liquidation d'une situation mal engagée, et du même coup il a ouvert avec nos voisins les plus directs sur le continent une conversation qui pourrait déterminer plus qu'une détente des rapports antérieurs, une entente sur d'autres questions au moins aussi intéressantes pour nous que celle du Maroc...

La diplomatie, telle que la pratiquent aujourd'hui la plupart des nations, nos rivales, est essentiellement basée sur les intérêts économiques et comporte une association étroite entre elle et les groupements industriels, commerciaux et financiers. D'autre part, ces groupements, en se mettant en relations directes avec les forces similaires des autres pays, en contractant des alliances et des fusions d'intérêts, sont les agents les plus sûrs du rapprochement politique des nations, car rien dans le monde ne prime les intérêts matériels...

Il ne faut pas laisser le socialisme proclamer que, seul, il est capable de déterminer l'union des peuples et leur libération, alors qu'il est la plus sûre préparation à leur asservissement définitif.

Seule, la politique d'affaires, qui favorise l'épanouissement de toutes les initiatives du plus bas au plus haut degré de l'échelle sociale, qui crée la richesse et en active la circulation dans toutes les classes, est de nature à produire l'apaisement universel, tout en laissant au cœur de l'homme libre assez de dignité pour défendre le pays, en cas de péril national.

Cette entente avec l'Allemagne « sur d'autres questions au moins aussi intéressantes pour nous que le Maroc », pas n'est besoin de dire qu'en l'esprit des financiers, elle devrait porter sur ces « intérêts économiques » qui, par le moyen des « groupements industriels, commerciaux et financiers, sont les agents les plus sûrs du rapprochement des nations ». *Gil Blas* nous donnait plus haut la théorie de cette « politique d'affaires » ; en voilà maintenant la formule pratique : lions partie avec l'Allemagne, et notre finance sera satisfaite.

Si l'on considère les choses avec l'œil d'un financier, cette formule est, en effet, pleinement satisfaisante. L'épargne française est en quête de placements ; la finance française a des clients tout prêts ; pour que les deux éléments se combinent et produisent aussitôt le bénéfice des financiers, il ne manque — il est ainsi des combinaisons chimiques qui ne se produisent qu'à chaud — il ne manque qu'un peu de cette chaleur qui s'appelle la confiance et que donne rapidement l'adjonction d'une sûre garantie. Or, tout près de nous, à nos portes en vérité, de l'autre côté seulement des Vosges et du Rhin, chez « nos voisins les plus directs sur le continent », un homme, Guillaume II, possède, en sa flotte, son armée et sa diplomatie, le plus formidable instrument de garantie qui se puisse désirer, et cet empereur des affaires en dispose selon

tiers pour la « politique d'affaires », et cet empereur militaire en use à son caprice, sans être embarrassé jamais ni des scrupules, qui trop souvent arrêtent les chefs des nations occidentales, ni des entraves constitutionnelles, qui les retiennent ou les retardent dans le passage des menaces à l'effet. Lorsque Guillaume II et les siens sont créanciers, le débiteur n'a qu'à bien tenir ses engagements, tous ses engagements, à l'heure dite et à la lettre, s'il ne veut pas subir, comme la Grèce, une visite de généraux allemands, ou, comme le Vénézuéla, une volée de bombes allemandes. Associer Guillaume II à leurs grandes et petites combinaisons, quelle aubaine, quel rêve pour nos financiers !

Or, voyez encore l'heureuse rencontre : cette association du capital français et de la force allemande, si nécessaire au bénéfice de nos gens de Bourse, si désirée de nos politiciens économiques, Guillaume II et son peuple en ont le même désir, le même besoin. Pour l'invasion du monde, non par les armées — Guillaume II lui-même a bien voulu nous avertir qu'il ne pensait pas conquérir l'univers, et nous pouvons croire en effet qu'à travers tant d'océans sa poudre risquerait de se mouiller un peu, — mais par les manufactures et les entreprises allemandes, pour cette invasion du monde où l'Allemagne impériale a mis son avenir, Guillaume II dispose de toutes les forces humaines : une main-d'œuvre abondante, vaillante et disciplinée, un outillage perfectionné et puissant, une hiérarchie rationnelle et bien agencée, surtout une méthode scientifique et une érudition universelle font de l'industrie allemande la mécanique la mieux montée des deux mondes, sans rivale peut-être dans l'histoire de la civilisation. Donc, tout ce que l'homme par le savoir et la volonté peut acquérir, cette industrie allemande le possède. Mais il manque à l'Allemagne deux choses que, seuls, la nature et le temps peuvent donner aux hommes : elle n'a pas de grandes richesses naturelles, et elle n'a pas de grands capitaux.

Il fut un temps où l'Allemagne était capitaliste, au temps lointain des villes impériales et de la Hanse, avant les guerres de Bismarck, de Napoléon, de Frédéric, de Louis XV, de Louis XIV et de Gustave-Adolphe, avant les dissensions religieuses et la Réforme, avant les trois siècles qui séparent

Bismarck de Charles-Quint. Mais durant ces trois siècles, toutes les armées de l'Europe prirent cette « bonne » Allemagne pour champ de bataille ou de campement ; ennemis et alliés, envahisseurs et libérateurs, Français et Suédois, Anglais et Russes, Prussiens et Espagnols, tous les soudards la pillèrent et mangèrent à l'envi : que restait-il en 1870 des richesses légendaires d'Augsbourg, de Nuremberg, d'Hambourg, de Mayence et de Cologne ? Depuis 1870, l'énergie et la science allemandes ont voulu de nouveau conquérir la fortune : depuis 1890, elles y ont réussi. L'Allemagne est redevenue riche : cependant, elle n'a pas encore de capitaux.

C'est que les salaires et les bénéfices de son travail — qui sont énormes — passent tout entiers dans ses affaires, qu'elle conduit de spéciale façon. Avec son habitude de crédits illimités, avec son ambition de clientèle mondiale, elle consent à l'univers de colossales avances en marchandises ; ses gains, au fur et à mesure, sont tout aussitôt replacés en ces avances que, chaque jour, elle ne fait que renouveler et augmenter encore. Tout le monde sait — et les Allemands sont les premiers à dire — qu'il leur faut ce système d'avances continuelles et de crédits sans fin pour imposer la « camelotte » allemande aux lieu et place de la « manufacture » anglaise. Si l'Allemagne voulait liquider un peu ses créances et en tirer des capitaux, nul ne peut dire ce que lui donnerait au juste cette opération ; mais on voit bien ce que deviendrait aussitôt son commerce.

La crise allemande de 1901-1902 — que j'exposais le 15 octobre 1902 à mes lecteurs — a montré quel malaise permanent et quelles catastrophes cause cette rareté des capitaux. Aujourd'hui, la crise n'est pas encore oubliée ni close ; néanmoins, l'argent liquide reparaît, rentre et circule un peu partout, abonde en certains points, mais n'y séjourne pas : ceux qui le reçoivent n'ont pas encore l'habitude de l'épargne, qui seule constitue à la longue de grandes réserves de capitaux. Tout au contraire : cette frugale et protestante Allemagne, dont l'Europe entière vantait jadis les familiales, les bibliques vertus, — c'était le temps où la pauvreté lui interdisait le luxe des vices, — la voici maintenant plus pressée de jouir de sa richesse renaissante, plus avide de tous les

plaisirs, surtout des coûteux et voyants plaisirs, que l'Anglais, le Français, l'Américain et les autres peuples de confort et de joie. A Paris, à Cannes, à Monaco, à Florence, à Naples, à Palerme, à Biskra, au Caire, à Grenade, sans compter les Carlsbad et Abbazia germaniques, dans tous les paradis du vieux monde, c'est un afflux d'Allemands, trop bien mis, trop aimables, trop bruyants, qui veulent étaler leur dépense et qui dépensent en effet toutes leurs économies de récents parvenus : pendant ce temps, le 3 pour 100 impérial est à 88 francs.

Des capitaux ! Si Guillaume II avait à sa disposition notre réserve française, avec quel sourire de pitié il toiserait le concurrent, le rival anglais ! avec quelle audace légitime il pousserait plus vivement encore contre Londres la guerre « pacifique » et commerciale, en attendant l'autre ! Aussi nous pouvons et devons croire à la sincérité de son affection, quand il dit, quand il crie qu'il nous aime, qu'il a besoin de notre main dans sa main, de notre poitrine contre sa poitrine, — de notre portefeuille sur son cœur. Comme nos financiers, il nous demande seulement d'adopter cette politique d'affaires « qui doit produire l'apaisement universel, tout en laissant au cœur de l'homme libre assez de dignité pour défendre le pays en cas de péril national ».

Mais il n'y aura plus alors de péril national : notre nation ne connaîtra plus que paix et bonheur. Songez que tous nos capitaux seront placés, bien placés, que tous nos revenus rentreront, que nous aurons seulement la peine de les compter et de les recevoir : l'Allemagne, moyennant une faible commission que paiera, d'ailleurs, non le rentier français, mais l'emprunteur étranger, l'Allemagne se chargera de les encaisser, de les exiger, s'il le faut. Est-il rien de plus simple, de plus avantageux et, tout ensemble, de plus honnête ? Notre épargne prend à notre finance du 4 p. 100 à 98 francs ; notre finance prend à l'Allemagne du 4 p. 100 à 94 francs ; l'Allemagne fournit aux Turcs, aux nègres, à qui bon lui semble, de l'argent ou des marchandises à 8 ou 10 p. 100 : qui ne gagne à cette combinaison ? L'Allemagne et la finance reçoivent chacune sa commission, et notre épargne voit ses revenus majorés et garantis... Dire qu'il reste encore des socialistes, des radicaux, des modérés, des conservateurs, des par-

tisans d'une politique de principes, qui cherchent un autre moyen « de déterminer l'union des peuples et leur libération » !



Quand M. Rouvier prit en main la direction de notre diplomatie, il put sembler qu'il ne venait au Quai d'Orsay que pour installer cette théorie et cette formule de la « politique d'affaires ». Depuis deux ans déjà, il tâchait de les imposer aux répugnances de M. Delcassé. Le désaccord, puis la brouille entre eux avait éclaté justement au sujet d'une combinaison où la force allemande et la finance française voulaient collaborer. Quand les Allemands avaient exigé du Sultan la prolongation de leurs voies anatoliennes vers la Mésopotamie, ils avaient dû, faute de capitaux, recourir à la coopération française. Notre finance et notre ministre des Finances, considérant le bénéfice pécuniaire, voulaient sans plus de retard collaborer. Notre diplomatie et notre ministre des Affaires étrangères, considérant le risque national d'un monopole germanique au Levant, réclamaient certaines garanties pour la direction future de l'entreprise et pour la part de la France à cette direction. L'Allemagne donna de belles promesses, puis se déroba : M. Delcassé fit rompre l'entente...

D'autres débats avaient entretenu et avivé l'antagonisme entre les deux champions de la politique de principes et de la politique d'intérêts. M. Rouvier, devenu président du Conseil, l'emporta, par des moyens que nous examinerons quelque jour. En mai dernier, quand il entra au Quai d'Orsay, c'était pour « réparer les fautes » de son prédécesseur, qui méchamment avait « isolé » l'Allemagne, « débauché » l'Italie et acculé Guillaume II, l'empereur pacifique, au discours de Tanger. Voici novembre : l'isolement de l'Allemagne a-t il diminué? n'avons-nous rien fait pour débaucher encore la Russie vers l'entente anglaise, loin de l'entente allemande? et les discours de Dresde prouvent-ils que l'empereur, seul, continue d'être l'apôtre de la paix?

De mai à novembre, six mois à peine ! et depuis trois mois déjà, M. Rouvier a repris les errements de son prédécesseur. Trois mois — et les conseils de M. Revoil — ont suffi à lui

apprendre que finance et diplomatie sont métiers différents, dont chacun a son domaine et ses procédés, et que les plus belles combinaisons financières peuvent conduire aux pires désastres diplomatiques ! Ah ! M. Rouvier a été mis à dure école : les conférences avec le docteur Rosen lui ont révélé sans ménagement les procédés habituels et les intentions véritables de l'empereur francophile...

Nous aurons quelque jour le détail de ces conférences. A défaut de ces discussions encore secrètes, nous avons les actes publics et déjà nous comprenons pourquoi le financier, « l'homme d'affaires dans toute la netteté du terme », que *Gil Blas* saluait en M. Rouvier au mois de mai, « l'homme pratique et clairvoyant », l'agent « des groupements industriels, financiers et commerciaux », que *le Temps* admirait encore au milieu de juillet, a dû renoncer en septembre à ce syndicat si profitable, grâce auquel notre argent, passant par Berlin, serait allé au Maroc fomenter contre nous la résistance ou l'agression du Chérif, creuser le port de Tanger, armer les bandes du *maghzen* et les tribus du *siba,* — à Pétersbourg, miner l'alliance franco-russe et rétablir, avec l'autocratie chancelante, l'alliance des trois empereurs, — en Turquie et en Extrême-Orient, contrecarrer les projets que, seuls ou unis à l'Angleterre, nous avons en cours d'exécution... Et ce n'étaient encore là que les résultats financiers de cette « politique d'affaires » ; mais notre argent engagé eût bientôt mis nos autres forces à la merci de Guillaume II, et nous savons ce qu'il en compte faire : s'il nous veut avec lui, c'est pour nous tourner contre les Anglais.

« *Avec* tout le monde, avec tous ceux du moins qui ne veulent, comme nous, que le règne de la paix sous la règle de la justice ; *contre* personne, surtout contre aucune des nations libérales qui s'efforcent, comme nous, de respecter le droit du voisin » : M. Rouvier a découvert, lui aussi, après trois mois de diplomatie, que ce principe doit diriger notre politique, et qu'il faut des principes pour mener une politique, s'il ne faut que des combinaisons pour lancer une affaire.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LES MAGES SANS ÉTOILE

— AMES RUSSES —

I

Le train roulait, acharné, trépidant, avec une plainte sourde et continue. Il semblait accomplir en colère cette besogne qu'on lui imposait, de toujours courir sur les lignes droites des rails, sans fantaisie, sans caprice, vers une destination lointaine et dont il n'avait cure. Il obéissait, rageur, crachant des bouffées de vapeur qu'il menait après lui, le long de son flanc. Et, sur la route, les poteaux télégraphiques l'observaient, blêmes dans le petit jour, tous pareils, hauts et rigides, avec la chevelure éplorée de fils de fer qu'ils se lançaient les uns aux autres. Ils apparaissaient innombrables, messagers muets et immobiles de tristesse et d'espoir; ils accompagnaient de leur sollicitude cette vertigineuse humanité qui, entre leur double rangée, se précipitait.

Dans un coin de compartiment, contre la fenêtre, une jeune femme, Valentine Lougov, s'amusait d'être emportée ainsi à travers l'espace. Combien de fois, petite fille, n'avait-elle pas suivi des yeux, dans la plaine, des trains qui passaient comme de rapides chenilles? Elle s'étonnait alors de songer qu'il y avait là des hommes et des femmes, qu'ils parcouraient les couloirs des wagons, qu'ils dormaient étendus sur les banquettes : des hommes et des femmes plus grands qu'elle, dans ce train minuscule... Elle avait toujours

désiré des voyages, curieuse de tout ce que les pays lointains contiennent de beau, d'ingénieux, d'imprévu. Mais elle vivait dans un château perdu, auprès d'une grand'mère très vieille, dont la douceur placide n'admettait pas d'autre souhait que celui du repos.

Plus tard, mariée, Valentine vit beaucoup de pays. Son existence fut un tourbillon où les deux bébés qui vinrent furent traités en colis précieux, mais gênants. Puis des années mornes. Elle fut veuve, et le calme s'établit autour d'elle comme s'il devait toujours durer. Elle vécut retirée, dans l'ennui de sa solitude, comme jadis lorsqu'elle était jeune fille ; seulement, au lieu de l'aïeule aimante, elle eut pour compagne une belle-mère impérieuse. Elle se fit de nouveau toute petite, et attendit. Sa douleur s'apaisa vite, — trop vite, se disait-elle. — Un matin, elle se réveilla gaie, avec un besoin de chanter doucement, de rire et d'être tendre. Mais elle n'osait pas : on la voulait si meurtrie, on respectait tant son deuil !... Pendant trois ans, elle continua d'être en noir, de calculer ses gestes, de ternir l'éclat jeune de sa voix ; puis, tout à coup, elle sut qu'elle ne pourrait plus vivre ainsi.

Alors, avec une énergie qu'on ne lui soupçonnait point et qui indigna, elle prit Bobik et Moussia et se remit en route : il lui fallait s'expatrier un peu, respirer un autre air. Elle partit, en disant, par lâcheté, que la santé des enfants l'exigeait ; mais elle s'en allait à la recherche de l'allégresse et du soleil !...

Tout son être avait le désir du soleil. Ses yeux gris devenaient beaux et infinis quand des rayons clairs s'y reflétaient ; sa bouche, aux lèvres pleines et courtes, semblait toujours sourire un peu. Dans la joie, ce sourire involontaire était gracieux ; mais la contrainte de la physionomie le rendait inquiétant.

Pour bien agir envers elle-même, elle négligeait les vieux souvenirs et les témoins de sa vie un moment terrassée ; elle s'étirait vers le bonheur avec l'instinct sûr et l'innocence d'une plante qui, d'un soupirail, se tend vers la lumière.

Elle quitta Pétersbourg, un soir d'octobre 1903, à la lueur fausse et irritante de l'électricité. Dans la gare, tout était confus, jaune, avec de grands cercles aveuglants et des trous

d'ombre qui paraissaient s'enfoncer absurdement. Des gens couraient, affairés. Ils semblaient se haïr les uns les autres. Quelques-uns s'aimaient trop : alors les larmes enlaidissaient encore les visages. Elle seule était parfaitement sereine. Au dernier coup de sonnette, le tumulte se multiplia.

De sa fenêtre, elle adressait de légers signes de tête à ses amis et à quelques parents qu'elle abandonnait sans chagrin. Les enfants agitaient leurs petites mains gantées. Gabrielle, la bonne française, inclinée vers eux, parlait fort. Puis la foule, sur le quai, reflua comme une marée qui se retire. Un sifflet strident, et le train s'ébranla...

C'est alors qu'une main forte se posa sur le rebord de la fenêtre. Valentine n'eut que le temps de reconnaître un homme grand, à la courte barbe pointue, qui la saluait amicalement. Il lui disait :

— Je suis content que vous partiez.

Elle rit... Quel original ! N'avoir pas su trouver une parole de regret... Il venait la voir quelquefois ; — moins souvent qu'elle ne l'eût souhaité, plus souvent que ne l'eût désiré la vieille madame Lougov. — Celle-ci consacrait uniquement Valentine à la mémoire du mari défunt. Elle avait peur de Garine plus que des jeunes hommes brillants et frivoles qu'elle consentait à recevoir. Cependant Garine pouvait bien avoir quarante ans ; et il était occupé surtout de ses travaux scientifiques. La chimie était la maîtresse qui prenait tout son temps et toute sa pensée. Il l'avait poursuivie à travers le monde : partout où il y avait une découverte, une expérience à observer, il arrivait, infatigable et curieux. Il quittait ses habitudes, ses amis, pour se rendre à l'appel d'un savant. Rien ne le retenait.

Et pourtant Valentine se disait que l'instinctive crainte de sa belle-mère était justifiée. Oui, Garine était dangereux : il limait les chaînes que la vieille dame voulait éternelles. Il le faisait si adroitement !... Une petite phrase aiguë, inoubliable, qui, à peine dite, accomplit son travail de secrète persuasion !... Valentine croyait entendre, dans ses paroles les plus simples, la voix impérieuse de la vie. Il disait en riant qu'il réclamait trente existences à vivre : son goût d'apprendre, d'admirer, de voir toujours plus loin le multiple détail de

l'univers s'y satisferait. Alors Valentine se sentait chétive, elle qui jusqu'alors n'avait pas eu d'autre idée que celle de l'obéissance.

En partant, elle cédait un peu à la leçon d'indépendance que lui donnait, sans la formuler, Garine. Elle allait à la recherche d'elle-même. Ce voyage, qui l'éloignait de Garine, témoignait de leur entente amicale.

Elle ne voulait remarquer que sa joie; mais une douleur subite lui pinça le cœur :

« Le perdrai-je, lui, en secouant mon esclavage? »

Elle voulait qu'il l'aimât; et tout à coup elle comprit que pour elle, l'univers entier, c'était Garine.

Il lui avait dit seulement :

— Je suis content que vous partiez...

« Quel original!... » — répéta-t-elle en elle-même.

Mais elle devina qu'ils se retrouveraient là-bas; s'il le lui avait promis, elle ne l'eût pas espéré davantage.

Peut-être eût-il ajouté quelques mots plus affectueux, plus mélancoliques : déjà le train filait et bientôt s'enfournait dans la nuit noire comme un tunnel...

Maintenant, en sa mémoire vague, Pétersbourg devenait un tunnel qui l'avait longtemps tenue emprisonnée entre ses étroites parois et qui la rejetait avec une sorte de défi : « Va, puisque tu ne sais pas vivre ici!... » Elle riait : « Oui, oui, je m'en vais!... »

Elle s'installerait à Paris. Pour combien de temps, elle l'ignorait. Elle était partie, par un soir humide et froid d'automne; elle arriverait, le surlendemain, quand le soleil ne serait pas encore couché, quand l'air serait bleu et doux.

***

La nuit avait passé vite : les enfants avaient si gentiment dormi, l'un en face de l'autre, sur leurs banquettes parallèles; et, à cette heure encore, ils étaient si sages!... Le cœur de Valentine bondit. Sa joie de les avoir tout à elle, de les emporter en un pays où elle serait libre et seule, était immense.

Bobik, petit garçon de sept ans, se glissa dans le filet,

entre les cartons et les châles. A plat ventre, le menton posé sur la tringle de fer, il regardait par la fenêtre, avec ses grands yeux bruns, sérieux et intelligents. Ses cheveux emmêlés se dressaient sur son front droit et haut, très blanc. Un front de penseur, déjà !... La bouche, au contraire, était singulièrement enfantine, humide et rose.

« Si je lui dis de descendre, il ne m'obéira pas ! — songea Valentine. — Et puis, de cette manière, il ne se chamaille point avec Moussia !... »

Moussia, toute blonde, habillait gravement sa poupée. Elle s'appliquait. Ses petits doigts remuaient avec une lenteur attentive. Elle sentit le regard de sa mère et leva sur elle ses yeux bleus, jolis comme des fleurs. Son âme de bébé y rayonnait, incertaine et charmante.

— Oh ! mes amours ! — dit tout bas Valentine.

Il faisait très chaud. Mais elle n'osait pas ouvrir tant que Bobik resterait dans le filet. Elle murmura quelques recommandations à Gabrielle, et alla prendre l'air dans le couloir.

Beaucoup de voyageurs, mal éveillés, y contemplaient le déroulement du paysage. Valentine avisa une fenêtre libre ; elle offrit au vent son visage.

— Comme on se retrouve ! — fit une voix à côté d'elle.

Valentine tressaillit et se retourna. Une jeune femme brune, très petite, les yeux noirs énormes sous les cheveux qui couvraient le front, le nez busqué, le menton court, lui tendait la main.

— Betsy !... Madame Kranskoï, voulais-je dire !...

— Oh ! appelez-moi, s'il vous plaît, Betsy. Vous me ferez plaisir... Et je suis sûre qu'en parlant de moi, si jamais vous parliez de moi, vous m'appelleriez « cette folle de Betsy », comme tout le monde !...

Valentine rougit.

Cette Betsy, qu'en somme elle ne connaissait pas beaucoup, jouissait, dans la société pétersbourgeoise, d'une assez grande vogue. On la disait amusante, coquette, peu difficile pour le choix de ses relations. Dans la maison sévère et fermée des Lougov, on ne l'invitait pas.

Elle parut se rappeler que Valentine fréquentait un monde différent du sien et dit, avec quelque froideur :

— On rencontre des compatriotes partout !... Peut-être les fuyez-vous, du reste ?... C'est quelquefois prudent.

— Je suis enchantée de vous voir ! — répondit Valentine, sincère.

Cette petite femme nerveuse, d'allure vive, lui plaisait.

— Je vous avais aperçue à la frontière, — continua madame Kranskoï ; — mais vous étiez si occupée de vos enfants que je n'osais pas vous aborder... Vous allez à Paris ?

— Oui.

— Nous aussi... Nous avons pris le train à Varsovie, mon mari, ma sœur Dina et moi. Notre compartiment est voisin du vôtre.

Elle se tut, un instant.

— Dina est comme ma fille : une grande fille de dix-huit ans que j'aurais eue trop jeune... C'est pour elle que nous voyageons. Cela ennuie extrêmement mon mari ; mais il est trop bon pour l'avouer... Vous connaissez mon mari ?...

— Mais oui ! — répondit Valentine, avec un peu d'hésitation.

Elle n'avait aucun souvenir de M. Kranskoï, et le bavardage de Betsy l'ahurissait.

— Dina a été très malade ! — reprit Betsy.

Son visage tout à coup s'assombrit, s'éteignit : les muscles, autour de sa bouche, se détendirent. Valentine crut assister à une grande douleur dont la cause profonde lui échappait.

— Puisqu'elle peut voyager, c'est qu'elle n'est plus très malade, — murmura-t-elle.

Betsy secoua la tête, comme pour chasser des idées importunes. Puis elle s'anima de nouveau :

— Oh ! non, plus très malade. Un peu de faiblesse seulement et de mélancolie : les suites d'une fièvre typhoïde... Mais, lorsqu'on voit auprès de soi un être cher languir, manquer de vie et de gaieté, on se sent si coupable d'être heureuse, comme ça, pour rien et à propos de tout, d'aimer passionnément à vivre !... Elle m'est un reproche perpétuel. J'arrive parfois à me figurer que c'est ma faute si Dina est malade, à me dire que je lui ai ravi sa part... Oui, vraiment !...

— Quelle idée ! — fit Valentine.

Mais elle se rapprocha un peu de Betsy et, amicale, la regarda.

Indifférente à l'examen qu'elle subissait, Betsy faisait tourner ses bagues sur ses doigts minces et lisses, carrés du bout. Ensuite elle haussa les épaules, chassant encore la rêverie pénible, et, de la main droite, pianota sur sa hanche un air compliqué. Elle penchait la tête, comme attentive à une mélodie. Valentine s'amusait de voir s'agiter cette main ferme, blanche et, vers la paume, fortement musclée.

— Vous êtes musicienne?

Betsy fut radieuse :

— La musique est ce qu'il y a de meilleur au monde! — répondit-elle.

Une telle ardeur émanait de cette jeune femme, une telle intensité de vie que Valentine l'admira. Elle éprouva un sentiment inquiet et doux, un besoin d'aimer et d'adorer quelque chose. Son cœur battit fort.

« Cette femme est comme du vin ! » — songea-t-elle.

Elle regardait trembler sur les lèvres de Betsy un indéfinissable sourire et souhaitait que Betsy lui parlât, que Betsy lui laissât voir un peu son âme. Elle s'étonnait de l'avoir crue simplement bavarde; maintenant elle guettait les paroles qui allaient venir de cette bouche incessamment mobile.

Mais Betsy ne se pressait pas de parler. Le buste incliné, le visage levé, elle étudiait Valentine.

— Vous avez des yeux purs et froids comme les sources dans les montagnes, — dit-elle soudain. — Quand vous pleurez, vos larmes doivent vous glacer les joues. C'est bien! Il ne faudra jamais tiédir. Le feu brûle, le froid brûle; mais ce qui est tiède ne vaut rien.

Valentine recula, imperceptiblement. Betsy voulut rattraper sa phrase bizarre et se mit à parler très vite.

— Avez-vous remarqué les singulières causeries qu'on a en wagon?... N'est-ce pas?... On fait des confidences à des étrangers; on dit tout ce qui vous passe par la tête!... C'est peut-être que chacun de nous a un intime besoin d'épanchement; et, par pudeur, ou par honte orgueilleuse, — car, on ne vaut pas cher, en somme, — on préfère les gens qu'on croit ne plus rencontrer.

— Mais nous nous rencontrerons encore ! sûrement !... Du moins, je l'espère. Et vous ne m'avez pas fait de confidences.

— J'espère aussi vous voir beaucoup... C'est pourquoi je m'observe... Vous me plaisez tant !... Vous m'avez toujours plu; mais j'avais peur de vous ! — dit Betsy avec câlinerie. — Oh ! plus maintenant ! — répliqua-t-elle à un geste de protestation que faisait Valentine. — Ce train m'alarme: je ne peux pas vous parler comme dans un salon... Vous entendez le gémissement de toute cette ferraille ?... Aux stations, je me calme; et puis, dès que le train repart, il me semble que tous les rouages de mon être tournent vite, vite: les idées se pressent comme ces bouffées de fumée qui veulent sortir, se poussent, se chassent en avant... Vous n'éprouvez rien de semblable ?

— Si ! — répondit Valentine.

— Ah ?... C'est toute la vie en raccourci, cette course folle ! Où allons-nous ?

— Vers le but que nous avons choisi.

— Oui !... on s'imagine cela... Mais nos compagnons de route, les avons-nous choisis ? Les gens que nous trouverons là-bas, à l'arrivée, les connaissons-nous ?... Et, la vie, n'est-ce pas les gens qu'on rencontre, sur qui l'on influe et de qui l'on subit l'influence ?... C'est beau; c'est attrayant et terrible !...

Valentine baissa la tête.

— Oui ! — murmura-t-elle.

Et son rêve de lumière calme, de paix intérieure lui parut irréalisable. Une seconde, même, elle le méprisa, comme médiocre, fade. Puis, elle se ressaisit.

— On se fait la vie qu'on veut ! — dit-elle.

— Non ! — répondit Betsy. — Non, mille fois non !... Et vous, pas plus que les autres.

Une grosse femme, renfrognée, rougeaude, vint se poster à côté d'elles.

— Venez dans notre compartiment, — dit Betsy. — Bien que nous n'ayons pas, comme vous, d'enfants pour effrayer les voyageurs, nous avons réussi à être seuls.

Elle ouvrit la portière et s'effaça pour laisser entrer Valentine.

M. Kranskoï, qui lisait une revue russe, se leva, saluant. Il était de taille moyenne. D'un blond roux, les yeux profondément enchâssés dans les orbites, il gardait, malgré son costume civil, l'aspect militaire. Il débarrassa promptement un coin de la banquette pour que Valentine pût s'asseoir. Valentine se trouva en face d'une jeune fille qui la regarda d'un air effaré, presque hostile.

— Ma sœur, — dit Betsy.

« Cette Dina qui est si malade », — pensa Valentine.

Elle serra la main fluette de la jeune fille; et, sentant qu'elle intimidait, elle se détourna. Mais elle avait vu Dina, menue, blanche, étrangement triste, avec un large front bombé, des yeux bruns, peu de sourcils, des lèvres closes comme si elles ne devaient jamais parler.

Il y eut un moment de gêne, dont Betsy ne s'aperçut pas. Ensuite la conversation s'engagea. M. Kranskoï ne s'y mêlait, d'abord, que par politesse, glissant d'un propos à un autre, étonné secrètement que sa femme eût amené cette intruse.

Valentine lut le titre de la revue qu'il avait abandonnée : *le Propriétaire rural*. Elle se souvint d'avoir entendu citer Pierre Kranskoï comme un agronome distingué.

— Je comprends que vous quittiez la Russie avec chagrin! dit-elle.

Et, à peine eut-elle dit ces mots, elle les regretta. Elle lança un coup d'œil à Dina, qui regardait ailleurs et soupirait.

— Mais non! — répondit-il. — C'est bon de voyager. On se rouille, à rester en place... Cependant je blâme les Russes qui s'expatrient. Il y a tant à faire, chez nous! Surtout à la campagne... Seulement, ce n'est pas toujours gai... En automne, les routes sont impraticables... On est entravé par des difficultés sans nombre... La campagne russe est malade depuis des siècles... La terre est épuisée, faute de soins; le cultivateur est ignorant... Mais il faut travailler quand même!

Il s'était animé en parlant; son visage paisible avait pris une expression d'énergie et de volonté. Il ajouta, avec bonhomie :

— Je suis content de me reposer, et de voir des gens intéressants... La Russie, depuis quelque temps, voyage beaucoup.

Comme ces malades qu'une fièvre tourmente et qui ne peuvent tenir dans leur lit, on la sent prise du besoin d'aller chercher ailleurs un lieu où respirer plus d'air, où s'enivrer de lumière splendide... Remarquez l'étrange allure que nous avons en voyage... Je parle des Russes en général, non de quelques aristocrates au bagage correct, à la mine hautaine... Nos aristocrates ont un chic anglais assez drôle. Mais les autres, les agités, les douloureux, ne sont pas des touristes ordinaires : on dirait plutôt de pèlerins. Ils accomplissent une mission de conséquence. Les pauvres mages sans étoile!... Leur visage est inquiet, préoccupé. Ils vont, à l'occident, quêter une révélation qu'exige confusément leur intime désir... Ceux qui rêvent de liberté vont se convaincre que la liberté est la seule chose bonne : ils s'en convaincront sans savoir comment l'obtenir, à quel guichet attendre pour acquérir le billet sauveur... Nous sommes tous des forcenés, prêts aux persécutions, mais non à la patience. Nous sommes de perpétuels chercheurs d'un dogme nouveau; et nous offrons de prouver l'excellence de notre dogme par le martyre, cette ressource des belles âmes et des têtes chaudes...

— Hum! — fit Betsy, — je ne me figurais pas que mon voyage fût si grave!

Kranskoï tapota la main de Betsy.

— Toi, Betsy, tu es à toutes les règles une exception.

Dina soudain parla; sa voix résonnait claire, décidée et nette comme le son d'une cloche d'église :

— Paris n'a rien à m'apprendre!

Betsy, protectrice et tendre, l'embrassa.

— Paris te rendra la santé, la joie de vivre.

« Elle tient à son prétexte de voyage », — se dit Valentine.

En Dina, qu'on menait visiter la nouvelle Babylone, elle vit le symbole vivant de la vieille Russie, hostile aux étrangers, méfiante et orgueilleuse. Dina aurait dû être l'une de ces *tzarevni* dont on ne devinait pas le corps sous leurs robes de brocart raide : des médecins, venus de loin, les soignaient sans en approcher, par l'intermédiaire de servantes farouches et secrètes.

Cependant Pierre Kranskoï continuait :

— Paris contient aujourd'hui un peu de Russie : des pro-

fesseurs russes y ont organisé des conférences où la foule se presse.

— Oui, — dit Valentine, — on m'a parlé de cela.

— Vraiment !... avec sympathie ? — demanda Betsy.

— Mais oui !...

Betsy était de plus en plus étonnée :

— C'est bizarre !... Les gens que vous voyez doivent être les ennemis de toute initiative ?...

— Betsy ! — fit M. Kranskoï.

— Je ne dis rien là de choquant... Au contraire, c'est très bien, de ne connaître personne de subversif !

Valentine reprit :

— M. Garine m'a conseillé de voir, à Paris, étudiants et professeurs.

— Garine ? — s'écria Betsy — Denis Garine ? le savant ?... Vous le connaissez ?...

— Beaucoup.

Valentine se félicita d'avoir aisément prononcé ce nom qui lui était si cher.

Mais Betsy fut vite aux aguets :

— Comme il doit vous admirer ! — dit-elle d'une voix caressante. — Il vient à Paris ?

— Je ne sais pas, — répondit froidement Valentine.

Betsy allait s'acharner. Mais Dina comprit que Valentine s'impatientait ; et elle dit gauchement :

— Moi, je regrette la campagne.

« C'est pourtant à cause d'elle qu'ils se sont dérangés ! » songea Valentine.

Mais elle profita de la diversion que Dina lui offrait :

— J'ai passé tous mes étés à la campagne, — dit-elle, — depuis ma plus petite enfance jusqu'à mon mariage, et j'ai toujours entendu dire que la terre était une lourde charge, qu'elle ne rapportait plus rien.

— Ah !... sans doute !... Je connais ces doléances ! — reprit gaiement Kranskoï. — Les seigneurs étaient habitués, depuis plusieurs générations, au travail gratuit des paysans et, quand on le leur a retiré, ils se sont sentis frustrés. Le paysan ne fut pas moins désemparé. L'ignorance du paysan, la mollesse et le découragement du propriétaire, voilà les

maux qu'il importe de guérir : alors, de nouveau, la terre sera productive.

Il serra les poings avec force. Valentine vit les petits poils roux, sur les phalanges et le poignet, se dorer au soleil. L'ongle court et bombé du pouce brillait... Certes, ce n'était pas là une main de paresseux !

— Comment conciliez-vous vos travaux agricoles avec votre service militaire ?

— Peuh ! Je suis aide de camp d'un général qui en a vingt-deux autres pareils à moi... J'aime l'armée : c'est une ancienne faiblesse dont je ne puis me défaire. Mais, quant à lui consacrer tout mon temps, ah ! bien, non...

Valentine se leva :

— Il faut que j'aille voir un peu ce que deviennent les enfants.

M. Kranskoï, avec un air de tendresse imprévu, dit :

— C'est doux d'avoir autour de soi, des tout petits !...

— Ceux de madame Lougov sont adorables ! — s'écria Betsy, qui subitement se réveillait.

— Ils parlent français ? — reprit M. Kranskoï.

— Oui ! — répondit Valentine ; — très bien, aussi bien que le russe.

— C'est parfait ! Le mot de Dostoïevsky est juste, de nos jours encore : « Le Russe a deux patries, la Russie d'abord et l'Europe ensuite. »

Betsy tira de son sac une boîte de bonbons...

— Puis-je vous accompagner ?

Dina fit aussi le mouvement de suivre Valentine ; mais, timide, elle n'osa rien dire et se rencogna.

« Je ne les entends pas : ils doivent être sages », se dit Valentine ; et, orgueilleuse, elle ouvrit toute grande la portière...

Ils n'étaient pas très sages.

Moussia, debout sur la banquette, les yeux fermés, faisait à Bobik un pied de nez. Elle appuyait énergiquement son pouce sur son nez, qu'elle écrasait, et tenait sa petite main rose bien tendue. Son visage signifiait le plus complet mépris.

Sur l'autre banquette, Bobik, couché, les jambes en l'air, riait comme un fou. Il serrait contre lui la poupée de Moussia.

— Moussia ferme les yeux! — cria-t-il en apercevant sa mère. — Elle ferme les yeux et fait un pied de nez.

— Elle sait bien que, si elle te regardait, tu lui répondrais par une grimace... Moussia, cesse!...

Moussia ouvrit les yeux et laissa pendre sa main.

Elle avait le sentiment du devoir accompli : à son avis, Bobik méritait un châtiment ; elle le lui avait infligé avec calme. Mais, rassurée par la présence de sa mère, elle exhala son courroux :

— Maman, — gémit-elle, — Bobik est trop méchant, trop méchant! Tue-le, je t'en supplie, pour une heure!...

— Adorable! — murmurait Betsy, dissimulée derrière Valentine, — adorable!...

— J'ai honte de mes enfants, — dit Valentine. — Gabrielle, pourquoi ne les surveillez-vous pas?

Mais Gabrielle, endolorie par la migraine, battait faiblement des paupières.

Les deux petits découvrirent enfin Betsy. D'ennemis, ils devinrent alliés : ils se pressèrent l'un contre l'autre.

— Voici ta fille! — dit Bobik, en fourrant sous le bras de Moussia les restes informes d'une poupée.

Moussia négligea sa fille. Elle se cacha le visage avec ses deux mains courtes, appuya le front contre la poitrine de Bobik et pleura. On voyait les coins de sa bouche, qui s'affaissaient tristement. Son chagrin confus était presque pénible à regarder.

— Dites bonjour à madame! — ordonna Valentine.

Ni l'un ni l'autre ne bougea.

Alors Betsy s'empara de Moussia, l'installa sur ses genoux, la câlina, lui offrit des bonbons. Moussia s'agitait pour se dégager; mais Betsy la dorlotait.

— Vous aimez bien votre petite sœur? — demanda-t-elle à Bobik.

— Oh! oui, madame! — fit-il, avec des hochements de tête significatifs; — elle est si drôle!...

— Donnez-moi une poignée de main... là!... comme un homme!...

Bobik s'exécuta volontiers.

— Et vous, donnez-moi un baiser! — dit-elle à Moussia.

Poliment, la petite fille leva la tête et, à contre-cœur, posa ses lèvres sur la joue de Betsy. Puis elle appela, d'un geste, sa mère et l'embrassa.

Valentine, heureuse et fière, se félicitait de voir les choses aller si bien, lorsque Moussia dit, tout bas, mais avec une déplorable netteté :

— Quand s'en ira-t-elle, la dame?

Betsy sourit :

— La jolie voix !...

Et, avec une exactitude singulière, elle imita Moussia disant : « Quand s'en ira-t-elle, la dame? »

— C'est comme une phrase de musique... Pauvre petite, elle se souviendra longtemps, toute sa vie peut-être, de l'ennui que je lui fus !... Ah ! les impressions des enfants !... Moi, le plus ancien souvenir que je trouve dans ma mémoire, ce qui jaillit du chaos de mes pensées enfantines, c'est un chapelet d'oignons que j'ai dû voir lorsque j'avais trois ou quatre ans... Je m'étais échappée. J'ai ouvert une porte... celle d'une isba, probablement. Et, dans le noir, tout à coup, j'ai aperçu ces oignons somptueux, cuivrés, dorés, caressants aux regards, d'une belle forme ronde... Ma première sensation de la beauté !...

— Il n'y avait rien, dans la maison, que des oignons? — demanda Bobik.

— Je n'ai rien vu d'autre, — répondit Betsy. — Puis, ma bonne me prit, comme ça (elle soulevait Moussia, d'un grand geste exagéré, mais doux), et m'emporta chez ma maman, comme ceci...

Elle déposa Moussia, rassénérée, dans les bras de Valentine.

— Maintenant, je me sauve !...

— Restez encore ! — dit Bobik.

— Ah! voilà qui est bien !... Mais il faut savoir se faire regretter.

Elle s'esquiva. Bobik se consola de ce départ. Elle avait à peine disparu qu'il dit à Valentine :

— Raconte-nous une histoire.

— Du petit chat et du petit chien ! — précisait Moussia. — Mais (et elle leva le doigt gravement), ne dis pas qu'on a baigné le petit chat : cela lui ferait mal, de le baigner...

Valentine récitait, par cœur, une histoire qu'elle avait elle-même inventée et dont le succès inespéré la fatiguait. Moussia la reprenait, lorsqu'elle y changeait un détail.

Valentine songeait à Betsy, questionneuse, agaçante, mais si variée!... Puis elle s'admira : « des yeux purs et froids comme les sources dans les montagnes... » Et Garine était content de la voir partir!...

La journée passa, longue et lassante, dans l'espace étroit du wagon. Valentine vit plusieurs fois les Kranskoï. Betsy faisait mine d'observer tout le monde, et Valentine surtout se sentait épiée :

« Veut-elle me faire une confidence? ou bien m'en extorquer une? Je n'ai rien à dire... »

Il fut enfin l'heure de coucher les enfants. Elle baissa les rideaux bleus de la lampe. Il lui semblait qu'elle rentrait chez elle après une tournée de visites.

« Betsy ne viendra plus : il est tard... »

Mais elle entendit un léger frôlement : Betsy s'était glissée à côté d'elle.

— Il y a, dans notre voiture, un couple de fiancés.

« Du bavardage! — pensa Valentine ; — tant mieux! »

— La jeune fille est grande, taillée à coups de hache. Elle aura de la moustache, à trente ans. Et lui, tout blanc, stupide, l'air d'un cochon de lait... Ce sont des Allemands... Elle est très fière de sa conquête ; elle lui tient la main, tout le temps, lui parle à l'oreille : c'est odieux!... L'amour est pour les êtres beaux. On ne devrait pas permettre aux gens laids de s'aimer.

— Si! — répliqua Valentine, — mais en cachette.

Betsy éclata de rire.

Elle avisa Gabrielle qui, debout, les bras ballants, secouée par la trépidation du train, les écoutait. Elle la regarda. Gabrielle hésita, et sortit.

— Vous êtes veuve depuis trois ans? — demanda Betsy, parlant très bas et de tout près, à cause des bébés qui dormaient sous leurs couvertures claires.

— Oui.

— C'est affreux d'être seule ainsi!

— J'ai mes enfants.

— Ce n'est pas assez! Les enfants, on les aime bien ; on

les élève, on les soigne ; mais on ne peut pas les tourmenter : et, ce qu'il y a de meilleur dans la vie, c'est de tourmenter quelqu'un !...

— Comment cela ? — fit Valentine.

— De mille façons ! — murmura Betsy. — Il faut que les jours de félicité soient suivis de désespoir... Pas de bonheur calme, assuré, non !... toujours de l'inquiétude, et parfois, de la souffrance... de la souffrance aiguë comme une lame de couteau... Les êtres qui ne donnent que du bonheur, on les néglige, on ne les remarque pas ; ceux qui savent faire souffrir, on s'occupe toujours d'eux.

— Mais on ne les aime pas ! — dit Valentine.

— C'est eux seuls qu'on aime, follement, lâchement... Ah ! savoir jeter au bord de l'abîme, pour tendre ensuite la main et ramener près de soi !...

Les narines de Betsy s'étaient dilatées. Tout son visage avait pris une expression farouche, et puis s'était radouci, était devenu voluptueux, tendre, presque naïf.

« Pauvre Kranskoï ! — se dit Valentine. — Cela lui plaît-il, ce perpétuel sauvetage ?... »

— Votre mari était beaucoup plus âgé que vous, n'est-ce pas ? — continuait Betsy.

— Oui ; de vingt ans... Il était très sérieux, très intelligent. Jamais il n'avait tort, en rien.

Betsy sourit.

— Vous ne l'aimiez pas, — dit-elle. — Ne me faites pas signe que oui : c'est inutile... Toute votre enfance auprès d'une aïeule ; puis cinq ans de mariage avec un homme trop vieux pour vous ; puis la tutelle d'une belle-mère... Mais vous n'avez pas vécu !...

— Les années ont passé, pourtant, si rapides !...

Betsy déclara gravement :

— Vous êtes encore sur le seuil de la vie. Comme Dina, vous cherchez une main dans laquelle placer la vôtre... Ou bien le choix est-il fait ?

— Non, — dit Valentine, — non !

— Trouvez. Décidez-vous. Impossible de rester ainsi. Je vous le dis, c'est du temps perdu, de la force inemployée. Et c'est de l'égoïsme, de l'avarice !...

Elle baissa les paupières et, sous la lumière bleue, se recueillit. Ses lèvres puériles remuaient comme celles d'un enfant qui fait sa prière.

— Je commence à avoir sommeil, — dit-elle enfin. — Je vous quitte, et je tâcherai de faire, à votre sujet, un rêve prophétique... Je suis un peu sorcière, vous savez?...

De ses doigts, elle caressa ses cheveux.

— A propos, n'oubliez pas, demain, de m'indiquer exactement cette pension de famille où vous comptez descendre... C'est tout à fait ce qu'il nous faut; et votre compagnie nous plairait tant!...

« Je la verrai donc sans cesse? » — songea Valentine.

Elle s'effarait d'une entrave à son besoin de liberté; son orgueil jugeait cette amie trop médiocre. Elle méditait une phrase évasive, qu'elle ne dit pas. Betsy avait disparu.

II

— Madame, madame, voici Paris!

A ce cri de Gabrielle, Valentine, qui rêvait, se dressa brusquement et appuya contre la vitre son visage. Bobik grimpa sur la banquette et, très gai, laboura de son menton l'épaule de sa mère.

Tous trois regardèrent une ligne de constructions légères et lointaines, compliquées de menues tours, de toits pointus, de cheminées sveltes. Au-dessus volaient des nuages de fumée, qui s'en allaient horizontalement en lambeaux de voiles gris. La ville, là-bas, était gentille comme ces toiles de fond qu'utilisent les photographes. Elle était bleue, calme, et nulle vie ne semblait s'y agiter.

— Paris!...

Valentine écarta doucement Bobik et se tourna vers Gabrielle :

— Vous êtes contente?

Gabrielle regardait avidement Paris. Elle était oppressée. Ses yeux bruns se dilataient. Elle murmura enfin, un peu honteuse de sa joie et comme s'excusant :

— Je suis de Paris !... C'est ma ville...

Valentine se dit que cette fille, en Russie, avait dû souffrir. Peu de travail et maintes gâteries ; mais elle s'était ennuyée. En approchant de Paris, elle revivait. Valentine l'examina : elle était chétive, étroite de buste, commune ; son grand chapeau noir, en crin, orné de mousseline et de roses, chavirait ; elle avait de la suie aux coins des yeux et autour des narines ; mais elle exultait.

Elle était une parcelle de Paris, infiniment humble ; poussière parisienne, emportée par le vent, elle retombait sur le sol natal.

« Pauvre petite !... »

— Oh ! madame, — dit Gabrielle, — je vois la tour Eiffel ; regardez !

— Vous la verrez toujours assez ! — fit Valentine.

Elle connaissait un peu Paris. M. Lougov, soucieux de prolonger une existence menacée, recourait, chaque année, à quelque ville d'eaux ; et la cure était suivie régulièrement d'un bref séjour à Paris.

Il goûtait l'ingéniosité, l'habile confort de cette capitale. Il aimait à se promener en automobile, collectionnait les chronomètres, les lunettes d'approche ; il achetait mille instruments de précision dont il ne se servait jamais. Un jour, il avait expliqué à Valentine la réussite singulière et le triomphe scientifique qu'était à ses yeux la tour Eiffel. Et, comme Valentine objectait la laideur de cette réussite et l'offensante inutilité de ce triomphe, il se fâcha, disant : « Ce qu'on ne peut comparer à rien de ce qui existe ailleurs ne peut être laid ! »

Elle s'était hâtée de consentir, car elle craignait d'irriter le malade. Comme elle l'avait soigné patiemment, ignorante presque de l'ennui qu'elle éprouvait !... Maintenant encore, il lui restait l'habitude de ne jamais discuter.

Tout en songeant, elle s'essuyait le visage avec son mouchoir, attentivement.

Moussia, qui nouait un ruban sur un petit carton vide, leva la tête :

— Pourquoi qu'on n'arrête pas, si nous sommes arrivés ? demanda-t-elle.

— Nous en avons encore pour dix minutes au moins, — dit Valentine ; — il n'est que cinq heures quarante.

— Maman, montre-nous le magasin où l'on achète les enfants ! — réclama Bobik, impérieux.

— Oui, — répétait Moussia, plus indifférente, — montre-nous le magasin.

— On ne peut pas le voir encore : nous sommes trop loin.

Mais Bobik s'obstinait :

— Comment s'appelle le magasin? — reprenait-il, en s'adressant à Gabrielle.

Il riait, sachant vaguement qu'à trop marquer son scepticisme il importunait sa mère.

— Le Louvre, — murmura Gabrielle pour le calmer.

Puis elle répéta, avec respect :

— Le Louvre !

Elle était heureuse de prononcer ce nom magnifique. Elle évoquait les jupons de soie claire, suspendus en cloches ou bien étalés le long des rampes, les corsets de batiste à fleurs, lacés sur des mannequins de satin blanc, les ruches de tulle et de dentelle, les gants parfumés, éparpillés sur les comptoirs... Elle ne pourrait pas acheter grand'chose ; du moins, elle frôlerait tout cela et, des yeux, le posséderait.

Valentine inspectait le compartiment pour s'assurer que rien n'y traînait.

— Fermez les sacs et habillez les enfants, — dit-elle à Gabrielle.

— Je vais avertir la dame que nous arrivons ! — déclara Bobik.

Il se débattait entre les mains de sa bonne. Valentine arrangeait les cheveux de Moussia :

— Jette ta poupée : tu en auras une plus belle.

— Ce soir !... Tu iras, ce soir, m'en acheter une ?...

— Non, demain... Ou bien, oui, ce soir, peut-être... Vous me suivrez bien exactement, Gabrielle. Vous donnerez la main à Bobik, et vous ne permettrez pas qu'il s'échappe. Je me charge de Moussia.

Le train ralentissait. On voyait des pans de hauts murs gris, des usines, çà et là de petits carrés de jardins.

« Le pneu Marcelin boit l'obstacle ». — lut Valentine.

— Où donc ai-je mis les billets?... Ah! voilà!... Et ma monnaie?...

Betsy lui toucha l'épaule et la fit tressaillir.

— C'est rue de Bassano, la pension?

— Oui, oui, numéro 17 *bis*... Vous y serez probablement avant moi : on perd du temps, avec des bambins... J'espère que vous trouverez des chambres ; j'ai retenu les miennes.

Betsy, contre son habitude, était silencieuse. Elle regardait s'enchevêtrer les longues courbes des rails. Et, tout à coup, — comme Gabrielle, mais avec un autre accent, énigmatique, âpre, avec un sourire de désir, — elle dit :

— Paris!...

Le train filait entre les quais. Kranskoï appela :

— Betsy!

Il se tenait, le chapeau à la main, devant le compartiment de Valentine. Dina, une épaisse voilette sur le visage, était auprès de lui.

— Je vous envoie un facteur, — dit-il à Valentine, en la saluant.

Et il disparut, poussé par Betsy. Valentine fut seule avec sa petite bande. Elle vit enlever sa valise et ses sacs. Elle suivit le facteur dans la foule, traînant Moussia, se retournant à chaque seconde pour vérifier que Bobik ne s'évadait pas. Le sentiment de sa responsabilité l'effrayait; cette course mal commode parmi l'encombrement de la gare lui était un symbole du prochain avenir...

« Je dois — pensa-t-elle — leur tracer un chemin dans la vie, à travers la foule, les difficultés... »

De toutes parts, on la heurtait. Enfin elle donna ses billets, passa; de l'autre côté de la grille, le groupe se trouva plus au large.

A l'octroi, une seule malle fut ouverte. Les minuscules affaires de Moussia, méthodiquement pliées, avaient un air de bonne foi qui rassura les employés. Puis il fallut chercher une voiture. Les unes après les autres, elles étaient hâtivement prises, et, dès qu'on les approchait, elles s'enfuyaient.

Enfin, commodément installée, les deux petits à côté d'elle, Gabrielle sur le strapontin, une malle sur le siège, les menus bagages dans la capote, Valentine eut plaisir à se sentir en-

traînée parmi les rues parisiennes. Elle fermait les yeux : la tête lui tournait, de fatigue. De la gare du Nord à la rue de Bassano, le chemin serait long ; les enfants étaient sages, grâce à Dieu !

Seulement, Moussia eut faim. Chez un pâtissier, où l'on fit escale, les quatre voyageurs mangèrent des gâteaux ; puis, réconfortés, ils continuèrent le trajet.

Le ciel, léger, très haut, avait des teintes rosâtres et mauves, au couchant ; ailleurs, il était d'un bleu doux et pâle. Sur les boulevards, entre les arbres fanés, des becs de gaz brillaient, verdâtres. A la vitrine d'un magasin, des diamants faux étincelaient avec arrogance, sur leur étagère de velours. Des bottines pointues, jaunes, grises et noires, étaient rangées, fines et gracieuses, derrière d'immenses glaces encadrées de *modern style ;* des pantoufles décolletées, des souliers à boucles de strass semblaient laissés là par d'invisibles pieds. Des fleurs, trop belles, trop rares, s'offraient avec des nœuds et des bouillonnés de rubans. Et puis, c'était le fouillis des cartes postales illustrées, amas de taches irritantes...

Les gens se pressaient : — les femmes, rapides, ondoyantes, à grands chapeaux délicats et volumineux, des dentelles aux poignets, les épaules entourées de boas, dont les bouts trop longs se soulevaient en volutes à leurs pas successifs ; les hommes, petits, agiles, traversant vite la chaussée, entre les voitures. — Et, au milieu de tout cela, les lourds omnibus bruns ou jaunes mettaient la vulgarité de leur allure bruyante et emportaient leurs cargaisons humaines qui débordaient sur les plates-formes.

— Quelle animation ! — murmura Gabrielle, extasiée.

Valentine sourit. Cette ardente futilité de Paris avait du charme et de la grâce.

Le cocher, près de la Madeleine, s'arrêta, docile au bâton d'un agent. De tous côtés, des équipages s'immobilisèrent, avec un tintement grêle de clochettes.

— Maman ! — cria Bobik, en se démenant : — des Russes !... Retourne-toi vite !

Valentine obéit, instinctivement. Bobik ne se trompait point : c'étaient bien des Russes, ces trois femmes assises dans un fiacre, tout près d'elle. Valentine les reconnut à

leurs visages éteints, à leurs costumes étriqués, à leurs bizarres et ridicules chapeaux, à leur informe bagage, plus encore qu'à leur parler : des Russes, — des étudiantes, sans doute.

Du mieux qu'elle put, Valentine apaisa Bobik ; et, tout en lui défendant d'examiner ainsi ces voisines de hasard, elle-même les regardait discrètement, avec une croissante tristesse.

L'une était petite, les cheveux courts sous un « canotier » de paille, et si grêle qu'on l'aurait prise pour un jeune garçon ; l'autre était grande, massive, le menton carré, la poitrine basse : elle semblait implorer qu'on ne la remarquât point et que seulement on la laissât regarder autour d'elle avec ses tout petits yeux gris, laids et humbles. La troisième, sur le strapontin, avait un visage kalmouk, aux pommettes hautes et luisantes. Elle tenait sur ses genoux un paquet enveloppé d'un vieux journal : elle s'agitait et ses lèvres violettes remuaient sans cesse.

— Tu entends ? — disait Bobik ; — elles parlent russe.

— Il y a de l'ordre ici, de l'ordre, — disait la jeune fille kalmouke. — En Russie, avec de tels encombrements, on se serait fait écraser ; ici, non.

La circulation fut rétablie. Tout le long de la rue Royale, les deux voitures se côtoyèrent ; puis, place de la Concorde, celle de Valentine prit l'avenue des Champs-Élysées ; l'autre fila vers le pont.

Un homme suivait les bagages, trottant obstinément, avec un bruit sourd de grosses chaussures. Parfois il ralentissait son allure, et, haletant, marchait ; puis il courait, tantôt sur le trottoir et tantôt à côté du fiacre, comme s'il l'escortait ; il était habile à trouver des raccourcis. Rabougri et maigre, il serrait les poings, crispait la bouche. Depuis quand galopait-il ainsi ? Valentine l'ignorait. Depuis la gare du Nord, peut-être... Il comptait gagner quelques sous à décharger les colis... Valentine n'osait pas l'arrêter en lui lançant une aumône ; et la fatigue de ce misérable lui était une torture : le fiacre lui parut extrêmement rapide.

« Le cocher a vu cet homme, — pensa-t-elle ; — et il se dépêche exprès. »

La dureté qu'ont les gens du peuple les uns pour les autres

la blessa. Mais elle ne voulut pas s'attarder à des réflexions pénibles. Les étudiantes sinistres, l'homme qui soufflait à la suivre, c'était un hasard qui les lui avait fait remarquer. Seule était importante la beauté de la ville : l'Arc de Triomphe se dessinait, là-bas, sur le ciel mauve.

« Dans quel taudis vont-elles descendre, les trois jeunes filles ? Quelque triste hôtel, désigné par un compatriote qui déjà connaît Paris... Elles ont dû écrire beaucoup de lettres avant de s'embarquer, compter et recompter mille fois leur modique épargne... Ce soir, elles mangeront les restes de leurs provisions de route, qu'elles auront gardés dans un panier. Et, avant de s'endormir, elles causeront longtemps, heureuses d'être dans la Ville-lumière... *Il y a de l'ordre ici...* »

L'homme trottait, leste et terrible.

Le fiacre tourna à gauche, prit des rues moins fréquentées, ressauta sur le pavé de pierre. Il s'arrêta devant un hôtel à large façade calme... Enfin !... c'était le port... Valentine reconnut le domestique qui vint lui ouvrir :

— Faites monter tous mes bagages dans mon appartement, Baptiste.

Moussia dormait. Il fallut la porter. Bobik, sérieux, examinait sa nouvelle demeure, sans bouger.

— Mais avance donc !

Valentine glissa quelque monnaie dans la main de l'homme qui avait couru ; et, sans s'occuper de savoir qui monterait ses malles, elle entra.

Le tapis, les baguettes de cuivre luisant, à chaque marche, les hautes glaces et les feuilles immobiles des palmiers lui furent des conseils d'indifférence et de repos. Elle avait un salon, une chambre pour elle, une autre, voisine, pour Gabrielle et les enfants. Tout l'attendait, avec l'air d'hospitalité banale, habituel mais réconfortant, d'un hôtel bien tenu.

— Je dînerai dans ma chambre, Baptiste... Pour les enfants, du lait et des œufs, tout de suite... Et que ce soit une femme de chambre qui me serve.

Elle aida Gabrielle à déshabiller Moussia doucement, sans la réveiller. La petite se laissait faire, molle et chaude. Après chaque inévitable secousse, sa tête retombait, toute rose,

abandonnée ; et, dans le lit bien blanc, elle reposa, une tasse de lait sur la table, tout près, pour le cas où elle s'éveillerait.

— Moi, je n'ai pas sommeil ! — déclara Bobik, fier de sa supériorité.

Mais, par la fente des paupières involontairement rapprochées, ses yeux brillaient trop ; il se raidissait.

— Non ! toi, tu es grand ! — fit Valentine, pour le flatter. — Mange un peu ; et puis, nous nous coucherons tous.

— Madame ne s'est pas informée si madame Kranskoï était descendue ici ? — demanda Gabrielle.

— Mais je suis sûre que oui ! — répondit Valentine.

Elle ne voulait causer avec personne et redoutait l'intrusion probable de Betsy.

Bobik ne put finir son dîner. On le coucha, lui aussi, presque avec autant de précautions que Moussia. Accablé de fatigue et de sommeil, il parut à Valentine un tout petit enfant. Si frêle, si blanc ! Et la sveltesse élégante de son corps !... A peine étendu entre ses draps, il s'endormit. Valentine alluma la veilleuse, et, sur la pointe des pieds, se retira chez elle.

Elle s'effondra dans un fauteuil, son corset à la main. Le bruit d'un piano arrivait confusément jusqu'à elle. Des voitures roulaient, des gens passaient... Mais elle était arrivée, elle ; et elle avait une chambre bien close... Elle serait seule, à Paris, avec ses enfants. Qu'y ferait-elle ?...

On frappa à la porte.

— Qui est-ce ?

— Moi, — dit Betsy, sur le seuil.

Valentine remarqua sa jolie robe claire.

— Vous avez tort de ne pas descendre : c'est très gai, en bas... Des gens drôles ; quelques-uns agréables... Après le dîner, une Anglaise s'est mise au piano : tout le monde le lui demandait. Elle a sifflé « un petit chanson anglaise ».

— Ça m'est égal ! — dit Valentine.

Betsy sourit :

— Oui... Dina est comme vous... Elle a les yeux creusés et les pommettes rouges... Demain, n'est-ce pas, nous irons dans les magasins ?... Il nous faut surtout des chapeaux : car, pour les robes, nous sommes très bien. On sait faire les

robes, en Russie! Seulement, les chapeaux sont trop timorés... Vous n'en pouvez plus?... Voulez-vous que je vous aide à vous défaire?...

— Non, merci!

Elle se leva, retenant ses jupes.

— Dormez bien! — dit Betsy, avec un signe de tête familier. — Demain, je vous raconterai beaucoup de choses.

— Oh! — s'écria Valentine; — j'ai oublié de télégraphier à ma belle-mère!...

— N'importe!... Vous télégraphierez demain.

Betsy tourna les talons, puis se ravisa:

— Dina fait sa prière, avant de se coucher.

— C'est très bien! — dit Valentine.

Et toutes deux, sans savoir pourquoi, sourirent. Betsy mit un doigt sur sa bouche, et se sauva. Valentine, agacée, mal à l'aise, dénoua lentement ses cheveux.

« Les jeunes filles prient: les femmes ne prient plus... La prière, c'est l'attente de l'amour... »

Elle éteignit l'électricité.

Il lui sembla qu'elle n'était plus seule. Une étrange pudeur la saisit; une timidité amoureuse... Elle aurait souhaité que quelqu'un se penchât vers elle avec un désir de l'étreindre doucement.

— Ah! — murmura-t-elle, voluptueuse.

Ses bras ouverts ramèrent dans le vide. Sa pensée s'attachait avec une espèce de faim au souvenir de Garine, — cet homme pour qui elle n'avait jamais eu que des paroles froidement polies. — Pour la millième fois depuis qu'elle avait quitté Pétersbourg, elle se demanda si Garine l'aimait... Elle se dit qu'elle n'en savait rien, en somme... L'incertitude lui fut affreuse comme une insulte. Elle rougit jusqu'à la racine des cheveux et ramena la couverture sur ses épaules; ses traits se raidirent et prirent une expression hautaine.

III

Betsy eut bientôt acquis, dans l'hôtel, une surprenante popularité. Sa volonté de plaire était manifeste et la variété de ses manières infinie. Valentine s'étonnait de cette coquet-

terie perpétuelle, — gaspillée, songeait-elle, en pure perte, car les pensionnaires n'offraient pas beaucoup d'intérêt.

Mais Betsy avait l'art de les animer, de les éveiller. Elle leur prêtait le reflet de son éclat.

Elle fut le centre de ce petit monde.

La vieille dame américaine, à beaux bandeaux blancs, toute petite, rose et soignée, lui souriait affectueusement. Le Marseillais lançait en son honneur ses plus brillantes reparties et il encourageait sa famille à s'émerveiller de toutes les plaisanteries qu'étourdiment elle risquait.

Les nombreuses jeunes filles, aux allures hardies, et les quelques hommes qui se trouvaient là regardaient Betsy avec une évidente curiosité. Quiconque ne lui accordait pas une attention parfaite ou négligeait de l'applaudir (de jeunes mariés ou des ménages provinciaux qu'ahurissait la verve de l'étrangère) était méprisé. Jamais elle ne faisait une tentative vaine. Avec une habileté dont Valentine ne l'aurait pas crue capable, elle triait les gens d'un coup d'œil et choisissait alertement ceux dont elle pouvait tirer parti. Elle était, du reste, facile à contenter et omettait toute morgue mondaine.

Après les repas, ou, l'après-midi, entre les visites des magasins, Betsy restait au salon ou dans le coquet jardin de l'hôtel; ici comme là, elle avait l'air de recevoir. Il lui plaisait de ne pas être seule un instant.

La majestueuse madame Pichon, la propriétaire, reconnaissante de l'entrain que suscitait Betsy, la comblait de ses prévenances.

Valentine se tenait à l'écart et n'agréait d'éloges qu'au sujet de ses enfants. Mais, à ce propos encore, Betsy se mettait en avant : elle faisait si bien valoir les mots de Bobik et de Moussia, s'extasiait de leurs drôleries avec une telle chaleur qu'elle emportait tout le succès.

Avec Valentine, Betsy avait des câlineries de petite fille. Elle s'appuyait à elle en montant l'escalier, elle lui posait le bras autour de la taille et déclarait qu'elle ne pouvait plus se passer de cette unique amie, de cette providence.

— Je ne vois pas du tout cela! — dit, une fois, Valentine. — Vous avez votre mari, votre sœur; et puis les gens d'ici vous amusent tant!...

Betsy, tout bas, se mit à rire. Elle ne répondit qu'à la dernière phrase de Valentine :

— J'aime tout ce qui vit, tout ce qui se débat : c'est un spectacle singulier, souvent terrible... Venez, ce soir, au salon. Laissez Gabrielle coucher les petits. Vous verrez des choses intéressantes, je vous le promets !... Des êtres humains, ça vaut la peine d'être regardé.

Valentine consentit. Le soir, au lieu de regagner sa chambre, elle s'installa dans un fauteuil, devant une table surchargée de photographies-réclames, et, tout en les feuilletant, elle attendait ce qu'allait produire l'intarissable invention de Betsy.

Betsy s'était approchée d'une Anglaise qui, auprès du feu prématurément allumé à sa demande, lisait le *Daily Chronicle* :

— Miss Stirling, jouez-nous quelque chose, je vous en prie !

L'Anglaise sourit avec douceur.

— Je ne voudrais pas toujours commencer, — dit-elle.

— Moi, je chanterais volontiers, — fit Betsy, d'une voix dolente mais très distincte ; — seulement...

— Ah ! — s'écria miss Stirling.

M. Perrier, le clown de la société, présenta Betsy à son ami, M. Duclan :

— Le portraitiste le plus en vogue de Paris, madame !...

M. Duclan l'interrompit :

— Si tu me rends ridicule, je ne viendrai plus te voir..

Mais Perrier se pâmait :

— Il est incomparable !... S'il vous invite à visiter son atelier, n'y manquez pas !...

— Vous chantez, madame ?... Faites-vous entendre, ce soir !

— Oui ! oui ! — affirmait, de son coin, la vieille dame américaine, avec des hochements de tête approbateurs.

— Après que miss Stirling aura joué.

— Ah ? — reprit miss Stirling. — Si vous voulez « un petit chanson... »

— Non, non, — dit Betsy ; — vous pouvez nous donner beaucoup mieux que cela, je le sais. Allez chercher votre musique : vous devez avoir du Beethoven, du Grieg...

— Comment savez-vous ?...



— Oh! je l'ai compris à votre manière de poser vos doigts sur les touches. Vous pensiez seulement nous amuser; mais nous sommes ici plusieurs qui apprécierons votre musique... Allez...

Betsy la poussait presque. Elle était pâle, comme toujours quand elle manifestait une volonté tenace. Ses grands yeux brillaient.

L'Anglaise sortit et reparut bientôt, des cahiers sous le bras, l'air recueilli et respectueux comme si elle allait à l'église. Timide, émue, elle s'assit au piano, le visage avancé, le dos voûté; elle appuya ses jolies mains, osseuses et fines, sur le piano fermé : elle semblait vouloir l'écarter. Elle inclina la tête et réfléchit, un instant.

Betsy demeurait, debout, à côté d'elle.

— Vous aimez la musique?

— Oui! — dit Betsy, avec un regard honnête et chaud.

— Ah!

Miss Stirling ouvrit le piano. De l'instrument fatigué elle tira des sons amples, majestueux. Elle joua, méthodiquement, avec une adoration contenue et un art subtil, inquiet, la *Sonate pathétique* de Beethoven.

Betsy était allée s'asseoir sur une chaise auprès de Valentine. Elle écoutait en silence. Enfin elle murmura :

— Je savais bien qu'il y avait de la poésie et du rêve dans cette fluette personne.

Valentine considérait miss Stirling, qui se profilait, maigre, le nez proéminent, un pli très marqué au coin de la bouche; les cheveux, trop légers, d'un brun indécis, cachaient la tempe et le haut de l'oreille pour s'enrouler, sur la nuque, en toute petite torsade.

Le corps se perdait dans la vaste robe à volants qui avait l'air vide; mais une telle spiritualité émanait de cet être que Valentine dit sincèrement :

— Elle est belle!

— Oui, — répondit Betsy.

Miss Stirling se leva, toute rouge; puis, esquivant les compliments, elle gagna une petite chaise. On eût dit que ce n'était pas elle qui venait de jouer et qu'elle n'existait que pour écouter. Elle s'écria :

— Maintenant, vous !

Betsy appela, de la main, son mari qui, debout contre une porte, se taisait.

— Dois-je chanter ?

— Tu l'as toi-même proposé, — répondit-il en souriant, — va !...

Betsy, exagérant sa démarche onduleuse et traînante, s'assit sur le tabouret. Elle inspecta son auditoire, et, s'adressant à la plus vieille dame :

— C'est une chanson russe, — dit-elle, avec une gaucherie gracieuse, — un rien... Vous ne comprendrez pas les paroles. Il faut que j'explique un peu : c'est un parfum de lilas dans le printemps, un vague souffle d'amour dans la nature à peine éveillée, toute nouvelle encore. Une naïve, très naïve mélodie...

Ses yeux glissèrent sur toute l'assistance, s'arrêtèrent, une seconde, sur M. Duclan. Puis, préludant d'un seul accord, elle chanta, d'une voix cristalline et tendre, affolante de tendresse, l'amour éperdu qui appelle et qui s'offre. Tout son corps parut impatient, prêt à bondir dans les bras de l'aimé... Des lilas, des muguets, de l'herbe très jeune foulée... Le refrain reprenait, ainsi que revient, par bouffées, un parfum de fleurs.

Valentine ferma les paupières et pressa ses deux tempes entre ses mains, comme si elle aspirait ce parfum. Puis elle chercha Kranskoï. Il n'était plus là. Mais, penché sur le piano, M. Duclan félicitait Betsy avec ardeur. Elle renversait la tête sous les rayons chauds de cette admiration, et chantait encore.

Dina posa la main sur les genoux de Valentine :

— Betsy fera du mal, — dit-elle, — ici comme ailleurs. Empêchons-la.

Valentine sourit.

— Pourquoi l'empêcher ?

Et au geste effrayé de Dina elle répliqua :

— Comment le pourrais-je ?

— Il ne faut pas qu'elle joue à faire souffrir, — conclut la jeune fille, très bas.

— Non... Où est M. Kranskoï ?

— Il est parti... Il se pique de témoigner ainsi à Betsy son

absolue confiance... D'ailleurs, ce soir, il devait aller voir André Barevsky, le professeur : vous le connaissez, sans doute?...

— De réputation... Mais chut!... Votre sœur va de nouveau chanter.

Betsy attaquait une mélodie espagnole. Duclan, assis près du piano, tenait une guitare. De sa grande main blanche, il chatouillait les cordes : les sons, éparpillés, courts, sautillaient. Il se courbait vers la guitare d'un air voluptueux. Parfois il secouait la tête pour rejeter en arrière une longue mèche de cheveux noirs, qui retombait. Alors il lançait à Betsy un farouche regard. Elle tournait vers lui son visage pâle, au nez busqué. Elle chantait doucement, les paupières mi-closes, et semblait balbutier, comme inconsciente, un aveu qu'on exigeait d'elle.

— Quelle artiste! — murmura Valentine.

Et, avec inquiétude, elle se demanda si Garine avait jamais entendu chanter Betsy.

— Oui, — fit Dina, — artiste jusqu'au bout des ongles, et artiste uniquement... Vous l'entendrez souvent... Montons chez vous. Laissez-moi causer avec vous. Ne refusez pas. Une autre fois, je ne parlerais pas ; et j'ai besoin de parler!...

Elle était si pathétique et implorante que Valentine ne put refuser.

— Soit! — dit-elle.

Elles sortirent, sur la pointe des pieds.

Dans son salon, Valentine installa Dina confortablement. Mais Dina fronça les sourcils, eut l'air de méditer, un instant, et dit :

— Il ne faut pas me mal juger, me croire étrange... ni Betsy non plus... Si je désire vous parler, c'est que vous pourrez avoir de l'influence sur Betsy ; et je veux que vous exerciez cette influence. Vous êtes raisonnable, loyale et franche, mais pas très courageuse...

— Peut-être.

— Oui, vous vous dites que vous n'avez pas le droit d'intervenir... Il faut intervenir!... Voulez-vous que je vous explique, que je vous raconte notre histoire?

— Sans doute!

— J'étais toute petite lorsque Betsy m'a recueillie. J'avais

douze ans. Nos parents étaient morts... Betsy avait dix-neuf ans ; elle était mariée : elle m'a prise chez elle.

Dina se frotta le front, d'un geste las.

— Ah ! je ne savais rien, j'étais neuve tout à fait, j'ignorais la laideur de la vie !... Mais je vais trop vite... Écoutez... Elle m'a recueillie et j'ai vécu chez elle dans la plus extraordinaire atmosphère de mensonge !... Pourquoi Betsy mentait, je ne le sais pas ; mais elle mentait tout le temps. Elle était, dans sa maison, comme une reine absurde, charmante et perfide. Je crois qu'elle ne faisait pas de mal ; mais les gens tournaient autour d'elle comme des papillons autour du feu et se consumaient... Betsy riait : elle est très gaie ; et elle mentait toujours. Moi, je devenais grande. Un jour, un homme m'aima et me demanda en mariage. J'en fus étonnée. J'allai trouver Betsy et je lui parlai. Elle m'attira sur ses genoux, me caressa les cheveux : « Ma toute petite, qui devient femme !... On l'aime, on la désire !... » Elle voulut m'empêcher d'engager ma vie avec trop de hâte : elle déclara qu'elle étudierait elle-même l'homme à qui j'allais me confier... Et elle me l'a pris... Ah ! pas pour elle !... Elle l'a seulement ensorcelé à tel point, accoutumé à une telle exaltation que désormais je lui parus fade, insipide, et qu'il n'eut rien à me dire... Il a pleuré, en me serrant les mains comme à une sœur... Je ne le regrette pas. C'est bien ainsi : Dieu l'a voulu. Mais je n'accepte pas que d'autres souffrent comme il a souffert... Elle n'a pas compris qu'elle passait sur nos existences comme un souffle desséchant. Elle m'a de nouveau attirée sur ses genoux et elle m'a dit : « Petite, il te faut quelqu'un de mieux !... » Je me suis tue et je suis restée dans la maison... Ah ! expliquez-lui qu'elle ne doit pas être ainsi puissante et sans cœur.

— Vous l'aimiez, lui ? — demanda Valentine.

— Je ne sais pas... Il est mort... Ensuite elle a tourné la tête à beaucoup d'autres !... Les derniers temps, ce fut Véréïkov... Si gentil !... un mystique !... Elle lui a fait croire qu'elle avait, elle aussi, une âme religieuse ; et elle l'a laissé adorer cette âme... Mais, avant notre départ, elle commençait à se lasser de ce jeu...

Valentine pressa la petite main qui se crispait. Une question montait à ses lèvres ; elle la refoula. Dina comprit :

— Pierre a confiance en elle, et il a raison. Elle se joue de tous, et elle se dit qu'elle est une honnête femme... J'ai prié pour elle, mais en vain !

— Patience ! — dit Valentine. — Votre vie s'organisera. Vous serez heureuse !...

— Ah ! vous croyez que je souhaite le bonheur pour moi ? Mais non ! Ce n'est pas cela !... Je veux rester ce que je suis, et je veux que le bien règne.

Valentine cherchait d'apaisantes paroles. Dina, sans lui laisser le temps de les prononcer, continua :

— Je vous ai parlé comme on ne parle pas deux fois dans sa vie. Ne me repoussez pas... Je suis très faible, et pourtant forte. Je veux sauver Betsy !

Une musique de *cake-walk* venait d'en bas, grotesque, et folle. Dina leva la main :

— Elle danse ! — dit-elle, tendant l'oreille. — Ah ! elle danse si bien !...

Valentine désirait descendre et voir. Mais elle ne bougea pas, afin de montrer à Dina qu'elle faisait cas de sa confidence. Elle comprenait que, dans cette âme aimante, un rêve de rachat mystique s'était formé. Elle vit en Dina une petite victime volontaire, pantelante, mais victorieuse de sa propre douleur. Elle se pencha vers elle et appuya sa joue contre la joue de Dina. Et Dina sembla se calmer un peu, bien qu'elle ne remarquât point la caresse de Valentine.

Elles se séparèrent vite, comme effrayées : on heurtait à la porte.

Betsy entra, fébrile, essoufflée, mais charmante. Elle s'avança et dit gravement :

— Demain dimanche, soyez prêtes toutes les deux à onze heures moins le quart : nous irons à l'église... Les affaires sont les affaires. Pour se poser à Paris, il faut dénicher les Russes bien !... L'église, c'est le rendez-vous des gens du monde !... Et, demain soir, Pierre me l'a promis, il nous fera voir les autres, ceux qui ne sont pas du monde : il y a, justement, une conférence russe au Quartier latin. Nous irons. C'est presque une escapade ; et il faudra la cacher !...

— Vous avez beaucoup chanté ? — demanda Valentine.

— Oui, certes ! — répondit Betsy. — Chanté et dansé,

tellement que j'ai très faim! Si nous improvisions un petit souper?... J'ai des gâteaux et des bananes. Mais ça m'ennuie d'aller les chercher... Dina?... Ah! tu es fatiguée!... Lundi, nous la conduirons chez le docteur et il la guérira vite. Comme elle est pâle!... Ma toute petite!... « Do, l'enfant do... » Je vais la coucher. Je ne veux plus de souper... Bonsoir!...

Et de songer tout bas
Ce que se dire on n'ose...

« Do, l'enfant do... » Poussez-moi, pour que je m'en aille...

Elle s'était effondrée dans un fauteuil et regardait Dina avec une pitié impuissante et câline.

Dina paraissait plus fragile que jamais. Deux plaques roses animaient son teint pâle. Ses grands yeux brillaient.

— Comme elle est jolie, ma Dina! — s'écria Betsy.

Dina se leva, serra la main de Valentine et sortit.

Betsy ne songeait plus à l'accompagner.

— Ah! — dit-elle. — C'est bien, que nous soyons seules un moment. J'ai un service à vous demander, et j'oublie toujours.

Elle se tut, examina les bouts pointus de ses souliers, puis :

— Voulez-vous me permettre de faire adresser à votre nom des lettres qui me seraient destinées?... Vous les reconnaîtriez facilement. Elles arriveraient de Russie et nous conviendrions d'un signe : un petit croissant, ou une étoile, dans le coin gauche de l'enveloppe... Si je les reçois directement, cela pourra faire des histoires... Inutile d'éveiller la curiosité autour de moi, n'est-ce pas?

— Sans doute! — fit Valentine.

— Et je ne puis renoncer à cette correspondance, — ajouta Betsy en riant. — C'est, comme dirait miss Stirling, « si excitant », de lire ces divagations platoniques!... — Convenu?...

Valentine s'était détournée. Elle réfléchissait que, si elle refusait, Betsy aurait recours à un stratagème moins sûr...

— Si vous voulez, — répondit-elle, en haussant un peu les épaules.

Betsy se leva, exagérant sa fatigue.

— Merci ! — dit-elle langoureusement. — A demain matin !

Mais elle s'attardait encore :

— C'est gentil, votre salon.

— Oh ! bien banal ! J'ai hâte d'avoir un appartement à moi, des meubles que j'aurai choisis, des domestiques...

Elle allait ajouter : « et d'être seule ». Une subite lassitude l'avait prise : la constante société de Betsy et de Dina l'importunait. Elle ne voulait servir de mentor ni d'appui à personne. Elle dit, un peu froidement :

— Je me mets à chercher un appartement, la semaine prochaine.

— Cela vaudra peut-être mieux pour vous... Moi, je reste ici, tant que l'ennui ne me sera pas venu. Je suis si mauvaise maîtresse de maison !... Et puis, il vaut mieux, pour Dina, être dans un milieu gai.

Valentine ne répondit pas.

— Allons sur le balcon, voulez-vous ? — proposa Betsy.

Elles s'accoudèrent toutes les deux à la rampe. Il avait plu. Les pavés et les trottoirs étaient humides et reflétaient la lueur des becs de gaz. Une invisible lune éclairait la nuit. Des nuages passaient, très vite, glissant sur le ciel ; et, indifférentes à leur passage, des étoiles clignotaient. Une douceur molle était dans l'air. Valentine se sentit calme, bonne, lointaine. Elle pensait à Dina, qu'elle avait vue éperdue comme une hirondelle sous l'orage ; à Betsy, compliquée, perfide. Devant le silence de la nuit, ces deux âmes lui parurent chétives et leur ambition, leur souffrance, puériles. La caresse du vent dans ses cheveux lui était plus réelle que toute autre chose. Elle ne bougeait pas et tenait son visage levé.

Les sabots d'un cheval et le bruit d'une clochette retentirent, mesurés, vifs, dans la rue déserte. Puis le silence se rétablit.

— Pierre !... — dit Betsy tendrement. — Il aura été chez le professeur Barevsky et, tout de suite, il aura voulu apprendre ce qui se fait ici, parmi les Russes, les chercheurs, les malheureux, ceux dont, en Russie, nous nous détournons... Je ne l'attendais pas si tôt. Bonsoir !...

Valentine resta encore un peu sur le balcon. La nuit lui avait regardé dans l'âme et lui avait parlé en amie.

Elle rentra dans le salon, remit en place les meubles, avec des mouvements délicats et légers, comme si elle rangeait une chambre de malade.

« Petites souffrances, petites ambitions !... »

Elle décida :

« Encore deux ou trois jours de cette compagnie; et puis je la secouerai de moi, comme un vêtement superflu que j'acceptais pendant un froid furtif... »

IV

Ce fut toute une affaire que d'apprêter les enfants pour la messe. Bobik se moquait de son costume neuf, disparaissait dans les placards et, au plus fort de la besogne, se cachait sous les lits. Il fallut dix fois s'interrompre. Gabrielle perdait haleine. Sans le fanatique amour qu'elle portait à Bobik, elle eût renoncé à la tâche. Elle essayait de le prendre par la flatterie : elle lui disait qu'il serait très beau. Mais lui s'ébouriffait les cheveux et dansait devant l'armoire à glace en faisant mille grimaces et en saluant son image.

— Très beau, Gabrielle !... je suis très beau !...

Valentine se consacrait à Moussia et lui racontait très vite une histoire qu'elle compliquait de son mieux.

Et puis, ce fut la série des recommandations :

— Vous serez très sages, tous les deux. Vous vous mettrez à genoux et debout en même temps que moi. Vous ne bavarderez pas et vous ferez bien le signe de la croix.

— Le bon Dieu nous verra ? — demanda Moussia.

— Oui.

— Comment peut-il voir à travers le plafond de l'église ?

— Il peut voir parce qu'il est le bon Dieu.

— Parce qu'il a de bons yeux ?...

Valentine jeta un regard inquiet du côté de Bobik. Il se tordait de rire.

— De grâce, Bobik, cesse ! — lui dit-elle tout bas. — Tu sais comme Moussia est susceptible : si elle croit que tu ris d'elle, pendant une heure elle pleurera.

Enfin les enfants furent prêts. Valentine mit son chapeau. Ses bagues se prenaient dans sa voilette. Elle ne réussissait pas à se faire ce visage calme et sérieux qu'elle considérait comme exigé par la circonstance.

« Pourvu que tout se passe bien! — songeait-elle. — A Genève, une fois, ils ont dansé dans l'église. Mais ils étaient tout petits... Il ne faut pas le leur rappeler: cela les humilierait... ou bien leur donnerait l'idée d'une nouvelle farce... »

— Gabrielle, avertissez madame Kranskoï et mademoiselle Dina que nous les attendons.

Gabrielle sortit, pour revenir presque aussitôt :

— Mademoiselle Dina est partie, et madame Kranskoï demande qu'on veuille bien l'attendre encore un peu.

— Vous l'avez vue? Est-elle habillée?

— Je crois qu'elle est encore au lit. Mais elle m'a dit, à travers la porte, qu'elle serait prête dans un instant.

— Mon Dieu, mon Dieu! — gémit Valentine. — Si Moussia se met à jouer, toutes ses boucles seront défaites!...

Au bout d'un quart d'heure, Betsy parut :

— Bonjour! Dépêchons-nous. La voiture est là. Nous n'attraperons qu'une fin de messe; mais cela suffit.

Pas une seconde, elle ne songea qu'elle était la cause de ce retard.

— Quels amours!... A Pétersbourg, alliez-vous à la messe?

— Mais oui! — dit Valentine.

— Moi, jamais. Seulement, ici, c'est autre chose : il importe de faire voir qu'on n'est pas des nihilistes!... A propos, Pierre m'a raconté des choses d'un intérêt fou. Il n'a pu causer qu'une minute, hier, avec Barevsky. Mais c'est tout à fait singulier ce qui se passe à Paris : il y a des Russes, là-bas, au fond du Quartier latin, — dans une espèce de *ghetto*, — qui forgent des idées, qui se disputent, se chamaillent, étudient, se battent... Très étonnant!... Et Barevsky, ce grand seigneur, consacre sa vie à cette bande! Et il n'est pas le seul!...

A la dernière marche de l'escalier, Moussia tomba. Bobik, qui la suivait, tomba par-dessus elle avec une si heureuse légèreté qu'il ne lui fit aucun mal. Les deux bambins, à terre, se regardèrent, interloqués.

Valentine prit Moussia dans ses bras :

— Tu sais, — commença-t-elle, au hasard, — il y avait une fois un roi et une reine qui possédaient un royaume merveilleux...

— Et une petite fille, une princesse...

Betsy serrait la main de Bobik :

— Tu es mon petit mari. Marche bien, très droit... la tête haute.

A la porte de l'église, ce qui frappa d'abord Valentine, ce fut l'inscription qui se détachait en lettres noires sur une plaque d'émail :

ON EST PRIÉ DE NE PAS PARLER

« Très utile! » — se dit-elle, en songeant à l'incessant bavardage qui est habituel en ces lieux de méditation pieuse.

A la file, le petit groupe pénétra dans le sanctuaire obscur. La nef était étroite; on y voyait surtout des hommes, debout, en foule compacte. Valentine marchait devant et, avec des « Pardon, monsieur », dits tout bas, elle frayait, en zigzaguant, un passage à ses compagnons. Puis l'église, construite en forme de croix, s'élargissait, étendait à droite et à gauche ses deux bras. Dans cet espace, des dames parées, de vieux fonctionnaires, des dignitaires, étaient disposés en demi-cercle devant l'iconostase. L'iconostase était ornée de peintures aux vives couleurs, illuminée de cierges. Le moelleux tapis, d'un rouge sombre, les chaises dorées et sculptées, éparses, donnaient à ce temple l'aspect d'un salon. Une fine odeur d'encens traînait dans l'air, mêlée aux parfums des femmes.

A gauche, il y avait Dina, qui inclinait, avec de fréquents signes de croix, sa petite tête empanachée d'un grand chapeau à plume bleue. Valentine l'aperçut, se dirigea vers elle et, sans lui dire un mot, s'arrêta près d'elle, entre les deux enfants.

Betsy, heureuse d'avoir un guide si expérimenté, singeait le maintien sévère de Valentine.

Un chœur invisible chanta. Des voix justes, légères, arrondies, lançaient, avec un peu d'accent français, les paroles d'un cantique russe.

Valentine se mit à genoux et tira Bobik par le bas de son

pardessus. Bien stylé, le petit garçon s'agenouilla; Moussia s'assit sur ses talons, tournant presque le dos à l'autel. Un bruit de soie froissée emplit l'église : toutes les dames s'effondraient.

— L'ambassade est au complet, — souffla Betsy dans le cou de Valentine, en se signant.

Valentine abaissa les paupières :

— Ça m'est égal ! — dit-elle, sans remuer les lèvres.

Tout en accomplissant les rites de la piété mondaine, elle sentait en elle un étrange détachement, un mépris net de tous ces hommes aux visages béats, de ces femmes à la placide figure russe, qui copiaient les toilettes frivoles et pimpantes des Parisiennes. Cette atmosphère d'âmes lentes, de soupirs contenus, rappelait la Russie, mais une Russie fausse. Des femmes riches, venues à Paris pour commander des robes; des hommes, désireux de flâner... Pas d'humbles, de fervents, de simples ni de désespérés...

On se redressa.

Le diacre, vêtu d'un lourd tissu d'or à croix vertes, commença une litanie à laquelle le chœur répondait. Valentine ne priait pas; mais son âme se dilatait, heureuse et douce, et montait en cadence avec les paroles chantées.

Un tintement de monnaie circula. Le bedeau, en frac, passait, présentant aux fidèles un plateau couvert de velours rouge. Ce furent, dans l'assistance, des gestes discrets, uniformes, un brouhaha qui absorbait l'attention générale.

Valentine profita de ce tumulte pour dire à Bobik :

— Tu vois, le grand monsieur à droite, qui prie si bien et regarde tout le temps les icones : observe-le, fais ce qu'il fait.

— Je sais, maman ! — répondit Bobik.

Il était aussi grave que l'ambassadeur. Sa petite personne svelte, harmonieuse, manifestait déjà l'assouplissement d'une race vieille et noble, l'instinctif besoin du décorum. Valentine examina cette nuque frêle qui émergeait du large col rabattu : elle fut touchée de voir si élégant, si posé, son insupportable bambin.

Moussia, une pièce de dix sous à la main, la bouche ouverte, guettait le moment d'être généreuse ; il y avait de l'inquiétude dans ses yeux clairs.

En sourdine, contrastant avec le bruit profane, les voix des chantres s'épanouissaient, pures, graves et suppliantes.

Tout à coup, la foule se prosterna. Le prêtre, porteur du saint sacrement, sortit de l'iconostase.

Personne, ce jour-là, ne communiait.

Le prêtre rentra, sortit de nouveau ; et, la messe étant presque achevée, des conversations s'engagèrent, de place en place. La foule se mêla et se bouscula pour aller baiser une grande croix d'orfèvrerie que le prêtre, de ses deux mains, tendait.

Valentine sentit qu'on la tirait doucement par la manche de sa jaquette. Les sourcils levés et les paupières mi-closes, elle se retourna, prête à repousser une indiscrétion. Mais elle rougit de plaisir :

— Manette !...

Une grande jeune fille, très élégante, les yeux câlins sous la voilette à gros pois, lui souriait.

— Toute seule ?...

— Oui, j'ai obtenu de maman qu'elle me permît de m'installer à Paris pour cet hiver... Je ne comptais pas sur la joie de vous voir...

L'église s'était définitivement transformée en salon.

Betsy allait de l'un à l'autre, tout en s'orientant vers la porte. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil à Valentine qui serrait des mains, à droite et à gauche. Manette, parfumée, consciente de sa beauté parfaite, continuait de sourire et suivait, l'air modeste.

Sur le perron de l'église, des groupes se firent : on se retrouvait entre amis. Paris devenait un joli quartier de Pétersbourg.

De luisantes voitures avançaient, à la file, emportant les dévotes riches ; des fiacres stationnaient rue Daru.

On bavardait un peu ; et puis on partait en hâte : il avait fait si chaud, dans l'église !... Valentine glissa son doigt dans le col de Moussia : la petite fille était en nage ; il fallut lui mettre un foulard. Bobik, très indépendant, ne se laissa point toucher. Il marchait fièrement, et il donnait des sous aux pauvres.

Dina, qui n'avait rien manqué de la messe, était toute pâle ;

Betsy, gaie comme au sortir du théâtre. Elle exigea que l'on rentrât à pied, pour se défaire de l'odeur d'encens.

— Vous avez esquivé beaucoup de gens, — dit-elle à Valentine, prouvant pour la centième fois le don qu'elle avait d'observer sans en avoir l'air.

— Mais non ! — répondit Valentine qui, depuis la veille, lui avait retiré une partie de sa confiance. — Et puis, qu'importe ? Tout cela m'ennuie !...

Betsy reprit :

— Ceux de ce soir vous intéresseront davantage ?

Elle refusait de remarquer la froideur de Valentine et riait avec les enfants.

A la devanture d'une mercerie. Moussia aperçut un jouet qui la ravit : une tête de Chinois, en caoutchouc, affreuse, jaune, avec des rides rouges, la bouche ouverte, la natte roulée au sommet du crâne. Betsy la lui acheta, puis elle partit en avant avec Bobik, exubérante, bavarde. Valentine et Dina suivaient, silencieuses...

Dans le hall de l'hôtel, on trouva miss Stirling. Elle se mit à genoux devant Moussia qui lui montrait son Chinois...

— C'est mon mari ! — disait-elle, en se rappelant que Betsy avait nommé Bobik « son petit mari », — avec quoi je vais me marier !...

Elle tournait et retournait l'objet dans sa main. Puis elle ajouta, prise de doute :

— J'en aurai un deuxième, le polichinelle que maman m'a acheté hier.

Miss Stirling, levant en l'air ses doigts pointus, s'écria sur un ton de reproche :

— Oh ! non... cela ferait trop de peine au premier !

Derrière elle, Betsy imitait avec grâce les gestes menus de l'Anglaise et affectait une mine consternée...

Dina s'enferma dans sa chambre pour tout le reste de la journée. Betsy, grisée comme par l'attente d'une fête, chantait, courait à travers le jardin, entrait en tourbillon chez Valentine, qu'elle embrassait. Elle disparut, l'après-midi, déclarant qu'une longue marche lui ferait du bien, et fut en retard pour le dîner, où elle parla tableaux avec tant de verve qu'elle émerveilla l'assistance.

Enfin, à la nuit tombée, Valentine et elle se trouvèrent en voiture, Pierre Kranskoï sur le strapontin.

Lentement, comme si elle savourait ses mots, Betsy déclara :

— Nous allons voir des gens terribles.

Valentine se tut.

Les rues, mal éclairées, s'échappaient dans le noir. Un vide étrange s'élargissait en l'âme de Valentine, le pressentiment d'une découverte qui tout à coup lui tordrait le cœur et la lancerait à l'action. Elle voulut profiter encore des bienfaits de son ignorance et ferma les yeux.

— Vous dormez? — dit Betsy. — Nous arrivons !

Valentine eut un sursaut. La voiture s'arrêta devant un café.

— Drôle d'endroit, — s'écria Betsy, — pour une réunion d'ascètes !...

Pierre riposta :

— Ils se réunissent où ils peuvent, les pauvres diables !...

Cependant Valentine examinait les fenêtres ouvertes du premier étage. Beaucoup de lumière ; et des silhouettes d'hommes parmi des nuées de tabac. Des paroles russes, véhémentes. résonnaient dans l'air.

— Montons. — dit Pierre ; — je vous précède.

Il frappa discrètement à la porte du premier ; des sifflets lui répondirent, des protestations sourdes contre les interrupteurs. Alors il poussa le battant, qui céda un peu, mais bientôt résista.

— J'amène des dames, — expliqua Pierre, par l'entrebâillement de la porte.

La résistance fut moins énergique : Pierre réussit à faire passer Valentine et Betsy derrière une muraille de dos obstinés à ne se déranger point. Une odeur de tabac et de foule pauvre saisit les arrivants. Il était impossible de rien voir. dans cette salle. Il fallut se glisser contre le mur. Betsy se faufilait et gloussait de plaisir.

Quelqu'un parlait, distinctement, d'une voix claire et bien scandée. Les gens, le corps projeté vers l'orateur, l'écoutaient avec des gestes furieux et des haussements d'épaules.

Du genou, Valentine heurta une chaise à demi dissimulée sous un amas de vêtements qui pendaient d'un mur.

Vite, elle grimpa sur la chaise, s'accrochant de sa main

levée au champignon du portemanteau, s'enfonçant dans les pardessus. Elle fit signe à Betsy de la rejoindre et l'entoura de son bras libre. Pierre avait disparu. Elles regardèrent devant elles.

Vers le milieu de la salle, l'assistance était moins compacte. Des hommes et des femmes étaient assis autour de tables nues ; d'autres, debout, s'appuyaient les uns sur les autres sans y prendre garde. Tous devaient être jeunes ; et l'on ne pouvait deviner leurs âges. C'était, sur des visages divers, toujours la même expression, intense et sombre. Et, des visages, on ne voyait que les yeux : gros ou petits, clairs ou noirs, ils luisaient d'un même regard fiévreux et obstiné. Les femmes étaient pareilles aux hommes, d'attitude, de type et presque de costume. Çà et là, un chapeau garni, une cravate de dentelle semblaient absurdes. Tout le monde épiait l'orateur, comme si on devait le juger et, après la conférence, prononcer l'acquittement ou la sentence de mort.

L'orateur, le poète Borsiouk, brun, grand, svelte, habillé correctement, se tenait debout derrière une longue table. Il faisait peu de gestes ; mais sa voix, d'accord avec sa physionomie nette, égrenait froidement des phrases jolies et quintessenciées. A côté de lui, deux hommes étaient assis. L'un, gros et blond, baissait sa tête rose avec un air patient et accablé ; l'autre, très noir, un juif visiblement, accompagnait chaque période du conférencier d'une mimique admirative.

— Qu'est-ce qu'il dit? — demanda Betsy, à l'oreille de Valentine, indiquant du menton l'orateur.

— Je ne sais pas trop, — répondit Valentine. — Il parle de la poésie, de la tyrannie des poncifs, de la recherche du mot juste et neuf...

— Ah ! seulement? — fit Betsy, désappointée.

Elle ajouta bientôt :

— Qu'est-ce que ça peut leur faire ?

— Je crois — répondit Valentine — que l'assistance est tout à fait de votre avis !

L'orateur conclut soudain, d'une phrase dédaigneuse pour son auditoire, et s'assit.

Il y eut un moment de stupeur. Et puis toutes les fortes figures s'agitèrent, se concertant entre elles. Il y eut des

indignations rauques, marquées de gestes qui voulaient être larges, mais que le manque de place restreignait. Ensuite le mécontentement se manifesta plus haut.

Le juif, sur l'estrade, se démenait. Il cherchait à rétablir l'ordre, invitait les contradicteurs à se déclarer et prenait ouvertement le parti de l'orateur.

Un gros homme, à la mine de charpentier, s'avança, poussé par un groupe. Il parla. Puis un autre, malingre et qui ânonnait; puis un troisième encore. Ce fut un débit lamentable de pauvretés. Nul n'avait aucune idée de la poésie, et tous trois critiquaient les poètes en général, ces rêveurs qui s'écartent des réalités sociales. Tout cela en phrases maladroites, pénibles, incohérentes. La foule encourageait ses représentants et en fournissait d'autres.

Parmi ces bégayements divers, une idée revenait sans cesse, obstinée, arrogante comme la voix d'un mendiant si désespéré qu'au lieu d'implorer il réclame. C'était un appel en faveur de la Russie tout entière : « Travaillez à la délivrer des abus! Donnez-lui votre effort vigoureux, et non des fleurs pour la parer, mais des réformes pour la sauver!... »

Autour de l'orateur, les visages se pressaient, farouches; la foule ululait comme une horde affamée et déçue.

L'homme rose penchait la tête davantage. Le juif souffrait comme si on lui eût tenaillé la chair. Borsiouk ricanait.

— Quelle tristesse! — dit Valentine.

Elle sauta à terre.

Betsy, qui avait failli perdre l'équilibre, s'approcha de Valentine :

— Ils sont amusants, — dit-elle; — mais qu'il fait chaud!

On commençait à circuler un peu. La porte d'une salle voisine était ouverte. Une partie de la foule, lasse et irritée, s'y rendit. Valentine reconnut les trois étudiantes qu'elle avait aperçues le jour de son arrivée. Elles causaient entre elles, de tout près, et elles devaient être du même avis; mais elles énonçaient, toutes les trois ensemble, leur opinion avec un tel acharnement qu'elles avaient l'air de se quereller. La plus petite secouait vers la plus grande son front comme un bélier qu'on dirige contre une muraille.

Valentine eut soudain peur de ces jeunes filles. Elle rentra

sa tête dans ses épaules et chercha, mais vainement, à reculer.

Pierre reparut.

— Je voudrais vous présenter André Barevsky, — dit-il.

— Ah! il est là? il est là?... vite, conduis-nous! — cria Betsy.

Le juif de l'estrade, poète comme Borsiouk, connaissait déjà Pierre. Il l'arrêta, se fit présenter aux dames et causa, un instant, avec elles. Son mobile visage se détendait. Mais, à travers la placidité confiante qui maintenant s'y installait, passait parfois un frémissement nerveux, pareil à ces éclairs de chaleur qui sillonnent, inoffensifs, un ciel apaisé. Il était en colère contre l'auditoire, qui le lui rendait, et fier d'être en communion d'idées avec cet orateur incompris.

Puis s'avança l'homme blond et rose, un fin lettré, un précieux poète. Il écouta, curieux, les éloges vagues qu'on lui prodigua. Il eût aimé qu'on témoignât d'une connaissance plus exacte de son talent : la tristesse qu'il éprouva d'être insuffisamment célèbre se manifesta dans ses gestes de timide dénégation.

Valentine avait hâte de voir André Barevsky. On le découvrit dans un coin de la seconde salle: écroulé sur une chaise, le coude sur une table, il fumait en buvant une orangeade.

Il sourit, quand il aperçut Pierre.

Il avait cinquante ans, peut-être. Il était grand, très gros, avec une tête petite, rejetée en arrière. D'admirables yeux bleus, attentifs et doux, donnaient beaucoup de charme à sa physionomie. Le nez était droit et court, la bouche épaisse; les joues étaient trop larges; le poil de la barbe, rare, poussait trop bas. Les cheveux, un peu longs, se relevaient en volutes au-dessus des oreilles. Le personnage était habillé sans la moindre recherche, presque sans soin; mais ses manières indiquaient un homme du monde.

Il serra la main que lui tendit Valentine; il approuva les banales paroles qu'un peu confuse elle lui disait; puis, s'adressant à tout le groupe :

— Je me cache. Je ne suis pas entré dans la salle de conférences, afin de laisser libre cette jeunesse. Je suis un spectateur, un badaud qu'on tolère; et j'observe!...

— C'était très intéressant! — dit Betsy, sans conviction.

Il hocha la tête :

— Je n'ai entendu que les disputes de la fin.

— Le poète disait des choses que l'auditoire semblait ne pas comprendre. Et il les disait d'une manière agressive, — hasarda Valentine.

Le professeur sourit :

— Que voulez-vous? Il n'est de fanatisme qu'intolérant ; et vous avez assisté au heurt de deux fanatismes. Nous avons deux sortes « d'intellectuels » : quelques esthéticiens et d'innombrables sociologues. Ils sont aussi intransigeants les uns que les autres. Les poètes ont voulu, ce soir, prôner leur idéal : ils n'ont pas fait de prosélytes ! Mais, une autre fois, entendez une conférence plus conforme aux idées de ces jeunes gens : vous verrez qu'ils savent écouter et comprendre.

— Vous faites souvent des conférences, vous-même ? — demanda Valentine.

Il eut un geste évasif :

— Il le faut bien !... Mais je ne suis pas toujours sympathique, hélas ! On me trouve ennuyeux et timoré.

— Quatre ou cinq par semaine? — fit Pierre.

— Quelquefois. Nous ne sommes pas encore bien organisés. Mais cela marche. Beaucoup de professeurs nous ont promis leurs concours. Je compte particulièrement sur Garine. Il doit nous consacrer son hiver.

— Garine ? — s'écria Betsy. — Je me doutais bien qu'il viendrait !...

Valentine sentit un léger froid qui lui rampait sur le corps, descendait le long de ses veines, l'obligeait à remuer ses orteils dans ses minces bottines.

« Il viendra donc, si vite?... Et il ne m'a rien dit... Il m'a envoyée devant... Je suis ici pour l'attendre !... »

— Il est très populaire, parmi la jeunesse? — demanda Pierre.

— Oui, comme savant et comme orateur. On lui sait gré d'être un homme de science incomparable. Peut-être, ici, trouvera-t-il quelque résistance. Nos jeunes gens veulent de la sociologie : ils en réclament des historiens, des juristes, des astronomes !... Et je ne suis pas sûr que Garine consente à leur en donner. Il n'aime pas à embrouiller les choses. C'est un esprit d'une rigueur et d'une netteté singulières. Il

aura, chez nous, des juges peu commodes. N'importe! Il gagnera sa cause.

Valentine écoutait avidement Barevsky. Elle était effrayée de la lutte que Garine aurait à soutenir. Elle avait peur, pour lui, de cette foule violente ; elle sentait qu'elle ne voudrait pas le voir bafoué comme l'avait été, ce soir, Borsiouk. A cette pensée, elle frissonna.

Un nouveau personnage, le professeur Dironov, s'était approché. Barevsky le présenta ; et Dironov, après quelques paroles de courtoisie, s'assit auprès d'eux. Valentine le connaissait de réputation. C'était un homme distingué, comme Barevsky ; mais il n'avait pas la même simplicité. Grisonnant, carré d'épaules, le front droit et petit, la physionomie dure, il faisait avec son collègue un contraste frappant. Il prit la causerie à l'endroit où elle s'était arrêtée.

— Oui, on est très exigeant ici ! Pour la moindre nuance dans ce qu'ils appellent l'orthodoxie de leur foi, ils vous honnissent. Ils veulent de nous tout notre temps, tout notre labeur ; ils se figurent qu'ils y ont droit.

D'un geste qui devait lui être familier, il se renversa sur sa chaise, ouvrit sa jaquette et enfonça ses deux pouces dans les emmanchures de son gilet.

— Ils sont péremptoires comme tous les ignorants, — dit-il.

— Oui, comme de demi-ignorants! — rectifia Barevsky.

— A quelle classe sociale appartiennent-ils? — demanda encore Pierre.

Dironov expliqua :

— C'est très mêlé. Des artisans, de petits employés, des maîtres d'école de village, des juifs. Ils abandonnent une existence médiocre, mais assurée, pour venir ici. C'est une fièvre de départ. Un pauvre garçon m'a dernièrement écrit que, depuis quatorze ans, il est instituteur dans un bourg de Sibérie. Il possède une petite bibliothèque, assemblée volume par volume. Mais il rêve de communion mentale avec les autres hommes. Il est las d'enseigner les quatre règles de l'arithmétique à des marmots. Il veut s'instruire. Il quitte tout pour venir à nous.

— Lorsqu'il retournera en Russie, — dit Valentine, — sa place sera prise et son gagne-pain perdu?...

Tous eurent froid comme si une porte s'était subitement ouverte sur une cave humide.

— Puisqu'ils écrivent d'avance pour se renseigner, — remarqua Betsy avec impétuosité, — ils doivent savoir ce qui les attend !...

— D'autres sont très jeunes; et ils ont toute leur vie à faire, — dit Barevsky avec calme.

— Certains, continua Dironov de sa voix forte et gaie, trop pauvres pour acheter des vivres en route, emportent de Russie une provision de pain sec dans un sac et se hâtent vers Paris, à cause de nos conférences !...

— Y en a-t-il beaucoup de si misérables? — demanda Valentine.

Barevsky répondit doucement, le sourire aux lèvres :

— Oui, beaucoup, presque tous sont misérables.

— Quelle responsabilité, pour vous qui les avez fait venir! murmura Valentine.

— Et quelle gloire ! s'écria Betsy, les yeux brillants. Vous leur donnez ce qu'ils ne pourraient avoir en Russie. Vous leur prodiguez votre science, vos lumières. Vous faites d'eux des êtres armés contre la vie, utiles à leurs frères !...

Elle prenait maintenant parti pour cette foule, pour ces professeurs, pour tous. Son besoin d'admiration la tourmentait, allait de l'un à l'autre. Elle était émue et nerveuse.

— A l'arrivée, — dit Barevsky, — ils ont souvent une déception.

— Peut-on prévoir — s'écria Dironov — ce que leur imagination leur suggère? Sur le fait qu'il y a ici des conférences libres et gratuites, ils brodent. Ils voient déjà une vaste université, un palais de la science, avec des hôtels pour eux, le travail assuré, des leçons, des traductions. Les malheureux !... Peut-être y aura-t-il un jour tout cela. Mais souhaitons que tout cela devienne bientôt inutile et que nous puissions, en Russie même, fonder mieux encore !...

Il s'interrompit, rêveur.

Betsy, depuis un moment, se taisait. Elle examinait, avec une attention curieuse, un groupe d'étudiants, fort mal vêtus, qui, au lieu de discuter comme les autres bruyamment, se retiraient d'un air confidentiel et inquiet.

Elle demanda soudain :

— Est-ce que vous avez, parmi vos élèves, des gens dangereux, des nihilistes ?...

Valentine ne put s'empêcher de sourire, tant il était évident pour elle que Betsy désirait ce péril avec une sorte de dilettantisme à la fois naïf et pervers.

Dironov se fâcha :

— Des nihilistes ?... Quel mot suranné !... Dites des révolutionnaires, des anarchistes...

Betsy rougit.

— Des anarchistes, si vous voulez !...

Barevsky expliqua :

— S'il y a des anarchistes russes à Paris, — et je pense qu'il y en a ! — ils n'assistent pas à nos conférences. Ils ne peuvent avoir que du mépris pour nous, qui sommes à leurs yeux des bavards inutiles... Les anarchistes n'en sont plus à étudier les problèmes sociaux. Ils ont résolu le problème, en ce qui les concerne ; et, pour lancer des bombes, il n'est pas besoin d'épiloguer avec des professeurs...

La salle de conférence se vidait. Les tables étaient désertes. Des garçons entraient, de temps à autre, impatients de voir ces derniers consommateurs partir. Une fumée aigre flottait.

Betsy, les yeux ardents, faisait à Barevsky et à Dironov l'éloge de l'œuvre entreprise. Sa voix souple et caressante les enveloppait, étrange, mystique comme le regard de ses grands yeux extasiés. Elle s'était un peu écartée de Valentine. Elle se sentait une prophétesse et dédaignait en son amie un être fade et craintif.

Valentine songeait à la confidence de Dina et songeait à Garine.

« Elle me le prendra, — se disait-elle : — elle voudra me le prendre... »

Ses oreilles bourdonnaient.

Dironov observa qu'elle était pâle :

— Il fait extrêmement chaud, ici ! — dit-il, en se levant d'un bond.

Il secoua sa tête et ses épaules comme fait un chien qui sort de l'eau.

— Partons ! — dit Pierre.

Barevsky se remuait du mieux qu'il pouvait, et soufflait.

Tous eurent froid comme si une porte s'était subitement ouverte sur une cave humide.

— Puisqu'ils écrivent d'avance pour se renseigner, — remarqua Betsy avec impétuosité, — ils doivent savoir ce qui les attend !...

— D'autres sont très jeunes; et ils ont toute leur vie à faire, — dit Barevsky avec calme.

— Certains, continua Dironov de sa voix forte et gaie, trop pauvres pour acheter des vivres en route, emportent de Russie une provision de pain sec dans un sac et se hâtent vers Paris, à cause de nos conférences !...

— Y en a-t-il beaucoup de si misérables? — demanda Valentine.

Barevsky répondit doucement, le sourire aux lèvres :

— Oui, beaucoup, presque tous sont misérables.

— Quelle responsabilité, pour vous qui les avez fait venir! murmura Valentine.

— Et quelle gloire ! s'écria Betsy, les yeux brillants. Vous leur donnez ce qu'ils ne pourraient avoir en Russie. Vous leur prodiguez votre science, vos lumières. Vous faites d'eux des êtres armés contre la vie, utiles à leurs frères !...

Elle prenait maintenant parti pour cette foule, pour ces professeurs, pour tous. Son besoin d'admiration la tourmentait, allait de l'un à l'autre. Elle était émue et nerveuse.

— A l'arrivée, — dit Barevsky, — ils ont souvent une déception.

— Peut-on prévoir — s'écria Dironov — ce que leur imagination leur suggère? Sur le fait qu'il y a ici des conférences libres et gratuites, ils brodent. Ils voient déjà une vaste université, un palais de la science, avec des hôtels pour eux, le travail assuré, des leçons, des traductions. Les malheureux !... Peut-être y aura-t-il un jour tout cela. Mais souhaitons que tout cela devienne bientôt inutile et que nous puissions, en Russie même, fonder mieux encore !...

Il s'interrompit, rêveur.

Betsy, depuis un moment, se taisait. Elle examinait, avec une attention curieuse, un groupe d'étudiants, fort mal vêtus, qui, au lieu de discuter comme les autres bruyamment, se retiraient d'un air confidentiel et inquiet.

— Quels héros! — s'écria Betsy, qui s'enfonçait dans un coin du fiacre.

— Oui, — répondit Pierre; — mais il leur faut un auditoire, n'importe lequel, en somme; et ces jeunes gens ont besoin de conférenciers, ne fût-ce que pour les houspiller un peu.

Betsy s'obstinait :

— Ce sont des héros, te dis-je!... Pierre, ne sois pas un éteignoir!...

Tendre soudain, elle entoura de son bras la taille de Valentine :

— Chère amie, chère amie, nous allons prier Pierre de nous conduire dans un restaurant et nous boirons à la santé des Russes!...

Dans un restaurant inondé de lumière, ils s'installèrent parmi la foule parée qui sortait d'un théâtre voisin. Leur tenue sombre contrastait avec les toilettes, les plumes, les diamants... Betsy n'en éprouvait aucune gêne.

— J'ai soif, soif, — déclara-t-elle. — Pierre, du champagne!

Il la contemplait avec l'indulgence et l'admiration qu'il aurait eue pour un petit enfant. Elle s'en apercevait, et en abusait. Les deux mains jointes sur la table, elle remuait un peu les épaules, avançait le menton. Son cou très blanc apparaissait au-dessus de son col droit; et ses yeux se fermaient comme ceux d'une chatte qui désire une caresse ou des paroles de flatterie. Et, comme une chatte, elle guettait. Lorsque Pierre baissa la tête pour couper le bout d'un cigare, elle regarda Valentine, et, des lèvres seulement, elle dit, au-dessus de la coupe qui pétillait comme ses yeux :

— A la santé de Garine!...

Valentine fit un signe d'assentiment. La méfiance et l'inquiétude lui revinrent.

« Pourquoi fouille-t-elle dans mon âme?... Médite-t-elle de me le prendre?... Me veut-elle du bien ou du mal?... »

Mais, par prudence et par habitude mondaine, elle souriait.

Pierre, à les voir si roses et jolies toutes les deux, s'émerveilla.

Elles se regardaient gentiment et se sentaient mystérieuses l'une pour l'autre, pleines de dangers, prêtes au dévouement ou à la haine.

(A suivre.) IVAN STRANNIK

BEUGNOT

PRÉFET DU CONSULAT[1]

Beugnot avait été au ministère de l'Intérieur, dans les premiers mois du Consulat, le collaborateur intime, le véritable chef du cabinet de Lucien Bonaparte ; à ce titre, il avait eu dans l'organisation de la nouvelle administration et dans le premier mouvement préfectoral, une part très importante. Il fut nommé le 11 ventôse an VIII préfet de la Seine-Inférieure, mais ne fut installé à Rouen que le 17 germinal. La situation de la Seine-Inférieure était loin, hélas ! d'être brillante ; depuis quelques années on n'y brûlait pas du feu sacré pour la République, et le Directoire déjà s'en était préoccupé ; le ministre de la police Sotin avait donné à un citoyen du nom de Jacquet, une mission secrète.

Ce scrupuleux agent envoyait le 11 frimaire son premier rapport : « Le peuple de Rouen craint encore plus le désordre qu'il n'aime l'ordre : il regrette l'ancien régime principalement parce qu'alors il faisait mieux ses affaires ; il hait la Révolution parce qu'elle a été suivie de circonstances ruineuses, telles que la réquisition des grains, la chute du papier-monnaie et l'emprunt forcé... » Il en est de même dans les cantons du département : « Sur soixante-neuf administrateurs des cantons, dit-il, il y en a à peine sept qui sont répu-

1. D'après les papiers de Beugnot, récemment légués par son petit-fils aux Archives Nationales.

blicains... Pour raviver l'esprit public dans la commune de Rouen, je vous proposerai l'établissement du culte théophilantropique, et je tiens à ce moyen, parce que je pense que, vu l'influence des prêtres sur la grande majorité de ses habitants, ce culte auquel ils prendraient goût nécessairement, surtout s'il y avait de la musique, les détacherait peu à peu de leur indépendance et les réconcilierait avec la République ». Notre policier passait de Rouen au Havre où il commençait par enquêter « sur la marine civile et militaire du port »; jugeant chaque commissaire, il finissait par les considérer presque tous comme entachés de royalisme, et ne faisait guère grâce qu'à « deux officiers de marine, aussi braves que bons républicains », écrivait-il le 28 nivôse. Mais bientôt le ministre mettait fin à la mission du citoyen Jacquet. Rentré à Paris, Jacquet n'en adressait pas moins un grand rapport, où il jugeait de haut choses et gens :

Le citoyen Duval, ex-conventionnel, commissaire du Directoire près l'administration centrale de Rouen, est républicain, si toutefois, on peut donner ce nom à un homme qui, ayant été mis hors la loi par un décret de la Convention, n'a pas assez de philosophie et de générosité pour faire le sacrifice de son ressentiment à l'amour du bien public et déteste de tout son cœur les patriotes désignés terroristes. Les membres de l'administration centrale, ainsi que ceux de la municipalité, partagent les opinions de Duval : ils ont pour ces prétendus terroristes une telle aversion que, quoiqu'ils n'ignorent pas que la plupart ont été ruinés par la Révolution, ils aimeraient mieux donner à des royalistes les places dont ils peuvent disposer...

Au Havre, lorsque j'y arrivai, je fus voir le citoyen Faure, ex-conventionnel, et je lui confiai ma mission. Il est républicain, mais il m'a prouvé qu'il s'aimait encore mieux qu'il n'aime la République; car il a violé, en faveur de son gendre, le secret que je lui avais confié. Celui-ci, commissaire du Directoire près l'administration municipale du Havre, accorde toute sa protection aux chouans... Les citoyens Duval et Vimar, les grands meneurs de tout le département de la Seine-Inférieure, ne veulent ni cercle constitutionnel, ni culte théophilanthropique, sous prétexte que cela ne prendrait pas.

Ce policier avait bien vu que le département de la Seine-Inférieure n'était pas, en l'an VI, très chaud pour la République. Il l'était moins encore en l'an VII, et rien n'est plus instructif à ce sujet que les rapports du dernier commissaire

du Directoire exécutif près l'administration centrale, Delaistre, homme jeune encore, mais d'intelligence ouverte, et qui devait, comme Beugnot, être un préfet de la première fournée. Delaistre écrit au ministre de l'Intérieur, le 21 frimaire an VII :

Les nécessités extérieures ont procuré des armes aux vils partisans de la royauté pour calomnier la situation politique de la République et faire une guerre sourde à son gouvernement. Ici, on cherche à exciter les murmures du peuple contre des contributions d'autant plus pressantes que le commerce est dans un état de stagnation qui ne présente aucune ressource. Là, on apitoie la sensibilité des parents sur les effets de la loi qui appelle de nouveau leurs enfants à la défense de la patrie, et l'on excite ceux-ci à lever l'étendard de la révolte et à désobéir à la loi : de nombreux conscrits se mutilent pour ne point partir. Ailleurs, un zèle hypocrite invoque les préjugés de la superstition contre la substitution du repos décadaire aux cérémonies religieuses des dimanches et fêtes. Partout les acquéreurs de biens nationaux sont inquiétés...

Du 9 nivôse an VII :

Les écoles des instituteurs demeurent désertes, tandis que les pensionnats tenus par les maîtres attachés à la routine, ou par des ex-religieuses qui ne veulent suivre et enseigner que les leçons de la superstition, regorgent d'élèves qu'on forme dans la haine de la République...

Il semble qu'à la veille et au lendemain du 18 brumaire, la situation devienne plus mauvaise encore. Delaistre écrit le 23 vendémiaire an VIII :

Une vingtaine de brigands armés et ayant le visage noirci se sont introduits, dans la nuit du 19 au 20, chez le citoyen Pestel, cultivateur à Merville, canton de Bréauté, et l'ont sommé, au nom de Louis XVIII, de leur donner trois mille francs, à valoir sur un domaine national dont il s'est rendu légalement propriétaire. Il n'a pu leur remettre que deux cent vingt et un francs qu'ils ont pris en lui donnant un reçu en règle de leur chef. Ils se sont ensuite transportés chez le citoyen Manoury. Sur sa déclaration qu'il était sans argent, ils se sont contentés de la somme de quarante-deux francs qu'ils lui ont trouvé. Ces brigands étaient armés de fusils à deux coups, habillés en hussards, avec des moustaches, et portent, la plupart, trois à quatre pistolets à la ceinture. Un peu plus tard, ils ont pillé la diligence du Havre à Rouen.

Du 19 brumaire au 26 frimaire an VIII, il écrit :

Un fonctionnaire, connu par son républicanisme et par son zèle pour l'intérêt public, vient d'être mis à contribution par les brigands royaux. Le 4 de ce mois, sur les huit heures du soir, des scélérats, armés de fusils, sabres et pistolets, ont frappé à la porte du commissaire du Gouvernement près l'Administration municipale d'Auffay, ont pénétré dans son domicile, lui ont mis le pistolet sous la gorge, et l'ont forcé de leur livrer une somme de neuf cent quarante francs : le crime a été commis, comme d'usage, au nom de Louis XVIII...

On m'assure que sur tous les points où les troupes de la République sont en marche, les royalistes ont leurs émissaires pour semer le désir de la désertion parmi nos militaires. Ils cherchent à se procurer quelques conférences secrètes avec les soldats, leur peignent, sous les couleurs les moins flatteuses, la situation de la République, le danger de la servir lorsqu'elle est à la veille, disent-ils, d'être renversée. Ils ajoutent qu'il existe dans la Vendée une force de soixante mille hommes bien armés, et qui sont dirigés contre les troupes républicaines. Ils font ensuite l'éloge de cette armée royale, de sa bonne tenue, de la paye de quinze sols par jour que reçoit exactement le simple soldat, et de la gratification honnête que recevraient ceux qui voudraient abandonner les drapeaux républicains pour entrer dans les corps qui leur seraient indiqués.

Dans ce département, comme dans le reste de la France à cette heure, le mal vient de ce que la République n'est pas ou n'est plus un gouvernement : on a besoin de tranquillité et de paix; ce que l'on demande surtout à la République, c'est la sécurité du lendemain. La grande majorité des esprits n'a pas renié la Révolution, dont on désire conserver les résultats sociaux. Les biens nationaux, dans cette riche portion de la France, ont été, dès la première heure, de vente facile. Dès 1791, « la totalité des biens du clergé dans le département est présumée devoir s'élever, d'après les évaluations comparées aux ventes déjà faites, à la somme de 57 762 023 livres. Il en a été vendu jusqu'au 31 octobre pour la somme de 32 808 954 livres 19 s. 5 d. En général le prix des ventes a été porté à plus d'un tiers au delà du prix de l'estimation. Les adjudicataires ont exactement payé le prix de leur adjudication. Les folles enchères ont été infiniment rares, puisqu'elles se réduisent à trois. » Puis le mouvement a continué; grands, moyens et petits propriétaires ne se sont

pas lassés d'arrondir leurs domaines, sans ardeur immodérée et gloutonne, écrira plus tard Beugnot, mais d'un mouvement continu et réglé, à la normande. Mais on est excédé de politique. Ce qu'on désire, c'est l'ordre qui permettra de se livrer aux affaires. La Seine-Inférieure, qui est de tempérament pratique, où l'on rêve peu et où l'on poursuit surtout les réalités, a hâte de travailler en paix.

Le 18 brumaire est accueilli comme une délivrance. On l'attendait, on l'espérait. Delaistre écrivait au ministre de l'Intérieur, le 20 vendémiaire an VIII : « Ce qui surtout a excité dans notre département un enthousiasme extraordinaire, c'est l'arrivée du général Bonaparte. Chaque citoyen a cru voir paraître au milieu de la République le génie de la paix. Jamais cet espoir ne fut plus nécessaire, dans un département où le commerce anéanti, les manufactures abandonnées, les fabriques interrompues, le numéraire disparu de la circulation, des ouvriers nombreux sans ouvrage et sans pain, annoncent un hiver infiniment difficile à passer. » Et le 14 brumaire : « Puisse le génie supérieur que la Providence vient de ramener en France et dont le retour a été pour tous les bons citoyens l'augure des plus heureux événements et de l'espoir flatteur d'une paix prochaine et honorable, nous faire toucher bientôt à l'époque de la félicité et de l'aisance qui est l'objet de tous les vœux et qui peut seule nous faire goûter les inestimables avantages de notre constitution républicaine. »

Le 20 brumaire, tous les administrateurs du département, Belhoste, Delaistre, Delahais, Viallet-Desgranges, Cabissol, écrivent : « Nous avons reçu par courrier extraordinaire le décret du Conseil des Anciens qui transfère à Saint-Cloud le siège du Corps législatif. Nous avons reçu pareillement un exemplaire des proclamations du général chargé de l'exécution de cette mesure ; sur-le-champ, nous avons fait réimprimer ces différents actes, dont les exemplaires ont été envoyés par le courrier de ce jour aux administrations municipales pour être publiés et affichés dans toutes les communes du département. »

Lorsque « l'opération de police » est accomplie, c'est une satisfaction générale :

La France entière, — écrivaient de Paris à Delaistre, le 28 brumaire an VIII, les représentants du peuple Vimar, Beauvais et

Thiessé, membres des commissions créées par la loi du 19 brumaire, — la France entière, trop longtemps courbée sous le joug des factions, renaît enfin. La journée du 19 brumaire soulève le poids qui oppressait tous les cœurs : ce sont les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la nation qui voient se préparer le bonheur de tous dans le retour de la paix, de la sûreté et de l'industrie... L'oppression de 1789 ne souleva-t-elle pas la France entière? Les oppresseurs de 1793 ne furent-ils pas à leur tour poursuivis par les fureurs de la réaction? Celle-ci ne trouva-t-elle pas de ses excès dans la catastrophe du 18 fructidor?... Malheur donc aux acteurs et aux réacteurs; malheur à quiconque voudra mettre ses ressentiments à la place de l'intérêt national. Tels sont, en particulier, les sentiments du héros qui veut joindre au titre de guerrier le titre plus glorieux encore de pacificateur de la terre et de fondateur de la liberté française... Nous savons en particulier quel intérêt il prend au commerce et aux manufactures de notre département : il s'en est entretenu avec nous.

Et Delaistre, deux jours plus tard, le 30 brumaire, mandera au ministre de l'Intérieur : « J'ai la satisfaction de vous annoncer que tous les cantons de ce département se sont à l'envi prononcés en faveur des grandes journées des 17 et 18 brumaire, par le témoignage de l'allégresse publique. Ce n'est point une joie passagère et effervescente, c'est un sentiment tranquille et pur comme son objet : l'espérance de la paix et du bonheur. Parmi les nombreux administrateurs qui remplissent des fonctions dans nos soixante-dix cantons, il ne s'en est trouvé que deux qui aient manifesté le dépit que leur causaient les événements dont toute la France témoigne sa satisfaction... J'ai mis sous les yeux de l'Administration centrale les pièces qui constatent l'incivisme de ces administrateurs et ils ont été, sur mon réquisitoire, suspendus de leurs fonctions. »

***

Nommé préfet, Beugnot vit, dès son arrivée, quel traitement il convenait d'appliquer à ce pays surmené. Son discours d'installation du 17 germinal, dont le *Journal des Débats* du 23 fit l'éloge, révèle la sûreté de son diagnostic. Au programme tracé dans ce discours, Beugnot devait, six ans, demeurer fidèle :

Le temps des illusions, des chimères oratoires est passé, dit le nouveau préfet. Il s'agit d'exécuter une fois ce qu'on a si souvent promis. Je me garderai bien de vous parler en débutant de richesses, d'abondance, de bonheur, et de vous les montrer sortant sans effort du nouvel ordre des choses. La prospérité publique ne se donne pas si bon marché, et il est plus aisé de la vanter que de l'atteindre. Mais je dirai aux sages habitants de la Seine-Inférieure : J'apporte au milieu de vous l'amour du devoir, beaucoup de bonne volonté, quelque expérience : travaillons de concert, travaillons lentement, mais sans relâche à sonder les plaies que la Révolution a faites, jugeons des remèdes avec sagesse, appliquons-les avec discernement. Ainsi je préparerai des succès au temps. Je préviendrai les chocs violents ou précipités pour ne laisser de prise qu'à ces mouvements insensibles et doux qui avertissent sans cesse de l'existence et ne la fatiguent jamais. On me trouvera rarement sur la route des innovations, car je sais qu'un gouvernement n'a atteint quelque perfection que quand il est devenu une habitude. J'arrive heureusement dans un département où ces idées ont le mérite de n'être pas nouvelles, et où je n'ai besoin que d'étudier l'esprit public et de m'y conformer. Ici l'on sait penser et par conséquent attendre. Ici l'on distingue l'ignorance présomptueuse, qui marche au hasard et croit avancer, de la circonspection éclairée, qui envisage toujours le but et s'y dirige d'un pas assuré.. Nous sommes, au reste, parvenus à des temps où la défiance elle-même est forcée d'espérer. Un de ces hommes étonnants que la nature jette à de longs intervalles à travers les siècles, s'est enfin levé pour le salut de la patrie et le triomphe de la liberté. Nous l'avons vu se jouer d'un genre d'obstacles dont la seule idée ébranle les imaginations vulgaires. Il nous a donné le droit de croire possible tout ce qu'il désire, et il désire que les Français calment leurs foudres et reposent leur gloire au sein de la Liberté et de la félicité publique.

Chez Beugnot, la multiplicité et la diversité des connaissances sont remarquables. Législation, administration, finances, tout lui est familier; il est à coup sûr un des hommes les plus cultivés du moment. Il est aussi l'un des plus fins; l'expérience qu'il a des hommes a accru sa pénétration naturelle. Dès son arrivée à Rouen, il a senti ce qui convient à ces populations normandes dont les qualités et les faiblesses n'auront pas pour lui de secret. Que de jolis portraits il en esquissera dans ses rapports administratifs : « L'habitant de la Seine-Inférieure jouit faiblement par le cœur et rarement par l'imagination ; mais il est supérieur dans ce qui tient aux

idées calmes et positives. » Et il saura parler à ces hommes pratiques, les entretenir avant tout de leurs intérêts. Ses circulaires administratives seront souvent de vrais modèles. Elles ne sont pas toujours exemptes de quelque prétention et le *philosophe* y apparaît :

La première et principale différence qui existe entre le nouveau système et l'ancien, dans tous ses degrés, écrira-t-il aux maires et adjoints pour leur expliquer le caractère des institutions de l'an VIII, c'est que pour l'exécution et l'application de la loi, un administrateur seul et unique a remplacé un conseil ou une administration... On n'a pas cependant voulu, en employant pour le mode d'exécution les rouages les plus simples, se priver de la force modératrice et précieuse des conseils... L'existence de ceux-ci, il est vrai, n'a qu'une durée déterminée; s'ils eussent été continuellement assemblés, au lieu de tracer et d'éclairer la marche du pouvoir unique exécutant, ils n'eussent servi qu'à l'entraver en voulant le diriger sans cesse; et celui-ci, plus occupé à lutter contre le pouvoir qu'à poursuivre sa route, eût perdu, en efforts vains et mal appliqués, la force qu'il emploie à suivre sa carrière. Ainsi, par un heureux mélange de l'unité dans les fonctions exécutives et de la synodie ou du conseil dans les fonctions qui demandent concours et réunion de volontés, de lumières, de connaissances locales, on a conservé à chaque genre le mode d'administration qui lui convient, et résolu avec succès un problème aussi difficile qu'important.

Beugnot tient assurément à donner à ses maires une idée avantageuse du citoyen préfet; mais le commentateur de Sieyès saura descendre de l'Empyrée et, dans sa correspondance administrative, vanter les qualités du taureau suisse pour la reproduction ou celles du trèfle incarnat pour les prairies artificielles, avec le même art qu'il vient de louer l'harmonieux accord d'action et de synodie dans les institutions nouvelles.

Beugnot a les autres qualités nécessaires à la fonction. Et d'abord il l'aime; comme il l'écrira lui-même, ce train de vie occupé, assailli, tourmenté, lui sera toujours très bon : « Je me fâche, je m'impatiente, je gronde, dira-t-il ailleurs, en des fonctions analogues. Les commis se sauvent effarés... Les importuns m'assiègent et l'on dit... Ce régent est excellent; mais on ne sait comment l'aborder et on n'a pas d'heur avec lui. » En réalité, il savait, quand il le voulait, être extrêmement aimable. Et ceci encore est, en ces sortes d'emplois, une supé-

riorité. Très sociable, il savait en outre et il aimait recevoir. Il goûtait la bonne chère, nouvelle raison pour être apprécié des Normands : « Les flatteurs, un bon cuisinier et un bon lit sont les trois choses les plus douces de ce monde », écrira-t-il un jour à sa femme. Celle-ci, quoique de santé assez délicate, paraît d'ailleurs l'avoir fort bien secondé. Mari et femme sont de médiocre origine, lui fils de petit bourgeois, elle fille de l'intendant du château de Choiseul. Le mari a succédé ou peu s'en faut à M. de Maussion, chevalier, seigneur de Jambville, Fremanville et autres lieux, conseiller du Roi en tous ses conseils, maître des requêtes ordinaire de son hôtel, intendant de justice, police et finances en la généralité de Rouen ; et il tient fort bien la place de ce titré personnage : la femme sera une préfète distinguée et avisée. Madame Beugnot séjourne assez régulièrement à Rouen jusqu'en 1806, s'associant de près aux succès administratifs du préfet de la Seine-Inférieure, l'aidant, l'accompagnant parfois en ses tournées, recevant volontiers, bref, se donnant de la peine, mais avec plaisir. Ils sont tous deux à leur affaire, ne se considérant pas comme des hôtes de passage, mais comme des citoyens de la Seine-Inférieure. Beugnot y met vraiment du sien : pour encourager l'industrie locale, il ne craindra pas de lui confier son argent, de placer douze mille francs dans une fabrique de sucre. Membre de l'Académie de Rouen, il participera à ses travaux, siégera au bureau, lira des mémoires. Président de la Chambre de commerce, il prendra part aux discussions, composera des notices sur les membres disparus, sur le secrétaire Tarbé, son ancien collègue à la Législative. Président du bureau d'administration du lycée, il tiendra à honneur d'assister aux réunions, d'y prendre la parole. Et c'est ainsi qu'il essayera d'accommoder l'ancien régime aux temps nouveaux, je veux dire de faire revivre peu à peu, sans qu'il y paraisse, dans le citoyen-préfet du Consulat, l'intendant de l'école de Turgot.



En quittant Paris pour Rouen, Beugnot avait emporté du ministère de l'Intérieur, une note politique fort détaillée où tous ceux qui, au cours de la Révolution, avaient joué un rôle dans

la Seine-Inférieure, étaient jugés par un anonyme, qui n'était sûrement pas le premier venu. Beugnot connaissait donc un peu ses hommes dès le premier jour. Et il l'allait montrer bien vite, dans l'organisation des bureaux de la préfecture.

A Rouen, pour l'administration départementale, il s'était un peu passé, sous le Directoire, ce qui s'était passé à Paris pour le ministère de l'Intérieur : le nombre des commis s'était multiplié outre mesure : « J'ai trouvé ici quatre-vingt-douze commis que j'ai réduits à trente », écrit-il dès le 5 floréal an VIII. Beugnot exagérait quelque peu en portant à quatre-vingt-douze le chiffre des commis de l'administration précédente ; il se trompait de trente-huit, semble-t-il. Mais, et ceci est l'essentiel, tout en voulant pour ses bureaux le nécessaire, il ne voulut jamais plus que le nécessaire :

La précédente administration, écrit-il dans son premier rapport officiel au Conseil général, avait dans ses bureaux cinquante-quatre employés (ce n'est donc point quatre-vingt-douze) ; elle dépensait pour leur traitement quatre-vingt mille francs. Sans doute, on peut obtenir une amélioration dans cette partie. Mais il ne faut pas que le désir de la pousser trop loin paralyse l'administration. Il faut donner au préfet les moyens d'administrer, et ces moyens seront toujours très coûteux, tant que l'état de guerre subsistera. Les levées d'hommes et de chevaux exigent des travaux extraordinaires et l'exécution des mesures prescrites par le gouvernement pour la partie militaire rend nécessaire un plus grand nombre d'employés. Il n'est pas inutile, d'ailleurs, de faire remarquer que le contentieux des contributions présente un arriéré véritablement effrayant; que plus de quarante mille pétitions restent à expédier, et que, si l'on veut se mettre à jour sur cette partie, il faut au moins pendant un an six expéditionnaires uniquement occupés aux opérations des contributions. Voici ce que le préfet propose pour l'an IX : quatre chefs de division à trois mille francs chacun, douze mille francs; quatre chefs de bureau à deux mille francs, huit mille francs; huit employés à mille cinq cents francs, douze mille francs; huit expéditionnaires à mille francs, huit mille francs; six expéditionnaires pour le bureau des contributions à huit cents francs, quatre mille huit cents francs; un portier et deux garçons de bureau à chacun huit cents francs, deux mille quatre cents francs; un huissier, mille francs. Total : quarante-huit mille deux cents francs...

Il paraît encore nécessaire d'allouer un traitement de deux mille francs pour le commis particulier employé dans les archives. Le secrétaire général est constitué par la loi le gardien des archives;

mais elles sont si importantes dans ce département, et elles exigent de si fréquentes recherches qu'il est absolument impossible au secrétaire général de satisfaire à ce travail. Les registres de l'état civil, les titres de propriété des domaines nationaux, les archives des anciennes administrations ont demandé et demandent tous les jours de nouveaux soins. L'ordre remarquable qu'on y a introduit et qu'il faut nécessairement continuer, les recherches de tout genre qu'il faut faire, soit pour procurer aux agents de la République les renseignements dont ils ont besoin pour défendre et soutenir ses intérêts, soit pour éclairer les administrateurs, tout enfin démontre et justifie la nécessité de l'employé dont il s'agit. Le préfet propose donc de faire un fonds de cinquante mille deux cents francs pour les appointements des employés.

Beugnot, au cours des six années passées à la préfecture de Rouen, diminua ce chiffre initial de trente-cinq commis et employés. Il réduisit à deux, en y adjoignant un secrétariat, le nombre des divisions, ainsi que nous le montre l'annuaire statistique de la Seine-Inférieure pour l'an XIV. Les bureaux de la préfecture étaient à ce moment constitués sur le modèle des bureaux de l'intendance en 1787, qui, aussi, eux déjà, formaient deux départements, l'un celui de M. Lefebvre, devenu conseiller de préfecture en l'an VIII et qui l'était encore en l'an XIV, l'autre, celui de M. Desbrières. Rien ne semblait changé dans les choses, et très peu dans les personnes : après s'être perdu un instant dans le gouffre révolutionnaire, le fleuve administratif reparaissait.

Il y a dans la plupart de nos préfectures un vieux chef de division, ou un vieux conseiller qui a fait sur place toute sa carrière et que ceux qui ont affaire aux bureaux connaissent bien. Et lui, il sait sur le bout du doigt le personnel administratif de tout le département : conseillers généraux, maires ruraux et citadins, juges de paix et gardes champêtres. Il n'ignore pas davantage les désirs ou les soucis de chaque commune. Il est précieux pour les préfets qui se succèdent et passent, et ceux-ci manquent rarement de trouver un prétexte pour l'emmener dans les tournées de revision. Le vieux chef de division existait déjà en l'an VIII dans la Seine-Inférieure. Il datait même de l'intendance royale et avait traversé, dans l'ombre des bureaux, la majeure part de la Révolution. Il s'appelait Galli, venait d'être nommé secrétaire

général, et allait le rester longtemps. Il n'était pas seul à dater de l'ancien régime.

Or, rien n'est plus curieux que de voir de près la vie d'un de ces obscurs fonctionnaires, par qui la tradition administrative s'est transmise et perpétuée. En voici un, Galli, qui peut, en quelque sorte, servir d'illustration. Il vient des bureaux de l'intendance et a toutes les qualités d'un bon chef de bureau. Probe, attaché à ses devoirs, excellent travailleur, esprit juste, ainsi le note le préfet. Il a sans doute des défauts, mais, pour ainsi dire, d'ordre professionnel. Il est, d'une part, « un peu sujet à se prévenir » et, d'autre part, « un peu rude et s'est fait des ennemis par son défaut d'urbanité et de patience ». Tel qu'il est, avec ses qualités et ses petits travers, il a rendu pendant vingt-cinq ans de bons et utiles services et il va sans doute obtenir l'objet unique de son ambition, « la croix », dit son dossier, quand en 1811 il perd tout d'un coup sa place par suite d'une affaire mal éclaircie, où il a été peut-être imprudent, mais où, selon du moins les apparences et selon le sentiment même de Beugnot, qui devait le recueillir quelque temps à la direction générale de la police et qui n'allait pas cesser de s'employer pour lui, il ne paraît pas avoir été bien coupable.

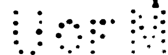
Voilà un homme à la mer. Il a perdu son gagne-pain, mais il avait trois à quatre mille francs de rente et peu de besoins — « voit des filles, dit à son sujet une note confidentielle, mais y met de la réserve ». Il a perdu surtout la place qui était sa vie, le bureau où chaque jour, depuis 1786, il se rendait. Et jusqu'en 1820 il ne cessera de solliciter le gouvernement, quel qu'il soit, de lui rendre place et bureau : « J'aurais pu me prévaloir de ma position auprès du dernier gouvernement, écrit-il pendant les Cent Jours; mais je n'ai rien voulu lui demander; j'ai préféré rester sans emploi. Mes principes et mes opinions n'ont jamais été équivoques. J'ai servi la cause de la Révolution pendant vingt-cinq ans, et j'y étais d'autant plus intéressé que toute ma fortune se compose de biens nationaux que j'ai acquis et que je n'ai jamais été disposé à rendre. » Et, pour qu'on ne doute pas de ses sentiments démocratiques, il fait appuyer sa demande par Félix Lepelletier, député de la Seine-Inférieure à la Chambre des Cent Jours et frère de

Lepelletier Saint-Fargeau, dont le nom est un symbole. Quelques mois plus tard, dans une supplique à Sa Majesté Louis XVIII, roi de France et de Navarre, Galli se donne comme victime de la Révolution et de « Buonaparte qui a écarté de l'administration un fonctionnaire qui en connaissait tous les détails pour y placer une créature de son frère Joseph, un prêtre assermenté... Je vins à Paris au moment de la Restauration. Et j'obtins un emploi honorable dans un des ministères de votre gouvernement (nous savons qu'en effet et en vérité Beugnot, en 1814, l'avait placé dans les bureaux de la direction générale de la police). Les ministres de Bonaparte me regardèrent comme un royaliste et comme un sujet dangereux. Je fus renvoyé à l'instant même où ils s'emparèrent des rênes d'un gouvernement, que la trahison venait de remettre en leurs mains. » Et cette fois il se réclame du duc de Serent et du marquis d'Herbouville, pair de France.



Les bureaux de la préfecture une fois organisés, le premier soin de Beugnot fut de rétablir l'ordre dans le département. La Seine-Inférieure n'avait pas été, comme l'Eure et le Calvados, un foyer de chouannerie. On y avait conspiré sous le Directoire et l'on devait y conspirer encore sous le Consulat : chacun sait les complicités que Georges et sa bande devaient y trouver en 1804, au moment des débarquements à Biville ; deux des agents les plus résolus de Georges, Picot et Lebourgeois, avaient longtemps séjourné à Rouen. Mais, à aucun moment, il n'y avait eu de véritable prise d'armes. Une sorte de chouannerie sournoise se révélait sur divers points par des incendies de fermes, des meurtres d'acquéreurs de biens nationaux et surtout par des arrestations et des pillages de diligences. C'était, en réalité, du brigandage pur et simple, qui prenait prétexte de la politique. Beugnot ne mit pas longtemps à s'en apercevoir. Dans un mémoire qui date de son entrée en fonctions, il analyse les causes et les caractères du mal :

La Révolution nous a surpris, au sein de la mollesse des uns, de l'insouciance des autres, de l'immoralité d'un trop grand nombre... Ainsi chaque parti a produit une certaine quantité d'individus qui



trouvent préférable de se placer au-dessus des lois avec la chance de l'échafaud, à rentrer sous leur joug sous la condition du travail. Les sicaires sont tout simplement des scélérats, ennemis de tout ordre social, qui détroussent les passants au nom de Louis XVIII, sous le gouvernement consulaire, et qui les détrousseraient demain au nom des Consuls, si Louis XVIII était l'autorité légitime. On remarque en effet parmi les brigands des chouans amnistiés, non pas ceux que la résistance à des lois oppressives aurait poussés à la révolte, mais des individus sans aveu, flétris par l'opinion et même par les tribunaux, qui allaient chercher, sous les livrées de la chouannerie, une sauvegarde contre l'action de la police et des lois... On y remarque aussi des déserteurs, condamnés par des commissions militaires, des réquisitionnaires et des conscrits fugitifs. Enfin les bandes se sont recrutées dans chaque ville, bourg ou village, des voleurs de profession...

Tels sont les éléments principaux du brigandage et ceux-là peut-être ne sont pas les plus dangereux, car, une fois définis, le gouvernement semblerait n'avoir autre chose à faire que d'employer contre eux une force supérieure. Mais qu'un crime se soit commis en plein jour sur la grande route ou dans un village populeux, la chose la plus rare aujourd'hui est de trouver un individu qui ose, je ne dis pas dénoncer le crime ou en poursuivre les auteurs, mais porter son témoignage quand il lui est demandé au nom de la patrie et des lois. La terreur a produit des effets plus malheureux, s'il se peut. On dissimulerait en vain que les brigands trouvent dans les communes et chez des citoyens notables des asiles, des secours, cette hospitalité qu'on refuse si souvent au faible qui n'est qu'infortuné.

Les causes du brigandage ainsi déterminées, Beugnot s'applique très résolument à le faire disparaître. Il parle en maître dans le département et montre à tous, à l'autorité militaire la première, que, délégué immédiat du gouvernement, il est responsable de l'ordre. Avec une parfaite connaissance de la nature humaine et de l'esprit même des fonctions, il ne demande pas aux militaires, aux gendarmes et aux gardes nationales de faire la besogne des policiers, ni aux policiers de faire la besogne des militaires. Chacun son métier, répète-t-il souvent. Ses arrêtés sont nets et précis, et quand il faut, impératifs. L'autorité n'invite plus; elle affirme et elle commande. Dans un appel du 27 prairial an VII aux administrations municipales, relatif aux passeports, l'administration précédente disait : « Que tous les bons citoyens se munissent de passeports : il n'y a que ceux qui craignent la

surveillance qui puissent se refuser à ce devoir prescrit par la loi. Que tous s'empressent de les exhiber à la première réquisition des officiers de police, des fonctionnaires et des gendarmes chargés du maintien de l'ordre. » Dans une ordonnance du 25 pluviôse an IX sur le même sujet, Beugnot dit : « A compter du jour de la publication de la présente ordonnance, aucun voyageur ne pourra être admis dans les voitures publiques, ni obtenir des chevaux de poste, qu'il n'ait justifié d'un passeport en règle et que ses nom, prénoms, âge, profession et domicile n'aient été inscrits sur un registre, où seront également mentionnés l'objet de son voyage et le lieu de sa destination. »

Le pouvoir central, d'ailleurs, soutient énergiquement son délégué dans la répression du brigandage, et quelquefois même force la note. Le 26 nivôse an IX, la diligence de Rouen à Paris ayant été arrêtée aux environs du Mesnil-Raoul et trois soldats de l'escorte ayant péri, le ministre de l'Intérieur écrit au maire : « Le gouvernement est convaincu que plusieurs habitants de la commune sont complices de l'assassinat et que tous sont coupables de n'avoir pas volé au secours du détachement qui a combattu avec tant de bravoure. Il vous ordonne de faire arrêter tout de suite ceux qui sont soupçonnés coupables et de les livrer à la justice. Il vous prévient que si l'insouciance ou la complicité tolèrent ou protègent le crime, l'exemple qu'il fera sur la commune sera terrible. » La commune est épouvantée, et l'adjoint répond officiellement au ministre :

Vous m'effrayez quand vous m'annoncez, par votre lettre du 18 nivôse, que le Gouvernement reste convaincu que nous sommes coupables. L'assassinat ne s'est point commis sur notre territoire... Si le procès-verbal a été rédigé par moi, c'est que la diligence a continué sa route. Depuis ce malheureux événement, moi, le maire et le capitaine de la garde nationale de notre commune, avons couché cinq nuits au corps de garde. Aux funérailles de ces tristes victimes, tous les habitants de la commune ont assisté. J'ai moi-même, comme ministre catholique, ajouté à leur pompe funèbre les cérémonies de mon culte. Le citoyen préfet nous a adressé des éloges dans sa lettre du 26 nivôse.

Pour le maire

CARPENTIER, *adjoint.*

Mais déjà Beugnot avait justifié auprès du ministre les habitants du Mesnil-Raoul : « L'adjoint de la commune et la garde nationale ont fait leur devoir. S'il en était autrement, j'aurais déjà provoqué contre cette commune l'exécution de la loi du 10 vendémiaire an IV... » Et il ajoutait : « Je crois qu'enfin je parviendrai à dissoudre cette odieuse association. Elle se compose de chouans amnistiés, de déserteurs et de voleurs de profession qui trouvent assistance et retraite chez des fermiers et des propriétaires des environs. Cette association a des correspondants à Paris, à Évreux et Rouen. Déjà un assez grand nombre est arrêté et je signale les autres au ministre de la police générale... » Beugnot ne tarda pas à recueillir les fruits de sa fermeté équitable. Réprimé avec rigueur, — il y eut encore de ce fait, en l'an X, dix-huit exécutions capitales, — traqué dans les règles et poursuivi bientôt par les bons citoyens eux-mêmes qui avaient repris courage, le brigandage à main armée finit par disparaître. Mais la surveillance ne se relâche pas et, dans son compte rendu pour l'an XIII au ministre de la police générale, Beugnot disait plaisamment qu'au cours de sa dernière visite dans le département il avait eu la satisfaction d'être arrêté lui-même, comme brigand, dans plusieurs villages.

***

Les tournées préfectorales, voilà le moyen par lequel Beugnot tenait tout son monde en éveil. Au lendemain du premier mouvement préfectoral, un arrêté du 17 ventôse avait prescrit aux nouveaux représentants du gouvernement de faire chaque année une tournée dans leur département, et l'on sait peut-être que, dans une note dictée à Lucien et qui a été publiée dans la correspondance de Napoléon Ier [1], Bonaparte avait ordonné en outre que les communes endettées devraient être visitées deux fois l'année par le préfet et quatre fois l'année par le sous-préfet, « sous peine de destitution ». En vérité, les préfets du Consulat administraient autant leur département du fond de leur berline et de leur chaise de

1. Tome VI, p. 64, nº 4 474.

poste, que du fond de leur cabinet. Aujourd'hui, soit à cause de la facilité et de la rapidité des communications, soit pour tout autre motif, le préfet paraît plutôt attendre ses administrés au chef-lieu qu'aller lui-même à eux dans leurs villages. Nous avons sans doute la tournée annuelle de revision; mais, sauf exception, elle se borne à la visite des chefs-lieux de canton, où se rendent les maires des communes. Les préfets, il y a cent ans, se montraient davantage.

Beugnot parcourut le département pour deux. Que de fois, dans la correspondance courante entre la préfecture de Rouen et le ministère de l'Intérieur, nous relevons la signature suivante : Pour le Préfet en tournée dans le département, le secrétaire général, Galli! Rien de plus complet et de plus minutieux que les visites de Beugnot. Ses papiers ont gardé le journal de l'une de ses tournées. Routes, ports, chaussées, chemins, récoltes, industries locales, rien n'échappe à son attention. Il réunit les maires et leur fait de véritables conférences agricoles : « Le Préfet a visité la maison de M. de Salmonville, pour y reconnaître en détail les succès du bélier hydraulique. Il y avait donné rendez-vous aux maires des environs et il les a engagés à publier ce dont ils étaient les témoins, et à exciter les propriétaires et les communes qui se trouveraient dans la même position à employer le bélier hydraulique, dont il serait peut-être possible de diminuer encore la dépense en substituant, aux tuyaux en plomb, des tuyaux en bois de chêne ou en terre cuite. » Nous lisons un peu plus loin :

Le préfet a appelé auprès de lui le juge de paix, le médecin et l'artiste vétérinaire. Il a appris du premier que le nombre des procès diminuait sensiblement et surtout les difficultés qui prennent leur source dans la dissipation, le vagabondage et l'ivrognerie... Le médecin a rendu compte de l'état sanitaire; depuis près de vingt-cinq ans qu'il exerce, il n'a vu régner qu'une seule maladie qui ait pris un caractère épidémique... La vaccine est généralement adoptée. On désirerait que le gouvernement fît rechercher, adoptât et publiât la manière la plus sûre de conserver le vaccin... L'artiste vétérinaire a répondu en homme instruit et en bon observateur. On se soumet volontiers aux visites périodiques des bestiaux ordonnées par le préfet, et les ordres de l'administration sont suivis pour l'examen des pâturages, la reconnaissance de l'état physique des individus, leur trai-

tement dans l'état de maladie et surtout le prompt enfouissement des bestiaux morts... L'artiste se plaint de la concurrence des maréchaux qui partagent ses profits dans le traitement des bestiaux sans prendre part aux soins gratuits qu'il leur donne. Il lui a été répondu que l'évidence de la bonté de ses méthodes et sa réputation étaient les seules armes qu'il eût à leur opposer. Le reste de la journée a été employé par le préfet à examiner les détails de la fabrication des fromages.

Ces visites n'intéressaient pas seulement Beugnot : elles l'amusaient. Il y apportait en tout cas sa gaieté naturelle et son esprit. Un morceau de quelques pages, intitulé dans ses papiers *Suite du Voyage en Normandie* (en l'an IX) et qu'il avait peut-être commencé de rédiger pour ses Mémoires, est à cet égard tout à fait caractéristique. En voici les passages les plus saillants :

Après trois longues journées passées à Dieppe au milieu des compliments, des bals et des harangues, je me décide à partir pour Neufchâtel. Le brancard de ma voiture avait cassé entre Rouen et Dieppe, mais l'accident avait tourné à mon profit. J'avais retrouvé place dans la voiture de madame Beugnot. Je gênais un peu. J'étais gêné beaucoup. On n'en disait mot. Je n'en parlais pas davantage, et pour nous distraire de compagnie, je faisais assaut de citations, de déclarations et d'admiration avec le général qui m'accompagnait. Tout en citant, en s'écriant, en admirant, nous étions arrivés à Dieppe, mais comme on ne trouve pas sur les grands chemins à côté d'une voiture qui casse, une voiture qui roule, et dans la voiture qui roule, sa femme, un général et un ingénieur en chef, j'avais pris le parti de faire raccommoder ma voiture à Dieppe. Tout promettait une solidité complète...

Il part donc pour Neufchâtel dans sa voiture, en compagnie de l'ingénieur, M. Lemasson, qui le flatte et qu'il taquine. Et ils arrivent ainsi dans un village sis à moitié route et qu'on appelle les Ventes.

Pendant que les chevaux rafraîchissent, nous essayons de prendre ce qu'on appelle en Normandie un coin de feu... Il y avait autour du foyer quatre personnages, un savant de village, frondeur des autorités, peu content du présent, jadis bon jacobin et ne sachant pas trop ce qu'il lui est permis d'être aujourd'hui. Il n'a point rendu le salut, ne s'est pas dérangé, n'a répondu que par des monosyllabes, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de vanter le maire pour avoir

acheté les biens du président de Lalande et de se moquer de ceux qui vont à vêpres. A côté de lui, à main droite, est la maîtresse de maison. Elle a été instruite à l'école de ce savant. Elle a été fort belle, est encore bien mise et appétissante malgré ses cinquante ans. Mais elle nous regarde avec hardiesse, et le savant avec complaisance. Elle approuve ce qu'il dit et sourit méchamment à ce que nous disons.

La seule personne qui se soit dérangée pour nous est la bru. C'est une belle paysanne de vingt-deux ans. Elle a de la bonté et de l'amour sur la figure. Elle se tient debout au coin de la cheminée, tisonne le feu, ne parle que par intervalles et avec un naturel excellent. Un enfant couvert de haillons et cependant beau vient demander du pain. La mère le renvoie et le rudoie tout à la fois : c'est un petit drôle qui demande tous les jours. « Eh! mon Dieu, dit la bru, est-ce qu'il ne mange pas tous les jours? » Et elle se lève et elle coupe le morceau du pauvre avec un empressement qui m'attendrit... Le tableau s'embellit. Un nouvel acteur paraît. C'est une pauvre servante, à qui la nature a fait cadeau d'une figure à peindre. Son modeste bonnet cauchois, son corset rouge, sa jupe de beige, rayée noir et bleu, la dessinent à merveille. Sa jambe ne remplit pas le quart de son sabot. Elle travaille en silence à l'arrangement de quelques meubles. Je la suis de l'œil sans oser la distraire...

M. Lemasson s'extasie, me parle des belles figures de Raphaël, de Rubens, de Jules Romain ; il se lève de sa chaise, son nez s'allonge, ses yeux papillotent, et il s'écrie : « *O que dolce, que bella !* » A travers toutes ses exclamations, M. Lemasson supportait difficilement l'incognito. Il parle du maire, de l'église, du sous-préfet, et enfin me reproche de me soustraire aux honneurs qui me sont dus. Le savant, la maîtresse de la maison ne prêtent point d'attention. La bru regarde avec curiosité. « Vous ne faites pas comme le préfet d'Évreux qui ne sort qu'avec des gendarmes. — C'est fort bien fait, lui dis-je, mais à moins qu'on ne craigne des voleurs, à quoi bon des gendarmes? » Le savant reprend : « Il y a des voleurs sur la route et je vous conseille de vous en défier. » Puis il raconte une aventure récente d'un marchand détroussé... On annonce que les chevaux sont mis. Nous sortons de la cuisine. Nous rencontrons sur le fumier le maître de la maison qui, instruit par le postillon, nous salue jusqu'à terre, s'empresse autour de la voiture, et, en rentrant, aura gourmandé la société pour sa réception, qui n'a été ni cordiale, ni polie...

Beugnot et l'ingénieur repartent. Mais bientôt la voiture casse de nouveau, et force leur est d'aller à pied. Ils arrivent ainsi à une barrière. On leur demande s'ils ont rencontré les équipages du préfet : « Les voilà, répondis-je. — Mais sont-

ils encore loin? — Je vous répète que les voilà. — Citoyen, ne plaisantez pas si fort. La gendarmerie l'attend depuis dix heures. — Eh bien! elle l'aura trouvé. » On appelle les gendarmes et « je déclare sérieusement, en déployant avec hauteur un revers de mon habit, que je suis le vrai préfet, qui marche philosophiquement à pied, accompagné du citoyen Lemasson, ingénieur en chef, et j'explique comment ma philosophie a été mise en action par l'accident survenu à ma voiture... » On juche Beugnot sur le cheval d'un gendarme : « La Providence me sut gré de l'avoir remerciée après la chute de la voiture. Elle me plaça entre les jambes un cheval doux et ne permit pas que je perdisse l'équilibre. M. Lemasson trouvait même que je montais mieux que le marquis de Coigny. »

Beugnot et son cortège arrivent ainsi aux portes de Neufchâtel. La ville est illuminée.

Je suis accueilli par une petite femme verte encore, quoique vieille, bien parée, et qui demande si c'était là le citoyen préfet. Sur la réponse affirmative, elle me demande la grâce de m'embrasser. J'embrasse, et je cherche une issue contre de telles aventures. Je tombe dans la municipalité qui me saisit pour me haranguer. Vous connaissez l'appétit du maire de Neufchâtel. Vous ne connaissez pas son éloquence. En voici un petit échantillon : « Citoyen préfet, nous sommes la municipalité qui vient vous exprimer sa satisfaction de vous posséder dans notre ville où vous étiez bien désiré. Nous connaissons, citoyen préfet, combien vous êtes attaché à vos administrés, et la joie que nous témoignons est naturelle, comme un effet de la reconnaissance que nous vous devons. Nous vous respectons comme le représentant du Premier Consul, qui ne pouvait pas en choisir de plus grand. Vous nous excuserez si nous ne vous offrons pas les clefs de la ville. Mais vous voyez qu'il n'y a pas de portes. » Je réponds de suite : « Citoyen maire, je reçois comme un témoignage éclatant de respect et d'amour pour le Premier Consul les honneurs que vous me rendez. Je ne suis pas venu chercher ici des clefs, mais des cœurs, et je serai plus flatté d'emporter les uns que si vous m'eussiez apporté les autres. Embrassons-nous et marchons! »

La tournée une fois achevée, il ne fallait point manquer d'en rendre compte au ministre de l'Intérieur. Et de ce soin encore, Beugnot s'acquittait avec complaisance. Voici un exemple de sa manière, pris dans un *Compte sommaire et*

ici tout ce qu'il veut. Mais cette pensée est encourageante lorsqu'on sait qu'il ne veut que la liberté et le bonheur de la France.



Beugnot, comme on voit, savait écrire et il n'était jamais fâché de le montrer. Mais la littérature n'a point nui chez Beugnot à la science administrative, et rien ne le montre mieux que la série des rapports faits par lui chaque année au Conseil général de la Seine-Inférieure.

> La marche de l'administration, — disait-il en l'an VIII au Conseil général de la Seine-Inférieure réuni pour la première fois, — la marche de l'administration devient plus sûre et plus facile aussitôt qu'on a saisi la chaîne qui lie toutes les parties dont elle se compose, et placé chacune de ces parties dans le rang que la nature des choses indique et que l'analyse détermine. Les parties ainsi classées composent un système complet, et au lieu qu'en s'occupant de détails isolés une discussion aride fatigue l'attention, chacun de ces détails s'agrandit et vient s'offrir sous une forme attachante lorsqu'il se place dans un système d'administration dont la prospérité d'un grand département peut être le résultat.

Beugnot devait jusqu'en 1806 rester fidèle à ce principe, et mettre dans chacun de ses rapports, en même temps que sa connaissance achevée du détail des affaires, son exceptionnelle culture et son profond savoir, sans oublier son esprit. Qu'il s'agisse d'impôts, de subsistances, d'agriculture, d'industrie, de statistique, il en raisonne de façon supérieure, cherchant toujours derrière le fait la loi. Même après un siècle écoulé, et en faisant la part de ce qui, dans son langage ou dans sa conception des choses, a forcément vieilli, on a encore aujourd'hui plaisir et profit à le lire.

J'ajoute que sur bien des points, et j'en pourrais citer d'assez nombreuses preuves, il devance réellement son temps. La question des subsistances demeurait, sous le Consulat et le premier Empire, comme elle avait été sous la Révolution et sous l'ancien régime, une préoccupation essentielle des pouvoirs publics. Le département de la Seine-Inférieure, après avoir récolté en l'an XI, 2 170 887 hectolitres de blé, dont le prix moyen avait été en ventôse an XI de 13 fr. 68 c. l'hec-

vriers trouvaient auprès d'eux des secours dans les maladies et dans les besoins imprévus...

Je suis parti du Havre pour me rendre à Yvetot. La vallée du Havre, de Montivilliers, d'Harfleur, de Bolbec présente les sites les plus pittoresques : une culture soignée, une population nombreuse et active, et le peintre, l'observateur ou l'homme d'État ont également à gagner à visiter ce beau pays auquel la France n'a rien à comparer. Les fonctionnaires publics de ces arrondissements sont bien choisis. Presque tous unissent l'urbanité à des lumières assez étendues et à beaucoup de zèle. Je me suis instruit auprès d'eux, mais j'ai remarqué qu'exclusivement adonnés à l'intérêt de leur localité, ils ne s'occupent des matières politiques que pour désirer la paix... Il m'a paru qu'à Yvetot comme au Havre nul esprit différent ne séparait les citoyens entre eux, ni les fonctionnaires publics des citoyens, et que les premiers jouissent d'une grande confiance publique et qu'ils la méritent. La maire d'Yvetot marche sur les traces de celui du Havre, et ce qui m'a frappé davantage dans mon voyage, c'est le caractère vraiment élevé des magistrats que j'ai rencontrés.

Il n'est pas vrai que la France soit épuisée d'hommes. La Révolution a moissonné à la surface, mais l'instruction avait pénétré plus avant, et on retrouve au fond des départements et dans le sein des campagnes des hommes supérieurs de beaucoup à ce qu'étaient leurs pères... Les hommes qui peuplent ces cantons sont laborieux, occupés, calculateurs ; ils tiennent pour perdu le temps qu'ils donneraient à des discussions politiques. Quand ces discussions étaient en haute faveur, et qu'on parlait du soir au matin Droits de l'Homme, constitution, liberté, ils étaient pillés, vexés, insultés. C'est un grand malheur qu'on ait abusé de ce qu'il y avait de plus saint au monde, mais le coup est porté, et la cicatrice reste.

Tel est ensuite sur le caractère national l'irrésistible ascendant de la gloire militaire qu'elle absorbe tout. Marengo, Bonaparte, l'Italie reconquise, voilà ce dont on s'entretient exclusivement, et il reste fort peu de place pour d'autres conversations. Ceci n'est sensible à Paris que pendant les huit premiers jours : les intrigues de toutes les couleurs, les nouvelles de toute espèce, les projets, les folies ont bientôt rendu le peuple de Paris à sa vieille destinée. Mais les habitants des départements ne passent pas leur vie, comme le peuple de Paris, devant une lanterne magique. Ils ne reçoivent d'impression que des objets grands et élevés ; ils en reçoivent peu. Aussi les impressions sont profondes et durables, et je vous déclare qu'il n'est besoin ni de marbre ni de bronze pour graver profondément dans toutes les têtes et dans tous les cœurs le souvenir et l'amour du Premier Consul. Je suis revenu convaincu que le gouvernement peut

ici tout ce qu'il veut. Mais cette pensée est encourageante lorsqu'on sait qu'il ne veut que la liberté et le bonheur de la France.



Beugnot, comme on voit, savait écrire et il n'était jamais fâché de le montrer. Mais la littérature n'a point nui chez Beugnot à la science administrative, et rien ne le montre mieux que la série des rapports faits par lui chaque année au Conseil général de la Seine-Inférieure.

La marche de l'administration, — disait-il en l'an VIII au Conseil général de la Seine-Inférieure réuni pour la première fois, — la marche de l'administration devient plus sûre et plus facile aussitôt qu'on a saisi la chaîne qui lie toutes les parties dont elle se compose, et placé chacune de ces parties dans le rang que la nature des choses indique et que l'analyse détermine. Les parties ainsi classées composent un système complet, et au lieu qu'en s'occupant de détails isolés une discussion aride fatigue l'attention, chacun de ces détails s'agrandit et vient s'offrir sous une forme attachante lorsqu'il se place dans un système d'administration dont la prospérité d'un grand département peut être le résultat.

Beugnot devait jusqu'en 1806 rester fidèle à ce principe, et mettre dans chacun de ses rapports, en même temps que sa connaissance achevée du détail des affaires, son exceptionnelle culture et son profond savoir, sans oublier son esprit. Qu'il s'agisse d'impôts, de subsistances, d'agriculture, d'industrie, de statistique, il en raisonne de façon supérieure, cherchant toujours derrière le fait la loi. Même après un siècle écoulé, et en faisant la part de ce qui, dans son langage ou dans sa conception des choses, a forcément vieilli, on a encore aujourd'hui plaisir et profit à le lire.

J'ajoute que sur bien des points, et j'en pourrais citer d'assez nombreuses preuves, il devance réellement son temps. La question des subsistances demeurait, sous le Consulat et le premier Empire, comme elle avait été sous la Révolution et sous l'ancien régime, une préoccupation essentielle des pouvoirs publics. Le département de la Seine-Inférieure, après avoir récolté en l'an XI, 2 270 887 hectolitres de blé, dont le prix moyen avait été en ventôse an XI de 13 fr. 68 c. l'hec-

tolitre, descendait en l'an XII au chiffre effrayant de 176 672 hectolitres seulement, dont le prix moyen était en ventôse an XII, de 20 fr. 58 c. l'hectolitre, Beugnot se garde bien de tomber dans l'erreur ordinaire, l'appel à l'État et à l'intervention gouvernementale : « Les particuliers, écrit-il à un endroit, savent mieux que le gouvernement ce qui convient le plus à leur intérêt. Il faut une liberté bien combinée d'exportation qui, excitant à la culture, produirait l'abondance, et, appelant l'étranger dans nos marchés, s'opposerait à l'avilissement de la denrée. Les grandes spéculations, auxquelles on donne le nom odieux d'accaparement, qu'elles méritent quelquefois, ne peuvent avoir lieu que quand les subsistances tombées à vil prix permettent à des capitalistes spéculateurs d'en faire de gros amas pour de petites sommes. » Et bien que le préfet de la Seine-Inférieure ne puisse, certes, louer publiquement le traité de commerce de 1786, la vérité économique paraît à ce contemporain du blocus continental dans des stipulations de cet ordre, à la condition que de part et d'autre tout soit bien pesé et spécifié et que personne ne soit dupe. Que dis-je? Il a le sentiment très net que, peu à peu, un marché du monde tend à se substituer aux petits marchés provinciaux ou nationaux, et que la France doit déjà se mettre en harmonie avec les grandes transformations industrielles et commerciales qui se préparent. Et il a vu, quinze ans avant Waterloo, que la grande force de l'Angleterre était de tenir les clefs du marché mondial, par ses vaisseaux, par leurs nombreux points d'appui, par ses comptoirs et ses colonies, par son argent, par son industrie mécanique, qu'il ne devait cesser de donner en exemple aux Rouennais. Il écrira en l'an IX :

Un mouvement uniforme entraîne toutes les nations vers le commerce... L'Angleterre a élevé au degré le plus éminent son industrie intérieure, sa navigation, ses colonies, ses factoreries, ses relations et ses moyens de commerce avec toutes les parties du monde connu... Sa prospérité commerciale, quoi qu'en rapportent des publicistes d'un jour, repose sur les bases les plus solides. Elle est attachée aux ancres les plus fortes, aussi longtemps du moins que son gouvernement et sa constitution se maintiendront. Ces bases sont l'agriculture et l'industrie intérieures les plus perfectionnées, la navigation la plus étendue et la mieux dirigée, les factoreries les mieux accrédi-

tées et les plus protégées, les traités de commerce les mieux combinés, des capitaux immenses qui suffisent aux plus grandes entreprises et à des avances à long terme qui assurent au commerce anglais une préférence dans tous les marchés de l'Europe et notamment en Russie. Voilà ce qu'il faut reconnaître pour l'imiter, plutôt que de le contester pour excuser notre insouciance ou notre maladresse.

De même en ce qui concerne l'extinction de la mendicité, les secours à domicile, l'hospitalisation des malades, les soins aux enfants abandonnés, bref, le meilleur fonctionnement de la bienfaisance publique qui est un de ses soucis ordinaires, il a des vues d'une portée singulière et il est déjà l'homme du devoir social. De même aussi, en ce qui concerne la moralisation des détenus. Nous le voyons établir des ateliers de filature et de tissage dans la maison de détention de Rouen, et il les fait surveiller, dit-il dans son rapport pour l'an XIII, « par des administrateurs qui veulent bien se charger par amour de l'humanité de rappeler à la morale des individus dégradés en les forçant d'abord de travailler. Une moitié du produit du travail est allouée au détenu : il en touche une portion sur-le-champ et le reste lui est réservé pour l'époque de sa mise en liberté ». Il faudrait tout citer.

L'instruction publique fut aussi une de ses préoccupations. Dès le premier jour, il a vu le fort et le faible des « écoles centrales ». « On professe beaucoup de choses dans les écoles centrales, écrira-t-il dans son premier rapport, celui de l'an VIII, mais on n'en enseigne réellement aucune. Quel que soit le zèle des professeurs, leurs efforts seront toujours impuissants, tant qu'on n'aura pas rempli dans l'instruction publique l'immense lacune qui sépare les écoles primaires des écoles centrales. » Mais quand les écoles centrales disparaissent pour faire place aux lycées, Beugnot regrette ce qu'elles contenaient à la fois d'enseignement supérieur et d'enseignement technique ; il aurait fallu les réformer en en réduisant le nombre, non les détruire, et les lycées nouveaux, ces lycées où le latin et les mathématiques sont la base et presque le tout de l'enseignement, ne lui semblent pas le dernier mot du progrès :

L'étude des langues anciennes, écrit-il dans son rapport de l'an XIII, est celle dont on s'occupe avec le plus de soin. Mais il

n'est pas rare de trouver un rhétoricien qui ne sait pas les premières règles de la langue nationale. Il est au contraire presque sans exemple qu'on y rencontre un élève qui ait appris les meilleurs morceaux de nos meilleurs poètes. Le Grand Corneille, né à Rouen, n'est qu'un illustre exilé dont le jeune homme trouve le nom partout, sans connaître même les sujets qu'il a mis avec tant de gloire sur la scène dramatique...

Les anciens collèges et les facultés de droit, de théologie, les écoles militaires, tous ces établissements, — dit-il ailleurs, — s'étaient modifiés successivement, mais à merveille, suivant les besoins et les intérêts d'une monarchie composée de prêtres, de nobles et de bourgeois, mais par cela même leur direction est nécessairement opposée à l'esprit d'une république, qui range tous ses citoyens sous le niveau de l'égalité. Il faut donc avoir le courage de chercher dans les principes nouveaux les modes d'institutions nouvelles. Autrement on s'expose à perpétuer l'un des plus grands maux de la Révolution, à laisser les hommes en contradiction avec les choses.

Ses sentiments sur l'enseignement primaire sont, en vérité, d'un noble esprit. Beugnot, dans ses rapports, revient fréquemment et longuement sur les nécessités et sur les devoirs de la nation en pareille matière. Nul ne déplore plus sincèrement le triste état où l'instruction populaire est tombée, la détresse des instituteurs. Par tous les moyens, il essaye de remédier à cette misère intellectuelle et morale, d'intéresser les communes à la guérir. « Je recommande essentiellement les écoles primaires, dit-il au ministre dans son avis du 19 thermidor an IX. J'attache tant de prix à ces écoles que je me bornerais volontiers à ce seul point, que chaque section de citoyens, soit à la ville, soit à la campagne, eût un maître d'école en état d'enseigner, et qui enseignât réellement aux enfants à lire, à écrire, et les quatre premières règles du calcul. Le reste viendrait de lui-même. Je gémis chaque jour sur l'abandon où on laisse les enfants dans nos campagnes, les enfants du pauvre surtout. » Et quelques jours avant de quitter Rouen, le 22 janvier 1806, il écrira au conseiller d'État, directeur général de l'Instruction publique :

Les instituteurs ne peuvent plus être, comme les anciens maîtres d'école, sous la surveillance de leur curé ni vivre autour de l'autel. Dans mon département surtout, qui renferme beaucoup de protestants, on n'obtiendrait pas de ceux-ci de confier l'éducation de leurs

enfants à des hommes en quelque sorte dépendant du ministre d'un culte étranger pour eux... Les instituteurs primaires, logés d'abord dans les presbytères, n'ont plus cette ressource d'autant plus avantageuse qu'à l'habitation se trouvait jointe une cour qui servait à récréer les élèves, qui fournissait souvent quelques muids de boisson au maître, et un jardin dont il tirait des fruits et des légumes. On a remplacé ce logement par une indemnité toujours faible et souvent mal payée, parce que la presque totalité des communes rurales n'a pas assez de ressources... L'administration est donc forcée d'agréer le premier qui offre ses services et de le tolérer même, parce qu'elle ne peut pas espérer de le remplacer avec avantage. Peut-être relèverait-on les écoles primaires en investissant l'instituteur de quelque considération locale, soit par son admission de droit dans le conseil municipal, soit en plaçant les plus distingués d'entre eux dans le collège électoral d'arrondissement. Un des moyens de créer à l'instituteur une ressource réelle serait d'écarter de lui toute concurrence et de ne pas tolérer que, dans les communes formant l'arrondissement d'une école instituée, des maîtres particuliers pussent enseigner. A cette mesure on pourrait joindre la défense de se livrer à l'instruction de la jeunesse à moins d'avoir subi des examens et de s'être muni d'un diplôme émané de l'administration.



Les rapports annuels, Beugnot les soignait beaucoup. Nos papiers contiennent le brouillon de nombreux passages, qui sont écrits entièrement de sa main, et ses ratures sur la mise au net montrent que, jusqu'au bout, ces rapports demeuraient pour lui une œuvre essentielle. Aussi ne sera-t-on point surpris qu'il eût à leur endroit un très excusable amour-propre d'auteur. Il fait imprimer chez Périaux, imprimeur de la préfecture à Rouen, le rapport de l'an X, en le laisant suivre du discours prononcé par lui à la clôture de la session et de la réponse fort élogieuse à lui adressée par le président du Conseil général. Le ministre lui reproche d'avoir contrevenu aux dispositions de l'arrêté des Consuls du 19 floréal an VIII et rompu le secret qui convient en ces matières :

Je n'ai pas cru, répond Beugnot au ministre le 22 pluviôse, que la loi du 28 pluviôse an VIII, ni même que l'arrêté des Consuls de floréal suivant, fussent applicables aux travaux particuliers des pré-

fets, et j'ai été enhardi dans cette opinion par l'exemple des deux années précédentes où j'avais publié et où j'avais adressé au ministre de pareils exposés sans que cette publicité m'eût attiré autre chose que des expressions de bienveillance. J'entrevoyais même quelque avantage dans l'engagement public que prenait ainsi l'administrateur d'un département avec le gouvernement et ses administrés d'avancer chaque année d'un pas dans la carrière du bien. J'ajoute enfin que, pressé par mes sentiments particuliers, j'avais cédé au besoin de publier de votre administration ce que j'en pense, sans réfléchir assez si un pareil hommage était digne de vous.

Par ordre, Beugnot n'imprima plus rien, mais ne se relâcha point. Il écrivait en envoyant son rapport pour l'an XII :

Les états et tableaux sont d'une entière exactitude : ils ont été composés par moi-même avec beaucoup d'attention sur les pièces déposées dans mes bureaux. C'est une statistique annuelle du département et on pourra ainsi calculer les progrès de la population, de l'agriculture, des arts. Je me rends compte ainsi à moi-même de l'ensemble et des détails de mes travaux pendant l'année entière.

Le Conseil général de la Seine-Inférieure était capable de comprendre son préfet et de le suivre.

Quelle était au juste l'autorité du Conseil général? En apparence certes, il touche à beaucoup de choses et les procès-verbaux de ses sessions, comme les cahiers annexés, se rapportent à de nombreuses questions, et le Conseil général ne craignait pas encore de dire la vérité au pouvoir central :

Le Conseil général, lisons-nous par exemple dans le cahier de l'an XII, fait observer au Gouvernement que c'est réellement augmenter la contribution foncière que d'augmenter le montant des centimes additionnels déjà trop forts, que les frais relatifs au cadastre d'après les dispositions de l'arrêté des Consuls du 12 brumaire an II, article 4, doivent être pris sur le montant des centimes imposés sur le département et déterminés par la loi du budget annuel, que cependant, contre le vœu formel de la Constitution et en vertu d'une simple lettre du ministre des finances, qui n'en a pas le droit, on a déjà en l'an XII et on va encore ajouter aux rôles de la contribution foncière de l'an XIII, en sus des centimes fixés par la loi, un centime et demi par franc du principal de cette contribution, que cette mesure est irrégulière et abusive, et qu'il est de la justice du Gouvernement de faire respecter les principes d'après lesquels on ne peut se permettre d'ordonner une nouvelle imposition qu'en vertu d'une loi, principes

qui, en matière de contributions, sont si religieusement conservés que, lorsqu'il s'agit du plus petit impôt pour pourvoir aux besoins d'une commune, le Gouvernement lui-même en forme la demande et n'en ordonne le recouvrement qu'après que le Corps législatif l'a ordonné.

D'autre part, le pouvoir central tenait compte des observations du Conseil général, et l'on s'en aperçoit déjà au soin même avec lequel le cahier annuel était dépouillé, article par article, dans les bureaux du ministère de l'Intérieur. Le Conseil général a engagé une lutte contre l'ingénieur en chef Lemasson, qui s'était « lourdement trompé » dans un devis de travaux à effectuer au Havre et dont l'activité laissait d'ailleurs à désirer, et contre le directeur des contributions dont l'impéritie et l'injustice était « un véritable fléau pour le département »; le gouvernement se garda bien de couvrir ces deux fonctionnaires insuffisants.

Mais à côté de ces revendications très nettes de ses droits, le Conseil général trahit dans ses procès-verbaux ou dans ses cahiers, une modération ou, pour mieux dire, une lassitude étrange. Et ceci ne ressort pas seulement des éloges qu'il donne à l'administration, mais encore d'aveux qu'il n'aurait point dû faire. Tantôt, il dira qu'il n'aspire point à une plus grande influence, tantôt il assurera que l'administration doit tout faire et « ne plus laisser au peuple qu'à jouir ». L'administration n'allait pas tarder, accapareuse de nature, à assumer tout le fardeau : à Paris, dans les bureaux du ministère, les cahiers du Conseil général, sensiblement réduits par le Conseil lui-même, retiendront de moins en moins l'attention; dans le département, le préfet, qui d'abord s'était montré plein de déférence pour les opinions du Conseil, tend peu à peu à tout envahir. Et l'on va doucement reculer ainsi par delà les assemblées provinciales. Au début, on donnait ces dernières comme modèle aux Conseils généraux :

J'ai partagé avec plusieurs d'entre vous, citoyens, écrivait Beugnot, dans son rapport de l'an X, l'avantage de prendre part aux travaux des premières assemblées provinciales. Vous vous rappelez que ces assemblées fournirent des vues précieuses sur le meilleur mode de répartition des impositions. C'est par là qu'elles se signalèrent à l'opinion publique... Pourquoi les Conseils généraux ne reprendraient-ils pas ces traces qui ne sont pas encore effacées? Et ainsi ne serait-il

pas possible de découvrir les moyens de rapprocher de plus près la répartition des principes de la justice distributive? Ne conviendrait-il pas de céder davantage aux localités sur tout ce qu'on peut leur abandonner sans danger? Lorsque le Gouvernement a déterminé chaque année dans quelles proportions la terre, l'industrie, le commerce et le luxe doivent contribuer aux charges publiques dans chaque département, ne pourrait-il pas s'en rapporter aux Conseils généraux sur le choix des moyens d'atteindre les produits de la terre qui ne sont pas les mêmes partout, ceux de l'industrie dont les différences sont si nombreuses, le luxe même qui ne se ressemble guère d'un département à l'autre? Ces questions et une foule d'autres peuvent occuper, de la manière la plus utile, les Conseils généraux qui ne doivent pas perdre de vue qu'une répartition moins vicieuse des contributions est le premier bienfait qu'on attende d'eux.

Mais ce devaient être de belles paroles. Beugnot ne fut pas le dernier à ne les point tenir. Les populations, « à qui il ne fallait laisser qu'à jouir », n'insistèrent pas; le bon temps des intendants revint donc pour elles, et quelques années plus tard, dans son compte rendu au ministre de la police, Beugnot écrivait : « Je ne peux m'empêcher de citer ce que me disait dans l'arrondissement du Havre un homme de beaucoup de sens et qui a été employé dans l'ancienne administration : Ce qu'il y a de plus aisé ici, c'est de faire payer. Ne vous laissez point apitoyer. Marchez ferme vers un but utile. Le gouvernement ne sait pas ce qu'il peut dans ce pays-ci. J'ai répété cela à trois intendants qui n'avaient pas trop le temps de m'écouter. Je souhaite que vous preniez celui d'y réfléchir ».

***

Bonaparte vint visiter le département. Il y séjourna du 8 au 22 brumaire an XI, et fut littéralement émerveillé. Sa correspondance est toute pleine de son contentement. Et il ne se lasse pas de l'exprimer. Au consul Cambacérès, il écrit de Rouen, 8 brumaire, an XI : « Je ne connaissais pas encore les départements de la Normandie, et j'ai éprouvé un plaisir bien grand à parcourir ces riches et fertiles contrées... » Et le 11 brumaire : « Depuis trois jours que je suis à Rouen, je n'ai cessé de parcourir les différentes positions de la ville et de visiter

les manufactures. J'ai lieu d'être extrêmement satisfait de tout ce que je vois ici. J'ai assisté hier à une fête que m'a donnée la ville. La société était très belle et très nombreuse... » Au citoyen Joseph Bonaparte, du même jour : « Je suis aussi content de Rouen que de Lyon. Tout ici est consolant et beau à voir, et j'aime vraiment cette belle, bonne Normandie C'est la véritable France... » Enfin, au consul Cambacérès, le 12 et le 15 brumaire :

J'ai visité hier différentes manufactures de Rouen. Ce matin, à huit heures, je suis parti pour Elbeuf, pour visiter cette ville qui ne forme qu'une seule manufacture. Je l'ai trouvée dans le meilleur état, sa prospérité s'est accrue d'un tiers depuis 1788. Il y a dans tout ce département un attachement au gouvernement, franc et dégagé de toute autre pensée. On y retrouve les avantages de ce système de 1789, qui avait animé la nation entière et l'avait réunie dans le même mouvement. Depuis le négociant ou le fabricant les plus riches, et qui, pendant la Révolution, ont eu le plus la réputation d'aristocratie, jusqu'au dernier homme du peuple, ils sont tous réunis... Je suis arrivé au Havre vendredi à six heures du soir. J'ai fait ma route au milieu d'une population immense, obligé de m'arrêter à chaque pas. Il est difficile de se faire une idée de tous les sentiments que j'ai recueillis sur mon passage... L'illumination du Havre était extrêmement recherchée. J'ai passé la journée d'aujourd'hui à visiter cette ville et ce port intéressants. Demain je visiterai l'intérieur des bassins[1]...

Beugnot s'était donné du mal pour recevoir le Premier Consul, mais sans aucune espèce de « trucage » à la Potemkin. On sait d'ailleurs que la chose n'était pas facile, avec le Bonaparte du Consulat. Bonaparte en effet, pendant son séjour de deux semaines dans la Seine-Inférieure, voulut tout voir, se rendre compte de tout : « On ne connaissait du Premier Consul, écrira Beugnot, que ses travaux, ses victoires, son génie, sa puissance au milieu de l'Europe. Son nom commandait l'admiration. Sa présence a éveillé l'amour. On jouissait et on s'étonnait de cette familiarité, de ces expressions de sentiment qui ont tant de charme dans la bouche des grands hommes... Mais ensuite et quand le Pre-

1. Correspondance de Napoléon Ier, publiée par ordre de l'Empereur Napoléon III, tome VIII, pp. 103 121.

mier Consul est descendu dans les détails de l'administration, combien n'a-t-on pas été frappé de cette force de tête prodigieuse qui embrasse l'ensemble des objets et en pénètre les détails avec une égale facilité, qui ne supporte sur aucune matière rien d'obscur, d'incertain ni d'embarrassé ! »

Le sincère émerveillement de Bonaparte fut le meilleur éloge de l'administration de Beugnot. Mais s'il faut en croire les souvenirs de Chaptal, qui, ministre de l'Intérieur, accompagnait Bonaparte dans le voyage, le Préfet et le Premier Consul se heurtèrent un instant :

Le Premier Consul, dit Chaptal, invita à dîner les chefs des principales autorités. Pendant le repas, Napoléon fit tomber la conversation sur le traité de commerce de 1789 *(sic)* avec les Anglais, qu'il improuva beaucoup. M. Beugnot, préfet, en prit la défense ; la dispute s'échauffa, et lorsque je vis qu'elle commençait à dépasser les bornes de la discussion, je pris la parole et je ramenai la question à son véritable point de vue, en faisant observer que les Anglais n'avaient pas agi de bonne foi dans l'exécution. Le Premier Consul changea de conversation et parla de la campagne de Henri IV en Normandie... Après le dîner, le Premier Consul me prit à part et me dit : « Vous m'avez présenté Beugnot comme un homme d'esprit : c'est un pur idéologue. Je ne le chargerai jamais de conclure un traité de commerce[1]. »

Beugnot écrivait au cardinal Fesch, le 11 ventôse an XI, trois mois par conséquent après la visite de Bonaparte :

J'avouerai à Votre Éminence que je n'ai pas recueilli du voyage du Premier Consul dans mon département ce qu'un de ses plus fidèles serviteurs pouvait peut-être en attendre. Il a bien voulu m'accorder une gratification de vingt mille francs (la décision est du 3 nivôse) et je l'ai reçue avec respect. Mais vingt mille francs, ce n'est que de l'argent et je n'en ai pas besoin. Deux lignes du Premier Consul, la plus simple marque de souvenir m'auraient mieux payé qu'un million donné et reçu dans l'obscurité des bureaux. Je regarderais comme un dédommagement heureux et comme un avantage pour l'administration que le titre de Conseiller d'État me fût accordé. Il me donnerait la consistance dont j'ai besoin pour soutenir la première magistrature d'un département où tous les établissements ecclésiastiques, civils et militaires sont de la première classe... Enfin il

1. *Mes Souvenirs sur Napoléon*, par le comte Chaptal. Paris, Plon, 1893, pp. 371-372.

me ferait retrouver dans l'opinion de mon département la place que m'a fait perdre la comparaison du silence gardé avec moi et des honneurs accordés à d'autres. Mais Votre Éminence pensera que je ne dois point le demander. Je ne suis point un homme nouveau dans l'administration. En 1787, j'y remplissais un poste honorable et depuis cette époque j'ai trouvé plus d'une occasion de faire mes preuves. J'espérerai donc sans impatience dans la justice du Gouvernement. Mais je ne veux pas m'exposer à des refus ni aller au devant d'un genre de faveur qui n'a de mérite que si elle est offerte. Je supplie Votre Éminence de me pardonner cet élan de fierté.

En vérité et en équité, Bonaparte eût dû épargner ce petit froissement d'amour-propre à un bon serviteur de l'État. Car la popularité du régime dans la Seine-Inférieure était en partie l'œuvre de la bonne administration du prétendu idéologue. Beugnot écrivait, dans un « Tableau de situation du département pendant l'an X » dont le ministre de l'Intérieur lui faisait compliment le 5 brumaire an XI, quelques jours avant l'arrivée de Bonaparte à Rouen :

L'esprit public, si l'on entend par cette expression la disposition la plus générale des esprits, se dirige vers les succès du commerce, le travail, l'ordre et l'économie qui garantissent ces succès. L'habitant de Rouen, quoique placé très près de la capitale et en relations assidues avec elle, n'en rapporte ni les goûts, ni les penchants. Il reste lui-même, réfléchi, occupé, fort de ses habitudes, timide s'il en faut sortir. Aussi n'attaque-t-il jamais la fortune par des spéculations hasardées, il préfère des bénéfices légers mais certains, qui, recueillis par un travail et conservés par une économie de tous les jours, forment à la longue des capitaux sédentaires dans les familles...

Rouen est la ville de France où on s'occupe le moins de politique. On y veut un gouvernement fort, parce qu'on y redoute le pillage. On préfère celui qui existe, parce qu'il a amené des marchandises dans les magasins, des vaisseaux au port, des ouvriers dans les fabriques. On n'y désire point de changement, parce qu'on y calcule mieux qu'ailleurs ce qu'il en coûte pour changer... L'autorité n'est jamais contrariée ni entravée dans sa marche. On ne porte point sur ses actes une censure méchante ou seulement curieuse ; et, pourvu que l'homme en place ne veuille pas faire du bruit quand personne ne veut en entendre, il poursuit sa carrière avec une entière liberté. Cette sorte de caractère, qui n'a rien de saillant, mais qui est fort parce qu'il est patient, a dominé la Révolution. On y voulait d'abord le maintien de l'ordre, la sûreté des propriétés, et on donnait aux erreurs du temps ce qu'on avait de volonté de reste. On pourrait citer

des exemples que cet esprit d'ordre animait ceux qu'on arrêtait et ceux qui arrêtaient, les hommes à bonnets et les hommes à robes rouges, les tribunaux de 1794 comme ceux de 1789... Aujourd'hui, après la paix de l'an X, Rouen se retrouve, pour la disposition des esprits, précisément au même point où elle était après la paix de 1764. Quelques mouvements ont eu lieu pour le prix du pain, mais l'autorité n'a pas sitôt parlé que tout est rentré dans l'ordre. Une ligne d'ordonnance a suffi...

L'arrondissement du Havre offre une nuance différente. Ici, comme à Rouen, la ville principale donne le ton à l'arrondissement. Les habitants du Havre, familiarisés avec les expéditions lointaines, ont plus d'étendue dans les idées, de hardiesse dans l'esprit que ceux de Rouen. Comme ils avaient tout perdu à la Révolution, ils en étaient naturellement ennemis. Les institutions nouvelles y ont pris avec peine. La paix maritime pouvait seule les convertir : ils sont convertis. Plus rapprochés de la chose publique par leurs intérêts que ceux de Rouen, ils sont moins indifférents à ce qui se passe au sommet de l'État. On y discute, et même assez bien, tous les actes du gouvernement qui intéressent le commerce, et récemment il est sorti de cette ville des censures respectueuses, mais franches. On n'en sera pas étonné quand on saura que cette ville possède parmi ses négociants des hommes entièrement recommandables par leurs lumières et leur expérience. J'ai déjà signalé entre eux le citoyen Bégouën, membre de l'Assemblée constituante, et j'aime à répéter son nom, parce qu'il rappelle l'idée complète d'un négociant citoyen.

La ville de Dieppe ressemble assez peu à celle du Havre et l'arrondissement prend encore ici la couleur du chef-lieu. Elle n'avait pas à perdre, comme celle du Havre, des capitaux considérables, un grand commerce, surtout celui de la traite. La guerre a fait refluer à Dieppe le commerce des neutres ; un mouvement nouveau d'hommes d'argent et d'affaires s'y est fait sentir pendant la Révolution, et cette ville lui est restée fidèle. Mais il faut ajouter à la louange de ses habitants qu'ils ont désiré la paix qui leur enlevait tous leurs avantages particuliers... Cette ville est remarquable par un véritable esprit public, qui souffre sans se plaindre les sacrifices faits par la cité entière au bien-être de la République. Le gouvernement doit distinguer cette ville et son arrondissement : partout ailleurs il sera suivi, mais ici on irait au-devant de lui.

L'arrondissement d'Yvetot ne peut pas être signalé d'une manière aussi précise. La ville est toute manufacturière ; la campagne est à la fois manufacturière et agricole. La partie de cet arrondissement qui joint celui du Havre et s'étend par le canton de Fécamp jusqu'à la mer a recélé beaucoup de prêtres dans les temps de persécution, et ces prêtres n'y répandaient pas alors des instructions salutaires.

L'esprit de cette partie de l'arrondissement s'en est ressenti. Il était peu favorable à la Révolution, tandis qu'il en était autrement de la ville d'Yvetot et de la partie de cet arrondissement à l'est qui joint celui de Rouen. Mais les opinions, dans cette partie du département comme dans toutes les autres, se fondent insensiblement dans une seule.

L'arrondissement de Neufchâtel présente un tableau à part. Il est composé, pour la très grande partie, d'herbages, et adonné à l'éducation des bestiaux. L'habitant est casanier, doux et même lent. Il préfère à tout le reste le repos au milieu de ses enclos, de son lait et de ses vaches. Les délits y sont rares, parce que les mœurs y sont simples. L'administration y est facile, parce qu'on y souffrirait longtemps avant de se donner la peine de réclamer et de contester, et par cela même cet arrondissement mérite d'être traité avec plus de scrupule par l'administrateur. La ville de Neufchâtel ne donne pas ici le ton au reste de l'arrondissement. Elle fait même une sorte d'exception, comme toutes les petites villes enfoncées dans les terres. Elle renfermait quelques nobles et quelques propriétaires aisés d'un côté, des hommes de loi et tout l'alentour d'un tribunal inférieur, de l'autre. Ceux-ci se sont prononcés fortement pour la Révolution qui donnait des établissements et une vie nouvelle à cette petite localité. Les autres, qui se sont cru attaqués, ont pris parti contre. De là une sorte d'aigreur qui a duré comme partout jusqu'au 18 brumaire et qui s'est insensiblement apaisée. Cet arrondissement est donc tranquille et offre, dans plusieurs cantons, le tableau si touchant et si étonnant des mœurs patriarcales à vingt-cinq lieues de Paris...

En résumé, le département éprouve un changement notable... La diversité des opinions s'affaiblit... Ceux qui ont pris une part active à la guerre contre la Révolution forment encore une classe à part; mais ceux-ci même sont embarrassés de leurs regrets, parce qu'ils ne sauraient les accorder avec la reconnaissance qu'ils doivent au Premier Consul... L'esprit public est la meilleure disposition des hommes et des choses pour la circonstance où se trouve la patrie. Quand nous avions la guerre avec toute l'Europe, l'esprit public devait être la meilleure disposition à courir aux armées, à s'y bien battre, à y traîner avec soi tous les instruments de la victoire. Alors la contre-révolution était au dehors; elle était au dehors : il fallait se débattre dans l'intérieur, se battre à l'extérieur. L'agitation, le mouvement, l'emportement même étaient des éléments de l'esprit public. Aujourd'hui la révolution est finie, la paix est faite, la France est tranquille. Je maintiens que le département de la Seine-Inférieure a un excellent esprit public parce qu'il y règne une grande immobilité politique et un grand mouvement domestique.

***

Pourtant. la situation religieuse inquiète Beugnot lui-même. On est au lendemain du Concordat; sur le passage du Premier Consul, « entre Rouen et Le Havre, dans tous les villages, à la porte des églises, les prêtres, le dais dehors, entourés d'une grande foule, chantent des cantiques et jettent de l'encens ». Le rétablissement officiel du culte catholique était allé sans grandes difficultés. Beugnot s'y était prêté de son mieux : à aucune époque de sa vie, il ne fut un incroyant. Avec lui, l'esprit ne perd jamais ses droits, et il écrit, le 5 floréal an VIII, à son collègue, le préfet de l'Aube, pour lui recommander un vieux prêtre : « Il faut que vous sachiez que ma patrie est gaiement religieuse. Les hommes s'enivrent. Les femmes les font c... Les filles accouchent assez régulièrement. Tout cela va à la messe, plusieurs même à confesse. » Mais quel est son sentiment intime? Et quel était aussi, selon lui, le vrai sentiment des populations de la Seine-Inférieure? Il écrit le 22 prairial an IX au ministre de la Police :

Il y a maintenant en France des prêtres de trois sortes : 1° les constitutionnels ; 2° les soumissionnaires ; 3° les insoumis. Les insoumis sont ou des insensés ou des turbulents. A l'un ou à l'autre titre, il faut les renvoyer à l'étranger et les y tenir. Les constitutionnels sont enfants de la Révolution, et naturellement fidèles à tout gouvernement sorti de la Révolution. Le temps seul pourra nous apprendre jusqu'à quel point on peut compter sur les autres. Ce qui reste démontré aujourd'hui, c'est que leur présence occasionne des troubles partout où ils se trouvent en concurrence avec des constitutionnels. Les campagnes ne sont pas peuplées de théologiens. Là où il y avait un prêtre de quelque robe que ce fût, on le payait fort mal, mais tout le monde était satisfait de lui, encore qu'il ne fût content de personne. Placez-y un second prêtre d'une robe différente, la discorde y pénètre avec lui. En vain essaye-t-on d'appliquer la loi du 11 prairial an III. Cette loi, en assignant des heures différentes aux partisans de chaque culte, ne fait autre chose que de mettre les combattants en présence. Ils se rencontrent le soir et le matin et sont toujours près d'en venir aux mains... Il faut donc laisser de côté la loi du 11 prairial an III... Mais doit-on continuer d'admettre en France les prêtres qui s'y présentent de toutes parts?

Je ne crois pas, je l'avoue, que la rentrée des prêtres soit un

moyen de consolider le gouvernement. Ils sont encore animés contre la Révolution de souvenirs, de préjugés, d'opinions, d'intérêts. Ils ne peuvent pas s'attacher à un gouvernement né de la Révolution et destiné à la défendre. Faut-il les laisser continuellement gémir sur une terre étrangère? Non, sans doute, mais il faut attendre. Le moment viendra où, à quelques exceptions près, que la politique et la justice réclament également, tous les Français seront de retour sur cette terre natale qui est un besoin pour tous...

Partout dans les campagnes, les cérémonies publiques du culte sont assez régulièrement suivies; mais, sauf dans l'arrondissement du Havre et dans celui d'Yvetot, les sacrements ne sont guère fréquentés par les hommes : « A Rouen et dans les communes voisines, le quart des femmes et un homme sur cinquante, et parmi ces hommes, on ne remarque point de magistrats, de fonctionnaires publics, d'hommes influents. » Dans l'arrondissement de Neufchâtel, le tiers des femmes et le dixième des hommes... Dans l'arrondissement de Dieppe, les deux tiers des femmes et le tiers des hommes. « La proportion pour ceux-ci, ajoute Beugnot, est d'autant plus forte qu'on s'approche davantage des côtes. » Le long des côtes, on retrouve l'usage des messes votives, des confréries et des offrandes. « Dans ces cantons, on fait dire des messes pour obtenir un bon numéro au tirage. » Bref, le département de la Seine-Inférieure, selon le mot de l'époque, aurait peut-être mieux aimé des cloches sans prêtres, que des prêtres sans cloches.

Le Concordat ne fut point mal accueilli. Quatre maires seulement paraissent s'y être opposés; le Conseil général manifesta dès le premier jour son approbation et il accueillit toutes les proposition du Préfet pour le logement, l'ameublement, voire même l'indemnité supplémentaire du nouvel archevêque de Rouen. Mais on ne pouvait guère compter sur la générosité des communes, réduites « presque toutes au produit des centimes additionnels, qui est en tout au-dessous du montant de leurs charges ». Et les conflits éclataient entre les prêtres constitutionnels et leurs rivaux. L'archevêque de Rouen, le futur cardinal Cambacérès, frère du Consul, n'était pas homme à faciliter les choses. Très infatué de cette parenté, il trouvait au fond que l'ordre nouveau n'était que la suite de

l'ordre ancien, et lui-même croyait bien avoir succédé au cardinal de La Rochefoucauld, en vertu du Concordat de 1516. A peine nommé, il avait traité d'assez haut les prêtres constitutionnels : « Je dois vous prévenir, leur avait-il écrit de Paris le 10 germinal an X, que vous êtes sans juridiction dans mon diocèse et que votre ministère ne saurait être utile. Jusqu'à ma prise de possession de mon siège, la seule autorité qui puisse et doive gouverner le diocèse de Rouen, ce sont MM. les grands vicaires, nommés par le chapitre à la mort de M. le cardinal de La Rochefoucauld, mon prédécesseur... »

Beugnot, pour conquérir l'archevêque, avait mis dehors toute sa bonne grâce, s'occupant lui-même de l'ameublement de l'archevêché, puis, l'archevêque venu, entourant sa prise de possession du plus grand appareil, enfin, l'archevêque installé, continuant à témoigner du plus vif empressement. Au fond, pour Beugnot comme pour beaucoup de politiques et d'administrateurs de son temps, le culte était une partie de la police, et le clergé une gendarmerie plus haute, la gendarmerie sacrée. Fourcroy écrivait en nivôse an IX[1] : « C'est une erreur de quelques philosophes modernes, dans laquelle j'ai été moi-même entraîné, que de croire à la possibilité d'une instruction assez répandue pour détruire les préjugés religieux... Il faut laisser à la masse du peuple ses prêtres, ses autels et son culte. Il faut aussi que le gouvernement s'en serve comme d'un levier puissant pour diriger les hommes, pour former leurs mœurs, pour adoucir leurs misères, pour les rendre meilleurs et moins malheureux. » Le Conseil général de la Seine-Inférieure pensait de même et demandait que les futurs ministres des cultes fussent élevés comme les futurs candidats aux emplois publics, dans les lycées de l'État. Mais le clergé ne semble pas avoir accepté ce rôle de bon cœur. Dans son compte rendu de l'an XIII, Beugnot sera obligé d'écrire :

Les prêtres font preuve de zèle pour l'instruction religieuse, la prédication, l'administration des secours spirituels. Mais ils se renferment dans ce cercle avec trop de circonspection peut-être. Aucun

1. Publié par F. Rocquain, *l'État de la France au 18 brumaire*, pp. 129 à 162.

d'eux n'a voulu prêcher, par exemple, pour le départ des conscrits, et ils ne placent pas le recèlement d'un déserteur parmi les cas de conscience. Ils ne contrarient pas l'autorité civile; mais s'ils l'aident, c'est par l'influence générale de la religion sur le maintien de l'ordre, et non par aucun secours positif ou particulier dans telle ou telle circonstance donnée, sur telle ou telle partie de l'administration : ils se refusent de lire au prône les bulletins des armées, et les lettres du ministre. En s'approchant de la plupart d'entre eux, on s'aperçoit au reste qu'ils ont plus de zèle que de lumières. On en trouve fort peu de capables de s'élever à ces grands rapports qui unissent l'Empire et le sacerdoce, et d'apercevoir le but secret de la religion, qui consiste à rendre les hommes heureux dès ce monde-ci... Si l'on veut appliquer positivement la religion à tel ou tel besoin de la politique, c'est en haut des chaires épiscopales qu'il faut faire donner le signal.

Mais les chaires épiscopales, celle du cardinal Cambacérès en particulier, ne donnaient pas ce signal. Beugnot en avait fait l'épreuve un an plus tôt, lors de la grande affaire Pichegru-Cadoudal. Il s'était imaginé de faire une lettre aux habitants des campagnes « sur la conduite qu'ils devaient tenir à l'égard des étrangers qui s'introduisaient en France et sur les dangers auxquels la République avait été exposée par les secours imprudents donnés aux hommes affreux qui avaient médité l'assassinat du Premier Consul », et il avait médité de faire lire cette circulaire aux prônes par les curés et les desservants.

Le cardinal Cambacérès ne s'était pas, en principe, opposé à la lecture au prône, mais Beugnot lui ayant envoyé par la voie administrative un certain nombre d'exemplaires pour lui et pour le clergé de Rouen, l'archevêque répondit :

Citoyen Préfet, je vous remets les exemplaires de votre adresse que, mal à propos, vous m'avez envoyés. Si vous l'avez fait parvenir aux curés et aux desservants des campagnes par l'intermédiaire des sous-préfets, vous auriez dû vous rappeler que l'archevêque de Rouen ne doit point être considéré sous ce point de vue; lorsque j'ai consenti à la publication de cette adresse dans les églises de mon diocèse sans une autorisation spéciale du gouvernement, dont vous n'êtes que l'agent, j'ai fait un acte de complaisance dont vous me paraissez vouloir abuser. Je vous salue.

La brouille ne sortit pas de cette première incartade. Mais la ville de Rouen avait depuis deux ans traité du service des

inhumations avec un sieur Bouveret. Or, l'article 24 du décret du 23 prairial an XII, maintenait « les marchés existants et qui ont été passés entre quelques entrepreneurs et les préfets ou autres autorités civiles, relativement aux convois et pompes funèbres ». Ceci ne faisait pas l'affaire de notre cardinal, qui aurait voulu que l'on cassât le contrat ; il écrivait de Paris à Beugnot : « Le contrat passé par la municipalité de Rouen au dit Bouveret n'est pas assez avantageux pour les fabriques et trop utile à la cupidité de certains individus... Le produit de sa ferme donne une somme de 40 à 45.000 francs : il est aisé de comprendre qu'on ne peut pas laisser exister plus longtemps un pareil établissement. Le sieur Bouveret est un sot, ainsi que ceux qui le conseillent. » Ces « conseillers », c'était le préfet lui-même qui, par un arrêté transactionnel, avait essayé de mettre d'accord le sieur Bouveret et les fabriques. Notre belliqueux prélat répondit à cet arrêté préfectoral dans les termes qui suivent :

Monsieur le Préfet,

J'ai adressé au ministre des Cultes votre arrêté du 22 ventôse sur les pompes funèbres. J'en demande la cassation comme inconvenant à ma personne et subversif du décret impérial sur les sépultures. Inconvenant à ma personne, par ce que dans cette affaire je ne dois avoir d'autres qualités que celle de supérieur des fabriques et de leur patron et que, dans la hiérarchie civile, je n'ai au-dessus de moi que l'Empereur, qui seul, homologue certains actes de ma juridiction. Subversif du décret précité, parce que si le marché passé en l'an X par le maire de Rouen au sieur Bouveret doit être maintenu, les fabriques ont le droit, incontestablement, d'entrer de suite en jouissance de tout ce qui n'est point compris dans le bail passé au sieur Bouveret. Vous avez outrepassé votre pouvoir en transigeant sur les droits des fabriques et le ministère n'a pu approuver votre arrêté ; aussi lui ai-je mandé que s'il ne présentait point ma réclamation à l'Empereur, je la lui adresserais directement et je ferais connaître à Sa Majesté l'abus que vous avez fait des lettres du ministre et de l'autorité qui vous est confiée.

Beugnot, ayant consulté son ministre, prit un arrêté nouveau par lequel il assemblait les administrateurs des fabriques pour nommer des commissaires en conciliation, à défaut de quoi le sieur Bouveret recourrait aux voies « qu'il jugerait

convenables pour interpréter son traité et faire régler ses droits. » Beugnot avait convoqué les fabriciens pour le 5 floréal : le 4 floréal, il recevait de l'archevêque cette lettre datée du 3 :

Je ne me refuse point, monsieur, de faire le bien des fabriques de mes églises. Mais je m'opposerai toujours aux vexations qu'on se propose de leur faire... Le ministre des Cultes m'a écrit, le 15 germinal, de regarder votre arrêté du 22 ventôse comme non avenu, et d'engager les administrations des fabriques de nommer des experts pour faire, s'il est possible, un arrangement avec M. Bouveret. Vous avez pensé devoir prendre l'initiative dans cette affaire en prenant un arrêté injurieux à ma personne, qu'on peut caractériser d'abus d'autorité et dont les résultats vous donneront des regrets inutiles... Je viens de rendre compte à Sa Majesté de la situation de mon diocèse. Je lui ai demandé la permission de cesser toute correspondance avec le préfet de la Seine-Inférieure, jusqu'à ce qu'il ait plu à Sa Majesté de donner à cet intéressant département un homme qui justifie sa confiance.

L'archevêque était le frère de l'archichancelier : jusqu'à quel point le préfet pouvait-il compter sur son ministre Portalis ? Beugnot écrivit, le 5 floréal, à Portalis, mais aussi au ministre de la Police générale, à l'archichancelier et à l'Empereur : « J'en suis donc réduit, disait-il entre autres choses à l'archichancelier, à défendre mon état, le sort de ma famille, quelques services déjà anciens, le désir, le pouvoir peut-être, d'en rendre encore. » « Je n'ai, Sire, écrivait-il à l'Empereur, qu'une grâce à demander à Votre Majesté et je l'attends de sa justice : c'est de renvoyer à une commission du Conseil d'État présidée par S. A. l'archichancelier l'examen de ma conduite avec M. le cardinal et son clergé depuis la loi du 18 germinal an X. » L'Empereur donna raison au préfet, qui prit, le 28 floréal, avec l'approbation du ministre de l'Intérieur, un arrêté qui trancha l'affaire.

∴

Les affaires militaires troublent davantage encore la vie du préfet. La guerre qui ruine le commerce et l'industrie, au moment même où ils se relèvent, la conscription qui enlève à

l'agriculture tant de bras utiles, voilà, de l'an VIII à 1806, la grande préoccupation :

L'énorme dépense que nous continuons de faire en hommes, dit le Conseil général en l'an XI, l'enlèvement de la jeunesse que la conscription fait dans nos villes et dans nos campagnes, cette célérité cruelle avec laquelle l'espérance des familles est moissonnée, menacent d'arrêter la population à sa source... La nécessité où la République fut, à une certaine époque, de résister à une partie de l'Europe qui la menaçait, devint un motif assez puissant pour justifier les lois qui règlent aujourd'hui le service militaire et appellent tous les citoyens à être soldats sans distinction de talents, d'éducation, de profession. Cet effort puissant, cette crise salutaire ont sauvé la République. Mais tout effort, toute crise suppose et démontre dans le corps qui l'éprouve un état d'irritation qui, après l'avoir sauvé, finirait par le détruire s'il était lui-même durable.

Et le Conseil général propose une amélioration dans le recrutement de l'armée :

La loi du 28 floréal an X est plus justement indulgente que l'ancienne envers les conscrits réfractaires qu'elle n'assimile plus aux déserteurs. Mais elle est, à bien d'autres égards, éloignée de sa perfection, particulièrement envers les pères de famille indigents qui, à cause de leur peu de relations éloignées, sont souvent dans l'impossibilité absolue d'indiquer la demeure actuelle d'un fils absent quelquefois depuis quelques années. — Ne peut-on pas, d'ailleurs, accuser d'immoralité une loi qui, ordonnant au père d'être le délateur de son propre fils, le met dans l'alternative cruelle d'être puni et ruiné comme rebelle à la loi, ou de briser pour lui obéir les liens sacrés du sang et de l'amour paternel?

Les conseillers généraux suggèrent une série de petites réformes qui, mettant dans la loi elle-même un peu moins de rigueur et un peu plus de justice, la rendraient, par ce temps de guerres incessantes, un peu moins impopulaire :

Les habitants de ce département ne seraient plus révoltés à la rencontre et par la vue de ces longues chaînes d'infortunés qui traînés presque nus et sans chaussures, de brigade en brigade, et conduits à un embarquement pour lequel ils n'étaient pas originairement destinés, encombrent les prisons et les hospices, présentent l'image de la servitude et de la dégradation, font frémir l'homme sensible et soulèvent la pitié du peuple qui, dans son indignation, accuse les agents du gouvernement de barbarie.

Ces vues du Conseil général, le gouvernement, qui n'était pas encore emporté par la passion de la guerre, les adopta. Un arrêté du 29 fructidor an XI[1] fut pris, qui laissait aux préfets une plus grande latitude et les autorisait à réunir plusieurs communes pour fournir un contingent commun, et à constituer des commissions chargées dans chaque commune d'examiner les réclamations des conscrits infirmes, d'assister au tirage au sort et à la visite médicale, etc. Un an et demi plus tard environ, Beugnot constatait le bon résultat de ces mesures : « La totalité de la levée de l'an XIV était partie le 8 frimaire. Le département a fourni du 1er vendémiaire an XIII au 8 frimaire an XIV, 3 294 hommes aux différentes armes, et il n'a eu dans la même année que dix déserteurs. » Mais au moment même où Beugnot se félicitait, l'hécatombe d'Austerlitz arrachait de nouvelles plaintes au Conseil général :

Malgré les prodiges de la campagne si rapidement et si glorieusement terminée par la paix de Presbourg, l'espoir du Conseil n'est pas encore rempli et la continuation de la guerre maritime n'a pu manquer d'aggraver l'état des choses. La situation du commerce est encore plus fâcheuse qu'elle n'était il y a un an. Tout commerce d'exportation et d'importation est anéanti. Filatures, manufactures, les teintureries et tissage en lin et coton, celles de drap, le commerce de place et de commission, tout éprouve une diminution progressive d'activité. Les entrepreneurs, les chefs d'ateliers sont forcés tous les jours de renvoyer des ouvriers dont la plupart trouvent encore, il est vrai, quelques ressources dans les divers travaux de la saison contre la faim dévorante qui menace eux et leurs familles, mais dont le sort effraye pour l'hiver prochain. La halle, cet indicateur assez fidèle de l'état du commerce, a depuis deux ans un déficit de 28 651 pièces. Les nombreuses faillites qui ont éclaté dans le cours de l'année dernière, celles qui se déclarent encore journellement dans cette ville de Rouen, aussi recommandable, aussi distinguée de tout temps par sa sagesse que par son industrie n'attestent que trop l'exactitude de cet exposé. Nous remplissons un devoir aussi pénible que rigoureux en présentant à un gouvernement paternel d'aussi affligeantes vérités ; mais si nous les lui devons ainsi qu'à nos concitoyens, nous devons encore à ceux-ci la justice d'ajouter que rien n'égale leur constance, comme rien n'est capable d'ébranler leur respect, leur dévouement et leur fidélité.

1. *Bulletin des lois de la République française*, 3e série, tome VIII, pp. 1 001-1 021.



On ne saurait trop déplorer qu'à cette heure décisive, la liberté ait été enlevée à la France moderne. A voir de près les hommes de cette génération, on comprend la vérité de ce mot de Beugnot : « Il n'est pas vrai que la France soit épuisée d'hommes. La Révolution a moissonné à la surface; mais l'instruction avait pénétré plus avant, et on retrouve au fond des départements et dans le sein des campagnes des hommes supérieurs de beaucoup à ce qu'étaient leurs pères. » La Seine-Inférieure, en particulier, possédait un essaim d'hommes remarquables, et je parle même des couches profondes. Au début, dans les campagnes, Beugnot a quelque peine à trouver des maires et des adjoints capables, et il lui arrive de s'en plaindre. Mais à mesure qu'il connaît mieux choses et gens, il trouve le moyen d'améliorer son personnel d'administration communale; dans les dernières années, le Conseil général et le Préfet se félicitent à l'envi des qualités de ce personnel : « Il a été prononcé, depuis un an, écrit Beugnot dans son rapport pour l'an XII, quatre suspensions seulement contre des maires ou des adjoints à qui l'on reproche moins de la mauvaise volonté ou un défaut de délicatesse que de la négligence ou de l'incapacité... Tous les autres magistrats de l'ordre administratif, depuis le Conseil de préfecture jusqu'aux adjoints des campagnes, ont redoublé de zèle à mesure que les circonstances ont été plus difficiles. »

Quant au Conseil général, il est difficile d'imaginer une réunion d'esprits plus entendus et plus avisés. Chaptal rapporte que, pour la première fois au cours de son voyage en Normandie, à la suite de ses entretiens avec quelques-uns de ces hommes, Bonaparte se douta que le commerce était une science. Dans ce même rapport pour l'an XII, Beugnot peut dire : « Vous avez vu un membre du Conseil général du département (il s'agit de l'ancien constituant Begouen), appelé et je dirai presque sollicité de se rendre au Conseil d'État où ses rares connaissances et ses talents avaient dès longtemps marqué sa place. Un autre membre du Conseil a été appelé à un tribunal important dans la sphère politique, au Conseil des prises. »

Les Conseils généraux du Consulat n'ont pas été des assemblées inutiles; selon un mot de Chaptal, « ils ont procuré au gouvernement des lumières qui, seules, pouvaient le mettre à même de fournir aux besoins de chaque département et d'améliorer l'ensemble de l'administration publique. » Mais, au lieu de restreindre peu à peu leur pouvoir et leur influence, il aurait fallu s'attacher, au contraire, à les étendre. Ces assemblées eussent été ainsi une école de liberté. Il est profondément regrettable qu'on ne leur ait point permis de produire tout leur fruit; car ceci allait peser sur tout notre avenir, jusqu'à la loi bienfaisante de 1871. Par cela même qu'ils furent silencieux, les Conseils généraux perdirent peu à peu leur prestige et leur valeur, ils devinrent ce qu'ils étaient en 1828, au dire de Beugnot, dans la Haute-Marne: « J'arrive à Chaumont pour y assister au Conseil général, dont je suis membre. Je n'y ferai pas grand'chose de bien; mais lorsqu'on a accepté une fonction publique, il la faut remplir... Ce Conseil général est une *pétaudière bourgeoise*. — L'esprit général qui y domine est une étroite parcimonie : « Pas une seule vue du bien public, *parce que nous ne sommes pas en état de porter une idée générale.* »



Beugnot est, dans ce cadre de 1804, un type remarquable d'administrateur. Il a des défauts à coup sûr, et nous ne songeons pas à les cacher. Et d'abord il a celui d'être un fonctionnaire, c'est-à-dire un homme qui tient à sa place, et qui parfois le laisse voir. Et très intelligent, trop intelligent presque, il ne se fixe pas toujours comme il faudrait, et, à de certaines heures, ne tient pas assez à ses premières idées. On le consulte en l'an IX sur les conséquences économiques de la réunion de la Belgique à la France. Un premier mémoire, où il faisait, dans les termes que nous avons cités plus haut, l'éloge de l'Angleterre et de ses forces, parut trop hardi au ministre de l'Intérieur; Beugnot en rédigea un second où il atténua la vivacité de son premier sentiment, et montra plus d'optimisme.

En outre, je crois que, sachant beaucoup, il ne détestait

pas de le montrer et avait la parole ou l'écriture trop facile parfois. Il aimait à causer, il aimait à écrire, n'était pas tout à fait exempt de pédantisme. De là quelques maladresses, fort rares au surplus. Beugnot, qui se connaissait comme il connaissait les autres, savait tous ses défauts. Lors du dîner de Rouen, il savait, à n'en pas douter, que le Premier Consul ne goûtait pas l'économie politique et qu'il pouvait être dangereux de la lui enseigner. Nous avons une liste confidentielle dressée par lui avant le voyage « des personnes avec qui le Premier Consul pourra conférer », avec les rubriques suivantes : *Noms des personnes. Leurs qualités. Matières qui leur sont familières. Observations.* Nous y relevons ceci : « Guendry, *qualité :* conseiller général ; *matières familières :* contributions et comptabilité ; *observations :* il a été préposé pendant trente ans à la recette des finances de la généralité de Rouen, et a travaillé avec succès dans les assemblées provinciales. *Anti-économiste.* » Malgré tout, emporté par je ne sais quelle secrète démangeaison, Beugnot parla économie et en parla trop. Or Bonaparte, qui n'ignorait pas le très grand mérite de Beugnot, n'oublia pas l'incident de Rouen, et tout en rendant justice à ses qualités, l'étiqueta à jamais : idéologue.

Mais à côté de ces défauts, que de dons précieux et de premier ordre pour un administrateur ! A coup sûr, il préfère la manière douce. Mais il sait recourir, quand il le faut, à la manière forte et courageuse. En 1835, le secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, qui faisait l'éloge funèbre du premier préfet de la Seine-Inférieure, racontait l'anecdote suivante[1] : « Après la venue de Pichegru et de Georges, Napoléon ordonne à M. Beugnot de se saisir à Rouen des dépêches suspectes. Mais le directeur de la poste soutient que les lettres confiées à sa garde sont un dépôt sacré. Que fait M. Beugnot ? Il dit au directeur en le pressant dans ses bras : « Oui, monsieur, je vous aime et je vous admire ! » Le fidèle dépositaire ne fut pas destitué, tant M. Beugnot sut dans son rapport défendre une noble cause. Aussi, sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon disait : « Beugnot, quand il a été préfet, m'a toujours dit la vérité. »

1. *Mémoires du comte Beugnot*, tome I, pp. 336 et 337.

Il fut intègre. Nous notons dans une de ses lettres un peu postérieure (elle est de 1807) à madame Beugnot : « Je ne suis pas un homme à grands calculs ; il est sûr que je ne m'enrichirai jamais ; mais je tâche de ne pas me ruiner. » C'est, je crois bien, l'expression de la vérité. Certes il avait plus qu'une forte aisance : il était riche. En 1808, — ceci ressort d'une lettre intime à madame Beugnot, — sa fortune et celle de sa femme lui donnait dix mille francs de revenus fonciers, et quinze mille francs de rente. Il se contentait de son traitement qui était, comme on sait, de vingt mille francs, et ne sollicitait guère de gratifications. J'ai relevé celles qu'il a obtenues au cours de ses six années de préfecture : il y en a trois en tout, une de quatre mille francs le 1er ventôse an X, celle de vingt mille francs, après le voyage de Bonaparte, le 3 nivôse an XI, une enfin de quatre mille francs le 20 pluviôse an XIII.

Enfin, Beugnot aimait son devoir : « Toute ma vie j'ai travaillé », écrira-t-il un jour à sa femme. Et, comme il avait l'habitude et l'amour du travail, il savait se plaire « au poste où il avait été mis » et il attendit avec une patience au demeurant fort honorable, et sans de trop fréquentes instances pour un emploi plus considérable, sa nomination au Conseil d'État, qui arriva le 11 mars 1806. Son souvenir demeura longtemps vivace dans la Seine-Inférieure ; dix ans après son départ, en 1816, il fut élu à la Chambre des députés de la seconde Restauration par le département que, pendant six ans, il avait ainsi administré.

ÉTIENNE DEJEAN

LA REBELLE [1]

VIII

La retraite sonna, très loin; des tambours battirent, saluant le beau jour d'octobre qui mourait.

Il mourait en pleine douceur. Il se fanait comme un jardin d'automne, dans le parfum des feuilles mortes et du buis. Le ciel, au-dessus de Chartres, restait clair, d'une froide lumière jaune; mais des nuages ardoisés s'amassaient à l'horizon et déjà l'on sentait l'humide fraîcheur qui monte de la rivière. La basse ville était noyée de brouillard.

Il n'y avait plus personne dans les ruelles déclives des vieux quartiers, personne devant le parvis de Notre-Dame. Les promeneurs, les touristes étaient partis. Maintenant, la cathédrale était seule sur la place où sa grande ombre ne peut s'allonger tout entière. Elle était seule, muette et parée comme une reine gothique en oraison; derrière elle, les charmilles de l'Évêché tendaient leur tapisserie somptueuse aux ramages d'or usés par le vent. Et, devant elle, et autour d'elle, les très anciennes maisons, basses et pointues, semblaient prosternées.

Une lampe s'alluma, au premier étage d'une petite bâtisse que précédait un jardin clos de murs. La façade regardait le flanc gauche de la cathédrale. Des lucarnes hérissaient le toit

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

moussu qui se confondait avec les toits compliqués d'une chapelle, d'un patronage et d'un couvent. Le mur du jardin avait un réverbère à son angle et, sur sa crête, des touffes d'un lierre luisant. Un judas grillé, une boîte aux lettres, ornaient la porte cintrée, peinte en bleu.

La lampe, à travers les rideaux blancs, faisait un point lumineux et Josanne l'aperçut de l'autre bout de la place. Chaque soir, en revenant de l'Institution Chantoiseau, où elle donnait des leçons, — en revenant du cimetière, — elle voyait cette petite lueur qui l'appelait, qui lui disait :

« Tu n'es pas seule au monde... »

Elle était veuve depuis cinq mois... Dans les premiers jours de mai, la maladie de Pierre Valentin avait pris un caractère nouveau, avec des crises aiguës : — les douleurs symptomatiques du cancer. — Et le malheureux, conscient de son état, n'avait plus eu qu'un désir, — un obstiné, un aveugle désir de moribond : — quitter Paris, revenir à Chartres, mourir dans la maison de ses parents, près de la vieille tante qui l'avait reçu à sa naissance, et qui avait adopté son enfance orpheline... Les médecins, consultés par Josanne, répondaient : « Accordez-lui cette joie suprême. Il vivra quelques mois encore, un an peut-être, mais nous ne pouvons rien pour lui, que le soulager un peu... » Mademoiselle Miracle, accourue à Paris, disait : « Il y aura chez moi le gîte et la pâtée pour tous... Quittez le *Monde féminin*, ma chère Josanne! Soyez toute à notre pauvre malade... » Et Josanne avait consenti...

Pierre était mort, dans ses bras. Il l'avait remerciée et bénie... Et, sitôt après les obsèques, elle s'était couchée, à son tour, épuisée, anémiée, sombrant toute dans un chagrin muet et morne, où elle n'éprouvait plus ni amour, ni mépris, ni colère, ni douleur, — rien que l'étonnement de vivre...

A peine rétablie, elle apprenait, par le journal, le mariage de Maurice avec mademoiselle Gaussin-Lamberthier, « nièce du grand ingénieur ». De tout ce qu'elle avait aimé, il ne lui restait que son petit Claude. Elle ne se demandait plus, comme naguère, si elle avait droit au bonheur. Elle ne cherchait plus le sens de son devoir et la règle de sa vie... Son devoir était tout simple maintenant ; sa vie toute droite... Souffrante encore,

elle achèverait de rétablir ses forces chez mademoiselle Miracle. Des leçons, dans un pensionnat, dans les familles, lui permettaient de payer son entretien... Après?... Josanne comptait bien revenir à Paris, retrouver son emploi... Mais les Foucart l'avaient remplacée!... Ils la reprendraient peut-être. Cette hypothèse désolait mademoiselle Miracle : l'excellente vieille fille souhaitait garder Josanne et le petit, longtemps, toujours.

— Pourquoi — disait-elle — ne pas vous fixer à Chartres, ouvrir une petite école, élever votre enfant avec les enfants des autres? Je suis honorablement connue dans la ville, et M. le curé de Saint-Aignan, M. le chanoine Coulombs s'intéressent à notre famille... Croyez-moi, ma petite Josanne : votre vie est ici, maintenant.

Cette pensée révoltait Josanne. Elle préférait la lutte, les risques, la fièvre de Paris au doux enlizement provincial. Elle n'avait pas la vocation d'institutrice, et tous les enfants, sauf le sien, l'ennuyaient.

Mais, ce soir-là, ce morne soir, Josanne s'étonnait d'être presque résignée, presque décidée à ce renoncement suprême. « Non pas convaincue, — vaincue! pensait-elle. Le ressort de mon énergie est brisé; je n'ai plus la volonté de vivre une vie personnelle. Je suis à terre... Je ne me relèverai plus; je me traînerai. Et que ce soit ici ou ailleurs, qu'importe? »

Tout à l'heure, pendant le repas du soir, elle annoncerait sa résolution à mademoiselle Miracle.

« Paris... Que ferais-je à Paris?... Je n'ai plus d'amis : Pierre les avait tous éloignés... Je n'ai pas d'argent. J'ai vendu mes pauvres meubles. Comment subsister, en attendant un emploi? Ce serait la misère, et la pire solitude... Non! je ne ferai pas cette folie; je resterai...

Elle regarda la place, autour d'elle. L'ombre grise du soir submergeait les façades à pignons, les toits bleuâtres et bruns, les arbres roux. Mais la cathédrale, énorme et légère, s'affinait, s'élançait, offrant à Dieu ses flèches inégales qui retenaient à leurs pointes un dernier reflet de jour. L'ombre pourtant les enveloppa, des porches aux galeries, et l'*Angelus*, colombe de crépuscule, descendit de la tour la plus haute, à travers toute cette ombre, lentement...

Alors, un par un, les réverbères piquèrent la nuit de points d'or. Un facteur parut qui allait de porte en porte, tirant les sonnettes rouillées, levant les marteaux. Et Josanne le rencontra, devant la maison de mademoiselle Miracle.

— Donnez-moi le courrier, — dit-elle.

— Il y a deux lettres et un journal.

Le journal, c'était la *Semaine religieuse*. L'une des deux lettres avait été envoyée au *Monde féminin*, puis renvoyée à la nouvelle adresse de Josanne. L'autre lettre était de Foucart.

Le facteur sonnait plus loin, au Patronage. Sous la clarté crue du réverbère, Josanne lisait :

Chère madame,

En vous transmettant une lettre arrivée aujourd'hui, je vous reproche, amicalement, de ne plus avoir donné de vos nouvelles au Monde féminin. *Que faites-vous encore à Chartres?... Si vous vous ennuyez trop, donnez-nous, de temps en temps, de petites machines sur la vie de province.*

Je ne vous promets pas que tout passera; mais, dans votre intérêt, ne vous laissez pas oublier.

Signez, comme autrefois, « Josanne », tout court; cela fait bien.

Mes respects,

J. FOUCART.

Josanne n'en croyait pas ses yeux... Elle avait quitté les Foucart un peu brusquement, et ils avaient blâmé sa résolution... On se boudait. Et Foucart, tout à coup, lui faisait des avances discrètes!...

Elle examina l'autre lettre, qui portait un timbre italien. L'écriture de la suscription était haute, ferme, volontaire, et Josanne la voyait pour la première fois. L'enveloppe déchirée, elle chercha la signature et fit un « oh! » de surprise.

C'est à Florence, madame, et tout à fait par hasard que j'ai feuilleté, dans un salon d'hôtel, de vieux numéros du Monde féminin. *Je viens de lire le charmant petit article que vous avez consacré à la* Travailleuse.

*Ce gros livre, plein de chiffres et de statistiques, ne vous a pas ennuyée, puisque vous l'avez lu, et compris, et spirituellement présenté aux abonnées de votre magazine. Voilà un succès dont je ne suis pas médiocrement fier. J'ai eu des lecteurs, quelquefois; — des lectrices, jamais. Vous êtes la première, j'en suis sûr. Et si vous

n'êtes pas la dernière, mes contemporaines sauront, grâce à vous, que j'existe et que je leur veux du bien...

Si c'est être « féministe », comme vous l'affirmez, je suis donc « féministe ». — Je n'aime pas beaucoup ce mot depuis que je suis entré dans un club de dames où il y avait trop de jeunes gens. — On l'a collé ce mot, comme une étiquette provocatrice, sur des choses et des personnes étrangement diverses... Madame Foucart est « féministe », et chacun sait combien elle est généreuse pour ses collaboratrices. Il était « féministe » aussi et militant, ce romancier qui réclamait la liberté de l'amour et qui battait sa femme parce qu'elle avait souri à un voisin... Il redevenait homme, avec tous les instincts et tous les préjugés de l'homme.

J'essaie d'être sans préjugés, madame Josanne, et j'ai, autant et plus que vos féministes déclarés, un grand respect pour la liberté des autres, — même quand ces « autres » sont des femmes. Je leur reconnais exactement les mêmes droits que je revendique pour moi-même, et, comme je ne suis ni docile, ni résigné, ni passif, je m'intéresse à ces indépendantes, à ces « rebelles » qui sont mes contemporaines.

Voilà une franche explication qui vient bien tard. Vous ne la publierez pas; elle est pour vous seule, madame « Josanne », qui sans doute n'êtes point « Josanne ». C'est un pseudonyme, ce nom mystérieux et charmant? Que j'en ai de regrets!

J'écris à Foucart, — un peu moins qu'un ami, un peu plus qu'un camarade. — Je le prie de vous transmettre cette trop longue lettre qui vous paraîtra peut-être bien ridicule, et je le félicite de vous avoir pour collaboratrice. Ce Foucart ne connaît pas son bonheur!

Respectueusement,

NOËL DELYSLE.

Josanne avait lu, d'un trait, les quatre petites pages. Elle les relisait, ligne par ligne. Et la lettre lui semblait plus amusante et plus jolie. Elle y sentait de la curiosité, sans impertinence, et un espoir, une promesse de sympathie, sous l'ironie légère des mots.

Et cette sympathie d'un inconnu était bienfaisante pour Josanne, dès le premier moment où elle s'exprimait. La lettre de Noël Delysle expliquait la lettre de Foucart. Le directeur du *Monde féminin* s'était dit :

« Tiens, tiens !... c'est vrai !... elle avait un gentil brin de plume, la petite Valentin ! Son article n'était pas bête du tout... Elle pourrait peut-être nous envoyer des machines sur la province... »

« Les petites causes !... — pensa Josanne. — Ce monsieur

Delysle. sans le savoir, m'a rendu plus facile la démarche que je n'osais tenter. Il faudra que je le remercie. Cette lettre est charmante, vraiment. »

Elle était flattée que M. Delysle se fût donné la peine de lui écrire, à elle, l'obscure Josanne, autre chose que deux mots de politesse sur une carte de visite. Et elle se rappelait les paroles de Foucart : « Un grand garçon, brun comme un Arabe et froid comme un Anglais... Il a été en mission au Canada... »

Un sourire involontaire passa sur ses lèvres. Elle considéra la lettre, le dessin et la signature... Le papier avait une vague odeur de cigarette... Elle imagina un homme encore jeune, brun, aux yeux très noirs... Il se promenait, la cigarette aux doigts, dans un paysage florentin, et il pensait :

« Cette « Josanne » a reçu ma lettre... »

Elle était « Josanne » tout court, pour cet inconnu qui ne savait rien d'elle, qui n'était pas sûr de connaître son véritable nom...

Son imagination fantaisiste vagabonda...

Puis Josanne haussa les épaules :

« Il m'a oubliée, déjà, ce monsieur Delysle!... Que m'importe? Je ne le verrai jamais... »

Mais tout de même, depuis un instant, il faisait moins noir autour d'elle.

IX

— Ma tante?

— Eh bien?

— Bonnes nouvelles!

La chambre était froide et blanche, une de ces chambres qu'on voit seulement en province chez les vieilles filles pieuses et dans les presbytères campagnards. Le papier gris pâle, à fleurs, se décolore sur les murailles; les fenêtres ont des rideaux de mousseline empesée; un édredon colossal bombe la courtepointe du lit. Doucement, la pendule d'albâtre agite entre ses colonnettes la petite abeille d'or du balancier. On sent que ni le soleil ni l'amour n'ont jamais pénétré dans ces chambres.

Josanne, en passant le seuil, parut changer l'atmosphère autour d'elle. Débarrassée de son chapeau, de son manteau, elle semblait plus grande, plus mince, et son deuil la rajeunissait.

Mademoiselle Miracle, assise au coin du feu, posa son tricot, enleva ses lunettes, ce qui était chez elle un grand signe d'inquiétude. Elle était comme la chambre, blanche et surannée avec douceur. Douce était sa figure aux fines rides ; douce, sa voix égale, un peu basse ; doux, les gestes de ses douces mains. Sa robe noire moulait une taille encore svelte et parfaitement droite ; ses cheveux de soie et d'argent, coiffés à la mode du second Empire, lui faisaient une belle couronne de nattes brillantes. Jamais demoiselle âgée et pieuse ne ressembla moins que celle-ci à la traditionnelle vieille fille, aigrie par le célibat, desséchée par la dévotion. Mademoiselle Miracle n'avait pas d'autre manie que la manie pharmaceutique : elle composait des tisanes dont elle tirait vanité ; elle recueillait les recettes de médicaments mystérieux, « remèdes de bonnes femmes », et elle avait pour les médecins la haine secrète qu'ont les amateurs pour les professionnels...

Elle dit :

— Josanne, ma petite...

Elle était inquiète. Ces nouvelles qu'annonçait Josanne, elle les pressentait vaguement.

— J'ai reçu une lettre de Foucart, oui, ma tante... Il me demande des articles... sur la vie de province !... Je vais décrire monsieur le chanoine et les dames Chantoiseau !... Où est Claude ?

Josanne souriait. Mademoiselle Miracle soupira :

— Claude ?... Il est en pénitence, sous la table... Il a baigné le chat dans le pot à eau... Ce gamin-là ne sait qu'inventer... Ah ! il ne ressemble pas à son pauvre père !

La jeune femme ressentit un petit choc. Elle rougit.

— Claude !...

Soulevant le tapis qui retombait autour de la table ronde, elle répéta :

— Claude !

Et elle attrapa l'enfant roulé en boule, les poings dans les yeux, les cheveux sur le nez. Il commençait de pleurer, mais un mot de sa mère arrêta le déluge :

— Demande pardon à la tante !

Claude murmura :

— Pardon, tante...

Et il ajouta :

— Pardon au chat...

Mademoiselle Miracle s'attendrit :

— Voyez, Josanne, comme il a bon cœur !...

Elle prit l'enfant sur ses genoux, pendant que Josanne préparait le potage au lait et l'œuf à la coque qui composaient le souper de Claude. Le petit ne voulait plus la quitter. Il n'avait pas faim ; il n'aimait pas l'œuf ; il exigeait deux morceaux de sucre dans sa tasse. Josanne intervint. Elle fit manger Claude, malgré ses protestations, puis elle le déshabilla, le coucha dans la chambre voisine. Il s'endormit.

— C'est un enfant difficile, mais il n'est pas méchant, et il vous aime, — dit-elle en revenant, comme pour excuser son fils.

Elle savait que mademoiselle Miracle l'adorait ; mais elle savait aussi que le pauvre Claude était un intrus dans la maison, un neveu de contrebande, et elle souffrait parfois de l'imposer.

— C'est un enfant très nerveux, — répondit la tante, — et il faut surveiller son régime. Le moindre changement à ses habitudes lui fait du mal... Ces enfants de Paris...

— Mais, ma tante, Claude est vigoureux !

— En apparence... comme son père !

Josanne se tut.

— La nourriture est si mauvaise à Paris ! — continua mademoiselle Miracle. — C'est la ruine de l'estomac... Notre pauvre Pierre avait raison : les marchands vous empoisonnent... Élever un enfant à Paris, c'est abréger ses jours. Ici, les œufs sont frais, et le lait arrive pur de la campagne... Madame Chantoiseau me disait hier encore : « Votre petit neveu pousse à vue d'œil, et votre nièce a bien meilleure mine... »

Josanne comprit l'allusion discrète, le conseil timide : mademoiselle Miracle tâchait de les retenir, elle et l'enfant.

— Si nous dînions, ma tante ? — dit-elle. — Je crois que monsieur le chanoine doit venir...

Les deux femmes dînèrent, et, vers huit et demie, monsieur le chanoine Coulombs arriva.

C'était un brave prêtre, qui avait exactement l'âge de mademoiselle Miracle. Faible de complexion et de caractère, il avait adopté les goûts, les idées, les manies, jusqu'aux locutions de l'amie qu'il voyait tous les jours depuis trente ans. On disait même qu'il avait fini par lui ressembler et qu'il était plus vieille fille qu'elle.

Le soin de sa fragile santé, le jardinage et l'archéologie occupaient sa vie innocente. Sa conversation était toute pleine de recettes et d'anecdotes. Fort dévot à Notre-Dame du Pilier, il parlait des druides, premiers adorateurs de la Vierge noire, comme s'il les avait connus et fréquentés, dans une familiarité tout ecclésiastique.

Il s'assit, à sa place accoutumée, en face de mademoiselle Miracle, et il conta le malheur survenu à sa gouvernante, — une honnête veuve quinquagénaire dont la fille, demoiselle encore, avait promesse d'enfant.

— Une fille de trente ans, que tout le monde croyait vertueuse !... Elle allait en journée chez des officiers, et c'est l'ordonnance du capitaine Lefaurel, un Parisien, qui... La mère n'avait pas de méfiance !... Rosa n'était plus une jeunesse... On doit être sage, à trente ans !

— C'est un âge dangereux, — dit mademoiselle Miracle, qui n'était pas prude. — Je n'ai jamais fait de folies, Dieu merci ! mais, si j'en avais dû faire, c'eût été à trente ans, plutôt qu'à vingt...

— Vous, ma tante ! — dit Josanne, étonnée.

— Il y a folies et folies, et je n'aurais pas... Mais, à trente ans, j'ai eu, sans savoir pourquoi, une espèce de velléité de mariage... On m'avait parlé d'un prétendant... Vous l'avez connu, mon prétendant, vous, monsieur le chanoine !... C'était un zouave pontifical... un bel homme qui avait une jambe de bois... Oh ! la jambe de bois ne me faisait pas peur, car ce qui me plaisait dans le mariage, ce n'était pas le mari... et surtout ce mari-là !... Mais j'aurais voulu...

— Quoi donc, ma tante ?

— J'aurais voulu avoir un petit enfant... J'avais Pierre, ton mari, et je l'aimais bien, mais j'aurais voulu avoir un autre

mordraient son cœur et sa chair... Son indifférence actuelle était une léthargie passagère, et non pas la guérison.

Sa pensée erra... Elle se représenta Maurice marié, vivant avec une autre femme, dans une maison où elle, Josanne, n'entrerait jamais ; Maurice tenant sur ses genoux un enfant qui était le frère de Claude...

Ces images demeuraient artificielles, irréelles. Josanne n'en souffrait pas. Elle les créait par un effort volontaire, comme on tâche parfois d'imaginer les pays inconnus, les siècles passés, les temps à venir, la mort... Et cette impuissance à sentir la rassurait...

X

Monsieur,

Votre lettre, si gracieuse et si encourageante, m'est parvenue hier seulement, à Chartres, chez une vieille parente dont l'hospitalité m'a été douce après un deuil cruel.

Il y a six mois que j'ai quitté Paris et rompu toutes attaches avec le Monde féminin. *Est-ce bien moi qui ai fait cet article sur* la Travailleuse *?... Je n'en suis plus très certaine... Tant et tant de choses m'ont fait oublier ma vie d'autrefois, la besogne maussade que M. Foucart m'imposait, les bonnes chances trop rares qui me permettaient d'écrire, dans un petit coin du journal, mon humble pensée !...*

Que cette pensée — exprimée naïvement — ait rencontré la vôtre, j'en suis très flattée, et d'autant plus flattée que je ne suis pas une femme de lettres. Mon article était, presque, un début... Je sentais, en l'écrivant, mon inexpérience. Mais, si les maladresses de la forme gênaient l'expression du sentiment, le sentiment était sincère, et j'ose dire qu'il pouvait vous intéresser, parce qu'il n'était pas personnel : j'ai dit ce que beaucoup de femmes pensent — ou ce qu'elles penseraient, si elles étaient, toutes, des travailleuses. — Et que vous vous déclariez féministe ou non, il n'importe, puisque vous l'êtes, de fait... Cela devrait suffire à vous attirer des lectrices. Mais ne vous étonnez pas si je souhaite que vous ayez surtout des lecteurs ! Puissiez-vous les ren[illegible] plus justes — je ne dis pas plus indulgents — pour la fe[illegible]

[illegible], j'étais bien loin du féminisme, et je vous avouerai que [illegible], inclinait à la résignation. Oui, je me décidais presque [illegible]der Chartres, à ouvrir une petite école, bien que le métier

teuils pareils. Josanne regardait la robe noire et la soutane noire, les têtes vénérables aux cheveux de soie et d'argent. Elle pensait :

« Ils se ressemblent, c'est vrai ! Tous deux bons, simples et purs, occupés de petites choses, contents de petits plaisirs... »

Et elle regardait les choses, autour d'eux, ce cadre de province qui leur seyait si bien !... Malgré sa bonne volonté, comme elle était étrangère dans cette blanche maison, entre ces vieilles gens qu'elle aimait et qui ignoraient tout d'elle !...

Le chanoine expliquait :

— Vous mettez une pincée de bourrache et puis l'eucalyptus... Si vous mettiez l'eucalyptus d'abord, et, après, la bourrache, l'infusion n'aurait pas le même goût. C'est la sœur Saint-Florent qui me l'a dit : « La bourrache en second, monsieur le chanoine... C'est très important. »

Accoudée au guéridon, Josanne feuilleta un album de photographies. Des figures inconnues défilaient, des parents de Pierre qui étaient tous morts : dames en crinoline, parées de longues boucles qui glissent de leur chignon sur leur épaule, messieurs à barbiches, petites filles dont la jupe bouffante découvre le bord tuyauté d'un pantalon blanc ; petits garçons en vestes de velours appuyés sur des tables trop sculptées, officiers d'Afrique au grand képi, — et monseigneur le comte de Chambord, et le saint père Pie IX, et M. Thiers, « libérateur du territoire... » Ces visages effacés avaient quelque chose de si lointain, de si triste !... Et la photographie de Pierre, parmi les autres, était comme une tombe neuve dans un cimetière...

La jeune femme se rappela les mois de souffrance qui avaient précédé la mort de son mari. Elle l'avait soigné, soutenu, consolé jusqu'à la minute suprême. Par sa présence fidèle et tendre, elle lui avait adouci le cruel passage. Non, Josanne ne se mentait pas à elle-même en disant qu'elle eût donné sa vie pour sauver Pierre. Sa douleur n'était pas hypocrite, — cette douleur qui avait absorbé, anéanti l'autre chagrin. — L'ombre de Pierre, évoquée dans ses rêves, n'était pas un fantôme irrité. Pourtant, il y avait des heures où le souvenir de Maurice faisait mal à Josanne. Elle prévoyait qu'un temps viendrait, peut-être, où les souvenirs réveillés

mordraient son cœur et sa chair... Son indifférence actuelle était une léthargie passagère, et non pas la guérison.

Sa pensée erra... Elle se représenta Maurice marié, vivant avec une autre femme, dans une maison où elle, Josanne, n'entrerait jamais ; Maurice tenant sur ses genoux un enfant qui était le frère de Claude...

Ces images demeuraient artificielles, irréelles. Josanne n'en souffrait pas. Elle les créait par un effort volontaire, comme on tâche parfois d'imaginer les pays inconnus, les siècles passés, les temps à venir, la mort... Et cette impuissance à sentir la rassurait...

X

Monsieur,

Votre lettre, si gracieuse et si encourageante, m'est parvenue hier seulement, à Chartres, chez une vieille parente dont l'hospitalité m'a été douce après un deuil cruel.

Il y a six mois que j'ai quitté Paris et rompu toutes attaches avec le Monde féminin. *Est-ce bien moi qui ai fait cet article sur* la Travailleuse?... *Je n'en suis plus très certaine... Tant et tant de choses m'ont fait oublier ma vie d'autrefois, la besogne maussade que M. Foucart m'imposait, les bonnes chances trop rares qui me permettaient d'écrire, dans un petit coin du journal, mon humble pensée !...*

Que cette pensée — exprimée naïvement — ait rencontré la vôtre, j'en suis très flattée, et d'autant plus flattée que je ne suis pas une femme de lettres. Mon article était, presque, un début... Je sentais, en l'écrivant, mon inexpérience. Mais, si les maladresses de la forme gênaient l'expression du sentiment, le sentiment était sincère, et j'ose dire qu'il pouvait vous intéresser, parce qu'il n'était pas personnel : j'ai dit ce que beaucoup de femmes pensent — ou ce qu'elles penseraient, si elles étaient, toutes, des travailleuses. — Et que vous vous déclariez féministe ou non, il n'importe, puisque vous l'êtes, de fait... Cela devrait suffire à vous attirer des lectrices. Mais ne vous étonnez pas si je souhaite que vous ayez surtout des lecteurs ! Puissiez-vous les rendre plus justes — je ne dis pas plus indulgents — pour la femme.

Hier matin, j'étais bien loin du féminisme, et je vous avouerai que la « rebelle », inclinait à la résignation. Oui, je me décidais presque à ne plus quitter Chartres, à ouvrir une petite école, bien que le métier

d'institutrice ne me plût qu'à moitié. Mais j'ai reçu, en même temps que la vôtre, une lettre de M. Foucart. Dois-je attribuer au hasard ou à votre intervention, la bienveillance imprévue de mon ancien directeur ?

Je n'hésite pas... Je connais M. Foucart. Il est sensible aux jugements d'autrui, et sans doute il pense, à cette heure, tout le bien qu'on lui a dit de moi.

Il me semble, monsieur, que je ne dois pas vous laisser ignorer ces choses, et ce serait fort mal à moi de ne pas vous remercier.

JOSANNE VALENTIN.

Je connais Chartres, madame... Je connais la place où vous demeurez... Quand j'ai lu votre lettre, tout à l'heure, dans la rue, appuyé contre la grille du Baptistère, j'ai vu, tout à coup, une vieille ville, une petite maison, une cathédrale dressée, avec ses flèches différentes, et son beau toit de cuivre vert, l'automne qui vient, le jour qui s'en va, et, sur toutes ces choses, la douceur de France...

J'ai vu cela; puis j'ai relu votre lettre, et la vision s'est effacée, parce que j'ai essayé de vous voir, vous. *Une âme est plus émouvante qu'un paysage, et il me semblait que je devinais la vôtre, jeune, grave, douce, énergique, une âme de France, elle aussi. — Ce n'était pas vous offenser par une curiosité vaine, puisque j'avais eu, de votre aveu, une petite part au changement de vos projets, et que cela me donnait l'ombre d'un droit, l'ombre d'une responsabilité, dont j'étais tout ému et tout fier... Vraiment, madame, je ne prévoyais pas que* la Travailleuse *me procurerait ce plaisir-là...*

Il serait bien gâté, si je devais vous le taire. Je l'exprime donc, comme je le sens, et je vous demande, à titre de confrère, — je n'ose dire à titre d'ami, — la permission de vous donner un conseil. Allez à Paris; voyez Foucart. S'il ne persiste point dans ses bonnes dispositions, avertissez-moi : je pourrai très probablement vous introduire soit à Femina, *soit à la* Vie heureuse.

Disposez donc de moi, madame, en toute simplicité, et recevez mes très respectueux hommages.

NOEL DELYSLE.

Monsieur,

J'ai rassemblé tout mon courage : je suis allée à Paris; j'ai vu Foucart. Brusquement, roidement, il m'a dit :

— Je ne vais pas remercier une collaboratrice pour vous faire plaisir, mais, puisque vous voulez écrire un peu proprement (sic), *je vous colle au reportage.*

Cette phrase, où vous reconnaîtrez le style de M. Foucart, a décidé de mon destin. Je quitte Chartres. Ma bonne tante gardera près d'elle mon petit garçon. Et moi, j'irai interviewer les gens célèbres.

Je vous avoue que cela me fait peur, — très peur, — moins que les austères joies de l'enseignement, — moins que la vie de province...

De la chambre où je vous écris, j'aperçois le porche latéral de Notre-Dame, sa rose flamboyante, ses statues couronnées, et son « beau toit de cuivre vert », où luit un reflet de lune. Vous aimez ce paysage?... Moi, je n'ai pas pu l'aimer. Il s'associe, dans ma pensée, à trop de deuil et de tristesse. C'est là, pourtant, que votre franche et bonne sympathie est venue vers moi, comme un heureux présage. Merci encore, et de tout cœur.

JOSANNE VALENTIN.

XI

Mademoiselle Bon, rédactrice en chef de l'*Assistance féminine*, arriva un peu trop tôt chez Josanne, le matin du 1er janvier : elles avaient résolu de déjeuner ensemble avant d'aller à Auteuil, visiter la « Villa Bleue », refuge pour les filles-mères.

La vieille demoiselle suivit l'allée humide et noire, monta l'escalier plus noir encore, où la concierge, tapie dans un racoin de l'entresol, surveillait les locataires comme une araignée guette les mouches. Le gaz parcimonieux clignotait. Une voix chanta :

Vous êtes si jolie...

« C'est plein d'artistes ! — pensa mademoiselle Bon. — Le quartier veut ça : l'École des Beaux-Arts est toute proche... »

Elle s'attendrit sur le sort de Josanne, obligée de subir ces voisinages. Puis elle évoqua l'affreux destin des modèles voués par la misère à l'impudeur. Car mademoiselle Bon étendait sa bonté sur toute l'humanité féminine exploitée et corrompue par l'homme. Elle vivait parmi les tristes passagères des asiles, des refuges, des maternités, parmi les vieilles incurables, les enfants abandonnés, les filles-mères, les libérées de Saint-Lazare. Elle passait en ce monde, faisant le bien et dénonçant le mal, sincère, touchante et ridicule avec ses éternels lainages noirs et ses crêpes couleurs de rat, ses gants reprisés, sa rotonde doublée de lapin, sa figure de

bonne sans place, chétive et craintive. Une capote, où se mêlaient des raisins noirs, du jais, des plumes et de la guipure, découvrait son front bombé à la flamande, et ses deux petits bandeaux bien tirés, bien lisses, rayés par le peigne et qui semblaient peints sur la peau.

Au *Monde féminin*, mademoiselle Bon tenait la rubrique des Œuvres. On la cachait dans un bureau obscur, au bout d'un couloir où les abonnées n'eussent jamais pu la découvrir. On l'estimait, on l'employait, mais on ne l'avouait pas. Son inélégance était une tare.

Au troisième étage, une porte s'ouvrit, démasquant un coin d'atelier, un lit défait, un jeune homme couché dans le lit et une petite drôlesse brune, en jupon court et en chemise, un broc à la main ; elle allait chercher de l'eau à la fontaine du palier. Ce spectacle de débauche affligea mademoiselle Bon. Elle eut un regard de pitié pour la fillette, et, pour le jeune homme, un regard de mépris. Et elle gravit le quatrième étage.

Josanne habitait là, depuis cinq semaines.

— Je ne suis pas prête, — dit-elle en accueillant son amie dans la sombre salle à manger, dont elle avait fait une antichambre. — Non, n'entrez pas là : c'est la cuisine, toute petite et toute vilaine, mais qui ne sert presque jamais. Je mange au restaurant : c'est plus commode et moins triste... Venez... C'est ici le salon et, en même temps, c'est une chambre, et la pièce à côté, toute claire, est mon cabinet de toilette... J'y mettrai plus tard mon petit garçon.

Elle tira le voile indien suspendu à une barre de cuivre, devant l'unique fenêtre de la chambre. Par-dessus les « mystères » de mousseline, mademoiselle Bon admira la vue des quais, du Pont-Neuf au Pont Saint-Michel, la Seine verdâtre couverte de péniches, les arbres grêles inclinés, le lourd Palais de Justice, en face, avec son escalier blanc ; à gauche, les toits violets du Louvre ; à droite, Notre-Dame, grise dans le ciel gris...

— C'est très joli, — dit la vieille fille, sans conviction, — mais il y a trop de bruit : les omnibus, les bateaux... J'aime mieux le dedans que le dehors.

Elle s'assit sur le petit divan qui servait de lit à Josanne.

La chambre-salon était haute, longue, avec des placards à boiseries blanches, un carrelage dissimulé par des nattes japonaises, et, sur les murailles, un papier uni, d'un vert très doux. Deux fauteuils de jonc, une table à écrire, une étagère-bibliothèque, une commode vermoulue en bois de rose, un bassin de cuivre plein de chardons azurés, un vase de grès jaune où des « monnaies du pape » faisaient jouer la lumière sur leurs piécettes d'argent, des photographies, quelques plâtres, amusaient les yeux par des formes, des couleurs, des images simples et charmantes.

— Comme c'est bien « femme », tout ça! — dit mademoiselle Bon, qui n'était pas une bête. — Je suis allée chez Flory, qui vit seule, comme vous : eh bien, chez Flory, malgré tout le blanc des murs et des meubles, et les stores de dentelle, et les bibelots, ça sent l'homme...

Josanne dit, d'un accent gamin :

— Je vous crois!...

Elle mit son chapeau, une toque plissée, en mousseline de soie noire, toute neuve. Mademoiselle Bon, un peu choquée, demanda :

— Vous ne portez plus le voile de crêpe ?

— Je ne peux plus : Foucart ne veut pas... Vous savez qu'il me trouve trop... trop peu... enfin, je n'ai pas le chic de Flory... Et, avec le métier que je fais maintenant, il ne m'est plus permis d'avoir l'air triste.

Elle fronçait les sourcils et serrait entre ses dents la longue épingle à tête noire.

— Voilà!... Monsieur Isidore Foucart, notre patron, me fait appeler, l'autre jour : « Ma petite Valentin (il ne peut pas dire : « Madame »), je connais les usages et je respecte vos sentiments; mais, tout de même, ce grand crêpe, ça ne va pas pour le métier. » Je me récrie. Il reprend : « Je ne veux pas vous faire de la peine : vous êtes très gentille; vous avez du mérite.... mais comprenez bien... Ces gens chez qui vous allez, pour vos articles, ils ont généralement des raisons d'être contents... C'est un monsieur dont la pièce a réussi, un philanthrope qu'on a décoré, une jolie femme qui a fait son petit roman, comme tout le monde... Votre crêpe, ça les gêne... Ça met du noir dans l'*interview*... On n'ose pas rire avec

vous, et vous dire les choses gaies, les mots drôles qu'on dit à Flory et qui réjouissent le public... Et si vous allez voir des gens tristes, des veuves de grands hommes, par exemple, ou des victimes d'une catastrophe, c'est pire : ce deuil, ça a l'air d'une allusion; on croit que le *Monde féminin* vous a choisie exprès... Il ne faut pas manquer de tact... Il faut que nous restions Parisiens, en toutes circonstances... Ma petite Valentin, je vous parle en ami... Tâchez d'avoir le deuil discret, un petit deuil qu'on ne remarque pas... Du drap, de la mousseline de soie mate... C'est très convenable et pas funèbre... »

Mademoiselle Bon dit naïvement :

— Mais je suis en deuil, moi aussi... de papa... et M. Foucart ne m'a jamais rien dit de pareil.

Josanne arrangea son col empesé, d'un blanc brillant, cravaté de satin noir. Elle noua sa voilette, enfila son boléro et chercha son boa de Mongolie. Mademoiselle Bon la contemplait :

— Comme vous êtes jeune!... et fraîche!... plus fraîche que l'an dernier!... Tout de même, je regrette, pour vous, que vous ne portiez plus le grand voile..

— Ça m'allait mieux?

— Oh! non... Mais cela vous donnait de la gravité, de l'austérité!... C'était... une défense morale...

— Contre les galanteries?... Oh! ma chère, si vous saviez!...

Elle haussa les épaules. Ses prunelles bleues froncèrent.

— La seule défense véritable, la seule efficace, elle est en nous... Et elle est en moi, par ce sentiment de méfiance... de mépris... que j'ai pour les hommes... pour tous les hommes... J'ai conquis ma liberté, ma chère amie. Je la savoure... Être seule, ne dépendre que de moi, élever mon fils et me moquer du reste! C'est presque le bonheur... Là, je suis prête. Passez devant.

Les deux femmes allèrent déjeuner chez Mariette, rue Danton.

Mariette, ancien modèle qui avait prospéré, tenait un petit restaurant économique, où fréquentaient des étudiants, des

étrangères, des savants et des professeurs pauvres et beaucoup d'élèves des Beaux-Arts. Un architecte avait décoré les salles dans un style vaguement norvégien, avec des bois clairs et cirés, des faïences vives, des cuivres courbes et brillants. Les tables s'égayaient de nappes à carreaux rouges. Les bonnes étaient gentilles, sous le tablier anglais et le papillon de dentelle posé dans leurs cheveux. Après cinq ou six repas, les dîneurs liaient connaissance, adoptaient un coin, formaient des bandes... Il y avait, sous un nuage de fumée, la bande des Russes, presque tous physiologistes ou médecins, — qui mâchaient doucement dans leurs barbes les mots de « Révolution... prolétariat... avenir... », — la bande des artistes, — feutres mous, pantalons de velours, gestes descriptifs, — qui se chamaillaient à propos de femmes et se rejetaient les uns aux autres des phrases de toutes les couleurs. — Il y avait les étudiants en lettres, petites gloires de petites revues, et les professeurs, myopes et distraits, l'œil pensif derrière le lorgnon, qui ne savaient où mettre leur serviette de cuir gonflée de copies...

Ces clients habituels de Mariette avaient un air de famille. De même qu'on reconnaît les bureaucrates, les « calicots », les gens d'affaires et les gens du monde, on reconnaît, à certains détails du vêtement, de l'attitude et de la physionomie, les types ordinaires du « prolétariat » intellectuel : c'est telle coupe de barbe un peu démodée, des cheveux taillés en brosse ou laissés trop longs, une manière de parler, de gesticuler, de nouer la cravate et de porter le binocle... Et si l'on voyait chez Mariette, parmi de charmantes figures adolescentes, beaucoup d'autres figures creusées, rageuses et bilieuses, des crânes chauves, des bouches amères, de grands corps déjetés et mal nourris, on y voyait moins que partout ailleurs les visages sans caractère, d'une correcte banalité, les faces ovines ou bovines, les yeux qui ne voient rien, et n'expriment aucune pensée...

Les femmes, qui venaient là en grand nombre, étaient presque toutes des étrangères, étudiantes ou artistes pensionnées par leur famille, et qui vivaient parfois par groupes dans le même atelier. Quelques Russes avaient des cheveux coupés, des feutres masculins et des lunettes. Les Scandinaves et les

Allemandes, fortes Valkyries aux tresses blondes, préféraient le costume « réforme », — long paletot et robe à taille courte sur le corset-brassière. — Parfois, des « esthètes » surgissaient, peintresses américaines ou modèles de Montparnasse travesties en Béatrices par la fantaisie d'un amant ; et les dîneurs s'effaraient devant les béguins à paillettes, les manches à crevés, les simarres florentines taillées dans un velours de coton... Une belle fille, au mois d'août, risqua les sandales et le péplum. Mais la mode passait de ces mascarades. De plus en plus, les habituées de chez Mariette adoptaient la robe « tailleur », la chemisette, le petit chapeau tricorne ou canotier. Elles étaient jeunes. Quelques-unes, jolies, flirtaient avec leurs voisins de table... Elles changeaient de place, quelquefois : c'était un signe qui ne trompait personne. Deux ou trois se marièrent... D'autres s'amusèrent aux camaraderies amoureuses. Et souvent de beaux yeux pleurèrent sur les petits cahiers de notes et les manuels.

Josanne, déjeunant au hasard de ses courses professionnelles, n'allait guère chez Mariette que le soir. Elle trouvait, à sa table accoutumée, une Allemande, mademoiselle Müller, qui s'intéressait au mouvement féministe, une petite dactylographe très maigre qui ne mangeait jamais de dessert — sauf le dimanche — et dînait d'un seul plat, — le plus lourd et le plus « garni ». — Il y avait encore un Russe, botaniste et socialiste, le meilleur homme du monde, qui collaborait à la *Revue d'agriculture coloniale*. C'étaient de braves gens, et Josanne, près d'eux, se sentait moins seule.

Ce matin du premier janvier, elle s'étonna de voir le restaurant presque vide.

— C'est étrange ! — dit-elle à mademoiselle Bon ; — il n'y a personne dans cette salle... Allons à côté, ce sera plus gai.

Une bonne l'entendit :

— A côté, madame, c'est la même chose...

— Pourquoi ?

— Parce que c'est le premier de l'an... Ceux qui ont des familles vont dans leurs familles ; ceux qui ont des amis vont chez leurs amis...

Josanne regarda la demi-douzaine de femmes et d'hommes qui déjeunaient, sans gaieté, à des tables différentes : un rapin,

un vieux professeur, — prêtre défroqué, disait la légende; — une institutrice entre deux âges, une Américaine et un Finlandais.

« Voilà ! il n'y a ici que des isolés, des épaves... », pensa-t-elle. Et elle se rappela les anciens « premiers de l'an... » Elle revit son père, sa mère, qui étaient, eux aussi, des « prolétaires intellectuels », mais qui avaient un foyer tiède et joyeux... Elle entendit leurs voix, qui l'appelaient : « Petite !... viens chercher tes étrennes... » Josanne avait des étrennes, dans ce temps-là... Son mari même, l'année précédente, avait couru les magasins, en cachette, pour lui faire la surprise de ce boa qu'elle portait... Elle songea :

« Pauvre garçon !... »

Les yeux brouillés de larmes, elle s'absorbait dans la contemplation du menu. Mademoiselle Bon demanda :

— A quoi rêvez-vous, chère amie !

— Je pense à mes parents et à mon mari, qui sont morts... à mon fils qui est loin de moi... Jamais, jamais aucune année de ma vie n'a commencé dans la solitude... Et cela me fait du chagrin...

— Moi aussi, je suis seule, — dit mademoiselle Bon, — depuis que papa est mort... Il était bien vieux, papa ! Il n'avait plus toute sa tête, mais je l'aimais comme mon enfant... Maintenant, je n'ai plus personne. C'est dur, quelquefois... Alors, quand je suis triste, je vais chez une amie qui dirige un asile de vieillards, et je cause avec les pensionnaires... Je leur apporte du tabac, des journaux... Et ça me console... Ça me rappelle papa...

Après un silence, elle ajouta :

— Vous, Josanne, vous avez un fils. C'est un grand bonheur... Vous travaillez pour lui...

— Pour lui et pour moi... Vous connaissez mon ambition maternelle ; mais, en quittant Chartres, je ne pensais pas qu'à mon fils. Je voulais refaire ma vie, m'instruire, me développer, essayer toutes mes forces, maintenant que je suis libre... Tout à l'heure, je vous disais ma joie, mon orgueil, et j'étais sincère... La liberté !... Je ne savais pas ce que c'était. Mariée toute jeune, j'avais passé de la tutelle de mes parents à la tutelle de mon mari ; puis, écrasée de charges et de

devoirs, je n'avais eu que les tracas d'une illusoire indépendance. Il me fallait penser aux autres, agir pour les autres, vivre pour les autres... Et j'enviais parfois celles qui sont libres, de leurs sentiments et de leurs actes, de leur corps et de leur cœur!...

— Et maintenant ?

— Maintenant que je suis libre, je suis désorientée, mal à l'aise... Quelque chose me manque... Il y a tant de contradictions en nous!...

Sur le crâne de mademoiselle Bon, le chapeau de dentelle et de raisins noirs parut se hérisser :

— Votre âme — dit-elle d'un ton surpris et douloureux — Votre âme a gardé le pli de la servitude...

XII

La Villa Bleue était une bâtisse neuve, aux murs trop minces, et qui semblait posée comme un joujou dans un terrain vague du bas Auteuil. Le jardin était neuf comme la maison : on y remarquait d'innombrables fusains aux feuilles vernies, quatre marronniers de deux mètres cinquante, et une centaine de piquets qui seraient des arbres vers 1925.

Vainement, l'architecte avait prodigué les plaques de faïence et les briques vernies : la Villa Bleue ne s'égayait pas. Elle faisait froid aux yeux, toute nue dans ce jardin d'échalas et de cailloux, sous le ciel gris et le vent humide.

Josanne et mademoiselle Bon se présentèrent au nom du *Monde féminin*. La Villa Bleue était une fondation particulière, subventionnée par des femmes de la riche bourgeoisie, et l'on pouvait en parler discrètement, décemment... Déjà le photographe du *magazine* avait composé de beaux groupes avec la fondatrice, la directrice et les dames du Comité, — puis la doctoresse, la pharmacienne et les infirmières ; — et les pensionnaires enfin, qu'il avait fait asseoir, dans une pose calculée pour atténuer leurs ventres.

— Ça, c'est mon triomphe ! — avait-il dit à Foucart. — Il n'y en a pas une seule qui ait vraiment l'air d'être enceinte!... J'ai mis les plus grosses et les plus laides tout au

fond, et devant, rien que des jeunes et gentilles... C'est charmant !

A Josanne aussi, Foucart avait recommandé d'« atténuer les ventres » :

— Songez que votre article sera lu par des jeunes filles. Il faut qu'elles puissent n'y comprendre rien...

Madame Platel, la directrice, une femme jeune encore, grave, douce, avec de beaux yeux désabusés, reçut Josanne et mademoiselle Bon dans son bureau. Elle leur expliqua les origines de l'œuvre et le mode de fonctionnement.

— Nous recevons trente filles, à toute époque de la grossesse, et nous les gardons jusqu'aux premiers symptômes de l'accouchement. Alors, une voiture d'ambulance, toujours prête, les transporte à la Maternité ou à la Clinique... En cas d'accident, notre doctoresse-accoucheuse leur donne des soins, et nous avons une petite *nursery* tout aménagée... Bien entendu, nous connaissons le nom et l'état civil de nos pensionnaires, mais elles sont assurées de notre discrétion, et les infirmières, les surveillantes même, les désignent par des numéros... Pendant leur séjour ici, nous les employons à des ouvrages de couture qui leur sont payés, intégralement, à leur départ... Et nous essayons aussi de les moraliser, d'éveiller en elles le sentiment maternel. Ces dames du Comité leur font des lectures, de petites conférences...

— C'est admirable, — dit Josanne. — Et le résultat?...

— Ah ! le résultat !... Certes, notre influence est bienfaisante. Nos hospitalisées s'améliorent au physique et au moral. Elles déclarent, toutes, qu'elles élèveront leur enfant... Mais à la Clinique, à la Maternité, elles subissent de fâcheux voisinages... D'autres femmes, — des aînées, — leur donnent de mauvais conseils : « Vous êtes jeune. Vous trouverez quelqu'un... Faut pas vous embarrasser d'un enfant... Moi, j'ai mis tous mes gosses à l'Assistance... » Et la mère, qui n'a pas eu le temps d'être vraiment mère, se laisse persuader...

— Souvent?

— Trop souvent. On dit que les philanthropes sont philanthropes parce qu'ils sont optimistes ! C'est une idée bien naïve... Les personnes qui se vouent au soulagement des malheureux connaissent bientôt, par une expérience quotidienne,

les vices, les tares, les laideurs de l'humanité... Ce n'est pas pour eux, c'est malgré eux qu'il faut aimer les misérables... Les gens qui font le bien doivent perdre leurs illusions, s'ils veulent persévérer. Les optimistes, les enthousiastes, vite déçus, se découragent...

Mademoiselle Bon dit à regret :

— Oui, vous avez raison... On se lasserait peut-être de la charité, si l'on n'avait pas la certitude qu'elle est une œuvre de réparation, une forme de la justice...

— Ces filles que vous allez voir, reprit madame Platel, vous étonneront par leur insouciance... Séduites, lâchées, honnies, ramassées dans la rue, elles sont gaies... Elles évitent de penser à l'avenir; le présent les rassure. Vivant ensemble, elles redeviennent petites filles et s'amusent de tout. La fête que nous leur donnons aujourd'hui occupe, depuis un mois, toutes leurs pensées... Une d'elles, ce matin, m'arrêtait dans l'escalier : « Madame, vrai qu'on aura de la brioche?... Oui?... Ah! veine!... » Elle dansait de plaisir, malgré son ventre... Et si vous connaissiez son histoire!... Une fille de dix-neuf ans, laide, rousse, grêlée, boiteuse, naguère en service chez un marchand de vins, à Javel... On nous l'a envoyée presque mourante de faim, bleue de coups, en guenilles, et elle a répondu à ma première question : « Le père de mon enfant!... J'sais t'y, moi, j'sais t'y?... — Mais enfin... — Ah! j'ai ben une *doutance* sur un monsieur Camille!... »

— Il y a beaucoup de domestiques parmi vos pensionnaires? — demanda Josanne.

— Oui, beaucoup : de petites bonnes, victimes du sixième étage... Mais nous avons aussi des ouvrières, des demoiselles de magasin, jusqu'à des institutrices!... Certaines sont restées pures de cœur, — celles qui furent vraiment surprises par l'agression de l'homme, ou qui cédèrent par amour. — Il y a des infortunes si poignantes!... Ah! mesdames, dites-le, écrivez-le, criez-le; on n'aura jamais trop pitié de la femme... Si bas qu'elle tombe, l'homme est, presque toujours, l'artisan responsable de sa déchéance...

— Pourquoi les femmes qui ont du talent, un nom, un public, et qui écrivent de beaux livres, ne défendent-elles

pas mieux les autres femmes? — dit mademoiselle Bon. — Les gens du monde, les bourgeois, ne lisent guère l'*Assistance féminine*, et ce n'est pas dans le *Monde féminin* que Josanne pourra exprimer, sincèrement, ses opinions... M. Foucart exige que la charité soit discrète, la misère voilée, et que la douleur et la mort mêmes gardent un « petit air parisien ».

Madame Platel proposa de visiter la maison, avant la fête. On parcourut les dortoirs tout blancs, le réfectoire aux tables parallèles, l'infirmerie, les cuisines, et la grande salle commune où les pensionnaires attendaient.

Elles étaient trente, assises sur des chaises de paille, comme à l'église. L'uniforme de *pilou* brun — casaque droite et jupe froncée — accusait la disgrâce de leur corps, et les bonnets étaient d'un blanc trop cru sur les fronts jaunâtres, comme frottés de terre... Ainsi vêtues, ainsi rangées, elles semblaient n'être plus des femmes, mais des femelles, un lamentable bétail féminin. Et il fallait les regarder longtemps pour distinguer quelques traces de beauté sous la dure lumière hivernale, impitoyable aux visages flétris.

— Numéro Neuf? — disait la directrice. — Je ne vois pas le numéro Neuf... Elle n'est pas à l'infirmerie?

— Non, m'ame, — répondirent plusieurs voix : — elle est là, dans le coin...

Une surveillante appelait :

— Madame Neuf!... On ne vous mangera pas, madame Neuf!

Les têtes se tournaient vers une fille assise dans un angle de la salle, sur un tabouret bas. Elle avait les coudes sur les genoux, les mains dans les cheveux, et sa grossesse, avancée déjà, la faisait paraître difforme.

— Elle a pas voulu qu'on la tire en photographie !... Elle dit qu'elle veut remonter, que la fête, ça l'amuse pas...

Une des femmes se mit à rire. Une autre murmura :

— En v'là des manières !... T'as pas fini ?...

— Chut ! — dit madame Platel, — madame Neuf fera comme il lui plaira... Mais je vois M. Bonnafous qui arrive... Il est dans le jardin... Allons, mesdames, un peu de silence ! M. Bonnafous est une célébrité... Il a fait des tours devant la reine Victoria, devant le Pape !... Oui, mesdames,



il a fait rire le Pape!... Tenez-vous convenablement... Vous ne voudriez point offenser M. Bonnafous par votre bavardage...

Elle débitait ce petit discours d'un ton plaisant et doux, sans que changeât l'expression de ses yeux tristes, et elle allait, de droite à gauche, imposant l'ordre et le silence. Les femmes frémirent de plaisir quand, sur l'estrade improvisée, parut M. Bonnafous, léger comme un maître de danse, la moustache cirée, l'œil câlin.

Il était en frac. Il ressemblait aux messieurs des gravures de mode. Sa voix était suave, ses mains blanches. Il annonçait :

— Suivez-moi bien, mesdames!... suivez-moi bien!... Je prends la boule d'une main, comme ceci... Et, de l'autre main, je prends mon chapeau. Vous me suivez, mesdames?...

Elles le suivaient : — il était si beau!... — Les boules passaient, les cartes filaient : et du chapeau luisant sortaient, par douzaines, les rubans tricolores et les pièces de cent sous... Et les petites bonnes, les ouvrières, toutes peines oubliées, la bouche entr'ouverte et les yeux ronds, contemplaient ce M. Bonnafous qui avait fait rire le Pape!

— Elles l'admirent, — dit Josanne à madame Platel, — moins pour son talent que pour son beau physique... Elles reconnaissent en lui leur idéal : le monsieur bien mis, distingué, et qui sait « causer aux femmes... » Voyez leurs yeux émus d'amour! Chacune croit retrouver en monsieur Bonnafous un trait de l'amant qui l'a perdue.

Elle parlait avec un accent d'ironie et d'âpreté qui choqua madame Platel :

— Comme vous êtes sévère!... Oui, M. Bonnafous représente un idéal médiocre, mais on a l'idéal qu'on peut avoir, et c'est déjà très joli d'en avoir un. La fille qui avait une « doutance » sur un monsieur Camille n'avait pas d'idéal, soyez-en persuadée... Femmes du monde ou filles du peuple, nous nous prenons toutes au charme d'un regard, au son d'une voix, à des mots tendres... et nous croyons que c'est le grand amour...

Ses beaux yeux désabusés regardaient bien loin en arrière, dans ses souvenirs... Elle posa sa main sur la main de Josanne.

— C'est le mirage de l'amour, vous le savez bien, chère madame... Et, pour ce mirage, on souffre, on meurt... Quel-

quefois l'amour, le vrai, traverse notre vie, et le mirage se dissipe... mais il est trop tard... On est vieille... Et l'on n'a aimé que des apparences, des mots, des gestes...

Josanne pensa :

« Elle aussi !... »

M. Bonnafous ne lui paraissait plus si ridicule. Il devenait un symbole... Il dominait les femmes aux yeux ravis, aux cerveaux enfantins, aux cœurs serviles... Et Josanne, encore, se révolta... Elle dit, dans son âme : « Pas moi, non !... Moi, je ne suis pas comme les autres ». Mais sa conscience protestait : « Tu mens... » Elle était comme les autres, cette rebelle, cette affranchie. Elle s'était prise « au charme d'un regard, au son d'une voix, à des mots tendres... » Elle avait cru, elle croyait encore que c'était là le grand amour... Oui, près de Maurice, elle avait été aussi faible, aussi lâche que ces filles près de leur séducteur, garçon de magasin, bureaucrate, ou commis aux belles moustaches...

Comme ces filles, elle avait connu l'angoisse de la maternité possible, l'épouvante de la maternité certaine. Elle avait compté les jours, elle avait espéré — secrètement — la complicité de la nature pour détruire le germe insoupçonné... Plus tard, quand la nausée lui montait aux lèvres et que déjà sa ceinture opprimait son flanc douloureux, elle avait vu surgir la brute égoïste qui est dans l'homme assouvi... Elle avait été abandonnée, — comme ces filles, — et, plus misérable que ces filles, elle avait dû mentir et tromper... Ah ! de quel désir farouche, pendant le martyre de sa grossesse et jusque dans les douleurs qui créent la vie, elle avait appelé la mort !...

Et elle avait pardonné, elle n'avait pas cessé d'aimer, elle aimait encore...

Pourquoi ? comment ?... Son amour n'était pas une aveugle fureur sensuelle, et cependant elle ne pouvait évoquer le visage de Maurice sans un profond tressaillement de tout son être, un brisement des genoux, un coup au cœur.

« Ah ! mademoiselle Bon disait vrai : nous gardons toutes le pli de la servitude, le besoin d'aimer, de souffrir pour celui que nous aimons ; le besoin d'obéir ; le besoin de pardonner... Nous avons toutes, tant que nous aimons, la même lâche indulgence... »

Elle considérait les corps alourdis sous le caraco brun, les figures fanées sous le bonnet blanc ; — et elle se sentait tout près des malheureuses qui étaient là, — leur sœur en souffrance, en honte, en faiblesse, une pauvre femme...

Une pitié lui venait pour elle-même, et pour celles-ci, et pour toutes les femmes qui enfantent dans la douleur, et dont le grand cri maternel, à toute heure de jour et de nuit, vibre par le monde...

L'escamoteur jonglait maintenant. Il déployait des éventails ; il allumait des bougies... Les spectatrices riaient. Quelques-unes, à la dérobée, examinaient la dame du journal, si blanche sous sa toque noire...

M. Bonnafous termina enfin ses gesticulations. Il sourit, salua, et sembla s'escamoter lui-même... Des regards le cherchaient... N'allait-il pas revenir?... Non. Il était parti, évanoui comme un beau rêve.

Lasses de leur immobilité, les femmes se levèrent, entourèrent mademoiselle Bon et madame Platel. Des surveillantes apportaient des corbeilles de gâteaux et d'oranges. Sur une table, au fond de la salle, le thé et le chocolat fumaient dans les bols.

— Madame Cinq !... Madame Vingt-deux !... Par ici !...

— Non, j'veux pas de brioche...

— Un petit gâteau ?...

— ... C'est un dégoût que j'ai eu pour le jambon... Alors, vous savez, les *sanviches*...

— Vrai, c'est une noce, aujourd'hui !...

Josanne, dans un coin, prenait des notes.

Soudain elle sentit bouger sa chaise : quelqu'un s'appuyait au dossier. Une voix balbutiait, anxieuse :

— Madame... Oh ! madame, je vous en prie... Parlez pas d'moi.

C'était « madame Neuf » qui suppliait. — Vingt ans peut-être, une petite figure pâle et tachée de son, des yeux bleus, des cheveux couleur de cendre.

— Parler de vous ? et pourquoi, ma pauvre fille ?... Je ne vous connais pas, et quand bien même je vous connaîtrais ..

— C'est que... on m'avait dit : « Faut se méfier des journalistes... » Une amie que j'avais dans les temps... elle était à

l'hôpital... à Lourcine... Ben! un journaliste est venu, rapport à une inauguration... Il lui a causé... Il avait l'air bien convenable... Ben! après, il a mis son nom dans le journal: « Ernestine... » Vous savez, ça ne fait pas plaisir...

— Soyez tranquille. Je ne parlerai même pas de madame Neuf.

— Oh! vous êtes gentille!

Josanne sourit à cette louange naïve.

— Moi aussi, — dit-elle, — j'ai un petit enfant... Et, parce que je suis mère, je comprends les peines, toutes les peines des autres femmes. Je les plains toutes. Je n'écrirai jamais un mot qui puisse les humilier... Au contraire!...

— Oh! ce n'est pas la même chose!... Vous êtes une dame comme il faut, vous!... Vous êtes mariée...

Madame Neuf regardait l'alliance d'or au doigt de Josanne, et elle s'ébahissait, humblement, qu'une « dame comme il faut » osât se comparer à elle, la fille-mère...

Le sang monta aux joues pâles de Josanne. Elle murmura:

— Oh! moi... moi...

L'essaim lourd des filles bourdonnait autour des tasses. Le jour net et dur des hautes fenêtres s'amollissait, bleuissait... Une servante juchée sur une chaise alluma le gaz, et l'aspect des choses parut nouveau dans la lumière différente.

— J'ai douze bons de layette à distribuer... pour les plus sages! — clamait mademoiselle Bon. — Et cinq francs de prime à toutes celles qui allaiteront leur enfant.

— Moi, m'ame...

— Moi aussi...

— Moi, j'peux pas... C'est ma grand'mère qui prendra le gosse... en Limousin...

Josanne demanda :

— Et vous, madame Neuf?

— Moi?... J'sais pas encore... J'ai besoin de travailler... Et le pauv' petit, pour la jolie existence qu'il aura, vaudrait mieux...

— Oh! ne dites pas ça!

Les deux femmes se regardèrent. Quel drame vulgaire et navrant racontaient les yeux bleus flétris, la bouche contractée?

— J'en voulais pas, d'enfant... Le père était parti... J'pensais qu'à lui... à lui... tout le temps! Et pas le sou... pas d'ouvrage... J'm'en cache point : j'ai essayé tout... tout... Y a des gens qui disent que c'est mal... Faudrait qu'i' *soyent* à ma place...

Josanne comprenait : tout!... les tisanes conseillées par les commères, les visites secrètes chez l'herboriste, chez la matrone de faubourg... Tout!... elle devinait l'affreux courage de la femme contre elle-même, victime et bourreau...

Elle prit la main de madame Neuf, et elle répétait : « Pauvre!... pauvre!... » avec un accent de compassion et de douceur infinie... Les papillons de gaz sifflaient... On entendait le ronflement du poêle. Une des pensionnaires, tout à coup, chanta, — voix fraîche et frêle, un peu tremblante et qui traînait...

Dans les sentiers remplis d'ivresse,
Allons ensemble à petits pas...

La romance, usée depuis vingt ans par mille et mille lèvres, beuglée dans les carrefours, dans les ateliers, dans les trains et sous les tonnelles du dimanche, conservait son prestige sur la sensibilité populaire... Les femmes, un instant, se recueillaient, oubliant le gâteau mordu, la tasse pleine, — et les lilas fleurissaient dans leur mémoire avec l'odeur de l'amour défunt...

— Écoutez, ma pauvre petite, — dit Josanne; — puisque vous me trouvez gentille, et que je ne vous fais pas peur, écoutez-moi... Je vous comprends très bien... Je vous plains de toute mon âme...

— Madame...

— Vous avez un grand chagrin, je le vois... une grande honte... Et, surtout, vous avez peur de ce petit qui va venir... Il vit dans votre sein, mais pas encore dans votre cœur... Vous ne pouvez pas encore l'aimer...

— C'est vrai, madame... Oh! madame...

— Ne cachez pas votre figure... Je vous parle tout doucement... Il ne faut pas avoir honte, vous ne devez pas avoir honte... Ce n'est pas une honte que d'aimer, même quand on se trompe; ce n'est pas une honte d'avoir un enfant hors du

mariage... La honte, c'est de le renier, cet enfant, de l'abandonner... La honte, elle est pour l'homme, pour le père...

La chanteuse soupirait :

> Je veux t'offrir, ô ma maîtresse...

Dehors, la nuit était venue. Un tramway gronda, roula tous les bruits, dans son tonnerre, qui s'accrut, diminua, se perdit...

Les femmes, en chœur, reprenaient :

> O ma maîtresse!...

— L'enfant ! — disait Josanne, — à celui-là on donne tout sans demander rien... L'enfant, c'est notre orgueil, notre gloire, notre revanche... Il peut nous consoler de l'amour...

Madame Neuf baissa la tête, et, pleurante :

— C'est trop p'tiot ! — dit-elle ; — ça se laisse aimer... Et moi, j'ai besoin qu'on m'aime...

XIII

Josanne a quitté mademoiselle Bon, à la station des omnibus. Seule, elle descend les pentes rapides qui mènent vers l'embarcadère du Point-du-Jour. Autour d'elle, en elle, que de tristesses !...

Tristes rues pleines de soir, où les becs de gaz semblent las de repousser l'ombre circulaire sur le pavé gluant et miroitant. Tristes jardinets où l'unique sapin, sur la pelouse lépreuse, abrite un Amour de plâtre, sali par les pluies et tout écaillé. Tristes petites maisons recélant de petites vies. Pas de boutiques, pas d'ateliers. La rumeur de Paris expire à ce seuil de la banlieue. Et Josanne hâte le pas, penche la tête, comme si sa mélancolie trop lourde l'entraînait, la tirait en bas.

Son cœur pèse à sa poitrine. Elle y porte la main, malgré elle, sous la fourrure laineuse et noire. Et elle va, seule, jetant des mots brisés, des soupirs, à la nuit déserte, au silence.

Son âme se délivre enfin. A force de gémir : « J'ai mal ! J'ai mal ! » son mal s'apaise.

Voici les lumières mouvantes des voitures, un tramway, un autre, un autre, mammouths métalliques à l'œil rouge ou vert. Voici le quai, la berge en contre-bas, les arches du viaduc éclairées par-dessous. Le ciel est violacé sur les collines invisibles de Meudon; un peu de pourpre s'extravase dans ce violet sombre, — et la Seine est toute noire, avec des traînées brillantes, comme une huile d'or répandue çà et là. La Tour Eiffel, arcboutant ses quatre racines, dresse son arbre de fer dont la pointe, parmi les nuages, allume tout à coup sa fleur de feu. Et, répondant au signal, la Roue gigantesque fait tourner un cercle obscur dont on ne voit rien, qu'un pointillement d'étoiles.

Des trains passent. Des fumées rougissent sur les hautes cheminées. Appels de trompes, tintements de clochettes, plaintes déchirées des sirènes, grelots éparpillés, sifflets aigus se mêlent aux mille reflets, aux mille frissons des eaux et des ombres. La Ville qui flamboie sous le ciel triste, les formes démesurées qui surgissent, ces clameurs de forge, ces lueurs d'enfer accablent Josanne, hors des ténèbres et du silence. Elle ne reconnaît plus rien. Perdue dans un monde obscur et monstrueux, elle souhaite la chambre close, la lampe, les livres, un visage ami.

Six heures. Le ponton oscille, surchargé de gens qui attendent, et le bateau se coule tout au long, comme une bête vivante, avec un clapotement. La foule emporte Josanne. Elle est dans la cabine, pressée, étouffée, entre une grosse dame et un vieil ouvrier qui dort.

Et Josanne aussi voudrait dormir, si fatiguée, la tête vide! Le léger mal de cœur qui lui vient, au roulis du bateau, accroît son vertige. Tant de pensées, tant d'émotions l'ont ballottée, depuis le matin, de l'orgueil à l'humiliation, de la confiance au désespoir! Tout lui est égal, maintenant, tout! Et, sur le chaos de ses idées, une phrase qui n'a plus de sens, qu'elle ne comprend plus, bourdonne comme une mouche obsédante : « Le pli de la servitude... »

Le bateau s'arrête, repart dans un glissement balancé, s'arrête encore. A chaque arrêt, un double mouvement se propage dans la masse des passagers : les uns s'en vont, les autres arrivent. Josanne, sa voilette levée, regarde ces figures

qui défilent, marquées par la grande lassitude mélancolique des soirs de fête : ménages d'ouvriers, boutiquières coiffées de capotes à aigrette, enfants qui dorment, la tête ballottante sur l'épaule du papa, serrant un jouet neuf ou un débris de gâteau dans leur menotte crispée.

De temps en temps, une femme jolie, un monsieur à pelisse confortable, égarés dans la foule populaire, se plaignent de n'avoir pas trouvé de fiacre, d'avoir vu fuir les tramways pris d'assaut.

Un couple élégant cherche des places : la toque pailletée de la jeune femme brille parmi les chapeaux sombres. Toute jeune, mince, brune, vêtue de drap bleu et d'astrakan, c'est une nouvelle mariée, sans doute, qui va dîner dans sa famille. Elle hésite, recule, — et son mari, plus loin, l'appelle :

— Yvonne!

C'est Josanne qui se lève, à cette voix.

Elle se lève et se rassied et ne sent plus rien qu'un frémissement de tourbillon autour d'elle, en elle... Elle pense :

« Je vais m'évanouir... Je vais tomber! »

Et elle tomberait, si elle n'était retenue par la grosse voisine et l'ouvrier qui ronfle.

« Maurice !... C'est Maurice !... Maurice !... »

Ce nom, qu'elle répète mentalement, entre enfin dans sa conscience, cloue sa pensée... Elle se maîtrise et redevient lucide.

A quelques pas d'elle, Maurice et sa femme sont assis. Ils causent distraitement, avec des intervalles de silence.

Josanne regarde cet homme qu'elle aima, — qui l'aima, sans doute, à sa façon négligente et sèche. — Elle voit passer sur ce visage des expressions brèves qu'elle reconnaît, qu'elle sent fixes dans sa mémoire, — un mouvement des sourcils, cette façon d'incliner la tête, ce sourire un peu de côté...

Mais combien Maurice lui apparaît énigmatique ! Il est « le même » ; il n'est plus « le sien... » Josanne ne sait plus interpréter son regard, ses gestes, son attitude... Elle ignore les images familières qu'il emporte dans son cerveau, et ses habitudes, et ses peines, et ses plaisirs et ses projets... Entre ces deux êtres qui furent un seul être par le désir et le plaisir, qui mêlèrent leurs sangs et crurent mêler leurs âmes, quel abîme d'indifférence, d'ignorance, d'oubli !...

Elle songe :

« Je ne sais même pas son adresse... »

Et son chagrin s'avive d'ironie... On s'aime, on se prend, on se déprend, on se reprend... puis la chaîne casse... Et chacun s'en va de son côté : bonsoir ! la vie continue...

Voilà donc la femme de Maurice : cette fillette rieuse et boudeuse qui bâille derrière son gant clair. Elle aime bien son mari, et lui l'aime bien... C'est l'ordinaire « gentil ménage ». Elle sait que Maurice a eu des aventures, autrefois, comme tous les jeunes gens... Elle n'en souffre pas ; elle n'y pense pas. On lui a dit que « ça n'avait pas d'importance... » C'est fini. Ce n'était rien. Elle est bien sûre que son mari n'a pas de secret pour elle.

« J'étais comme elle quand j'épousai Pierre, — pense Josanne. — Les jeunes filles ne savent rien de leur mari... Et celle-là, qui me regarde, elle ne sent donc pas ce que je suis, d'instinct !... »

Non, madame Nattier ne sent rien : l'instinct ne l'avertit pas ; aucun pressentiment ne l'effleure devant cette femme inconnue qu'elle regarde, une seconde, sans la voir. Ses yeux encore enfantins, brouillés de sommeil, deviennent vagues... C'est Maurice qui fait un mouvement, sous l'attirance magnétique de Josanne. Leurs regards se heurtent : ils éprouvent un choc physique. Le jeune homme pâlit... Puis, correctement, discrètement, il soulève son chapeau, salue...

C'est tout. Le bateau s'arrête. Josanne quitte sa place, sans précipitation. Mais dans l'escalier, sur le pont, sur le quai, elle se hâte, elle fuit, loin de cet homme...

Oh ! ne le revoir jamais !... jamais !...

XIV

Josanne n'eut pas le courage d'aller chez Mariette. Elle rentra dans son petit logement, ôta son chapeau, son manteau, sans même allumer la lampe, et, couchée sur le divan, elle sanglota.

Elle souffrait et jouissait d'être seule, tendait les bras vers un secours inconnu et aussitôt le repoussait. Ses larmes mouil-

laient ses joues, son bras replié, les cheveux de sa tempe. Tout son corps était rompu. Quand ses sanglots faisaient trêve, elle soupirait et gémissait comme un enfant.

Au-dessus, au-dessous, les voisins dînaient : on entendait des rires, des bruits d'assiettes. Le peintre du second faisait un vacarme effroyable : il raclait une mandoline et imitait le toréador.

Un coup de sonnette réveilla Josanne. Elle alla ouvrir, à tâtons. La concierge lui apportait un paquet :

— C'est arrivé à midi, madame...

La jeune femme alluma une bougie, examina le paquet, enveloppé de papier blanc, lié de ficelle rouge, chargé de timbres étrangers.

— De Naples !

La ficelle coupée, le papier déchiré, elle vit une étroite et longue boîte en sparterie, tressée et nouée de rubans, et, dans la boîte, cinq ou six camélias d'un blanc très pur, enveloppés d'ouate. Il y avait une carte, sous les fleurs : « Noël Delysle, *Albergo Reale, Posillipo* », envoyait à madame Josanne Valentin « ses vœux de bonne année et ses hommages ».

Elle prit les fleurs et, délicatement, les démaillota, une à une... Leurs beaux pétales semblaient ciselés en pleine cire et l'on eût dit, à les voir, en la perfection de leur blancheur, que leur pulpe mate, épaisse et fine, ne se fanerait jamais.

Josanne versa de l'eau dans un tube de cristal, disposa les fleurs, les porta sur la cheminée. Et ces actes, machinalement accomplis, la divertirent de son chagrin.

Sa montre marquait neuf heures : elle chercha des biscuits dans le buffet de la cuisine, mit une bouilloire sur la lampe à alcool ; le thé fut bientôt prêt. Elle mangea et but, assise sur le divan, sa tasse posée sur un escabeau, à la lueur de la bougie. Ses cils étaient moites encore. Une mèche, détachée de son chignon, tombait sur son épaule.

Le peintre, au-dessous, continuait son tintamarre.

La glace de la cheminée doublait les beaux camélias qui avaient fleuri pour Josanne, — si loin de Josanne ! — dans quelque jardin tout jaune d'oranges mûres, au pays de Graziella.

« Ce sont mes étrennes... J'ai tout de même des étrennes !... »

Un involontaire sourire éclaira son visage encore en pleurs... Ainsi, pour la troisième fois, à des heures de sa vie où elle sentait plus cruellement la solitude et l'abandon, un réconfort lui venait de cet inconnu, de ce Noël Delysle : le livre lu, sous l'Odéon... la lettre reçue à Chartres... ces fleurs...

Elle regarda la carte, l'adresse, la formule banale et courtoise, — et elle regretta que M. Delysle n'eût pas écrit... Deux fois, depuis qu'elle était à Paris, elle avait reçu de Venise, de Rome, des lettres courtes et jolies, qu'elle conservait.

« Je les mettrai dans la boîte en sparterie, — pensa-t-elle, — et toutes celles qu'il m'écrira... s'il m'écrit encore... C'est gentil, cette correspondance... »

Elle commença de se déshabiller. Toutes les cinq minutes, elle allait admirer les camélias, et, sur ces fleurs sans parfum, elle respirait l'odeur lointaine, l'enchantement de l'Italie.

Assommée de fatigue, elle s'endormit, rêva que mademoiselle Bon épousait M. Bonnafous et que « madame Neuf » s'était jetée dans la Seine près du viaduc du Point-du-Jour. .

Le lendemain, elle envoya un billet de remerciement à M. Delysle, écrivit son article sur la Villa Bleue et tâcha de secouer sa tristesse. Mais son âme demeurait ébranlée ; elle ne se défendait plus contre l'assaut des souvenirs. Elle éprouva toutes les rages, toutes les jalousies, toutes les lâchetés, — et ce furent des jours terribles.

Vainement elle crut se fortifier en allant à Chartres voir sa tante et son fils. Claude n'était plus son Claude, à elle : c'était l'enfant de Maurice. Josanne découvrait en lui des traits, des nuances de physionomie qu'elle n'avait jamais remarqués et que son imagination malade créait peut-être... Elle se rappelait cette « madame Neuf » à qui la maternité ne suffisait pas. « Moi aussi, égoïstement, j'ai besoin qu'on m'aime... » Claude, séparé d'elle, l'oubliait...

L'emmener ?... Elle ne pouvait pas. L'argent lui manquait encore pour payer une domestique. et l'enfant, trop petit, ne pouvait aller à l'école ni rester seul au logis. A Chartres, il était heureux, il prospérait, sous l'aile de mademoiselle Miracle. Josanne revint à Paris, découragée, désespérée, et,

pendant une semaine, l'obsession la harcela : elle voyait partout l'ancien amant, — dans la rue, dans les omnibus, chez Mariette...

Un soir, en quittant le *Monde féminin*, elle crut reconnaître Maurice, qui la suivait. Elle l'apercevait par moments, et elle se disait :

« Je suis folle... Voilà que j'ai des hallucinations, maintenant !... »

Mais, dans la cour du Carrousel, elle le sentit si proche qu'elle se prit à trembler toute et que ses genoux défaillaient. Il la joignit, l'arrêta : c'était bien lui... Il suppliait :

— Josanne, il faut que je vous parle !... Josanne !...

— Non, allez-vous-en !

Des passants se retournèrent. Alors elle se remit à marcher et Maurice marcha près d'elle. Ils regardaient devant eux, n'osant pas confronter leurs angoisses.

— Il faut que je vous parle... une minute seulement... Ne croyez pas... que j'aie fait... que j'aie voulu... Enfin, je ne suis pas un misérable...

— Je ne veux pas vous écouter. Je ne vous connais plus.

— Josanne, ce n'est pas possible... Il y a eu, entre nous, trop de choses... Nous ne pouvons pas vivre comme cela, vous me méprisant, et moi portant votre mépris... Depuis que je vous ai vue, dans le bateau, je vous cherche, je rôde autour de votre journal ; je vous écris des lettres que je déchire... Croyez-moi, mon Dieu ! croyez-moi !

Elle l'interrompit :

— Quoi ? que voulez-vous ?... Que pouvez-vous dire ?

Il comprit qu'elle l'écouterait, et, cessant de supplier, il répliqua :

— Vous devez à vous-même de m'entendre... J'ai eu des torts envers vous. Vous me détestez, soit !... Mais il ne faut pas que ma faute... s'il y a faute !... déshonore à vos yeux tout le passé.

— Le passé !... De quoi est-il fait, ce passé ?... De toutes mes souffrances, de toutes mes humiliations... Ah ! votre prudence, votre manière de rejeter sur moi toutes les responsabilités !... Vous n'étiez guère généreux, ni brave !... Notre passé !...

— Josanne, je le répète, j'ai eu des torts... mais je vous ai aimée...

— Aimée !...

Elle eut un retour de colère.

— Aimée ! quelle dérision !... Et puis que m'importe?... Tout ça, votre amour, mon amour, notre passé, n'existe plus. Je ne vous ai pas regretté. Je ne vous déteste même pas... Et ce n'est pas la maîtresse qui crie en moi, contre vous, c'est la mère...

Elle se tut, car elle étouffait. Maurice voulut lui prendre le bras et l'entraîner : elle se dégagea, hostile.

Ils traversèrent ainsi, Maurice suivant Josanne, le guichet du Louvre. Sur le quai, le fracas des omnibus et des voitures les surprit. Le vent soufflait du nord. L'air frigide et coupant avait le goût d'un morceau de glace qui fondrait en touchant les lèvres. Josanne ramena sa fourrure contre sa bouche. Elle frissonnait.

— Venez par ici, — implora Maurice ; — je vous en prie...

Elle le regarda... Non, il ne mentait pas. à cette heure ! C'était son tour de prier et de s'humilier, et de souffrir... L'inquiétude blêmissait ses joues, décolorait ses yeux bleus. enlaidissait presque son visage, et cette légère disgrâce physique émut Josanne, au plus tendre de son cœur. Naguère elle ne pouvait supporter le passage d'une tristesse sur ce visage aimé. Et maintenant elle luttait contre l'habitude ancienne devenue instinct, — l'habitude de dire le mot, de faire le geste qui console.

Le long du Louvre, puis sur le trottoir que la terrasse des Tuileries domine, droit devant eux, ils allaient. La découpure grise de la rive gauche, avec ses toits, ses clochers, ses dômes, se violaçait peu à peu contre le rouge cru du ciel hivernal. Des ombres de sépia marquaient les arches des ponts, et l'eau argentée ou noire, et çà et là glacée de rose, semblait immobile entre le lacis des arbres penchés.

Quand les premiers becs de gaz s'allumèrent, en guirlandes pâles, le paysage parisien prit la force, la netteté, l'éclat imprévu de la plus belle estampe japonaise. Mais ni Maurice ni Josanne ne voyaient cette froide splendeur du crépuscule, qui touchait les yeux les moins sensibles et donnait aux passants distraits un court saisissement de plaisir.

— ... Rappelez-vous... rue Rataud... ce matin où je vous parus injuste, ingrat, féroce... Je vous avais dit que c'était horrible de vivre séparé de vous, toujours... J'étais malheureux, et je vous savais malheureuse... Que pouvais-je pour vous? Rien.

Josanne dit, lentement :

— Quand vous m'avez aimée, vous saviez que je n'étais pas libre, que je ne pouvais pas, que je ne voulais pas me libérer... Et vous saviez très bien que ce n'était ni par intérêt, ni par faiblesse, ni par crainte de l'opinion, que je restais à mon foyer... Croyez-vous que je n'avais pas rêvé une autre vie, que j'étais faite pour la trahison? Mais j'avais un devoir envers mon mari malade et malheureux. J'acceptais ce devoir... et je gardais pourtant un droit sur moi-même... Vous saviez tout cela... Je ne suis pas une inconsciente. Je vous ai parlé tout net, au début...

Il répondit :

— J'ai très bien compris. Mais, je vous le répète, je ne pouvais rien.

— Vous pouviez m'aimer, malgré tout, à travers tout, comme je vous aimais, et me donner l'appui d'une fidèle tendresse, à défaut du secours matériel. Vous pouviez tout... Mais il fallait pouvoir aimer, d'abord... Et cela, vous ne le pouviez pas...

Il protesta :

— Je vous ai aimée, passionnément...

— Allons, si vous êtes sincère, à cette heure, épargnez-vous, épargnez-moi cette vaine justification. Je ne vous reproche rien. Vous avez des préjugés; vous êtes un peu lâche. La morale courante vous justifie : la morale est pour vous, contre moi. Votre conscience vous commandait de m'abandonner, avec notre enfant? C'est possible! Mais pourquoi donc avez-vous des remords? Que faites-vous ici? Cela m'étonne.

Il ne répondit pas directement. Il répéta que des scrupules personnels et le chagrin de sa pauvre mère l'avaient décidé à la rupture sans qu'il cessât d'aimer Josanne. L'effroi de la solitude stérile l'avait conduit au mariage, et, quand il avait appris la mort de Valentin, il était déjà fiancé.

— Devais-je reprendre ma parole?... Oui, peut-être... Mais je croyais... j'étais sûr que vous ne me pardonneriez pas ma défection... que vous me détestiez... Et puis, cette jeune fille qui avait confiance en moi, cette famille qui m'accueillait... J'ai été faible, je l'avoue... Et cependant, je ne crois pas être un malhonnête homme... Mais je comprends tout de même votre indignation... J'aurais dû vous écrire... Vous auriez compris mes sentiments...

Il essayait d'être loyal, mais les mots disaient trop ou trop peu. L'habitude de l'atermoiement, du détour, gênait sa volonté réelle de sincérité. Il ne pouvait plus perdre l'attitude défensive; il cherchait malgré lui les phrases prudentes qui ne le compromettaient pas. Et il souffrait de ne pas oser l'expression exacte et véridique, de ne pas trouver l'accent qui convainc. Il essayait d'expier sa faute en l'avouant, — et il se justifiait encore... Il parlait de sa famille, de sa situation...

Et tout à coup :

— Des phrases, tout ce que je dis!... Des phrases qui n'expliquent rien, qui vous irritent, qui me rendent ridicule ou odieux!... Je voudrais parler selon mon cœur; je ne peux pas.

Josanne répondit :

— Maurice...

Sa voix était changée... Que Maurice fût humble devant elle, et, cette fois, enfin, prêt à pleurer, c'était assez pour que sa rancune tombât.

— Maurice... laissez les phrases... Et si c'est mon pardon qu'il vous faut pour vivre en paix, eh bien! je vous le donne...

Il demeura figé sur place. Quoi! si vite, si simplement, elle pardonnait?

— Ah! chère Josanne, je vous reconnais là!... Si bonne, si généreuse!... Je n'espérais plus...

Elle murmura :

— Je ne peux pas vous haïr... Je ne vous ai jamais haï, et, maintenant, je n'ai pas le désir, je n'aurais pas la force de vous faire du mal... Serai-je plus heureuse, moi, si vous êtes malheureux?... Non... Vous disiez vrai... Il y a, entre nous, trop de choses... Je vous ai trop aimé... Cinq

ans!... Ah! j'ai eu un grand, un très grand chagrin... Mais le plus dur est passé... Je souffre moins... Je suis mieux... Votre vie est faite... Je referai la mienne... Seulement... il ne faut plus parler de tout ça... il faut vous en aller...

Elle se troublait visiblement... L'amour, réprimé d'abord par l'orgueil, lui montait du cœur aux lèvres... Et Maurice, troublé comme elle, contemplait Josanne avec ses yeux d'autrefois.... Confondu, plein de honte et de reconnaissance, il voulut la tutoyer, se rapprocher d'elle, un peu, si peu que ce fût...

Il n'osait.

Pourtant il tendit sa main, et Josanne tendit la sienne. Ils se regardèrent, enfin... Lui n'avait pas changé, mais elle!... Comme elle était pâlotte et maigrie! Et sur elle, et en elle, quel deuil!

Il se rappela des gestes d'elle, sa vivacité, sa langueur, son joli rire, la flamme de sa bouche, la fraîcheur de son corps. Elle avait été l'amante de sa jeunesse, la première et la seule femme qu'il eût possédée dans l'amour. Et il la sentit presque sienne encore, liée à lui par les souvenirs communs, par l'enfant commun... Et il désira, violemment, que le lien secret ne pût se rompre, que Josanne ne pût l'oublier tout à fait, même... même aux bras d'un autre...

Intolérable pensée! intolérable vision!... Une jalousie toute nouvelle tenailla le cœur de Maurice. Il lâcha la main de Josanne. Il dit, comme s'il avait eu le droit d'interroger :

— Comment vivez-vous? Qu'allez-vous faire?...

— Je suis seule... Je gagne ma vie... un peu mieux qu'autrefois...

— Seule? Mais... mais alors...

Il éprouvait une répugnance à parler de l'enfant, — lui qui attendait un autre enfant, officiel et légitime, dont il avait, par avance, la fierté. — Comment exprimer une tendresse paternelle qu'il ne ressentait guère, et, d'autre part, comment ne pas parler de Claude?... Mais il avait aimé Josanne, il l'aimait encore, et leur fils représentait leur passé d'amour, l'espèce de droit que l'homme garde — ou croit garder — sur la femme qu'il a rendue mère.

— Et Claude?... — dit-il enfin.

— Vous vous rappelez son existence!

— Il y a une heure que je me contrains pour ne pas vous parler de lui, — répondit Maurice sans même s'apercevoir qu'il mentait. — Je voulais que la femme pardonnât, et maintenant la mère pardonnera peut-être...

— Claude est à Chartres, pour quelques mois encore. Il va bien.

— Vous le reprendrez avec vous? Il restera près de vous, toujours, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce que ça vous fait?

— Je pense que vous serez moins triste, quand il sera là... moins seule... Ah! Josanne, il faudra l'aimer beaucoup.

— Vous n'allez pas m'apprendre comment je dois aimer mon fils!... Vous auriez mauvaise grâce!...

— Pardon! — dit-il, confus.

Ils revenaient de la Concorde vers le Louvre. Le crépuscule tombait.

Maurice songea qu'il était tard. Sa femme l'attendait. Il n'avait plus rien à dire à Josanne, — rien qu'un souhait absurde, contraire à toutes ses habitudes de prudence, — souhait qu'elle ne voudrait pas entendre, et qu'elle n'exaucerait pas...

Il hésitait... Le souhait tremblait sur sa bouche, incertain, honteux, comme un aveu d'amour coupable...

Maurice balbutia :

— Josanne... Je voudrais...

— Quoi?

— Il faut que je m'en aille, Josanne... C'est affreux de nous séparer ainsi... J'ai tant de choses à vous dire!... Si vous saviez!... Josanne, je voudrais être sûr que je vous reverrai... Je ne peux pas croire que nous nous quittons pour toujours...

— Je suppose que vous ne me ferez pas de visite de noces! répliqua Josanne en se durcissant contre l'émotion. Nous avons dit les choses essentielles et définitives, ce soir... Et je n'ai aucune raison de continuer cet entretien...

— Nous serions morts l'un pour l'autre?... Je ne vous reverrai pas... je ne reverrai pas Claude, jamais!

— Vous l'avez bien voulu!... Et puis, comment?... pourquoi?... Non!... non!...

Il surprit le tremblement de la voix, la crispation nerveuse de la main serrant la fourrure sombre.

Il pensa : « Quelle folie je fais !... » Mais, devant cette femme qui se dérobait, qui lui échappait, devant ce visage bouleversé tout à coup, et qui était bien un visage de femme amoureuse et tentée, il retrouvait la sensation de la conquête... Josanne avait eu ce regard, ce geste, cet air de souffrance, le soir lointain où, dans une rue déserte, en revenant de chez madame Grancher, il lui avait dit :

« Je vous veux. Soyez toute à moi... »

Il n'imagina point qu'elle pût redevenir sa maîtresse, mais il voulut garder une prise sur elle, la tenir, de loin, par les souvenirs d'amour, par l'enfant, et qu'elle le sentît toujours présent dans sa vie, et qu'il fût entre elle et les autres hommes, entre elle et l'amant futur qui viendrait...

Enhardi par la solitude, il se rapprocha, et il répétait : « Josanne !... ma chère Josanne !... » d'une voix triste, tendre, pénétrante, d'une voix que Josanne reconnaissait, hélas ! qui éveillait en elle les échos profonds du désir, et qui s'insinuait, caressait, touchait son âme et ses sens à la place vive et secrète...

Elle résistait, détournant la tête pour ne pas voir le visage aimé, les yeux... Ah ! ces yeux bleus de Maurice !...

— Je vous en conjure... Laissez-moi !... Allez-vous-en !...

— Josanne...

— Non !

— Josanne, au nom de l'amour ancien !... Nous fûmes heureux quelquefois, Josanne !... Rappelle-toi !... Promets-moi que tu me laisseras revoir Claude... C'est à Claude que je pense... Écoute !... Je ne te demande rien que tu ne puisses m'accorder... Revoir Claude... pas chez toi... dehors... dans ce jardin...

— Non !... non !...

— Tu ne peux pas me refuser ça, maintenant... Tu m'as pardonné... Malgré ta douleur, et mes fautes, vois, nous sommes ensemble, je tiens ta main, et tu vas pleurer... Josanne, qui fus ma Josanne, tu peux bien me bannir de ta vie, tu ne me banniras pas de toi-même, et jamais je ne t'oublierai, et jamais tu ne m'oublieras...

Il perdait la tête, il ne savait plus ce qu'il disait :

— L'amour ne peut pas, ne doit pas renaître entre nous, mais en te revoyant, là, tout à l'heure... Ah! tu es encore dans mon cœur...

— Maurice!

— Pas demain... dans longtemps... si une circonstance grave... Suppose que l'enfant soit malade... en danger... Alors, promets-moi de m'avertir... Cela n'arrivera jamais, sans doute, mais il faut promettre. Il ne faut pas dire : « Jamais! »

Éperdue, elle répondit :

— Eh bien! oui... dans ce cas... peut-être... dans ce cas seulement... Mais ça n'arrivera pas! j'en suis sûre!

— Tu m'écrirais, tu me laisserais venir!... Et même, dans toute autre circonstance où tu aurais besoin d'une aide, d'une amitié sûre. Il faut croire à mon dévouement. Je voudrais réparer, racheter...

Elle cria presque :

— Oui, oui, mais laissez-moi! Vous ne voyez donc pas que vous me faites du mal?... Oh! je veux m'en aller, me reposer, être seule. Si vous m'avez aimée, je vous en supplie, laissez-moi!

Il fut effrayé de ce qu'il avait fait :

— Je vous obéis, ma chère Josanne. Excusez-moi. J'ai été si violemment ému! Je n'aurais pas dû, peut-être...

Elle dit tout bas :

— Adieu!

Il répondit doucement :

— Au revoir!... J'ai votre promesse...

Et chacun suivit son chemin.

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

ORACLES JAPONAIS

Je dus passer l'hiver de 1900 à 1901 dans une ville de Chine. J'habitais à peu de distance d'une mission catholique dont la bibliothèque fut gracieusement mise à ma disposition. Elle contenait dans leur texte original et en traductions française, anglaise et latine, les neuf ouvrages[1] célèbres qui sont la base du savoir de tout lettré chinois. Leur lecture fut une de mes distractions. On ne saurait dire qu'elle ait un intérêt passionnant, mais rien ne fait mieux connaître l'âme chinoise et les mobiles qui la déterminent.

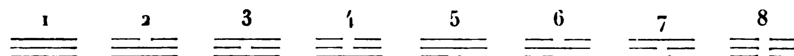
On y trouve, avec une histoire plus ou moins légendaire des premières dynasties, des poésies très anciennes, des rites minutieux, des conversations de Confucius et de Mencius. Tout cela s'est tellement incorporé dans les cervelles des lettrés que, quand on en cite au hasard trois ou quatre mots d'apparence banale, ils voient la phrase entière, le chapitre et une légion de commentaires orthodoxes et hérétiques. D'instinct, un Chinois apprécie les choses d'après l'étalon de ses classiques. Aussi, bien des malentendus seraient évités, si les diplomates et les négociants étrangers avaient une connaissance exacte de cet étalon.

1. Communément appelés les *cinq classiques* et les *quatre livres*.

Elle ne s'acquiert pas sans patience. Rossini a dit de la musique de Wagner qu'elle faisait éprouver de bons moments et de mauvais quarts d'heure. Les oasis dans les classiques chinois sont plus espacées : il faut traverser des heures entières de lourd ennui, de radotage sénile, d'orgueil démesuré et de morale terre à terre pour se reposer dans quelque coin frais. Je ne serais point allé jusqu'au bout, si je ne m'étais imposé une tâche journalière de deux chapitres.

Parmi les neuf ouvrages, un seul est d'une obscurité complète. C'est le *I-King* ou Livre des Changements, dont on place la rédaction au XII[e] siècle avant Jésus-Christ. Confucius y a ajouté un commentaire qui n'est pas lumineux. Il avait ce Livre des Changements en très haute estime : sur ses vieux jours, il dit que, s'il pouvait allonger sa vie de cinquante ans, il les emploierait à l'étudier et qu'alors il pourrait l'interpréter sans commettre de grosses erreurs.

Le Livre des Changements consiste en soixante-quatre essais très courts : chacun explique un signe, une figure composée de lignes parallèles, les unes pleines, les autres coupées. On raconte que l'empereur Fou-hsi[1] (2800 ans avant J.-C.) recevait les inspirations d'une tortue gigantesque qui vivait dans le Fleuve Jaune. Sur son dos il y avait des signes d'où Fou-hsi tira les huit trigrammes que voici :



Si l'on superpose deux trigrammes, on a un hexagramme : il est possible de former soixante-quatre hexagrammes distincts.

La ligne pleine représente le principe mâle ou positif; la ligne brisée représente le principe femelle ou négatif. En les rassemblant deux à deux, les Chinois voient dans ⚌ le soleil, la chaleur, l'esprit; dans ⚍ la lune, le froid, les passions; dans ⚎ les étoiles, le jour, les formes extérieures; dans ⚏ les planètes, la nuit, le corps, un usurpateur, etc. Les huit trigrammes sont les symboles : 1 du

1. L'empereur Fou-hsi, dont le règne aurait duré cent quinze ans, institua le mariage et les noms de famille ; il apprit à son peuple la pêche, l'élevage des bestiaux, la musique et l'écriture. Il est vénéré comme le père de la race chinoise.

printemps, du mâle absolu, le ciel, — 2 des vapeurs et de l'eau. — 3 du feu et de la lumière, — 4 du tonnerre, — 5 du vent, — 6 de l'eau, — 7 des montagnes, — 8 du principe femelle absolu, la terre. En disposant les trigrammes sur les côtés d'un octogone, on les associe avec les révolutions des saisons et les points cardinaux.

Le Livre des Changements donne, pour chaque couple de trigramme, une phrase sur l'ensemble et une phrase sur chacune des six lignes. Voici, comme spécimen, la phrase générale pour  : *Ceci suggère quelqu'un marchant sur la queue d'un tigre qui ne mord pas ; il y aura progrès et succès*[1].

Tout nous paraît arbitraire dans le Livre des Changements ; mais les philosophes chinois croient que ce monument de la sagesse primitive contient tout ce qui existe ou peut exister. Ils y trouvent réunis des thèmes de spéculations abstraites et des règles de vie pratique. On sait quelle importance les Chinois attachent à la divination. Le Livre des Changements est l'oracle favori des devins instruits. Aux portes des villes, aux carrefours, dans les cours des temples fréquentés, on voit de vieux lettrés, qui ont échoué aux examens, ou des bacheliers, qui n'ont pas obtenu d'emploi, installés devant des tables sur lesquelles sont représentés les fameux couples de trigrammes. Ils sont entourés de gens qui les questionnent sur leurs entreprises et qui, pour une centaine de sapèques, apprennent s'il convient de poursuivre ou d'ajourner. Rien n'est secret : la question est posée à haute voix, et la réponse très développée est souvent criée, afin d'attirer l'attention des passants.

∴

Pendant l'été de 1901, je partis pour le Japon. A Tokyo, je passai une matinée dans la principale librairie japonaise dont j'explorai les rayons, afin d'examiner ce que les Japonais avaient écrit sur eux-mêmes dans une langue quelconque

1 D'après la traduction de Legge, dans la collection des *Sacred books of the East*. Il y a de grandes différences entre les traducteurs. Takashima, dont il sera question plus loin, voit à la place du tigre des nuages épais et chassés par le vent, d'où la pluie ne tombe pas.

d'Europe. J'allais me retirer quand je remarquai dans un coin un tas de volumes défraîchis. L'un d'eux attira mon attention par les hexagrammes chinois qui s'étalaient en gros traits au début de chaque chapitre. C'était *The Takashima Ekidan, by Shigetake Sugiura, translated from the work of Kaemon Takashima, Tokyo (2553), 26th Meiji (1893)*[1] : un recueil de divinations élaborées dans une centaine de cas particuliers et basées sur chacun des soixante-quatre hexagrammes par un certain Takashima. Je l'achetai dans l'espoir d'y trouver quelques lumières.

Mon attente ne fut pas trompée. Takashima opérait, non pour gagner de l'argent, mais par amour de l'art. Il était d'une entière bonne foi ; il ne craignait pas de raconter ses divinations erronées pour montrer comment il s'était trompé. D'ailleurs la qualité des gens venant le consulter était une garantie : au nombre de ses clients, figuraient les premiers hommes d'État du Japon, le comte (aujourd'hui marquis) Ito, le comte Okouma, ancien ministre des Affaires étrangères et chef de parti, le comte Matsoukata, qui fut ministre des Finances, le comte Inouye, etc.

Parmi les divinations de Takashima, les plus curieuses peut-être se rapportent à lui-même. Elles sont éparses pour la démonstration, sans souci de l'ordre chronologique et rarement datées. En les groupant, on peut reconstituer la suite des pensées qui l'ont fait agir, et éclairer un repli de l'âme japonaise qui ne s'étale guère aux yeux des étrangers.

Takashima ne nous apprend rien sur ses premières années, sinon qu'il est né dans une famille de marchands à Kanagawa, le berceau de Yokohama. Vers 1859, il était très jeune et d'un tempérament si fougueux qu'il commit un crime sans intention criminelle. On le mit en prison et il y resta sept années. Cette retraite forcée décida de sa vocation. Il avait trouvé le second volume[2] de l'*Eki* (nom japonais du Livre des Changements) abandonné par un prisonnier antérieur. Faute de mieux, il le lut et le relut, sans y rien comprendre. Les

1. 2553 est l'année comptée à partir de l'avènement du premier empereur Djimmou Tenno, six cent soixante-trois ans avant Jésus-Christ; 26 est l'année comptée à partir de l'empereur actuel.

2. Les volumes japonais sont souvent d'épaisseur minuscule.

caractères restaient isolés et se refusaient à former un sens. Au bout d'un certain temps, il se tint ce raisonnement : « Les livres sont écrits par les sages pour instruire les peuples et ils ont pour but d'éveiller nos facultés. Les sages n'ont pu vouloir nous troubler par des expressions difficiles. Ma présente perplexité doit provenir de l'insuffisance de mes efforts. » Il s'excita, apprit tout le volume par cœur et médita sur le sens de chaque mot. Au bout de trois ans de travail assidu, il crut saisir les principes généraux du livre.

La méthode employée par Takashima est usuelle au Japon. Chez nous, la devise de tout enseignement est : d'abord comprendre, ensuite apprendre. En Extrême-Orient, c'est l'inverse ; de la dernière école de village chinois, au cours le plus élevé de l'université de Tokyo, l'élève débute par apprendre par cœur et la mémoire précède l'intelligence[1].

Takashima s'empressa d'éprouver sa science en cherchant à dévoiler le mystère de sa destinée. Il croyait, sans ombre d'un doute, que toutes les affaires humaines sont réglées par « le ciel » et qu'elles sont annoncées dans le Livre des Changements.

Toute divination repose sur un certain nombre d'opérations matérielles dont la pratique est familière aux gens d'Extrême-Orient. Takashima cite trois procédés : l'*orthodoxe* qui consiste en seize opérations, le *moyen* qui en a six et l'*abrégé* qui se borne à trois. Il y en a d'autres. Le choix du procédé est indifférent, « la divination étant toujours une révélation du surnaturel obtenue par la pureté du cœur. » Takashima préfère le système abrégé, parce qu'il exige moins de temps et qu'on a plus de chance de maintenir l'esprit libre des distractions qui viennent l'assaillir : si l'on y cédait même un instant, tout le travail antérieur serait vain. Ce que Taka-

1. De là les jugements défavorables de certains maîtres étrangers. Un des plus récents, M. Dumolard, professeur de droit à Tokyo, se plaint que ses élèves sténographiaient les sons et non le sens de ses paroles, et lui récitaient des sottises. S'il les avait interrogés quelques années plus tard, il aurait peut-être constaté que la semence déposée par lui avait germé. La méthode japonaise exige une dose de volonté et de persévérance qui fait défaut à la plupart des étudiants d'Europe. On peut la ridiculiser comme illogique ; on ne saurait nier qu'elle ne nuit pas à la formation du caractère. Or le caractère est le grand levier du succès pour les individus comme pour les peuples.

shima appelle pureté du cœur paraît être la concentration de l'intelligence et de la volonté, une sorte de silence et de vide intérieur sans lequel la révélation ne se produit pas.

Voici comment on opère dans le système abrégé. On se lave les mains et la bouche, le corps étant déjà propre puisque tout Japonais prend un bain quotidien. On saisit avec révérence les baguettes divinatoires qui sont « l'instrument de la volonté du Tout-Puissant ». Ce sont cinquante bouts de bois d'une longueur de trente centimètres environ ; faute de baguettes, Takashima employa pour sa première divination des morceaux de papier. On en laisse une, dite la *grande origine*, dans le vase qui les contient. Les quarante-neuf autres sont tenues à la partie inférieure dans la main gauche. On approche la main droite de la partie supérieure. On élève les deux mains au-dessus du front. « On concentre l'attention sur l'objet de la divination, on ferme les yeux, on suspend la respiration, on se rend solennel et pur, dans la conviction qu'on est en présence du Tout-Puissant pour recevoir ses ordres. Quand la pureté atteint son maximum, on divise les baguettes en deux groupes avec le pouce droit, sans que la volonté intervienne... » A ce moment on communique avec le Tout-Puissant. « ... Le sentiment de cette communication est indescriptible, c'est comme si le corps était traversé par des courants électriques... » On place le groupe des baguettes de droite sur la table. On compte les baguettes du groupe de gauche huit par huit. Il y a un reste qui peut varier de un à sept ou être nul. A chacune de ces huit hypothèses répond un des huit trigrammes[1] qu'on appelle *complément intérieur* et qui est la moitié inférieure de l'hexagramme cherché.

La seconde opération est identique à la première. Après avoir réuni les baguettes, on les divise comme ci-dessus et on compte le reste. On obtient un second trigramme, dit *complément extérieur*, qu'on place au-dessus du précédent. Par cette union de deux trigrammes, on obtient un des soixante-quatre hexagrammes du Livre des Changements.

La troisième opération ne diffère des deux autres qu'en ce que l'on compte les baguettes six par six au lieu de huit par

1. Voir page 3 la figuration des trigrammes et leur interprétation.

huit. Le reste peut varier de un à cinq ou être nul. Le chiffre trouvé désigne une des lignes de l'hexagramme : un répond à la plus basse et zéro à la plus élevée. Si la ligne déterminée est pleine ou positive, on la brise et elle devient négative, ou réciproquement : on obtient un second hexagramme qui ne diffère du premier que par un de ses éléments. Alors, on cherche dans le Livre des Changements ce qui a trait à ces deux hexagrammes et on s'efforce de l'accommoder au cas dont on s'occupe. C'est l'objet de la divination.

Toute divination ne fait pas usage des deux hexagrammes. Il en est qui sont basées sur un fragment de l'un d'eux, souvent sur la ligne qui est désignée par la troisième opération, ou sur plusieurs fragments, ou sur le passage de l'un à l'autre. Il y a là une part d'inspiration, de fantaisie.



La première divination de Takashima en 1861 lui donna le passage du troisième au soixantième hexagramme par le changement de la seconde ligne. Le premier hexagramme implique difficultés, déchaînement des éléments et succès final : la moitié supérieure est le trigramme de l'eau ; la seconde ligne, négative, signifie *perplexité et recul : la femme est à cheval et ne peut avancer ; on la demande en mariage et elle ne se marie pas : elle se mariera dans dix ans.* Takashima en conclut qu'il serait banni, que ses difficultés cesseraient quand il aurait franchi l'eau et que dans dix ans la vie lui sourirait.

A ce moment, il était encore en prison préventive. Il ne fut jugé qu'en 1864. On le condamna à cinquante mois de travaux forcés dans l'île de Tsoukouda. Là, comme Joseph en Égypte, il prédisait l'avenir de ses compagnons de captivité et le sien, et ses prédictions se réalisaient. Sa réputation se fondait. Les gardiens lui demandaient des consultations et il était toujours disposé à interroger les baguettes. Un jour, il prédit à un juge un succès de carrière que celui-ci ne pouvait espérer. Le juge lui promit que, si l'événement se réalisait, il le ferait libérer. Les choses se passèrent ainsi : en 1866, Takashima fut gracié après vingt mois de servitude.

Il trouva le Japon dans la crise violente qui accompagna la

chute des Tokoungawa et la restauration du pouvoir impérial. Par ses traditions de famille, il eût dû entrer dans le commerce, tâcher de faire fortune et de vivre confortablement. Il ne put s'y résoudre. Un patriotisme intense le soulevait. Il sentait le besoin de travailler à la gloire de son pays. Mais que faire? Il consulta le Livre des Changements et obtint la seconde ligne du premier hexagramme. Le premier hexagramme symbolise l'action continue et indomptable du soleil, et le succès pour celui qui travaille avec diligence; la seconde ligne a pour texte : *Un dragon puissant est dans les champs; il est avantageux de voir de grands hommes.* Voici l'interprétation de Takashima : « ... Acquérir des connaissances quand on est jeune et les mettre en pratique quand on est vieux, est une règle qui a toujours été appliquée. Pour acquérir des connaissances, il faut se laisser guider par les grands hommes; autrement on ne peut développer ses talents ni s'adapter aux infinies variétés de la vie. Étudier ne consiste pas seulement à lire et à écrire. Cela n'est qu'une base; il faut aller au delà et appliquer. *Un dragon est dans les champs*, c'est-à-dire dans un endroit où l'on doit travailler : donc je suis en situation de faire de grandes choses. La phrase : *il est avantageux de voir de grands hommes*, m'avertit de ne pas me borner à lire et à écrire, mais de me mettre à la véritable école, celle des personnages, d'observer les phénomènes du monde et de m'avancer dans la vie; sans cela, mes efforts seront vains et même dangereux... »

Comme les grands hommes ne fréquentent guère les forçats libérés, cette ligne de conduite offrait quelques difficultés. Takashima les maîtrisa avec une élégance géniale. On était en pleine guerre civile et les manières étaient rudes. Les généraux et les officiers de grade élevé entraient dans les auberges sans se déchausser et ruinaient les coussins et couvertures de soie. Les aubergistes obligés de les recevoir se plaignaient et regrettaient leur vieille clientèle bourgeoise. En même temps, les Japonais de marque commençaient à visiter l'Europe et l'Amérique. Takashima se rendit un compte exact des circonstances et en profita. Il rebâtit sa maison de famille en style européen et ouvrit un hôtel à l'usage des officiers civils et militaires. Ses amis lui dirent qu'il était fou et qu'il

se ruinerait. Ce fut tout le contraire. Les clients vinrent en foule, parce que Takashima les traitait bien et ne regardait pas à la dépense. Il soignait particulièrement ceux qui allaient à l'étranger; il s'occupait lui-même de leurs bagages et leur faisait tenir leur correspondance. Il les priait de le recommander aux Japonais qui rentraient dans leur pays. Ceux-ci, en débarquant, trouvaient chez Takashima des nouvelles de leurs familles et de leurs affaires. En retour de son obligeance, ils le faisaient bénéficier de leur expérience et ils le mettaient au courant des mœurs et des méthodes étrangères. Takashima ne se bornait pas à jouir en dilettante des renseignements qu'il recueillait; il se les assimilait par la méditation. De cette école pratique il retint quatre choses que son pays lui parut devoir nous emprunter : les chemins de fer, l'éclairage au gaz, les écoles et la navigation à vapeur. Avec l'énergie qui le caractérisait et grâce aux relations qu'il s'était faites, il réalisa ces emprunts. Le Japon doit à Takashima sa première locomotive, son premier bec de gaz, sa première école de maîtres étrangers et son premier bateau à vapeur.

Ce ne fut point l'affaire d'un jour ni même d'une année. Il y eut des difficultés et des contradictions, mais tout fut entrepris et mené à bonne fin entre la troisième et la septième année de l'ère actuelle (1870 à 1874). Le Livre des Changements fut souvent interrogé pendant cette période critique; il rendit toujours des réponses encourageantes. Le couronnement des labeurs de Takashima fut une visite du Mikado à l'occasion de l'inauguration de l'éclairage au gaz à Yokohama. Pour recevoir son souverain, Takashima eut une pensée touchante : il glissa dans une poche de son vêtement de cérémonie l'*ihai* de son père, c'est-à-dire la tablette de bois qui porte le nom du défunt et qui est censée contenir une portion de son âme[1]. Il voulait que son père participât aux éloges qu'il recevrait. L'empereur n'en fut pas avare et rendit un décret pour signaler son exemple à la nation.

Dès 1875, Takashima avait acquis une aisance telle qu'il

1. Les tablettes des ancêtres sont l'objet d'un culte au sein de la famille. Dans les grandes habitations, une pièce spéciale leur est consacrée. Dans les petites maisons, elles occupent un bahut en forme de temple dont on ouvre les portes aux jours de cérémonie.

put se retirer à la campagne et charmer ses loisirs par une étude de plus en plus profonde du Livre des Changements. Dans un pays où la maladie du fonctionnarisme sévit plus que chez nous, il vécut riche et indépendant, et sa société fut recherchée par les hommes éminents de tous les partis. Il distribuait ses divinations à ceux qui les demandaient et parfois à ceux qui ne les demandaient pas; on les accueillait avec reconnaissance. Parmi celles qu'il cite, aucune n'est insignifiante. Beaucoup ouvrent des aperçus d'un réel intérêt sur les mœurs japonaises, sur la politique intérieure et extérieure, les religions, etc. Leur pensée dominante est le patriotisme. Takashima croit que « le Japon n'a pas et n'aura jamais de rivaux au point de vue de la sainteté et des bénédictions célestes... Nous recherchons avec passion, dit-il, la civilisation d'Europe et d'Amérique, mais cette civilisation est toute extérieure, elle ne touche pas au fond des choses. Nous avons fait un nouveau Japon splendide en qualités extérieures, mais nous ne sommes pas meilleurs que les Japonais d'autrefois. »

***

Voici quelques spécimens de ses divinations, choisies parmi les moins compliquées.

Un jour M. Nishimoura, sénateur, accompagné de M. Ishiki, préfet de Kanagawa, amena à Takashima un changeur de Yokohama nommé Amamiya et lui dit: « Voici notre ami Amamiya qui vient de gagner, dans une spéculation, 150 000 yen (environ 390 000 francs). Il a quitté sa province natale de Kai sans un sou. Il a essayé divers métiers qui ne lui ont rien rapporté jusqu'à ce qu'il trouvât une place de commis chez un changeur. Au bout de quelque temps, il s'établit pour son compte et, comme il est laborieux et hardi, il gagna de l'argent. Il est venu nous consulter sur le meilleur emploi de ce gain de 150 000 yen. Nous lui avons parlé de vous et, sur sa demande, nous vous le présentons. Veuillez consulter le Livre des Changements. » Takashima prit ses baguettes et trouva la quatrième ligne du quarante-troisième hexagramme.

Le quarante-troisième hexagramme a pour symbole un étang qui s'élève jusqu'au ciel; il représente « l'action de se débarrasser de quelque chose, par exemple l'aide donnée par les hommes honorables à leurs inférieurs. » Takashima développa ce thème dans un discours éloquent, qu'il serait trop long de reproduire ici, et conseilla d'employer les 150 000 yen à la construction d'un tramway à chevaux, reliant à Tokyo la province un peu écartée de Kai. De cette manière 500 000 personnes jouiraient des bénéfices de la civilisation nouvelle et Amamiya retirerait de son argent un intérêt d'au moins 5 p. 100. Puis Takashima interpréta la quatrième ligne qui est ainsi conçue : *Il n'a pas de peau sur les hanches, sa démarche est confuse, il est conduit par un mouton et n'a pas de remords; il ne croit pas ce qu'il entend. Il n'a pas de peau sur les hanches*; vous avez gagné beaucoup d'argent sans grand travail, donc vous êtes absorbé et mal à l'aise. *Sa démarche est confuse*; vous voulez faire quelque chose et ne savez pas quoi. *Il ne croit pas ce qu'il entend*; je crains que votre nature ne soit pas assez élevée pour exécuter le bel acte de bienveillance que je vous ai conseillé. Mais comme l'homme naît bon, j'espère que vous réfléchirez et finirez par accomplir le bien.

Amamiya se confondit en remerciements et en promesses. Quinze jours après il revint et dit : « Je vous ai quitté avec la ferme résolution de suivre vos conseils, mais j'ai rencontré un spéculateur de mes amis qui m'a poussé à tenter encore une fois la chance. J'ai cédé et j'ai perdu la plus grande partie de mes économies. Je vous jure que je suivrai vos conseils la prochaine fois que je gagnerai. »

Un jour, à Tokyo, Takashima passe en voiture devant le bureau d'une compagnie de navigation côtière. Il est saisi par une transe et, séance tenante, calcule l'avenir de cette compagnie. Il obtient la quatrième ligne du second hexagramme qui dit *Serre les cordons de la bourse, ne peut être blâmé, n'acquiert pas d'honneur*. Aussitôt, il va trouver les directeurs et leur tient un discours, que Malthus n'aurait pas désavoué, sur le développement exagéré de la population au Japon, sur la nécessité de lui créer des débouchés, sur les profits mesquins du cabotage, sur l'honneur que tout Japonais doit tâcher

d'acquérir pour la plus grande gloire de son pays, bref, il les engage à créer des lignes de navigation vers l'Australie et l'Amérique du Sud.

L'hiver de 1883 à 1884 fut rigoureux ; au printemps il tomba beaucoup de neige ; le mois de mai fut glacé. L'année s'annonçait mal pour la culture. Aussi le ministre des Finances Matsoukata conçut des inquiétudes au sujet de la rentrée des impôts et vint consulter Takashima. L'oracle donna la troisième ligne du premier hexagramme, qui a pour texte : *Les hommes honorables s'emploient avec assiduité toute la journée et ils sont en éveil du matin jusqu'au soir. Il y a danger. Mais rien n'est à blâmer.* Le premier hexagramme a pour symbole le soleil ; rien n'y rappelle l'eau ; le même mot peut se traduire par *assiduité* et *sécheresse*. L'hexagramme produit par le changement de la troisième ligne a pour symbole le feu. Takashima prédit une année d'une sécheresse exceptionnelle. D'autre part, le premier hexagramme implique l'idée de maturité et le membre de phrase *rien n'est à blâmer* a un sens rassurant ; donc la récolte sera abondante et la sécheresse ne causera pas de dommages trop sérieux. Il en fut ainsi.

Un ami se présenta à Takashima et lui dit : « On m'offre une femme. Faut-il l'épouser ? » Takashima trouva la seconde ligne du cinquantième hexagramme : *La chaudière à trois pieds est pleine ; l'ennemi est malade et ne peut approcher ; favorable.* L'interprétation fut : « La femme est enceinte, donc elle a un amant, n'épousez pas. » Effectivement elle épousa l'amant et l'enfant vint au monde avant les délais ordinaires.

En 1885, Takashima fut consulté par un moine bouddhiste nommé Shenke, sur l'avenir de sa religion. Takashima obtint le trente-sixième hexagramme et la cinquième ligne. Le trente-sixième hexagramme a pour symbole un luminaire obscurci ; il suggère le crépuscule qui suit le coucher du soleil. Le texte est : *Il est avantageux de supporter la souffrance et d'être content.* La cinquième ligne, qui est brisée, fait allusion à l'histoire du prince chinois Kishi, qui, persécuté par un tyran, 1150 ans avant Jésus-Christ, simula la folie, se fit esclave, réussit à sauver sa vie et passa en Corée où il fonda une dynastie royale. « Le bouddhisme, — dit Takashima, — est peut-être la religion la plus élevée et la plus

mystérieuse de toutes. Elle est en décadence. A cela, il y a beaucoup de causes : une des principales est l'oisiveté des prêtres. Mais ce déclin peut être temporaire ; il n'affecte pas la vérité de la doctrine... Les sages qui vivaient au temps de Kishi n'eurent aucun succès avec leurs remontrances. De même, les prêtres de toutes les sectes bouddhiques n'obtiendront rien par la prédication et les controverses. Qu'ils aient sans cesse devant les yeux leur but : arriver à la saine religion de la plénitude de l'âme, rendre claire la nature de la vie et de la mort, écarter les fantômes de la joie vide ; ce but est parfait. Mais aujourd'hui, les prêtres sont superstitieux. Ils sont deux cent mille au Japon ; s'il y en a un d'éclairé sur cent, cela fait deux mille, que ces deux mille prêtres se réunissent pour régénérer le bouddhisme : qu'ils soient fidèles au Bouddha et bienveillants pour le peuple ; qu'ils renoncent aux efforts ignobles et vains. S'ils enseignent les principes de la clarté et de la bienveillance, leur doctrine refleurira. Si Kishi seul a réussi à sauver une famille, pourquoi deux mille prêtres ne réussiraient-ils pas à sauver une religion ? » Le révérend Shenke reçut cette divination en soupirant et dit : « Quand je réfléchis au passé, il me semble que nous avons jeté les rubis et collectionné les cailloux. »

Voici un exemple d'interprétation erronée. Tokouémon, le plus jeune frère de Takashima, faisait de la divination à l'exemple de son aîné. Il fut interrogé par un ancien commis de celui-ci au sujet d'un changement d'emploi. Il obtint la sixième ligne du troisième hexagramme. L'hexagramme est l'emblème de la difficulté : si l'on avance, on sera noyé. La sixième ligne dit : *Monte à cheval et ne peut avancer, des larmes de sang sont répandues.* Tokouémon donna le conseil de rester tranquille et d'attendre une meilleure occasion. Sur ces entrefaites, Takashima entre, s'informe et dit : « Il faut interpréter le Livre avec le degré de civilisation du pays et se tenir à l'esprit général plus qu'à la lettre. En changeant la sixième ligne, on obtient un nouvel hexagramme, le quarante-deuxième, qui signifie gain, passer à gué. C'est de bon augure. Achetez des cloches à plongeur, pêchez des perles et vous ferez fortune. » Cet avis fut suivi. Au début, tout marcha bien, mais bientôt une série de tempêtes rendit la pêche infructueuse et même

impossible. L'ancien commis, désespéré, vint raconter ses malheurs à Takashima : « Je fus saisi d'horreur, écrit celui-ci, j'avais interprété arbitrairement, avec ma sagesse imparfaite, les paroles sacrées du Livre des Changements et j'avais été cause de la ruine de ce malheureux. Je lui offris de l'or en expiation de ma faute. Je fus bien convaincu à partir de ce jour qu'il ne faût pas lire à la légère les paroles du Livre. Cette leçon n'est jamais sortie de ma mémoire. »

*
* *

Sougioura, le traducteur du livre de Takashima, y a joint une préface longue, curieuse et peu claire : on en jugera par l'analyse suivante. Ce Japonais étant à Londres en 1878 eut l'idée d'expliquer tous les phénomènes moraux par les lois de la physique et de jeter les bases d'une morale qu'il appelle scientifique parce qu'elle est indépendante de toute religion. La bienveillance, la politesse, la sagesse, la fidélité, toutes vertus estimées en Orient sont pour lui « des formes cinématiques de l'énergie sentimentale » ; elles ont des lois comme l'électricité et la lumière... Le principe de la conservation de l'énergie est d'une application constante en morale comme en physique. L'homme qui a amassé une fortune est exposé à se ruiner par le luxe, de même que les corps sont attirés vers la terre par la pesanteur. La frugalité et l'assiduité sont des forces qui s'opposent à la ruine, « des formes d'énergie potentielle du capital ». La pratique des moines bouddhistes qui renoncent à la viande et aux femmes n'est qu'une manière de conserver de l'énergie potentielle. Il en est de même de la doctrine populaire sur la récompense du bien au paradis et la punition du mal en enfer. L'énergie manifestée par les quarante-sept Rônins et Sakoura Sogoro[1] s'est transformée par leur mort en un potentiel si puissant qu'il agit encore sur

1. Les quarante-sept Rônins vivaient au commencement du XVIIIe siècle, et Sakoura Sogoro au commencement du XVIIe. Ce sont des types de loyauté. Leur histoire est très populaire au Japon. La version européenne la plus intéressante est peut-être celle de Mitford dans *Tales of old Japan*. Les tombes de ces héros sont soigneusement entretenues ; il est de bon ton, aujourd'hui encore, d'aller y déposer sa carte de visite.

les Japonais d'aujourd'hui ; s'ils avaient eu gain de cause de leur vivant, ils seraient oubliés...

La théorie de la conservation de l'énergie, comme celle de l'ondulation, c'est-à-dire du va-et-vient périodique des choses humaines, a été connue des sages chinois. Leurs livres sont remplis d'aperçus profonds qui en découlent ; mais leurs recherches n'ont pas été guidées par la science, aussi leurs conclusions manquent de précision... Le but des sciences est de trouver des lois. Toutes les sciences qui comportent l'emploi des mathématiques permettent de prédire l'avenir et de voir avec certitude les effets dans les causes : telles sont déjà l'astronomie et la physique ; telles seront demain sans doute la météorologie et la morale... Il est curieux de constater que les hommes d'État qui ont joué le rôle le plus considérable en Chine et au Japon ont eu une connaissance complète des classiques chinois, surtout du Livre des Changements, et ont été adonnés aux mathématiques et à la divination. Le Livre des Changements est la quintessence du savoir des anciens sages ; Sougioura le prend pour base de sa morale scientifique. Il s'est souvent entretenu de cela avec son ami Takashima, et le cours de leurs idées a été parallèle, sinon identique. Takashima croit à un Être Suprême qui a déposé sa science parfaite dans le Livre des Changements et qui révèle le sens de cette bible à ceux qui l'interrogent. Sougioura ne croit pas en Dieu ; il pense que tout est humain dans le Livre et que tout homme avec de l'étude et de l'attention peut émettre des divinations certaines. C'est pour appeler sur ce sujet la discussion des savants étrangers qu'il a traduit en anglais le livre de Takashima.

Cette préface est mêlée d'assertions surprenantes. On y voit que la religion unitarienne[1] est la forme transitoire vers laquelle convergent le catholicisme et le protestantisme sous la poussée de « la Science ». Sougioura en conclut que puisque le christianisme est forcé de se modifier dans son pays d'origine, le Japon n'a que faire de se l'assimiler.

1. [illegible] plus [illegible] des autres confes- [illegible] comme [illegible] ni comme [illegible]

Après avoir discuté tant de questions élevées, Sougioura termine d'une façon un peu plate par une excuse sur les fautes d'anglais (elles ne manquent pas) et une promesse de les corriger dans les éditions ultérieures (le cas ne s'est pas présenté). Il dit que dans ce livre tout est japonais, le texte, les caractères d'imprimerie, les compositeurs et les correcteurs d'épreuves. On a importé que le papier, qu'il eût été convenable de nous laisser, car il est médiocre.

L'appel aux savants étrangers ne paraît pas avoir été entendu. Son « potentiel », pour employer le langage de l'auteur, n'était pas assez élevé. Sougioura l'aurait aisément décuplé, s'il avait prié un étranger de présenter son travail aux occidentaux. La divination ne jouit pas d'une bonne réputation chez nous, et, si nos ministres vont consulter madame de Thèbes ou mademoiselle Couesdon, ils s'en cachent comme d'une faiblesse. Une introduction expliquant la nature et le rôle du Livre des Changements aurait donc été nécessaire. De plus le texte de Takashima est souvent trouble; un Européen l'eut filtré. Il aurait eu, outre le souci de la correction grammaticale, celui de mettre en évidence les traits de mœurs et de caractères et de reléguer dans l'ombre tout un fatras de détails accessoires.

L'orgueil japonais ne l'a pas voulu. Ne nous en plaignons pas trop. Nous lui devons un fruit authentique, qui a poussé sur un arbre non greffé et qui a un goût de terroir prononcé. C'est rare dans un temps où les civilisations se pénètrent, où les angles s'émoussent et où les manières de penser et de parler deviennent uniformes d'un bout du monde à l'autre.

HATAMEN

LETTRES A MA NIÈCE[1]

CCIII

Paris, jeudi matin 11h, 12 juin 1879.

Ma nièce Caro m'oublie tout à fait : depuis douze jours, une *seule* lettre ! As-tu la migraine, pauvre chat ? J'ai vu hier (et enfin) le fameux portrait[2] auquel je ne trouve rien à redire. Cependant je te ferai une observation sur le col : — mais j'ai peur de dire une bêtise, et provisoirement je m'abstiens. — J'ai cuydé crever de chaleur et de fatigue à l'Exposition : — la marche m'est encore très pénible : — n'importe, je suis resté trois heures devant les tableaux. Celui de Carolus Duran m'a enthousiasmé, — bien que je ne le trouve pas très ressemblant, car je connais le modèle, madame Vandal. — J'admire sans réserve le portrait du père Hugo[3] : — il est vrai jusque dans la forme des ongles. — Mes courses pour t'avoir des articles n'ont fini qu'avant-hier. Si l'on me tient parole, tu auras une soignée presse. En dînant, avant-hier, chez Charpentier, Burty, *à propos de rien*, est revenu sur ton étude de femme nue : « Savez-vous que votre nièce a du talent ? » Alors, ton vieil oncle se rengorge. . . .

Ce matin, j'ai envoyé promener définitivement Catulle

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 septembre, 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.
2. Celui du baron J. Cloquet.
3. Par Bonnat.

quant à *Salammbô*. Reyer est venu hier chez moi et nous avons eu là-dessus une longue conférence. Il y a peut-être moyen de faire jouer la féerie au Théâtre des Nations: des démarches à ce sujet sont entamées.

Tous les jours, à midi, je m'installe dans la Réserve[1], devant un bureau spécial, et je lis, en prenant des notes[2], des matières ecclésiastiques. — Et le soir, autant que possible, je reste chez moi : il n'y a plus que le travail qui m'amuse.....

Avant-hier, j'ai été remercier Jules Ferry[3], lequel a été ultra-poli.

J'ai bien envie d'être revenu à Croisset pour y jouir du frais, n'avoir plus à m'habiller et bécoter un peu ma pauvre niepce.

VIEUX.

CCIV

Paris, dimanche matin, 15 juin 1879.

Ma chérie,

..... Je me suis débarrassé de Catulle! Espérons qu'aux mains de Jules Barbier la pauvre *Salammbô* marchera plus vite[4]? T'ai-je dit que j'entrevoyais un moyen de faire jouer la fameuse féerie?

Grâce au père Hugo! C'est à lui que je dois ma place de « conservateur hors cadre », à lui plus qu'à tout autre, je le sais maintenant par Cordier. — Ah ! si l'on faisait un bel opéra avec *Salammbô* et si la féerie était jouée, je pourrais restituer cette place! Mais, pour le moment, il *faut* se réjouir de l'avoir.....

J'en ai fini avec les matières ecclésiastiques! Maintenant c'est au tour de l'éducation et de la morale. Je ne sais pas encore quand je reviendrai, près de mon loulou, dans le pauvre vieux bon Croisset: ce ne sera pas, j'en ai peur, avant huit ou dix jours, tant il me reste encore d'affaires à régler!

1. A la Bibliothèque nationale.

2. Toujours à l'intention de *Bouvard et Pécuchet*.

3. Il venait de nommer mon oncle « conservateur hors cadre » de la Bibliothèque Mazarine; — à ce titre fut attachée, peu après, une pension de 3000 francs.

4. On sait que, finalement, le livret fut écrit par Camille du Locle.

Et puis Monsieur est accablé de politesses, j'en suis tout surpris. — Il est évident qu'on a beaucoup de plaisir à me revoir, et qu'il y a des gens moins aimés de leurs amis que moi....

Il est huit heures et demie et je vais corriger des épreuves, puis raturer quelques phrases en attendant l'heure de mes réceptions.

Dimanche dernier, elles ont été gigantesques. Heredia m'a amené Jules Breton, le peintre, qui désirait « avoir l'honneur, etc. »

..... Adieu, pauvre fille, je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX.

CCV

Paris, vendredi soir, 29 août 1879.

Mon loulou,

..... Comme distraction, j'ai passé trois heures, ce matin, à corriger des épreuves de *l'Éducation sentimentale* et je viens d'en recevoir d'autres. — Charpentier se réveille. — *L'Éducation* paraîtra au commencement d'octobre, comme *Salammbô*.

Que dis-tu du Moscove qui veut s'en aller jusqu'au fin fond de la Scythie pour obtenir *le silence du cabinet* (*sic*)? — Il ne peut pas travailler à Paris! Il croit retrouver son génie dans l'air natal.

Il est convenu entre lui et madame Adam que je corrigerai un récit qu'il destine à la *Nouvelle Revue*, le journal de Juliette Lamber, dont le premier numéro doit paraître en octobre. — Je viens de voir ladite, qui a été extrêmement gracieuse et me demande mon roman. Si elle m'en donne un bon prix, je ne refuse pas « d'acquiescer » à son désir.....

Je t'embrasse tendrement.

VIEUX.

CCVI

Saint-Gratien, mercredi matin, 11 h., 17 septembre 1879.

..... L'affaire avec la *Vie moderne*, pour la publication du *Château des Cœurs*, est arrangée. Ils vont faire faire des affiches! Il faudra que « madame Commanville » collabore

à cette publication par un dessin. Je t'expliquerai ça dimanche soir, car j'espère être revenu à ce moment-là près de toi, mon pauvre loulou.

Ma vacance me fait du bien, mais je commence à éprouver le besoin d'être rentré chez moi, — comme un petit bourgeois.

Le Moscove a été *enthousiasmé* de mon chapitre. — Voilà un public, celui-là ! et « il fait des remarques ».

J'ai lu deux manuscrits de jeunes, — qui sont stupides ! L'un est un protégé de Raoul-Duval, chez qui j'irai prochainement. Après quoi, solitude complète jusqu'à la terminaison de *Bouvard et Pécuchet*.

Adieu, pauvre fille. Je t'embrasse tendrement, bien que tu ne mérites guère de l'être, — sous-entendu embrassée.

VIEUX

CCVII

Croisset, mercredi 3h, 19 novembre 1879.

..... Hier, j'ai passé un excellent après-midi, seul avec Pouchet, qui est un charmant homme, — si instruit et si simple ! — Nous avons rêvé ensemble le voyage aux Thermopyles, quand je serai quitte de *Bouvard et Pécuchet*. — Mais, à cette époque-là, c'est-à-dire dans dix-huit mois, Vieux ne sera-t-il pas trop vieux[1] ?

Croireriez-vous, madame, que jamais il (Pouchet) ne s'était promené dans la propriété ? Il ne connaissait ni les cours, ni même la terrasse *(sic)*. Je lui ai tout montré, puis l'ai reconduit jusqu'à la ferme de Platel. — Bref, hier, j'ai pris l'air pendant deux heures.

J'ai reçu neuf exemplaires de l'*Éducation*..... Ce matin, on m'a envoyé un *Phare de la Loire* où je suis exalté aux dépens de Zola ; — j'ignore l'auteur de l'article. — La première partie de mon chapitre est faite, je vais la copier, lire encore quelques *bons* livres, et, la semaine prochaine, je recommence à écrire.

Le soir, après dîner, je repasse, comme distraction, tes

1. Six mois après, il était mort !

notes de *Nicole*[1]. — Quelle patience tu as eue, à recueillir semblables platitudes !

En fait de nouvelles, présentement on apporte un banneau de terre, — et un cor de chasse, dans un canot, me met au *comble* de l'exaspération.

Je t'embrasse bien tendrement.

LE VIEILLARD DE CROMAGNON
(et pas de BELLEVILLE).

CCVIII

Croisset, nuit de dimanche.

..... Tant mieux, chère Caro, que tu sois contente de ton éventail ! La perspective de pouvoir gagner quelque argent avec tes *talents* doit te donner du courage. — Maintenant trouve un atelier, — et aux grandes œuvres ! — Qu'est-ce que Bonnat pense des toiles faites pendant l'été ? — Quant à Charpentier, je ne vois aucun moyen d'en avoir, maintenant, le cœur net. — Attendons ! et puis, après tout, bonsoir ! — Pourvu qu'on ne me parle pas d'argent, je suis content, et en demander, même quand j'en ai besoin, m'exaspère. — Cette antipathie pour les *affaires* est devenue chez moi une vraie démence.....

Vraiment, *ma gloire* m'encombre ! Cette semaine, voilà trois envois d'auteurs ! Avec mes lectures (et mes ratures), je n'en peux plus. La Théologie m'abrutit : quel chapitre ! Il me paraît difficile d'avoir fini au jour de l'An ? Les difficultés surgissent à chaque ligne.....

Depuis mardi soir, je n'ai vu personne, — ce qui s'appelle pas un chat, — aucune nouvelle, d'ailleurs. — Le nombre des bateaux augmente ; j'en ai compté hier 23.

Adieu, pauvre chérie.

Ta [illegible] t'embrasse.

[illegible]

1. [illegible]

CCIX

Croisset, nuit de samedi, 1 h.,

Il faut que je t'embrasse bien fort, ma chère fille, pour te remercier de ta bonne lettre d'hier. Continue à m'en envoyer de pareilles : tu sais que Vieux a besoin d'être aimé et caressé, et son cœur n'a pas trop de pâture maintenant.

Tant que je travaille, ça va bien, mais les moments de repos, les entr'actes de la littérature ne sont pas, tous les jours, folâtres. — Enfin je vois le terme de mon chapitre. Dans une quinzaine de jours j'espère n'avoir plus que dix pages !

Quel temps ! quelle neige ! quelle solitude ! quel silence ! quel froid ! Suzanne a fait un paletot à Julio avec un de mes vieux pantalons. Il ne *démarre* pas du coin du feu. — J'attends vendredi le Moscove : viendra-t-il ?

Charpentier m'a envoyé 700 f. et doit me faire encore un autre envoi prochainement.....

Comme je voudrais que l'affaire M... fût en train ! et qu'on eût payé F... C'est un poids que j'ai sur l'estomac. Quand en serai-je délivré ? Je continue très souvent à penser à mon ex-ami Laporte[1]. Voilà une histoire que je n'ai pas avalée facilement.

Si Bonnat est dur pour toi, c'est qu'il te *considère* beaucoup : — tant mieux ! il te traite en confrère. — Comment peux-tu savoir ce qui se dit chez la bonne Princesse ? Voilà un mois que je lui dois une lettre, mais je suis débordé : je passerai ma journée demain rien qu'à écrire des lettres, — dont *cinq* sur des livres qu'on m'a envoyés ! Tous ces hommages me deviennent une peste : j'ai tant d'autres choses à lire ! et tant d'autres lignes à tracer !

Garde les livres et revues à mon adresse. C'est autant d'épargné.....

Il est temps d'aller se coucher.

Je t'embrasse bien fort,

NOUNOU.

7 décembre 1879.

1. Des difficultés étaient survenues entre M. Laporte et mon mari à propos

CCX

Croisset, mardi matin 10h, 23 décembre 1879.

Ma Caro !

C'est de l'*insenséisme* ! venir ici par un temps pareil, — et vouloir peindre dans les conditions atmosphériques du logis ! tu n'y songes pas. — Crois-tu que ton modèle pourra se dénuder ? où la mettras-tu ? où te mettras-tu toi-même ? En ma qualité d'ancêtre, je m'oppose à cette extravagance. — Reste à Paris : tu viendras me voir plus tard, dans un entr'acte de ton travail. — Je ne suis pas *héroïque* du tout, mais raisonnable. — Et puis, qui vous servirait ? *Ma bonne* a bien assez que de me monter toutes les heures du coke et du bois !!! j'en brûle même qui est vert — Ainsi, c'est entendu... Mais, par exemple, beaucoup de lettres et de longues.

N.-B. — Tu dois t'être trompée ? ce n'est pas *Bouvard et Pécuchet* qu'on annonce dans le *Voltaire*, mais ma féerie. Je serais bien contrarié si le titre de mon roman et même mon roman était annoncé maintenant ! Mon petit Duplan m'envoyait toutes les feuilles où se trouvait mon nom ; à présent, je ne sais même plus ce qui me concerne !...

Adieu, pauvre chat, mille bécots de

VIEUX.

CCXI

Croisset, mercredi soir, 31 décembre 1879.

Que 1880 te soit léger, ma chère fille ! Bonne santé, triomphes au Salon, réussite des affaires ! — Pour moi, particulièrement, j'ajoute : avoir fini *Bouvard et Pécuchet* ! car, franchement, je n'en peux plus. Il y a des jours comme aujourd'hui où j'en pleure de fatigue [illegible] et c'est à peine si j'ai la force de tenir une plume ! Je devrais me reposer, — mais comment ?... où ?... et avec quoi ? — Encore une bonne

[illegible] avec des bêtises qu'il avait [illegible] ment qui finit [illegible]

quinzaine pourtant, et j'espère avoir fini mon chapitre! ce qui me donnera du revif, j'aime à le croire! — Et au bout de trois ou quatre mois, quand le dernier chapitre sera fait, j'en aurai encore (avec le second volume) pour six ou huit mois!!! Cette perspective m'épouvante dans mes heures de lassitude; — mais a-t-on jamais fait un livre pareil? je crois que non!

Pour se remonter le tempérament, Monsieur se soigne sous le rapport de la gueule. Le caviar de Tourgueneff avec le beurre de la nièce sont *la base* de mes déjeuners, et madame Brainne m'a envoyé (sans compter un pot de gingembre) une terrine de Strasbourg qui est à faire pousser des cris! Suzanne, hier, à la réception de la susdite, a prononcé un beau mot : « Quel dommage que madame Commanville ne soit pas là! »

A propos de mes bonnes, mamzelle Julie m'a chargé *de* ne pas oublier *de* dire à madame Commanville, etc. — Elle a peur que je n'oublie ses souhaits de bonne année.....

Quelle idée tu avais de vouloir venir maintenant, mon pauvre loulou! On est noyé dans la boue. — Il a fallu, encore une fois, faire relever la porte de ton atelier et il est très difficile d'allerrr z'aux lieux! à cause des flaques d'eau et du verglas : — tantôt j'ai encore risqué de me casser une patte. — Autre désagrément : les Pauvres (la sonnette retentit à chaque moment, ce qui me trouble beaucoup). Du reste, Suzanne les congédie avec une impassibilité charmante.....

Pense bien à Vieux, qui est là-bas tout seul et qui crache dans sa petite cheminée, sous la grosse poutre de sa petite salle, ayant pour compagnie son chien. — Quelle vie d'artiste!

Allons, encore deux bons bécots de nourrice.

CROMAGNON.

CCXII

Croisset, dimanche soir. [1880.]

..... Mon chapitre est fini. Je l'ai recopié d'hier et j'ai écrit pendant dix heures! Aujourd'hui, je le re-recorrige et le re-recopie. A chaque nouvelle lecture, j'y découvre des

fautes ! Il faut que ce soit *parfait*. C'est la seule manière de faire passer le fond......

Adieu. A bientôt ! Le Préhistorique te donnera de bons baisers de

NOUNOU

CCXIII

Croisset, nuit de vendredi, 2h.

Ma pauvre fille,

..... Je pioche le plan de mon chapitre X et dernier, lequel se développe dans des proportions effrayantes : *l'Éducation* n'est pas un petit sujet !!! et il se pourrait bien, par conséquent, que je ne sois pas prêt à quitter Croisset avant la fin d'avril ou le milieu de mai ? Mais je ne veux pas me demander quand j'aurai fini.

J'avais gardé de l'*Éducation des filles* de Fénelon un bon souvenir ; mais je change d'avis : c'est d'un bourgeois à faire vomir ! Je relis tout l'*Émile* de Rousseau. Il y a bien des bêtises ! mais comme c'était fort pour le temps, et original ! Ça me sert beaucoup.

Tu recevras *le Château des Cœurs* demain. — Nous verrons l'effet que ça fera.....

Les lettres adressées à ton mari ne sont pas *pour moi* : donc, ma chérie, pense un peu au

PRÉHISTORIQUE

qui t'embrasse.

24 janvier 1880.

CCXIV

Croisset, mardi 1h., 27 janvier 1880.

Mon loulou,

Mon indignation n'a pas de bornes ! et j'ai envie de t'accabler d'injures !

Si la première du *Nabab* est pour jeudi prochain, comment veux-tu maintenant avoir des places ? La répétition générale commencera demain à 1 : le *service* sera déjà fait, s'il ne

l'est? J'aime à croire que la première n'aura lieu que samedi[1]: alors tu auras chance d'avoir des places.....

Mon loulou n'est guère pratique! Que n'as-tu écrit quelques jours d'avance à madame Daudet? C'était là le bon moyen.

Si j'étais *de toi* je m'informerais de l'heure où finira la répétition générale, et, munie des deux épitres ci-incluses, j'irais moi-même au Vaudeville, en altière Vasthi, pour parler à ces messieurs.

Quand à la *Vie Moderne*, réclame-la impudemment.

Bergerat n'a pas compris : au lieu d'envoyer les numéros à Paris, comme il faisait auparavant, il les envoie à Croisset.

A la fin de sa préface[2], il y a un mot très aimable pour madame Commanville.

Bonne chance pour la première. — Quant à moi, je suis content de n'y pas assister : ces solennités-là sont hideuses! On y voit trop crûment le plus vilain des sept péchés capitaux : l'Envie.

L'OURS DES CAVERNES
et, pour toi,
NOUNOU.

CCXV

Dimanche 4h., 1er février 1880.

Primo : les choses du métier, ou plutôt : l'*Art avant tout!*

1° *L'Éducation homicide* de Laprade m'allèche (mon gamin fils de forçat veut tuer un autre enfant et torture les animaux[3]); *l'Éducation libérale*, moins. Cependant je serais bien aise de les avoir l'une et l'autre.

Le livre de Robin sur la même matière m'a paru peu fort, et à celui de Spencer j'ai éprouvé la même désillusion. Néanmoins, je voudrais bien les relire. Arrange-toi pour que le Père Didon m'expédie ce qu'il a, le plus promptement possible, et remercie-le d'avance. — Oh! si quelqu'un pouvait m'envoyer le livre de *Spurzheim*, sur l'*éducation*, ce quelqu'un serait un sauveur.

1. Elle fut remise au vendredi 30.

2. Pour le *Château des Cœurs* : — j'avais contribué à l'illustration par quelques dessins.

3. Voir *Bouvard et Pécuchet*, p. 373.

Rien de tout cela n'est à Rouen et ce gredin de Pouchet ne me répond pas : — je viens de lui re-écrire. — Ce qui me fait enrager, maintenant que je voudrais ne pas perdre une minute, c'est le temps perdu à lire les romans des jeunes! Trop d'hommages! J'ai prié Charpentier de ne plus m'en envoyer! J'en ai là quatre sur ma table qui attendent leur tour. — Je n'ai pas même eu le temps de remercier Popelin pour son *Poliphile*[1]. — Mais je vais tous les *brûler*; puis je n'en ouvre plus un seul. — Sans compter qu'il faut répondre à ces messieurs. Voilà aujourd'hui quatre heures d'employées à cette besogne! Je suis trop bonasse.

Boule de suif, le conte de mon disciple, dont j'ai lu ce matin les épreuves, est un *chef-d'œuvre*, je maintiens le mot, un chef-d'œuvre de composition, de comique et d'observation, — et je me demande pourquoi il a choqué madame B...? J'en ai le vertige... Serait-elle bête?

Jolie conduite! tu te trimbales dans « les coulisses ». La mère H... devait jubiler? se figurer qu'elle était actrice!!! Cette anecdote confirme ma théorie : les femmes sont plus braves que les hommes. Moi, je n'oserais jamais faire ce que vous avez fait, de peur d'être mis à la porte! et on m'y mettrait! Mais les Dames! ah bien, oui! Quel toupet! Et pas de migraine le lendemain, c'est beau! — En résumé, mon pauvre chat, tu as eu raison.

Et à l'impudence tu ajoutes le vol! (vol de mon papier.) Enfin tu prends *le genre de Paris*. Je t'approuve : dans les âges préhistoriques, on n'était pas sévère pour la morale, et, en fait de *divorce*, je crois que « la plus dégoûtante promiscuité, etc. » J'ai envie d'écrire les *Mémoires du Vieillard de Cromagnon*.

Je suis content que tu ailles souvent chez le père Cloquet que j'aime et respecte beaucoup pour lui-même et à cause du passé.....

Maintenant je vais écrire encore une lettre à « un Jeune », puis reprendre les *Offices* de Cicéron et rebûcher mon plan.

Deux bécots de la

NOUNOU

1. *Le Songe de Poliphile*, par Francesco Colonna, traduit par Claudius Popelin.

..... *P.-S.* — A quelque jour, je tuerai un Pauvre. Ernest t'expliquera pourquoi. Mais, immédiatement après ton départ, j'ai trouvé un truc pour la sonnette.

L'OURS DES CAVERNES.

CCXVI

Croisset, mardi 3h., 3 février 1880.

Chérie,

C'est encore moi.

D'abord : merci pour la note sur l'art du dessin. — Elle est *parfaite*, et je défie nos plus grands artistes..... d'en dire tant en si peu de mots, les peintres étant généralement très bornés. Mais mon loulou (qui est fortement mon élève), ayant fait des études philosophiques, a pris l'habitude de penser, et de se rendre compte des choses. — Tu n'imagines pas comme ce petit renseignement m'a fait plaisir sous tous les rapports. Il provient d'une bonne caboche : je la prends par les deux oreilles, cette caboche, et la couvre de bécots.....

Spurzheim est le collaborateur de Gall dans son grand ouvrage, *Anatomie du cerveau*, etc., où sont posés les principes de la phrénologie.

Le père Grout a été fanatique de phrénologie. *L'Éducation* de Spurzheim se trouve peut-être dans sa bibliothèque. — S'en informer à Sabatier ou à madame Grout. — Par la même occasion, tendres amitiés à Frankline.

Toute la journée d'hier a été consacrée à Fortin. Le pauvre garçon pleurait à torrents[1]. Ce que voyant, Vieux a fait comme lui.

Voilà *trois jours* que je perds absolument à lire des romans et à écrire des lettres!!! Je suis Hindigné! Mais ça va finir.

J'ai écrit à Charpentier de me chercher Spurzheim : mais, quand le Père Didon sera remis de la « tablature des auteurs »[2], comme disait Fellacher, s'il pense à moi, il m'obligera.....

1. Il venait de perdre sa mère.

2. Le Père Didon achevait alors un livre. — Fellacher, professeur d'écriture, l'avait enseignée à Gustave Flaubert enfant.

Je suis si exaspéré par les en-dehors de *Bouvard et Pécuchet* que je vais dépasser Cromagnon : je deviens

NEANDERTHAL !

CCXVII

Vendredi 5h, 6 février 1880.

Ma chère fille,

..... J'ai reçu tes deux volumes, Robin et Laprade.

Le père Grout m'a écrit ce matin qu'il mettait sa bibliothèque à ma disposition. Il a des livres pouvant me servir : je lui ai écrit pour lui demander ses jours et heures.

Mon *disciple* viendra déjeuner à Croisset dimanche et restera jusqu'à mardi. Mais, dans l'après-midi de dimanche, je le lâcherai pour aller chez Galli présider notre dernière séance du comité[1], à laquelle il ne viendra personne, j'en suis sûr : ce sera vite fait.

Le Journal de Rouen a reproduit *en entier* la préface de Bergerat (avec une introduction aimable). Mam'zelle Julie en a entendu parler chez Leroux ! et m'a dit, hier soir, un mot sublime : « Il paraît que vous êtes un *grand auteur* ! »

J'ai demandé deux fois à Charpentier de m'envoyer le numéro du *Voltaire* du *30* janvier. Tâche de te le procurer : il te plaira. Tu verras comment des gens que je ne connais pas parlent de Vieux, — non comme « grand auteur », mais comme ecclésiastique ou plutôt comme évangélique.

Jules Lemaître (du Havre) viendra me voir mercredi — Ainsi, pendant trois jours, je vais *causer littérature*, bonheur suprême ! Ça me reposera.....

D'après mes petits calculs, Ernest doit être ici jeudi ou vendredi. — S'il arrive quelque chose de définitif, envoie-le moi, dès que tu le sauras. Et puis, écris le plus souvent possible à ta Nounou qui te regrette beaucoup .. malgré son stoïcisme (apparent) car, au fond, le Préhistorique est une vache.....

Encore deux bons baisers, pauvre fille.

VIEUX.

1. Pour le monument de Louis Bouilhet.

CCXVIII

Mercredi 5h., 11 février 1880.

Ma chérie,

Ton mari va-t-il venir ce soir? Je suis plein d'inquiétude. L'acte est-il signé? Que se passera-t-il *vendredi*? Jamais je n'ai été plus anxieux et impatient de nouvelles. — Guy, heureusement, m'a tenu compagnie pendant trois jours et, cet après-midi, j'ai eu Jules Lemaître : ils m'ont distrait de mes pensées.

Il faut se remettre au travail. Mais comment travailler n'ayant pas l'esprit libre? Et le sentiment du temps que je perds me désole. J'ai beau me faire des raisonnements, l'imagination rebelle se tient cachée! Et j'ai si bien travaillé cet hiver!.....

Je t'embrasse bien tendrement.

VIEUX,
agîté.

CCXIX

Dimanche 5h. 1/2, 15 février 1880.

Eh bien, pauvre fille, comment va la santé? Comment va la peinture? — Ce matin, en faisant un tour (solitaire, bien entendu) sur la terrasse, et en pensant à toi, une idée m'est venue, dont tu feras ce que tu voudras. Ton modèle Cécile est peu favorable aux flamboiements du pinceau. En somme, ce n'est pas un bon sujet de peinture. Comme contraste, si tu prenais ton ami J.-M. de Heredia? hein? Son refus de poser m'étonnerait. Peut-être même ta proposition le flatterait-elle? Un portrait ferait valoir l'autre. — En l'habillant (Heredia) rembranesquement ou plutôt à la Velasquez, il serait superbe.

Tu as encore le temps de t'y mettre.

En attendant mes livres d'éducation qu'on doit m'envoyer de Paris, je me ronge et je remanie mon plan, — ou plutôt j'ai une venette abominable de mon chapitre. Aussi, dans la peur de m'en dégoûter, *je m'y mets* ce soir même!!! A la grâce de Dieu!

Toute ma journée d'hier s'est passée à lire *Nana* (de 10h. du matin à 11h. 1/2 du soir, sans désemparer). Eh bien, on dira ce qu'on voudra : — les mots orduriers y sont prodi-

gués. Émilien est ignoble, et il y a des choses d'une obscénité sans pareille : — tous ces reproches sont justes, *mais* c'est une œuvre énorme faite par un homme de génie! Quels caractères! quels cris de passion! quelle ampleur! et quel *vrai* comique! Nana tourne au mythe sans cesser d'être une femme, et sa mort est *michelangesque*!

Va-t-on dire des bêtises là-dessus! mon Dieu! En va-t-on dire! C'est, du reste, ce que demande le bon Zola.

.....Mon chapitre exigera bien quatre mois! car il *doit* être le plus long, et n'avoir pas loin de quarante pages! — Cela me remet au milieu de juin! — Cependant, si je ne veux pas rompre avec tous les civilisés, il faut que j'aille à Paris cette année? Il faut que j'y aille aussi pour mes notes, et même, si je veux paraître en 1881, il faudra que je prenne pendant quelque temps un secrétaire : je ne m'en tirerai pas autrement.

Et dans tout cela, quand nous verrons-nous, mon pauvre Caro? — Tu viendras ici quand j'en partirai. Et, cet automne, peut-être t'y laisserai-je toute seule? Comme notre vie est mal arrangée!

Il me tarde beaucoup que cette continuelle incertitude d'un avenir prochain soit finie. Je sens qu'elle m'use. Or, *à mon âge*, on a besoin d'être tranquille, il faut garder toutes ses forces exclusivement pour son travail.

Depuis quinze jours je suis empoigné par l'envie de voir un palmier se détachant sur un ciel bleu et d'entendre claquer un bec de cigogne au haut d'un minaret .. Comme ça me ferait bien au corps et à l'esprit!

Allons! n'y pensons plus! Je vais mettre *moi-même* cette lettre à la poste, nettoyer ma table, piquer un chien; puis, après mon dîner, me mettre à mon chapitre, n'en écrirais-je ce soir que trois lignes.

Deux bons baisers de nourrice, pauvre chat,

de ton

PRÉHISTORIQUE

Mam'zelle Julie, très sévère pour moi, trouve que j'ai eu « une bonne vacance » (à cause des deux jours pleins et de l'après-midi passés ici par mon disciple et par Lemaître) et qu'il est temps que je me remette à travailler....

CCXX

Dimanche, 2h., 22 février 1880.

Pauvre fille,

..... Ma semaine, à moi, a été bien agitée : 1° par les histoires de mon disciple[1] ! Elles m'ont fait perdre trois jours! Lundi dernier, je n'ai travaillé pour lui que quatorze heures, tant pour écrire des lettres de recommandation que pour composer à la hâte un morceau informe destiné au *Gaulois* (voir le numéro d'hier, samedi). On ne m'a pas donné le temps de le corriger! ce qui me vexe infiniment!

De plus, *Mulot* (notre secrétaire du Comité Bouilhet) est mort mardi : je l'ai enterré jeudi, par une pluie battante. C'est encore une complication dans cette malheureuse fontaine! Et les fonctions de Mulot retombent sur moi! *naturellement.*

De plus, j'ai eu des épreuves de Bouilhet à corriger! Madame Régnier me demande une lettre pour La Rounat devenu directeur de l'Odéon! etc. Ah! vraiment! les éternels Autres commencent à m'embêter! Je fais toujours tout pour eux et je ne vois pas qu'ils fassent quelque chose pour moi.

Et travailler au milieu de tout ça! le moyen? Et puis, je pense aux affaires!..... j'ai la tête *souillée* d'un tas de choses basses. — Le dernier attentat contre le czar m'inquiète à cause du Moscove? Et je m'attriste de ta continuelle anémie, ma pauvre fille, Il me semble que nous ne nous sommes pas vus depuis quinze ans, et quand tu reviendras ici, j'en partirai! Est-ce assez bête! Mon chapitre ne sera pas fini avant la fin de juin!!! N'importe! j'irai à Paris au commencement de mai et je prendrai quelqu'un pour me relever des textes indiqués d'avance. — Autrement, *Bouvard et Pécuchet* ne seraient pas publiables en 1881!

J'ai pourtant, cette semaine, écrit *deux pages*, et c'est sublime

1. Guy de Maupassant, pour une pièce de vers intitulée : *Au bord de l'eau*, publiée d'abord dans un journal de Paris, puis reproduite dans un journal de province, — et recueillie, peu après, dans le volume intitulé : *Des Vers*, — était poursuivi par le parquet d'Étampes, — prévenu d'outrage aux mœurs et à la morale publique ». (Voir *Correspondance de Gustave Flaubert* t. IV, pp. 369-377, — et, notamment, pp. 372-376, la lettre de Flaubert, à Maupassant, datée de « Croisset, 19 février 1880 », et publiée dans le *Gaulois* du 21 février).

d'effort, vu l'état de mon *moi*. — Je n'ai plus le beau calme que tu as admiré il y a un mois! Peut-être que la semaine prochaine tout ira mieux que jamais?

Ce n'est pas la peine de me voler *mon* papier pour m'écrire sur des formats aussi grotesquement minimes : — ta dernière lettre, pas chic! pas chic!

Je t'embrasse bien fort, pauvre chérie.

VIEUX.

CCXXI

Samedi 28 février 1880.

Ma pauvre fille,

La première page de ta lettre (reçue avant-hier) m'a fait grand plaisir, bien qu'elle décelât une souffrance : l'insupportation des Bourgeois! J'ai reconnu mon sang! Comme je comprends ça! La Bêtise humaine me suffoque de plus en plus! ce qui est imbécile, car autant vaut s'indigner contre la pluie!

A propos de bêtise, tu sais toutes les phases de l'histoire de Guy! Mon épître dans le *Gaulois* lui a beaucoup servi. — L'as-tu lue? Je la trouve fort incorrecte, et l'avoir ainsi publiée est la plus grande marque de dévouement que je puisse donner à quelqu'un. — Je n'ai pas dit : « L'Art avant tout », mais : « L'Ami avant tout ». — J'approuve ton idée de faire venir « quelques amateurs » dans ton atelier pour leur soumettre ton œuvre — Présente-toi à la *Vie Moderne*, ça ne peut pas nuire — J'ai adressé à son rédacteur et à son éditeur des admonestations qui manquaient de tendresse. Jamais je ne leur pardonnerai leurs petits bonshommes dont je reçois des plaintes de partout.....

N'oublie pas Banville (10, rue de l'Éperon) il sera sensible à ta politesse et c'est un brave homme.....

Tu as raison pour ton voyage ici ton Préhistorique ne t'attend pas avant six semaines (la dernière quinzaine d'avril).

Bouvard et Pécuchet ne vont pas mal. J'entrevois de grands horizons dans ce X chapitre.....

Félicitations et applaudissements des Rouennais pour ma lettre à Guy. *Le Petit Rouennais* l'a reproduite.....

Par moments, il m'ennuie de toi démesurément et je sens le besoin de te pétrir, et de bécoter ta mine.

NOUNOU.

La nomination de Du Camp à l'Académie me plonge dans une rêverie sans bornes et augmente mon dégoût de la capitale! Mes *principes* n'en sont que renforcés. — Labiche et Du Camp, quels auteurs! Après tout, ils valent mieux que beaucoup de leurs collègues, et je me répète cette maxime, qui est *de moi*:

Les honneurs déshonorent,
ce titre dégrade,
la fonction abrutit.

Commentaire : impossible de pousser plus loin l'orgueil.

CCXXII

Lundi 2 h., 8 mars 1880.

Ma chère fille,

Comme je suis content ou plutôt heureux de la lettre que j'ai reçue ce matin[1] ! Je voudrais être à Paris, pour m'en réjouir avec vous. C'est donc fini! Quel soulagement!.....

Sois sûre, pauvre loulou, que ta santé va se ressentir en bien de ce changement de fortune. — Dans les premiers temps, ce ne sera peut-être pas encore *manifique*? mais enfin il y aura un flux métallique qui nous fera sortir de la gêne, et l'avenir est bon! Hosannah! nous avons eu tant de renfoncements successifs que j'ai peine à y croire.

Parlons, parlons de... l'*Art*.

Bien que ton mari te traite de banquiste, j'approuve ton idée de convier les amateurs à venir dans ton atelier : ça les flattera, et peut-être paieront-ils cette attention par de petits coups d'épaule.

N'oublie pas d'inviter A. Darcel (vu *le Journal de Rouen*). Écris aussi un petit mot à E. de Goncourt, 53, boulevard de Montmorency : il est très répandu dans ce monde-là. Veux-tu que je prie P. Burty, de ta part? — Si tu tiens à des articles,

1. Mon mari avait enfin réussi à trouver une affaire qui paraissait devoir être bonne.

il faut t'y prendre d'avance. — Je suis enchanté de ce que t'a dit Bonnat. Oui! tu « arriveras », si tu fais ce qu'il faut pour cela, c'est-à-dire : cracher *a priori* sur le succès et ne travailler que pour toi. Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour atteindre au beau, — la morale n'étant qu'une partie de l'esthétique... mais sa condition foncière. — *Dixi*.

Cet été, il faut que Madame *pioche les accessoires*, apprenne à faire le linge, le velours, etc. On doit savoir *tout* exécuter, être rompu à tous les exercices. La vraie force est l'exagération de la souplesse. L'artiste doit contenir un saltimbanque. — Comme je prêche! C'est peut-être la faute de *Bouvard et Pécuchet*, car je suis perdu dans la pédagogie. Ça ne va pas vite. Ça va même très lentement. Mais je *sens* mon chapitre. J'ai peur qu'il ne soit bien rébarbatif? Comment amuser avec des questions de méthode? Quant à la partie philosophique desdites pages, je n'en doute pas.

Mercredi prochain, probablement, j'irai à Rouen pour voir Sauvageot[1] et commander officiellement le buste, — car toutes les difficultés sont levées, depuis hier.....

Les primevères commencent à pousser. Avant-hier j'ai fait une promenade *hygiénique*. Suzanne me cueille de petits bouquets de violettes qui embaument mon cabinet

Adieu, pauvre chérie, deux forts bécots de

NOUNOU.

J'ai reçu une charmante lettre de ma vieille amie Laure pour me remercier de ce que j'ai fait à l'endroit de Guy.

CCXXIII

Dimanche, 13 mars 1870.

Mon pauvre chat,

Ta dernière lettre *m'a été au cœur*, car, malgré toi, elle débordait de joie et d'espérance — Voilà donc du bleu dans notre horizon! Ma chère Caro, mon loulou, quand bien même l'établissement ne donnerait pas des résultats magnifiques, il nous tire de la gêne, et de l'inquiétude, qui est pire encore.

1. Architecte chargé de construire le monument de Louis Bouilhet.

— J'aurais maintenant bien du plaisir à t'embrasser! Ce ne sera pas avant un grand mois, sans doute?.....

Tu m'as « mis la puce à l'oreille » en m'écrivant que Du Camp s'était montré grossier. Je désire savoir comment? Ça m'intrigue et me trouble. — Depuis qu'il est académicien, sa cervelle légère doit en avoir tourné. — Homme étrange, dont il y a beaucoup de bien et beaucoup de mal à dire.

Jeudi, en même temps que D... signait, moi j'en *finissais* avec la fontaine Bouilhet. — Il y a donc une conclusion à tout! Cette affaire-là n'a duré que dix ans! Maintenant je n'ai plus à m'en mêler, sauf pour les inscriptions, et les travaux vont commencer; ils seront achevés, prétend Sauvageot, vers le mois d'octobre.

Bouvard et Pécuchet me donnent un mal de chien! En quatre semaines, dix pages! Hier soir, j'étais si fatigué que je me suis couché à 11 h. : aussi ai-je fait une bonne nuit, chose qui ne m'était advenue depuis longtemps.

Maintenant, parlons un peu de *notre* ou plutôt de *mon* logement. Eh bien, madame, voici mon désir :

Je demande à être débarrassé de mon ennemi : *le piano*, et d'un autre ennemi, qui me donne des coups au front : l'*inepte suspension* dans la salle à manger; — elle est fort incommode quand on a quelque chose à faire sur la table. Or, comme cet été j'aurai besoin de cette table pour mon copiste, retire cette mécanique, et replace ma modeste suspension que j'avais boulevard du Temple.

Débarrasse-moi aussi de *tout le reste*, ce sera plus simple! la machine à coudre, les plâtres, ta *belle* bibliothèque vitrée, ton bahut : — j'étais si gêné par tout cela, la dernière fois, que mes habits restaient sur des chaises. — Enfin mets cet excédent de mobilier chez Bedel jusqu'à un nouvel emménagement; mais arrange-toi pour que je sois un peu chez moi, et libre dans mes entournures. — Puisque cet appartement ne doit plus vous servir, *vuide-le!* Note que j'en aurai besoin en mai et en juin et que j'y reviendrai probablement dès septembre.

Je me propose de faire de ta chambre un boudoir. Le canapé-lit (en perse) que je mettrai dedans te servira, à toi ou à Ernest, cet été, en cas de besoin (il encombre la salle à manger, on risque de casser les fenêtres). — N'enlève, bien

entendu, ni le tapis ni les rideaux. — Je *tolère* la grande armoire à linge dans ma chambre, à cause du contenu qui est difficile à emporter. Là se bornent mes concessions. — N'oublie pas de faire réparer mon Bouddha. — Les appliques et le petit lustre, ainsi que la glace de Venise, ne me gênent pas dans mon cabinet.

Quant à ta chambre (mon futur boudoir), je sais bien qu'il te serait plus commode d'y mettre le piano. Si tu ne sais où loger le piano, c'est une raison de plus pour ôter de cette pièce ton lit royal qui ne te servira pas cet été, et alors je subirais le piano sans trop de grognements; — mais je t'en prie, loulou, fais-moi la place nette.

Tu t'occuperas de tout cela, quand ton tableau sera reçu; — puis tu viendras visiter Vieux et tu retourneras avec moi à Paris, au commencement de mai.....

Voilà.

Le portrait que tu fais de toi (chose que j'ignorais) ayant des plumes, tu dois ressembler à l'Altière Vasthi! Je me le destine.

Adieu, pauvre fille, je t'embrasse bien fort.

VIEUX.

..... Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais du livre de Tolstoï et de *Nana*.

Aujourd'hui, dans la *Vie moderne*, dessins moins bêtes.

CCXXIV

(Nuit de lundi 22-23 mars 1880.)

..... J'avais projeté d'avoir à déjeuner le jour de Pasques Zola, Goncourt, Daudet et Charpentier, qui s'attendent à cette invitation depuis longtemps. — Jules Lemaitre doit d'ailleurs venir, ce dimanche de Pasques : il me l'a promis, lors de sa dernière visite, le mercredi des cendres. — Il faut que je m'exécute et j'aurais aujourd'hui écrit à ces môsieux sans ta lettre de ce matin.

En conséquence, je te propose de venir un peu après, à la fin de l'autre semaine, vers le 5 ou le 6 avril. Ernest ne peut être revenu à Paris avant le 20? Prévenue de son arrivée, tu y retourneras, et pourvu que *ma* chambre soit libre dans les

premiers jours de mai, je n'en demande pas plus. — Vieux sera même content de passer encore quelques jours *avec toi* là-bas. Tu me piloteras dans l'Exposition.....

VIEUX t'embrasse bien fort.

CCXXV

Mardi, 9[h], car Monsieur ne dort plus, ou presque plus!
23 mars 1880.

Mon pauvre chat,

Je songe avec joie qu'à la fin de la semaine prochaine, tu seras ici *enfin*, et que nous nous livrerons, sans compter les bons baisers, à quelques conversations philosophiques!.....

Mes invités ne se rendront à mon festival que lundi probablement. — Ils ont du mal à s'entendre sur leur départ. J'aurai une réponse nette vendredi. — Suzanne écure et récure, à force! Jamais elle n'a plus travaillé! Ton jardinier m'a l'air dans les mêmes dispositions. — Quant à *Bouvard et Pécuchet*, leur lenteur me désespère! Quel livre! Je suis à sec de tournures, de mots et d'effets! L'idée seule de la terminaison du bouquin me soutient, mais il y a des jours où j'en pleure de fatigue (*sic*), puis je me relève et, trois minutes après, je retombe comme un vieux cheval fourbu.....

..... Au déjeuner scientifique de dimanche, croirais-tu que sur trois savants qu'il y avait là, moi, homme de lettres, j'étais le seul qui eût lu *Hippocrate*!

..... Je ne vois pas arriver avec plaisir le moment de quitter Croisset, mon rêve étant maintenant la tranquillité.

Adieu, pauvre fille.

NOUNOU.

CCXXVI

Samedi 27 mars 1880.

..... *Mon disciple*, qui m'est arrivé tantôt, me dit que tu as oublié les jurés du gouvernement, à la tête desquels est d'Osmoy: il en connaît plusieurs et te recommandera. — Demain je verrai si mes convives en connaissent.

Je peux écrire *moi-même* à Paul Baudry; — mais comment lui désigner ton œuvre?

Ton ami Heredia est très intime avec Jules Breton, qu'il

m'a amené un jour en visite. — Quant à Jules Lefebvre et aux autres, adresse-toi à Popelin, qui ne demandera pas mieux que de t'obliger ; ou, ce qui est plus simple, va (sous prétexte de lui demander ses commissions pour moi chez la Bonne Princesse et dis-lui qu'elle te donne un coup d'épaule. — Son mouvement oratoire dans ton atelier rentre dans ses habitudes..... Je m'étonne seulement qu'elle n'ait pas traité le Père Didon de mouchard et de voleur..... Tous les Bonaparte sont ainsi : ils ont des accès de lyrisme, sans cause.

Hier, bonne visite de Sabatier, que j'ai trouvé très intelligent, charmant. Nous n'avons causé que de choses élevées..... Croirais-tu que depuis huit jours je n'ai pu faire comprendre même à G. Pouchet ce que je désire comme botanique ! F. Baudry, j'en suis sûr d'avance, m'enverra ce qu'il me faut. — Ainsi, pour un passage de six lignes, j'ai lu trois volumes, conféré pendant deux heures, et écrit trois lettres. — Vraiment ! quelles drôle de cervelles que celles des savants pour ne pas distinguer une idée accessoire d'une idée principale ! ! ! Tout cela, faute d'habitude littéraire et *philosophique*. J'en suis stupéfait ! Je t'assure que ce cas est drôle, je te l'expliquerai. — Le bon Sabatier viendra déjeuner jeudi.

Mais parlons de ma réception de demain, qui sera *gigantesque* ! Tous mes confrères acceptent ! Non seulement ils dîneront, mais ils coucheront, et leur joie de cette petite vacance est telle que les femmes en sont scandalisées. — J'ai aussi invité Fortin, « à qui je dois bien ça », selon mam'zelle Julie. — J'ai pris, pour aider Suzanne, Clémence, et le père Alphonse pour servir. Le repas, j'espère, sera bon ; « la plus franche cordialité ne cessera de régner ». ....

Tous ces jours, j'ai eu mal à l'œil gauche : je me bassine à l'eau très chaude, — ce qui me fait du bien.

Fortin, à ma prière, a tantôt, pendant plus d'une heure, examiné mon disciple. — On m'avait dit sur sa maladie tant de bêtises et d'incompatibilités que ça me tourmentait (je ne sais pas son opinion) ; ce qu'il y a de sûr, c'est que Guy souffre beaucoup. Il s'est couché, ce soir, dès 9 h. Il a probablement la même névrose que sa mère.....

Adieu, pauvre fille, deux bécots retentissants de ta

NOUNOU.

CCXXVII

Dimanche soir, 18 avril 1880.

Mon loulou,

..... Ce matin, j'ai reçu d'un compositeur anglais, M. *Lee*, la demande de faire la musique du *Château des Cœurs*, pour le théâtre du Strand. J'ai répondu (en vrai Normand) que je lui dirais oui ou non d'ici à quelque temps. La pauvre féerie serait-elle enfin jouée? Verrai-je le Pot-au-feu sur les planches?

La *Revue des Deux Mondes*, dernièrement (à ce que m'a dit Cordier), dans un article sur l'hystérie, m'a vanté comme médecin et a cité en preuve *Salammbô*.

Zola, Céard, Huysmans, Hennique, Alexis et mon disciple m'ont envoyé les *Soirées de Médan* avec une dédicace collective très aimable. — Je suppose que Guy t'en aura envoyé un exemplaire (à moins qu'il n'en possède pas). — J'ai relu *Boule de suif*, que je persiste à considérer comme un chef-d'œuvre, et le jugement de mon amie madame B... (à qui j'en veux pour cela) est celui d'une oie. Elle s'est coulée dans mon estime par cette critique, — *la littérature* étant la base de tout.

..... Adresse-toi pour tout ce qui est réclames et articles à quelqu'un de plus considéré que Z..., c'est-à-dire au magnifique Heredia. — Burty, en ces matières, a le bras long.

A ta place, je ne ferais pas de visite à X..., qui s'est conduit envers moi comme un polisson. Je garde sa lettre comme un monument d'impertinence et je ne demande qu'un prétexte pour lui placer ma botte au c... Et d'ailleurs, plus tu avanceras dans la « carrière artistique », mon loulou, plus tu verras que tout ce qu'on dit qu'il « faut faire, pour réussir » ne sert absolument à rien, — au contraire! Le public n'est pas si bête que ça. Il n'y a de bête, en fait d'art, que 1° le gouvernement; 2° les directeurs de théâtre; 3° les éditeurs; 4° les rédacteurs en chef des journaux; 5° les critiques *autorisés*, — enfin tout ce qui détient le Pouvoir, — parce que le

Pouvoir est essentiellement stupide. — Depuis que la terre tourne, le Bien et le Beau ont été en dehors de lui.

Telles sont les idées de ton « vertueux » oncle, qui t'embrasse.

G. F.

CCXXVIII.

Jeudi, 5h. 22 avril 1880.

..... As-tu lu enfin *Boule de suif*? Madame B... m'en a écrit l'éloge. — O revirements!.....

Samedi prochain, dans l'après-midi, j'aurai la visite d'adieu de Jules Lemaître, nommé professeur de littérature à Alger.

..... *Bouvard et Pécuchet* ont avancé cette semaine. — Quand j'arriverai à Paris, je n'aurai plus que les deux scènes finales. — L'idée de quitter Croisset m'embête de plus en plus, tant je redoute : 1° la banalité du chemin de fer; 2° le tapage des voitures, etc., etc! et toutes les bêtises que je vais entendre! Sans blague aucune, je me sens profondément ours des cavernes, et l'Humanité me dégoûte, depuis les illustrations de la *Vie moderne* jusqu'aux pétitions des « pères de famille » en faveur de ces excellents jésuites!.....

Tu ne me dis rien de la pièce de madame Régnier; — le divin Sarcey ne m'en a pas l'air enthousiaste.....

Deux forts bécots.

NOUNOU.

CCXXIX

Mercredi 28 avril 1880.

Je suis encore tout ahuri de la Saint-Polycarpe! Les Lapierre se sont surpassés!!! J'ai reçu près de *trente* lettres, envoyées de différentes parties du monde! et trois télégrammes pendant le dîner. — L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé leurs hommages.

Comme cadeaux, on m'a donné une paire de chaussettes de soie, un foulard, trois bouquets, une couronne, un por-

trait (espagnol) de saint Polycarpe, une dent (relique du saint), et il va venir une caisse de fleurs, de Nice.

Un orchestre commandé a fait faux bond.

Épîtres de Raoul-Duval et de ses deux filles. Vers du jeune Brainne.

Toutes les lettres (y compris celle de madame Régnier) avaient, comme en-tête, la figure de mon patron.

J'oubliais un menu composé de plats tous intitulés d'après mes œuvres.

Véritablement, j'ai été *touché* de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir. — Je soupçonne mon disciple d'avoir fortement coopéré à ces farces aimables?

Je suis bien content que tu admires *Boule de suif*, un vrai chef-d'œuvre, ni plus ni moins, et qui vous reste dans la tête.

N.-B. — Procure-toi le numéro du *Gil Blas* paru mercredi dernier. Il y a là de Richepin un jugement sur la bande de Zola, qui est parfait. — Que dis-tu de la dédicace du volume de vers de Guy?[1] N'est-ce pas que c'est gentil?

Oui, mon pauvre loulou, l'autre semaine, nous nous trimbalerons ensemble. — Nous irons *voir des expositions*! — et je me rengorgerai au bras de ma fameuse nièce.....

Serai-je, dans dix jours, au point où je voudrais être avant de quitter le bon Croisset? j'en doute. Et quand finira mon livre! Problème. — Pour qu'il paraisse l'hiver prochain, je n'ai pas d'ici là une minute à perdre. — Mais, par moments, il me semble que je me liquéfie comme un vieux camembert, tant je me sens fatigué!

Huit jours de bavette avec l'altière Vasthi me délasseront.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

NOUNOU

CCXXX

Dimanche, 2 mai 1880.

Ah! mon pauvre chat! « la carrière des arts » est pleine de déceptions! On t'a mal placée au Salon, et Bergerat continue

1. « A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous. » (*Des Vers*. — Paris, 1880.)

à me placer encore plus mal dans sa feuille de chou. — Dans le numéro de ce matin, il arrête net une scène pour un article sur le sport ! Voilà comme on est *toujours* traité, — le contraire est l'exception, — et ces messieurs-là ont la gueule enfarinée de grands mots !

Malgré mon stoïcisme, je trouve que tu aurais tort de t'en tenir là : est-ce que, par l'illustre Heredia, Burty ou mon disciple, il n'y aurait pas moyen de changer de place ? Comment n'es-tu pas morte de ta journée de vendredi ? Et madame *** qui veut venir au vernissage ! Pourquoi ? Il est vrai que je ne comprends plus rien aux contemporains. Paris me dégoûte par sa démence. — C'est dans huit jours que j'y serai ! eh bien, je ne m'en réjouis pas ! au contraire ! Et je crois que mon plus grand plaisir sera de bécoter à l'arrivée mon Caro.

Il est maintenant 9 heures. Monsieur est levé depuis 7 h. 1/2. Monsieur ne dort plus. — Je voudrais samedi prochain être arrivé au bord de l'avant-dernière scène[1] : or, je n'ai pas une minute à perdre.....

Guy m'a envoyé *mon* renseignement botanique : *j'avais raison* ! Enfoncé, M. Baudry ! Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des Plantes. — Et *j'avais raison* parce que l'esthétique est le vrai, — et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode), on ne se trompe pas. — La réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme. Il m'a fallu, pour *Bouvard et Pécuchet*, trois voyages en des régions diverses avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. — Ah ! ah ! je triomphe ! Ça, c'est un succès ! et qui me flatte[2].....

Je te baise à pincettes.

VIEUX.

1. Le samedi suivant, 8 mai, à 11 heures du matin, il mourait subitement.

2. Passage cité dans *Souvenirs intimes* (*Correspondance de Gustave Flaubert*, t. I, pp. XXII-XXIII).

LES SOUS-PRÉFETS

Quand on discuta à la Chambre le budget de 1904, la Commission du Budget demanda une réduction de dix mille francs au chapitre du ministère de l'Intérieur : « Traitements et indemnités des fonctionnaires administratifs des départements ».

« Fonctionnaires administratifs des départements », cette dénomination générique englobe les préfets, les secrétaires généraux, les conseillers de préfecture et les sous-préfets. C'est contre ces derniers que l'attaque était dirigée, car la diminution de dix mille francs devait être une « indication pour la suppression des sous-préfectures ». Le gouvernement n'opposa pas grande résistance : il savait, en effet, qu'une diminution de dix mille francs sur un chapitre qui comprend plus de deux cent mille francs de fonds élastiques ne serait pas une entrave au service. Il ne combattit que pour la forme et il fut battu.

En 1905, la Commission du Budget réclamait une diminution de cent mille francs. Mais le gouvernement réclama le maintien du crédit qu'il avait proposé, soit cinq millions dix mille francs. A une très forte majorité, la Chambre lui donna gain de cause.

C'est que la réduction proposée par la Commission ne permettait plus de faire face aux besoins de l'administration. Et M. Combes s'expliqua en ces termes : « Je n'ai pas le droit

de supprimer arbitrairement des sous-préfectures ; je n'ai pas le droit d'abroger de mon chef des lois qui demandent l'intervention des sous-préfets en matière administrative. » Il expliqua en outre que la question ne pouvait pas être résolue par voie budgétaire ; qu'au surplus une commission était nommée pour l'étudier ; qu'à cette commission il appartenait de proposer par voie législative la réforme de l'institution des sous-préfets. Il fallait donc en attendre les conclusions pour reprendre la discussion.

Le président du Conseil posait ainsi très justement la question : les sous-préfets existent en vertu d'une loi ; d'innombrables textes, lois, décrets, ordonnances et circulaires, sont venus, depuis le 28 pluviôse an VIII, définir, préciser, multiplier leurs attributions. Il est impossible de les supprimer par voie budgétaire, sans violer les principes généraux de notre droit public. D'autre part, la suppression partielle ou totale des sous-préfets nécessiterait une refonte complète de notre organisme administratif et apporterait, durant un temps plus ou moins long, une grave perturbation dans la gestion des affaires nationales, départementales et communales.

***

Les adversaires de l'institution des sous-préfets, sous tous les régimes, ont usé de divers arguments qui, se résument dans cette brève formule : les sous-préfets sont inutiles. En effet, dit-on, ils n'ont pas d'attributions propres ; à quoi certain ministre répondit un jour : « Quoi ! les sous-préfets n'ont pas d'attributions ! Je craindrais de vous fatiguer, messieurs, à vous lire toutes celles que les lois leur confèrent. » Ils compliquent, ajoute-t-on, les affaires les plus simples ; ils en retardent la solution. Au surplus, l'arrondissement chef-lieu, qui n'a pas de sous-préfet, n'est-il pas mieux et plus promptement administré que les autres ?

On est généralement d'accord pour reconnaître au sous-préfet comme au préfet, encore qu'à un degré moindre et avec des pouvoirs moins étendus, un double caractère : il est agent de gouvernement, il est agent d'administration.

Agent de gouvernement, il est nommé par le ministre, sans

autre condition que d'être de nationalité française et d'avoir vingt et un ans ; son avancement n'est régi par aucune règle ; il est révocable à merci. Il participe, sous la direction du préfet, à l'action gouvernementale ; c'est-à-dire qu'il est un des facteurs de la politique générale ; et, ici, il faut prendre le mot politique dans son sens noble et large, d'art de conduire la cité : il ne s'agit pas seulement de pratique électorale.

Un exemple : le sous-préfet a certains pouvoirs de police ; il a le droit, en cas de troubles graves, de se substituer au maire pour prendre les mesures nécessaires au maintien de l'ordre. C'est là, au premier chef, un acte de gouvernement. Supprimez le sous-préfet : dans une ville de quelque importance, dans une commune rurale très éloignée du chef-lieu de département, que des manifestations tumultueuses se produisent, que le maire néglige les précautions utiles ou ne veuille pas y recourir, ce n'est pas un simple commissaire de police — qui tient une partie de son traitement du bon vouloir municipal, — ce n'est pas un sous-officier de gendarmerie, qui sauront s'imposer au pouvoir local et en prendre la place avec l'autorité nécessaire.

Peut-être, répondra-t-on ; mais le préfet sera toujours là pour parer à la difficulté. — D'abord, il pourra être retenu sur un autre point de son département, et il se trouvera souvent trop loin ; il arrivera sur place trop tard pour empêcher le mal : l'absence d'un sous-préfet aura aggravé une affaire simple à l'origine, et en aura retardé et compliqué la solution.

Autre exemple. Agent de gouvernement, le sous-préfet a une mission de contrôle, de surveillance sur les fonctionnaires de l'État dans sa circonscription. C'est à lui que les contribuables s'adressent quand ils croient avoir à se plaindre du percepteur, du préposé de la régie, de l'instituteur, etc. C'est lui qui, bien placé pour être renseigné de première main, sait rappeler le fonctionnaire incriminé à une plus juste notion de ses obligations, ou le défendre s'il est injustement attaqué. C'est lui qui, enfin, par le contact journalier, officiel ou amical, avec les représentants élus de l'arrondissement, les magistrats des communes, les associations locales, peut le plus aisément être exact et juste dans les renseignements de toute nature, administratifs et personnels, qu'il est à chaque instant appelé

à fournir. Étranger au pays où il est en fonctions (il faudrait que jamais un sous-préfet ne fût nommé dans son département d'origine), sans attache avec les coteries et les factions locales, il joue en cette matière délicate le rôle d'un filtre.

Supprimez-le : le préfet est trop loin. Malgré son amour du travail et sa conscience du devoir, il lui est impossible de connaître les dessous de toutes les affaires de son département : force lui est de se fier à des propos ou à des avis qu'il ne peut contrôler efficacement. Par suite, il est exposé à commettre plus d'une erreur. Remplacez le sous-préfet par un conseiller de préfecture ou un secrétaire général en mission : même conséquence que pour le préfet ; l'enquête sur place de ce missionnaire est brève et incomplète ; il manque, lui aussi, de cette pratique quotidienne des hommes et des choses qui permet seule une opinion exacte. Seul, le sous-préfet, résidant au milieu des populations sur les besoins desquelles il est consulté, au milieu des hommes sur lesquels il est interrogé, est en état de fournir un avis judicieux.

Agent d'administration, le sous-préfet est investi d'attributions que certains lui dénient, et dont le ministre proclamait la multiplicité. Les examiner en détail, les classer même, ferait l'objet d'un article de dictionnaire administratif. Pour montrer l'inutilité des sous-préfets, on dit parfois : l'arrondissement chef-lieu qui n'a pas de sous-préfet est généralement mieux et plus promptement administré que les autres. Est-ce parce qu'il n'a pas de sous-préfet ? Non : c'est parce que son sous-préfet s'appelle préfet, et qu'aux moyens d'action immédiats, aux procédés d'information de première main, à la connaissance chaque jour plus parfaite des hommes et des choses de l'arrondissement, le préfet joint la faculté de résoudre directement les affaires. Dès lors, pour donner à toutes les circonscriptions les mêmes avantages administratifs, pour les faire bénéficier de la même célérité, il ne faudrait pas supprimer les sous-préfets ; il faudrait, au contraire, augmenter leurs attributions, et surtout leur donner un plus large pouvoir de décision, sauf recours gracieux ou contentieux.

Agent d'administration, le sous-préfet n'exerce pas uniquement son action par ses manifestations extérieures : rapports, dépêches, conférences, arrêts, décisions. Cette partie visible

de son œuvre, pour importante qu'elle soit, n'en est pourtant pas la partie essentielle. C'est dans son cabinet, c'est chez lui, c'est dans mille et une circonstances, que les textes n'ont pas prévues parce qu'elles ne peuvent être prévues, qu'il joue vraiment son rôle principal. On a dit très justement de l'administration préfectorale qu'elle est la tutrice des communes; on peut dire non moins justement du sous-préfet qu'il est le conseiller-né des maires.

Au temps où les maires étaient nommés par le pouvoir central, celui-ci choisissait les hommes qui lui convenaient, et, il faut le reconnaître, il prenait en général des hommes aptes par leurs connaissances à la gestion des affaires publiques. La mairie était souvent le fief d'une famille : on se passait l'écharpe de père en fils et, avec elle, les traditions administratives, Depuis que les maires sont élus par leurs collègues du conseil municipal, il n'en est plus de même. Chez tous, on rencontre, certes, une même bonne volonté, un même souci du bien public; mais chez tous on ne trouve pas une égale compétence. Animés pour la plupart des meilleures intentions, soucieux en général de faire grand et beau, désireux surtout de faire vite (leur mandat est si bref), ils iraient volontiers avec trop de hâte et sans un respect suffisant des textes. Les lois, décrets, circulaires, les instructions surtout forment un dédale dans lequel ils s'égarent. Un guide leur est indispensable. Sans doute, l'instituteur, moins sujet à changement et souvent secrétaire de mairie, ou, dans les communes plus importantes, le secrétaire spécial de la mairie, fonctionnaire à peu près inamovible et par nature traditionnaliste, est là pour faciliter la tâche du maire. — Oui; mais le maire écoutera-t-il volontiers les avis de ses subordonnés, se rendra-t-il facilement à leurs raisons, ne prendra-t-il pas ombrage de leurs manières? Rien n'est moins certain; et puis la science un peu courte et étroite de ce conseiller ne sera-t-elle pas souvent en défaut?

C'est pourquoi il faut à la portée du maire un administrateur de carrière, un homme versé dans la connaissance des lois, rompu à la pratique des textes et des usages, et qui, par le prestige de sa fonction et l'autorité de sa personne, soit en mesure de donner des conseils utiles ou de redresser des

erreurs. Que de fois un sous-préfet intelligent et soucieux de son devoir aide-t-il un maire à trouver la solution d'une affaire ou à sortir d'un pas difficile!

Ces avis, ces conseils, on reconnaît volontiers que les maires en ont besoin; mais, dit-on, ils les trouveraient aussi facilement, aussi bons, sinon meilleurs, auprès du préfet et du secrétaire général : les moyens de correspondance rapide, télégraphe et téléphone, les moyens de communication accélérés rendent chaque jour le sous-préfet plus inutile. Argument très séduisant au premier abord, mais qui ne résiste pas à l'examen.

On ne comprend pas très bien comment le télégraphe et le téléphone permettraient une solution plus prompte des affaires, alors que les formalités administratives exigent tant de pièces pour la constitution de dossiers réguliers. Très onéreux en outre l'un et l'autre, ils ne sont bons que pour des conversations brèves, pour des échanges de renseignements précis sur des points précis, pour des ordres. Ce n'est pas ce qu'il faut avec des maires ruraux, qui ont souvent besoin de longs discours pour s'exprimer ou pour comprendre.

Même réflexion pour les moyens de communication. Certes, à ce point de vue comme à tout autre, la France de 1905 ne ressemble guère à celle de 1800 qui vit naître les sous-préfets : les voies de communication rapides, chemins de fer d'intérêt général, chemins de fer d'intérêt local, tramways, ont été multipliés sur toute la surface du territoire. Est-ce à dire que les rapports soient beaucoup plus aisés entre le chef-lieu du département et la plupart des communes? Nombre de chefs-lieux de canton sont encore dépourvus de toute voie ferrée, et la grande majorité des communes est à dix kilomètres environ de la plus prochaine station. Quel avantage administratif tirent ces communes d'une ligne de chemin de fer, quel bénéfice immédiat en reçoivent leurs magistrats?

En moyenne, il faut faire un trajet trois fois plus long pour aller se renseigner à la préfecture que pour se rendre à la sous-préfecture. Au contraire, dans la plupart des régions, les maires ruraux, — les plus nombreux, les plus intéressants, — viennent une fois par semaine au chef-lieu d'arron-

dissement, le jour du marché. Ils profitent de ce voyage pour traiter avec le sous-préfet les questions communales, s'éclairer sur un point obscur, se documenter sur un cas compliqué. La perte de temps est insignifiante, de ce temps si cher au campagnard; une visite au préfet prend une journée entière et cause des frais de déplacement assez élevés. Le pouvoir municipal ne serait plus guère accessible qu'aux riches et la mairie redeviendrait un fief héréditaire.

Et encore, le préfet, le secrétaire général, assiégés de visiteurs venus de tous les coins du département, ne pourraient les recevoir tous ; il leur faudrait en remettre au lendemain ; les maires seraient-ils renseignés plus vite, et n'y aurait-il pas quelques mécontents de plus ?

Il ne reste plus aux adversaires de l'institution qu'un argument : l'économie à réaliser. Si l'on veut bien consulter l'*Annuaire* du ministère de l'Intérieur, on verra qu'il y a dans la France métropolitaine 273 sous-préfectures : 49 de première classe, 56 de deuxième, et 168 de troisième. Le traitement de ces 273 agents s'élève à 1 041 000 francs. En y ajoutant les dépenses du personnel des bureaux, 1 073 000 francs, et celles des frais matériels d'administration, 582 900 francs, on arrive à un total de 3 056 900 francs.

Supprimez les sous-préfets : il faudra bien dans toutes les préfectures, ou dans presque toutes, nommer un second secrétaire général; dans quelques départements très importants ou très étendus, un troisième sera nécessaire. Ce n'est pas tout : il faudra augmenter le personnel des bureaux des préfectures, le travail des sous-préfectures venant s'ajouter à leur besogne actuelle; il faudra aussi accroître le fonds dit d'abonnement des préfectures pour les dépenses matérielles.

Tout compte fait, au plus juste, on arriverait à grand'peine à une économie de 1 500 000 francs. Est-elle suffisante pour balancer les inconvénients multiples de la suppression, et surtout pour détruire le mécontentement très vif qu'elle produirait dans la plupart des arrondissements? Que certaines sous-préfectures soient rayées de la carte administrative, celles par exemple qui ne comprennent que trois ou quatre cantons, c'est chose possible et sans inconvénient. Mais, en

elle-même, l'institution est utile. Elle n'est certainement pas parfaite, mais elle est perfectible.

Pour la perfectionner, il suffirait d'étendre, dans une mesure raisonnable, le pouvoir de décision propre du sous-préfet.



Il ne peut s'agir ici d'un projet détaillé (ce serait trop aride et trop technique), mais seulement de grandes lignes.

Le sous-préfet, avons-nous dit, est à la fois agent de gouvernement et agent d'administration.

Comme agent de gouvernement, il n'a pas à recevoir de nouvelles attributions. Il n'est qu'un sous-ordre, et, sauf le cas exceptionnel où il doit agir de lui-même pour le maintien de l'ordre ou dans l'intérêt de la sécurité publique, son rôle est d'obéir aux instructions venues de plus haut. Raisonnablement il ne faut pas affaiblir le préfet pour fortifier le sous-préfet : l'action politique gagne à n'être pas dispersée. En cette matière, le sous-préfet ne doit donc avoir de personnalité et d'initiative que dans la façon dont il exécute les ordres reçus : il lui faut de l'intelligence et du tact ; il n'a pas besoin de pouvoirs.

Au contraire, comme agent d'administration, ses moyens d'action, ses pouvoirs de décision propre doivent être étendus Ainsi que le disait Duchesne dans la discussion de la loi du 28 pluviôse an VIII, « l'administration a besoin d'être plus rapprochée des administrés que la justice des justiciables ». Rien de plus vrai. Les besoins administratifs sont de tous les jours, de tous les instants ; les besoins judiciaires sont moins fréquents : ils sont un accident dans la vie, alors que les besoins administratifs en sont la condition normale. Il faut donc donner à ceux-ci le moyen d'être satisfaits sur place et sans délai. Les tribunaux d'arrondissement offrent cette satisfaction aux plaideurs ; les sous-préfets sont impuissants à la procurer à leurs administrés. Il importe de donner aux sous-préfectures le rôle définitif, sauf recours, que les tribunaux de première instance jouent, sauf appel de la part des plaideurs.

Les attributions administratives des sous-préfets peuvent se ranger sous deux chefs : attributions relatives aux personnes; attributions relatives aux collectivités.

En ce qui concerne les personnes, le sous-préfet, investi de certains pouvoirs, ne possède pas ceux qui en sont nécessairement le corollaire. Ainsi la nomination ou l'agrément de certains agents lui appartiennent ; la révocation est réservée au préfet. Rien de plus préjudiciable à la bonne marche des affaires. Nommé par le maire, un garde-champêtre ne peut entrer en fonctions, être admis à prêter serment qu'après avoir obtenu l'agrément du sous-préfet. Si l'agent remplit fidèlement sa mission, tout va bien ; si, au contraire, il manque à ses obligations, il faut avoir recours au préfet ; un délai toujours assez long est nécessaire pour obtenir une décision, et cette décision est prise sur l'avis du sous-préfet. Ne serait-il pas plus rationnel et de meilleure administration que celui qui nomme ou agrée disposât aussi des mesures de répression, de la plus bénigne à la plus grave ?

Le sous-préfet nomme à des emplois rétribués et à des fonctions gratuites et honorifiques. Convient-il d'étendre ses pouvoirs, de lui conférer, par exemple, la nomination des membres des commissions administratives des hôpitaux et hospices, des délégués de l'administration à la revision des listes électorales ? Ce serait lui rendre un mauvais service, en l'exposant un peu plus aux pressions politiques. Du reste, nombre de nominations de cette sorte ont surtout du prix pour ceux qui en sont l'objet parce qu'elles viennent du préfet, agent supérieur du pouvoir central.

Le sous-préfet peut prendre certaines mesures à l'endroit des individus. Il autorise le transport d'un cadavre d'une commune à l'autre de son arrondissement. Pourquoi ne pas étendre ce droit à toute la France ? Les familles seraient plus promptement satisfaites, et l'on éviterait ces innombrables et incessantes dépêches qui compliquent et surchargent inutilement le service télégraphique. Nombre d'autorisations réservées au préfet, et par conséquent longues à venir, seraient avantageusement transférées au sous-préfet : ouverture des établissements dangereux ou insalubres de la deuxième classe, ou même de la première ; permissions de voirie et arrêtés

d'alignement relatifs aux chemins vicinaux ; séquestration des animaux atteints de maladies contagieuses, etc., etc.

Enfin, en ce qui concerne les collectivités, les personnes administratives, communes d'une part, établissements charitables d'autre part, le sous-préfet n'est qu'agent de transmission et d'exécution, les bureaux de bienfaisance exceptés. Le préfet est le tuteur légal. Pourquoi ne pas le décharger d'une tâche trop lourde en la répartissant entre ses collaborateurs ? La loi du 5 avril 1884 fournit, au surplus, les bases de cette répartition. Ne dit-elle pas en effet que, pour les budgets communaux ne dépassant pas trente mille francs de revenus ordinaires, le juge des comptes est le conseil de préfecture ? N'est-il pas dès lors naturel que le sous-préfet soit compétent lorsque le juge administratif est du premier degré ?

Donc toutes les fois qu'il n'y a pas à accomplir d'acte de gouvernement, primitif ou dérivé ; toutes les fois qu'il n'y a pas à prendre de décision ressortissant au pouvoir réglementaire du préfet ; toutes les fois qu'il ne s'agit pas d'une affaire dont la solution doive être donnée en conseil de préfecture ; toutes les fois que les revenus ordinaires de la commune ne sont pas supérieurs à trente mille francs, compétence du sous-préfet.

Son rayon d'action sera notablement étendu. Qu'on en juge par quelques exemples. Le sous-préfet pourra : ordonner les enquêtes sur le transfert du chef-lieu, la réunion ou la séparation de communes ; diviser les communes en plusieurs bureaux de vote ; convoquer les électeurs pour les élections municipales ; fixer l'heure d'ouverture et de fermeture du scrutin quand il ne s'agira pas d'élections générales ; annuler ou suspendre les arrêtés des maires ; convoquer les électeurs pour l'élection d'une commission syndicale ; convoquer les électeurs pour choisir des habitants en remplacement des conseillers légalement empêchés, etc., etc.

Dans les communes dont les revenus ordinaires ne dépassent pas trente mille francs, il pourra : régler le budget comme le préfet le règle actuellement ; approuver les crédits supplémentaires, le compte administratif du maire ; autoriser l'établissement de centimes pour insuffisance de revenus quand il s'agit de dépenses obligatoires ; approuver les acquisitions

d'immeubles, les constructions nouvelles, aux conditions fixées par l'article 68 de la loi de 1884; approuver toutes décisions de voirie selon l'article 60 de la même loi; approuver les budgets des syndicats de communes dont les revenus ne dépassent pas trente mille francs, etc., etc.

En appliquant le même principe aux collectivités charitables, en réduisant les pouvoirs du sous-préfet en matière d'hôpitaux, hôpitaux-hospices, bureaux d'assistance, en prenant pour limite de sa compétence les chiffres de trente mille francs de revenus ordinaires, on substituerait au préfet le sous-préfet.

L'administration provinciale n'est pas plus simple au début du XX[e] siècle qu'au commencement du XIX[e] : si les moyens de correspondance et de communication la rendent plus aisée, la multiplicité et l'enchevêtrement des textes législatifs et réglementaires la font aussi plus compliquée. Les populations, d'autre part, s'accommodent de moins en moins des fameuses lenteurs administratives. Or, en centralisant plus encore qu'elle ne l'est l'administration départementale, — ce à quoi aboutirait nécessairement la suppression des sous-préfets, — on la rendrait encore plus lente. En maintenant les sous-préfets, en augmentant leurs attributions dans la mesure que nous avons dite, on demeure fidèle à l'esprit de la loi de pluviôse an VIII ; on satisfait aux besoins et aux désirs des populations rurales, et on fait vraiment du sous-préfet ce qu'il doit être : « l'Administration, qui voit par ses yeux, qui se montre, et à qui l'on parle. »

XXX

JEUNESSE[1]

I

JEUNES FILLES

Les belles font aimer, elles aiment...
CHÉNIER

Leurs mains ont très souvent le geste de se prendre,
Et, les doigts enlacés, elles s'en vont ainsi,
Et l'ombre du jardin unit leur groupe tendre
Aux formes des buissons entre-mêlés aussi.

Le front touche le front et l'épaule l'épaule;
Entre elles passe un nom, deux noms entre elles deux;
Et, dans le vent subtil et tiède qui les frôle,
Palpitent mollement des songes amoureux.

Elles vont, sans savoir rien d'autre que leur rêve
A l'horizon doré du bonheur ingénu;
Et leur marche parfois s'interrompt et s'achève,
Comme hésitent des pas sur un seuil inconnu.

Elles vont, sans rien voir des choses de la vie,
Elles qui sauront plus qu'un homme les douleurs!
Et leur âme légère et jeune, heureuse, envie
L'aube du jour obscur où couleront leurs pleurs!

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

II

SOLITUDE

> Je vais en tâtonnant et je cherche une main...
> Qui voudra me guider sur la route infinie ?
>
> F. G.

Je ne suis qu'une enfant errante dans la brume,
Qui demande une main pour y nouer sa main :
Loin de la solitude où mon cœur s'accoutume,
Verrai-je bientôt poindre une âme en mon chemin?

Ai-je déjà connu cette âme douloureuse,
Et quelqu'un près de moi fut-il triste en secret?
Et, si jamais cette âme a rêvé d'être heureuse,
Est-ce moi qui nourris de larmes son regret?

Peut-être à notre insu pleurions-nous côte à côte,
Peut-être qu'à ses yeux enfin le bonheur luit,
Ou qu'il expie encor, pour d'autres, quelque faute,
Et qu'il erre perdu, comme moi, dans la nuit!

III

INTIMITÉ

Tu travailles, je rêve et poursuis près de toi
Le songe d'une joie ainsi continuée ;
Dans la bise d'hiver qui souffle atténuée,
La nuit rôde, légère et bleue, au bord du toit.

Le silence alentour de notre chambre veille,
Et fait meilleurs les mots amis que nous disons ;
Parfois dans l'âtre clair s'écroulent des tisons
Dont le flamboiement pourpre et blanc nous émerveille.

Et nous restons à regarder ainsi longtemps
Palpiter, puis mourir, comme un cœur, cette braise;
Notre amour enflammé, sans s'éteindre, s'apaise
Dans la sérénité tendre de ces instants.

Il fait pour nous un soir où l'être le plus las
Aime et médite mieux les formes de sa vie,
Où, devant son bonheur certain, l'âme est ravie,
Comme un enfant qui court sous les premiers lilas.

Il fait pour nous un soir si chaud de bonnes choses,
Où sont si fortement proches nos deux amours,
Si proches et si bien pareils, et pour toujours,
Que sur leur songe au loin nos paupières sont closes.

Ah ! ce soir, nos destins sont échangés, ce soir,
Parmi l'ombre secrète où notre âme s'élance,
Et, si douces que soient nos voix dans le silence,
Nous renonçons aux mots de ferveur et d'espoir.

Car notre cœur n'est plus désormais solitaire ;
Nous n'aurons plus besoin pour nous être compris
D'entendre une voix chère aux aveux attendris :
Nous nous aimons si bien que nous pouvons nous taire !

IV

NOCTURNE

Nos pas écrasaient des fougères ;
Nous allions, rêveurs, regardant
Le clair de lune à l'occident,
Parmi les brumes passagères.

Nous disions des choses légères,
Sous la lune, en vagabondant ;
Mais ces choses-là cependant,
Légères, étaient mensongères !

Comme la lune sous les bois,
Sous l'entrelacs des mots, parfois,
Songeait notre âme taciturne.

Et, triste et défaillant, chacun
Respirait, ainsi qu'un parfum,
Toute l'émotion nocturne !

V

AUBE

J'ai vu naître et mourir les rayons de la lune,
Sans reposer ma veille et sans clore mes yeux ;
Au bord du ciel le temps, d'un doigt mystérieux,
Effeuillait le bouquet des heures, une à une.

Et l'aube maintenant refleurit l'horizon :
Voici demain ! Voici qu'un jour nouveau se lève,
Et les hommes, fuyant les ténèbres du rêve,
Sortent pour l'accueillir au seuil de leur maison.

Te voici donc, ô jour de joie ou de souffrance,
Dont le premier flot coule ainsi qu'un sang vermeil,
O toi qui vas livrer à l'éclatant soleil
La terre où tout à l'heure hésitait la nuance.

J'aime l'ombre nocturne autour de mon ennui :
L'ombre fut maternelle et propice à mon âme ;
Et mon regard se blesse à ton ardente flamme,
Abîme de lumière où s'engloutit la nuit !

Et tandis que l'aurore éveille le village,
Je te dis adieu, Nuit, comme à ces grands vaisseaux
Qui s'en vont, emportant nos rêves sur les eaux,
Et dont l'œil tristement suit au loin le sillage !

VI

ROSES D'HIVER

Je songe, dans un vague et tranquille bien-être.
Des roses en bouquet sont devant ma fenêtre,
D'où se voit le jardin tout aveuglé de neige.
Parfois le vent détache, ainsi qu'un frêle arpège

Qu'égrèneraient des doigts de femme nonchalants,
Un à un, des flocons harmonieux et lents,
— Musique blanche unie aux blancheurs végétales !
Le clair bouquet est sur ma table épanoui,
Vif et candide auprès du jardin ébloui
Qui se fleurit de gel ainsi que de pétales.
Il fut là tout le jour dans la pâle clarté,
Et sa chair diaphane a longtemps palpité
Comme un espoir d'avril dans l'air nacré de givre.
Ah ! ce lent jour d'hiver, près de l'âtre et du livre,
Ton parfum me fut doux et ta grâce adorable,
O gerbe que je vais oublier sur ma table !
Et quand, baissant la lampe enfin, je vais laisser
Aux angles froids des murs les reflets se blesser,
Les fleurs, les tendres fleurs aux vaporeuses flammes
Luiront encor dans l'ombre ainsi qu'un bouquet d'âmes !

VII

ACCOUTUMANCE

Au repos du sommeil la mort n'est point contraire,
C'est la même douceur

PIERRE DE MARBEUF

Ce jour est achevé, mon âme : allons dormir.
Laissons les vils tourments qui nous ont fait frémir,
Nos efforts avortés, notre fougue asservie ;
Mon âme, interrompons un long instant la vie...
Demeurons bien ainsi, comme absents, dans le noir ;
Tel l'enfant pas à pas s'instruit, nous, soir à soir,
Prenons la successive et sereine habitude
De l'ombre, du silence, et de la solitude.
Puisqu'il viendra, le temps de l'éternel sommeil,
Goûtons bien ce repos plus trouble, mais pareil,
Pour l'oubli de la vie et l'abandon de l'âme,
Au Léthé, fleuve blanc que nul reflet n'enflamme.
Mieux vaut s'accoutumer dès la tiède saison
Au soleil glacial qui bat sous l'horizon.

Mieux vaut avant la neige avoir froid à l'automne,
Et, pour que rien ne souffre en nous et ne s'étonne,
Quand viendra le moment tragique où tout nous fuit,
Apprenons à mourir peu à peu chaque nuit !

VIII

CAUSERIE AU JARDIN

Causerie au jardin, sous l'ombre des vieux arbres !
La brise y mêle un peu les bruits de la cité,
De la grande cité proche, fumée et marbres,
Dont tressaille sans fin l'âpre fébrilité !

Causerie au jardin ! la pensée est sans fièvres,
Et, plus libre, sourit et chante sur les lèvres,
Aussi fraîche que l'herbe aux murmures soyeux.
Il est soudain plus de lumière au fond des yeux,
Plus de cristal au fil des voix, plus de douceur
Et de grâce expansive en nos gestes humains,
Et, tandis qu'une fleur s'effeuille entre nos mains,
Plus d'émotion gonfle en secret notre cœur !

Causerie au jardin ! charme lent des dimanches
Que traversent des bruits de cloches dans les branches !
Bonté rustique éparse aux vergers des faubourgs,
Quand, malgré les massifs pleins d'ombre, le grand jour
S'avive sous le voile ébloui des paupières,
Et qu'à l'enchantement maternel de la terre
Répond, obscur et grave, un filial amour !
Beauté de la nature, immortelle jeunesse !
Feuillages ouvragés et finement divers,
Sève vivace au long d'un éternel hiver,
— L'hiver stérile et mort des pierres sans tendresse !
Le jardin de la ville est un rire d'accueil,
Un écho qui nous fait les voix jeunes et nues,
Un golfe sûr au bord des âmes inconnues,
Une oasis dans le désert des mauvais seuils !

IX

PROMENADE

Le feu d'une émeraude est plus vif à ma main ;
Il y a de l'azur aux flaques du chemin
Où neige le reflet dernier d'un blanc nuage ;
Et cet air bleu tout neuf au sortir de l'orage,
C'est aussi le printemps au sortir de l'hiver.
Les arbres ont déjà par place un rameau vert ;
L'air est si cristallin que tous les bruits sont proches ;
Et voici vaguement tinter les grêles cloches,
Qu'en ondulant ainsi qu'une houle d'épis
Balance un blond troupeau de lointaines brebis.
La mer semble un ciel bas couché parmi les branches ;
Un parfum mielleux sort des bruyères blanches,
Et l'on dirait l'odeur de la prairie en juin.
Un coq chante, perdu dans quelque ferme, au loin ;
Une haleine de vent dans les pins l'accompagne.
J'arrête alors ma marche à travers la campagne,
Et je crois tout à coup, vers mon cœur élargi
Sentir, devant la glèbe où la vie a surgi,
S'exhaler, avec tout l'infini du mystère,
L'âme du monde éparse au secret de la terre !

X

SONNET BORROMÉE

O beaux jardins parmi des eaux claires trempant !
O colombier fleuri, plein d'ailes parfumées !
Des plumes et des fleurs s'effeuillaient des ramées
Où le lointain du lac comme un ciel se suspend.

L'air alourdi d'odeurs bourdonnait, au tympan,
Un bruit lent et confus d'abeilles essaimées :
Et nos cœurs défaillaient, ô jardins Borromées,
Beaux jardins ocellés d'azur ainsi qu'un paon !



Je frôlais tes cils joints et tes paupières closes
De pétales soyeux cueillis au cœur des roses,
Dont un peu de rosée irisait les couleurs;

Tu méditais devant cette heure ardente et brève,
Et moi, j'eusse voulu que, légers à ton rêve,
Mes doigts fussent plus doux à tes cils que les fleurs.

XI

NUIT D'ÉTÉ

Rose au calice noir, ténébreuse et profonde,
La nuit d'été dormait sur la tige du monde.
Pailleté de lueurs, lourd et mystérieux,
L'air, sablé d'or ainsi qu'un jardin merveilleux,
Semblait rouler au fond de l'ombre mielleuse
Toute une diaphane et vierge nébuleuse.
La lune, pâle encor dans les premiers brouillards,
Plongeait sous les flots de neige au ciel épars,
Comme un soleil de nuit en des mers boréales.
Et, graves, nous parlions de choses idéales
En mots musiciens, trempés de songe pur.
On eût dit que, parfois, des pétales d'azur,
Ciselés par le soin d'angéliques orfèvres,
S'envolaient d'une fleur entr'ouverte à nos lèvres...
Nuit douce, nous parlions aussi de ta blancheur,
Du torride midi, des souffles de fraîcheur
Qu'à travers une brise encor toute échauffée
Le crépuscule humide exhalait par bouffée.
Puis, quittant la terrasse où la rosée en pleurs,
Comme des yeux lassés par le jour, clôt les fleurs,
Nous allions à travers le grand parc vers les berges.
Les étoiles, en feux religieux de cierges,
Toutes, de l'orient jusqu'à l'extrême nord,
Se consumaient autour de la lune au front mort.
Sensible au vent malgré ses rives végétales,
L'eau recourbait ses flots comme de blancs pétales

Qu'on eût dits détachés d'un grand lys effeuillé :
Puis, du bord de la barque étroite au banc mouillé,
Nos mains frôlaient la lune en son reflet liquide,
Ainsi que joue, au fil de l'air lisse et fluide,
Une aile ivre d'azur ramant dans le soleil !
Et sous nos doigts le fleuve envahi de sommeil
Parut diminuer, une à une, ses vagues.
Et muets tout à coup, émus de troubles vagues,
Comme après une course on demeure étourdi,
Après le long jour chaud et le soir attiédi
Nous rêvions, inquiets malgré la paix nocturne,
Insatisfaits au fond de l'être taciturne,
Et, d'un cœur las que nul plaisir n'a contenté,
Nous désirions déjà l'automne dans l'été,
L'automne moins heureuse, un peu triste, un peu veuve,
Mais qui sera demain exquise d'être neuve.
Hélas ! toujours en nous ce désir incertain,
Cette attente du soir au plus beau du matin !...
Et, présage subit, céleste et pâle augure,
Nous regardions, dans l'ombre où tout se transfigure,
S'élargir peu à peu, des brumes émergeant,
Le clair de lune tel qu'un automne d'argent !

MADAME FERNAND GREGH

AU CONGO FRANÇAIS

Lundi, 29 mai 1905.

Du Congo, nous venons de traverser très vite les régions côtières, superficiellement francisées; nous allons visiter plus lentement les terres sauvages de l'intérieur. Quand nous serons au centre de l'Afrique, les petites cités de la côte, dont la médiocrité nous a déçus, Libreville, Loango, Brazzaville, nous paraîtront sans doute, par contraste, de vrais centres de vie européenne; je n'ose dire, de civilisation. Nous nous rappellerons qu'il s'y trouve des maisons, quelques-unes même en pierre, des factoreries, un marché, un cercle, une école de mission; que les indigènes y travaillent, s'y habillent, et ne s'y mangent pas entre eux. A l'intérieur, nous n'allons plus rencontrer que quelques postes minuscules, séparés par des distances énormes, et, près de fleuves immenses, des cases d'anthropophages nus. Nous allons parcourir, — sous l'équateur, — des terres de grandes forêts, où les lianes à caoutchouc abondent, des terres de haute brousse, où rôdent en bandes les éléphants. Caoutchouc, ivoire : les deux richesses qui ont attiré, jusqu'au fond de ces pays noirs, les blancs avides et audacieux.

A sept heures du matin, le vapeur *Albert-Dolizie* quitte le « port » de Brazzaville. Port plutôt rudimentaire sur le petit lac du Stanley Pool, mais port assez profond pour que les bateaux puissent s'approcher tout près de la rive. A bord,

monsieur et madame de Brazza, et une partie de la mission qui les accompagne : un administrateur en chef des colonies, deux officiers, un professeur, un docteur, un adjudant. Comme autres passagers, un officier d'infanterie coloniale se rendant au Tchad, un petit fonctionnaire et trois sous-officiers. Un administrateur-adjoint commande le bateau : l'étoile d'argent, symbole de son grade, brille sur son casque colonial. Il est assisté d'un mécanicien blanc et d'un pilote sénégalais. Notre vapeur mettra dix à douze jours pour atteindre Bangui, après cinq cents kilomètres environ sur le Congo et plus de six cents sur l'Oubangui. Autrefois, on mettait, pour le même trajet, vingt-cinq à trente jours, sur de très mauvais bateaux. Un réel progrès s'est accompli.

De sept heures à dix heures et demie du matin, nous naviguons sur le Stanley Pool, une sorte de Léman, avec le « petit lac » entre Brazzaville et Léopoldville, et le « grand lac », en amont. Des collines peu élevées l'entourent, tapissées de brousse verte ou de noires forêts. Au milieu, une grande île, tour à tour herbeuse et boisée. Parfois des bancs de sable rose. Nous saluons la place où M. de Brazza, à sa seconde expédition, débarqua pour prendre possession du territoire de Ntamo, cédé par le roi Makoko à la France.

A la sortie du Pool, se dressent des falaises blanches, grises, jaunes et rosées, que Stanley a nommées *les Falaises de Douvres*. Ensuite, commence le défilé qu'on appelle, d'un mot très juste, *le Couloir*. Le Congo n'a plus ici que deux ou trois kilomètres de large ; il est resserré entre des collines hautes de cent à deux cents mètres, tantôt dénudées, jaunâtres ou lie de vin, tantôt couvertes d'arbres, d'arbustes et de buissons. Dans cette traversée des « Monts de Cristal », le fleuve fait de brusques détours : on aperçoit, en avant, un fond lointain de collines grisâtres.

A l'entrée du Couloir, nous visitons un poste à caoutchouc. Deux cent soixante-quinze noirs, Loangos et Bakongos, y sont employés à arracher des herbes à caoutchouc, d'où l'on extrait, à Brazzaville, le précieux latex. Ces travailleurs, dits *volontaires*, ont été amenés de Loango à Brazzaville et de Brazzaville à ce poste, sans savoir où ils allaient, sans savoir quel travail ils allaient entreprendre : ils ont cru s'engager

pour un an, mais leur contrat porte deux ans. Ils nous demandent avec anxiété combien de mois, combien de *lunes*, ils ont encore à rester ici. Ils se plaignent du travail, trop dur, de la nourriture, insuffisante : beaucoup d'entre eux sont d'une navrante maigreur. Les livrets, qui devraient leur être remis, sont entre les mains de leur contremaître blanc : qu'en feraient-ils, d'ailleurs ? Ils ne savent pas lire. La plupart de ces livrets, qui devraient être visés par un administrateur, ne portent aucune signature. Tous renferment cette mention : « Le contrat sera résilié, sans aucune indemnité de résiliation, lorsque, pour un motif quelconque, le travailleur ne rendra plus de services à la compagnie. » Avis à ceux qui se blesseraient ou tomberaient malades !

Mardi 30 mai.

La vie, à bord de l'*Albert-Dolizie*, n'est pas trop inconfortable. Les cabines ne sont guère luxueuses, avec leurs étroites couchettes superposées et serrées les unes contre les autres ; tout de même, elles sont préférables aux tentes, qu'on était obligé jadis de dresser sur les bancs de sable où s'arrêtait le bateau chaque soir et pour toute la nuit. Les passagers, n'étant pas nourris, font faire leur cuisine par leurs propres *boys*. Il y a à bord — raffinement suprême — une machine à glace : nous mangeons, en pleine Afrique équatoriale, d'excellentes glaces à la vanille du Congo.

Le pont supérieur est réservé aux passagers blancs : c'est là qu'ils ont leurs cabines, prennent leurs repas, lisent ou fument, étendus sur des chaises longues. Le pont inférieur est occupé par les passagers noirs, et aussi par les animaux. C'est un étrange grouillement. Tirailleurs sénégalais, gardes régionaux yakomas, porteurs loangos, indigènes des rives traversées, hommes, femmes et enfants, debout, assis ou couchés, cuisinant, bavardant, se disputant, dormant. Parfois quelques-uns chantent des chœurs monotones ; parfois un amateur joue, sur un instrument à cordes, un air simple et plaintif, qu'il répète indéfiniment. Les pauvres bagages des indigènes encombrent le pont, paniers, nattes et calebasses. Une âcre odeur est répandue, faite d'un nauséabond mélange : graisse de machine, sueur de nègre, huile de palme, infecte

cuisine. Aux heures des repas, nous voyons tous ces noirs manger gloutonnement des mets ignobles, manioc puant, poisson douteux, viande pourrie.

Pendant que le bateau remonte le fleuve entre les collines du Couloir, je relis, dans le livre de A.-J. Wauters *l'État Indépendant du Congo*, sa magnifique théorie sur le bassin du Congo. Grand savant, doublé d'un artiste, Wauters a, sans sortir de Bruxelles, sans quitter son cabinet de travail, reconstitué le plus lointain passé du fleuve gigantesque : depuis, toutes les constatations faites sur place par les explorateurs ont confirmé son audacieuse hypothèse.

L'Afrique a été autrefois couverte de lacs : le lac Tchad et le marais du Bahr-el-Gazal en sont des vestiges ; le Congo aussi. La zone inférieure, côtière, du Congo, en aval des Monts de Cristal, n'avait, à l'époque quaternaire, aucun rapport avec la zone moyenne ; car ce bassin moyen du Congo formait alors une immense cuve close, dont le fond était occupé par une mer intérieure, alimentée de nombreux affluents. Autour de cette terrasse creuse, d'autres terrasses, délimitées par des collines, renfermaient d'autres lacs sans issue, formant des bassins hydrographiques indépendants les uns des autres.

Mais, au cours des siècles, le niveau des eaux monte en même temps que, dans ces cuvettes, s'accumulent les sédiments ; les barrières qui séparent les différentes cuves s'usent peu à peu. Les nappes lacustres atteignent, puis dépassent le seuil le moins élevé du pourtour : elles se déversent dans quelque terrasse inférieure, gonflent son lac, le font déborder. Les torrents se précipitent, attaquent énergiquement les seuils du réservoir qu'ils viennent de franchir, les liment peu à peu, puis en approfondissent de plus en plus les gorges étroites. Gonflée par l'appoint des eaux descendues de dix terrasses voisines, la vaste mer intérieure déborde à son tour, franchit, par un seuil, la chaîne côtière des Monts de Cristal, et creuse le défilé, long de 550 kilomètres, au fond duquel le Congo s'écoule aujourd'hui. Alors, durant des siècles, les canaux d'écoulement s'approfondissent de plus en plus ; les terrasses se rejoignent et se vident ; les lacs intérieurs deviennent de moins en moins étendus, puis finissent par se dessécher.

En fin de compte, un fleuve immense, accru d'immenses affluents, a remplacé tout récemment l'ancien réseau de mers sans issue. Mais tout atteste l'existence antérieure de ces mers : les lacs comme le Stanley Pool et le lac Toumba, la large expansion lacustre entre Tchoumbiri et Isangui, les rapides et les chutes qui obstruent le Congo et ses affluents, les défilés étroits dans lesquels se resserrent brusquement ces larges cours d'eau.

Je me rappellerai souvent, en remontant le Congo et l'Oubangui, cette hypothèse grandiose : elle approfondira l'émotion que peuvent suggérer ces vastes paysages. Il est des vérités qui nous apportent une vive impression de beauté...

Comme les hypothèses de la géologie sur le passé du Congo, les constatations de la géographie sur son présent éveillent en nous un sentiment d'écrasante grandeur : le Congo est un fleuve sublime. Son bassin a une superficie de 3 800 000 kilomètres carrés. Long de 4 000 kilomètres, il reçoit des fleuves dont quelques-uns, le Kassaï et l'Oubangui, par exemple, sont presque aussi longs que lui. Le Congo est, par le débit des eaux, le premier des fleuves africains, le second des fleuves du monde. L'Amazone seul l'emporte sur lui.

Passé cet après-midi devant l'endroit où Stanley, descendant pour la première fois le Congo, livra son trente-deuxième et dernier combat.

Mercredi, 31 mai.

Jusqu'ici nous n'avons pas aperçu un seul village indigène : à peine quelques postes à bois. Quand le bois manque, le bateau s'arrête : les noirs, armés de haches, vont couper des arbres dans l'inépuisable forêt. Nous visitons, ce matin, une petite concession européenne (moins de dix hectares). Le colon qui la possède a commencé, l'année dernière, une plantation d'arbres à caoutchouc : quinze mille pieds ont été plantés. Cette intéressante entreprise a pu prospérer ici, parce que la région n'a pas encore été concédée (comme la majeure partie du Congo) à de grandes Compagnies. Les petites concessions semblables à celles-ci (il en existe plusieurs, au Gabon surtout pour les cacaoyers) méritent autant d'éloges que les grandes méritent de critiques.

Dans les petites concessions, un Européen travailleur et hardi, vivant dans le pays même, crée par son propre effort des plantations utiles qui accroissent la richesse de la colonie. Ne pouvant employer la contrainte à recruter son personnel indigène, il cherche d'ordinaire à l'attirer et le retenir par toutes sortes d'avantages, en le traitant bien, le nourrissant bien, le payant bien. Les indigènes, bien payés, peuvent plus aisément satisfaire leurs besoins, peuvent surtout arriver à satisfaire les besoins nouveaux qui s'éveillent en eux au contact d'une civilisation plus affinée ; ils s'habituent ainsi au travail, librement. Peu à peu se constitue la main d'œuvre indispensable au développement économique de la colonie. L'habitude du travail, en se généralisant, fera évoluer, progresser ces populations primitives, si longtemps immobiles et comme somnolentes.

Au contraire, la plupart des grandes Compagnies, auxquelles l'État a accordé pour trente ans le monopole de l'achat des produits du sol, épuisent le pays et oppriment les indigènes. Des capitalistes, qui ne sont jamais venus au Congo, y envoient des agents de mentalité inférieure, de moralité parfois douteuse. Ceux-ci, et surtout leurs employés noirs, entourés de *travailleurs armés*, obligent les indigènes, le plus souvent par la violence, à porter à la factorerie le plus de caoutchouc possible. Les indigènes coupent les lianes dans la forêt pour en obtenir plus facilement le latex ; en échange du caoutchouc, évalué à un prix dérisoire, ils reçoivent des marchandises évaluées à un prix exorbitant. Mal payés, ils n'ont aucun intérêt à travailler, et ne travaillent que contraints, ne progressent pas. La conséquence économique du régime des grandes concessions, c'est l'anéantissement rapide de richesses qu'il faudrait exploiter méthodiquement ; c'est l'épuisement intensif d'un sol qui sera sans valeur dès que les lianes à caoutchouc auront disparu. Et la conséquence politique, c'est l'établissement d'une forme nouvelle d'esclavage, féconde en souffrances de toutes sortes pour les noirs ; c'est le plus sérieux obstacle au développement normal de ces races inférieures.

Ce matin, toujours le même paysage qu'hier ; toujours les mêmes collines herbeuses ou boisées ; toujours le même défilé, un peu élargi seulement : le Congo a ici quatre kilo-

mètres au lieu de deux. M. de Brazza nous montre l'endroit où il vit le grand fleuve pour la première fois ; et il se plaît à nous conter cette merveilleuse aventure. C'était à sa seconde expédition ; il cherchait à assurer à la France un poste sur le Congo. Parti de la côte, il a remonté en hâte l'Ogôoué et traversé le plateau des Achicouyas. Un envoyé du roi Makoko vient inviter le grand chef blanc à visiter le grand chef noir. A Ngampo, les indigènes affirment qu'un fleuve immense est là tout proche : c'est le Congo, l'objet de cette recherche passionnée, le but de cette exploration enthousiaste. M. de Brazza se décide à partir tout de suite ; se fiant au dire des noirs, croyant le fleuve peu éloigné, il ne fait pas emporter d'eau. Pénible journée de marche sur un plateau desséché, inhabité, brûlé du soleil. Le soir, la petite caravane est épuisée de fatigue, morte de soif. Impossible de trouver de l'eau sur cette terre brûlante. Le lendemain, nouvelle marche sous l'ardent soleil ; toujours pas d'eau. Aucune apparence de fleuve : les plateaux semblent se prolonger à l'infini ; on ne devine pas la large vallée qui sépare les deux rives, couvertes de la même brousse... M. de Brazza se demande si son guide n'est pas un traître, si cet homme ne conduit pas la petite troupe lassée à quelque guet-apens où tous périront. Le guide affirme qu'il connaît la route, qu'on approche. Le soir tombe ; mais le ciel est sans nuages, la lune illumine l'espace. M. de Brazza, anxieux, active sa marche. Tout à coup, il aperçoit à ses pieds, au bas d'un plateau en pente, une immense nappe d'eau, étincelante sous la claire lumière nocturne. Une joie surhumaine le ravit, la joie rare et sublime d'un beau rêve réalisé... Les noirs, retrouvant des forces, courent jusqu'au fleuve, pour y satisfaire enfin leur soif, — pendant que leur chef s'arrête à contempler le Congo, roulant en silence au clair de lune...

Après le déjeuner, aux heures les plus chaudes du jour, on fait la sieste. Pendant ce temps, notre bateau dépasse le poste belge de Tchoumbiri. Maintenant le paysage est tout à fait changé. Le fleuve est immense : quinze, vingt kilomètres de large, davantage peut-être. Son aspect est plus imposant même que celui du Gange à Bénarès ou du Mékong cochinchinois. C'est un lac, c'est une mer animée d'un mouvement

lent, majestueux. On ne comprend pas seulement, ici on voit de ses yeux que l'hypothèse d'une vaste mer intérieure est une magnifique vérité.

Les rives s'abaissent de plus en plus. Aux collines succèdent les plaines. Il est paradoxal, à nos yeux européens, de constater que le fleuve est plus large en amont qu'en aval, et plus voisin des montagnes en aval qu'en amont. Les îles se multiplient. Tantôt le bateau passe au milieu du fleuve, loin des rives dont on distingue mal les détails; tantôt il longe une rive ou une île, sans qu'on puisse savoir si c'est une île ou la rive; tantôt il s'insinue entre deux îles dans un chenal étroit. Du bord, il est presque impossible de distinguer les bras du fleuve et ses affluents.

Les eaux du Congo sont, comme dit Stanley, *tea-coloured*, couleur de thé : thé de Ceylan, avec quelques cuillerées d'un lait de conserve... Au bord, des marécages ; quelques plaines de papyrus rappelant le delta de l'Ogôoué. Le plus souvent, la forêt équatoriale, vert sombre, monotone, obstinée. Des arbres encore innommés dont l'ensemble, vu de loin, produit une impression analogue à celle des plus antiques forêts de chez nous. Quelques fromagers; quelques palmiers à huile; de grands arbres, formant des parasols de feuilles vert sombre aux reflets dorés. Des lianes, dont les larges feuilles découpées ressemblent à des feuilles de palmiers plus souples.

Ce soir, arrêt au poste belge de Bolobo. Le Révérend Grenfell, un vieil Africain qui découvrit l'Oubangui, monte à bord saluer M. de Brazza. Celui-ci le retient à dîner. Après trente et un ans de Congo, le Révérend Grenfell garde une parfaite santé physique et intellectuelle : il a fondé ici et dirige une belle mission protestante, où il éduque quatre cents négrillons. Interrogé sur la situation des indigènes dans sa région, il répond, non sans ironie : « Ici les indigènes ne sont pas trop mal traités : il n'y a pas de caoutchouc. »

Jeudi, 1er juin.

Dans le fleuve, on aperçoit des taches brunes, mobiles, surmontées parfois d'un jet d'eau : ce sont des hippopotames, qui reniflent. Les passagers tirent sur eux, à bonne distance ; ils tirent aussi sur de pauvres caïmans.

Les matinées sont souvent grises ; des vapeurs blanchâtres montent lentement du fleuve. A midi, la lumière est vive ; pourtant une sorte de brume de chaleur recouvre tout le paysage, le rend trop uniforme. Parfois un curieux effet de mirage semble relever les îles boisées ; une bande d'argent les sépare de la claire image qu'elles projettent dans le miroir des eaux tranquilles. Au coucher du soleil, c'est une heure charmante : les sombres verdures de la rive voisine paraissent plus rapprochées ; la rive éloignée semble plus lointaine, enveloppée d'un léger brouillard très doux ; le fleuve se nuance de mille taches, sombres ou brillantes, or rouge, gris d'argent, améthyste, émeraude, opale.

Il n'y a jamais eu beaucoup de villages sur ces rives du Congo. Le terrain, marécageux en temps ordinaire, est envahi par les hautes eaux ; ailleurs, la forêt est un sérieux obstacle. Nkoundé, où nous nous arrêtons cet après-midi, est le premier village que nous rencontrons sur la rive française. Dès que le bateau aborde, les indigènes, à terre ou en pirogues, apportent des produits à vendre. Ils offrent d'énormes poissons, frais ou fumés (la pêche est leur principale occupation), du manioc, des poulets, des noix de kola, des bâtons de canne à sucre, du tabac en longues feuilles mal séchées. Quelques marchandes arrivent, portant une calebasse sur la tête et un bébé attaché sur le dos.

Ce sont des Bobanguis, appelés Bafourous ou Abfourous par les Batékés. De beaux hommes et de fortes femmes, à la peau d'un brun rougeâtre, vêtus d'un pagne qui commence au-dessous des seins pour finir au-dessus des genoux. Quelques hommes sont frottés d'huile. Les élégantes s'enduisent tout le corps d'une poudre rouge-vermillon ; elles ont les sourcils soigneusement épilés, et les dents limées en pointes. La peau est soulevée de tatouages, sur le front, sur les joues, sur les bras, sur la poitrine : un bouquet de feuilles de laurier est dessiné en tatouage sur chaque tempe. Ce qu'il y a de plus singulier ici, ce sont les chevelures : tantôt les cheveux, séparés par une raie, forment sur les tempes deux petites mèches raides, proéminentes, recourbées comme les cornes du diable ; tantôt, dressés au sommet de la tête, ils la recouvrent d'un casque ; tantôt en un négligent désordre, ils for-

ment deux touffes bouffantes des deux côtés de la raie. Les hommes ont souvent la barbe mal rasée, avec, au menton, une ou deux petites mèches très raides de poils tordus.

Nous visitons leur village. Les cases, carrées, recouvertes de chaume, se cachent sous des palmiers très hauts, sous de vastes fromagers. L'ouverture de la case est étroite, fermée au bas par une planche fixe, en haut par une sorte de volet mobile. Un foyer, sur lequel se fait la cuisine; pour lit, une natte, sur une petite élévation en terre battue; quelques objets particuliers aux Bobanguis : des jarres, contenant du vin de canne à sucre, doux et fade; de petits bancs, très bas, ornés de clous de cuivre en dessins variés (le siège adopte la forme de la partie du corps qu'on y dépose); des pipes en cornes d'antilopes : à la pointe, un petit trou, qu'on remplit d'une pincée de tabac; on fume par l'ouverture la plus large.

Les Bobanguis ont été de tout temps les commerçants les plus actifs du Congo. Autrefois surtout, ils allaient, en pirogues, chercher à la côte les marchandises européennes, étoffes, armes et poudre, les transportaient dans l'intérieur, s'y procuraient de l'ivoire, multipliaient les échanges avantageux. Résolus à défendre leur commerce, ils étaient aussi de redoutables guerriers. Ils essayèrent de s'opposer au passage de Stanley. Quand M. de Brazza, à sa première expédition, voulut redescendre l'Alima, ses pirogues se heurtèrent aux pirogues des Bobanguis; le tam-tam de guerre se fit entendre dans tous leurs villages. « On les entendait chanter, a écrit M. de Brazza, que nous étions de la viande pour leur festin de victoire. » Manquant de munitions, M. de Brazza dut reculer devant ces adversaires nombreux, bien armés et vaillants.

Vendredi 2 juin

Le Congo et ses affluents, reliés les uns aux autres par de nombreux canaux, — Alima, Likouala-Mossaka, Sangha, Likouala-aux-Herbes, Oubangui, — forment ici une sorte d'immense marécage et comme un « delta intérieur ». Notre bateau, pour couper au plus court, remonte ce matin la Sangha, aux eaux claires, et rejoint le Congo par le canal de la Likenzi, aux aspects pittoresques et changeants : tour à

tour des prairies semblables à nos prairies de France, des champs de papyrus, des pâturages marécageux, surmontés de palmiers borassus; quelques jolis morceaux de forêt. Sur les deux rives de l'étroit canal, des caïmans chauffent au soleil leur corps énorme, flasque et grotesque.

Arrêtés ce soir au poste français de Loukoléla. La maison de l'administrateur se dresse sur une place de sable rouge, couverte de jeunes manguiers. L'administrateur nous raconte comment il a visité jadis les peuplades de l'Ibenga. Il s'y était rendu à cheval. Jamais les indigènes de la région n'avaient vu de blanc, ni de cheval. A son arrivée dans les villages, une foule énorme se réunissait pour le voir et voir sa monture. Un chef le supplia de rester plusieurs jours auprès de lui, lui promit de le nourrir, lui et ses hommes, s'offrit à le combler de présents, se réconcilia, sur la demande du blanc, avec un chef voisin... Aujourd'hui, ces sauvages hospitaliers sont en pleine révolte : une compagnie concessionnaire s'est établie dans la région.

Samedi, 3 juin.

La mission catholique de Liranga, que nous visitons aujourd'hui, dépérit, après avoir été jadis florissante. Les Pères enseignent le catéchisme, un peu de menuiserie et de français à trente-cinq élèves, dont les trois quarts viennent du Congo belge. Les Pères nous apprennent que les villages voisins, autrefois peuplés, sont maintenant presque abandonnés (c'est le cas, nous disait l'autre jour le Révérend Grenfell, de nombreux villages sur les deux rives du fleuve). Les exigences des blancs ont fait fuir beaucoup d'indigènes; la maladie du sommeil a tué les autres.

Cette maladie du sommeil est un terrible fléau : elle est en train de dépeupler l'Afrique équatoriale. Son évolution peut durer un ou deux ans. Le malade s'affaiblit, maigrit de plus en plus, perd toute capacité d'attention; quand il veille, il est somnolent; au milieu même de son travail ou de ses repas, il tombe dans de brusques sommeils. Les symptômes peu à peu s'aggravent. L'homme n'est plus qu'un cadavre à la peau parcheminée, couvert de mouches et de vermine. Impossible de l'éveiller, ou, s'il s'éveille, c'est pour quelques instants. Le

misérable finit par mourir d'anémie, d'inanition, parfois après des convulsions terribles. On accuse la mouche *tsétsé* de répandre le germe de cette maladie, sur laquelle on a fait les théories les plus diverses. J'ai entendu, au Congo, un docteur émettre l'hypothèse d'une tuberculose cérébrale. Quelques blancs déjà ont été atteints. Un missionnaire anglais de Matadi, docteur en médecine, prétend avoir guéri l'un de ces blancs par la suralimentation. Si le fait est exact, c'est le seul cas de guérison connu.

Cet après-midi, nous passons du Congo dans les eaux de l'Oubangui. Aucune délimitation nette entre le fleuve immense et son vaste affluent. En 1886, le Révérend Grenfell remonta un jour la rive droite du Congo au lieu de suivre, comme on avait l'habitude, la rive gauche ; après quelques jours, il fut stupéfait de se trouver beaucoup plus au nord qu'il n'aurait dû être : il avait découvert l'Oubangui, par hasard.

Dimanche, 4 juin.

C'est toujours le même paysage que sur le Congo, la même haute forêt vert sombre. L'eau est seulement un peu plus claire : ce n'est plus du thé au lait, c'est du lait au thé. Aujourd'hui nous passons l'équateur et rentrons dans l'hémisphère nord. Plus nous nous rapprochons d'Europe à vol d'oiseau, plus la distance augmentera entre notre lointaine patrie et nous...

Le bateau ne s'arrête que quelques instants en face du village d'une nouvelle peuplade, les Baloïs. Pourtant les indigènes s'empressent de venir, en pirogues, vendre des poissons, du manioc, des bananes. On leur donne, soit de l'argent, qu'ils acceptent volontiers, soit des bouteilles vides, objet d'échange très apprécié : troc et commerce mêlés. A quelque distance de ce village, des soldats télégraphistes sont en train d'établir, très péniblement, la future ligne Bangui-Liranga, qu'on prolongera plus tard de Liranga à Brazzaville. L'un d'eux vient à bord, jeune Parisien parlant le plus pur montmartrois. Il décrit avec humour sa misérable existence. Il se plaint beaucoup des éléphants, qui démolissent les poteaux contre lesquels ils viennent se frotter : « Les sales bêtes! »

En somme, sur toute l'étendue des rives, nous n'avons vu

qu'un nombre infime de villages indigènes et de postes européens. Peu d'animaux aussi : quelques hippopotames; quelques caïmans; quelques perroquets; quelques aigrettes; quelques canards pêcheurs; quelques chauves-souris. Le plus souvent, pendant de longues demi-journées, ni hommes, ni bêtes. Rien ne trouble le calme de ces immensités solitaires. Cette absence de vie animale, cet énorme silence stupéfie, trouble, inquiète. A voir se succéder ces horizons d'eaux sans limites et se prolonger sans fin l'infranchissable muraille des forêts, on peut se croire transporté en des paysages antérieurs à l'humanité, à l'animalité elle-même. C'est ainsi, sans doute, qu'aux époques géologiques lointaines, les terres se formaient au-dessus des eaux; c'est ainsi que s'étendait partout la vie exubérante des herbes et des arbres. En un certain sens, c'est *explorer le temps* qu'explorer l'espace : nous retrouvons, à l'autre extrémité de la terre, l'aspect de nos siècles disparus. Dans l'Inde ou en Chine, par exemple, nous pouvons revivre les temps les plus éloignés de notre histoire humaine, les temps homériques ou les temps bibliques; et c'est à la préhistoire qu'appartiennent nos contemporains les sauvages d'Australie. Sur les bords du Congo, nous revivons des âges antérieurs même à la préhistoire.

Au contact des eaux immenses et des forêts profondes, un curieux état d'âme apparaît en nous. C'est une étrange somnolence des préoccupations habituelles et des souvenirs familiers. Nous vous oublions, chers amis d'Europe; nous oublions vos énergies et vos rêves, vos inquiétudes et vos triomphes, votre politique et vos philosophies, vos arts et même vos amours. L'immense Nature emplit seule le vide infini de nos cœurs. Les seuls sentiments qui nous intéressent sont ceux que nous prêtons aux choses : la sérénité des eaux calmes, la tenace volonté des forêts, la colère rageuse des tornades, la candeur souriante des aurores, l'orgueil éclatant des midis, la divine résignation des soleils couchants.

Lundi 5 juin.

Rencontré un petit vapeur, le *Brazzaville*, appartenant à une société qu'on appelle ici *les Quatre C. F.*, C. C. C. C. F., *Compagnie Commerciale et Coloniale du Congo Français.*

Depuis notre départ de Brazzaville, nous n'avions rencontré que deux vapeurs, un grand vapeur belge, le *Sinkitini*, se rendant aux Stanley Falls, et un petit vapeur français des Messageries Fluviales, le *Félix-Faure*.

Arrêt à Impfondo, petit poste occupé par quatorze gardes régionaux, des nègres de races diverses : deux Sénégalais, un Monrovien, un Pahouin, dix Yakomas (cette peuplade d'anthropophages nous fournit la plupart de nos miliciens). Près du poste, un village indigène. Nous sommes maintenant parmi les populations les plus sauvages de tout le Congo. On les appelle, à tort, des Bondjos. Le mot *Bondjo*, dans la langue du pays, signifie *blanc* : les premiers explorateurs, entendant partout ce mot sur leur passage, ont désigné par lui ces populations inconnues ; le nom leur est resté.

Ces Bondjos, célèbres pour leur anthropophagie, sont de grands et robustes gaillards, la peau couleur d'un beau bronze, tatoués de lignes formant de bizarres dessins. La tête est bestiale : traits accentués, front fuyant, mâchoire proéminente. Hommes et femmes ont les cheveux coupés ras (sauf parfois une mèche), et les cils et sourcils arrachés. Comme vêtement, pour les hommes une corde d'où pend un chiffon d'étoffe ; pour les femmes, un singulier petit jupon, formé de lanières découpées dans une écorce d'arbre battue : ce léger costume, attaché aux hanches, a tout à fait l'aspect du *tutu* de nos danseuses. Comme parure, aux mains et aux chevilles, des spirales de fer et de laiton, couvrant parfois la moitié des bras et des jambes (on dirait des ressorts de sommier). Plusieurs vieilles sont d'une maigreur squelettique, plusieurs enfants souillés d'ulcères. Ces sauvages habitent de petites cases, en une sorte de jonc, recouvertes de palmes sèches. Devant ces cases (si basses qu'il faut s'y tenir accroupi), des sièges sont faits d'une grosse branche ingénieusement coupée : la branche principale sert de dossier, les branches plus petites qui s'en détachent servent de supports.

Des hommes font sécher leurs filets. Des esclaves travaillent le fer. Des femmes fabriquent des poteries parfaitement rondes, qu'elles tournent avec leurs pieds et leurs mains. D'autres font la cuisine : sur un tronc d'arbre brûlant et formant brasier, elles placent le manioc enveloppé dans de larges

feuilles humides; le manioc cuit sans que les feuilles sèchent. Beaucoup de chiens dans ce village : on les élève pour les manger, comme les cabris et les poules.

Au poste d'Impfondo, plusieurs *palabres de femmes* : on appelle ainsi des discussions provoquées par quelque noire fille d'Ève, à la suite d'une aventure amoureuse, d'un rapt, d'un mariage, d'un divorce. Le chef du village se plaint à M. de Brazza qu'un Yakoma, garde régional, ait pris de force une femme bondjo : la femme est à ses côtés, pas intimidée du tout, souriante même; elle est d'ailleurs laide et grotesque; ce Yakoma avait bien mauvais goût! Il sera envoyé à Brazzaville, et puni... Un jeune garde régional pahouin, parlant bien français, a contracté un mariage temporaire avec une fille d'un chef de l'État Indépendant; il veut retourner au Gabon avec elle et le fils qu'elle lui a donné. D'ordinaire, on interdit aux gardes régionaux d'emmener les femmes du pays avec lesquels ils vivent pendant leur temps de service : on craint, paraît-il, que, de retour dans leur village, ils ne les vendent comme esclaves. Mais ce jeune Pahouin paraît honnête, fort attaché à sa compagne et à son petit; on demandera pour lui l'autorisation qu'il sollicite. Enfin une femme bouraka, exceptionnellement jolie et claire, la peau couleur café au lait, voudrait prendre le bateau pour retourner dans son pays. Elle s'est enfuie du Congo belge, où elle recevait (son contrat de travail l'atteste) un salaire de trois francs par mois, pour je ne sais quel travail. Elle a vécu avec un Sénégalais, qu'elle trompait, dit-on, et qui la battait durement: elle a le dos tout zébré de coups de *chicotte* (la chicotte est une sorte de cravache en cuir d'hippopotame, qui cause de vives souffrances et laisse des plaies cruelles : on en use et on en abuse, depuis le nord du Cameroun allemand jusqu'au sud du Congo belge). La jolie Bouraka veut quitter son Sénégalais brutal. Un garde régional yakoma, qu'elle a facilement séduit, jure de prendre à jamais soin d'elle et de son petit enfant.

Mardi 6 juin.

Maintenant que nous avons atteint le pays des cannibales, nous causons souvent, entre nous, d'anthropophagie. Il ne faut pas se représenter tous les anthropophages comme des

brutes féroces, aimant le meurtre pour le meurtre ; il faut plutôt les considérer comme des gourmets, qui préfèrent à la viande animale la viande humaine : l'homme est pour eux « un gibier de choix ». Il y a quelques années, je visitais, dans l'antique capitale de Ceylan, à Kandy, un couvent bouddhique, dont tous les moines passent leurs boissons à travers un filtre, pour éviter d'avaler, de détruire même le moindre insecte. Au contraire, les Bondjos de l'Oubangui n'hésitent pas à tuer un esclave pour le manger. Voilà bien les deux types d'hommes les plus opposés qu'il y ait au monde ! Nous, Européens, nous représentons une nuance intermédiaire dans l'arc-en-ciel humain. Le respect de la vie, que le Bouddhiste étend à tous les vivants, nous ne l'étendons qu'à tous les hommes : l'anthropophage ne l'étend qu'à un tout petit nombre d'hommes, sa tribu, son village, sa famille. Il y a entre un noir anthropophage et un blanc carnivore la même distance morale qu'entre un blanc carnivore et un bouddhiste végétarien.

Pour l'anthropophagie, on constate de grandes différences entre les tribus congolaises. Le Pahouin des bords de l'Ogôoué ne mange que l'ennemi tué à la guerre, et surtout pour s'en assimiler le courage, pour en hériter les vertus. Les Bondjos que nous visitons en ce moment, comme les Nzakaras et les Boubous, font la guerre pour se procurer de la chair humaine ; ils engraissent des esclaves, puis les abattent pour les manger. Ils mangent même des cadavres : à Bangui, on est obligé de placer une sentinelle au cimetière pour les empêcher de déterrer les morts. Enfin les pires anthropophages se trouvent de l'autre côté de la frontière, dans l'État Indépendant : les Batételas ne respectent même pas leurs familles. « Le docteur Hinde, dit A.-J. Wauters, nous explique pourquoi les Batételas ont l'aspect d'une race splendide ; on ne voit chez eux ni cheveux gris, ni boiteux, ni aveugles : les enfants mangent leurs parents au premier signe de décrépitude[1]. »

Rencontré un vieux petit bateau, la *Florida* : c'est le vapeur que Stanley lança sur le Congo, quand il partit à la recherche d'Émin-Pacha.

1. *L'État Indépendant du Congo*, p. 280.

Passé à l'embouchure de l'Ibenga. Les indigènes de la région, tyrannisés par la compagnie concessionnaire, se sont soulevés, il y a quelque temps, et ont massacré les quatre agents blançs. Ils ont tué tout de suite les deux agents subalternes qui leur avaient fait le moins de mal ; ils ont torturé les deux autres, les chefs, dont ils voulaient tirer une vengeance plus cruelle : ils les ont suspendus à l'extrémité d'un arbre, puis détachés brusquement ; leurs corps se sont abattus, écrasés sur le sol. Alors les noirs ont mangé les quatre cadavres.

Mercredi, 7 juin.

Toute la matinée, il pleut. Les jours précédents il faisait très chaud ; aujourd'hui, nous sentons plus vivement le froid amené par la pluie. Nous couvrons de manteaux et de châles nos légers vêtements, blancs ou khakis.

Arrivés cet après-midi au village bondjo de Bétou. Il est, nous dit-on, en révolte ouverte : deux de ses chefs sont en prison, au poste. Les employés de la factorerie, roulant des yeux effarés, nous affirment qu'il y aurait danger à pénétrer dans le village : « Vous allez vous faire manger ».

Tout de même, nous sommes quelques-uns à vouloir tenter l'aventure, curieux d'impressions rares et de bibelots sauvages. Nous franchissons le petit fossé qui sépare le poste du village maudit. Bien entendu, aucun de nous n'est armé : il ne faut pas donner aux indigènes la tentation de s'emparer de nos armes en nous tuant. Un instant après nous, madame de Brazza y pénètre aussi : elle tient à la main un enfant noir, et un seul domestique noir l'accompagne. Les hommes sont groupés sur la rive du fleuve, armés de sagaies, l'air sévère, méfiant. Les femmes et les enfants, restés seuls à l'intérieur du village, s'étonnent de nous voir leur rendre visite. Nous savourons l'étrangeté des corps et des visages, des vêtements et des parures. Voici une tête inégalement rasée, au sommet de laquelle se dresse une crête de cheveux ornés de coquillages. Voici des oreilles dont le lobe est percé d'un trou plus large qu'un écu ; le bourrelet de chair pend jusqu'au cou, long de plusieurs centimètres. Des tatouages fantastiques. Des pieds de femme passés à la teinture vermillon : de loin, on

dirait des bottines de cuir rouge. Comme unique costume de femme, le *tutu*, en fils jaunes, noirs ou rouges. Un jeune garçon porte une casquette de feuilles vertes ornée de plumes; une petite fille est vêtue d'une clochette au derrière. Les parures sont infiniment variées : aux bras et aux jambes, de hautes spirales de cuivre, de laiton, de fer, parfois alternées · des bracelets en peau de serpent; aux doigts, des bagues grossières en fil de cuivre ou de fer; aux oreilles, des boucles de fer, parfois, dans le lobe, des bobines de fil; au cou, des lanières de peau, d'où pendent les cornes de jeunes antilopes, fétiches précieux; de véritables chaînes de fer; des colliers de petites perles rouges, de dents d'hommes ou d'animaux, de coquillages, de crins d'éléphants. Mais le plus extraordinaire, c'est, au cou de certaines femmes, une sorte de col, haut de cinq à six centimètres, entouré d'une bordure circulaire, le tout en cuivre rouge ou jaune; le cercle a été fermé à coups de pierre, si bien qu'il est impossible de jamais quitter cet ornement; serrant le cou, il oblige la femme à porter la tête raide : cette éclatante parure nègre a vaguement l'air d'un instrument de supplice chinois!

Nous essayons d'acheter quelques menus objets, en souvenir de notre visite aux anthropophages, mais tous refusent obstinément notre argent. Alors l'un de nous, un ingénieux officier de zouaves, a l'idée de faire chercher du sel, friandise aimée des indigènes : quelque temps nous nous promenons, un paquet de sel à la main, — sans succès, — ayant conscience de notre ridicule... Mais voici qu'une femme s'approche, échange sa pauvre bague contre un morceau de sel. D'autres l'imitent. Bientôt toutes les femmes, tous les enfants se précipitent, se pressent, nous offrent leurs médiocres bijoux, courent en chercher d'autres, gesticulent, crient, sourient, rient. Quelqu'un nous apporte même une vieille boucle de pantalon! Le sel épuisé, tous acceptent très bien notre argent. Quand ils refusaient de nous vendre, ils craignaient sans doute de nous voir leur enlever leurs biens, et ne rien leur donner en échange : méfiance justifiée, à l'égard de certains Européens. Maintenant, tout le monde est heureux. Et nous aussi, les deux heures passées au village maudit nous ont enchantés.

Je suis tout à fait réconcilié avec les anthropophages. La nuit suivante, je fais ce rêve. Je me vois vivant paisiblement à côté des Bondjos. Je m'attache à ne leur faire aucun tort. Je ne vole rien à personne. Je ne force personne à chercher pour moi du caoutchouc. Je ne fais pas *amarrer* les chefs ; je ne leur enlève pas leurs femmes. J'interdis à mes employés noirs d'utiliser la *chicotte*. Ce n'est pas non plus à coups de fusil que je veux enseigner à ces anthropophages le respect de la vie humaine. Je m'efforce d'entrer en relations pacifiques avec eux. Je leur offre du sel. Je réponds aux saluts des hommes ; je souris aux femmes ; je caresse la peau très douce des petits enfants nus... Je tâche de comprendre ces pauvres brutes ; même je me fais volontairement d'eux une idée supérieure à la réalité : ils ressembleront peut-être un jour à l'idée que je me fais d'eux. J'essaye de voir en rose l'âme de ces noirs. « Avec les indigènes, c'est comme avec les femmes, — nous disait le Montmartrois de l'autre jour : — il faut être un peu *poire* pour n'être pas tout à fait *mufle*. » Quand j'ai gagné leur confiance, je révèle aux plus intelligents de leurs enfants le prix infini, la valeur sacrée de la vie humaine... Que mon rêve est absurde !

Jeudi 8 juin.

Passé devant l'embouchure de la Lobaye. Les Bondjos qui habitent les bords de cette rivière sont depuis deux ans en pleine révolte. Un des officiers envoyés pour réprimer le soulèvement me fournit d'intéressants détails sur les causes et la nature de cette agitation. Il y a ici, paraît-il, huit cent mille indigènes, et pas un seul poste administratif. C'est la Compagnie concessionnaire qui administre le pays, sans aucun contrôle de l'Etat : elle profite de cette situation pour tyranniser les noirs et les exploiter durement. Surtout les traitants noirs de la Compagnie exaspèrent les indigènes, en les accablant de mille exigences, en leur enlevant leurs femmes, en les contraignant par la force à la récolte du caoutchouc. Un jour, les sauvages se décident à briser cette insupportable oppression. Ils envoient des poulets, du vin de palme au traitant sénégalais le plus détesté ; même ils lui fournissent quelques-unes de leurs plus jolies esclaves. C'est une énorme

débauche : le traitant et ses amis se gavent, boivent, font bombance ; bientôt ils tombent ivres-morts. Alors les sauvages envahissent la factorerie, pillent les fusils, les cartouches, la poudre, tuent le Sénégalais et le mangent. La révolte s'étend. En tout, trente-sept traitants noirs sont tués et mangés.

Pour rétablir l'ordre troublé, la France envoie des troupes. Une compagnie de tirailleurs procède en ce moment à la répression. Guerre de brousse et de forêt, dangereuse, pénible et sans gloire. La colonne suit d'étroits sentiers : soudain des coups de fusil éclatent ; des tirailleurs, des porteurs tombent, blessés ou morts. Impossible d'approcher l'ennemi, de le voir même. Les sauvages se dissimulent derrière les hautes herbes ou les grands arbres ; et ils se sauvent dès qu'ils ont tiré. Ils ne manquent d'ailleurs ni de fusils ni de poudre. On prétend que c'est la Compagnie concessionnaire qui leur en vend, en échange d'ivoire et de caoutchouc.

Vendredi 9 juin.

Nous sommes maintenant tout près des collines qui bornaient jadis l'antique mer intérieure. Au milieu du fleuve se dressent des rochers, entre lesquels les eaux se précipitent, impétueuses. A cause de ces rochers, un grand vapeur comme l'*Albert-Dolisie* ne peut atteindre Bangui, lors des basses eaux. Il faut s'arrêter à Zinga, passer les rapides en baleinières, et, au delà des rapides, remonter à Bangui sur un tout petit vapeur. Quand on élaborera pour le Congo un programme de grands travaux publics, il faudra placer au premier rang les travaux de dérochement nécessaires pour rendre praticable l'Oubangui en amont et en aval de Bangui.

Samedi 10 et dimanche 11 juin.

Arrêt à Zinga pour attendre les baleinières. Les uns pêchent, les autres chassent ; d'autres collectionnent les papillons. Il y en a de toutes sortes ici, noirs, blancs, jaunes, bleu-vert : quelques-uns aussi gros que de petits oiseaux.

Le Sénégalais chargé du travail à Zinga a fait jadis partie de la garde régionale. Il avait les meilleures notes, les plus brillants états de service, était arrivé au grade d'adjudant.

En 1901, on l'a « licencié pour raison budgétaire ». A la même époque, pour les mêmes raisons budgétaires, on a commencé à recruter la garde régionale parmi les populations les plus brutalement anthropophages, les Yakomas, par exemple.

Lundi 12 juin.

Passé les rapides de Zinga en baleinières : plusieurs lignes de rochers, parfois couverts d'arbustes, percent les eaux. L'étroite embarcation a juste la place nécessaire pour se glisser entre deux écueils. Nos pagayeurs chantent de bruyantes et jolies chansons. Le chef de chœur, debout à l'arrière, est coiffé d'un vieux chapeau noir, qu'il a paré de plumes blanches. D'autres ont la tête couverte de mèches de cheveux toutes raides, dressées comme de petites cornes. Les baleinières nous conduisent à un tout petit vapeur, le *Binger*, qui doit nous mener jusqu'à Bangui. Les rives s'élèvent peu à peu. Dans le fond du paysage, des collines d'un gris bleuté.

Ce soir, nous campons sur un banc de sable, dans une île. Les boys, porteurs et pagayeurs, dressent nos six tentes de toile verte. Dans chacune d'elles, un lit de camp couvert d'une moustiquaire, une table, une chaise pliante. A quelque distance de nos tentes, les gardes régionaux sénégalais installent leurs nattes, suspendent leurs moustiquaires à quatre bâtons piqués dans le sable. Plus loin, le campement des boys et porteurs loangos, puis celui des pagayeurs, Sangos et Yakomas. Plus loin, la cuisine, où travaille notre dévoué cuisinier chinois, mal secondé par ses aides nègres. Pour se préserver des insectes et de l'excessive humidité, on allume de grands feux, qui brûlent toute la nuit, autour de nos tentes. Le spectacle est pittoresque, sous la claire lune de l'équateur.

FÉLICIEN CHALLAYE.

(A suivre.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LETTRES

DES

ANNÉES ROMANTIQUES

AVANT-PROPOS

Peu d'artistes ont mis dans leur œuvre autant d'eux-mêmes que ce grand musicien : Hector Berlioz. Ses sentiments, ses passions, ses pensées intimes furent presque seuls les sources de son inspiration. La *Symphonie fantastique*, *Harold*, *Lelio*, *Tristia* en sont les preuves : leurs pages les plus émouvantes sont des confidences, des confessions en musique. Et si, ailleurs, Berlioz ne prétend qu'être l'interprète de Shakespeare, de Gœthe, de Virgile, c'est encore lui qui parle et chante sous le couvert de Roméo, de Faust, de Didon : s'étant reconnu dans les créations des poètes qui émurent sa jeunesse, vibrant à leur unisson, il leur a tout naturellement prêté ses propres accents.

Par ce naturel besoin d'expansion, loin d'imiter les auteurs qui abritent plus ou moins leur personne derrière leur œuvre, il a voulu se faire connaître à tous de la façon la plus explicite : il a publié ses *Mémoires*, où il nous apparaît peint par lui-même. Tels Rembrandt, Durer, Delacroix ont conservé pour la postérité leurs propres traits en les fixant sur la toile. « Vous m'y trouverez tel que je fus, tel que je suis, — écrivait-il un jour à l'amie qui inspira les chapitres les plus intimes de son livre ; — tout est vrai et d'une sincérité parfaite : vous verrez bien que je n'ai pas cherché à produire de l'effet. » Rien de plus exact que ce jugement : aussi les *Mémoires* de Berlioz demeurent-ils un document de premier ordre.

Mais cela même ne suffit point à satisfaire l'irrésistible désir qu'il avait d'ouvrir son cœur. A côté des *Mémoires*, où il se résume, il trace, au jour le jour, des pages où frémit sa vie même, sa vie tout entière, et dont la lecture laisse une impression immédiate et fraîche

de « chose vue ». On se rappelle en les parcourant, ces vers du poète :

> ... J'étais là ; telle chose m'advint ;
> Vous y croirez être vous-même...

Ces feuillets rapides, qu'il dispersa dans toutes les directions depuis sa tendre jeunesse jusqu'à sa mort, sans se douter que leur réunion pût former un pareil monument, c'est toute sa correspondance.

Ce fut un terrible *écriveur* que Berlioz! Pourtant, par métier, il fut écrivain, et, comme tel, astreint à de durs labeurs. Mais, quand il avait achevé sa besogne et posé la plume du critique, il aimait encore à causer de loin, librement, avec ceux qu'il aimait. Dès lors, plus de lassitude : il redevenait lui-même ; il pouvait s'exprimer sans contrainte, il en profitait avec joie! Aussi est-ce dans ses lettres surtout qu'il faut chercher sa pensée vraie. Il y parle à cœur ouvert, il s'abandonne, il se livre. Les *Mémoires* ne donnent pas de lui une idée aussi exacte : ce raccourci de son existence, malgré sa parfaite sincérité, ne va pas sans quelque apprêt ; on y sent, par endroits, la « littérature ». Les lettres, en leur tenue plus négligée, ont peut-être de moins brillants dehors ; mais que de compensations elles nous offrent! Quelle abondance de sensations directes et personnelles! Et quelle variété de tons! Car elles s'adressent aux correspondants les plus divers ; on y voit l'homme sous tous les aspects possibles, dans le secret de son foyer comme dans le monde disparate où il lui faut s'agiter, tenant à chacun le langage qui convient, mais restant lui-même, et mêlant au récit de ses actes la confidence perpétuelle de ses sentiments et de ses pensées. Qui aura lu soigneusement ces lettres connaîtra Berlioz encore mieux peut-être que le connurent jamais ses plus intimes amis.

On a déjà publié et recueilli maintes lettres de Berlioz. Mais il en est un bien plus grand nombre qui sont restées jusqu'à présent inédites. C'est d'abord près de trois cents lettres intimes qu'il écrivit à ses proches, à son père et à sa mère, à son grand-père, à ses sœurs, à ses nièces, — lettres réparties sur un espace de près de cinquante ans (de 1821 à 1868), et dont l'ensemble constituerait à lui seul une autobiographie aussi complète qu'animée. — D'autres, fort nombreuses, sont adressées à des amis en art, écrivains, poètes, parfois les premiers de l'époque, ou à des confrères, — qui ne sont pas toujours des amis, — et aux indifférents avec lesquels les obligations de la société l'ont mis en contact[1].

1. Les lettres adressées par Berlioz aux différents membres de sa famille nous ont été gracieusement communiquées par sa nièce madame Chapot et sa petite-nièce madame Reboul. Nous en devons d'autres à l'obligeance de MM. Paul du Boys, Gaston Calmann-Lévy, Chaper, P. Dieterlen, Émile Ollivier, Gustave Simon, MM. les membres du Comité de la Société des Concerts, etc.

L'ensemble est d'autant plus précieux qu'on n'y peut surprendre aucune solution de continuité. Berlioz nous avait donné une première autobiographie : en voici une seconde, qui n'en est pas seulement le complément, mais se révèle comme une œuvre intégrale. Ces *Lettres* ne contredisent pas les *Mémoires* (si ce n'est sur quelques détails insignifiants); elles les contrôlent, les précisent et y ajoutent. Leur assemblage forme un livre, dont toutes les parties se suivent et s'enchaînent, qu'il faut lire comme on lit un roman par lettres, — *Werther*, ou *la Nouvelle Héloïse*, — et les éléments dont il se compose ne sont pas des fictions, mais la vérité même, l'émanation réelle du plus grand maître qui ait honoré l'art musical en France au XIXe siècle. Berlioz est là tout entier qui revit devant nous.

Nous présentons aux lecteurs de la *Revue de Paris* la première partie de cette correspondance, les lettres des « années romantiques », — de ce temps où l'artiste est jeune, où son exubérance est le plus ardente, où, non content d'exprimer par son art l'idéal de l'époque, il en incarne l'esprit en sa personne, apparaissant lui-même comme le type réel du romantique. On le verra dans le feu de la lutte pour la vie et pour l'art, comme dans l'intimité de sa maison. On entendra les éclats de ses colères, et parfois même de ses joies : car, en cette première période, il eut au moins quelques satisfactions qui lui furent inexorablement refusées par la suite. Il est encore soutenu par l'espérance; le combat quotidien sied à son tempérament batailleur. « Bah! j'aime cette vie-là », écrira-t-il un jour à Liszt; et, dans le même instant, il commence *Roméo et Juliette*.

Ce sont les plus belles années de sa vie qu'il va, tout naïvement et sincèrement, et presque à son insu, nous raconter lui-même.

JULIEN TIERSOT

I

A SA SŒUR NANCI[1]

Paris, ce 13 décembre 1821

.....Tu me demandes quels sont mes plaisirs et mes peines. Pour celles-ci, je te répondrai avec La Fontaine : « L'absence

1. Après avoir passé son enfance dans sa famille, à la Côte-Saint-André, Hector Berlioz, âgé de dix-sept ans et quelques mois, quitta pour la première fois sa province en [illegible] 1821, pour aller étudier la médecine à Paris. Les premières lettres [illegible] après son arrivée dans la capitale, sont adressées à sa sœur Nanci, [illegible] plus jeune que lui de deux ans, — à sa sœur Adèle, — plus jeune que lui de dix ans, — à son père et à sa mère.

est le plus grand des maux » ; mais il s'en joint encore d'autres, causés, tantôt par une étude dégoûtante[1], tantôt par le découragement que j'éprouve souvent, lorsque, après un travail opiniâtre, je réfléchis que je ne sais rien, que j'ai tout à apprendre, que peut-être papa ne sera pas content de moi, que peut-être... que sais-je moi ? je ne finirais pas si je voulais te peindre toutes les idées tristes qui m'accablent.

Mes plaisirs même, qui sont en petit nombre, se réduisent toujours, à faire frémir ou pleurer. Les seuls que j'aie encore connus jusqu'ici, c'est le cours d'histoire de Lacretelle[2] et le grand Opéra. A cause du nom de *cours*, tu ne te fais peut-être pas d'idée qu'il y ait du plaisir là ; cependant tu te trompes : cet homme parle comme un dieu. Le premier jour où je l'entendis, il nous fit à tous une impression, je puis dire cruelle, en racontant l'assassinat de Henri IV ; puis, après avoir peint sous des couleurs aussi vives les désordres et les troubles qui affligent le commencement du règne de Louis XIII, quel plaisir ne me fit-il pas éprouver quand il vint offrir le contraste de la tranquillité de Sully dans sa retraite, déplorant en secret les malheurs de sa patrie ! Il me sembla le voir lui-même [Sully], tellement il avait de dignité en racontant que ce digne ami de Henri IV, appelé à la cour de Louis XIII et s'y étant présenté avec un habit fait à l'ancienne mode, excita les ris et les sarcasmes des courtisans du jeune roi ; lors Sully s'approcha du trône, et, jetant un regard de mépris sur ces misérables qui se moquaient de lui : « Sire, dit-il, quand le roi votre père (d'honorable mémoire) me faisait l'honneur de m'appeler à sa cour, il avait soin, avant de m'introduire, de faire retirer les *bouffons* et les *baladins*. » — Voilà sur quel ton se fait toujours ce cours ; je t'assure que c'est un grand plaisir que d'y assister, mais je ne le puis presque jamais.

Pour l'Opéra, à présent, c'est autre chose : je ne crois pas qu'il me soit possible de t'en donner la moindre idée. A moins de m'évanouir, je ne pouvais pas éprouver une impression plus grande, quand j'ai vu jouer *Iphigénie en Tauride*, le chef-d'œuvre de Gluck. Figure-toi d'abord un orchestre de quatre-

1. Celle de la médecine.

2. L'historien Charles de Lacretelle, professeur à la Faculté des Lettres.

vingts musiciens qui exécutent avec un tel ensemble qu'on dirait que c'est un seul instrument. L'opéra commence : on voit au loin une plaine immense (oh ! l'illusion est parfaite) et, plus loin encore, on aperçoit la mer; un orage est annoncé par l'orchestre, on voit des nuages noirs descendre lentement et couvrir la plaine; le théâtre n'est éclairé que par la lueur tremblante des éclairs, qui fendent les nuages, mais avec une vérité et une perfection qu'il faut voir pour croire. C'est un moment de silence, aucun acteur ne paraît; l'orchestre murmure sourdement, il semble qu'on entend souffler le vent (comme tu as certainement remarqué, l'hiver, quand on est seul, qu'on entend souffler la bise : eh bien, c'est ça parfaitement); insensiblement, le trouble croît, l'orage éclate, et on voit arriver Oreste et Pylade enchaînés et amenés par les barbares de la Tauride, qui chantent cet horrible chœur : « Il faut du sang pour venger nos crimes. » On n'y tient plus; je défie l'être le plus insensible de n'être pas profondément ému en voyant ces deux malheureux se disputant la mort comme le plus grand bien, et lorsque enfin c'est par Oreste qu'elle est *illisible* , eh bien, c'est sa sœur, c'est Iphigénie, la prêtresse de Diane, qui doit égorger son frère. C'est épouvantable, vois-tu; je ne pourrai jamais te décrire, seulement de manière à approcher un peu de la vérité, le sentiment d'horreur qu'on éprouve quand Oreste accablé tombe en disant . « Le calme rentre dans mon cœur. » Il est assoupi, et on voit l'ombre de sa mère qu'il a égorgée rôdant autour de lui avec divers spectres qui tiennent dans leurs mains deux torches infernales qu'ils agitent autour de lui. Et l'orchestre ! dans tout cela était l'orchestre. Si tu entendais comme toutes les situations sont peintes par lui, surtout quand Oreste paraît calme : eh bien, les violons font une tenue qui annonce la tranquillité, très piano ; mais au-dessous on entend murmurer les basses comme le remords qui, malgré son apparent calme, se fait encore entendre au fond du cœur du parricide.

Mais je m'oublie, adieu ma chère sœur, pardonne-moi ces digressions et crois toujours que ton frère t'aime de tout son cœur.

HECTOR BERLIOZ

Embrasse bien pour moi tout le monde.

II

A SA MÈRE[1]

Paris, ce 14 juillet 1825.

Ma chère maman,

Vous avez sans doute appris par Édouard[2] que je venais d'obtenir un succès assez brillant par l'exécution de ma messe. Si j'ai tardé jusqu'à présent de vous en faire hommage, ce n'est pas que j'aie eu le moindre doute sur le plaisir que cette nouvelle vous ferait : malgré le désir que vous auriez, ainsi que papa, de me voir tourner mes études d'un autre côté, votre tendresse pour moi est trop grande pour que ce qui m'a causé tant de joie puisse vous faire de la peine. Apprenez donc, ma chère maman, que la seule cause de ce retard est le désir que j'avais de voir mon succès sanctionné par les journaux. Il y en a une sixaine qui me donnent des encouragements et des éloges ; malheureusement, pas un n'est reçu à la Côte : ce sont *l'Aristarque*, *le Drapeau blanc*, *le Moniteur, le Corsaire* et *le Journal de Paris*. A mesure qu'ils paraissent, je les achète : je veux arriver près de vous armé de mes pièces justificatives.

J'ai eu la plus belle exécution qu'on puisse voir ; j'avais cent cinquante musiciens. Les protections de mon maître, du directeur de l'Opéra, du chef d'orchestre, et surtout le zèle qu'ils y ont mis, m'ont fait surmonter les obstacles les plus grands.

Dès la fin de l'exécution, les compliments, les questions, les invitations de toute espèce me sont tombé dessus comme la grêle : je ne savais à qui répondre. Mais tout cet engouement des amateurs était loin de me satisfaire ; c'était le suffrage des artistes, celui seulement des connaisseurs que j'ambitionnais. J'ai eu le bonheur de l'obtenir. Quel plaisir d'en-

1. Le 10 juillet 1825, on avait exécuté, à l'église Saint-Roch une **Messe** avec orchestre, la première œuvre de Berlioz qui ait eu les honneurs d'une audition publique. Le jeune compositeur était alors élève de Lesueur.

2. Édouard Rocher, de la Côte-Saint-André, dont la famille était liée avec la famille Berlioz.

tendre tous les musiciens, blasés sur les effets de leur art, venir me dire que je les avais fait frissonner, que j'avais le diable au corps, que mes crescendo leur avaient fait perdre haleine, que j'irais loin, qu'il fallait me modérer! etc., etc., etc. Après avoir essuyé une harangue d'un quart d'heure de la part du curé de Saint-Roch, qui voulait me prouver que J.-J. Rousseau avait perverti le goût en musique comme en littérature et que j'étais appelé à ramener le public dans la bonne voie, je me suis sauvé chez mon maître, qui m'avait fait dire qu'il m'attendait. En entrant, M. Lesueur m'a embrassé : — je ne savais plus où j'en étais : — il m'a témoigné sa joie, sa satisfaction, je dirai même son enchantement, de manière à me bouleverser tout à fait. Puis il m'a raconté que, s'étant caché dans un coin de l'église pour n'être pas reconnu, il avait vu et entendu l'effet prodigieux de ma musique sur le public. Madame Lesueur et ses filles, qui étaient placées dans une autre partie de Saint-Roch, me rapportaient ce qu'elles avaient également vu et entendu, les compliments qu'on leur avait adressés sur mon compte, le dépit des élèves de Berton, qui étaient singulièrement vexés de tout cela.

Enfin voilà le premier pas fait heureusement ; mais je n'en ai pas moins vu combien j'ai besoin de travailler : des défauts nombreux, qui avaient échappé à la multitude entraînée par la fougue des idées, m'ont été signalés, je les ai reconnus et je m'efforcerai de les éviter une autre fois.

Adieu, ma chère maman, dans quelques jours je vous écrirai de nouveau ; je n'ai pas le temps aujourd'hui de vous donner plus de détails : je suis à peine deux heures de la journée chez moi.

Votre affectionné fils,

H. B.

III

A SA MÈRE

Paris, 11 janvier 18[illegible].

Ma chère maman,

..... Un malheur affreux vient d'accabler la famille de mon pauvre maître. M. Lesueur vient de perdre sa fille aînée

âgée de vingt ans, un ange de grâce et de beauté. Elle était sur le point de se marier; depuis quelques semaines elle était souffrante, mais sans garder le lit. Ses parents n'éprouvaient pas la moindre inquiétude, ne se doutant pas qu'elle fût attaquée d'une maladie de poitrine : les médecins, qui ne s'y trompaient pas, les ont abusés jusqu'au dernier moment. Huit jours avant sa mort, assistant au déjeuner de la famille, elle me faisait des questions sur les tragédies anglaises qu'elle n'avait pas encore vues; je la voyais frémir au récit de l'horrible scène du cimetière dans *Hamlet*; je ne croyais pas alors que, nouveau Laërte, j'accompagnerais si tôt Ophélie à sa dernière demeure[1].

Elle ressemblait un peu à Nanci, et cette circonstance, jointe à l'habitude de la voir et à l'intérêt qu'elle inspirait naturellement, me l'a fait pleurer amèrement. Toute la chapelle du roi a assisté à son convoi. C'était M. Plantade, assisté des principaux élèves de M. Lesueur, qui était chargé de la direction de la cérémonie. Nous l'avons déposée au cimetière du Père-Lachaise, entre Delille, Grétry et Bernardin de Saint-Pierre.

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Le père montre beaucoup de fermeté, mais je crois qu'une seconde perte comme celle-là le tuerait.....

Je vous remercie, ma chère maman, des mouchoirs que vous m'avez envoyés par Charles[2]; mais c'est ce dont j'ai le moins besoin. Ce qui me manque essentiellement, ce sont des bas; je n'en ai pas une paire intacte, et le nombre de celles qui sont encore portables diminue de jour en jour. Je vous prie de m'en envoyer quand vous pourrez.

Le grand-papa se décide-t-il à venir à La Côte?... Je charge mes sœurs de lui faire mille amitiés pour moi.

Adieu, ma chère maman, je vous embrasse tendrement.

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ

1. Berlioz avait, l'année précédente, assisté aux représentations shakespeariennes qui avaient fait en lui une impression si profonde et si durable : presque toutes ses lettres, à partir de ce moment, y font des allusions plus ou moins directes.

2. Charles Bert, de la Côte-Saint-André, ami de Berlioz.

Je n'envoie pas encore les livres de papa : *les Fiancés* ne paraîtront que dans huit jours. Je suis allé chez l'éditeur ce matin.

IV

A SON PÈRE[1]

Paris, 29 mai 1828

Mon cher papa,

Le retard que j'ai mis à vous rendre compte du résultat de mon concert vous a peut-être inquiété : je m'empresse de vous annoncer que j'ai obtenu le plus grand succès. Si je ne l'ai pas fait plus tôt, c'est que j'attendais que les journaux en fissent mention : comme il n'y en a encore que deux qui ont émis leur opinion sur moi et que pour l'ordinaire les autres ne s'occupent des concerts que huit jours plus tard, j'attendrai à la semaine prochaine pour vous les envoyer.

Je n'avais presque aucune crainte du public, d'après le prodigieux bonheur que j'avais eu aux deux répétitions générales : les artistes avaient paru si étonnés, ils m'avaient si fort applaudi que, lors même que mon concert n'eût pas eu lieu, les répétions auraient suffi pour me faire une réputation dans le monde musical. J'avais le plus bel orchestre qu'on puisse peut-être trouver en Europe ; malheureusement, les chœurs étaient de beaucoup inférieurs, et la partie vocale de mon concert était écrasée par l'instrumentale, et par la qualité et par la quantité. Quoi qu'il en soit, j'ai réussi autant qu'il est possible et plus même que je n'avais espéré. Plusieurs personnes redoutaient pour moi le souvenir des symphonies de Beethoven, qu'on avait entendues dans le même local quinze jours auparavant[2]. Néanmoins ma première ouverture a été

1. [illegible] par les succès de miss Smithson, l'actrice anglaise qui, incarnant Ophélie de Shakespeare, lui avait inspiré une violente passion, Berlioz, encore simple élève du Conservatoire, [illegible] ce dont lui aussi était capable : il entreprit de donner un concert [illegible] composé de ses œuvres, — et le donna, [illegible] du Conservatoire, le 26 mai 1828.

2. [illegible] la première série des auditions [illegible] par la Société des Concerts, — lesquelles, inaugurées le 9 mars précédent, avaient [illegible] Beethoven au public français.

applaudie à plusieurs reprises et le chœur final de la première partie du concert a produit un tel effet que les artistes mêmes n'ont pu se contenir. Malgré l'usage qui ne permet de donner aucune marque d'approbation ou d'improbation devant le public, l'orchestre, le chœur, les chanteurs se sont levés en masse et les bravos qui partaient du théâtre ont couvert ceux de la salle. Il est difficile de se faire une idée de ce que j'éprouvais dans ce moment-là.

Mon ouverture des *Francs-Juges* était moins à la portée du public, qui l'entendait pour la première fois : aussi n'a-t-elle obtenu qu'une salve, tandis que les autres morceaux en ont eu jusqu'à trois. Quand nous l'avons répétée le premier jour, elle a excité par ses formes étranges et ses allures gigantesques une sorte de stupeur dans l'orchestre; au milieu de l'introduction, un de mes violons, frappé d'étonnement, s'arrête et s'écrie : « *Ah ! ah ! L'arc-en-ciel joue du violon, les vents jouent de l'orgue, le temps bat la mesure !* » Cette citation d'une ancienne tragédie a donné le signal, et, sans connaître seulement l'*Allegro* de l'ouverture, une grêle d'applaudissements a salué l'introduction [1]. Voilà la raison de cet enthousiasme : je me suis avisé, pour peindre la terrible puissance des Francs-Juges et leur sombre fanatisme, de faire exécuter un chant d'une expression grandement féroce, par tous les instruments de cuivre réunis en octaves. Ordinairement, les compositeurs n'emploient ces instruments que pour renforcer l'expression des masses; mais, en donnant aux trombones une mélodie caractérisée exécutée par eux seuls, le reste de l'orchestre frémissant au-dessous, il en résulte l'effet monstrueux et nouveau qui a si fort étonné les artistes.

Le public n'a pas pu se rendre raison aussi vite de la singularité de l'impression qu'il éprouvait. Et j'ai reconnu là, comme dans plusieurs autres morceaux, qu'on ne peut pas plier tout d'un coup un auditoire musical à des formes nouvelles : à l'exécution d'un chœur qui se termine d'une manière inusitée, les applaudissements ne sont partis qu'un instant après la fin, quand on a vu que c'était décidément fini. J'évite en général comme la peste ces lieux communs que les compo-

1. Voir une autre lettre datée du 6 juin suivant (Hector Berlioz. — *Lettres intimes*).

siteurs (excepté Weber et Beethoven) mettent à la fin de leurs morceaux ; c'est une espèce de charlatanisme qui veut dire : « Préparez-vous à applaudir, ça va être fini » ; et rien à mes yeux n'est plus pitoyable que ces phrases banales et de convention qui font que toutes les musiques se ressemblent.

Mon auditoire renfermait tout ce que le monde musical cite de plus brillant ; j'ai été singulièrement flatté de me voir applaudir par Herold, Auber, Lesueur, Reicha, Nourrit, Derivis, madame Catalani (qui passait à Paris cette semaine), des membres de l'Institut, les directeurs de l'Odéon et de l'Opéra, etc., etc. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps de m'occuper des annonces comme il aurait fallu le faire, et puis, la saison des parties de campagne étant déjà venue, ma salle n'était qu'aux deux tiers pleine, et je n'ai pas pu couvrir les frais en entier. Charles m'a prêté deux cents francs qui me manquaient malgré le billet que vous avez eu la bonté de m'envoyer dernièrement. Le travail immense de monter un pareil concert m'avait empêché, pendant tout ce mois-ci, de donner mes leçons, ce qui a fait évidemment une lacune dans mes revenus, que je vais tâcher de réparer par le plus d'économie possible.

Adieu, mon cher papa, je vous écrirai encore dans quatre ou cinq jours en vous envoyant les journaux qui n'ont encore rien dit de moi.

H. BERLIOZ

V

A SA SŒUR NANCI

Paris, 1er novembre 1828.

Ma chère sœur,

Je commence par donner les explications que maman me demande pour les commissions de madame Charmeil[1].

Il y a pour elle une chaine en fer . . . . . Fr. 8 »

Deux croix (pour adapter successivement au même collier à volonté) . . . . 4 »

Une paire de boucles d'oreilles . . . . 6 »

TOTAL. . . Fr. 18 »

1. [illegible]

M. Faure[1] m'avait remis vingt francs: j'ai envoyé de la musique pour trois francs et quelques sous. Madame Charmeil m'avait dit avoir une prédilection pour les deux airs de *Marie*; j'y ai joint la charmante barcarolle de la *Muette*.

Mon oncle Victor a dû recevoir sa lampe le lendemain ou le même jour que papa a reçu la sienne; elles sont parties ensemble. Il m'avait remis soixante francs :

La lampe bleu lapis coûte	Fr.	47	»
Plus un globe en sus		3	»
Emballage.		4	»
Total. . .	Fr.	54	»

J'ai envoyé pour le reste de la somme des romances et de la musique de guitare que mon oncle m'avait demandée pour Odile[2].....

A présent, laissons les chiffres.....

Dernièrement, après la réouverture du théâtre de l'Odéon, les musiciens, pour remercier M. Bloc, leur chef d'orchestre[3], de la manière énergique dont il avait défendu leurs intérêts pendant la débâcle administrative, lui ont offert un grand banquet, auquel ils m'ont également invité. Après les toasts de circonstance, M. Bloc s'est levé et a porté celui-ci : « Messieurs, je bois aux succès d'un artiste qui ne fait pas partie de l'administration de l'Odéon, mais que nous serions fiers de posséder, c'est M. Berlioz. » La motion a été reçue avec applaudissements, cris et embrassades, au point que j'en étais tout bouleversé. Je m'attendais si peu ou, plutôt, j'étais si loin de m'attendre à recevoir un pareil témoignage d'estime et d'intérêt que j'en ai été excessivement ému. Immédiatement après, j'ai porté le toast à la mémoire de Weber et de Beethoven : — tu peux penser comme il a été reçu ; — et, pour couronner l'œuvre, on a choisi ce moment-là pour apporter à M. Bloc la collection complète des œuvres de Beethoven dont

1. M. Faure, Casimir Faure, Amédée Faure, compatriotes et amis de Berlioz et de sa famille : — leurs noms reparaîtront maintes fois au cours de cette correspondance.

2. Odile Berlioz, cousine germaine d'Hector.

3. Bloc avait dirigé l'exécution du premier concert de Berlioz, dont il a été question dans la lettre précédente.

l'orchestre lui faisait présent : c'étaient des applaudissements à n'en plus finir.

A propos de ce pauvre immortel, je t'ai envoyé une petite composition de Weber qui est bien la chose du monde la plus ravissante de grâce et de fraîcheur. Je ne sais si tu parviendras à apprendre la *Walze au chalet*, car elle est fort difficile : il n'y a qu'un moyen, c'est d'apprendre par cœur mesure par mesure et surtout de ne pas t'étonner des étrangetés qu'elle contient ; les sol ♯ dans le ton de ré et les ut ♯ dans le ton de sol ne sont là que pour donner à la mélodie une couleur locale : car tu sauras que les instruments dont se servent les bergers suisses ont la quatrième note du ton trop élevée, ce que Weber a rendu par un ♯ et à quoi on s'accoutume au bout d'un instant. Le *mouvement* est très vif et l'*expression* celle d'une gaieté franche et naïve. Figure-toi une montagne suisse, un soleil couchant, un bal champêtre, l'odeur du thym et du serpolet, une belle soirée calme. O Weber, Weber !... mourir à trente-cinq ans, seul, à Londres, éloigné de sa femme et de ses deux enfants, lui qui ne demandait pas mieux que de vivre !

Je suis lié avec un jeune Allemand qui avait beaucoup connu Weber ; dernièrement, nous passâmes cinq heures de suite devant un piano à faire entendre à M. Lesueur des morceaux du *Freischütz*, d'*Oberon* et d'*Euryanthe*, qu'il ne connaissait pas le moins du monde. Nous exécutions tout cela de mémoire ; Schlosser accompagnait en chantant les morceaux allemands et je chantais ceux dont la traduction française existe : M. Lesueur était aux anges : ces formes nouvelles lui faisaient éprouver des sensations inconnues.

Notre liaison avec ce jeune homme est assez originale. Je me trouvais chez M. Lesueur le jour où il s'y présenta pour la première fois, avec une lettre de recommandation : cette lettre était de son frère aîné qui, en passant à Paris, il y a cinq ans avait pris quelques leçons de composition de M. Lesueur, et que j'avais connu aussi à cette époque. Nous trouvant ensemble quelques jours après, la conversation tomba sur les compositeurs modernes, je le voyais tergiverser pour donner son avis sur Rossini, dont il me croyait, sans aucun motif partisan passionné. Moi, par la raison même

qu'il ne s'énonçait pas franchement, je pensais qu'il n'osait pas m'avouer qu'il était rossiniste, et pendant une demi-heure nous employions toutes les formes détournées pour voiler une opinion que nous pensions mutuellement qu'il eût été malhonnête d'émettre dans sa crudité. Enfin je lui dis : « Que pensez-vous du *Comte Ory*? — Ma foi! ce n'est pas... — Fameux, n'est-ce pas? — Au contraire, c'est détestable. — Vous n'êtes donc pas rossiniste? — Moi, Dieu m'en garde! Comment voulez-vous qu'un admirateur de Weber, de Beethoven et de Spontini soit rossiniste? C'est ce qui m'étonne en vous, permettez-moi de le dire. — Ah bien! lui dis-je, si Rossini n'avait d'autre partisan que moi!... Où avez-vous donc pris cela?... » Là-dessus, rires inextinguibles de nos précautions oratoires. Puis la conversation s'est animée. Il sait l'anglais, admire Shakespeare, a vu Gœthe en passant à Weimar, déteste les absurdités de l'école italienne, abhorre les lieux communs en musique et en littérature : en voilà dix fois plus qu'il n'en faut pour rapprocher nos caractères. Pardessus le marché, il est rempli d'esprit et d'instruction, il a fait des études brillantes dans plus d'un genre et parle français comme nous. Rien ne m'impatiente comme de voir des étrangers parler si bien notre langue, quand nous ne savons pas dire un mot dans la leur. Je regrette amèrement de ne pouvoir pas apprendre plus vite l'anglais : c'est si peu de suivre trois fois par semaine un cours public où on apprend en une heure ce qu'on pourrait savoir en quinze minutes dans un cours particulier! Mais je ne puis, faute de numéraire, avoir un maître à moi.

Schlösser m'a raconté des particularités de Gœthe qui sont charmantes. Ce vieillard a encore autant de feu qu'on en a à trente ans! Il reçoit les étrangers avec une cordialité et une simplicité qui doivent enchanter dans un homme comme lui; il a ordinairement une gaieté douce qui ressemble à la mélancolie. Il survit à ses deux illustres amis, Schiller et Beethoven, avec plus de courage qu'on ne pourrait le penser.

On a profané son *Faust* pour en faire un indigne mélodrame à la Porte-Saint-Martin, qui, fût-il bon, ne pouvait pas être compris d'un public comme celui de ce théâtre, — quoique les autres publics soient tous à peu près de sa force

en gros bon sens, en sensibilité et en imagination. Rossini et les chevaux de Franconi, voilà ce qu'il leur faut : des contredanses brillantes, des tours de paillasses, rien ne réussit mieux.

Adieu, ma chère sœur, je te quitte pour aller dîner chez M. Lesueur où il y a une grande réunion aujourd'hui. Embrasse Prosper[1] et Adèle pour moi et dis à celle-ci que je lui répondrai en même temps que j'écrirai à maman.

Ton frère et ami,

HECTOR BERLIOZ

VI

A ALBERT DU BOYS[2]

Paris, ce lundi soir 2 mars (1829)

Mon cher Albert,

J'y suis encore... Je vous remercie du fond du cœur de votre lettre affectueuse. Tout est fini... En vous quittant, j'écrivis en anglais à Ophélia : je la suppliais de nouveau de me répondre un seul mot. Les domestiques n'ont jamais voulu lui remettre ma lettre. Elle leur avait expressément défendu de rien recevoir de moi. Enfin la représentation a eu lieu : exaspéré de douleur, j'ai été entendre mon ouverture, qui, mieux exécutée que je ne l'espérais, a produit un effet médiocre sur le peu de spectateurs qui paraissaient dans la salle déserte[3]. J'ai senti qu'il était absolument au-dessus de mes forces de voir Juliet et de renouveler des sensations si extra-

1. Son frère plus jeune [illegible] ans [illegible].

2. Camarade de jeunesse de Berlioz, Dauphinois comme lui, des environs de Grenoble. Albert Du Boys a écrit plusieurs poésies que son ami mit en musique [illegible], notamment [illegible] Goethe, qui a pris place dans le [illegible]. La lettre ci-dessus est de l'époque où l'amour [illegible] de Berlioz pour miss Smithson avait atteint au paroxysme [illegible]. Une lettre déjà connue, du 2 février 1829, nous avait appris [illegible] espérances, celle-ci, écrite un mois plus tard [illegible] revirement, et montre Berlioz à l'heure la plus [illegible] et la plus pathétique de son histoire passionnelle.

3. Berlioz avait appris que miss Smithson devait jouer des scènes de *Roméo et Juliette* [illegible] d'un artiste, avait rendu de [illegible] une de ses ouvertures. Voir ses *Mémoires*, chap. XXIV.

ordinairement déchirantes, que je n'avais pas éprouvées depuis deux ans. Je me suis enfui aussitôt après la dernière note; je n'ai pas même entendu le son de sa voix. Pendant la représentation, je suis allé chez elle parler à M. Tartes, le maître de la maison, qui, par une circonstance fortuite, connaissait ma malheureuse histoire dès le commencement. Cet homme respectable, sachant l'état dans lequel je me trouvais, m'avait fait inviter à le venir voir pour tâcher de me remettre un peu. Il m'a promis, ce soir-là, de me faire obtenir une réponse en anglais. Il l'avait déjà sollicitée vainement. Il m'a appris ce que je soupçonnais déjà, « que toutes les espérances dont on m'avait leurré étaient fausses; qu'elle avait refusé avec une sorte de brusquerie inexplicable un parti extrêmement brillant qui s'était offert l'année dernière; qu'elle lui avait dit, en parlant de moi. que c'était absolument impossible, et qu'elle ne croyait pas qu'il fût de son devoir de me répondre ».

Néanmoins, il l'a sollicitée de nouveau hier de m'accorder quelques lignes. Et voilà ce qu'elle a répondu : « Monsieur, je vous en prie, ne parlons pas de cela. — Mademoiselle, je vous demande pardon, mais je vous en parle de manière que vous puissiez m'entendre. — Mon Dieu, je vous l'ai déjà dit, quand M. Berlioz fit faire des démarches auprès de moi, il y a deux ans, je lui fis répondre que je ne pouvais absolument partager ses sentiments : je ne conçois pas sa persévérance — Mais c'est donc tout à fait impossible ? — Oh! monsieur, il n'y a rien de plus impossible. » Elle a dit ces mots avec un accent et une expression (m'a dit M. Tartes) qui en disaient infiniment plus que ses paroles. On voyait qu'elle ne voulait pas découvrir un secret qui la mettait dans le cas de ne pouvoir absolument contracter aucun engagement, lors même qu'elle en aurait le plus ardent désir.

Il croit, lui qui la voit tous les jours et qui a recueilli quelques mots échappés, qu'elle a une parole donnée qui la lie irrévocablement avec quelqu'un à Londres, et que peut-être même elle est mariée secrètement... Mais il n'en a aucune certitude. Toutes les circonstances, néanmoins, prouvent qu'elle n'est pas libre... de quelque manière que ce soit... et qu'elle veut éviter jusqu'à l'ombre d'un soupçon d'infidélité. Cette idée me la rend encore plus chère, je l'admire en gémissant...

Quelle destinée!... Deux ans de souffrance l'ont commencée... Combien m'en reste-t-il pour la finir?

Elle part demain...

Je n'ai point de larmes, je ne souffre presque pas... l'excès de la douleur m'a rendu insensible. Peut-être je m'accoutumerai à la vie. Cependant... il me semble que je suis au centre d'un cercle dont la circonférence va toujours en grandissant; le monde physique et intellectuel me paraît placé sur cette circonférence qui s'éloigne sans cesse, et je demeure seul avec la mémoire, dans un isolement toujours plus grand. Le matin, quand je sors du néant où le sommeil me plonge, mon esprit, qui s'était accoutumé si facilement aux idées de bonheur, se réveille souriant; cette rapide illusion fait bientôt place à l'idée atroce de la réalité qui vient de nouveau m'accabler de tout son poids et glacer d'un frisson mortel tout mon être.

J'ai beaucoup de peine à réunir mes idées. Si ce n'était pas pour vous rassurer, je ne vous écrirais pas. Cela me fatigue extrêmement. Je suis obligé de reprendre ma lettre à plusieurs fois pour aller jusqu'au bout.

Je suis allé hier au concert de l'École : la *symphonie en la* de Beethoven a fait son explosion. Je redoutais beaucoup la fameuse méditation. Le public, qui ne l'avait jamais entendue, l'a redemandée. Quel supplice!... Oh! la seconde fois, si les larmes ne fussent venues, je serais devenu fou.

Cette inconcevable production du génie le plus sombre et le plus méditatif est placée justement entre tout ce que la joie offre de plus enivrant, de plus naïf et de plus tendre. Il n'y a que deux idées, — celle-ci : « Je pense, donc je souffre », et l'autre : « Je me souviens, je souffre davantage. » — O malheureux Beethoven! il avait donc aussi dans le cœur un monde idéal de bonheur où il ne lui a pas été donné d'entrer.

A présent, que faire?... Pour qui penser?... pour qui écrire? Que me font les succès, que me fait la vie?... Je lis Moore, ses mélodies me tirent de temps en temps quelques larmes. C'est son compatriote : l'Irlande, toujours l'Irlande! J'ai sous les yeux, dans ce moment « Le cœur qui respire avec le plus d'ivresse le parfum des roses est toujours le premier que déchirent les épines! » Le poète a vécu trop aussi.

Hier, en passant dans ma rue, j'ai vu une grande affiche déchirée où il y avait :

Aujourd'hui mercredi
Rom
And Jul
Tragédie de SHAK
précédée de *Waver* *verture*[1]
par M. HEC LIOZ
Le rôle de Juliette sera THSON
pour la dernière
son départ
Le spectacle sera terminé
La Fiancée

Quel jeu du hasard !

Je ne puis plus aller, toutes les articulations me font mal.

Elle vient d'éteindre la lumière[2], elle dormira tout à l'heure. L'idée de son retour vers quelque être chéri la berce doucement.

Sa mère est encore occupée dans son appartement. J'entends le bruit des masques sous mes fenêtres ; les cabriolets ébranlent en même temps mes fenêtres et les siennes. Demain elles ne seront plus siennes.

Je sortirai de bonne heure : elle part à midi. Hiller[4] m'attend à dix heures ; il me jouera un adagio de Beethoven : mes yeux ne demeureront pas secs comme ce soir, c'est tout ce que j'espère.

Adieu... Quel silence !...

Soyez sans inquiétude, le coup est porté, je suis abattu, mais je garde la vie.

Que Casimir[5] me pardonne de ne pas lui écrire ; je le ferai plus tard... en vous envoyant vos livres[6].

1. *L'Ouverture de Waverley*, postérieurement publiée comme op. 1 d'Hector Berlioz.

2. Berlioz était voisin de miss Smithson : « Un hasard (auquel elle n'a jamais cru) m'avait fait venir me loger rue Richelieu, nº 96, presque en face de l'appartement qu'elle occupait au coin de la rue Neuve-Saint-Marc. » (*Mémoires*, XXIV).

4. Ferdinand Hiller, compositeur et pianiste allemand.

5. Casimir Faure, compatriote et ami de Berlioz.

6. Le chapitre déjà cité des *Mémoires* fait connaître le dénouement momentané de cette crise douloureuse : « Après être demeuré étendu sur mon lit, brisé, mou-

VII

AU VICOMTE SOSTHÈNE DE LA ROCHEFOUCAULT[1]

Paris, ce 3 mars 1829.

Monsieur le vicomte,

Je publie en ce moment la partition de huit scènes du *Faust* de Gœthe dont j'ai composé la musique ; c'est le premier ouvrage que je livre à l'impression : veuillez, monsieur le vicomte, me faire l'honneur d'en accepter la dédicace.

Je vous dois beaucoup et je serai bien heureux si vous daignez recevoir cet hommage de mon faible talent comme un témoignage de ma vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, monsieur le vicomte, avec le plus profond respect, votre dévoué serviteur,

HECTOR BERLIOZ

VIII

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 29 mars 1829

Je rentre à huit heures et demie ; j'ai l'intention de me coucher tout de suite, ma soirée étant libre, pour échapper par le sommeil à ce fléau obstiné du dégoût et de l'ennui ; je trouve trois lettres, de mes deux sœurs et de Charles Bert : j'avoue que j'ai trouvé qu'il valait mieux ne pas dormir. Celle de Charles m'a fait rire avec plaisir, celle d'Adèle m'a fait plaisir sans rire, et la tienne m'a fait pleurer sans plaisir.

rant, jusqu'à trois heures de l'après-midi, je me levai et m'approchai machinalement de la fenêtre. Une de ces cruautés gratuites et lâches du sort voulut qu'à ce moment même je visse miss Smithson monter en voiture devant sa porte et partir pour Amsterdam... Il est bien difficile de décrire une souffrance pareille à celle que je ressentis. »

1. Le vicomte Sosthène de La Rochefoucault, surintendant des Beaux-Arts, avait obligeamment accordé à Berlioz, malgré l'opposition de Cherubini, la salle du Conservatoire pour son premier concert. La partition dont Berlioz lui offre ici l'hommage est celle des *Huit Scènes de Faust*, qui, écrite en sa jeunesse, contient, déjà formées, plusieurs parties importantes de la *Damnation de Faust*.

Au lieu de me coucher, je veux te répondre, te parler, non pas de ce qui ne regarde que moi, mais de ce qui me touche parce qu'il te concerne. Je crois qu'il en est de l'amitié comme du véritable amour, l'absence la grandit: chaque fois que je reçois une lettre de toi, il me semble que tu m'es devenue plus chère. Que je voudrais te voir heureuse ! — A mesure que je crois découvrir quelques ressemblances sympathiques entre nos deux caractères, je sens redoubler mes inquiétudes pour ton avenir. Il n'est pas douteux que plus l'intelligence et la sensibilité se développeront en toi, et plus les chances de peines augmenteront. Tu n'as pas comme moi la ressource des distractions fortes, tu n'en as pas, à la vérité, un besoin aussi pressant, aussi impérieux; mais je crois pourtant que le séjour de Paris, cette atmosphère de sensations neuves, serait d'un grand prix. Peut-être plus tard... C'est vraiment une existence dont tu n'as pas d'idée. Seulement, cette délicieuse liberté dont je jouis ne te serait pas dévolue. Quelquefois, seul, deux ou trois heures, quand il fait ce beau soleil qui me supplicie, je me trouve sans occupations pressantes sur le boulevard ou au milieu du jardin des Tuileries... De quel côté vais-je avancer? Au sud? Que trouverais-je de ce côté? — Rien. — Et à l'est, et à l'ouest? Rien. — Et au nord?... C'est au nord que se trouve la patrie des brouillards, des glaces, des vents et des tempêtes... — Rien...

Je m'aperçois que la boîte de Pandore commence à s'ouvrir à mon insu : allons, qu'elle se referme !... Je veux dire seulement qu'il est fort agréable de pouvoir se dire : « J'irai où je voudrai, ou bien je n'irai pas, je ne ferai rien. »

Je t'avoue, ma chère sœur, que je suis intérieurement affecté du silence qu'on a gardé avec moi jusqu'à présent sur tout ce qui concerne ton établissement. J'ai su par des voix étrangères qu'il en avait été question plusieurs fois ; je conviens qu'il était inutile de m'en parler, mais on n'aurait peut-être pas dû me montrer une pareille réserve : on m'a traité là-dessus tout à fait comme un étranger. Cependant ne parlons pas de tout cela : le langage du reproche est d'une mesquinerie pitoyable.

Eh bien, je n'ai plus d'idées...

Ah ! tu me parles du *beau*, du *grand*, du *sublime*... en voilà une foule... toutes sombres. Mais le sublime n'est pas sublime pour tout le monde. Ce qui transporte certains individus est inintelligible pour d'autres, quelquefois même ridicule. Et puis les préjugés d'éducation, et puis les diverses organisations. A mesure que les Génies s'élèvent dans leur vol, ils se mettent plus loin de la portée des êtres qui prétendent qu'ils sont faits pour eux. Cela se voit surtout en musique et en littérature dramatique. L'autre jour j'ai entendu l'un des derniers quatuors de Beethoven. M. Baillot[1] le faisait entendre dans l'une de ses soirées : j'y ai couru pour voir l'effet que cette incroyable production produirait sur l'assemblée. Il y avait près de trois cents personnes : nous nous sommes trouvés six à demi morts, à la vérité, de l'émotion que nous éprouvions, mais les seuls qui ne trouvassions pas cette composition absurde, incompréhensible, barbare... Il est monté si haut que la respiration commence à manquer... Il était sourd quand il écrivit ce quatuor ; et, pour lui comme pour Homère, « l'univers s'enferma dans son âme profonde[2] ». C'est de la musique pour lui ou pour ceux qui ont suivi la progression incalculable de son génie. Il y en a un autre qui vole à peu près dans la même région, c'est Weber. Spontini le suit de près ; mais il a le malheur d'être né en Italie, quoiqu'il ait complètement abjuré le style trivial. Je crois que les premières impressions ont conservé quelque influence sur la direction de ses idées ; ensuite il n'a écrit que dans le genre dramatique : oh ! la Vestale !... Et toi-même, tu ne comprends pas Shakespeare, Moore ne te transporte pas. C'est peut-être mieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que tu t'efforces de te dire : « Je suis heureuse ! » et tu ne l'es pas. Tandis que moi, je me dis sans effort : « Je suis malheureux ! » et je le suis. Ris donc, c'est drôle. Va, ce n'est qu'une plaisanterie.

As-tu lu *le Dernier jour d'un condamné* ? C'est là qu'il y a des pleurs et des grincements de dents. Et Jean-Paul, voilà

1. Célèbre violoniste français, professeur au Conservatoire de Paris.

2. Ces paroles sont d'environ quarante années antérieures à celles que prononça Wagner, inspiré par le même sujet, sur la « bienheureuse surdité » de Beethoven.

un penseur ! il n'est pas froidement pédant comme tant d'autres que je connais et que je déteste.

Tu me parles de mon oncle : je l'ai vu ici, la semaine dernière; il m'a quitté avant-hier. Je pourrais t'en parler bien longuement.

Adieu. Quel nuage d'idées confuses, n'est-ce pas ? Cependant elles tiennent toutes par quelque point à une seule, c'est mon amitié pour toi.

HECTOR BERLIOZ

IX

A SA MÈRE

Paris, 20 novembre 1829.

Je vous envoie, ma chère maman, les journaux que vous me demandez[1]; je n'y joins pas *la Gazette de France* ni *les Débats* parce que je pense que vous les avez à la Côte. Il est très difficile de faire venir aux concerts les directeurs de ces grands journaux ; il n'y a qu'un théâtre privilégié pour obtenir d'eux de longs et fréquents articles, c'est le Théâtre Italien : comme c'est celui que la mode affectionne, les grands journaux se croient obligés de le prôner. Ainsi ils vous écriront deux colonnes sur la rentrée d'une cantatrice et ne diront pas un mot de tout ce qui intéresse véritablement l'art musical. J'avais envoyé des billets à M. Soulié, rédacteur des feuilletons de *la Quotidienne* : il a annoncé mon concert et n'y est pas venu ; j'ai su qu'il avait donné ses billets à des gens inutiles. Il faudrait, dans ces circonstances, pouvoir s'occuper exclusivement des journaux ; j'en ai oublié plus de la moitié. J'étais tellement abîmé de fatigue que, les deux derniers jours, j'avais toutes les peines du monde à me lever pour aller aux répétitions. Je me traînais comme je pouvais jusqu'aux Menus-Plaisirs[2]; mais une fois que mon orchestre était lancé, les forces me revenaient, une espèce de feu électrique me rani-

1. Rendant compte du deuxième concert de Berlioz, donné au Conservatoire le 1er novembre 1829.

2. Le Conservatoire avait repris, sous la Restauration, ce nom de l'ancien régime.

mait et je devenais à peu près comme un homme qui a trop bu d'eau-de-vie ; les applaudissements des artistes m'enivraient moins que l'effet de ma musique. Il est impossible aussi de se faire une idée d'un pareil orchestre : le moral des artistes disposés en ma faveur donnait à leur exécution un feu et une précision qu'ils n'apportent pas souvent dans leurs occupations habituelles.

Puisque mon succès vous a fait plaisir, je vous dirai, ma chère maman, qu'il continue à faire sensation. Je suis allé dans plusieurs soirées, chez des personnes que je ne connaissais pas et chez lesquelles j'étais présenté ; partout, quand les assistants venaient à savoir mon nom, j'étais accablé de compliments et de félicitations.

Je suis bien aise que vous ayez eu occasion de vous distraire un peu à Grenoble, mais je parierais presque que vous avez plus eu de peine que de plaisir. Papa a dû être bien seul pendant tout ce temps. Vous ne m'avez pas dit si les vendanges avaient été bonnes ou mauvaises.....

Adieu, ma chère maman,

Je vous embrasse.

Votre affectionné,

H. BERLIOZ

X

A SA SŒUR NANCI

Paris, le 30 janvier 1830.

Ma chère Nanci,

J'aurais dû répondre plus tôt à ta dernière lettre ; j'avais mille choses à te dire qui me sont passées de la tête et dont par conséquent je te ferai grâce. Je mène une vie excessivement active, tout cet hiver ; je suis occupé constamment; depuis quelques jours surtout, j'ai à peine le temps de respirer. Je viens d'arrêter le projet de donner un grand concert au Théâtre des Nouveautés, dans trois mois et demi. Le jour de l'Ascension, tous les théâtres étant fermés, j'aurai une grande latitude pour mon entreprise. Les Nouveautés viennent de se constituer un appareil musical : un orchestre excellent,

dirigé par un artiste du plus grand talent et qui m'est tout dévoué[1], sera à mes ordres. Il ne me restera plus qu'à le doubler par des auxiliaires. Pour accomplir mon dessein, je prépare beaucoup de musique nouvelle : entre autres, une immense composition instrumentale d'un genre nouveau[2], au moyen de laquelle je tâcherai d'impressionner fortement mon auditoire. Malheureusement, c'est très considérable, et je crains de ne pouvoir être prêt pour le 23 mai, jour de l'Ascension. D'un autre côté, ce travail de feu me fatigue excessivement : quoique depuis longtemps j'aie le squelette de mon ouvrage dans la tête, il faut beaucoup de patience pour en lier les parties et bien ordonner le tout.

Enfin il faut toujours aller ; nous verrons bien.

[Ah ! ma sœur, tu ne peux te figurer le plaisir du compositeur écrivant *librement* sous l'influence directe de sa seule volonté. Quand j'ai tracé la première accolade de ma partition, où sont rangés en baatille mes instruments de différents grades, quand je songe à ce champ d'accords que les préjugés scolastiques ont conservé vierge jusqu'à présent et que depuis mon émancipation je regarde comme mon domaine, je m'élance avec une sorte de fureur pour y fourrager. J'adresse quelquefois la parole à mes soldats : « Toi, grossier personnage, qui jusqu'à présent n'as su dire que des sottises, viens çà que je t'apprenne à parler ; vous tous, gracieux follets musicaux que la routine avait relégués dans les cabinets poudreux des savants théoriciens, venez danser devant moi et montrez que vous êtes bons à quelque chose de mieux qu'à des expériences d'acoustique ; et surtout, dis-je à mon armée, qu'on oublie les chansons de corps de garde et les habitudes de caserne. »[3]]

Mes *Mélodies* de Moore paraîtront dans trois jours[4]. Quoiqu'il y en ait peu pour des voix féminines, que tu n'aies point

1 Bloc, précédemment chef d'orchestre de l'Odéon (voir ci-dessus, lettre du 1er novembre 1828).

2. La *Symphonie fantastique*, dont il est fait pour la première fois mention positive dans cette lettre.

3. Ce paragraphe a été cité dans *le Figaro* du 12 décembre 1903.

4. *Les Mélodies irlandaises*, op. 2.

de piano, et que quelques-unes soient avec chœur, si tu en veux un exemplaire, parle, je te l'enverrai.

Plusieurs des grands chanteurs de Paris viennent de les adopter pour les chanter dans les soirées musicales. Cela exercera ta patience, et sur le nombre il y en aura peut-être bien une ou deux que tu déchiffreras tant bien que mal.....

Vous avez sans doute entendu parler du testament d'Anatole qui, pour frustrer ses neveux de sa succession, donne tout son bien au beau-fils de M. Guernon de Ranville, et à deux hommes de loi de Grenoble. Que la rancune est une chose hideuse ! Ainsi, toutes les belles protestations qu'il avait faites avant de se tuer étaient des faussetés !...

Adieu. Embrasse Adèle pour moi, et dis-lui que je lui écrirai une longue lettre dans peu.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

XI

A SES SŒURS

(Paris, vers le 18 avril 1830)

Mes chères sœurs,

Édouard vous remettra une lettre qui devait être longue et détaillée, mais qui sera courte et sèche : c'est bien mal, mais c'est comme ça. Je suis dans un de mes accès de haine générale[1]. Hier, j'étais tout autre : la joie d'avoir terminé ma symphonie[2] m'avait fait oublier la fatigue que j'éprouvais de cette énorme composition. A présent, je rentre en moi-même, et puis il fait un temps qui me fait souffrir comme si on m'arrachait la peau depuis la tête jusqu'aux pieds : un temps superbe... J'aurais dû t'écrire en particulier, Nanci, et à toi aussi, Adèle, mais que vous dire d'agréable à l'une et à l'autre ?... Adèle conjugue le verbe *rire*, Nanci celui de *s'ennuyer*, et moi plusieurs autres moins gais et moins tranquilles : par exemple : *je grince des dents*.

1. Miss Smithson était partie depuis un an, et son abandon, qui avait plongé Berlioz dans le désespoir, semblait alors devoir être définitif.

2. *La Symphonie Fantastique*.

A propos de grincements de dents, je me rappelle Firmin dans *Hernani*[1] : tu m'as demandé, Nanci, mon opinion sur *Hernani* ; la voilà ! Je trouve des choses et surtout des pensées sublimes, des choses et des idées ridicules, peu de nouveauté dans tout cela ; mais quant aux vers, comme je les déteste au théâtre, ces enjambements de l'un à l'autre, ces hémistiches rompus, qui font donner au diable tous les classiques, me sont entièrement indifférents, parce que, quand on parle, cela ressemble exactement à de la prose ; à cet égard même, je les aimerais mieux. Toutefois je trouve que, puisque *Hernani* a été écrit en vers, et que Hugo sait bien les faire quand il veut, il était plus simple de faire des vers suivant les règles du goût de la masse : cela aurait épargné bien de la fatigue aux poumons des merles du parterre ; c'est une innovation qui ne mène à rien. Mais Hugo a détruit l'unité de temps et l'unité de lieu : à ce titre seul, je m'intéresserais à lui comme au brave qui, à travers les balles, va mettre le feu à la mine qui doit faire sauter un vieux rempart. La pièce moderne par excellence, pour moi, c'est *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*.

J'ai demain rendez-vous avec le directeur de Feydeau pour lui demander lecture d'un opéra qu'un auteur me confie et qui me convient assez ; il faut vingt cérémonies pour voir ce grand seigneur ; celui de l'Opéra n'est pas si fier. Oh ! que je voudrais avoir une immense réputation pour amener toute cette canaille de directeurs à mes pieds me demander des partitions, et pour les renvoyer à coups de bottes !

Amen.

H. B.

XII

A SON PÈRE[2]

Paris, ce 2 août [1830].

Mon cher papa,

Je suis sorti de l'Institut, le premier, jeudi dernier, à cinq

1. Représenté, pour la première fois, quelques semaines auparavant, le 25 février. — L'auteur de *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* nomme Berlioz parmi les spectateurs de cette mémorable représentation.

2. Berlioz était en loge, à l'Institut, pour le concours de Rome, quand éclata la révolution de 1830. Il venait de se fiancer avec la jeune et brillante pia-

heures, au moment où s'achevait la prise du Louvre [1]. L'importance désespérante de ce concours a pu seule me retenir deux jours dans notre fort barricadé et muré, pendant qu'on se massacrait sous nos yeux. La mitraille et les boulets nous arrivaient en ligne directe d'une batterie du Louvre qui balayait le pont des Arts et donnaient dans les portes de l'Institut, qui en ont été criblées. Aussitôt que j'ai eu écrit la dernière note, vous pensez bien que la première chose a été de courir où une inquiétude mortelle m'appelait [2], à travers les dernières balles, les cris, les morts, les blessés, etc. J'ai trouvé tout, heureusement, comme je l'espérais. En sortant de chez madame Moke, courir, s'armer et chercher à s'utiliser était la première chose, mais non pas la plus aisée à faire : aussi, après trois heures de course, je n'ai pu attraper qu'une paire de longs pistolets d'arçon, sans munitions.

Les gardes nationaux m'envoyaient à l'Hôtel de Ville : j'y cours, point de cartouches. Enfin, à force de demander aux passants, j'ai fini par être équipé complètement. L'un me donnait une balle, l'autre de la poudre, un autre un couteau pour couper le plomb. Puis voilà tout, pas une amorce de brûlée. Le soir du vendredi, on annonçait qu'il y aurait une affaire à Saint-Cloud ; nous nous sommes portés jusqu'à la barrière de l'Étoile en foule, mais individuellement, et il n'y a rien eu encore : les gardes du corps, campés au bois de Boulogne, s'étaient dispersés, et tout le monde a rétrogradé sur Paris.

Cette idée que tant de braves gens ont payé de leur sang la conquête de nos libertés, pendant que je suis du nombre de ceux qui n'ont servi à rien, ne me laisse pas un instant de repos. C'est un supplice nouveau, joint à tant d'autres...

Je suis bien impatient d'avoir de vos nouvelles. Que se passe-t-il à Grenoble ? Ici tout est calme ; l'ordre admirable qui a régné dans cette révolution magique de trois jours se

niste, Camille Moke, — plus tard célèbre sous le nom de madame Pleyel — elle lui avait inspiré, après l'abandon de miss Smithson, la passion que, dans ses Mémoires, il a qualifiée : « distraction violente ».

1. Le [illegible] juillet [illegible].

2. Chez madame Moke savoir des nouvelles de sa fiancée.

soutient et s'affermit; pas un vol, pas un attentat d'aucun genre. C'est un peuple sublime[1] !

Adieu mon cher père,

Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ

XIII

A SA SŒUR NANCI

Paris, ce 4 août 1830.

Ma chère Nanci,

Je viens de recevoir ta lettre et le billet y inclus, je te réponds sur-le-champ. Je conçois facilement vos alarmes. Vous êtes sans doute instruits aujourd'hui de toute la vérité. Quoiqu'elle ait l'air d'un conte des *Mille et une Nuits*, elle n'en est pas moins la vérité. Tout est si tranquille à Paris qu'on ne dirait pas que la moindre des choses fût arrivée. Les barricades sont démolies, on répare les rues, on fait des illuminations qui remplacent les réverbères. Il n'y a que les pauvres arbres du boulevard qu'on ne peut pas replanter et les morts qu'on ne peut pas ranimer. Si tu voyais, devant la

1. Comparez à cette description des journées de Juillet, écrite pour ainsi dire dans le feu de l'action, le chapitre XXIX des *Mémoires de Berlioz*.

D'autre part, dans le *Livre de raison* tenu par « Louis-Joseph Berlioz, docteur-médecin, résidant à la Côte-Saint-André », — livre « commencé le 1er janvier 1815 », aujourd'hui conservé par madame Reboul et jusqu'à présent inédit, le père d'Hector Berlioz avait écrit :

« ... Après avoir été témoin de tant d'événements, je puis sans présomption me croire capable de donner quelques salutaires avis à mes enfants, et leur indiquer la manière dont ils doivent se conduire s'ils ont le malheur d'être témoins d'une nouvelle révolution.

» *Je leur recommande de se garantir de l'enthousiasme* : le sang-froid de la raison est une des qualités les plus précieuses dans toutes les circonstances de la vie, mais il l'est encore bien plus durant les crises politiques. »

Il ajoutait :

« Qu'ils se donnent bien garde de devenir haineux ou persécuteurs, s'il survient des querelles religieuses. Il n'appartient qu'à Dieu seul de punir les délits de la pensée et de l'opinion. Si nous croyons nos frères dans l'erreur, plaignons-les comme des hommes malheureux, et portons-leur secours s'ils en ont besoin. Pendant les discussions politiques, on doit se méfier des novateurs. Ne disputez jamais : une discussion trop vive n'éclaircit rien; elle produit ou augmente l'animosité. Discutez de sang-froid avec ceux qui sont susceptibles de le faire, et, sur les objets qui partagent l'opinion, gardez un imperturbable silence avec les autres... »

croix noire plantée devant le Louvre et qui indique la grande fosse des gardes nationaux, ces pauvres femmes qui pleurent sur leur fils, ou mari, ou père, ou frère, c'est un spectacle déchirant. Mais l'enthousiasme public est si grand ! Avant-hier, comme on faisait courir le bruit que le bon Charles X faisait le méchant et qu'il voulait rester à Rambouillet avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, La Fayette avait ordonné que dix mille Parisiens se portassent sur Rambouillet pour le prendre ; mais la masse s'est tellement grossie que, dès la barrière de l'Étoile, on comptait déjà plus de trente mille hommes armés, qui partaient, les uns à pied, les autres à cheval, d'autres en voiture : on arrêtait tous les cabriolets, diligences, omnibus ; on faisait descendre ceux qui y étaient, et les gardes nationaux y montaient. Le roi déchu est aujourd'hui en route pour Cherbourg, où il va s'embarquer pour Londres.

Hier soir, à l'Opéra, on a demandé *la Marseillaise ;* Ad. Nourrit est venu la chanter, son drapeau à la main, avec tout l'appareil des chœurs et de l'orchestre : on n'a pas d'idée d'un pareil effet. Immédiatement après, un billet, jeté sur la scène et lu au public a appris que l'auteur de cet hymne sublime, Rouget de Lisle, était dans la misère et qu'on proposait une souscription pour lui. A l'instant, tout le monde s'est précipité au foyer, et une collecte considérable a été faite pour le moderne Tyrtée[1]. Je ne compte heureusement ni morts ni blessés parmi mes amis, quoique presque tous se soient dignement comportés. Un seul a reçu un coup de fusil d'un Suisse, tiré de si près que le feu a pris à la poche de son habit. Il avait à côté de lui un petit garçon serrurier, âgé de quatorze à quinze ans, qui n'était armé que d'un marteau. Il lui disait sans cesse : « Mais, mon général, f...ez-en donc un à bas, que je lui prenne son fusil. » Effectivement, Richard (c'est son nom, il est le traducteur des *Contes fantastiques* d'Hoffmann) abat un Suisse, et mon petit drôle ne l'a pas plutôt vu tomber qu'il se précipite sur le cadavre, lui prend son fusil encore chargé et le décharge sur le reste de

1. Rappelons que l'auteur de la *Marseillaise*, pensionné alors par Louis-Philippe et se trouvant ainsi à l'abri du besoin, abandonna le produit de la collecte aux blessés des trois journées. (Voy. J. TIERSOT, *Rouget de Lisle*, p. 285.)

la troupe qui fuyait. Au reste, il y a des milliers de traits tous plus extraordinaires les uns que les autres. Aujourd'hui, au lieu de se désespérer comme tu fais, il faut au contraire espérer pour notre pays les plus brillantes destinées.

Oui, oui, j'aurai le prix, sois tranquille. M. Lesueur est dans le ravissement de ma cantate : j'ai fait à point nommé ce qu'il fallait pour l'Institut. Mais ce prix n'aura de valeur pour moi qu'autant qu'il me fera obtenir Camille ; autrement, je n'en profiterai pas. Son père arrive ici le 25 ou le 26 de ce mois ; le prix sera décerné le 21. Les agitations extérieures ne font que redoubler mon trouble intérieur, au lieu de m'en distraire. Si j'étais né pour une vie de souffrances et d'émotions cruelles, je remplis bien ma destinée.

Alphonse[1] se porte bien. Il a eu tant de blessés à panser !... Mon oncle Félix m'a écrit six lignes pour savoir de mes nouvelles ; il ne me dit rien des siennes.

J'attends dimanche avec le tourment d'un homme qui, à chaque seconde, recevrait une goutte de plomb fondu sur le cœur.

Je pense que le beau drapeau flotte aujourd'hui sur le clocher de la Côte comme dans toute la France. On va remettre le buste de Napoléon sur la colonne Vendôme, qui a été trop longtemps orpheline. Tous les Anglais qui sont à Paris se confondent en admiration devant le peuple français ; plusieurs d'entre eux, ainsi que trois Allemands de ma connaissance, ont combattu au siège des Tuileries. Adieu, écris-moi vite ce qui s'est passé à Grenoble et chez vous. Adieu.

H. BERLIOZ

XIV

A SA SŒUR ADÈLE

Ce jeudi 21 octobre [1830].

Ma chère Adèle,

..... Je suis bien fatigué de toutes les courses que je suis

1. Alphonse Robert, cousin de Berlioz, avait commencé avec lui l'étude de la médecine, à la Côte-Saint-André même, sous la direction du docteur Berlioz. Les deux amis firent de compagnie leur premier voyage à Paris, où Robert, plus fidèle à ses premières occupations, devint par la suite un médecin distingué.

obligé de faire depuis quelque temps, pour mes sollicitations. Rien n'avance au ministère de l'intérieur pour les beaux-arts ; le ministre a bien d'autres intérêts en tête ; il y a une si grande agitation partout qu'on ne s'occupe que de politique.

Depuis que j'ai écrit à maman et à Nanci, j'ai vu le directeur de l'Opéra, qui doit faire exécuter un grand morceau de ma composition[1]. Il m'a averti ce matin que ce serait dimanche prochain ; mais, comme c'est aujourd'hui jeudi, je lui ai fait observer qu'on ne pourrait monter mon ouvrage en deux jours : cette précipitation en compromettrait l'exécution. Alors, comme de dimanche en huit il y a une grande revue de la garde nationale, qui occupera les Parisiens toute la journée, le directeur de l'Opéra a consenti, à cause de moi, à remettre la représentation où je dois être exécuté au dimanche suivant, 7 novembre. C'est une fête pour ma chère Camille, qui n'a jamais entendu de ma musique. J'espère que ce sera grandement exécuté. Je t'écrirai pour te dire comment cela se sera passé.

Comment se présente ton hiver ?... Toujours aussi monotone, aussi ennuyeux que les autres ?... Ta sœur n'est pas destinée à t'égayer... ton frère non plus (l'aîné, j'entends : peut-être les lutineries de Prosper te font impatienter quelquefois et servent à te distraire).

Comment va papa ?... Les vendanges ne l'ont-elles pas bien fatigué ? Embrasse-le de ma part, dis-lui mille choses affectueuses pour moi. Il est le seul de la famille qui ne reçoive pas de lettre cette fois-ci ; je lui écrirai incessamment.

M. Amédée te remettra un verre de cristal que je te prie de garder toujours par amitié pour moi ; j'aurais voulu trouver quelque chose de plus intéressant à t'envoyer, mais j'ai pensé qu'un objet dont tu te servirais deux fois par jour me rappellerait plus souvent à ton souvenir, et c'est pour cela que je l'ai choisi.

Adieu, ma chère Adèle. Je t'embrasse tendrement.

Ton affectionné frère,

H. BERLIOZ

(1) La fantaisie sur la *Tempête*, composition symphonique et chorale exécutée, à l'Opéra, le 7 novembre 1830, et replacée, l'année suivante, par Berlioz dans le « mélologue » *Le Retour à la vie*, qui fut son envoi de Rome.



XV

A SON PÈRE

Paris, dimanche 31 octobre 1830.

Mon cher papa,

C'est hier qu'a eu lieu la distribution des prix à l'Institut. J'ai reçu le mien dans le plus complet isolement. M. Lesueur était malade, au lit, et n'a pas pu y assister. Madame Moke a tenu bon et n'a pas voulu y paraître. Je n'avais ni père, ni mère, ni maître, ni maîtresse, rien... qu'une foule de curieux attirés par le bruit qu'avait fait la dernière répétition de mon ouvrage.

Voilà le fait. Depuis que le prix m'a été décerné, j'ai ajouté un grand morceau de musique descriptive, pour l'incendie du palais de Sardanapale ; je ne craignais plus les académiciens, et j'ai laissé agir mon imagination. J'ai fait revenir au milieu du tumulte de cet incendie tous les motifs de la scène, amoncelés les uns sur les autres : d'un côté, le chant des Bayadères de la première partie changé (en le modifiant mélodiquement) en cris d'effroi féminins ; de l'autre, le morceau de fierté dans lequel Sardanapale refuse d'abdiquer la couronne. Puis tout cet effroyable amalgame d'accents de douleur, de cris de désespoir, ce langage orgueilleux dont la mort même ne peut effrayer l'audace, ce bruissement des flammes aboutissent à un écroulement du palais qui fait taire toutes les plaintes et éteint les flammes.

J'AI EU UN SUCCÈS ÉPOUVANTABLE. Je ne puis pas vous donner d'autre expression.

La dernière répétition a eu lieu vendredi, à l'Institut. Pour la première fois, depuis qu'on y donne des prix, la salle était pleine comme aux jours des séances publiques ; mais pleine d'artistes : c'était là l'aréopage qu'il me fallait. On a exécuté deux autres scènes : celle de Montfort, qui a obtenu le second grand prix, et un morceau italien d'un lauréat arrivant de Rome. Ils ont été l'un et l'autre *chutés* (c'est le terme qui désigne les sifflets de bon ton). A la fin de la répétition, on a enfin entendu ma scène. J'avais pris mes mesures avec l'or-

chestre pour ne pas s'arrêter et aller d'un bout à l'autre sans accroc; tout a bien marché, et à la fin cet incendie a consterné l'auditoire : j'ai été écrasé d'applaudissements, embrassé par je ne sais combien de personnes, porté pour ainsi dire jusque dans la cour de l'Institut, enfin abîmé de succès. Et puis, le soir, à l'Opéra, quand je suis arrivé, encore la même chose... Ce qui m'a pris au cœur vraiment, c'était l'émotion de ces *vieux grognards* d'orchestre que rien n'émeut d'ordinaire et qui restent à leur pupitre comme des machines sans sensations. Quelques-uns sont sortis de leurs habitudes au point de venir me prendre la main et me féliciter très longuement. Puis j'entendais les autres se dire entre eux avec ce sang-froid comique qu'ils apportent à tout : « Ah! sacré nom... j'ai entendu diablement de musique depuis vingt-cinq ans, mais ça me confond, je n'ai jamais rien entendu dans ce genre-là. — C'est que c'est une conception étonnante! » Oh! mon père, que n'étiez-vous là!

Eh bien, hier, à la distribution des prix, où j'ai obtenu un grand succès également, et à la proclamation des noms, et *après* et pendant l'exécution de ma scène (car on a interrompu l'orchestre au milieu pour applaudir), croiriez-vous que le malheur a voulu que le grand effet de mon incendie ait été perdu? La fin, l'écroulement du palais, le bouquet de mon feu d'artifice, une chose immense, neuve, qui est à moi, que j'ai trouvée, a été manquée. Les instruments qui devaient produire cet effet comptent des silences auparavant et partent ensuite comme la foudre : eh bien, non, ils ne sont pas partis!... une distraction inconcevable, une terreur panique!... Et moi qui étais à l'orchestre, qui leur fais signe de partir : ils croient que je me trompe, ils ne partent pas, puis la mesure se passe et il n'est plus temps. Oh! il n'y a pas de chose pareille! Une fureur à en mourir! Je n'ai pas pu me contenir; j'ai jeté ma partition *à travers l'orchestre*, j'ai renversé le pupitre qui m'avoisinait, j'aurais tout exterminé si j'avais pu. On n'en a pas moins applaudi à trois reprises, à la fin (car l'orchestre a continué); mais quel effet en comparaison de ce que j'aurais produit! Figurez-vous une fusée volante, une bombe lumineuse qui monte en l'air avec fracas, puis qui n'éclate pas. D'ailleurs tout ce monde qui était ameuté par

les gens de la veille qui disaient de tous côtés (comme je l'ai su) : « Attendez, vous allez entendre quelque chose d'extraordinaire; c'est incroyable d'illusion : on croit voir le *saut du Kremlin*!... » M. Rocher, qui y était, faisait en sortant tout ce qu'il pouvait pour me consoler; il m'assure que tout a été senti et apprécié; mais, mon Dieu, on ne peut sentir ni apprécier ce qu'on n'entend pas. Tous les admirateurs de la veille sont venus à leur tour, non plus m'embrasser, mais maudire avec moi la maladresse des exécutants : c'était un concert d'imprécations adressé par le reste de l'orchestre aux pauvres diables qui m'ont joué, sans le vouloir, cet abominable tour; ils se sont confondus à me demander pardon de leur manque de sang-froid, mais à quoi bon! c'est fini. Et Spontini qui était là, qui était venu exprès pour ce morceau!... ô Dieu! une chose grande et neuve que je lui offrais, la première fois qu'il entendait ma musique!...

Et, ce matin, le *Journal du Commerce* qui s'amuse à raconter ma fureur et qui dit qu'il n'a pas compris mon ouvrage, *sans doute par sa faute*... J'aime beaucoup la réticence. Eh oui, c'est par sa faute! Je n'écris pas pour les marchands de bas de la rue Saint-Denis.

Madame Lesueur et ces demoiselles, qui avaient été terrorifiées à la répétition, se faisaient un triomphe de ce morceau pour le lendemain; à présent, je ne puis pas leur ôter de la tête que c'est un coup monté par Berton pour m'empêcher d'écraser autant ses élèves : elles ont une facilité incroyable à voir des cabales partout, c'est une folie. Les artistes coupables, au nombre de quatre seulement, me sont bien dévoués, et certes ils se désespèrent assez de leur bévue.

Je n'avais pas l'intention de donner *Sardanapale* à mon concert, mais à présent il le faut : il attirera du monde. D'ailleurs j'aurai *mon* orchestre géant, au lieu du petit orchestre de l'Institut, et l'effet de l'incendie sera bien autre chose.

A présent, je m'occupe de mon ouverture de *la Tempête* pour dimanche prochain. Nous commençons les répétitions après-demain mardi. Ce n'est pas de la musique d'Institut : il faut voir ce que le public de l'Opéra va comprendre à cela. Spontini veut assister à toutes les répétitions. Il m'a donné rendez-vous pour demain ; nous passerons une partie de la

journée ensemble : il veut étudier ma partition avec moi. Je n'ai pas pu lui parler hier ; il croit peut-être que mon incendie n'est pas autre chose que ce qu'il a entendu !...

Oh ! malédiction ! je ne puis en prendre mon parti.

Je tâcherai de donner mon concert le 21 novembre, si je puis avoir la salle. Je donnerai encore une fois l'ouverture des *Francs-Juges*, puis quelques mélodies de Moore en chœur, *Sardanapale* et la *Symphonie fantastique*. Habeneck conduira mon orchestre. Il se met déjà en mouvement pour conduire l'ouverture de *la Tempête* à l'Opéra ; toute l'administration, les chœurs, l'orchestre, les répétiteurs sont à mes ordres. Il me faut quatre pianistes qui ne sont pas à l'Opéra : je les ai déjà ; puis cinq instruments de cuivre qui manquent à l'orchestre : je les aurai.

Voilà que je commence à éclater. Soyez tranquille, mon père, j'espère qu'un jour on pourra me dire, comme Napoléon disait à Gœthe : « Vous êtes un homme. »

Je vous embrasse tous.

A lundi prochain autre bulletin.

Adieu, mon cher papa. Votre affectionné fils,

H. BERLIOZ.

XVI

A SON PÈRE [1]

Lundi 6 décembre [1830].

Mon cher papa,

Je n'ai le temps de vous écrire que six lignes : mon concert a eu lieu hier avec un succès extraordinaire. La *Symphonie fantastique* a été accueillie avec des cris, des trépignements ; le public a redemandé la *Marche du Supplice* ; mais, comme il était très tard et que le *Songe d'une nuit du Sabbat* est un long morceau, Habeneck n'a pas voulu recommencer : il a fait observer que ce serait trop, et on n'a pas insisté.

Camille et sa mère y étaient, et mouraient de peur de ce que madame Moke appelait mon extravagant programme.

1. La *Symphonie fantastique* fut exécutée, pour la première fois, dans un concert donné par Berlioz, et dirigé par Habeneck, le 5 décembre 1830.

qui avait disparu depuis neuf mois est revenu... et la pauvre bête amoureuse est retournée à son vomissement.

— Et l'enfant?

— Le monsieur, un étudiant en pharmacie n'aimait pas les gosses... Il l'a dit, en propres termes : « Je n'aime pas les gosses. Ça me dégoûterait d'Hélène... » Hélène, c'est « madame Neuf... » Et il a déclaré : « Je n'ai pas le sou : ma famille me colle cent vingt francs par mois... Je ne peux pas m'empêtrer d'une maîtresse et d'un enfant. L'Assistance publique n'est pas faite pour les petits chiens... Au surplus, il ne s'agit pas d'un abandon, mais d'un dépôt momentané... On le reprendra plus tard, ce mioche!... » La mère pleurait. Alors, pour la consoler et la convaincre, il lui a raconté l'histoire de Jean-Jacques Rousseau.

— Et elle a cédé!

— Elle a cédé. Une de ses anciennes compagnes de la Villa Bleue a reçu ses confidences et averti madame Platel... Il était trop tard. L'intéressante Hélène et son cher amant avaient imité Thérèse et Jean-Jacques... Elle éprouvait bien quelques remords, mais elle avouait : « J'aime trop mon ami. Je l'ai dans le sang. Je ne peux aimer que lui... Il me dirait de faire un crime, je le ferais... »

Josanne, accoudée à la cheminée, un pied tendu vers le feu, répondit :

— Vous n'êtes pas découragée?

— De quoi?

— De ce métier de dupe que vous faites!... Relever la femme, éduquer la femme, affranchir la femme! Vous croyez à l'avènement de la femme consciente, fière de sa libre maternité, heureuse de n'être plus l'idole ou la servante de l'homme? Vous croyez que grâce à vous, grâce à nous, les « Madame Neuf » deviendront plus rares?

— Je le crois.

— Alors il faudra supprimer l'amour, mademoiselle. Peut-être affranchirez-vous la femme des entraves sociales, des préjugés qui l'empêchent de gagner son pain... Mais vous ne l'affranchirez pas d'elle-même... La femme qui a un « homme dans le sang » appartient servilement à cet homme. .

La porte du bureau s'ouvrit. Un groom appela :

— Madame Valentin !... Il y a quelqu'un qui vous demande...

— Dites que je ne suis pas arrivée, qu'on m'attende. Faites entrer dans mon bureau... C'est insupportable d'être dérangée ainsi.

La porte se referma.

— Josanne ! — dit mademoiselle Bon, — qu'avez-vous ? Vous avez beaucoup changé depuis un mois. Vous êtes amère et triste... et vous devenez injuste !... Votre pessimisme m'étonne. Qu'y a-t-il donc ?

— Mais rien... rien... J'ai des migraines, de la fatigue nerveuse... Ah ! ne parlons pas de moi. Cela m'ennuie...

Elle se détourna, regardant le feu qui mourait. Et, après un silence, elle reprit :

— Je songe à toutes ces femmes que je vais voir, et que j'interroge, sur leur vie, leur caractère, leurs goûts ; je songe à ces doctoresses, à ces avocates, à ces professeurs, à ces artistes, dont le *Monde féminin* raconte les succès... C'est l'élite féminine, les « affranchies », les « rebelles », comme dit M. Noël Delysle... Elles s'insurgent contre les préjugés, contre la morale conventionnelle, et elles recréent un idéal nouveau de l'honneur, de la vertu, du devoir féminin. Ce sont des intelligences claires et des âmes nobles... Elles ne ressemblent pas à madame Neuf... Et pourtant, dès qu'elles se livrent un peu, en causant, de femme à femme, et que je devine le secret de leur vie intérieure, je sens qu'elles ont gardé les vieux instincts de la femme d'autrefois... L'homme les trouve devant lui, concurrentes et rivales, dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les administrations ; mais au foyer, dans l'alcôve, l'ordre antique se rétablit... Avec tout son cœur, avec tous ses sens, la femme aspire à la servitude amoureuse... Elle n'a pas le courage de la liberté ; elle n'a pas le sentiment de sa dignité ; elle n'a que le désir et le regret de l'amour. Que l'amant aimé marche sur elle, elle lui baisera les pieds et dira : « Encore !... »

Mademoiselle Bon écoutait Josanne sans protester.

La jeune femme s'animait, presque agressive :

— Mariées, elles ne peuvent pas s'affranchir de l'époux ; libres, elles ne veulent pas s'affranchir de l'amant... Ce sont

des serves, comme étaient leurs mères, comme seront leurs filles...

— Ce sont des femmes! — dit mademoiselle Bon, en souriant. — Elles sont nées à une époque de transition, et elles se révoltent contre une morale et des lois dont elles subissent la contrainte. De toutes parts, la société limite l'effet de leur rébellion. Elles n'accordent pas toujours leurs actes avec leurs idées? — Ainsi les anarchistes font leur service militaire et paient l'impôt. — Elles gardent l'instinct de la servitude amoureuse? — N'oubliez pas que les siècles et les siècles ont façonné leur sensibilité pour l'obéissance et le sacrifice. — Elles aiment des gens indignes d'elles?... Mais les erreurs sentimentales seront toujours possibles, en tout temps, malgré toutes les évolutions de la morale. De même les progrès de l'hygiène et de la médecine n'empêcheront pas les maladies... Ne raillez pas les femmes qui ont brisé les vieilles chaînes, parce qu'elles traînent encore les tronçons!... Vous-même, Josanne, ne faites-vous pas l'apprentissage de la liberté?... Si vous vous sentez lâche, ne découragez pas les autres.

— Vous êtes sévère pour moi, mademoiselle Bon! Je vous ai fait de la peine...

— Beaucoup... Vous étiez juste et généreuse, autrefois, et si brave!... Qu'est-ce qui vous a troublée ainsi?

— Je ne sais... Un vague malaise physique... Et puis, l'histoire de cette fille, cette « madame Neuf... »

— Il n'y a pas de quoi... Ma pauvre Josanne, la vie est dure pour vous, je le sais... Vous avez des heures de doute, d'agacement...

— De défaillance... Ah! mademoiselle, je vous admire.

— Bah!

— Je fais mieux : je vous aime...

— Ça, c'est gentil... Vous ne me trouvez pas trop ridicule?

— Ridicule! Vous qui avez tant de raison et tant d'indulgence, et cette force d'espoir, et cet optimisme paisible!... Vous êtes une sœur de charité laïque, oui, tout anticléricale que vous êtes...

Josanne se mit à rire :

— Vous auriez dû vous marier; je vous vois très bien, mariée et mère de famille...

— J'aurais pu me marier, — dit la vieille fille avec un petit air de fierté. — A vingt ans, je n'étais pas plus laide qu'une autre, et l'on m'a demandée, oui; deux fois !

— Et vous avez refusé !... Pourquoi ?

— Parce que j'avais un cœur très timide, craintif même, et scrupuleux... et puis des idées à moi... et je voulais toujours les mettre en pratique, mes idées !... J'appartenais au peuple, où les honnêtes filles ne sont pas, forcément, des ingénues... Je savais comment vivent les hommes avant leur mariage, et j'avais vu beaucoup de femmes, séduites, lâchées, qui tombaient... je savais où... Alors je m'étais promis d'épouser un jeune homme qui... que...

Une chaste rougeur couvrit la figure de mademoiselle Bon.

— ... qui n'aurait jamais profité de la misère, de la faiblesse de ces malheureuses, pour... vous comprenez !... un jeune homme pur comme moi-même... Et je ne l'ai pas rencontré.

— Et vous n'avez pas aimé ?

— D'amour ? non... J'ai aimé mes parents, mes amis, mes idées, les malheureux... J'ai aimé beaucoup de gens et beaucoup de choses... Et j'ai gardé mon petit rêve intact, ni brisé ni sali... Mais je n'en parle jamais à personne, et c'est bien la première fois...

Josanne embrassa mademoiselle Bon :

— Ah ! mademoiselle, cela me fait du bien, de vous entendre...

— Et cela me fait plaisir, à moi, de vous réconforter.

La vieille fille tourna un bouton électrique, et, dans la vive lumière blanche, elle observa le visage amaigri, les yeux cernés, la bouche triste de Josanne. Une pensée naissait dans son esprit, qu'elle n'osait formuler.

— Je suis sûre que vous mangez n'importe quoi, à n'importe quelle heure, et que vous restez chez vous, à rêvasser... Je n'aime pas cela... Votre petit garçon va bien ?

— Très bien.

— Il faudra le reprendre.

— Oui... bientôt... Il aura cinq ans au mois d'avril... Je pourrai l'envoyer à l'école... Il me faudra une domestique, au moins quelques heures par jour... Cela coûte cher, et je

dois de l'argent à ma tante Miracle... Elle n'est pas riche, et elle m'a généreusement prêté une assez grosse somme quand je me suis réinstallée à Paris. Alors je fais des économies, j'attends...

— Tâchez de vous distraire... Venez aux réunions de la *Fraternité*.

Josanne n'était pas très enthousiaste de la *Fraternité féminine*, petite association féministe, socialiste et révolutionnaire, où de grosses dames moustachues et de maigres illuminées s'appelaient héroïquement « citoyennes » et votaient des ordres du jour flétrissant le parlement bourgeois.

Elle répondit :

— Je n'ai pas le temps... Je lis, j'essaie de m'instruire... et je fais mes robes moi-même, vous savez... Plus tard, je louerai un piano. Je me remettrai à la musique... Je n'étais pas une trop mauvaise musicienne, autrefois... J'ai même donné des leçons.

En prononçant ces mots, elle revit le salon de madame Grancher, et les gens qui dansaient, et Maurice, dans un coin, près d'elle. Il disait tout haut : « Bonsoir, madame », et, tout bas : « Je vous aime... »

Maurice... Comme il avait troublé sa vie, depuis un mois, depuis le fatal entretien qu'elle n'avait pas su rompre !... Elle était maintenant dans l'angoisse perpétuelle de l'attente.

Il n'était pas venu ; elle espérait qu'il ne viendrait pas. Sa curiosité satisfaite, sa conscience rassurée, il s'était laissé reprendre au charme de sa vie nouvelle... Près de sa jeune femme, il avait oublié la maîtresse, l'enfant et le dangereux désir qui l'avait, un soir, ramené vers Josanne... C'était un garçon prudent !

Il ne viendrait pas...

Et s'il revenait, pourtant, que ferait Josanne?

Elle-même n'en savait rien. Il y avait en elle deux femmes : celle « d'en haut », la fière, la vaillante, la « rebelle », qui voulait se libérer, guérir et vivre dans sa chaste solitude, — et l'autre, l'inférieure, l'asservie, qui conservait encore, dans son sang et dans ses nerfs, le poison ancien, le besoin des larmes et des caresses, le goût morbide de la souffrance d'amour...

Cependant le groom avait rouvert la porte :

— Madame Valentin !... C'est ce monsieur qui attend... Il dit qu'il va s'en aller, et il m'a donné sa carte pour madame.

Josanne prit le petit rectangle de carton.

— Ah !... Je viens... oui... Je viens tout de suite.

Mais elle ne bougeait pas. Des ombres et des rayons, tour à tour, passaient dans ses prunelles profondes. La vieille fille, la voyant émue, songeait :

« Qu'a-t-elle ?... »

Josanne jeta un coup d'œil sur la glace, arrangea ses cheveux, tira sa blouse dans sa ceinture, et, tout irrésolue :

— Regardez donc, — dit-elle, — ne suis-je pas fagotée aujourd'hui ?... Cette blouse me va mal... Et il me semble que j'ai un drôle d'air...

— Mais pas du tout... Vous êtes très bien... Quelle idée !

— Oh ! ça m'est égal, vous savez, complètement égal...

Mademoiselle Bon sourit :

— Josanne, ma petite Josanne, je vous reconnais.

XVI

Noël Delysle, las d'attendre, considérait le petit bureau mal éclairé par une seule lampe électrique. La fleur d'opale, épanouie et courbée au bout de sa tige de bronze, rabattait une fixe lumière blanche sur le blanc des papiers épars. Noël regarda le bouquet de violettes qui se fanait, entre l'encrier et le pot à colle, la danseuse de Tanagra sur la cheminée, les lithographies en couleur accrochées aux murs, la toque et le boa de Mongolie pendus aux patères de cuivre.

Le groom avait dit :

— Madame Valentin va venir.

Elle ne venait pas. Noël, déçu, agacé, se leva pour partir. C'est alors que Josanne ouvrit la porte et qu'ils se trouvèrent face à face. Il vit qu'elle était assez grande, mince, toute en noir et très brune, avec un teint pâle, des yeux et des dents

qui brillaient. Elle vit qu'il était jeune, brun, de haute taille, et qu'il la regardait d'un regard clair, aigu, glacé, un regard qui entra en elle, du premier coup.

Il dit :

— J'ai bien tardé, madame...

Il expliquait qu'il était à Paris depuis quinze jours et qu'il avait prié Foucart de le présenter à madame Valentin. Mais Foucart était parti pour Nice.

— Alors, j'ai perdu patience : je me présente tout seul.

— Mais vous pouviez bien... tout de suite... car, enfin, nous nous connaissons, et je pensais bien que... peut-être... un jour ou l'autre...

Elle parlait vite, sans finir ses phrases, et cherchant les mots... Et elle pensait :

« Comme il est jeune ! »

Elle le voyait mieux. Il avait trente ans tout au plus, un fin visage méridional, le nez droit, les cheveux bruns, coupés en brosse, la moustache aux pointes rousses, quelque chose de militaire dans le port, le geste, la voix. Il était maigre et robuste, Et elle ne sut pas, dès l'abord, s'il était vraiment « sympathique », tant elle se sentait nerveuse et rétractile sous le clair regard gris d'acier qui n'était pas insolent, certes, pas même hardi, mais calme, direct et pénétrant jusqu'à toucher l'âme.

Quand elle eut fini de répondre, debout, une main crispée sur le dossier d'une chaise, l'autre main tourmentant la boucle de jais qui scintillait à sa ceinture. Josanne demeura tout interdite...

— Oui, — répétait Noël, — nous nous connaissons déjà, depuis longtemps...

— Depuis un an !

— Pardon ! depuis le mois d'octobre : six mois.

— Il y a un an que j'ai lu *la Travailleuse*.

— Il y a six mois que j'ai lu votre article. N'importe ! Six mois, c'est beaucoup...

— Oui, c'est beaucoup...

— Mais si j'étais resté à Paris, je pourrais vous connaître depuis un an... Que de temps perdu ! Je ne m'en consolerais pas, si l'avenir... car... peut-être...

Il s'embarrassait dans des formules de regret courtois. Et, tout à coup, il avoua :

— Madame, j'aime mieux vous le dire : je suis très intimidé...

— Mais, monsieur...

— Ça me paraissait tout simple de venir, de vous parler... Et voilà ! Je suis intimidé ! Je suis gauche et ridicule... J'ai envie de vous remercier, de m'excuser, de m'en aller... Une autre fois, j'aurai plus de chance et vous aurez une meilleure opinion de moi.

Josanne rit, d'un rire gai, qui lui fit un visage enfantin.

— Eh bien, monsieur, je vais vous rassurer : asseyez-vous d'abord là !... Moi aussi, je suis intimidée... horriblement... N'est-ce pas, quand on se connaît sans se connaître...

— On se crée des images...

— Qui ne ressemblent pas à la réalité !...

— Pas du tout...

Il rit, comme elle, et ni l'un ni l'autre n'osa dire quelle image il s'était faite « qui ne ressemblait pas à la réalité ! »

Josanne s'assit à sa table, prit à pleines mains des papiers qu'elle éparpilla. M. Delysle lui demanda si elle travaillait beaucoup, si elle était contente. Et il ajouta :

— J'ai lu vos articles... Quelques-uns m'ont paru très jolis.

Comme il ne disait pas : « Ils sont tous jolis », elle le sentit sincère, et fut très flattée de ce demi-compliment.

— Vous lisez donc le *Monde féminin*, monsieur ?

— J'y suis abonné, madame !... depuis le mois d'octobre.

— Par curiosité ?

— Et aussi par reconnaissance...

Elle sourit. La fleur opaline éclairait ses doigts délicats, ses poignets blancs, la blouse de soie noire, la fine chaînette de jais... La figure attentive de Josanne restait un peu au-dessus de la lampe, dans la lumineuse pénombre, et ce qui attirait, ce qui fascinait maintenant Noël Delysle, c'étaient les mains, — les deux mains pâles, nerveuses, expressives, où brillait l'or mat d'un seul anneau.

— Ainsi — reprit-il — je sais tout ce que vous faites, où vous allez, qui vous voyez... La veille de Noël, vous étiez à

la « Crèche Alsacienne », le 1er janvier à la Villa Bleue... Vous avez écrit un petit article très touchant, sur la Villa Bleue!... Le 3 février... Vous étiez de méchante humeur, le 3 février!... Vous avez dit des malices, très voilées, très polies, à l'auteur d'un roman féministe...

— Parce qu'il représentait des féministes de fantaisie, des exaltées!... C'était le pavé de l'ours, ce roman!

— Je sais encore...

— Quoi?

Ils s'animaient. Noël Delysle était plus à l'aise, et Josanne, intriguée, amusée, retrouvait sa verve et sa grâce. Elle insista :

— Dites, monsieur, que savez-vous?

— Ce que Foucart m'a dit, l'autre jour : votre jeunesse, votre courage, et la grande estime que tout le monde, ici, a pour vous.

— M. Foucart est bienveillant... surtout depuis mon retour...

— Il ne vous exploite pas trop?

— J'ai un « fixe », pour tant d'articles chaque mois et deux heures de présence quotidiennes. J'ai fait un peu de tout, naguère, dans la maison, et je continue... Oh! je ne me plains pas.

Le téléphone retentit. Le groom réclama madame Valentin.

— Non, non! — dit Josanne à Noël, — ne vous levez pas; je reviens...

Elle sortit et rentra presque aussitôt.

— Il y a erreur : on demandait Flory.

— La blonde Flory?

— Vous la connaissez?... Vous connaissez donc tout le monde?

— Je l'ai vue, à un souper de centième, avec son ami... un peintre.

— Non, un banquier...

— De mon temps, c'était un peintre... Et il y avait un acteur... Flory avait le cœur large. Est-ce qu'il y a beaucoup de femmes dans son genre, au *Monde féminin*?

— Deux ou trois, les amies particulières de la patronne... Mais il y a aussi de très honnêtes femmes... Madame Morin, qui fait du reportage, comme moi, — du reportage sévère :

elle va voir les généraux, les hommes politiques et les diplomates... Madame Bure, la dessinatrice..., mademoiselle Bon, la rédactrice en chef de l'*Assistance féminine*, notre supplément...

— Je l'ai lu. Un peu... naïf, le supplément!...

— J'aime beaucoup mademoiselle Bon... Je fréquente peu ou pas mes autres camarades...

— Et le petit Bersier, il est toujours là?

— Oui.

— Gentil. Un peu...

— Le contraire de naïf? Un peu roublard et très arriviste... mais gentil!... Oh! monsieur, je vous en prie, ne regardez pas ma table comme ça... Il y a trop de désordre!... Je ne fais que passer, ici, je n'y vis pas...

— Vous travaillez chez vous?

— Ici et chez moi...

— Vous ne faites pas un petit roman, en cachette?

— Mais non!

— Ni une pièce de théâtre?

— Non plus!

— C'est étonnant.

— Pourquoi?

— Parce que toutes les femmes en font. C'est la mode...

Josanne sentit l'imperceptible raillerie... Le féministe parlait des œuvres féminines avec une aimable irrévérence!

Elle dit simplement;

— Si j'avais du talent, j'écrirais des livres: je dirais des choses vraies, graves et tristes, qu'une femme seulement peut bien dire... Hélas! je n'ai pas de talent... J'écris adroitement un article: j'ai un peu de verve et d'esprit, du métier... Mais il me manque le don de réaliser mes imaginations, la faculté créatrice... Je serais une bonne conseillère, peut-être une bonne collaboratrice... Et c'est tout.

Il l'écoutait, surpris de sa modestie...

— Mais alors, madame, à quoi travaillez-vous?

— Je lis... Je relis... Vous pourriez voir, chez moi, sur ma table, *la Travailleuse*. J'en ai tiré des tas d'articles. C'est une mine de documents.

— Je serais très fier de voir, de mes yeux, ce bouquin rébarbatif sur votre table.

Josanne comprit et se déroba :

— Oh ! je suis à peine installée ! Je ne reçois jamais personne...

Le jeune homme n'insista point.

— Il se fait tard, madame, et j'abuse... Mais je vous devais une visite, et je vous l'ai faite très longue, par compensation... Et je ne vous ai rien dit de ce que je voulais vous dire...

Il répéta :

— Rien... rien, vraiment...

Josanne pensait :

« Moi non plus, je n'ai rien dit, que des banalités... J'étais si curieuse de connaître M. Delysle !... Il est venu. Il s'en va, et je ne sais rien de lui... »

Ils étaient, tous deux, non pas déçus, mais déconcertés par ce premier entretien qu'ils avaient, à l'avance, imaginé plus émouvant, plus original, plus intime. Et Josanne sentait que Noël n'avait pas la moindre envie de s'en aller... Mais elle n'osa pas le retenir.

— Vous me permettrez de revenir quelquefois ?

— Très volontiers, monsieur. Vous me trouverez ici, tous les jours, de cinq à sept.

Il était parti. Josanne, encore étourdie de cette visite imprévue, songeait :

« Il aurait dû me prévenir... J'ai été niaise, peu aimable, peu gracieuse... Il m'a interrogée tout le temps... Il n'est pas mal... Il est même bien... Et ces yeux ! Clairs et clairvoyants... de très beaux yeux qui m'intimidaient... Oh ! il ne doit pas être tendre ! Il n'a jamais pleuré, cet homme-là !... »

XVII

Foucart, revenu de Nice, entra, un jour, dans le bureau de Josanne pour lui demander un renseignement. Et, comme il était de bonne humeur, il dit :

— Vous êtes en progrès, ma petite Valentin. Je suis con-

tent de vous. Égayez encore votre style, et ça ira tout à fait bien...

— J'essaierai, monsieur.

— Et puis soignez-vous... Vous pâlissez, vous maigrissez, depuis quelque temps. Et ça n'embellit personne, de pâlir et de maigrir! Moi, en tout bien tout honneur, je suis navré de voir maigrir une jolie femme... D'abord, ça l'abîme, et puis ça prouve qu'elle a du chagrin.

— J'ai eu des chagrins, monsieur, vous le savez, — répondit doucement Josanne.

Elle ne s'offensait pas des propos un peu familiers du « patron », car elle était, avec madame Bure, la dessinatrice, la seule femme qu'il tînt en réelle estime et qu'il eût prise en amitié.

La petite Bure, une blondinette très élégante, avait un grand diable de mari dont elle était fort amoureuse, et cette passion conjugale divertissait beaucoup M. Foucart. Mais il avait une préférence pour Josanne, dont il admirait et déplorait la vertu... Il disait parfois à Flory :

— La voilà veuve, maintenant, cette petite Valentin!... Que fera-t-elle?... Elle ne va pas rester seule comme ça!... Ce serait dommage.

Flory répondait :

— Elle n'a personne, je vous assure!... Ne vous en plaignez pas : elle vous ferait moins de besogne si elle avait un amant...

Ce soir-là, en donnant à Josanne le conseil de ne pas maigrir, Foucart s'aperçut tout à coup que ce conseil était inutile : Josanne semblait très bien portante.

— Au fait, — dit-il, — je vous avais mal regardée... Vous allez mieux...

— Beaucoup mieux.

Foucart pensa :

« Tiens!... tiens!... »

Et il ajouta :

— J'ai rencontré Noel Delysle, hier, à la fête de l'Élysée. Il m'a parlé de vous...

Josanne ne broncha point.

— Vous avez fait sa conquête...

— Vraiment?... J'en serais très fière... Mais vous vous trompez, monsieur...

— Pas du tout!... Seulement... il faut vous méfier... Delysle est très volage... Il ne raconte pas ses amours, mais on dit qu'il est très volage...

Foucart riait. Sur le même ton de plaisanterie, Josanne répliqua :

— Me voilà prévenue... Mais je n'étais pas en danger...

Plus sérieusement, Foucart reprit :

— Delysle vous estime beaucoup, et il a raison... Est-ce qu'il va rester en France?

— Mais, monsieur, je ne sais pas...

— Il ne vous a pas dit qu'il espérait une autre mission... au Japon, je crois?

— Non, monsieur.

— A moi non plus, il ne m'en a rien dit. Il n'est pas confidentiel... Je l'ai su tout de même. Oh! c'est un garçon très fort, très ambitieux... Il est allé au Canada, en Australie, étudier l'organisation des syndicats, la mutualité, le mouvement socialiste...

Josanne murmura :

— Je sais...

— Bonsoir, ma petite Valentin, — dit Foucart. — Je suis charmé que vous soyez d'aplomb... Et maintenant, je rentre chez moi. Ma femme recevra les raseurs... Je suis éreinté... Et il faut que j'aille, ce soir, à la première du Vaudeville...

« Quel imbécile! — pensait Josanne. — Quel pataud, quel malotru!... Il engraisse, lui, et ça ne l'embellit pas!... Et cette façon de m'appeler : « Ma petite Valentin »!

Elle essaya d'écrire, mais elle était distraite, et elle avait une sorte d'appréhension mal définie, de l'impatience, de la tristesse.

C'était l'heure où Noël Delysle venait, — quand il venait, — tous les deux ou trois jours, depuis un mois... Il avait, d'abord, justifié ses visites par des prétextes qui ne trompaient pas Josanne. Maintenant il ne cherchait plus de prétextes; il arrivait, tout simplement, comme un ami :

— Je ne veux pas vous déranger... Cinq minutes, cinq petites minutes...

— Dix, vingt, si vous voulez attendre. J'ai presque fini...

Il s'asseyait, à sa place accoutumée. Parfois, il se levait pour prendre un livre, un journal. Debout derrière Josanne, il la dominait de sa haute taille, et son clair regard s'adoucissait en effleurant la tête brune, le col penché, la courbe des épaules, le buste souple dans la robe de deuil.

Josanne sentait ce regard sur elle — et elle disait, avec un petit frisson d'agacement :

— Que faites-vous là ? Je vous en prie, asseyez-vous. Je ne peux pas travailler quand on me regarde.

— Pardonnez-moi, madame...

Elle se reprochait d'avoir parlé trop sèchement, car elle savait Noël très susceptible, très attentif aux moindres nuances de son accueil. Alors, posant sa plume, elle l'appelait :

— Monsieur Delysle?

— Madame ?

— J'ai fini. Causons. Racontez-moi...

— Quoi ?

— Des choses...

Et il racontait « des choses », parlant de ses amis, de ses livres préférés, de ses voyages, de l'Italie surtout, qu'il aimait « comme une maîtresse ». Josanne découvrait en lui une intelligence fine et précise, une volonté froide, une espèce de violence latente qu'il surveillait et réprimait, de la bonté, peut-être, mais aucune sensiblerie, de l'orgueil, sans doute, mais aucune affectation. Il avait un vif sentiment des arts, une parfaite culture littéraire, le goût des idées générales, une curiosité passionnée pour les gens et les choses de son temps. Écrivain, il n'était pas « gendelettre » ; homme du monde, il n'était pas snob. Il se plaisait aux paradoxes ; il se disait affranchi de tout préjugé, mais il détestait la bravade, l'excentricité, les déclamations, et sa réserve un peu hautaine marquait les distances.

Il n'avait pas d'amis intimes. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, ex-conseiller à la cour de Poitiers, vivait dans une maison de campagne au bord de la Vonne, entre Lusignan et Pamproux. Rien, dans les paroles et les

pensées de Noël, ne trahissait la secrète influence d'une femme aimée.

Il était seul, libre, heureux de l'être.

Pourtant il n'était pas un sauvage. Il aimait Paris, qu'il traversait avec plaisir et quittait sans regret. Il allait beaucoup au théâtre et dînait en ville presque tous les jours. Parfois il racontait à Josanne la soirée de la veille, et, emporté par son récit, il disait :

— Il y avait près de moi une bien jolie femme...

Josanne, revenue dans son petit logement, imaginait M. Delysle assis à une table somptueuse, près d' « une bien jolie femme ». Que disait-il?... Quel air avait-il?... Ressemblait-il au Noël qu'elle connaissait? Fixait-il sur sa voisine ce regard clair, brillant et droit comme une épée dont Josanne sentait encore le contact immatériel?

Blottie dans son fauteuil d'osier, engourdie par la chaleur entêtante et le sifflement monotone de la cheminée à gaz, Josanne laissait glisser sur ses genoux le livre entr'ouvert, la broderie commencée...

Elle pensait :

« Le dîner est fini, maintenant... Les hommes sont au fumoir; les femmes sont au salon. Je suis sûre que M. Delysle cause avec les femmes... »

Ou bien, d'autres soirs, elle songeait que son nouvel ami était seul, comme elle, entre la lampe et le foyer, dans cet appartement de la place des Vosges dont il vantait les hautes fenêtres, les boiseries, les vieux meubles.

« Je ne le verrai jamais chez lui... Quel dommage! Il n'y a pas d'amitié parfaite sans intimité, et l'intimité est bien difficile entre un jeune homme et une jeune femme... Mais, peut-être, cela vaut mieux... Nous ne vivons pas dans le même monde. Nous serons séparés, forcément, par ses longs voyages... Tôt ou tard, il se mariera... Qu'il reste donc au seuil de ma vie! Je veux m'épargner une déception, et je serai, avec lui, très cordiale, mais très prudente... »

Elle se défendait ainsi contre une amitié qui la distrayait, à son insu, et de sa solitude, et de son deuil, et de sa tristesse amoureuse... Elle ne relisait plus les quelques billets de Maurice qu'elle conservait dans un tiroir.

Elle ne se disait plus :

« Où est-il?... Est-il heureux avec sa femme! M'a-t-il oubliée enfin?... Le reverrai-je?... »

Au lieu de remuer la cendre tiède du souvenir, elle regardait la petite lumière d'un sentiment inconnu s'allumer, discrète et pure...

Souvent, au lendemain de ces soirées, elle recevait une lettre de Noël... Ils avaient donc pensé l'un à l'autre, au même instant!... Il lui envoya, un jour, le menu d'un banquet officiel, un carton blanc et or, où il avait griffonné quelques mots au crayon :

« Bonsoir, madame et amie... Je subis un discours politique... J'aimerais mieux être près de vous, et je vois votre petit bureau comme une oasis délicieuse... A demain... »

Souvent, Josanne avait un brusque désir d'écrire, elle aussi, — par besoin d'expansion et de confidences, pour renouer le fil d'un entretien interrompu. — Elle commençait une lettre : « Cher monsieur... » Non!... elle n'aimait pas cette formule... « Cher monsieur et ami... » Non!... Elle aurait voulu écrire, tout simplement : « Mon ami... », et elle n'osait pas... Alors, elle supprimait l'apostrophe du début, — ce qui ne la compromettait pas beaucoup, car elle n'envoyait jamais ces sortes de lettres...

Et, deux ou trois fois par semaine, elle revoyait Noël. Quel charme attirait donc le jeune homme vers une femme de beauté modeste et d'humble condition, souvent triste, et toujours un peu mystérieuse? Il ne lui faisait pas la cour. Il ne lui disait pas qu'elle était jolie, désirable et spirituelle. Mais il était passionnément curieux d'elle, de son caractère, de ses goûts, de sa vie présente et passée — et cette curiosité semblait vraiment une forme d'affection, le mouvement naturel d'une âme vers une autre âme.

Les paroles de Foucart avaient mis une inquiétude véritable au cœur de Josanne. Elle attendait vaguement Noël. Il arriva enfin, l'air joyeux :

— Il fait bon, chez vous... Dehors, c'est le déluge... Comment allez-vous?... bien?... pas trop fatiguée?... Je voulais venir hier : impossible! Je dînais parmi les grands de la

terre, et j'étais en retard. J'ai dû écrire vingt lettres avant de m'habiller... Ah ! je suis content !

— Pourquoi ?

— Parce que je suis là... Je m'ennuie partout, en ce moment : j'ai une crise d'ennui... C'est la première fois, depuis bien des années... Le travail même ne me guérit pas.

— Vous vous ennuyez parce que vous êtes trop heureux.

— Par exemple !

— Les gens très malheureux ne s'ennuient jamais. Le travail forcé, le souci du pain quotidien les empêchent d'analyser leur état d'âme. Mais vous, à qui la vie est clémente, qui êtes seul, et ne pensez qu'à vous seul...

Noël se mit à rire :

— Appelez-moi donc sybarite, bourgeois satisfait et capitaliste repu !...

— Vous vous ennuyez parce que vous menez une existence artificielle... L'homme est égoïste, mais sociable. Mariez-vous !

— Par égoïsme ?... Par « sociabilité » ?... Non !... Je voudrais... Ah ! je voudrais entreprendre quelque chose de très difficile, devenir un grand homme, bouleverser le monde, et faire tout le bonheur ou tout le malheur de l'humanité... Quand j'étais collégien, je rêvais d'être Don Juan ou Napoléon... Je voyais la vie comme une course d'obstacles... Et plus tard, j'ai aimé l'inconnu des voyages, l'aventure, le danger... J'ai aimé les pays qui se dérobaient et les femmes qui se refusaient...

Josanne eut un petit sursaut... Noël changea de ton :

— Oh ! ne croyez pas...

Il n'osait achever sa phrase, exprimer toute sa pensée... Josanne dit :

— Oui... C'est la difficulté seulement qui vous attire...

— Pas seulement... Me blâmez-vous de préférer le Mont Blanc à Montmartre ? J'ai les mêmes préférences, dans l'ordre sentimental... J'aime les âmes fermées, qui s'ouvrent peu à peu, pour moi seul... Les plus belles sont les moins accessibles...

— Alors — dit Josanne, — pourquoi voulez-vous aller au Japon ?...

Noël resta stupéfait.

— Vous savez?...

— Oui... C'est très banal, le Japon! Il y a des chemins de fer et des messieurs jaunes au chapeau haut de forme. Vous ne rencontrerez pas de tigres et ne risquerez même pas d'être martyrisé.

Elle badinait, mais elle n'était pas gaie. Elle regardait obstinément le journal anglais, — le *Weekly* — déployé devant elle.

— Mais comment savez-vous?

— Par Foucart... Est-ce que vous partirez bientôt?

Elle pensait :

« Ce sera fini de notre amitié. Je me retrouverai seule comme avant. Et lui m'oubliera vite... »

Elle regrettait d'avoir connu Noël, de lui avoir donné un peu de sa pensée, un peu de son cœur, et puisqu'il devait partir, elle souhaitait qu'il partît tout de suite.

— Bientôt?... Pas avant l'année prochaine... Et peut-être plus tard... peut-être jamais... J'ai beaucoup de choses à faire... Et mon livre sur la question agraire en Italie!... Et ma série d'articles de la *Revue indépendante*! Et l'imprévu!...

Josanne ne bougeait pas, mais il sentit qu'elle était contente, et il affirma plus énergiquement :

— Le Japon!... Que diable irais-je faire au Japon?...

— Tuer votre ennui...

— J'ai un meilleur moyen... Quand je me sens vague, et veule, et déprimé, je pense à vous qui êtes si vaillante. Et je me dis : « Si tu ne travailles pas, tu n'iras pas la voir aujourd'hui » et je travaille en grognant... Vous êtes ma récompense

Et il ajouta, d'une voix émue, presque tendre :

— Demandez-moi, vous, demandez-moi quelque chose de très difficile à faire...

Et comme il parlait ainsi, il vit que Josanne rougissait : une onde rose passait sur le délicat visage incliné, colorait les joues, les paupières, le front, jusqu'à la racine des cheveux noirs. La rougeur charmante révélait le trouble de la femme. Était-elle offensée, ou confuse, ou contente?... Elle dit, avec un accent un peu moqueur :

— Soit! Mettez-vous là, au petit bout de la table, et tra-

duisez-moi ce passage du *Weekly*. Nous avons trop bavardé ! Je suis en retard...

— Mais je sais l'anglais assez bien... et ce n'est pas difficile...

— Chut !... Travaillez !...

Il murmura :

— Vous êtes méchante. Vous vous moquez de moi.

Et il obéit.

Dans le vestibule, c'était l'ordinaire rumeur des pas et des voix, les appels, les réponses, l'irritante sonnerie du téléphone. Le bureau de Josanne semblait plus tiède et plus clos que les autres jours, et plus douce s'irradiait la blanche lumière de la fleur opaline. Et Noël dit :

— On est bien.

Josanne répondit :

— On est bien.

Ils se sourirent, rapprochés par cette besogne banale de traduction, et leur amitié, tout à coup, leur devint plus sensible, plus chère...

La porte s'ouvrit, mademoiselle Bon parut, bredouilla une phrase où il était question de la *Fraternité féminine* et du procès-verbal de la dernière séance... Josanne dit :

— Oui... oui... comptez sur moi.

Mademoiselle Bon s'en alla, avec une petite mine singulière... Et, pendant que Josanne expliquait à Noël qu'elle était, pour le trimestre, secrétaire de la *Fraternité féminine*, la porte se rouvrit encore...

Un froufrou de soie, une vision blanche, blonde, scintillante : Flory.

— Josanne, mon petit chat...

La soiriste resta figée. Avec l'or artificiel de ses cheveux, le tulle pailleté de sa robe, elle semblait une commère de Revue qui aurait allongé sa jupe et oublié son chapeau.

— Tiens ! Delysle !... Bougez pas ! Vous êtes tout plein gentils comme ça, mes enfants...

— J'ai prié M. Delysle de me traduire une page du *Weekly*.

— Et moi, je suis très fier de collaborer au *Monde féminin*...

— Parbleu ! — dit Flory gaiement. — Laquelle d'entre nous n'a pas son petit collaborateur?... Moi j'en ai bien une demi-douzaine, toujours disponibles, pleins de zèle et parfois désintéressés... Ce sont mes nègres !... Je les envoie en mon lieu et place, dans les endroits lointains, sinistres, comme l'Odéon ou Déjazet... « Va, bon nègre ! » Et bon nègre, bien content, remercier moi.

Elle abaissa les coins de sa bouche, et prit le ton zézayant d'un bébé :

—Moi bien triste, ce soir ! moi du chagrin ! Pas reçu mon service pour le Vaudeville...

Et tout à coup, fronçant les sourcils, avançant le menton, sa petite face de poupée devenue rageuse et cynique, d'un accent voyou, elle déclara :

— C'est la rosse de patronne qui me l'a « fait », mon service... Sa loge ne lui suffit pas : il lui faut mes fauteuils. Et pour qui?... Pour son gigolo... Et moi, je m'arrange comme je peux, avec le contrôleur et le secrétaire... Ah ! j'en ai soupé, du *Monde féminin*. Mais quoi ! il faut vivre...

— La vie coûte si cher à Paris ! — dit Josanne très gravement.

— J'ai ma pauvre mère à soutenir... Et je ne peux pas faire des cravates, hein?... Alors, quoi?... Je prends patience...

— Évidemment, — dit Josanne, — il vous faudrait faire beaucoup de cravates pour payer une robe comme celle-là...

— Elle est de chez Martin, ma robe, mais on m'accorde une remise, sur le prix... parce que je fais de la publicité... Allons, je m'en vas, mon petit chou ! Bonsoir, le monsieur et la dame ! Petits enfants sages, bien travailler...

Noël et Josanne, restés seuls, se regardèrent.

— Elle est très distinguée, votre amie Flory ! — dit Noël.

— Tous les hommes la trouvent charmante avec son minois et son bagou.

— Oh ! tous, c'est beaucoup dire...

— Elle est si drôle ! .. Elle pose pour la femme indépendante, qui gagne sa vie et soutient sa famille...

— Elle aime tant sa pauvre mère !

— Elle l'aime beaucoup, je vous assure, et elle croit que

« c'est arrivé »... Elle est journaliste comme d'autres jolies femmes sont artistes lyriques ou dramatiques, par élégance... et aussi par pudeur, pour ne pas avouer...

— Oui, elle se cache derrière ses chroniques comme l'autruche derrière une pierre... Et cette fille est votre amie?

— Mon amie? Ah! non!...

— Elle vous appelle: « Mon chat », « mon chou... »

— Qu'est-ce que ça fait?

— Ça me fait quelque chose, à moi. Ça m'est très désagréable...

— Bah?

— Ça me gêne pour vous... Ça blesse mon amitié dans ce qu'elle a de plus délicat... Et puis... dites, vous ne craignez pas que cette Flory...

— Que voulez-vous dire?

— Ça doit être une potinière, votre *Monde féminin*!... Et quand Flory, tout à l'heure, nous a envoyé ce bonsoir collectif, cette espèce de bénédiction...

— Oui, — dit Josanne. — J'ai remarqué son air, son accent... Elle croit peut-être... Oh! il n'y a pas qu'elle...

— Comment?... La vieille féministe qui a des raisins sur son chapeau, vous pensez que... Oh! celle-là, par exemple, je l'excuse, la pauvre créature! Elle doit détester tous les hommes et...

— Ne vous moquez pas de mademoiselle Bon, je vous en prie... Non, ce n'est pas elle...

— Mais qui donc!...

— Foucart.

— Ce pantin de Foucart?... Il s'est permis...

Noël sentit que Josanne était préoccupée, gênée... Elle murmura:

— Il ne m'a rien dit de particulier, mais il m'a parlé de vous en insistant...

— Et alors?

— Alors... rien... Laissons cela... Je n'y attache aucune importance...

Noël Delysle éprouva une irritation exaspérée, et l'envie de taper sur quelqu'un. Ses beaux yeaux gris devinrent si clairs et si durs que toute l'expression de son visage en fut changée.

— Eh bien, — dit-il, — si vous avez un peu d'estime et d'amitié pour moi...

— J'en ai...

— Souffrez que je dise toute ma pensée... J'ai un extrême plaisir à venir ici, et si je devais y renoncer... ou espacer mes visites... cela me ferait le plus grand chagrin... Mais je ne veux pas qu'un Foucart ou une Flory tiennent sur vous, mon amie très respectée, des propos stupides ou désobligeants...

Josanne se taisait.

— Quoi? — dit Noël consterné — vous n'osez pas me le dire?... il ne faut plus que je vienne... à cause de Foucart et de Flory?... Eh bien, soit, je ne viendrai plus...

— Quelle exagération!...

— Vous riez!... Je n'ai pas le cœur à rire... Si pourtant je pouvais... ailleurs?... Mais vous n'êtes jamais chez vous, vous ne recevez personne, c'est entendu... Alors... comment nous voir?... Madame... mon amie... dites-moi... cherchez, trouvez quelque chose...

La rougeur revint au front pensif de Josanne, et se faisant violence, un peu confuse, elle dit:

— Peut-être... oui... Connaissez-vous le restaurant de Mariette?

XVIII

Noël Delysle passait, tout de suite, du désir à l'action

Quand Josanne eut expliqué qui était Mariette, et comment un homme et une femme pouvaient dîner ensemble, dans son petit restaurant, sans que personne en fût scandalisé, Noël s'écria :

— Vite, allons chez Mariette!... Il est tout près de sept heures

— Comment? Dès ce soir?...

— Et pourquoi pas?... Je pourrais mourir dans la nuit, et je n'aurais pas connu Mariette, les Russes, les Valkyries, et votre amie allemande, et la dactylographe qui ne mange pas de dessert! Pauvre fille! Si on l'invitait?. Pas ce soir:

je vous veux toute seule, en face de moi... Quel bonheur !...

— Mais...

— Il faut bien que vous dîniez, ce soir, et il faut bien que je dîne...

— Vous dînerez très mal, je vous en préviens.

— Je suis trop heureux pour mal dîner. C'est vous qui êtes fâchée... Je le sens... Vous boudez. Vous regrettez de m'avoir parlé de Mariette...

— Quel enfantillage !...

C'était vrai, pourtant, que Josanne regrettait un peu son imprudence. Elle n'avait pas peur de se compromettre en dînant au restaurant avec un jeune homme qui était son ami très respectueux. Dans le monde où elle vivait, la camaraderie confraternelle et les nécessités mêmes du métier modifiaient les relations des hommes et des femmes, affranchis par force ou par gré des « convenances » bourgeoises. Josanne trouvait tout naturel de dîner avec Bersier, ou même avec Isidore Foucart, quand le devoir professionnel les appelait ensemble au même lieu, à la même heure. Bersier était un confrère, Foucart était le « patron », c'est-à-dire qu'ils ne comptaient pas... Et eux-mêmes ne voyaient en Josanne que la collaboratrice — la journaliste. — Près de Noël, la journaliste redevenait simplement une femme, qui avait des timidités saugrenues, des scrupules excessifs. Quand tout son cœur l'entraînait en avant, elle s'appliquait à rester lointaine...

« C'est ridicule, à la fin, — pensa-t-elle, vaincue par son désir; — M. Delisle va croire que j'ai peur de lui... et je n'ai peur de personne. Je ne suis pas une petite fille romanesque ; je suis une femme de trente ans, libre, et qui a payé cher son expérience... Mon passé me défendrait, au besoin, des exaltations sentimentales... Ce jeune homme, qui ne m'a jamais dit un mot de galanterie, a vu d'abord en moi un type d'affranchie, d'intellectuelle, un document vivant et parlant : ça l'amuse... Sa curiosité est devenue sympathie... Tant mieux ! Je serais bien sotte de repousser une honnête amitié qui est la seule douceur de mon existence actuelle... Je saurai ménager les transitions, arrêter la familiarité où il convient...

Mais il n'est pas familier, Noël Delysle! Il n'a pas le mauvais ton de Foucart... »

Elle céda.

Le même soir, le vœu de Noël fut accompli. Il connut Mariette, les Russes barbus, les Valkyries aux tresses d'or, et mademoiselle Müller, et la maigre dactylographe. Il eut Josanne, en face de lui, pour lui seul, à une petite table, dans un coin. Il mangea de bon appétit un dîner médiocre. Égayé par le décor, il se détendit, s'abandonna.

— Comme tout cela me rajeunit!... Je revis mes années d'étudiant. J'habitais non loin d'ici, rue de l'Hirondelle, et je fréquentais des restaurants de quatrième ordre pour y voir des poètes : Moréas, Verlaine... J'avais dix-neuf ans!

Il parla de son enfance, de sa jeunesse, de sa mère, morte trop tôt, de son père, qu'il voyait peu, d'un professeur de philosophie qui avait aidé à la formation de son esprit et de son caractère en le décrassant de tout préjugé. Et il nomma des amis plus récents, compagnons d'étude et de voyage que la vie, déjà, avait dispersés. Mais il ne fit allusion à aucune femme et Josanne se demanda s'il avait jamais aimé d'amour.

Le café servi, quand les gens, à droite, à gauche, se levaient pour partir, Noël et Josanne, dans leur coin, prolongeaient la causerie. Il pleuvait dehors. Josanne songeait, sans plaisir, à son logement vide et froid. Elle se trouvait bien, dans la bonne chaleur, la lumière joyeuse, près de Noël. Accoudé sur la nappe à carreaux rouges, la cigarette aux doigts, il disait :

« A Florence... » « A Vienne... » « A Londres... » « Il y a cinq ans... » « Il y a sept ans... »

Elle l'écoutait, fascinée par la voix nette, le geste précis, les beaux yeux voilés parfois de mélancolie passagère. Et lorsqu'elle regardait les hommes assis aux tables voisines, Français nerveux et bavards, blonds Scandinaves aux larges épaules, Anglais au teint de jeune fille, elle les trouvait falots ou vulgaires, d'une force pesante ou d'une gentillesse efféminée...

C'est ainsi que Noël devint un client de Mariette. Il cessa d'aller dans le monde pour retrouver son amie, presque chaque soir... Et leur premier dîner en tête à tête fut suivi

d'autres dîners et déjeuners innombrables, car Noël et Josan
ne trouvèrent aucun moyen plus simple, plus commode
plus convenable d'être ensemble sans être seuls.

Et dans la vie intérieure de Josanne, dans ces gris
ténèbres où flottaient les spectres du passé, ce fut peu à pe
la blancheur d'une aube.

Elle pensait :

« Je suis moins triste. Je m'habitue à vivre sans amour..
Dans quelques semaines, j'irai chercher mon fils, et la ten
dresse maternelle, une amitié sûre, le travail, l'indépendanc
cela peut faire un bonheur très suffisant. Je n'oublierai jama
Maurice, mais j'espère ne plus le revoir, et mes souveni
perdront leur âcreté, leur forme précise... Ils me sero
presque doux... »

Parfois encore, elle se reprochait ce qu'elle appelait so
imprudence. Elle se disait que Noël, jeune, séduisant, ambi
tieux, doué par toutes les fées, serait, forcément, séparé d'ell
Elle le voyait, au loin, dans l'avenir, marchant vers le succè
la fortune, l'amour, vers tous les grands bonheurs dont
était digne et qu'il saurait conquérir... Spontanément, ell
s'écartait de la route qu'il devrait suivre...

« Il n'oubliera jamais notre amitié. Ni les maîtresses,
l'épouse, n'effaceront tout à fait le souvenir de l'amie... »

Ces pensées, qui attristaient Josanne, en même temps l'enha
dissaient. Son affection croissante pour Noël lui semblait enno
blie, légitimée par ce désintéressement absolu. Elle accepta
la souffrance possible comme une rançon du bonheur présen
Et, de bonne foi, elle s'attendrissait sur elle-même, ne com
prenant pas que les hypothèses douloureuses troublaient so
imagination seulement... Au fond de Josanne, dans l'incons
cient, il y avait une espérance, une quasi certitude, que tou
s'arrangerait pour le mieux, que le malheur prévu n'arrive
rait pas... Qu'arriverait-il donc ?... Quelque chose d'extraor
dinaire, de vague, d'indéfinissable, mais pas cela, pas cela..

Elle restait pourtant sur la défensive, amicale et mêm
affectueuse, mais réservée, et tout à coup, en plein élan, e
pleine effusion, fermant son âme sur des pensées, sur de
images inconnues de Noël. Aussi fut-il bien étonné quand ell
l'invita à venir chez elle...

— Dimanche, vers cinq heures, voulez-vous ?

Il répondit :

— Oui, dimanche... Je compterai les jours. Et puis, dimanche arrivé, je compterai les heures.

Il compta si bien, dans son impatience, qu'il arriva beaucoup trop tôt. Josanne dit, en ouvrant la porte :

— Vous!... déjà!...

Ce mot fit à Noël une peine affreuse. Il voulut s'en aller. Elle le retint.

— Tant pis! vous me verrez en robe de maison... et tant mieux! nous aurons plus de temps pour causer, puisque ce soir vous ne dînez pas chez Mariette...

Elle avait une sorte de peignoir, une longue blouse de laine blanche, dont l'encolure, coupée carrément, découvrait sa nuque et un peu de sa poitrine. Elle souriait à Noël :

— Venez!

A peine entré dans la longue pièce aux boiseries grises, au papier d'un vert si doux, Noël éprouva une sensation de fraîcheur, de pureté, de joie. Les choses l'accueillaient. La belle lumière emplissait ses yeux et son âme.

Il ne se lassait pas de dire :

— Mais c'est très joli, chez vous!... c'est délicieux!

Josanne voulut montrer, tout de suite, ce qu'elle possédait de plus rare : le petit moulage d'une *Pleureuse* de Bartholomé; et, debout, la gorge modelée sobrement sous la laine blanche, le cou nu, les cheveux relevés, elle avançait le bras d'un geste d'offrande et tenait la statuette comme une fleur. Puis Noël dut admirer les photographies qui ornaient les murs, — sans cadres, « parce que les cadres, c'est cher! » — et la vieille commode trouvée à Chartres, chez un menuisier, et la grosse théière de cuivre, et les chardons violets dans le vase vert, et, dans le vase jaune, les « monnaies du pape », dont les piécettes nacrées, translucides, tombaient au plus léger frôlement, comme de petites lunes mortes...

Noël feignait de s'intéresser aux meubles, aux bibelots, à tout ce que Josanne aimait. A vrai dire, il ne voyait qu'elle, Josanne. Sa pensée ravie l'enveloppait, la caressait tendrement, lui disait : « Parlez! souriez!... Parlez encore... Je

vous regarde, et je ne vous reconnais pas... Est-ce bien *vous*? Est-ce votre âme vraie qui se révèle?... » Il avait cru la trouver dans un logis sombre, dans une atmosphère de deuil, vêtue de noir, un peu timide encore devant lui... Et il la sentait confiante, joyeuse de recevoir son ami dans sa maison et ne cachant plus sa joie.

— Personne n'a jamais vu tout cela; personne n'est jamais venu ici, excepté mademoiselle Bon; mais le monde visible n'existe pas pour mademoiselle Bon...

— Alors je suis le premier qui...

— Oui, le premier... Et, comme vous êtes très artiste, et très difficile, je suis bien fière que vous approuviez mon goût. J'aime tant les choses qui se mêlent à ma vie!... Ce petit vase jaune, je le touche avec tendresse... Et ce rideau, que je vois le matin, comme il me plaît!...

Elle étala, au bout de son bras levé, l'indienne fleurie d'œillets chimériques, ou défilaient des éléphants. Les œillets et les éléphants étaient verts et bleus, de tous les verts, de tous les bleus, et la forme svelte de la jeune femme apparaissait comme une ombre sur la trame blanche, pénétrée de jour. Et Noël, ému d'un plaisir enfantin, songea :

« Personne n'est venu chez elle depuis qu'elle habite Paris. Elle n'a dit ce mot, elle n'a fait ce geste pour personne... »

— Oh! — fit Josanne, avec humeur, — vous ne regardez pas...

— Je regarde, j'admire, et je pense...

— Quoi?

— Que les antiféministes seraient bien ébahis de vous voir et de vous entendre...

— Pourquoi?

— Vous êtes tellement femme!... Oui, révoltée, oui, rebelle, ni la lutte pour la vie, ni l'indépendance, ni l'activité intellectuelle, n'ont détruit en vous les instincts de la femme, même l'instinct ménager et l'instinct de plaire... Vous aimez la parure; vous ornez votre maison, une fleur vous enchante, un bibelot vous réjouit...

— Et cela vous étonne?

— Oui et non...

— Comment! l'auteur de *la Travailleuse*!...

— Précisément... L'auteur de *la Travailleuse* applaudit, et Noël Delysle s'étonne... Le premier était acquis d'avance à la femme nouvelle...

— Et le second...

— A la femme éternelle...

— C'est la même femme.

— Je le vois bien depuis que je vous connais... Mon féminisme était, je l'avoue, un peu théorique; et je ne croyais pas, vraiment, qu'on pût trouver, dans la même femme, tant d'intelligence, d'énergie, de courage, unis à tant de grâce et de douceur... Vous avez achevé de me convertir...

— J'en suis charmée...

— Aussi je m'appliquerai à convertir les autres... J'ai pris le parti de la femme, par un sentiment de justice et par haine du pharisaïsme masculin... Je serai plus éloquent, désormais, parce que je serai plus sincère, et que je penserai à vous... Une action commune nous rapprochera... Notre amitié deviendra toujours plus haute et plus belle... car c'est une belle chose, notre amitié, n'est-ce pas ?

Josanne répondit gravement :

— Très belle...

Une grande émotion lui venait... Et pour la dominer, cette émotion qui lui mettait une chaleur inconnue dans la poitrine et des larmes dans les yeux, elle se détourna. Alors, elle vit que Noël avait posé sur la table un livre et sur le livre un bouquet : des violettes de Parme, doubles et pressées, d'un mauve presque gris dans leurs feuilles tendres, les dernières de la saison. N'avait-elle pas dit, une fois, devant Noël, qu'entre toutes les fleurs elle préférait les violettes?

— Et je ne vous ai pas remercié !... Comme vous êtes aimable de penser à moi !

Et, d'une voix un peu basse, plus douce, elle ajouta :

— Il n'y a que vous...

— Je l'espère bien ! — dit-il. — Je suis très exclusif. Je voudrais être votre meilleur ami, votre seul ami... C'est de l'égoïsme, peut-être... Maintenant, regardez le livre, un très beau livre que vous n'avez pas lu, je le sais, et que vous lirez, dès ce soir, et que vous aimerez comme je l'aime...

— C'est *Dominique*? Vous me le prêtez?

— Je ne vous le prête pas, je vous le donne, en souvenir de ma première visite chez vous... J'ai inscrit la date, sur la feuille de garde : « 25 mars 19... »... Et je vous ferai ainsi, de temps à autre, la surprise de quelque beau livre inconnu... C'est mon droit d'ami, mon privilège! Et je vous révélerai beaucoup, beaucoup de choses qui enchanteront vos yeux et votre cœur...

— Dites, dites vite!

Elle s'assit sur le divan, et Noël en face d'elle, dans l'unique fauteuil d'osier. Il contemplait ce visage de femme qui redevenait jeune et ingénu, et il disait, comme un enfant à un enfant :

— Oui, beaucoup, beaucoup de choses... Des livres, des tableaux, des coins de rue, des paysages de banlieue... Nous irons au Louvre... et puis à Compiègne, à Chantilly, à Fontainebleau...

— Je connais très mal Compiègne, et pas du tout Chantilly et Fontainebleau...

— Quelle chance!... Et puis nous irons aux concerts du dimanche... Je saurai si vous aimez Wagner, Schumann, Grieg, et le romantique Chopin...

— Je les adore...

— Nous avons les mêmes goûts, vous voyez, et les mêmes idées, et les mêmes admirations, et les mêmes antipathies...

— Mon Dieu! — fit Josanne, — vous me gâterez!... Je n'y suis pas habituée, et cela me déconcerte encore... Une amitié si charmante, si belle! Vous croyez que cela peut durer, que je ne vous ennuierai pas?... Comment?... Cela vous paraît tout simple?... Pas à moi. Je me demande ce que j'ai fait pour mériter tant d'estime et de dévouement. Et je cherche... je cherche...

— Moi, je ne cherche pas... A quoi bon? La vie nous a conduits l'un vers l'autre... Vous êtes là... Je suis là... C'est un miracle. On n'explique pas les miracles...

— Qui m'eût dit, il y a un an...

Elle n'acheva pas sa phrase... L'ombre du souvenir passait sur elle, et Noël en fut effleuré. Il regarda Josanne avec des yeux troublés tout à coup, embués d'émotion, et elle le sentit, non pas curieux, mais anxieux jusqu'à la souffrance.

Elle se leva.

— Maintenant, — dit-elle, — je vais préparer le thé. Mettez *Dominique* dans la bibliothèque... C'est ça, la bibliothèque .. ces deux étagères, là... Il y sera en bonne compagnie, vous verrez.

Elle passa dans la pièce voisine, et Noël l'entendit remuer des tasses et des cuillers. Pensif, il examina les livres, lisant les titres, tout haut :

— *Manon Lescaut, les Confessions, Adolphe*... Et beaucoup de Balzac... Vous aimez Balzac!... *Madame Bovary*... *Notre Cœur*... *Anna Karénine, l'Empreinte, le Silence, la Force des Choses*... et des poètes... Verlaine, Samain... Mes compliments! Vous choisissez bien vos amis... Voulez-vous me prêter *la Force des Choses*?

Il prit le roman de Paul Margueritte, l'ouvrit, le referma... Josanne rentrait, portant un plateau :

— Tout ce que vous voudrez... Vous n'avez pas lu *la Force des Choses*?

— Il y a longtemps!

— C'est un beau livre, triste et vrai... comme la vie. Cet homme qui perd une maîtresse aimée, et qui se console, par un caprice, d'abord, et puis par un second amour... C'est navrant!

— Pourquoi, navrant?... Parce qu'il n'y a pas de deuils éternels, et que la vie en nous, malgré nous, sans cesse, refleurit et se renouvelle?

— Vous croyez que tout passe, que tout s'efface, que tout va vers le néant, les êtres qu'on aima du plus grand amour, et l'amour même... Vous croyez cela?... Mais non, non, c'est impossible! Quand on n'a point une âme légère, on ne peut pas, on ne veut pas oublier...

— C'est la loi de la vie, pourtant! Et c'est le commandement évangélique : « Laissez les morts ensevelir leurs morts... »

Josanne ne répondit pas; Noël craignit d'avoir blessé l'âme douloureuse et pudique, tout enveloppée des crêpes du deuil récent. Il recommença de déplacer et de replacer les livres.

— Tiens! — dit-il, — une bien jolie édition de *la Princesse de Clèves*...

Il maniait la reliure de maroquin avec des doigts amou-

reux, des doigts prudents de bibliophile. Mais, sur le premier feuillet, il vit un mot, une date, des initiales : « Souvenir du 4 février 18.. M. N. »

— C'est un de vos amis, qui vous a donné ce livre?

— C'était un de mes amis...

Noël perçut l'hésitation imperceptible de la voix. Josanne vint à lui, offrant la tasse, le sucrier :

— Un peu de lait?... Un morceau de sucre?

— Un, je veux bien. Pas de lait... Merci...

Il remit *la Princesse de Clèves* sur l'étagère et resta silencieux un moment.

Le crépuscule éteignit les cuivres ardents, fana les œillets du rideau, pâlit les petites lunes nacrées dans le vase jaune. Les réverbères envoyaient un reflet au plafond de la chambre obscurcie, et Noël et Josanne furent tristes sans savoir pourquoi.

La jeune femme alla chercher une lampe; mais, quand elle revint, Noël se levait pour partir. Elle dit :

— Déjà !

Et ce mot, qui avait fait tant de peine à Noël, lui fut doux comme une caresse.

XIX

Noël pénétra la vie de Josanne, l'imprégna de sa pensée, l'anima de ses visites et de ses lettres quotidiennes.

Si, par hasard, le courrier du matin n'apportait pas l'enveloppe bleue, le tendre bonjour accoutumé, si Noël ne paraissait pas chez Mariette, la jeune femme demeurait triste et nerveuse tout le jour. Elle évitait mademoiselle Müller et le botaniste russe, et seule, dans son petit coin, regardait la place vide en face d'elle. Quand Noël ne pouvait l'accompagner vers les quartiers lointains où la conduisaient les nécessités professionnelles, elle se rappelait les bonnes promenades qu'ils avaient faites, par la banlieue ou les faubourgs, et elle cherchait, à côté d'elle, la silhouette robuste et le brun visage de son ami. Un bouquet, un livre, un bibelot, la *Pleureuse* de Bartholomé, le reflet des réverbères sur le plafond, au

crépuscule, s'associaient, dans sa mémoire, à des mots, à des gestes de Noël, et parfois elle reproduisait des expressions, des intonations qu'il avait eues.

Elle vivait ainsi dans l'atmosphère qu'il créait autour d'elle, et, par des modifications inconscientes, elle s'adaptait à des idées, à des goûts nouveaux. Convalescente du passé, elle en gardait un endolorissement vague, mais son cœur et sa chair étaient paisibles, — et les jours légers, les calmes nuits passaient sur elle sans qu'elle les sentît passer.

Maintenant les yeux clairs de Noël n'effrayaient plus Josanne. Elle éprouvait, près de cet homme, un sentiment inconnu de sécurité, de confiance. Elle aimait à lui demander conseil ; elle eût aimé à lui demander protection. Tous les êtres qu'elle avait chéris avaient appuyé leur âme à son âme ; pour la première fois, l'âme de Josanne retrouvait l'instinct féminin de s'appuyer.

Le printemps vint, ciels gris et bleus, nuages d'argent, pluies tièdes, le printemps humide et vert, échappé des bois, qui sent la jacinthe et le narcisse.

Le temps approchait où Josanne devait reprendre son fils. Elle se mit en quête d'une domestique qui pût tenir son petit ménage, soigner Claude, le promener, le conduire et l'aller chercher à la plus voisine école maternelle, et rester la nuit, en cas de besoin, sur un lit pliant, dans le cabinet de toilette.

Après des recherches décourageantes, Josanne se ressouvint de la Tourette, dont elle avait mesuré naguère la probité parfaite et le dévouement. La brave femme, prévenue, arriva un dimanche, coiffée d'une capote à plume et parée d'une cravate bleu de ciel. Elle pleura presque en revoyant madame et en parlant de « pauvre défunt monsieur ». La distance de la rue Mouffetard au quai des Augustins ne refroidit pas son zèle, et les accords furent vite conclus.

Le lendemain, tout en frottant les meubles, dans le logement bouleversé, la Tourette informa Josanne que « la concierge de la rue Amyot avait eu un troisième gosse », que « le boucher avait fermé boutique », et que la crémière blonde, la boiteuse « allait avec son propriétaire », un monsieur cossu, « ce qui faisait parler le monde, vu que c'était dégoûtant... » La

crémière avait « de quoi » et ne méritait pas l'indulgence qu'on doit aux pauvres malheureuses. Et puis le « crémier était bel homme et solide, et sa femme, pour sûr, ne manquait de rien. Alors ?... Que cherchait-elle ailleurs, la blonde ?... » Le mari « ne savait rien de rien, mais, le jour où il saurait, quelle raclée pour son épouse !... Et cela ferait plaisir à toute la rue Mouffetard, vu que cette crémière était la honte du quartier et qu'elle déshonorait le mariage... » Tandis qu'Ernestine, la petite amie au typo, donnait l'exemple de la fidélité amoureuse, sinon conjugale...

— Et pourtant, ma chère dame, si Ernestine se laissait aller, ça serait-il point pardonnable, vu qu'elle est jeune et bien bâtie, et qu'elle n'a pas du sang de navet sous la peau ?... Et son homme, avec c'te maladie qu'il a, depuis deux ans, il n'la réveille plus que pour lui demander des remèdes...

Josanne écoutait ces propos inspirés par la morale pratique du peuple, quand Noël Delysle arriva. Il n'était pas gai. Il avait déjeuné tout seul, chez Mariette, et il voyait sans plaisir la vie de son amie se transformer. La Tourette, saisie d'admiration, devant un monsieur « si tellement bien », se fit aussitôt des idées sur les agréments du veuvage, et dans son âme simple, elle approuva cette chère dame Josanne qui avait eu bien du mérite et qui maintenant avait bien du bonheur.

— Votre cuisinière est un peu étrange, — dit Noël. — Elle a des sourires complices et des regards encourageants. Et quel accueil elle m'a fait ! Ce n'est pas une cuisinière, c'est une mère.

Josanne raconta l'histoire de la Tourette.

— Elle n'est pas décorative, mais elle est dévouée !... Et si drôle !... Je vous assure que la psychologie de la Tourette m'intéresse infiniment. Elle a une conception des droits et des devoirs féminins qui fait penser à la morale des sauvages...

— Comment cela ?

— La Tourette a le respect de l'homme fort. Quand elle dit : « Un Tel est un bon mari... », cela ne signifie pas qu'Un Tel ait des sentiments délicats et le cœur tendre. Un bon mari, c'est le garçon travailleur, sérieux, qui ne boit pas plus que son compte et rapporte tous les samedis sa paie à la maison. Sa femme « ne manque de rien », entendez qu'il lui

donne la pâtée, les nippes et le reste, et même, au besoin, des claques, qu'elle reçoit sans humiliation et sans rancune comme un témoignage de la force mâle...

— Qui aime bien châtie bien.

— La Tourette, indulgente aux filles qui fautent ou aux ménages irréguliers, est impitoyable pour la femme qui a « un bon mari » et qui le trompe.

— Mais une femme peut être très malheureuse avec un honnête travailleur, sérieux, rangé, etc... Et que pense votre Tourette des femmes mal mariées qui ont des amants?

— Si le mari est paresseux, ou maladif, ou trop bête pour se faire obéir, la Tourette dit : « Tant pis!... C'est vraiment pas un homme! »

— Elle ne considère que la loi de nature, la loi de sélection et l'intérêt de l'espèce; elle fait du darwinisme sans le savoir : la plus belle au plus vaillant!... Eh! ce n'est déjà pas si bête!... Je suis presque de son avis...

— Comment?

— Ça m'irrite de voir une jeune femme liée à un vieillard, ou à un infirme, ou à un benêt... Malgré moi, je forme des vœux... immoraux... pour que la pauvre créature ait sa revanche, et sa petite part de bonheur... Aimer par devoir, être fidèle par devoir, brrr!...

Josanne demanda, d'une voix un peu émue :

— Vous pensez cela, réellement?

— Cela vous choque?... Oh! rassurez-vous, je rends aux femmes vertueuses, aux résignées, aux sacrifiées, l'hommage qui leur est dû. Mais je ne condamne pas les autres. Je n'ai pas de préjugés, et très peu de principes... Et puis je suis l'ami, le chevalier, le défenseur du sexe opprimé! Je suis devenu, grâce à vous, le Don Quichotte du féminisme...

— Parlez donc sérieusement de choses sérieuses.

— Je suis très sérieux... De quel droit condamnerais-je les autres? Pourquoi leur imposerais-je des vertus que je suis incapable de pratiquer? Je ne pourrais pas rester fidèle à une femme que je n'aimerais pas... d'amour... Ma foi, non! Je me connais... Vous voyez que je suis plus modeste et meilleur que votre Tourette : j'étends ma miséricorde à toutes les pécheresses qui ne furent coupables que d'avoir aimé...

Josanne secoua la tête :

— Vous avez raison, il ne faut juger personne... Que savons-nous les uns des autres? Rien... Comment deviner l'arrière-plan d'une vie, le secret d'un cœur!.., Mais vous changerez d'avis, plus tard, je le crains... quand vous serez marié...

— Je n'aurai plus l'esprit libre, parce que je n'aurai plus le cœur libre?... Grand merci!... Je ne suis pas une marionnette, chère madame...

Noël protestait si vivement, si franchement, regardant Josanne bien en face, de ses yeux clairs et sincères, et elle avait un si grand désir de le croire qu'elle le crut.

— Eh bien, il n'y a pas beaucoup d'hommes comme vous!

— Tant mieux! vous m'estimerez davantage.

— Vous n'avez pas de préjugés... Cependant...

— Quoi?

— L'autre jour, je vous ai raconté ma visite aux Lefebvre, ce ménage d'esthètes qui produit, en collaboration, des livres si extraordinaires...

— Ils élèvent des lézards... des lézards verts qui portent des anneaux d'or à la queue!

— Et ils habitent dans une maison de cauchemar, où la rampe de l'escalier imite le zigzag de la foudre, où les serrures représentent des têtes de diables...

— Où les meubles tiennent au mur : on les loue avec l'appartement...

— Juste!... Les Lefebvre sont touchants! La femme dit : « Mon mari a du génie; je n'ai que du talent... » Et le mari répond : « C'est moi qui ai le talent, Juliette, un grand talent, je le sais. Mais tu me dépasses, comme je dépasse mes contemporains... Madame Valentin, je vous en prie, insistez, dans votre article; insistez sur ce détail essentiel que Juliette me dépasse... »

— Oui, je me rappelle ce mot... La femme de génie se porte beaucoup, cette année...

— Vous m'avez répondu : « Ça doit être épouvantable d'être le Roméo de cette Juliette!... L'amour conjugal est à la mode dans le monde littéraire, mais les pauvres romanciers

ne seront plus jamais tranquilles ! Leurs épouses, de gré ou de force, s'associeront à leurs travaux... »

— Eh bien ! cela prouve que je n'ai pas de goût pour le rôle de cornac, de barnum et de prince-consort.

— Cela prouve que vous avez un reste de préjugé contre les intellectuelles, oui, vous, Noël Delysle, vous !... Au fond, cela vous agace de voir des femmes travailler, faire, mieux que les hommes, des métiers d'homme... De même, vous vous croyez démocrate, et vous êtes rempli de répugnances et de préventions aristocratiques...

— Moi ?

— Vous !

— Je suis la simplicité même : un Spartiate !...

— Allons donc !... Chez Mariette, le premier soir, en lisant les prix marqués sur la carte, vous avez dit : « C'est vraiment bon marché... » et vous pensiez : « Ça doit être horrible !... » Avouez-le...

Il avoua en riant :

— Oui, je l'avoue... Mais vous étiez là et tout me sembla délicieux.

— Une autre fois, vous m'avez dit : « Vraiment, vous voyagez en troisième classe ?... » Et une autre fois, vous m'avez demandé si ça ne me dégoûtait pas d'aller en omnibus...

— Ah ! permettez !... Ne me prenez pas pour un snob ! Vous vous êtes méprise...

— Comment ?

— J'ai peut-être un faible, oh ! si faible préjugé contre les omnibus, et les troisièmes classes, et les petits restaurants... Mais, en vous parlant, je ne pensais pas à mes répugnances personnelles... Je pensais à vous, à vous seule... Comment exprimer toute ma pensée, sans vous froisser ?... Parce que vous êtes une femme distinguée, délicate, fine, je suis agacé... navré... de vous savoir dans un sale omnibus ou dans un wagon de troisième classe où il y a des soldats, des paysans et des nourrices avec leur nourrisson !... Et cela ne me réjouit pas non plus, vos relations avec Flory, et Foucart, et tous ces gens qui vous reçoivent plus ou moins poliment... Vous n'êtes pas intrigante, pas ambitieuse, vous serez tou-

jours exploitée!... Vous serez vouée à une vie médiocre, malgré votre intelligence et votre énergie... C'est injuste! C'est abominable!... Et je voudrais vous tirer de là...

— Ah! mon ami! je suis très touchée de votre sollicitude, mais consolez-vous : je ne me plains pas... Je suis contente de mon sort. J'ai été bien plus malheureuse... Mon pauvre mari et moi, nous avons traversé des jours terribles... La malchance, la maladie avaient changé son caractère... Oh! ne me faites point parler de ce temps-là...

— Jamais, — dit Noël, violemment, — jamais je ne me consolerai de ne pas vous avoir connue, dans ce temps-là...

— Qu'auriez-vous fait?

— Je ne sais pas, mais j'aurais fait quelque chose... J'aurais remué Paris, pour vous... Je vous aurais aidée, encouragée, consolée, sauvée de toutes ces horreurs que je devine...

Josanne murmura :

— Comme vous êtes bon!... Mais... vous n'auriez rien pu faire... rien...

— On peut tout ce qu'on veut...

Elle répéta :

— Rien.

Elle songeait à Maurice qui ne l'avait jamais aidée, encouragée ni consolée. Et elle faillit dire : « Pourquoi, ô mon ami, mon ami unique et incomparable, pourquoi venez-vous si tard?... »

Mais cette phrase, qui était presque un aveu, mourut sur ses lèvres, et Josanne tendit la main à Noël :

— Je ne doute pas de votre cœur, mon ami... mais, voulez-vous, parlons d'autre chose?

XX

— Allons, faites vous-même le menu! Dites ce que vous aimez! Je veux que ce déjeuner d'adieu vous plaise...

— Oh! un « déjeuner d'adieu »!... Pourquoi pas un repas funèbre?... Parce que je m'en vais à Chartres, demain...

— Et que vous y resterez quinze jours! Je serai triste...

Et vous, vous serez heureuse de revoir votre tante et votre petit garçon...

— C'est bien naturel...

— Oui... Et quand vous reviendrez, ce sera fini de notre liberté. Vous donnerez à votre enfant toutes vos heures de loisir. Vous ne serez plus mon amie : vous serez une maman.

— Je serai une « maman » et je resterai votre amie.

— Pas comme avant... pas si bien !

— Vous êtes jaloux de mon fils !... C'est très mal...

— J'adore votre fils, sans le connaître... Mais, j'ai une espèce d'appréhension... Eh bien, décidez-vous !

— Non .. choisissez pour moi... Quand je suis avec vous, je vous laisse la responsabilité des décisions. Je ne fais pas d'effort de volonté, ça me repose...

Ils étaient assis à une petite table devant le Pavillon Chinois, entre des haies de fusains qui leur faisaient un paravent de verdure.

C'était un matin d'avril, un de ces matins vaporeux où s'attarde encore un peu d'aube. L'air léger baignait de bleu les cimes pressées du Bois, les allées fuyantes. Une pâle lumière dorée, diffuse dans ce bleu aérien, imprégnait les choses, qui semblaient neuves ou rajeunies.

Une bouquetière passa : Noël lui fit un signe... Que de violettes il avait données à Josanne, depuis le premier bouquet, dont une fleur, conservée comme un fétiche et un souvenir, parfumait encore une page de *Dominique* ! Que de violettes pourpres, presque noires, et d'autres presque bleues, et d'autres blanches, nuancées de mauve, qui s'accordaient à la couleur joyeuse ou mélancolique d'un sentiment plus discret que leur parfum !

Il commandait le menu, qu'il voulait amusant, imprévu, pour caresser la gourmandise de la femme... Des choses légères, des choses exquises : la truite rose, le vin blond, les fraises .. Mais Josanne ne mangeait guère... Accoudée, elle respirait son bouquet avec un frémissement des narines, un battement des cils, qui révélaient une paresse de femme heureuse... Le blanc pur d'un petit col éclairait sa robe de drap. Elle avait un chapeau comme on en voit aux jeunes filles de Lawrence, un grand chapeau rond et souple,

tout en plissés de mousseline noire, avec un nœud plat de satin. Les touffes de ses cheveux étaient molles et lustrées comme les plumes de son écharpe. Une chaînette de jais glissait sur sa gorge... Elle souriait d'un vague sourire, et murmurait parfois :

— Il fait bon, ici !... Il fait bon !...

— C'est que le printemps est venu, — dit Noël, — pas celui du calendrier : le vrai printemps. Ce matin, à mon réveil, il m'est entré dans les yeux, dans les veines, dans l'âme... Un éblouissement, une onde tiède, et cette allégresse physique où l'on croit sentir, pour la première fois, la douceur de vivre...

— Comme vous aimez la vie !

— Et vous ?

Elle ne répondit pas directement.

— Autrefois, je n'aimais pas le printemps... J'en avais peur.

— Peur ?...

— Vous ne pouvez pas comprendre...

Les paupières de Josanne s'abaissaient, se fermaient nerveusement. Elle revoyait le jardinet de la rue Amyot, un arbuste en fleur, tout blanc, dans le crépuscule. Le vol sifflant des hirondelles fauchait l'air sous sa fenêtre. Le jour plus lent traînait au ciel. Déjà, les couples recommençaient leurs promenades amoureuses, dans les vieilles rues balzaciennes, derrière le Panthéon... Josanne crut respirer l'odeur de l'éther flottant par la chambre ; elle crut entendre la rumeur de la maison ouvrière, la voix de la Tourette, la voix de Pierre Valentin — et elle retrouva l'atroce sensation d'attente, d'étouffement, et ce désespoir nostalgique que les printemps d'autrefois lui apportaient.

— Quoi ?... Qu'avez-vous ? — dit Noël.

Il regarda les yeux rouverts de Josanne, ces yeux qui avaient vu des choses, des scènes, des visages que lui ne connaîtrait jamais, ces yeux mystérieux et si beaux, d'un bleu obscur, où passaient des ombres, des ombres...

Et il les regarda tant, ces yeux, que sa pensée, attirée et repoussée, vacilla, prise de vertige devant l'inconnu, et tomba tout à coup dans un abîme...

— Non, — dit-il, — non, je ne peux pas vous comprendre...

Je suis votre ami, votre seul ami, dites-vous. Il y a deux mois que nous nous voyons, presque chaque jour. Je connais votre logis, vos livres préférés, et les fleurs qui vous plaisent, et la musique qui vous fait pleurer. Je connais le dessin de vos gestes, les modulations de votre voix, l'éclat variable de vos yeux. Je connais votre fils que je n'ai pas vu, votre tante, vos amis de Chartres, les dames Chantoiseau, le bon chanoine et les morts mêmes qui vécurent près de vous... Mais vous, mon amie, je ne vous connais pas.

Elle ne répondit pas. Il vit qu'elle pâlissait et que les sombres fleurs de ses yeux devenaient plus sombres, presque noires au-dessus des violettes. Elle pressait le bouquet contre ses lèvres et respirait d'un souffle inégal et fort... Comme elle était émue !...

— Nous sommes jeunes, — dit-il encore, — et il y a tant d'années, pourtant, derrière nous !... Votre vie ! ma vie !...

Elle l'écoutait, inquiète. Il reprit :

— Ma vie, à moi, c'est peu de chose, quand j'y pense ! Malgré tant de travail, et tant de courses à travers le monde, je suis encore au commencement... Je n'ai pas connu les joies qui grandissent l'âme, et les douleurs qui la mûrissent. Je suis seul. Je suis jeune... Le chemin est libre derrière moi, devant moi. Je vis dans le présent, pour l'avenir. Je ne suis pas le prisonnier d'un passé !... Mais vous, vous !...

Elle tressaillit :

— Moi !

— Vous êtes contemplative et repliée... J'ai envie parfois de vous dire : « Ne tournez donc pas la tête ! Regardez devant vous, bien droit... »

Il avait parlé d'un ton presque rude, où il y avait de l'amertume et de la souffrance, et de la colère et de la jalousie... Son visage devint dur. Il tiraillait sa moustache et mordait sa lèvre.

Josanne eut un imperceptible mouvement en arrière :

— Comme vous êtes exigeant !

— Je vous demande pardon, madame... Je n'ai pas le droit, en effet...

— Mon ami, — dit-elle avec douceur, — vous avez tous les droits de l'amitié... Mais vous n'avez aucune patience... Laissons faire le temps. Vivons un peu au jour le jour. Nous nous

comprendrons l'un l'autre sans nous raconter l'un à l'autre... Vous m'avez déclaré, vous-même, que vous n'étiez pas confidentiel... Est-ce que je vous demande, moi, les petits secrets de votre âme?

— C'est vrai, — dit-il, — et c'est ma tristesse : vous ne me demandez rien..,

Et, par un de ces revirements d'humeur dont il était coutumier, il fit le geste d'effacer quelque chose, dans l'air, entre Josanne et lui. Il essaya d'être gai et il réussit à égayer Josanne.

Pendant qu'elle goûtait les « fruits rafraîchis » dans une coupe de champagne, il parla de l'Italie qu'il aimait « comme une maîtresse ».

— J'ai pensé à vous, là-bas, très souvent... Oh! votre première lettre! Je l'ai lue dehors, sur la place du Dôme, appuyé contre la grille du Baptistère... Je revois distinctement, au bas d'une page, votre nom : « Josanne Valentin! » J'étais content que ce nom de Josanne ne fût pas un pseudonyme... Et je l'aimais, ce joli nom, il était si doux à mes lèvres que je le répétais pour le savourer : « Josanne... Josanne... » Et, parce que je suis un imaginatif, et un sentimental, j'oubliais tout à fait l'article qui avait provoqué notre correspondance; j'oubliais la journaliste, la féministe!... Je voyais, sur cette place de Chartres que je connaissais, une jeune femme, en robe noire, au visage voilé... Oui, jeune, et triste, et seule, et sans amis... Et j'avais, tout à coup, un grand désir que cette femme lointaine fût heureuse...

— Elle était déjà moins malheureuse, grâce à vous!

— Il y a, sur la porte du Baptistère, une figurine de Ghiberti que j'aime entre toutes : une femme svelte, longue, qui garde aux plis de sa robe de bronze un rehaut d'or presque effacé. Elle tourne la tête, et l'on ne voit pas son visage, mais on devine le sourire délicieux... Ma rêverie romanesque s'attachait à ce sourire invisible... J'étais ému, sans raison, comme si un dieu bienveillant m'avait promis un grand bonheur... Et je me disais : « Suis-je ridicule!... suis-je bête!... Cette Josanne, si elle savait, se moquerait de moi!... » Pourtant, mon instinct ne me trompait pas : un grand bonheur venait vers moi, au son des cloches, dans ce beau soir d'automne

florentin... Puis, j'ai quitté la Toscane... Je vous ai écrit de Rome et vous m'avez répondu... Et je vous ai écrit de Venise, de Naples...

— Et c'était la première fois que vous étiez si... romanesque?

— Comment l'entendez-vous?

— Vous n'aviez jamais rencontré une femme digne d'être votre confidente, votre amie?...

Josanne rougissait en parlant. Noël répondit comme à regret :

— J'avais cherché...

— Souvent?

— Pas souvent... Et si mal!... Et je vous ai trouvée bien tard...

— Hélas!

— Trop tard?...

Elle murmura :

— Je ne sais pas... Non... pourquoi « trop tard »?... Nous sommes amis : c'est très bien.

— Nous serons amis.

— Nous serons?... Dites « nous sommes »... Que manque-t-il donc à notre amitié?

Noël regarda Josanne dans les yeux, et dit gravement :

— L'entière confiance...

Il était parti... Elle s'en revenait chez elle, seule, à pied, lentement, dans un grand trouble. Quelques nuages flottaient; le soleil était chaud et blanc; les fleurs des marronniers pleuvaient sur le sable.

Au rond-point des Champs-Élysées, Josanne s'arrêta, avant de traverser l'avenue, parmi les voitures. Une torsade de cheveux blonds, un manteau de drap clair, sous une ombrelle déployée, lui rappelèrent une rencontre qu'elle avait faite, un jour, dans le jardin des Tuileries, comme elle se promenait avec Noël... Elle revit une jeune fille blonde, en manteau beige, — une Américaine, sans doute, — qu'il avait admirée au passage. Et elle pensa :

« C'est singulier... Je n'ai pas le type physique qu'il aime... »

Elle éprouva un déplaisir vague, une jalousie sans objet,

et, considérant les femmes riches et parées, assises dans les voitures, elle se sentit pauvre et chétive, avec sa robe noire qui n'était plus de saison...

Elle se demanda si Noël avait une maîtresse, et comment il pouvait aimer cette maîtresse, puisqu'il l'aimait, elle, de tout son esprit et de tout son cœur. Et soudain, malgré la fête charmante du déjeuner à deux, malgré les tendres paroles de son ami, elle eut envie de pleurer.

« Pourtant, — pensait-elle, — je ne veux pas qu'il m'aime... Et je ne peux pas l'aimer! Il y a, entre lui et moi, trop de choses... l'ancien amour, l'enfant, ce terrible secret que Noël pressent, peut-être, puisqu'il réclame *l'entière confiance*... »

Confiance ou confidence?... Certes, Josanne pourrait parler sans encourir le blâme de Noël, ou son mépris. Aucun homme n'était plus indulgent aux faiblesses, aux erreurs d'un cœur de femme. Il comprendrait tout; il aurait pitié...

Mais comment parler?... pourquoi?... Noël ne convoitait point Josanne; il ne s'était jamais permis la familiarité la plus légère, il n'avait offert et demandé que l'amitié... Respectait-il le deuil de la veuve? Aimait-il, ailleurs, une autre femme, comme font tant d'autres hommes qui séparent la joie spirituelle du plaisir des sens?... Était-il un curieux de sentiments rares, un dilettante du platonisme?... Dans tous les cas, son amitié exigeante se heurterait au silence pudique de Josanne... Elle ne lui devait pas l'aveu qu'une maîtresse peut bien faire à un amant, mais non pas une amie à un ami. Il est des voiles de l'âme qui ne tombent que pour l'amour, avec tous les autres...

Josanne raisonnait ainsi pour s'encourager au silence, rassurée par ce mot de pure « amitié ». Mais elle ne savait pas que l'amour vrai, — celui qui dure, — est aussi le plus chaste amour; qu'il demande le cœur, et tout le cœur, d'abord, avec une inquiétude inapaisable, qui ne laisse point de place au désir...

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

QUESTION D'AUTRICHE

HONGROIS ET CROATES

Jusqu'ici, dans le conflit toujours renaissant entre les Hongrois et la Cour de Vienne, les nationalités non magyares, auxquelles appartient pourtant la majorité numérique dans le royaume de saint Étienne, restaient indifférentes. Sept à huit millions de Magyars, forts de leur expérience politique et de leur homogénéité, gouvernaient une dizaine de millions de Croates, de Serbes, de Slovaques et de Roumains et disposaient du pouvoir à l'exclusion de ceux-ci : un régime électoral savamment pratiqué laissait les Magyars libres de débattre leurs propres intérêts, soit entre eux, soit avec l'Autriche et la Couronne, sans jamais demander à ces divers groupes de nationalités sujettes leur avis ni leur concours.

Jusqu'au mois d'octobre 1905, le conflit actuel a gardé le même caractère : les Hongrois, pour affirmer de plus en plus le principe de la parité des droits d'État entre l'Autriche et leur pays, avaient soulevé la question de la langue de commandement dans les corps hongrois de l'armée impériale : si cette parité existe, pourquoi les régiments hongrois continueraient-ils à être commandés dans une langue — l'allemand — qui n'est officielle qu'en Autriche? A Vienne, la Cour se montra irréductible. A Pest, la majorité parlementaire de deux cent quarante-quatre membres, qui s'était mise d'accord sur cette revendication, fut traitée en minorité.

presque en insurgée ; le cabinet Fejervary, qu'elle repoussait, fut maintenu, est encore maintenu en fonctions par l'Empereur-Roi. On connaît la suite : le Parlement prorogé ; la rentrée des impôts directs et même la levée des recrues suspendus en partie, en raison du refus de nombreux Comitats de prêter leur concours à un gouvernement inconstitutionnel ; les représailles du ministère, l'agitation partout, les rapports entre les deux fractions de la Monarchie dualiste envenimés au point qu'un esprit superficiel pourrait voir dans ces événements le prélude d'une rupture.

Mais, jusque-là, les nationalités « secondaires », les dix millions de sujets passifs que compte la Transleithanie, restaient à l'écart. Tout se passait entre la Couronne et la « Coalition » hongroise : tel est en effet le nom par lequel se désignent les groupes formant la majorité au Parlement de Pest (parti de l'indépendance, catholiques, libéraux dissidents, « sauvages », etc.), et dont les principaux chefs sont M. François de Kossuth, le comte Albert Apponyi, le comte Jules Andrassy et le baron Banffy. Or, voici qu'à partir du mois d'octobre on entend dans la coulisse de cette tragi-comédie, se masser confusément de nouveaux acteurs ; ils ont l'air d'être appelés de la scène ; on s'est souvenu qu'ils existent. On aurait donc besoin d'eux ?

D'un côté, c'est le ministre-président Fejervary qui rapporte d'un de ses voyages à Vienne un programme politique, social et électoral, comprenant : l'établissement du suffrage universel en Hongrie, l'impôt progressif sur le revenu, la conversion des dettes hypothécaires à gros intérêts, l'acquisition par le gouvernement de *latifundia* destinés à être morcelés et revendus au prolétariat des campagnes... Programme démocratique, s'il en fut. Mais le suffrage universel et les promesses de relèvement des déshérités, n'est-ce point la revanche offerte aux nationalités jusqu'ici comprimées par le nationalisme magyar ? Vienne, pour mater celui-ci, essaie d'une levée de bulletins, qui fait penser à la levée des sabres et des fusils croates contre la Hongrie rebelle de 1848. Mais, d'un autre côté, entre la Coalition qui sent le péril et les petits-fils des Croates de Jellacitch, il semble qu'on ait hâte de répudier ces tristes souvenirs : instruits par l'expérience, les uns et les

autres non seulement se défient de la tactique de Vienne, qui tend à les mettre aux prises une fois de plus, mais semblent encore disposés à inaugurer des rapports amicaux, voire même une action commune contre Vienne. Et ce besoin d'union, dépassant la frontière de la Transleithanie, gagne la Dalmatie cisleithane.

Que la Maison d'Autriche établisse le suffrage universel ou que Magyars et Croates parviennent à se réconcilier, le résultat sera le même : les nationalités « secondaires » arriveront à la vie politique. Cet effort de réconciliation, tenté par l'élite des deux peuples, mérite qu'on s'y arrête.



La Transleithanie se compose de deux royaumes : la Hongrie proprement dite et la Croatie-Slavonie. De même que la constitution de 1867 a fondé l'autonomie transleithane, au sein de l'empire austro-hongrois, de même un accord postérieur de quatre ans, la *Nagoda*, a établi la Croatie autonome au sein de l'état transleithan; mais le pacte austro-hongrois et le pacte hungaro-croate, qui prévoient l'un et l'autre des « affaires communes » et des « affaires séparées » (celles-ci ressortissant, en général, à l'Administration civile, à la Justice, aux Cultes, à l'Instruction publique, aux Finances, etc.), disposent différemment du pouvoir exécutif. Le cabinet transleithan est bien choisi par l'Empereur-Roi; mais, responsable devant le Parlement de Pest, il doit être *désigné* par lui, et précisément l'une des causes de la crise actuelle est que cet axiome constitutionnel n'a pas été respecté. En Croatie, au contraire, le *ban*, ou chef du gouvernement, proposé au souverain par le cabinet de Pest, n'est effectivement responsable que devant celui-ci, au lieu de l'être devant la Diète d'Agram.

Par conséquent les Croates, bien qu'à beaucoup d'égards, sur leur propre territoire, ils soient « chez eux », que leur langue y soit seule officielle, qu'ils aient droit à leur écusson et à leur sceau nationaux, et qu'enfin leur Diète jouisse d'une compétence exclusive sur les affaires dites « séparées », ont admis l'immixtion légale et permanente de la Hongrie dans leurs affaires. Il en résulte beaucoup plus que les abus

et les empiètements ordinaires de l'Exécutif insuffisamment contrôlé sur le Législatif ; ici, la question de race est en jeu. Sans doute les Hongrois avaient de bonnes raisons de stipuler, en 1871, que la Croatie tiendrait son ban de leur main. Il fallait bien donner cette garantie à l'unité du royaume de Saint-Étienne. On ne pouvait pas oublier à Pest, même si l'on passait condamnation sur les événements de 1848, l'attitude plus récente des Croates qui, pendant toute la période de tâtonnements constitutionnels ouverte en 1860 et fermée après Sadowa, hésitèrent à s'unir à la Hongrie plutôt qu'à l'Autriche et ne penchèrent vers le premier parti que sous l'influence de Strossmayer.

Mais, une fois le pacte de la *Nagoda* conclu, les hommes d'État hongrois eurent le plus grand tort de s'inspirer de ces souvenirs dans leur politique en Croatie.

Il n'est pas contestable que les bans, surtout depuis 1880, ont été des agents de tyrannie, de corruption et de discorde, sous la férule desquels la Croatie n'eut plus que l'ombre des libertés constitutionnelles, sans même la compensation — que la Lombardie pourtant trouvait sous l'Autriche de 1850 — d'une administration probe. Étant les plus forts, les bans se constituèrent naturellement un parti, que l'animadversion publique a qualifié *Magyaron*. Grâce à une loi électorale et à des mœurs inqualifiables [1], les *Magyarons*, qui représentent l'infime minorité du pays, finirent par occuper la plupart des sièges de la Diète, où ils formèrent une majorité entretenue et asservie. Sur beaucoup de points, le pacte constitutionnel fut violé, les impôts progressèrent, la justice fut rendue par ordre ou déniée de même, l'arbitraire administratif ne connut plus de limites. Le pays, la masse des exploités, essaya bien de toutes les formes de la résistance, de l'opposition parlementaire à l'insurrection de 1897, en passant par les émeutes d'Université. Mais, trahi par une partie des siens, divisé, appauvri, ignorant de la politique les tactiques et les

1 Le *Budapesth*, organe de M. François de Kossuth, remarquait l'autre jour que, sur trois millions d'habitants, la Croatie compte 50 000 électeurs, et, sur ces 50 000 électeurs, 30 000 fonctionnaires. On peut imaginer quelle caricature du régime parlementaire engendre une pareille organisation du droit de suffrage, surtout si l'on ajoute que le vote est *public* et *verbal* et que sa liberté — quand il en reste — est traditionnellement troublée par l'immixtion des gendarmes.

ressources, il n'ébaucha jamais que des gestes sans résultat. Encore aujourd'hui, il n'est représenté que par seize députés indépendants, dans cette Diète qui compte environ cent trente membres. Plus malheureusement encore, en rêvant à un avenir meilleur, il se consola par des programmes qui ne valaient pas ses chansons.

La plupart de ces programmes correspondent à des « partis », si l'on peut ainsi dénommer une vingtaine de confréries de salut public. La nation serbo-croate, qui forme l'immense majorité de la population en Croatie-Slavonie, est une par les origines, la langue, les mœurs, le caractère. Mais le fait qu'on la désigne par un nom composé indique assez qu'à un certain point de l'histoire une sorte de coupure s'est faite. Les uns sont restés catholiques : on les appelle Croates tout court. Les autres ont passé au rite grec : ce sont les Serbes. A la différence de religion, correspond une différence d'interprétation des « destinées nationales ». Vers quel pôle doivent tourner un jour ces destinées? A l'Occident ou à l'Orient? du côté d'Agram ou du côté de Belgrade? Au prix de quelles annexions : de la Carniole ou de la Bosnie, de l'Istrie ou de la Macédoine? « Grande Croatie », disent les uns, « Grande Serbie », disent les autres. Sur ces thèmes, imaginez toutes les variations que peuvent ajouter l'esprit jeune et l'esprit vieux, l'esprit conservateur et l'esprit libéral, l'esprit clérical et l'esprit libre-penseur, qui se retrouvent en somme dans toutes les sociétés européennes, et vous aurez une idée du chaotique travail auquel se sont livrées, depuis trente-cinq ans, deux générations de Croates [1]. Pendant la même période, les mêmes spéculations ont été agitées en Dalmatie.

La Dalmatie, « royaume » autrichien, représentée au Reichsrath de Vienne et gouvernée au nom de l'Empereur d'Autriche, est cependant, tout comme la Croatie proprement dite, un pays de Serbo-Croates, juxtaposés à un modeste groupe du nationalité italienne. Non seulement on parle la même langue et l'on se sent de la même race à Agram et à Spalato,

1. Nous continuerons à désigner par ce terme les *Serbo-Croates* d'Autriche-Hongrie, sauf dans les cas où il sera nécessaire d'appuyer sur la distinction précédente.

à Essek et à Raguse, mais on se réclame d'une histoire commune, de la belle époque où Croatie, Slavonie et Dalmatie formaient ensemble le royaume « tri-unitaire ». Et les esprits qui trouvent que les suggestions de la géographic et des intérêts valent bien celles de l'histoire, ajoutent, en toute raison, que la nature n'a pas fait le littoral adriatique et son *hinterland* pour être disjoints.

Entre la Dalmatie et la Croatie, qu'une palissade constitutionnelle sépare, existent donc des rapports intimes, une irrésistible tendance à l'union. Si la plupart des misères matérielles et des scandales qui affligent la Croatie hongroise sont épargnés à la Dalmatie autrichienne — parce que celle-ci est administrée plus humainement, sinon plus intelligemment, — les deux pays cherchent leur voie politique de la même façon imaginative. Entre eux, les programmes restent pour ainsi dire indivis en leur regrettable diversité. Les partis enjambent la frontière : tel, qui se forme à Agram, trouve ses meilleures recrues à Spalato et *vice versa*. L'opinion ne classe pas les journaux en « Croates » et « Dalmates », suivant qu'ils paraissent ici ou là, mais, où qu'ils paraissent, en « croates » et en « magyarons », suivant qu'ils servent ou qu'ils trahissent la cause nationale. Jusqu'à présent, il ne pouvait manquer d'en résulter, entre autres conséquences, une égale et profonde impopularité du nom magyar d'un bout à l'autre de la région comprise entre le Danube et l'Adriatique, et l'extension, hors des frontières de la Hongrie-État, des inimitiés déjà coalisées dans le royaume de Saint-Étienne contre la race hongroise.

Les Hongrois de bon sens et de large culture, qui ont fini par former le noyau de la Coalition, se doutent que le fin de la politique n'est pas de multiplier le nombre de ses ennemis, et que telle tourmente peut survenir où leurs intérêts auraient à compter avec les rancunes slaves. En attendant, c'est gaspiller les ressources hongroises que faire administrer à la turque un pays naturellement fertile comme la Croatie, placé sur les routes de l'Adriatique, riche de traditions militaires auxquelles la Dalmatie peut ajouter les traditions maritimes, apte en un mot à constituer, sous tous rapports, une grosse valeur d'appoint à l'organisme dont Pest est le centre. Le véritable bénéficiaire de la politique des bans en Croatie, ce

fut et c'est encore l'Autriche, et la Coalition a raison de dire que plus d'un ban, tout en couvrant ses pratiques d'instruction, soi-disant reçues à Pest, s'inspirait en réalité des intentions et des intérêts de Vienne. Ce fut le cas du plus célèbre et du plus détesté, le comte Kuhen-Hédervary, dont le *Fuggetlen Magyarorszag* disait l'autre jour : « Il avait l'art de faire croire aux Croates qu'il les opprimait par la volonté des Magyars, et à nous que l'oppression était le seul moyen de maintenir notre hégémonie sur eux[1]. »

En somme, la dynastie a éprouvé, dans la crise de 1848, de quel secours pouvait être le Croate, loyaliste, bon soldat, grand enfant, contre le Hongrois, politique, audacieux, épris d'indépendance. Encore que ce souvenir soit lointain, entretenir la discorde entre l'un et l'autre, alors surtout que la Constitution subordonne l'un à l'autre, c'est ménager une ressource pour l'avenir. C'est aussi ajourner *sine die* le procès qu'il tarde à la Dalmatie de plaider pour sa réincorporation à l'ancien royaume tri-unitaire : car cette province, tant que la vie publique en Croatie sera soumise aux conditions actuelles, s'accommodera de l'incurie autrichienne et ne demandera pas à l'échanger contre la tyrannie *magyarone*. C'est escompter enfin que, plus Slaves et Magyars auront à vider de querelles entre eux, plus aussi s'établira sereinement, sur ces activités en conflit, le niveau de la politique « *Gross Œsterreich* » ou proprement impériale, dont les fins sont tout simplement l'exacte rentrée des impôts, la fidélité de l'armée et le prestige de la dynastie.

Encore que cette constatation n'ait pas dû échapper à la perspicacité magyare, il n'apparaît point que le parti de M. de Kossuth — qui eut pourtant à combattre, en Hongrie même, l'esprit de gouvernement et jusqu'à la personne du comte Kuhen-Hédervary — ait pris à cœur, depuis 1880, la restauration en Croatie d'un régime normal. Et il n'apparaît pas davantage que les Croates, au cours de la même période, aient jamais tenté de se rapprocher de ce parti magyar. Per-

[1] [illegible]

sonne donc n'a pu accueillir sans surprise, ni même, au début, sans scepticisme, le revirement qui apparaît le 3 octobre 1905.

***

Ce jour-là, quarante-cinq délégués de toutes les nuances de l'opposition croate de Dalmatie et de Croatie-Slavonie, parmi lesquels figurent en majorité des députés, soit aux Diètes de Zara et d'Agram, soit au Reichsrath de Vienne, se réunissent à Fiume, et, dès le lendemain, paraît un manifeste signé de trente et un d'entre eux (la minorité non signataire n'ayant fait d'ailleurs que des réserves de forme), qui est une avance fort nette à la Coalition magyare, et que, du reste, on décide de communiquer sur l'heure à M. de Kossuth. Et subitement les adhésions affluent; des groupes indépendants ou même jusqu'ici rivaux se rallient; en Hongrie, la presse de la Coalition répond par des articles chaleureux. Et nous voici à la veille d'un Congrès interparlementaire d'un nouveau genre, entre cinq députés croates et six députés magyars, aux fins de jeter les bases d'une « complète entente » entre « les deux nations ». La *Résolution* de Fiume *(Rietchka resolucija)* débute ainsi :

Les délégués croates pensent que la situation actuelle en Hongrie provient de ce que ce pays lutte pour son indépendance d'État.

Ils considèrent que cette tendance est justifiée, ne fût-ce qu'en raison du droit de chaque nation de décider elle-même de ses destinées. Ils sont convaincus que les deux nations croate et hongroise, non seulement en vertu de leurs rapports historiques, mais à cause de leur voisinage immédiat et des exigences inhérentes à leur développement et à leur défense commune, doivent s'appuyer l'une sur l'autre et qu'il importe d'éliminer entre elles toutes causes de malentendu.

Ces principes posés, les délégués croates estiment que leur devoir est de prendre place au même rang que la nation hongroise dans la lutte pour l'obtention de tous les droits d'État et de toutes les libertés constitutionnelles, convaincus que les deux nations ont un égal besoin de ces droits et de ces libertés, et que ce besoin doit amener une entente permanente entre elles...

Passant ensuite aux conditions de cette entente, le manifeste en indique deux principales : d'une part, la réforme du

régime intérieur en Croatie ; de l'autre, la réincorporation de la Dalmatie à ce royaume, « de façon à reconstituer l'ancien royaume tri-unitaire, dont, virtuellement, la Dalmatie fait partie déjà ». Sur le premier point, le manifeste précise : établissement d'un régime électoral qui garantisse la liberté et la sincérité du vote ; abolition de la censure ; compétence du jury pour les délits de presse et politiques ; liberté de réunion ; inamovibilité de la magistrature ; institution de tribunaux spéciaux pour la répression des abus de l'autorité administrative, etc. Il dispose, en terminant, « qu'un Comité exécutif de cinq membres sera chargé d'assurer une sanction à cet exposé de principes, en préparant les solutions adéquates ».

La presse de Dalmatie fut la première à commenter ce manifeste, et, dès le lendemain, en souligna la portée : « A Fiume, écrit le *Novi List*, vient de se jouer un drame historique. Cette fois, une direction est donnée à la politique nationale. Ce n'est que le premier pas vers la réalisation d'une grande œuvre à laquelle collaboreront tous nos frères par le sang. » — « C'est une brisure *(sic)* dans la politique croate, souligne le *Narodni List* de Zara. Si les Magyars acceptent ce programme, nul doute que la *Résolution* de Fiume ne devienne le *vade mecum* de tous nos groupes d'opposition. » — « En effet, ajoute le *Nache Iedintsvo*, puisque trente-deux ans de pseudo-libéralisme en Hongrie et vingt ans de régime Kuhen en Croatie n'ont fait que du mal, nous aurions bien tort de montrer le poing à la Coalition magyare. Périsse la politique qui opprime la Croatie et advienne que pourra ! »

L'impression en Croatie n'est pas moins vive : « La *Résolution*, dit le *Pokret*, organe radical, a montré la route à suivre, et les patriotes magyars savent maintenant à quelles conditions ils peuvent compter sur notre concours. » — *L'Obzor* clérical) : « Cet acte exercera une puissance particulière d'unification sur les partis et les hommes qui veulent se compter dans l'opposition croate, parce qu'il tranche les deux questions les plus importantes et les plus actuelles de notre vie publique : les réformes en Croatie et l'annexion de la Dalmatie. » La *Narodna Obrana* (national-démocrate) : « Après tant et tant d'années, voilà enfin notre politique

redressée. Elle va devenir une politique active, dont le but sera de tirer notre peuple de l'esclavage, de le fortifier et de l'unifier. » Cependant le ton de la presse croate ne se hausse pas, en général, au-dessus de l'approbation motivée et résolue. Fait caractéristique, c'est en Hongrie que se manifeste l'enthousiasme. On en jugera par quelques citations :

Les premiers qui nous tendent la main et qui viennent à notre secours dans cette crise, c'est donc vous, frères croates ! Jusqu'à présent, la liberté de la Hongrie a été étouffée par le parti et le gouvernement prétendus libéraux ; c'est le même parti et la même politique qui ont pressuré la Croatie. Si nous remportons la victoire, au nom de l'égalité et de la solidarité des nations, vous en aurez votre part... Nous savons fort bien que les Croates avaient le choix de combattre avec nous ou contre nous. Ils ont fait preuve de sagesse en montrant qu'ils ne se rangent pas du côté de la Cour mais qu'ils seront du nôtre pendant la lutte. La Hongrie ne sera point ingrate vis-à-vis des descendants de Zrinjski, Frankopan et Draskovitch. *(Magyarorszag.)*

Toute la Hongrie a été remplie de joie à la nouvelle de la Résolution croato-dalmate, acceptée presque à l'unanimité par la Conférence de Fiume... Nous demandons aussi la réincorporation de la Dalmatie. Nous demandons tous les droits que les Croates réclament en ce qui touche leur autonomie intérieure. Et quant aux affaires communes, ils peuvent compter sur notre loyauté. Notre passé est un. Les héros nous sont communs, de même que les poètes et les martyrs. Mais, avant tout, ce sont nos intérêts qui sont communs. *(Fuggetlen Magyarorszag.)*

Les délégués croates à Fiume ont fait preuve d'une maturité si saine et si vigoureuse en politique qu'il faut accorder à leur démarche la plus haute attention. Entre le joug autrichien et la fraternité magyare, ils ne doivent plus hésiter. Qu'ils prennent notre main droite. Ce sera une main fraternelle sur laquelle ils pourront compter. *(Egyetertes.)*

C'est une démarche historique que celle que les Croates viennent de faire. Nous assistons à un événement qui n'intéresse pas seulement *leur* politique, mais qui touche l'Autriche. Il y a quatre cents ans que la Maison régnante compte sur eux, et eux n'ont jamais cherché d'appui qu'auprès d'elle. Le résultat est qu'ils ont toujours été exploités dans un intérêt autrichien. Quand ils avaient bien servi, on les mettait de côté et l'on oubliait les promesses. Rien d'étonnant, d'ailleurs, car politique croate et politique autrichienne s'ex-

cluent en principe. Les Croates veulent l'autonomie, et l'Autriche veut un seul État centralisé... Le bon sens a conseillé aux Croates de s'attacher à notre fortune et de renouer les traditions de fraternité dénouées depuis quatre cents ans. Cet acte fonde leur droit à partager les fruits de la victoire. La nation magyare prend avec joie leur main ouverte, et jette à l'oubli tous les malentendus. *(Hazank.)*

Nos frères croates ont bien compris la gravité de la situation actuelle, et comme quoi nos nations sœurs doivent lutter pour les revendications communes : c'est le premier grand résultat de la crise hongroise. Ils se sont convaincus qu'ils travailleraient au développement de leur nation, non pas en restant au service des cercles de Vienne, mais bien plutôt en se serrant épaule contre épaule à la nation magyare pour lutter contre l'ennemi de toutes les deux... Nous saluons avec allégresse leur détermination. Ils ont fait le premier pas. Mais les choses n'en resteront pas là...

S'ils viennent sincèrement en aide au peuple magyar, dans la crise actuelle, et s'ils appuient le programme de la Coalition, spécialement en ce qui touche l'obtention de la langue magyare dans le commandement de notre armée, la Coalition, quand elle prendra le pouvoir, fera siennes leurs justes et légales revendications. La Coalition s'engage à faire respecter la *Nagoda,* pour que la nation croate, dans les limites de son autonomie, puisse librement progresser, politiquement, intellectuellement, économiquement. La Coalition les aidera vigoureusement à obtenir, aux lieu et place de l'injuste système électoral d'aujourd'hui, un régime qui leur permettra de manifester leur volonté libre. La Coalition travaillera avec ardeur à la réincorporation de la Dalmatie à la Croatie, afin que la Dalmatie soit arrachée à l'incurie et à l'appauvrissement qui vont croissant. Enfin, si la nation magyare fait reconnaître, dans son armée, le principe de la langue de commandement magyare, elle trouvera le moyen de faire reconnaître aux régiments croates le droit d'être commandés, eux aussi, dans leur propre langue. (*Budapesth,* article signé de M. François de Kossuth.)

Le *Pesti Naplo* et le *Pesti Hirlap* formulent quelques réserves sur l'opportunité de réclamer *hic et nunc* la réincorporation de la Dalmatie à la Croatie, mais ils déclarent enregistrer la démarche des Croates avec la plus vive satisfaction. Même l'officieux *Pester Lloyd* convient « qu'on est bien obligé d'attribuer une certaine importance au Manifeste de Fiume ». Le *Budapesti Hirlap* appelle de ses vœux de promptes négociations et conclut : « Il appartient à présent

redressée. Elle va devenir une politique active, dont le but sera de tirer notre peuple de l'esclavage, de le fortifier et de l'unifier. » Cependant le ton de la presse croate ne se hausse pas, en général, au-dessus de l'approbation motivée et résolue. Fait caractéristique, c'est en Hongrie que se manifeste l'enthousiasme. On en jugera par quelques citations :

Les premiers qui nous tendent la main et qui viennent à notre secours dans cette crise, c'est donc vous, frères croates ! Jusqu'à présent, la liberté de la Hongrie a été étouffée par le parti et le gouvernement prétendus libéraux ; c'est le même parti et la même politique qui ont pressuré la Croatie. Si nous remportons la victoire, au nom de l'égalité et de la solidarité des nations, vous en aurez votre part... Nous savons fort bien que les Croates avaient le choix de combattre avec nous ou contre nous. Ils ont fait preuve de sagesse en montrant qu'ils ne se rangent pas du côté de la Cour mais qu'ils seront du nôtre pendant la lutte. La Hongrie ne sera point ingrate vis-à-vis des descendants de Zrinjski, Frankopan et Draskovitch. *(Magyarorszag.)*

Toute la Hongrie a été remplie de joie à la nouvelle de la Résolution croato-dalmate, acceptée presque à l'unanimité par la Conférence de Fiume... Nous demandons aussi la réincorporation de la Dalmatie. Nous demandons tous les droits que les Croates réclament en ce qui touche leur autonomie intérieure. Et quant aux affaires communes, ils peuvent compter sur notre loyauté. Notre passé est un. Les héros nous sont communs, de même que les poètes et les martyrs. Mais, avant tout, ce sont nos intérêts qui sont communs. *(Fuggetlen Magyarorszag.)*

Les délégués croates à Fiume ont fait preuve d'une maturité si saine et si vigoureuse en politique qu'il faut accorder à leur démarche la plus haute attention. Entre le joug autrichien et la fraternité magyare, ils ne doivent plus hésiter. Qu'ils prennent notre main droite. Ce sera une main fraternelle sur laquelle ils pourront compter. *(Egyetertes.)*

C'est une démarche historique que celle que les Croates viennent de faire. Nous assistons à un événement qui n'intéresse pas seulement *leur* politique, mais qui touche l'Autriche. Il y a quatre cents ans que la Maison régnante compte sur eux, et eux n'ont jamais cherché d'appui qu'auprès d'elle. Le résultat est qu'ils ont toujours été exploités dans un intérêt autrichien. Quand ils avaient bien servi, on les mettait de côté et l'on oubliait les promesses. Rien d'étonnant, d'ailleurs, car politique croate et politique autrichienne s'ex-

cluent en principe. Les Croates veulent l'autonomie, et l'Autriche veut un seul État centralisé... Le bon sens a conseillé aux Croates de s'attacher à notre fortune et de renouer les traditions de fraternité dénouées depuis quatre cents ans. Cet acte fonde leur droit à partager les fruits de la victoire. La nation magyare prend avec joie leur main ouverte, et jette à l'oubli tous les malentendus. (*Hazánk.*)

Nos frères croates ont bien compris la gravité de la situation actuelle, et comme quoi nos nations sœurs doivent lutter pour les revendications communes : c'est le premier grand résultat de la crise hongroise. Ils se sont convaincus qu'ils travailleraient au développement de leur nation, non pas en restant au service des cercles de Vienne, mais bien plutôt en se serrant épaule contre épaule à la nation magyare pour lutter contre l'ennemi de toutes les deux... Nous saluons avec allégresse leur détermination. Ils ont fait le premier pas. Mais les choses n'en resteront pas là. .

S'ils viennent sincèrement en aide au peuple magyar, dans la crise actuelle, et s'ils appuient le programme de la Coalition, spécialement en ce qui touche l'obtention de la langue magyare dans le commandement de notre armée, la Coalition, quand elle prendra le pouvoir, fera siennes leurs justes et légales revendications. La Coalition s'engage à faire respecter la *Nagoda*, pour que la nation croate, dans les limites de son autonomie, puisse librement progresser, politiquement, intellectuellement, économiquement. La Coalition les aidera vigoureusement à obtenir, aux lieu et place de l'injuste système électoral d'aujourd'hui, un régime qui leur permettra de manifester leur volonté libre. La Coalition travaillera avec ardeur à la réincorporation de la Dalmatie à la Croatie, afin que la Dalmatie soit arrachée à l'incurie et à l'appauvrissement qui sont croissants. Enfin, si la nation magyare fait reconnaître, dans son armée, le principe de la langue de commandement magyare, elle trouvera le moyen de faire reconnaître aux régiments croates le droit d'être commandés, eux aussi, dans leur propre langue. (*Budapesth*, article signé de M. François de Kossuth.)

Le *Pesti Napló* et le *Pesti Hirlap* formulent quelques réserves sur l'opportunité de réclamer *hic et nunc* la réincorporation de la Dalmatie à la Croatie, mais ils déclarent enregistrer la démarche des Croates avec la plus vive satisfaction. Même l'officieux *Pester Lloyd* convient « qu'on est bien obligé d'attribuer une certaine importance au Manifeste de Fiume ». Le *Budapesti Hirlap* appelle de ses vœux de promptes négociations et conclut : « Il appartient à présent

aux hommes politiques magyars et, en premier lieu, aux chefs de la Coalition, de répondre à l'ouverture des Croates, réponse qu'ils attendent en toute confiance et espérance. »

La Coalition, en effet, dès le 14 octobre, par l'organe du son chef, M. François de Kossuth, fit parvenir à M. Pero Cingrija, député de Raguse et président du Comité exécutif croate, la lettre suivante :

Honoré Monsieur,

J'ai reçu avec joie votre communication du 5 de ce mois, et je viens vous dire que le Comité directeur de la Gauche réunie a désigné, pour entrer en pourparlers avec les délégués croates et dalmates, MM. le comte Albert Apponyi, le baron Désiré Banffy, le comte Jules Andrassy, le comte Aladar Zichy, le comte Théodore Batthyany et Geza Polonyi. Nos délégués sont prêts à entrer en conversation avec les délégués croates et dalmates, sitôt que ceux-ci nous auront fait connaître le lieu et le moment qu'ils auront choisi. Nous avons l'espoir qu'entre nous et nos nations respectives une complète entente s'établira.

Nous vous saluons, Monsieur le Délégué, dans les sentiments les plus fraternels.

FRANÇOIS DE KOSSUTH.

Il y a une contagion de concorde à certaines heures, même dans les pays les plus divisés; quelques jours après, deux groupes politiques, dont l'un se tient ordinairement à l'écart des partis croates, et dont l'autre les a presque toujours combattus, émettaient des déclarations visiblement inspirées par celle de Fiume.

La première, en date du 19 octobre, revêtue de dix-huit signatures, émane du parti *serbe* de Croatie et de Dalmatie, représenté par ses députés à la Diète de Zara et par ses « délégués », pour le royaume croate-slavon (la politique électorale du ban actuel Pejatchevitch ne leur ayant pas laissé même un siège à la Diète d'Agram.) En voici les principaux passages :

L'ambition de chaque nation de décider de ses destinées par elle-même mérite le respect de tout ami véritable de la liberté. Aussi, la lutte que soutient en ce moment la nation magyare est-elle saluée par les Serbes avec d'autant plus d'allégresse que l'armature constitutionnelle contre laquelle cette lutte est dirigée comprime violem-

ment notre patrie serbo-croate... Les délégués serbes soussignés, conscients de la gravité de la situation en Autriche-Hongrie et se ralliant d'autre part à la Résolution de Fiume, se déclarent prêts à appuyer les efforts de la nation magyare et à lui offrir leur concours d'accord avec les Croates.

Ils déclarent en même temps que leur but est de développer en Croatie-Slavonie les institutions démocratiques, qui seules peuvent assurer à ce pays une vie véritablement constitutionnelle et libre, et de mettre un terme tant à un travestissement du régime parlementaire devenu intolérable qu'à des conditions sociales auxquelles il est temps de porter remède.

La seconde présente ceci d'original que les signataires, députés à la Diète de Zara, loin de se rattacher aux partis serbes et croates, se réclament au contraire de la nationalité italienne. Ils ne représentent aujourd'hui qu'une infime partie de la population dalmate, d'ailleurs la plus commerçante et la plus cultivée. Mais ils constituent, sur le littoral, une sorte d'avant-garde latine, entourée de la confiance et de la considération des Italiens du royaume ; leur voix — quand ils l'élèvent — est toujours sûre d'être écoutée :

Les députés italiens à la Diète dalmate, prenant en considération la *résolution* de Fiume et la gravité de cette manifestation en ce qui touche la politique générale du pays, rappellent qu'ils concentrent leur activité publique sur la défense exclusive de leur caractère national italien et des droits qui en découlent, compte tenu du chiffre de la population qu'ils représentent, des besoins du commerce, et de la lutte à soutenir contre la germanisation envahissante...

L'Autriche ne s'est pas montrée digne de la confiance qui lui a été témoignée. L'écrasement de notre culture italienne et le caractère anormal de la situation dans laquelle a fini par tomber ce littoral, aux points de vue social, moral, économique, par suite de la dernière incurie, suffisent à condamner toute tendance au maintien du *statu quo*... Aussi, tout en réservant la liberté de leur attitude, les députés italiens ne cachent pas leurs sympathies en faveur d'un rapprochement entre membres déchirés d'autres nations.

On voit qu'ici le ralliement s'opère par une autre vertu que la solidarité de race : c'est l'administration autrichienne en Dalmatie qui réalise contre elle-même la concentration.

A ce fait caractéristique, l'observateur ne manquera pas d'en ajouter deux autres. C'est d'abord la vitalité de cette

courageuse petite province dalmate, qui, serbo-croate par le sang, épouse les intérêts de la Croatie proprement dite au point de lui suggérer les initiatives. C'est ensuite que, de la Save à l'Adriatique, l'opposition seule, représentée par des députés ou par de simples « délégués », incarne la Nation. La coalition magyare ne s'y est point trompée : traitant avec un Comité exécutif improvisé par-dessus la majorité *magyarone* de la Diète d'Agram, elle a eu la délicatesse de déléguer auprès de lui l'élite de son aristocratie parlementaire. En dépit des apparences officielles, comme des intrigues et des violences par lesquelles le ban Pejatchevitch essaie déjà de combattre les effets du Manifeste de Fiume, on peut dès aujourd'hui tenir ce Manifeste pour la révélation du sentiment croate, et négliger les politiciens dissidents qui refusent de s'engager d'avance pour se réserver, le moment venu, au plus généreux enchérisseur.

***

Rien ne faisait présager une si grave évolution; et même tous les précédents la rendaient improbable; il ne s'ensuit pas qu'une logique latente ne l'ait point préparée; il a suffi qu'elle se dessinât pour qu'on s'aperçût que, des deux côtés, le sens politique la conseille.

La Coalition réclame deux choses : respect de la Constitution par la Couronne; retour, en ce qui touche le gouvernement intérieur de la Hongrie, à des principes et à des mœurs publiques dignes d'un État parlementaire, excluant en conséquence les pratiques de l'ancien parti prétendu libéral. Mais, pour défendre la Constitution contre la Couronne, il faut une Transleithanie, sinon homogène, au moins pacifiée, sinon ralliée sans restriction à la formule des hommes d'État de Pest, au moins n'entretenant pas, contre le peuple magyar, une réserve de forces hostiles dans laquelle Vienne pourrait puiser. Et quant au respect des institutions parlementaires, dont le premier degré est la dignité et la liberté du vote, si c'est faire œuvre d'assainissement national que l'assurer dans les Comitats à population magyare, comment en admettre la violation systématique dans les Comitats non magyars, et, à

plus forte raison, dans la Croatie semi-autonome? La logique impose à M. de Kossuth et à ses amis de traiter désormais les nationalités « secondaires » et surtout la croate, comme ils entendent être traités eux-mêmes.

Devant l'Autriche, devant le sentiment public transleithan, et même devant l'opinion européenne, la Coalition tirera une grande force morale de la confiance qu'elle a su éveiller chez les Croates. Elle en tirera aussi une force électorale. D'après la *Nagoda*, la Croatie est représentée au Parlement de Pest non par voie de suffrage direct, mais par une délégation de quarante députés que la Diète d'Agram choisit dans son propre sein. Comment, sous le régime des ministres « libéraux », — qu'ils s'appelassent Banffy ou Tisza, Szapary ou Weckerlé, Hédervary ou Szell — cette délégation était composée, et sur quels bancs elle allait s'asseoir, on le devine. Le gouvernement d'Agram, qui composait la Diète presque à son gré, composait aussi la délégation, et les « quarante » ne constituaient en réalité qu'un lot adjugé d'avance, sur le marché parlementaire, au cabinet hongrois du moment. Ces députés croates n'avaient même pas jugé utile de se constituer en un groupe distinct; inscrits en bloc au groupe « libéral », il leur a manqué jusqu'au courage de le suivre dans la mauvaise fortune, après que les dernières élections l'eurent réduit à l'état de minorité.

Or la Diète d'Agram et par conséquent sa délégation de *Magyarons* arrivent à l'expiration de leur mandat l'année prochaine, et les événements peuvent amener auparavant une dissolution de la Chambre hongroise : dès à présent, à Pest comme à Agram, on active les préparatifs de campagne électorale. C'est un coup de maître pour la Coalition d'avoir pris les devants en liant partie avec l'Opposition croate. Car, si elle prend le pouvoir, avant que de nouvelles élections aient lieu en Croatie, ces élections tourneront à son avantage, et l'on verra même les fonctionnaires de ce pays, dont on sait le nombre parmi les électeurs, préférer à la gloire de servir le régime qui les a nommés le profit de le trahir à point. Et si, au contraire, elle venait à être battue chez elle, par une surprise du suffrage universel, ce mode de suffrage, introduit en Croatie tout de suite ou plus tard, lui vaudrait à Pest une

délégation rajeunie de quarante alliés qui l'aideraient à la revanche.

Il ne faut pas oublier non plus que, si la famille serbo-croate déborde au delà des frontières transleithanes jusqu'en Dalmatie, elle n'est pas confinée, en Transleithanie même, dans le royaume croate-slavon. Un demi-million de Serbes sont établis dans la Hongrie propre : leur foyer principal est Neusatz. C'est donc un important noyau d'électeurs directs. — quel que soit le mode de suffrage, — gagné sûrement à la Coalition, à raison de leurs affinité et intimité avec les Serbes de Croatie et de Dalmatie. De même, les Slovaques, implantés au nombre de deux millions dans le nord de la Hongrie, n'ont jamais entretenu de rapports proprement politiques avec le groupe serbo-croate. Toutefois ils seront d'autant moins insensibles à un appel de la famille ethnique qu'ils en ont été, jusqu'à ce jour, les membres les plus déshérités. Et déjà, des bords de l'Adriatique, cet appel leur a été lancé; on cherche à leur faire comprendre le sens et l'intérêt d'une action collective : « Que doivent faire à présent les Serbes et les Slovaques.? » disait, dès le lendemain du manifeste de Fiume, un journal de Spalato, le *Nache Jedintsvo*. « Ils doivent être bien convaincus que, dans la partie qui se joue, tout ce que les Croates gagneront sera gagné pour eux aussi. Que nos frères slaves de Hongrie marchent donc résolument à nos côtés. »

La Coalition a donc bien fait de compter que, gagnant la confiance des Croates, elle avait des chances de se concilier, par contre-coup, celle des autres Slaves de Hongrie. Peut-être même, si la lutte suprême devait être engagée devant le suffrage universel, cette heureuse tactique permettrait-elle à M. de Kossuth et à ses amis de tourner avec succès contre l'adversaire l'arme forgée de ses mains. Du côté des Croates, on aperçoit peut-être moins de raisons, — de raisons immédiatement utilitaires, — de lier partie. Il faut même reconnaître que la force des choses oblige les Croates à faire crédit à la Coalition. Du moins, ils paraissent avoir eu la sagesse de le comprendre et de ne poser de conditions qu'en ce qui touche l'avenir. Comme le disait très justement le *Nache Jedintsvo* :

Les Magyars ne peuvent pas immédiatement remplir nos vœux, car c'est Féjervary qui tient le pouvoir... Mais, pour qu'ils puissent les remplir demain, nous ne devons pas leur créer d'obstacles, pas plus d'ailleurs que les nationalités non magyares en Hongrie... Du reste, à défaut d'actes, que la Coalition ne peut donner présentement, nous avons les engagements de ses chefs. Leurs prédécesseurs n'ont donné à la Croatie, les uns que le fouet, les autres que l'avoine

Cette politique du moindre mal trouverait en elle-même sa raison suffisante. Mais, indépendamment des garanties que donne la haute loyauté des Kossuth et des Albert Apponyi, on entrevoit — et le Manifeste de Fiume le met en vedette — la réalisation possible des vœux serbo-croates en ce qui touche la Dalmatie. Ce peuple serbo-croate a le sentiment très net que, seule, la réunion de la Dalmatie à la Croatie peut lui permettre de figurer, parmi les nationalités de l'Empire, à l'état de groupe non seulement homogène, mais compact et puissant.

Or, jamais l'Autriche — bien que le principe de cette réincorporation soit posé dans l'article XXX de l'*Ausgleich* — ne cédera de bon gré au royaume croate-slavon, sa province maritime. Ce sont là concessions qu'on arrache, mais qu'on n'obtient pas, et qu'on n'arrache pas tout seul. Et qui peut amener la dynastie à consentir cette déchirure de la carte constitutionnelle, cet amoindrissement de la Cisleithanie, sinon les Hongrois, redevenus maîtres chez eux, et d'autant plus qualifiés pour parler haut ailleurs? Avec eux, la reconstitution du « royaume tri-unitaire » est possible, probable. Contre eux ou sans eux, l'espoir en est chimérique. Les Croates vont à l'intérêt qui peut les comprendre et à la force qui seule peut les aider.

Et s'il est aisé de justifier cette évolution par des raisons d'opportunité, il est facile aussi d'en découvrir les causes lointaines. Depuis les événements de 1848, qui ont posé pour la première fois, dans la monarchie, les problèmes nationaux et constitutionnels, la Couronne a toujours visé à éluder ces problèmes, ou à ne les résoudre qu'à moitié, ou encore à leur découvrir des solutions génératrices de conflits nouveaux. On prétend que Metternich disait de l'Autriche : « Le point est de s'arranger de façon que personne n'y soit *tout à fait*

mécontent ». Il ajoutait sans doute *in petto* « de façon aussi que les gouvernés n'y soient jamais *tout à fait* d'accord ». Mais à la longue ceux-ci ne peuvent manquer de découvrir qu'au *divide et impera* on peut répliquer par l'entente. Ainsi semblent l'avoir compris, cette fois, les Magyars et les Croates, qui constatent cette répugnance de la Couronne à liquider les vieilles questions de droit national et de liberté publique.



National et libéral, en ceci visiblement inspiré par la tradition de 1848, et, chez les Croates, par l'esprit des Strossmayer et des Vojnovitch, le mouvement auquel nous assistons obéit aussi à des influences plus modernes. On hésite à prononcer, quand il s'agit de pays qui confinent à la péninsule balkanique, les gros mots de socialisme et d'antimilitarisme.

Cependant, en Transleithanie comme ailleurs, s'impose de plus en plus l'idée que les organes et les ressources de l'État doivent s'employer à l'amélioration du sort des individus; qu'en tout cas, il y a lieu de faire compte avec le peuple de ce qu'il donne et de ce qu'on lui rend ; et qu'enfin les temps sont passés où l'État semblait la personnification du droit sans devoirs. Et par contre, en raison de la tradition habsbourgeoise, de la constitution polyethnique de l'Empire, et des malheurs de la dynastie qui, déchue de la primauté dans l'Europe centrale, tient d'autant plus à sauver le prestige de la Couronne, l'esprit qui règne à Vienne s'inspire plutôt du « Tout à l'État ». De là ce déchaînement de la presse magyare et même de la croate (ceci est le fait nouveau) contre la « *camarilla* de la Cour », la « politique de *Hofrath* », voire les « corbeaux jaune et noir », sans jamais d'ailleurs que l'invective vise à l'Empereur-Roi. De là peut-être aussi cette étrange tactique, suggérée par les cercles de Vienne au ministre-président Féjervary, qui consiste à diviser l'adversaire devant le corps électoral magyar, en combattant les revendications nationales par des promesses de réformes démocratiques.

Quand la coalition réclame que les régiments magyars soient

commandés en magyar : « Si je cède, dit la Cour, je porte atteinte à l'homogénéité de l'armée. — Et, si je n'insistais pas, réplique le Hongrois, je souffrirais indéfiniment une atteinte à mon droit constitutionnel, qui exclut, dans les régiments de chez moi, l'emploi officiel d'une langue étrangère ». — Voilà le procès tel qu'on le plaide entre parlementaires et juristes : droit constitutionnel contre droit prétendu régalien. Mais l'argument qu'on ne plaide pas, et le seul appelé peut-être à la popularité, ne serait-il point qu'il est temps d'alléger le poids des années à passer sous les drapeaux? Car on sent de reste qu'à l'incommodité d'apprendre les rudiments d'une nouvelle langue pour *porter armes*, et à la vexation de n'être pas rudoyé dans un idiome familier, s'ajoute, pour le soldat hongrois ou croate, le sentiment d'une sorte d'infériorité de race, que souvent d'ailleurs l'attitude de l'officier allemand souligne. Si donc l'opinion, chez les Hongrois comme chez les Croates, réclame la décentralisation de la langue militaire, ce n'est pas sans doute que le peuple soit, au sens convenu du mot, anti-militariste; mais c'est qu'il est moins humblement soumis qu'autrefois à toutes les exigences du militarisme, et qu'il lui faut à lui aussi une exonération *sui generis*, une diminution des tracas endurés jusqu'ici au service de l'Empereur.

On prétend que, dans sa résistance opiniâtre à la Coalition, la Cour de Vienne s'est inspirée de conseils venus d'Allemagne, et le député magyar Geza Polonyi s'est fait l'écho de cette version. Si le mouvement que nous venons de décrire s'accentue, la Cour de Berlin aura plus sujet encore de s'émouvoir, car il est nettement antigermanique, dans les pays slaves du moins[1]. Et ceci tient peut-être, indépendamment de causes plus anciennes, à ce qu'il a pris naissance en Dalmatie, une des provinces les plus réfractaires à la germanisation.

1. [illegible] dans certains milieux magyars.

Nous avons [illegible] lutter contre l'hégémonie allemande [illegible] du [illegible] octobre. Aujourd'hui [illegible] l'attitude des Croates, qu'il n'y aura de paix dans [illegible] aura été maître [illegible]. Mais c'est la [illegible] pas les membres de la Coalition [illegible]

*
* *

Le Parlement de Pest, prorogé jusqu'au 19 de ce mois, va sans doute s'entendre lire, à cette date, un décret de dissolution. Alors le conflit avec la Couronne entrera dans une nouvelle phase. Si, à ce moment, les négociations entre délégués magyars et croates laissent entrevoir un prompt et loyal accord, à plus forte raison si cet accord est déjà fait, la Coalition se présentera devant le pays hongrois, en une situation nouvelle, qui permettra de bien augurer de son succès définitif. Ce succès se limitera-t-il à la conquête de la « langue de commandement », et à une plus rigoureuse application, sur quelques points accessoires, du principe de parité entre l'Autriche et la Hongrie? Ou bien, de la violence même de la lutte engagée entre Vienne et Pest, et de l'accession des Croates au programme de la Coalition, sortira-t-il un nouvel État transleithan, agrandi de la Dalmatie et pacifié à l'intérieur?

L'histoire, le vœu de la nation serbo-croate, l'affinité géographique et économique, la nécessité enfin d'un partage du littoral adriatique entre les deux fractions de la monarchie dualiste — si l'on veut que la *parité* entre elles, reconnue en droit, devienne un fait — tout plaide en faveur du rattachement de la Dalmatie à la Croatie, et, par suite, à la Couronne de Saint-Étienne. D'autre part, il faut que cesse la perpétuelle équivoque, entre races et entre partis, déterminée en Transleithanie par mille infractions aux pactes et aux principes constitutionnels. L'avenir de ce grand pays, le degré de force et de prestige qui lui sera assuré en Autriche-Hongrie et en Europe, sont au prix de ce double changement.

Il n'est point jusqu'aux Slaves fédéralistes du reste de l'Empire, qui ne doivent profiter quelque jour de l'exemple du gouvernement de Pest s'accommodant loyalement de l'autonomie croate, et même y trouvant son compte. A cet égard, le mouvement qui se dessine entre la Save et l'Adriatique mériterait de rencontrer chez les Tchèques une sympathie plus accentuée.

Du point de vue international, une Hongrie qui cesserait

d'être divisée contre elle-même, et qui atteindrait le littoral de la Dalmatie, *mediante Croatia*, ne pourrait que servir la cause du progrès et de la civilisation. Elle libérerait les petits États balkaniques des influences contradictoires qui ne cessent d'y jouer, depuis le traité de Berlin, en exerçant sur eux la simple et décisive attraction d'un pays respectueux du droit des nationalités. En Serbie et au Monténégro, à la politique inquiète et dissolvante de la Hofburg, elle opposerait la politique d'un État sain, qui ne prendrait ombrage de l'indépendance de personne. Le seul état de voisinage, que ses commerçants et ses industriels sauraient mettre à profit, lui permettrait de nouer avec l'Empire ottoman des relations moins artificielles et surtout moins inquiétantes à certaines heures que celles dont l'Allemagne et le Sultan nous ont souvent donné le spectacle. Elle serait enfin la première intéressée à la paix dans l'Adriatique, au maintien du *statu quo* que la politique autrichienne, par ses armements et ses visées albanaises, n'est pas sans avoir menacé. Les défiances de l'Italie, aujourd'hui bien justifiées, tomberaient d'elles-mêmes, dès l'instant qu'une Hongrie véritablement constitutionnelle, prenant plutôt conseil de ses intérêts que des ambitions d'état-major, serait associée à l'équilibre adriatique, entre Fiume et Cattaro.

Il n'y a rien en tout ceci qui ne se concilie avec l'intérêt français. Et si même en notre qualité de vieux pays, qui a fait souvent des révolutions pour le droit, nous sommes autorisés à chercher le droit dans les crises ouvertes ailleurs, — convenons que l'entente hungaro-croate, effort de patriotisme et de bon sens, mérite de fixer notre sympathie.

CHARLES LOISEAU

LES MAGES SANS ÉTOILE[1]

— AMES RUSSES —

V

Dans son petit salon de l'hôtel, Valentine allait de long en large, la mine sérieuse. De temps en temps, elle courbait contre sa paume ses doigts étendus : elle faisait des comptes. Oui, tout était bien organisé; l'appartement qu'elle avait choisi, rue Jouffroy, était clair, riant, et le loyer ne dépassait pas le prix qu'elle s'était fixé. Elle se sentait raisonnable, judicieuse intendante de sa fortune et de celle de ses enfants.

Il y avait déjà, là-bas, des tapis, des meubles, des rideaux. Ce qui manquait, elle l'achèterait peu à peu. Dans trois jours, elle pourrait emménager.

Bobik s'en promettait beaucoup de joie. Cher petit Bobik !...

Valentine souffrait de n'avoir, dans toutes ses décisions, personne pour l'encourager, l'approuver. Une grosse affaire, cette installation... Valentine ne pouvait demander conseil qu'à elle-même. Ce nid où elle serait, avec ses enfants, lui paraissait tantôt délicieux, tantôt froid. Une absence s'y révélait. Et puis, elle n'avait pas l'habitude d'agir seule : si longtemps elle n'avait fait qu'obéir !

« Après tout, ce n'est pas toujours gai, la liberté !... »

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Songeuse, elle hocha la tête.

Sans qu'elle le voulût, chacun de ses doutes la ramenait à Garine...

Le salon lui plairait-il? C'était gentil, modeste et sérieux. Il s'assiérait dans l'un des grands fauteuils, en face d'elle; il parlerait doucement. Ce serait comme à Pétersbourg, moins la sévère censure de la vieille madame Lougov, ses tirades interminables et pompeuses.

Tout à coup, Valentine crut voir sa belle-mère, ici, sur le divan, l'examiner de ses yeux aigus. Menue, fébrile, autoritaire, le verbe élégant et facile, l'âme ratatinée et sèche, si sèche qu'elle avait une odeur de poussière!...

Valentine fut sur le point de se disculper, d'expliquer chacun de ses actes :

« Je pense surtout à mes enfants; je verrai des gens très bien. »

Et, vite, elle s'énuméra les relations mondaines qu'elle aurait à Paris et que sa belle-mère approuverait : la comtesse Madatov, la princesse Nabokine... Elle omettait les « Amis de la Jeunesse russe... »

Elle sourit :

« Je suis lâche, lâche. Je veux toujours contenter tout le monde; et ce qu'il me faut, je l'ignore. J'ai comme une soif que je ne sais pas satisfaire et qui me tourmente... »

Elle avait, ces derniers jours, peu vu Betsy, de qui M. Duclan se proposait de faire le portrait. Il insistait beaucoup. Mais Betsy consacrait à sa couturière le meilleur de son temps.

Kranskoï lisait des livres d'agronomie, allait étudier des machines nouvelles, projetait de faire une tournée en Normandie, afin de visiter des fermes modèles. Il s'était de plus en plus lié avec les professeurs russes et il avait grande hâte de les voir à l'œuvre.

Dina était en dehors de tout cela. Rien ne semblait l'intéresser, elle était plus silencieuse que jamais. Parfois, elle regardait Valentine timidement, comme si elle regrettait de s'être un jour épanchée.

Valentine, haussant les épaules, se disait :

« Je n'y puis rien. Que voulait-elle que je fisse?... »

Puis elle se demanda .

« L'ont-ils seulement menée chez un médecin ? »

Elle voulut savoir tout de suite ; et elle s'apprêtait à chercher Dina, quand Gabrielle parut :

— Encore deux personnes, pour madame. Faut-il recevoir?

Valentine comprit, à l'air dédaigneux et affligé de Gabrielle, que c'était quelque Russe pauvre. Il en venait ainsi plusieurs, tous les jours, des plus extraordinaires. L'un essayait de vendre du thé, des sucreries, n'ayant que ce trafic improvisé pour vivre. Un autre, tapissier de son état, quémandait un peu d'argent afin d'aller rejoindre, à Tours, un ami qui lui promettait un emploi sûr : il avait quitté la Russie sur le conseil de cet ami, sans savoir un mot de français. Un ingénieur empruntait vingt francs pour recouvrer ses compas, qu'il avait engagés. D'autres avouaient simplement qu'ils avaient faim.

Valentine perdait la tête, plaignait cette misère réelle : quelques-uns avaient de si honnêtes figures, candides et naïves, qu'elle n'osait défendre sa porte.

— Faites entrer. — dit-elle, d'une voix morne.

C'étaient deux étudiantes, toutes petites, aux yeux vifs, à l'allure brusque.

Valentine les pria de s'asseoir.

— Nous venons vous proposer des billets pour un spectacle : *Dans les Bas-Fonds*, de Gorki. Ce sera très intéressant! dit l'une des jeunes filles.

— Certainement! — répondit Valentine. — Où sera-ce ?

— A l'Athénée Saint-Michel. Combien de billets vous faut-il ?

— Un billet.

— Seulement ? — s'écria l'autre étudiante.

Valentine rougit.

— Je suis seule...

Elle paya, puis voulut faire parler les jeunes filles ; mais celles-ci ne s'y prêtaient guère.

— Vous ne pourriez pas nous indiquer d'autres personnes qui voudraient assister à ce spectacle ?

Elles étaient orgueilleuses de leur mission.

Valentine ne fournit point d'adresse, sachant l'extrême habi-

leté de ses compatriotes à en découvrir par eux-mêmes. Alors les étudiantes se firent indiquer la rue de Lisbonne, — elles iraient à pied, on leur avait dit que c'était tout près, — et se retirèrent.

Valentine les suivit, mentalement, dans leur course... Elles frapperaient à beaucoup de portes : elles seraient accueillies avec arrogance, avec humeur, ou bien avec une hâte condescendante, rarement avec une vraie bonté. Il y avait trop de Russes indigents : on leur en voulait, d'être si nombreux. Et, derrière ceux qui venaient, on en soupçonnait tant d'autres !...

— Toute la Russie a faim, — murmura Valentine.

Puis elle eut un retour égoïste vers sa propre sécurité.

Betsy entra. Elle levait les yeux, d'un air implorant : elle avait les façons gentilles et douces d'une petite pensionnaire.

— Êtes-vous libre, cet après-midi ? — demanda-t-elle, de sa voix chantante.

— J'ai promis à mes bébés de les conduire au Bois.

— Dina peut les accompagner, si la surveillance de Gabrielle ne suffit pas... Venez avec moi chez M. Duclan. Vous me donnerez des conseils pour mon portrait. Venez, je vous en prie.

Elles organisèrent la promenade des enfants et sortirent.

— C'est boulevard Berthier, — dit Betsy — Nous pouvons aller à pied. Voulez-vous ? Il fait si beau !

— N'êtes-vous pas pressée ? — fit Valentine — Les journées sont courtes, et il est déjà trois heures et demie

— Je ne pose pas encore. Il me faut votre avis, avant de commencer les séances.

« Que médite-t-elle ? » — se demandait Valentine, avec quelque méfiance.

Mais Betsy était sérieuse et simple, sans arrière-pensée. Valentine l'interrogea

— Avez-vous consulté un médecin, au sujet de votre sœur ?

— Oui, hier !

Betsy devint loquace.

— Nous avons attendu des éternités dans un salon où il y avait trop de tableaux et de babioles, des choses biscornues et riches. C'était exaspérant : ça n'en finissait pas. Cinq personnes ont passé avant nous. Dina voulait s'en aller ; mais j'ai tenu

bon : après toute la peine que j'avais eue pour la décider à venir !... Le docteur : un homme grave, soigné, qui parlait bas. Il était sévère et affectueux à la fois. Ce fut moi surtout qui répondis à ses questions, et Dina paraissait fâchée. Il prenait note de tout ce que je disais. Il semblait croire que Dina était dans le plus grand danger, mais qu'il la sauverait pourtant... La croyez-vous si malade, vous ?

— Franchement, non ! — dit Valentine.

— Moi non plus, — avoua Betsy. — Hier cependant j'eus très peur, une minute... Et puis il a fallu qu'il l'auscultât. Et vous n'imaginez pas comme c'était drôle de voir ramper la tête frisée du docteur sur cette petite poitrine qui haletait... Il a été d'une correction parfaite. Il tenait à peine Dina par la taille : il appuyait son oreille contre le cœur et ensuite contre l'épaule... Dina faisait des grimaces d'épouvante, et presque de dégoût. Lui, avait l'air si profond !... Un instant, j'ai failli éclater de rire. Ces gestes doux, des gestes d'amant, ou peu s'en faut...

Elles s'étaient arrêtées, devant l'Arc de Triomphe, à cause des voitures. Valentine souriait. Cette constante préoccupation de l'amour, que Betsy ne cachait pas, la divertissait.

— Il a prescrit beaucoup de remèdes ?... Vous n'êtes pas inquiète ? — demanda-t-elle quand elles eurent traversé l'avenue.

— Pas trop inquiète, non. Il nous a rassurées, un peu avant de nous laisser partir. Mais il a insisté sur la nécessité de le venir voir souvent... Il est comique, mais pas mal, vraiment pas mal...

Elles se turent. La circulation devenait difficile. Des groupes de gens assiégeaient les omnibus ou couraient, affairés, vers le Métro.

— Moi, je ne me dépêche jamais, — déclara Betsy. — Si l'on a trop hâte d'arriver, on manque ce qui, en route, pourrait être agréable.

— Mais, si vous êtes attendue, comment faites-vous ?

— Comme aujourd'hui. J'arrive quand il me plaît... Au fond, c'était pour deux heures et demie. Mais j'ai voulu vous donner le temps de vous reposer après toutes vos courses de ce matin.

— Vous êtes bien gentille ! — dit Valentine. — Seulement, qu'aviez-vous besoin de moi ?

— Je désire savoir ce que vous pensez de M. Duclan, — répondit Betsy avec une franchise absolue. — Il n'est pas le même à son atelier que, le soir, dans le salon de l'hôtel. Il est mieux, je crois... S'il vous plaisait, vous pourriez l'inviter à venir vous voir.

— Les mêmes jours que vous ?

— Si vous voulez ! — fit Betsy avec calme.

Puis elle eut un petit geste d'impatience.

— Ce n'est pas ce que vous vous figurez... Ou bien, si, peut-être, une espèce de *flirt*... Je vous ai dit que les êtres humains m'intéressaient ; et comment voulez-vous déchiffrer un caractère d'homme, si vous ne « flirtez » pas avec lui ?

— C'est, au contraire, dans le *flirt* qu'ils se ressemblent tous le plus, — remarqua Valentine, — et qu'ils disent tous la même chose.

Betsy se tut et rit.

— Vous avez plus d'expérience que je ne le supposais, — fit-elle bientôt. — Oui, ils disent tous la même chose, mais différemment.

— Cela change selon les suites qu'on donne à l'aventure, — répondit Valentine. — Mais, je vous en prie, laissons cela.

Le long du paisible boulevard Berthier, elles marchèrent vite, en silence. Valentine se remémorait les fadaises qu'on lui avait prodiguées dans le monde et qui toujours la flattaient un peu, pas trop. Betsy, pâle, songeait à des propos plus vifs. Et elles n'osaient pas se regarder.

Sur le talus des fortifications, les petits arbres, symétriquement plantés, se dessinaient en grêles silhouettes. Le ciel avait déjà une teinte indécise et douce, plus claire à l'horizon, mais sans éclat. La lumière miroitait aux larges fenêtres des ateliers.

Betsy sonna au numéro 1[illegible]9.

— C'est à lui, l'hôtel ? — demanda Valentine.

— Non, il le loue.

Un domestique vint leur ouvrir et les précéda dans l'escalier. Des peintures discrètes, mates, ornaient les murs. Les

tapis étaient de couleur fraîche. Les jeunes femmes montaient, gracieuses et aimables.

M. Duclan les reçut avec une courtoisie cérémonieuse. Valentine se demanda si sa présence n'étonnait pas un peu le peintre... Mais il dissimula vite ce sentiment, s'il l'eut, et remercia Valentine de sa visite. Il portait un veston de velours noir et il avait un air attentif qu'elle ne lui connaissait pas. Elle s'assit, tandis que Betsy courait d'une toile à une autre, comme pour vérifier que toutes étaient là.

M. Duclan, les cils rapprochés, le menton en avant, examina Valentine. Elle bougea sur sa chaise, croisa les jambes, puis les décroisa, rougit un peu.

L'atelier, haut et clair, avec ses nombreux tableaux, — dames en riches toilettes, messieurs très pondérés, quelques paysages, — lui fit l'effet d'une chose de luxe et de mode. Les sièges étaient bas et confortables, les guéridons et les étagères chargés de bibelots rares et pittoresques. Une table en cuivre, destinée aux accessoires du fumeur, l'amusa par son ingénieux arrangement : des trous percés dans la table recevaient la cendre de cigarettes. Valentine admira naïvement, puis craignit d'avoir été gauche.

— Je serais très heureuse de voir vos tableaux, — dit-elle à M. Duclan, qui ne cessait pas de la regarder.

Lorsque enfin il détourna les yeux, elle en fut étrangement soulagée.

« C'est désagréable, — songea-t-elle, — le regard d'un homme qui a vu trop de femmes nues... Heureusement, il n'a ici que des toiles convenables !... »

— Madame Kranskoï connaît bien mes tableaux, — dit-il doucement; — elle m'a fait l'honneur de venir les voir, mais ne se décide pas, pour son portrait...

— Je réfléchis, — dit Betsy, sérieuse.

M. Duclan se mit en devoir d'exhiber ses œuvres. Il poussait avec aisance les grands chevalets à roulettes; agile et souple, il remuait, remplaçait une toile par une autre.

« Portraitiste pour femmes riches », décida Valentine, tout en louant avec une hésitation gentille cette peinture élégante et un peu molle, où le chatoiement des étoffes, la grâce des attitudes n'allaient pas sans quelque recherche.

— Le jour baisse, — dit M. Duclan à Betsy : — je vous espérais plus tôt.

Elle rougit comme une petite fille : elle eut un regard capricieux et câlin. Valentine observa qu'elle ne complimentait pas du tout l'artiste, et l'en approuva. Il parut deviner qu'on le jugeait avec une sorte de sévérité polie. Il saisit, parmi d'autres, une toile qu'évidemment il cachait et dit, sincère et triste :

— J'ai fait cela il y a quinze ans ; et, depuis, je n'ai pas fait mieux, ni même aussi bien.

C'était une tête de femme, laide et charmante, spirituelle, maladive. La physionomie, nerveuse et tourmentée, racontait une douloureuse histoire ; et les yeux, ironiques et doux, semblaient dire : « Oui, ce fut ainsi, injuste et affreux ; mais, maintenant, il faut en rire... »

— Vous avez attendu madame Lougov pour me montrer cela ! — s'écria Betsy, courroucée ; — vous avez pensé que, moi, je ne comprendrais pas ?... Eh bien, c'est ainsi que vous ferez mon portrait. Ainsi ! Je l'ai décidé. N'allez plus me conseiller des robes de bal... Une robe noire, toute simple, comme celle de cette inconnue...

— Une Russe, elle aussi ! — fit Duclan.

Les deux jeunes femmes se turent. Mais, dans les grands yeux de Betsy, l'évocation de tout un passé qu'elle imaginait alluma une lueur jalouse.

— Je veux poser ainsi ! — répéta-t-elle.

M. Duclan s'inclina :

— Nous commencerons le jour que vous voudrez.

Elles allèrent s'asseoir sur un divan, côte à côte

Le peintre les regardait. Il y avait une admiration manifeste dans ses yeux d'artiste inintelligent mais passionné. Tous les trois, désunis par la pensée et bienveillants, se taisaient et n'en éprouvaient pas la moindre gêne.

« Il a fait une chose vraiment bien, par hasard, sans comprendre » — se disait Valentine

« Je lui rendrai son talent », — se disait Betsy

Duclan exprima tout haut l'idée qui le hantait

— Comme vous êtes charmantes, toutes les deux, la brune ardente et la blonde sérieuse ! Vos attitudes sont jolies...

Il fit, de la main droite, un geste, comme autour d'un portrait ovale.

— Rien à changer dans la pose. C'est gracieux et intime.

Elles ne bougèrent pas. On entendit sonner...

— C'est mon mari, — murmura Betsy. — Je l'avais prié de venir nous rejoindre. Je sentais bien que je me déciderais aujourd'hui.

Pierre entra, cordial et bon enfant. Il approuva le choix de Betsy, admira le portrait de la dame en noir. Il ne semblait pas prendre bien au sérieux ce projet et souriait dans sa moustache.

Il apportait avec lui comme une bouffée de vie active et lutteuse. Betsy en eut le sentiment. L'atmosphère de cet atelier l'oppressa : elle désira partir.

Dans la rue, Pierre annonça, en fermant à demi son œil gauche (ce tic lui était familier) :

— Ils se sont battus, au Quartier latin ; et Barevsky est furieux.

— Raconte-nous ! — dit Betsy.

Mais il secoua la tête, amusé :

— Je ne sais encore rien de précis. Je vous dépose à l'hôtel et je retourne chez Barevsky. Son troupeau est plus exalté que soumis. N'importe, n'importe !...

— Dites-nous ce que vous savez, — supplia Valentine.

— L'un des professeurs ne répondait pas à leur idéal doctrinaire : ils ne voulurent pas de lui. Le pauvre diable avait eu des démêlés avec notre gouvernement et ne s'était pas conduit en héros. Deux partis se sont formés : ceux-ci l'agréaient, car il est un savant comme un autre ; ceux-là ne daignèrent pas l'entendre, ni permettre à leurs camarades de l'écouter. Lui, le malheureux, s'acharne, malgré les sages conseils de Barevsky. Alors les étudiants ont fait du tapage... Mais ce n'est rien : tout cela s'arrangera. C'est la force vitale d'une société très jeune qui se manifeste ainsi. Les schismes sont moins graves que l'inertie ; et ces gaillards-là ne sont pas inertes !...

— Ne risquent-ils pas de faire interdire les conférences ? demanda Valentine, inquiète.

— N'ayez pas peur, cela marchera de mieux en mieux.

Seulement, il faudrait leur donner quelqu'un qui leur plût, qui sût les prendre, les conduire... Mais voici l'hôtel.

Il sauta de voiture et aida Valentine à descendre. Betsy s'attardait.

— Emmène-moi ?

— Impossible !

Il la tira par la main, avec une brusque bonhomie, et remonta en voiture.

— Rue Saint-Jacques !

Valentine l'entendit qui murmurait à part lui, en se frottant les mains :

— Ils se sont battus !

VI

Valentine était enfin sortie du provisoire. Il ne s'agissait plus que de transformer en un *home* l'appartement qu'elle avait choisi, de le réchauffer, de l'embellir, de le rendre confortable et gai, afin que s'y déroulât, heureuse et raisonnable, la vie.

Pourvu que les petits y fussent bien !... La saison froide commençait : Valentine se méfiait des hautes fenêtres et des médiocres cheminées où les feux de bois étaient si jolis à voir mais donnaient une si falote chaleur. Elle regrettait un peu l'atmosphère de serre chaude des maisons russes les grands poêles de faïence luisante... Elle s'occupait de faire placer des bourrelets partout et se démenait, tandis que ses deux associés dans l'existence quotidienne, Bobik et Moussia, lui signifiaient leurs exigences et la suivaient de leurs grands yeux observateurs.

Moussia surtout était troublée. Elle n'arrivait pas très bien à comprendre pourquoi l'on avait déménagé, elle s'obstinait à se croire dans un nouvel hôtel qu'elle s'étonnait de trouver si étroit.

Il se taisait, dans sa petite tête un difficile travail. Ce n'était pas comme à Petersbourg. A Pétersbourg, il y avait bonne-maman un valet de pied, plusieurs domestiques, et la

cuisine était si loin qu'il fallait maintes ruses pour s'y faufiler sans être aperçue. Ici les pièces étaient moins vastes et, presque toutes, communiquaient les unes avec les autres. Trottant vite, Moussia pouvait en un rien de temps faire le tour de ce logis ; la cuisine était là, tout près, avec une cuisinière qui parlait français comme Gabrielle, comme maman, comme Moussia elle-même... Voilà le mystère qu'elle devait éclaircir : elle y réussirait au moyen de questions habilement posées.

Très grave, elle inspectait toutes choses.

— Maman, — dit-elle, un jour, en promenant son doigt sur les rayures de satin vert pâle d'un fauteuil, — c'est à nous, cela ?

— Oui, ma chérie, — répondit Valentine.

Et, remarquant que Moussia mettait son doigt dans sa bouche avant de caresser un guéridon, elle ajouta :

— Cependant il vaut mieux ne rien tacher.

Bobik, les deux mains dans les poches de son pantalon, haussa les épaules. Il comprenait le désarroi de Moussia et tâchait de l'instruire :

— Ici rien n'est à bonne-maman, ni à madame Pichon. Tout est à nous. Nous avons tout acheté, et nous le garderons toujours !

— C'est ça, — dit Valentine. — Seulement, ce n'est pas une raison pour écrire ton nom sur les murs et les portes. Regarde (elle poussa doucement Bobik vers le mur), il n'y a pas deux jours que nous sommes ici, et déjà tu as écrit partout : « Bobik Lougov !... »

— Ça peut s'effacer, — fit Bobik, imperturbable.

Il revint au milieu du salon.

— Tu sais, maman, je trouve que c'est un peu vide !

Puis, craignant d'avoir peiné sa mère, il dit avec condescendance :

— N'importe ! tu as beaucoup de goût.

Cet éloge fit plaisir à Valentine : elle n'avait que ses enfants pour l'approuver.

— J'espère que vous serez heureux ici ! — dit-elle avec ferveur.

Elle s'assit dans un fauteuil et attira Bobik contre ses genoux.

— C'est demain que tu vas au lycée, mon amour. J'ai vu le proviseur. Tu entres en dixième. Tu auras des camarades un peu plus âgés que toi ; mais tu t'appliqueras, tu es intelligent, tu feras de ton mieux !...

— Oui, maman.

Il dédaignait de parler, d'interroger. Dans ses yeux bruns, une inquiétude sérieuse passa ; ses joues devinrent toutes roses. Puis il sourit : Valentine lui en fut reconnaissante.

— Il faudra te lever de bonne heure, t'habiller et déjeuner sans perdre de temps...

Il s'échappa, emmenant Moussia. La conversation lui semblait oiseuse : il verrait bien ce qu'il aurait à faire !...

Valentine prit sur la table une lettre à elle adressée ; l'enveloppe était marquée d'un croissant mince, dessiné à la plume.

Elle admira la netteté d'esprit de Betsy. Comme c'était bien combiné ! La lettre arrivait le lendemain même de l'installation de Valentine. Plus tôt, c'eût été imprudent... Ni hâte, ni nonchalance.

« Quelle écriture nerveuse !... Quand pourrai-je porter cette lettre à Betsy ? L'après-midi, elle n'y est pas... »

Aucune idée de blâme ne venait à Valentine. Elle était indifférente, un peu narquoise.

On sonna : instinctivement, elle glissa la lettre dans un livre.

Dina entra, aimable et timide, des fleurs à la main. Elle les offrit à Valentine, d'un geste gracieux.

Valentine embrassa Dina. Il y avait eu entre elles, récemment, un peu de gêne : Valentine fut contente de ce retour affectueux.

Dina s'assit et laissa errer son regard autour d'elle. Sur son visage se marquait une douce exaltation.

— Comme c'est calme, ici, clos et agréable !...

Tout à coup, elle fixa les yeux sur Valentine, avec une gratitude émue :

— Pourquoi ne me disiez-vous pas que vous aviez accompagné Betsy chez M. Duclan et que vous aviez promis d'assister à toutes les séances de pose ?

Valentine commença un geste de protestation, qu'elle

arrêta vite. Elle abattit sa main sur le livre, sentit sous la couverture la lettre au croissant et comprit qu'elle devenait doublement la complice de Betsy. Elle en eut une toute petite angoisse...

« Duclan !... Oui, il y a Duclan... Et il y a l'homme de la lettre au croissant !... »

— Vous continuez vos visites au docteur ?

— Oui. Il est gentil. Mais, ce qui me fait le plus de bien, c'est que Betsy ait votre amitié. J'ai toujours souhaité pour elle une amie (elle hésita, cherchant ses mots), une amie... comme vous, raisonnable et grave, qu'elle imiterait.

Valentine se frotta le front, confuse et presque irritée.

— Ne me croyez pas meilleure que je ne suis.

— Vous êtes très bonne !

Dina se leva.

— J'allais oublier la commission de Pierre : il y a, ce soir, chez les étudiants, une conférence scientifique.

— La paix est rétablie, là-bas ?

— Un armistice, en tout cas. Ce soir, Garine parlera. Il arrive aujourd'hui, sur les six heures; la conférence est annoncée pour neuf... Quelle énergie ! n'est-ce pas ?... On dit que cela produit la meilleure impression... Voici votre carte. Pierre l'a prise chez Barevsky : j'ai tout de suite offert de vous l'apporter. J'étais contente de ce prétexte...

Elle partit, jolie et claire. Valentine courut dans son appartement, avec des ailes aux talons. Elle se heurtait aux meubles, riait, cajolait Moussia.

Garine arrivait !... Elle n'aurait pu supporter plus longtemps cette vie dénuée d'un intérêt impérieux et tout-puissant. Bien ! bien !... Elle sentait son âme parfumée, prête à s'épanouir comme une fleur délicate. Elle mit la lettre de Betsy dans sa poche et sourit malicieusement :

« Je la lui donnerai, ce soir. Si cela peut l'occuper, tant mieux !... »

Son cœur battait comme à l'approche d'un grand bonheur.

Le dîner se passa très allègrement, dans la salle à man-

ger aux murs nus. Le tintement du cristal était gai. Moussia. de l'œuf sur sa serviette et de la confiture aux cheveux, était radieuse.

— Il faut se coucher de bonne heure! — dit Valentine à Bobik; — demain, on travaille!...

Elle admira qu'il obéît sans regimber. Elle borda les deux petits, les embrassa et commença de s'habiller. Une toilette foncée, très simple. Un chapeau de velours noir, avec une grande plume et une rose sur le côté gauche, contre les cheveux, à peine visible. Elle vérifia, sur la carte, la date indiquée : 12 novembre.

« Oui, aujourd'hui! »...

Elle envoya chercher une voiture... Mais qu'était-ce que ce bruit dans la chambre des enfants? Bobik riait étrangement. Puis il murmura de confuses paroles. Elle entr'ouvrit la porte.

A la lumière bleue de la veilleuse, elle vit l'enfant s'agiter, tordre son petit corps sous la couverture qui le moulait. Ensuite, comme s'il savait qu'elle était là, il se mit brusquement sur son séant et ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Bobik?

Il ne la reconnut pas tout de suite. Mais bientôt il éclata d'un bon rire :

— Maman, j'ai fait un rêve!

— Oui, mon chéri... Recouche-toi; ce n'est rien.

Elle l'embrassa, voulut s'éloigner. Mais il la retint par sa manche :

— Attends, que je te raconte...

Ses yeux brillaient. Il levait la tête, suppliant et amusé. Valentine s'assit au bord du lit

— Nous étions tous à table, dans la grande salle à manger de l'hôtel, — dit Bobik. — Il y avait beaucoup de monde beaucoup de bougies. Et tout à coup, madame Kranskoi s'écrie : « Nous avons oublié d'inviter le cocher!... »

— Quel cocher?

— Je ne sais plus... Mais alors je savais... Je me lève de table et je file dans la rue, malgré Gabrielle et malgré toi... Je vois passer une voiture sans cocher : le cheval galopait, il avait pris le mors aux dents. Je compris que c'était le cheval

de ce fameux cocher; et je me mis à courir, à courir, dans tout Paris!...

Il agitait les bras pour montrer comme il avait couru vite.

— Bobik, toi, si petit!...

— Oui... J'arrivai à la place de la Madeleine. Et, là, comme je ne pouvais attraper le cheval, j'entrai dans l'église et je me mis à faire ma prière...

— C'est très bien.

— Mais un cocher priait aussi, à genoux et fumant sa pipe. Et c'était justement le cocher qu'il me fallait.

— Quelle chance!... C'est tout?... Recouche-toi!

— Attends... Alors je lui dis de venir. Et, quand nous entrons — ce fut tout de suite — dans la salle à manger, tout le monde se lève, fait une profonde révérence; et on appelle le cocher « monsieur le proviseur ». On lui donne des glaces. Et, alors, ses dents tombent. Il dit que c'est parce que les glaces sont froides et qu'on ne veut pas qu'il souffle dessus... N'est-ce pas que c'est drôle?...

— Très drôle, mon amour! Tiens, bois...

— Qu'est-ce?

— De l'eau sucrée avec de la fleur d'oranger.

Il observait, méfiant, pendant que Valentine remuait la cuiller dans la timbale. Il fit la grimace avant de boire, sourit dès la première gorgée et dit :

— C'est très bon!

Valentine approuva en silence, craignant de distraire Bobik. Mais il bavardait encore, de sa voix puérile et fraîche, très sonore dans la *nursery* à peine éclairée.

Moussia reposait, légère, sur le petit lit que son corps ne creusait pas.

— Chut! chut! — fit Valentine.

— Pourquoi as-tu ton chapeau?

— Je vais à une conférence.

— Je te croyais revenue!... Il n'est donc pas tard?

— Si, très tard! — dit-elle, évasivement.

Elle regarda sa montre : neuf heures.

— Je n'ai pas une minute à perdre, Bobik. Il est déjà probable que je ne trouverai plus de place. Veux-tu me laisser partir? Gabrielle sera tout près, à côté.

— Oui, mais n'éteins pas la lampe : quand la lampe est éteinte, j'ai des visions.

— Des visions ?

— Oui, des gens viennent se mettre autour de la table, et bavardent, bavardent tout bas, très vite...

Valentine restait immobile, osant à peine respirer. Machinalement, elle tendit l'oreille aux bruits de la rue, craignant d'entendre la voiture s'éloigner ; elle songeait à son frêle et délicieux Bobik. Son impatience de partir était passée... Bobik serait grand, un jour ; et elle serait vieille... Il la dédaignerait pour son adoration peureuse ; il la repousserait peut-être, lorsqu'elle voudrait l'embrasser. Elle se pencha vers lui. Il dormait.

Elle se redressa, se sentit de nouveau palpitante et jeune, et sortit.

Elle resterait tard, probablement. On causerait, après la conférence. Garine lui expliquerait tant de choses ! ... Puis, elle rentrerait, seule, doucement, dans la maison somnolente...

La voiture roulait, rapide, sans secousse. C'était loin, cette rue de Seine[1]. Mais on ne commencerait pas très exactement. Et puis, on savait qu'elle viendrait : on lui réserverait une place, on la protégerait... Et, si Garine avait déjà commencé sa conférence, ils échangeraient un salut des yeux, un regard amical. Car ils étaient amis, amis tout à fait. Il serait heureux de la retrouver !...

Rue de Seine, dans le vestibule, un étudiant qui faisait le contrôle déchira un coin de la carte que Valentine présentait, et lui dit d'aller au premier rang des chaises. Mais à peine fut-elle entrée dans la salle qu'elle ne put avancer. Il lui sembla que jamais elle n'avait vu foule pareille, même à Kiev ou à Moscou, lors du passage d'une icone miraculeuse.

Elle se dressa sur la pointe des pieds.

La foule était partout. Elle s'était glissée dans tous les espaces, comblait l'intervalle des chaises, au milieu de la salle, faisait espalier le long des murs, assiégeait l'estrade, où un homme, qui parut à Valentine être très loin, parlait.

C'était Garine. Elle ne pouvait l'approcher ni l'entendre

1. Dans la [illegible] « Nous avions une table, rue de Seine », [illegible] « Nous avions une salle, rue de Seine ».

— Vous tombez de sommeil !... La conférence vous a ennuyée ? Vous étiez mal placée ?...

— Assez mal !

— C'était long, — dit Manette. — Vous vous êtes habilement cachée : personne ne vous a vue. Vous vouliez esquiver le souper, n'est-ce pas ?... Vous connaissez Garine ? je l'ai entendu qui demandait votre adresse à Kranskoï. Vous aurez sa visite, sans doute... Comment est-il ? Fatigant, dogmatique ?

— Je ne sais pas, — dit Valentine.

Elle était sincère : le nouveau Garine qu'elle avait aperçu ce soir la déroutait, effaçait l'image ancienne.

Manette caressait les poils parfumés de son manchon :

— Je vous ferai voir notre atelier, l'un de ces prochains jours.

Valentine parla de M. Duclan.

— Betsy Kranskoï lui fait faire son portrait, — dit-elle.

Manette s'écria :

— Pour le Salon ?... Comme elle est habile à se pousser, cette petite !...

— Oui, elle est très remuante !

Valentine palpa, dans sa poche, la lettre qu'elle n'avait pu remettre.

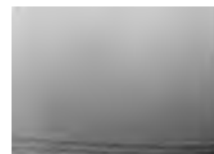
« Il faudra porter cela demain », — songea-t-elle.

Manette descendit rue de Courcelles. Valentine, restée seule, se défendit de penser. Elle rentra sans bruit. L'escalier, dont elle n'avait pas l'habitude, lui parut, dans l'obscurité, plein de périls. Elle se sentait ironique envers elle-même. Ses petits devoirs, ses petits soucis la taquinèrent :

« C'est trop difficile pour moi, le progrès social. Pourvu que Bobik ne soit pas en retard au lycée, demain, cela me suffit !... »

VII

Valentine se réveilla certaine que Garine la viendrait voir ce jour-là. La mauvaise humeur qu'elle avait eue contre lui s'était dissipée. Il ne lui restait qu'un immense et tendre désir de l'avoir près d'elle.



Mais il fallait veiller à ce que cette première entrevue fût jolie, intime, à ce que personne ne la troublât. Valentine craignait une survenue de Betsy. Garine viendrait l'après-midi, sans doute ; elle irait donc trouver Betsy tout de suite après le déjeuner ; elle lui remettrait la lettre, puis elle rentrerait chez elle et attendrait...

Bobik la préoccupait. Il revint du lycée, grave ; il ne sut pas raconter ses impressions ; du reste, elles n'étaient pas défavorables. Il réfléchissait.

— M. Brunel veut qu'on lève la main avant de parler, — annonça-t-il à sa mère. — Et si tu savais comme les petits garçons ont les mains sales !...

Puis il vanta la grandeur des classes, la sévérité des professeurs, le nombre des élèves :

— Il y en a sept mille !

« Bobik est déjà fier de son lycée, — songea Valentine, — puisqu'il exagère si bien ce qu'il conçoit comme des mérites !... »

Quand Valentine arriva, Betsy, devant une armoire à glace, essayait une nouvelle robe. Betsy, pour embrasser Valentine, s'arracha vite à sa contemplation, puis se planta au milieu de la pièce, haussa les bras pour constater la cambrure de sa taille, se courba en arrière pour vérifier que sa traine tombait bien.

— C'est presque simple, pour Paris, cette petite robe ! — dit-elle ; — et, si je sortais avec ça, en Russie, on me trouverait l'air d'une cocotte...

— Ici, la différence est moins tranchée !...

Betsy ne put se défendre de rire.

— Avant de sortir, — continua-t-elle, — je jette toujours un dernier regard dans la glace en renversant un peu la tête. Je me vois alors le nez plus court et les yeux plus grands. C'est très seyant, et cela me met de bonne humeur, de me croire jolie.

— Votre mari ni votre sœur ne va entrer ? — demanda Valentine.

— Non. Ils sont sortis tous les deux. Qu'y a-t-il ? Dites-moi, vite !

Valentine lui tendit la lettre.

— Merci.

Elle ne manifestait aucun trouble, mais une joie enfantine.

— Je vous laisse, — dit Valentine ; — vous devez être pressée de lire...

— Restez !

Betsy s'installa dans un fauteuil, déchira l'enveloppe avec une épingle à cheveux et lut lentement.

— Il est gentil, — murmura-t-elle enfin ; — plus gentil que je ne pensais. Je le connais très peu. Mais elle est si délicate, si élégante, sa petite lettre !... Je suis très contente... Ce qui m'ennuie, par exemple, c'est d'avoir à répondre. Vous ne pourriez pas m'aider ?... De jolies choses vagues, très nobles... Je suis sûre que vous écrivez admirablement, comme toutes les personnes qui sont très réservées dans la conversation.

— Ne comptez pas sur moi, — dit Valentine, en souriant. — Il y a des services que je ne saurais vous rendre... Le ferez-vous venir à Paris, ce jeune homme ?

Betsy eut une moue effarée :

— Oh ! non. C'est un jeu à mener de loin. S'il venait, cela me fâcherait beaucoup.

Elle fronça les sourcils et ajouta sévèrement :

— Et, de sa part à lui, ce serait un manque de tact, s'il venait.

Valentine n'insista point.

— Pourquoi donc avez-vous fait croire à votre sœur que je vous chaperonnais chez M. Duclan ?...

— Afin qu'elle ne passât plus ses nuits à prier pour ma pauvre âme en péril... Et vous êtes délicieuse, de ne m'avoir pas démentie !

Elle vint s'asseoir à côté de Valentine :

— Vous savez, si je dis tant de bêtises, c'est que je suis brune et que j'ai des yeux de gitane.

Elle illustra ses paroles d'un regard volontairement ardent...

— Avec plus de tenue, je serais laide, absurde. On ne me ferait plus la cour. Physique oblige !... Mais je ne fais pas grand'chose, je vous jure !

Valentine se taisait.

— Ce doit être horrible, — reprit Betsy, — de... comment dire cela ?... de...

— Allez !

— De se donner à quelqu'un qu'on mépriserait plus tard, dont on aurait honte.

Betsy se couvrit le visage, de ses deux mains.

— Une minute d'aveuglement : et puis on est avilie pour toujours !... Et rien ne peut faire que cela n'ait pas été !...

Elle frissonna, puis haussa les épaules, comme pour signifier que ce danger ne la menaçait pas.

— De toutes manières, — continua-t-elle, — il faut, de la part de l'amant, une reconnaissance si humble, si émue !... Cela seul peut nous réhabiliter à nos propres yeux.

Un moment de silence méditatif. Puis elle reprit :

— On devrait enseigner aux jeunes gens l'étiquette du... *flirt* coupable.

Valentina se leva :

— Je rentre !

— Déjà ?... Du reste, j'ai moi-même à sortir. J'irai, sur les cinq heures, vous demander une tasse de thé.

— Non. J'ai des courses jusqu'au soir ! — répondit Valentine.

— Ah ! tant pis !... Alors, demain... A propos, pourquoi n'êtes-vous pas venue à la conférence, hier ? Garine a eu un succès !... Il a dit que nous, — je ne sais pas qui c'est, « nous », par exemple ! — que nous étions la base, les pierres intelligentes et volontairement sacrifiées d'un superbe édifice futur... L'essentiel, dans un édifice, c'est la base, vous comprenez ? Sans quoi, tout s'écroulerait... Alors, à se sentir si importants, les étudiants étaient fous d'orgueil... C'était très beau !

Valentine attendit que Betsy parlât encore ; mais elle se tut.

— A bientôt ! — dit Valentine.

Elle avait décidé que Garine viendrait à cinq heures. En route, elle acheta des fleurs : du mimosa, des violettes, qu'elle dispersa, chez elle, en de petits vases. Elle donna un air d'accueil discret à son salon, se recoiffa...

La maison était silencieuse. Moussia dormait. Bobik était au lycée.

Valentine essaya de lire. Mais elle ne put s'intéresser à son livre. Elle rêvait, les doigts croisés sur ses genoux.

Ce serait la première fois qu'elle recevrait Garine chez elle. A Pétersbourg, sa belle-mère était presque toujours là... Très brillante malgré son grand âge, la vieille madame Lougov s'exprimait avec un entrain sec et altier. Ses phrases recherchées, ses idées très réactionnaires s'énonçaient avec une candeur féroce. Elle avait rencontré Garine chez la princesse Nassalsky et avait désiré qu'il vînt la voir. Il semblait se plaire à la conversation de la vieille dame. Jamais il ne la contredisait.

Mais Valentine sentait en lui tout un monde, pour elle inexploré, d'autres idées, d'elle inconnues. Une complicité de pensée s'établit de lui à elle. La vieille madame Lougov s'en avisa, devint froide, cassante...

Et Valentine était partie comme s'il le lui ordonnait : à peine, cependant, le lui avait-il suggéré... Peut-être n'avait-elle fait que rêver : peut-être avait-elle inventé la sollicitude impérieuse de Garine ; peut-être était-elle partie spontanément ?... Lorsqu'elle tâchait de réfléchir, elle ne comprenait plus. Mais elle vivait avec une présence inaperçue d'autrui, une présence aimée... Hier, il l'avait déçue. Il fallait le reconquérir, le refaire à l'image qu'elle gardait de lui...

Elle desserra les doigts, leva les mains avec un geste doux, regarda devant elle la pièce vide.

Il s'assiérait là, en face d'elle

Son cœur s'amollissait... « La froide Valentine, élégante et harmonieuse, avec ses robes qui faisaient partie de son personnage, son visage blanc que nul trouble véhément ne devait jamais bouleverser !... » Elle se répétait ces appréciations d'elle-même qu'elle avait surprises autrefois, et s'amusait d'être si alarmée.

« Il est grand et fort, ses bras pourraient me broyer !... »

Elle rit et fut aux aguets, soudain.

Elle devinait son approche. Il devait monter... Elle eut une seconde d'anéantissement.

On sonna. Elle entendit bientôt la voix de Garine.

Il entra... Ce n'était plus l'orateur qui, la veille, l'avait intimidée, mais un homme qui l'admirait et la craignait un peu. Tandis qu'il lui tenait la main, elle laissait s'attarder sur lui un aimable regard.

Elle reconnut les yeux gris, très jeunes, attentifs, patients et bons ; le visage pâle, marqué de taches de rousseur sur les joues, las, mais ouvert et loyal. La lèvre supérieure, très courte, donnait à la physionomie un air gamin et enjoué.

« Il n'est pas imposant, pas demi-dieu le moins du monde! — décida-t-elle ; — j'étais folle hier!... »

Elle était heureuse de le voir ému. Ce trouble la dédommageait du tourment qu'elle avait elle-même enduré. Il cherchait une parole tendre à lui dire, mais il avait peur de l'offenser par trop de hardiesse : elle ne voulut pas le rassurer tout de suite. Son cœur battait fort ; elle se sentait affectueuse maternellement, protectrice pour cet homme qu'elle voulait conquérir, qu'elle était presque sûre d'avoir conquis ; mais elle ne laissa rien voir de sa joie. Sous l'empire d'une habitude déjà ancienne, ils échangèrent quelques phrases banales.

Garine y fut gauche. Tout à coup il dit, comme si rien de ce qui avait précédé ne comptait plus :

— Je suis si content de vous retrouver!

— Vous êtes toujours content, — répondit-elle, un peu narquoise, — que je parte ou que je sois là!

Il rougit lentement et ne trouva rien à répondre. Elle l'invita à s'asseoir, recommença le bavardage insignifiant, les petites phrases qu'elle jetait dans le gouffre effrayant qui les séparait et qu'elle voulait dissimuler. A mesure qu'elle y réussissait, sa joie tombait ; elle se reprochait d'avoir re[illegible] le danger qu'un instant elle avait frôlé et qu'elle appelait depuis longtemps.

Elle dit, essayant de sourire :

— J'ai appris que vous aviez été très brillant, hier.

Il ne se pressa point de répondre, sembla même ne pas très bien comprendre. Puis il se pencha en avant, se passa la main sur le front et parla :

— C'est une chose unique, ce groupe d'étudiants russes à Paris... unique... Seulement Barevsky, ce sage et cet érudit, qui, sans croire peut-être qu'il serait écouté, leur a jeté le cri d'appel et les a fait venir, ne sait pas ce dont ils ont besoin...

Il hésitait un peu, comme s'il avait peine à fixer son attention sur le sujet que lui imposait Valentine. Pourtant il se résigna.

— Barevsky veut leur donner une culture générale. Il leur procure des professeurs ; il les engage à suivre les cours de la Sorbonne. Jamais ils ne fourniront cet effort patient... Ils sont venus ici, vers ce qui leur paraît être la terre de liberté, pour laisser s'épanouir en eux leur goût de toute idée nouvelle. Ils sont de prodigieux, de fanatiques amateurs d'idées, et collectionnent tout ce qui peut se classer sous la rubrique sommaire de Progrès. Et, comme tous les Russes, ils sont gaspilleurs et désordonnés ; ils n'ont aucun sentiment de la réalité...

Malgré elle, Valentine fut emportée par la sincérité de Garine.

— Alors, à quoi bon les faire venir ? — demanda-t-elle.

— C'était utile !... Malgré leur dédain de toute autre civilisation que la leur, — inconscient dédain qu'ils nieraient si on le leur reprochait, — et, malgré leur faible culture, ils se développent, quelques influences nouvelles s'infiltrent en leur esp.it ; de toutes manières, ils gagnent en force.

— Mais vous avez foi en eux ! — dit-elle ; — c'est pour eux que vous êtes venu ici.

— Ce n'est pas pour eux que je suis venu ! — répondit-il avec flamme. — Mais j'ai foi en eux et je les admire. Ils sont beaux par leur désintéressement ; ils sont nécessaires pour montrer aux générations suivantes les fautes qu'il ne faut pas commettre. Hier ils m'ont acclamé...

— Ah ! combien ! — s'écria Valentine. — C'était le délire.

Il la regarda avec stupeur et regret :

— Vous étiez là ?... Vous vous êtes dérangée pour moi, et je ne vous ai pas vue ?...

— Je ne suis restée qu'un instant, — dit-elle. — Ils vous ont acclamé... Continuez !

— Ils m'ont acclamé parce que, un peu par coquetterie, pour leur plaisir, je généralisais, je parlais avec une fâcheuse abondance. Je voulais leur plaire pour qu'ils revinssent et que je pusse plus tard choisir parmi eux des élèves... Quand je parlerai scientifiquement, mon auditoire sera réduit à une ou deux personnes... Et ce sera tant mieux ! La science n'est pas pour tous ; les « idées », c'est plus facile.

— Aristocrate ! — dit Valentine.

Et elle soupira, soulagée : elle ne le voyait plus se donnant à la foule.

— Aristocrate, oui ! — dit-il en riant. — Je ne veux que l'élite, la toute petite élite.

Son œil devenait rêveur. Il semblait réfléchir profondément. Valentine voulut qu'il pensât à elle, de nouveau :

— Que puis-je faire, moi, pour les étudiants ? — demanda-t-elle, sèchement.

— Pas grand'chose, — répondit-il ; — mais eux peuvent beaucoup vous apprendre. Vous ne connaissiez, à Pétersbourg, qu'un monde uniforme, un peu somnolent...

Bobik rentrait : Valentine l'appela. Il donna une poignée de main à Garine, sans manifester aucune surprise de le voir.

— On peut acheter des mandarines et des bonbons à la porte du lycée, — dit-il. — Heureusement, Gabrielle avait des sous !...

— Vous travaillez beaucoup ? — demanda Garine.

Bobik fut naïvement orgueilleux :

— Oui, monsieur, toute la journée !

Puis il alla rejoindre Moussia...

— Pourrais-je voir votre petite fille ?

Moussia refusa de se présenter au salon. Garine se leva.

— Voulez-vous dîner avec nous demain ? — fit Valentine

— Demain, — dit-il, — demain, madame Kranskoï m'a invité... Je comptais que vous y seriez...

Valentine se mordit la lèvre

— Madame Kranskoï est une charmante femme, très séduisante ...

— Oh ! un peu détraquée !... Je préfère son mari... Elle est une agitée, elle ne trouve pas l'emploi de son zèle, et, jusqu'à l'époque où elle voudra faire du dévouement, elle sera nuisible

— Ah ! nuisible ! — s'écria Valentine. — Vous êtes ingrat ! ..

— Non mais le détraquement m'effare... Peut-être partirai-je pour l'Angleterre bientôt... Je devrais partir... J'hésite...

— Ah ! .. Un voyage scientifique !...

Elle avait prononcé ces mots avec une emphase involontairement ironique. En tout son être, elle éprouvait une incertaine jalousie, qui changeait d'objet, ne trouvait pas à se fixer, mais dont la souffrance croissait.

— Oui, — répondit-il, étonné du ton qu'elle avait pris ; — il s'agit d'une découverte qu'un confrère veut bien me communiquer avant de la livrer au public. Il m'invite à la contrôler avec lui. Cela m'intéresse. Et, pourtant, mon seul désir est que la chose aille rapidement... Il me coûte de m'en aller... Du reste, je pourrais encore renoncer à ce voyage...

Cette phrase-là, qu'il débita vite, sans regarder Valentine, c'était plus qu'elle n'avait espéré naguère. Mais, à présent, elle ne lui suffisait pas. Il lui fallait un aveu direct, une reconnaissance proclamée de sa domination.

Elle dit avec amertume :

— Ne vous pressez pas ! Faites vos expériences avec le plus grand soin : ce sont des travaux délicats...

Il répondit, gravement :

— Je suivrai votre conseil !...

Il attendit, quelque temps, qu'elle parlât ; mais elle était si stupéfaite du résultat de leur causerie qu'elle se tut.

Encore une fois, ils se serrèrent la main, d'un geste de politesse machinale. Garine sortit. Le léger grincement de la porte qui se referma sur lui fit mal à Valentine. Il lui sembla que cette porte ricanait, de toute sa face blafarde, et qu'elle lui disait : « Tu ne m'ouvriras point ; tu ne courras point après cet homme qui s'en va ; tu ne sauras point si tu l'as peut-être perdu pour toujours ; tu ne sauras rien... Mais, sois tranquille, tu as été très digne, très bien, si digne qu'on n'osera plus t'envisager que comme une conseillère sage et indifférente !... »

Marchant très doucement, Valentine alla s'asseoir dans un fauteuil et appuya sa joue contre l'étoffe fraîche du meuble. Elle reconstitua toute l'entrevue : que se serait-il passé, si elle avait su être simple ?...

« Saurai-je être simple, un jour ? » — se demandait-elle. Peut-être avait-elle tout gâté ?...

Elle ne voulut pas être seule en faute : elle gronda Moussia d'avoir été peu aimable ; et, caressant les cheveux de l'enfant, elle répétait avec une sorte de détresse :

— Il est très gentil, ce monsieur ; rappelle-toi qu'il est très gentil !...

VIII

Toute la nuit, Valentine ne songea qu'à empêcher le départ de Garine. Le plus simple était d'écrire ; elle ne s'y décida point... Elle s'endormit vers le matin et se réveilla cependant assez tôt pour assister au lever de Bobik. Elle lui prépara sa serviette, lui trouva ses gants, courut, affairée.

Ces petites besognes la divertirent de Garine... Quelques heures de sommeil lui avaient apaisé les nerfs, rendu sa sérénité.

Lorsque Bobik, sage comme la veille, fut parti pour le lycée, Valentine et Moussia dépouillèrent leur courrier : les catalogues et les prospectus appartenaient à Moussia, les lettres à Valentine.

Grand silence. Assise sur le tapis, Moussia penchait très bas sa tête. Ses cheveux retombaient sur des gravures de modes qu'elle découpait avec le souci de ne pas laisser autour trop de blanc. Les débris du papier s'éparpillaient sur les petites jambes écartées, étendues raides. Les semelles neuves, courtes et larges, de ses bottines rouges étaient perpendiculaires au plancher.

Valentine, debout près de la fenêtre, lisait une lettre de sa belle-mère. Il lui semblait, tandis qu'elle suivait des yeux les lignes régulières, un peu tremblées mais nettes, entendre la voix de la vieille madame Lougov ; et elle lisait comme elle aurait écouté, avec une politesse respectueuse et méfiante :

Ma chère Valentine,

Je vous remercie de votre lettre. J'avoue que j'eusse aimé plus de détails sur vous, les enfants et les relations que vous avez à Paris. Sur ce dernier point, je vous répète que vous ne sauriez être trop prudente, voire circonspecte. Vous êtes, sans doute, libre de choisir vos amies ; libre, dirai-je (ici, je fais quelques restrictions, à part moi) de vos actions : votre départ l'a prouvé, car il me paraissait que vous aviez, parmi nous, tout ce que vous pouviez désirer. Ma maison n'est pas « moderne » ; mes amis, non plus, ne le sont pas ; mais je trouve qu'on peut très bien s'en accommoder. En tout cas, vous étiez entourée de gens sûrs. A Paris, vous devez vous créer des relations ;

— Oui, — répondit-il, étonné du ton qu'elle avait pris ; — il s'agit d'une découverte qu'un confrère veut bien me communiquer avant de la livrer au public. Il m'invite à la contrôler avec lui. Cela m'intéresse. Et, pourtant, mon seul désir est que la chose aille rapidement... Il me coûte de m'en aller... Du reste, je pourrais encore renoncer à ce voyage...

Cette phrase-là, qu'il débita vite, sans regarder Valentine, c'était plus qu'elle n'avait espéré naguère. Mais, à présent, elle ne lui suffisait pas. Il lui fallait un aveu direct, une reconnaissance proclamée de sa domination.

Elle dit avec amertume :

— Ne vous pressez pas ! Faites vos expériences avec le plus grand soin : ce sont des travaux délicats...

Il répondit, gravement :

— Je suivrai votre conseil !...

Il attendit, quelque temps, qu'elle parlât ; mais elle était si stupéfaite du résultat de leur causerie qu'elle se tut.

Encore une fois, ils se serrèrent la main, d'un geste de politesse machinale. Garine sortit. Le léger grincement de la porte qui se referma sur lui fit mal à Valentine. Il lui sembla que cette porte ricanait, de toute sa face blafarde, et qu'elle lui disait : « Tu ne m'ouvriras point ; tu ne courras point après cet homme qui s'en va ; tu ne sauras point si tu l'as peut-être perdu pour toujours ; tu ne sauras rien... Mais, sois tranquille, tu as été très digne, très bien, si digne qu'on n'osera plus t'envisager que comme une conseillère sage et indifférente !... »

Marchant très doucement, Valentine alla s'asseoir dans un fauteuil et appuya sa joue contre l'étoffe fraîche du meuble. Elle reconstitua toute l'entrevue : que se serait-il passé, si elle avait su être simple ?...

« Saurai-je être simple, un jour ? » — se demandait-elle.

Peut-être avait-elle tout gâté ?...

Elle ne voulut pas être seule en faute : elle gronda Moussia d'avoir été peu aimable ; et, caressant les cheveux de l'enfant, elle répétait avec une sorte de détresse :

— Il est très gentil, ce monsieur ; rappelle-toi qu'il est très gentil !...

Vous ne savez guère le russe, d'ailleurs... Moi, j'apprends comment vivent les autres êtres : cela peut me servir, car je veux vivre ; j'y suis passionnément résolue ; vous ne réussirez plus à m'empêcher de vivre... Nous accumulons, en Russie, des connaissances de luxe, et nous ornons notre esprit comme de tapisseries précieuses, aux dessins compliqués, qui étouffent les sons du dehors. Ou bien, nous sommes emmitouflés, comme de bandelettes, d'idées que nous n'avons pas inventées, qui n'ont pas été inventées pour nous, et qui transforment nos âmes en momies sèches... Je veux vivre !... Oui, j'irai voir la princesse Nabokine... Et d'autres gens encore, que vous aimeriez moins : Garine m'a dit qu'il fallait voir beaucoup de gens... »

Sa confiance en Garine la rendait forte contre sa belle-mère. Mais elle s'interrogea tristement :

« Quand le reverrai-je ?... Je l'ai moi-même engagé à ne se presser point. — Je le reprendrai ! » se répondit-elle vite, afin de commander à la destinée.

Puis elle éprouva pour la vieille madame Lougov une pitié tendre, mais détachée, comme pour une personne qu'elle aurait quittée depuis très longtemps.

« Elle est là-bas, dans un grand fauteuil, des lunettes sur son petit nez osseux. Elle lit de l'espagnol, en approchant le livre de la lampe. A côté d'elle, sur un guéridon, il y a un dictionnaire, qu'elle consulte avec impatience. Il est lourd, pour ses petites mains ridées. Sa jupe de soie noire s'évase en éventail. Elle a un pied sur un tabouret ; l'autre s'agite, et, lorsqu'elle perd sa pantoufle, elle sonne... »

— Tu n'as qu'une lettre ? — manda Moussia.

Elle cachait de sa main la che bombée de son tablier. Valen ait la petite ân trouble de Moussia capable déjà

deux autres encore, — dit-elle, au

E

! — -elle, en levant l'index.

et c'est toujours une affaire délicate. Il est facile de déchoir, je vous en avertis. Les dehors brillants sont peu de chose. Une nation qui a décimé son aristocratie et qui méprise les traditions d'autrefois est à mes yeux — je le dis avec la franchise qu'autorise mon âge — une nation perdue. Heureusement, vous rencontrerez à Paris des compatriotes. Avec ceux-là, l'erreur est moins probable. Le nom seul indique ce qu'est la personne qui le porte. La princesse Nabokine m'écrit qu'elle vous a parlé après la messe. Elle loue votre toilette discrète — je n'ai jamais nié votre art de vous habiller — et la tenue des enfants. Elle ajoute qu'elle espère encore vous voir chez elle : cette phrase me trouble. Vous ne lui avez donc pas fait visite?... Certes, les vieilles dames sont parfois ennuyeuses ; mais sachez qu'elles sont aussi très utiles. Puisque vous avez l'avantage de connaître la princesse, vous devriez, à mon avis, profiter de son expérience parisienne, écouter ses conseils et, de toutes manières, lui marquer votre déférence. Nous autres vieilles dames, — vous dites peut-être : « vieilles femmes », mais il y a une nuance à observer, — nous ne sommes pas habituées au sans-gêne.

Que le Seigneur vous ait en sa sainte garde !

MAMAN.

P.-S. — Donnez-moi une description de votre appartement : est-ce très haut? y a-t-il un lift? *Veillez à ce que les enfants ne se cassent pas la tête... Le quartier est-il bruyant? D'ailleurs, je crains fort que tous les quartiers, à Paris, ne soient bruyants, de nos jours : aussi n'y ai-je pas remis les pieds depuis l'Empire... Ne vous figurez pas que mes soirées me semblent longues. J'apprends l'espagnol ; cette langue gracieuse et sonore me plaît. On peut s'instruire à tout âge.*

Valentine regarda distraitement Moussia.

— Il n'y a plus de petites filles, dans ce catalogue, — fit Moussia, en levant la tête.

— Prends-en un autre !

Moussia tendit le bras, perdit l'équilibre et roula sur elle-même. Elle s'empara d'un autre catalogue et, en personne avisée, chercha vers la fin les petites filles et les jouets. Elle trouva ce qu'il lui fallait ; et le monotone bruit des ciseaux recommença.

Valentine répondait mentalement à sa belle-mère, avec une hardiesse qu'elle ne se serait pas permise dans la conversation.

« Oui, je pense aussi qu'on peut s'instruire à tout âge. Vous apprenez l'espagnol, et jamais vous n'irez en Espagne, jamais vous n'aurez l'occasion de causer avec nul Espagnol.

Vous ne savez guère le russe, d'ailleurs... Moi, j'apprends comment vivent les autres êtres : cela peut me servir, car je veux vivre ; j'y suis passionnément résolue ; vous ne réussirez plus à m'empêcher de vivre... Nous accumulons, en Russie, des connaissances de luxe, et nous ornons notre esprit comme de tapisseries précieuses, aux dessins compliqués, qui étouffent les sons du dehors. Ou bien, nous sommes emmitouflés, comme de bandelettes, d'idées que nous n'avons pas inventées, qui n'ont pas été inventées pour nous, et qui transforment nos âmes en momies sèches... Je veux vivre !... Oui, j'irai voir la princesse Nabokine... Et d'autres gens encore, que vous aimeriez moins : Garine m'a dit qu'il fallait voir beaucoup de gens... »

Sa confiance en Garine la rendait forte contre sa bellemère. Mais elle s'interrogea tristement :

« Quand le reverrai-je ?... Je l'ai moi-même engagé à ne se presser point. — Je le reprendrai ! » se répondit-elle vite, afin de commander à la destinée.

Puis elle éprouva pour la vieille madame Lougov une pitié tendre, mais détachée, comme pour une personne qu'elle aurait quittée depuis très longtemps.

« Elle est là-bas, dans un grand fauteuil, des lunettes sur son petit nez osseux. Elle lit de l'espagnol, en approchant le livre de la lampe. A côté d'elle, sur un guéridon, il y a un dictionnaire, qu'elle consulte avec impatience. Il est lourd, pour ses petites mains ridées. Sa jupe de soie noire s'évase en éventail. Elle a un pied sur un tabouret ; l'autre s'agite, et, lorsqu'elle perd sa pantoufle, elle sonne... »

— Tu n'as qu'une lettre ? — demanda Moussia.

Elle cachait de sa main la poche bombée de son tablier. Valentine savait la petite âme trouble de Moussia capable déjà de malice.

— Je devrais en avoir deux autres encore, — dit-elle, au hasard.

Et Moussia donna dans le piège.

— Non, une seulement ! — fit-elle, en levant l'index.

— Apporte-la-moi !

Moussia secoua la tête.

— Je n'ai rien !...

— Mais si !... dans la poche de ton tablier...

Moussia fut ébahie.

— Comment sais-tu ?

— Les mamans savent tout.

C'était un mot de Betsy griffonné à la hâte :

Nous improvisons un dîner austère : des professeurs. Je compte sur vous absolument pour sept heures et demie, ce soir.

Joyeuse, Valentine songea :

« Garine a provoqué cette invitation. »

C'est à lui qu'elle aurait voulu écrire qu'elle acceptait. Son âme redevenait légère et gaie. Il ne s'agissait plus que de passer, avec le moins d'ennui possible, les heures qui la séparaient de ce dîner.

Elle se proposa de répondre à sa belle-mère, et décida qu'il faudrait d'abord voir la princesse Nabokine. Demain !... Aujourd'hui le temps lui manquait : Manette devait la conduire à l'atelier russe...

A peine était-elle prête, que Manette se présenta, souriante et parfumée, mais si simplement mise qu'elle en paraissait déguisée.

— Je vous enlève ! — déclara-t-elle.

Moussia fut mécontente :

— Tu ne peux donc jamais rester avec moi ?

Manette voulut qu'elles prissent le tramway, pour aller rue Campagne-Première. » C'était, de beaucoup, le moyen le plus rapide », — affirmait-elle, contre toute vraisemblance.

Elles s'ennuyèrent, durant le trajet, ne pouvant causer à leur aise. Mais Manette semblait persuadée que, lorsqu'on fait une bonne action, il faut la faire de la façon la plus incommode : n'est-ce pas un mérite de plus ? Elle considérait leur visite à l'atelier comme une très bonne action...

Elles suivirent un long couloir, descendirent plusieurs marches, tournèrent à droite, puis à gauche, montèrent deux étages.

— C'est compliqué ! — dit Manette, avec son sourire radieux et poli.

— Charmant ! — fit Valentine, qui pensait à autre chose.

Elle poussa une petite porte et, tout à coup, se crut en Russie. L'atmosphère lui fut familière, nostalgique étrange-

ment, jusqu'à lui serrer le cœur. Mais le décor était nouveau pour elle.

Un haut atelier, avec un rideau vert pâle, fané, tiré sur un côté de la fenêtre. Des murs ornés d'impétueuses peintures, criardes, aux lignes franches et outrées, analogues à ces grandes affiches qu'on voit dans les rues de Paris, ou bien aux illustrations des livres anglais. Seulement, tout avait été russifié. Les Parisiennes sveltes, au corsage échancré, à l'allure désinvolte, étaient devenues de naïves petites filles au profil camus, au gros ventre. Çà et là, des fantaisies byzantines : des dragons à larges gueules grimaçantes zigzaguaient dans un ciel où l'orangé alternait avec l'indigo.

Mais cela n'était qu'un effort rapide de décoration. Plus bas, sur les murs, défilaient de petites études, en grisaille, où l'habitude des horizons vastes et troubles ajoutait sa mélancolie au paysage étranger. Des peintures impressionnistes, volontairement bâclées, imitations de Pissarro ou de Monet. Sur des chevalets, une femme nue, toujours la même, reproduite avec réalisme et incertitude, inachevée.

Le plancher était très sale. Un poêle à long tuyau noir, qui faisait en l'air un coude disgracieux, répandait une chaleur lourde.

Au milieu de l'atelier, des hommes et des femmes causaient et semblaient se disputer. Les voix, traînantes ou vives, molles ou brusques, partaient à la fois en questions et en ripostes ou en apartés rageurs. Dans un coin, une jeune fille aux pommettes rouges, la blouse entr'ouverte sur une chemise en grosse toile, les pieds nus, attendait avec hébétude, assise sur une petite chaise.

Valentine eut un sentiment de tristesse et comme de faim.

Manette clignait de ses yeux myopes.

— Le modèle est très bien, — dit-elle tout bas à Valentine, d'un air entendu. — Venez, je vais vous présenter quelques-uns de nos artistes.

Elle s'approcha du groupe qui causait et s'inclina un peu devant une lourde petite femme, au visage intelligent et préoccupé : la voilette relevée barrait de noir un large front luisant, la capote, sur le sommet du crâne, adhérait mal et dansait à chaque secousse de la tête fort agitée.

— Madame Efimov !... — dit Manette, avec un regard câlin.

— Ah ! bonjour ! ...

Les yeux vifs, gris clair, de madame Efimov s'écarquillèrent avec une soudaine affabilité. Elle serra la main qui lui était offerte et, tout de suite, mit Manette au courant de la conversation :

— Cette demoiselle remarque avec raison que nous n'avons pas d'ordre, ici, — dit-elle, en désignant une grande jeune fille, sèche, à la mise soignée et puritaine, un ruban roulé autour de son col blanc, très raide. — Elle a travaillé à Munich et s'indigne de notre nonchalance.

Manette hochait la tête, tâchant de deviner si madame Efimov blâmait ou approuvait la jeune fille.

Celle-ci exposa ses griefs :

— On me dit que je puis m'adresser ici, pour avoir des renseignements, de midi à une heure. Je viens hier, et personne n'est là.

— C'était mon jour de service : il ne fallait pas venir ! — murmura un gros jeune homme, à l'opulente chevelure.

Il avançait sa bouche de bébé doux, relevait dans un sourire humble ses pommettes grasses, tendait une barbe en pointe.

Tous rirent, même la jeune fille.

— Incorrigible, ce Kostia Volgine ! — s'écria madame Efimov.

D'autres voix l'accablèrent, mais avec une manifeste sympathie.

Valentine regardait ces hommes pauvrement vêtus, ces femmes remuantes. Ils ressemblaient aux étudiants de la rue de Seine; mais ils étaient comme hantés d'un rêve vague et opiniâtre.

Manette vit que madame Efimov approuvait l'inconnue, qui se plaignait du vacarme et de l'inexactitude. Elle l'appuya. D'autres réclamèrent, démontrant l'impossibilité d'une organisation méthodique.

— Impossible de ne pas causer, de n'être jamais interrompus : les fournisseurs sonnent...

— Il faut leur assigner des heures fixes, voilà tout !

— On doit s'occuper du chauffage, remettre du charbon dans le poêle. Il n'y a pas de massier...

Le mot « impossible » revenait souvent parmi ces propos. Madame Efimov trouvait réponse à tous. Elle s'animait, s'adressait à chacun péremptoirement...

Manette, toujours aimable et conciliante, s'écarta d'elle et se rapprocha de Valentine :

— C'est la présidente... Je vous présenterai dès que la discussion sera finie.

Valentine se détourna et vit la petite Parisienne, absolument nue, ranger ses bottines, pousser une table. Indifférente et silencieuse, elle marchait, appuyant lourdement tout le pied sur le plancher ; elle s'accroupit devant le feu, en chatte frileuse.

— Pourquoi s'est-elle déshabillée ? demanda Valentine ; personne ne travaille...

— C'est l'heure ! — répondit Manette.

Quelques hommes s'étaient aussi retournés, obéissant involontairement à l'impulsion de Valentine ; mais ils reprirent aussitôt leur première attitude.

La jeune fille de Munich continuait la série de ses griefs :

— Le modèle est là, qui perd son temps !

— Mais il n'y a personne... Attendons ! — dit un jeune homme qui avait un tic nerveux. — Nous devrions être douze, et nous ne sommes que quatre qui peignons !...

— Quand il n'y aurait ici que l'un de nous, il faut qu'il puisse commencer à l'heure.

— Où sont les autres ? — demanda tout bas Valentine à Manette.

Et Manette transmit à madame Efimov cette question.

— Je l'ignore, — répondit-elle. — Ils ont été d'abord si enthousiastes de cet atelier !... Maintenant on ne les y voit plus guère. Ils baguenaudent, par les rues et par les idées. Ils ne savent pas travailler !... Ils ne sont pas contents de ce qu'ils pourraient faire ; et ce qu'ils souhaitent dépasse leur faculté d'expression... Alors, ils ne font rien !...

— Regardez, regardez-la ! Comme elle est intéressante de lignes !... Cette mante noire qui se casse sur ses épaules et tombe jusqu'à ses pieds...

C'était Kostia Volgine qui s'extasiait.

Maintenant que la jeune fille, frileuse et lasse d'attendre, s'était drapée, on la regardait attentivement.

— Très intéressante ! — fit madame Efimov.

La petite, toujours hébétée dans ce tumulte de langue étrangère, parmi ces peintres qui ne peignaient pas, levait sa frimousse de joli animal inoffensif et docile et retenait sur sa poitrine la mante noire qui ne laissait à découvert que ses chevilles lourdes et ses larges pieds aux orteils écarquillés.

On décida que désormais il y aurait de l'ordre : la société n'était-elle pas vieille déjà d'un an ?...

Manette présenta Valentine, qui balbutia son désir de se rendre utile. Madame Efimov l'examina sévèrement, puis sourit avec bonté.

Valentine et Manette partirent.

— En somme, c'est une société de bienfaisance ? — demanda Valentine, dans l'escalier.

— Non... Nous faisons ça pour les aider. Nous leur offrons des avantages immenses à des conditions modestes...

Et, devinant l'impression de Valentine, elle ajouta :

— Ils sont si difficiles à aider ! Ils s'éparpillent, sont incapables d'exactitude, perdent temps et argent. Cependant, ils adorent leur art. Plusieurs ont du talent...

Manette s'attristait de cette « œuvre » imparfaite : sa situation de dame patronnesse n'était guère importante ni flatteuse.

Valentine songeait aux si fréquents échecs des Russes et, plus amèrement, à ce goût de l'échec qui est en eux... Les meilleurs ne faisaient-ils pas exprès de rater, par mépris orgueilleux du succès ?... C'était leur vanité, de ne pas suivre les chemins habituels... Ils dédaignaient toutes les minuties du métier ; ils négligeaient le travail assidu qui a pour résultat la vie assurée, la réussite d'une tentative volontaire. Et alors, c'était le piétinement sur place, le piétinement vain, plus fatigant qu'une marche alerte...

Elles soupirèrent ensemble, toutes deux lasses, et, sans scrupules démocratiques maintenant que leur pèlerinage était accompli, montèrent en voiture.

IVAN STRANNIK

(A suivre.)

LA

RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Pouse par l'insaciàblɛ dezir dɛ savoir, qu'a mis an lui la Natûrɛ, l'bòmɛ avàncɛ fievrɛùzemant dans la decouvèrtɛ dɛ tous les problèmes qu'il lui est donc dɛ rezoùdrɛ. Déjà, la vapɛur et l'electricite lui obèisɛnt...

JEAN S. BARÈS.

L'ortografɛ simplifiée, Paris, 1898, in-12, p. 18.

Une société malade peut se tromper sur les causes de son mal, mais èle sait toujours d'avance qels sont ceus qi doivent recueillir son éritage. Une vois secrète, un infaillible instinct les lui désigne, et on les nome les ènemis de la société. Le monde antiqe se sentit menacé dès le jour où le cristianisme eut un nom dans l'istoire. Sous Néron, l'incendie de Rome est atribué aux cretiens...

LOUIS MÉNARD.

Les qestions sociales dans l'Antiqite, Paris, 1898, in-8°, p. 10.

Décidément, il avait la fièvre. Tout ça, c'était des bêtizes .. Quoi! parceque ce Flamand avait dit, en plaizantant à coup sûr, qu'il voulait se marier avec Lize, il était parti à se forjer toutes sortes de chimères, à se creuzer bien inutilement la cervèle... Il n'y falait plus penser ! C'est pourquoi le jeune home ne pensa plus à autre chose... Ele n'avait cessé de lui témoigner l'afecsion sincère et dévouée d'une sœur... Les trois fames, une fois le couvert enlevé et tous les objets nétoyés...

Le Réformiste, 13 décembre [illegible], feuilleton

Faizons que la Justice, en cète république,
Sa balance en éveil, pezant comme il convient,
Détermine la part qui à chacun revient,
Dans les charjes d'État, la fortune publique.
Banissons la Routine, un moral esclavage,
Faizons du producteur le hardi combatant
Qui doit produire plus sans dépenser autant,
Pour qu'il vende moins cher, en gagnant davantaje.

Le Réformiste, 15 mai 1905.

« Les fames sont extrèmes: èles sont meilleures ou pires que les homes. Fédon a les yeus creus, le teint échaufé, le cors sec et le visaje maigre. Cète fatuité de quelques fames de la vile, qui cause en èles une mauvaise imitacion de cèles de la cour, est quelque chose de pire que la grosièreté des fames du peuple et que la rusticité des vilajoizes : èle a sur toutes deus l'afectacion de plus. »

Orthographe nouvelle selon le Rapport de M. Paul Meyer.

Tel est l'aspect aimable sous lequel certains réformateurs souhaiteraient que désormais le français fût écrit. Nous avons tous appris, avec plus ou moins de peine, notre grammaire française et la façon dont il convient de former les mots sur le papier. Nos enfants continuent présentement à épeler, à lire, puis à se mettre en tête un certain nombre de règles et d'exceptions : ce travail, comme d'ailleurs tout autre, leur semble fastidieux, et l'on peut croire qu'ils préféreraient s'en aller jouer aux barres, à la toupie ou à la poupée. Mais enfin ils s'y sont accoutumés, et, depuis un siècle ou deux, beaucoup d'entre eux sont devenus par la suite de grands hommes dans les sciences ou dans les lettres, sans que l'étude de l'orthographe semble avoir retardé de façon appréciable le développement de leurs jeunes cervelles. Mais certains philologues pensent que tout n'est pas pour le mieux. Leur zèle les pousse à préserver la France d'un désastre : une commission présidée par M. Paul Meyer, directeur de l'École des Chartes, a soumis au ministre de l'Instruction publique un projet de réforme orthographique.

Le ministre timide n'a pas accepté ce projet d'emblée. Il a consulté l'Académie française, qui, dans sa séance du 9 mars 1905, a décidé de ne rien modifier à son Dictionnaire, tout en admettant, comme il est raisonnable, une tolé-

rance pour cent cinquante mots d'une « graphie » par trop injustifiable. Telle est l'opinion de l'Académie, cette « Académie de romanciers et de poètes », comme la qualifie M. Louis Havet (*Revue Bleue*, 11 mars 1905). Le Conseil supérieur de l'Instruction publique doit encore être saisi de la question. Même si cette haute assemblée repousse les mutilations de la langue française, dont elle a mission de surveiller et de diriger l'enseignement, il nous faudra cependant tout craindre encore des phonétistes. « Ne peut-on s'adresser directement au ministre? Ne peut-on faire triompher malgré l'Académie les idées phonétiques, dont les adversaires ne disent et n'ont jamais dit que des sottises »? Ainsi s'exprimait M. Paul Meyer dans une conférence aux Sociétés savantes[1].

Toutefois, ne prêtons pas à tous les philologues « réformistes » des opinions qui ne sont pas encore les leurs, ni des desseins entièrement subversifs auxquels ils ne songeront, ou auxquels ils n'auront fait songer que dans quelques années : ils ne demandent pas encore que le français s'écrive en orthographe absolument phonétique, c'est-à-dire en ne traduisant pour les yeux que les sons perçus par l'oreille, « comme il se prononce ». La plupart des réformistes s'en tiennent pour l'heure à un certain compromis entre l'état de choses actuel et un état « selon la raison », qui serait beaucoup meilleur à leur gré. Ils ne veulent que supprimer la plupart des lettres qu'ils jugent inutiles, celles dont on ne tient pas compte en parlant. Respectant la tradition quand elle ne les gêne pas, ils souhaitent seulement qu'on l'oublie chaque fois qu'une simplification rapprochera l'écriture de la prononciation. Ils sont satisfaits de constater qu'une telle opération est logique, et ils admirent la sûreté d'une méthode qui leur permet de défigurer notre style écrit, en faisant gagner aux enfants trois ou quatre mois sur les huit ou dix ans que ceux-ci passeront dans les collèges.

1. Dans une brochure intitulée *Pour la simplification de notre orthographe* (Delagrave, 1905), et tout récemment parue, M. Paul Meyer termine son exorde en quelques mots : « J'ai montré, dit-il, que les objections qu'on nous fait sont sans portée aucune. L'obstacle qui nous est opposé n'a qu'un nom : routine. Nous le briserons. » Et M. Louis Havet précise sa pensée, dans le *Temps* du 11 avril 1906, touchant l'Académie française. D'abord, celle-ci a l'« instinct du flou ». Puis, on ne trouve parmi le rapport où « elle s'essaye à raisonner », que des oripeaux qui « habillent le vide ».

Précisons mieux encore. Les réformistes nous apportent un projet de révolution dans notre langue écrite; ils demandent que nous l'acceptions; ils veulent que le gouvernement l'adopte; cette révolution est légitime, disent-ils en tant que savants; elle sera bonne et utile, ajoutent-ils en tant que simplificateurs démocratiques.

*
* *

Contredire des savants, des philologues, ne va pas sans danger. C'est entrer dans le parti qu'ils nomment avec dégoût, celui des journalistes, celui de la « gendelettrerie[1] ». Il faut pourtant reconnaître que leur manière d'envisager la question, comme savants, n'est pas irréprochable.

Ils nous proposent une réforme au nom de la Science. Or il existe des sciences que tout le monde connaît, au moins de nom, mais la Science! Dans le domaine seulement des philologues et des linguistes, quarante sciences peut-être, nées ou à naître, devront concourir à nous révéler l'histoire et les lois de notre langue française. Depuis un siècle, une ou deux de ces sciences ont commencé leur besogne et, moins dans les faits acquis que dans les méthodes assurées, ont progressé, lentement progressé. En tête de sa belle *Histoire de la Langue française (1905)*, le dernier et le plus scientifique inventaire que nos philologues aient dressé de leurs découvertes en ces études, M. F. Brunot expose l'état de notre philologie française au début du xxe siècle :

> Définissons la langue française. La continuation de ce que les savants commencent, pour plus de propriété, à appeler le *francien*, c'est-à-dire la forme spéciale prise par le latin parlé, tel qu'il s'était implanté à Paris et dans la contrée avoisinante, et tel qu'il s'y est développé par la suite des temps, pour s'étendre peu à peu hors de son domaine propre, dans tous les pays où des raisons politiques, économiques, scientifiques, littéraires l'ont fait parler, écrire ou comprendre.
>
> L'histoire du français, ce sera donc d'une part l'histoire du développement qui, de la langue du légionnaire, du colon ou de l'esclave romain, a fait la langue parlée aujourd'hui par un faubourien, un

1. M. Antoine Thomas, dans les *Débats* du 2 avril 1905.

« banlieusard », ou écrite par un académicien. Nous appellerons cette histoire-là l'histoire interne.

L'histoire de la langue française, ce sera d'autre part l'histoire de tous les succès et de tous les revers de cette langue, de son extension en dehors de ses limites originelles — si on peut les fixer. Nous appellerons cette partie l'histoire externe.

On aperçoit, par ces simples définitions, ce que contiennent l'une et l'autre de ces portions d'histoire. De Plaute à Labiche, quelle distance ! Tout ce qui fait une langue, les sons, les mots, les formes et les rapports de ces mots a été bouleversé.

Heureusement tout n'est plus à découvrir, tant s'en faut, dans cette longue et vaste histoire. D'abord, chose capitale, depuis les travaux de Dietz, la méthode est assurée : la phonétique contemporaine a fait apparaître une série relativement limitée de transformations progressives, naturelles, régulières, là où longtemps on n'avait vu qu'un chaos de phénomènes incohérents, arbitraires et contradictoires. Du coup la recherche méthodique s'est substituée aux témérités et à la fantaisie des hypothèses. Des mots, des formes rebelles à toute investigation ont livré le secret de leur origine et de leurs métamorphoses. Si bon nombre résistent encore, c'est que dans ce composé qu'est une langue, il faut que la science se résolve provisoirement à faire encore la part de l'inconnu, sinon de l'inconnaissable.

Mais malgré tout, sans parler de très regrettables lacunes, nous ne savons encore que des faits très gros, car nous ne connaissons guère les phénomènes que quand ils sont assez accusés pour se traduire dans l'écriture. Nous voyons bien *oi* se substituer à *ei* comme représentant de *e* long latin tonique libre, nous savons que cet *oi* apparaît dès le milieu du XIIe siècle, et qu'il n'a guère dû se produire d'abord qu'après certaines consonnes, que le changement est venu plutôt de l'Est, qu'il ne s'est pas étendu loin dans l'Ouest. Qu'est-ce que cela au prix de la réalité des faits ? A peu près ce qu'est pour un naturaliste la découverte de squelettes qui lui permettent de suivre la transition d'une espèce fossile à une autre espèce fossile, précieux document sans doute, mais qu'il voudrait compléter en voyant, en touchant, en disséquant les organes qui étaient avec ces os inertes et constituaient avec eux l'être qu'il devine.

La découverte de la phonétique expérimentale, telle que l'a créée M. l'abbé Rousselot, nous rend plus exigeants encore, avec ses instruments de précision, qui apportent dans l'analyse du langage contemporain l'exactitude des examens microscopiques, qui nous font voir de nos yeux, sur des graphiques où tout peut se nombrer et se calculer, les différences infiniment petites qui séparent les parlers, en apparence tout semblables, de deux compatriotes, qui nous montrent ainsi comment la succession insensible des phénomènes

inaperçus vient, après des générations écoulées, aboutir à une transformation, celle-là sensible à l'oreille, telle que la phonétique historique nous en présente des centaines. Cette phonétique nouvelle nous fait sentir le vide immense, impossible à combler par des inductions, que laisse à la science la disparition des générations sur lesquelles on eût pu observer la modification progressive des phénomènes, dont nous ne connaîtrons jamais que l'état initial et l'état final.

Or, de toutes les parties de l'histoire de la langue, c'est incontestablement l'histoire des sons, la phonétique, qui est la plus avancée, et cela est fort heureux, puisqu'elle est la base et la condition de toute recherche, lexicologique, morphologique ou syntaxique, que le développement d'une forme ou d'un tour s'explique très souvent par un fait de prononciation qui a atteint une syllabe, une désinence par exemple. Il n'en est pas moins vrai que l'histoire immatérielle de notre langage est en retard sur l'histoire matérielle.

Ici, M. Brunot, esquissant l'histoire du mot français *manger* nous montre quelles multiples transformations, physiques et mentales, ce mot a dû subir depuis le *manducare* des Latins jusqu'aux *manger du curé*, *manger la grenouille*, *manger le morceau*, de notre langue contemporaine.

Il est une foule de mots dont l'histoire est infiniment plus compliquée que celle-ci, dont la provenance est obscure, incertaine, qui sont venus du dehors sous des formes difficilement reconnaissables, à des dates difficiles à déterminer, qui ont modifié ou quelquefois transformé leurs sens dans des directions différentes, qui ont subi d'autres accidents encore, réformations savantes, déformations populaires, qui ont péri, qui sont renés, ont été réintroduits du dehors, bref qui exigent, pour qu'on en puisse connaître la destinée, qu'on la suive dans toutes sortes de vicissitudes.

Or, c'est seulement quand un travail semblable à celui dont je viens de faire l'esquisse à propos du mot *manger* aura été fait sur chaque mot qui a appartenu à une époque quelconque à la langue, quand on aura répondu à toutes les questions que son histoire pose, de sa naissance à sa mort, qu'on aura établi et vérifié toutes les lois phonétiques, morphologiques, sémantiques, syntaxiques que le rapprochement de cette histoire avec l'histoire d'autres mots autorise à poser, qu'on en aura tiré toutes les conclusions qu'elle comporte relativement à l'évolution physiologique et psychologique soit des individus, soit du peuple, auteur de chaque variation de forme ou de sens, c'est alors, dis-je, que l'histoire interne de notre langue sera faite, et c'est pourquoi vous sentez qu'elle ne le sera jamais.

Nous sommes sortis de la période héroïque de la philologie romane, grâce aux grands et durs travaux de nos devanciers. Mais si nous avons en main de bons outils et de bonnes méthodes, il s'en faut bien que le champ entier soit en pleine culture, et il reste encore d'immenses friches à travailler, et même à découvrir.

Nous voilà donc prévenus. Cette longue mais capitale citation était nécessaire pour bien nous avertir que « la science » de la langue française n'existe pas, que « les sciences » de la philologie française commencent à peine et que l'une d'elles seulement, la phonétique, est arrivée par des méthodes et des instruments précis à quelques résultats encore discutés. Quand on vient nous parler d'une réforme scientifique de l'orthographe, il faut savoir qu'au prix de la réalité des faits, comme dit excellemment M. Brunot, les philologues n'ont encore en mains que des squelettes « qui permettent de suivre la transition d'une espèce fossile à une espèce fossile » : et c'est de l'étude de ces squelettes fossiles que l'on veut tirer une hygiène pour cet être vivant qu'est notre langue.

La phonétique expérimentale, comme dit encore M. Brunot, a « des instruments de précision qui apportent dans l'analyse du langage contemporain l'exactitude des examens microscopiques. » N'allons donc pas nous étonner que cette microbiologie du langage ait conduit certains savants aux mêmes rêves que la microbiologie du corps humain. « Tondez-moi ces cheveux, rasez-moi ces cils, ces sourcils et cette barbe, enlevez-moi ce corps thyroïde, ce foie et ce pancréas, rognez-moi de quelques aunes ce ridicule écheveau d'intestins gros et grêles : nids à microbes et organes inutiles ! Le microscope démontre que l'homme sera parfait quand une réforme sérieuse, radicale, aura débarrassé son organisme de toutes ces superfluités dangereuses ! » Ainsi parlait un jour M. Metchnikof : nos phonétistes, pour cet autre organisme qu'est la langue, ne nous disent pas autre chose.

Les microbiologistes du corps et du langage nous ont rendu et nous rendent de grands services : respectons-les, admirons-les jusque dans leurs écarts les plus imprévus ; mais peut-être n'y a-t-il pas lieu de risquer toutes les opérations qu'ils nous conseillent. Ce corps thyroïde, dont le microscope ni les

autres instruments scientifiques ne peuvent nous démontrer l'utilité, mais dont le goître et autres maladies nous prouvent quelquefois au contraire les désavantages, — dans les mots, il est des corps thyroïdes aussi, qui trop facilement donnent naissance à ces goîtres de l'écriture que sont les fautes d'orthographe, — donc ce corps thyroïde, quand il était visiblement gênant, nos chirurgiens entreprirent de l'extirper, et leurs procédés scientifiques leur donnèrent des résultats admirables : la statistique prouva que, sur vingt cas, dix-neuf fois l'opération réussissait ; le cou goîtreux reprenait sa ligne et sa grâce ; mais au bout de quelques années, par un phénomène dont nos savants cherchèrent vainement la cause, et que le vulgaire, sans microscope, pouvait journellement constater, les goîtreux opérés tournaient à l'idiotisme... Méfions-nous des chirurgiens phonétiques : pour la régularité du cou, ne risquons pas l'intégrité du cerveau.

Si d'ailleurs, au nom de *leur* science, les phonétistes aujourd'hui veulent nous imposer *leur* réforme de l'orthographe, de quel droit refuserons-nous demain une autre réforme aux *sémantistes*, qui auront constitué leur science, après-demain, aux *étymologistes*, qui déjà sont gens notables, puis aux *syntaxistes*, etc., etc., bref à tous ceux qui auront « établi et vérifié — il faut toujours en revenir au texte de M. Brunot — des lois non seulement phonétiques, mais morphologiques, sémantiques, syntaxiques, etc. » Parmi ces nouveaux venus, il en est qui pourront à non moins juste titre revendiquer le *jus purgandi, saignandi, taillandi, coupandi per totam linguam*, le droit de curer, réformer, redresser et simplifier toute l'orthographe. Car il y aura des « orthographistes » qui auront fait une étude scientifique de l'orthographe, de son histoire, de ses réformes, de ses causes et de ses effets, et M. Brunot trace de main de maître le plan du grand travail que cette science orthographique devra quelque jour exécuter :

Depuis le jour où, malgré les conciles et les bûchers, un homme s'est levé sous une voûte d'église pour prier Dieu en français, jusqu'au jour tout récent où pour la dernière fois un autre homme, encore vêtu d'une manière pseudo-romaine, a fait entendre dans la vieille Sorbonne le sacramentel *Ornatissimi auditores* du discours latin, pendant ces quatre siècles, chaque génération, non pas seulement poussée

par la lassitude du passé, mais inspirée par les sentiments les plus purs, par une sorte de patriotisme et d'amour-propre national, et aussi par un instinct profond que la culture ne peut être le privilège de ceux qui sont instruits dans une langue étrangère, a conquis à la langue populaire un nouveau droit par une suite de victoires dont la série curieuse montrerait Jules Ferry continuant François Ier, et Grégoire prêtant, à la suite des jansénistes, la main à l'œuvre de Calvin...

Parmi les premiers initiateurs du mouvement d'émancipation, plusieurs avaient bien eu une claire intuition que, pour réussir à supplanter le latin, la langue française devait se hausser jusqu'à lui, et ne comptant point que le temps et l'usage y suffiraient, ils se mirent à l'œuvre, poètes, grammairiens, imprimeurs, avec un enthousiasme naïf et un touchant amour. Assurer à leur vulgaire un peu d'uniformité en transformant les graphies variables en une orthographie constante et fidèle, lui donner la fixité en réglant la grammaire, le rendre capable d'exprimer toutes les idées les plus hautes, et les sentiments les plus délicats en étendant son vocabulaire, ces rudes ouvriers, dont Ronsard eût déjà voulu voir les statues sur la place publique, ont tout osé et entrepris à la fois.

Il s'en faut bien que leur effort ait été complètement perdu. Mais, si on nous a dit comment Meigret et tous ceux qui comme lui voulaient une orthographe rationnelle alors possible ont été vaincus, au grand dommage de notre langue, nous ne voyons pas au juste par qui, nous ne pouvons suivre nulle part la formation de cette orthographe qui tend depuis lors de plus en plus à l'unité, dont seule une histoire critique et détaillée des œuvres sorties de chaque atelier d'imprimerie, comparée à celle des autographes de l'époque pourrait nous faire connaître la constitution, les progrès et les reculs.

Dès lors faudra-t-il qu'après avoir oublié notre orthographe actuelle et appris une orthographe scientifique pour plaire aux phonétistes, notre vie se passe à oublier cette orthographe scientifique pour une seconde, une troisième, une quatrième?... Il est vrai que la réforme phonétique aurait peut-être le résultat de tuer dans l'œuf quelques-unes de ces sciences à venir : déjà pour l'une des sciences présentes, les suites de la réforme pourraient n'être qu'à moitié favorables, car on ne voit pas que les étymologistes aient à se louer de la suppression de ces lettres, inutiles au vulgaire sans doute, mais qui suscitent aux yeux des savants les problèmes, et sont comme un constant rappel des mystérieuses transformations que les mots ont dû subir à travers les siècles.

*
* *

Le principe même de la réforme *par* la phonétique est donc fort discutable : les conséquences de cette réforme *pour* la phonétique sont plus discutables encore. Est-il légitime de poser l'axiome : « l'orthographe est une notation phonétique »? N'a-t-on pas le droit de répondre : « l'orthographe est l'orthographe, la notation phonétique est la notation phonétique »? Simples définitions peut-être ; mais il faut définir, disait Descartes, avant de discuter.

La notation phonétique est une écriture musicale qui cherche à figurer, à fixer les sons. En tête de leur scientifique *Dictionnaire général de la Langue française*, MM. A. Hatzfeld et A. Darmesteter, — après avoir exposé les règles de ces études lexicographiques et repris le mot de Littré : *l'érudition est ici, non l'objet, mais l'instrument, et ce qu'elle apporte d'historique est employé à compléter l'idée de l'usage, idée ordinairement trop restreinte,* — exposent pourquoi et comment ils veulent donner de chaque mot l'écriture alphabétique et la notation phonétique, l'orthographe et la prononciation :

[En ce dictionnaire], la prononciation de chaque mot est donnée d'une manière *figurée*; elle suit entre crochets le mot. Nous avons essayé de rendre cette *figuration* aussi simplement et aussi rigoureusement que possible; mais comme notre alphabet confond des sons différents sous une même lettre, et attribue souvent à une même lettre des valeurs différentes, nous avons dû recourir à un certain nombre de signes et de conventions.

Suit le tableau de ces signes et conventions qui constituent la *figuration*, la notation phonétique, en face de l'*écriture* alphabétique, de l'orthographe :

BAUME	BÓM'
APPLAUDISSEMENT	À - PLÓ - DIS' - MAN

Cette notation exige une habileté d'oreille peu commune et l'usage d'une multitude de notes. Elle n'est pas à la portée du vulgaire, non plus que d'un apprentissage rapide. Elle ne simplifie pas : tout au contraire, elle multiplie et complique.

Alors qu'une seule orthographe suffit pour un mot, il peut se faire que, suivant les cas, deux notations soient nécessaires; et MM. Hatzfeld et Darmesteter, et leur continuateur M. A. Thomas, ont bien soin de montrer que dans la prose la notation ne doit pas être la même que dans les vers :

	En prose	En vers
APPOSITION	À - PÓ - ZI - SYON	... SI - ON
ARRACHEMENT	Á - RĂCH - MAN	... RÀ - CHE -
CHAPELET	CHĂP' - LÉ	CHÀ - PE - LÉ
RUINE	RUIN'	RU - IN'
VIOLETTE	VYÒ - LĔT'	VI - Ò - LET - TE

Mieux encore : une seule orthographe figure un mot dans la vie publique et privée, tandis que la notation phonétique distingue :

BIENFAISANCE BYEN - FÉ - ZANS', *familièrement* ... FE...

Mieux encore : l'orthographe peut procéder mot par mot; la notation phonétique, si elle veut être scientifique et complète, doit procéder phrase par phrase, et figurer non seulement les sons qui composent un mot, mais les combinaisons de sons qu'engendrent ou que modifient les combinaisons de mots dans le rythme d'une phrase. M. Rosset, maître de conférences à l'Université de Grenoble, s'en est bien aperçu quand il a voulu réunir des *Exercices pratiques d'Articulation et de Diction* pour ses étudiants étrangers, et M. Rosset est l'un des jeunes maîtres de la « phonétique expérimentale ». Il nous dit en sa *Préface* :

M. l'abbé Rousselot et M. Zund-Burguet, dans les articles qu'ils ont publiés dans *la Parole*, dans les *Archives internationales de Laryngologie* (tome XVI) et dans *die Neueren Sprachen* (1902), ont les premiers exposé quels avantages l'enseignement pratique des langues vivantes peut retirer de la phonétique expérimentale. C'est de leurs conclusions que s'inspire cette méthode. A côté de l'enseignement théorique, on veut mettre désormais la démonstration

expérimentale des articulations ; le palais artificiel, les ampoules exploratrices, le cadran indicateur, le cylindre inscripteur, le tambour enregistreur, le manomètre à eau, le signal du larynx, etc., permettent désormais de connaître et de montrer exactement quels organes interviennent dans la production du son, dans quelle mesure, à quel moment; ils peuvent aussi révéler quelles erreurs commet un étranger dans la mise en action des organes phonateurs ; ils lui permettent de se rendre compte lui-même, par la vue, que *a* allemand ne s'articule pas comme *a* français, de vérifier expérimentalement si les corrections qu'il essaye sont heureuses, de s'assurer enfin qu'il met bien en mouvement les organes nécessaires, ceux-là seulement, et dans la mesure exacte qui convient. Parler une langue correctement, ce n'est pas articuler sans fautes des mots isolés, c'est prononcer des phrases avec l'accent, les accommodations, le rythme, l'intonation qu'un indigène leur donne spontanément, et qu'un étranger doit apprendre, avec peine parfois.

Et joignant l'exemple au conseil, M. Rosset nous donne, en face de l'écriture orthographique, la véritable et complète notation phonétique :

lalbatrós

suvã púrsamuzé lezomœdekipàj
prènœdezalbatrós, vastœzwazódemèr,
kisẅivœtẽdolãkõpan̯õdœvwayàj
lœnavirœglisãsúrlegufrœzamèr.

apènœlezontildepózésúrleplãc
kœserwádœlazúr, maladrwazeõtœ́
lèsœpitœ́zœmã lœ̀rgrãdœzèlœblãc
komœdezavirõ trenérakótédœ́.

L'ALBATROS

Souvent pour s'amuser les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

La notation phonétique s'adresse à l'ouïe ; l'orthographe parle autant à la vision, à l'imagination, à notre faculté de

nous représenter les êtres, les choses, les rêves. C'est un dessin qui évoque, aussitôt que vu, des souvenirs dans notre cerveau, des couleurs et des formes : il n'est pas destiné qu'à figurer des sons.

Si la pensée nous arrivait toujours ainsi qu'une phrase qu'on entend, phrase qu'il s'agit de traduire le plus vite et le plus simplement possible sur le papier, comme on note en effet la musique, il serait raisonnable de désirer une notation phonétique. Mais la pensée, après tant de siècles de civilisation, est surtout écrite ; elle doit, non pas seulement être entendue, mais bien vue, *lue* ; il est juste et nécessaire de lui laisser le dessin apparent qu'elle a depuis longtemps chez nous, et auquel nous sommes habitués. Ce dessin est un legs de nos ancêtres, un vêtement — modifié sans doute et modifiable — de leur âme. On peut y mettre le ciseau avec infiniment de crainte et de piété, mais non le détruire. Celui qui l'oserait nous déshériterait en quelque sorte.

L'orthographe, d'autre part, évoque une vision artistique. Trois siècles et, si l'on veut, quatre, de littérature exquise l'ont rendue telle. Une innombrable multitude d'écrivains, d'amoureux, de gens de cœur et d'hommes d'esprit s'est ingéniée depuis tout ce temps à donner, par exemple, à cet ensemble de caractères d'imprimerie : « femme », toute la grâce, toute la poésie possible. Le peuple l'a mis dans ses complaintes, dans ses proverbes. Des tableaux caressants que nous avons vus dans les musées, portaient sur leurs cadres : la « femme » à l'éventail, la « femme » au miroir. On a écrit des volumes et des millions de vers admirables pour que cet hiéroglyphe, dès qu'il apparaît à nos yeux, ait une certaine signification propre à la France, une signification plus élégamment, plus finement et plus spirituellement belle que dans les autres pays. C'est chose faite aujourd'hui que tout le monde sait lire, et dès que le signe magique sourit à nos yeux, une infinité de sentiments et de sensations est évoquée dans la plus rudimentaire cervelle, sensations et sentiments uniquement dus à tout le travail artistique, à toute la tendresse, à toute la malice de nos ancêtres depuis un temps presque immémorial. Grâce à des années et des années d'efforts, enfin, le signe *femme* nous dispose à présent, par son

seul aspect, à ressentir une émotion, belle ou jolie. Combien faudrait-il de temps pour que *fame* nous touchât autant et de la même manière? Quarante ou cinquante générations de poètes auront dû introduire ce signe étranger dans leurs vers avant qu'il soit devenu français, d'abord, et ensuite charmant. Et encore, il lui manquera bien de la race... Tant qu'on ne le rencontrera que sous la plume de quelques paléographes, ce mot-là ne sera pas né.

Il en va de même pour tous les autres termes qu'on voudra réformer, comme « *paon, loup, cerf, désarroi, vaudeville* ». Évidemment, on prononce « *pan, lou, cer, désaroi, vaudevile*... » Mais, regardez ces hiéroglyphes nouveaux, et dites s'ils n'ont point l'air de poules sans queues et de coqs écrêtés? Éveillent-ils sur le papier les mêmes images, les mêmes souvenirs que les anciens, les vrais?

C'est trop s'arrêter à la langue écrite, objectera-t-on. Et l'on revendiquera sans doute les droits de la pensée orale. Car la pensée est propagée par la parole au théâtre, au Palais, et même — si l'on peut risquer ce paradoxe — à la Chambre. Qu'un acteur, qu'un orateur prononce le mot *femme*, on voit aussitôt une certaine femme, ou plusieurs, et non le signe imprimé; s'il parle d'un *coteau*, l'oreille imagine un monticule boisé qui domine une prairie, avec son ruisseau qui la coupe... Soit; mais si l'orateur vous donne ensuite son discours à lire, vous serez bien choqué d'y rencontrer, au cours de cette même phrase qui vous avait plu, une *fame* et un *cotau*, bientôt même un *cotô*[1].

Il y a de plus, pour le regard, une autre nécessité à maintenir l'orthographe : c'est la clarté. L'orthographe doit être une vision nette. A tant de mots qui déjà s'écrivent de même, malgré la variété si grande de notre graphie actuelle, faut-il

1. Arrivés à ce point de la discussion, les philologues ont des langueurs et des résignations. « Bien entendu, accordent-ils en souriant mélancoliquement, à notre âge, nous n'irons pas apprendre une orthographe! Alors que les jeunes gens écriront d'une façon nouvelle, nous ne cesserons, nous autres, d'honorer les Muses de notre enfance, et de peindre notre pensée avec les précieuses couleurs léguées par nos ancêtres... » Ainsi devaient se lamenter doucement, sous l'œil des barbares, les derniers lettrés du vieux monde gallo-romain, les derniers patriciens... En vérité, nos simplificateurs n'auraient-ils tenté de déformer le langage français et d'en briser peut être à jamais tous les contours, que pour prendre coquettement une attitude? On n'ose croire à tant de perversité.

donc en ajouter une quantité d'autres ? Car la notation aurait pour effet de multiplier les homophones. On obtiendrait *pan* (paon) et *pan* (pan de mur), *guère* et *guère* (guerre), *vile* (féminin de vil) et *vile* (ville), *ni* et *ni* (nid), *doit* (de devoir) et *doit* (doigt), *crois* (de croire) et *crois* (croix), etc. M. Paul Meyer (*Pour la simplification de notre orthographe*, pp. 21-22) ne voit là que des fariboles, et estime que commettre des confusions entre les homophones, relève de la pathologie mentale. Il indique maintes similitudes existant déjà en français : *masse* (d'armes) et *masse* (des adhérents), *manne* (panier) et *manne* (du ciel), *grève* (des forgerons) et *grève* (sablonneuse), bien d'autres encore. Mais de ces homophones, que la réforme ne diversifierait point, pourquoi grossir encore le nombre en forgeant des : *sale* et *sale* (salle), *cors* (pluriel de cor) et *cors* (corps), *pous* (poux) et *pous* (pouls), etc., etc. ? Plus une langue est claire aux yeux, plus elle a de grâce, et plus aussi de valeur scientifique et d'utilité. C'est cette valeur scientifique de l'orthographe qu'en dernière analyse il faut invoquer, surtout contre le chaos du phonétisme. Que la notation phonétique soit utile à quelques-uns ; que ce soit un art d'agrément et que les phonétistes tiennent à le répandre, comme on a répandu le piano ou le solfège : personne ne saurait blâmer ce besoin d'apostolat. Mais l'orthographe est nécessaire à tous. Le téléphone a simplifié la besogne de correspondance ; toutefois les « écritures » restent toujours la condition indispensable de la correspondance, des relations d'amitié ou d'affaires. La notation phonétique peut être le téléphone entre les membres les plus lointains d'une même génération ; l'orthographe doit demeurer « les écritures » entre les générations successives.

Il est vrai que la plupart des philologues ne sont pas radicalement phonétistes, et que certains déclarent au phonétisme, comme jadis à l'océan je ne sais plus quel roi barbare : « Ici, monstre, tu t'arrêteras. Je te défends d'aller plus loin... » L'océan jeta sa plus grosse vague contre le roi outrecuidant, qui dut rentrer trempé au logis. A son exemple, nos nouveaux législateurs auront beau rendre décret sur décret : « Selon notre science, diront-ils en vain, qui est puissante et redoutable, nous avons fixé des bornes certaines au droit

de simplifier et de réformer. Nous ordonnons que l'on s'y enferme... » Peine perdue! Les phonétistes encouragés, enhardis et bientôt déchaînés, répondront : « Va-t-on rester en chemin? Tous ces philologues à demi phonétistes ne se sont montrés qu'à demi logiques. Poussons le progrès jusqu'au bout. Il faut écrire comme on prononce, selon la méthode de Louis Ménard et de Barès, qui étaient nos vrais précurseurs. Car ils parlaient au nom de la raison. » Et les réformistes modérés se trouveront débordés, submergés; ils auront même quelque honte de s'être montrés si tièdes.

Puis, s'en tiendra-t-on seulement là? Il faudra bien aussi que la syntaxe, après l'orthographe, ait son tour. Qu'est-ce, par exemple, que ce scandale de l'imparfait du subjonctif? « Que vouliez-vous qu'il *fît* contre trois? — Qu'il mou*rût*! » Ce temps de verbe est ridicule, et tombe heureusement en désuétude. Déjà nos écrivains « art nouveau » le fuient comme la peste. Et même aussi le subjonctif. « Je souhaite qu'il *aille*!... » Ne peut-on dire : « Je souhaite qu'il *va*... »? Nous n'avons pas plus besoin de cet « aille » que du deuxième *t* de « battu ». Ainsi l'avenir de notre langue se trouvera heureusement assuré[1].



Malheureusement les philologues ne s'appuient pas seulement sur l'autorité de la science; ils font appel aussi à l'autorité publique; après avoir parlé comme savants, ils s'adressent, en démocrates, aux ministres de la Troisième République, sur le même ton que Boileau en ses épîtres au Grand Roi.

La *Lettre ouverte sur la Réforme de l'Orthographe*, que M. Ferdinand Brunot envoie à M. le Ministre de l'Instruction Publique, débute par ces mots :

1. Dans la section philologique du *Congrès pour l'extension et la culture de la langue française* de l'Exposition de Liège, cette question se trouve déjà inscrite au programme d'études : « Y a-t-il lieu, dans l'intérêt de la diffusion de notre langue, de s'occuper d'une simplification possible de l'enseignement de la grammaire française, fondée sur l'étude de l'usage parlé et sur une analyse plus précise de cet usage? »

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'avais écrit dans mon *Histoire de la langue française* une phrase que, depuis quelques années, on s'est plu à citer. Je disais : « Il est possible que le hasard de la politique amène un jour au ministère un homme assez instruit pour savoir que le préjugé orthographique ne se justifie ni par la logique, ni par l'histoire »...

Le hasard m'a montré qu'il s'appelait clairvoyance, et il nous a envoyé, presque de suite, MM. Léon Bourgeois, Combes, Leygues, et en dernier lieu M. Chaumié, qui, sur le vœu présenté par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, nomma une Commission chargée de préparer la réforme de l'orthographe.

Invoquer ainsi les « ministres instruits », MM. L. Bourgeois, Leygues, Combes et Chaumié, et célébrer la « clairvoyance » du hasard, qui remit les destinées de la France savante en de pareilles mains, passe peut-être un peu les bornes de la déférence administrative. Et s'écrier que l'orthographe habitue les enfants à la croyance, au dogme qu'on ne raisonne pas : « c'est d'un autre côté, n'est-ce pas, Monsieur le Ministre, que l'École républicaine entend conduire les esprits. » Et recourir à toutes les figures de la rhétorique, au calembour, — « l'orthographe, c'est ma graphe, où je mets ma griffe ! » — à la supplication — « maintenant, Monsieur le Ministre, que je crois avoir levé les scrupules de convenance qui vous pouvaient venir, je ne pense pas que vous soyez arrêté par des mots ni que vous soyez homme à vous effrayer de faire du *socialisme grammatical* », — à l'insinuation — « aujourd'hui que tout repose sur le suffrage, que ce suffrage ne peut être libre et éclairé que si la discussion quotidienne des idées politiques et sociales se fait librement, facilement, sans interprètes qui la faussent ou la restreignent, la pénétration du français dans le moindre village de France est devenue une nécessité plus impérieuse que jamais » — voilà peut-être employer un langage moins scientifique qu'électoral[1] ; voilà surtout oublier certaines règles que M. F. Brunot lui-même estime nécessaires à la bonne conduite de la discussion : « Le moment, dit l'Académie, est-il bien choisi

1. M. Louis Havet écrit (*Revue Bleue*, 21 mars 1905) : « On veille à ce que (l'enfant) n'écrive pas *vitier*, du latin *vitium*, comme *initier*, du latin *initium*. Ce serait une *faute*, on n'ose pas dire un *péché*. »

pour travailler à effacer le souvenir des origines de notre langue? — Je me refuse, Monsieur le Ministre, à examiner cet argument d'ordre tout politique. »

Probablement, en effet, l'Académie donne-t-elle un sens politique à cette phrase. Mais en gardant tous les termes, je serais disposé, comme elle, à croire que « le moment est mal choisi pour travailler à effacer le souvenir des origines de notre langue », alors que des études scientifiques n'ont pas encore utilisé tout ce que l'orthographe nous conserve de ce souvenir, alors que les sciences linguistiques encore à naître ou à développer, dont M. Brunot nous dressait la liste, ont à peine commencé leur travail de catalogue, de classification et, si l'on veut, d'embaumement historique... Que l'Académie prête un pareil sens à sa phrase, et ce n'est plus à elle que l'on pourra adresser le reproche si juste d'apporter où ils n'ont que faire « des arguments d'ordre politique ».

Il est un argument d'utilité sociale, néanmoins, que M. Brunot a pleine raison de mettre en lumière, mais d'où peut-être il tire de singulières conséquences :

Ceux mêmes qui sont hostiles aux conclusions de votre Commission, — écrit-il au Ministre, en oubliant que ce n'est pas *ce* ministre qui a nommé *cette* commission, — s'accordent avec nous sur ce principe, qu'à tout prix il faut délivrer l'école, que les millions si intelligemment sacrifiés par la République pour la formation de l'esprit populaire sont perdus en partie, tant que, sur les trop courtes années passées à l'école, tant d'heures sont si inutilement dépensées, tant que, suivant le mot de G. Paris, elles servent à initier l'enfant à « des mystères sans autre valeur que le respect superstitieux dont on les entoure ».

Comment donc délivrer l'école? M. Aulard, dans un article de l'*Aurore* auquel je viens de faire allusion, propose d'ordonner que l'instituteur laissera désormais à ses élèves la liberté d'écrire à leur guise, que la faute d'orthographe sera supprimée dans les classes et les examens.

D'autres seraient moins radicaux, et voudraient seulement diminuer le coefficient de l'orthographe dans les diverses épreuves, de façon à engager peu à peu l'instituteur et l'élève à y prêter moins d'attention. De la sorte, croient-ils, après une période plus ou moins longue, une génération nouvelle ayant cessé d'apprendre l'orthographe, celle-ci tomberait en désuétude, les simplifications se feraient d'elles-

mêmes, et les dictionnaires n'auraient bientôt qu'à enregistrer un usage devenu spontanément plus rationnel.

Séduisante au premier abord, comme toutes celles qui ont pour fondement la liberté, cette proposition ne soutient cependant pas un examen attentif. Mettons qu'un arrêté, un décret, si l'on veut, soit rendu en ce sens. Quelle influence aura-t-il sur les livres et les journaux? Aucune, évidemment. L'enseignement du maître se désintéressera désormais de l'orthographe, voilà qui va bien. Mais les livres scolaires ne seront-ils pas des professeurs muets d'orthographe? Et l'enfant n'étant plus conseillé, n'ayant, pour lui montrer à écrire, que ces modèles d'une complication où il ne saura rien démêler, ne s'appliquera-t-il pas encore à les imiter? S'il ne le fait pas, qu'il s'en écarte, par paresse, par mépris, ou pour toute autre cause, qui dit qu'il simplifiera?

M. Brunot craint pour le peuple les « séductions » de la liberté : il tient à nous imposer sa simplification. Pourquoi la sienne? pourquoi même une simplification? Il est assurément dans notre orthographe des chinoiseries qui tiennent trop de place dans l'enseignement de nos écoles primaires; mais un décret ministériel, ramenant au minimum le coefficient de l'orthographe dans les examens de cet enseignement, ramènerait sûrement aussi nos instituteurs à une plus juste estime des différentes études inscrites dans leur programme; apprendrait l'orthographe qui voudrait, et ceux qui ne la sauraient point n'en seraient pas plus mal notés, si en d'autres branches ils avaient mieux occupé leurs années scolaires. Mais les simplificateurs veulent la simplification à tout prix, et ce sont encore des arguments politiques qui semblent les décider.

La liberté, — dit M. Brunot, — la liberté absolue, M. Aulard le sait mieux que personne, substituée d'un coup à la contrainte tyrannique, a peu de chances d'être acceptée de tous. Aussitôt que l'école de l'État se montrera si dédaigneuse de l'orthographe, l'*école d'en face* ne l'enseignera qu'avec plus de soin, sûre de former des enfants selon le préjugé bourgeois, heureuse d'avoir désormais un caractère extérieur qui lui soit propre, et permette de reconnaître du dehors pour ainsi dire un des siens, un homme dit bien élevé.

Qui ne voit la conséquence? C'est que, les préjugés héréditaires aidant, l'orthographe étant redevenue la chose de quelques-uns, elle retrouvera plus d'estime que jamais dans un certain monde. De même qu'en Angleterre un gentleman se fait reconnaître à la pre-

mière phrase qu'il prononce, de même, il y aura des gens qui se classeront dès la première ligne comme des hommes supérieurs, on aura fait une classe nouvelle, celle des gens qui sauront écrire : le mandarinat.

Il s'agit donc d'empêcher tout le monde d'acquérir cette « science d'écrire », comme dit avec justesse M. Brunot. Le procédé est révolutionnaire : la Révolution pensa que la « science de peser » n'était pas utile à la patrie et, logique jusqu'au bout, elle supprima le chimiste Lavoisier, à qui nous dressons aujourd'hui des statues. Mais est-on tellement sûr que le purisme soit chez nous une coquetterie des gens « bien élevés »? L'argot n'a-t-il pas trouvé autant d'adhérents parmi ceux-ci que dans le reste de la nation et, pour ne citer qu'un exemple, le dernier des bourgeois se donnerait-il les libertés de style, d'orthographe et de vocabulaire que prend à chaque ligne le plus que noble chroniqueur qui signe Gyp?

Le langage d'un peuple apparaît comme une création à laquelle collaborent, uniquement guidés par leur instinct et par leur oreille, les plus ignorants comme les plus cultivés, citadins et paysans, pauvres et riches. Il en fut presque de même pour l'orthographe : seulement la collaboration devient plus restreinte, et ce fut l'ouvrage de quelques centaines de savants, de plusieurs sociétés de précieuses, de ce qu'on appela jadis les « honnêtes gens », la bonne compagnie enfin, les classes dites éclairées. A certains intervalles, l'Académie donne une édition de son dictionnaire, et tout est réglé.

Or on ne peut nier que ce travail, fait au cours des siècles et par tant de mains, ne se trouve en dehors de toute logique, puisque aussi bien il est arbitraire et ne repose pas, comme le langage lui-même, sur des lois phonétiques, des lois naturelles. Mais notre langue écrite, à nous transmise en cet état par nos ancêtres, et à peu près définitivement fixée depuis cent ans, notre langue est belle. Ou, du moins, on a publié tant de belles œuvres avec les assemblages de signes graphiques auxquels nos yeux sont habitués aujourd'hui, qu'il y aurait du vandalisme, et le plus horrible de tous, un vandalisme prémédité, à prétendre aujourd'hui bouleverser tout cela au nom de la raison.

Qu'on jette les yeux sur la carte de quelque forêt vénérable : on voit aussitôt que les chemins, les layons et les sentes y serpentent, s'y coupent, y forment des carrefours, des entrelacs et des angles de la façon la plus inexplicable, la plus folle. C'est que, depuis bien des siècles, les bûcherons et les habitants des lisières en ont usé à leur caprice ou selon leurs besoins. Mais on se promène avec enchantement parmi les pittoresques méandres du vieux bois. Soudain, un ingénieur survient : « Quel est ce fouillis ? — s'écrie-t-il. — Qu'on me comble les mares, qu'on abatte les futaies, qu'on éventre les halliers ! Il me faut de la perspective dans cette forêt, et j'y vais tracer des routes nationales qui formeront des triangles réguliers, des parallélogrammes et autres figures plus convenables en un siècle de progrès. » Cet ingénieur, digne de la prison, me semble un peu cousin des réformistes qui ne mériteraient, eux, qu'un sourire, s'ils n'étaient si entêtés.



Il importe, ajouteront les philologues, de réduire les difficultés d'écrire notre langue, pour les étrangers. Mais de quoi veut-on nous parler ? S'agit-il de commerce ? Il faudrait en ce cas songer à faire d'abord de nos compatriotes des hommes d'action, de prévoyants et audacieux coureurs d'aventures avant de nous gâter notre vocabulaire. Puis, la connaissance des langues vivantes se répandant de jour en jour, il est fréquent que les commerçants écrivent aujourd'hui chacun en sa langue. Enfin, aucun Danois, Russe ou Allemand, ayant commis une faute en quelque lettre d'affaires, ne nous en semble, je pense, ni ne s'en estime déshonoré. Sa commande n'en sera pas moins la bienvenue. Et quelle est donc la langue la plus parlée dans le monde ? L'anglais, où précisément les difficultés orthographiques passent pour extraordinaires.

S'agit-il de notre influence intellectuelle ? Mais ici encore, il y a deux cas. Si l'on s'inquiète pour la diffusion de nos ouvrages de critique ou de philosophie, ignore-t-on que tous les penseurs professionnels, en Europe ou en Amérique, sont forcément plus ou moins polyglottes aujourd'hui. Ils ont jusqu'ici fort bien écrit le français, sans s'être plaints. Et si l'on

songe à nos belles-lettres, il ne faut point oublier que notre suprématie, par la grâce et l'esprit tout au moins, est encore indiscutable; que nos aïeux nous ont légué la langue écrite avec laquelle ils avaient enchanté le monde, que cette séduction dure encore, et qu'il faut laisser aux écrivains d'aujourd'hui ces mêmes mots dont leurs aînés firent un si noble et délicieux usage.

Combien de temps les étrangers et nos enfants gagneraient-ils, si on leur enseignait une orthographe simplifiée? Celui seulement qu'ils emploient présentement à se familiariser avec les exceptions et les formes les plus bizarres des mots, c'est-à-dire trois ou quatre mois peut-être. Car il leur faudrait toujours bien apprendre à écrire les sons, innombrables et nuancés, même et surtout, on l'a vu plus haut, en notation phonétique. Ajoutez à cela l'horrible confusion qui se produirait dans leurs petites cervelles, pendant la période de transition, entre l'ancienne manière d'écrire, dont ils liraient partout des exemples, et la nouvelle.

Aussi bien le projet de réforme orthographique n'a-t-il pas rencontré, en dehors du bataillon des chartistes et de quelques dévoués auxiliaires, une très vive sympathie. Les gens de lettres surtout s'indignèrent[1]. Un tel attentat contre toutes les œuvres littéraires écrites depuis trois cents ans souleva beaucoup de colères. L'orthographe du XVIIe siècle était fantaisiste, celle du XVIIIe encore bien mal réglée. Mais, à l'exception de quelques rares éditions destinées aux curieux et aux spécialistes, les chefs-d'œuvre classiques ont tous été réimprimés et répandus par milliers et milliers d'exemplaires dans notre orthographe, qui, depuis le commencement du XIXe siècle, n'a presque plus changé, et semble à peu près

1. La *Revue Bleue*, ayant pris l'initiative d'une pétition au ministre de l'Instruction publique afin de protester contre la réforme, a recueilli, pendant quatre semaines, les signatures, par centaines, de nos écrivains les plus respectés, de très nombreux membres de l'Académie et de l'Institut, de savants, de professeurs parisiens et provinciaux. Notons aussi que M. Michel Bréal n'est point partisan d'une réforme, surtout brutale et ordonnée par décret, et que M. Rémy de Gourmont a publié dans la *Revue des Idées* (15 janvier 1905) une très persuasive étude technique, exposant point par point les abus, les hideurs, et même les inconséquences du rapport de M. Paul Meyer. On a vu, d'autre part, dans le *Figaro* du 9 avril 1905, le chaleureux plaidoyer de M. Edmond Rostand en faveur de l'orthographe traditionnelle.

fixée. Et, quand bien même on donnerait les textes classiques dans leur intégrité absolue, la surprise ne serait ni si grande ni si pénible[1] qu'à les traduire dans le « petit nègre » dont on nous menace.

Supposons que demain le gouvernement affolé, sinon terrorisé, ne tienne aucun compte de l'Académie et décrète la révolution proposée. Que verrions-nous ? Ceci : les enfants apprendraient à lire et à écrire une langue spéciale, qui les séparerait brusquement de leurs aînés, qui leur rendrait tout déchiffrement littéraire difficile, pénible, comme l'est aujourd'hui celui d'un texte de Rabelais pour la grande majorité des Français. La Bruyère, Pascal, Chateaubriand, Victor Hugo, Flaubert, et jusqu'aux plus récents écrivains, et jusqu'aux poètes contemporains[2], tout cela semblerait d'un seul coup reculé dans le passé, bon pour les « dilettantes », archaïque, vieillot, inutile ! Les plus grands et les plus vivants chefs-d'œuvre n'auraient plus que la valeur d'objets de vitrine. La nation se sentirait désormais étrangère à sa tradition littéraire, à la partie la plus noble d'elle-même. Les écoliers se trouveraient tout à coup sans modèles de beauté qui leur formassent à peu près le goût, et dans lesquels ils pussent avoir confiance. Ne se méfie-t-on pas toujours des écritures difficiles, des langues mortes ? Enfin la France — et les philo-

1. Tel était le sens de cette phrase imprimée dans la pétition de la *Revue Bleue* : « Les plus grands modèles classiques eux-mêmes se présentent à nous dans une forme qui nous est encore familière. » Les réformistes l'ont voulu comprendre de cette manière : « Les grands classiques avaient la même orthographe que nous. » Il y a pourtant des nuances, dans le style. On enseigne à l'École des Chartes qu'il faut lire les textes avec soin, et l'adverbe *encore* a un sens bien net en français.

2. J'entends par là les auteurs et les poètes dignes de ce nom. Car je ne suppose pas un seul instant qu'un écrivain de pure race française, un véritable, un pieux descendant des Racine, des La Fontaine, des Vigny, des Musset, consentirait à revêtir sa pensée du nouvel et affreux uniforme. Voici, nous dit M. Remy de Gourmont, quelques vers des fables de La Fontaine écrits selon les formules des philologues :

Dès que vous vérez que la tère
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les jens n'étant plus ocupés
Feront aus osillons la guère...

Je plie et ne rons pas...

Un cer s'étant sauvé dans une étable à beus...

Les alouètes font leur ni...

logues respireraient enfin, — la France, le premier peuple littéraire du monde, n'aurait plus de littérature !

Car les écrivains alors disparaîtraient. On verrait seulement, en face de la multitude vouée aux seuls journaux et romans-feuilletons figurés phonétiquement, quelques mandarins qui s'honoreraient les uns les autres, mais ne feraient plus rien qui vaille dans leur solitude et leur abandon. Je sais bien que, selon M. Louis Havet (*Revue Bleue*, 11 mars 1905), les « futures vachères » ne seraient plus forcées de « hérisser certains mots d'*y* et d'*h* » ; mais, en revanche, on aurait séparé pour toujours la foule et les lettrés. Celle-là et ceux-ci, se soutenant mutuellement, produisent encore aujourd'hui un peu de beauté. M. Louis Havet préfère que les vachères, dans leurs dissertations « filosofiques » sur la « psicolojie » des veaux, puissent négliger en paix les *h* et les *y*. A chacun sa chimère, après tout.

Certes le cas serait bien différent, et nous ne parlerions plus de la sorte si l'on venait nous dire : « Voyez, le peuple souffre. Les chinoiseries orthographiques l'oppriment. Il ne veut pas que vous vous occupiez de ses impôts avant que vous ne l'ayez d'abord délivré de l'épouvantable tyrannie des participes. La société tout entière d'ailleurs trépigne sous ce joug. La nation qui, dans le *Paris-Sport* ou le *Jockey*, lit paisiblement des termes aussi barbares que « *walk-over* » ou « *dead-heath* », ne peut plus souffrir qu'on écrive fauvette, œuf ou général, mais exige « fovète », « euf » et « jénéral ». Et déjà de grands écrivains ont donné l'exemple de ces *graphies*... » Oh ! il n'y aurait plus alors qu'à s'incliner devant une évolution naturelle et le vœu populaire. L'Académie, comme son rôle l'y invite, donnerait au nouvel usage force de loi, et l'on s'y soumettrait sans répliquer. Ce fut ce qui arriva lors des petits changements orthographiques dans les éditions du Dictionnaire de 1835 et de 1878. La réforme de 1740 elle-même, bien moins considérable que celle de M. Paul Meyer, reposait sur un besoin général, les anciennes formes tombant en désuétude ; et un grand écrivain, comme Voltaire, appuyait le souhait de très nombreux lettrés.

Mais, aujourd'hui, le peuple se plaint-il ? Non. Les lettrés

demandent-ils des libertés ? Nullement. Ils s'unissent, au contraire, pour se protéger. Où donc est le péril ? Où donc la nécessité de modifier quoi que ce soit ? Nulle part, sinon dans le cerveau de quelques érudits. Que ceux-ci se rappellent l'exemple de ces architectes réformateurs, eux aussi, qui, au XVIIe siècle, jetaient bas toutes les tours gothiques, puis, sous Napoléon, se mirent à raser les pavillons Louis XV et, en 1840, à briser les portails Empire : si bien que de certains châteaux il ne resta plus rien. La langue française ne regarde que les écrivains. Garons-nous des savants. Au lieu de « mal de tête », plusieurs d'entre eux nous ont déjà donné « céphalalgie ». D'autres voudraient maintenant « séfalaljie »... A quoi donc prétendront les troisièmes ?



Ce sont là — je ne le sais que trop — raisons de sentiment, de cœur, que la raison des philologues ne comprend pas. Peut-être me fussé-je trouvé fort en peine d'en trouver de meilleures, si M. Brunot ne m'avait donné l'exemple. Reprenant le procédé de discussion qu'a immortalisé l'auteur des *Provinciales*, M. Brunot est allé trouver l'un de ses adversaires qui pourtant était un de ses amis, et il nous raconte sa visite :

Croyant qu'une longue habitude des graphies diverses avait oblitéré en moi le sens de la beauté plastique de l'orthographe, je consultai un écrivain de mes amis.

« Eh bien ! — me dit-il, — vous êtes décidé ? Irez-vous jusqu'à biffer, pour la satisfaction de vos maîtres d'école, le *ph* d'*asphodèle*, au risque de dissiper à jamais les senteurs qui sortent de ce nocturne ? Ici, vous ne nierez plus. Saint-Saens qui s'y connaît, j'espère, a très bien expliqué la chose dans un article déjà ancien du *Figaro*. L'harmonie poétique, voyez-vous, elle est dans l'écriture, et non, comme des naïfs le croient, dans le son. Les vers sont faits pour être écrits et non pour être dits. Le vers est une musique. Eh bien ! ceux qui ne lisent pas la musique ne la goûtent pas dans la plénitude. Qu'est-ce qu'une mélodie, qu'est-ce qu'un rythme, qu'est-ce que la voix ou l'orchestre, quand l'oreille seule en est touchée ? Au contraire, regardez toutes ces notes, ces triples croches chevauchant d'une barre à l'autre, grimpant ou avalant les degrés d'une échelle sans fin, descendant des ciels aux clartés gaies vers les profondeurs souterraines

tourbillonnant, donnant l'assaut, s'essorant, fanions hauts, dans une envolée immense, au-dessus des portées, voltigeant sans règle dans le plein azur.

Hélas, n'ayant pas, moi, « une longue habitude des graphies diverses », je fus chez un philologue, pis que cela, chez un épigraphiste de mes amis, car *orthographe* et *épigraphe*, pensais-je, doivent avoir quelque parenté. Et comme j'exposais mes angoisses à cet homme austère, qui, de toutes les littératures présentes et passées, connaît principalement le *Corpus Inscriptionum Semiticarum* :

— Lisez, me dit-il, lisez l'*Histoire de l'Écriture* de mon confrère Philippe Berger. Ceux qui se mêlent de réformer l'orthographe devraient être, en effet, des épigraphistes ; mais quand on a tâté de notre belle science, on ne sent plus le goût des vaines querelles. Allez, — ajouta-t-il en me poussant vers la porte, — allez acheter l'*Histoire de l'Écriture* de M. Philippe Berger.

J'ai acheté cette *Histoire*, et je l'ai lue, car elle est lisible même pour les profanes. Les simplificateurs de l'orthographe devraient la feuilleter ; ils y verraient que leur simplification est, peut-être, non pas un progrès, mais, comme disent les biologistes, une régression dans l'évolution de l'écriture : ces révolutionnaires, ces « socialistes grammaticaux » ne font que recommencer une expérience qui n'avait pas réussi aux Phéniciens, aux cousins du Peuple de Dieu, et ils marchent à l'encontre du progrès que les Hellènes, ces « libres penseurs », avaient introduit en cette affaire.

Car l'orthographe chez les Égyptiens et les Chaldéens débuta par être une figuration tellement complète et précise que ces premières écritures étaient en réalité un dessin et que leurs signes idéographiques, leurs hiéroglyphes, où chaque objet était figuré par sa silhouette, se présentent comme le contre-pied de la notation phonétique : cette première orthographe voulait parler aux yeux, avec autant de soin que nos phonétistes veulent parler à l'oreille. Après vingt ou trente siècles, des inventeurs, considérant le nombre presque infini de signes que pareille orthographe comportait, considérant aussi l'impossibilité matérielle de figurer aux yeux les choses, les idées surtout, qui n'ont pas de figure maté-

rielle, simplifièrent et idéalisèrent tout à la fois cette écriture : l'alphabet fut inventé en quelque bazar phénicien de Tyr ou de Sidon, et c'est de là qu'il s'est répandu à travers le monde ; tous les peuples blancs usent aujourd'hui de l'écriture et des signes alphabétiques dont ils empruntèrent, directement ou indirectement, aux Phéniciens le système et les traits.

Mais, simplificateurs à outrance, les Phéniciens avaient sauté de l'hiéroglyphe à la sténographie : leur orthographe n'écrivait que les consonnes, et longtemps les Sémites, restés fidèles à cette mode sémitique, n'usèrent que de cette sténographie :

brsjt brh hlhjm ht hsmjm

est le début de la Bible ; et l'on peut lire au Louvre sur le sarcophage d'Eshmounazar, roi de Sidon :

bjrhblbsntgxzwhrbg

Orthographe démocratique, s'il en fût, où les fautes devaient êtres réduites au minimum, et que les enfants des écoles primaires savaient aussi bien que le plus parfait styliste, dès qu'ils avaient appris seulement à lire et à écrire ! Orthographe mondiale, semble-t-il, que les étrangers auraient dû admirer et adopter, et qu'ils adoptèrent, en effet, mais en la perfectionnant, en la complétant ! Et ce furent les Hellènes, le plus démocrate et le plus hospitalier des peuples, le plus amoureux d'égalité et le plus désireux de relations étrangères, qui « compliquèrent » cette orthographe sémitique, parce que leur esprit clair et précis vit combien la simplification nuisait à la clarté et à la précision de l'écriture : *prs*, suivant l'orthographe sémitique, pouvant être aussi bien *Paris* que *Perse*.

Nos simplificateurs diraient sans doute que le sens de la phrase l'emporte et qu'il faut être cérébralement déchu pour ne pas deviner aussitôt ce qu'il faut lire, *Perse* ou *Paris*. Les Grecs en jugèrent autrement. Ils compliquèrent l'orthographe en introduisant les voyelles entre les consonnes, en redoublant les consonnes, en faisant tout ce que nous faisons aujourd'hui. Et voyez le résultat : s'il ne s'était pas trouvé de

Hellènes pour traduire la Bible en grec vers le IIIe siècle avant notre ère et pour transcrire en orthographe hellénique les noms propres d'Israël, nous saurions par le texte hébraïque que Jérusalem eut des rois appelés *Dwd* ou *Slmn;* mais nous serions incapables de dire si ces rois se nommaient *Daoud* et *Sliman*, *Douad* et *Selamin*, etc., et jamais nous n'aurions conservé leur vrai nom de *David* et de *Salomon*. Il est des simplificateurs qui pensent à la diffusion de nos idées. Peut-être rééditeront-ils cet exemple des Juifs qui donnaient au monde occidental leur Dieu, leur terrible *Ihvh*, mais qui oublièrent ou défendirent d'en orthographier assez complètement le nom pour que nous puissions le prononcer : un scribe du XVIe siècle *après* notre ère décida qu'il fallait prononcer *Iehovah* et, de fait, nous dîmes *Iehovah* jusqu'au jour où l'on prit garde qu'un texte grec nous donnait *Iahveh*.

M. Brunot a oublié cette leçon de l'épigraphie quand il imagina « son système en sa simplicité redoutable » :

Voici donc, dans toute sa simplicité redoutable, mon système. Le ministre nomme une commission composée de linguistes et de phonéticiens. Cette commission, à l'aide des instruments de phonétique expérimentale aujourd'hui existants, recueille le parler de personnes réputées pour la correction de leur prononciation. Je ne verrais aucun inconvénient à ce que l'Académie désignât quelques-unes de ces personnes. La commission confronte les prononciations ainsi enregistrées, elle établit la normale, qui, inscrite mécaniquement, infailliblement, sert d'étalon.

Cet étalon est, comme celui du mètre, officiellement déposé. La commission, prenant ensuite dans l'alphabet actuel à peu près tous les éléments de son écriture, établit un système graphique. Elle adopte les signes diacritiques, accents, cédilles, tildes, qu'elle juge nécessaires pour distinguer les sons, pour marquer par exemple les diverses voyelles d'un même groupe, ainsi l'*a* grave, l'*a* moyen, l'*a* ouvert, l'*a* nasal, le tout sans s'écarter jamais du principe absolu : un signe pour un son, un son pour un signe.

Outre que cette simplification ne simplifie peut-être rien, — au contraire, car ces signes diacritiques, accents, cédilles, tildes, créeront autant de fautes que notre orthographe actuelle, — il faudrait savoir que d'autres peuples ont essayé de ce « système redoutable ». En constatant les avantages de

l'alphabet hellénique, les Sémites, après quinze siècles peut-être de fidélité à la pure sténographie des Phéniciens, fabriquèrent tout un arsenal de signes diacritiques dont ils ornèrent le bas ou le haut de leurs consonnes afin de noter tant bien que mal les voyelles absentes. Or tous ceux qui ont la moindre notion d'hébreu et d'arabe se sont plaints de la confusion, du casse-tête que produit cette apparente simplicité. Et rien n'aura réduit le nombre des étudiants et des connaisseurs en ces langues, comme cette orthographe obscure, hérissée, où chaque mot est une énigme à plusieurs sens et où le lecteur ne comprend pleinement une phrase que si d'avance il connaît le sens général, les noms propres et les formules habituelles à l'écrivain.

Observons bien d'ailleurs que la commission de linguistes et de phonéticiens réclamée par M. Brunot n'a pas plus de compétence ici qu'une commission de musiciens ou de chimistes. Et je ne vois pas à vrai dire quelle commission de savants aurait la compétence en ces matières qui sont de la vie courante, changeante, individuelle. C'est un devoir de l'État d'intervenir, disent les simplificateurs :

> Dès lors qui ne voit qu'il y a là des intérêts d'État, et que par suite il devient du devoir de l'État d'intervenir ? L'État est, comme les artistes, autant qu'eux, intéressé à en garder, à en protéger, à en augmenter, s'il se peut, la beauté, puisque nul n'ignore que là est une des raisons principales de son ascendant, mais il ne peut négliger de se demander si elle ne se fait pas inutilement difficile d'accès, si elle ne se retranche pas par là des succès qu'il lui serait aisé d'obtenir, si d'inutiles complications dont on la hérisse ne sont pas un obstacle au dessein qu'il poursuit d'assurer à tous, autant que possible, la possession de cet instrument indispensable à l'échange des idées, à la culture de l'esprit, au développement même des intérêts matériels. Là où cela est faisable, autant que cela est faisable, il doit donc et à la langue et à la nation de faire la police de notre idiome, comme il fait la police des poids et mesures.

J'ai hâte d'expliquer le mot police qui sonne mal, quoique tout le monde sache qu'un linguiste de profession, si étatiste qu'il puisse être par ailleurs, ne peut faillir sur ce point et attribuer à l'État des droits et un pouvoir qu'il n'a pas ; il n'est pas un apprenti dans l'étude des langues à qui l'idée de cultiver la langue, de la transformer ou même de la modifier — par voie administrative — ne parût une chose bouffonne, puisque nous savons, puisque nous enseignons

que la fonction du langage est une fonction naturelle, inconsciente, qui s'exerce sans que même le consentement de l'individu puisse en renoncer la liberté inaliénable. Quelqu'un le voulût-il, que la nature qui agit obscurément mais nécessairement en lui ne s'y résoudrait pas. A chaque jour, à chaque heure, elle use de cette liberté pour modifier à notre insu notre langage. Nous avons beau nous étudier à le conserver, nous en altérons sans cesse les sons, les mots, les tours, suivant des lois que nous ignorons, mais que la science observe et établit, et qui dirigent dans l'harmonie toutes les transformations vers une fin dont aucune puissance, aucune volonté ne pourrait nous détourner.

Ce que pendant un temps l'autorité obtient, nous le savons, c'est une soumission apparente...

S'imaginer le contraire est une vieille erreur, où l'esprit de domination de Richelieu pouvait tomber, mais où les premiers académiciens eux-mêmes ne tombèrent pas.

Est-il possible de mieux dire? mais est-il possible, par contre, de mieux parler contre les projets des simplificateurs, contre leurs adjurations au bras séculier de trancher une querelle où la liberté individuelle ne saurait être guidée que par le choix de tous, où ce n'est pas une Commission ni même une Académie qui a droit et pouvoir de décision, mais où le suffrage universel, en quelque façon, des générations *présentes et passées* crée cette règle traditionnelle, omnipotente et admirable de l'usage?

***

S'il y a dans notre orthographe actuelle des bizarreries, des anomalies, des fantaisies choquantes à l'excès, notez-les, cataloguez-les, signalez-les à l'ironie ou au bon sens populaires; quelques années de libre discussion amèneront, comme toujours, le triomphe de cet invincible bon sens; l'orthographe se régularisera et se réformera dès lors par la collaboration de tous, et non par le caprice de quelques-uns. Signalez à l'usage les réformes à faire, et l'usage les fera, sous le régime et avec la sanction de la liberté.

L'esprit qui anime les réformistes révolutionnaires est respectable et généreux, sans doute. Seulement il faut craindre de quitter la proie pour l'ombre, et d'aller à l'encontre de la

civilisation française tout entière sous prétexte d'un chimérique avantage que l'on donnerait aux enfants des écoles. Prenons garde que la raison tyrannique ne nous jette ici dans quelque extravagance, et n'oublions point cette formule du regretté L. Duvau, — qui fut pourtant un éminent linguiste, lui aussi, — citée par M. L. Meillet qui est un autre linguiste de marque : « Il n'est rien que ne puisse la logique, si ce n'est peut-être se rencontrer avec la vérité[1]. »

Aucun esprit sensé ne saurait s'opposer à ce qu'on régularisât très prudemment l'orthographe, dans la mesure où le voudra faire quiconque aime et respecte profondément notre langue, les chefs-d'œuvre qu'elle a produits, la longue et vénérable tradition qu'elle prolonge. Mais ne perdons pas de vue que nous avons, entre plusieurs devoirs nationaux, celui de maintenir dans toute sa beauté plastique et son intégrité la langue qui a fait notre incontestable suprématie en Europe, par le charme, par l'éloquence, par l'enthousiasme, par la grâce et surtout par *la clarté*. Primant tout autre souci, nous avons celui de rester le plus grand peuple « écrivain » du monde. La nécessité pour la France de demeurer inimitable par l'écriture passe l'intérêt qu'il peut y avoir à ce que les candidats au *Louvre* et au *Bon Marché* commettent ou non des fautes d'orthographe. Avant de travailler pour la logique, il faut que nous travaillions pour la gloire littéraire de notre pays, dût M. Brunot railler cette pensée revêtue, je l'avoue, de ce qu'il nomme si dédaigneusement un « badigeon tricolore »!

MARCEL BOULENGER

1. *Mém. de la Société de linguistique de Paris*, t. XIII, fasc. 5.

CRÉPUSCULES

I

AU LOIN

Un soir, — car c'est toujours le soir qui nous rassemble,
Parce que vous l'aimez et parce qu'il ressemble
A votre âme voilée et grave comme lui, —
Vous m'avez dit, un soir de fatigue et d'ennui,
Où pesait à vos doigts votre tête baissée :
« Comme on est seul, toujours, au fond de sa pensée! »
Et vos yeux sans regard, emplis d'un vague effroi,
Vos yeux ne voyaient plus mes yeux tendres, et moi,
Écrasant sur ma joue une larme furtive,
Je vous sentais soudain distraite et fugitive,
Peut-être vous fuyant vous-même à votre insu...
Et je demeurais là dans l'ombre, inaperçu,
Inutile témoin de votre solitude.
Quelque chose en mon cœur mourait de lassitude
Avec l'illusion, que tuait votre aveu,
De sentir mon amour vous gagner peu à peu
A force de tendresse et d'humble obéissance...
Hélas! auprès de vous, j'éprouvais mon absence
Et qu'en vous persistait le triste et cher besoin
De rêver, de souffrir, d'espérer seule, — au loin.

1. Pièces inédites, extraites d'un volume qui paraitra prochainement : *le Songe de l'Amour* (nouvelle édition).

II

CONFIDENCE

Pour vous aimer, uniquement,
D'une tendresse obéissante,
Pour être l'ami, non l'amant
Dont la voix est trop frémissante,

L'involontaire amant jaloux,
Brûlé d'attentes et de fièvres
Et qui, malgré lui, près de vous,
Pâlit en regardant vos lèvres,

Il eût fallu, je le sais bien,
Qu'en mon âme, ailleurs assouvie,
Un grand bonheur, même ancien,
Pour toujours, eût comblé ma vie.

Mais ma jeunesse aura passé,
Mélancolique et désireuse,
Cachant sous un faux air lassé
L'impatience d'être heureuse.

Elle n'a goûté qu'à demi
Des amours furtives et brèves,
Et j'ai dans mon cœur endormi
Moins de souvenirs que de rêves.

III

SANS RUPTURE

Tous deux nous serons las, peut-être, quelque jour,
Moi de ma solitude et vous, de mon amour
Qu'un obstiné tourment vous force à méconnaître.

Je sens, du fond de vous, trop de passé renaître
Qui, même si nos cœurs voulaient s'appartenir,
Ferait sur chaque aveu peser un souvenir
Et nous séparerait d'une double rancune...
Des paroles en moi retombent, une à une,
Au poids des lourds secrets qu'elles n'ont point trahis.
Je sais, de plus en plus, que je vous obéis
En ne vous disant rien qui puisse vous atteindre.
Je sais que vous souffrez vous-même de me plaindre,
Que nous souffrons tous deux sans pouvoir nous guérir...
Nous serons las, peut-être un jour, de tant souffrir.
Vous ne me direz rien : j'aurai compris moi-même
Qu'au lieu de s'apaiser, depuis que je vous aime,
Toute votre douleur s'est attisée encor.
Longuement, j'emplirai mes yeux du cher décor
Pour qu'il survive autour de votre image claire;
Et puis je m'en irai sans haine, sans colère,
Sans rupture, et mes pas tâcheront d'oublier
Désormais le chemin si longtemps familier.

IV

SILENCES

Je sens parfois en vous comme une âme inconnue,
Au secret de vous-même ardemment contenue,
Qui voudrait se cacher de moi jalousement,
Une âme à rendre heureuse avec des mots d'amant,
Frissonnante, éperdue, et, d'avance, asservie.
Peut-être malgré vous, mais pour toute la vie,
A qui viendrait, par force, un jour la délivrer,
Une âme infatigable et prompte à s'enivrer
— A l'heure où le désir tressaille aux mains en fièvres —
Du bien que font au cœur les lèvres sur les lèvres...
Mais, depuis si longtemps, je suis trop votre ami,
J'aime trop le chagrin par moi-même endormi

En votre âme — la vraie — anxieuse et meurtrie :
Vous ne vous sentez pas le droit d'être guérie
Et je ne me sens pas le droit de vous aimer...
Nous nous taisons, laissant nos cœurs se refermer.

V

DÉPART

Et, maintenant, voici l'été :
Bientôt vous partirez, peut-être,
Je ne verrai plus la clarté
De votre lampe à la fenêtre.

Et la place obscure où brillait
La douce flamme disparue,
Par les nuits claires de juillet,
M'assombrira toute la rue.

Quelquefois, le cœur anxieux,
Je viendrai jusqu'à votre porte ;
Mais, quand je lèverai les yeux,
Mon étoile, à moi, sera morte...

VI

RETOUR, LE SOIR

Je reviens par les champs : le vent du soir balance
Les sveltes peupliers,
Et j'écoute, un à un, rentrer dans le silence
Tous les bruits familiers.

Une étoile, visible à peine, déjà tremble
Au bord de l'horizon...
C'est l'heure où la rumeur des choses se rassemble
Autour de la maison.

C'est l'heure où, comme hier, soudainement lassée
Et prise de langueur,
Je sens que, malgré moi fidèle, ma pensée
Rentre aussi dans mon cœur.

Il y fait triste et froid, dans ce cœur que tourmente
Un obstiné désir,
Et rien ne le distrait de la lointaine amante
Qu'il s'est voulu choisir.

Pourtant l'air est si doux, les couleurs si jolies,
En ce rayonnement
Où l'ombre claire encor sur les clartés pâlies
Se pose lentement;

La ligne des coteaux se détache, si pure,
Sur le ciel bleu du soir!...
Des arbres, çà et là, dressent la découpure
De leur feuillage noir.

A travers les tilleuls, au loin, le toit qui fume
Se montre et, tour à tour,
Se cache; au long des prés, l'odeur des foins parfume
Le chemin du retour.

Et là-haut, vaporeuse et comme diaphane
Dans le jour finissant,
La lune attend qu'au ciel tout pâlisse et se fane
Pour dorer son croissant...

Mais déjà ma pensée est loin du paysage,
Mes yeux n'en voient plus rien
Devant moi, seulement, monte votre visage
Triste comme le mien.

VII

FIN D'ÉTÉ

En ces jours où l'été s'achève, loin de vous,
Je songe à tant d'amants séparés comme nous

Qui regardent jaunir les feuilles de l'automne,
Une à une, — écoutant la bise qui chantonne,
Sûrs tous deux l'un de l'autre et pourtant, sans raisons,
Anxieux tout à coup des pires trahisons
Et toujours frissonnants de craintes incertaines...
Ceux-là n'ont point goûté la fraîcheur des fontaines,
Les parfums du vent libre et l'odeur des jardins ;
Ils ont le cœur serré d'isolements soudains.
Parfois une présence invisible les touche :
Un ancien baiser ressuscite à leur bouche,
Renflammant le désir que rien n'apaise en eux.
Ceux-là n'ont point aimé les matins lumineux,
Ni l'étincellement doré des chaudes heures,
Ils n'ont pas retrouvé dans les vieilles demeures,
Sous l'œil des chers portraits, ce qu'ils avaient laissé
De douceur consolante aux décors du passé.
Ils ont vécu des jours et des jours, l'âme absente,
Traînant de pas en pas leur vie obéissante
Et le fardeau d'un cœur où l'amour se souvient...
Et maintenant voici l'automne qui revient,
L'automne bruineux et roux sous le ciel blême.
Le vent, ce soir, effeuille une rose suprême
Et dans le jardin nu crispe les arbres froids...
Premiers soirs sous la lampe et premiers feux de bois
Qui faites vaciller les ombres dans la chambre,
Derniers jours obscurcis et fanés de septembre,
Que d'inquiets amants vous auront attendus,
Qui s'enivrent déjà de retours éperdus !...
Je ne connaîtrai pas leur égoïste joie
De serrer dans mes bras fiévreux la douce proie
Que meurtrira demain leur avide baiser.
Je ne connaîtrai pas le bonheur d'apaiser
Le mal de mon amour et de ma solitude.
Je vous retrouverai dans la même attitude,
Avec les mêmes yeux songeurs de l'autre été,
Avec le même cœur fidèle et tourmenté...
Mais j'aurai ce bonheur, et je n'en veux pas d'autre,
Que ma peine est aussi profonde que la vôtre.

VIII

DE JOUR EN JOUR

Vous m'avez dit : « Partez demain.
Il faut que votre amour m'évite,
Mais ne m'oubliez pas trop vite. »
Et vous m'avez tendu la main.

Tout votre corps tremblait en elle :
Je la sentais, entre mes doigts,
Ardente et peureuse à la fois,
Battre et frissonner comme une aile.

Mes yeux ont rencontré vos yeux
Brûlés de larmes contenues ;
Nos âmes se sont mieux connues
Dans ce long regard anxieux.

Nous sommes restés sans rien dire,
Tous deux, face à face, longtemps
Immobiles et haletants...
Puis, j'ai tâché de vous sourire.

Et vous, rassurée à demi,
En cette minute suprême,
Vous m'avez attiré vous-même
Auprès de vous, d'un geste ami.

Et ce fut entre nous le tendre,
Le calme adieu de chaque soir...
Demain, je reviendrai m'asseoir
Chez vous, dans l'ombre, et vous attendre.

IX

RÊVE

J'ai rêvé que j'étais heureux : vous étiez là,
Telle que, si souvent, mon cœur vous appela,

Pensive auprès de moi, sur un livre inclinée,
Calme et, seulement lasse un peu de la journée,
Aimant autour de vous mon désir attendri,
Je vous ai regardée et vous m'avez souri...
Vous étiez là, chez moi, depuis des jours, sans doute,
Bien à moi, rien qu'à moi, guérie, heureuse, — toute,
Le sourire adouci, les yeux accoutumés.
Les livres, les parfums, les fleurs que vous aimez
Vous avaient près de moi fidèlement suivie.
Votre cœur seul avait changé dans votre vie,
Et je vous regardais soudain m'appartenir
A moi, sans un regret, sans même un souvenir!

C'était l'heure du soir, où l'ombre est claire encore,
L'heure où votre visage harmonieux se dore
D'un rayon qu'on dirait tombé de vos cheveux,
Notre heure d'autrefois, celle des premiers vœux
Où, retenant le mot qui les eût repoussées,
Déjà votre silence écoutait mes pensées.
Et je me revoyais fidèle, chaque soir,
Tout plein de mon amour caché, venant m'asseoir
Auprès de vous, chez vous, au coin de la fenêtre,
Et je me rappelais tout le brusque bien-être
Qui semblait dans ma vie, au loin, se prolonger,
Sitôt qu'un peu de vous m'était moins étranger.
Vous étiez là, chez moi, paisible et grave, sûre
D'être aimée et d'aimer toujours sans meurtrissure,
Confiante en mon cœur éprouvé si longtemps,
Laissant votre pensée et vos regards flottants
Errer autour de moi sur les choses amies.
Et nous étions heureux... Nos âmes endormies
Se reposaient enfin, pour toujours, du passé...
Heureux?... Mais d'un bonheur, d'avance, un peu lassé
Qui s'étonnait parfois de vivre en nous si proche
Et traînait après lui comme un vague reproche :
Vous étiez là, chez moi, vous! J'étais votre amant!
Vos regards accueillaient les miens, docilement!
Je pouvais me pencher sur vous et, sans rien dire,
Caresser vos cheveux, baiser votre sourire.

Et garder votre main longtemps sur mes genoux,
Cependant que le soir viendrait, autour de nous,
Une à une éteignant les couleurs attardées,
Effacer dans nos yeux les choses regardées !...
Là-bas, dans le fauteuil où mon désir fervent
Vous avait installée en songe si souvent,
Mais sans croire possible, un jour, votre venue,
Vous étiez là, dans l'ombre assise, la main nue,
Avec ce clair visage unique, où l'on dirait
Que toute la clarté de l'âme transparaît
Et que le corps rayonne au travers de la robe,
— Visage insoupçonné de tous, et qu'on dérobe
Jalousement aux yeux des autres, pour qu'un jour
Il puisse être le don suprême de l'amour !

Et voici qu'à ma joie inattendue et brève
Quelque chose d'amer se mêlait, en mon rêve.
Je sentais de mon cœur s'éloigner tristement,
Avec le jeune orgueil de mon renoncement,
Tout ce qui grandissait en moi ma destinée :
Ce goût de ma douleur pure et passionnée
Par qui mon désir même était comme ennobli,
Ce mépris de l'espoir et du facile oubli,
De tout ce qui console et de tout ce qui tente,
Aux soirs fiévreux et lourds d'involontaire attente.
Dans ce brusque bonheur, qui pourtant m'était dû,
Mon chagrin me manquait comme un ami perdu.
Je retrouvais en moi la même inquiétude ;
J'étais seul, tout à coup, d'une autre solitude,
Et, moi-même écartant le rêve dédaigné,
J'évoquais votre cher visage résigné
Que toujours inclinait quelque douleur pesante,
Pour chasser de mes yeux votre image présente.

ANDRÉ RIVOIRE

SUR L'AUTOMOBILE

Ce qui frappe le plus, dans l'histoire de l'automobile, c'est la rapidité foudroyante de son développement. On a l'impression d'assister à un perpétuel miracle de génération spontanée. Tous les jours, dans les rues de Paris, nous jurerions « qu'il y a deux fois plus d'autos que la veille », et, demain, si les journaux annonçaient qu'une voiture de trois cents chevaux vient de parcourir deux cents kilomètres en soixante minutes, il ne se trouverait qu'un nombre restreint de lecteurs pour être surpris par tous ces kilomètres et tous ces chevaux-vapeur : tant il nous semble que l'automobile, quoi qu'elle fasse, n'accomplira jamais un prodige comparable à celui d'être sortie, un beau matin, du néant.

Or, cette illusion ne comporte qu'une moitié d'erreur. A la vérité, les Bollée, les de Dion, les Serpollet, etc., les précurseurs du mouvement actuel, avaient eu des modèles. Mais l'automobile n'aurait pas connu ce brusque épanouissement, si son histoire n'avait été marquée par l'heureuse fortune que l'on trouve à l'origine de tous les grands progrès industriels : la découverte d'un perfectionnement décisif coïncidant avec l'existence dans le public d'un état d'âme particulier. Jugez-en par deux anecdotes.

Pendant l'été de 1887, quelques jeunes gens se rendaient par la Seine de Paris à Poissy. Ils montaient un *steam yacht*,

tout petit mais très vieux, dont tous les joints laissaient fuir la vapeur, ce dont leur gaieté n'avait d'ailleurs aucun souci, assurés qu'ils étaient d'atteindre le but, puisqu'on descendait le courant. Et voilà que dans la « mer » d'Argenteuil, où le fleuve s'étale si noblement, ils virent accourir vers eux, au ras de l'eau, une sorte de monstre aquatique, composé de la coque en lame de rasoir d'une yole de course et d'une minuscule chaudière, derrière laquelle un personnage, la figure et les mains noires de charbon, se tenait malaisément accroupi. Avec une rapidité qui leur parut apocalyptique, cet engin bizarre se mit à décrire des circonférences dont leur méchant yacht demeurait le centre. L'un des passagers expliqua :

— C'est de Dion qui s'amuse.

Et bien que, parmi ces jeunes gens, il y eût des ingénieurs et des artistes, ni la curiosité des premiers, ni l'imagination des seconds ne s'enfiévra au spectacle de cette vitesse et à l'idée du plaisir qu'elle pouvait procurer à son chauffeur.

Quelques années plus tard, en 1892, une cérémonie funèbre réunissait dans une commune de la banlieue de Paris un grand nombre de personnes appartenant aux Compagnies de Chemins de fer. Sur la place de l'église, on attendait le cortège, quand soudain les pavés de grès résonnèrent d'un grand bruit de ferraille, et un véhicule extraordinaire qu'aucun animal ne traînait, une guimbarde trépidante et grinçante, mue par une force intérieure, tourna et s'arrêta devant le vieux parvis. Un homme, — c'était celui que la presse sportive appelle sans trop d'exagération l'illustre Levassor, — un homme en descendit posément et tout aussitôt commença d'inspecter les rouages de sa voiture. Alors, dans un groupe des spécialistes de la traction et de la locomotion, une voix, exprimant le sentiment général, blâma l'incorrection qu'il y avait à se rendre à un enterrement dans un tel équipage.

— On rencontre partout — dit cette voix — des gens qui croient se donner couleur d'originalité et qui se montrent simplement grotesques.

Et, ajoute celui de nos confrères qui a rapporté cette histoire, les gros bonnets de la locomotion approuvèrent unanimement. Ainsi, quelques années avant le triomphe de l'automobile et jusqu'à la veille de ce triomphe, — la première

course, Paris-Rouen, est de 1894. — jeunes et vieux, scientifiques et imaginatifs restaient étrangers à ce besoin de vitesse et de commodité.

Le perfectionnement qui déclencha la vogue fut l'application à la voiture automobile du moteur à pétrole Daimler. Il y avait beau jour que la première voiture « marchant toute seule » avait roulé sur les routes, pas très vite ni très longtemps, roulé cependant. En 1769, — vingt-deux ans avant la naissance de George Stephenson, l'inventeur de la locomotive, et soixante-deux ans après l'essai d'un bateau à vapeur sur la Fulda par Denis Papin, — un autre Français, l'ingénieur militaire Nicolas-Joseph Cugnot avait présenté au lieutenant général de Gribauval et au ministre Choiseul un chariot à trois roues porteur d'une chaudière, — le premier tricycle automobile, — qu'il destinait à traîner les canons et les lourdes charges aux armées. L'engin démarra, mais il s'essoufflait vite. Cependant les essais parurent assez encourageants pour que l'on fît à Cugnot la commande d'une voiture plus considérable. Il toucha vingt mille livres; mais, quand il eut terminé, Choiseul était en exil, et la seconde voiture automobile, après avoir passé sous un hangar les temps hasardeux de la Révolution, prit ses invalides aux Arts et Métiers, où elle se trouve encore, probablement sans avoir jamais été essayée, en dépit de la légende et même des estampes qui la représentent renversant un mur dans l'ardeur de ses débuts.

Au XIXe siècle, c'est surtout en Angleterre que l'on étudie le problème de la locomotion sur route : les compatriotes de Stephenson et de Watt ont l'attention tournée vers les merveilles de la vapeur; divers modèles de voitures, munies de chaudières plus ou moins encombrantes, s'offrent successivement au crayon des caricaturistes qui nous a conservé le souvenir de leurs formes et de leurs mésaventures. Dans le dernier quart de siècle seulement, les chercheurs reparaissent en France. Bollée, de Dion et Serpollet s'escriment, chacun de son côté. Est-ce Cugnot qui les a mis sur la trace? L'état d'esprit de Cugnot, peut-être plus que Cugnot lui-même. « Je voulais *aller plus vite*, dit M. de Dion, parce que j'aime aller vite. Quand j'avais des chevaux, c'étaient des bêtes très

rapides. J'estimais que nous nous traînions sur les routes au lieu d'y voler et qu'après nous être fait remorquer par toutes sortes d'animaux, bœufs, chevaux, éléphants, etc., nous étions devenus assez grands pour nous porter nous-mêmes, et *aller plus vite.* »

C'est l'esprit sportif qui parle, mais il faudra que cet esprit se généralise pour arriver au point où le besoin crée l'organe. En 1875 Bollée, du Mans, construit un omnibus automobile. De 1880 à 1890, de Dion et Bouton établissent et perfectionnent un générateur de vapeur d'une grande puissance sous un petit volume. Ils le placent sur un quadricycle, puis sur un tricycle, sur des chariots, sur deux bateaux : le plus grand atteint la vitesse de vingt-huit kilomètres à l'heure. En 1887, Serpollet invente la chaudière qui porte son nom, la chaudière à tubes très minces et aplatis, vaporisant instantanément la faible quantité d'eau qu'elle reçoit. Il présente à l'Exposition de 1889 la première voiture automobile marchant avec régularité. A cette même exposition, aux Invalides, dans le pavillon des Chemins de fer, se trouve un petit train destiné à la route, dont chaque voiture est munie d'un moteur à explosion : mais presque personne ne prend garde à ce dernier. Bollée, de Dion, ou Serpollet, c'est toujours à la vapeur d'eau que l'on s'adresse pour la force motrice. De Dion et Bouton ont essayé un moteur à explosion de douze cylindres : ils en ont obtenu moins de satisfaction que de leurs tracteurs à vapeur.

Mais la voiture à vapeur est un engin scientifique, qui exige de son conducteur une connaissance professionnelle de la mécanique. Et l'intérêt du public n'est pas à la voiture automobile ; pour une utilisation industrielle, l'engin n'a pas fait suffisamment ses preuves comme instrument de sport... Mais le public ne pense pas au sport en 1880. Le mot lui-même n'est connu que de ceux qui le prononcent *sportt*, des anglicisants, et encore pour la plupart de ceux-ci, le sport, ce sont les chevaux et les chiens. La première société de course à pied date de 1882. Cinq ans plus tard, il n'y en a qu'une de plus et toutes deux végètent. Les « vélocipédistes », juchés sur leurs grands bicycles, paraissent, à la foule, des équilibristes plutôt que des hommes de sport. Cependant, en 1886, on voit en

France la première bicyclette. Le professionnel Duncan la chevauche sur les huit cent cinquante kilomètres qui séparent Montpellier de Paris, à raison de cent kilomètres par jour. En 1890, c'est la première course cycliste Bordeaux-Paris. Deux Anglais, Mills et Holbein, — ce dernier, le nageur de la traversée du Pas-de-Calais, — se classent premier et second après avoir parcouru d'une seule traite les cinq cent quatre-vingts kilomètres. Cet exploit d'endurance bouleverse nos idées de bureaucrates et de boulevardiers. La presse politique s'émeut, la Faculté s'étonne, les salons s'exclament, la jeunesse s'enthousiasme. Du coup, les fabricants de sport, constructeurs d'engins et journaux spéciaux, ont découvert le levier de leur publicité dans ces randonnées formidables, qui se succèdent, secouant l'indifférence du public par l'énormité des prouesses où l'apathie nationale ne sait ce qu'il faut admirer le plus de l'énergie de l'homme solide qui pousse la machine ou de la frêle machine qui porte l'homme. En même temps, le *football* a forcé la porte des lycées. La bicyclette trouve dans les sociétés athlétiques un premier contingent d'adeptes qui va faire la boule de neige. Avec le peuple et la jeunesse, elle aura bientôt conquis toutes les classes de la société.

L'automobile, désormais, peut venir. La bicyclette nous a donné le goût des déplacements, la curiosité de la vitesse et, ce qui n'était pas moins nécessaire, l'habitude de la petite mécanique. On n'a pas peur de démonter sa machine, on sait raccourcir ou allonger une chaîne, serrer un cône, remplacer une bille, redresser une roue voilée et, même, on ne craint plus de se salir les doigts au contact de l'huile et du cambouis. On part pour faire cent kilomètres aussi facilement que l'on prenait le train pour Chantilly ou Fontainebleau, et l'on s'arrête gaillardement au bord du chemin pour réparer les pneumatiques qui viennent de faire leur apparition. Notre esprit est mûr, nos mains sont prêtes; l'automobile peut venir : la voici.

Un Français, M. Sarrazin, s'est assuré le droit d'exploiter dans son pays le brevet du moteur à pétrole de l'Exposition de 1889. Ce moteur est l'œuvre d'un ingénieur wurtembergeois nommé Daimler. C'est en Angleterre, où il habite

depuis vingt ans, que Daimler a construit ce moteur, qui représente un progrès considérable en tant que moteur à mélange tonnant, et qui va faire une révolution en tant que moteur d'automobile.

Plus ou moins perfectionné, c'est le moteur qu'on voit encore aujourd'hui sur toutes les voitures à pétrole. L'énergie est produite par une suite d'explosions d'un mélange gazeux d'air et d'essence de pétrole vaporisée.

Ce n'est pas, toutefois, dans la contrée où il est né que ce moteur va faire ses premières conquêtes. Les lois anglaises témoignaient, à cette époque, d'une grande méfiance à l'encontre des véhicules prétendant marcher d'eux-mêmes sur les routes. Ils devaient être précédés d'un homme porteur d'un drapeau avertisseur, ne pas dépasser la vitesse de quatre milles à l'heure dans les banlieues et deux milles dans les villes, et payer un droit de dix livres sterlings par comté traversé. En France, la législation n'avait pas prévu la traction mécanique sur route, de longues années s'étant écoulées entre les essais de Cugnot et ceux de ses successeurs. Cette circonstance est la principale cause de l'avance que prit notre pays dans l'industrie des automobiles.

M. Sarrazin étant venu à mourir, sa veuve épousa M. Levassor et lui apporta dans son douaire la licence du moteur Daimler. Pour les applications industrielles de ce moteur, Levassor s'associa avec M. Panhard, et, comme les voitures à vapeur de Dion et Serpollet commençaient à faire parler d'elles, on eut l'idée de loger un moteur Daimler dans les flancs d'une sorte de phaéton. C'est le véhicule de 1892. Il est à peu près certain que, dix ans plus tôt, l'invention de Daimler n'aurait eu que la destinée honorable d'améliorer quelque moteur déjà employé dans les usines. Par contre, il est non moins probable que, sans le moteur Daimler, le goût des sports et la bicyclette n'auraient pas suffi à provoquer l'essor de l'automobile. Il y a fallu la coïncidence de ces deux éléments; mais cette coïncidence nous a valu l'une des pages les plus intéressantes de l'histoire industrielle de la France.

La bicyclette ne s'est pas contentée de préparer les esprits à l'automobile. Elle a formé pour celle-ci le personnel qui devait

la conduire au triomphe : les protagonistes du cyclisme, dirigeants ou champions, vont mener les lourdes voitures aux vitesses effroyables qui frapperont le public, ébranleront les plus indifférents ; les grands constructeurs de bicyclettes vont devenir, à deux ou trois exceptions près, les principaux fabricants d'automobiles. Ce n'est pas que l'outillage soit le même pour les deux genres d'appareils. Mais les négociants qui ont « senti le vent » de la bicyclette sentent maintenant celui de l'automobile, et ils savent comment en activer le souffle ; ils connaissent les moyens d'action sur leur public. Avec sa clientèle, ses constructeurs et ses coureurs, ses journaux, ses mœurs et sa réclame, la bicyclette donne encore à l'automobile son centre d'affaires, son quartier d'élection, l'avenue de la Grande-Armée, et son Exposition annuelle, le Salon du Cycle qui deviendra bientôt le Salon de l'Automobile. Ainsi l'automobile adopte les mœurs de son aînée, la bicyclette, et se substitue à elle peu à peu dans les préférences du public. Cette mutation se fait d'autant plus vivement qu'un grand nombre de personnes riches n'ont pas essayé de la machine à pédales par incapacité ou paresse musculaire, ou encore par crainte du ridicule, sans toutefois rester insensibles à ses avantages d'hygiène et de commodité : elles sont ravies de trouver une compensation qui réponde si exactement à leurs secrets désirs.

Telles sont les causes diverses qui, en rendant possible l'évolution en coup de foudre de l'automobile, lui ont donné les apparences d'une génération spontanée.

Le succès de l'automobile vient donc du sport : de 1895 à 1905, dans les dix années où l'industrie nouvelle va faire sa trouée, ce sont les courses qui l'imposent, c'est le goût de la vitesse et du tourisme qui procure aux fabricants le plus grand nombre de clients et les meilleurs. L'idée de sport est si étroitement liée à celle d'automobile que les manifestations pratiques de cette industrie à l'Exposition universelle de 1900 sont rattachées sans discussion aux concours internationaux d'exercices physiques et de sports. La part du sport est évidemment très grande dans la conduite de l'automobile. C'est le coup d'œil et le sang-froid qui permettent de conduire et d'éviter l'obstacle aux plus grandes vitesses ; c'est l'intrépidité

qui gagne à chaque virage quelques parcelles de minute ; c'est le tempérament de lutteur qu'il faut pour n'être découragé par aucun accroc ; c'est la résistance nerveuse, indispensable à la débauche d'attention et d'énergie, qui rive à son volant un Levassor pendant les quarante-huit heures de Paris-Bordeaux-Paris, effectué à raison de vingt-cinq kilomètres à l'heure, ou un Gabriel durant les cinq courtes heures de la première étape de Paris-Madrid dévorée à l'allure de cent cinq kilomètres à l'heure. Il n'est pas possible de comparer le conducteur d'une automobile de course à celui d'une locomotive de train rapide. Les deux fonctions sont très différentes : l'une emprunte davantage au sport, l'autre à la mécanique.

Et l'influence des courses sur l'amélioration de la voiture automobile n'est pas moins certaine ; on peut dire que pendant cette période de 1895 à 1905, l'histoire de ces épreuves sportives a été l'histoire même des progrès de l'automobile. En résumant l'une, nous rappellerons les autres.

***

Au mois de décembre 1893, le *Petit Journal* annonçait l'intention d'organiser un concours de « voitures sans chevaux ». Depuis quelques années, on voyait circuler dans les rues et la banlieue de Paris un certain nombre de véhicules mécaniques. Sous l'inspiration d'un de ses rédacteurs, M. Pierre Giffard, qui, comme fondateur et co-directeur du *Vélo*, suivait de près le mouvement sportif où la France était peu à peu entraînée, le *Petit Journal* avait précédemment organisé pour les cyclistes la course Paris-Brest et pour les marcheurs la course Paris-Belfort, gigantesques épreuves d'endurance qui rendirent populaires les noms de Terront et de Ramogé.

En lançant les automobiles sur le parcours Paris-Rouen, le *Petit Journal* suivait donc une tradition. Mais la perspective de voir des quasi locomotives lutter de vitesse sur les chaussées de nos bourgs et de nos campagnes avait paru audacieuse, pour ne pas dire saugrenue. On adopta donc la formule du concours. Le premier prix devait aller « *à la voiture sans chevaux* — on n'employait pas encore couramment

la désignation d'automobile — *qui remplirait les conditions d'être, sans danger, aisément maniable pour les voyageurs et de ne pas coûter trop cher sur la route.* »

L'épreuve eut lieu au mois de juillet 1894. Sur cent deux véhicules inscrits, vingt et un se présentèrent au départ et sept arrivèrent à Rouen. A ces débuts de l'automobile, la vapeur et le pétrole se trouvèrent aux prises, la première représentée par les générateurs de Dion et Serpollet, la seconde par différents types de voiture munis du moteur Daimler. La vapeur montra plus de puissance, le pétrole plus de régularité. La vapeur arriva première au but, mais son représentant ne remplissait pas les conditions du programme, et il n'obtint que le second prix; deux « pétrolistes » se partageaient le premier. Résultat de concours, résultat d'appréciation, qui laissa le champ libre aux discussions sur la valeur relative des deux moteurs. Les constructeurs rivaux souhaitaient une expérience plus concluante. Les partisans de la vapeur demandèrent une épreuve dont le premier arrivé serait bien le vainqueur. Les tenants du pétrole acceptèrent, à la condition que l'épreuve fût longue et parcourue d'une seule traite. On se mit d'accord sur une distance de douze cents kilomètres. Les lauréats de Paris-Rouen avaient formé un comité qui recueillit des souscriptions. Une somme de soixante-dix mille francs fut rapidement réunie, car, dès ses premiers pas, la nouvelle industrie avait eu la chance de rencontrer des parrains riches et généreux.

Ce fut la course Paris-Bordeaux-Paris, la première course d'automobiles : elle suffit pour élucider le problème que l'on agitait depuis quatre ans. Quarante-huit heures après son départ de Versailles, Levassor était de retour à Paris. Durant ces deux pleines journées, son moteur Daimler n'avait, pour ainsi dire, pas cessé de taper. On proclama qu'aucune locomotive n'était capable d'effectuer un pareil trajet sans laisser refroidir ses organes. Derrière Levassor, six autres concurrents, tous montés sur pétrole, terminèrent le parcours. Le huitième fut le vétéran de la locomotion routière, le vieil omnibus Bollée, parti en touriste, garni de couchettes pour ses chauffeurs, et qui arriva cependant à temps pour figurer sur les contrôles, fermés au bout de cent heures. Quant aux

champions de la vapeur, aucun d'eux ne put terminer le parcours. Après avoir tenu la tête jusqu'à Tours, ils avaient dû s'arrêter l'un après l'autre, leur poids considérable brisant les roues ou désagrégeant la chaudière aux heurts de la route. La course avait donc bien prouvé la supériorité du moteur à explosion, comme propulseur de voitures légères et pour les longs parcours à marche rapide.

En remplaçant le combustible solide par le combustible liquide, la vapeur allégera ses voitures de courses et de tourisme ; M. Serpollet, qui en demeurera bientôt le seul défenseur autorisé, remportera de brillantes victoires sur les petits parcours et dans les épreuves de côtes, là où l'admirable élasticité de la vapeur d'eau peut profiter du coup de collier dont elle est capable et que le moteur à mélange tonnant ne peut donner. Mais pour l'endurance et la régularité, la vapeur n'a pas encore effacé sa défaite retentissante de Paris-Bordeaux-Paris. Et même pour le transport des poids lourds où elle se spécialisa et où elle réussit, on la verra obligée de reculer aussi devant le pétrole, de céder à celui-ci tout le petit camionnage. Dans le concours de véhicules industriels qui eut lieu l'été dernier, aucun engin de transport à vapeur ne figurait : le plus ancien partisan de la vapeur, le marquis de Dion, après y avoir renoncé pour les voitures légères, l'a définitivement abandonnée pour tous les genres de véhicules.

La troisième force motrice de l'automobile, l'électricité, avait également fait son apparition dans Paris-Bordeaux-Paris. Une voiture électrique appartenant à M. Jeantaud effectua pour la première fois un trajet de six cents kilomètres. Elle y mit le temps, à vrai dire, et employa des relais d'accumulateurs, disposés tous les vingt-cinq kilomètres. Signalons enfin que deux bicyclettes à moteur, les premières, avaient pris part à la course sans pouvoir l'achever.

La « performance » de Levassor — vingt-cinq kilomètres à l'heure pendant quarante-huit heures consécutives — fut une révélation. Elle créa un formidable mouvement d'intérêt, d'abord dans les régions que le vainqueur à son retour avait traversées sous une pluie de fleurs, puis dans toute la France ainsi qu'à l'étranger. Dès le lendemain, M. Shaw-Lefèvre se levait à la Chambre des communes et faisait abolir les règle-

ments surannés qui régissaient la locomotion mécanique dans le Royaume-Uni.

Avant que fût terminée l'année de Paris-Bordeaux-Paris, le 12 novembre 1895, le Comité de la course, réuni sur l'initiative de M. de Dion, fondait l'*Automobile-Club de France*. Dans la pensée de ses créateurs, ce groupement devait jouer pour la protection et le développement de l'industrie automobile le rôle qu'assuma le Jockey-Club à l'égard de l'élevage, lorsque, parmi ses membres, se forma la « Société d'encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France ». C'est rendre hommage à la vérité que dire que l'*Automobile-Club*, à l'exemple de la *Société d'Encouragement*, a toujours montré, parfois en des circonstances délicates, un souci très profond et très probe des véritables intérêts que confiait à sa vigilance un accord tacite des pouvoirs officiels, des constructeurs et du public.

Cette triple tâche de patronage, de tutelle et de diffusion, l'*Automobile-Club* l'a remplie à l'aide de trois moyens principaux. En organisant de grandioses épreuves de vitesse, il a répandu la connaissance du véhicule mécanique dans la plupart des contrées, de la France d'abord, de l'Europe ensuite, en même temps qu'il indiquait aux fabricants les progrès les plus utiles par des concours habilement choisis, et qu'il leur ouvrait un marché international par ses magnifiques Salons annuels. Grâce à des règlements où le sport et le progrès commercial trouvaient également leur compte, il sut imprimer à toutes les manifestations de l'automobile un caractère de bonne tenue et de régularité qui n'a pas peu contribué à bien asseoir son autorité morale. Enfin, en toute occasion, il n'a pas manqué d'intervenir, soit auprès du législateur, soit auprès du Gouvernement, pour éviter toute mesure qu'il considérait comme nuisible à sa pupille ou obtenir en faveur de celle-ci tel ou tel avantage.

Nous ne pouvons marquer le détail de cette triple action. Bornons-nous aux grandes épreuves, par où se sont traduits de la façon la plus apparente et cette influence de l'*Automobile-Club* et les progrès de la locomotion nouvelle.

Les courses et les concours se sont multipliés. Courses de vitesse, courses de fond, courses pour grosses voitures, pour

voitures légères, pour voiturettes, pour motocyclettes, courses de côtes, courses à l'alcool, et, depuis 1903, courses de canots automobiles. Concours de poids lourds, de fiacres, de véhicules industriels, de consommation, de voitures de tourisme. Il y en eut de tous les genres. Mais chaque année l'effort des ingénieurs et l'intérêt de la foule se concentraient sur l'épreuve type, la randonnée internationale, mise en train par l'*Automobile-Club*, et dont toutes les autres ne semblaient que la monnaie.

En 1895, elle s'appelle Paris-Bordeaux-Paris; en 1896, Paris-Marseille-Paris; en 1898, Paris-Amsterdam-Paris; en 1899, Paris-Bordeaux; en 1900, Paris-Toulouse-Paris. L'ambition de nos constructeurs s'élargit; elle veut franchir la frontière et conquérir l'étranger. D'où le programme des courses de capitale à capitale. En 1901, c'est Paris-Berlin; en 1902, Paris-Vienne; en 1903, Paris-Madrid. Mais une série d'accidents mortels vient jeter un voile de deuil sur la première étape de cette course Paris-Madrid, commencée à Versailles dans une nuit d'enthousiasme. Les grandes courses d'automobiles vont être tuées par l'excès même de leur popularité.

On se souvient de cette nuit de Versailles. Les progrès extraordinaires que, d'une épreuve à l'autre, faisaient la puissance des moteurs et la vitesse des voitures, comme aussi la bizarrerie et l'énormité des monstrueux engins, l'outrance des métaphores de la presse spéciale pour décrire ces bolides de la route ont affolé le public. Tout le Paris cycliste et chauffeur s'est rué sur la route de Saint-Cyr, où le départ doit être donné aux premiers rayons du soleil levant. Ceux qui n'ont pas vu défiler, dans l'obscurité d'une nuit sans lune, rendue plus obscure par le feuillage épais des grands arbres de l'avenue, ceux qui n'ont pas vu défiler les cohortes sportives de la curiosité parisienne, roulant sans bruit sur leurs pneumatiques, se succédant sans interruption de huit heures du soir à deux heures du matin, flots pressés d'un fleuve noir à la surface duquel glissent et se balancent des myriades de feux follets à chaque instant éteints par le coup de lumière des phares d'automobile, — ceux-là ont manqué un spectacle qu'on ne reverra sans doute pas.

Paris, ce matin-là, se prolongea jusqu'à Chartres, et de Chartres à Bordeaux la badauderie provinciale continua en double haie la badauderie parisienne. Mais cette badauderie-là, peut-être autant que la bicyclette et le moteur Daimler, a aidé au succès de l'automobile. Car d'autres pays que la France avaient, dès cette époque, la bicyclette, le moteur Daimler et la liberté de la route. Seul, le peuple le plus curieux de la terre pouvait faire un tel succès à l'une des plus étonnantes trouvailles de l'ingéniosité humaine.

En cette journée historique, ce travers national coûta gros : dans une telle cohue, au milieu de cette avalanche humaine qu'aucun service d'ordre n'aurait pu contenir, des accidents étaient inévitables. On eut plusieurs morts à déplorer, outre celle de deux concurrents, Marcel Renault et Lorraine-Barrow, victimes de cette terrible chevauchée qui lança sur la route poussiéreuse de mai cent véhicules, marchant à une vitesse de 80 à 100 kilomètres à l'heure. Un arrêté ministériel interdit la continuation de la course. Sur le parcours de cette étape Paris-Bordeaux, le premier, Gabriel, avait atteint la vitesse moyenne de 105 kilomètres à l'heure !

Ce fut la dernière grande randonnée. Désormais, les autorités ne permettront plus que des tentatives sur de très petits parcours, faciles à garder. Une seule exception sera faite en cette année 1905 pour la coupe Gordon-Bennett. Dans les pays étrangers comme en France, le « circuit » est désormais le seul parcours que l'on tolère. Bien surveillé, le « circuit » présente la sécurité d'une piste, pour les coureurs comme pour le public. On n'a eu dans ces dernières grandes courses aucun accident mortel à déplorer.

Quant aux progrès réalisés dans les voitures de courses, le tableau suivant montre l'accroissement de la vitesse et l'augmentation de la puissance du moteur :

		Vitesse moyenne à l'heure	Puissance du moteur
		—	—
1894	Paris-Rouen	21 kil.	3 ch. 75
1895	Paris-Bordeaux	24 —	4 —
1896	Paris-Marseille	25 —	6 —
1898	Paris-Amsterdam . . .	45 —	12 —
1899	Paris-Bordeaux .	48 —	16 —

		Vitesse moyenne à l'heure.	Puissance du moteur.
		—	—
1900	Paris-Toulouse	65 kil.	34 chev.
1901	Paris-Berlin	70 —	40 —
1902	Paris-Vienne	63 —	40 —
1903	Paris-Madrid (1re étape) .	105 —	90 —

Les voitures qui ont pris part à la coupe Gordon-Bennett en 1904 et 1905 étaient des voitures de 80 à 100 chevaux. Mais en raison des difficultés du parcours, la vitesse de Gabriel dans Paris-Madrid ne fut pas dépassée ni même atteinte. Aujourd'hui, les grosses voitures de courses renferment des moteurs de 120 chevaux et de 150 chevaux : les derniers records établis sont de 20 secondes 1/5 pour le kilomètre, ce qui donne près de 180 kilomètres à l'heure, de 4 minutes 8 secondes pour 10 kilomètres, de 55 minutes 18 secondes pour 100 kilomètres, de 5 heures 58 minutes 32 secondes pour 600 kilomètres.

C'est à la course que l'on doit les améliorations successives qui ont permis, en quelques années, de décupler la puissance du moteur et de tripler la vitesse, *sans augmenter le poids du véhicule* (fixé à 1 000 kilos pour les plus grosses voitures de course). Il va de soi que les voitures de tourisme, et d'une façon générale, tous les véhicules, terrestres ou nautiques, qui portent un moteur d'automobile ont profité de la leçon des courses. Mais les résultats acquis ne sont-ils pas suffisants? Ne peut-on, aujourd'hui, renoncer à ces expériences, coûteuses pour le constructeur et toujours un peu risquées, qui indisposent les pouvoirs publics, mécontentent une partie de la population et entretiennent dans une autre le prurit de la vitesse? N'est-il pas grand temps d'enlever l'automobile au sport, à ce sport qui a fait sa fortune et qui est en train de devenir — c'est l'avis du marquis de Dion, chaud défenseur des courses pendant de longues années, et de M. Hennequin, chef de bureau au ministère de l'intérieur, secrétaire de la commission extra-parlementaire de l'automobile, — qui est en train de devenir son plus redoutable ennemi?

Les avis sont très partagés. D'autres bons esprits pensent que l'on aura besoin longtemps encore, pour ne pas dire aussi

longtemps qu'il y aura des automobiles, du contrôle brutal et net de la course. Pour le commerce, ils font valoir que la course est seule capable d'apporter la récompense immédiate de patients efforts, en procurant à l'industriel vainqueur une publicité considérable. Pratiquement, ils soutiennent que nul concours d'où la route serait bannie, nulle expérience de laboratoire ne saurait remplacer la course et ils observent que dans la marine on essaie les chaudières à l'usine, mais que c'est en mer, à tirage forcé, qu'on les éprouve. L'*Automobile-Club de France* penchait vers le premier parti. Il avait décidé d'organiser en 1906 une « Coupe du Bandage » et un « Concours d'endurance » sur 5 000 kilomètres. Il n'était pas question de course. Mais la Chambre syndicale de l'Automobile s'est prononcée dans un sens contraire, et l'Automobile-Club, cédant à son désir, a voté, le 6 décembre dernier, le principe d'une grande course qui portera le nom de Grand Prix de l'Automobile-Club de France. Cette épreuve sera unique dans notre pays, et, d'une façon générale, on peut prévoir que l'automobile va entrer dans une ère nouvelle. Aux luttes de vitesse succédera, tout au moins en France, la période des concours portant sur les parties faibles de la voiture. On estime que le moteur à quatre temps et à quatre cylindres n'est pas loin de la perfection, mais que l'on n'en pourrait dire autant des bandages pneumatiques, par exemple. Ceux-ci ne sont-ils pas perfectibles en raison des qualités et des défauts mêmes du caoutchouc? L'industrie du pneumatique a-t-elle montré un esprit de progrès et d'initiative comparable à celui des constructeurs du moteur? Trouvera-t-on le remède dans un allègement de la carrosserie et une diminution de poids du châssis? Des systèmes de roues totalement différents remplaceront-ils le pneumatique? Autant de questions que des concours spéciaux auront à éclaircir, — avec beaucoup d'autres.

De même, l'application de l'électricité aux véhicules automobiles est loin d'avoir rendu jusqu'ici tout ce que l'on attendait, encore qu'un coupé électrique ait pu récemment se rendre de Paris à Trouville sans recharger ses accumulateurs. Des concours réservés à cette branche de l'automobile encourageront et dirigeront le génie des chercheurs.

***

Cette bifurcation s'impose d'autant plus que dans l'ensemble, l'automobile n'a pas réalisé tous les espoirs que ses éclatants débuts avaient fait naître. A la grosse réclame des courses, aux progrès stupéfiants du moteur, avons-nous vu correspondre une diffusion populaire de même importance, et les utilisations pratiques sont-elles en rapport avec les exploits sportifs? En un mot, le rôle social de l'automobile, entrevu à l'origine comme la raison et l'excuse des courses, comme la raison et l'excuse de la quasi liberté laissée aux chauffeurs sur la route, ce rôle social est-il considérable? La réponse est diverse. Suivant le point de vue auquel on se place, l'automobile a dépassé toutes les espérances ou en est encore à justifier la confiance de ses promoteurs. La diffusion proprement dite est merveilleuse; les applications industrielles et scientifiques sont nombreuses, quelques-unes inestimables; mais, pour les transports publics sur route, il faut bien avouer que l'on a eu des déceptions.

Considérons l'un après l'autre ces différents aspects de la question. La diffusion de l'automobile — la multiplication des voitures en est la preuve la plus apparente — a suivi une marche miraculeusement rapide. Le travail très complet fourni à la Commission extraparlementaire par son secrétaire, M. Hennequin, renferme des chiffres probants. En 1899, vingt-cinq ans après l'omnibus à vapeur de Bollée, cinq ans après Paris-Rouen, il n'y avait encore en France que 1 672 voitures automobiles de tout ordre. On en comptait, l'année suivante, 2 997; puis il y en a 5 386 en 1901, 9 207 en 1902, 12 984 en 1903, 17 107 en 1904, 21 524 au commencement de 1905; ces chiffres sont empruntés aux rôles de l'impôt, qui fonctionne depuis 1899. Donc, en six années, accroissement de 20 852 voitures. En 1900, l'augmentation est de 73 p. 100 sur l'exercice précédent, elle est de 90 p. 100 en 1901, de 71 p. 100 en 1902, de 41 p. 100 en 1903, de 32 p. 100 en 1904, de 26 p. 100 en 1905. Prenant texte du chiffre de la production de 1903, un peu inférieure à celle de 1902, M. Jules Méline, dans son livre, *le Retour à la terre*

et la Surproduction industrielle (mai 1905), après avoir admiré le mouvement ascendant de l'industrie automobile qui est, dit-il, « un des plus curieux phénomènes économiques de ces dernières années », ajoute ces mots : « Si florissante que soit cette industrie, ce serait une grande illusion de croire qu'elle va continuer sa marche ascendante. *La clientèle des automobiles est servie pour quelques années et il est évident que la période de grande fabrication ne tardera pas à être close.* »

Si l'on se reporte aux chiffres d'accroissement d'une année à l'autre, il faut conclure comme M. Méline. Mais la proportion d'accroissement n'est pas une mesure indéfiniment élastique, et si l'on considère au contraire les chiffres bruts de la production, on voit que les années 1904 et 1905 — 4 123 et 4 417 véhicules — accusent les plus fortes fabrications de l'industrie automobile. Il semble donc qu'il convienne de réserver son pronostic. Notons que, dans ce nombre de 21 524 automobiles, ne sont pas comprises les voitures en construction, celles qui sont en vente dans les magasins, ni celles des loueurs payant patente, ces différentes catégories n'étant pas soumises à l'impôt. Les 21 524 voitures payant la taxe peuvent être divisées en deux groupes : d'une part, les automobiles employées habituellement pour le service de l'agriculture ou d'une profession quelconque (sauf exceptions prévues par la loi) ; ces véhicules bénéficient de la demi-taxe. D'autre part, les automobiles acquittant la taxe entière.

Avec les premières, nous entrons dans le rôle social du nouveau mode de locomotion.

En 1905, on ne compte dans toute la France que 6 513 automobiles aidant habituellement à la profession, contre 15 011 voitures d'agrément. Encore Paris modifie-t-il la proportion générale au profit de l'automobile professionnelle puisqu'on y relève 1 074 véhicules de cette catégorie contre 2 515 voitures de tourisme ou de luxe.

Il n'existe en France, à la fin de 1905, *aucun service public d'automobiles*, ou s'il en existe au moment où j'écris, il s'agit d'essais récents pour lesquels on doit craindre le sort de toutes les tentatives précédentes, dont aucune n'a duré au delà de quelques mois. Quelles sont les causes d'un échec aussi complet dans une branche où le plus brillant avenir semblait

promis à la voiture de place et à la diligence automobiles? A la ville, l'alimentation du moteur, l'entretien, les réparations, les pneumatiques mangent tout le bénéfice. A la campagne, les voyageurs font défaut, car on ne peut leur assurer une vitesse commerciale supérieure à 12 kilomètres; — le villageois fait mieux que cela avec son bidet, et pour une vitesse supérieure, l'exploitation du tramway sur rails est plus économique. (Sachez que les tramways sur rails, malgré cet avantage, traversent actuellement une crise, s'étant multipliés prématurément.)

Voilà pour le transport en commun des personnes. Dans celui des marchandises, l'automobile n'a pas été plus heureuse jusqu'ici. A l'exception peut-être du service des colis postaux de Paris et de quelques applications aux messageries légères, il faut aller dans les administrations de l'État, chez les commerçants et les industriels, pour trouver un emploi fréquent et rémunérateur de la locomotion automobile. Les postes en usent pour le transport urbain et rapide des courriers; le petit camionnage par voitures à pétrole est en progrès et, pour les gros transports, les tracteurs à vapeur remplacent la traction animale, avec double bénéfice de vitesse et d'argent, dans un nombre — encore petit, mais qui va grandissant — de services particuliers (travaux du Métropolitain à Paris, mines, minoteries, usines, etc.) De ce côté-là, l'automobile a un bel avenir, et prochain, à condition d'éviter les inconvénients qui ont occasionné maints échecs. La grosse difficulté consiste à répartir la charge utile, c'est-à-dire le poids net des marchandises transportées (non compris le moteur et ses approvisionnements), de façon à ne pas endommager les routes sous la masse d'un unique véhicule pesant plusieurs tonnes et chargé lui-même de 15 ou 20000 kilos. Car, en détériorant les chemins, on se rend passible de redevances industrielles envers l'administration des Ponts et Chaussées, laquelle, comme on dit vulgairement, n'attache pas ses chiens avec des saucisses. Cette circonstance a décidé beaucoup de particuliers à revenir au transport par chevaux, et ces jours derniers encore nous pouvions lire dans les journaux que le représentant d'un quartier de Paris se plaignait des dégâts causés au pavé de grès par le passage des lourds camions d'une raffinerie.

Donc l'automobile n'a pas réussi, là précisément où ses qualités semblaient la conduire d'abord. Par contre, combien d'applications inattendues, grâce à la robustesse, à la maniabilité, à la légèreté du moteur à explosion ! On le monte sur des instruments agricoles, sur les bateaux de plaisance, sur les bateaux de pêche, sur les canots de sauvetage où il réalise une admirable amélioration qui sauvera bien des vies humaines, dans les sous-marins ; avec le temps et la construction par séries, il donnera aussi leur voiture aux petites bourses ; la navigation aérienne en attend son essor. Et faut-il parler de son action économique et morale la plus directe, la création d'une industrie florissante qui nourrit plus de cent mille ouvriers, qui a permis à nos ingénieurs-mécaniciens d'affirmer leur supériorité même sur leurs rivaux américains et allemands, qui, continuant l'action bienfaisante de la bicyclette, a ressuscité sur les belles routes de France le tourisme et le commerce qui en vit, a augmenté notre désir de remuer, de voir, de mieux comprendre le monde ?...

La période héroïque est close ou peu s'en faut. Il importe dans son intérêt que l'automobile se tourne vers les conséquences pratiques. Sa carrière dans cette voie peut, doit être beaucoup plus belle encore que sa carrière sportive. Aux hommes de sport qui l'ont lancée de comprendre que l'automobile ne remplira complètement ses destinées que si elle cesse d'être un engin de vitesse et d'effroi pour devenir la plus sûre des voitures de promenade, la plus commode des voitures d'affaires, tandis que l'évolution de l'industrie et de la science lui ouvrent chaque jour des directions imprévues.

RAOUL FABENS

QUESTIONS EXTÉRIEURES

GUILLAUME II

ET

LE RÈGLEMENT MACÉDONIEN

Quelles que soient les tristesses de l'heure et les menaces de demain, parmi les atrocités russes et les criailleries prussiennes, cette année 1905 ne s'en va pas sans avoir accompli de grandes choses au profit de l'humanité ; peut-être, dans l'histoire, prendra-t-elle sa place parmi les ères nouvelles, auprès de 1789 et de 1848. Avant de finir, elle nous donne, en un dernier « tableau », les flottes de l'Europe marchant contre Abd-ul-Hamid, les navires de toute l'Europe, sauf ceux de Guillaume II : rien ne pouvait mieux symboliser, je crois, les changements produits par cette année 1905.

Il y a deux années à peine, l'Europe semblait partagée, pour longtemps encore, en deux groupes de forces inégales et de conceptions irréconciliables. En Occident, la petite Europe des nations libres, des démocraties et des parlements, pour qui les mots de travail, de paix, de justice et de liberté ne sont pas toujours, sans doute, la règle pratique de vie intérieure et internationale, mais qui, du moins, saluent en ces beaux mots l'idéal de leurs rêves et le but de leurs efforts. De l'autre côté, la masse énorme de l'Europe centrale et levantine, vouée au culte de l'autocratie divine ou militaire, cathédrale gothique d'où montaient les quatre tours du piétisme prussien, de l'impérialisme habsbourgeois, du tsarisme moscovite et du khalifat ottoman.

Le Hohenzollern, le Habsbourg, le Romanof et l'Osmanli : entre ces quatre chefs de la contre-révolution, s'échangeaient bien parfois — pour le public — des mots désagréables, des gestes de méfiance ou de défi. Mais, unis par les mêmes intérêts de leurs dynasties, ces chefs de l'Europe féodale se tenaient, faisaient corps, et leur grande ombre, allongée au soleil levant, de l'Adriatique à la Caspienne, de la Macédoine à l'Arménie, couvrait le coupe-gorge où la folie d'Abd-ul-Hamid avait installé son abattoir de peuples.

A la fin de 1905, voici qu'à l'appel de l'Europe occidentale, le Romanof et le Habsbourg semblent abandonner enfin la cause du Sultan et, seul, le Hohenzollern reste à couvrir les massacreurs. Encore n'ose-t-il plus afficher trop cyniquement sa complicité dans les entreprises hamidiennes. Pour le monde et pour l'Allemagne, il doit se mettre en frais d'excuses. Il dit au monde qu'il est avec les Macédoniens et que sa flotte marcherait si la Méditerranée n'était pas si loin de Kiel. Et il fait entendre à ses peuples d'Allemagne qu'il doit ménager leurs intérêts commerciaux, ne point les sacrifier aux utopies humanitaires, car, après tout, deux millions et demi de livres turques — c'est le chiffre des commandes qu'Abd-ul-Hamid a faites aux usines allemandes, le jour même où l'on apprit l'abstention de Guillaume II, — deux millions et demi de livres turques, soixante millions de francs, sont un joli salaire! Le monde a souri de l'excuse : malgré l'odieux du rôle, le monde s'amuse encore des jeux et mines du grand acteur. Mais l'Allemagne goûtera-t-elle toujours la beauté de pareils marchandages? Faut-il croire que la conscience allemande est incapable de révolte, ou la démocratie allemande, incapable de révolution?

Je sais bien que l'on ne saurait assez compter sur la discipline foncière, qui fait de tout Allemand un soldat de l'Empereur. Croire que, du Rhin à la Vistule, il se trouve aujourd'hui ou qu'il se trouvera demain un seul opposant aux décisions de Guillaume II, — j'entends un opposant véritable, capable de passer à l'acte, — serait une illusion dangereuse, surtout pour nous autres Français. Quoi que décide l'Empereur, l'Allemagne admire et ratifie. C'est que l'Allemagne, traditionnelle et scientifique tout ensemble, ne fait

bien que ce que ses pères ont déjà fait ou ce que ses pères lui ont appris. Or, les Allemands, dans leur histoire, n'ont jamais appris comment une nation secoue la royauté. Il fallait être roi de France, il faut être roi d'Angleterre, ou d'Italie, ou d'Espagne pour compter parmi ses ancêtres un souverain expulsé par ses propres sujets. Et les services qu'a rendus le Hohenzollern à la patrie allemande, sont de trop fraîche date pour que le peuple entier ne continue pas à confondre le dévouement à la nation et la fidélité à l'Empereur.

Ne nous faisons donc pas d'illusions. Laissons dire ceux qui, naïvement, cherchent en Allemagne la source généreuse d'où la justice coulerait sur le monde. Sachons bien que le militarisme du Hohenzollern, — grande nef de cette cathédrale monarchique, dont les transepts, le chœur et les bas-côtés encombraient, hier encore, les trois quarts de l'Europe, — n'offre aux yeux ni lézarde ni tassement, aucune promesse de ruine... Mais n'oublions pas comment, dans la réalité, tombèrent maints édifices gothiques.

Quand les hérésiarques et iconoclastes du XVIe siècle s'attaquaient à une cathédrale, ils n'avaient pas besoin de monter jusqu'aux clefs de la grande voute ni même de s'aventurer dans la forêt des colonnes. Du dehors, en coupant les ogives des arcs-boutants, en ébranlant le mur des bas-côtés ou le pied des contreforts, ils savaient que d'elle-même la besogne se ferait; car, les contreforts chancelants ou les collatéraux abattus, rien ne peut conjurer l'effondrement des voutes : quand tout un peuple de fidèles s'y voudrait employer, il n'est plus de force humaine qui puisse maintenir l'édifice contre la poussée, la lente, l'irrésistible poussée des forces naturelles, et plus la voûte était haute et massive, plus la chute en était soudaine.

Jusqu'en 1905, le militarisme du Hohenzollern avait de toutes parts, sauf vers l'Occident, —de ce côté, il dresse encore sa façade hautaine, — une ceinture de clochers, de chapelles, de nefs latérales, de clochetons, de pinacles, d'arcs rampants ou appuyés : l'absolutisme tsarien, la bureaucratie habsbourgeoise et le régime hamidien étaient les pièces maîtresses de cette armature; une Italie dupée, une Serbie déshonorée, une

Bulgarie comprimée, une Roumanie serve, un Danemark terrifié en étaient les pièces secondaires. De cette double et triple ceinture, que reste-t-il aujourd'hui et qu'adviendra-t-il demain? Une Norwège radicale, un Danemark relevé, une Finlande et une Pologne autonomes, une Russie constitutionnelle, une Autriche démocratique, une Hongrie et Slavie fédérées peut-être, une Balkanie réformée ou libre : partout, les barrières tombant, les routes ouvertes aux besoins ou aux progrès des peuples. Et voyez les conséquences immédiates.

Lors des affaires crétoises on avait déjà vu les navires des Puissances accourir dans les eaux turques, mais pour maintenir la Crète sous le joug : c'est du moins le résultat qu'au début escomptaient les diplomates. Guillaume II marchait alors et parlait haut parmi les confédérés. Si les choses tournèrent autrement, ce ne fut la faute que des trois amiraux italien, français et anglais, de l'amiral français surtout, qui décida la suppression en Crète du régime hamidien. Mais, du jour où cette politique occidentale se dessina, les navires, puis le pavillon même de Guillaume II disparurent ; le jour où cette politique triompha, l'Autrichien disparut de même, et le Russe ne resta que pour retarder ou contrarier les efforts de ses collègues. Donc, malgré Guillaume II, sans l'Autriche et, presque, sans la Russie, les seules Puissances de l'Occident donnèrent à la Crète un peu de justice et de liberté.

Aujourd'hui, c'est toujours sans Guillaume II, malgré lui peut-être, que les Puissances reviennent exiger pour la Macédoine un minimum de droits. Mais la Russie semble désormais liée, tant par ses alliance et amitié que par ses nécessités internes, à la politique des peuples occidentaux, et c'est l'amiral autrichien qui conduit la flotte de ce Concert européen.

Je ne me fais aucune illusion sur les résultats tangibles de l'entreprise. Je sais que volontairement les diplomates se laisseront encore duper par quelque mensonge du Sultan, ou se contenteront de promesses, tout au plus de réformes apparentes : la Macédoine, sur l'heure, ne récoltera pas grand' chose peut-être. Mais, quand elle n'obtiendrait au dedans qu'une insignifiante réforme de ses finances, moins encore, un simple changement de ses exploiteurs et de ses financiers,

elle aurait gagné au dehors quelque chose de plus, quelque chose de grand, car les peuples sauront désormais que ces Macédoniens, ces révolutionnaires, ces anarchistes, dont la presse officieuse et les gens en place nous faisaient, il y a deux ans, le portrait le plus sinistre, sont en vérité les serviteurs de la civilisation et les collaborateurs de l'Europe : les Puissances proclament que le droit est du côté de la Macédoine.

En justice, la Macédoine a gain de cause; en fait, elle pourra quelque temps encore subir le déni de ses droits. Mais de la sentence proclamée à la mise en possession, le passage est inévitable : c'est une force aussi que le droit, une grande force, active, mobile, et plus rapide qu'il ne semble, et Guillaume II lui-même revendique cette arme, quand il accuse l'injustice des ennemis qui, paraît-il, menacent l'Allemagne. « Menaces injustes », disait-il en son discours du trône. Étrange parole dans la bouche d'un Hohenzollern, d'un élève de Bismarck! Existerait-il donc une justice entre les nations?

Personne en vérité ne menace l'Allemagne. Personne, — même ceux qui passagèrement en ont le plus à souffrir, — ne regrette que les peuples allemands aient trouvé le bonheur et la paix dans l'unité. C'est toujours un gain pour le monde, et tôt ou tard ce doit être un gain pour nous autres Français qu'une nation soit prospère. Du jour où l'Allemagne ne mettra son avenir que dans le travail et dans la liberté, — et tôt ou tard, par le jeu des lois et forces naturelles, une Allemagne démocratique remplacera le despotisme d'aujourd'hui, — nous savons bien que nos droits nationaux trouveront sécurité et bénéfices à la richesse et à la grandeur de ce voisin. Le présent nous lèse et nous inquiète. Nous attendons sans rancune, mais sans crainte, le juste avenir. Et toute l'Europe qui pense n'a pas d'autres sentiments.

Si Guillaume II ne trouve plus chez ses alliés l'aveugle dévouement qui fit si longtemps de l'Autriche et de l'Italie les serves de Berlin, ce n'est pas l'injustice d'autrui que l'Empereur doit accuser. Rien ne peut montrer aussi bien que cette affaire macédonienne pourquoi l'Allemagne impériale est aujourd'hui isolée. Il y a six mois, on faisait un grief à M. Delcassé d'avoir débauché l'Italie. Aujourd'hui, sans

doute, c'est aux Anglais que l'on va reprocher d'avoir débauché l'Autriche. La diplomatie anglaise intervint assurément pour entraîner les gens de Vienne à l'expédition contre Abd-ul-Hamid, et l'habileté de lord Lansdowne fut pour quelque chose dans le succès. Si les *Livres Bleus* ne nous apprennent rien de précis sur les négociations entre Vienne et Londres, nous savons par les journaux qu'elles furent actives et l'on dit que le roi Édouard personnellement s'y employa. Mais qu'auraient pu les sourires, les promesses et belles paroles d'un diplomate ou même d'un roi, si les gens de Vienne n'avaient senti l'impérieuse pression des besoins populaires?



Depuis trente ans bientôt que l'Autriche-Hongrie était en effet la chose du Hohenzollern, — et Guillaume II surtout en avait fait *son* Autriche, l'instrument de ses propres desseins, la servante de ses intérêts personnels, dynastiques ou nationaux, — il fallait être aveugle pour ne pas voir que tous les intérêts des communautés slaves, hongroises, roumaines, italiennes et même allemandes qui composent la double monarchie, étaient sacrifiés aux exigences de Berlin et que la servilité de Vienne ne compromettait plus seulement la dignité du monarque, l'honneur de ses hommes d'État, mais entravait le progrès et même la vie matérielle des peuples, de tous les peuples austro-hongrois.

Est-il besoin de rappeler vingt siècles d'histoire ou seulement d'ouvrir une carte de l'Europe pour montrer le rôle éternel que la nature impose aux détenteurs de cette Autriche-Hongrie, s'ils veulent, en servant les intérêts du monde, servir leurs propres intérêts? Au cœur de l'Europe, ce couloir et cette plaine du Danube, avec les enclaves des affluents et les annexes bohémienne et polonaise, sont assez fertiles, assez riches en troupeaux, en forêts, en mines, pour nourrir sans grand travail une population très dense : une humanité primitive pourrait se contenter d'un si beau, d'un si grand domaine, et ne point dépasser les montagnes de son horizon. Mais ces eaux, ce Danube et ces fleuves, routes qui viennent du dehors et qui y mènent, ont toujours eu un rôle plus impor-

tant que la terre elle-même dans la vie de cette région. De l'est vers l'ouest ou réciproquement, du sud vers le nord, de la Méditerranée vers la Baltique, de l'Atlantique vers la mer Noire, de la plaine russe vers les Alpes, des golfes tempérés vers les rivages polaires, des tribus asiatiques aux peuples européens, huit ou dix routes mondiales convergent ici et se croisent : au carrefour, Vienne ou Pest devrait être le marché central de l'Europe, si les maîtres de l'Autriche-Hongrie savaient aménager, simplement tenir ouverts et garder sûrs les chemins que leurs fleuves conduisent ou que leurs monts laissent passer.

Toutes ces routes eurent, à travers les siècles, leur influence déterminante sur la destinée du pays ; chacune à son heure amena quelque changement radical dans l'existence et la race même de ces peuples. L'une amena la civilisation romaine à travers les Alpes ; l'autre conduisit la conquête germanique au long du Danube ; une troisième servit aux invasions slave ou hongroise à travers les Carpathes ou les montagnes de Bohème et de Moravie. Mais alors que toutes les autres routes prenaient et perdaient tour à tour le rôle principal, l'une d'elles conservait toujours son rôle secondaire, mais essentiel. C'est la route qui jadis amena la civilisation méditerranéenne des siècles grecs et byzantins vers la sauvagerie celtique, dace ou hongroise ; c'est la route qui devrait aujourd'hui ramener la civilisation européenne vers la barbarie levantine. C'est, à travers la Macédoine, la route qui descend le Danube, puis entre, après Belgrade, dans le couloir de la Morawa, gagne les défilés et la descente du Vardar et va trouver à Salonique le fond du golfe méditerranéen.

De l'Archipel à la Baltique, des forêts septentrionales au verger méditerranéen, c'est le chemin le plus direct, le plus rapide, le plus commode, le plus court en vérité. Et des peuples du nord aux peuples du midi, des gens de la bière aux gens du vin, des mangeurs de pain noir et de choucroute aux mangeurs de riz ou de pain blanc, des glaces et des fourrures aux mûriers, aux oliviers, au soleil, quels échanges continus devrait établir cette traversière de l'Europe pour le profit de tous les riverains, pour le profit surtout des maîtres du carrefour ! Mais Vienne, Raab, Bude, Mohacz, Péterva-

radin, Karlowitz, Belgrade, Passarowitz, Uskub, vingt autres noms encore de batailles ou de traités viennent à chaque étape nous rappeler que depuis quatre siècles, depuis l'entrée des Turcs en Europe, cette route ne fut qu'un passage d'armées, où, comme en un ballet de passes bien réglées, Musulmans et Chrétiens s'avancèrent et reculèrent tour à tour, mais toujours se massacrèrent les uns les autres et se pillèrent à l'envi.

Durant deux siècles (XVI[e] et XVII[e] siècles), les Turcs coururent et sabrèrent jusqu'à Vienne. Durant un autre siècle (XVIII[e] siècle), ils oscillèrent de Bude à Belgrade suivant les fortunes du combat, tantôt pillards de Bude, tantôt assiégés de Belgrade. Au cours du dernier siècle, ils reculèrent définitivement, se replièrent derrière le Danube, puis derrière la Save, sur la Morawa, sur le Vardar enfin. Mais le soldat de Vienne ne les suivit pas dans leur retraite : sans les harceler plus loin, il s'arrêta au bord de la Save. On proclama l'utilité, la sainteté, l'intangibilité de l'Osmanli. On enseigna ce dogme à tous les diplomates, dès leur plus tendre duvet. Pourtant, le Congrès de Berlin oublia de respecter le Rubicon : de l'autre côté de la Save, en pleine péninsule balkanique, on enleva au Turc quatre de ses victimes ; on mit la Bosnie et l'Herzégovine sous la loi effective de l'Autriche, la Serbie et la Bulgarie sous la protection lointaine de l'Europe.

Pour compléter l'œuvre de défense austro-hongroise et de pénétration européenne, pour assurer aussi l'œuvre de concorde balkanique, il eût été indispensable d'entreprendre la pacification sociale et la réforme administrative de la Macédoine, l'ouverture complète de la route jusqu'à Salonique et, par ce lien d'échanges, la conciliation des hommes et des intérêts, l'apaisement des rancunes et des fanatismes. Mais d'une façon systématique les gens de Vienne négligèrent ou nièrent ce devoir : une Macédoine pillée et massacrée, improductive pour elle-même et inutile pour le reste du monde, intenable aux indigènes et impénétrable aux étrangers, leur semblait la condition essentielle du bonheur austro-hongrois ! Et durant vingt-cinq ans les gens de Pest, plus proches cependant de l'enfer macédonien, plus intéressés à la sécurité de

la route et au développement du commerce, se laissèrent persuader qu'eux surtout avaient tout à gagner à la torture de la Macédoine, tout à craindre de sa libération et de sa prospérité.

Des raisons de politique intérieure semblaient motiver cette diplomatie criminelle. M. Ch. Loiseau nous expliquait tout à l'heure comment, depuis trente années, les Slaves de Transleithanie furent les victimes des gens de Pest, dupés par les gens de Vienne. Les dissensions de 1866 et les batailles de 1848 avaient mis dans les cœurs magyars la haine ou le mépris de ces Croates et de ces Serbes, dont le loyalisme envers le Habsbourg avait retardé de dix-huit ans l'émancipation de la Hongrie. Gardant leurs idiomes nationaux, attachés à leurs églises nationales et à leur patriotisme, revendiquant leur culture propre et leur autonomie, ces Slaves menaçaient — disait Vienne — de faire dans la Transleithanie magyare la même scission dont rêvaient leurs cousins de Moravie et de Bohême dans la Cisleithanie autrichienne.

Or, ces Slaves transleithans, ces Serbes et ces Croates, tournaient volontiers leur sympathie ou leur pitié vers leurs frères balkaniques, surtout vers les autres peuples serbes que tous les liens de la parenté et de la vie unissaient aux Serbes de Hongrie. Une « Grande Serbie », réunissant tous les peuples serbes et touchant à l'Adriatique par l'Herzégovine et le Monténégro, à l'Archipel par la Macédoine, au Balkan par la Serbie actuelle! Ce rêve, qui ne hantait pas encore la foule serbo-croate, enchantait du moins les espoirs de l'élite. Et le Magyar se demandait avec effroi ce que deviendrait sa petite Hongrie en face de cette énorme Slavie du sud, tandis que vers le nord une autre Slavie se formerait peut-être, réunissant Tchèques, Moraves, Polonais, Ruthènes. Ces deux Slavies pourraient s'unir en une seule masse hostile à la patrie hongroise, car une troisième puissance slave, se flattant d'amener un jour à son Kremlin de Moscou tous les hommages du slavisme, proclamait la nécessité d'une Panslavie.

Dans le passé déjà, cette union panslaviste s'était faite contre le Magyar; en 1848, c'était la coalition des Serbo-Croates et des Russes, au service des gens de Vienne, qui, seule, avait pu mâter la révolution hongroise. Qu'en 1878, au lendemain du

Congrès de Berlin, trente ans après Jellacich et Paskiéwitch, les Hongrois n'eussent pas oublié cette coalition ; qu'ils en aient redouté pour l'avenir quelque renouvellement fatal à leur indépendance : personne de nous, qui depuis trente-cinq ans n'avons pu oublier certaines choses, ne trouverait à s'en étonner. Mais que ce spectre du panslavisme ait continué d'effrayer les Magyars jusqu'en 1905, vingt-cinq ans après l'émancipation de la Bulgarie, voilà qui surprendrait peut-être si l'on ne savait que, chaque jour, durant ces vingt-cinq années, les gens de Pest furent réchauffés en leurs colères ou réveillés en leurs inquiétudes par les avertissements charitables de leurs associés, les rappels amicaux de leurs alliés, les calomnies de Vienne et les théories « scientifiques » de Berlin.

Depuis vingt-cinq ans, de 1880 à 1905, devant l'exemple de la Bulgarie, il fallait, en vérité, fermer les yeux pour ne pas voir ce que devient un peuple slave, affranchi par les apôtres et les soldats du panslavisme et revendiqué un instant par le tuteur de Moscou. Du jour où le Bulgare prit conscience de ses besoins et put disposer de son choix, du jour où librement il eut à s'engager dans les liens matériels de la race ou dans les combinaisons de l'intérêt et les affinités de l'esprit, ce Bulgare est-il resté un jouet de la férule moscovite, un simple pilier de la Grande Slavie? N'est-il pas devenu la sentinelle avancée de l'Occident, le disciple et le correspondant de notre civilisation, de notre commerce, de notre idéal européen? Qui sait mieux parler aujourd'hui de progrès, de justice et de liberté? Et qui sait mieux agir en conséquence, mieux éduquer la foule, la tirer de l'ornière où trois cents ans d'oppression turque et d'exploitation orthodoxe l'avaient écrasée?

Le Bulgare (et tout peuple libéré, slave ou non, fera toujours de même : les souvenirs de servitude rendent ombrageuse l'indépendance de l'affranchi) le Bulgare n'a pas engagé son avenir dans quelqu'une de ces combinaisons mystiques ou bestiales, que voudraient établir les politiciens de la race, — les *raciens*, si j'ose dire, — entre tous les descendants d'un ancêtre problématique ou sauvage, entre tous les produits d'une même femelle ou d'un même étalon, entre tous les participants d'une hérédité mauvaise (car les vices ou les tares

s'héritent, hélas ! plus facilement et plus longtemps que les qualités ou les vertus) et d'une tradition arriérée. Tradition, hérédité, descendance : les *raciens* voudraient imposer à la vie internationale la tyrannie du passé ; avant 1789, leurs théories auraient été de mise ; mais depuis un siècle, nous avons appris au monde, nous autres Français, à vivre dans le présent, à regarder vers l'avenir, et à juger les hommes, non sur leurs figures ou leurs ancêtres, mais sur leurs actes et leurs principes. Quand les Magyars se vantent justement d'avoir été les plus constants adeptes de nos idées françaises, comment ont-ils pu mettre vingt-cinq ans à s'apercevoir qu'un Slave éduqué devient un Européen comme nous, qu'une Slavie libérée comprend ses intérêts et ses devoirs, ne vend pas ou ne livre pas à d'autres la disposition de ses destinées, mais cherche parmi ses voisins à concilier ses besoins nationaux avec les besoins des nations qui, respectant le droit d'autrui, exigent aussi qu'on respecte le leur ?

C'est qu'amis constants, mais un peu lointains, de la France, les Magyars étaient d'abord les alliés de Berlin, les associés de la force prussienne, les admirateurs un peu trop crédules de la science germanique, — et l'on sait de reste quels crimes contre l'humanité peut accomplir la force prussienne et quelles erreurs de conduite la science germanique semble parfois légitimer. Science des races, science des langues : parce que l'ethnographie découvre une différence évidente entre les peaux, noires, blanches ou jaunes, les tignasses, plates, crépues ou frisées, les cheveux, noirs, châtains ou blonds, les crânes, ronds ou longs, et parce que la linguistique établit une distinction certaine entre les parlers, sémitiques ou indo-européens, slaves ou germaniques, celtiques ou latins, on veut couper l'humanité en tranches « scientifiques », au mépris des désirs individuels, des affections nationales, de la justice universelle, et l'on organise le monde suivant une hiérarchie « naturelle », où les hommes et les peuples n'ont de droit au bonheur, à la vie, qu'en raison de leur parenté avec les races, de leur familiarité avec les langues, que l'on proclame supérieures..

Supérieurs, et pour ainsi dire suprêmement supérieurs, sont les peuples du Hohenzollern. Inférieurs, tous les autres,

mais avec des degrés; car, du Nègre, chair à torture coloniale, puis du Jaune, chair à pénétration économique, jusqu'au Hohenzollern, représentant de Dieu, les hommes et les peuples blancs s'échelonnent sur les degrés d'ignominie, d'honneur ou de splendeur, que leur a mérités dans l'estime allemande leur hostilité, leur bienveillance ou leur servilité envers le Maître. Les Slaves occupent l'un des degrés plus bas, parce qu'ils ont toujours fourni les ennemis les plus vaillants ou les victimes les moins résignées du Hohenzollern, parce que Berlin même n'existe qu'à leurs dépens et que leur sourd travail de « lapins » fouisseurs (le mot est du chancelier de Guillaume II) mine sans trêve le bel arrangement de cette hiérarchie à la prussienne. Plus bas que les Latins, plus bas même que les Français, c'est au niveau des Jaunes qu'il faut reléguer ces faux Européens, ces voisins de l'Asie, ces cousins des Jaunes, en vérité. Et même il est des Jaunes qui, ayant pris contact ou lié partie avec le Hohenzollern, doivent passer bien avant ces Blancs « mauvais teint ». Le Turc et le Magyar ne sont que des Jaunes après tout, mais des Jaunes au service du Maître.

Mépriser le Slave, le dépouiller, l'opprimer, ne jamais lui venir en aide, mais exciter, armer et soutenir ses ennemis : c'est la leçon que, depuis trente ans, les gens de Pest ont reçue de Berlin, et, nation de soldats, ils n'ont que trop fidèlement suivi ce mot d'ordre. On leur a, de plus, enseigné que, jaunes comme le Turc, ils devaient aider l'Osmanli dans ses habituelles besognes, couvrir de leur chevaleresque renommée ses vices les plus répugnants et ses attentats les plus odieux : par sentiment de famille, ces gens d'honneur ont apporté leurs hommages aux pieds d'Abd-ul-Hamid !

Durant vingt-cinq ans, de 1880 à 1905, la Hongrie ne fut, entre Berlin et Yildiz-Kiosque, que la courtière, — et la dupe. Car c'était duperie, le spectre du panslavisme; duperie, la communauté de race entre les houssards de Rakoczi et ce ramassis de Byzantins, de Circassiens, d'Arabes, de Syriens, de Phanariotes, de Francs renégats, que sont aujourd'hui les Turcs de Stamboul; duperie, la prétendue parenté d'un honnête Magyar avec ce louche mulet arméno-kurde qu'est Abd-ul-Hamid; duperie encore, et coûteuse duperie, la fermeture

de cette route macédonienne qui, ouverte, aurait fait des Magyars les libérateurs et les éducateurs, mais aussi les premiers bénéficiaires de l'indépendance balkanique ; duperie surtout, et odieuse duperie, l'arrêt de circulation et de justice entre Pest, terminus de la civilisation européenne, et Salonique, entrée de la barbarie levantine.

Pour détromper les gens de Pest, il a fallu que la révolution russe vînt supprimer leur vaine terreur de l'Ogre et leur prouver que Slave n'est pas à jamais synonyme d'esclave, mais que la Slavie, elle aussi, aspire au bonheur d'être libre et que Moscou aura désormais, de longues années durant, une besogne plus pressante que de grouper les forces du panslavisme contre les avant-gardes de la raison occidentale. Et il a fallu que l'associé et l'allié allemands appesantissent sur la Hongrie leurs exigences, que Vienne et, derrière Vienne, Berlin réclamassent pour leur langue supérieure l'éternel monopole du commandement : « parité de droits », dit la constitution de l'Empire dualiste ; mais un Prussien ne reconnaît l'égalité qu'à un Prussien et quand un autre peuple, fût-ce un allié, fût-ce un ami, ose revendiquer ses droits égaux, Vienne et Berlin ont tôt fait de déchaîner contre lui la force brutale des hommes ou des choses.

Contre le Magyar, Vienne, depuis 1848, croyait tenir en réserve la force brutale des Serbo-Croates. Aujourd'hui, pour les gagner, Vienne semble prêter attention à quelques-uns de leurs griefs : sa compassion aux malheurs des Slaves de Macédoine n'a pas d'autre origine peut-être. Mais Pest, usant du même jeu, fait aux Slaves du dedans et du dehors les mêmes avances : la Macédoine a profité de cette rivalité austro-hongroise, comme jadis elle pâtissait de l'entente. La diplomatie anglaise a su guetter, puis saisir le moment décisif où l'on pouvait entraîner les deux rivaux au service de la cause macédonienne et faire de l'amiral austro-hongrois le chef de la flotte européenne. Le mérite d'une telle opération n'est pas médiocre. Mais l'Angleterre n'eût pas réussi, je crois, sans la collaboration de Guillaume II.



Les vertus et qualités de Guillaume II sont voyantes et retentissantes, mais ses défauts ne le sont pas moins : au service d'une politique personnelle, il met un égoïsme plus personnel encore. De toute cette combinaison turco-magyaro-austro-allemande, dont le résultat le plus visible était la ruine de la Macédoine, un autre résultat non moins clair était l'enrichissement des financiers et commerçants prussiens. A Guillaume II et à ses gens, Abd-ul-Hamid achetait, en bonne monnaie sonnante, les instruments à torturer les peuples de son empire. Vienne et Pest ne concouraient donc à la ruine de la Macédoine, — dont la prospérité aurait fait leur propre richesse, — que pour assurer de plus gros péages aux banquiers et armuriers de Berlin. Dans les livres d'enfants, on raconte de pareilles histoires entre loups, singes, renards et lions, et, dans ces fables, il est de bonnes bêtes qui ne se lassent jamais de tirer les marrons du feu. Dans la vie réelle, entre hommes, il n'en est pas toujours ainsi : d'un commun accord, oubliant leurs autres rivalités, il est possible que Vienne et Pest se soient lassées d'entretenir à leurs frais, aux dépens de leur industrie et de leur commerce, le brasier balkanique d'où le seul Guillaume II tirait — comme on dit chez nous — de l'or en barres.

Qu'ici encore la diplomatie anglaise soit intervenue pour mettre en valeur le contraste ; qu'elle ait su parler affaires, invoquer des chiffres, lire à Vienne les rapports des consuls britanniques sur la situation du commerce macédonien : l'argument est-il de mauvaise guerre ou déplacé dans la bouche de ces commerçants ? Le consul anglais à Salonique écrit en juin 1905 :

Le commerce daus son ensemble fut meilleur en 1904 qu'en 1903 : les importations et exportations furent plus élevées, et ce progrès est dû à l'état moins troublé de la province durant la première moitié de l'année, mais surtout à d'excellentes récoltes. On espérait pour la fin de l'année une grande activité dans les affaires ; mais cet espoir fut entièrement déçu. Imaginer qu'une plus grande sécurité règne en ce pays et que les affaires, par suite, vont énormément grandir

— comme on le prétendait en certaines sphères — est d'un optimisme ridicule. Rien n'est plus éloigné de la vérité; le pays est aussi peu sûr que jamais et le commerce ne montre quelque amélioration qu'en comparaison de la très mauvaise année que fut 1903 [1].

Qui souffre le plus de cet état de choses? Les nations maritimes ne font guère qu'acheter en Macédoine : elles viennent prendre à Salonique et à Kavala les blés, les tabacs et les peaux. Mais où la Macédoine achète-t-elle les draps, les fers, les sucres, les articles et produits grossiers dont sa misère l'oblige à se contenter?

Pour les fez et pour le papier à cigarette, l'Autriche-Hongrie a pratiquement le monopole de l'importation. Tous les fez importés sont faits en Autriche-Hongrie, et des vingt-quatre mille livres sterling de papier à cigarette, dix-huit mille sont d'origine austro-hongroise.

Le Musée commercial de Hongrie a des agents permanents à Uskub; ce sont en vérité des voyageurs de commerce résidents. La première place dans les importations est tenue par l'Autriche-Hongrie, qui a l'avantage de la proximité et dont les manufacturiers s'efforcent de compléter cet avantage naturel par tous les moyens [2]...

A quoi bon les enquêtes des agents commerciaux et les efforts des manufacturiers, si les diplomates sacrifient le commerce austro-hongrois aux petits bénéfices de Guillaume II? Tôt ou tard, cette question devait, presque d'elle-même, s'imposer aux gens de Vienne comme aux gens de Pest. Au lieu d'une Turquie ravagée, ils devaient sentir tôt ou tard le besoin d'une Macédoine prospère. Au lieu de lignes stratégiques et de wagons blindés, promenant d'Uskub à Salonique et de Monastir à Dédéagatch les canons, fusils, cartouches et harnais germaniques, il leur fallait, à eux, des trains rapides ou de paisibles convois, circulant sans coups de feu ni risque de pillage et distribuant à chaque station camelotte et commis-voyageurs. Il est encore possible que l'Angleterre ait soufflé aux commissionnaires de Pest l'ambition de sleeping-cars et d'une Malle des Indes qui, sur la route d'Ostende à Salonique, emprunteraient le réseau austro-hongrois et feraient

1. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3430.

2. *Idem, ibid.*

de Vienne et de Pest les étapes de cette route mondiale entre Londres, Port-Saïd et Bombay. Mais il est plus vraisemblable qu'une dernière combinaison de Guillaume II exaspéra les colères du commerce austro-hongrois : l'affaire des mines de Thasos.

Sur le bord de la Macédoine, Thasos est une île minière où deux sujets ou protégés français et autrichien avaient obtenu des concessions. Un beau jour, le Sultan dispose de ces mines en faveur d'une compagnie allemande, et, à Constantinople pour ces mines de Thasos, comme à Fez pour les travaux de Tanger, l'ambassadeur de Guillaume exige que les ayants-droits soient frustrés sur-le-champ : tout au plus les ambassadeurs d'Autriche et de France obtiennent une promesse d'indemnité à leurs nationaux. Cette piraterie n'est qu'un début : pour charger la calamine de Thasos, les Allemands installent un service de vapeurs et viennent d'abord à Kavala déposer les produits et manufactures germaniques, qui leur servent de fret à l'aller, et que la calamine remplace comme fret de retour. Kavala, port de Drama et de la Macédoine orientale, était sous le monopole austro-hongrois ; depuis un siècle, le *Lloyd* exploitait cette escale : en 1903 167 vapeurs austro-hongrois y entraient, tandis que le pavillon allemand n'était représenté que par 17 bateaux ; en 1904, les Austro-Hongrois ont encore 106 bateaux, mais les Allemands en ont 96. Et la même invasion menace Salonique où 45 vapeurs allemands entraient en 1903 : il en vient 58 en 1904.

Le consul d'Angleterre à Hambourg écrivait en 1901 :

La *Compagnie Allemande de Bateaux à vapeur au Levant* a augmenté en 1899 son capital (de 110 000 livres sterling à [illegible] 000 livres) et sa flotte (de 15 vapeurs à 20). En 1900, elle a fait une convention avec le gouvernement impérial pour un service de malles-postes vers les ports du Levant. L'établissement d'un nouveau service entre Hambourg et les Échelles de Syrie, par Anvers, Lisbonne, Malte, etc., fait toucher ses vapeurs à tous les ports de la Méditerranée orientale, de la Mer Noire et de la Mer d'Azof. Des réductions de fret sont combinées entre les chemins de fer et la Compagnie pour favoriser l'exportation au Levant des marchandises venant de l'intérieur de l'Allemagne : les exportations en Turquie, Bulgarie et Mer Noire vont devenir de plus en plus difficiles pour les

nations qui ne jouissent pas de tels avantages et qui ne pourront plus lutter contre les exportateurs allemands.

Le même consul écrit en 1902 :

On dit que la *Compagnie du Levant* est sur le point d'acquérir la flotte de la Compagnie turque *Egée* : 15 bateaux d'un tonnage de 10 400 tonnes, qui font le service entre les ports turcs. La nouvelle n'a pas encore été confirmée. Cette *Compagnie du Levant*, aussi bien menée que les autres entreprises hambourgeoises, s'efforce depuis 1895 de développer le commerce allemand à travers la Méditerranée levantine : elle a été grandement aidée par le système de tarifs différentiels sur les chemins de fer germaniques. Ses vapeurs, qui touchent maintenant à toutes les Échelles jusqu'au fond de la Mer Noire, rendent — si l'on en croit des témoins dignes de foi — la concurrence de plus en plus impossible aux autres pavillons et le commerce allemand de plus en plus prospère en Turquie.

Dans son rapport annuel, la *Chambre de Commerce* française écrit de Constantinople : « La *Compagnie allemande du Levant* a d'excellents bateaux, de bons marins et des directeurs qui, cherchant tous le progrès, rendent service non seulement à leur Compagnie mais à tous les intérêts du commerce allemand. A Rodosto, le pavillon allemand a pris la première place ; le blé de Rodosto entre maintenant en France par Anvers, où touchent les vapeurs de la Compagnie. A Varna, les résultats dépassent toute prévision ; le service de chaque quinzaine donne aux produits allemands la place que tenaient jusqu'ici les marchandises austro-hongroises.

Le même consul écrit en 1903 :

En septembre 1901, est entré en vigueur un nouveau tarif différentiel pour les marchandises, qui, des villes manufacturières de l'intérieur, sont expédiées au Levant. Ce tarif supplémentaire concerne les fers, aciers, matériel de chemins de fer, machinerie, etc., à destination de Smyrne, d'Alexandrie et de cinq ou six ports secondaires. Ce tarif introduit aussi une classification nouvelle pour les fers et aciers à destination de la Mer Noire. On ne prête pas chez nous assez d'attention, je crois, aux progrès commerciaux que ces tarifs ont permis de réaliser aux exportateurs allemands.

Du même consul, en 1904 :

J'ai souvent appelé l'attention sur les tarifs diffférentiels, combinés entre chemins de fer et Compagnie du Levant, et sur les avantages considérables qu'en retire le commerce allemand vers la Grèce,

l'Égypte, la Turquie et la Mer Noire. Depuis l'an dernier, une concurrence s'est établie : un tarif austro-hongrois, sur les mêmes principes que le tarif allemand, a été combiné pour détourner vers Trieste les frets à destination des Échelles levantines. Il paraît que les taxes de ce tarif austro-hongrois sont encore inférieures aux taxes allemandes. On annonce par suite une réduction de celles-ci et une nouvelle édition du tarif allemand.

Du même consul, en 1905[1] :

Les résultats financiers de 1903 pour la *Compagnie du Levant* n'avaient pas été satisfaisants, à cause de la situation troublée de la Turquie. Ceux de 1904 ont été bien meilleurs ; le profit net dépasse 36000 livres sterling, et si la Compagnie n'a pas encore donné de dividende, c'est qu'elle a augmenté son fonds de réserve. Le trafic de marchandises entre l'Allemagne et les Échelles du Levant et de la Mer Noire a encore augmenté : le nombre des passagers a diminué. Un service mensuel a été établi vers Haïdar-Pacha, terminus sur le Bosphore du chemin de fer de Bagdad. Un autre service mensuel fonctionne entre l'Égypte et Rotterdam, pour fournir régulièrement le coton égyptien aux usines rhénanes, qui se sont mises à employer ce coton.

J'avais annoncé de nouvelles diminutions dans le tarif des transports allemands. Le nouveau tarif, publié à la fin de 1903, en comporte quelques-unes, mais bien moins fortes et bien moins nombreuses qu'on ne les attendait. Il faut dire que le tarif austro-hongrois ne semble pas avoir réussi à combattre les progrès de l'exportation allemande au Levant. Les statistiques officielles montrent bien ces progrès de 1899 à 1903 : ils sont dus surtout aux tarifs de transports :

EXPORTATIONS DE HAMBOURG AU LEVANT
(en milliers de livres sterling)

	1899	1903
Bulgarie.	[illegible]	78,8
Turquie d'Europe.	360,3	739,1
Asie-Mineure . . .	85,8	259,7
Syrie	11,7	191,9

Au sujet du commerce levantin, voilà donc la rivalité.

1. Pour tout ceci et pour ce qui précède, voir *Diplomatic and Consular Reports*, Annual Series, nos 2628, 2821, 2998, 3186 et 3343.

presque la guerre de tarifs établie entre les deux chefs de la Triple Alliance, et cette rivalité coûte cher aux gens de Fiume et de Trieste : pour ne prendre qu'un article, Trieste a vu diminuer d'année en année ses exportations de sucre en Turquie, 95 000 tonnes en 1902, 73 000 en 1903, 67 000 en 1904. L'Allemagne assurément a le droit de développer son commerce levantin, par tous les moyens honnêtes. Mais envers un ami et un allié, est-ce un procédé, non pas même amical, honnête seulement, que diriger toute la politique levantine de l'alliance vers le seul résultat de fermer au commerce austro-hongrois la route de Salonique, d'où les marchandises austro-hongroises, amenées sans grands frais, atteindraient sans peine les Échelles d'Europe et d'Asie ? En maintenant l'anarchie en Macédoine, Guillaume II force ces marchandises austro-hongroises à prendre le grand détour de Trieste et de l'Adriatique. De Pest à l'Archipel par Salonique, ces marchandises auraient six cents kilomètres de voie ferrée ; de Pest à l'Archipel par Fiume ou Trieste, elles ont trois cents kilomètres de rail et quelque mille kilomètres de mer.

Et les ambitions prussiennes ne s'arrêtent pas là. Pour faire de Hambourg un vrai port mondial, il faut tout le trafic de l'Europe centrale : Berlin propose donc à ses amis et alliés un système de canaux entre le Danube et l'Oder, puis l'Elbe, entre le Danube et la Moldau, puis l'Elbe, entre l'Elbe, l'Oder et la Vistule, bref un réseau complet de voies fluviales qui drainerait vers le fleuve de Hambourg tous les chargements à destination du monde extérieur et qui amènerait à Hambourg toutes les matières et manufactures pour la consommation de l'Europe austro-magyaro-allemande. En fin de compte, c'est à Hambourg que devraient s'embarquer les marchandises austro-hongroises à destination du Levant ; par ses combinaisons de tarifs, Berlin leur rendrait cette voie préférable ou tout autre voie impossible.

Ce résultat de la Triple Alliance échappa aux calculs des gens de Pest tant qu'ils ne donnèrent à leur commerce qu'une attention distraite : gens de tribune et d'épée, la bataille politique prenait alors toutes leurs heures. Mais, depuis dix ans, ils ont entrepris de devenir, eux aussi, un peuple d'affaires :

En ces dernières années, la Hongrie s'est efforcée, d'une façon systématique et sur un plan donné, de créer de nouvelles industries et de développer les anciennes par l'assistance de l'État, afin que le pays perde son caractère de contrée strictement agricole. L'importance de cette évolution mérite que l'on en montre par quelques statistiques les résultats.

C'est de 1881 que date la première assistance de l'État hongrois à l'industrie : des exemptions d'impôts furent accordées, qui amenèrent la création de 195 manufactures diverses et de 266 distilleries agricoles. En 1889, réorganisation de l'administration centrale, création d'un ministère du Commerce et d'un ministère de l'Agriculture, chargés de développer le trafic et l'industrie : l'amélioration des finances concourut à cet effort. En 1890, nouvelle loi pour le développement de l'industrie ; outre les exemptions d'impôt, une assistance pécuniaire est donnée par l'État aux entreprises nouvelles, en partant des principes que voici :

1° L'activité industrielle dépend avant tout de l'entreprise privée ;

2° Mais des encouragements spéciaux sont dus aux industries qui favorisent la production agricole et minière ;

3° Il faut encourager les industries qui fournissent à la consommation générale ;

4° Il faut introduire et encourager les industries qui peuvent aider les industries déjà existantes dans le pays.

Transports à prix réduits, exemptions d'impôts, commandes de l'État, subsides pécuniaires, éducation professionnelle des ingénieurs et de la main-d'œuvre, sont les moyens employés. L'exemption d'impôt peut durer quinze ans. L'assistance pécuniaire s'est élevée annuellement à un total d'un million de couronnes ; il faut compter que, de 1890 à 1900, cinq millions de couronnes ont été distribuées à la grande industrie, sans compter les subsides à la petite. Voici quelques-uns des principaux résultats :

PRODUCTION MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE

(en millions de couronnes)

1892	1894	1896	1898	1900	1902
64	73	85	96	106	103

PRODUCTION SUCRIÈRE

(en milliers de quintaux)

1898	1899	1900	1901	1903
1 030	2 407	1 504	2 877	2 627

LIGNES FERRÉES
(*en kilomètres*)

1855	1865	1875	1885	1895	1902
557	2 160	6 422	9 002	13 921	17 407

Il faudrait pourtant[1] que ces chemins de fer servissent et «payassent», que ces manufactures eussent au dehors des débouchés. N'est-ce pas un paradoxe économique ou le résultat d'une folle conduite que l'industrie et le commerce hongrois, placés aux portes du monde levantin, installés sur les grandes routes terrestres et fluviales qui y mènent, ne fassent que des affaires insignifiantes dans les Échelles d'Europe et d'Asie ?

EXPORTATIONS HONGROISES
(*en millions de couronnes*)

	Autriche	Allemagne	Turquie d'Europe	Turquie d'Asie
1900 . . .	949	141	7	3
1901 . . .	903	140	7	4
1902 . . .	947	154	6	2

Sur les treize cents millions de couronnes (en chiffres ronds) de l'exportation hongroise, l'Autriche et l'Allemagne figurent pour onze cents millions ; de même à l'importation en Hongrie, sur onze cents millions de couronnes, l'Autriche et l'Allemagne figurent pour neuf cent cinquante. Dans la proportion des 5/6, c'est donc Vienne et Berlin qui contrôlent le total du commerce hongrois. Tant que la situation économique sera telle, que pourra signifier la parité constitutionnelle des droits entre les deux États de l'Empire dualiste ? Les Magyars pourront se révolter contre les exigences de Vienne et de Berlin : on les tient ! et les gens de Pest savent, par une expérience personnelle où peut mener la dépendance économique ; depuis trente ans bientôt, c'est par là qu'eux-mêmes ont tenu et mené la Serbie, par là qu'ils l'ont opprimée, livrée aux folies d'Alexandre et de Milan.

1. Pour tout ce qui précède et ce qui va suivre, cf. *Diplomatic and Consular Reports, Annual Series*, n° 3343.

Si la Hongrie veut être libre, elle sent aujourd'hui qu'elle doit ouvrir à son commerce les portes du Levant. La route de Vardar lui est nécessaire. La pacification et la prospérité de la Macédoine lui deviennent indispensables pour donner aux usines hongroises une ferme qui peut doubler l'étendue de ses champs, le chiffre de ses troupeaux, le nombre de ses habitants, varier à l'infini sous le plus admirable des climats le genre et la nature de ses produits. Il faut que Pest ait en Salonique son Rotterdam pour que les Échelles du Levant entrent enfin dans la clientèle.

Je dis : son Rotterdam, et non pas un autre Fiume. Comme Rotterdam hollandais sert de port maritime au Rhin allemand, il faut que Salonique ottomane serve de débouché sur la mer aux convois de la Hongrie, de la Serbie, de l'Europe centrale. Mais, pour obtenir ce résultat, il n'est pas besoin que le drapeau serbe ou hongrois flotte à Salonique comme à Belgrade ou comme à Fiume, et les Magyars savent bien que l'annexion de la Macédoine leur attirerait autant de maux que sa pacification peut leur valoir de bénéfices. Mais ce fut encore une habileté de la diplomatie allemande d'agiter, si longtemps, le spectre magyar devant les nations de l'Occident, tandis qu'elle agitait devant les Magyars le spectre panslaviste : « Gare à Salonique ! Si vous enlevez Salonique au couteau d'Abd-ul-Hamid, vous la livrez à la baïonnette austro-hongroise. » Les gens de Pest savent qu'une Macédoine annexée donnerait dans le royaume transleithan une écrasante supériorité aux nations slaves, susciterait contre le Magyar les haines de tous les peuples balkaniques et lui vaudrait, sinon une guerre permanente contre ses voisins de Cettigne, de Belgrade, de Sofia, et contre l'Europe, du moins la charge presque aussi lourde d'une occupation militaire et d'une possession toujours menacée.



Non, pas d'annexion : ce qu'il faut aux Magyars, comme aux peuples des Balkans, comme à l'Europe, comme au Turc lui-même, bref, ce qu'il faut à l'humanité, c'est, par le contrôle financier et militaire des Puissances, la paix et l'ordre sur la

route du Vardar. Mais c'est aussi ce dont ne veut pas Guillaume II. Dans cette Macédoine, comme en Russie, comme en Chine, comme au Maroc, comme partout, les intérêts de Guillaume II sont contraires aux besoins de l'humanité. Depuis le début du xxe siècle, nous assistons à de grands changements, qui portent sur tous les peuples de l'univers, qui remuent toutes les questions sociales et politiques, morales et économiques. Au cours des cinq années qui vont finir, le monde a plus changé, je crois, que durant les vingt-cinq dernières années du xixe siècle. Mais, au fond de tous ces changements, il est un phénomène toujours identique : alors que l'humanité entière se met en marche vers une justice plus équitable, vers une paix fondée sur le droit, vers un bonheur démocratique, le seul Guillaume II croit son destin lié à la défense des vieilles choses, des crimes hamidiens, de la barbarie marocaine, de l'autocratie tsarienne, du « péril jaune », de la misère chinoise, du caporalisme, de la monarchie de droit divin...

En travers de la marée montante, ce gros cuirassé se croit bien ancré sur le profond loyalisme de l'Allemagne, bien amarré sur l'admiration et le patriotisme populaires. Mais il est des marées contre lesquelles rien ne peut tenir, et ce n'est pas un petit danger pour la paix de l'Europe qu'un beau matin ce cuirassé énorme puisse partir à la dérive ou, affolé, quitter son port d'attache et s'en aller dans les eaux d'autrui chercher quelque diversion à ses inquiétudes, quelque revanche à ses déboires.

VICTOR BÉRARD.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

LIVRES ILLUSTRÉS

L'INVASION DE LA MER
LE PHARE DU BOUT DU MONDE

par **Jules Verne**

[illegible]

La librairie Hetzel publie deux récits posthumes de l'illustre auteur des *Voyages extraordinaires*. Pour tous ceux, en France et à l'étranger, qui furent charmés par ces voyages, il y a quelque mélancolie à penser que le conteur de leur jeunesse s'est tu. Nous n'entendrons plus ces récits où l'auteur, tout en connaissant admirablement l'état actuel des choses, se plaisait à en imaginer les développements futurs. *Vingt mille lieues* [illegible] *Mers*, *Cinq semaines en ballon*, quelles ingénieuses anticipations des problèmes de la navigation sous-marine et aérienne ! Dans l'*I*[illegible] *Mer*, c'est une évocation du temps [illegible] notre flottille française [illegible] Saharienne et ravitailler nos postes [illegible] la Méditerranée après avoir [illegible] était du seuil de Gabès, inondé [illegible] et c'est un beau spectacle que la lutte des hommes et des bêtes [illegible] devant le flot.

LE PETIT FAUCONNIER DE LOUIS XIII

par **Jules Chancel**

[illegible]

Ce volume fait partie de la curieuse série « Les Enfants à travers l'Histoire » [illegible] M. [illegible] a inventé [illegible] dramatique [illegible] et il excelle [illegible] à mêler [illegible] historiques. Et comment [illegible] l'histoire [illegible] enfants qu'en leur [illegible] les exploits d'un [illegible]

HISTOIRE CONTEMPORAINE PAR L'IMAGE,

[illegible]

[illegible]

LES MUSICIENS CÉLÈBRES,

[illegible] par **Lionel Dauriac**; [illegible] par **P. L. Hillemacher**; [illegible] **D. Calvocoressi**

[illegible]

Ces trois remarquables études, écrites par des critiques érudits, qui sont en même temps des artistes, ouvrent heureusement cette série nouvelle des « Musiciens célèbres », qui ne sera pas moins intéressante que celle des « Grands Artistes ». On nous annonce la publication prochaine d'un [illegible], d'un *H*[illegible], d'un *Chopin*, d'un *Schumann*; un peu plus tard viendront *Wagner*, *Mozart*, [illegible], *Beethoven*, *Schubert*, *Berlioz*, d'autres encore. Ces trois premiers volumes et le nom des musicographes à qui les autres volumes ont été confiés recommandent assez au public cette collection où l'on trouvera non seulement d'excellentes études, mais aussi une illustration documentaire et artistique, aussi fidèle que variée.

LA FOLLE ANNÉE D'UN CHIEN GAI

[illegible] **Cecil Aldin**

LES BÊTES POUR LES PETITS ENFANTS

[illegible] **Moreau Vauthier** [illegible] **Bricard**

AMAZONES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

[illegible] **A. Fabre** [illegible] **Job**

[illegible]

Série de dessins à peine commentés par quelques [illegible] indispensable [illegible] de [illegible] parfois tranquille [illegible] savent parler aux yeux [illegible]

CENDRILLON
LE CHAT BOTTÉ
RIQUET À LA HOUPPE,

David Bret

[illegible]

[illegible] ne faisaient pas [illegible] spectacle [illegible] M. [illegible] Bret [illegible]

LES MAITRES DE L'ART,
HOLBEIN, par **François Benoit,**
CLAUS SLUTER ET LA SCULPTURE BOURGUIGNONNE AU XVe SIÈCLE, par **A. Kleinklausz,**
MICHEL-ANGE, par **Romain Rolland.**
(LIBRAIRIE DE L'ART ANCIEN ET MODERNE.)

Cette intéressante collection des « maîtres de l'art », publiée sous le haut patronage du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, et dont nous avons signalé récemment le *Rubens*, dû à M. Louis Hourticq, s'enrichit encore de ces trois excellentes études. Il y aurait plaisir à les analyser tour à tour ; mais les noms seuls de MM. Romain Rolland, François Benoît, A. Kleinklausz recommandent assez les trois ouvrages, et il faut surtout signaler au public la perfection typographique de ces remarquables éditions. Si Holbein et Michel-Ange sont des noms familiers au grand public, il n'en va pas de même de nos admirables maîtres de la sculpture bourguignonne.

BLANCS ET JAUNES,
par **madame Chéron de La Bruyère.**
NOBLES CŒURS, par **madame Jeanne Cazin.**
MISS LINOTTE, par **mademoiselle G. du Planty.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

La *Bibliothèque rose illustrée* a, depuis deux générations, diverti les petits garçons et les petites filles, à l'âge difficile où l'on ne croit plus aux contes de fées et où l'on ne s'intéresse pas encore aux histoires vraies. Il faut pourtant un mélange de conte et de réalité, de passé et de présent, de poésie et de vérité pour satisfaire ces esprits exigeants qui commencent à pressentir bien des choses et qui veulent des livres « comme pour les grands ». *Giboulée*, *Merle blanc*, l'*Épée du Donjon*, sept autres volumes encore ont appris aux jeunes lecteurs le nom de madame Chéron de La Bruyère. *Notre Amie Germaine*, l'*Oncle Bonnasson* et trois ou quatre livres charmants leur ont fait connaître de même le nom de madame G. du Planty. Si *Nobles Cœurs* est le début de madame Cazin en cette bibliothèque, la seule dédicace : « A madame la comtesse Ferdinand de Lesseps, pour ses petits-enfants », suffirait à éveiller la curiosité.

LE KO-HI-NOOR, par **E. Salgari.**
Traduction de **J. Fargeau.** Illustrations de **G. Amato.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Les *Aventures Maritimes* du Jules Verne italien sont aujourd'hui, des deux côtés des Alpes, une collection presque aussi renommée que les *Aventures de Terre et de Mer*. Après les *Pirates de la Malaisie* et les *Naufragés de la Djumna*, ce nouveau volume nous ramène aux merveilleux pays des Indes équatoriales ou tropicales et nous raconte les heures tragiques qu'a connues le Ko-hi-Noor, l'empereur des diamants, avant d'étinceler sur la couronne d'Angleterre.

LES GRANDES CULTURES DU MONDE,
par le **docteur Van Someren Braud.**
Traduit du hollandais, par **F. Rode.**
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Le *Riz*, la *Vigne*, le *Froment*, le *Cacao*, le *Café*, le *Thé*, le *Quinquina*, le *Tabac*, le *Sucre*, le *Maïs* : à nous autres Français, le choix de ces cultures pourrait sembler étrange ; nous nous perdons un peu en ce mélange de plantes tropicales et de moissons européennes : pour des lecteurs hollandais, il est visible que cette collection avait pour but de rendre populaires les scènes habituelles de la vie coloniale, en particulier la vie des colonies hollandaises ou anglaises du Pacifique. Tel quel, ce volume vaut surtout par les admirables documents photographiques qu'il met à la portée du grand public et qui méritaient d'être, en effet, publiés avec un commentaire sobre et toujours précis.

LE SERVITEUR DU LION DE LA MER.
(76 gravures, d'après les dessins de **Job.**)
AU VIEUX PAYS DE FRANCE.
(137 gravures), par **Louis Rousselet.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Il est des noms que les pères ont connu, béni dès les premiers Noëls de leur jeunesse, et que les enfants continuent encore de connaître et de louer. L. Rousselet est de ces auteurs que trente ans de succès n'ont rendu que plus désireux de renouveler leur manière et de plaire à leur jeune public, tout en l'instruisant : *L'Inde des Rajahs*, *Nos Grandes Écoles Militaires et Civiles*, *Nos Grandes Écoles d'Application*, neuf ou dix autres volumes non moins célèbres, lui ont valu la reconnaissance de tous ceux qui lisent entre quinze et seize ans ; pour combien d'entre eux *Nos Grandes Écoles* ne furent-elles pas un élément décisif dans le choix d'une carrière ? L'histoire de l'illustre marin anglais Sidney (c'est le sujet du *Serviteur du Lion de la Mer*), et la description de nos provinces occidentales, Touraine, Anjou, Berry, Sologne, Vendée et Bretagne (c'est le sujet de *Au Vieux Pays de France*), nous montrent une fois de plus quel parti l'auteur sait tirer de sa connaissance du présent et du passé.

LE MAROC PITTORESQUE, par **Jean du Taillis.**
Illustré d'après les photographies de l'Auteur.
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Les deux Marocs qui composent ou se disputent l'empire du chérif, le Maroc du Sultan et le Maroc du Prétendant, le Pays du *Maghzen* et le Pays du *Siba* sont décrits et photographiés en ce volume qui, par le texte comme par l'illustration, restera non seulement l'un des livres les plus curieux, mais aussi l'un des témoignages les plus précis que la crise actuelle nous ait valus sur ce coin de terre africaine.

DE LA MER ROUGE A L'ATLANTIQUE,

[illegible]

[illegible]

[illegible] éditeur

Cet ouvrage raconte et précise les péripéties d'une mission scientifique, inscrite au livre d'or de l'exploration française, et dont le chef est mort sur l'Ouellé, sa tâche accomplie. M. de Saint Arroman publie aujourd'hui les *Carnets de Route* de l'explorateur et les photographies originales de la mission. Trois cartes tracent l'itinéraire si vaillamment parcouru, trois années durant, par cette poignée de Français qui s'en allèrent de Djibouti au Congo.

LES GRANDS ARTISTES. GAINSBOROUGH,

par Gabriel Mourey

[illegible] éditeur

Cette nouvelle monographie est pour nous un prétexte heureux à recommander, une fois de plus, cette si intéressante et déjà riche collection des « Grands Artistes », qui s'augmente, bon an, mal an, d'une dizaine de petits volumes. En ceux-ci, on trouve à la fois une magistrale biographie critique et une vingtaine de reproductions hors texte qui mettent sous les yeux des lecteurs les œuvres les plus originales ou les plus célèbres de l'artiste. Les volumes annoncés seront consacrés à *Fra Angelico*, *J*[illegible] *Meissonier*, *Carpaccio* et *Puvis de Chavannes*.

ROBINSON CRUSOË, par Daniel de Foe

Avec [illegible] G. Fraipont

[illegible] éditeur

L'admirable Robinson Crusoé est un livre à faire réfléchir même les philosophes [illegible] monde [illegible] C'est un livre qui amuse les enfants par [illegible] étrangeté pittoresque, par ses épisodes dramatiques et en même temps fait entrer dans [illegible] des lecteurs [illegible] Robinson Crusoé [illegible] aux [illegible] par M. Tarsot, illustré d'une jolie [illegible] et, quand il convient d'une grande [illegible] par M. Fraipont, il sera le bienvenu dans [illegible] petites bibliothèques des garçons et des filles.

LES ASSIÉGÉS DE COMPIÈGNE

[illegible] A. Robida

[illegible]

[illegible] carrière de Jeanne d'Arc [illegible] au milieu des plus terribles [illegible] la France [illegible] catastrophe du siège de Compiègne [illegible] la termina comme par un coup de foudre. On imagine ce que la fantaisie de Robida a pu mettre de pessir et de vie [illegible] dans le récit, peu historique sans doute [illegible] si alerte, et dans l'illustration, [illegible] narquoisement amusante, de [illegible] tragique [illegible]

LES MAITRES CONTEMPORAINS

[illegible] Léon Bénédite.

[illegible]

C'est un merveilleux spectacle dans un fauteuil que cette belle série de reproductions. D'autres séries suivront sans doute car ce magnifique volume est promis à un succès retentissant. Quelle exposition et quel musée — peut dire justement le préfacier, M. Léon Bénédite — que ce premier choix que nous trouvons ici, d'œuvres très intéressantes, quelques-unes magistrales, toutes représentatives d'un art, d'un temps et d'un pays ! Les planches en couleurs nous donnent l'illusion de la toile avec le relief de la pâte, le grenu du dessous, les stries [illegible] de la brosse.

LES CARICATURES DE PUVIS DE CHAVANNES

[illegible]

Le titre suffira pour exciter la curiosité du public. Le peintre de sainte Geneviève et des fresques d'Amiens aimait à griffonner des caricatures. Des mains pieuses les ont recueillies. Il est douteux que les historiens de l'art prennent après les avoir étudiées une idée plus haute du talent de Puvis de Chavannes. Mais les enfants ou les jeunes gens qui ont le goût de la caricature aimeront à regarder [illegible]

FLORENCE, Emile Gebhart

[illegible]

[illegible] ville d'art [illegible] l'embarras de [illegible] documents [illegible] de Benozzo [illegible] Castro de [illegible] le Rosselino [illegible] les pierres [illegible] de la peinture et de la sculpture [illegible] Giotto à Ghirlandajo, [illegible] Michel-Ange [illegible] l'art en Italie, est [illegible] Florence [illegible] Bargello [illegible]

GRAND'MÈRE AVAIT DES DÉFAUTS

Louis M[illegible]

[illegible]

[illegible] cette grand'mère qui tout [illegible] amusant [illegible] faire [illegible] petits-enfants de tous ses défauts [illegible] comme [illegible] comment elle a souffert elle-même et fait souffrir les autres [illegible]

JEAN-MARIE KERDERN ET SES SŒURS,
par **Auguste Le Bras.**
(FIRMIN DIDOT ET Cie, éditeurs.)

Voici une histoire très simple de deux vocations et de deux éducations. Elle se déroule en pays breton. Il s'agit naturellement de vocation maritime et d'une carrière honnête et brillante. Tous les enfants et les jeunes gens qui ont passé les vacances au bord de la mer et rêvé sur les bancs du collège qu'ils seraient un jour marins, qu'ils feraient des actions d'éclat et mourraient avec les plumes blanches, aimeront à lire l'histoire de Jean-Marie Kerdern et de ses deux sœurs.

LES VILLES D'ART CÉLÈBRES,
MILAN, par **Pierre Gauthiez.**
(H. LAURENS, éditeur.)

« Ceci, nous dit M. Pierre Gauthiez, n'est que la promenade d'un artiste à travers Milan ; et, si l'on veut bien, d'un artiste qui aime l'histoire des mœurs... Tout mon désir, c'est d'illustrer et de faire mieux connaître une ville où l'on va souvent, où l'on ne reste guère. » La promenade est charmante en la compagnie d'un cicerone aussi érudit que M. Pierre Gauthiez : presque à chaque pas, au long des rues, ou dans les églises et dans les galeries particulières, il nous arrête devant quelque chef-d'œuvre, et les renseignements précis, les anecdotes accourent sous sa plume. C'est l'une des mieux venues parmi les belles monographies consacrées aux Villes d'Art célèbres,

MÉRITES OBSCURS, par **L. d'Avezan.**
MA PETITE, par **A. Dourliac.**
Ouvrages ornés de 35 et 36 gravures.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Les habitués de la *Bibliothèque des Écoles et des Familles* accueilleront ces deux volumes comme ils ont accueilli les volumes fameux des séries précédentes, les Girardin, les Colomb, les Rousselet, les Maël et les de Witt, pour ne citer que les noms les plus populaires. D'une génération à la suivante, les goûts changent un peu et tel volume d'aventures, qui nous enchanta, laisse indifférents nos petits contemporains de l'automobile. Mais les simples histoires de vaillance, de générosité, de tendresse et de vertu gardent toujours leur charme et leur puissance sur les âmes naïves : la vie d'une vaillante petite fille, qui débute par la misère et finit par l'idylle (c'est le sujet de *Mérites Obscurs*), ou le roman d'un vaillant garçon, qui sait lutter dès son enfance pour la protection des siens et fonder au bout du compte une fortune heureuse (c'est le sujet de *Ma Petite*), remueront toujours délicieusement les cœurs de ceux qui, dans la vie, ne voient encore que grands espoirs et tranquilles horizons.

RATON, par **Henriette Besançon.**
Illustrations de **Dudoret.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

« Coins de feux, coins de feux gris et rouges près desquels on rêve si mélancoliquement au passé et à l'avenir. Coins de feux propices aux contes, que de choses tristottes a couvées votre reflet !... » Cette simple phrase de l'avant-propos nous donne un avant-goût de la poésie adorable et du style harmonieux qu'on aimera dans ces *Souvenirs d'une Provinciale*, charmante créature, si gentille, si exquisement femme, à qui va si bien le joli sobriquet de *Raton*.

MON JOURNAL.
LE JOURNAL DE LA JEUNESSE.
LE TOUR DU MONDE.
(Année 1905.)
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Pour les tout petits, pour les jeunes et pour les grands, voici, réunis en volume, les numéros de ces trois publications, qui sont trop estimées des enfants et des parents pour qu'il soit besoin d'en faire un long éloge. Mais, à suivre d'année en année les volumes de ces trois collections, on mesure plus aisément le progrès constant que les éditeurs savent assurer, tant dans la rédaction que dans l'illustration de ces périodiques. A vrai dire, c'est comme un cours assez complet de récréation, mais d'instruction aussi, d'instruction amusante, scientifique pourtant, si la science consiste à éveiller d'abord la curiosité et la faculté d'observation, à meubler ensuite la mémoire de notions exactes et à dresser le raisonnement à la recherche des effets et des causes.

CHANTS DU JEUNE AGE, par **Paul Rougnon.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Pour garçons et filles voici des chansons en prose rythmée : *Entends-tu le Tambour? Allons aux Champs, Chants de la Ferme, Chants de la Forêt, Chants de la Liberté*, — chœurs et soli, refrains et couplets, il y a de tout en ce recueil qui s'adresse surtout aux enfants des écoles et qui leur met en musique quelques leçons de morale démocratique.

MAGASIN D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
(Collection J. HETZEL.)

Les parents et les jeunes gens connaissent ce journal de la famille, qui fut fondé en 1864 et dont le succès ne s'est jamais démenti. Les lecteurs de ce beau magazine ont eu, tour à tour, la primeur de presque tous les romans de Jules Verne et d'André Laurie, ces deux maîtres conteurs qui font les délices de la jeunesse. Ils trouveront dans le tome publié cette année l'*Invasion de la Mer*, de Jules Verne, et le *Maître de l'Abîme*, d'André Laurie, sans parler d'un grand nombre d'autres romans et nouvelles, illustrés par nos meilleurs dessinateurs.

12e Année. N° 24. 15 Décembre 1905.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

[illegible]

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1905

LIVRES NOUVEAUX

PAR VOCATION, par le **Lieutenant-Colonel Pérez.**

La *Revue de Paris* a publié les débuts de cette *Vie d'un Soldat de fortune* : nos lecteurs ont apprécié la verve et l'allègre manière de l'auteur ; ces récits d'une aventure qui dura vingt-cinq ans (1870-1895) nous mènent en tout pays d'Europe et du monde colonial où il y eut des coups à recevoir et à donner : ce n'est pas se tromper, peut-être, que penser ou espérer que ces *commentaires* d'un soldat prendront leur place dans la série française des « capitaines illustres ».

LA FORMATION DES RICHESSES
par **E. d'Eichthal.**

« C'est un penchant commun à la plupart des réformateurs sociaux, de faire du problème économique un problème de *partage*, au lieu d'y voir, ce qu'il est avant tout, un problème de *création* ». Étudier les conditions essentielles de cette création est le but de l'auteur, qui voudrait éviter la « métaphysique sociale », les « raisonnements purement logiques » et ne chercher que dans « l'observation des réalités physiques ou des tendances et des aptitudes humaines » quelques règles pour la conduite des peuples.

JOUET D'AMOUR, par **Jacques Brühl.**

Ce sont vraiment, comme nous dit l'auteur, « des pages de tendresse ». Ce sont aussi des pages spirituelles et des dialogues charmants où, tour à tour, l'amour « blague » et s'alanguit. Le livre est alerte, les scènes se hâtent, les décors changent : on est à Paris et puis brusquement à la campagne. Et quelle héroïne exquise que cette Simone si ardente, si folle, et, par instants, si mélancolique, si douloureuse, quand elle sent que son Philippe adoré lui échappe et la trompe !... En signalant le charme de ce livre, il faut dire aussi qu'il n'est pas écrit pour les petites filles.

ÉTUDES SUR SCHILLER
par **Ch Schmidt, A. Fauconnet, Ch. Andler**, etc.

« Nous offrons au public le premier volume d'une *Bibliothèque de philologie et de littérature moderne*, qu'un groupe de germanisants et d'anglisants français essaie de fonder... Cette *Bibliothèque* éditera surtout des mémoires érudits de quelque étendue. Les études qui composent ce volume sont dédiées à la mémoire du grand poète allemand, que nos aïeux de la Législative ont fait citoyen français pour des raisons dont ils se rendaient un compte assez net. »

LES ENSEIGNEMENTS MARITIMES DE LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE,
par **J. de Lanessan.**

Trois lignes de conclusion résument tout ce livre : « L'illusion de la marine défensive s'effondre sous la leçon des défaites russes, en même temps que l'illusion de la marine aux petits bateaux. »

LE SUCCÈS, ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE SOCIALE,
par **Gaston Rageot.**

L'auteur de ces articles n'est pas toujours tendre pour ses confrères de lettres : sa critique, souvent mordante, ne respecte pas les gloires les mieux consacrées ; mais on sent que ce livre passionné est un livre sincère. M. Gaston Rageot a eu le grand courage de dire tout haut ce que d'autres se contenteraient de penser. Et d'ailleurs, il ne nous demande pas de nous ranger à ses opinions, mais il les proclame, sans ménagement, au risque de passer pour un grincheux. Ce qu'on ne saurait du moins lui contester, c'est sa connaissance approfondie des hommes et des œuvres dont il parle ; c'est aussi sa verve, parfois féroce, toujours alerte. Son livre irritera peut-être quelques-unes de ses victimes, il choquera même quelques lecteurs : il ne saurait passer inaperçu ; il annonce un critique et un écrivain.

DÉTAILS SUR MON SUICIDE,
par **Max et Alex Fischer.**

Voici deux auteurs qui ne sont pas médiocrement gais, — deux auteurs et aussi deux écrivains : car ces amusantes nouvelles, d'une invention toujours originale, d'une verve toujours cocasse, et qui nous sont contées au fil d'une plume si alerte, abondent en jolis détails et en phrases délicieusement ouvragées. — Ce charmant recueil vient s'ajouter aux spirituels romans des mêmes auteurs : *Pour s'amuser en ménage* et *l'Amant de la Petite Dubois*, qui méritent de figurer en belle place dans la bibliothèque des « Auteurs gais ».

LES ENNEMIS DE L'ART D'ÉCRIRE.

Ce livre est une intéressante réponse aux critiques soulevées par les ouvrages de M. Antoine Albalat sur *l'Art d'écrire enseigné en vingt leçons*. L'auteur a repris, une à une, les objections qu'on avait dressées contre son livre, et il les discute avec une sincérité vigoureuse. Il n'a pas, d'ailleurs, entrepris une apologie personnelle, il s'est contenté de poursuivre et de formuler « une conclusion de doctrine ». Et, sans doute, ne convaincra-t-il pas ceux qui ne veulent pas être convaincus ; mais il donnera, du moins, comme il dit, au public « une dernière et définitive leçon sur l'art d'écrire ».

L'EXPÉDITION DE CHINE DE 1860
par **Henri Cordier.**

Quatre volumes sur les relations de la Chine avec les puissances occidentales ou sur l'expédition de 1857 ont fait connaître l'auteur de tous ceux qui s'intéressent aux affaires chinoises. Ces recueils de « notes et documents » sont les indispensables instruments de travail, dès que l'on veut reconstituer l'histoire diplomatique de l'Extrême-Orient au cours des quarante années dernières.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues aux Bureaux de la REVUE DE PARIS

VILLE DE PARIS
LOTISSEMENT DU CHAMP DE MARS
A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 12 décembre. **TERRAIN** d'ANGLE en bordure du PARC (5e lot de l'ilot n° 2). Surf. 673 mèt. M. à prix 180 fr. le mèt. S'adress. aux notaires Mes MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, 14, rue des Pyramides, et DELORME, rue Auber, 11, dépositaire de l'enchère.

VILLE DE PARIS
LOTISSEMENT DU MARCHE DU TEMPLE
A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, le 12 décembre. **TERRAIN** d'ANGLE r. du TEMPLE et r. PERREE. Surf. 399m,47. M. à pr. 600 f. le m. S'ad. Mes DELORME, r. Auber, 11, et MAHOT DE LA QUERANTONNAIS, n° 14, r. des Pyramides, dép. l'ench.

PROPTE r. d'HAUTEVILLE, 30. Conten. 1.038 mèt. Rev. 30.351 f. M. à p. 250.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 19 décembre 1905. S'adr. à Me FLAMAND-DUVAL, not., 24, r. Lafayette.

2 MAISONS à PARIS, rue de SEINE, 59, et rue GREGOIRE-DE-TOURS, n° 6. Rev. net 8.300 fr. et 7.200 fr. M. à prix 100.000 et 100.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. de Paris, le 12 décembre 1905. S'adr. à Me ROCAGEL, not., rue de Rivoli, 182.

MAISON 4e arrt **R. STE-CROIX-LA-BRETONNERIE, 46.** Rev. br. 8.891 f. charg., 1.584 f. M. à pr. 99.500 f. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 12 décembre. S'adr. Me FAUCHEY, not., 3, r. Louvre.

MAISON à PARIS **R. JOUBERT, 11** Cont. 220 mèt. Revenu brut 13.977 f. 50. M. à pr. 130.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 12 décembre 1905. S'ad. aux not. Mes M. Aubron et LANQUEST, 92, boul. Haussmann.

MAISON à PARIS, R. **PUGET** n° 8. Cont. 254 m. R. b. 7.752 f. Mise à prix 80.000 francs. Prêt Crédit Foncier. A adj. Ch. not., le 19 décembre 1905. S'adr. à Me LABOURET, not., 146, rue Montmartre.

AV. GOBELINS n° 34. MAISON. Rev. br. 11.420 fr. A adj. Ch. not. de Paris, le mardi 19 décembre. M. à prix 80.000 fr. Prêt Crédit Fonc. S'adr. Me THERET, not., 24, boul. Saint-Denis.

2 MAISONS à PARIS : R. ROCHECHOUART, 69. Ce 1.500 mèt. Rev. net 41.182 f. 70. Mise à prix 650.000 fr. — R. TURGOT, 22, contiguë. Cont. 500 mèt. Rev. br. 10.005 fr. M. à pr. 170.000 fr. A adj. Ch. not., le 19 décembre. Faculté de réunion. S'adr. à Me SALLE, not., n° 154, boul. Haussmann.

BOIS-COLOMBES. PROPRIETE, 47, r. Raspail. Cont. 1.394 mèt. M. à prix 40.000 fr. Adj. Ch. not. Paris, le 19 décembre. S'adr. à Me DUBOST, notaire à Paris, 32, rue des Mathurins.

DELAIN (Hte-Saône). FORET 240 hectares envir. Rev. env. 7.056 fr. M. à pr. 150.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 19 décembre 1905. S'adr. à Me RAGOT, not. Paris, 11, r. Louis-le-Grand.

HOTEL av Mme RAPP., r. JOUBERT, 24. Cont. 606m 91 c. Rev. éval. 19.800 M. à pr. 275.000 fr. Maison rue d' **HAUTEVILLE** 60-62. Cont. 1.480 m. R. b. 45.072 f. M. à p. 550.000 f. **2** TERRAINS r. Cardinet, 31. Cont. 666 et 291m. Rev. net 6.700 et 3.000 fr. M. à p. 66.660 et 29.150 f. Adj. Ch. not. 12 décembre. S'adr. not. Mes Maurice Champetier de Ribes et LANQUEST, 92, boul. Haussmann.

TERRAIN à Paris, boul. CHARONNE, 37-3[illegible] 1.072 mètr. env. Libre locat. M[illegible] 100.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 12 dé[illegible] S'adr. Me CHARPENTIER, not., n° 16, av. de[illegible]

MAISON à PARIS **R. CHARLOT, 6** Cont. 274 m. br. 8.755 fr.[illegible] 105.000 f. A adj. Ch. not. Paris, 19 décembre. Me LEGAY, notaire à Paris, n° 93, rue Saint[illegible]

Etude de Me THIBAULT, avoué à Versaill[illegible]
32, avenue de Saint-Cloud.
VENTE, en 2 lots, de :
PREMIER LOT
1° Partie de Propriété à PARIS

RUE THEOPHILE-GAUTIER.

Contenance environ : 1.380 mètres 77 centi[illegible]
2° Partie de Propriété, à PARIS

RUE THEOPHILE-GAUTIER.

Contenance environ : 921 mètres 98 centimè[illegible]
3° Partie de Propriété, à PARIS

RUE DE REMUSAT

et touchant aux précédentes.
Contenance environ : 1.286 mètres 55 centim[illegible]
Mise à prix 217.000 francs.
DEUXIEME LOT
UN TERRAIN à bâtir sis à PARIS

RUE DE REMUSAT

Contenance environ : 1.259 mètres 85 centim[illegible]
Mise à prix 77.117 francs.
ADJUDICATION au Tribunal civil de Ve[illegible] le jeudi 7 décembre 1905, à midi.
S'adresser pour les renseignements :
A Mes THIBAULT, Tissu et Meunier, a[illegible] Versailles, et à Me Sempé, 16, rue Hoche.

VENTE au Palais, le 20 décembre 1905

TERRAIN de 2004m. Av. HOCH[illegible]

Libre de location. Mise à prix 600.000 fra[illegible]
S'adresser à Mes RAVETON, Depaux, D[illegible] et de Biéville, avoués.

VENTE au Palais, le 20 décembre 1905
HOTEL PARTICULIER A PARIS

RUE DE LISBONNE, No

Mise à prix 600.000 francs.
S'adresser à Me AUDOUIN, avoué, rue de C[illegible] n° 2 (qui délivrera un permis de visiter[illegible] Denizot, avoué, et à M. Lemarquis, admini[illegible] judiciaire.

Etude de Me Paul MEUNIER, avoué à Ve[illegible]
rue des Réservoirs, n° 19,
successeur de Mes Nansot et Rameau

VENTE au Tribunal de Versailles, le jeudi 7 décembre 1905, à m[illegible]

D'UN TERRAIN SIS A P[illegible]

(XVIe arrondissement), rue Rémusat.
Mise à prix 75.250 francs.
S'adresser, à Versailles, à Mes MEUNIER e[illegible] avoués ; à M. Sempé, 16, rue Hoche.

OFFICIERS MINISTÉRIELS (Suite.

NTE

MAISON A PARIS

M... à prix 90 000 fr.

MAISON A PARIS

Mise à prix 70 000 fr.

R. DE PONTHIEU

Mise à prix 340 000 fr.

Me ... BAZIN

36, RUE DU BAC

250 000 fr.

21, RUE BARDINET

80 000

THE CENTRAL MINING & INVESTMENT CORPORATION LTD.

Compagnie Française des Mines d'Or et de l'Afrique du Sud, 20, rue Taitbout, Paris.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

"Côte d'Azur-Rapide"

PARIS à NICE en 13 h. 50

Train de jour à marche très rapide circulant tous les jours, sauf le dimanche, entre PARIS et VINTIMILLE et retour.

Date de la mise en marche : 3 novembre.

Aller		Retour	
Départ de Paris		Départ de Vintimille	
Arrivée à Toulon		Menton	
Hyeres		Monte-Carlo	
St-Raphael-Valescure		Monaco	
Cannes		Cap d'Ail la Turbie	
Nice		Beaulieu	
Beaulieu		Nice	
Cap d'Ail, la Turbie		Cannes	
Monaco		S-Raphael-Valescure	
Monte-Carlo		Hyeres	
Menton		Toulon	
Vintimille		Arrivée à Paris	

Ce train est composé de voitures de 1re classe (sans supplément) de lits-salons, d'une voiture salon et d'un wagon-restaurant.

Nombre de places limité.

On peut retenir ses places d'avance, dès maintenant, moyennant une taxe de location de 1 francs par place, à la gare de Paris ou aux bureaux de ville : rue Saint Lazare, 88, et rue Saint-Anne, 6, et aux gares de : Monte-Carlo, Monaco, Cap d'Ail-la Turbie, Saint-Raphaël, Hyères et Toulon.

Chemins de Fer de l'Est

SERVICES LES PLUS DIRECTS

ENTRE

Paris, Wiesbaden, Francfort-s-Mein et Coblen

PARIS-WIESBADEN-FRANCFORT-SUR-MEIN

a. — *Viâ* Metz-Mayence.

ALLER	(*) 1re, 2e cl.	(a) (**) 1re, 2e cl.	RETOUR	(*) 1re, 2e cl.	(b) 1re, 2e cl.	(**) 1re,
Paris (Est) . . . dép.	8 h. 25 m.	8 h. 37 s.	Francfort-s-Mein. dép.	7 h. 02 m.	4 h. 55 s.	7 h.
Metz . . . . . arr.	3 h. 40 s.	5 h. 06 m.	Wiesbaden . . . dép.	7 h. 07 —	4 h. 50 —	7 h.
Metz . . . . . dép.	3 h. 49 —	5 h. 16 —	Metz . . . . . arr.	midi 27	10 h. 06 —	1 h.
Wiesbaden . . . arr.	9 h. 10 —	11 h. 08 —	Metz . . . . . dép.	midi 38	10 h. 12 —	1 h.
Francfort-s-Mein. arr.	9 h. 28 —	11 h. 10 —	Paris (Est). . . arr.	6 h. 12 s.	5 h. 16 m.	8 h.

(*) Voitures directes de 1re et 2e cl. entre Paris et Francfort. — (**) Voitures directes de 1re et et Wagons-Lits entre Paris et Francfort-sur-Mein.
(a) Voitures directes de 1re et 2e cl. de Paris à Wiesbaden, jusqu'au 30 septembre.
(b) Voitures directes de 1re et 2e cl. de Wiesbaden à Paris, jusqu'au 26 août.
(c) Voitures directes de 1re et 2e cl. de Wiesbaden à Paris, du 27 août au 30 septembre.

Durée du trajet : 12 heures environ.

b. — *Viâ* Avricourt-Carlsruhe.

En utilisant les trains de luxe ci-dessous, on atteint Francfort-sur-Mein en 11 heures 1/2.

ALLER	ORIENT-EXPRESS	CARLSBAD-EXPRESS 13 Juin – 13 Sept. (***)	RETOUR	CARLSBAD-EXPRESS 15 Juin – 15 Sept.	ORIENT-EX
			Francfort-s-M. dép.	TRAINS EXPRESS (***) 8 h. 10 soir.	
Paris (Est) . . dép.	7 h. 30 soir.	7 h. 32 soir.			
Carlsruhe . . arr.	1 h. 46 mat.	5 h. 05 mat.	Carlsruhe . . arr.	TRAINS EXPRESS 10 h. 26 —	
Carlsruhe . . dép.	TRAINS EXPRESS 5 h. 15 matin.		Carlsruhe . . dép.	10 h. 36 soir.	11 h. 02
Francfort-s-M.. arr.	TRAINS EXPRESS 7 h. 45 —		Paris (Est). . . arr.	7 h. 27 mat.	7 h. 33

(***) Un wagon-lit circule directement dans ce train, entre Paris et Francfort. — Le supplém à payer est de 21 fr. 10 pour le trajet simple de Paris à Francfort.

c. — Paris-Coblence et Ems, *par Metz-Trèves ou par Longwy-Luxembourg.*

ALLER	Viâ LUXEMBOURG 1re, 2e, 3e cl.	Viâ LUXEMBOURG 1re, 2e, 3e cl.	Viâ METZ 1re, 2e cl.	Viâ METZ 1re, 2e cl. Wagons-Lits Paris-Metz	RETOUR	Viâ LUXEMBOURG 1re, 2e, 3e cl.	Viâ LUXEMBOURG 1re, 2e, 3e cl.	Viâ METZ 1re, 2e, 3e cl.	Viâ METZ 1re, 2e cl.	Viâ METZ 1re, Wagon Metz
Paris-Est dép.	8 h. 15 [illegible]	9 h. 45 s.	8 h. 25 [illegible]	8 h. 37 s.	Ems . . . dép.	7 h. 58 m.	10 h. 18 m.	7 h. 58 m.	10 h. 18 m.	7 h
Trèves . . arr.	5 h. 45 s.	8 h. 11 [illegible]	5 h. 58 s.	8 h. 27 [illegible]	Coblence . dép.	8 h. 47 »	11 h. 19 »	8 h. 38 »	11 h. 05 »	8 h
Trèves . . dép.	6 h. 03 [illegible]	8 h. 21 »	6 h. 03 [illegible]	8 h. 31 »	Trèves . . arr.	11 h. 23 »	2 h. 28 s.	10 h. 31 »	1 h. 01 s.	10 h
Coblence . arr.	8 h. 0[illegible]	10 h. 25 »	8 h. [illegible]	10 h. 25 »	Trèves . . dép.	11 h. 30 »	2 h. 48 »	10 h. 36 »	1 h. 12 »	10 h
Ems . . . arr.	9 h. 15 [illegible]	11 h. 03 »	9 h. 1[illegible]	11 h. 03 »	Paris-Est arr.	6 h. 28 s.	11 h. 30 »	6 h. 12 s.	10 h. 52 »	8 h

Durée du trajet : De 10 h. 1/2 à 13 heures pour Coblence, et de 11 h. 1/2 à 14 heures pour Em

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

"Côte d'Azur-Rapide"

PARIS à NICE en 13 h. 50

Train de jour à marche très rapide circulant tous les jours, sauf le dimanche, entre PARIS et VINTIMILLE et retour

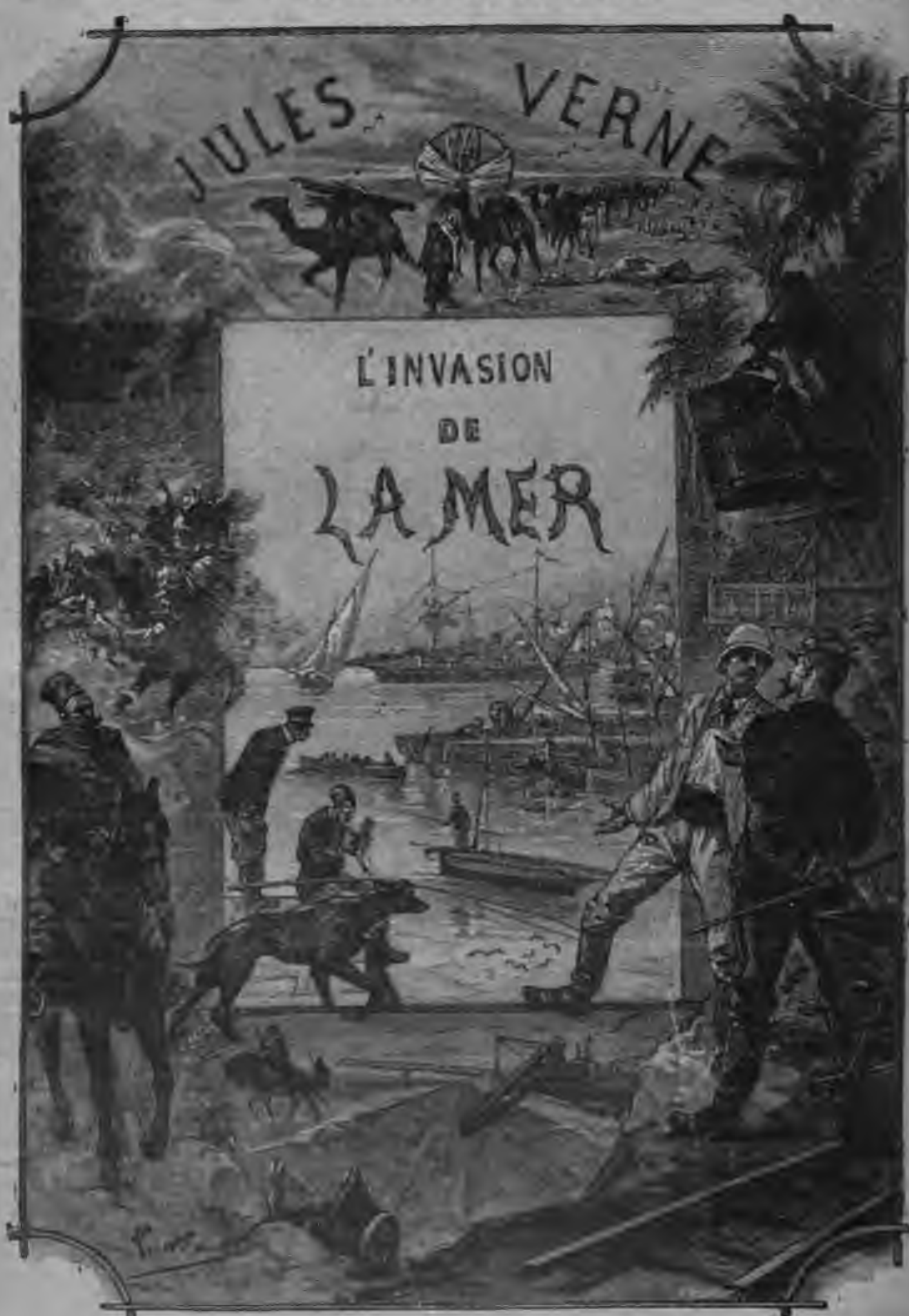
Date de la mise en marche : 3 novembre.

ALLER			RETOUR		
art de	**Paris**	[illegible]	Départ de	**Vintimille**	[illegible]
ée à	**Toulon**	[illegible]		**Menton**	[illegible]
—	**Hyères**	[illegible]		**Monte-Carlo**	[illegible]
—	**S.-Raphaël-Valescure**	[illegible]		**Monaco**	[illegible]
	Cannes	[illegible]		**Cap d'Ail, la Turbie**	[illegible]
	Nice	[illegible]		**Beaulieu**	[illegible]
	Beaulieu	[illegible]		**Nice**	[illegible]
—	**Cap d'Ail, la Turbie**	[illegible]		**Cannes**	[illegible]
	Monaco	[illegible]		**S.-Raphaël-Valescure**	[illegible]
	Monte-Carlo	[illegible]		**Hyères**	[illegible]
	Menton	[illegible]		**Toulon**	[illegible]
	Vintimille	[illegible]		**Paris**	[illegible]

Ce train est composé de voitures [illegible] de lits [illegible]

Nombre de places limité.

[illegible]


JULES VERNE
L'INVASION
DE
LA MER

